DICTIONAIRE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE

MÉDICALE.

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.

DICTIONAIRE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE

MÉDICALE.



TOME TROISIÈME.



PARIS,

C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR.

MDCCCXXI.

DICTIONAIRE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE MÉDICALE.

BROWNE (Edouard), médecin anglais, vint au monde à Norwich, en 1642. Il fit ses humanités dans le Collége de sa ville natale, et, en 1660, il prit le titre de bachelier en médecine à Cambridge, où ses parens l'envoyèrent dès qu'il eut atteint sa quinzième année. Six ans après, il obtint le même titre à Oxford, où le bonnet doctoral lui fut accordé en 1667. Depuis 1668 jusqu'en 1673, il parcourut l'Europe, particulièrement vers l'est. A son retour en Angleterre, il fut reçu membre de la Société royale et du Collége des médecins de Londres. En conséquence, il se fixa dans cette capitale, pour y pratiquer l'art de guérir. Charles II le choisit pour premier médecin, et, en 1682, on lui confia l'hôpital de Saint-Barthélemy. Cette même année, il traduisit en anglais les Vies de Thémistocle et de Sertorius pour la traduction anglaise que Dryden voulait donner des Vies des hommes illustres par Plutarque. Le Collége des médecins de Londres l'éleva, en 1705, à la présidence, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée au mois d'août 1708. On ne connaît de lui que la relation de ses voyages, qui fut publiée sous le titre suivant :

An account of several travels. Londres, 1673 et 1677, in-4°. - Trad. en français, Paris, 1674, in-4°.- en hollandais, Amsterdam, 1682, in-4°. - en allemand, Nuremberg, 1685, in-4°.; *Ibid.* 1711, in-4°. (J.)

BROWNE (Guillaume), né dans le comté de Norfolk, en 1692, exerça la médecine, avec assez de succès, à Lynn, dans

celui de Suffolk, et termina sa carrière à Londres, le 10 mars 1774. Ami de la gaieté, et plus littérateur que médecin, il n'a laissé que des ouvrages peu importans; mais, comme il avait pris une part fort active dans la contestation qui s'éleva entre les licenciés et le Collége des médecins de Londres, Foote jugea à propos de l'introduire dans son Diable boiteux, où il a fait de lui un portrait frappant de ressemblance. Les titres de ses écrits sont :

Ode in imitation of Horace, addressed to the right honourable Sir Robert Walpole, on ceasing to be minister, feb. 6, 1741; *designed as a just panegyric on a great minister, the glorious revolution, protestant succession, and principles of liberty. To which is added, the original ode, defended, in commentariolo.* Londres, 1765, in-4°.

Opuscula varia, utriusque linguæ, medicinam, medicorum Collegium; litteras, utrasque academias; empiricos, eorum cultores; solicitatorem, prestigiatorem; pœticen, criticen; patronum, patriam; religionem, libertatem, spectantia. Cum præfatione eorum editionem defendente. Londres, 1765, in-4°.

Appendix altera ad occulta : oratiuncula collegii medicorum Londinensis cathedræ valedicens. In comitis, postridie Divi Michaelis, 1767, *ad collegii administrationem renovandam designatis; machinâque incendiis extinguindis aptâ contra permissos rebelles munitis.* Londres, 1768, in-4°. – Trad. en anglais, Londres, 1768, in-4°.

Fragmentum Isaaci Hawkins Browne Arm., sive Anti-Bolingbrokius, liber primus, translated for a second religio medici. Londres, 1768, in-4°.

Fragmentum Isaaci Browne completum. Londres, 1769, in-4°.

Appendix ad opuscula : six odes. Londres, 1770, in-4°.

Three more odes. Londres, 1771, in-4°.

A proposal on our coin : to remedy all present, and prevent all future disorders. To which are prefixed, preceding proposals of sir John Barnard, and of William Shirley, Esq. on the same subject. Londres, 1774, in-4°.

A new year's Gift. A problem and demonstration on the XXXIX articles. Londres, 1772, in-4°.

The pill plot. To doctor ward, a Quack of merry memory, written at Lynn, nov. 30, 1734. Londres, 1772, in-4°.

Corrections in verse, from the father of the college, on son cadogan's gout dissertation, containing false physic, false logic, false philosophy. Londres, 1772, in-4°.

Speech to the royal Society. Londres, 1772, in-4°.

Elogy and address. Londres, 1773, in-4°.

Browne a traduit du latin en anglais les Elémens de catoptrique et de dioptrique de Gregory (Londres, 1715, in-8°.). (J.)

BROWNE (Patrice), botaniste et médecin anglais, naquit à Woodstock, dans la paroisse de Crossboyne et le comté de Mayo, en Irlande, vers l'année 1720, et mourut, dans le même comté, à Rushbrook, le 29 août 1790. Ses parens l'envoyèrent fort jeune à Antigoa; mais, comme le climat de cette île nuisait à sa santé, il fut bientôt obligé de repasser en Europe, où il revint en 1737. La médecine était la profession vers laquelle il se sentait entraîner. Il vint l'étudier à Paris pendant cinq

années, au bout desquelles il se fit recevoir docteur à Leyde. De Hollande il vint à Londres, et, peu de temps après, il retourna aux Indes occidentales, où il se fixa à la Jamaïque, dont il étudia les productions naturelles d'une manière approfondie, rectifiant les observations faites par Hans Sloane, et en recueillant lui-même de nouvelles. Vers 1755, il revint en Angleterre; mais il retourna plus tard aux Antilles, double voyage qu'il répéta six fois de suite. Enfin, las de courir le monde, après avoir essuyé des malheurs, et fait de grandes pertes, il résolut de passer le restant de ses jours dans la province qui l'avait vu naître, et où il termina en effet sa carrière. La mort l'empêcha de publier une Flore d'Irlande à laquelle il travaillait depuis plusieurs années. Linné donna son nom à un genre de plantes (*brownea*) de la famille des légumineuses, lui témoignant ainsi sa reconnaissance de ce que, le premier des Anglais, il avait adopté son système. On a de lui :

Map of Jamaica. Londres, 1755, en 2 feuilles.
Cette carte de la Jamaïque, dressée par Browne lui-même, est fort exacte.

Civil and natural history of Jamaica. Loodres, 1756, in-fol. - *Ibid.* 1789, in-fol.
Cet ouvrage est orné de planches magnifiques, dessinées par Ehret. L'édition de 1789 ne diffère de l'ancienne que parce qu'elle porte un titre nouveau, et que les planches ont été tirées sur papier vélin.

Browne a donné, en outre, dans l'*Exshaw's Magazine* (année, 1774, juin et août), un Catalogue des oiseaux et des poissons de l'Irlande, classés d'après la méthode de Linné. (J.)

BROWNE (Thomas), anglais qui s'est rendu célèbre comme médecin et surtout comme écrivain, était le fils d'un marchand de Londres, et naquit le 19 novembre 1605. Il apprit les premiers principes de la langue latine près de Winchester, dans l'école de Wykcham, et entra, vers 1623, dans le collége de Pembrocke, à Oxford. Ce fut là qu'il fit ses humanités, reçut la maîtrise, et embrassa l'étude de la médecine. Depuis quelque temps il exerçait l'art de guérir dans ce comté, lorsque son beau-père, sir Thomas Dutton, fut chargé de visiter toutes les forteresses de l'Irlande. Browne l'accompagna, et cette tournée lui ayant inspiré le goût des voyages, il partit pour le continent, passa quelque temps à Montpellier et à Padoue, et vint ensuite prendre le doctorat à Leyde. Ce fut vraisemblablement vers 1634 qu'il retourna dans sa patrie. Après s'être fait agréger au collége d'Oxford, il s'établit à Norwich, où, pendant plusieurs années, il pratiqua la médecine avec beaucoup de distinction. Son ouvrage intitulé : *Religio medici*, qu'il publia en 1642, attira l'attention de tous les savans de l'Angleterre et même de l'Europe, de sorte qu'il contribua puissamment à accroître sa réputation. L'étendue de sa clien-

tèle ne l'empêcha pas de livrer encore au public plusieurs autres productions importantes, qui lui assignèrent un rang distingué parmi les littérateurs, et surtout parmi les antiquaires. Le collége de Londres lui donna le titre de membre honoraire, en 1667, et, quatre ans après, Charles II, passant par Norwich, lui témoigna son estime en le créant chevalier. Il mourut dans cette ville, le 19 octobre 1682, laissant :

Religio medici. Londres, 1642, in-8°. - *Ibid.* 1643, in-8°.-*Ibid.* 1644, in-8°. - *Ibid.* 1654, in-8°. -Trad. en latin par Jean Merryweater, Leyde, 1644, in-12.; Strasbourg, 1652, in-8°. - en français par Nicolas Lefebvre, La Haye, 1668, in-12. - en hollandais, Leyde, 1668, in-12. - en allemand, Prenzlau, 1746, in-8°.

Cet ouvrage est écrit en anglais. Browne y expose sa profession de foi sur la morale, la métaphysique et la religion. Après avoir déclaré qu'il est, par conviction intime, chrétien et attaché à l'église anglicane, il s'exprime sur plusieurs points de croyance avec une espèce d'ironie, qui l'a fait regarder par beaucoup de personnes comme un incrédule déguisé. Aussi Guy Patin disait-il, en parlant de lui : « Cet auteur a de l'esprit : il y a de gentilles choses dans son livre. C'est un mélancolique agréable en ses pensées, mais qui, à mon jugement, cherche maître en fait de religion, comme beaucoup d'autres, et peut-être qu'enfin il n'en trouvera aucun. » Johnson avait surtout en vue cet ouvrage et le suivant, lorsque, dans sa vie de Browne, il s'exprima ainsi : « Son style est vigoureux, mais dur; il est érudit, mais pédantesque; il frappe, mais il ne plaît pas; il est profond, mais obscur; les figures qu'il emploie sont bizarres, et ses combinaisons forcées; il emprunte des expressions de toutes les sciences, ce qui le rend quelquefois disparate. » L'équité n'a pas dicté seule ce jugement beaucoup trop sévère. Browne était loin d'être incrédule, puisqu'il admettait des êtres invisibles tenant le milieu entre l'homme et les anges, et qu'il croyait à l'existence des sorciers, ainsi qu'il le soutint lui-même devant le grand jury de Norwich, qui l'avait consulté dans le procès de deux individus accusés de sorcellerie. Sa déclaration publique fut une des principales causes de la condamnation de ces deux infortunés. Cependant Browne était tolérant de son naturel, et ennemi de toute partialité. Son livre respire partout la philanthropie la plus pure; mais il se peut que la vanité soit entrée pour beaucoup dans le portrait avantageux qu'il trace de son caractère, et on aurait sans doute grand tort de le juger aussi parfait qu'il se peint lui-même. Kenelm, Digby et Alexandre Ross combattirent, en Angleterre, ses principes, que les théologiens allemands censurèrent avec amertume, en cherchant à le faire passer pour athée. On peut lire à ce sujet les notes de Levin-Nicolas de Molk dans l'édition latine de Strasbourg.

Pseudodoxia epidemica, or enquiries into very many received tenets, and commonly presumed truths. Londres, 1646, in-fol.-*Ibid.* 1650, in-fol. -*Ibid.* 1658, in-4°.- *Ibid.* 1664, in-4°. - *Ibid.* 1666, in-4°. - *Ibid.* 1672, in-4°. - *Ibid.* 1673, in-8°. -Trad. en hollandais, Amsterdam, 1668, in-8°. - en allemand par Chrétien Knorr de Rosenroth, sous le nom de Christophe Peganius, Francfort et Léipzick, 1680, in-4°. - en français par l'abbé Souchay, Paris, 1733, 2 vol. in-12; *Ibid.* 1742, 2 vol. in-12.

Cet ouvrage a été fort utile dans le temps, et Browne y déploye une vaste érudition, ainsi que des connaissances fort étendues sur la physique du temps; mais comme cette dernière science était alors peu avancée, il lui arrive souvent de détruire une erreur pour en mettre une autre à la place. Ce qu'il y a de plus important dans son livre, c'est la longue et sage discussion sur les causes des erreurs répandues parmi le peuple. On

lit encore avec fruit cette première partie, qui n'a pas à beaucoup près vieilli autant que l'autre. Nulle part Browne n'emploie l'ironie ni le sarcasme; il n'attaque l'erreur que par des faits ou des raisonnemens sévères et froids.

Hydriotaphia or on urn-burial.

Garden of Cyrus, or the quincuncial, lozenge, or network plantations of the ancients, artificially, naturally and mystically considered.

Ces deux ouvrages ont paru ensemble (Londres, 1658, in-8°.). Le premier fut écrit à l'occasion de quelques urnes cinéraires qui avaient été découvertes dans le comté de Norfolk. Browne y parle déjà du gras des cadavres, qui n'a fixé l'attention des chimistes que depuis qu'on l'a trouvé en si grande abondance dans le cimetière des Innocens. Le second traité annonce un homme qui avait observé la nature avec beaucoup d'attention. Browne a reconnu que le nombre cinq est celui de tous qu'on rencontre le plus souvent dans les productions de la nature. Il est vrai qu'il ne fallait pas beaucoup d'effort pour arriver à ce principe, surtout chez les végétaux.

Certain miscellany. tracts. Londres, 1684, in-8°.

C'est le recueil des ouvrages que Browne avait laissés manuscrits. Il a été publié par l'évêque Tenisson. On y remarque plusieurs Dissertations sur divers points d'histoire naturelle, entr'autres sur les plantes dont il est parlé dans la Bible, et sur les poissons que Jésus mangea avec ses disciples, après sa résurection.

Brigstoke a publié, également d'après ses manuscrits,

Posthumous works of Thomas Browne. Londres, 1712, in-8°.

Déjà les œuvres imprimées de cet écrivain avaient été réunies ensemble (Londres, 1686, in-fol.-*Ibid.* 1704, in-fol.-*Ibid.* 1708, 4 vol. in-8°.).

Browne (*Alexandre*), médecin écossais, qui florissait à la fin du dix-septième siècle, a laissé un ouvrage intitulé :

De febribus tentamen theoretico-practicum, seu nova febrium hypothesis mecanica adaucta, ex principiis Bellini constructa; in quâ fere tota animalis œconomia enucleatur. Edimbourg, 1695, in-8°.

Browne (*Alexandre*), chirurgien anglais du dix-septième siècle, recueillit, dans les Indes orientales, beaucoup de plantes, que Plukenet a décrites dans ses ouvrages. C'est en mémoire de ce service rendu à la science, que Linné lui a consacré un genre de plantes (*brownia*) de la famille des rhamnoïdes.

Browne (*Guillaume*), mort, en 1678, à Oxford, a donné le catalogue des plantes du jardin de botanique de cette ville, sous le titre suivant :

Catalogus horti Oxoniensis. Oxford, 1658, in-8°.

Browne (*Joseph*), médecin américain, a écrit sur la fièvre jaune :

On the yellow fever, shewing its origin, cure and prevention. New-York, 1797, in-8°.

Browne (*Richard*), auteur d'un traité sur les effets de la musique, intitulé :

Medicina musica. Londres, 1674, in-8°. - Trad. en latin, Londres, 1735, in-8°. (A.-J.-L. Jourdan)

BROWNRIGG (Guillaume), médecin anglais, membre de la Société royale de Londres, naquit en 1711, pratiqua l'art de guérir à Keswick, dans le Cumberland, et mourut près de cette ville, à Ormathwaite. On a de lui :

Art of making common salt. Londres, 1748, in-8°. -*Ibid.* 1751, in-8°. - Trad. en allemand par Frédéric-Guillaume Heun, Léipzick, 1776, in-8°.

Considerations on the means of preventing the communication of pestilential contagion, and of eradicating it in infected places. Londres, 1771, in-4°.

Il nous a été impossible de nous procurer sa vie écrite par Josué Dixon (*The litterary life of William Brownrigg.* Whitehaven, 1801, in-8°.).

(Z.)

BRUAND (Pierre-François), né à Besançon, en 1716, mourut dans cette ville, en 1786. La réputation méritée qu'il avait acquise engagea Frédéric-le-Grand à lui offrir de passer dans ses états. Bruand refusa l'invitation du monarque; il aima mieux vivre obscur et tranquille au sein de sa patrie, que dans les emplois brillans, au milieu d'une cour étrangère. Un aussi noble désintéressement mérite d'être noté, parce qu'on en trouve peu d'exemples. On a de Bruand :

Moyens de rappeler les noyés à la vie. Besançon, 1763, in-8°.

Mémoires sur les maladies contagieuses et épidémiques des bêtes à cornes. Besançon, 1766, 2 vol. in-12.

Traité des maladies épizootiques et contagieuses des bestiaux et des animaux les plus utiles à l'homme. Besançon, 1782, 2 vol. in-12.

C'est le même onvrage que le précédent, mais sous un autre titre.

(O.)

BRUCAEUS (Henri), médecin hollandais, né, en 1531, à Alost, fit ses humanités au collége de Gand, étudia ensuite la médecine à Paris, passa quelque temps à Bruges, et se rendit de-là en Italie. Il enseigna l'art de guérir à Rome, d'où il alla à Bologne. Ce fut dans cette ville qu'il prit le titre de docteur. Après y avoir vécu sept années, il revint dans sa patrie, où il fut nommé médecin pensionné et échevin de la ville. Mais, comme il avait adopté les nouvelles opinions religieuses, et qu'il ne pouvait sans danger rester plus long-temps en Hollande, au bout de six ans, il accepta la chaire de mathématiques que le duc de Mecklembourg lui avait offerte à Rostoch. Il remplit cette place avec honneur et distinction pendant le long espace de vingt-cinq années, au bout desquelles il mourut, le 4 janvier 1593, laissant sur la médecine plusieurs ouvrages dont voici les titres :

Propositiones de morbo Gallico. Rostoch, 1569, in-8°.

Propositiones de scorbuto. Rostoch, 1589 et 1591, in-8°. - réimprimé avec le Traité du scorbut de Severin Eugalenns.

Epistolæ de variis rebus et argumentis medicis; imprimées avec les *Miscellanea* d'Henri Smet (Francfort, 1611, in-8°.).

(Z.)

BRUDO (Manuel), médeciu portugais distingué, fils de Dionisio, professeur de médecine, qui vivait en 1555, abandonna le Portugal, et passa à Venise, où il se fit juif, conservant son nom propre, et changeant son prénom; il exerça la médecine avec un grand succès, et publia :



F.ois ERNEST BRÜCKMANN.

J.C.D.D.D.S.M. C.L.F. Panckoucke, Edi

De ratione victûs in singulis febribus secundum Hippocratem in genere sigillatim, libri III. Venise, 1534, in-8°. – Zurich, 1555, in-8°. – Cologne, 1579, in-8°. – *Ibid.* 1559, in-8°.

De præceptorum ratione;

Il en est fait mention dans l'*Historia Judaica* de Salomon, fils de Virga, traduite en latin, par G. Gencius (Amsterdam, 1651, page 338).

(T.)

BRUECKMANN (Charles-Philippe), né à Braubach, dans la Hesse, en 1741, s'est fait recevoir docteur à Giessen, en 1763, sous la présidence d'Alefeld. Il a obtenu, en 1772, le titre de physicien de la ville de Boppart, puis, en 1787, celui de la ville d'Ober-Lahnstein, près de Mayence. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de anevrismate arteriæ cruralis in cartilaginem et os mutato. Giessen, 1763, in-4°.

Von dem Gebrauch des Embser Kraenges-Wasser. Francfort sur le Mein, 1764, in-8°.

Neue verbesserte und vollstaendige Beschreibung der gesunden warmen Baeder zu Embs. Francfort sur le Mein, 1772, in-8°.

Enarratio choreæ Sancti-Viti et epilepsiæ, quæ per fontes medicamentos et thermas Embsenses curatæ sunt. Francfort sur le Mein, 1786, in-8°.

On a encore de lui plusieurs Mémoires dans le *Neues Magazin* de Baldinger, et la *Frankf. med. Wochenblatt* de Reichardt. (J.)

BRUECKMANN (François-Ernest), célèbre polygraphe allemand, naquit à Marienthal, près d'Helmstaedt, le 27 septembre 1697. Elevé d'abord sous les yeux de son père, il acheva ses humanités dans l'école du couvent de Marienthal, et vint ensuite étudier la médecine à Iéna, en 1716. Ce fut vers 1720 qu'il la pratiqua, pour la première fois, à Weferlingen. Profitant des loisirs que lui laissait une clientèle assez peu étendue, il se consacra presque tout entier à la minéralogie et à la botanique, et vint prendre le doctorat à Helmstaedt, en 1721. Dès qu'il fut revêtu de ce titre, il vint se fixer à Brunswick; mais, au bout de deux ans, un de ses oncles étant mort en Hongrie, il alla recueillir son héritage, qui était fort considérable, et rassembla en même temps une foule de documens curieux sur les productions de la nature. Il revint à Brunswick en 1725 : cette même année, l'Académie des Curieux de la nature se l'associa sous le nom de Mnemon, et, en 1727, il devint membre de celle de Berlin. Ayant quitté Brunswick, en 1728, pour établir sa demeure à Wolfenbuttel, il mourut dans cette ville, le 21 mars 1753. Le nombre de ses ouvrages est immense; mais, quoique plusieurs soient dignes de piquer la curiosité, la plupart annoncent plutôt une mémoire prodigieuse et une grande lecture qu'un esprit inventif, ou même qu'un talent remarquable pour l'observation. En voici les titres :

Oratio de pretiosâ optimorum principum vitâ. Helmstaedt, 1715, in-4°.

Actus valedictorius, cum Joh. Clerici Dissertat. de magis seu vene-

ficis, qui sibi noctu ad magorum coetum, colendi dæmonis ergò, proficisci videntur. Helmstaedt, 1716, in-4°.

Specimen botanicum, exhibens fungos subterraneos, vulgò tubera terræ dictos. Helmstaedt, 1720, in-4°.

Specimen physicum, exhibens historiam naturalem oolithi. Helmstaedt, 1721, in-4°. – Brunswick, 1728, in-4°.

Dissertatio inauguralis de avellanâ Mexicanâ, vulgo cacao dictâ. Helmstaedt, 1721, in-4°. - Brunswick, 1728, in-4°.

Dissertatio epistolaris de fabulosissimæ originis lapide, arachneolitho dicto, ad vir. clar. Alb. Ritterum. Wolfenbuttel, 1722, in-4°.

Relatio historico-physico-medica de cerevisiâ Regio-Lothariensi, vulgò Dukstein dictâ. Helmstaedt, 1722, in-4°. - Trad. en allemand, Brunswick, 1723, in-4°.

Excellente dissertation sur l'excellente bierre qu'on brasse à Brunswick avec du froment.

Relatio physica de vulvâ marinâ et conchâ Veneris. Brunswick, 1722, in-4°.

Catalogus exhibens adpellationes et denominationes omnium potiùs generum quæ olim in usu fuerunt et adhuc sunt per totum terrarum orbem quotquot adhuc reperire potuit. Helmstaedt, 1722, in-4°.

Observatio curiosa medica de excretione vermis nunquam antea excreti. Wolfenbuttel, 1723, in-4°.

Beschreibung der Braunschweigischen Mumme. Brunswick, 1723, in-4°. - *Ibid.* 1725, in-4°.

Dissertatio epistolaris de fungo hypoxylo digitato. Helmstaedt, 1725, in-4°.

Dissertatio epistolaris de lapide violaceo sylvæ Hercyniæ. Wolfenbuttel, 1725, in-4°.

Specimen physicum sistens historiam naturalem lapidis nummalis Transylvaniæ. Wolfenbuttel, 1727, in-4°.

Die neu-erfundene-curieuse Floh-Falle, zu gaenzlicher Ausrottung der Floehe. Wolfenbuttel, 1727, in-8°.-*Ibid.* 1729, in-8°.-*Ibid.* 1739, in-8°.

Georgii I, Koenigs von Grossbrittannien letzte Krankheit und Tod. Wolfenbuttel, 1727, in-4°.

Historia naturalis curiosa lapidis του ἀσβεστου, ejusque præparatorum, chartæ nempe, lini, lintei, et illichinorum incombustibilium. Brunswick, 1727, in-8°. de 28 pages.

Quatre exemplaires de cet opuscule ont été tirés sur papier d'amiante.

Theses physicæ ex historiâ naturali curiosâ lapidis του ἀσβεστου, ejusque preparationum desumtæ. Brunswick, 1727, in-4°. de 8 pages.

Brueckmann a joint son portrait tiré sur papier d'amiante. La fabrication de ce papier a été perfectionnée depuis à Côme, en Italie, où l'on a trouvé l'art de rendre jusqu'aux caractères incombustibles, par des procédés chimiques faciles.

Specimen prius botanico-medicum, exhibens fruticem Koszodrewina, ejusque balsamum Koszodrewinowy-oley. Brunswick, 1727, in-4°.

Specimen posterius botanico-medicum, exhibens arborem Limbowy-drewo, ejusque oleum Limbowy-oley dictum. Brunswick, 1727, in-4°.

Magnalia Dei in locis subterraneis, oder unterirrdische Schatzkammer aller Koenigreiche und Laender, in ausfuehrlicher Beschreibung aller mehr als 1600 Bergwerke durch alle vier Weltheile. Helmstaedt, tome I, 1727; tome II, 1730; supplément, 1734, in-fol.

Cet ouvrage est orné de cinquante et une planches. Il contient la description de plus de seize cents mines.

Thesaurus subterraneus Ducatûs Brunsvigii, das ist Braunschweig mit seinen unterirrdischen Schaetzen und Seltenheiten der Natur. Brunswick, 1728, in-4°.

Marci Aurelii Severini epistolæ duæ de lapide fungimappâ. Wolfenbuttel, 1728, in-4°.

Epistolarum itinerariarum centuriæ I-III. Wolfenbuttel, 1728-1750, in-4°.

Bibliotheca numismatica, oder Verzeichniss der meisten Schriften, so von Muenzwesen handeln, was hiervon sowohl Historici, Physici, Chymici, Medici, als auch Iuristen und Theologi geschrieben, mit Fleiss colligirt und in alphabetischer Ordnung gesetzt. Wolfenbuttel, 1729, in-8°. - Supplément I, *Ibid.* 1732, in-8°. - Supplément II, *Ibid.* 1736, in-8°.

Jac. Leupold's Prodromus Bibliothecæ metallicæ, oder Verzeichniss der neuesten Schriften, die von Dingen, so ad regnum minerale gezaehlet werden, handeln, corrigirt, fortgesetzt, und vermehrt. Wolfenbuttel, 1732, in-8°.

Ausfuehrliche Beschreibung einer seltsamen Wundergeburt, welche eines abgedankten Soldaten-frau den 23 febr. in Wolfenbuttel zur Welt gebracht. Wolfenbuttel, 1732, in-4°.

Observatio botanica de ocymastro flore viridi pleno. Wolfenbuttel, 1732, in 4°.

Sendschreiben an Hrn. D. Kniphof, die bequeme und nuetzliche Art, die Kraeuter nach dem Leben abzudrucken, und dieselben nach ihrer natuerlichen Gestalt und Groesse sauber abgebilden darzulegen, und also sehr compendieuse Herbaria picta zu machen, vorstellend. Wolfenbuttel, 1733, in-4°.

Neuerfundene curieuse Fliegenfalle, zu gaenzlicher Ausrottung der unverschaemten Fliegen; nebst einer kurzen Naturhistorie dieser fliegenden Insekten. Wolfenbuttel, 1735, in-8°.

Erasmi stellæ, Libanothani, interpretamenti gemmarum libellus unicus: Plinius secundus de gemmis. Erford et Leipzick, 1736, in-4°.

Marbodei, Galli, poetæ vetustissimi de lapidibus preciosis enchiridion, cum scholiis Pictorii Villingensis, ejusque Pictorii de lapide molari carmen. Wolfenbuttel, 1740, in-4°.

Bibliotheca animalis, oder Verzeichniss der meisten Schriften, so von Thieren und deren Theilen handeln, was hiervon sowohl Theologi, Jurisconsulti, Medici, Historici, als auch Chymici und Jaeger geschrieben haben. Wolfenbuttel, 1743, in-8°. - *Fortsetzung*, 1747, in-4°.

Ouvrage très-incomplet et rempli de fautes.

Opuscula physico-botanico-medica, antehac seorsim edita, nunc in unum volumen congesta. Brunswick, . . . , in-4°.

Il a publié une immense quantité d'articles, de mémoires, de notes, d'observations, de critiques, dans les *Breslauische Sammlungen*, les *Miscellanea physico-medico-mathematica* d'A.-E. Buechner, le *Commercium litterarium Noricum*, les *Acta Academiæ naturæ curiosorum*, les *Hamburgische Berichten*, et les *Braunschweigische Anzeige*.

(A.-J.-L. JOURDAN)

BRUECKMANN (Frédéric-Henri), né, en 1758, et mort le 8 novembre 1775, à Brunswick, est auteur des deux opuscules suivans :

Dissertatio de morbis nervorum observationes singulares, cum epicrisi. Gœttingue, 1780, in-4°.

Bemerkungen auf einer Reise nach Carlsbad. Brunswick, 1785, in-4°.

Il a inséré, dans le *Neues Magazin fuer Aerzte* de Baldinger, quelques Réflexions sur l'emploi de la résine de gaïac contre l'hydropisie.

(J.)

BRUECKMANN (Urbain-Frédéric-Benoît), né à Wolfenbuttel, le 23 avril 1728, et reçu docteur à Helmstaedt, est devenu successivement médecin du duc de Brunswick, professeur dans le Collége anatomique de cette ville, et chanoine. Il a écrit :

Beschreibung des bey Jena gelegenen Fuerstenbrunnens. Iéna, 1748, in-4°.
Dissertatio de nuce Been. Helmstaedt, 1750, in-4°.
Untersuchung der Ursachen, woher die bestaendige Bewegung der untern Kinnlade bey einigen alten Leute ruehre. Brunswick, 1752, in-8°.
Abhandlung vom Sego. Brunswick, 1757, in-8°.
Abhandlung von Edelsteinen, nebst einer Beschreibung des sogennnnter salzthalischen Steins. Brunswick, 1757, in-8°.– *Ibid.* 1773, in-8°.
Abhandlung von dem Weltauge oder lapide mutabili. Brunswick, 1777, in-4°.
Gesammelte und eigene Beytrnege zu seiner Abhandlung von Edelsteinen. Brunswick, 1778, in-8°.– *Zweyte Fortsetzung. Ibid.* 1783, in-8°.
Ueber den Sarder, Onyx und Sardonyx. Brunswick, 1801, in-8°.– *Nachtrag, Ibid.* 1804, in-8°.
Il a pris part à la rédaction du *Dispensatorium pharmaceuticum Brunsvicense* (1777).
On a de lui un grand nombre de Mémoires dans les *Chemische Annalen* et les *Beytraege zu den chemischen Annalen* de Crell, dans les *Schriften der Berliner Gesellschaft Naturforschender Freunde*, dans le *Neues Magazin* de Baldinger, dans le *Hannoverisches Magazin*, dans le *Braunschweigisches Magazin*, et dans les *Neue Miscellaneen artistischen Inhalts* de Meusel. (J.)

BRUECKNER (Charles-Auguste-Frédéric), médecin du duc de Saxe Gotha, et praticien à Ichtershausen, près de Gotha, est né, dans cette dernière ville, en 1769, et mort le 27 juin 1797. On a de lui, un ouvrage sur les pieds-bots, intitulé :

Ueber die Ursache und Behandlung der einwaerts gekruemmten Fuesse, oder der sogenannten Klumpfuesse. Gotha, 1796, in-8°. (O.)

BRUECKNER (Jean-Chrétien-Frédéric), médecin à Laage, non loin de Gustrow, dans le Mecklenbourg, où il s'est établi en 1796, avait été auparavant prédicateur évangélique de la garnison de Namur. Il est né dans la partie saxonne de la forêt de Thuringe, et a publié :

De huisunderweiser, een veckelyksch blatt. Leyde, 1785, in-8°.
Theses medicæ inauguralis. Franeqner, 1791, in-4°.
Clinische verhandeling over den Typhus, de geele en kerker-koortzen. La Haye, 1794, in-8°. (Z.)

BRUEHL (Jean-Guillaume-Chrétien), né, à Weimar, le 25 décembre 1757, s'est fait recevoir docteur, à Marbourg; en 1781. Il y est devenu professeur ordinaire de médecine, en 1786, et directeur de la maison d'accouchemens, en 1803.

Auparavant, il occupait une chaire à Cassel. Il est mort, le 7 septembre 1806, laissant:

Dissertatio de pabulo vitæ. Marbourg, 1781, in-4°.
Programma de generaliori temperamentorum doctrinâ. Marbourg, 1794, in-4°. (J.)

BRUELE (Gautier), médecin du seizième siècle, dont la vie nous est tout à fait inconnue, s'appliqua d'une manière spéciale à l'étude des mathématiques, et publia sur l'art de guérir un ouvrage très-médiocre, qui paraît cependant avoir été goûté dans le temps, si l'on en juge du moins d'après les nombreuses éditions qui en furent tirées. Cet ouvrage a pour titre:

Praxis medicinæ theorica et empirica familiarissima, in quâ pulcherrimâ, dilucidissimâque ratione, morborum internorum cognitio, eorumque curatio traditur. Anvers, 1581, in-fol. - *Ibid.* 1585, in-fol. - Leyde, 1589, in-12. - *Ibid.* 1599, in-12. - Venise, 1602, in-8°. - Leyde, 1612, in-12. - *Ibid.* 1628, in-12. (Z.)

BRUENING (Georges-Florent-Henri), fils d'un médecin, fit ses humanités dans le gymnase de cette ville et dans celui de Soest. En 1754, il fut envoyé à Leyde, où il étudia la médecine sous Royen et Winter; puis il fit un voyage à Londres, et revint en Hollande, pour prendre le doctorat, qui lui fut accordé à Utrecht, en 1758, un an après qu'il eut obtenu le titre de maître ès-arts. Vers la fin de la même année, il retourna dans sa patrie, où il fut chargé d'enseigner publiquement l'anatomie et la chirurgie; mais il quitta bientôt ces fonctions pour aller exercer celles de médecin pensionné à Kettwich, où il resta pendant deux ans, au bout desquels il obtint la même place dans sa ville natale, avec les titres de comte palatin et de médecin conseiller du prince de Hohenlohe-Waldenberg et Schillings. L'époque de sa mort et celle de sa naissance nous sont également inconnues. Les ouvrages suivans, dont le second est d'un grand intérêt pour la médecine pratique, ont contribué à répandre son nom:

Dissertatio sistens singultum, morbum, symptoma, signum. Utrecht, 1758, in-4°.
Constitutio epidemica Essendiensis anni 1769-1770, *sistens historiam febris scarlatino-miliaris anginosæ, eique adhibitam medelam; accessit observationum medicarum huc pertinentium decas.* Essen et Leipzick, 1771, in-8°.
De ictero spasmodico infantium Essendiæ anno 1772 *epidemico.* Essen et Leipzick, 1773, in-8°.
Abhandlung ueber die Schaedlichkeit des Mohnsafts in der Ruhr. Neuwied, 1794, in-8°. (O.)

BRUENNINGHAUSEN (Germain-Joseph), professeur de chirurgie à Wurzbourg, est né le 21 avril 1761, à Niddegen,

dans le ci-devant comté de Juliers. Il a publié sur son art plusieurs ouvrages, dont voici les titres :

Ueber den Bruch des Schenkelbeinhalses ueberhaupt, und insbesondere eine neue Methode denselben ohne Hinken zu heilen. Wurzbourg, 1789, in-8°.
Ueber den Bruch des Schluesselbeins und eine leichte und sichere Methode denselben ohne Verkuerzung zu heilen. Wurzbourg, 1791, in-8°.
Chirurgischer Apparat, oder Verzeichniss einer Sammlung von chirurgischen Instrumenten, Bandagen und Maschinen; nebst einem Anhange von chemischen Apparaten. Erlangue, 1801, in-8°.
Ueber eine neue, von ihm erfundene, Geburtszange. Wurzbourg, 1802, in-8°.
Etwas ueber die Erleichterung schwerer Geburten. Wurzbourg, 1804, in-8°.
Ueber die Exstirpation der Balggeschwuelste am Halse. Wurzbourg, 1805, in-8°.
Gemeinnuetziger Unterricht ueber die Brueche, den Gebrauch der Bruchbaender und das dabey zu beobachtende Verfahren. Bamberg et Wurzbourg, 1816, in-8°.
Erfahrungen und Bemerkungen ueber die Amputation. Bamberg et Wurzbourg, 1818, in-8°. (s.)

BRUGMANS (Sebald-Justinus), né, à Franeker, dans la province de Frise, en 1762, et fils d'un professeur de physique et de philosophie à l'Université de Groningue, fit ses premières études dans cette Université, et les acheva dans celle de Leyde. Destiné, par ses parens, à devenir officier du génie, il fut entraîné par son goût pour l'histoire naturelle et la médecine, et ce penchant fut favorisé par les encouragemens qu'il reçut de sa famille, dès qu'elle le vit décidé à suivre cette carrière. A dix-huit ans, il prit le bonnet de docteur en philosophie. Il étudia la minéralogie sous Wallerius. La botanique eut pour lui non moins d'attraits. En 1781, il publia une description lithologique des environs de Groningue, et remporta un prix proposé par l'Académie de Dijon, sur les moyens de remplacer les plantes inutiles et dangereuses qui envahissent les prairies par des végétaux salubres propres à fournir une nourriture abondante et saine aux bestiaux. En 1782, il obtint un autre prix, proposé par l'Académie de Bordeaux, sur les indices auxquels on peut reconnaître le temps où les arbres et surtout les chênes commencent à dépérir. Vers 1783, il mit au jour une dissertation relative à un météore sulfureux qui avait été observé à Groningue, et qui avait exercé de l'influence sur la végétation. En 1784, il eut l'honneur de remporter un troisième prix à l'Académie de Berlin, en lui envoyant un Mémoire sur l'ivraie. Il n'avait encore que vingt-deux ans; dès-lors il embrassa la profession de médecin, et prit pour sujet de thèse la puogénie. Il prouva, par diverses expériences décisives, que le pus était



SEBALD JUSTINUS BRUGMANS

J.al C.re du D.D. S.M. C.L.F. Pan

le produit d'une sécrétion morbide, et fit connaître les caractères qui le distinguent des autres humeurs animales.

Lors du départ de M. de Swinden pour Amsterdam, Brugmans le remplaça dans la chaire qu'avait occupée son père, et peu de temps après, en 1786, il fut nommé professeur de botanique à l'Université de Leyde. L'année suivante, il recommanda particulièrement l'étude trop négligée des plantes indigènes. Bientôt il fut en outre nommé à la chaire d'histoire naturelle, et, depuis ce moment, non content d'enseigner les sciences naturelles, avec le zèle le plus louable, il s'occupa de former des collections et d'établir un cabinet d'anatomie comparée, qui fût tout entier l'ouvrage de ses mains. Ce cabinet était d'autant plus remarquable que Brugmans seul l'avait créé. A la mort de Voltelen, on lui donna la chaire de chimie, et il professa cette science avec autant d'éclat que l'histoire naturelle et la botanique; ce triple enseignement ne fut ni au-dessus de ses forces ni au-dessus de son savoir. C'est alors qu'il composa un éloge de Boerhaave. Cet écrit, le dernier qu'il ait publié, est le plus remarquable de tous ceux qu'il a laissés.

En 1795, Brugmans organisa le service de santé militaire de la Hollande, de concert avec les chefs de la médecine militaire français. Il travailla ensuite, avec MM. Ten Haaf, Deimans, Driessen et Vrolik, à la *Pharmacopœa Batava*, publiée en 1805.

Lorsque Louis Bonaparte monta sur le trône de Hollande, il le choisit pour son premier médecin, et lui donna le titre de conseiller d'état. A l'époque de la réunion de ce pays à l'empire français, Brugmans fut nommé, par Napoléon, inspecteur-général du service de santé des armées françaises, et vint s'asseoir à côté des Desgenettes, des Percy, des Larrey. Il reçut l'étoile de la légion-d'honneur, et fut nommé recteur de l'Académie de Leyde, pour laquelle il obtint une dotation annuelle de cent mille francs. A l'avénement du prince d'Orange, Brugmans fut placé, par ce monarque, à la tête du service de santé militaire, maritime et colonial, et il rétablit, à La Haye, le laboratoire central de chimie et de pharmacie qu'il y avait créé en 1795. Après la bataille de Mont-Saint-Jean, il prodigua les secours de l'art aux blessés français, et les protégea contre les vexations qu'ils eurent à souffrir de la part de quelques ennemis étonnés de les avoir vaincus. Pour prix des soins qu'il donna, avec la même philanthropie, aux Russes, aux Prussiens et à ses compatriotes, le roi des Pays-Bas, l'empereur de Russie et le roi de Prusse lui décernèrent chacun un de leurs ordres. Il n'eut point la croix de Saint-Louis : on la prodigue à des hommes qui s'enrichissent honteusement aux armées, mais on ne la donne point aux chirurgiens qui risquent leur vie sur

les champs de bataille, aux médecins qui respirent l'air infect des hôpitaux encombrés par les tristes victimes de l'ambition ou de la politique.

Chargé, en 1815, de reprendre, à Paris, les objets d'histoire naturelle enlevés à la Hollande par les armées républicaines, Brugmans remplit cette tâche avec la modération d'un beau caractère. Sa délicatesse, dans cette circonstance, ne doit pas être oubliée par les Français.

Depuis long-temps il travaillait à divers ouvrages; il avait publié, dans les mémoires de l'Institut de Hollande, des Observations sur la natation des poissons; il avait contribué à l'avancement de la médecine vétérinaire, et il venait d'être nommé président de la Société instituée pour l'amélioration de cette branche de l'art de guérir; enfin il était à la veille de se rendre à Bruxelles, lorsqu'une maladie subite termina sa vie, à Leyde, le 22 juillet 1819.

M. Wahlen a consacré un article biographique à Brugmans, et M. Bory de Saint-Vincent, l'un des rédacteurs des Annales générales des sciences physiques de Bruxelles, a inséré, dans cet excellent recueil, une notice sur la vie et les travaux de l'estimable et modeste successeur de Boerhaave. Nous avons tiré de cette Notice, pleine d'intérêt et écrite avec une noble chaleur, les matériaux de l'article qu'on vient de lire.

(s.)

BRUGUIÈRES (Jean-Guillaume), né à Montpellier, en 1750, étudia la médecine, mais renonça sans peine à l'exercice de cet art, pour se livrer tout entier au goût irrésistible qui l'entraînait vers l'étude de l'histoire naturelle. En 1773, il fit partie de l'expédition envoyée sous les ordres de Kerguelen pour faire des découvertes dans la mer du Sud; mais, quoiqu'il ait profité avec ardeur de cette occasion, et recueilli un grand nombre de faits importans, surtout dans une relâche que l'escadre fit à Madagascar, les circonstances se réunirent pour l'empêcher de faire connaître au public ses observations dans toute leur étendue. Il se contenta d'en publier d'une manière succincte les résultats dans quelques Mémoires qui ont été insérés dans le Journal de physique. A son retour en France, il se rendit à Montpellier, où il s'adonna particulièrement à l'étude des mollusques testacés. Espérant tirer parti d'un travail approfondi qu'il avait fait sur les coquilles, il vint à Paris, et obtint, en effet, de coopérer à la rédaction de l'Encyclopédie méthodique, pour laquelle il fit le premier volume de l'histoire naturelle des vers et les deux premiers volumes des planches qui se rapportent à cette classe du règne animal. On regrette que Bruguières n'ait pas passé la lettre C; car, au contraire de ce qu'on voit dans la plupart des compilations de ce genre, il fit connaître plusieurs espèces nouvelles, décrivit avec plus de perfection

celles qu'on connaissait déjà, ct suivit même, pour la classification, une méthode différente de celles de ses prédécesseurs, sur lesquelles elle l'emporte à certains égards. Ce travail est le seul qu'il ait publié à part, et depuis il ne donna que quelques Mémoires, insérés, tant dans le Journal d'histoire naturelle, rédigé par Fourcroy, Olivier et MM. Haüy, Lamarck et Pelletier, que dans le premier volume des Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris. En 1792, il accompagna Olivier dans son voyage en Perse; mais sa santé, déjà mauvaise avant son départ, ne put jamais se rétablir dans le cours de la traversée, de sorte qu'elle ne lui permit pas de contribuer aux progrès de l'histoire naturelle autant que son zèle et son ardeur l'auraient porté à le faire. Il mourut, le 1er octobre 1799, à Ancone, peu de temps après son débarquement. Son nom a été donné, par M. du Petit-Thouars, à un genre de plantes (*bruguiera*), de la famille des onagraires, qui croît à Madagascar : d'autres botanistes ont appliqué le même nom à un démembrement du genre rhizophora. (J.)

BRUGNONE (Jean), médecin vétérinaire distingué de l'Italie, naquit à Turin, vers 1738. Il était docteur en médecine et en chirurgie de l'Université de cette ville, lorsqu'il vint à l'école vétérinaire de Lyon, en 1764. Il y resta pendant quatre ans, et alla ensuite suivre les leçons de l'école d'Alfort pendant une année. A son retour dans son pays, le roi de Sardaigne le nomma directeur d'une école vétérinaire qu'il venait de fonder à Chivasso, et lui donna en même temps le titre de vétérinaire des écuries et des haras royaux. Brugnone devint successivement professeur d'anatomie humaine et d'anatomie comparée à l'Université de Turin, membre de l'Académie des sciences et de la Société d'agriculture de cette ville, et correspondant de l'Institut de France. Après une longue et honorable carrière, il est mort octogénaire, en 1819, laissant plusieurs ouvrages en italien : 1° sur la médecine vétérinaire (1774); 2° sur les haras (1781 : ce travail, devenu classique, a été traduit en allemand, et M. Barentin de Montchal l'a traduit en français); 3° sur la conformation extérieure du bœuf; 4° des Mémoires sur l'anatomie des animaux domestiques et sur l'économie agricole, insérés dans les Actes des Sociétés piémontaises dont il était membre. M. Huzard a prononcé son éloge dans la séance publique de l'Ecole d'Alfort, en 1819. (T.)

BRUHEZEN (Pierre de), appelé en latin *Bruhesius*, naquit à Rythoven, village du Brabant, vers le commencement du seizième siècle. Il fut attaché, pendant quelques années, à la personne de la reine Eléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, et douairière de François 1er. En quittant le service de cette princesse, il se retira à Bruges, où il avait obtenu la charge

de médecin pensionné de la ville. On ignore l'époque précise de sa mort, qui eut lieu vers l'an 1570, et l'on possède, sous son nom, plusieurs ouvrages, dont aucun ne mérite d'être lu aujourd'hui, quoiqu'ils aient fait beaucoup de bruit dans le temps. Celui qui rendit surtout le nom de Bruhezen célèbre dans tout le Brabant, fut un almanach qu'il composa en 1550, à peu près. Cet almanach, dans lequel il étala tout ce qu'une foi aveugle aux chimères de l'astrologie peut enfanter de plus ridicule, puisqu'il poussa le soin jusqu'à déterminer avec une précision scrupuleuse le moment le plus convenable pour se purger, se baigner, se faire saigner, et même se faire raser, fut tellement goûté par ses concitoyens, que les magistrats de Bruges rendirent une ordonnance qui défendait aux barbiers de la ville de raser personne pendant les jours que Bruhezen avait signalés comme étant contraires à cette grave opération. Voici quels sont les titres de ses productions littéraires :

De thermarum Aquisgranensium viribus, causâ, ac legitimo usu, epistolæ duæ scriptæ anno 1550, *in quibus etiam acidarum aquarum, ultrà Leodium existentium, facultas et sumendi ratio explicatur.* Anvers, 1555, in-12.

De ratione medendi morbi articularis epistolæ duo ;

De usu et ratione cauteriorum ;

dans les *Consilia variorum de arthritide* de Henri Garet (Francfort, 1592, in-8°.). (o.)

BRUHIER D'ABLAINCOURT (Jean-Jacques), médecin de Beauvais, reçu docteur à Angers, vint pratiquer la médecine à Paris, où il mourut, le 24 octobre 1756. Traducteur et critique infatigable, il a contribué à faire connaître en France, par ses versions et ses analyses, une foule d'ouvrages publiés chez les nations voisines; mais il en a mis lui-même au jour quelques-uns, dont plusieurs ont fait beaucoup de bruit dans le temps, et dont voici les titres :

Caprices d'imagination, ou Lettres sur divers sujets. Paris, 1740, in-12. - Amsterdam, 1741, in-8°.

Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort, et l'abus des enterremens et embaumemens précipités. Paris, 1742, in-12 - *Ibid.* 1745, in-12. *Ibid.* 1749, in-8°. - *Ibid.* 1752, in-12. - Trad. en allemand par Jantke, Copenhague, 1754, in-8°. - en anglais, Londres, 1746, in-12. - en suédois par Olaüs Tillæus, Stockholm, 1752, in-8°.

Ce n'est qu'une simple version de la Dissertation écrite en latin par Winslow. Bruhier l'a cependant enrichie d'une grand nombre d'additions. Il y a joint entr'autres les histoires d'une foule d'individus qu'on avait réputés morts, et qui revinrent toutefois à la vie. Il cite un grand nombre de maladies dans lesquelles il est facile de commettre une funeste erreur. Cette partie du livre est la seule qui soit de lui; elle a dû nécessiter de longues et pénibles recherches. Bruhier a sans doute exagéré beaucoup, mais il a rendu un grand service à l'humanité en démontrant que le seul signe certain de la mort réelle est un commencement de putréfaction du cadavre.

Mémoire pour servir à la vie de M. Silva. Paris, 1744, in-8°.
Dissertations et consultations médicinales de Chirac et Silva. Paris, 1744, in-12.
Mémoire sur la nécessité d'un règlement général au sujet des enterremens et embaumemens. Paris. 1745, in-12.
Bruhier développe toutes les affreuses suites qui peuvent résulter d'un enterrement précipité, et veut qu'on laisse passer trois fois vingt-quatre heures avant de rendre un corps à la terre. Il donne le plan d'une ordonnance sur cet objet important, et entre dans quelques considérations sur la nécessité d'ouvrir les femmes qui sont mortes durant le cours de leur grossesse.
Addition au Mémoire, présenté au roi, sur la nécessité d'un règlement général au sujet des enterremens et embaumemens. Paris, 1746, in-12 et in-4°.
L'auteur répond aux objections qu'on avait élevées contre ses précédens écrits, et entr'autres à celles qu'il est si rare qu'on ait enterré un individu encore vivant qu'à peine on pourrait en citer un exemple par siècle.
Outre un grand nombre d'articles critiques dans le Journal des savans, dont il fut l'un des plus judicieux collaborateurs, Bruhier a encore publié des traductions du Manuel des accouchemens de Deventer (Paris, 1733, in-4°.), de la médecine raisonnée de Frédéric Hoffmann (Paris, 1739-1743, 9 vol. in-12), du Traité des fièvres, par le même (Paris, 1746, 3 vol. in-12), du Traité de la goutte et du rhumatisme, par le même (Paris, 1747, in-12), de la Politique du médecin, par le même (Paris, 1751, in-12), enfin du Traité des alimens, par Lemery (Paris, 1755, in-12). (J.)

BRUINLE (Corneille-Antoine), né, à Nuremberg, le 15 décembre 1623, soutint une thèse *de colicâ*, à Duisbourg, revint dans sa patrie, où il fut agrégé au Collége des médecins, en 1657, partit trois ans après pour Weisembourg, où il voulait se fixer, et mourut dans cette ville, en 1683. On n'a aucun ouvrage de sa façon. (J.)

BRUITSMA (Regnier), né à Sneeck, dans la Frise, suivant Andreæ, vivait au commencement du dix-septième siècle, et pratiquait l'art de guérir dans la ville de Malines, dont il était médecin pensionné. Outre une édition de l'Ecole de Salerne, à laquelle il a ajouté plus de quatre cents vers (Malines, 1633, in-8°. - Louvain, 1635, in-8°.), il a publié l'ouvrage suivant, dirigé contre les empiriques :

Votum iatricum in publicæ salutis et medicinæ sanctioris tutelam. Malines, 1617, in-4°. (Z.)

BRUMANO (Sigismond), médecin de Crémone, se rendit à Padoue, vers l'an 1555, pour y étudier la philosophie et la médecine, dont il fut fait docteur dans cette célèbre Université. De retour à Crémone, il s'y livra pendant une année entière à la pratique; mais, au bout de ce laps de temps, le pape Clément VIII lui ayant offert la place de premier médecin, il accepta ce titre, et vint s'établir à Rome, où il fut admis dans le Collége des médecins, en 1567, après avoir obtenu le titre

de citoyen. On ignore à quelle époque il mourut. Aucun des ouvrages qu'Arisi lui attribue n'a été imprimé. (o.)

BRUNACCI (Gaudence), en latin *Brunaccius*, médecin de Venise, qui vivait au milieu du dix-septième siècle, a publié les écrits suivans :

De pseudo-stellâ, sive cometâ quæ apparuit anno Domini 1654. Venise, 1655, in-12.
La Sofonisba. Venise, 1661, in-12.
De cinâ cinâ, seu pulvere ad febres, syntagma physiologicum. Venise, 1661, in-8°.
Dissertation scolastique, et dans le goût de l'école galénique, sur les propriétés réelles ou supposées du quinquina.
La vita di Gio.-Franc. Loredano. Venise, 1662, in-12.
Oda nella nascita di Leopoldo I d'Austria. Venise, 1667, in-4°. (o.)

BRUNELLE (Pierre-Antoine-Benjamin), né à Dieppe, en février 1797, entra, en novembre 1813, à l'Ecole vétérinaire d'Alfort en qualité d'élève militaire. Après y avoir successivement obtenu plusieurs prix, il fut nommé répétiteur, et reçut le diplôme de médecin vétérinaire; il donnait les plus brillantes espérances; mais, de retour dans sa ville natale, les progrès d'une maladie chronique de poitrine l'ont conduit rapidement au tombeau. Il est mort en 1819. M. Huzard lui a consacré une courte notice biographique dans la Séance annuelle de cette année. (T.)

BRUNFELS ou BRUNSFELS (Othon), fils d'un tonnelier de Mayence, vint au monde en cette ville, vers la fin du quinzième siècle. Il étudia d'abord avec beaucoup d'ardeur la philosophie et la théologie, et prit même le titre de maître ès-arts dans sa ville natale; mais ses parens lui ayant refusé l'argent nécessaire pour continuer ses études, il entra, de dépit, dans l'ordre des Chartreux. Cependant il ne porta pas long-temps l'habit monacal; car, séduit par la doctrine de Luther, qui commençait à faire de nombreux prosélytes en Allemagne, il s'empressa de l'adopter, et sortit de son couvent, bien résolu d'aller la prêcher dans les campagnes. Une maladie dont il fut atteint inopinément le rendit impropre à ce genre d'exercice, de sorte qu'étant dénué de ressources, il se vit contraint d'ouvrir une école à Strasbourg, pour exister. Il tint cette école pendant neuf années, qu'il employa en même temps à l'étude de la médecine, dans laquelle il avait acquis une instruction assez solide pour se croire en état de soutenir les épreuves du doctorat. En effet, il se rendit à Bâle, où le bonnet lui fut conféré, en 1530. Aussitôt après, il alla s'établir à Berne, en qualité de médecin pensionné de la ville, et il y mourut le 23 novembre 1534. Son nom a été donné par Plumier à un genre de plantes (*brunfelsia*), qui paraît appartenir à la famille des

solanées. Il méritait cet honneur, puisqu'on doit le considérer comme un des fondateurs de la botanique, à l'époque de la renaissance des lettres. Profondément versé dans la lecture des auteurs anciens, il contribua puissamment à remettre la médecine grecque en honneur, et à dissiper l'aveugle enthousiasme qu'on avait eu pendant si long-temps pour les Arabes. Nous ne devons pas non plus oublier de dire qu'il ne laissait jamais échapper l'occasion de s'élever contre l'emploi des remèdes exotiques, disant avec raison que la nature a placé autour de nous une foule de substances qui, mieux connues, remplaceraient parfaitement les plus estimées même de celles que nous faisons venir à si grands frais de l'étranger. Ses ouvrages lui acquirent une grande célébrité : l'un roule sur l'astrologie; beaucoup sont relatifs à des points de controverse ou de biographie théologique; certains enfin, dont Hardt fait mention, ont rapport à l'histoire célèbre de Jean Huss. Nous devons omettre tous ces écrits, qui sont étrangers à notre sujet, et nous borner à rapporter les titres des suivans :

Catalogus illustrium medicorum, seu de primis medicinæ scriptoribus. Strasbourg, 1530, in-4°.

Conring fait observer que Brunfels est le premier, du moins parmi les modernes, qui ait songé à s'occuper de biographie et de bibliographie médicales. Mais sa notice est si vague, si incomplète, si défectueuse, qu'on n'en peut tirer aucune utilité. Presque tous les autres anciens essais de ce genre sont dans le même cas.

Herbarum vivæ icones ad naturæ imitationem summâ diligentiâ et artificio effigiatæ unâ cum effectibus earumdem. Quibus adjecta est ad calcem appendix isagogica de usu et administratione simplicium. Strasbourg, tome I, 1530, in-fol.; tome II, 1531, in-fol.; tome III, 1536, in-fol. -*Ibid.* 1537, 3 tomes in-fol.- *Ibid.* 1539, in-fol. - *Ibid.* 1540, in-fol.

Cet ouvrage est orné de deux cent trente-huit planches gravées sur bois. Jusqu'alors on n'avait pas encore publié de bonnes figures de plantes. Celles de Brunfels sont très-ressemblantes; le dessin en est correct, et la gravure fort belle. Le texte est un recueil de tout ce que les anciens ont écrit sur chaque végétal. C'était là l'esprit du siècle, car on n'aimait alors que l'étalage d'un vain luxe d'érudition. Sous tous les rapports, ce livre mérite de fixer l'attention du botaniste; c'est un monument curieux et en même temps assez rare des premiers travaux entrepris sur la science des végétaux à la renaissance des lettres.

Contrafayt Kraeuterbuch neulich beschrieben. Strasbourg, 1re. partie, 1532; 2e. partie 1537, in-fol. - Strasbourg, 1534, in-4°. - Francfort, 1546, in-fol.

C'est le même ouvrage que le précédent, en allemand.

Theses seu communes loci totius medicinæ; etiam de usu pharmacorum, deque artificio suppressam alvum ciendi, liber. Strasbourg, 1532, in-8°.

Neotericorum aliquot medicorum in medicinam practicam introductiones. Strasbourg, 1533, in-24.

Onomasticon medicinæ, continens omnia nomina herbarum, fructuum, arborum, seminum, florum, lapidum pretiosorum, morborum, instrumentorum medicinæ et id genus alia;

Vocabulaire général de médecine, qu'on consultera avec fruit pour les

dénominations anciennes. Il est imprimé à la suite de la traduction de Théophraste par Théodore de Gaza (Strasbourg, 1533, in-fol. - *Ibid.* 1543, in-fol.).

Iatrion medicamentorum simplicium continens remedia omnium morborum qui tam hominibus quam pecudibus accidere possunt, in quatuor libris digestum. Strasbourg, 1533, in-8°.

Compilation, dont Brunfels a puisé la plus grande partie des matériaux dans Plinius Valerianus. Il classe les remèdes dont il donne l'indication d'après les maladies qui affectent les différentes parties du corps.

Reformation der Apotheken von Kraeutern, Wurzeln, Saft, Samen, Blumen, Oel, Feistigkeiten, wie man solche Dinge bekommen, behalten und brauchen soll. Strasbourg, 1536, in-4°.

Epitome medices, summam totius medicinæ complectens. Anvers, 1540; in-8°. - Paris, 1540, in-8°. - Venise, 1542, in-8°.

Bericht von allerhand Confektionen, Lattwergen, etc. Francfort, 1552, in-4°.

Chirurgia parva. Francfort, 1569, in-8°. (A.-J.-L. J.)

BRUNN (Jean-Jacques de), médecin suisse assez distingué, naquit à Bâle, le 30 septembre 1591. Il étudia la philosophie et la médecine dans cette ville, où il fut reçu maître ès-arts, en 1611, docteur, en 1615, professeur d'anatomie et de médecine, en 1625, et enfin professeur de médecine pratique, en 1629. Avant d'obtenir la première de ces deux chaires, il avait parcouru la plus grande partie de l'Europe, et s'était surtout arrêté pendant long-temps à Montpellier. Il professa avec éclat jusqu'à sa mort, qui arriva le 22 janvier 1660. Ses ouvrages sont :

Manuductio ad consultationem medicam rectè instituendam. Decas controversiarum de temperamenti naturâ et speciebus. Bâle, 1616, in-4°.

Systema materiæ medicæ continens medicamentorum universalium et particularium (simplicium et compositorum) seriem ac sylvam, methodo medendi ac formulis remediorum præscribendis accomodatam. Bâle, 1630, in-8°. - Genève, 1639, in-8°. - Léipzick, 1645, in-8°. - Padoue, 1647, in-12. - Rouen, 1650, in-12. - Léipzick, 1654, in-8°. - Amsterdam, 1659, in-12. - *Ibid.* 1665, in-12. - *Ibid.* et La Haye, 1680, in-12.

Vita et mors J.-J. Grynæi. Bâle, 1618.

Jean-Jacques Grynæus, célèbre théologien, était son grand-père maternel.

Dissertatio de humoribus corporis humani. Bâle, 1619, in-4°.

Brunn a donné une édition, revue et corrigée, de l'ouvrage de P. Morel, qui a pour titre :

Methodus præscribendi formulas remediorum. Bâle, 1630, in-8°. - Léipzick, 1645, in-8°.

Il ne faut pas le confondre avec

Brunn (*Jean-Jacques de*), fils de Jean-Conrad Brunner, qui quitta l'ancien nom de sa famille pour prendre celui de noblesse de son père, et dont on a, outre un ouvrage posthume de celui-ci, l'opuscule suivant :

Dissertatio de sanguine. Duisbourg, 1723, in-4°.

On le distinguera aussi de

Brunn (*Jean-Henri de*), neveu du même Brunner, et qui a mis au jour une

Dissertatio de experimentis quibusdam circa ligaturas nervorum in vivis animalibus institutas. Gœttingue, 1753, in-4°. (J.)

BRUNNER (Balthasar), célèbre médecin allemand, naquit à Halle, en 1533. Il fit ses études successivement à Erford, Iéna et Léipzick, prit la maîtrise ès-arts dans la première de ces Universités, et obtint, dans la dernière, le titre de professeur extraordinaire, quoiqu'il ne fût point encore docteur. Il voyagea ensuite en Italie, où il resta trois ans, parcourut la France, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande, et vint se faire recevoir à Bâle. Après avoir passé quelque temps auprès de Jean Crato de Kraftheim, afin d'acquérir plus d'habileté et un coup-d'œil plus sûr dans la pratique, il revint dans sa ville natale, où il se livra sans partage à l'exercice de l'art de guérir. Les Universités d'Heidelberg et de Bâle lui offrirent chacune une chaire; plusieurs princes ou électeurs voulurent aussi l'attacher à leur personne : Brunner sut résister aux offres les plus séduisantes. Cependant il finit par céder aux instances du prine d'Anhalt, sous la condition, toutefois, qu'il remplirait la place de médecin de la cour, sans sortir de Halle. Il mourut dans cette ville, en 1604, à l'âge de soixante et onze ans. Hoffmann nous apprend qu'il était passionné pour l'alchimie, et qu'à son retour de ses voyages, ayant établi chez lui un laboratoire, il dépensa plus de seize mille florins en vaines recherches sur la pierre philosophale. On a de lui quelques ouvrages, dont voici les titres :

Consilia medica summo studio collecta et revisa à Laur. Hoffmanno. Halle, 1617, in-4°. - Francfort, 1727, in-4°.

Bericht von der Pest. Léipzick, 1581, in-4°. - Halle, 1598, in-4°.

Il est aussi l'auteur d'un opuscule sur le scorbut, annexé au traité de la même maladie par Severin Eugalenus. (J.)

BRUNNER (Jean-Conrad) naquit, le 16 janvier 1653, à Diessenhofen, près de Schafhouse. A peine âgé de seize ans, il alla faire ses études à Strasbourg, et y passa docteur, en 1672. La même année, il vint à Paris, où il s'appliqua d'une manière spéciale à l'anatomie, et fut l'un des auditeurs les plus assidus de Dionis et de Duverney. Au sortir de la France, il passa en Angleterre, pour entendre Lower et Willis, puis en Hollande, où brillaient alors Ruysch et Swammerdam. A son retour dans sa patrie, en 1685, il devint membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom d'*Hérophile*. Deux ans après, il accepta une chaire à Heidelberg, où il resta malgré les offres qui lui furent faites par la célèbre Université de Leyde; mais il ne garda cependant cette place que durant une année, au bout de laquelle il se retira en Suisse, pour échapper aux désastres de la guerre dont l'Allemagne était le théâtre. En 1695, l'électeur palatin l'appela auprès de lui, à Dusseldorf, en qualité de premier médecin, et le successeur de ce prince, non seulement le continua dans le même emploi, mais encore

le revêtit du titre de conseiller intime, lui accorda des lettres de noblesse, et lui fit présent de la baronie d'Hammerstein, dans le duché de Berg : ce fut alors qu'il changea son nom en celui de *Brunn de Hammerstein.* En 1720, le canton de Schafhouse lui donna le droit de cité, ainsi qu'à tous ses descendans. Il mourut à Manheim, le 2 octobre 1727, après avoir fourni une carrière aussi longue qu'honorable, dans le cours de laquelle ses soins furent réclamés par plusieurs souverains de l'Europe et par la plupart des petits princes de l'Allemagne. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de fœtû monstroso et bicipite. Strasbourg, 1672, in-4°.
Experimenta nova circâ pancreas; accedit diatribe de lymphâ et genuino pancreatis usu. Amsterdam, 1682, in-4°.
Brunner donne, dans cet opuscule remarquable, le précis des expériences qu'il avait faites à Paris, en 1673, sur les animaux vivans. Il a reconnu que ceux-ci peuvent vivre quoiqu'on leur ait enlevé la plus grande partie du pancréas. Son traité paraît être principalement dirigé contre la doctrine de Sylvius, et tend à prouver que le suc pancréatique n'est point acide.
Dissertatio de panaceis. Heidelberg, 1686, in-4°.
Physiologica de glandulis duodeni cogitata. Heidelberg, 1687, in-4°. -Schwabach, 1688, in-4°. -Francfort, 1715, in-4°.
L'auteur décrit les follicules muqueux qui s'observent à l'origine de l'intestin grêle, principalement dans le duodenum, et qui sont lenticulaires et isolés. Ces follicules avaient déjà été indiqués, quoique vaguement, par Wepfer et Pechlin; c'est donc à tort qu'on leur a donné le nom de Brunner. L'édition de Francfort renferme aussi la dissertation suivante:
Dissertatio de glandulâ pituitariâ. Heidelberg, 1687, in-4°.
Description assez exacte de la glande pituitaire.
Dissertatio de affectione hypochondriacâ. Heidelberg, 1688, in-4°.
Dissertatio de pleuripneumoniâ epidemicâ Philipsburgi grassante. Heidelberg, 1689, in-4°.
Après la mort de l'auteur, Jean-Jacques Brunner, ou de Brunn, son fils, publia l'opuscule suivant, dont le manuscrit avait été trouvé parmi ses papiers.
Dissertatio medica de methodo tutâ et facili citra salivationem curandi luem veneream, quam experimentis et observationibus practicis firmatam et illustratam, alius sibi comparavit. Schafhouse, 1739, in-4°.
Brunner s'élève avec force contre les frictions mercurielles, et surtout contre la méthode d'exciter la salivation. Il recommande le proto-chlorure de mercure, et conseille une tisane sudorifique, dont la préparation est à peu près la même que celle de la célèbre tisane d'Yvo Gaukes. Cette dissertation est accompagnée d'un grand nombre d'histoires de maladies, qui lui donnent un nouveau degré d'intérêt.
On a encore un assez grand nombre d'Observations de Brunner dans les Ephémérides des Curieux de la nature. Plusieurs sont fort importantes, principalement sous le point de vue de l'anatomie pathologique.
(A.-J.-L. JOURDAN)

BRUNNER (WOLFGANG-MATTHIEU), né à Ratisbonne, le 21 novembre 1680, obtint le bonnet de docteur à Groningue, pratiqua ensuite, pendant quelque-temps, à Obeljœune, puis à Brême, et passa, en 1721, à Hambourg, où il mourut, l'an-

née suivante, le 16 décembre. On ne connaît de lui que les opuscules suivans :

Dissertatio de rationis ratione, quâ tam ipsum principium motuum in corpore animali investigatur et definitur, quam ipsius effectus, qui sunt motus circa negotia vitale, animale et rationale rationabiliter eruuntur et proponuntur. Halle, 1705, in 4°.

Dissertatio de malâ sanguinis temperie. Groningue, 1707, in-4°.

Das in der Finsterniss scheinende, aber nicht begriffene Licht, oder Erœrterung des Ursprungs aller Bewegungen, die sowohl in der Welt, als in dem Leibe des thierischen Menschen angetroffen werden. Ratisbonne, 1718, in-8°.

Brunner (*Adam-Antoine*), dentiste de Vienne, a donné, sur son art, les deux traités suivans :

Einleitung zur nœthigen Wissenschaft eines Zahnarztes. Vienne, 1766, in-8°.

Abhandlung von der Hervorbrechung der Zaehne. Vienne, 1771, in-8°.

Brunner (*Jean-Christophe*) a publié :

Biga observationum medicarum. Tubingue, 1652, in-8°.

Brunner (*Jean-Daniel-Eberhard*), accoucheur allemand, dont on cite :

De partu prœternaturali ob situm placentœ super orificium internum uteri. Strasbourg, 1730, in-4°.

Entdeckung der Irrthuemer und Boesheiten der Hebammen. Solingen, 1740, in-8°. (J.)

BRUNO (Jacques-Pancrace), médecin assez célèbre, naquit à Altdorf, le 23 janvier 1659. Il se distingua dans les écoles de sa ville natale par l'assiduité et le succès avec lesquels il fit ses humanités, au sortir desquelles il alla étudier la médecine à Iéna. Au bout de quelques années, imitant l'exemple de la plupart de ses compatriotes, il visita une partie de l'Europe, et s'arrêta surtout pendant quelque temps à Padoue, dont la célèbre Université brillait alors de tout l'éclat des noms de Benoît Sylvaticus, Jean Frigimelica, Fortuné Liceti, Pierre de Marchettis, et Antoine Molinetti. Revenu en 1653 dans sa patrie, il obtint les honneurs du doctorat, après avoir soutenu sa thèse sous la présidence de Maurice Hoffmann. L'année suivante, il fut agrégé au Collége des médecins de Nuremberg, et, bientôt après, il se rendit à Hof, dans la Franconie, en qualité de médecin pensionné. Déjà depuis sept ans il habitait cette ville, lorsqu'il vint à Altdorf, pour accompagner un de ses parens qui voulait s'y faire recevoir docteur. Les curateurs de l'Université lui offrirent la chaire vacante par la mort de Christophe Nicolai, qu'il accepta, et en possession de laquelle il entra l'année suivante, en 1622. Jusqu'à sa mort, arrivée le 13 octobre 1709, il remplit cette place avec une rare assiduité, et à la grande satisfaction des nombreux élèves qui fréquentaient la célèbre école d'Altdorf. Ses ouvrages, qui sont assez nombreux, portent les titres suivans :

Dissertatio inauguralis de ophthalmiâ. Altdorf, 1653, in-4°.

Oratio de vitâ, moribus et scriptis Caspari Hofmanni, extat cum ejus-

dem Hofmanni Isagoge medicâ. Altdorf, 1661, in-12. - *Ibid.* 1674, in-12. - *Ibid.* 1678, in-12.

Dissertatio de sanguinis fermentatione : Resp. Jo.-Chr. Wide. Altdorf, 1663, in-4°.

Jessenii a Jessen, de sanguine, venâ sectâ dimisso, judicium, notis et castigationibus ad hodierna et vera artis medicæ principia. Nuremberg, 1668, in-12.

Agapeti schola regia ad Justinianum imperatorem, cum notis parentis, Jacobi Brunonis, abs se (filio) recognitis et auctis. Léipzick, 1669, in-8°.

Dissertatio de sudore secundum naturam : Resp. Jo.-Georg. Roetenbeck. Altdorf, 1669, in-4°.

Dogmata medicinæ generalia in ordinem noviter redacta, a rebus extraneis depurata, et ad vera, recentiorum præsertim, principia accomoduta. Nuremberg, 1670, in-8°.

Dissertatio de consuetudine : Resp. Fr.-Guil. Schafferus. Altdorf, 1673, in-4°.

Dissertatio de pinguedine : Resp. Jo.-Maur. Hofmann. Altdorf, 1674, in-4°.

Remoræ et impedimenta purgationis, in scriptis Hippocratis detecta, per vera artis medicæ principia demonstrata; aliisque veterum et recentiorum doctorum testimoniis confirmata, et exercitationibus quinque comprehensa; quibus annexæ sunt theses medicæ de purgationis modo ac viis per alvum; unâ cum quorundam ἐλλειμάτων appendice. Altdorf, 1676, in-4°.

Dissertatio de medicamentis ex homine, qua vivo, qua mortuo, desumtis: Resp. Jo.-Paul. Wurffbain Altdorf, 1677, in-4°.

Dissertatio de nutritio et animali liquore : Resp. Jo. Oheim. Altdorf, 1678, in-4°.

Methodus medendi cum subcontrarietate, ex Hipp. sect. II, aph. 22 : Resp. Mart. Rhan. Altdorf, 1680, in-4°.

Dissertatio de transpiratione insensibili : Resp. Lud. Miller. Altdorf, 1680, in-4°.

Castellus renovatus, hoc est Lexicon medicum, quondam à Barthol. Castello inchoatum, per alios postea continuatum, nunc vero ad vera novaque artis medicæ principia accomodatum, a plurimis mendis et vitiosis allegationibus correctum, et innumerabilium pene vocabulorum accessione amplificatum. Nuremberg, 1682, in-4°. - *Ibid.* 1688, in-4°. - Léipzick, 1713, in-4°. - Padoue, 1713, in-4°. - *Ibid.* 1721, in-4°. - Genève, 1748, in-4°.

Le *Mantissa nomenclaturæ medicæ hexaglottæ, vocabula latina ordine alphabetico, cum annexis arabicis, hebræis, græcis, gallicis et italicis proponentis*, que plusieurs biographes signalent comme un ouvrage distinct, n'a point été imprimé à part : on le trouve à la suite du *Castellus renovatus*, en forme d'appendice.

Dissertatio de cephalalgiâ : Resp. Jo.-Victor Jaegerschmid. Altdorf, 1683, in-4°.

Dissertatio de flatibus : Resp. Jo.-Lud. Apinus. Altdorf, 1686, in-4°.

Dissertatio de fuliginibus humani corporis : Resp. Erdmann. Kupizius. Altdorf, 1687, in-4°.

Dissertatio de circuitûs sanguinis necessitate : Resp. D.-F. Hasbergen. Altdorf, 1690, in-4°.

Dissertatio de mysterio medico, verè catholico : Resp. Ern.-Chr. Bruckner. Altdorf, 1691, in-4°.

Propylaeum medicum, hoc est epitome, mera et vera medicinæ elementa et dogmata generalia, quæstionibus et responsionibus comprehendens. Altdorf, 1696, in-8°.

Monita et porismata medica miscellanea : Resp. G.-F. Hienlin. Altdorf, 1698, in-4°.
Dissertatio de epilepsiâ puerili : Resp. Phil.-Heinr. Brant. Altdorf, 1699, in-4°. (A.-J.-L. J.)

BRUNS (Jean-Chrétien), né, à Hoya, en 1735, fut reçu docteur en médecine à Gœttingue, en 1760, devint professeur d'anatomie à Hanovre, et mourut dans cette ville, le 21 juin 1792. Il n'est connu que par les deux opuscules suivans :

Dissertatio inauguralis observationes quædam anatomicæ et chirurgicæ medicæ. Gœttingue, 1760, in-4°.
Schreiben an den Hrn Hofrath und Professor Henkel in Berlin. Hanovre, 1774, in-4°. (J.)

BRUNSCHWITZ (Jean-Georges), né, à Breslau, en 1684, étudia la médecine à Halle, s'y fit recevoir docteur, et revint pratiquer ensuite dans sa ville natale, où il mourut en 1734. L'Académie des Curieux de la nature l'avait admis dans son sein. Nous ne le citons ici que parce qu'il fut, avec Kanold et Kundmann, l'un des rédacteurs assidus de l'intéressant et riche recueil connu sous le titre de *Breslauer Sammlungen von Natur-und Medicin-auch hierzu gehoerigen Kunst-und Litteratur-Geschichte.* (J.)

BRUNSWISER (Mathieu), né, en 1729, à Ramersberg, dans la haute Bavière, fit ses études à Ingolstadt, où il prit ses degrés en 1749. Après avoir été successivement physicien de Kellheim, en 1755, et de Burghausen, en 1776, il mourut, dans cette dernière ville, le 22 mai 1789. Il légua, par testament, sa riche bibliothèque au gouvernement, à condition qu'elle demeurerait ouverte au public. Le seul ouvrage qu'il ait publié porte le titre suivant :

Das vortreffliche Graeflich-Perusaische Wildund Gesundbad naechst Alt-und Neuœtling, gepruepft und untersucht. Munich, 1784, in-8°.
On a cependant encore de lui, dans les *Abhandlungen einer privat Gesellschaft von Naturforschern,* et dans les Actes de l'Académie de Munich, divers Mémoires, parmi lesquels nous citerons celui qui traite des dangers de l'inhumation dans les villes, et un autre sur l'explication des couleurs que présentent les fleurs, les fruits et les feuilles végétaux. (J.)

BRUNUS, chirurgien italien, qui vivait et exerçait son art à Padoue, vers le milieu du treizième siècle, c'est-à-dire, vers 1252, était de Longoburgo, ou Longobucco, dans la Calabre, et non pas dans la Basse-Lombardie, comme le dit M. Portal. On ne sait rien sur son compte. Nicodemo et Toppi n'en disent rien; Tafuri lui-même n'en parle qu'avec assez peu d'exactitude. Quelques écrivains l'ont cru père du célèbre Dino del Garbo, parce que Negri et Aretino appellent Bruno l'habile chirurgien auquel ce dernier devait le jour; mais d'autres, Villani, par

exemple, le nomment Buono. Quoi qu'il en soit, Brunus écrivit un traité de chirurgie, que, dans un manuscrit cité par Zavarroni, il assure lui-même n'être qu'un extrait des Grecs et des Arabes, augmenté du résultat de ses propres recherches. Cet ouvrage fut utile en ramenant le goût de l'observation et de la lecture des livres grecs et latins, négligés pendant si longtemps pour les compilations informes des Arabes. Il a pour titre *Chirurgia magna*, et il a été imprimé, avec un autre traité intitulé *Chirurgia parva*, dans le recueil d'ouvrages de chirurgie publié à Venise (1499, in-fol. - *Ibid.* 1546, in-fol.). (J.)

BRUNYER (Abel), né à Uzès, le 22 décembre 1573, fit ses études avec distinction à Montpellier, et, après avoir été reçu docteur, vint se fixer à Paris, où il ne tarda guère à acquérir une si haute réputation, qu'Henri IV l'attacha, en qualité de médecin, à la personne de ses enfans. Brunyer sut se concilier l'estime et l'amitié des princes, et, à son avénement au trône, Louis XIII le nomma conseiller d'état. Il fut ensuite placé par le duc de Richelieu auprès du duc d'Orléans, Gaston, et employé, par le même ministre, à plusieurs négociations importantes auprès des protestans du Languedoc, dont il possédait la confiance, comme étant attaché à la même communion, dont il refusa toujours de se séparer. Il mourut le 14 juillet 1665. On n'a de lui que la description du jardin des plantes fondé à Blois par le duc d'Orléans. Elle est intitulée :

Hortus regius Blesensis. Paris, 1653, in-fol. - *Ibid.* 1655, in-fol. (O.)

BRUSCHI (François), médecin de Mantoue, qui vivait au dix-septième siècle, est auteur d'un bizarre opuscule apologétique sur la chimie, dont voici le titre :

Promachomachia iatrochymica. In quâ chimiatricæ præstantia adversus misochymicum pugnando propagatus. Mantoue, 1623, in-fol. (Z.)

BRUXIUS ou BRUGHIUS (Adam), médecin silésien du dix-septième siècle, consacra ses méditations à la recherche de l'art de la mnémonique, pratiqué par les anciens. Il a donné sur cette matière peu intéressante deux traités qui tiennent place parmi les plus complets que nous possédions en ce genre. En voici les titres :

Ars reminiscentiæ, oder von Nutzbarkeit der Gedenkkunst. Léipzick, 1608, in-8°.,
publié sous le faux nom de Sebaldus Smaragisins.

Simonides redivivus, seu ars memoriæ et oblivionis tabulis comprehensa, cun nomenclatore mnemonico. Léipzick, 1610, in-8°. - *Ibid.* 1640, in-4°.

On lui attribue aussi un

Balsambuechlein oder Bericht von sieben und zwanzig Balsam. Halle, 1616, in-12. - Nuremberg, 1625, in-12. (O.)

BRUYERIN (Jean-Baptiste), neveu du célèbre Symphorien Champier, vint au monde à Lyon, vers le commencement du seizième siècle, mais on ignore à quelle époque précisément. Employé d'abord à la cour de François 1er, il devint ensuite médecin de Henri II. On ignore quand il est mort. Son principal ouvrage, qui, malgré l'époque éloignée à laquelle il a vu le jour, est bien supérieur encore à certains traités indigestes et informes publiés de nos jours, porte le titre suivant :

De re cibariâ, libri XXII, omnium ciborum genera, omnium gentium moribus usu comprobata, complectentes. Périgueux, 1560, in-8°. -Francfort, 1600, in-8°. - *Ibid.* 1606, in-8°. - Nuremberg, 1650, in-8°.

Ce livre, le plus remarquable de toutes les productions de Bruyerin, est curieux, et on le consultera encore avec fruit aujourd'hui. Il avait été écrit en 1530, et il paraît même, si l'on en juge d'après le catalogue de la bibliothèque de Bodley, qu'il en parut une édition de 1537. Celles de Francfort sont préférables à celle de Perigueux, en ce qu'elles renferment, surtout la dernière, de nombreuses additions de l'éditeur, Othon Casman. Celle de 1606 porte le titre suivant : *Deipnosophia et sitologia revisa et indice locupletata.* Chaque aliment forme le sujet d'un chapitre, où les détails, souvent fastidieux, d'une grande érudition, sont parfois animés par des observations fines et des réflexions piquantes.

Collectanea de sanitatis functionibus, de sanitate tuendâ, et de curandis morbis, ex Averrhoë sumpta. Lyon, 1537, in-4°.

On a encore de Bruyerin une version latine du traité du cœur d'Avicenne : *De corde ejusque facultatibus libellus* (Lyon, 1559, in-8°.), et une autre d'une partie du *Collyget* d'Averrhoës : *Averrhois collectaneorum sectiones tres, secundo, secto et septem Collyget libris respondentes* (dans l'édition des Œuvres du médecin arabe, publiée à Venise, en 1553). M. Du Petit Thouars pense qu'on doit le regarder aussi comme l'auteur de la traduction de Dioscoride par Jean Ruellius, avec des commentaires, imprimée à Lyon, en 1550, in-8°. Cette conjecture nous paraît un peu hasardée. (A.-J.-L. J.)

BRYLLUS. *Voyez* Brilli.

BSCHEHRER (Daniel), médecin de Nuremberg, né dans cette ville, le 3 mai 1656, y fut reçu membre du Collége des médecins, en 1684, et y mourut en 1718. Il avait fait ses études à Heidelberg, où il prit le doctorat après avoir soutenu une thèse, intitulée :

Dissertatio de halitu humano. Heidelberg, 1681, in-4°.

On a aussi de lui :

Beschreibung eines Kunstauges. Nuremberg, 1680, in-4°.

Il a inséré plusieurs Observations dans les Ephémérides des Curieux de la nature. (J.)

BUCCELLA (Nicolas), médecin italien, né à Padoue, enseigna pendant plusieurs années l'anatomie dans cette Université; mais, en 1576, il quitta l'Italie pour se rendre en Pologne, où le roi Étienne Batori l'avait fait appeler pour résider auprès de sa personne. Buccella traita ce monarque dans la maladie qui mit fin à ses jours, en 1587. Sa conduite médicale ayant

été aigrement censurée par Simon Simoni, il fut obligé de prendre la plume pour se défendre ; mais les calomnies de ses envieux ne lui enlevèrent point, à ce qu'il paraît, la confiance des Polonais, puisqu'il continua de demeurer à Cracovie, où il mourut en 1610. Son mémoire apologétique a pour titre :

Refutatio scripti Simonis Simonii Lucensis, cui titulum fecit D. Stephani, Polonorum regis, etc. sanitas, vita medica, ægritudo, mors. Cracovie, 1588, in-4°. (z.)

BUCHAN (Guillaume), médecin écossais, né, en 1729, à Ancran, dans le comté de Roxburg, mort à Londres en 1805, et célèbre surtout par son ouvrage sur la médecine populaire, qui a obtenu un succès vraiment extraordinaire, quoiqu'entaché de tous les défauts inhérens au genre, a laissé :

Letter to the patentee, concerning the medical properties of the fleecy hosieri. Londres, 1790, in-8°.

Observations concerning the prevention and cure of the venereal disease. Londres, 1796, in-8°. – *Ibid.* 1797, in-8°.–Trad. en allemand par J.-C.-F. Leune, Leipzick, 1800-1801, 2 vol. in-8°.

Observations concerning the diet of the common people, recommending a method of living less expensive and more conducive to health than the present. Londres, 1797, in-8°. – Trad. en allemand par Kurt Sprengel, Altembourg, 1792, in-8° – en français par Duplanil, Paris, 1776, in-8°.

Nous n'indiquons pas toutes les éditions de cet ouvrage, dont il y a eu dix-huit en Angleterre et un grand nombre aussi en France.

Advice to mothers on the subject of their own health and on the means of promoting the health, strenght and beauty of their offspring. Londres, 1803, in-8°. – Trad. en français par Duverne de Presle, Paris, 1804, in-8°. (z.)

BUCHOLZ (Chrétien-Frédéric), fils du suivant, naquit, le 19 septembre 1770, à Eisleben, ville du comté de Mansfeld, patrie de Luther. Son père vint, en 1775, s'établir pharmacien à Erford, où il termina sa carrière. Après sa mort, sa veuve épousa en secondes noces Chrétien-Frédéric Voigt, apothicaire instruit, à qui la chimie pharmaceutique est redevable de diverses découvertes intéressantes. Elevé sous les yeux de son beau-père, qui lui témoigna beaucoup de tendresse, Bucholz montra de bonne heure un esprit pénétrant et de grandes dispositions. Ce fut à quatorze ans qu'il étudia la pharmacie. Il entra en apprentissage chez un apothicaire de Cassel, et les travaux, quelquefois humilians, du noviciat ne le rebutèrent point. En 1789, il se rendit à Ochsenfurt, en Franconie, où il dirigea une pharmacie pendant deux années. Au bout de ce laps de temps, il alla exercer les mêmes fonctions dans une autre officine à Mulhausen, où il resta jusqu'en 1794. Ce fut là qu'il commença ses expériences, entreprit d'éclaircir quelques points de la chimie, et publia son premier Mémoire ayant pour objet la cristallisation de l'acétate de baryte, dont il ve-

nait de faire la découverte. Vers la fin de 1794, il revint à Erfurt, se mit à la tête de la pharmacie de Voigt, et se consacra tout entier à la chimie, ainsi qu'à l'histoire naturelle, principalement à la botanique et à la minéralogie. En 1808, il prit dans l'Université de Rinteln le titre de docteur, qui lui fut également accordé, l'année suivante, par la Faculté d'Erford. En 1810, il obtint la chaire de professeur extraordinaire de philosophie. Ses travaux continuels, des peines morales, et surtout l'emprisonnement qu'il subit pendant le siége d'Erford, en 1813, par ordre du commandant français de cette place, finirent par altérer sa santé, jusqu'alors très-robuste. Un voyage qu'il fit à Aix-la-Chapelle, dans l'espoir d'éprouver quelque soulagement, ne procura pas une amélioration de longue durée, et il mourut le 9 juin 1818, dans sa ville natale. Nous avons de lui les ouvrages suivans :

Taschenbuch fuer Aerzte, Physici und Apotheker, zum Gebrauche bey dem Verordnen und Pruefen der Arzneymittel. Erford, 1795, in-8°. -*Ibid.* 1796, in-8°.

Versuche zur endlichen Berichtigung der Bereitung des Zinnobers auf den sogenannten nassen Wege. Erford, 1801, in-8°.

Beytraege zur Erweiterung und Berichtigung der Chemie, in-8°. Erford, 1er cahier, 1799; 2e cahier, 1800; 3e cahier, 1803.

Grundriss der Pharmacie, mit vorzueglicher Hinsicht auf die pharmaceutische Chemie, fuer die ersten Anfaenger der Apothekerkunst. Erford, 1802, in-8°.

Almanach oder Taschenbuch fuer Scheidekuenstler und Apotheker. Weimar, 1806, in-8°.

Bucholz devint le directeur de ce Journal après Gœttling, qui en avait commencé la publication.

Katechismus der Apothekerkunst, oder Grundzuege des pharmaceutischen Wissens, in Fragen und Antworten fuer Lehrer und Lernende, besonders zum Leitfaden bey Pruefung junger Pharmaceuten bestimmt, und in systematischer Ordnung abgefasst. Erford, 1810, in-8°.

Theorie und Praxis der pharmaceutisch-chemischen Arbeiten, oder Darstellung der Bereitungsmethoden der wichtigsten pharmaceutisch-chemischen Præparate, nach den neuesten Erfahrungen und ruecksichtlich ueber Brauchbarkeit und Vorzueglichkeit geprueft. Léipzick et Bâle, 1812, 2 vol. in-8°. - Bâle, 1819, in-8°.

Bucholz a encore mis au jour la troisième édition des Elémens de chimie de Frédéric-Albert-Charles Gren (Halle et Berlin, 1809, 2 vol. in-8°.), et, de concert avec le professeur Bernardi, la troisième édition du Manuel de pharmacologie du même auteur (Halle et Berlin, 1813, 2 vol. in-8°.).

Mais ses principaux titres à la célébrité, sont les Mémoires, aussi nombreux que variés et importans pour la science, qu'il a insérés dans le *Journal der Pharmacie* de Trommsdorf, les *Annalen der Chemie* de Crell, le *Journal de chimie* de Scherer, la continuation de ce recueil, le *Journal de physique et de chimie* de Schweigge, le *Journal de physique et de chimie* de Gehlen, les *Annales de physique* de Gilbert, et les *Actes de l'Académie des sciences utiles.* (A.-I.-L. J.)

BUCHOLZ (Guillaume-Henri-Étienne), né, le 23 décembre 1734, à Bernburg, fit ses humanités dans cette ville, et, après

les avoir terminées, alla étudier la pharmacie à Magdebourg. Lorsqu'il eut fini son noviciat, il entra successivement dans plusieurs officines à Hesse-Hombourg, à Giessen, à Hildburghausen, et enfin à Weimar, chez Jakobi. Pendant sept années qu'il passa chez ce dernier, il apprit la chimie, et forma le projet d'embrasser la profession de médecin. Jakobi étant venu à mourir, en 1761, il se rendit à Iéna, où il se livra sans relâche à l'étude, et obtint le titre de docteur au bout de deux ans. De retour à Weimar, il ouvrit une officine, s'adonna dans le même temps à la pratique, et ne tarda pas à être nommé médecin du prince. Il mourut en cette ville, le 16 décembre 1798, laissant les ouvrages suivans :

Tractatus de sulphure minerali. Iéna, 1762, in-4°.
Dissertatio inauguralis de saponibus quibusdam mineralibus. Iéna, 1763, in-4°.
Il soutint cette thèse sous la présidence de Jean-Frédéric Fasel
Chymische Versuche ueber das Meyerische Acidum pingue. Weimar, 1771, in-8°.
Nachricht von dem jetzt herrschenden Fleck-und Friselfieber. Weimar, 1772, in-8°. - *Ibid*. 1773, in-8°.
Chymische Versuche ueber einige der neuesten einheimischen antiseptischen Substanzen. Weimar, 1776, in-8°.
Beytraege zur gerichtlichen Arzneygelahrtheit und zur medizinischen Polizey. Weimar, tome I, 1782; tome II, 1783; tome III, 1790; tome IV, 1792, in-8°.
Versuche ueber die antiseptischen Kraeften des Wolferley; ueber Achard's Manier, Bergkrystall vermittelst der fixen Luft zu erzeugen, und ueber die heilsame Wirkung der Belladonna, bey schon ausgebrochener Wuth vom tollen Hundsbisse. Erford, 1785, in-4°.
Chemische Untersuchungen ueber die vorgeblich giftigen Eigenschaften des Witherits, der Schwererde und der salzsauren Schwererde. Weimar, 1792, in-8°.
Ueber das Ruhlaer Bad, nebst einer kurzen geographischen, historischen und statistichen Beschreibung des Ortes Ruhla. Eisenach, 1795, in-4°.
Bucholz a traduit de l'anglais la Pharmacopée vétérinaire de Bartlet (Weimar, 1778, in-8°.), ainsi que le Traité de la contagion de Jean Anderson (Iéna, 1790, in-8°.); de l'italien, les Lettres d'Antoine Turra sur les propriétés fébrifuges de l'écorce de maronnier d'Inde (Weimar, 1783, in-8°.), et du français le Traité sur la dissolution chimique de l'indigo, par Quatremère Dijonval (Weimar, 1778, in-8°.). Il a aussi mis une préface de sa façon en tête des Elémens de chimie pharmaceutique de Gœttling (Altenbourg, 1778, in-8°.) et de la traduction allemande du Traité de la goutte et des maladies chroniques de Guillaume Cadogan (Léipzick, 1790, in-8°.).
Il a en outre publié une foule de Mémoires dans différens recueils périodiques : nous citerons seulement ici les plus remarquables. - Dans les *Actes de l'Académie des Curieux de la nature*, qui l'admit, en 1769, parmi ses membres, sous le nom de *Socinus III*, sur l'écorce de maronnier d'Inde, sur efficacité de la ciguë contre les ulcères vénériens de la gorge. - Dans le *Magazin de Hambourg*, sur une épidémie varioleuse. - Dans les *Actes de l'Académie d'Erford*, sur les propriétés antiseptiques de l'acide carbonique - Dans le *Mercure allemand* de Wieland, et dans les *Annales* de Crell, sur les combustions spontanées. - Dans les

Nouvelles découvertes faites en chimie de Crell, sur l'éther formique. - Dans le *Magazin* de Baldinger, sur la gale. - Dans le *Journal* de Gren, sur les moyens de rendre potable l'eau putréfiée. - Dans le *Bibliothèque chirurgicale* de Richter, sur l'efficacité de la racine de belladone contre la rage. - Dans le *Journal des modes*, sur les bains de Kiffing, en Franconie. - Dans le *Journal d'Hufeland*, sur un empoisonnement par le cobalt. - Dans la *Gazette littéraire* de Bouillon, sur la dissolution du mercure dans la lessive du sang.

Enfin il a travaillé tant à la Gazette littéraire d'Iéna, qu'à celle d'Erford. (A.-J.-L. J.)

BUC'HOZ (Pierre-Joseph), médecin et naturaliste, l'un des plus grands compilateurs du dix-huitième siècle et de tous les temps, naquit à Metz, le 27 janvier 1731, fut destiné à l'étude des lois, et exerça pendant quelque temps la profession d'avocat. Mais un goût insurmontable pour la botanique le dominait: afin de le satisfaire, il se fit médecin, reçut le bonnet doctoral à Nancy, en 1759, vit peu de malades, et se livra presque exclusivement à l'étude de l'histoire naturelle. Cependant son amour pour cette science fut stérile; il ne voyagea pas; il observa mal la nature; il fit peu de découvertes, et fit gémir longtemps les presses sans parvenir à donner un bon ouvrage. Ses connaissances étaient superficielles, mal digérées; des erreurs grossières défigurent ses descriptions de plantes et d'animaux: il avait peu de rectitude dans l'esprit, et il était, sous tous les rapports, fort au-dessous des vastes travaux littéraires qu'il osa entreprendre. Sa passion pour la célébrité fut malheureuse; c'est en vain qu'il chercha sans cesse, pendant le cours de sa longue carrière, à fixer sur lui les regards du public et l'attention des savans. Plus de trois cents volumes dont il est l'auteur firent peu pour sa renommée, et ne sauveront pas sa mémoire de l'oubli. Cet écrivain infatigable, à l'imitation de l'astronome Lalande, mais avec moins de succès, remplissait de son nom les feuilles périodiques; chaque année voyait paraître de pompeux prospectus d'ouvrages qu'il annonçait et ne pouvait achever. La découverte d'une espèce de plantes n'était pas faite impunément; il s'en emparait, et souvent, avant de la bien connaître, il en faisait le sujet d'une dissertation. Linné, mais surtout Buffon, avaient répandu dans le monde le goût de l'histoire naturelle, Buc'hoz crut la servir en publiant des descriptions volumineuses de plantes, qu'il surchargeait d'estampes; mais il a échoué dans ce dessein. Ses figures manquent de fidélité, leur exécution est infiniment médiocre, beaucoup sont de mauvaises copies; enfin, un grand nombre ont paru dans d'autres ouvrages. Ce qu'il n'a pas fait, d'autres l'ont exécuté: l'histoire naturelle est riche aujourd'hui d'ouvrages ornés de figures qui représentent les plantes et les animaux avec une vérité parfaite. On ne peut voir sans admiration les productions des pinceaux

de MM. Bessa, Turpin, Redouté, Prêtre, Audebert, etc. : jamais le luxe de la typographie n'a été employé à de plus nobles usages; jamais la fidélité de l'imitation n'a été portée plus loin. Marquet avait écrit l'histoire générale des plantes de la Lorraine. Buc'hoz, son gendre, acheta son manuscrit après sa mort, et en publia une partie. Il fit plusieurs spéculations littéraires qui ne réussirent pas, car, de son vivant même, il était bien jugé. Ses ouvrages, de son aveu, lui ont coûté deux cent vingt mille livres. Ces dépenses énormes, et surtout la révolution, renversèrent sa fortune, et le réduisirent à un état voisin de l'indigence. Mais sa vieillesse trouva un appui : il était veuf; une amie de sa femme, qui était depuis long-temps associée à ses travaux, ne l'abandonna pas dans le malheur, et l'épousa. Il mourut à Paris, le 30 janvier 1807. Buc'hoz, sans goût, sans génie, sans netteté dans les idées, comme Aldrovandi, employa comme lui une longue vie et sa fortune à rassembler les matériaux d'une histoire naturelle complète; mais ces matériaux, il ne sut pas les choisir et les mettre en œuvre, et, en cela, il est fort inférieur au naturaliste de Bologne, qui n'avait pas les mêmes moyens à sa disposition. Voici la liste de ses principaux ouvrages :

Traité historique des plantes de la Lorraine et des trois évêchés. Nancy, 1762-1768, 13 vol. in-8°. et in-12. Les trois derniers format in-12 ont été imprimés à Paris.

Réponse à un critique sur l'histoire des plantes de la Lorraine, janvier, 1763, dans le journal économique.

Tournefortius Lotharingiæ. Nancy, 1766, in-8°.-*Wallerius Lotharingiæ*, 1769.

Lettres périodiques sur la méthode de s'enrichir promptement, et conserver sa santé par la culture des végétaux. Paris, 1768-1770, 5 vol. in-8°.

Médecine rurale et pratique. Paris, 1768, in-12. -Yverdun, 1770, in-8°.

Secrets de la nature et de l'art, suivis d'un traité sur les plantes qui peuvent servir à la teinture et à la peinture. Paris, 1769, 4 vol. in-12.

Lettres périodiques curieuses, utiles et intéressantes sur les avantages que la société économique peut retirer de la connaissance des animaux. Paris, 1769-1770, 5 vol. in-8°.

Traité sur la phthisie pulmonaire. Paris, 1769, in-8°.

Lettres hebdomadaires sur l'utilité des minéraux dans la société civile. Paris, 1770, in-8°.

Dictionaire raisonné universel des plantes, arbres et arbustes de la France. Paris, 1770, 4 vol. in-8°.

Manuel élémentaire et usuel, tant des plantes exotiques qu'indigènes, qui peuvent servir de nourriture aux différens peuples de la terre, avec la manière de les préparer suivant les différens peuples. Paris, 1770, in-8°.

Manuel médical et exotique des plantes, tant exotiques qu'indigènes. Paris, 1770, 2 vol. in-12.

Dictionaire vétérinaire et des animaux domestiques. Paris, 1770-1774, 6 vol. in-8°.

Aldrovandus Lotharingiæ. Paris, 1771, in-8°.

La nature considérée sous ses différens aspects, ou Lettres sur les animaux, les végétaux et les minéraux, etc. Paris, 1771 et années suivantes.

Dictionaire minéralogique et hydrologique de la France. Paris, 1772-1775, 4 vol. in-8°.

Histoire universelle du règne végétal, ou Nouveau dictionaire physique et économique de toutes les plantes qui croissent sur la surface du globe. Paris, 1772, texte et planches, 25 vol. in-fol. La même collection a été imprimée format in-8°. : elle n'a pas été achevée.

Histoire naturelle et raisonnée de différens oiseaux qui habitent le globe, traduite de l'anglais de Johnston. Paris, 1773, 2 vol. in-fol.

Centuries de planches sur les animaux, les végétaux et les minéraux. Paris, 1775, in-fol.

Collection enluminée des fleurs les plus rares et les plus curieuses qui se cultivent dans les jardins de la Chine et dans ceux de l'Europe. Paris, 1775, in-fol.

Histoire naturelle de la France, représentée en gravures, et rangée suivant le système de Linné. Paris, 1776 et années suivantes, 14 vol. in-8°.

Le jardin d'Eden : le paradis terrestre renouvelé dans le jardin de la reine, à Trianon. Paris, 1783-1785, 2 vol. in-fol., avec deux cents planches coloriées.

M. Villenave a révélé l'existence de deux ouvrages fort curieux de Buc'hoz, dont voici les titres : *Dissertation en forme de compte rendu, de Buc'hoz, à la république française, dans la personne de ses directeurs et de ses représentans*, in-fol.; *Dissertation en forme d'appel du tribunal de la grande nation à l'univers entier.* Buc'hoz, dit M. Villenave, appelle sa patrie *infâme* parce qu'elle lui préfère Aldrovandi; il demande une place, ou la déportation ou la mort, et il finit par copier l'imprécation de Camille contre Rome. Je n'ai pu lire ces deux ouvrages.

Ceux qui ont eu le courage de lire les ouvrages de Buc'hoz me pardonneront de ne pas en avoir fait l'analyse; il n'en est aucun qui ne soit au-dessous du médiocre. (MONFALCON)

BUCHWALD (Jean de), médecin danois, naquit, le 7 avril 1658, à Meldorp, et fut élevé à Copenhague, où ses parens lui firent apprendre la chirurgie et la médecine. Il parcourut ensuite la Suisse, l'Allemagne, la Hollande et la France. A son retour, le roi Frédéric IV lui donna le titre de premier chirurgien. Ayant pris celui de docteur en 1700, il devint, en 1717, professeur à Copenhague et conseiller d'état. Sa mort eut lieu en 1738. On a de lui :

Specimen medico-practico-botanicum, vel brevis et dilucida explicatio virtutum plantarum et stirpium indigenarum in officinis pharmaceutis quamplurimum usitatarum. Copenhague, 1720, in-4°.

Table alphabétique des plantes usuelles les plus communes, avec les noms qu'elles portent dans quatre langues. (J.)

BUCHWALD (Jean-Balthasar de), fils du précédent, naquit, à Copenhague, le 22 janvier 1697. Elevé sous les yeux d'un père éclairé, il fit d'excellentes études, et se distingua bientôt dans la carrière médicale, à laquelle il était destiné depuis son enfance. Ayant obtenu successivement le baccalau-

réat en 1715 et le doctorat en 1720, il quitta le Danemarck pour aller parcourir les pays étrangers, et se rendit d'abord en Hollande, pour y suivre les leçons de Boerhaave et de Ruysch, les deux oracles du siècle; mais des circonstances particulières le rappelèrent au bout d'un an dans sa patrie, où il revint en 1722. Devenu médecin du roi, en 1739, un an après la mort de son père, il succéda également, en 1750, à Georges Detharding, dans la place de professeur de médecine, et termina sa carrière en 1750, après avoir écrit :

Dissertatio de ossibus. Copenhague, 1716, in-4°.

Dissertatio prima de chylificatione. Copenhague, 1717, in-4°. - *Secunda. Ibid.*, 1718, in-4°.

Dissertatio de morbo comitiali. Copenhague, 1720, in-4°.

Jordemoderskole. Copenhague, 1725, in-8°.

C'est un abrégé des manuels d'accouchement de Deventer et de De Hoorn.

Dissertatio de desideratis quibusdam in chirurgiâ, et quidem hâc vice de turundarum abusu. Copenhague, 1736, in-4°.

Dissertatio de diabetis curatione, præsertim per rhabarbarum. Copenhague, 1737, in-4°.

Dissertatio sistens methodum citrà chinam curandi quartanam. Copenhague, 1739, in-4°.

Opuscule écrit dans les principes de la médecine humorale. Buchwald élève le safran de mars antimonié bien au-dessus du quinquina.

Dissertatio exhibens systema anatomiæ. Copenhague, 1740, in-4°.

Arctoi orbis gaudia ob solemnem introitum August. Monarchæ, sermone panegyrico. Copenhague, 1740, in-4°.

Observationum anatomicarum quadriga. Copenhague, 1740, in-4°.

Thesium decades de musculo Ruyschii in uteri fundo. Copenhague, 1740, in-4°.

Opuscule en faveur de Ruysch, contre Leporinus.

Dissertatio exhibens historiam gemelli coaliti et compositi. Copenhague, 1743, in-4°.

Description d'un fœtus double, avec des planches pour la rendre plus intelligible.

Dissertatio de insigni emendatione praxeos medicæ in Nosocomiis inveniendâ. Copenhague, 1746, in-4°.

Dissertatio de causis partûs difficilis notabilioribus adjectâ uteri constrictione, tribus observationibus illustratâ. Copenhague, 1746, in-4°.

Dissertatio sistens descriptionem omenti anatomicam. Copenhague, 1748, in-4°.

Cette dissertation, accompagnée d'une planche, a été insérée par Haller dans le septième fascicule de ses thèses d'anatomie.

Oratio de benevolentiæ divinæ documentis in gentem Danicam certissimis. Copenhague, 1749, in-4°.

Dissertatio de linguâ humanâ. Copenhague, 1749, in-4°.

Dissertatio exhibens methodum certam et tutam curandi febres intermittentes. Copenhague, 1751, in-4°.

Dissertatio sistens analysin nitri physico-medica. Copenhague, 1752, in-4°.

Dissertatio de vulneribus. Copenhague, 1753, in-4°.

Dissertatio exhibens analysin visci, ejusque in diversis morbis usum. Copenhague, 1753, in-4°.

Programma de vulnerariis. Copenhague, 1753, in-4°.

Prodromus prævertens continuata acta medica Hafniensia. Copenhague, 1753, in-4°.
Projet de continuation du recueil célèbre que Thomas Bartholin avait publié de 1672 à 1679.
Dissertatio de rationali ætiologiâ rheumatismi et arthritidis unâ cum methodicâ nosologiâ utriusque affectûs, ad normam Sauvagesianam redactâ. Copenhague, 1754, in-4°.
Dissertatio de rubro sanguinis colore. Copenhague, 1762, in-4°.
Buchwald a traduit en allemand le *Specimen botanicum* de son père (Copenhague, 1721, in-8°.), et en danois le Traité des accouchemens de Mesnard (*Ibid.* 1749, in-8°.). Il a inséré aussi quelques Mémoires dans les Actes de l'Académie de Copenhague. (1.)

BUCQUET (Jean-Baptiste-Michel), né à Paris, le 18 février 1746, était fils d'un avocat au parlement. Après avoir suivi les écoles de droit, il abandonna cette carrière pour l'étude de la chimie et de l'anatomie. Dans les conférences dont il faisait partie, il se distingua par une facilité remarquable à s'exprimer et par la netteté de ses idées. Après avoir épuisé en partie sa fortune dans les dépenses de son éducation, il se présenta pour obtenir au concours les grades que la Faculté conférait gratuitement chaque année, ainsi que le fait encore l'École de médecine, grâce à la noble générosité de Corvisart. Bucquet échoua. Aidé de ses amis, il parvint à payer les frais de sa réception : à cette époque, ils étaient tellement élevés que les choses semblaient être arrangées pour que Paris n'eût que des médecins riches et la province des médecins instruits. Une fois reçu, Bucquet fit des leçons de chimie et d'histoire naturelle; elles furent suivies avec ardeur par des gens de lettres, des amateurs des sciences physiques, et même par des femmes frivoles du temps. En 1775, il fut chargé de faire le cours de pharmacie aux écoles de médecine, et, en 1776, nommé professeur de chimie après la mort de Roux. L'Académie des sciences l'admit dans son sein. Des travaux multipliés altérèrent promptement sa santé. Il devint sujet à une migraine violente qui revenait souvent, à des insomnies opiniâtres, à des coliques violentes et à des secousses nerveuses. Pour combattre ces souffrances, il eut recours à l'éther, qui lui réussit long-temps; mais, au mois d'avril 1779, il eut des convulsions, et tomba dans un état de faiblesse et, pour ainsi dire, d'anéantissement. Néanmoins il voulut faire son cours de chimie. « Vous l'eussiez vu, dit Vicq-d'Azyr, lorsque l'heure de ses leçons approchait, cesser ses plaintes, essayer de prendre un visage serein, renfermer en lui-même toutes ses souffrances, se serrer avec une ceinture pour en suspendre la vivacité, s'arracher de son lit pour se rendre en chancelant à son amphithéâtre, y parler avec une précipitation que ses angoisses accéléraient et interrompaient tour à tour, se presser enfin contre la table du laboratoire lors-

que ses coliques étaient trop vives, pour étouffer le cri de la douleur, sans perdre jamais de vue le sujet de sa leçon. » Où trouver de nos jours un zèle si ardent et si honorable ? Après ce cours, Bucquet vit arriver sa fin prochaine ; il prit en un jour jusqu'à une pinte d'éther et plus de cent grains d'opium ; ses bras se paralysèrent. Il mourut au mois de janvier 1780, âgé de trente-quatre ans. On trouva chez lui l'intestin colon ulcéré, squirreux, rétréci, la vésicule du fiel de *couleur rose*, l'estomac et les autres intestins enflammés et ramollis.

Bucquet contribua par ses travaux à l'établissement de la doctrine pneumatique, cependant il n'abandonna le système phlogistique de Stahl qu'après un long et mûr examen. Chimiste profond, il aimait à combattre les erreurs que la chimie a introduites en médecine. Ses cours d'anatomie n'étaient pas sans intérêt. Personne mieux que lui n'a coordonné l'histoire naturelle avec la chimie. Intimement lié avec Lavoisier, il partagea ses travaux, et fut le maître de Fourcroy, qui lui succéda dans son amphithéâtre. Bucquet fut donc du nombre de ces professeurs justement célèbres qui ont préparé la gloire du dix-neuvième siècle en formant des élèves qui ont été ou qui sont encore aujourd'hui l'ornement des écoles françaises, et notamment de l'Ecole de Paris. On a de lui :

Introduction à l'étude des corps naturels tirés du règne minéral. Paris, 1771, 2 vol. in-12, fig.

Introduction à l'étude des corps naturels tirés du règne végétal. Paris, 1773, 2 vol. in-12, fig.

Expériences physico-chimiques sur l'air qui se dégage des corps dans le temps de leur décomposition,
dans le tome VII des Mémoires des savans étrangers de l'Académie des sciences.

Il y a dans ce mémoire une erreur que Bucquet lui-même a reconnue ; il avait attribué à l'air fixe, dont il niait l'acidité, la même pesanteur qu'à l'air atmosphérique.

Mémoire sur quelques circonstances qui accompagnent la dissolution du sel ammoniac par la chaux, 1773,
dans le tome IX des mêmes.

Ce travail sur le sel ammoniac a eu de l'importance.

Mémoires sur plusieurs combinaisons salines de l'arsenic,
dans le tome IX des mêmes.

Les travaux de Bucquet sur l'arsenic contribuèrent à abréger ses jours. On ne saurait donner trop d'éloges aux chimistes qui bravent les dangers de cette espèce, dangers qu'on peut appeler la *brèche de leur profession.*

Mémoire sur la zeolite,
dans le tome IX des mêmes.

Mémoire sur l'analyse du sang, lu à l'Académie des sciences, le 11 mai 1774.

Il indique le procédé pour isoler la fibrine, et la décrit avec beaucoup de soin et d'exactitude.

Mémoire sur l'analyse de l'opium,
dans les Mémoires de la Société de médecine, année 1776.

Bucquet ayant préparé un extrait d'opium avec l'eau froide, obtint

une substance écailleuse transparente et dépouillée de molécules irritantes. Cette substance avait la propriété calmante de l'opium; mais elle ne produisait pas l'engourdissement qui est l'effet ordinaire de ce médicament. Si Bucquet eût donné le nom de *morphine* à cet extrait, sans doute, dans ces derniers temps, on n'aurait pas *oublié* de placer ses travaux à côté de ceux de MM. Derosne et Sertuerner.

Mémoire sur la manière dont les animaux sont affectés par différens fluides aeriformes méphitiques et sur les moyens de remédier aux effets de ces fluides; précédé d'une Histoire abrégée de ces différens fluides aériformes ou gaz. Paris, 1778, in-8°.

Il y en a un extrait dans les Mémoires de la Société royale de médecine, année 1776, page 177.

Dans ce mémoire, il rappelle l'opinion de Boerhaave qui pensait que l'air frais, l'eau froide, les eaux spiritueuses et le vinaigre, l'ammoniaque, le chlore et l'acide sulfureux ne font cesser l'asphyxie qu'en stimulant les fibres et en rappelant l'action organique, et non par une vertu spécifique.

Rapport sur l'analyse du rob antisyphilitique de Laffecteur. Paris, 1779. in-8°.

Il dit ne point avoir constaté la présence du mercure dans le rob de Laffecteur, mais il ne croit « pas pouvoir assurer qu'il n'en contient pas », parce qu'il n'a pu en découvrir, dans ce même rob, après y avoir ajouté deux grains de sublimé corrosif; il pense qu'une bouteille de ce rob, tel que le vendait Laffecteur, pouvait contenir trois grains, sans qu'il fût possible de le démontrer par l'analyse. (s)

BUCRETIUS (Daniel), dont le véritable nom était *Rindfleisch*, vint au monde à Breslau, où son père exerçait la profession de médecin, fit ses études à Altdorf, passa plusieurs années en Italie, se rendit ensuite en France, et finit par se faire catholique et prendre le froc: on ignore dans quel couvent de dominicains il termina sa carrière. Son nom ne mériterait pas d'être arraché à l'oubli, si nous ne lui devions la publication des *Libri X de corporis humani fabricâ* d'Adrien Spigelio, auxquels il joignit les Tables anatomiques de Casserio (Venise, 1627, in-fol.). (J.)

BUDAEUS (Guillaume), médecin français, qu'il ne faut confondre ni avec le suivant, ni, comme l'a fait Van der Linden, avec le savant Budée, qui vivait à la même époque, et qui a fait tant d'honneur à la France, par son érudition, prit le doctorat, à Paris, en 1520, obtint une place de professeur dans cette ville en 1524, et se retira, eu 1553, à Orléans, sa patrie, où il mourut, après avoir écrit:

Commentarius de curandis articularibus morbis. Paris, 1539, in-8°. (O.)

BUDAEUS (Guillaume), médecin et historien allemand d'Halberstadt, où il vint au monde en 1566, fit ses études à Bâle, obtint le doctorat en 1592; pratiqua d'abord son art à Quedlinbourg, et devint ensuite médecin du duc de Brunswick-Lunébourg, et physicien de la ville d'Halberstadt. Il

mourut en 1625, laissant plusieurs Dissertations ou Opuscules historiques que les érudits recherchent avec le plus grand soin, et qui, au rapport de Reimann, n'ont pas moins de prix à leurs yeux que les plus saintes reliques à ceux des catholiques. Nous nous abstenons de reproduire les titres de ces raretés littéraires, qui n'ont pas le moindre rapport à notre sujet.

(J.)

BUDAEUS (Théophile), né, le 25 juillet 1664, à Rehefeld, dans le diocèse de Hertzberg, en Saxe, étudia successivement à Grimma, Wittemberg et Iéna, devint, en 1689, physicien des cercles de Kalau et de Spremberg dans la Basse-Lusace, et prit, en 1690, le titre de docteur en médecine à Iéna. Peu de temps après, il fut appelé à Spremberg auprès du duc de Saxe-Mersebourg, pour y remplir la charge de premier médecin de la cour. Ensuite il se rendit à Bautzen, où il fonda un collége de médecine en 1714, et où il mourut en 1734. Membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de *Ménodote*, il a fourni quelques opuscules de sa façon au recueil de cette compagnie. Nous citerons de lui :

Consilium medicum, wie man wegen der Pest, Fleckfieber und anderer hitzigen Krankheiten sich verhalten, verwahren und curiren koenne. Bautzen, 1710, in-4°.

Tractat von der Krampff-und Kriebel-Sucht. Bautzen, 1715, in-8°.

Medizinische Bericht von denen 1720 in Bauzen verfertigten Mithridatio Damocratis, Theriacâ Andromachi und Theriacâ cœlesti. Bautzen, 1720, in-8°.

Medicinische Bericht von dem mineralischen Gesund-Brunn zu Radeberg. Bautzen, 1722, in-8°.

Miscellanea medico-chirurgica, practica et forensia. Goerlitz, tome I, 1731; tome II, 1732; tome III, 1733, in-4°.; tome IV, 1733, in-4°.

Les deux premiers volumes de cet ouvrage sont de Samuel Sturm. Les deux derniers sont de Budaeus, qui a aussi inséré beaucoup d'articles dans les Actes de la Société de médecine de Bautzen, publiés sous ce titre : *Sammlungen aus allen Theilen der Arzneygelahrtheit* (Altemberg, 1757, in-8°.).

(J.)

BUDDAEUS (Augustin), médecin allemand, né, le 7 août 1695, à Anclam, dans la Poméranie, était fils de François Buddaeus, prédicateur évangélique en cette ville. Passionné de très-bonne heure pour la médecine, et surtout pour l'anatomie, il fut envoyé, en 1712, à Iéna, d'où il passa, en 1715, à Halle. Après avoir terminé ses études, il obtint de voyager aux frais du gouvernement prussien, et se rendit, en 1717, à Leyde, puis en Angleterre et en France. A son retour, il prit le bonnet doctoral à Leyde, et se hâta de revenir à Berlin, où la direction du théâtre anatomique lui fut confiée, ainsi qu'une place de professeur, lors de l'institution de cet établissement devenu depuis si célèbre. Le roi lui accorda le titre de médecin de la

cour et de conseiller en 1725. Une attaque d'apoplexie termina prématurément sa carrière, le 25 décembre 1753. On ne connaît de lui que quelques Mémoires insérés parmi ceux de l'Académie de Berlin, et sa thèse qui a pour titre :

Dissertatio de musculorum actione et antagonismo. Leyde, 1721, in-4°. (J.)

BUECKING (Jean-Jacques-Henri), médecin et chirurgien à Wolfenbuttel, ville où il naquit le 25 janvier 1749, a publié :

Dissertatio de carbunculo maligno. Helmstaedt, 1771, in-4°.
Dissertatio epistolaris de febre tertianâ epidemicâ. Wolfenbuttel, 1773, in-4°.
Anleitung zum Aderlassen fuer geuebte und angehende Wundaerzte. Stendal, 1781, in 8°.
Vollstaendige Anweisung zum Zahnausziehen fuer angehende Wundaerzte. Stendal, 1783, in-8°.
Ueber das Temperament Jesu Christi. Stendal, 1783, in-4°.
Gedichte eines Liebenden. Stendal, 1783, in-8°.
Der Arzt und der Afterarzt zur Belehrung und Warnung fuers Publikum. Stendal, 1783, in-8°.
Wie soll ein Wundarzt sich geschickt bilden? Stendal, 1783, in-8°.
Gruendliche Abhandlung von Lackfirnissen. Stendal, 1784, in-8°.
Kritische Beleuchtung eines vor kurzen erschienenen Sendschreiben: der jetzige Arzt ist das nicht, was ehedem der alte war, ist nicht was er seyn soll. Stendal, 1784, in-8°.
Die Kunst des Buchbindens. Stendal, 1785, in-8°. - Stadt-Am-Hof, 1807, in-8°.
Der gutarige Karbunkel und dessen medizinisch-chirurgische Heilung. Stendal, 1786, in-8°.
Sammlungen von Aufsaetzen und Beobachtungen aus den meisten Theilen der Arzneywissenschaft. Stendal, 1787, in-8°.
Das allerneueste Saechsische Kochbuch. Vienne, 1789, in-8°.
Abhandlung vom Kniescheidenbruch. Stendal, 1789, in-8°.
Diaetetisches und œkonomisches Kochbuch. Stendal, 1790, in-8°.
Zugabe zur Sammlung von Aufsaetzen und Beobachtungen. Stendal, 1791, in-8°.
Sendschreiben an Hrn Hofmedicus Wichmann in Hannover ueber desselben Aetiologie der Kraetze. Stendal, 1791, in-8°.
Beytrag zur Zeichenlehre in Krankheiten, vornaehmlich in Ruecksicht auf den Landmann und zu dessen Nutzen. Stendal, 1793, in-8°.
Medicinische und physikalische Erklaerung Teutscher Sprichwœrter und sprichwœrtlichen Redensarten. Stendal, 1797, in-8°.
Taschenbuch fuer Lehrlinge der Wundarzneykunst. Stendal, 1789, in-8°.

Buecking a inséré de nombreux articles dans une foule de journaux littéraires allemands. (J.)

BUECHNER (André-Élie de), et non pas Jean-André-Elie Buchner, comme il est appelé dans la Biographie universelle, naquit, le 9 avril 1701, à Erford, où son père, Wolfgang Henri, exerçait la profession de prédicateur. Après avoir terminé son éducation première, et même ébauché l'étude de la

médecine, dans les écoles de sa ville natale, il alla, en 1719, à Halle, où enseignaient alors Hoffmann, Alberti, Bass, Coschwiz et Buxbaum. En 1721, il quitta cette Université pour se rendre à Léipzick, où il ne resta guère que six mois, au bout desquels il allait partir pour Strasbourg lorsque ses parens ayant appris qu'une maladie épidémique régnait en France le retinrent. Il obtint seulement la permission de parcourir la Franconie, la Souabe et une partie de la Basse-Saxe. La même année, il reçut le bonnet de docteur en médecine à Erford. En 1726, il prit celui de docteur en philosophie, et devint membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le uom de *Bachius*, ancien médecin dont Galien parle avec éloges. Trois ans après, le duc de Saxe-Eisenach le nomma physicien à Rudolstadt. Il fut nommé, en 1729, professeur extraordinaire, en 1737, professeur ordinaire de médecine à Erford, et, en 1735, président de l'Académie impériale des Curieux de la nature, à la place de Jean-Jacques Baier, qui venait de mourir. L'impératrice de Russie, Anne, lui offrit une place de médecin de la cour, qu'il refusa; mais les offres de l'empereur Charles-Quint le séduisirent et furent acceptées. Ce monarque le créa conseiller et comte palatin. Une religieuse s'étant cachée, en son absence et à son insu, dans sa maison, il fut obligé de quitter Erford pour se soustraire aux persécutions qu'on lui préparait. C'était en 1744 : il vint à Halle remplir la chaire que la mort du grand Hoffmann laissait vacante, et mourut dans cette ville, le 29 juillet 1769. Linné a consacré à sa mémoire un genre de plantes, sous le nom de *buechnera*. Il a rendu un grand service à la doctrine d'Hoffmann en la présentant sous des dehors plus séduisans pour les élèves, l'appliquant à toutes les branches de l'art de guérir, et la mettant à la portée des intelligences les moins développées. On peut dire qu'il a fait pour cette doctrine célèbre ce qu'Alberti avait fait avant lui pour celle de Stahl. Il y a, en effet, le plus grand rapport entre le genre de talent de ces deux célèbres médecins allemands; aussi féconds polygraphes l'un que l'autre, ils ont publié un nombre presque incalculable d'ouvrages, dans lesquels on chercherait vainement une idée qui leur fût propre, mais où les théories dont ils se sont portés les champions sont exposées avec clarté, et développées avec beaucoup d'art. Les écrits de Buechner, qui, de même que ceux d'Alberti, sont, pour la plupart, des opuscules académiques, portent les titres suivans :

Disputatio de eo, an dari possit bonum aliquot jucundum et utile, quod non sit honestum : Præs. M. Brokie. Erford, 1717, in-4°.

Disputatio inauguralis medica de atrocissimo sexûs sequioris flagello, passione hystericâ. Erford, 1721, in-4°.

Dissertatio de rabie caninâ ad mentem celeberrimorum quorundam virorum consideratâ. Erford, 1726, in-4°.

Dissertatio de naturali bilis constitutione et usa. Erford, 1726, in-4°.

Programma de combinandis antiquorum et modernorum dogmatibus, muneri professoris institutum præmissum. Erford, 1729, in-4°.

Sammlung von Natur-und Medicin-wie auch dazu gehoerigen Kunst-und Literatur-Geschichte, so sich im Jahr 1726 in den drey herbstmonaten in Schlesien und andern Laendern zugetragen haben, als der acht und dreysigste Versuch ans Licht gestellt. Erford, 1730, in-4°.

C'est une continuation des *Breslauer Sammlungen.*

Programma quo chemiam complura abdita naturæ mysteria accurate explanantem et exacte sæpius imitantem sistit, et prælectionum rationem, munus professoris chymicæ in perantiquâ academiâ Geranâ clementer sibi demandatum auspicaturus, indicat. Erford, 1731, in-4°.

Miscellanea physico-medico-mathematica, oder angenehme, curieuse und nuetzliche Nachrichten von Physikal-und Medicinischen wie auch dazu gehoerigen Kunst-und Literatur-Geschichten die sich 1727 in Deutschland und andern Reichen zugetragen, oder bekannt worden sind. Erford, 1731-1734, 4 vol. in-4°.

Dissertatio de pneumatosi, seu molâ flatulentâ malitiose excitatâ, iterumque feliciter sublatâ. Erford, 1731, in-4°.

Dissertatio de tuendâ et restituendâ navigantium sanitate. Erford, 1735, in-4°.

Dissertatio de præternaturali bilis depravatione et noxâ. Erford, 1735, in-4°.

Programma concredito sibi præsidio Societatis Imperialis Naturæ Curiosorum præmissam. Erford, 1735, in-4°.

Vollstaendiges und accurates Universal-Register aller wichtigen und merkwuerdigen Materien, welche in dem ehemahls durch Herrn D. Kanold von Jahr 1717 bis 1726 einzeln nach einander herausgegebenen 38 Versuchen und 4 Supplementis derer sogenannten Sammlungen von Natur-und Medicin-wie auch dazu gehœrigen Kunst-und Litteratur-Geschichte befindlich sind. Erford, 1736, in-4°.

Dissertatio de æris externi noxis in curatione vulnerum : Resp. S.-S. Erhardt. Erford, 1737, in-4°.

Dissertatio sistens spasticoram motuum theoriam et therapiam generalem. Erford, 1738, in-4°.

Dissertatio sistens pathologiam et therapiam passionis hystericæ. Erford, 1739, in-4°.

Dissertatio sistens monita practica circa noxium et salutarem usum lactis. Erford, 1739, in-4°.

Dissertatio de salutaribus ægrotantium agrypniis. Erford, 1739, in-4°.

Dissertatio de spasmo intestinoram : Resp. J.-J. Moronsky. Erford, 1741, in-4°.

Dissertatio de medicinâ medicamentorum, sive cautelis circà usum remediorum observandis : Resp. D.-U. Pohl. Erford, 1741, in-4°.

Dissertatio de morbis cerebri ex structurâ ejus anatomicâ deducendis : Resp. A.-G. Albrecht. Erford, 1741, in-4°.

Dissertatio de genuinis principiis et effectibus arnicæ. Erford, 1741, in-4°.

Dissertatio de fraxinellâ : Resp. H.-C. Bertuch. Erford, 1742, in-4°.

Dissertatio de febre catarrhali malignâ epidemicè hactenus grassante : Resp. E.-A. Gehr. Erford, 1742, in-4°.

Dissertatio de curatione palliativâ : Resp. G.-L. Rosa. Erford, 1742, in-4°.

Dissertatio de salibus essentialibus vegetabilibus. Erford, 1742, in-4°.

Dissertatio de nuce juglande ejusque usu medico : Resp. G.-F. Spindler. Erford, 1743, in-4°.

Dissertatio de hydrope ascite : Resp. J.-C. Pezold. Erford, 1743, in-4°.

Dissertatio de arcano tartari ejusque volatilisatione : Resp. J.-G.-A. Fabricius Erford, 1743, in-4°.

Dissertatio de favo capitis : Resp. J.-J. Kaempf. Erford, 1743, in-4°.

Dissertatio de medicamentis diaphoreticis eorumque in corpus humanum agendi modo : Resp. G.-G. Hesse. Erford, 1743, in-4°.

Dissertatio de influxu chymiæ in medicinam : Resp. G. Einsport. Erford, 1743, in-4°.

Dissertatio de anchylosi : Resp. G.-F. Hausleutner. Erford, 1743, in-4°.

Dissertatio de pareirâ bravâ ejusque virtutibus medicis : Resp. J.-F. Pachelbel. Erford, 1744, in-4°.

Dissertatio de procidentiâ uteri : Resp. J.-C. Sturm. Erford, 1744, in-4°.

Dissertatio de gravissimo luis venereæ symptomate, torturâ nocturnâ : Resp. J.-F. Frank. Erford, 1744, in-4°.

Dissertatio cur fœminæ, licet corpore debiliores, eundem cum viris vitæ terminum attingant? Resp. J.-N. Zerener. Halle, 1745, in-4°.

Dissertatio de prolongatione morborum ex culpâ medici atque chirurgici : Resp. N.-C. Bach. Halle, 1745, in-4°.

Dissertatio sistens regulas necessarias circa excretionem calculi renum à medico observandas : Resp. E.-G. Heinrich. Halle, 1745, in-4°.

Dissertatio sistens historiam et curationem febris catarrhalis inter milites epidemicæ : Resp. L.-F. Mueller. Halle, 1745, in-4°.

Dissertatio de morte naturali et præternaturali ejusque causis : Resp. J. Bordolo. Halle, 1745, in-4°.

Dissertatio de diureticis eorumque agendi modo et usu : Resp. C.-G. Schmidt. Halle, 1745, in-4°.

Dissertatio de præservandis artificum morbis : Resp. J.-G. Tralles. Halle, 1745, in-4°.

Dissertatio de speciebus quibusdam motûs corporis certis morbis accommodandis : Resp. C.-G. Koetschke. Halle, 1745, in-4°.

Fundamenta physiologiæ, ex physico-mechanicis principiis deducta. Halle, 1746, in-4°.

Fundamenta pathologiæ generalis anatomico et physico-mechanicis principiis, ex Hofmanni medicinâ systematicâ depromta. Halle, 1746, in-8°.

Dissertatio de differentiâ naturarum respectu climatum : Resp. G.-G. Mueller. Halle, 1746, in-4°.

Dissertatio de dulcificatione acidum : Resp. J.-C. Henckel. Halle, 1746, in-4°.

Dissertatio de cautâ alvi solutione in morbis : Resp. C.-F. Truppel. Halle, 1746, in-4°.

Dissertatio de gravissimâ anginæ specie cynanche : J.-S. Brunner. Halle, 1746, in-4°.

Dissertatio de genuinis viribus tabaci ex principiis constitutionis demonstratis : Resp. J.-J. Fraunknecht. Halle, 1746, in-4°.

Dissertatio de tincturis alcalinis : Resp. E.-F. Zittmann. Halle, 1746, in-4°.

Dissertatio an dentur remedia abortum simpliciter promoventia, quæstio in partem negativam resolvitur. Resp. F.-M. Graef. Halle, 1746, in-4°.

Dissertatio de medicamentis traumaticis eorumque legitimo usu : Resp. J.-C.-G. Knoll. Halle, 1746, in-4°.

Dissertatio de pellentium remediorum usu, abusu et damno in parturientibus : Resp. J.-G. Mueller. Halle, 1746, in-4°.

Dissertatio de emeticis : Resp. **C.-G.** *Rudelbauner.* Halle, 1746, in-4°.
Dissertatio de explorandâ locorum salubritate : Resp. **F.-J.-L.** *Crell.* Halle, 1746, in-4°.
Dissertatio de venenis eorumque diverso agendi modo : Resp. **J.-C.-F.** *Pertsch.* Halle, 1746, in-4°.
Fundamenta therapiæ generalis. Halle, 1747, in-8°.
Fundamenta therapiæ specialis. Halle, 1747, in-8°.
Dissertatio de furore uterino : Resp. **T.-G.** *Buchholz.* Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de optimâ hæmorrhoides sanandi ratione : Resp. **G.-S.** *Graef.* Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de bulimiâ, sive nimiâ ciborum appetentiâ : Resp. **M.-C.** *Niefeld.* Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de methodo morbos chronicos ritè tractandi : Resp. **P.** *Paulsohn.* Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de signis mortis prognosticis : Resp. **C.-F.** *Seld.* Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de causis sterilitatis hominum utriusque sexûs : Resp. **A.** *Molnar.* Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de gracilitate, ejus causis et effectibus : Resp. **G.-H.** *Oswald.* Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de æris effectibus in corpore humano : Resp. **J.-D.** *Herrnschwand.* Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio sistens mechanicam obstructionis theoriam : Resp. **J.-C.** *Nasse.* Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de causis anxietatis ægrotantium : Resp. **T.** *Gerling.* Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de genuinis plethoræ effectibus in corpore humano : Resp. **M.-C.** *Bens.* Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de structurâ pulmonum : Resp. **J.-U.** *Reichenau.* Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de imminutione et suppressione lochiorum : Resp. **S.** *Brever.* Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de variæ therapiæ necessitate tam in hypochondriaco quam hysterico malo : Resp. **J.-C.** *Stockmann.* Halle, 1747, in-4°.
Dissertatio de oleis expressis eorumque modo agendi et usu : Resp. **F.-B.-O.** *Schroeter.* Halle, 1747, in-4°.
Fundamenta pathologiæ specialis. Halle, 1748, in-8°.
Fundamenta semiologiæ medicæ, tam generalis quam specialis. Halle, 1748, in-8°.
Dissertatio de præcipuis adjumentis et impedimentis felicis morborum curationis : Resp. **J.** *Schuster.* Halle, 1748, in-8°.
Dissertatio de communicatione vasorum mammariorum cum epigastricis : Resp. **G.-A.** *Lindener.* Halle, 1748, in-4°.
Dissertatio de damnis a motu voluntario excedente oriundis : Resp. **J.-A.** *Hagemeister.* Halle, 1748, in-4°.
Dissertatio de prognosi ex linguâ in quibusdam morbis formandâ : Resp. **C.-G.** *Pauli.* Halle, 1748, in-4°.
Dissertatio de anthelminticorum usu et operandi modo : Resp. **G.-G.** *Mentzel.* Halle, 1748, in-4°.
Dissertatio de salivæ secretione verâ : Resp. **E.-S.** *Burella.* Halle, 1748, in-4°.
Dissertatio de gangliis : Resp. **J.-G.-S.** *Schlaeger.* Halle, 1748, in-4°.
Dissertatio de genuinis opii effectibus in corpore humano : Resp. **C.-G.** *Schwarz.* Halle, 1748, in-4°.
Dissertatio de præcavendis et prudenter tollendis morborum recidivis : Resp. **J.-C.-G.** *Verporten.* Halle, 1748, in-4°.

Dissertatio de medicorum scandalis sive morbis curatu difficilibus et insanabilibus : Resp. P.-J. Heinecken. Halle, 1748, in-4°.

Dissertatio de optimâ morbum Saturninum vulgò Huettenkatze sanandi methodo : Resp. C.-A. Brand. Halle, 1748, in-4°.

Dissertatio de abscessibus et ulceribus mammarum : Resp. C.-A. Teucher. Halle, 1748, in-4°.

Dissertatio de febribus continuis : Resp. J.-G.-S. de Sonnenberg. Halle, 1748, in-4°.

Dissertatio de generatione et differentiâ salium : Resp. C.-P. Brandes. Halle, 1748, in-4°.

Dissertatio de modo agendi virtutis resolventis mercurii vivi in corpore humano : Resp. E.-G. Henrici. Halle, 1748, in-4°.

Dissertatio de consensu morborum capitis et ventriculi : Resp. A.-C. Bunger. Halle, 1748, in-4°.

Dissertatio de curcumâ officinarum ejusque genuinis virtutibus : Resp. C.-C. Loeber. Halle, 1748, in-8°.

Dissertatio de atoniâ nervorum morbisque inde oriundis : Resp. E.-S. de Steinen. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de ægrotantium inappetentiâ salutari et morbosâ : Resp. A.-F. Lerche. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de congruo delectu potulentorum in morborum curatione perquam necessario : Resp. C.-S. Greifenhagen. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de salutari et noxio diureticorum medicamentorum usu : Resp. J.-C. Class. Halle, 1749, in-8°.

Dissertatio de adjumentis et impedimentis concoctionis alimentorum : Resp. F.-E. Deich. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de imbecillitate partium corporis solidarum ab imminutâ earum cohæsione pendente : Resp. C.-L. Foerster. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de singulari sensibilitate hypochondriacorum, ejusque causis : Resp. M. Girald. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de viribus et usu ferri in medicinâ : Resp. J.-D. Lehmann. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de commodis et incommodis equitationis in hominum sanitatem redundantibus : Resp. J.-P. Erpal. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de aetatis ratione habendâ medico præcipuè circà venæsectionem : Resp. L.-H. Umbescheiden. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de nimiâ sanguinis fluiditate morbisque indè oriundis : Resp. J.-M. Wohlfarth. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de securâ morborum hæreditariorum præservatione : Resp. J.-C. Hildebrand. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de sanguificatione : Resp. J.-P. Eberhard. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de gravissimâ herniarum specie, entero-epiplocele : Resp. J.-A. Harnisch. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de consensu pedum cum intestinis : Resp. G.-S. Thebesio. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de ritè determinandâ quantitate sanguinis sub venæ-sectione emittendi : Resp. J.-R. Lavater. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de congestionum naturâ, causis et effectibus : Resp. C.-F. Fromhold. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de præservandis morbis pulmonum, tam communibus quam propriis : Resp. F.-G.-H. Luncano. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de insomniis ut signo in medicinâ : Resp. H.-G. Heisterbergk. Halle, 1749, in-4°.

Dissertatio de metastasi febrili : Resp. C.-C. Scholz. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de morbis ex variâ conditione vestimentorum oriundis : Resp. G.-H. Beyer. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de plethorâ serum ejusque rationali therapeuticâ tractatione speciatim per venæsectionem : Resp. G.-E. Gorn. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de diætâ et regimine hypochondriacorum : Resp. G. Zacharades. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio sistens considerationem generalem pathologicam hæmorrhagiarum : Resp. J.-H.-A. Tschadi. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de morbis acutis malignis, quatenus venæsectionem indicantibus : Resp. G.-B. Feyereisen. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de præservatione spasmodicorum morborum : Resp. M. Machal. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de damnis ex abusu resinæ jalappæ : Resp. A. Coi. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de noxiâ sudoris provocatione, præservationis causâ susceptâ : Resp. J.-P. Herbst. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de naturâ somni : Resp. J.-G. Pezold. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de vulneribus cerebri non semper lethalibus : Resp. J.-C. Teubeler. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de acidi et salsi usu diætetico : Resp. F. Feist. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de origine dysenteriarum, cautoque in his passi Hungarici usu : Resp. J.-A. Reymann. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de causis et effectibus humorum viscidorum : Resp. J.-F. Gallasky. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de prudenti morborum insanabilium mitigatione : Resp. J.-F. Schoepfer. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de præcipuis mortis subitaneæ causis : Resp. L.-A. Ran. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de morbis ex variâ temperamentorum conditione oriundis : Resp. A. Schnell. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio sistens casum de lienteriâ in puero observatâ et curatâ : Resp. F.-C. Lieberoth. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de scarificatione, quatenus remedio, ad regressa exanthemata iterum producenda : Resp. D.-G. Krause. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de nauseâ sive vomitu eorum qui curru vehuntur : Resp. E.-L. Rosa. Halle, 1751, in-4°.

Dissertatio de damnis ex nimio calore externo in sanitatem redundantibus : Resp. J.-D. Brockmann. Halle, 1751, in-4°.

Dissertatio de clavo hysterico : Resp. H.-D. Brockmann. Halle, 1751, in-4°.

Dissertatio de cautelis circa theoriam et curationem hæmorrhagiarum observandis : Resp. J.-C. Corvino. Halle, 1751, in-4°.

Dissertatio de morborum recursu : Resp. D. Pfeiffer. Halle, 1751, in-4°.

Dissertatio de reliquiis variolarum tam præservandis quam curandis : Resp. J.-B. Gschwend. Halle, 1751, in-4°.

Dissertatio de morbis pharmacopœorum et chymicorum : Resp. S. Prieur. Halle, 1751, in-4°.

Dissertatio de naturali constitutione salivæ : Resp. J.-A. Ruysch. Halle, 1751, in-4°.

Dissertatio de inflammatione oculorum a rachitide cum tuberculis in inferiore palpebrarum tunicâ : Resp. G.-H. Koenigsdoerfen. Halle, 1751, in-4°.

Dissertatio de adminiculis ex aeris temperie in morborum curatione petendis : Resp. J.-C. Foerster. Halle, 1751, in-4°.

Dissertatio de salutari et noxio ellebori nigri ejusque preparatorum usu : Resp. J.-A.-C. Stegmann. Halle, 1751, in-4°.

Dissertatio de fame : Resp. B.-L. Hinz. Halle, 1751, in-4°.

Dissertatio de prudenti medicamentorum mutatione : Resp. T. Dreysig. Halle, 1751, in-4°.

Dissertatio de olfactûs ad capiendu signa usu : Resp. J. Lemger. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de obsoletis quibusdam remediis frequentiori usu restituendis : Resp. F.-G. Voigtel. Halle, 1753, in-4°.

Dissertatio de vomitu cruento plerumque per se non lethali : Resp. J.-H. Lichtenberg. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de nexu podagræ cum calculo renum et vesicæ : Resp. D.-G. Zierold. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de trepanatione : Resp. J.-J. Roessel. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de oleis essentialibus æthereis, eorumque operandi modo et usu : Resp. J.-F. Vangerow. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de incongruo diaphoreticorum usu, frequenti affectuum exanthematicorum causâ : Resp. C. Dahl. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de tremore artuum ejusque causis : Resp. J.-J. Mollweide. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de modo agendi metallorum in corpore humano : Resp. J.-H. Mollweide. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de ore ut signo : Resp. J.-C.-P. Timmermann. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de aquis medicatis, præsertim fonte medicato Cliviensi : Resp. C.-H. Schutte. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de singulari. quâdam Indorum Orientalium dyssenteriâ, ejusque præcipuâ à nostrate differentiâ : Resp. J.-T. Laurich. Halle, 1752, in-4°.

Dissertutio de oculo ut signo : Resp. C.-F. Oswald. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de insolito corporis augmento, frequenti morborum futurorum signo : Resp. C.-J. Quateck. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de inflammatione sanguineâ : Resp. J.-J. de Steinen. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de intempestivo diureticorum usu, frequenti affectuum nephreticorum causâ : Resp. G.-C.-G. Webel. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de variâ medendi methodo pro ætatum diversitate : Resp. J.-C. Rose. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de celeri corporis incremento post febres : Resp. H.-A. Mallinkrot. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de curâ dentium ad sanitatem proficuâ : Resp. C.-G. Strumpff. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de debilitate ab imminuto partium corporis humani matricium elastico vitali motu pendentium : Resp. J.-D. Gerlach. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de temperamentorum ratione in semiologicis habendâ : Resp. C.-G. Gaebel. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de singularibus quibusdam ad peripneumoniam et pleuritidem spectantibus : Resp. C.-G. Ucke. Halle, 1753, in-4°.

Dissertatio de venæsectionis sæpius in peripneumoniâ repetitæ usu eximio, singulari casu comprobato : Resp. A.-F. Krause. Halle, 1753, in-4°.

Dissertatio de optimâ causas morborum proximas investigandi methodo : Resp. N.-F. Frese. Halle, 1753, in-4°.

Dissertatio de cataractâ omni tempore deponendâ : Resp. G.-H. Troschel. Halle, 1753, in-4°.

Dissertatio de uteri connexione cum mammis : Resp. G.-G. Reichart. Halle, 1753, in-4°.

Dissertatio de circumspecto usu vasorum stanncorum, ad potuum ci-

borumque præsertim ex ovis conficiendorum, præparationem necessario : Resp. J.-A.-C. Hoeffler. Halle, 1753, in-4°.

Dissertatio sistens cautelas quasdam circà chemicam remediorum explorationem observandas : Resp. J.-G.-D. Kursner. Halle, 1753, in-4°.

Dissertatio de necessariâ medici ad ægrotantium cubitus attentione : Resp. H.-A. Rumpff. Halle, 1753, in-4°.

Dissertatio de contusione uteri ejusque affectibus in gravidis : Resp. F.-G. Drechsler. Halle, 1753, in-4°.

Dissertatio de transitu morbi chronici in acutum, et vice versâ : Resp. Wisselinck. Halle, 1753, in-4°.

Dissertatio de intempestivo purgantium usu frequenti, adfectuum hæmorrhoidalium causâ : Resp. Schopf. Halle, 1753, in-4°.

Dissertatio de mutuâ uteri cum ventriculo consensione : Resp. J.-J. Meder. Halle, 1753, in-4°.

Dissertatio de venæsectionis usu in puerperis : Resp. A.-H.-G. Solling. Halle, 1753, in-4°.

Fundamenta materiæ medicæ, ad specialem praxin imprimis accomodatæ, simplicium medicamentorum historiam, vires, delectum, usum et præparata in compendio exhibentia, in usum auditorum edita. Halle, 1754, in-4°.

Dissertatio de morbo periodico generatim : Resp. Raetzdorff. Halle, 1754, in-4°.

Dissertatio de remediis mercurialibus, spinæ ventosæ medicandæ interdum idoneis : Resp. Niemann. Halle, 1754, in-4°.

Dissertatio de vitiis menstrui fluxûs perfectè emendandis : Resp. Niedt. Halle, 1754, in-4°.

Dissertatio de purpurâ puerperarum symptomaticâ ex uteri inflammatione : Resp. Hartmann. Halle, 1754, in-4°.

Dissertatio de differentiâ actionis medicamentorum, medicæ et physicæ : Resp. de Roy. Halle, 1754, in-4°.

Dissertatio de morborum signis, quæ ex naribus desumuntur : Resp. Roll. Halle, 1754, in-4°.

Dissertatio de medicamentorum mercurialium cum salibus paratorum efficaciâ per adjunctum sulphur, ad certos quosdam morbos magis accomodandâ : Resp. Rienter. Halle, 1754, in-4°.

Dissertatio de partibus constitutivis salis communis, hujusque actione in corpus humauum : Resp. Marquard. Halle, 1754, in-4°.

Dissertatio de præcipitatione chemicâ generatim : Resp. de Clausbruch. Halle, 1754, in-4°.

Dissertatio de indiciis aurium in morbis : Resp. Dennewitz. Halle, 1754, in-4°.

Dissertatio de morborum differentiâ individuali generatim : Resp. Letzav. Halle, 1754, in-4°.

Dissertatio de pinastro sive pino sylvestri. Halle, 1754, in-4°.

Historia academiæ naturæ curiosorum. Halle, 1755, in-4°.

Academia naturæ curiosorum bibliotheca physica, medica, miscellanea. Halle, 1755, in-4°.

Dissertatio de fronte morborum interprete : Resp. Willmanns. Halle, 1755, in-4°.

Dissertatio de medicamentorum mercurialium usu in cancro : Resp. Cless. Halle, 1755, in-4°.

Dissertatio de mutatione sensationum in morbis : Resp. Reinhold. Halle, 1755, in-4°.

Dissertatio de causis pulsûs intermittentis : Resp. Tralles. Halle, 1755, in-4°.

Dissertatio de rarissimis et gravissimis tympanitis extra intestina speciebus : Resp. Adolph. Halle, 1755, in-4°.

Dissertatio de variâ manuum gesticulatione in morbis ominosâ : Resp. Emminghaus. Halle, 1755, in-4°.

Dissertatio de differentiâ sensationis et irritationis : Resp. Schultz. Halle, 1755, in-4°.

Dissertatio de aeris renovatione ad præcavendos curandosque morbos efficaci : Resp. Pelloutier. Halle, 1755, in-4°.

Dissertatio de gradibus malignitatis in morbis malignis : Resp. Rudolph. Halle, 1755, in-4°.

Dissertatio de phosphori urinæ analysi et usu medico : Resp. Pentzky. Halle, 1755, in-4°.

Dissertatio de salubritate hæmorrhagiarum in mitigandis deliriis : Resp. Schaaf. Halle, 1756, in-4°.

Dissertatio de vino ut medicinâ et veneno : Resp. Stever. Halle, 1756, in-4°.

Dissertatio de morbis præteritis, quatenus præsentium causis : Resp. Ellenberger. Halle, 1756, in-4°.

Dissertatio de ventriculi sub cœlo frigido robore majore : Resp. Fleischmann. Halle, 1756, in-4°.

Dissertatio de dolore ad partum directione rationali : Resp. Groebsting. Halle, 1756, in-4°.

Dissertatio sistens casum de scirrho mesenterii exulcerato : Resp. Hebenstreit. Halle, 1756, in-4°.

Dissertatio de difficultate pariendi ex malâ conformatione pelvis : Resp. Schiffert. Halle, 1756, in-4°.

Dissertatio de motibus criticis cautè dijudicandis : Resp. Wenckebach. Halle, 1756, in-4°.

Dissertatio de provido emeticorum usu in morbis acutis contagiosis : Resp. Hase. Halle, 1756, in-4°.

Dissertatio de Indo Germanico ex Glasto : Resp. Ebel. Halle, 1756, in-4°.

Dissertatio de incongruo expectorantium usu, frequenti morborum pectoralium causâ : Resp. Supprian. Halle, 1756, in-4°.

Dissertatio de causis pulsûs intermittentis : Resp. Tralles. Halle, 1756, in-4°.

Dissertatio de efficaci mercurialium usu in cancro : Resp. Jaensch. Halle, 1756, in-4°.

Dissertatio de circumspecto clysterum in morbis exanthematicis usu : Resp. Finger. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio de peripneumoniâ nothâ : Resp. Beyer. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio de incongrui corporis motûs insalubritate : Resp. Struensee. Halle, 1747, in-4°.

Dissertatio de topicorum medicamentorum abdomini illitorum modo agendi : Resp. Loeber. Halle, 1757, in-4°

Dissertatio de exacerbatione hæmorrhagiarum ab intempestivo adstringentium usu : Resp. Matthaei. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio de deliriis vitam et mortem præsagientibus : Resp. Rodenburg. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio sistens spicilegia de olei vini præparatione atque usu : Resp. Guttorf. Halle 1757, in-4°

Dissertatio de morborum temporibus eorùmque diversâ indicatione et prognosi : Resp. Boeching. Halle, 1757, in 4°.

Dissertatio de viribus vitri antimonii cerati : Resp. Mueller. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio de pruriente naso, frequenti vermium indice : Resp. Clauswitz. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio de ossificatione vasorum et concrescentiâ, ut causis morborum : Resp. Mersellin. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio de febrium malignarum ancipiti eventu, ob tubum ci arium bile et cruditatibus repletum : Resp. Klose. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio sistens novæ methodi surdos reddendi audientes p. ysicas et medicas rationes : Resp. Jorissen. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio de necessariâ brevi post partum secundinarum extractio ne : Resp. Rotth. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhagiarum artificialium prærogativâ præ n aturalibus in complicatione febris synochæ cum acutâ malignâ : Resp. Schminke. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio de difficultatibus circà promotionem hæmorrhagiorum naturalium obviis ejusque causis : Resp. Tschepe. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio de tincturis alcalinis aquosis : Resp. Haugk. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio de iræ noxio et salutari effectu : Resp. Reginherz. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio de tartaro vitriolato volatili, ejusque viribus : Resp. Lucæ. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio de sudore colliquativo : Resp. Schlichter. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio de febris intermittentis complicatione cum malignâ : Resp. Ruecher. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio de sternutationis commodis et incommodis : Resp. Schnackenburg. Halle, 1757, in-4°.

Dissertatio de diætâ et curâ imbecillium : Resp. Mueller. Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de habendâ climatis ratione in conservandâ militum valetudine : Resp. Knecht. Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de genuino fœtûs in utero materno situ naturali : Resp. Huffelman. Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de crebriore sanguinis missione fœcundâ plethoræ genitrice : Resp. Carl. Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de sodâ hispanicâ ejusque usu : Resp. Schmidt. Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de tincturis mediis salinis : Resp. Bohte. Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de vesicatoriorum ad exanthemata à nobilioribus partibus avocanda efficaci usu : Resp. Chiiden. Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhagiis naturalibus, quatenus impediunt salutarem solutionem febrium malignarum : Resp. Timmermann. Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de medicamentorum congruo delectu in morbis perquam necessario : Resp. Mueller. Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de inflammatione hypochondriorum frequentius sinistrum quam dextrum infestante : Resp. Boehme. Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de mercurii sublimati corrosivi usu medico interno : Resp. Stockhausen. Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de crystallisatione : Resp Thebesius. Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de noxio caloris effectu ex æstuosis capitis integumentis producto : Resp. Grass. Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de commodâ venereæ luis sine sialagogis curatione : Resp. Telgmann. Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de medicamentorum ex auripigmento præparatorum præstantissimo usu medico : Resp. Kuppermann Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de tuburcinationis damnis : Resp. Fridrich. Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de oscitatione ut signo : Resp. Finger. Halle, 1758, in-4°.

Dissertatio de damnis ex male affecto pancreate : Resp. Paldamus. Halle, 1759, in-4°.

Dissertatio de sale sedativo Hombergii. Halle, 1759, in-4°.

Dissertatio de difficili affectuum pruriginosorum medicatione : Resp. Schuster. Halle, 1759, in-4°.

Dissertatio de tunicâ quâdam oculi novâ : Resp. Stier. Halle, 1756, in-4°.

Abhandlung von einer besondern und leichten Art, Taube hœrend zu machen; nebst noch einigen andern medicinischen Abhundlungen. Halle, 1759 et 1760, in-8°.

Dissertatio de febre malignâ per accidens lethali : Resp. Decker. Halle, 1760, in-4°.

Dissertatio de carminativorum usu : Resp. Korn. Halle, 1760, in-4°.

Dissertatio de phosphori urinarii usu : Resp. Barchewitz. Halle, 1760, in-4°.

Dissertatio de pleuritide spuriâ : Resp. Gloes. Halle, 1760, in-4°.

Dissertatio de tincturis acidis : Resp. Cyprian. Halle, 1760, in-4°.

Dissertatio de generatione molarum ex principiis novis : Resp. Apel. Halle, 1760, in-4°.

Dissertatio de venæsectione in febribus acutis malignis : Resp. Caracasses. Halle, 1760, in-4°.

Dissertatio de vasis hæmorrhoidalibus : Resp. Thebesius. Halle, 1760, in-4°.

Dissertatio de noxio usu pellentium in partu præternaturali : Resp. Kruegelstein. Halle, 1760, in-4°.

Dissertatio de probè attendendis mictionis imminutæ et suppressæ variis causis : Resp. Janssen. Halle, 1761, in-4°.

Dissertatio de neglectâ benignâ febre catarrhali frequenti morborum pulmonalium causâ : Resp. Dolhof. Halle, 1761, in-4°.

Dissertatio de cauto usu sternutatoriorum in apoplexiâ : Resp. Hildebrand. Halle, 1761, in-4°.

Dissertatio de vasorum lymphaticorum glandularumque conglobatarum utilitate : Resp. Vogel. Halle, 1761, in-4°.

Dissertatio de verâ podagræ sede et vomite : Resp. Stolle. Halle, 1761, in-4°.

Dissertatio de validiorum evacuantium noxis in hydrope : Resp. Seyffert. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de sodâ, ut morbo sæpè gravi : Resp. Ackermann. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de solutione empyematis per mictionem purulentum : Resp. Flohr. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de usu interno olei vitrioli diluti, in nonnullis scabiei speciebus : Resp. Hellmich. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de causis determinantibus ancipitem eventum morborum in nosocomiis occurentium : Resp. Munnich. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de usu corticis peruviani cum camphorâ remixti in febribus ex putredine ortis : Resp. Marggraf. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio venæsectio in febribus catarrhalibus non semper nociva : Resp. Euler. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de hæmoptysi ut hæmorrhagiâ plerumque pæriculosâ: Resp. Chemniz. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de sudoris pedam, imprimis habitualis noxiâ suppressione : Resp. Pitsch. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de solutione inflammationis per discussionem factâ non semper optimâ : Resp. Larssohn. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de salutaribus et noxiis motuum convulsivorum symptomaticorum effectibus : Resp. Hertel. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de morbis malignis ex annonæ caritate oriundis : Resp. Friderich. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de religiosarum sancti ordinis Cisterciensis sanitate tuendâ : Resp. Frost. Halle, 1762, in-4°.

Dissertatio de effectibus ex quorundam humorum defectu in genere pendentibus : Resp. Bruek. Halle, 1763, in-4°.

Dissertatio de febre tertianâ intermittente epidemicâ soporosâ, apoplexiam mentiente, ut plurimum funestâ, justâ tamen methodo feliciter curandâ : Resp. Bluemke. Halle, 1763, in-4°.

Dissertatio de præstantiâ camphoræ in deliriis : Resp. Reccard. Halle, 1763, in-4°.

Dissertatio de catarrhis, quatenus salutem adferre dicuntur : Resp. Schmidt. Halle, 1763, in-4°.

Dissertatio de tussi humidâ epidemicâ, morbos præcavente : Resp. Osperkans. Halle, 1763, in-4°.

Dissertatio de anginâ exanthematum eruptione solvendâ : Resp. Anhalt. Halle, 1763, in-4°.

Dissertatio de caussis, salutarem medicamentorum effectum impedientibus : Resp. Kuhne. Halle, 1763, in-4°.

Dissertatio de destructâ partium irritabilitate, per incongruum adstringentium usum : Resp. Koehler. Halle, 1763, in-4°.

Dissertatio de caussis sitim producentibus : Resp. Herbst. Halle, 1763, in-4°.

Dissertatio de periculo gravidarum ex febribus : Resp. Wegelin. Halle, 1763, in-4°.

Dissertatio de necessario attendendis generalioribus principiis, in specificâ actione explicandâ : Resp. Bernd. Halle, 1763, in-4°.

Dissertatio de tussi hydropicorum ancipitem morbi eventum prænuntiante : Resp. Pfluege. Halle, 1763, in-4°.

Dissertatio de morbi symptomatici ad idiopathicum differente ratione therapeuticâ : Resp. Beelitz. Halle, 1763, in-4°.

Dissertatio sistens casum affectûs spasmodico-convulsivi : Resp. Schwarzenberg. Halle, 1764, in-4°.

Dissertatio de scorbuti cum lue venereâ complicatione : Resp. Siefart. Halle, 1764, in-4°.

Dissertatio de frequentiori ortu calculi renum et vesicæ ejusque caussis : Resp. Achilles. Halle, 1764, in-4°.

Dissertatio de fluxu menstrui ratione ad ventriculum et intestina : Resp. Lorbeer. Halle, 1764, in-4°.

Dissertatio : An symptomata per caussas non explicata possint esse vera prognostica morborum signa : Resp. Kluge. Halle, 1764, in-4°.

Dissertatio de ætiologiæ variolarum per hypothesin tentatâ explicatione : Resp. Pelisson. Halle, 1764, in-4°.

Dissertatio de ossificatione duræ matris singulari observatione confirmatâ : Resp. Albrecht. Halle, 1764, in-4°.

Dissertatio de gummi resinis, Kikekuno malo, Look et Caldâ : Resp. Seelmatter. Halle, 1764, in-4°.

Dissertatio de caussis quibusdam specialibus apoplexiæ, observationibus rarioribus confirmatis : Resp. Adami. Halle, 1764, in-4°.

Dissertatio de difficili morborum cognitione : Resp. Gumbert. Halle, 1764, in-4°.

Dissertatio de secretione lactis muliebris et præcipuis ab eâ impeditâ pendentibus morbis : Resp. Frize. Halle, 1764, in-4°.

Dissertatio de consensu primarum viarum cum perimetro : Resp. C.-H. Rocholl. Halle, 1764, in-4°.

Dissertatio de crisibus cum febribus tantum, non cum aliis morbis connexis : Resp. Cublemeyer. Halle, 1764, in-4°.

Dissertatio de dysenteriâ, ex principiis chemiæ sublimioris perlustratâ : Resp. Mueller. Halle, 1764, in-4°.

Dissertatio de morborum acutorum et chronicorum differentiâ verâ : Resp. Venninghausen. Halle, 1764, in-4°.

Dissertatio de febris salubritate in fluore albo benigno : Resp. Wasmannsdorf. Halle, 1764, in-4°.

Dissertatio de indicatione, chemiæ universalis ductu formandâ : Resp. Schroeder. Halle, 1765, in-4°.

Dissertatio de viribus medicamentorum explorandis. Halle, 1765, in-4°.

Dissertatio de colluvie verminosâ, quatenus cacochymiæ caussâ : Resp. Bousanquet. Halle, 1765, in-4°.

Dissertatio de sudoris sub calore febrili minus salutari eruptione : Resp. Wichura. Halle, 1765, in-4°.

Dissertatio de hecticorum deliriis malo omine oriundis : Resp. Delahon. Halle, 1765, in-4°.

Dissertatio de valetudinariorum vitâ, robustiorum diuturniore : Resp. Zobel. Halle, 1765, in-4°.

Dissertatio de hæmoptysi, suâ sponte mortalibus eveniente : Resp. Klipsch. Halle, 1765, in-4°.

Dissertatio de diarrhœæ in febribus exanthematicis salute et noxâ : Resp. Bendixen. Halle, 1765, in-4°.

Dissertatio de tendinis Achillis soluti sanatione : Resp. Behr. Halle, 1765, in-4°.

Dissertatio de liquidi nervei ratione ad vitam et sanitatem : Resp. Styrius. Halle, 1765, in-4°.

Dissertatio de legibus irritabilitatis generalioribus : Resp. Pakendorff. Halle, 1765, in-4°.

Dissertatio de ritè dijudicandâ hæmorrhagiarum in febribus intermittentibus salubritate : Resp. Rudolph. Halle, 1765, in-4°.

Dissertatio de usu corticis Peruviani chirurgico : Resp. Kronecker. Halle, 1766, in-4°.

Dissertatio de vesicatoriorum parti dolenti applicatorum usu salubri et noxo : Resp. Weizmann. Halle, 1766, in-4°.

Dissertatio de naturâ somni ejusque caussis : Resp. Fest. Halle, 1766, in-4°.

Dissertatio : non omnia salia alcalina fixa ignis progenies esse : Resp. Koch. Halle, 1766, in-4°.

Dissertatio de febrium generali consideratione pathologico-practicâ : Resp. Henrion. Halle, 1766, in-4°.

Dissertatio de usu nervorum telæque cellulosæ in nutriendis corporis humani partibus : Resp. Stute. Halle, 1766, in-4°.

Dissertatio de morte in fulmine tactis : Resp. Hoffmann. Halle, 1766, in-4°.

Dissertatio de paralysi sine nervorum et arteriarum læsione : Resp. Hahn. Halle, 1766, in-4°.

Dissertatio de diversâ hydropi medendi methodo : Resp. Bluth. Halle, 1766, in-4°.

Dissertatio de cautius defendendi fructuum horæorum in producendâ dysenteriâ innocentiâ : Resp. Degner. Halle, 1766, in-4°.

Dissertatio de nonnullis ad morbillorum insitionem spectantibus : Resp. Boehme. Halle, 1766, in-4°.

Dissertatio de purgantium resinarum et gummarum conversione in sapones, horumque usu medico : Resp. Kruse. Halle, 1766, in-4°.

Dissertatio de militum valetudine ab aeris injuriis defendendâ : Resp. Kollossowsky. Halle, 1766, in-4°.

Dissertatio de antimonio variisque ejus tincturis cum alcalicis menstruis factis : Resp. Lavatter. Halle, 1767, in-4°.

Dissertatio sistens considerationes pathologico-practicas singultûs : Resp. Stoerzel. Halle, 1767, in-4°.

Dissertatio de tartaro vitriolato et præcipitatione alcali fixi ab acido vitriolico : Resp. Vogel. Halle, 1767, in-4°.

Dissertatio de duplici specie exanthematicarum febrium in praxi bene observandâ : Resp. Klose. Halle, 1767, in-4°.

Dissertatio de nonnullis ad rabiem caninam et hydrophobiam spectantibus : Resp. Hafners. Halle, 1767, in-4°.

Dissertatio de auditûs difficultate, circa febrium acutarum decrementum occurrente : Resp. Fischer. Halle, 1767, in-4°.

Dissertatio de inflammatione ejusque in telâ cellulosâ sede frequentissimâ : Resp. Richter. Halle, 1767, in-4°.

Dissertatio de prophylacticâ purpuræ albæ per balnea curatione : Resp. Glaser. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio de differentiis morborum, quæ consitutioni epidemicæ debentur : Resp. Hincke. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio de primis viis morborum periodicorum sede frequentissimâ : Resp. Krupp. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio de virtute corticis peruviani antiphlogisticâ : Resp. Weichardt. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio de methodo antiphlogisticâ in genere : Resp. Krocker. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio de diversâ colicam pictonum curandi methodo : Resp. Schraoter. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio quâ proposita ab A. Mackbridge putredinis theoria examini subjicitur : Resp. Gargolius. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio de methodo medendi febribus intermittentibus generatim : Resp. Helwig. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio de cauto regiminis calidi usu : Resp. Kulmus. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio de plantarum amararum insigni virtute medicâ : Resp. Wermuth. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio de roborantium differentiis in praxi bene attendendis : Resp. Open. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio de morborum similitudine : Resp. Ihle. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio de salutaribus et noxiis dolorum effectibus : Resp. Ruffer. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio de secretionum legibus generalioribus : Resp. Krapp. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio de naturâ morborum contagiosorum generatim spectatâ : Resp. Henning. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio de actione cordis, quatenus à nervis pendet : Resp. Basse. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio de vero ortû mali hypochondriaci et hysterici : Resp. Sonnenmayer. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio de morbis viscerum abdominalium phthisin pulmonalem mentientibus : Resp. Conradi. Halle, 1768, in-4°.

Dissertatio de usu nervorum, telæque cellulosæ in nutriendis corporis humani partibus : Resp. Stute. Halle, 1768, in-4°.

On a encore de Buechner une foule de Mémoires dans les *Breslauer Sammlungen*, et dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature, dont il a surveillé l'impression depuis le cinquième volume jusqu'au dixième. Il a aussi dirigé la publication des *Nova Acta* jusqu'à l'époque de sa mort. Il possédait un très-beau cabinet d'histoire naturelle, dont le catalogue a été publié sous ce titre : *Ausfuehrliche Nachricht von des Hrn. Sel. Rath von Buechner's Naturalien-und Kunst-Kabinet* (Halle, 1771, in-8°.). (A.-J.-L. JOURDAN)

BUERGER (CHRÉTIEN), médecin de l'électeur de Saxe, vint au monde, le 1[er] janvier 1621, à Dresde, où il mourut

le 23 mai 1677, après avoir fait ses études à Wittemberg, Iéna et Padoue, visité les principales villes de l'Italie, et pris le bonnet doctoral à Iéna. Nous ignorons les dates de deux ou trois Opuscules peu importans, qui lui sont attribués par Carpzov.

BUERGER (*Pierre*), chirurgien à Kœnigsberg, a publié : *Candidatus chirurgiæ, das ist kurze doch gruendliche Eroerterung aller und jeder fast erdenklichen anatomischen und chirurgischen Fragen.* Kœnigsberg, 1674, in-8°. - *Ibid.* 1678, in-8°. - *Ibid.* 1692, in-8°. (Z.)

BUETTNER (CHRÉTIEN-GUILLAUME), l'un des plus célèbres naturalistes et philologues allemands, qui ne fut pas moins profond dans son savoir qu'original dans sa manière de penser et bizarre dans son genre de vie, vint au monde, le 26 février 1716, à Wolfenbuttel, où son père, Jean-Chrétien, exerçait la profession de pharmacien. Destiné à suivre la même carrière, Buettner fut exercé de très-bonne heure dans l'art de préparer les médicamens, mais il ne reçut point une éducation régulière, ce qui influa puissamment dans la suite sur la marche de ses travaux, et l'empêcha de contribuer autant qu'il aurait pu le faire aux progrès des sciences qui attirèrent d'une manière spéciale son attention. Son père l'envoya, en 1729, chez un pharmacien de Léipzick, où il resta quatre ans; il passa ensuite une année dans une officine à Breslau, puis une autre à Francfort-sur-l'Oder, et enfin une dernière à Copenhague. Ce laps de temps écoulé, il alla visiter l'Université d'Upsal, passa en Dalécarlie, s'enfonça même jusque dans la Laponie, puis, se dirigeant par Drontheim vers la Norwège, il s'embarqua sur un vaisseau écossais à Borgen, et arriva en 1736 à Edimbourg, où il s'empressa d'apprendre la langue illustrée depuis par les chants d'Ossian, le gallique. Dillenius, son compatriote, souhaitait ardemment de le garder auprès de lui pour lui laisser après sa mort la chaire de botanique qu'il remplissait à Oxford; mais Buettner fut contraint de céder aux vœux de son père, qui le rappelait en Allemagne. Il ne se rendit cependant point sur-le-champ dans sa patrie, et s'arrêta pendant une année en Hollande, où il suivit un cours entier de Boerhaave, à Leyde. Ce fut dans cette ville qu'il se lia d'amitié avec Linné, qui partagea même son logement avec lui durant tout le temps de son séjour en Hollande. Ses connaissances étaient alors bien supérieures à celles du jeune naturaliste suédois, et lorsque celui-ci s'illustra plus tard, Buettner s'était acquis une réputation plns grande encore peut-être dans la carrière de la philologie et de la glossologie. C'est pour ce motif sans doute qu'il n'eut jamais une très-haute opinion de Linné, et surtout du système sexuel. De retour à Wolfenbuttel, il prit la direction de l'officine de son

père; mais dégoûté bientôt de l'espèce de despotisme que la société des francs-maçons exerçait alors dans le duché de Brunswick, et regrettant surtout les instans que les affaires l'obligeaient de dérober à l'étude, il quitta un état lucratif pour traîner dans la solitude une existence voisine de la pauvreté, mais qui lui permettait au moins de mettre en ordre les connaissances infiniment variées qu'il avait rapportées de ses voyages. Pendant dix années, il partagea son temps entre l'histoire naturelle, l'histoire et les langues; car son goût le portait surtout à comparer les idiomes entre eux, à en suivre la filiation, et à en chercher les racines, ce qui le conduisait à des hypothèses sur l'origine des peuples, leurs migrations et leurs dégénérations. En 1748, l'arrivée du roi Georges II à Gœttingue lui inspira le désir de se rendre dans cette ville : il croyait ne pas s'y arrêter long-temps, mais les trésors de la Bibliothèque le retinrent. A cette époque, on ne faisait point encore de cours d'histoire naturelle dans cette Université; non plus que dans aucune autre de l'Allemagne : il y avait seulement une chaire de botanique, et les autres règnes de la nature étaient traités tant bien que mal par les professeurs de philosophie. Buettner résolut de remplir cette lacune. Il sollicita, en 1755, le titre de commissaire royal, et prit en même temps celui de docteur en philosophie. Trois ans après, il obtint une chaire extraordinaire de philosophie, qu'il échangea en 1763 contre la place de professeur ordinaire, et, pendant vingt-cinq ans, il fit avec la plus grande régularité des conrs d'histoire naturelle qui furent les premiers qu'on eût encore entendus en Allemagne. Il possédait un riche cabinet, commencé cent ans auparavant par Nicolas-Guillaume Ellrich, son aïeul maternel; et à l'augmentation duquel il n'avait jamais cessé de travailler lui-même : en 1773, il céda, moyennant une pension viagère, à l'Université de Gœttingue, ce cabinet, dont les nombreuses pièces ont servi de fondement au muséum académique, devenu depuis l'un des plus beaux de l'Europe, par les soins éclairés du directeur actuel, le célèbre naturaliste Blumenbach. Dix ans après, il vendit sa bibliothèque au duc de Weimar, qui lui laissa le soin de la surveiller, et qui la plaça dans le château d'Iéna, où il lui accorda en même temps un logement. Ce fut là que Buettner, renonçant pour toujours à la carrière de l'instruction publique, passa les dix-huit dernières années de sa vie dans le doux repos d'une vie consacrée entièrement aux lettres. Il mourut le 26 février 1801.

Nous ne pouvons nous appesantir ici sur le mérite particulier de Buettner, car nous sortirions trop des bornes de notre sujet. Occupé sans relâche de l'histoire primitive des peuples et de la filiation des langues, il a, sans écrire beaucoup, réglé la direction que les études philologiques ont prises vers la fin du

dernier siècle, et contribué, soit par ses ouvrages, soit par la rare libéralité avec laquelle il communiquait les résultats de ses recherches, à éclaircir les questions difficiles dont Schloetzer, Gatterer et Michaelis ont donné depuis la solution. Le premier, il reconnut que les langues monosyllabiques sont plus rapprochées de l'origine du langage que les polysyllabiques, opinion qu'Adelung a développée depuis avec tant de talent. Ce fut lui aussi qui donna la première table généalogique raisonnable des alphabets connus et la première glossographie. A de rares talens, à une mémoire prodigieuse, à une érudition presque effrayante, il joignait les qualités les plus bizarres et l'originalité la plus singulière. Ne s'accordant que le plus strict nécessaire, et vivant avec une sobriété incroyable, il consacrait toutes ses économies à enrichir sa bibliothèque, même après l'avoir vendue. Entouré sans cesse de chiens et de singes, qu'il aimait avec passion, il encombrait l'une après l'autre les diverses chambres de son appartement des livres et des objets curieux qu'il achetait sans cesse, et se plaisait au milieu de ce désordre, qu'une malpropreté peu commune, la vapeur du mauvais tabac qu'il fumait du matin au soir, et la fumée d'une lampe allumée nuit et jour, contribuaient à rendre encore plus choquant. Sa passion pour les animaux lui avait suggéré des idées singulères. Caïn, l'agriculteur, lui paraissait un personnage plus aimable qu'Abel, meurtrier d'innocens agneaux, et il excusait son fratricide, en disant que puisque personne n'était encore mort sur la terre, Caïn ne pouvait pas savoir quelles seraient les conséquences de ses énergiques démonstrations. Il prétendait aussi que les tremblemens de terre ne sont pas des phénomènes physiques, dans le sens qu'on a coutume d'y attacher, mais qu'ils tiennent à ce qu'un vertige épidémique s'emparant d'une grande masse d'hommes, leur fait croire à tous que le sol tremble sous leurs pieds. De pareilles faiblesses, jointes à celle qu'il eut de chercher la quadrature du cercle pendant les derniers jours de sa vie, rappellent Newton commentant l'Apocalypse. Déjà fort âgé, Buettner apprit à faire des vers latins : il exerçait surtout sa verve contre la France, que les événemens de la révolution lui avaient rendue odieuse; chaque victoire de la *grande nation* lui suggérait une épigramme; mais il ne tarissait pas en éloges des *vertus* de Pitt et de la *longanimité* des Anglais. Cet exemple prouve combien sont puissans les préjugés qu'on a sucés avec le lait de sa nourrice, puisqu'ils ont pu aveugler jusqu'à ce point un homme aussi éclairé. Nous n'avons de lui qu'un petit nombre d'ouvrages : n'ayant pas fait d'études régulières dans son enfance, il éprouva toute sa vie une grande difficulté de rédiger ses pensées, qui l'empêcha d'écrire beaucoup.

Vergleichunstafeln der Schriftarten verschiedener Voelker in den vergangenen und gegenwaertigen Zeiten. Gœttingue, 1er cahier, 1771, in-4°. – 2e cahier, 1781, in-4°

Cette collection est malheureusement incomplète; elle s'arrête à la onzième feuille. Buettner y évalue le nombre des modifications simples du son articulé, à trois cent vingt. On n'a pas de peine à sentir qu'il doit y avoir beaucoup d'exagération dans ce calcul.

Erklaerung eines Japanischen Staatsverzeichniss. Gœttingue, 1773.

Beobachtungen ueber sogenannte Band-oder Kettenwuermer. Gœttingue, 1774.

Tabula alphabetorum hodiernorum. Gœttingue, 1776.

Sued-Asiatische Thiernamen, aus seine Handschriften gesammelt von Eckhard. Gœttingue, 1780.

Etwas ueber die Sineser, dans le Mercure allemand (1784).

Il a traduit de l'anglais en allemand le Calendrier du jardinier, de Miller (Gœttingue, 1750, in-8°.). (A.-J.-L. J.)

BUETTNER (Christophe-Théophile), savant médecin allemand, qui a surtout rendu de grands services à l'anatomie, vit le jour, le 10 juillet 1708, dans un village peu distant de Kœnigsberg, et appelé Brandenbourg. Dès qu'il eut terminé ses humanités, il alla étudier la médecine à Halle, où il obtint les honneurs du doctorat, en 1732. Deux ans après, l'Université de Kœnigsberg lui confia une chaire extraordinaire de médecine. En 1737, il devint professeur ordinaire d'anatomie. Sa mort eut lieu le 10 avril 1776. Il avait été admis dans l'Académie impériale des Curieux de la nature. C'est à lui que la ville de Kœnigsberg est redevable de son amphithéâtre anatomique, qu'il fit bâtir de ses propres deniers, après en avoir obtenu la permission du gouvernement prussien, qui la lui accorda en 1738. On a de lui :

Dissertatio de verâ mali epileptici caussâ. Halle, 1732, in-4°.

Soutenue sous la présidence de Frédéric Hoffmann.

Dissertatio de vasis hæmorrhoidalibus, præcipuè cum abdominis visceribus conspirantibus : Resp. J.-M. Witt. Kœnigsberg, 1733, in-4°.

Dissertatio de hydropis veri genuinâ caussâ proximâ : Resp. J.-H. Kesselring. Kœnigsberg, 1734, in-4°.

Dissertatio de peritonæo : Resp. M. Scheiba. Kœnigsberg, 1738, in-4°. Insérée dans le tome I des thèses anatomiques de Haller.

Kurzer Beweis von den vermehrter Glueckseligkeit eines Landes durch ein erbautes Theatrum anatomicum, wodurch zugleich die Eroeffnung des neuerbauten Koenigsbergischen Theatri bekannt gemacht wird. Kœnigsberg, 1738, in-4°.

Anatomische Anmerkung und Beweis aus der Natur des Koerpers, dass ein Kind mit dem aus der Brust gewachsenen und heraushangenden Herzen und fehlenden Herzbeutel sowohl im Mutterleibe wachsen, zunehmen und vollkommen, als auch lebendig gebohren werden, als auch nach der Geburt einige Zeit leben koenne. Kœnigsberg, 1746, in-4°. –*Ibid.* 1752, in-4°.

La seconde édition porte un titre un peu différent. Buettner l'a enrichie de planches, et y a joint en outre plusieurs Observations analogues.

Homo microcosmus mundorum optimus. Kœnigsberg, 1747, in-4°.
Eroerterung einiger Fragen bey Gelegenheit einer todtgebohrnen zweykoepfigten und einleibigen unreifen menschlichen Fœtus. Kœnigsberg, 1765, in-4°.
Eroerterung, die Lungenprobe betreffenden Frage. Kœnigsberg, 1765, in-4°.
Anweisung fuer angehende arzneybeflissene, worauf sie bey Ansstellung eines. Obduktionsattestes ueber toedtlichen Verletzungen mit Acht zu geben haben. Kœnigsberg, 1768, in-8°.
Aufrichtiger Unterricht fuer neu angehende Acrzte und Wundaerzte, wie sie sich vor, in und nach den lcgalen Besichtigungen todter Koerper zu verhalten, und die Besichtigungsscheine von der Toedtlichkeit der Wunden einzurichten haben. Kœnigsberg, 1769, in-4°. - *Ibid.* 1776, in-4°.
Ouvrage rempli d'observations chirurgicales curieuses et intéressantes. L'anteur porte un jugement très-sain sur le degré de léthalité des plaies faites aux diverses parties du corps.
Gesamlete anatomische Wahrnehmungen. Kœnigsberg, 1769, in-4°.
Buettner a rassemblé dans ce livre l'histoire d'un grand nombre de monstruosités congéniales, et en particulier beaucoup de cas d'acéphalie.
Seltene Wahrnehmung eines an der Zunge aus dem Munde hervorhangenden Fleischgewaechses von neunthalb Loth, welches gluecklich abgenommen und geheilet worden. Kœnigsberg, 1770, in-4°.
Histoire d'un sarcome énorme, développé à la langue, qu'nn chirurgien, nommé Gerlach, excisa, et dont il consuma les restes par l'application de la pierre infernale.
Vollstaendige Anweisung, wie durch angestellte Besichtigungen ein veruebter Kindermord auszumitteln sey, nebst 88 Obduktionszeugnissen. Halle, 1771, in-4°.
Cette monographie de l'infanticide est fort estimée.
Beschreibung des innern Wasserkopfs und des ganzen Beinkoerpers einer von ihrer Geburt an bis ins 31 Jahr krank gewesenen Frauensperson. Kœnigsberg, 1773, in-4°.
Sechs seltene anatomisch-chirurgische Wahrnehmungen, Kœnigsberg, 1774, in-4°.
Buettner est encore auteur de trois Observations insérées dans le *Koenigsberg. Intelligenzblatt.* (J.)

BUETTNER (David-Sigismond-Auguste), professeur de médecine et de botanique à Gœttingue, naquit le 28 novembre 1724, à Chemnitz, en Saxe. Ayant perdu son père à l'âge de quatre ans, il fut élevé à Berlin, chez le grand Stahl, son grand-père maternel. En 1737, sa mère épousa en secondes nôces le savant botaniste Michel-Mathieu Ludolf, ce qui fut cause du goût qu'il conçut de très-bonne heure pour l'histoire des végétaux. Il termina ses humanités, en 1740, dans le gymnase de Berlin, et se livra ensuite à l'étude de la médecine. En 1744, il alla entendre les leçons de Heister, à Helmstaedt, et, l'année suivante, celles de Haller et de Brendel, à Gœttingue. Enfin, après plusieurs excursions botaniques dans les landes de Lunébourg, le Hartz et les montagnes du pays de Hesse, il se rendit, en 1747, à Leyde, où professait alors Gaubius. De retour à Berlin, il fit marcher de front l'étude de la botanique,



BUFFON.

C. L. F. Panck

la pratique de la médecine et l'exercice des accouchemens ; mais, comme il faisait de temps en temps en Hollande des voyages qui avaient pour objet la science des végétaux, il s'attacha d'une manière particulière à l'observation des plantes marines, et reconnut que, parmi celles de ces productions de la nature qu'on rangeait alors dans le règne végétal, il y en avait beaucoup qui appartenaient à la grande et nombreuse famille des polypes. Il fit part de cette découverte, en 1750, à la Société royale de Londres, dont un des membres les plus distingués, Jean Ellis, la rendit publique, dans son Traité sur les polypes coralligènes, en y joignant des planches et d'autres observations que lui-même avait recueillies. Buettner profita de de son séjour en Angleterre pour aller à la recherche des plantes qui croissent dans plusieurs contrées de ce royaume, sans négliger toutefois de visiter et de suivre les hôpitaux. Il passa ensuite à Paris trois années entières, qui furent employées avec non moins de fruit. Il ne retourna qu'en 1755 à Berlin, où, l'année suivante, on lui donna la chaire de médecine et de botanique, devenue vacante par la mort de son beau-père. Enfin, l'Université de Gœttingue lui ayant offert, en 1760, une place de professeur de botanique, il accepta sans balancer, et vint fixer définitivement son séjour dans cette ville, où il mourut le 20 novembre 1768.

Buettner a rendu quelques services à la science des végétaux, et rectifié plusieurs erreurs de détails commises par ses prédécesseurs, même par Linné, qui lui a consacré, sous le nom de *Buttneria*, un genre de plantes de la famille des personées. Sa modestie l'empêcha de faire part de toutes ses observations au public, et à peine même connaîtrions-nous ses principes, si Philippe Ruling ne nous en avait donné, en 1714, un aperçu, d'après lequel on peut juger qu'il s'était beaucoup occupé de rechercher les rapports des plantes, pour parvenir à les classer en familles naturelles. Le seul ouvrage qu'il ait livré à la presse est dédié à Jean-Chrétien Cuno, et porte le titre suivant :

Enumeratio plantarum horti Cunoniani, Amsterdam, 1750, in-4°.
Buettner travaillait à une Histoire des algues, à une Flore de Gœttingue, et à une Description des plantes les plus rares du jardin de l'Université de cette ville, que la mort l'empêcha d'achever. (J.)

BUFALI ou BUFALUS (Annibal), de Messine, où il avait pris le double bonnet doctoral en philosophie et en médecine, cultiva les belles-lettres avec succès, et publia entre autres une traduction des Aphorismes d'Hippocrate en vers hexamètres (Messine, 1605, in-8°.). (J.)

BUFFON (Georges-Louis Leclerc de), nom également connu et révéré du savant, de l'homme de lettres, de l'homme

du monde, et qui se présente aussitôt à l'esprit dès qu'on parle d'histoire naturelle. Au tableau de la nature s'est indissolublement lié le souvenir du grand peintre qui l'a tracé avec un talent digne de la sublimité du modèle.

Buffon naquit à Montbard en Bourgogne, le 7 septembre 1707. La fortune dont jouissait son père, Benjamin Leclerc, conseiller au parlement de Dijon, lui procura, après le bienfait de l'éducation la plus soignée, l'heureuse liberté de choisir ses occupations. Son père eût désiré cependant en faire un magistrat; mais les sciences, dont il devait un jour faire la gloire, le réclamaient. Un Anglais fort instruit, gouverneur du jeune duc de Kingston, avec qui Buffon s'était lié à Dijon, lui en inspira le goût.

Il parcourut avec ce jeune lord la France et l'Italie, et l'accompagna jusqu'en Angleterre, où il séjourna quelques mois. Comblé de tous les dons de la nature, joignant à un extérieur fait pour plaire, un esprit vif, un caractère bouillant, il se livrait avec la même ardeur au plaisir et au travail. Peu de temps après son retour en France, ayant eu à Angers un démêlé au jeu avec un Anglais, il se battit avec lui, et le blessa.

Il débuta dans le monde savant par la traduction de deux ouvrages célèbres : la *Statique des végétaux* de Hales et le *Traité des fluxions* de Newton. Cette double tâche ne pouvait être remplie avec succès que par un homme également versé dans la physique et la géométrie. A l'étude assidue de ces sciences, Buffon joignait dès-lors le goût de l'économie rurale.

Dès 1733, l'académie des sciences l'avait appelé dans son sein. Parmi divers travaux qu'il présenta à cette compagnie, se distinguent ses recherches sur les miroirs ardens, où, par la construction d'une machine de ce genre, capable d'incendier les corps à de grandes distances, il prouva la possibilité de ce qu'on raconte d'Archimède; et ses expériences sur la force des différens bois, ainsi que sur les moyens de l'augmenter par l'écorcement des arbres quelque temps avant de les abattre.

La nomination de Buffon à la place d'intendant du Jardin du Roi (1739), en dirigeant toutes ses pensées vers l'histoire naturelle, peut être considérée en quelque sorte comme le principe de la gloire qu'il s'est acquise. Dufay, son ami, avait commencé à donner à cet établissement une importance qu'il n'avait point eue jusqu'alors, lui-même en mourant avait désigné Buffon comme l'homme le plus propre à lui succéder, et à suivre ses projets. L'agrandissement et l'illustration du Jardin du Roi devinrent de ce moment le but principal des travaux de Buffon. Il ne se contenta pas du soin de recueillir, de disposer avec art les productions de la nature, il se sentit appelé à la tâche plus noble de la peindre dans son ensemble et dans ses détails.

En 1749, parurent les premiers volumes de l'Histoire Natu-

relle, et les yeux de l'Europe furent dès-lors fixés sur ce magnifique ouvrage et sur son auteur. Il donna successivement la théorie de la terre, l'histoire de l'homme, celle des quadrupèdes vivipares, celle des oiseaux, et celle des minéraux. Dans plusieurs supplémens, dont les Epoques de la nature furent le principal, il ajouta à ses premiers ouvrages, et s'efforça de les perfectionner.

Un seul homme ne pouvait pas rassembler et coordonner les matériaux d'un si vaste édifice, les mettre en œuvre, en imprimant partout le sceau du génie, et s'occuper en même temps d'une foule de détails, exigeant une minutieuse exactitude, qui devaient nécessairement en faire partie. Buffon trouva dans Daubenton, son compatriote, un collaborateur plein de zèle et de dévouement, et toute la partie descriptive et anatomique de l'histoire des quadrupèdes fut l'ouvrage de ce dernier et de Mertrud. Guéneau de Montbeillard et l'abbé Bexon l'aidèrent dans l'histoire des oiseaux.

Quelque vastes que soient les travaux de Buffon, ils ne forment cependant qu'une partie du plan immense qu'il s'était tracé, et qui comprenait la nature entière.

Jamais livre n'eut un succès plus prompt et moins contredit que l'Histoire Naturelle. Tous les suffrages mirent l'auteur au premier rang des écrivains comme des savans. Les hommages unanimes des hommes distingués de toutes les nations, la faveur de son roi, les témoignages les plus flatteurs de considération de la part des souverains étrangers, furent les avantages dont il se vit comblé, et dont il se montra toujours également digne par ses ouvrages et par son caractère. La terre de Buffon fut érigée en comté. De son vivant même il vit l'admiration de ses compatriotes graver l'inscription : *Majestati naturæ par ingenium*, au pied de sa statue placée à l'entrée du cabinet du roi, que la célébrité de son nom enrichissait chaque jour de nouveaux trésors. De toutes les parties du monde on s'empressait de lui envoyer ce qu'elles offrent de plus remarquable. On vit pendant la guerre d'Amérique des corsaires anglais lui renvoyer des caisses à son adresse tombées dans leurs mains, tandis qu'ils gardaient celles du roi d'Espagne.

La grande-duchesse de Russie, lors de son voyage à Paris, s'informa si Buffon y était. Apprenant qu'il était absent : « J'irai donc, dit-elle, faire ma cour à son cabinet, ne pouvant la faire à lui-même. »

En 1753, l'académie française s'était attaché Buffon. Dans son discours de réception sur le style, il en donna l'un des plus parfaits modèles, et il eût sans doute appris à l'imiter, si le secret du génie se révélait.

N'ayant rien à désirer ni du côté de la fortune ni du côté de

la gloire, Buffon fut heureux pendant le cours d'une longue vie. Il n'eut point d'ennemis, ou les força de l'estimer et de le respecter. Aucun homme aussi célèbre ne fut moins critiqué, et lorsqu'il le fut, il eut le bon esprit de ne jamais répondre. Il est peut-être le seul grand homme qui n'ait pu dire : Mes persécuteurs. Etranger à toute cabale littéraire ou politique, il assura sa tranquillité par des égards constans pour les hommes et les corps en crédit. Quand la Sorbonne reprit quelques propositions qu'il avait avancées, il n'hésita pas à la satisfaire par les explications convenables. Il fut lié avec la plupart des philosophes de son temps, sans entrer dans l'espèce de parti qu'ils formaient. En mourant, il déclara qne ses erreurs en matière de foi avaient été celles de son esprit et non de son cœur.

Buffon passait une partie de sa vie au Jardin du Roi, et l'autre dans sa terre de Montbard. C'est dans ce dernier lieu surtout qu'il se plaisait et se livrait sans distraction à ses recherches et à ses spéculations. Levé en même temps que le soleil, il se rendait à un pavillon placé au milieu de ses magnifiques jardins, et où il donnait souvent jusqu'à quatorze heures par jour au travail. Rousseau, visitant ce cabinet, l'appela le berceau de l'histoire naturelle, et en baisa le senil avec respect.

A une taille avantageuse, Buffon joignait une figure et des manières pleines de noblesse. Il portait le soin de lui-même, et surtout de sa coiffure, à un degré assez rare dans un savant et un philosophe. Le goût de la représentation se montrait même dans sa vie privée. Il respirait l'encens avec plaisir, mais seulement quand il était délicatement offert. On lui a reproché de s'être, surtout dans sa vieillesse, trop exclusivement complu dans ses propres écrits, où pourtant il n'a jamais laissé paraître cette disposition.

Il n'aimait point la poésie, à laquelle Laharpe nons apprend qu'il était tout à fait étranger, et qui, selon lui, faisait nécessairement deux esclaves de l'écrivain et de la langue.

Même avec le plns rare talent, on n'approche de la perfection qu'avec beaucoup de soins et de peine. Les belles pages de Buffon sont loin d'être l'ouvrage du premier jet. Aucun écrivain supérieur n'a peut-être plus patiemment travaillé son style. Il disait que le génie n'était qu'une grande aptitude à la patience. Il passait quelquefois une matinée entière à arranger une seule phrase. Souvent il lisait et déclamait tout haut celles qu'il avait écrites, pour s'assurer de leur harmonie et de leur effet. Il faisait mettre au net, et corrigeait à plusieurs reprises chaque morceau qu'il avait composé. On assure qne le manuscrit des Etudes de la nature fut ainsi copié jusqu'à onze fois, et même dix-huit, s'il faut en croire l'auteur de l'Essai sur Dijon.

La conversation de Buffon, ordinairement simple et même

négligée, répondait peu à l'élévation du style de ses ouvrages. La même négligence se remarque dans ses lettres. C'est surtout à table, où il se plaisait à rester assez long-temps, qu'on pouvait l'entendre à son aise, et qu'il devenait quelquefois éloquent.

Aimable et galant, sans être tendre auprès des femmes, les plaisirs faciles étaient ceux qu'il préférait. Persuadé, comme il l'avait écrit, que le physique est en amour tout ce qu'il y a de bon, il s'en tenait là. L'extrême sensibilité dont il était doué lui faisait sans doute craindre un sentiment qu'il eût difficilement maîtrisé. Il pouvait rarement, sans que des larmes lui échappassent, entendre de la musique ou assister à une fête de famille, à une réjouissance publique, à une cérémonie religieuse.

Répandre des bienfaits autour de lui, était pour lui la plus douce jouissance. Au désir d'obliger, il joignait l'art plus rare d'obliger toujours avec grâce. Un jeune professeur d'un collége voisin vient le visiter à Montbard sur un cheval emprunté. Pendant la visite le cheval meurt, et la nécessité de s'en retourner à pied n'était pas le plus grand embarras du jeune homme. La voiture de Buffon le reconduisit, mais déjà un autre cheval était chez le propriétaire.

Dans son mariage, la beauté, la vertu, l'esprit déterminèrent son choix. Mademoiselle de Saint-Bélin, qu'il épousa en 1762, était d'une excellente maison de Bourgogne, mais sans fortune. Il fut le meilleur, le plus tendre des maris et des pères. Il connut aussi tout le prix de l'amitié; Montbeillard fut plus nécessaire encore à son cœur, qu'utile à ses ouvrages.

Tourmenté par la pierre, de longues douleurs précédèrent sa fin, mais n'interrompirent point ses travaux. Il mourut à Paris le 16 avril 1788, âgé de quatre-vingt-un ans. Ses dernières paroles, adressées à son fils, furent : « Ne quittez jamais le chemin de l'honneur et de la vertu : c'est le seul moyen d'être heureux. » Le cortége funèbre de Buffon, suivi de toutes les académies, fut magnifique; le peuple même, pressé dans les rues, aux fenêtres, jusque sur les toits, semblait connaître la perte que faisait le monde savant. Son fils accompagna son corps à Montbard, où il repose dans une chapelle que lui-même avait fait construire pour cette destination. « Faites cet endroit solide, disait-il aux ouvriers, je serai là plus long-temps qu'ailleurs. »

Le fils de Buffon, devenu colonel de cavalerie, périt victime du tribunal révolutionnaire en 1793, quinze jours seulement avant le 9 thermidor. Le seul nom d'un père si illustre, le dernier mot qu'il prononça, auraient suffi sans doute pour le soustraire à la mort, si les démagogues furieux qui dominaient alors eussent respecté quelque chose.

Buffon conçut le premier la véritable manière de traiter, d'écrire l'histoire naturelle, et le modèle qu'il en donna ne sera probablement point surpassé. L'Histoire des animaux d'Aristote, et l'Histoire du monde de Pline, étaient encore les deux seuls ouvrages de ce genre qui portassent ce caractère de supériorité, d'originalité, qui assure aux productions de l'esprit humain une célébrité indépendante des changemens qu'amène le temps dans les opinions, et de l'accroissement progressif des lumières. Aristote avait su lier, d'après les vues les plus philosophiques, les plus profondes, une masse d'observations qui étonne. En recueillant sur chaque être les notions de toute espèce, utiles ou curieuses qui s'y rattachent, Pline ne s'était pas montré moins soigneux de plaire que d'instruire. Il avait appris, malgré le désordre des faits qu'il rassemble, malgré ses inexactitudes, sa crédulité, combien peut intéresser la peinture des objets qui en semblent le moins susceptibles. D'énormes et fastidieuses compilations d'arides nomenclatures, une foule d'observations éparses, mais formant les plus solides matériaux de la science, voilà ce qu'offraient les modernes. Plein de l'esprit d'Aristote, et bien supérieur à Pline en talent, Buffon n'imita ni l'un ni l'autre. Embrassant l'univers entier, comme le naturaliste romain, mais se traçant un plan moins vague, moins illimité, il en étendit chaque partie autant qu'elle doit l'être pour n'offrir que des tableaux complets et satisfaisans. La profondeur des vues jointe à l'exactitude des détails, le choix des faits et de l'érudition, l'art avec lequel sont disposés et liés des matériaux si divers, la vie, la couleur que donne à tout la plus brillante imagination, forment un admirable ensemble, auquel ne peut être comparé rien de ce qui avait encore paru sur l'histoire naturelle. Tout l'intérêt, tout le charme de l'étude de la nature ne fut révélé que par Buffon.

On nous saura gré sans doute de transcrire ici le jugement porté sur ses ouvrages par l'homme qui, depuis lui, a le plus contribué à l'avancement de la zoologie.

« Personne, dit M. Cuvier, ne peut plus soutenir dans leurs détails ni le premier ni le second système de Buffon sur la théorie de la terre. Cette comète qui enlève des parties du soleil, ces planètes vitrifiées et incandescentes qui se refroidissent par degrés, et les unes plus tôt que les autres, ces êtres organisés qui naissent successivement à leur surface, à mesure que leur température s'adoucit, ne peuvent plus passer que pour des jeux d'esprit. Mais Buffon n'en a pas moins le mérite d'avoir fait sentir généralement que l'état actuel du globe résulte d'une succession de changemens dont il est possible de saisir les traces; et c'est lui qui a rendu tous les observateurs attentifs aux phénomènes d'où l'on peut remonter à ces changemens. »

Dans ses Epoques de la nature, en ne paraissant que vouloir appuyer, développer sa théorie de la terre, Buffon en donna vraiment une assez différente de la première. Jamais hypothèse plus brillante ne fut présentée avec plus d'art et de force, et dans un style plus capable d'entraîner.

« Son système sur les molécules organiques et sur le moule intérieur, pour expliquer la génération, continue M. Cuvier, outre l'obscurité et l'espèce de contradiction dans les termes qu'il présente, paraît directement réfuté par les observations modernes, et surtout par celles de Haller et de Spallanzani; mais son éloquent tableau du développement physique et moral de l'homme n'en est pas moins un très-beau morceau de philosophie, digne d'être mis à côté de ce qu'on estime le plus dans l'ouvrage de Locke.

« Il a eu tort de vouloir substituer à l'instinct des animaux une sorte de mécanisme, plus inintelligible peut-être que celui de Descartes; mais ses idées concernant l'influence qu'exercent la délicatesse et le degré de développement de chaque organe sur la nature des diverses espèces, sont des idées de génie, qui feront désormais la base de toute histoire naturelle philosophique, et qui ont rendu tant de services à l'art des méthodes, qu'elles doivent faire pardonner à leur auteur le mal qu'il a dit de cet art. Enfin ses idées sur la dégénération des animaux et sur les limites que les climats, les montagnes et les mers assignent à chaque espèce, peuvent être considérées comme de véritables découvertes qui se confirment chaque jour, et qui ont donné aux recherches des voyageurs une base fixe, dont elles manquaient auparavant.

« La partie de son ouvrage la plus parfaite, celle où il restera toujours l'auteur fondamental, c'est l'histoire des quadrupèdes. Avant lui, on n'avait pour ainsi dire que des notions fausses et embrouillées des quadrupèdes étrangers. Le plan qu'il conçut de faire décrire isolément et en détail chaque espèce, et d'en soumettre l'histoire à une critique sévère, a servi de modèle à tout ce que l'on a fait de bon depuis lors sur l'histoire naturelle, et surtout aux excellens ouvrages de Pallas. C'est la confusion où Buffon trouva l'histoire de cette classe d'animaux qui lui avait donné, contre les méthodes et la nomenclature, une humeur qu'il exprime quelquefois trop vivement.

« Mais il renonça bientôt à cette prévention, et, dans son histoire des oiseaux, il se soumit tacitement à la nécessité où nous sommes tous de classer nos idées pour nous en représenter clairement l'ensemble. Aussi, quoique l'histoire des oiseaux n'ait point cette sévérité de critique, ni cette exactitude de détails qui règnent dans celle des quadrupèdes, elle forme un tout

beaucoup plus facile à saisir et plus agréable à lire. Elle fait le fond de tous les livres que l'on a écrits depuis sur le même sujet, et dont aucun n'offre encore, relativement à l'époque où il a été fait, autant de critique et d'exactitude que celui de Buffon.

« Ce qu'il a de plus faible, c'est son histoire des minéraux, parce que, séduit par les occasions fréquentes de s'y livrer à son goût pour les hypothèses, il ne s'aida point assez de la chimie, et négligea trop de suivre les progrès rapides que la minéralogie faisait par les travaux de Romé-de-l'Isle, de Bergmann, de Saussure, et par ceux de M. Haüy, qui commençait à faire prévoir dès-lors ce qu'il serait un jour.

Si le plan de Buffon, si la manière dont il en conçut et l'ordonnance générale et chaque article en particulier, étaient des choses nouvelles, le style dans lequel il traita de pareils sujets le parut encore davantage, et l'éleva bien plus audessus de tous les naturalistes qui l'avaient précédé. « L'historien de la nature, ce sont les expressions de Laharpe, est grand, fécond, varié, majestueux comme elle ; comme elle il s'élève sans efforts et sans secousses, comme elle il descend dans les plus petits détails, sans être moins attachant ni moins beau. Son style se plie à tous les objets, et en prend la couleur : sublime quand il déploie à nos regards l'immensité des êtres et les richesses de la création, quand il peint les révolutions, les bienfaits ou les rigueurs de la nature, orné quand il décrit, profond quand il analyse, intéressant quand il nous raconte l'histoire de ces animaux devenus nos amis et nos bienfaiteurs. »

Une noble simplicité fait le caractère principal du style de Buffon, même lorsqu'il s'élève le plus. On le retrouve également et dans les vues de la nature et dans l'histoire du serin et de l'oiseau-mouche, quelque différent que soit le coloris de ces morceaux. Jamais la plus légère nuance d'affectation et de faux goût n'altère cette beauté continue. Il ne semble peut-être quelquefois un peu uniforme que parce qu'il est toujours également beau. C'est au style de Bossuet que celui de Buffon me paraît le plus analogue à tous égards. Buffon a tracé l'histoire de la nature comme l'évêque de Meaux celle des empires.

La médecine est liée trop intimement à l'histoire naturelle pour que les écrits de Buffon n'ayent pas eu sur ses progrès une influence marquée. En traitant le premier dans son ensemble, avec autant de profondeur que de talent, l'histoire naturelle de l'espèce humaine et de ses variétés, il fit mieux connaître aux médecins le sujet sur lequel s'exerce leur art, que les livres d'anatomie et de physiologie, qui ne le montrent que sous quelques points de vue particuliers. En comparant partout l'organisation des animaux à celle de l'homme, il donna l'impul-

sion à l'étude de l'anatomie comparée, et en fit sentir toute l'importance. C'est de cette époque que datent vraisemblablement les progrès qu'a faits depuis cette science, fondement de la zoologie. La partie anatomique de l'histoire des quadrupèdes, traitée avec une exactitude et un soin remarquables, fut, il est vrai, rédigée par Daubenton, mais il ne fit en cela que remplir parfaitement les vues de Buffon. Elles ne le furent pas de même dans l'histoire des oiseaux par Guéneau de Montbeillard, dont le style pourrait quelquefois être pris pour celui de Buffon, si quelques nuances d'affectation ne le trahissaient, mais qui manquait tout à fait des notions positives d'anatomie nécessaires pour remplacer Daubenton.

Aucun système sur la génération n'est plus connu, plus célèbre, que celui de Buffon; aucun surtout n'a été développé d'une manière plus propre à séduire. La découverte des animalcules par Leeuwenhoek et Hartsoeker avait presque fait oublier l'axiome de Harvey, *omne vivum ex ovo*. On ne croyait plus pouvoir expliquer le plus intéressant, mais le plus profond mystère de la nature, la génération, que par l'intervention de ces atomes animés. Après s'être livré quelque temps aux observations microscopiques, alors en vogue, Buffon ne crut pas devoir regarder ces corps, d'une structure si simple, si variable, comme de véritables animaux. Il n'y vit que les parties infiniment déliées d'une matière organique, animée, universellement répandue dans toutes les substances animales ou végétales, qui sert également à leur nutrition, à leur développement et à leur reproduction. Il suppose (Suppl. tome XI) que cette matière organique pourrait bien n'être que la matière brute et passive elle-même, pénétrée dans toutes ses dimensions par l'élément vivifiant, le feu, la lumière, et rendue active et vivante par cette pénétration.

Cette matière, toujours active, ces *molécules organiques*, opèrent la nutrition et le développement des animaux, en pénétrant intimement, par une force particulière, la forme ou *moule intérieur* de leurs différentes parties, et en s'assimilant à ces parties.

Ce qui surabonde de cette matière, renvoyé de toutes les parties de l'animal ou du végétal dans un ou plusieurs réservoirs, sert à la reproduction.

La formation d'un nouvel être semblable au premier a lieu dès que cette matière organique, contenant des molécules analogues à toutes les parties de l'animal ou du végétal, se trouve déposée dans une matrice convenable.

Rassemblée par hasard autre part que dans une matrice, elle produit des êtres organisés différens. Telle est, suivant Buffon, l'origine des *tænia*, des ascarides, des animaux microscopi-

ques, etc. Il admet aussi des générations spontanées dans la destruction des matières végétales et animales. Les molécules organiques, libres, par la destruction, du moule intérieur qui se les était appropriées, si elles n'en trouvent pas aussitôt un autre, peuvent, en vertu de leur activité constante, en s'unissant à quelques parties de matière brute, former des êtres organisés de nature diverse, tels que vers de terre, champignons, animalcules, infusoires, insectes sépulcraux, etc. (*Voyez* Suppl. vol. XI).

Tantôt la matrice nécessaire au développement existe, de même que la matière organique, dans tous les individus qui alors peuvent se reproduire seuls; tantôt elle n'existe que dans un certain nombre, et alors les sexes sont distincts.

Dans ce dernier cas, la pénétration du fluide séminal des deux est une condition nécessaire à la conception.

Les molécules extraites des organes sexuels et destinées à la reproduction sont les seules qui ne puissent se pénétrer, étant seules essentiellement différentes : fixées les premières, elles servent aux autres de base.

La prédominance des molécules de l'un ou de l'autre sexe détermine celui du nouvel être.

Le superflu de la matière organique après la formation du fœtus forme son placenta, ses enveloppes.

La théorie de Buffon sur la génération fut combattue principalement par Haller, Bonnet, d'Agoty, Lignac, Spallanzani.

La simplicité de ce système, où l'on trouve quelque analogie avec les idées d'Hippocrate sur le même sujet, l'heureuse harmonie qu'il montre dans la reproduction de tous les êtres vivans, la facilité avec laquelle il permet de rendre raison des monstruosités, des ressemblances, des métis, etc., offrent certainement, indépendamment de l'art avec lequel il est présenté, un ensemble plus satisfaisant que la plupart de ceux qu'on a imaginés sur la génération. Il est pourtant impossible d'y voir autre chose qu'une ingénieuse hypothèse, dont certaines parties, comme ce qui concerne les productions anomales, les générations spontanées, sont tout à fait contraires à la saine physique. Après avoir épuisé toutes les suppositions, on en est revenu de nos jours à la doctrine des ovistes, qui paraît en effet la plus raisonnable. La génération paraît l'un des phénomènes où il convient le plus de se borner à l'observation des faits, sans se tourmenter pour pénétrer au-delà dans des mystères que la nature paraît s'être plu à dérober à notre inquiète curiosité.

Le goût des hypothèses dans les sciences physiques n'était point encore passé, comme il l'est aujourd'hui, quand Buffon commença d'écrire. Ce goût, qui naissait en lui du même fond d'imagination qui rend son style si brillant, et son antipathie

pour les méthodes de classification, sont les seuls reproches fondés qu'on puisse lui faire. Il ne parut pas d'abord, il faut en convenir, avoir bien saisi l'esprit des systèmes artificiels, tels que celui de Linné, qui n'ont vraiment pour but que de conduire à la connaissance du nom des espèces. C'est peut-être parce que Buffon s'était surtout occupé d'une partie de l'histoire naturelle où le nombre borné des êtres rend une pareille méthode moins indispensable, qu'il n'en reconnut pas toute l'importance. Il fut injuste envers Linné et ceux qui suivaient la même marche, dans son Discours sur la manière de traiter l'histoire naturelle, où, dans tout le reste, il montre tant de sagesse et de profondeur. On assure que ce fut par une idée de vengeance, que Linné donna à une plante le nom de *bufonia*, qui rappelle également, et le grand homme dont les critiques l'avaient blessé, et les crapauds (*bufo*) qui croassent dans les marais qu'habite cette plante. Les deux premiers naturalistes du monde finirent cependant par se rendre justice. Distingués par des qualités tout à fait différentes, la réputation de l'un n'a pu nuire à celle de l'autre.

Doit-on être surpris qu'au milieu de la masse étonnante de faits, d'observations exactes, dont Buffon a enrichi l'histoire naturelle, quelques erreurs de détails lui soient échappées. De courtes notes suffisent pour les rectifier, et indiquer les faits nouveaux : des tableaux de classification peuvent facilement suppléer au défaut de méthode, et la supériorité de l'ouvrage empêchera toujours ces additions de paraître autrement que comme de minces accessoires.

L'aigreur, la morgue avec laquelle quelques savans, étrangers surtout, du trop grand nombre de ceux qui ne connaissent en histoire naturelle que des catalogues systématiques, que des descriptions techniques, ont osé traiter Buffon, ne prouve que l'impuissance de s'élever à la hauteur de ses vues et de sa manière. Les travaux descriptifs sont à la portée de tout le monde ; chacun peut à son gré faire des espèces ou des genres. La nature n'a encore eu qu'un historien tel que Buffon : parmi ceux qui ont essayé de continuer son plan, M. de Lacépède seul s'est montré quelquefois son émule, dans l'histoire des reptiles et des poissons. On a reproché à Buffon son éloquence même, comme si, dans les sciences, il était nécessaire d'être sec et rebutant, comme si ce n'était pas les servir, que de les faire aimer.

Les catalogues d'histoire naturelle deviennent bientôt incomplets, et sont remplacés par d'autres. Le *Systema naturæ* de Linné lui-même est déjà presque perdu dans l'immensité des changemens et des additions. Les derniers ouvrages de ce genre sont toujours ceux qu'on préfère. La gloire d'un ouvrage histo-

rique marqué du sceau du génie est à la fois et plus populaire et plus durable. Malgré les progrès de la zoologie depuis Buffon, l'Histoire des animaux est dans toutes les mains, et subsistera comme fondement de la science, comme un monument inimitable de savoir et de talent, comme le tableau le plus vrai, le plus intéressant de la première classe des êtres animés.

Histoire naturelle générale et particulière, 1749-1788, 36 vol. in-4°.
Les 15 premiers (1749-1767) contiennent la Théorie de la terre, l'Histoire de l'homme et celle des quadrupèdes. - 7 autres (1774-1789) servent de supplément aux précédens. - L'Histoire des oiseaux comprend 9 vol. (1770-1783). - Celle des minéraux en forme 5.
Cette première édition, faites à l'imprimerie royale, est la plus estimée des naturalistes et des curieux à cause de la beauté des gravures.
Une autre édition in-4°. en 28 vol est également sortie des presses royales (1774 et années suiv.). Les supplémens ont été refondus dans le corps de l'ouvrage; mais la partie anatomique retranchée et l'imperfection des épreuves des figures, sont cause qu'on recherche peu cette édition.
L'Histoire des quadrupèdes ovipares et des serpens, par M. de Lacépède, 2 vol. in-4°. 1787-1789; l'*Histoire des poissons*, 5 vol. in-4°. 1799-1803, et celle des *cetacés* par le même, 1804, 1 vol. in-4°. font suite à ces deux éditions.
L'imprimerie royale a aussi donné une édition in-12 (1752 et années suiv.) de l'Histoire naturelle de Buffon. Elle est en 73 ou en 54 volumes suivant que la partie anatomique y est comprise ou non. Les continuations de Lacépède ont été imprimées dans le même format en 17 vol.
Les exemplaires de cette édition qui portent le titre d'*OEuvres complètes de Buffon*, diffèrent des autres dans l'arrangement des 13 premiers volumes et des 14 de supplémens.
Les généralités et l'histoire des quadrupèdes ont été réimprimées, à Amsterdam, 1766-1779, en 21 vol. in-4°., par les soins du professeur Allamand. Buffon a profité, dans ses supplémens, de beaucoup de bons articles ajoutés à cette édition.
L'édition faite à Deux-Ponts, 1785-1791, 54 vol. in-12, très-mal imprimée, n'a quelque valeur que parce que les planches sont coloriées.
Histoire naturelle générale et particulière, nouvelle édition, accompagnée de notes, etc., ouvrage formant un cours complet d'histoire naturelle, rédigé par Sonnini. Paris, 1798-1807, 127 vol. in-8°.
Les ouvrages de Buffon, avec notes et additions, forment les 64 premiers volumes de cette grande collection. Le reste comprend ses continuations, savoir : *Reptiles*, par M. Daudin, 8 vol. - *Mollusques*, par M. Denys-Montfort, 6 vol. - *Crustacées et insectes*, par M. Latreille, 14 vol. - *Poissons*, par M. Sonnini, 13 vol. - *Cétacés*, par le même, 1 vol. (Une grande partie de ces deux derniers ouvrages est empruntée de M. de Lacépède). - *Plantes*, par MM. Brisseau-Mirbel et autres, 18 vol. - *Des tables générales*, par M. Sue, forment les 3 derniers volumes.
Dans l'édition de Paris, 1799-1802, 76 vol. in-12, l'Histoire naturelle de Buffon se trouve disposée dans un nouvel ordre, par M. de Lacépède. Une table méthodique et synonymique des quadrupèdes et des oiseaux forme le 14e vol. Les 20 derniers comprennent les continuations de M. de Lacépède. Cette édition fait suite à la collection stéréotype de MM. Didot, dont quelques exemplaires portent le nom.
Cours complet d'histoire naturelle. Paris, 1799-1802, 80 vol. in-18.
Dans cette collection, dirigée par M. Castel, les ouvrages de Buffon,

abrégés et classés suivant le système de Linné, sont réduits à 26 volumes. Les autres comprennent : *Minéraux*, par M. Patrin, 5 vol. - *Poissons*, par M. Castel, 10 vol. - *Reptiles*, par MM. Sonnini et Latreille, 4 vol. - *Insectes*, par MM. Tigni et Brongniart, 10 vol. - *Coquilles, vers et crustacés*, par M. Bosc, 10 vol. - *Botanique*, par MM. de Lamarck et Mirbel, 15 vol.

Histoire naturelle de Buffon, réduite à ce qu'elle contient de plus instructif et de plus intéressant, par Bernardi. Paris, 1799, 11 vol. grand in-8°.

OEuvres complettes de Buffon. Paris, 1810, 34 vol. in-8°.

Cette édition, la plus complète, mais la plus mauvaise pour les gravures, n'a été tirée qu'à 300 exemplaires.

Collection des animaux quadrupèdes de Buffon, formant 362 planches coloriées, servant à toutes les éditions des OEuvres de cet auteur, etc., avec 2 tables. Paris, 2 vol in-4°.

Histoire naturelle des oiseaux par Buffon et Montbeillard Paris, imprimerie royale, 1771-1786, 10 vol. in-fol. et in-4°. avec 1008 planches coloriées.

Edition recherchée, dont les planches furent exécutées sous la direction de Daubenton le jeune, frère du collaborateur de Buffon. On estime surtout les exemplaires grand in-fol. le plus anciennement enluminés.

Il existe deux traductions allemandes de l'Histoire naturelle de Buffon. Elle a été traduite de même en anglais, en italien, en espagnol, en hollandais.

Statique des végétaux et analyse de l'air, etc., par Hales, traduite de l'anglais par Buffon. Paris, 1735, 1 vol. in-4°. - *Ibid.* 1780, 2 vol. in-8°. avec la *Statique des animaux*, traduite par Sauvages.

Traité des fluxions de Newton, trad. de l'anglais par Buffon. Paris, 1740, 1 vol. in-4°.

Il existe encore de Buffon différens Mémoires, sur des sujets de physique et d'agriculture, parmi ceux de l'Académie des sciences, et des Lettres à l'abbé Bexon, qui lui avait fourni des matériaux pour l'Histoire des oiseaux, recueillies, par M. François de Neufchâteau, dans le premier volume du Conservateur, 1800, 2 vol. in-8°. (MARQUIS)

BUHAHYLYHA BYNGEZLA, par corruption de *Abou Aly Jahya ibn Djazlah*, c'est-à-dire, Jean, père d'Ali et fils de Djazlah, est le nom d'un médecin qui renonça au christianisme, vers l'an 1073, pour embrasser la religion de Mahomet, et qui, aussitôt après cette apostasie, due aux soins d'un docteur motazélite, composa un livre pour attaquer l'Evangile et accuser les Juifs et Chrétiens d'avoir supprimé de leurs livres saints tous les passages qui pouvaient annoncer l'arrivée du prophète. Il passa la plus grande partie de sa vie à Bagdad, et mourut en 1099. On a sous son nom :

Tecouym el-abden fy tabdir el-insan.

Trad. en latin par Farraguth, médecin juif, sous le titre suivant :

Tacuini ægritudinum et morborum ferè omnium corporis humani, cum curâ earumdem. Strasbourg, 1532, in-fol.

Denhadj el-beyan fy ma y estemel el insan;

ouvrage qui n'a été ni traduit, ni publié. C'est un dictionaire des drogues. (A.)

BUHLE (Chrétien-Auguste), chirurgien à Brunswick, naquit, le 13 juillet 1734, à Léipzick, où son père était marchand. Après avoir servi dans les troupes prussiennes, avec lesquelles il assista à la bataille de Rosbach, il quitta l'état militaire en 1759, et vint à Hambourg, où il resta jusqu'en 1761, époque où le duc de Brunswick l'appela auprès de lui, et lui confia le service chirurgical de l'hospice de la ville. Son fils, Jean-Théophile Buhle, s'est rendu célèbre par de nombreux ouvrages philosophiques, et entr'autres par une excellente Histoire de la philosophie moderne, dont nous avons publié une traduction française (Paris, 1816, 6 vol. in-8°.). On a de lui :

Bemerkungen ueber verschiedene wichtige Gegenstaende der Wundarzney-Kunst, praktisch erlaeutert. Brunswick et Hildesheim, cahier I, 1782; cahier II, 1786, in-8°.

Ausfuehrliche Abhandlung ueber die Entstehung und Heilung veralteter Geschwuere in den untern Gliedmassen des menschlichen Koerpers. Brunswick, 1790, in-8°. (1.)

BUISSON (Mathieu-François-Régis) naquit, à Lyon, en 1776; il était cousin de Bichat, il fut son ami, son disciple et son collaborateur. Tout annonçait en lui le savoir et le talent; il avait fait d'excellentes études, et il était très-religieux ; il poussait même l'orthodoxie jusqu'à prétendre pouvoir démontrer anatomiquement que les femmes auraient accouché sans douleur, si notre grand-mère Eve n'eût, en mangeant une pomme, attiré le courroux céleste sur l'espèce humaine dont elle devint la tige par ce punissable méfait. Buisson était pourtant un très-bon physiologiste dans tous les points qui n'avaient pas de rapport avec les dogmes catholiques. Sa mort prématurée, en octobre 1804, affligea les amis des sciences qui avaient été à même d'apprécier son mérite et ses vertus. Il n'a laissé que sa thèse soutenue à la Faculté de médecine de Paris, et publiée sous ce titre :

De la division la plus naturelle des phénomènes considérés chez l'homme. Paris, an x (1802), in-8°.

Partant de l'idée que l'homme est « une intelligence servie par des organes », et disciple, en cela, de M. de Bonald, Buisson, scandalisé du langage très-peu spiritualiste, mais très-physiologique, que Bichat a parlé dans tous ses ouvrages, voulut combattre le mal qui, suivant lui, devait résulter de quelques expressions hardies échappées à cet homme célèbre. Il fit plus, il prouva que Bichat avait établi, entre le domaine respectif des deux vies, une ligne trop profonde de démarcation ; aux mots *vie animale*, *vie organique*, il substitua ceux de *vie active* et *vie nutritive*. Ces derniers sont seuls préférables à ceux que Bichat employait. On ne peut concevoir la vie sans activité ; un estomac qui digère n'est pas moins actif qu'un cerveau tourmenté par une idée triste. Buisson prétendait que l'action supposait la volonté ; il avait pris l'erreur de J.-J. Rousseau pour une

vérité sublime, en admettant, comme lui, que l'homme est *passif* quand il entend, et *actif* quand il *écoute*. On peut mettre cette opinion à côté de celle du rêveur qui nia le mouvement. On ne saurait trop s'étonner de voir que l'on semble s'être étudié à prendre, dans les écrits du citoyen de Genève, ce qu'il y a de plus faible. Buisson voulait aussi que l'on ralliât le goût et l'odorat à l'ensemble de la vie nutritive, et la vue, l'ouïe et le toucher à la vie active : en cela, il marcha encore sur les traces de l'auteur d'Emile, mais du moins avec plus de bonheur. Il plaçait le siége des passions dans le cerveau, et certes il avait raison, mais il niait l'influence organique, et, à proprement parler, le cerveau lui-même n'était, suivant lui, qu'un instrument matériel et central d'un agent invisible; il posa, par conséquent, en principe ce que d'autres mettaient en question. Son livre mérite d'être lu, il est du petit nombre de ceux qu'on lit avec plaisir, avec fruit même, parce qu'ils font penser.

Buisson a écrit la plus grande partie de l'anatomie descriptive publiée sous le nom de Bichat. Nous lui devons une excellente Notice biographique sur ce physiologiste célèbre. Son style était clair et très-pur, et plus d'une fois son illustre maître eut recours à sa plume. (s.)

BUKKY (Chrétien), médecin allemand, né, en 1676, à Dantzick, alla se faire recevoir docteur à Utrecht, après avoir étudié la médecin à Kœnigsberg et à Léipzick, parcourut ensuite l'Angleterre et la France, et revint enfin se fixer dans sa ville natale, où il mourut en 1705, laissant, suivant Charitius, les trois opuscules suivans:

Dissertatio de medicinâ stercorariâ. Utrecht, 1700, in-4°.
Dissertatio de atrophiâ totius corporis ex obstructione glandularum mesenterii ortâ. Dantzick, 1704, in-4°.
Dissertatio de hepate gallinæ maculatæ magno et ponderoso. Dantzick, 1704, in-4°. (z.)

BULLEYN (Guillaume), ecclésiastique et médecin anglais, naquit dans l'île d'Ely, vers le commencement du règne de Henri VIII. Wood prétend qu'il commença ses études à Oxford, et qu'il les termina ensuite à Cambridge : Aitkin assure, au contraire, que cette dernière Université fut la seule qu'il fréquenta. Quoi qu'il en soit, on ignore à quelle époque il embrassa la profession de médecin et prit le titre de docteur, car nous ne savons, des événemens de sa vie, que ce qu'il nous en apprend lui-même dans le cours de ses ouvrages. Il parcourut une partie de l'Angleterre et de l'Ecosse, en s'attachant principalement à y observer les productions de la nature. A son retour en Angleterre, il habita successivement Norwich, Blaxhall et Durham. Ce fut dans ce dernier endroit qu'il acquit le plus de réputation comme praticien. Ayant eu la douleur de perdre son protecteur, sir Thomas Hirton, gouverneur de la forteresse de Tinmouth, qui fut enlevé par une fièvre maligne, il vint à Londres, où, à peine arrivé, il se vit accusé, par le frère du défunt, d'avoir tué ce dernier. L'affaire fut portée devant le duc de Norfolk, et rien ne fut épargné pour le faire

condamner : cependant il parvint à prouver son innocence et à confondre la méchanceté de son ennemi. Celui-ci, implacable dans sa haine, aposta quelques scélérats pour l'assassiner; mais, voyant toutes ses tentatives inutiles, il le fit arrêter pour dettes, et le tint dans une prison, où il resta long-temps. Sa mort eu lieu le 7 janvier 1576. On a de lui les ouvrages suivans :

Government of health. Londres, 1548, in-8°. - *Ibid.* 1558, in 8°. - *Ibid.* 1562, in-8°.

Cet ouvrage, écrit partie en prose et partie en vers, est proprement un traité de diététique et de médecine populaires.

A regimen against the pleuresy. Londres, 1562, in-8°.

Bulwarke of defense against all sicknesse, soarnesse and woundes that doe dayly assault mankinde. Londres, 1562, in-fol. - *Ibid.* 1579, in-fol.

Bulleyn nous apprend qu'il composa cet ouvrage tandis qu'il était en prison. Il l'a divisé en cinq livres. Le premier intitulé *Livre des simples*, traite de la matière médicale, mais en grande partie d'après ce que les anciens en avaient dit. Cependant l'auteur y a souvent ajouté ce que sa propre expérience lui avait appris, et l'on y voit entr'autres que l'art du jardinage n'était point, à cette époque, aussi négligé, en Angleterre, qu'on se plaît à le dire. On trouve à la fin des gravures en bois de quelques plantes et d'instrumens de chirurgie. Bulleyn est le premier qui ait fait mention des eaux minérales de Buckstone. Dans le second, intitulé *Dialogue entre la santé et la maladie*, il donne le précis de ce que les écrivains anglais, ses prédécesseurs, avaient publié de mieux sur la chirurgie, et fait connaître la méthode que son frère Richard Bulleyn employait pour la cure de la pierre. Cette méthode consistait à administrer des apéritifs et des diurétiques, et à appliquer un emplâtre émollient sur la région lombaire. Le troisième livre contient une collection de formules, avec un précis du traitement de la maladie vénérienne par le gaïac. Le cinquième enfin traite de l'administration des purgatifs, de la saignée, du régime, des effets des passions, des signes pronostiques et d'une foule d'autres matières très-variées.

A dialogue both pleasounte and pietisull, wherein is a goodlie regiment against the fever pestilence, with a consolation and comfort against health. Londres, 1564, in-8°.

La médecine n'est qu'un accessoire dans cette production, où l'auteur traite d'un très-grand nombre d'objets, sans méthode, ni liaison; et sous la forme de dialogue; il y décrit les ravages qu'une maladie pestilentielle causa chez les Anglais en 1563. On voit qu'il a eu en vue d'imiter le décameron de Boccace, mais le discours roule presque toujours sur la morale ou sur la religion. (J.)

BULLIARD (Pierre), célèbre botaniste français, né, à Aubepierre, vers 1742, fit ses études à Langres, et conçut, dès sa plus tendre enfance, un goût décidé pour l'histoire naturelle. Il vint à Paris dans l'intention d'y suivre la carrière de la médecine, mais sa passion pour la botanique le détermina bientôt à changer de résolution, et à consacrer tous ses momens à l'étude des végétaux. Il a moins contribué aux progrès de cette science, qu'à en répandre le goût par ses ouvrages, dans lesquels le luxe est toujours sacrifié à l'utilité, et dont lui-même a dessiné et

gravé toutes les figures : ces ouvrages, qui n'ont guère d'autre mérite que celui de l'ordre et de la clarté, car on y trouve rarement décrites des espèces inconnues jusqu'alors, et plus rarement encore des idées théoriques nouvelles, sont intitulés :

Flora Parisiensis. Paris, 1774, 6 vol. in-8°.
Aviceptologie française, ou Traité général de toutes les ruses dont on peut se servir pour prendre les oiseaux. Paris, 1778, in-12. - *Ibid.* 1796, in-12.
Herbier de la France, ou Collection des plantes indigènes de ce royaume. Paris, 1780-1793, 151 cahiers in-fol.
On regrette que les six cent deux planches coloriées, qui ornent cet ouvrage, aient été dessinées sur une échelle un peu petite, car elles sont fort exactes.
Dictionnaire élémentaire de botanique. Paris, 1783, in-fol. - *Ibid.* 1797, in-8°. - *Ibid* 1799, in-8°. - *Ibid.* 1802, in-8°.
Les deux dernières éditions ont été entièrement refondues par le professeur Richard.
Histoire des plantes vénéneuses et suspectes de la France. Paris, 1794, in-fol. - *Ibid.* 1798, in-4°.
Histoire des champignons de la France. Paris, 1791-1812, in-fol.
Cet ouvrage, le plus complet à cette époque, a été surpassé depuis par celui du docteur Paulet. Bulliard y admet les deux sexes dans les champignons, et professe à cet égard une opinion semblable à celle que Palissot de Beauvois soutint un peu plus tard. (O.)

BUNCKEN (Chrétien), né à Hambourg, fit ses humanités avec éclat dans l'école de cette ville, et passa ensuite à Iéna, puis à Helmstaedt et à Giessen. Ce fut en 1650 qu'il obtint les honneurs du doctorat. L'année suivante, à son retour d'un petit voyage qu'il avait fait en France, il fut nommé professeur à Giessen, et, en 1652, on lui conféra le titre de médecin pensionné de Hambourg, où il mourut en 1659, laissant un fils unique, Hartwig Buncken, qui s'adonna également à la médecine, mais qui se noya en 1681 à Leyde, où il était allé étudier cet art. On a du père :

Dissertatio de rheumatico affectu. Iéna, 1649, in-4°.
Dissertatio de febre ardente. Iéna, 1649, in-4°.
Speculum optimi medici ex conditionibus legitimis exhibitum. Giessen, 1651, in-4°. (J.)

BUNON (Robert), dentiste célèbre, né, à Châlons-sur-Marne, le 1er mai 1702, fut reçu à Saint-Côme en 1739, et mourut, à Paris, le 25 janvier 1748. Les trois ouvrages suivans, qu'il a publiés, ont contribué beaucoup aux progrès de son art :

Dissertation sur le préjugé très-pernicieux concernant les maladies des yeux qui surviennent aux femmes grosses. Paris, 1741, in-12.
L'auteur démontre que l'évulsion des dents canines ne présente pas plus de danger que celle des autres, et que les nerfs de ces dents n'ont rien de commun avec l'œil, comme le croit encore aujourd'hui le vul-

gaire. Il prouve aussi, contre l'opinion du peuple, qu'il n'y a pas de danger pour les femmes enceintes à se faire arracher une dent, lorsque la douleur les y oblige.

Essai sur les maladies des dents où l'on propose de leur procurer une bonne conformation dès l'enfance. Paris, 1743, in-12.

Bunon indique la marche que suit la nature dans le développement des dents de la première et de la seconde dentition, et soutient que les premières dents ne sont pas dépourvues de racines, mais que l'absorption détruit celles-ci à mesure que les dents de remplacement se développent. Il a établi une distinction entre la carie et l'érosion des dents.

Expériences et démonstrations pour servir de suites et de preuves à l'Essai sur les maladies des dents. Paris, 1746, in-12.

Suite d'observations sur les maladies des dents, et en particulier sur leur érosion, recueillies en présence des commissaires désignés par l'Académie de chirurgie. (J.)

BUONACORSI (Barthélemy), appelé en latin *Bonacursius*, médecin de Bologne, prit le bonnet de docteur, en 1618, dans l'Université de cette ville, y enseigna ensuite la logique, et devint plus tard professeur extraordinaire de médecine pratique. On a de lui :

Tractatus de præservatione et curatione pestis. Bologne, 1630, in-4°.

Theorica medicina in tabulis digesta cum aliquot consultationibus. Bologne, 1732, in-4°.

Della natura de' polsi. Bologne, 1645, in-4°. - *Ibid.* 1647, in-4°.

De humano sero, seu de urinis liber. Bologne, 1650, in-4°.

De malis externis opusculum. Bologne, 1656, in-4°. (O.)

BUONACOSSA (Hercule), de Ferrare, pratiqua la médecine à Bologne vers le commencement du seizième siècle. Il la professa aussi avec distinction dans sa ville natale. Sa famille était originaire de Mantoue. On a de lui :

De affectu quem Latini tormina appellant, ac de ejusdem curandi ratione juxtà Græcorum dogmata. Bologne, 1552, in-4°.

De humorum exuberantium signis ac serapiis, medicamentisque purgatoriis opportunis, liber : accesserunt quoque varia auxilia experimento comprobata ad varias ægritudines profligandas ; de compositione theriacæ cum ejus substitutis nuper Bononiæ inventis ; de modo præparandi aquam ligni sancti ; de curatione catarrhi, sive distillationis. Bologne, 1553, in-4°.

De curatione pleuritidis, ex Hippocratis, Galeni, Aetii, Alexandri Tralliani, Pauli Aeginetæ, Philothei monumentis deprompta. Bologne, 1553, in-4°. (J.)

BUONAFEDE (François), de Padoue, où il vint se fixer après avoir pratiqué pendant quelque temps la médecine à Rome, fut, en 1533, investi, dans la première de ces deux villes, de la chaire de botanique que le sénat de Venise venait d'y instituer cette même année. Ses émolumens furent portés peu à peu de cent vingt à cent quatre-vingts florins, somme sur laquelle il fallait prélever les dépenses nécessaires pour se procurer les

végétaux dont il avait besoin pour ses démonstrations. Le sénat de Venise ne tarda pas à sentir qu'une pareille disposition ne pouvait se maintenir, et, le 30 janvier 1545, il décréta l'établissement, à Padoue, d'un jardin public, dont l'intendance fut confiée, l'année suivante, à Louis Anguillara, qui conserva ce poste jusqu'en 1561. Buonafede quitta sa chaire en 1557, et mourut l'année suivante, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il n'a publié qu'un petit traité, intitulé :

De curâ pleuritidis per venæsectionem, adversus Cœlium Ticensem, pontificis Clementis VII medicum. Venise, 1533, in-4°. (J.)

BUONANNI (Philippe), physicien assez célèbre, vint au monde, à Rome, le 7 janvier 1638, fit ses humanités chez les Jésuites, et prit, en 1654, l'habit de l'ordre. Il professa d'abord les mathématiques à Rome, mais bientôt on l'envoya enseigner la jeunesse à Orvieto, puis à Ancone. Son goût pour l'histoire naturelle se développa dans cette dernière ville, où il forma une collection considérable de coquilles. En 1676, il fut nommé archiviste à Rome, puis recteur du Collége des maronites, et, en 1698, directeur du célèbre cabinet de Kircher, qu'il enrichit, et dont il classa les objets avec beaucoup d'ordre. Il mourut le 30 mars 1725. Grand partisan de la doctrine des péripatéticiens, il soutint avec force la cause des générations équivoques contre Rédi et Malpighi. Parmi ses ouvrages, nous ne citerons que les suivans, les seuls qui aient droit de nous intéresser ici :

Ricreazione dell' occhio e della mente sull' osservazion delle chiocciole. Rome, 1681, in-4°. - Trad. en latin, par l'auteur lui-même, *Ibid.* 1684, in-4°.; *Ibid.* 1709, in-4°.

L'édition italienne est ornée de quatre cent cinquante figures. La traduction latine en contient cent de plus.

Observationes circà viventia, quæ in rebus non viventibus reperiuntur, cum micrographiâ curiosâ. Rome, 1691, in-4°.

Il y a quarante planches dans cet ouvrage, dont l'auteur s'élève contre l'ame sensitive accordée aux plantes par Rédi.

Musæum Collegii Romani Kircherianum. Rome, 1709, in-fol. (J.)

BUONFIGLI (Onufrio), né, à Livourne, d'une famille originaire de Cagliari, fit ses études en Allemagne, s'établit en Pologne, fut d'abord pensionné par la ville de Cracovie, et devint enfin médecin du roi. L'Académie des Curieux de la nature se l'associa en 1718. Outre quelques Observations éparses dans le recueil de cette compagnie, il a publié :

Dissertationes de plicâ polonicâ, de peste et ejus contagio, et de abusu chinæ in curâ febrium putridarum ac malignarum. Cracovie, 1720, in-8°.

Collection de trois opuscules qui avaient déjà paru séparément, le premier à Breslau en 1712. (Z.)

BURCHELATI (Barthélemi), né, dans les états de Trévise, vers l'année 1548, étudia successivement dans plusieurs Universités d'Italie, et finit par prendre le bonnet de docteur en médecine à Padoue en 1572. A son retour dans sa patrie, il ne tarda pas à être chargé d'enseigner l'art de guérir, et mourut le 29 septembre 1632. Il institua, en 1585, une Académie *de' cospiranti*, qui ne s'occupait que de littérature. Ses ouvrages, dont plusieurs sont estimés, ont pour titres:

Tirocinia poetica. Padoue, 1577 et 1578, 2 vol. in-4°.
Trattato degli spiriti di natura secondo Aristotele e Galeno. Trévise, 1591, in-4°.
Charitas, sive convivium dialogicum septem physicorum. Trévise, 1593, in-4°.
Recherches curieuses et savantes sur les mets des anciens et sur le luxe qu'ils déployaient dans leur repas.
Commentariorum memorabilium multiplicis historiæ Tarvisinæ locuples promptuarium. Trévise, 1616, in-4°.
On trouve dans cet ouvrage des matériaux précieux pour l'histoire de Trévise.
Mediolanum sive itinerarium Hieronymi Bononii senioris Tarvisinii, carmen epicum. Trévise, 1626, in-4°. (o.)

BURCKHARD (Jean-Henri), né, en 1676, à Sulzbach, obtint le doctorat en 1700, fut nommé médecin du duc de Brunswick, et mourut, le 3 mai 1738, à Wolfenbuttel. On a de lui:

Epistola ad Leibnizium, quâ characterem plantarum naturalem, nec a radicibus, nec ab aliis partibus plantarum minus essentialibus peti pósse ostendit. Wolfenbuttel, 1702, in-4°.- Helmstaedt, 1750, in-8°.
Le but principal de l'auteur est de prouver, contre Gakenholz, qu'on ne doit pas chercher les caractères des genres dans les racines des plantes, non plus que dans les feuilles, mais qu'il faut les aller puiser dans les parties les plus essentielles de la fleur, qui sont les étamines et les pistils. On voit d'après ce court exposé que Burckhard entrevit les principes fondamentaux de la botanique, et posa les premières bases du système que Linné développa ensuite avec un art admirable. Heister, en publiant la seconde édition de cette Lettre, y joignit une fort longue préface dans laquelle il s'attacha principalement à faire voir que le botaniste suédois ne pouvait pas être considéré comme l'inventeur de la méthode sexuelle, mais que la première idée lui en avait été fournie par l'écrit de Burckhard. En effet celui-ci avait déjà remarqué les rapports qui existent si souvent entre les divisions de la corolle et le nombre des étamines, la différence de longueur de celles-ci dans les plantes didynames et tétradynames, leur coalition dans les légumineuses et les malvacées; mais il ne sut pas tirer parti de ses aperçus ingénieux, et il continua de tomber dans l'erreur des anciens botanistes qui croyaient à la nécessité d'établir une ligne de démarcation entre les herbes, les arbrisseaux et les arbres. Si la force de l'habitude lui fit ainsi sacrifier les caractères qu'il avait lui-même reconnus les plus essentiels, aux différences accidentelles du port et de l'habitude extérieure, l'espèce de prévision qu'il eut du système sexuel n'ôte rien à Linné du mérite qu'il eut de concevoir et d'exécuter le plan de cette ingénieuse classification. (1.)

BURCKHARD (Jean-Rodolphe), fils d'un bourguemestre de Bâle, naquit dans cette ville le 29 juin 1637, et y mourut le 9 février 1687. Dès qu'il eut terminé ses études, il fit un voyage en France et en Italie. A son retour, en 1660, il prit le titre de docteur. L'année suivante, il obtint une chaire de mathématiques. L'Académie le nomma professeur d'anatomie et de botanique en 1664, de médecine théorique en 1667, et de médecine pratique en 1685. On ne connaît de lui que quatre opuscules insignifians :

Dissertatio de melancoliâ. Bâle, 1660, in-4°.
Dissertatio de dysenteriâ. Bâle, 1660, in-4°.
Dissertatio sistens positiones mathematicas. Bâle, 1661, in-4°.
Dissertatio de morbo Hungarico. Bâle, 1661, in-4°. (J.)

BURCKHARDI (Christophe-Martin), médecin de Kiel, devint professeur extraordinaire dans l'Université de cette ville en 1708, et fut nommé, huit ans après, professeur ordinaire à Rostock, où il mourut le 14 décembre 1741, laissant :

Theses selectæ de medicinâ in genere. Kiel, 1700, in-4°.
Dissertatio de morbis magicis. Kiel, 1704, in-4°.
Dissertatio de secretione humorum in genere. Kiel, 1709, in-4°.
Dissertatio de secretione bilis. Kiel, 1710, in-4°.
Dissertatio de naturâ et usu bilis. Kiel, 1711, in-4°.
Dissertatio de naturâ et de specie humanâ. Kiel, 1722, in-4°.
Dissertatio de principio movente in animalibus. Kiel, 1723, in-4°.
Dissertatio prima de animâ brutorum. Kiel, 1723, in-4°. - *Secunda*, *Ibid*. 1724, in-4°.
Dissertatio de partu difficili. Kiel, 1726, in-4°.
Tractatus de animâ plantarum et brutorum. Kiel, 1726, in-6°.
Tractatus de animâ humanâ. Kiel, 1726, in-8°.
Meditatio de principio movente primo in animatis. Kiel, 1726, in-8°.
Dissertatio de demonstrandi ratione in arte medicâ. Kiel, 1726, in-4°.
Dissertatio de medendi ratione per præsidio diætetico. Kiel, 1726, in-4°.
Dissertatio de tumoribus scirrhosis. Kiel, 1727, in-4°.
Programma de chirurgiæ notitiâ medico necessariâ. Kiel, 1727, in-4°.
Dissertatio de scorbuto maris Balthici accolis non endemico. Kiel, 1735, in-4°. (J.)

BURDACH (Charles-Frédéric), actuellement professeur de médecine à l'Université de Kœnigsberg, est né, en 1776, à Léipzick, où il a obtenu le doctorat en 1800, et où il est devenu professeur extraordinaire en 1806. Nous connaissons de lui :

Dissertatio de apoplexiâ per epilepsiam solutâ. Léipzick, 1798, in-4°.
Commentarii in Hippocratis L. I de morbis epidemicis. Léipzick, 1798, in-4°.
Dissertatio inauguralis scriptorum de Asclepiade index. Léipzick, 1800, in-4°.
Asklepiades und John Brown, eine Parallele. Léipzick, 1800, in-8°.

Propaedeutik zum Studium der gesammten Heilkunst; ein Leitfaden akademischer Vorlesungen. Léipzick, 1800, in-8°.

Realbibliothek der Heilkunst, oder Darstellung der Fortschritte der praktischen Arzneykunst und Wundarzneykunst im neunzehnten Jahrhunderte. Léipzick, 1803, in-8°.

Journal qu'il a commencé avec J.-C.-F. Leune, mais qui n'a pas été continué.

Die Diaetetik fuer Gesunde, wissenschaftlich bearbeitet. Liépzick, 1805, in-8°.

Handbuch der neuesten Entdeckungen der innern und aeussern Heilmittellehre, nebst einer Abhandlung ueber die Principien derselben. Léipzick, 1805, in-8°.

Beytraege zur naeheren Kenntniss des Gehirns, in Hinsicht auf Physiologie, Medicin und Chirurgie. Léipzick, 1806, 2 vol. in-8°.

Die Lehre vom Schlagflusse, seiner Natur, Erkenntniss, Verhuetung und Heilart, nach neuen Ansichten bearbeitet. Léipzick, 1806, in-8°.

Nachtrag zu dem Dispensatorium fuer die Koenigl. Saechsischen Lande. Léipzick, 1807, in-8°.

Quæstionum de naturâ causticorum specimen. Léipzick, 1807, in-4°.

System der Arzneymittellehre. Léipzick, tome I, 1807; tome II, 1808; tome III, 1809, in-8°. - *Ibid.* 1817-1819, 4 vol. in-8°.

Neues Receptaschenbuch fuer angehende Aerzte, oder Anleitung zur Verordnung der vorzueglichsten Arzneymittel, in alphabetischer Ordnung, durch Formeln erlaeutert. Léipzick, 1807, in-8°.

Handbuch der Pathologie. Léipzick, 1808, in-8°.

Literatur der Heilwissenschaft. Gotha, 1810-1811, 2 vol. in-8°.

Physiologie. Léipzick, 1810, in-8°.

Ueber Waisenpflege, zunaechst in Beziehung auf Koenigsberg. Kœnigsberg, 1816, in-8°.

Berichte von der Kœnigl. anatomischen Anstalt zu Koenigsberg. Kœnigsberg, 1818, in-8°.

Ueber die Aufgabe der Morphologie. Kœnigsberg, 1818, in-8°.

Vom Baue und Leben des Gehirns. Kœnigsberg, 1819, in-4°.

Il a traduit en allemand la *Pharmacia rationalis* de P.-J. Piderit (Léipzick, 1806, in-8°.). (J.)

BURDACH (Daniel-Chrétien), né à Kahle, près de Guben, dans la Basse-Lusace, en 1739, mourut, le 5 juillet 1777, à Léipzick, où il pratiquait la médecine depuis l'époque de sa réception. On connaît sous son nom deux opuscules intitulés:

Dissertatio de vi aeris in sono. Léipzick, 1767, in-4°.

Dissertatio de læsione partium fœtûs nutritioni inservientum, abortûs causâ. Léipzick, 1768, in-4°.

Il a traduit en allemand le Traité des maladies des femmes en couches de Joseph Raulin (Léipzick et Amsterdam, 1773, in-8°.), les Observations de médecine du même écrivain (Presbourg, 1776, in-8°.), et l'Essai sur l'abus des règles générales d'André Levret (Léipzick, 1776, in-8°.). (J.)

BURETTE (Pierre-Jean), fils d'un habile musicien de Nuits, vint au monde, à Paris, le 21 novembre 1665. Son père, qui s'était trouvé fort heureux de posséder un talent supérieur sur la harpe, ne négligea pas de lui enseigner la musique qui pouvait lui être un jour d'une grande ressource, et dans la-

quelle il fit rapidement des progrès remarquables. En effet, dès l'âge de huit ans, l'habileté avec laquelle il jouait de l'épinette, lui attira la faveur de Louis XIV, et bientôt les courtisans, peuple singe du maître, le recherchèrent avec tant d'empressement, malgré sa jeunesse, qu'à peine pouvait-il suffire au nombre des écoliers qui se présentaient. Cependant un succès aussi extraordinaire ne put éteindre en lui le goût des belles-lettres. Une partie du produit de ses leçons lui servait à acheter des livres, avec le secours desquels il parvint, par son assiduité et son travail, à apprendre le grec et le latin. Dégoûté alors de l'état que son père voulait lui faire embrasser, et portant ses vœux vers une profession plus relevée, il obtint, à dix-huit ans, d'aller faire ses humanités au Collége d'Harcourt, d'où il sortit pour passer aux écoles de médecine. La Faculté de Paris lui accorda le doctorat en 1690, et deux ans après on lui confia la direction de l'hôpital de la Charité, à la tête duquel il demeura pendant près de trente-cinq ans sans interruption. En 1698, il accepta une chaire de matière médicale; il devint, en 1703, professeur de chirurgie latine; en 1705, élève de l'Académie des inscriptions; en 1710, professeur de médecine au Collége royal; en 1711, associé de l'Académie; en 1715, pensionnaire de cette société et censeur royal, et, en 1716, rédacteur du Journal des savans. Dès que Burette fut attaché à l'Académie, il ne cessa de travailler à payer son tribut à cette illustre compagnie, sans s'écarter toutefois de l'art auquel il s'était spécialement consacré. C'est ainsi qu'il se livra d'abord à des recherches sur la gymnastique des anciens, et sur les différens exercices dont elle se composait, considérés comme une branche de l'hygiène, puis à des considérations d'une tout autre nature sur le caractère particulier de la musique ancienne. Partout, dans ces travaux, il déploya la plus vaste érudition, jointe à une connaissance approfondie du sujet; mais si ses travaux sur les exercices orchestriques et palestriques des anciens laissent peu de chose à désirer, on n'en peut pas dire autant de ses Mémoires sur la théorie musicale des Grecs, qui, malgré tous ses efforts, nous serait encore inconnue sans les écrits de l'abbé Roussier. Une mort douce termina sa longue carrière le 19 mai 1747, et Freret prononça son éloge, qui a été inséré dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions. Nous avons dû nous étendre peu sur ses titres à la célébrité, qui n'ont point de rapport à l'art qu'il professait; nous aurions même pu l'omettre ici, en ne le jugeant que sous le point de vue médical, car il n'a guère écrit que sur la littérature, et à peine les thèses suivantes, qui ont été soutenues sous sa présidence, méritent-elles qu'on en arrache les titres à l'oubli.

Ergò a solâ partium structurâ, corporis humani functiones ? Resp. J.-M. Berthold. Paris, 1691, in-4°.
Non ergò refusa in sanguinis alveum pinguedo cedit in corporis nutrimentum. Resp. O. Bougourd. Paris, 1733, in-4°.
Ergò canalis intestinorum, glandula primaria. Paris, 1741, in-4°.
Ergò dum cor contrahitur dilatantur arteriæ coronariæ : Resp. T. Baron. Paris, 1741, in-4°.
Dialogue de Plutarque sur la musique. Paris, 1735, in-4°.
C'est dans la collection des Mémoires de l'Académie des Inscriptions qu'ont été insérés tous les opuscules de Burette. Celui que nous venons de citer a seul été imprimé à part. (O.)

BURGGRAV (Jean-Ernest), médecin de Neustadt, dans le Palatinat, florissait au commencement du dix-septième siècle. Partisan de la doctrine et des rêveries de Paracelse, il a publié plusieurs ouvrages remarquables uniquement par la bizarrerie des idées qui y sont exposées, et dont voici les titres :

Balneum Dianæ, seu magnetica priscorum philosophorum clavis. Leyde, 1600, in-8°.
De electro philosophorum magico-physico. Leyde, 1611, in-8°.
Biolychnium et cura morborum magnetica ex Paracelsi Mummiâ. Franeker, 1612, in-8°. - *Ibid.* 1629, in-8°.
Achilles Panoplus redivivus seu panoplia physico-vulcuna in prœlio philoplos in hostem educitur sacer et inviolabilis. Amsterdam, 1612, in-8°.
Biolychnium seu lucerna cum vitâ ejus, cui accensa est mystice vivens jugiter; cum morte ejusdem expirans, omnes affectus graviores prodens. Leyde, 1610, in 8°. - Francfort, 1630, in-8°.
Introductio in vitalem philosophiam et morborum astralium et materialium curationem. Francfort, 1623, in-4°. - Hanovre, 1643, in-4°.
Septimana philosophica. Francfort, 1620, in-4°. (O.)

BURGGRAV (Jean-Philippe), médecin allemand, fils d'un apothicaire de Darmstadt, vint au monde le 19 février 1673, étudia la médecine à Giessen, Iéna et Leyde, fut reçu docteur en 1694, et obtint la place de médecin pensionné de sa ville natale, en 1703. Au bout de trois ans, il alla fixer sa résidence à Francfort-sur-le-Mein, où il devint médecin de la province de Mayence, et mourut, en 1746, laissant :

Dissertatio de malo sinensi aureo. Leyde, 1694, in-4°.
Libitina ovas fatis Hygieæ, seu de medicæ artis æque ac medicorum præcipuis fatis, dissertatio epistolica. Francfort-sur-le-Mein, 1701, in-8°.
Jatrice omnium lethique curiosa, seu de morte ejusque presensione. Francfort-sur-le-Mein, 1706, in-8°.
On a encore de lui une *Epistola de automatismo plantarum* en tête du *Botanicum quadripartitum* (Francfort, 1707, in-4°.) de Simon Pauli, et une *Dissertatio de difficili pariter ac jucundo medicinæ studio* en tête des *Institutiones medicinæ* de Boerhaave (*Ibid.* 1710, in-4°.). (J.)

BURGGRAV (Jean-Philippe), fils du précédent, avec lequel il a été confondu par Carrère et par plusieurs autres bibliographes, vint au monde à Darmstadt, le 1er septembre 1700. A l'âge de dix-huit ans, ses parens l'envoyèrent à Iéna pour y

faire ses études, qu'il termina ensuite à Halle. Aussitôt après, il se rendit à Francfort, puis à Leyde, où il prit le bonnet doctoral, en 1720, et revint enfin à Francfort. Ce fut en cette ville qu'il passa le restant de ses jours, dont il partagea l'emploi entre les travaux du cabinet et la pratique de l'art de guérir. Le margrave de Brandebourg-Culmbach lui offrit, en 1737, la place de premier médecin, qu'il eut le courage de refuser. Sa mort date du 5 juin 1775. Il a laissé :

Dissertatio de methodo medendi, pro climatum diversitate, variâ instituendâ. Leyde, 1724, in-4°.

De existentiâ spirituum nervosorum, eorumque verâ origine, indole, motu, effectibus et affectibus in corpore humano vivo, sano et ægro, commentatio medica, viro clarissimo A.-O. Goelicke opposita. Francfort-sur-le-Mein, 1725, in-4°.

Vertheidigter Beweis von der Wirklichkeit der Nervengeister, denen Einwuerfen Hrn. D. Ursini Wahrmundi entgegengesetzt. Francfort-sur-le-Mein, 1727, in-4°.

Spiritus nervosus, immerens exul, restitutus, ac ab iniquis imputationibus viri clarissimi A.-O. Gœlicke absolutus. Francfort-sur-le-Mein, 1727, in-4°.

Annotationes ad H. Conringii librum de habitûs corporum germanicorum antiqui et novi caussis. Francfort-sur-le-Mein, 1727, in-8°.

Lexicum medicum universale, omnium verborum, præcipuè vero rerum, ad medicinam et disciplinas illi famulantes spectantium, explicationem systematicam exhibens, ita ut tam terminorum technicorum, quam imprimis ipsorum rerum in physicâ, etc., cum cautelis et observationibus selectissimis occurrentium, potissima momenta, ordine alphabetico, exhibeantur. Francfort, 1733, in-fol.

Il n'a paru que le premier volume, contenant les lettres A et B.

Bedenken von dem Geschaeft der Erzeugung, insonderheit einer Frucht in der andern, in dem dreyfachen Reiche der Natur, bey Gelegenheit der vermeynten Geburt, so ein Maedgen 17 Monat alt, zu Darmstadt sollte gebohren haben, welche zugleich umstaendlich erzaehlet und umstaendlich erklaeret wird. Francfort-sur-le-Mein, 1737, in-4°.

Bedenken von dem Gehalt und denen Kraeften des Fachinger Sauerwassers, ohnfern der Stadt Dietz; samt beygefuegten einigen anderen kurzen Gutachten. Francfort-sur-le-Mein, 1749, in-8°.

De aere, aquis et locis urbis Francofurtanæ ad Moenum, commentatio : accessit disquisitio de origine et indole animalculorum spermaticorum. Francfort-sur-le-Mein, 1751, in-8°.

Auserlesene medicinische Faelle und Gutachten. Francfort-sur-le-Mein, 1784, in-8°.

Burggrav a publié, en outre, différens Mémoires dans les *Breslauer Sammlungen*, les Actes de l'Académie de Berlin, ceux des érudits de Leipzick, ceux de l'Académie des Curieux de la nature, et le commerce littéraire de Nuremberg. (J.)

BURGHART (Godefroy-Henri) naquit à Reichenbach, en 1705, le 5 juillet. Il était fils d'un médecin, qui l'envoya, en 1725, chez un apothicaire de Friedland, petite ville située sur les frontières de la Bohême, afin qu'il s'y mît au courant des manipulations chimiques. Au bout d'un an, il revint dans sa patrie, où il fut confié aux soins d'un chirurgien qui avait beau-

coup d'occupation. Lorsque ses parens le crurent suffisamment préparé, ils le firent partir pour Francfort-sur-l'Oder, où le titre de docteur lui fut conféré vers la fin de l'année 1730. Après avoir mené pendant plusieurs années une vie presque errante, il obtint du roi Frédéric, en 1743, une chaire de mathématiques et de physique au collége de Brieg. Bientôt le roi de Prusse le chargea d'aller examiner les mines de Reichenstein et de Pilberberg, pour aviser aux moyens de les améliorer et d'en accroître le produit. Dès qu'il se fut acquitté de cette commission importante, il revint à Bricg, dans l'intention d'y reprendre ses fonctions enseignantes, et il y mourut vers l'an 1776. On a sous son nom :

Dissertatio de termino pubertatis ad princip. institut. quib. mod. tutela finitur. Francfort-sur-le-Mein, 1730, in-4°.

Iter Sabothicum, das ist Beschreibung einiger A. 1733 *und die folgende Jahre auf den Zotenberg gethanen Reisen, wodurch sowohl die naturliche als historische Beschaffenheit dieses in Schlesien so bekannten und beruehmten Berges der Welt vor Augen geleget wird.* Breslau et Léipzick, 1736, in-8°.

Wohleingerichtete Destillirkunst, welche in den ersten Theil von Ab-und Eintheilung, Werkzeugen, allgemeinen Arbeiten, und alle dem, was diese Kunst ueberhaupt angehet, genugsame Nachricht giebt; in dem andern Theile aber in beynahe zwey hundert Processen, die Bereitung verschiedener distillirter Waesser, Brandeweine, Aquavitae, Rossolis, etc., deutlich vortraegt; und endlich in dem dritten Theile in vierzig Processen von Einmachen mit Zucker, etc., einigen Unterricht mittheilt, Breslau, 1736, in-8°. - *Ibid.* 1747, in-8°. - *Ibid.* 1754, in-8°. - *Ibid.* 1781, in-8°.

Schreiben an D. B.-L. Tralles, worinn die Nothwendigkeit und Nutzbarkeit des Aderlassens bey den Blattern, durch mancherley Erfahrungen bestaetigt wird. Breslau, 1736, in-8°.

Medicorum Silesiacorum satyræ, quæ varias observationes, casus, experimenta ex omni medicinæ ambitu exhibent. Léipzick, 1736 - 1742, in-8°.

Historisch-physicalisch-und medicinische Abhandlung von den warmen Boedern bey Land-Ecke der Kœnigl. Preuss. zum Herzogthume Schlesien gehoerigen Grafschaft Glatz gelegen. Breslau, 1744, in-4°.

Neue Zusaetze zu der wohleingerichteten Distillirkunst. Breslau et Léipzick, 1748, in-8°.

Medicinisch-und chemische Abhandlung von Seignettischen Salze. Breslau et Léipzick, 1749, in-8°.

C'est une traduction allemande, mais considérablement augmentée, du traité que Germain-Frédéric Teichmeyer avait publié autrefois, à Iéna, en latin, sur le même sujet.

Jacobi a Mellen, Lubecensis, series regum Hungariæ e nummis aureis, das ist eine Reihe Ungarischer Koenige aus goldnen Muenzen. Breslau et Léipzick, 1750, in-4°.

C'est une traduction du latin, enrichie d'annotations nombreuses, et dans laquelle l'histoire des rois de Hongrie a été poussée jusqu'au temps du traducteur.

Sendschreiben betreffend einen zweyleibigen sonderbar gestalteten Mann Siegfr-Antonio Marinelli, aus Cremona, und eine kuenstliche junge Positur-Macherin, desgleichen verschiedene andere in die Natur-

geschichte Schlesiens und in die Arzneykunst einschlagende lesenswuerdige Sachen. Francfort-sur-l'Oder, 1752, in-8°.
Gruendliche Nachricht von einem neuerlich gesehenen Hermaphroditen. Breslau, 1763, in-4°.
Burghart a traduit en allemand le Traité des maladies vénériennes de Boerhaave (Breslau et Leipzick, 1753, in-8°.). (J.)

BURLET (Claude), né à Bourges, en 1644, reçu médecin à Paris, en 1692, et admis, en 1699, parmi les membres de l'Académie des sciences, fut attaché successivement à la personne du roi d'Espagne et du dauphin de France, et mourut le 10 août 1731. On a de lui plusieurs dissertations :

Non ergò diversæ pro diversis regionibus medendi leges. Paris, 1691, in-4°.
Ergò ab aquæ glacialis potu raucitas. Paris, 1692, in-4°.
Ergò interioris corporis humani infida cognitio ex anatome. Paris, 1693, in-4°.
Il est auteur aussi de quelques Mémoires imprimés parmi ceux de l'Académie des sciences. (Z.)

BURMANN (Jean), fils d'un théologien assez distingué d'Utrecht, François Burmann, et issu d'une famille dont plusieurs membres se sont fait un nom dans la république des lettres, naquit à Amsterdam, le 26 avril 1706, mourut en 1780, embrassa la carrière de la médecine, alla, en 1722, faire ses études à Leyde, et enseigna la botanique à Amsterdam, où il avait été nommé professeur en 1738, à la mort de Ruysch. C'était un homme très-savant et doué d'un excellent esprit de critique, qui n'épargna rien pour augmenter les richesses du jardin confié à sa direction. En 1740, il devint membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de Dioscoride II. La science des végétaux lui a quelques obligations, en ce qu'il tira de l'oubli des ouvrages importans qui auraient pu être perdus, sans le soin qu'il prit de les faire imprimer. Aussi, quoiqu'il n'ait rien produit de son propre fond qui mérite de fixer l'attention, Linné a-t-il cru moins payer la dette de la reconnaissance que faire un acte de justice, en donnant son nom à un genre de plantes (*burmannia*), de la famille des broméloïdes. On a de lui :

Dissertatio de chylopoiesi. Leyde, 1728, in-8°.
Thesaurus Zeylanicus, exhibens plantas in insulâ Zeylanâ nascentes, inter quas plurimæ novæ species et genera inveniuntur, omnia iconibus illustrata et descripta. Amsterdam, 1737, in-4°.
Ouvrage rédigé sur les herbiers et les notes de Jean Hartog et de Paul Hermann. On y trouve cent dix planches, qui représentent environ deux cents plantes. Burmann fut aidé, dans la traduction de ce livre, par Linné, alors fort jeune, dont il encourageait les débuts, sur la recommandation de Boerhaave, et qu'il logea même pendant quelque temps dans sa maison.
Rariorum Africanarum plantarum ad vivum delineatarum decades X. Amsterdam, le 4 premières décades, 1738; le 6 dernières, 1739, in-4°

Herbarium Amboinense. Amsterdam, 1741-1750, 6 vol. in-fol.
C'est une traduction latine d'une flore d'Amboine, rédigée en hollandais par Georges-Everard Rumph, mais qui ne fut jamais imprimée à part. Le texte original y est placé sur une colonne en regard. Elle renferme six cent soixante-neuf planches. Burmann y a joint des notes, une table des noms linnéens, et un index en plusieurs langues, formant un septième volume, intitulé :
Herbarii Amboinensis auctarium, reliquas complectens arbores, frutices ac plantas, quæ in Amboinâ et adjacentibus demum repertæ sunt insulis. Amsterdam, 1755, in-fol.
Plantarum Americanarum fasciculi X, continentes plantas quas olim Car. Plumierus detexit, atque in insulis Antillis ipse depinxit. Amsterdam, fasc. I, 1755; II, III, IV, 1756; V, VI, 1757, VII, VIII, 1758; IX, 1759; X, 1760, in-fol.
Burmann fit graver à ses frais les dessins de Plumier, et les publia avec des descriptions. Cet ouvrage contient deux cent soixante-deux planches.
Flora Malabarica, sive Index in omnes tomos Horti Malabarici quam juxtà normam à botanicis hujus ævi receptam conscripsit et ordine alphabetico digessit. Amsterdam, 1769, in-fol.
Table raisonnée de la flore du Malabar qu'avait publiée van Rheede.
Burmann a décrit deux nouveaux genres de plantes, *ferraria* et *wachendorfia* dans le *Nova Acta naturæ curiosorum*. (J.)

BURMANN (NICOLAS-LAURENT), fils du précédent, naquit en 1734, à Amsterdam, où il mourut, en 1793, revêtu depuis treize ans de la place de professeur de botanique, dans laquelle il succéda immédiatement à son père. Comme ce dernier, il fit ses études à Leyde, et, pour obtenir le bonnet de docteur dans cette Université, il soutint une thèse, devenue célèbre, qui a pour titre :

Specimen botanicum inaugurale de geraniis. Leyde, 1759, in-4°.
Burmann décrit soixante-quatorze espèces de géranium, en figure plusieurs, et indique les caractères d'après lesquels on peut partager ce genre en trois autres, que les botanistes ont d'abord rejetés, mais qui sont à peu près généralement adoptés aujourd'hui.
On a encore de lui :
Flora Indiæ; accedit series zoophytorum indicorum, nec non prodromus Floræ Capensis. Leyde, 1768, in-4°.
Cette flore, enrichie de soixante-sept planches assez médiocres, contient la description de quinze cents plantes, mais elle est fort incomplète, et a peu contribué aux progrès de la botanique.
Enfin Burmann a inséré, dans les Actes de la Société d'Upsal, une Dissertation sur une crucifère du Cap, appelée *heliophila*, et des additions à l'essai d'une flore de l'île de Corse, d'Allione, d'après les notes de Jaussin. (J.)

BURNET (THOMAS), médecin écossais, sur la vie duquel on ne sait rien, puisqu'on ignore même l'époque de sa naissance et celle de sa mort, ne doit pas être confondu, comme l'ont fait quelques biographes, avec le théologien écossais du même nom, auteur d'une Théorie de la terre, qui lui a valu une grande célébrité, mais qui ne repose sur aucune donnée positive, et dont l'imagination a seule fait tous les frais. Le nom

du nôtre mérite d'être arraché à l'oubli, parce que nous lui devons deux ouvrages utiles, qui portent les titres suivans :

Thesaurus medicinæ et practicæ ex præstantissimorum medicorum observationibus collectus. Londres, 1672, in-4°. - *Ibid*. 1673, in-4°. - *Ibid*. 1685, in-12. - Venise, 1687, in-12. - *Ibid*. 1694, in-12. - Genève, 1697, in-12. - *Ibid*. 1698, in-4°. - Londres, 1743, in-8°. - Trad. en français, Genève, 1676, in-12; Lyon, 1687, in-12; *Ibid*. 1694, in-12; *Ibid*. 1733, in-8°.

Collection curieuse de cas observés par différens médecins. On en distingue principalement plusieurs de rumination chez l'homme, et un d'une affection voisine du croup chez un adulte.

Hippocratis contractus in quo Hippocratis opera omnia in brevem epitomen reducta debentur. Edimbourg, 1685, in-8°. - Venise, 1733, in-4°. -Vienne, 1737, in-8° - Venise, 1751, in-8°. - Strasbourg, 1765, in-8°.

Assez bon abrégé de ce qu'il y a de meilleur dans les ouvrages d'Hippocrate. On regrette que Burmann n'ait pas établi de distinction entre les écrits authentiques et apocryphes du médecin de Cos. Son travail est enrichi de quelques notes de Duret et de Foes. (O.)

BURRHUS. *Voyez* Borro.

BURSERIUS. *Voyez* Borsieri.

BURSER ou BURSERUS (Joachim), médecin et naturaliste allemand, naquit à Camentz, dans la Haute-Lusace. Après avoir rempli pendant quelques années la place de médecin pensionné de la ville d'Annaberg, il obtint, en 1625, une chaire de médecine à Sora dans le Danemarck, où il mourut en 1649, à l'âge de cinquante-six ans. Grand amateur de la botanique, il avait rassemblé un nombre considérable de plantes dans le cours de ses longs voyages en différentes contrées de l'Europe, particulièrement dans les Alpes et les Pyrénées. Gaspard Bauhin, avec qui il était lié d'amitié, parle de lui avec éloge, et faisait grand cas de ses talens. Son herbier, formant trente volumes in-fol., passa des mains de Coïet dans la bibliothèque d'Upsal. Cinq volumes furent consumés dans le terrible incendie de 1702, avec les figures que les Rudbeck avaient fait faire des végétaux contenus dans cette riche et précieuse collection. Le catalogue en a été dressé en partie par Pierre Martin en 1724, et complété, en 1745, par le fils de ce médecin, Roland, dont l'opuscule fait partie des Aménités académiques de Linné. Burser méritait l'honneur que lui a fait Jacquin de consacrer son nom à un genre de plantes (*bursera*) de la famille des térébinthacées. Il a publié :

Theoremata miscellanea philosophico-medica. Bâle, 1614, in-4°.

Disceptatio de venenorum naturâ et qualitatibus. Bâle, 1615, in-4°. -Léipzick, 1625, in-4°.

De febri epidemicâ petechiali probè adgnoscendâ et curandâ, commentatio locupletata variis animadversionibus in opinione hucusque receptas circa pathologiam tam generalem, quam specialem. Léipzick, 1621, in-8°.

Epistolaris concertatio super variis theoricis et practicis quæstionibus circà febrem malignam seu petechialem agitata. Léipzick, 1625, in-8°.
Tractatus de origine fontium. Copenhague, 1639, in-4°.
Introductio ad scientiam naturalem. Amsterdam, 1652, in-8°. (J.)

BURTON (Guillaume), médecin anglais, membre de la Société royale de Londres, mort à Yarmouth, le 30 juillet 1757, a publié, dans les Transactions philosophiques, un Mémoire sur le traitement des morsures faites par les serpens venimeux. On lui doit aussi une biographie estimée de Boerhaave, qui porte ce titre :

History of the life and writings of Dr. Boerhaave. Londres, 1736, in-8°.

Burton (*Jean*), autre médecin anglais, a donné :
A treatise on the non naturels. Londres, 1738, in-8°.
An essay toward a complete new system of midwifery theoretical and practical, interspersed with several new improvments in four parts. Londres, 1751, in-8°. - Trad. en français par Lemoine, Paris, 1771 et 1773, 2 vol. in-8°. (o.)

BUSCH (Gérard von dem), fils d'un jurisconsulte de Brême, naquit le 22 septembre 1791, se rendit, en 1811, à Gœttingue, pour étudier la médecine, et, après avoir parcouru la Saxe, revint, en 1815, se fixer à Brême, où il pratique en ce moment la médecine. On a de lui :

Dissertatio anatomico-physiologica de intestino cœco ejusque processu vermiformi. Gœttingue, 1814, in-4°.
Il a traduit de l'anglais le Traité des maladies du bas-ventre par Pimberton (Brême, 1817, in-8°.), et celui des hernies par Lawrence (Brême, 1818, in-8°.).
Il est l'un des rédacteurs de la *Salzburger medicinisch-chirurgische Zeitung.* (J.)

BUSCH (Henri von dem), né, à Emden, le 2 juin 1644, fit ses études à Leyde, et mourut, le 5 décembre 1682, à Brême, où il pratiquait depuis onze ans. La ville l'avait nommé médecin pensionné en 1674. On a de lui :

Dissertatio de delirio. Leyde, 1668, in-4°. (J.)

BUSCH (Jean-David), professeur ordinaire de médecine, depuis 1781, à Marbourg, où il est né le 5 juillet 1755, a publié les ouvrages suivans :

Dissertatio de aloeticorum abusu in hæmorrhoidibus. Marbourg, 1781, in-4°.
Anfuehrung des Landvolks zu der koerperlichen Erziehung der Kinder. Marbourg, 1787, in-8°. - *Ibid.* 1794, in-8°.
Lucina, oder Magazin der Geburtshelfer. Marbourg, 1787, in-8°.
Archiv fuer Rossaerzte und Pferdeliebhaber. Hambourg, tome I, 1788; tome II, 1789; tome III, 1792, in-8°.
Il a inséré aussi quelques articles dans le *Neues Magazin fuer Aerzte* de Baldinger. (o.)

BUSCH (Jean-Jacques), médecin allemand, de Marbourg, où il naquit le 21 avril 1727, mourut dans cette ville le 20 janvier 1786, après avoir obtenu successivement les places de médecin de la garnison en 1765, de professeur ordinaire de médecine dans l'Université en 1766, et de médecine de l'ordre teutonique en 1767. Curtius a écrit sa vie (Marbourg, 1786, in-4°.). On ne connaît de lui que sa dissertation inaugurale, intitulée :

Dissertatio de frigoris quibusdam effectis, prœsertim pernione et fluxu cœliaco. Marbourg, 1764, in-4°. (o.)

BUSCH (Laurent von dem), fils de Henri von dem Busch, vint au monde, à Brême, le 20 juillet 1672. Ce fut à Leyde et à Franeker qu'il fit ses études. Après les avoir terminées, il voyagea en Allemagne et en Italie. De retour dans sa patrie en 1696, il y devint, trois ans après, professeur public de médecine, et, en 1711, médecin pensionné. Il mourut le 14 janvier 1712, laissant :

Dissertatio de vitâ fœtûs in utero. Franequer, 1695, in-8°.
Dissertatio de partu cœsareo. Franequer, 1695, in-8°.
Busch (*Paul-Henri*), médecin de Hambourg, a publié :
Dissertatio de aeris in sanguinem actione et utilitate. Strasbourg, 1780, in-4°.
Verhaltungsregeln fuer Schwangere, Gebaehrende und Woechnerinnen, gegen Vorurtheile und Missbraeuche, welche ihnen so oft gefaehrlich werden. Hambourg, 1782, in-8°. (J.)

BUSCHOOF ou BUSCOFIUS (Germain), prêtre hollandais, attaché au service de la compagnie des Indes, à Batavia, mérite une place dans ce Dictionaire, parce que ce fut lui qui fit, le premier, connaître aux Européens le moxa que les Chinois préparent avec les feuilles d'une espèce d'armoise. Il représenta ce moyen comme un remède infaillible contre la goutte et beaucoup d'autres maladies, dans l'ouvrage suivant :

Net podagra mets gaders desselfs geneezinge. Amsterdam, 1674, in-12. - *Ibid.* 1678, in-12. - Trad. en anglais, Londres, 1676, in-8°. - en allemand, Breslau, 1677, in-8°. - en latin, Francfort, 1678, in-8°. (J.)

BUSENNIUS (Antoine), savant médecin de Breda, prit ses degrés à Louvain, et enseigna pendant quelque temps l'art de guérir dans cette ville, qu'il quitta en 1550 pour se rendre à Anvers, où les magistrats lui avaient accordé la place de médecin pensionnaire. On ignore à quelle époque il mourut. Versé dans la littérature et nourri de la lecture des auteurs grecs, il fit tous ses efforts pour ramener les esprits à la médecine hippocratique et les dégoûter des théories arabes. Tel est le but de son livre intitulé :

Commentarius in Galenum de inæquali temperie. Anvers, 1563, in-12. (o.)

BUSSON (Julien), né, à Dinan, en 1717, fit ses études à Paris. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il s'en dégoûta bientôt, étudia l'art de guérir, et prit le bonnet de docteur à la Faculté de Paris en 1742. Peu de temps après, la duchesse du Maine le choisit pour lecteur et médecin habituel; mais sa santé se trouvant altérée par ses travaux habituels et les devoirs de ses places, il retourna dans sa patrie, et vint bientôt se fixer à Rennes, où il fut successivement revêtu de plusieurs charges honorables. Les troubles parlementaires le chassèrent de cette ville en 1769, et le ramenèrent à Paris. Il y devint médecin de la comtesse d'Artois en 1773, et mourut le 7 janvier 1781, laissant :

Ergò absque membranæ tympani apertura topica in concham injici possunt. Paris, 1742, in-8°.
L'anteur propose de perforer la membrane du tympan. Il donne de bons conseils sur le traitement du catarrhe de l'oreille.
Non ergò ab oginine monstra. Paris, 1743, in-4°.
Ergò in resectis artubus carni segmina reservare satius. Paris, 1764, in-4°.
Busson a revu et corrigé la traduction du Dictionaire universel de médecine de James, par Diderot, Eidous et Toussaint (Paris, 1746, in-fol). (o.)

BUSTAMANTE DE LA CAMARA (Jean), né à Alcala de Henarez, docteur en médecine et professeur de l'Université de cette ville, n'a laissé que le livre suivant, dont le titre est peu modeste :

De reptilibus vere animantibus sanæ scripturæ, opus eximiæ eruditionis et utilitatis, cum theologis, tam scholasticis, quam concionatoribus sacris, Scripturæque interpretibus, tum medicis, philosophis, etc., maxime necessarium. Alcala de Henarez, 1595, in-4°. - Lyon, 1620, in-8°.
Bochart a beaucoup profité de cet ouvrage dans son *Hierozoicon*.
Bustamante de Paz (*Benoit*), médecin de la Salamanque, dont on a *Methodus in VII Aphorismorum libris ab Hippocrate observatam, quâ et continuum librorum ordinem, argumenta et schemata declarat.* Venise, 1550, in-4°. (u.)

BUSTI (Ange), médecin italien du dix-septième siècle, était de Venise. Il a écrit :

De mellis convenienti quantitate ad theriacam componendam. Venise, 1614, in-4°.
Adversus ea quæ disputationi suæ de mellis convenienti atque legitimâ quantitate ad theriacam conponendam objecta fuere, defensio. Venise, 1617, in-4°. (z.)

BUXBAUM (André), médecin de Mersebourg, mourut dans cette ville en 1730. On connaît de lui :

Catechesis medica, per modum dialogi proposita, ex quâ in medicâ arte initiandi, principia neotericorum hypothesibus accommodata, facili methodo addiscere possunt. Mersebourg, 1695, in-8°. (o.)

BUXBAUM (Jean-Chrétien), fils du précédent, naquit à Mersebourg, en 1694. Après qu'il eut fréquenté les écoles de Naumbourg, ses parens l'envoyèrent, en 1711, à Léipzick et à Wittemberg, où il étudia pendant deux années sous les meilleurs maîtres. Mais, comme il avait toujours eu depuis son enfance beaucoup de goût pour la botanique, il négligea d'abord la médecine, et finit par la laisser presqu'entièrement de côté, de sorte qu'en 1715, époque où il vint à Iéna, il passa presque tout son temps dans les forêts et les montagnes, occupé sans relâche à y chercher des plantes. En 1717, son père lui fit faire un voyage en Hollande, afin qu'il continuât ses études médicales à Leyde, et qu'il y prît le doctorat; mais, comme il n'attachait point d'importance à ce titre, il ne chercha pas à l'obtenir, et se servit de l'argent destiné aux frais de sa réception pour prolonger son séjour dans les Pays-Bas. L'année suivante, il revint en Saxe, et fit connaissance, à Halle, avec le célèbre Hoffmann, qui le prit en amitié, et le recommanda au czar Pierre I. Ce prince le fit venir à Pétersbourg, lui accorda une pension considérable, et le chargea d'établir un jardin de botanique. Buxbaum, charmé de cette commission, s'en acquitta avec beaucoup de succès. Il parcourut ensuite diverses provinces de l'empire russe, poussa même ses courses jusqu'en Sibérie, à Astracan, sur les bords de la mer Caspienne et sur les frontières de la Perse. Tant de zèle et d'activité achevèrent de lui concilier l'estime et la faveur du czar, qui, en 1724, le nomma membre de sa nouvelle Académie des sciences et professeur public au Collége qu'il venait d'établir. Deux ans après, Buxbaum partit pour la Turquie, et s'attacha surtout à bien reconnaître les productions de la nature dans les environs de Constantinople, où il demeura seize mois entiers. A son retour en Russie, il tomba malade : espérant que l'air natal rétablirait sa santé, il obtint de se rendre en Saxe, où son père vivait encore, à Wermsdorff, près de Mersebourg. Ce fut là que la mort vint prématurément terminer sa carrière, le 7 juillet 1730 : il mourut d'une phthisie pulmonaire. Linné lui a consacré un genre de plantes (*buxbaumia*) de la famille des mousses. Il a écrit :

Enumeratio plantarum in agro Hallensi vicinisque locis crescentium. Halle, 1721, in-8°.

Cette flore, préférable à celle qu'Abraham Rehfeld avait donnée quatre ans auparavant, est enrichie de quelques planches.

Centuriæ quinque plantarum minus cognitarum circa Byzantum et in

Oriente observatarum. Pétersbourg, cent. III, 1728, III 1729; IV, 1733; V, 1740, in-4°.

Le plus important des ouvrages de Buxbaum, qui, surpris par la mort, ne put pas en terminer la publication. Trois cent vingt planches, assez mal exécutées, y représentent les plantes de l'Orient et quelques-unes de celles du Cap, décrites avec beaucoup de concision, ce qui les rend obscures, surtout pour les végétaux cryptogames.

On a encore de lui un assez grand nombre de Mémoires, tous sur des objets relatifs à la botanique, dans les Commentaires de l'Académie des sciences de Pétersbourg. (J.)

BUZINKAI (Georges), médecin hongrois, né en 1669, se consacra d'abord à la théologie; mais la délicatesse de sa constitution ne lui permit pas d'embrasser l'état ecclésiastique, et il tourna ses vues du côté de la médecine. Ayant fait ses études à Brême, à Leyde et à Franeker, il prit le grade de docteur dans cette dernière Université, en 1733, et alla ensuite à Amsterdam, où il pratiqua pendant quatre ans l'art de guérir. Rappelé dans sa patrie, en 1737, il fut pensionné par la ville de Debrezsen, où il mourut, le 17 mars 1768, laissant, selon Horanyi:

Dissertatio historica medica de venenis eorumque antidotis. Franequer, 1733, in-4°.

Theses inaugurales medicæ XXXV varii argumenti. Franequer, 1733, in-4°.

Az elveszett Bunosnek megkerestetese es megtartatasa. Amsterdam, 1735, in-12.

Roevid Oktatas. Debrezsen, 1739, in-12. (J.)

BZOWSKI (Abraham), plus connu sous son nom latinisé de *Bzovius*, est un écrivain assez célèbre de l'ordre des Dominicains, né, en 1567, à Prosczovice, en Pologne, qui fit ses études à Milan et à Bologne, devint ensuite prieur des Dominicains de Cracovie, et finit par aller se fixer à Rome, où il mourut le 31 janvier 1637. Il s'est principalement fait connaître par sa continuation des Annales du cardinal Baronio, dont il composa douze volumes, parmi lesquels neuf seulement furent imprimés. Cet ouvrage lui suscita des contestations désagréables avec l'électeur de Bavière, parce qu'il avait voulu exclure Louis IV de la liste des empereurs d'Allemagne. En effet, partout il manqua de modération et d'impartialité, comme aussi de critique. Ce qui nous détermine à lui consacrer quelques lignes dans ce Dictionaire, c'est qu'il a mis au jour un petit ouvrage, plus bizarre qu'intéressant, dont voici le titre:

Nomenclator sanctorum professione medicorum, anniversariam quorum festivitatem universalis celebrat ecclesia ad antiquitatis memoriam elaboratus. Rome, 1612, in-fol. - *Ibid*. 1621, in-12. - Cologne, 1623, in-8°. (O.)



P.re J.n G.es CABANIS.

J.el C.te D.D.D. S.M. C.L.F. Panck.

C

CABALLUS. *Voyez* CAVALLO.

CABANIS (PIERRE-JEAN-GEORGES), né à Conac, en 1757, de Jean-Baptiste Cabanis, avocat, et mort, le 5 mai 1808, à Rueil près Meulan, ne fut pas seulement médecin, mais encore philosophe et littérateur. L'envisager uniquement sous le premier de ces rapports, serait donner de lui une idée fausse et imparfaite, et nuire à sa réputation, en ne le présentant que sous une face. Aussi, quoique cet article soit pour ainsi dire essentiellement destiné à faire connaître le médecin, nous parlerons aussi du philosophe et de l'homme de lettres, d'abord parce que dans Cabanis ces trois qualités furent inséparables, ensuite parce qu'elles montrent à découvert sa manière d'être morale, et donnent la clef de ses sentimens, de ses goûts et de ses penchans dominans. Toutefois, avant de porter aucun jugement sur cet homme remarquable, nous allons donner une esquisse rapide de ses premières années, telle que lui-même l'avait en quelque sorte tracée.

L'enfance de Cabanis n'offre rien qui soit digne de remarque. Placé dès l'âge de six ou sept ans chez un ecclésiastique estimable du voisinage, il y donna quelques preuves, non pas de talent, mais de bonnes dispositions, qui, jointes à un esprit méthodique et à une grande opiniâtreté dans tout ce qu'il entreprenait, purent faire présager déjà qu'il réussirait dans ses études, s'il était bien dirigé. A dix ans, il fut envoyé au collége de Brive, et placé sous la direction d'un maître, qui, joignant l'instruction à la douceur, sut gagner sa confiance. Il continua ses études avec distinction, mais sans éclat, et prit dès-lors pour les belles-lettres et pour la poésie un goût très-vif, qu'il a toujours conservé. Il avait commencé l'année de sa rhétorique, et tout annonçait qu'il y trouverait de nouvelles sources de jouissances et de succès, lorsqu'un événement de peu d'importance, qui manqua pourtant d'avoir une influence fâcheuse sur tout le reste de sa vie, vint troubler ces heureux commencemens, et développer cette raideur de caractère qui sema tant de chagrins sur les premières années de son enfance. Injustement ou trop rigoureusement puni par l'un de ses maîtres, il en éprouva un ressentiment si vif, que, loin de changer de conduite, il négligea ses devoirs, redoubla d'efforts pour animer ses supérieurs contre lui, et parvint enfin à se faire renvoyer chez son père. Mais le temps du bonheur et du repos n'était pas encore arrivé pour lui. Son père, mécontent, crut devoir suivre un système de rigueur et heurter de front ce caractère altier :

il devint pour son fils plus sévère encore que les maîtres qu'il venait de quitter. Révolté d'un semblable traitement, qu'il ne croyait pas mérité, le jeune Cabanis ne fit plus rien. C'en était fait de ses talens et de ses heureuses dispositions, si son père n'eût senti que ces moyens extrêmes n'auraient avec ce jeune homme que de fâcheuses conséquences, et qu'il fallait en changer. Au bout d'un an, il le conduisit à Paris, et le laissa seul, à l'âge de quatorze ans, dans cette grande ville, après l'avoir, toutefois, recommandé à la bienveillance de quelques amis puissans, au nombre desquels se trouvait Turgot, ministre des finances. C'est véritablement de cette époque que l'on doit faire dater les succès qu'il a obtenus. Libre enfin d'un joug qu'il avait si impatiemment supporté, abandonné à lui-même et à ses goûts, jouissant de cette liberté si précieuse à la jeunesse, et qui, dans Cabanis, était un besoin pressant, un bien qu'il était avide de posséder et de faire partager aux autres, il sentit se réveiller en lui sa passion pour l'étude ; il s'y livra avec ardeur, et dès-lors se développèrent ces germes heureux qu'un mauvais système d'éducation avait jusqu'alors comprimés. Il suivit les cours de Brisson, et s'adonna à l'étude de la logique et de la physique. Locke était son livre favori. Il s'occupait en même temps de revoir les diverses branches de ses premières études, dans lesquelles il ne se sentait pas assez fort. Depuis deux ans, Cabanis vivait heureux au milieu de ses travaux et de quelques amis studieux qu'il s'était choisis, lorsqu'il reçut une lettre de son père qui le rappelait auprès de lui : on venait de lui offrir une place de secrétaire près d'un seigneur polonais ; il hésitait : cette circonstance fixa son choix. A la perspective affreuse pour lui d'aller s'enfouir dans une province, sans espoir de poursuivre les études qu'il aimait et de conserver même les connaissances qu'il avait acquises, il préféra sans balancer un voyage périlleux et lointain, qui ne le dérangeait que momentanément de ses travaux, et qui fournissait, en outre, un aliment à sa curiosité et à son imagination ardente, en raison de la situation politique dans laquelle se trouvait ce malheureux pays : c'était en 1773, à l'époque de la fameuse diète où il fut question du premier partage de la Pologne. Après deux ans de séjour dans cette contrée, Cabanis revint à Paris, emportant avec lui, ainsi qu'il l'avoue lui-même, un mépris précoce pour les hommes, résultat des intrigues odieuses qui eurent lieu à cette occasion, et qui devaient faire une impression bien vive sur un cœur neuf encore, disposé à voir tous les événemens sous un beau côté et à juger les hommes d'après lui-même.

De retour à Paris, il fut présenté à Turgot, ami de son père. Avec l'appui de ce ministre, il pouvait raisonnablement entre-

voir un avenir brillant, lorsque la destitution subite de son protecteur vint détruire toutes ses espérances et le jeter dans un embarras réel. Dans cette circonstance son père vint à sou aide, et lui envoya des secours d'argent, dont il avait un besoin urgent. C'est ici que commence sa carrière littéraire. Cabanis désirait se faire connaître; l'obscurité le fatiguait, il lui fallait un moyen d'en sortir : il dut nécessairement le chercher dans son penchant le plus vif, celui des vers; une circonstance particulière vint l'y engager plus fortement encore. Il s'était lié avec le poète Roucher, qui jouissait alors d'une assez grande célébrité, et les succès et les encouragemens de son ami ne contribuèrent pas peu à le maintenir dans sa détermination de devenir poète. L'Académie de Paris venait de proposer pour sujet d'un prix la traduction en vers français d'un fragment d'Homère : Cabanis concourut; il fit plus, il entreprit la traduction entière de l'Iliade, mais n'eut pas lieu d'être satisfait. Son début ne fut pas heureux; son travail n'obtint pas la plus légère attention, et son amour-propre reçut un coup que les suffrages de quelques hommes instruits et indulgens ne purent l'empêcher de sentir, mais dont ils adoucirent l'amertume. Notre jeune poète ne se découragea cependant pas. Il continua de faire des vers : à défaut de couronnes académiques, il rechercha les succès de salons et de sociétés; il en obtint, dont plusieurs, mérités et jugés tels par des littérateurs distingués, durent flatter sa vanité. Mais tout cela ne suffisait pas à Cabanis; sa mélancolie naturelle en était augmentée; une existence aussi vide n'était pas faite pour lui, il le sentait: des sujets plus élevés devaient exercer ses méditations. Cette pensée le remplissait entièrement; il flottait dans cette incertitude, lorsque son père, qui voulait mettre fin à cette existence précaire et assurer son sort pour l'avenir, le pressa de choisir une profession. C'est à la médecine qu'il donna la préférence : il y fut en grande partie décidé par Dubreuil, dont il avait réclamé les avis, et qui lui offrit même de devenir son guide et son maître. Il ne pouvait en choisir un meilleur ni plus sûr, mais quelques raisons particulières le déterminèrent aussi dans son choix. Le nombre et la diversité des sciences dont l'ensemble constitue la médecine, flattaient son imagination active; il y trouvait un aliment suffisant pour son esprit actif et sa passion d'apprendre; de plus, l'exercice de cette profession lui semblait un exercice salutaire, une compensation nécessaire pour les inconvéniens des travaux du cabinet, le meilleur remède contre les indispositions qui en sont la suite fréquente : peut-être y fut-il aussi engagé par cette idée, devenue depuis pour lui une conviction, et dont il parle souvent dans ses ouvrages, que l'étude de la médecine, par son indépendance, élève l'ame, agrandit le do-

maine de l'intelligence, propage et entretient le désir et le goût de la liberté, qui était inhérent à lui, en détruisant cette foule de préjugés, hideux enfans de l'ignorance, cortége obligé du despotisme, religieusement entretenus par quelques hommes puissans, pour maintenir dans une obéissance aveugle et passive les peuples qu'ils asservissent.

Quoi qu'il en soit, Cabanis entra dans cette nouvelle carrière avec la même ardeur qu'il avait montrée dans tout ce qu'il avait entrepris. Il suivit pendant six années la pratique de Dubreuil, écoutant ses leçons, sollicitant ses conseils, travaillant, en un mot, de tout son pouvoir à devenir médecin instruit. Il s'occupait même avec tant de zèle que sa santé en souffrit, et qu'il fut obligé de se retirer à la campagne, déjà riche de bonnes connaissances en médecine, qu'il devait presque uniquement à son maître, pour lequel il a toujours conservé le plus tendre souvenir. Le voisinage de Paris que ses études exigeaient lui fit choisir le séjour d'Auteuil, où il eut occasion de connaître madame Helvétius, dont il se fit bientôt aimer, et que depuis il aima toujours et honora comme sa mère. La connaissance de cette dame illustre est peut-être la circonstance qui a le plus influé sur la vie politique de Cabanis, puisque c'est chez elle qu'il se lia avec plusieurs hommes marquans de cette époque, et avec lesquels des opinions et des sentimens conformes l'eurent bientôt mis en relation d'amitié. Ce fut chez elle et chez son ancien protecteur, Turgot, qu'il vit d'Holbach, Franklin, Jefferson, Condillac, Diderot, d'Alembert et plusieurs autres.

On connaît ses liaisons avec Mirabeau, auquel, de concert avec quelques hommes de lettres, il consacrait sa plume et son talent, et il est bien reconnu maintenant qu'il est l'auteur du travail sur l'éducation publique que l'on a trouvé dans les papiers de Mirabeau après sa mort, et que Cabanis lui-même a publié en 1791. Admirateur passionné de cet homme extraordinaire, Cabanis se plaisait à raconter la première occasion qu'il avait eue de lui parler, époque d'où il faisait dater le commencement de leur amitié. Il se trouvait dans la salle des députés, et causait avec quelques-uns d'entre eux; Mirabeau, qui était à quelques pas de là, se rapprocha, et l'entendant nommer, se ressouvint de lui pour avoir vu son nom au bas de quelques pièces fugitives échappées à sa jeunesse; il lui adressa quelques mots flatteurs. Mais ce ne fut guère qu'un an après qu'ils se lièrent d'une manière intime. Mirabeau l'affectionnait au point de pouvoir fort peu se passer de lui. Atteint de la maladie qui l'entraîna, il ne voulait voir aucun autre médecin; il voulait, disait-il, que son ami eût toute la gloire du succès, s'il devait revenir à la vie. Cabanis, dépositaire d'une

existence que les orages du moment rendaient précieuse, ne crut pas devoir s'en rapporter à lui-même : le médecin Antoine Petit jouissait alors d'une grande célébrité, il le proposa à Mirabeau, qui le refusa d'une manière absolue. Décidé à le faire admettre, Cabanis chercha les moyens d'y parvenir. Les opinions politiques de son malade, qui étaient aussi les siennes, lui en suggérèrent l'idée : il fit résonner à l'oreille de Mirabeau les mots si doux de liberté et de patriotisme, vanta celui du médecin Antoine Petit, et en donna pour preuve l'anecdote suivante. Le dauphin était malade; Antoine Petit, qui était son médecin, habitait une campagne à quelques lieues de Paris; chaque matin une voiture de la reine venait le prendre, et le conduisait auprès du prince. Un jour la voiture revint vide: Petit avait refusé de partir. Le lendemain, la reine lui en fit quelques reproches; le médecin s'excusa sur ce qu'il était appelé auprès d'une paysanne en couches et très-malade. — Et c'est pour cela, répondit la reine, que vous avez abandonné mon fils! — Je ne l'ai point abandonné, madame, dit le médecin; il eût été le fils de l'un de vos palfreniers, que je ne lui aurais pas donné plus de soins. Mirabeau ne tint pas contre un semblable argument, et Petit fut appelé. Il serait venu, disait-il, en morceaux : aussi Mirabeau le reçut-il en l'assurant que son ami Cabanis lui avait rapporté à son sujet des choses qui contenaient toute la révolution. Je n'ai rapporté cette particularité que parce qu'elle était pour Cabanis et son malade un sujet d'enthousiasme et d'admiration qu'il ne m'est pas possible de partager, et qu'il est nécessaire de la réduire à ce qu'elle vaut. Pour tout homme sans passion et dégagé de prévention, il ne peut y avoir dans cette réponse de Petit à la reine que de l'impolitesse et de la dureté, pour ne pas dire plus; si l'on réfléchit ensuite que cette reine était déjà malheureuse; que déjà l'on voyait s'amonceler sur sa tête les orages qui eurent une fin si déplorable, et que, sous ce rapport, elle avait plus de droits encore aux égards et aux respects de toutes les ames généreuses, on sentira bien davantage combien elle dut être profondément blessée de cette apostrophe, dont elle ne pouvait manquer d'apprécier toute la valeur, surtout dans la bouche d'un homme qui devait être pour elle un consolateur, du médecin de son fils. Nous sommes bien loin d'accuser les intentions du médecin Petit; nous ne voyons en cela qu'une boutade, résultat d'un esprit chagrin et mélancolique. Heureusement pour Petit que ce n'est point là l'un de ses titres à l'estime et à la reconnaissance publique : il en a de plus grands et de plus sûrs.

Après avoir donné à Mirabeau tous les soins qu'exigeait sa maladie, lui avoir rendu les devoirs d'un fils envers son père, Cabanis s'occupa de repousser toutes les accusations dirigées

contre lui, voulant encore défendre sa mémoire, et s'irritant de tout ce qui tendait à la flétrir.

Cabanis s'était lié avec Condorcet chez Franklin : ce fut à lui que cette victime de nos orages révolutionnaires recommanda pour la dernière fois sa femme et son enfant. Il lui donna les dernières consolations, et recueillit ses derniers écrits. Ce fut peu de temps après la mort de Condorcet qu'il épousa sa belle-sœur, Charlotte Grouchy, sœur du général de ce nom, et de Sophie Grouchy, veuve de Condorcet. Doué d'une imagination vive et d'une ame portée au bien, partisan de la liberté, qu'il regardait comme le plus grand des biens, Cabanis travailla de tout son pouvoir à étendre le cercle des libertés publiques : toujours entraîné par le désir d'être utile, il partagea une erreur commune à tant d'hommes honnêtes, éclairés, mais prévenus ; il caressa quelque temps une sanglante chimère, la république, mais alors seulement qu'il voyait en elle le bonheur et le salut de la France, et non plus dès qu'il la vit souillée par tant de fureurs et tant d'atrocités.

Cabanis vivait tranquille et retiré lorsqu'après le règne de la terreur, en l'an III, au moment où il fut question de l'organisation des écoles centrales, il fut nommé professeur d'hygiène, l'année d'après, membre de l'Institut national des sciences et arts, et successivement professeur de médecine clinique à l'Ecole de Paris, représentant du peuple au conseil des cinq cents, où il demeura jusqu'à la révolution du 18 brumaire, et peu de temps après, membre du sénat conservateur.

Cependant l'activité de ses travaux particuliers et l'agitation des affaires publiques commençaient à altérer sa santé d'une manière sérieuse. Il fut frappé, au printemps de 1807, d'une attaque d'apoplexie qui n'eut pas de suite, mais l'avertit qu'il devait songer au repos et à la retraite. Il quitta Auteuil, et fut s'établir chez M. de Grouchy, son beau-père, près la petite ville de Meulan, à douze lieues de Paris. Il y passa la belle saison, s'occupant de revoir les ouvrages de poésie qu'il avait tant aimés, et de soigner les pauvres malades. Il vint passer l'hiver à Rueil, près Meulan. Dès ce moment, des attaques légères mais fréquentes lui firent présager sa fin prochaine : il en parlait avec une douce mélancolie, mais sans terreur. Enfin, le 5 mai 1808, après une promenade avec sa femme, il se mit au lit, et, après avoir dormi pendant quelques heures, fut frappé, vers une heure du matin, d'une nouvelle attaque, qui l'emporta à l'âge de cinquante-deux ans.

Cabanis était essentiellement bon ; la plus ardente philantropie respire à chaque instant dans ses ouvrages, et les légers torts qu'il put avoir ne trouvèrent leur cause que dans une sensibilité trop vive. Le jugement à porter sur Cabanis comme

médecin est généralement connu. Il n'était point praticien, et s'était appliqué surtout à la médecine philosophique et spéculative. Cependant on aurait tort de croire que dans ses écrits tout soit théorique ; il s'y trouve souvent des vues pratiques qui semblent n'appartenir qu'à un homme profondément versé dans l'exercice de son art. Tous les conseils qu'il donne pour la pratique et l'étude de la médecine sont vraiment d'un praticien exercé, tant sa sagacité naturelle et son sens droit lui faisaient envisager les choses sous leur véritable point de vue. Mais c'est surtout comme médecin philosophe qu'il doit être apprécié, et, sous ce rapport, il a certainement été très-utile à la science, soit en développant mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, des idées déjà connues, soit en proposant de nouvelles vues. L'étude de l'idéologie avait surtout pour lui un attrait particulier ; il s'en occupait de préférence, parce qu'elle plaisait à son imagination active. On lui doit d'avoir beaucoup fait pour le rétablissement des écoles de médecine ; lui-même en avait proposé et activé la réorganisation. A coup sûr, on ne le mettra jamais sur le rang des médecins celèbres qui ont fait faire un pas à la science ; mais il sera du nombre de ceux qui en ont rendu l'étude agréable, en la purgeant d'une foule d'abus et de préjugés. Au reste, que Cabanis n'ait point été un grand médecin praticien, on ne saurait s'en étonner ; on ne peut se dissimuler que sa vocation n'était pas des plus prononcées. Ce n'était pas la pratique de l'art qu'il aimait, l'étude seule lui plaisait. C'était donc à la partie spéculative seulement qu'il voulait s'adonner, et l'on doit convenir qu'à cet égard il a beaucoup fait. Il a laissé plusieurs ouvrages, presque tous rédigés sous la forme de mémoires. Nous allons les énumérer :

Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau.

L'auteur avait été en butte à quelques critiques au sujet du traitement qu'il avait employé, et ce fut en partie pour répondre aux reproches qui lui étaient adressés, et dont il se plaint cependant sans amertume, qu'il traça ce tableau.

Observations sur les hôpitaux. Paris, 1789, in-8°.

Ce petit écrit est rempli de vues philantropiques et neuves sur la manière de gouverner ces utiles établissemens. L'auteur, qui n'en était pas encore administrateur, est ennemi déclaré des grands hôpitaux, et voudrait qu'ils fussent plus multipliés. Les raisons qu'il donne sont convaincantes et senties depuis long-temps, mais il est à craindre que des motifs d'économie, mal entendus, ou tels autres que ce puisse être, ne s'opposent long-temps à cette utile innovation. Les plus beaux projets trouvent toujours des contradicteurs, parce que, dans leur exécution, quelques intérêts particuliers peuvent être froissés, et c'est ainsi que des résistances, presque toujours locales, rendent souvent de nul effet les sages mesures dont le gouvernement lui-même a reconnu l'utilité.

Essai sur les secours publics.

Ce n'est point ici un traité complet, ce n'est autre chose qu'un extrait

de différens rapports faits par l'auteur à la commission des hôpitaux de Paris, dont il était membre depuis les années 1791, 1792, 1793. On y trouve de très-bons principes.

Un rapport fait au Conseil des Cinq cents sur l'organisation des écoles de médecine, séance du 29 brumaire an VII.

Dans ce rapport, il insiste, avec beaucoup de force, sur l'enseignement clinique, qu'il présente comme la base de l'enseignement médical. Il combat les préjugés absurdes qui se sont élevés pendant si long-temps contre une science des plus nécessaires, contre l'art vétérinaire, et il la place au rang que lui ont mérité les immenses services qu'elle rend chaque jour, et que lui ont assigné les travaux des savans qui s'honorent de la cultiver. Il pense, avec raison, que la médecine humaine et la médecine vétérinaire se lient d'une manière assez intime, et que, dans l'étude ainsi que dans la pratique, elles se prêtent un mutuel appui.

Degré de certitude de la médecine. Paris, 1797, in-8°. - *Ibid.* 1802, in-8°., avec des Notes, les Observations sur les hôpitaux, et le Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau.

Il n'est pas possible de donner des raisons plus fortes et plus convaincantes que celles qu'il oppose à tous les doutes que l'on élève contre l'existence de la médecine. Il établit d'abord, d'une manière claire et impartiale, toutes les objections que l'on a faites contre elle, et les renverse ensuite de la manière la plus évidente; il se sert à cet effet de cette simple citation, tirée d'un auteur ancien, et à laquelle il n'y a rien à répondre. « Les malades, dit cet auteur, guérissent quelquefois sans médecin, mais non sans médecine; ils ont fait de certaines choses, ils en ont évité d'autres. S'ils se sont conduits d'après des règles, ces règles sont celles de l'art. S'ils se sont livrés aveuglément à la fortune, c'est en se rapprochant des procédés d'une bonne médecine que la fortune les a dérobés au danger. Dans le régime comme dans l'emploi des médicamens, on peut suivre des méthodes utiles, on peut en suivre qui sont pernicieuses, mais les unes et les autres prouvent également la solidité de l'art. Celles-ci nuisent par un emploi mal entendu, celles-là réussissent par un emploi convenable. Or, ce qui convient et ce qui ne convient pas étant bien distincts, je dis que l'art existe, car, pour qu'il n'existât pas, il faudrait que le nuisible et l'utile fussent confondus. » Disons-le, le pyrrhonisme, en médecine, n'est que le partage de la plus aveugle ignorance et de la plus insigne mauvaise foi; de semblables individus ne valent pas la peine qu'on les détrompe. Telle est la certitude de la médecine, que s'il y avait une question à établir, ce ne serait pas celle de savoir si la médecine existe, mais s'il serait possible qu'elle n'existât pas. Qu'on ne pense pas avoir mieux raison en feignant de croire à la réalité de la médecine et niant l'utilité des médecins. L'erreur est ici la même ainsi que la mauvaise foi. L'existence de la médecine entraîne, d'une manière indispensable, celle des médecins. Habitués à observer la nature, à la suivre pas à pas, ces hommes de l'utilité la plus incontestable, ont bien acquis le droit de l'interpréter, et même de la diriger quelquefois; et ce qu'il y a de particulier, c'est que presque constamment ceux-là même qui affectent le plus de doutes envers les médecins et la médecine, seraient, sans y songer, et par une inconséquence bien singulière dans leur conduite, la plus forte preuve en leur faveur, recherchant et se soumettant aveuglément aux pratiques les plus minutieuses, souvent même jusqu'à un point ridicule.

Coup-d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine. Paris, 1804, in-8°.

On peut considérer ce travail comme une très-bonne histoire de la médecine depuis son origine connue jusqu'à nous. Cet écrit est brillant d'aperçus nouveaux, et qui pourraient se prêter à de grands développe-

mens. Après avoir parlé de tous les bouleversemens qui ont eu lieu dans la médecine, signalé les systèmes, théories, hypothèses qui se sont tour à tour succédés et renversés, il s'occupe de quelques moyens de réforme. Il dénonce les abus qui entravent l'étude, et qui, jetant même parfois du ridicule sur l'art, n'ont pas peu contribué à en faire un objet de dégoût, non pas seulement pour ceux qui y sont étrangers, mais aussi pour ceux qui le cultivent; il recommande l'application de l'analyse à l'art de guérir, mais avec beaucoup de réserve, le danger de l'abus étant là, prêt à en détruire toute l'utilité. Il démontre l'importance des classifications, tout en en faisant sentir le danger : «à mesure, dit-il, que les connaissances s'étendent, il est nécessaire de les classer pour qu'elles ne se confondent pas. Les classifications sont absolument nécessaires pour secourir la mémoire, et pour mettre de l'ordre dans les opérations de l'esprit. Si elles se bornaient à cela, sans doute elles n'auraient jamais que des avantages; mais les hommes imaginent presque toujours que la nature elle-même doit s'asservir à l'ordre qu'ils lui tracent, et ils osent tirer des conséquences pratiques pour tous les cas qui pourront se présenter de cet ordre qui n'a de réalité le plus souvent que dans les tableaux créés par leur imagination. Dès-lors, les méthodes commencent à devenir une nouvelle source de confusion, l'esprit mettant la nature de côté, et ne laissant à la place des choses vraiment existantes que des fictions, c'est-à-dire, des fantômes.» En parlant de l'influence des langues sur les sciences et de la nécessité d'une réforme à ce sujet, il signale le langage médical comme étant un des plus vicieux. Cette vérité est depuis long-temps reconnue, mais le difficile est de changer; plusieurs fois on l'a tenté, le peu de succès que l'on a obtenu a rebuté les nomenclateurs et presque fait croire à l'impossibilité de cette réforme, à tort peut-être. C'est ici l'affaire du temps et d'un travail constant. La précipitation gâtera tout. A côté de l'inconvénient de garder ce qui est mal, se trouve le danger des innovations trop promptes. Ce n'est que petit à petit qu'il faut faire ces changemens, afin de donner le temps de s'y habituer, et par une marche insensible et progressive on parviendra plus sûrement à un résultat avantageux. Son livre est une véritable guerre aux abus. Après avoir reconnu les avantages que la médecine peut avoir retirés de son union avec les sciences chimiques, physiques, mathématiques, mécaniques, etc., il s'élève contre les torts immenses que lui a faits une fausse application de ces mêmes sciences. Il repousse cette manie véritable de vouloir expliquer des phénomènes essentiellement vitaux, et dont la cause première est et sera probablement toujours ignorée, par des raisonnemens qui ne sauraient se prêter que d'une manière forcée à de semblables explications. Il fait sentir, à cette occasion, toute l'absurdité des hypothèses sur la digestion, et tout le ridicule des calculs géométriques sur la force triturante de l'estomac. C'est une chose en effet assez singulière que ce penchant que l'on a généralement, et dont les médecins, plus que tous autres, devraient savoir se garantir, de tout expliquer par la science à laquelle des circonstances particulières ont donné une vogue momentanée, en un mot, la science à la mode, et cette véritable fureur de la mêler partout, même dans les choses qui s'y prêtent le moins, la médecine, par exemple. Cabanis ne veut point qu'on s'écarte de la route de l'observation. Ennemi déclaré des hypothèses, il veut que la médecine soit une science de faits et non de spéculation, et qu'on ne fasse plus, ainsi que le disait Pringle, beaucoup de raisonnemens sur peu de faits, mais peu de raisonnemens sur beaucoup de faits. Il répète souvent que les règles de la thérapeutique ne peuvent être développées qu'au lit des malades, que leur application ne peut-être bien saisie que par une longue suite d'exemples, et que ce n'est que de cette manière que se forment les bons médecins. Son passage sur le bienfait et le danger de

l'application de la philosophie à la médecine, lui fournit encore le sujet d'une réflexion extrêmement judicieuse. Il pense que les méthodes philosophiques ont renversé la plupart des théories, ridiculisé les autres, et laissé subsister seulement les faits, mais il croit aussi qu'elles ont quelquefois attaqué la science elle-même ; que souvent on a censuré par orgueil, rejeté par dédain, détruit par goût ; que bien des révolutions, en médecine, n'ont eu d'autres causes qu'un désir inquiet de la nouveauté, un triste besoin d'anéantir les travaux de ses prédécesseurs, une activité tumultueuse qui porte sans cesse quelques hommes à tout recommencer sur de nouveaux plans. Il en est en médecine comme partout, les passions humaines y exercent leur empire. Enfin, l'auteur termine son livre par des considérations générales sur les diverses branches de la médecine, où l'on découvre toujours l'homme éclairé et le médecin philosophe.

Observations sur les affections catarrhales en général, et particulièrement sur celles connues sous le nom de rhume de cerveau et rhume de poitrine. Paris, 1807, in-8°.

Traité du physique et du moral de l'homme. Paris, 1802, in-8°. - *Ibid.* 1803, in-8°.

Cet ouvrage, qui est, à juste titre, la base de sa réputation, et dans lequel il s'abandonne à son amour pour l'idéologie, se compose des douze mémoires suivans :

Considérations générales sur l'étude de l'homme et sur les rapports de son organisation physique avec ses facultés.

Histoire physiologique des sensations.

Suite de l'histoire physiologique des sensations.

De l'influence des âges sur les idées et sur les affections morales.

De l'influence des sexes sur le caractère des idées et des affections morales.

De l'influence des tempéramens sur la formation des idées et des affections morales.

De l'influence des maladies sur la formation des idées et des affections morales.

De l'influence du régime sur les dispositions et les habitudes morales.

De l'influence des climats sur les habitudes morales.

Considérations touchant la vie animale, les premières déterminations de la sensibilité, l'instinct, la sympathie, le sommeil, le délire.

De l'influence du moral sur le physique.

Il entend par là la grande prédominance du système cérébral sur tous les autres systèmes.

Des tempéramens acquis.

L'auteur en trouve la source dans les maladies, le climat, les travaux de l'esprit.

Cet ouvrage, dont il serait trop long de donner un jugement raisonné sur chacun des mémoires qui le composent, a fait accuser l'auteur de matérialisme. Avec une imagination aussi vive que celle de Cabanis, peut-être était-il difficile de traiter un sujet aussi délicat sans s'exposer à ce reproche; toutefois nous observerons qu'il y a certainement de l'exagération dans cette accusation qui, néanmoins, n'est pas toujours sans fondement. Cabanis savait ce que l'on disait de son livre, il en parle dans sa préface, et ce qu'il dit, étant une espèce de profession de foi, nous croyons devoir la rapporter, afin d'empêcher que l'on porte, sur ce médecin estimable, un jugement trop superficiel et sans connaissance de cause. « Quelques personnes, dit-il, ont paru craindre que cet ouvrage n'eût pour but ou pour effet de renverser certaines doctrines, et d'en établir d'autres relativement à la nature des causes premières; mais cela ne peut pas être, et même, avec de la réflexion et de la bonne foi, il n'est pas possible de le croire sérieusement. Le lecteur verra souvent, dans le

cours de cet ouvrage, que nous regardons ces causes comme placées hors de la sphère de nos recherches, et comme dérobées pour toujours aux moyens d'investigation que l'homme a reçus avec la vie. Nous en faisons ici la déclaration formelle, et s'il y avait quelque chose à dire encore sur des questions qui n'ont jamais été agitées impunément, rien ne serait plus facile que de prouver qu'elles ne peuvent être, ni un objet d'examen, ni même de doutes, et que l'ignorance la plus invincible est le seul résultat auquel nous conduise à leur égard le sage emploi de la raison. Nous laisserons donc à des esprits plus confians, ou si l'on veut plus éclairés, le soin de rechercher, par des routes que nous reconnaissons impraticables pour nous, quelle est la nature du principe qui anime les corps vivans, car nous regardons la manifestation des phénomènes qui le distinguent des autres forces actives de la nature, ou les circonstances en vertu desquelles ont lieu ces phénomènes, comme confondues, en quelque sorte, avec les causes premières, ou comme immédiatement soumises aux lois qui président à leur action. » Ce passage nous a paru indispensable pour éclairer l'opinion que l'on doit avoir de Cabanis, et juger, sans prévention, sa manière de voir et de penser.

Cabanis a inséré quelques morceaux dans les différens journaux, et l'on trouve de lui, dans le Magasin encyclopédique, un Mémoire sur la guillotine, où il combat l'opinion de Sœmmerring et de Sue, qui regardent ce supplice comme très-douloureux, et pensent que la douleur se fait sentir même après la décapitation. Cette question, qui depuis a été agitée plus d'une fois, n'est point encore, malgré les travaux de nos physiologistes, résolue d'une manière satisfaisante, et il est même douteux que l'on y parvienne.

Tous ses ouvrages scientifiques ont été réunis en 4 vol. in-8°.

On a encore de lui un petit Essai sur les causes premières; quelques Discours, prononcés à la tribune du Conseil des Cinq cents, et insérés dans les journaux politiques.

Ses ouvrages purement littéraires sont en très-petit nombre. Ce sont un Mélange de littérature allemande, ou Choix de traductions allemandes, dédiées à madame Helvétius. Il contient neuf morceaux, dont six traduits de l'allemand de Meissner; une pièce de théâtre de Goethe, intitulée *Stella*; l'Elégie anglaise de Gray sur un cimetière de campagne, et l'Idylle grecque de Biron sur la mort d'Adonis

Son Serment d'un médecin, par lequel il fit ses adieux à la poésie, est une imitation libre du Serment d'Hippocrate, dans lequel il manifeste déjà les principes qu'il a développés de plus en plus aux approches et pendant le cours de la révolution. Il le composa en 1783.

Il a laissé de plus, en manuscrit, une traduction en vers d'une grande partie de l'Iliade, dont il lut quelques fragmens à Voltaire, auquel il avait été présenté par Turgot, à l'époque du dernier voyage de cet homme célèbre à Paris. L'illustre vieillard, quoique souffrant, parut ne pas les entendre sans plaisir, il en témoigna même son contentement à l'auteur par quelques éloges toujours accompagnés d'une critique sévère de l'original.

Enfin, nous dirons, pour dernière réflexion, que les ouvrages de Cabanis sont écrits d'une manière agréable, et que leur lecture décèle un homme qui a su faire marcher de front l'étude des sciences et la culture des belles-lettres. Médecin, philosophe et littérateur, Cabanis ne fut un homme supérieur sous aucun de ces rapports; mais il occupera toujours, dans chacune de ces classes, un rang distingué.

(REYDELLET)

CABIATI (Joseph), médecin de Milan, fit ses études à Pavie, où il prit le titre de docteur, et pratiqua l'art de guérir dans

plusieurs villes du Milanais, particulièrement à Busto. S'étant retiré, sur la fin de ses jours, à Sideriano, il y mourut, le 8 juillet 1714, laissant :

Quanto di straordinario, e curioso, è seguito nell' inverno 1709 in alcune parti della Lombardia. Milan, 1709, in-4°. (z.)

CABRAL (Ferdinand-Alvarez), né à Santarem, médecin portugais, célèbre en son temps, mourut dans sa ville natale le 17 mars 1636, laissant de nombreux manuscrits qui n'ont pas été imprimés. (u.)

CABRAL (Antoine-Noguiera), apothicaire, né à Mezao-Frio, dans la province de Porto, a publié :

Breve compendio, em que se manifestaõ as virtutes da verdadeira receita das Pirolas da familia taõ decantadas no reino de Inglaterra e outros. Porto, 1740, in-4°. (u.)

CABREIRA (Gonzalve-Rodrigue de), né à Alegrete, dans l'Alentejo, en Portugal, était un très-habile chirurgien du dix-septième siècle. Il a laissé :

Compendio de munitos, e varios remedios de cirurgia, e outras couzas curiosas recopiladas do thezouro do pobres e outros authores. Lisbonne, 1611, in-8°. - *Ibid.* 1614, in-8°. - *Ibid.* 1617, in-8°. - *Ibid.* 1635, in-8°. *Ibid.* 1671, in-8°. - La quatrième édition contient en outre, du même autenr :

Tratado pora preservar do mal de peste.

Ce traité a été réimprimé à la suite de la *Luz da medicina* de François Morato, à Rome et à Coimbre, 1726, in-4°. (u.)

CABROL (Barthélemy), né à Gaillac, près d'Albi, étudia la chirurgie à Montpellier, et quitta cette école en 1555, pour se retirer dans sa patrie, où l'habileté avec laquelle il pratiquait les opérations, lui mérita bientôt la place de chirurgien de l'hôpital de la ville. Mais comme sa réputation allait toujours en croissant, il ne tarda pas à être appelé à Montpellier, où il se lia d'une étroite amitié avec Laurent Joubert, qui avait pour lui la plus profonde estime. La charge de dissecteur royal dans l'Université ayant été créée en 1595, par Henri IV, Cabrol en fut revêtu. L'année de sa mort n'est pas plus connue que celle de sa naissance. Il a laissé un ouvrage assez célèbre, dont voici le titre :

Alphabet anatomique. Tournon, 1594, in-4°. - Genève, 1602, in-4°. - Montpellier, 1603, in-4°. - Lyon, 1614, in-4°. - *Ibid.* 1624, in-4°. - Genève, 1624, in-4°. - Trad. en latin, sous le titre suivant :

Αλφαβητον ανατομικων, *id est Anatomes elenchus accuratissimus, omnes humani corporis partes eâ quâ secari solent methodo delineans. Accessere osteologia, observationesque medicis ac chirurgis perutiles.* Genève, 1604, in-4°. - Montpellier, 1606, in-4°.

Réimprimé avec les œuvres de Jasolini et de Marc-Aurèle Severin (Hanau, 1654, in-4°. - Francfort, 1668, in-4°.) - Trad. aussi en hollandais par Vopisque-Fortuné Plemp (Amsterdam, 1648, in-fol.).

Cet ouvrage, qui n'est proprement qu'un extrait de Plater, enrichi de quelques remarques puisées dans Du Laurens, se compose de quatre-vingt-onze tables synoptiques. Il est peu remarquable sous le rapport anatomique; mais, sous celui de la chirurgie, il présente plusieurs faits dignes d'être notés. Sans parler de celui, que tous les auteurs ont cité, d'un individu dont l'intestin unique ne décrivait presque point de circonvolutions, et qui fut toute sa vie tourmenté par une faim dévorante, nous ferons remarquer que Cabrol a contribué à détruire le préjugé de la léthalité absolue des plaies de l'encéphale, et assez bien traité des plaies de la vessie. Il croyait encore aux perforations du tube digestif causées par des vers intestinaux. (J.)

CACHET (Christophe) était de Neufchâteau, en Lorraine. Il naquit le 26 novembre 1572. Après avoir fait ses premières études chez les Jésuites de Pont-à-Mousson, il résolut de voyager, et partit pour l'Italie, où il s'arrêta principalement à Rome et à Padoue. Un séjour de plusieurs années lui ayant paru suffisant pour bien connaître les doctrines des savans de cette contrée, il passa en Suisse, et voulut étudier le droit à Fribourg. Mais, soit que la jurisprudence flattât peu ses goûts, soit qu'il eût reconnu l'impossibilité de partager son temps entr'elle et la médecine, sans s'exposer à ne connaître qu'imparfaitement l'une et l'autre, il se consacra tout entier à la dernière de ces deux sciences, dans laquelle il acquit bientôt une grande réputation. Il s'était d'abord fixé à Toul, mais le duc de Lorraine l'ayant pris pour médecin ordinaire, il vint s'établir à Nancy, où il mourut le 30 septembre 1624. Ses ouvrages sont ceux d'un érudit dont la critique n'éclaire pas toujours le jugement et le goût; mais il eut le mérite de s'élever contre les théories chimiques, et de vouloir ramener ses confrères à l'observation de la nature, en leur démontrant la nécessité d'étudier les écrits d'Hippocrate et des anciens grecs, de préférence à tous ceux qu'avaient enfantés les nombreuses écoles des modernes.

Controversiæ theoricæ practicæ in primam Aphorismorum Hippocratis sectionem. Opus in duas partes divisum, philosophis ac medicis perutile ac jucundum. In quo quæcumque ad venæsectionem, purgationem et probam victûs rationem pertinent, non minus accuratè, quam acutè ac eleganter in utramque partem disputantur ac enodantur. Toul, 1612, in-8°. - *Ibid.* 1618, in-8°.

Pandora Bacchica furens medicis armis oppugnata. Toul, 1614, in-12.

Traduction fort augmentée du Traité de l'ivrognerie et de l'ivresse que Jean Monsin avait publié en français (Toul, 1612, in-8°.).

Apologia dogmatica, in hermetici cujusdam anonymi scriptum de curatione calculi. Toul, 16.7, in-12.

Vrai et assuré préservatif de petite vérole et rougeole, divisé en trois livres. Toul, 1617, in-8°. - Nancy, 1623, in-8°.

Exercitationes equestres in epigrammatum libros sex distinctæ. Nancy, 1622, in-8°.

Recueil aussi peu estimé que peu connu, de mauvaises épigrammes. (J.)

CADET (Claude), premier médecin de Louis XIV, naquit en 1695, près de Troyes, dans un village appelé Regnost. Il étudia de fort bonne heure la chirurgie, et s'étant rendu à Paris, il y fut reçu, en 1716, au nombre des chirurgiens de l'Hôtel-Dieu. Huit ans après, il obtint la maîtrise dans la communauté de Saint-Côme. Une mort prématurée termina sa carrière le 10 février 1745. Il laissa treize enfans et deux petits ouvrages intitulés :

Dissertations et observations sur les maladies scorbutiques. Paris, 1742, in-12.

Dissertation sur le scorbut, avec des observations. Paris, 1744, in-4°. Ce n'est qu'une nouvelle édition, augmentée et légèrement modifiée, de l'opuscule précédent. (J.)

CADET DE GASSICOURT (Charles-Louis), né à Paris, le 23 janvier 1769, fut avocat jusqu'en 1791. En 1814, il était pharmacien de la maison de Napoléon, qu'il avait suivi en cette qualité aux armées. Il est actuellement secrétaire de l'Académie royale de médecine, section de pharmacie. On a de lui des opuscules politiques et littéraires et les ouvrages suivans :

La chimie domestique, ou Introduction à l'étude de cette science, mise à la portée de tout le monde. Paris, 1801, 3 vol. in-12.

Dictionnaire de chimie, contenant la théorie et la pratique de cette science, son application à l'histoire naturelle et aux arts. Paris, 1803, 4 vol. in-8°.

Eloge de Baumé. Bruxelles, 1805, in-8°.

Le thé est-il plus nuisible qu'utile? Paris, 1808, in-8°.

Formulaire magistral et mémorial pharmaceutique. Paris, 1812, in-18. - *Ibid.* 1814, in-18. - *Ibid.* 1816, in-18. - *Ibid.* 1819, in-18.

Pharmacie domestique. Paris, 1815, in-18.

Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière, fait à la suite de l'armée française, pendant la campagne de 1809. Paris, 1818, in-8°.

Dissertation sur le jalap. Paris, 1817, in-4°.

Il est un des collaborateurs du Dictionaire des sciences médicales et du Journal de pharmacie. Il a fait plusieurs articles dans la Biographie universelle. (T.)

CADET-GASSICOURT (Louis-Claude) naquit, à Paris, le 24 juillet 1731. Son père, médecin estimé, et arrière-neveu de Vallot, mourut jeune, laissant, dit M. Salverte, à sa veuve et à treize enfans en bas âge, dix-huit francs, sa réputation et le souvenir de ses vertus. Ses nombreux enfans furent adoptés par des amis que son excellent caractère lui avait faits; M. de Saint-Laurent, trésorier des Colonies, favorisa leur début dans le monde avec un zèle philantropique peu commun. Cadet continua ses études, il prit les premières leçons de pharmacie chez Geoffroy; à vingt-deux ans, il fut nommé apothicaire-major à l'hôtel des Invalides; quatre ans après, en 1757, inspecteur des hôpitaux français en Allemagne, puis apothicaire-major à l'armée d'Espagne. Il acquit bientôt une

grande réputation comme chimiste et comme pharmacien. Au moment où on allait lever le siége de Minorque, faute d'eau et de salpêtre, il découvrit une source, et fabriqua le nitrate de potasse nécessaire pour la confection de la poudre. Cadet fut reçu membre du Collége de pharmacie de Paris en 1759, de l'Académie impériale des Curieux de la nature en 1761, de l'Académie royale des sciences en 1766. Louis XV le chargea d'enseigner la chimie à Ko et à Jang, jeunes Chinois venus à Paris pour donner au gouvernement français des renseignemens sur les événemens qui s'étaient passés dans l'Inde; puis il le désigna pour diriger les travaux chimiques de la manufacture de Sèvres. Animé d'un rare désintéressement, Cadet refusa les émolumens de cette place, et demanda qu'ils fussent donnés à un savant modeste dont il désirait faire son adjoint, afin de le tirer de l'état de gêne dans lequel il se trouvait. Après soixante ans des plus honorables travaux, il se vit tourmenté par des douleurs à la région lombaire et à l'hypogastre : on constata la présence d'une pierre dans la vessie; pour épargner les tourmens de l'incertitude à sa famille et à ses amis, plus ferme que Barthez dans ses résolutions, il voulut être taillé le même jour; le docteur Souberbielle fit l'opération; malgré la dextérité de ce lithotomiste, Cadet mourut cinq jours après, le 25 vendémiaire en VIII. Cadet était un chimiste habile et par conséquent un pharmacien distingué; dès l'enfance il se montra bienfaisant, et il resta tel jusqu'à l'instant de sa mort. Selon l'usage de tous les apothicaires, il donnait des consultations *médicales*; mais, ce qui est peu commun parmi ces messieurs, souvent il livrait gratuitement aux pauvres les médicamens dont ils pouvaient avoir besoin, et convertissait ainsi en acte de vertu ce qui n'est ordinairement qu'une manœuvre de la cupidité. On a de lui:

Analyse chimique des eaux de Passy. Paris, 1757, in-8°.
Mémoire sur la terre foliée de tartre. Paris, 1764, in 12.
Extrait du Journal des savans.
Catalogue des remèdes de Cadet, apothicaire. Paris, 1765, in-8°.
Ce *catalogue* peut être considéré comme la première édition du *Formulaire pharmaceutique et repertoire médical* de C.-L. Cadet de Gassicourt.
Observations en réponse à Baumé sur la préparation de l'éther, sur le mercure, sur le précipité per se, *et sur la réduction des chaux métalliques*. Paris, 1775, in-4°.
Cadet a publié, en outre, des Expériences et Observations chimiques sur le diamant. Les Mémoires de l'Académie des sciences et le Journal de physique sont enrichis d'un grand nombre de ses mémoires. Il a rédigé, dans l'Encyclopédie, les articles *bile* et *borax*. (T.)

CADET DE VAUX (Antoine-Alexis), né à Paris, le 13 janvier 1743, et frère de Louis-Claude Cadet, membre du Collége de pharmacie, ancien censeur royal, est auteur d'une

foule d'opuscules utiles, relatifs, pour la plupart, à l'économie rurale et domestique et à la salubrité publique.

Observations sur les fosses d'aisance et moyens de prévenir les inconvéniens de leur vuidange. Paris, 1778, in-8°.
Avis sur les blés germes. Paris, 1782, in-8°.
Avis sur les moyens de diminuer l'insalubrité des habitations après les inondations. Paris, 1784, in-8°. - *Ibid*. 1802, in-8°.
Mémoire sur les bois de Corse et observations générales sur la coupe des arbres. Paris, 1792, in-12.
Instructions sur l'art de faire les vins. Paris, 1800, in-8°.
Recueil de rapports et expériences sur les coupes économiques et les fourneaux à la Rumford. Paris, 1801, in-8°.
Mémoire sur la peinture au lait. Paris, 1801, in-8°.-*Ibid*. 1802, in-8°.
Moyens de prévenir et de détruire le méphitisme des murs. Paris, 1801, in-8°.
Mémoire sur la gélatine des os et son application à l'économie alimentaire. Paris, 1803, in-8°.
De la taupe, de ses mœurs et des moyens de la détruire. Paris, 1803, in-12.
Traité du blanchissage domestique à la vapeur. Paris, 1805, in-12.
Dissertation sur le cafe, son historique. Paris, 1806, in-8°.
Essai sur la culture de la vigne sans le secours de l'échalas. Paris, 1807, in-8°.
Mémoire sur la matière sucrée de la pomme. Paris, 1808, in-8°.
Mémoire sur quelques inconvéniens de la taille des arbres à fruit. Paris, 1809, in-8°.
Traité de la culture du tabac. Paris, 1810, in-12.
Le ménage ou l'emploi des fruits dans l'économie domestique. Paris 1810, in-12.
Moyens de prévenir le retour des disettes. Paris, 1812, in-8°.
Des bases alimentaires et de la pomme de terre. Paris, 1813, in-8°.
De l'économie alimentaire du peuple et du soldat, ou Moyen de parer les disettes et d'en prévenir à jamais le retour. Paris, 1814, in-8°.
Nouveau procédé de peinture applicable à l'intérieur et à l'extérieur des maisons. Paris, 1814, in-8°.

M. Cadet de Vaux a, en outre, traduit les Instituts de chimie de Spielmann (Paris, 1770, 2 vol. in-12). Il est un des auteurs du *Cours complet d'agriculture pratique*. (T.)

CÆSARIUS (Jean), médecin de Juliers, où il naquit vers l'année 1460, vint faire ses humanités à Haguenau et ses études médicales à Paris, et se rendit ensuite à Cologne, où il enseigna la philosophie. Mais la religion protestante, qu'il avait embrassée, lui ayant attiré des persécutions, il quitta cette ville en 1543. Cependant il paraît y être revenu dans la suite, après avoir embrassé le catholicisme, puisque les biographes assurent qu'il y termina sa carrière en 1551. Outre la publication du *Compendium artis medicæ* de Nicolas Bertrucci (Cologne, 1537, in-4°.) et des éditions de différens ouvrages, dont une entr'autres de l'Histoire naturelle de Pline, on lui doit des

Castigationes in Cornelium Celsum de re medicâ. Haguenau, 1528, in-8°. (O.)

CAGNATI (Marcel), médecin, naturaliste et critique habile de Vérone, vint au monde en 1543, et mourut, en 1612, dans un âge fort avancé. Il apprit la médecine à Padoue sous le célèbre Zabarella, et fit marcher de front l'étude de cette science avec celle des belles-lettres, de la philosophie, de l'histoire et des antiquités. La réputation qu'il acquit bientôt le fit appeler à Rome, pour y enseigner la médecine et la philosophie. Il habita cette ville sous les pontificats de Clement VIII et de Paul V, et y termina sa carrière. Ses ouvrages, qui annoncent plutôt un érudit qu'un observateur, portent les titres suivans :

Variarum lectionum libri II, cum disputatione de ordine in cibis servando. Rome, 1581, in-8°. - *Ibid.* 1587, in-4°. et in-8°. - Francfort, 1604, in-8°.

La seconde édition, dont la troisième n'est qu'une réimpression, contient de nombreuses additions, et porte un autre titre : *Variarum observationum libri IV.* Gruter l'a insérée dans le quatrième volume de son *Thesaurus criticus.* C'est un recueil d'observations relatives, pour la plupart, à la botanique. On y distingue entr'autres de savantes recherches sur les plantes dont Hippocrate et Théophraste ont parlé, et des remarques curieuses sur le traité *De re rusticâ* de Caton. Cagnati a soumis également à une critique judicieuse différens points de l'anatomie et de la physiologie d'Hippocrate.

De sanitate tuendâ, libri II. Rome, 1591, in-4°.-Padoue, 1605, in-4°.

In Hippocratis Aphorismorum secundæ sectionis XXIV, commentarius. Rome, 1591, in-4°.

De Tiberis inundatione. Rome, 1591, in-4°.

De aeris Romani salubritate. Rome, 1599, in-4°.

De epidemiâ Romanâ annorum 1591 et 1593. Rome, 1599, in-4°.

De ligno sancto disputationes binæ. Rome, 1602 et 1643, in-4°.

De morte caussâ partûs. Rome, 1602, in-4°.

Cagnati soutient, contre Avicenne, que les os pubis ne s'écartent point pendant l'accouchement.

Opuscula varia. Rome, 1603, in-4°.

Collection des opuscules précédens.

In Aphorismorum Hippocratis sectionis primæ XXII, expositio. Rome, 1619, in-8°.

Cagnati (*Gilbert*), de Nocera, dans le royaume de Naples, a laissé :

De hortorum laudibus. Bâle, 1546, in-4°.

inséré, par Joachim Camerarius, dans son recueil *De re rusticâ.* (I.)

CAHAIGNES ou CAHAGNES (Jacques), fils de Pierre de Cahaignes, médecin de Caen, naquit dans cette ville en 1548, et y mourut en 1612, après s'y être fait recevoir docteur, et y avoir obtenu une chaire de médecine, à laquelle il renonça, sur la fin de ses jours, pour se livrer entièrement au travail du cabinet. On a de lui :

De Academiarum institutione. Caen, 1584, in-4°.

De morte N. Michaelis. Caen, 1597, in-4°.

Elogiorum Cadomensium centuria prima. Caen, 1609, in-4°.

Prælectio de aquâ fontis Hebecrevonii. Caen, 1612, in-4°.
Discours sur les eaux d'Hébécrévon de Saint-Gilles en Cottentin.
De aquâ medicatâ fontis Hebecrevonii. Caen, 1614, in-4°.
Responsio censori de aquâ fontis Hebecrevonii sub nomine Fr. Chicolii. Caen, 1614, in-12.
Brevis facilisque methodus curandarum febrium. Caen, 1616, in-8°.
Brevis facilisque methodus curandorum capitis affectuum. Caen, 1618, in-8°.
Cahaignes a publié une traduction française du Traité de Julien le Paulmier sur le cidre (Caen, 1589, in-8°.). (o.)

CAILLAU (Jean-Marie), né à Gaillac, département du Tarn, le 4 octobre 1765, se fit remarquer de bonne heure par son goût pour la poésie latine. Après avoir terminé sa rhétorique à Albi et sa philosophie à Toulouse, il entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne, enseigna avec distinction dans plusieurs colléges jusqu'en 1787, époque à laquelle il quitta cette corporation religieuse, et vint se fixer à Bordeaux. Pendant son séjour dans cette ville, il se chargea de l'éducation de plusieurs jeunes gens de familles nobles, et entr'autres de celle de M. Lebrun des Charmettes, auteur de l'*Histoire de Jeanne d'Arc*. En 1789, il commença à se livrer à l'étude de la médecine, vers laquelle Lafon le porta probablement, car il était fort lié avec cet auteur de la Philosophie médicale. Betbeder père et Cornet le dirigèrent dans ses études médicales. En 1794 et 1795, il fut employé en qualité de médecin à l'armée des Pyrénées occidentales, dans les hôpitaux de Bayonne et de Saint-Jean de Luz. Il revint à Bordeaux en 1796, et se rendit, en 1803, à Paris, où il prit le bonnet de docteur en médecine. De retour à Bordeaux, en 1804, il s'y adonna nonseulement à la pratique dans la ville et à l'hôpital, dont il était médecin adjoint, mais encore à des travaux assidus de cabinet, et il reprit les cours qu'il avait déjà commencés en 1800. En 1815, il fut nommé vice-directeur de l'Ecole élémentaire de médecine de Bordeaux, et directeur en 1819. Il était devenu secrétaire général de la Société de médecine de cette ville et correspondant de la plupart des Sociétés médicales de la France, avec lesquelles il entretenait une correspondance non interrompue. Chaque année, il publiait de nombreux opuscules, soit isolés, soit dans divers recueils scientifiques : il obtint la seconde mention honorable au concours sur le croup. La poésie n'avait pas cessé d'avoir des charmes pour lui : en 1812, il remporta le prix de la *violette* à l'Académie des jeux floraux de Toulouse. En 1814, sa santé avait commencé à s'altérer : il est mort dans la nuit du 8 au 9 février 1820.

Caillau fut un médecin instruit, modeste, laborieux; il était d'un caractère sérieux, bon, sensible, quoiqu'entêté et même caustique. Il serait à désirer qu'il y eût dans chaque ville un

peu considérable un homme comme lui, qui donnât l'exemple du travail et de l'amour de la science. Sans parler de ses nombreux opuscules poétiques, on a de lui :

Mémoire sur la gale, suivi de cas de pratique de cette maladie. Bayonne, 1795, in-8°.
Avis aux mères de famille sur l'éducation physique, morale, et les maladies des enfans, depuis le moment de leur naissance jusqu'à l'âge de six ans. Bordeaux, 1796, in-12.
Mémoire à consulter sur une éruption venteuse extraordinaire par la verge. Bordeaux, 1796, in-8°.
Journal des mères, entièrement consacré à celles qui se destinent à nourrir et à élever leurs enfans dans l'ordre de la nature. Bordeaux, 1797-1798, 4 vol. in-8°.
Examen d'un livre intitulé : Philosophie médicale, *par le docteur Lafon.* Bordeaux, 1797, in-8°.
Rapport sur la mortalité des enfans qui a eu lieu, à Bordeaux, pendant les cinq premiers mois des années 4 *et* 5 (1796-1797). Bordeaux, 1797, in-8°.
Notice sur la vie et les écrits de P. Desault. Bordeaux, 1799, in-8°.
Mémoire à consulter pour un malade dont l'affection, très-singulière, consistait à éprouver des sensations désagréables à l'approche des métaux. Bordeaux, 1799, in-8°.
Avis aux mères de famille, aux pères, aux instituteurs de l'un et l'autre sexe, à tous ceux qui s'occupent de l'éducation physique et morale, de l'instruction et de la santé des enfans. Bordeaux, 1799, in-8°.
Mémoire sur l'asphyxie par submersion. Bordeaux, 1799, in-8°.
Plan d'un cours de médecine infantile. Bordeaux, 1800, in-8°.
Discours prononcé à l'Ecole élémentaire de médecine de Bordeaux en 1801. Bordeaux, 1801, in-4°.
Précis analytique du cours de médecine analytique fait à Bordeaux. Bordeaux, 1801, in-8°.
Mémoire sur une prétendue pluie sulfureuse qui a eu lieu dans le mois de mai 1800, *et qui doit être attribuée à la poussière des étamines de pins qui sont dans les environs de Bordeaux.* Bordeaux, 1801, in-8°.
Eloge de J.-C. Grossard. Bordeaux, 1801, in-8°.
Premier mémoire sur la dentition. Bordeaux, 1801, in-8°.
Second mémoire sur la dentition. Bordeaux, 1802, in-8°.
Medicinæ infantilis brevis delineatio, cui subjunguntur considerationes quædam de infantiâ et morbis infantilibus. Paris, 1803, in-8°.
Plan d'un ouvrage ayant pour titre : Mémoires pour servir à l'histoire de la médecine et de la chirurgie, à Bordeaux, depuis le quatrième siècle jusqu'en 1800. Bordeaux, 1804, in-8°.
Notice sur l'emploi médical de l'écorce du pin contre les fièvres intermittentes. Bordeaux, 1805, in-8°.
Mémoire sur les différentes substances que le crime et le hasard mettent à la portée de nuire aux hommes ; sur les moyens de reconnaître si un homme, encore vivant, a été empoisonné. Bordeaux, 1805, in-8°.
Mémoire sur la première dentition. Bordeaux, 1805, in 8°.
Essai et Observations sur l'endurcissement du tissu cellulaire chez les enfans nouveau-nés. Bordeaux, 1805, in-8°.
Eloge de A.-S. Lucadou. Bordeaux, 1806, in-8°.
Mémoire sur les époques de la médecine. Bordeaux, 1806, in-8°.
Notes relatives à l'établissement en faveur des noyés dans la ville de Bordeaux. Bordeaux, 1806, in-8°.
Considérations sommaires sur les enfans à grosse tête, et aperçu sur

l'influence de quelques maladies sur le physique et le moral de l'enfance. Bordeaux, 1806, in-8°.

Avis sur la vaccine. Bordeaux, 1807, in-8°.

Réflexions sur les dangers de retirer trop brusquement les enfans des mains de leurs nourrices. Bordeaux, 1807, in-8°.

Lettre au docteur Stransforth, contenant l'examen d'un ouvrage de M. le professeur Richerand sur les erreurs populaires en médecine. Bordeaux, 1810, in-8°.

Instruction sur le croup. Bordeaux, 1810, in-8°.

Tableau de la médecine hippocratique. Bordeaux, 1806. - *Ibid.* 1811, in-8°.

Couronné par la Société médicale d'émulation.

Mémoire sur les rechutes dans les maladies aiguës et chroniques. Bordeaux, 1811, in-8°.

Couronné par la Société médicale d'émulation.

Manuel sur les eaux minérales factices. Bordeaux, 1810, in-8°.

Mémoire sur le croup. Bordeaux, 1812, in-8°.

Réflexions morales sur les femmes considérées comme garde-malades dans les hôpitaux. Bordeaux, 1813. in-8°.

Examen critique des nosologies modernes. Bordeaux, 1814, in-8°.

Rapport sur les moyens de réprimer le charlatanisme. Bordeaux, 1816, in-8°.

Eloge de Villaris. Bordeaux, 1817, in-8°.

Réflexions sur la mort prématurée de quelques enfans célèbres. Bordeaux, 1818, in-8°.

Réflexions sur l'art d'écouter, considéré relativement à la médecine. Bordeaux, 1818, in-8°.

Réflexions sur les vésanies et sur quelques auteurs qui ont traité des affections mentales. Bordeaux, 1818, in-8°.

Eloges de Mingelouseaux père et de Mingelouseaux fils. Bordeaux, 1818, in-8°.

Eloge d'Eusèbe Valli. Bordeaux, 1818, in-8°.

Mélanges de médecine et de chirurgie. Bordeaux, 1818, in-8°.

Réponse à une lettre et à un mémoire de M. Cazalet sur la rage. Bordeaux, 1819, in-8°.

Mémoire sur Van Helmont et ses écrits. Bordeaux, 1819, in-8°.

Réflexions médicales sur le penchant des hommes à la crédulité. Bordeaux, 1819, in-8°.

Notice sur les glandes surrénales. Bordeaux, 1819, in-8°.

Plaintes de la fièvre puerpérale contre les nosologistes modernes. Montpellier, 1819, in-8°.

Almanach de la Société de médecine de Bordeaux. Bordeaux, 1819, in-8°.

Notice sur Gabriel Tarragua. Bordeaux, 1819, in-8°.

Médecine infantile, ou Conseils à son gendre et aux jeunes médecins sur cette partie de l'art de guérir. Bordeaux, 1819, in-8°.

Il a traduit en français le poème latin de la Callipédie de Claude Quillet (Bordeaux, 1798, in-8°.). (T.)

CAJUS (Jean). *Voyez* Kaye (Jean).

CAIMO (Pompée), fils d'un jurisconsulte d'Udine, vint au monde dans cette ville en 1568, et fut élevé à Padoue, où il étudia successivement la philosophie et la médecine, sciences dans lesquelles il fit de grands et rapides progrès. Aussitôt après avoir reçu les honneurs du doctorat, il revint dans sa patrie, où, pendant quelques années, il exerça l'art de guérir;

mais, soit que la fortune ne le favorisât pas, soit qu'il se sentît destiné à briller sur un plus vaste théâtre, il prit le parti de se rendre à Rome, où il devint professeur de philosophie. Quelques années après, la chaire de Sanctorius étant devenue vacante à Padoue, le sénat de Venise la lui offrit. Caimo s'empressa d'accepter une offre aussi flatteuse; mais une épidémie désastreuse s'étant déclarée dans cette ville, il la quitta pour se retirer à Titiano, dans le Frioul, où il mourut le 30 novembre 1631. Les discussions qu'il eut à soutenir, à Rome, avec Jules-César Lagalla, et à Padoue avec César Cremonini, firent beaucoup de bruit dans le temps, mais c'est là tout ce que les historiens nous en apprennent, et il est probable que la science ne perd pas beaucoup à leur silence. On a de Caimo:

De calido innato libri tres, in quibus non solum ejus natura explicatur, sed solida etiam medicorum in hoc argumento doctrina ostenditur. Venise, 1626, in-4°.

De febrium putridarum indicationibus juxta Galeni methodum colligendis et adimplendis, libri duo. Padoue, 1628, in-4°. (o.)

CAIMO (Zacharie), habile praticien de Milan, fut agrégé, en 1570, au Collége des médecins de cette ville, et nommé ensuite à la chaire de philosophie morale devenue vacante par la mort d'Octavien Ferrari. A son retour de Bohême, où il avait été appelé, avec Nicolas Boldone, en 1581, pour donner ses soins à Marie d'Autriche et à l'empereur Rodolphe II, il obtint de Philippe II, roi d'Espagne, la charge de premier médecin du duché de Milan. Il mourut, en 1606, à l'âge de quatre-vingts ans. Quoiqu'il ait beaucoup écrit, au rapport de Silvatico, nous ne possédons maintenant de lui que plusieurs Consultations imprimées dans le recueil de Joseph Lautenbach (Francfort, 1705, in-4°.). Il passait pour être très-versé dans les langues latine et grecque, aussi Picinelli dit-il, en parlant de lui: *Alter Galenus, Cornelius alter, et alter Paeones.*

(o.)

CAIZERGUES (J.-C.), docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, a été un des membres adjoints de la commission médicale envoyée en Espagne, par le gouvernement français, pour observer la fièvre jaune qui régna, en 1800, dans l'Andalousie. Elève de Fouquet, il pratique aujourd'hui à Montpellier, et il est professeur de médecine légale à la Faculté de cette ville. M. Caizergues est du petit nombre de ces médecins, partisans immobiles de l'humorisme, qui répètent sentencieusement: *on y reviendra;* et qui, au lieu de marcher avec le siècle, attendent froidement qu'il rétrograde pour se trouver en rapport avec lui. Il a fait, sur la fièvre jaune, qu'il avoue n'avoir point vue, l'opuscule suivant:

Mémoire sur la contagion de la fièvre jaune, dans lequel on répond aux questions contenues dans le programme publié par le Collége de médecine de Berlin. Paris. 1817, in-8°.

L'auteur attribue la production de la fièvre jaune à un miasme adhérent à la bile, dont la *dégénération* constitue la cause essentielle de cette fièvre; il est facile de prévoir les conséquences de ce principe. (T.)

CALAFATTI (Georges), né à la Canée, dans le royaume de Candie, en 1652, appartenait à une famille dont les ancêtres avaient revêtu autrefois la pourpre impériale à Byzance. Il devint professeur de médecine théorique à Padoue, en 1679. L'année de sa mort n'est pas connue, mais on a de lui :

Trattato sopra la peste. Venise, 1682, in-4°. (Z.)

CALANDRINI (Jean-Louis), professeur de mathématiques et de philosophie à Genève, était né dans cette ville en 1703, et il y mourut en 1758. Observateur ingénieux et profond, il a mérité les éloges de Bonnet, qui avoue lui devoir une grande partie de ses idées sur la végétation. La seule de ses productions littéraires que nous devions citer ici, a pour titre :

Theses de vegetatione et generatione plantarum. Genève, 1734, in-4°. (Z.)

CALANO (Prosper), de Sarzana, dans les états de Gênes, pratiqua la médecine à Rome, à Bologne, et en d'autres villes d'Italie, vers le milieu du seizième siècle. On a de lui :

Paraphrasis in librum Galeni de inæquali intemperie. Lyon, 1538, in-8°.

On possède, en outre, sous son nom, un recueil de différentes pièces, imprimées autrefois à part, et qui ont été réunies ensemble à Lyon (1638, in-8°.). L'une de ces pièces a été traduite en français sous le titre de :

Traité de l'entretenement de la santé. Paris, 1550, in-12.

Calano (*Maurice*), célèbre philosophe et médecin de Ferrare, où il devint professeur de philosophie et d'anatomie, a laissé :

De proprietatibus individualibus. Ferrare, 1645, in-4°. (Z.)

CALCEOLARI (François), savant apothicaire et botaniste italien, de Vérone, où il florissait au seizième siècle, était disciple de Ghini, et ami intime de Mattioli et d'Aldrovandi. Ce fut avec ce dernier qu'il fit, en 1554, un voyage au mont Baldo, situé sur les bords du lac de Garda, et que son étonnante fertilité en espèce différentes faisait alors considérer comme l'une des meilleures écoles pour les botanistes. Nul voyageur n'avait encore visité cette montagne pour observer les végétaux qui y croissent. Malgré le zèle avec lequel il s'employa pour la science, il lui rendit cependant peu de services, de sorte qu'il méritait peu l'honneur que lui a fait Feuillée de donner son nom à un genres de plantes (*calceolaria*) de la famille de rhinanthoïdes. La relation du voyage de



L.^{old} M.^c ANT.^{ne} CALDANI

J.^{al} Comp. du D.D.S.M.

C.L.F. Panckoucke

Calceolari, rédigée soit par lui-même, soit par Jean-Baptiste Oliva, si nous en croyons Montalbano, parut d'abord en langue italienne (Venise, 1566, in-4°.); mais l'auteur la publia ensuite sous ce titre :

Iter montis Baldi. Venise, 1571, in-4°. - *Ibid.* 1584, in-4°.

Elle a été réunie, par Camerarius, à son *Epitome Mattioli* (Francfort, 1586, in-4°.), et insérée toute entière aussi par Seguier dans ses *Plantæ Veronenses* (tom. II, pag. 445). Calceolari s'est contenté de donner les noms des plantes sans les décrire, de sorte qu'on a souvent de la peine à reconnaître les objets dont il parle.

Calceolari possédait un magnifique cabinet d'histoire naturelle, dont la description, commencée par Benoît Ceruti, et terminée par André Chiocco, porte le titre suivant :

Musæum Francisci Calceolarii junioris descriptum. Verone, 1622, in-fol.

Ouvrage rare et recherché à cause de la belle exécution des figures dont il est orné. (J.)

CALDANI (Marc-Antoine), médecin, professeur à Padoue, a vécu dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. Il a fait un grand nombre d'expériences (quatre-vingt-trois) pour constater l'insensibilité des tendons, et paraît n'avoir laissé aucun doute sur ce point important de physiologie. Ceux qui croyaient à la sensibilité des organes fibreux commettaient, dans leurs vivisections, la faute capitale de léser, avec ces organes, et les vaisseaux et les nerfs. Caldani les isola parfaitement, et les irrita de différentes manières, sans développer en eux la moindre douleur. Il crut, dans quatre cas seulement, les trouver faiblement sensibles, mais ils n'avaient pas été bien découverts. Ce physiologiste chercha vainement des nerfs dans la dure-mère ; il croyait que l'iris n'ayant point de fibres musculaires n'était point irritable, ce qui est une double erreur. L'amnios, qui contient une grande quantité de lymphe coagulable, et que l'on trouve dans l'estomac du fœtus, lui parut, à ce double titre, une liqueur nutritive : quelques faits récens démentent cette opinion. Caldani pensait que la membrane du tympan devait au petit nerf que lui envoie le nerf facial la faculté de se tendre, de se contracter, sous l'influence de la volonté. Ses expériences sur l'insensibilité des tendons sont au nombre des dissertations qui composent le recueil d'opuscules sur la sensibilité et l'irritabilité Hallériennes publié par Fabri : ses remarques sur les eaux de l'amnios et divers points de physiologie font partie d'une collection qui porte ce titre : *Commentationes academicæ medicinales, præsertim anatomiam spectantes* (Leipzick, 1799, in-8°.). (MONFALCON)

CALDEIRA DE HEREDIA (Gaspar), né dans la province de Tra los montes, en Portugal, et non à Alcala, comme le prétend Nicolas Antonio, était médecin et protégé du cardinal François-Marie Brancacio, au dix-septième siècle. On a de lui :

Tribunal medico-magicum et politicum. Leyde, 1658, in-fol.
Tribunalis medici illustrationes practicæ, hoc est febrium et symptomatum exactissima curatio, etiam à veteribus tradita, à se illustrata, ac totius operis illustrationes, et observationes practicæ cum plerisque aliis selectis, quæ in tribunali medico desiderantur.
De facile parabilibus è veterum et recentiorum observatione comprobatis, et ex arcanis naturæ chymico artificio, et artis magisterio eductis.
Ces deux ouvrages ont été imprimés réunis (Anvers, 1663, in-fol.).
CALDEIRA (*Jean*), né à Evora, fut un praticien distingué, mais il n'a rien écrit. (T.)

CALDERIA (JEAN), médecin de Venise, étudia la médecine et la philosophie à Padoue, où il obtint une chaire en 1424. Ayant renoncé dans la suite à l'enseignement, on ignore par quel motif, il se retira dans sa patrie, et y mourut en 1474, ayant atteint un âge fort avancé. Il n'a rien écrit sur la médecine, mais Michel-Ange Biondo a publié un traité de théologie mystique qu'il avait composé pour sa fille, et dans lequel il s'efforce de rapporter la mythologie grecque et romaine aux mystères du christianisme. Ce bizarre ouvrage, qui est fort rare, porte le titre suivant :

Concordantiæ poetarum, philosophorum et theologorum, opus vere aureum, quod nunc primum in lucem prodiit ex antiquo exemplari autoris. Venise, 1547, in-8°. (J.)

CALDERONE (JACQUES), botaniste, chimiste et apothicaire sicilien, né à Palerme, le 1er janvier 1651, et mort en 1731, étudia l'histoire naturelle avec beaucoup d'assiduité, et acquit des connaissances si profondes dans cette science, que le gouvernement lui confia la surveillance de toutes les pharmacies de la Sicile. Il a écrit :

Pretia simplicium ac compositorum medicaminum ab omnibus observanda. Palerme, 1697, in-4°.
On lui attribue encore quelques autres ouvrages, en latin et en italien, qui paraissent n'avoir pas été imprimés ; mais on a de lui quelques Lettres sur la botanique dans les *Bizzarie botaniche* (Palerme, 1673, in-4°. — Naples, 1674, in-4°.) de N. Gervasi. (O.)

CALDWALL (RICHARD), médecin anglais, dont les biographes ont défiguré le nom, en l'appelant tantôt *Caldivel* et tantôt *Chaldwell*, naquit dans le comté de Stafford, en 1513, et fit ses études à Oxford, où il prit le titre de docteur. Etant allé ensuite s'établir à Londres, le Collége des médecins de cette ville se l'agrégea, lui déféra, la même année, la charge de censeur, et le choisit pour président, en 1570. Sa mort eut lieu en 1585. On ne connaît de lui qu'un ouvrage intitulé :

The tables of surgery, briefly comprehending the whole art and practice thereof. Londres, 1585, in-8°.
Traduction anglaise d'un ouvrage d'Horace More, chirurgien de Florence. (J.)

CALENUS (Chrétien). *Voyez* KAHLE (Chrétien).

CALLARD DE LA DUCQUERIE (Jean-Baptiste), médecin et naturaliste, professeur de la Faculté de médecine de Caen, naquit en 1630, vécut au-delà de quatre-vingt-cinq ans, et publia, en 1673, un *Lexicon medicum etymologicum* (Caen, 1692, in-12. -Paris, 1693, in-12.-Caen, avec un grand nombre d'additions, 1715, in-fol.). Il a laissé le manuscrit non terminé d'un ouvrage intitulé: *Ager medicus Cadomensis, sive hortus plantarum quæ in locis paludosis, pratensibus, maritimis, et sylvestribus propè Cadomum in Normanniâ, spontè nascuntur.* (monfalcon)

CALLIANAX, médecin grec, de l'école d'Hérophile, dont la dureté envers ses malades était passée en proverbe. Galien et Palladius citent quelques exemples de la franchise barbare, et souvent même ironique, avec laquelle il leur annonçait la mort. On sait que c'était là un défaut du célèbre Bouvart. (j.)

CALLIMAQUE, médecin grec, de la secte d'Hérophile, avait composé, au rapport d'Erotien, un dictionaire explicatif des termes obscurs qu'on trouve dans les écrits d'Hippocrate. Pline lui attribue aussi un traité sur les accidens que peuvent causer les fleurs odorantes dont on se servait pour faire les couronnes que les anciens avaient coutume de placer sur leurs têtes dans les banquets. (j.)

CALLISTHÈNES, médecin grec, d'Olinthe, ville de Thrace, était parent et disciple d'Aristote. Ce philosophe le plaça auprès d'Alexandre, qu'il accompagna dans son expéditiou contre Darius. Peu satisfait de la conduite de ce prince à son égard, non-seulement il se permit quelques sarcasmes contre lui, mais encore il ne révéla pas le secret de la conspiration de Philotas, qui lui avait été confié, et trempa même dans celle qu'ourdit un peu plus tard Hermolaüs, son ami intime et son élève. Alexandre le fit arrêter et mettre à mort. On a débité beaucoup de récits contradictoires sur son compte. Les philosophes surtout se sont efforcés d'attribuer son infortune à la liberté avec laquelle il s'exprimait sur le compte des adorations qu'Alexandre exigeait de ses sujets. Mais les fragmens que Strabon nous a conservés de son histoire du héros macédonien, dans laquelle il s'efforçait de prouver que ce prince était fils de Jupiter, témoignent assez qu'on n'a pas respecté la vérité en prêtant des motifs purs et louables à sa conduite, et l'on ne peut guère douter que sa haine pour Anaxarque, à qui Alexandre témoignait plus d'égard qu'à lui, ne l'ait entraîné réellement dans des démarches coupables, dont il fut la victime. Son Histoire d'Alexandre était remplie de fables absurdes et d'inexactitudes : Polybe en a fait la critique. Celle que nous possédons sous son nom, et qui a été traduite du persan en grec barbare par Simon

Sethi, est apocryphe. Il avait composé aussi un Traité des plantes et un autre d'anatomie. On citait surtout, dans ce dernier, la description de l'œil, comme étant très-fidèle. (J.)

CALLOT (François-Joseph) naquit à Nanci, le 13 mai 1690. Reçu docteur à la Faculté de Montpellier, il se distingua, en 1720 et en 1723, dans les concours ouverts pour des chaires de professeurs à l'Université de Pont-à-Mousson. Les preuves de talent qu'il avait données en cette occasion le firent uommer, quelque temps après, médecin ordinaire du duc Léopold et médecin salarié de Rosières-aux-Salines. Une épidémie s'étant déclarée en novembre 1726, dans le territoire de Saint-Dié, le prince envoya Callot secourir les habitans de ce pays, et la maladie se termina heureusement. Le duc François le choisit, en 1729, pour son médecin en second, mais ce ne fut qu'en 1737 qu'il se rendit à Nanci. Nous avons de lui deux Dissertations latines, l'une sur le diabètes, l'autre sur la médecine (1715); un traité intitulé: *L'idée et le triomphe de la vraie médecine* (Commercy, 1742, in-12). Il a laissé un traité d'hygiène manuscrit, et publié quelques poésies à la louange de son pays et de ses souverains. (DESGURET)

CAMERARIUS (Alexandre), fils de Rodolphe-Jacques Camerarius, était de Tubingue, où il prit naissance le 3 février 1696, fit ses études médicales, et reçut, en 1717, le bonnet doctoral des mains de son père. A son retour d'un petit voyage en Souabe et en Franconie, il fut nommé directeur du jardin de botanique et professeur extraordinaire de médecine. En 1721, à la mort de son père, il devint professeur ordinaire. L'Académie des Curieux de la nature l'admit dans son sein, sous le nom d'*Hector IV*. Il mourut le 13 novembre 1736, laissant :

Dissertatio de aquis medicatis. Tubingue, 1716, in-4°.
Dissertatio de botanicâ. Tubingue, 1717, in-4°.
Dissertatio de efficaciâ animi pathematum in negotio sanitatis et morborum. Tubingue, 1725, in-4°.
Dissertatio de usu corticis à febre ad icterum extenso. Tubingue, 1730, in-4°.
Dissertatio de antimonio. Tubingue, 1735, in-4°.
Dissertatio de rachitide. Tubingue, 1735, in-4°.
Dissertatio de sorbendi æstu, modo usuque multiplici. Tubingue, 1736, in-4°. (A.-J.-L. J.)

CAMERARIUS (Elie), fils cadet de Elie-Rodolphe Camerarius, naquit, à Tubingue, le 17 février 1673. Il y étudia successivement la philosophie et la médecine. En 1691, il fit, eu Allemagne, en Hollande et en Angleterre, un voyage, au retour duquel, l'année suivante, il obtint la place de physicien extraordinaire de sa ville natale, fut adopté par l'Académie des

Curieux de la nature sous le nom d'*Hector III*, et reçut le bonnet doctoral des mains de son père. En 1693, l'Université lui confia une chaire extraordinaire de médecine. En 1708, il accompagna Frédéric-Louis, prince héréditaire de Wurtemberg, à Turin, et, à son retour d'Italie, il fut nommé, par le souverain, conseiller, premier médecin et professeur ordinaire de médecine. Sa mort eut lieu le 8 février 1734. La bizarrerie de ses idées et sa crédulité qui lui faisait admettre la réalité des prestiges de la magie, percent dans les nombreux écrits qui nous sont parvenus sous son nom, et dont aucun ne mérite d'être arraché à l'oubli dans lequel ses contemporains eux-mêmes les laissèrent plongés pour la plupart. Voici quels sont les titres de ces productions singulières et insignifiantes :

Dissertatio de subsidiis pro arte medicâ ab antliâ pneumaticâ petendis. Tubingue, 1691, in-4°.

Dissertationes tres : I de spirituum animalium statu naturali et præternaturali ; II spiritus Boylei fumantis naturam exhibens, obviaque circa ipsum phænomena ; III usus et abusus potuum theæ et coffeæ in his regionibus. Tubingue, 1694, in-4°.

On remarque surtout, dans ce dernier opuscule, l'exposition des effets produits par l'abus des boissons chaudes.

Dissertationes tres de naturali statu spirituum animalium. Zurich, 1694, in-8°.

An liceat medico pro salute matris abortum procurare ? Tubingue, 1697, in-4°.

Casus salivationis sine salivatione. Tubingue, 1711, in-4°.

Dissertationes Taurinenses epistolicæ XX ad illustres Germaniæ et Italiæ medicos. Tubingue, 1712, in-8°.

Lettres écrites de Turin, où Camerarius avait accompagné Frédéric-Louis, prince de Wurtemberg, dont il était médecin. Il y fait preuve de la plus grande crédulité, et y ajoute partout foi à l'existence des maladies causées par la sorcellerie et la magie.

Anmerkungen von ansteckenden Krankheiten bey Gelegenheit der Krankheit à la mode, und von der Praeservation von grassirenden Seuchen. Tubingue, 1712, in-8°.

Histoire d'une fièvre catarrhale épidémique que l'auteur compare avec celle de 1680.

Eclecticæ medicinæ physicæ specimina queis ostenditur quâ ratione discentes præjudiciis depositis, celebrium virorum scripta in suos usus convertere queant, etiam quando dissentiunt, exemplis Baglivi, Mortoni, Vieussenii, aliorum illustrata. Francfort, 1713, in-4°.

Recueil de dix-sept dissertations, dans lesquelles Camerarius attaque les idées de Vieussens, Morton, Baglivi, Leeuwenhoeck et La Peyronie.

Medicinæ conciliatricis conamina et primæ lineæ de optimâ medicinam docendi discendique ratione, et adnotationes in medicinam corporis Tschirnhausianam. Francfort-sur-le-Mein, 1714, in-4°.

Dissertatio de podagrâ. Tubingue, 1716, in-4°.

Dissertatio de modis motûs animalis. Tubingue, 1716, in-4°.

Bigæ hypothesium Leibnizianarum, quarum prima est de peste certo avertendâ, altera de morte in exilium actâ. Tubingue, 1721, in-4°.

Systema cautelarum medicarum circâ præcognita partesque singulas artis saluberrimæ methodo eclecticâ concinnatum. Francfort, 1721, in-4°.

Dissertatio de machinæ humanæ cum thermometro, barometro et hygrometro analogiâ. Tubingue, 1721, in-4°.
Dissertatio de spinâ ventosâ. Tubingue, 1722, in-4°.
Dissertatio de gemursâ Plinianâ clavi pedis maligniori specie. Tubingue, 1722, in-4°.
Dissertatio de generatione hominis ex verme. Tubingue, 1723, in-4°.
Dissertatio de calculis in vesiculâ felleâ repertis. Tubingue, 1724, in-4°.
Dissertatio de helminthologiâ intricatâ Clericanis Andryanisque placitis illustratâ. Tubingue, 1724, in-4°.
Dissertatio de magici historiâ attentius pensitatâ. Tubingue, 1724, in-4°.
Miscellaneæ theses medico-chirurgicæ. Tubingue, 1724, in-4°.
Dissertatio de efficaciâ animi pathematum in negotio sanitatis et morborum. Tubingue, 1725, in-4°.
De venenorum indole ac dijudicatione disquisitio extemporanea. Tubingue, 1725, in-4°.
Dissertatio de machinæ humanæ vitiis earumque causis dignoscendis atque emendandis. Tubingue, 1725, in-4°.
De machinæ humanæ vitiis ad caput potissimum relatis, dissertationes duæ. Tubingue, 1726, in-4°.
Dissertatio de machinæ humanæ vitiis præcordia adfligentibus. Tubingue, 1726, in-4°
De machinæ humanæ vitiis ventriculum maximè atque intestinum adfligentibus, dissertationes quatuor. Tubingue, 1726, in-4°.
De machinæ humanæ vitiis ad imum ventrum relatis atque ejus maximè viscera adfligentibus, dissertationes sex. Tubingue, 1727, in-4°.
Dissertatio de venenis. Tubingue, 1728, in-4°.
Dissertatio de circulatione sanguinis. Tubingue, 1728, in-4°.
Semologia sive discursus medico-physicus de betulâ. Tubingue, 1727, in-4°.
Dissertatio de hydrope uteri. Tubingue, 1729, in-8°.
Historia mortui amici apparentis, medicis illustrata notis. Tubingue, 1729, in-4°.
Temerarii circa magica judicii exemplum. Tubingue, 1729, in-4°.
Medicæ quædam adnotationes ad Thomasianam disputationem de præsumtione furoris atque dementiæ. Tubingue, 1730, in-4°.
Specimina quædam ejus quod in morbis divinum est abditumque. Tubingue, 1730, in-4°.
Dissertatio de ortu, progressu et occasu hominis. Tubingue, 1731, in-4°.
Dissertatio de medicinæ deprædatione per philosophiam. Tubingue, 1731, in-4°.
Dissertatio de medicis iisque innumeris pro existentiâ ac providentiâ Dei argumentis. Tubingue, 1731, in-4°.
Dissertatio de nequitiâ febrium. Tubingue, 1732, in-4°.
De machinæ humanæ vitiis urinæ vias et vicinias illarum adfligentibus, dissertationes sex. Tubingue, 1733, in-4°.
Dissertatio de cautâ miraculorum in medico foro dijudicatione. Tubingue, 1733, in-4°.
Dissertatio de humani corporis occulto ortu. Tubingue, 1733, in-4°.
(A.-J.-L. J.)

CAMERARIUS (Elie-Rodolphe), fils du suivant, né, à Tubingue, le 7 mai 1641, mourut en cette ville le 7 juin 1695. Il débuta, dès l'âge de douze ans, dans la carrière des études académiques, obtint le baccalauréat en 1655, la maîtrise en

1658, et le doctorat en médecine en 1663, fit ensuite, pendant quelques années, des cours particuliers de médecine théorique, et acquit bientôt une telle réputation, comme praticien, qu'on évalue à trente-trois mille deux cent quatre-vingt le nombre des malades qui réclamèrent ses soins durant sa carrière médicale, qui fut cependant assez courte. Il devint membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom d'*Hector*, en 1669. Trois ans après, le prince de Wurtemberg se l'attacha comme premier médecin, et, en 1677, il fut nommé professeur ordinaire de médecine à Tubingue. On n'a de lui que des opuscules académiques, dont plusieurs sont remarquables par les faits intéressans et les vues neuves qu'il y a semés:

Dissertatio de lachrymis. Tubingue, 1678, in-4°.
Dissertatio de physographiâ. Tubingue, 1678, in-4°.
Dissertatio de acidularum usu externo. Tubingue, 1679, in-4°.
Dissertatio de ictero. Tubingue, 1679, in-4°.
Dissertatio de anorexiâ. Tubingue, 1679, in-4°.
Dissertatio : Cur epilepsia hodiè inter nos tam frequens sit? Tubingue, 1680, in-4°.
Dissertatio de spasmo intestinorum. Tubingue, 1680, in-4°.
Φυσοθεραπεια sive dissertatio de flatuum signis. Tubingue, 1680, in-4°.
Dissertatio : quale signum in morbis præbeat urina. Tubingue, 1680, in-4°.
Dissertatio de palpitatione cordis. Tubingue, 1681, in-4°.
Dissertatio de vomitu gravidarum. Tubingue, 1682, in-4°.
Dissertatio de mictione pultaceâ. Tubingue, 1683, in-4°.
Dissertatio : historia cardialgiæ sublatæ. Tubingue, 1683, in-4°.
Dissertatio : valetudinarii senilis lineæ generales. Tubingue, 1683, in-4°.
Dissertatio de subitaneâ refectione. Tubingue, 1683, in-4°.
Historia anatomica renum et vesicæ. Tubingue, 1683, in-4°.
Dissertatio de phlogosibus vagis cum scorbuto. Tubingue, 1684, in-4°.
Dissertatio de phrenitide. Tubingue, 1684, in-4°.
Dissertatio de tensione cordis lipothymiæ causâ. Tubingue, 1686, in-4°.
Dissertatio de vomitu aquæ ex gulâ. Tubingue, 1686, in-4°.
Dissertatio : indicatio symptomatum ventilata. Tubingue, 1686, in-4°.
Positiones medicæ miscellaneæ. Tubingue, 1687, in-4°.
Dissertatio de coryzâ siccâ. Tubingue, 1688, in-4. - *Ibid.* 1689, in-4°.
Dissertatio : casus de ægritudine animi. Tubingue, 1688, in-4°.
Dissertatio de clysmatibus. Tubingue, 1688, in-4°.
Dissertatio de tremore ex cessante scabie. Tubingue, 1688, in-4°.
Expositio medica casûs de animi ægritudine. Tubingue, 1688, in-4°.
Dissertatio de glandulis præter naturam patulis. Tubingue, 1689, in-4°.
Dissertatio de casu in quo menses præter naturam emanantes per emmenagoga non sunt ciendi. Tubingue, 1690, in-4°.
Dissertatio de catalepsi epilepticâ. Tubingue, 1690, in-4°.
Anatome hydropicæ cum scholiis. Tubingue, 1691, in-4°.
Camerarius dit que le péricarde n'existait pas chez le sujet de cette observation, c'est-à-dire que l'inflammation l'avait rendu adhérent de toutes parts à la surface du cœur.
Obex curationis morborum tam gravis quam frequens occasione Aphor. 12, *sect. II.* Tubingue, 1691, in-4°.

Pleuritis et abscessus pectoris cum succedente colicâ spasmodicâ et guttâ serenâ. Tubingue, 1692, in-4°.
Dissertatio de febre malignâ tertianâ. Tubingue, 1692, in-4°.
Dissertatio de febre intermittente anomalâ cardialgicâ. Tubingue, 1692, in-4°.
Dissertatio de febribus in genere. Tubingue, 1692, in-4°.
Dissertatio de ozænâ. Tubingue, 1692, in-4°.
Positiones medicæ. Tubingue, 1693, in-4°.
Dissertatio de tenesmo. Tubingue, 1693, in-4°.
Dissertatio de febre petechiali. Tubingue, 1693, in-4°. (A.-J.-L. J.)

CAMERARIUS (Jean-Rodolphe), célèbre médecin allemand, dont l'histoire est très-peu connue, puisqu'on sait seulement qu'il vivait au commencement du dix-septième siècle, a publié:

Horarum natalium centuriæ II. Prima pro certitudine astrologiæ. Francfort, 1607, in-4°. - *Secunda*, *Ibid.* 1610, in-4°.
Disputationum medicarum in illustri Academiâ Tubingensi habitarum decas prima. Tubingue, 1611, in-8°.
Sylloge memorabilium medicinæ et mirabilium naturæ arcanorum. Strasbourg, *centuriæ* I, II, III, IV, 1624, in-12; V, VI, 1626, in-12; VII, VIII, IX, 1627, in-12; X, 1629, in-12; XI, XII, 1630, in-12; XIII, XIV, XV, XVI, 1652, in-12. - Tubingue, 1683, in-8°.
Compilation puisée dans les sources les plus vulgaires, et faite sans goût, sans discernement, sans critique. L'auteur ajoute foi à tous les contes populaires sur les médicamens. L'édition de Tubingue renferme vingt centuries. (A.-J.-L. J.)

CAMERARIUS (Joachim), l'un des plus grands hommes et des érudits les plus profonds que l'Allemagne ait produits, appartenait à une ancienne et noble famille, qui portait, dans le principe, les noms de Liebhard et de Pulben. Cette famille, originaire de la Carinthie, vint se fixer à Bamberg, d'où elle passa bientôt à Nuremberg, qu'elle quitta ensuite pour retourner à Bamberg. Ses anciens noms furent changés en celui de Kammermeister, parce que l'un de ses membres avait rempli la charge de chambellan. Camerarius naquit, à Bamberg, le 12 avril 1500. Il commença ses études dans la maison paternelle, et dès qu'il eut atteint l'âge de treize ans, ses parens l'envoyèrent à Léipzick, où les leçons de Richard Crocus et de Pierre Mosellanus, dont il sut bientôt se concilier l'estime et l'amitié, lui inspirèrent une véritable passion pour la langue grecque et les mathématiques, dans lesquelles il fit des progrès assez rapides pour mériter le baccalauréat dès la fin de l'année 1513. Au bout de cinq ans, il quitta Léipzick, et se rendit à Erford, où il cultiva la médecine en même temps que la littérature. Ce fut en cette ville qu'il fit connaissance et qu'il se lia intimement avec Eobanus Hessus. Après avoir pris le titre de maître ès-arts, en 1521, il partit la même année, avec son nouvel ami, pour Wittemberg. Mélanchthon, dont la grande réputation l'avait attiré plus que tout autre motif, l'accueillit fort bien,

le logea dans sa maison, et, l'année suivante, l'envoya, avec Eobanus Hessus et Michel Rotingus, à Nuremberg, dont le sénat l'avait chargé d'organiser un gymnase dans cette ville. Camerarius partit avec le titre de directeur du collége, dans lequel il devait enseigner en outre le grec et l'histoire. En 1526, le comte de Mansfeld, député auprès de Charles-Quint par la diète de l'empire, voulait l'emmener comme sécretaire et interprète latin; mais le voyage n'eut point lieu sur les représentations de Mélanchthon. Quatre ans après, Camerarius accompagna ce dernier à la diète d'Augsbourg, où le sénat l'avait prié d'assister et d'aider de ses conseils les députés de Nuremberg. Il contribua puissamment, en effet, aux actes importans qui émanèrent de cette assemblée, et prit une part fort active à la rédaction du fameux acte, connu sous le nom de *Confession d'Augsbourg*, dont le contenu traçait l'exposé des principes de la communion luthérienne. Le sénat, pour le récompenser, lui offrit la place de syndic; mais il refusa cette honorable distinction, résolu de se consacrer désormais tout entier à l'enseignement et aux travaux littéraires. En 1535, il se rendit à Tubingue, où il devait non-seulement professer l'éloquence et le grec, mais encore aider à réorganiser l'Université. Six ans apres, il vint remplir le même office à Leipzick. Depuis lors on ne manqua jamais de le consulter dans les affaires les plus importantes et les plus délicates. En 1555, il fut député à la diète d'Augsbourg; l'année suivante, il accompagna son ami Mélanchthon à celle de Ratisbonne; en 1557, il vint à Worms, et, en 1568, il se rendit à l'invitation de l'empereur Maximilien II, qui l'avait appelé à Vienne pour conférer avec lui sur plusieurs points de doctrine, et pour aviser aux moyens d'apaiser les troubles religieux. Ce prince le combla de présens, mais ne put lui faire accepter ni honneurs, ni places, ni dignités. Camerarius revint à Leipzick, et y mourut, le 17 avril 1574, tourmenté par un calcul urinaire, dont il ne voulut jamais permettre qu'on le débarrassât par l'opération. Il défendit même qu'on fît l'ouverture de son corps. Sa vie a été écrite par Freyhub, Dresser, Adami et Doppelmayr. Grave et sérieux par caractère, il était d'un commerce peu agréable, car il ne parlait jamais que par monosyllabes, même au sein de sa famille; mais ses vastes connaissances lui faisaient pardonner cette originalité et sa brusque franchise. L'Allemagne, qu'il contribua tant avec Mélanchthon à éclairer et à instruire, n'a jamais produit aucun savant qu'on puisse mettre sur la même ligne que lui. Profond helléniste, poète habile, et passionné pour les beaux arts, il a écrit sur presque toutes les branches des connaissances humaines : aussi le nombre de ses écrits est-il immense, puisqu'on en compte plus de cent cinquante; nous ne

les citerons pas tous ici, parce que le plupart n'ont aucun rapport au sujet qui nous occupe. On en trouvera d'ailleurs la liste complète dans Fabricius et dans Will. Les seuls, dont nous devions rapporter les titres, sont les suivans :

De theriacis et Mithridateis remediis commentariolus. Item ad Pamphylianum de Theriacâ libellus Galeni. Item Galene antidota Andromachi. Theriaca Antiochi. Antidotus Philonis conversa in lat. adjectis his et aliis quibusdam Græcis diligenter emendatis. Nuremberg, 1533, in-8°.

Alb. Dureri de symmetriâ partium in rectis formis humanorum corporum libri in lat. conversi. Nuremberg, 1533, in-fol.

Alb. Dureri de varietate figurarum et flexuris partium ac gestibus imaginum libri duo. Nuremberg, 1534, in-fol.

Galeni librorum græcæ editionis pars quarta ab ipso emendata. Bâle, 1538, in-fol.

Theophrasti opera, quæ restant. Bâle, 1541, in-fol.

Hippocomicus, quæ est disputatio de curandis æquis. Léipzick, 1556, in-8°. (A.-J.-L. J.)

CAMERARIUS (JOACHIM), fils du précédent, naquit, à Nuremberg, le 6 novembre 1534. Elevé d'abord dans la maison paternelle, sous les yeux de deux habiles précepteurs, il se rendit, après avoir terminé ses premières études, à Wittemberg, puis à Léipzick, pour achever son éducation. Mélanchthon le distinguait entre tous ses condisciples; il lui portait tant d'affection, qu'il le logea dans sa maison, et quand il allait se mettre au lit, c'était toujours par lui qu'il se faisait déshabiller. De Léipzick, Camerarius passa à Breslau, où il resta pendant deux années auprès du célèbre Crato, ami de son père. Au bout de ce laps de temps, il alla en Italie, d'abord à Padoue, où il s'arrêta une année entière, puis à Bologne, où il fit un séjour tout aussi long, et prit le titre de docteur, le 27 juillet 1562. De retour en Allemagne, il céda aux instances de son père, et vint s'établir à Nuremberg, dont les magistrats le nommèrent physicien en 1594. Deux années auparavant, il les avait déterminés à établir un collége de médecins, qui, à peine établi, le créa son doyen perpétuel. Son habileté et ses vastes connaissances ne tardèrent pas à étendre au loin sa réputation, et lui procurèrent un crédit dont il ne se servit jamais que pour enrichir sa patrie d'établissemens utiles. Sa mort arriva en 1598, le 11 octobre, au retour d'un voyage qu'il venait de faire à Dresde, pour y donner ses soins à l'électeur Auguste, dangereusement malade. Camerarius fut non-seulement un praticien habile, mais encore un chimiste instruit et l'un des plus grands botanistes de son siècle. Tournefort et quelques autres écrivains l'ont, il est vrai, accusé de plagiat, et jugé d'une manière un peu plus que sévère; mais Heister l'a parfaitement justifié de cette odieuse imputation, quoiqu'en termes trop durs et trop peu ménagés. Nous savons par lui que Camerarius acheta, d'un

médecin de Zurich, nommé Gaspard Wolf, les manuscrits laissés par Conrad Gesner, qui, de ses mains, passèrent dans celles des Volckamer, puis de Trew. Il s'était formé, près de la ville, un très-beau jardin de botanique, qui, après sa mort, servit de fondement au célèbre jardin d'Aichstaedt. Ce fut à lui aussi que Guillaume, électeur de Hesse, s'adressa pour diriger l'établissement du jardin des plantes dont il voulait enrichir la ville de Cassel. La botanique lui doit beaucoup, mais il lui a cependant rendu moins de services réels que s'il eût publié plus d'ouvrages de son propre fonds; il méritait toutefois l'honneur que lui a fait Plumier, de donner son nom (*Cameraria*) à un genre de plantes de la famille des apocynées. Ses écrits sont intitulés :

De re rusticâ opuscula nonnulla quibus præter alia, catalogus rei hortanicæ et rusticæ scriptorum veterum et recentiorum insertus est. Nuremberg, 1577, in-4°. - *Ibid.* 1596, in-8°.

Recueil très-curieux d'opuscules sur la botanique, l'agriculture et l'économie rurale.

Synopsis quorumdam commentariorum de peste, Donzellini, Ingrassiæ, Cæs. Rincii, et posthæc suâ ipsius eadem de lue scripta in lucem retulit. Adjectæ sunt sub finem de bolo Armeniâ et terrâ Lemniâ observationes. Nnremberg, 1583, in-8°.

De rectâ et necessariâ ratione præservandi à pestis contagio. Nuremberg, 1583, in-8°.

De plantis epitome utilissima P.-A. Matthioli, Senensis, novis iconibus et descriptionibus plurimis nunc primum diligenter aucta. Accessit catalogus plantarum quæ in hoc compendio continentur, exactissimus. Francfort, 1586, in-4°. - *Ibid.* 1590, in-4°. - *Ibid.* 1600, in-4. - *Ibid.* 1611, in-4°. - *Ibid.* 1626, in-4°. - Trad. en allemand par Georges Handsch, Francfort, 1586, in-fol.

C'est un abrégé des Commentaires de Mattioli sur Dioscoride. On y trouve les figures gravées sur bois de mille plantes, dont la description abrégée se lit en marge. Camérarius a joint aux végétaux tirés de Mattioli, un petit nombre de plantes rares qu'il avait vues, et que personne n'avait encore décrites. Ces planches sont les meilleures qu'on ait jamais exécutées en bois. On peut leur reprocher d'avoir été faites sur une trop petite échelle, et d'être en général plus petites que nature; mais elles ont le rare mérite d'une exactitude scrupuleuse. Fidèle au plan de Gesner, Camerarius a placé, près de chaque plante, la figure de sa fleur et de son fruit, et comme cette figure est de grandeur naturelle, elle peut servir d'échelle pour juger de la grandeur réelle du végétal lui-même.

Hortus medicus et philosophicus, in quo plurimarum stirpium breves descriptiones, novæ icones non paucæ, indicationes locorum natalium, observationes de culturâ earum peculiares atque insuper nonnulla media euporista, necnon philologica quædam continentur. Item Sylva Hercynia Jo. Thalii. Francfort, 1588, in-4° - *Ibid.* 1654, in-4°.

Ouvrage rempli d'observations curieuses, puisées dans les écrits d'Anguillara, de Cordus, de Gesner, de l'Ecluse et de Rauwolf. Il est orné de cinquante-sept planches d'une grande beauté. Camerarius y a décrit et figuré un certain nombre de plantes que les botanistes ne connaissaient point encore, par exemple, l'agave, dont on n'avait pas eu de figure jusqu'alors, et la germination du dattier.

Symbolorum et emblematum centuriæ tres : I. ex re herbariâ desumta ;

II. ex animalibus ; III. ex insectis. Quibus rariores stirpium, animalium et insectorum proprietates, cum philologicis aliis complexus est. Nuremberg, cent. I, 1590 ; cent. II, 1593 ; cent III, 1597, in-4°. - Francfort, 1654, in-4°. - *Ibid.* 1661, in-4°. - Mayence, 1677, in-4°.

Son fils, Louis, a terminé et fait réimprimer la quatrième centurie qu'il avait commencée (Francfort, 1605, in-4°.). La première centurie est consacrée aux plantes, la seconde aux animaux terrestres, et la troisième aux insectes. Camérarius y a rassemblé un grand nombre de faits, souvent fabuleux, puisés dans l'histoire naturelle, dont il donne l'explication, et cherche ensuite à tirer quelque leçon de morale. Les planches sont assez bien exécutées, et l'on n'a pas de peine à reconnaître les objets qu'elles représentent, malgré la petitesse des dimensions. Elles ont été gravées sur cuivre, et il est à remarquer qu'on n'avait point encore essayé jusqu'alors d'appliquer la gravure en cuivre à la botanique.

Epistolæ medicæ ;
imprimées par Laurent Scholz dans les Œuvres de Crato, et par Jean Hornung dans sa *Cista medica.* (A.-J.-L. J.)

CAMERARIUS (Joachim), fils aîné du précédent, et célèbre médecin aussi, naquit, le 18 janvier 1566, à Nuremberg. Après avoir fait un voyage en Italie, dans les Pays-Bas et en Angleterre, il vint prendre le doctorat à Bâle en 1593. L'année suivante, il s'établit dans sa ville natale, où il obtint le titre de physicien ordinaire. Au bout de quelque temps, il alla résider à la cour du prince d'Anhalt, qui l'avait nommé son premier médecin ; mais l'amour de la patrie le ramena bientôt à Nuremberg, où il termina sa carrière, le 13 janvier 1642, après avoir été neuf fois doyen du Collége des médecins. Son adage favori était : *Vita hominis plus aloes quam mellis habet.* On ne connaît de lui que deux opuscules peu remarquables :

Dissertatio de præcipuis venæ sectionis scopis. Bâle, 1593, in-4°.
Jo. Dubravii libri V de piscinis et piscium, qui in illis aluntur naturâ, cum suo auctario. Nuremberg, 1623, in-8°. (A.-J.-L. J.)

CAMERARIUS (Rodolphe-Jacques), fils aîné d'Elie-Rodolphe Camerarius, vint au monde, à Tubingue, le 12 février 1665. Il commença ses études, en 1677, l'année même du second jubilé de cette Université, fut fait bachelier en 1682, devint maître en 1683, et s'appliqua ensuite à la médecine. L'année suivante, il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la France et l'Italie. A Paris, il habita pendant cinq mois dans la maison du célèbre Maréchal. A son retour dans sa ville natale, en 1687, il prit le grade de docteur, et, l'année suivante, il obtint une chaire extraordinaire de médecine, la direction du jardin de botanique et le titre de membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom d'*Hector II.* Devenu professeur de physique et de mathématique en 1689, il succéda, en 1695, à son père, dans la place de premier professeur, et mourut, le 11 septembre 1721, après avoir écrit :

Dissertatio de helleboro nigro. Tubingue, 1684, in-4°.

Dissertatio de plantis vernis. Tubingue, 1687, in-4°.
Dissertatio de herba mimosâ seu sentiente. Tubingue, 1688, in-4°.
Dissertatio chematismi colorum infuso ligno nephretico propriorum. Tubingue, 1689, in-4°. - *Ibid.* 1717, in-4°.
Continuatio tentaminum circâ lignum nephreticum. Tubingue, 1690, in-4°.
De cichorio disputatio prima. Tubingue, 1690, in-4°. - *Secunda, Ibid.* 1691, in-4°.
Paradoxa sensatio, sive membri amputatio. Tubingue, 1693, in-4°.
Epistola de sexu plantarum. Tubingue, 1694, in-4°. - *Ibid.* 1749, in-8°. avec l'opuscule de Gmelin.

Camerarius fut l'un des premiers botanistes qui constatèrent l'existence des sexes dans les plantes androgynes. Quoique cette idée ne fût pas neuve, puisque Grew et Ray l'avaient déjà développée, notre auteur eut le mérite de la présenter d'une manière claire et précise, qui contribua beaucoup à la propager.

Dissertatio de frumenti semente et messe. Tubingue, 1695, in-4°.
Dissertatio de diabete hypochondriacorum periodico. Tubingue, 1696, in-4°.
Dissertatio de calculis renum et vesicæ. Tubingue, 1698, in-4°.
Ephemerides meteorologicæ Tubingenses. Tubingue, 1698, in-4°.
Dissertatio de colicâ paretico epilepticâ. Tubingue, 1698, in-4°.
Dissertatio de convenientiâ plantarum in fructificatione et viribus. Tubingue, 1699, in-4°.
Dissertatio de potu aquarum ardentium. Tubingue, 1699, in-4°.
Dissertatio de colore sanguinis è venâ missi florido. Tubingue, 1700, in-4°.
Dissertatio de decubitu. Tubingue, 1700, in-4°.
Dissertatio de panaceâ mercuriali. Tubingue, 1700, in-4°.
Constitutiones epidemicæ annorum 1699, 1700, 1701, 1702. *Cum Sydenhamo.* Genève, 1736, in-4°.
Dissertatio de scabie periodicâ particulari. Tubingue, 1701, in-4°.
Dissertatio de clavo. Tubingue, 1703, in-4°.
Triga phænomenorum muliebrium. Tubingue, 1705, in-4°.
Spicilegium pyretologicum. Tubingue, 1705, in-4°.
Dissertatio de scordio. Tubingue, 1706, in-4°.
Dissertatio de embryulciæ et lithotomiæ rationibus. Tubingue, 1708, in-4°.
Theses medico chirurgicæ. Tubingue, 1708, in-4°.
Dissertatio de ægro dysenterico. Tubingue, 1709, in-4°.
Dissertatio de ustilagine frumenti. Tubingue, 1709, in-4°.
Dissertatio de alysso clavo. Tubingue, 1709, in-4°.
Dissertatio de lolio temulento. Tubingue, 1710, in-4°.
Dissertatio de fumariâ. Tubingue, 1710, in-4°.
Dissertatio de vomicâ cerebri. Tubingue, 1711, in-4°.
Dissertatio de cervariâ nigrâ et pini conis. Tubingue, 1712, in-4°.
Dissertatio de lue venereâ. Tubingue, 1713, in-4°.
Dissertatio de bubone et carbone. Tubingue, 1713, in-4°.
Theses miscellaneæ ex methodo medendi et materiâ medicâ. Tubingue, 1714, in-4°.
Dissertatio de abusu venæsectionum. Tubingue, 1715, in-4°.
Dissertatio de generatione hominis et animalium. Tubingue, 1715, in-4°.
Biga observationum medicarum. Tubingue, 1716, in-4°.
Dissertatio de aquis medicatis. Tubingue, 1716, in-4°.
Dissertatio de consilio ad podagram internam Anglicano. Tubingue, 1716, in-4°.

Dissertatio de febribus. Tubingue, 1716, in-4°.
Exstipitia hepatitide defunctorum. Tubingue, 1716, in-4°.
Dissertatio de ulmariâ. Tubingue, 1717, in-4°.
Dissertatio de apoplexiâ cum febre conjunctâ. Tubingue, 1717, in-4°.
Opuscule sur les fièvres pernicieuses apoplectiques, ou sur l'apoplexie intermittente.
Dissertatio de diarrhœâ et febre ardente, à quibus plerisque exteris Lutetiæ Parisinorum agentibus, periculum imminet. Tubingue, 1717, in-4°.
Dissertatio de variolis. Tubingue, 1717, in-4°.
Dissertatio de hereditate morborum. Tubingue, 1718, in-4°.
Dissertatio de nitro. Tubingue, 1718, in-4°.
Dissertatio de lapidum figuratorum usu medico. Tubingue, 1720, in-4°.
Materia ex pyretologiâ descripta. Tubingue, 1720, in-4°.
Dissertatio de colicâ spasmodicâ. Tubingue, 1720, in-4°.
Dissertatio de fetu 46 annorum. Tubingue, 1720, in-4°.
Dissertatio de theriacâ. Tubingue, 1720, in-4°.
Dissertatio de mixturâ simplice. Tubingue, 1720, in-4°.
Triga discursuum medicorum inauguralium. Tubingue, 1720, in-4°.
Dissertatio de alvo hæmorrhoïsâ. Tubingue, 1721, in-4°.
Dissertatio de rubo idaeo. Tubingue, 1721, in-4°. (A.-J.-L. J.)

CAMERER (Christophe-Frédéric), médecin pensionné de la ville de Bahlingen, dans le pays de Wurtemberg, est né le 16 novembre 1756, et mort le 25 décembre 1795. Outre une traduction allemande du Traité d'accouchemens de Baudelocque (Tubingue, 1779, in-8°.), il n'a publié que sa thèse :

Dissertatio sistens fœtûs per pelvim transitum sub partu naturali, accuratius descriptum. Tubingue, 1778, in-4°. (J.)

CAMPEGIUS. Voyez Champier.

CAMPER (Pierre), médecin naturaliste dont la Hollande cite le nom avec un noble orgueil, naquit, à Leyde, le 11 mai 1722. Son père, Florentin Camper, qui avait exercé autrefois les fonctions de prédicateur évangélique à Batavia, habitait cette ville depuis neuf ans, lorsqu'il obtint ce fils, qui devait rendre un jour son nom si célèbre. Le jeune Camper montra, dès ses premières années, une rare aptitude et un vif désir de s'instruire, qualités que son père, guidé par les sages conseils de Boerhaave, eut soin de cultiver et de développer encore. Les langues anciennes furent d'abord l'objet de ses études, dont il se délassait en apprenant l'art du tourneur et plusieurs autres arts mécaniques, qui lui furent si utiles, par la suite, dans l'exercice de l'anatomie et de la chirurgie. Laborde lui enseignait en même temps les principes de la philosophie, tandis que les fameux Moor, père et fils, lui apprenaient à dessiner, carrière dans laquelle il fit des progrès assez remarquables pour être en état de commencer à peindre à l'huile dès sa seizième année. Lorsqu'il eut atteint l'âge requis pour être admis au nombre des élèves de l'Université, il suivit d'abord les cours de physique de Musschenbroek et de s'Gravesande,



P. CAMPER.

Ambroise Tardieu Direxit.

mais, se destinant bientôt à la profession médicale, il se montra l'un des auditeurs les plus assidus de Gaubius, de Van Rooyen, de Bernard Albinus, et de Trioen. Son ardeur et son zèle furent récompensés en 1746, année dans laquelle il obtint le même jour le doctorat en philosophie et celui en médecine. Quelque désir qu'il eût alors de voyager, il céda aux vœux de ses parens, dont la tendresse s'alarmait à l'idée de la moindre absence, et ce fut seulement après les avoir perdus, en 1748, qu'il partit pour aller parcourir l'Angleterre, la France, la Suisse et l'Allemagne. Etant à Genève, il apprit que l'Université de Franequer venait de le nommer professeur de philosophie, d'anatomie et de chirurgie. Cette nouvelle hâta son retour dans les Pays-Bas, où il arriva au mois de mars 1750, époque à laquelle l'Académie royale de Londres lui envoya un diplôme d'associé. Deux ans après, il profita des vacances pour aller à Londres, où il dessina plusieurs planches destinées à orner les ouvrages de Smellie. En 1755, on lui offrit, à Amsterdam, une chaire d'anatomie et de chirurgie, qu'il s'empressa d'accepter, et qui fut suivie, trois ans plus tard, de celle de médecine. Des considérations particulières l'engagèrent à quitter ces différens emplois en 1760, et à se retirer dans une maison de campagne près de Franequer, conservant néanmoins toujours le titre de professeur honoraire à Amsterdam. Dès-lors, il se consacra tout entier aux sciences qu'il affectionnait plus particulièrement, l'anatomie pathologique et l'anatomie comparée, et publia entr'autres son Mémoire sur les organes auditifs des poissons, qu'il avait découverts en 1761. La politique le détourna cependant un peu de ces douces occupations, car il assista comme député à l'assemblée des Etats de la province de Frise. Sa retraite ne dura d'ailleurs que deux années. En 1763, il céda aux instances de l'Université de Groningue, dans le sein de laquelle il vint enseigner l'anatomie, la chirurgie et la botanique. A la même époque, il fut nommé médecin pensionné de la ville. L'Académie d'Edimbourg, à laquelle il adressa, en 1765, son travail sur le cal, l'admit parmi ses membres, et vers le même temps à peu près, il établit, à Groningue, une Société d'économie rurale et d'agriculture, qui le choisit pour secrétaire. En 1775, il fut admis dans le sein de l'Académie de chirurgie de Paris, et reçu membre honoraire de l'Académie de peinture d'Amsterdam. Une épizootie des plus redoutables ayant éclaté, en 1768, dans les Pays-Bas, il n'épargna rien pour en arrêter ou du moins pour en diminuer les ravages. Ce fut aussi à son instigation que les provinces de Groningue et de Frise fondèrent des Sociétés ayant pour but de propager l'inoculation, et d'encourager la découverte des moyens nouveaux de guérison. Vers le même temps, l'Académie des sciences

de Paris, et celles de Rotterdam et de Flessingue l'accueillirent dans son sein. Malgré la variété de ses occupations, il ne perdait pas un seul instant l'histoire naturelle de vue, et ne laissait échapper aucune occasion de démontrer ou d'expliquer les faits les plus curieux qui se rattachent à cette science aimable. L'anatomie de l'orang-outang, de la tête de la baleine et du crâne du rhinocéros offrirent d'amples sujets à son investigation laborieuse et assidue. Ses longues recherches comparatives le mirent à portée de jeter un grand jour sur les variétés de l'espèce humaine, qu'il apprit à distinguer les unes des autres par la forme de leur tête, ou, pour parler avec plus d'exactitude, par le degré d'inclinaison de leur face, par l'angle plus ou moins ouvert que celle-ci forme en se réunissant au crâne. Ce fut en 1770 qu'il communiqua pour la première fois cette idée à l'Académie de peinture d'Amsterdam, et, après de nouvelles méditations, il la développa davantage encore en 1778 et en 1782, dans des leçons publiques qui attirèrent un nombreux concours d'auditeurs, et qui furent publiées, après sa mort, par son fils, Adrien-Gilles Camper. En 1771, il fit une découverte importante, que Hunter n'hésita pas à s'approprier trois ans après : il reconnut que les os longs du squelette des oiseaux sont creusés de cavités dans lesquelles l'air a la facilité de s'introduire, parce qu'elles communiquent avec l'organe pulmonaire. Cette découverte lui fournit matière à un discours qu'il prononça publiquement, à Groningue, dans l'amphithéâtre d'anatomie, et qui fut imprimé dans une gazette hollandaise. Il en fit part aussi à l'Académie des sciences de Paris, en l'accompagnant d'un travail sur l'anatomie du pécari et d'une espèce de fourmilier, ainsi que d'un mémoire sur l'organe auditif, et la structure du nez des poissons souffleurs. Depuis dix ans, Camper faisait l'ornement de l'Université de Groningue, lorsqu'en 1773, il prit tout à coup la résolution de la quitter, et de se retirer dans la Frise. Ce fut à Franequer qu'il vint fixer son séjour, et, sans négliger l'étude de la nature, qui avait tant d'attraits pour lui, il surveilla attentivement l'éducation de ses fils. Sa retraite fut utile à la science, qu'il enrichit d'une foule de productions remarquables. Il n'en sortit qu'en 1776, époque où il vint à Paris, et fut accueilli comme méritait de l'être un savant aussi distingué. En 1779, il parcourut encore une partie de l'Allemagne, et s'arrêta principalement à Hambourg, à Hanovre et à Gœttingue. Ce voyage lui fut tellement agréable que, l'année suivante, il en fit un second à Berlin. A son retour en Hollande, il reprit ses travaux littéraires avec une nouvelle activité, et publia entr'autres, en 1781, son Mémoire, qui fit tant de bruit, sur la meilleure forme à donner aux souliers. L'année suivante, il visita les environs de Maes-

tricht, de Liége, de Spa, d'Aix-la-Chapelle et de Dusseldorf, et, en 1785, l'Académie des sciences de Paris l'inscrivit au nombre de ses associés étrangers, honneur qu'aucun Hollandais n'avait obtenu depuis Boerhaave. Cette même année, il entreprit un second voyage en Angleterre, et, en 1787, il en fit aussi un autre à Paris. Depuis qu'il avait renoncé à l'enseignement public, il était devenu membre des Etats de la Frise, et, sur la fin de ses jours, il obtint même une place au conseil des Etats généraux, ce qui l'obligea de venir habiter La Haye, où une violente péripneumonie, aggravée par des chagrins politiques, termina sa carrière le 7 avril 1789. Il laissa trois fils, dont un, Adrien-Gilles, a publié un précis de sa vie. Son éloge a été écrit, à Paris, par Condorcet et par Vicq-d'Azyr. Quoiqu'il eût commencé plusieurs grands ouvrages, il n'en a terminé aucun; mais il a écrit une foule de Mémoires, dont la plupart ont été honorés de couronnes académiques par les diverses sociétés savantes de l'Europe, car Camper laissa échapper peu de concours sans se mettre sur les rangs pour disputer le prix. La liste complète de ses productions littéraires a été insérée à la suite du *Discours sur les progrès des sciences physiques depuis* 1789, par M. Cuvier (réimpression d'Amsterdam, 1809, in-8°.). Nous n'en indiquerons ici que quelques-uns :

Dissertatio de visu. Leyde, 1746, in-4°.
Camper y défend la théorie de Robert Smith sur la vision.

Dissertatio de quibusdam oculi partibus. Leyde, 1746, in-4°. - Amsterdam, 1759, in-4°.
Inséré dans le tome IV de la Collection des thèses d'anatomie de Haller. L'auteur décrit bien les artères du cristallin, et donne une bonne figure du canal godronné de Petit.

Oratio de anatomes in omnibus scientiis usu. Amsterdam, 1755, in-4°.
Discours d'installation prononcé lorsqu'il prit possession de sa chaire à Amsterdam.

Oratio de certo in medicinâ. Amsterdam, 1758, in-4°.
Discours prononcé lorsqu'il fut installé dans sa chaire de médecine.

Demonstrationum anatomico-pathologicarum. La Haye, part. I, 1760; part. II, 1762, in-fol.
La première partie contient la description anatomique du bras et l'histoire de ses maladies. Elle est semée de remarques pratiques d'une haute importance; telle est entr'autres celle qu'on doit faire de grandes incisions lorsqu'il s'agit d'extraire un corps étranger logé sous la peau, parce que cette membrane résiste à la dilatation. On y remarque quatre belles planches. La seconde roule sur la structure et les maladies du bassin; quatre planches l'ornent aussi. Elle n'est pas moins intéressante que la première. Camper se figurait le fluide nerveux composé de globules dont le mouvement obéissait aux lois de la collision, aidée de l'influence de l'électricité. Bose a combattu cette bizarre doctrine avec beaucoup d'habileté et de succès.

Oratio de admirabili analogiâ inter stirpes et animalia. Groningue, 1764, in-4°.

Dissertatio de claudicatione. Groningue, 1763, in-4°.

Oratio de pulchro physico. Groningue, 1763, in-4°.

Dissertatio de callo ossium. Groningue, 1765, in-4°.

Epistola ad anatomicorum principem, magnum Albinum. Groningue, 1767, in-4°.

Lessen over de thans zwervende veersterste. Leenwarden, 1769, in-8°.

Aanmerkingen over de inenting der Kinderziekte, met waarnemingen bevestigt. Leeuwarden, 1771, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1772, in-8°.

Camper soutient que la fièvre éruptive, non suivie d'éruption varioleuse, suffit pour mettre à l'abri d'une seconde infection.

Aanmerkinge afbeelding en beschryving van een geheel verloorene maar door konst herstelde neus en verheemelde naar l'leven getekent int latyn beschrecven en vertaald. Amsterdam, 1771, in-8°.

Verhandeling over het natuurlyk verschil der vezenstekken in menschen van onderscheiden landaart en ouderdom. Utrecht, 1781, in-8°. - Trad. en français par D.-B. Quatremère d'Isjonval, Utrecht, 1781, in-4°.

Dissertatio de fracturâ patellæ et olecrani. La Haye, 1789, in-4°.

Camper a beaucoup écrit sur les hernies (1759, 1762), et en a donné des figures que Sœmmerring a réunies sous le titre d'*Icones herniarum* (Francfort-sur-le-Mein, 1801, in-fol.). On a aussi de lui des Mémoires sur l'éducation des enfans (1762, couronné par l'Académie de Harlem); sur différens objets d'agriculture (1762); sur les maladies des bestiaux (1770. - Trad. en allemand, Léipzick, 1771, in-8°.); sur la meilleure manière de pratiquer l'inoculation (1772, couronné par l'Académie de Toulouse; trad. en allemand, Léipzick, 1772, in-8°.); sur le traitement de la pulmonie chronique (1773, couronné par la Société de médecine de Lyon); sur l'utilité de la symphyséotomie dans les accouchemens difficiles; sur la confection des bandages herniaires, l'enclavement de la tête et les avantages du levier de Roonhuyse; sur la croassement des grenouilles mâles; sur les signes de la vie et de la mort chez les nouveau-nés; sur l'infanticide; sur la manière la plus facile d'établir des hospices d'orphelins; sur les causes de l'infanticide et du suicide; sur l'insufflation de l'air dans les poumons chez les enfans asphyxiés; sur l'anatomie de l'éléphant (Amsterdam, 1801, in-fol.) (1774); sur les dangers de l'abus des emplâtres et des onguens dans les maladies externes, avec l'indication d'une meilleure manière de traiter les ulcères; sur l'influence de différentes espèces d'air sur les maladies internes (1774 et 1776, couronnés par l'Académie de chirurgie); sur la lithotomie en deux temps; sur le rhinocéros bicorne (1776); sur les glandes situées à la face interne du sternum, sur les épizooties et les avantages de leur inoculation (1777); sur les principales causes des épizooties contagieuses (1778); sur le traitement des fistules et de la descente du rectum d'après Hippocrate, Celse et Paul d'Egine (1778.-Trad. en allemand, Léipzick, 1781, in-8°.); sur l'organe de la voix dans l'orang-outang et autres espèces de singe; sur le cancer (1779); sur la forme des souliers (1781.-Trad en français par Jansen, Paris, in-4°. - en allemand, Berlin, 1783, in-8°.); sur les effets du sommeil et de la veille dans les maladies qui sont du ressort de la chirurgie; sur l'influence des sécrétions altérées dans les maladies chirurgicales; sur la nature, la cause et le traitement de la rage (1781); sur la claudication des enfans et les moyens d'y remedier; sur les adhérences des calculs dans la vessie (1782.-Trad. en latin par Szombati, Pesth, 1784, in-4°.); sur les causes qui font que l'homme est sujet à plus de maladies que les animaux (1783.-Trad. en allemand par J.-F.-M. Herbell, Clève et Amsterdam, 1786, in-8°.); sur les os de quelques poissons inconnus qui ont été trouvés dans les montagnes de Saint-Pierre près de Maestricht; sur la vache marine; sur la licorne; sur la classification des poissons d'après Linné (1789), enfin, sur les os

de plusieurs animaux singuliers et inconnus qui ont été découverts dans le sein de la terre (1787).

Plusieurs de ses dissertations ont été réunies, par Herbell, sous le titre suivant:

Dissertationes X quibus ab illustrissimis Europæ præcipuè Galliæ Academiis palma adjudicata fuit. Lingen, 1798-1800, 2 vol. in-8°.

Outre les traductions françaises déjà indiquées dans le cours de cet article, nous citerons encore la suivante:

OEuvres qui ont pour objet l'histoire naturelle, la physiologie et l'anatomie comparée. Paris, 1803, in-8°. (z.)

CAMPI (Balthasar et Michel), apothicaires de Lucques, vivaient vers le milieu du seizième siècle. Unis par les doubles liens de la parenté et de la ressemblance des goûts, les deux frères s'attachèrent d'une manière spéciale à reconnaître les plantes dont il a été parlé par les anciens. Mais, non contens d'étudier les ouvrages de l'antiquité, en particulier ceux de Dioscoride, qu'il est si difficile de débrouiller sous le rapport botanique, ils prirent le sage parti d'aller observer les végétaux dans la nature même, et parcoururent à cet effet la chaîne des Apennins. Les résultats de leurs observations ont été consignés dans un petit traité, ayant pour titre:

Spicilegio botanico, sopra il cinnamomo degli antichi, dove si mette in chiaro altri simplici di oscura notizia. Lucques, 1654, in-4°. - *Ibid.* 1659, in-4°.

Balthasar était déjà mort quand cet ouvrage parut. On a encore des deux frères.

Discorso nel quale si dimostra qual sia il vero Mithridato contra l'opinione di tutti gli scrittori ed aromatari. Lucques, 1623, in-4°.

Parere sopra il balsamo. Lucques, 1639, in-4°.

Risposta ad alcuni oggezioni fatte al libro suo del balsamo. Lucques, 1640, in-4°. - *Ibid.* 1649, in-4°.

Dilucidazione e confirmazione maggiore di alcune cose state da noi risposta al Signor. Gaspari. Pise, 1641, in-4°.

Campi (*François*), médecin de Lucques, a laissé:

De morbo arietis libellus. Lucques, 1586, in-4°. (J.)

CAMPOLONGO (Emile), médecin de Padoue, naquit, dans cette ville, en 1550, d'une famille ancienne et considérée. Il y étudia la médecine, sous Capivaccio, avec assez de succès pour mériter, à l'âge de vingt-huit années seulement, qu'on lui confiât une chaire dans l'Université. Il remplit les fonctions de sa place avec assiduité jusqu'à sa mort arrivée en 1604. On a de lui:

Theoremata de perfectione humanâ. Venise, 1573, in-4°.

De arthritide liber. Venise, 1586, in-4°. *Methodus medicinalis.* Francfort, 1595, in-8°.

Nova cognoscendi morbos methodus, ad analyseos Capivaccianæ normam expressa. Viterbe, 1601, in-8°.

De lue venereâ libellus. Venise, 1625, in-fol.

De vermibus, de uteri affectibus, deque morbis cutaneis. Paris, 1634, in-4°. avec la médecine pratique de Jérôme Fabricio d'Aquapendente. (O.)

CAMUS (Antoine le), né à Paris, le 12 avril 1722, jouit pendant sa vie d'une assez grande réputation, due à la fois à ses connaissances pratiques, à ses formes aimables, à ses talens littéraires et au caractère original de quelques-uns de ses ouvrages de médecine. Après avoir fait la plus grande partie de ses études à Clermont, il vint les terminer à Paris, au collége d'Harcourt, où il suivit les leçons du professeur Lemonnier, et, à peine âgé de dix-sept ans, il était déjà maître ès-arts à l'Université. Dès ce moment, il embrassa la carrière médicale, eut pour maître le célèbre Ferrein, et fut reçu bachelier à la Faculté de médecine de Paris, en 1742 : il entrait alors dans sa vingtième année. Ses confrères de licence, qui savaient apprécier son mérite, le chargèrent d'un acte qui exigeait du jugement, de l'esprit et une élocution facile : cet acte était celui des Paranymphes, dans lequel, après un discours sur quelques points de médecine, l'orateur devait caractériser particulièrement chacun de ses émules. Le jeune le Camus saisit cette circonstance pour satisfaire son goût pour la poésie, et fit plusieurs paranymphes en vers français. Reçu docteur quelques jours après, il prononça, à cette occasion, un discours qui lui fit beaucoup d'honneur. Bientôt la réputation de le Camus s'étendit, et les académiciens de la Rochelle, de Châlons-sur-Marne, et d'Amiens se l'associèrent. Appelé, en 1762, à professer dans les écoles, il prononça un discours latin sur les moyens de faire avec succès la médecine à Paris. Chargé, en 1766, de remplir la chaire de chirurgie en langue française, il ouvrit son cours par un discours qui avait pour but de prouver que la chirurgie n'est pas un état difficile. En 1768, le Collége royal des médecins de Nanci l'agrégea au nombre de ses associés honoraires. Trois ans après, le Camus tomba malade, et mourut à Paris, le 2 janvier 1772, dans sa cinquantième année. Nous avons de lui les ouvrages suivans :

Amphitheatrum medicum, *poema*. Paris, 1745, in-4°.
Le Camus dédia ce petit poème à la Faculté de médecine de Paris, à l'occasion d'un nouvel amphithéâtre qu'elle venait de faire construire à ses frais.
La médecine de l'esprit. Paris, 1753, 2 vol. in-12. - *Ibid*. 1769, in-4°. et 2 vol in-12.
Abdeker, ou *l'Art de conserver la beauté*. Paris, 1756, 4 vol. in-12.
Mémoires sur différens sujets de médecine. Paris, 1760, in-12.
Projet d'anéantir la petite vérole. Paris, 1767, in-4°. et in-12.
Médecine pratique rendue plus simple, *plus sûre et plus méthodique*. Paris, 1769, in-12. - *Ibid*. tome second (ouvrage posthume), avec son éloge par Bourrel, 1772.
Il existe aussi une édition in-4°. de cet ouvrage.
Maladies du district du cœur. Paris, 1772, 2 vol. in-12.
Ouvrage posthume qui devait être suivi *des maladies du domaine de l'estomac et de celles des tégumens*.

L'Amour et l'amitié, comédie, 1763, in-4°.
Les amours pastorales de Daphnis et Chloé, traduites du grec de Longus, avec une double traduction qui est de Le Camus. Paris, 1757, in-4°.
Il a fait, avec Dreux du Rhadier, Lebœuf et Jamet, l'Essai historique, critique, philologique, moral, littéraire et galant sur les lanternes (Dole, 1755, in-12).
Il a encore traité, avec beaucoup de talent, la partie médicale dans le Journal œconomique de 1753 à 1765.
Dans ses articles, il attaque souvent la routine aveugle qu'il remarquait dans la plupart des praticiens de son temps, ce qui lui suscita un assez grand nombre d'ennemis. (DESCURET)

CAMUZIO (ANDRÉ), appelé en latin *Camutius*, médecin de Lugano, fit ses études à Pavie, professa pendant quelque temps la medecine et la physique dans cette Université, pratiqua ensuite l'art de guérir à Milan, obtint, en 1564, le titre de médecin de l'empereur Maximilien II, et mourut en 1578. Ses ouvrages, aujourd'hui oubliés, sont:

Disputationes quibus H. Cardani magni nomini viri conclusiones infirmantur. Pavie, 1563, in-4°.
Excussio brevis præcipui morbi, cordis nempe palpitationis, Maximiliani II Cæsaris. Florence, 1578, in-8°. (J.)

CANAPE (JEAN), médecin de François 1er, enseignait publiquement la chirurgie à Lyon, vers le milieu de seizième siècle, suivant La Croix du Maine. Son seul mérite est d'avoir, le premier, fait des cours en langue française sur cette branche de l'art de guérir, et d'avoir traduit, dans le même idiome, plusieurs ouvrages que les élèves n'avaient pu jusqu'alors lire qu'en latin. Voici les titres des écrits que les bibliographes lui attribuent:

Le Guidon pour les barbiers et les chirurgiens. Lyon, 1538, in-12. - Paris, 1563, in-8°. - *Ibid.* 1571, in-12.
L'anatomie des os du corps humain, et les deux livres du mouvement et des muscles de Galien. Lyon, 1541, in-4°. - *Ibid.* 1583, in-8°.
Commentaires et annotations sur le prologue et chapitre singulier de Guidon de Chauliac. Lyon, 1542, in-12.
Opuscules de divers auteurs médecins. Lyon, 1552, in-12.
Deux livres des simples de Galien, savoir: le cinquième et le neuvième. Paris, 1555, in-16. (O.)

CANDIANO (ANGE), de Milan, fut admis, en 1511, parmi les membres du Collége des médecins de cette ville. Le duc François Sforza II, l'attacha à sa personne, et lui donna le titre de conseiller. Ayant été appelé auprès de Marie, reine de Hongrie, et gouvernante de Pays-Bas, il rendit la santé à cette princesse, ce dont il fut récompensé par Charles-Quint, qui le créa comte palatin en 1527. Il mourut, en 1560, à l'âge de soixante-seize ans. *Erat*, dit Jérôme Cardan, *medicus eruditissimus, qui primas apud principem nostrum in patriâ*

et apud Pannoniæ regem in Belgio obtinuerat partes, vir maximæ authoritatis, et si quid ad rem facit, opulentus. Il avait composé quelques ouvrages, qui ne paraissent pas avoir été imprimés. (z.)

CANDOLLE (Auguste-Pyrame de), né, à Genève, en 1773, d'une famille originaire de Marseille, et connue, dans les fastes des lettres et de la typographie, depuis le commencement du dix-septième siècle, a été pendant long-temps professeur de botanique aux Facultés de médecine et des sciences de Montpellier. Le conseil d'état de la ville de Genève ayant créé une chaire d'histoire naturelle en janvier 1816, le choisit pour la remplir. On a de lui :

Plantarum succulentarum historia, ou *Histoire des plantes grasses*, avec leurs figures dessinées par Redouté, 1789-1811, 4 vol. in-fol. et in-4°.

Astragalogia, nempe astragali, biserrulæ et oxytropidis necnon phacæ, coluteæ et lessertiæ historia, iconibus illustrata. Paris, 1802, in-fol.

Essai sur les propriétés médicales des plantes, comparées avec leurs formes extérieures et leurs classifications naturelles. 1804, in-4°.

Flore française. 1809-1815, 6 vol. in-8°.

Le sixième est tout entier de la composition de M. de Candolle; il a composé les autres, en société, avec M. de Lamarck, seul auteur des premières éditions.

Catalogus plantarum horti botanici Monspeliensis. Montpellier, 1813, in-8°.

Recueil de mémoires sur la botanique. Paris, 1813, in-4°.

Regni vegetabilis systema naturæ. Paris, 1818, in-8°.

Théorie élémentaire de la botanique. Paris, 1819, in-8°.

Il a rédigé le texte des quatre premiers volumes des *Liliacées* de Redouté (Paris, 1802-1816, 8 vol. in-fol.) : celui des trois suivans l'a été par F. de la Roche, et celui du dernier par A.-R. Delile. (z.)

CANEPARI (Pierre-Marie) a été placé, par Arisi, au nombre des médecins de Crémone; mais cet écrivain, qui le fait fleurir vers 1563, paraît s'être trompé, et lui donne d'ailleurs de faux prénoms, ceux de Pierre-Antoine. Canepari était de Crème, et professa la médecine à Venise. C'est là tout ce qu'on sait de son histoire. Il a mis au jour un ouvrage intitulé :

De atramentis cujuscumque generis in sex descriptiones divisum. Venise, 1619, in-4.-*Ibid.* 1629, in-4°.- Londres, 1660, in-4°.-Rotterdam, 1718, in-4°.

Canepari parle déjà, mais en termes fort obscurs, du phosphore, dans ce livre assez curieux et rempli d'une érudition mal digérée, dont l'édition de Lyon est la seule qu'on recherche. (J.)

CANGIAMILA (François-Emmanuel) mérite une place dans ce dictionaire, quoique étranger à la profession médicale; né en 1702, et mort le 7 janvier 1763, il devint successivement docteur en théologie, chanoine de la métropole de Palerme, et inquisiteur provincial du royaume de Sicile. Il s'est rendu

célèbre par l'ouvrage suivant, écrit et imprimé d'abord plusieurs fois en langue italienne, puis traduit et publié en latin sous le titre suivant :

Embryologia sacra, sive de officio sacerdotum et medicorum circà æternum parvulorum in utero exsistentium salute. Milan 1751, in-4°. - Palerme, 1758, in-fol. - Venise, 1769, in-fol. - Vienne, 1765, in-8°. - Trad. en français par l'abbé Dinouart, Paris, 1762, in-12 ; *Ibid.* 1766, in-12.

Le but de ce livre est de tracer aux femmes la conduite qu'elles doivent tenir pendant la durée de leur grossesse, et de prescrire aux médecins les précautions qu'il faut prendre dans l'accouchement, pour assurer le baptême aux enfans. En sa qualité de prêtre, Cangiamila n'a pas toujours su se garantir des erreurs auxquelles ses études et ses méditations familières devaient le conduire ; mais son ouvrage n'en est pas moins remarquable sous tous les rapports : on pardonne aisément à un ecclésiastique quelques idées spéculatives et mystiques dont un médecin serait inexcusable d'obscurcir son esprit ; mais on ne saurait trop le louer d'avoir cherché à répandre, même contre l'autorité des médecins du temps, les principes les plus sains d'hygiène privée et de police médicale relativement aux femmes enceintes. C'est ainsi, par exemple, qu'il se montra chaud partisan de l'opération césarienne. (J.)

CANEVARI (Demetrius), d'une famille noble de Gênes, naquit dans cette ville en 1559, et termina sa carrière à Rome en 1625. Après avoir pratiqué pendant quelque temps la médecine parmi ses compatriotes, il vint se fixer à Rome, où il exerça pendant quarante ans sa profession avec beaucoup de succès. Urbain VII l'éleva au rang de premier médecin. D'une avarice sordide, il se refusait presque le nécessaire, mais consacrait toute sa fortune à enrichir sa bibliothèque. L'Eritreo et Oldoini lui attribuent plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons seulement :

Commentarius de ligno sancto. Rome, 1602, in-8°.
Methodus morborum omnium ex arte curandorum. Venise, 1605, in-8°. (J.)

CANNANI (Jean-Baptiste), l'un des hommes qui, au septième siècle, suivirent l'exemple de Vésale, et s'associèrent à sa gloire, naquit, à Ferrare, en 1515, fit de bonnes études médicales, s'adonna spécialement à l'anatomie, devint habile dans l'art de disséquer, et y fit quelques découvertes. Le pape Jules II le nomma son médecin. Jean-Rodrigue Amatus et Gabriel Fallope lui ont donné de grands éloges : le premier l'égalait à Vésale. Cannani vit, en 1547, à l'orifice de la veine azygos, une valvule qu'il crut destinée à modérer le cours du sang renfermé dans la veine cave. On lui doit de bonnes descriptions des muscles, surtout de ceux des membres supérieurs. Il a représenté, dans les planches qui ornent sa myologie, le sublime, partagé en cinq portions tendineuses, le cubital interne, les lombricaux, le court fléchisseur du petit doigt, le

palmaire cutané, le court fléchisseur du pouce, les interosseux, l'adducteur du petit doigt. Plusieurs de ces organes n'étaient point connus avant lui. Après la mort de Jules II, Cannani revint à Ferrare, devint proto-médecin de cette ville, et mourut, en 1579, âgé de soixante-trois ans. On a de lui les ouvrages suivans :

Musculorum humani corporis picturam dissectio, per Jos.-Bapt. Cannanum, Ferrariensium medicum, in Barthol. Nigrisoli, Ferrar. patricii gratiam, nunc primum in lucem edita, in-4°. (sans date).
On pense que cet ouvrage a paru, à Ferrare, en 1572. On lit sur le titre : *Sum Andreæ Aurifabri Wrastislav. Doct.* 1547. Il est orné de 27 planches gravées sur cuivre. Douglas loue beaucoup les planches qui représentent les muscles des membres supérieurs. Morgagni pense moins favorablement de cet ouvrage, qui est si rare que, suivant Haller, il n'en existe pas plus de trois exemplaires. La bibliothèque de Dresde en possède un.
Anatomes libri II. Turin, 1574.
Il n'est pas certain que cet ouvrage soit de Jean-Baptiste Cannani.

(MONFALCON)

CANONIERO (PIERRE-ANDRÉ), appelé en latin *Canonhierus*, était de Gênes. Il florissait vers le commencement du dix-septième siècle, au rapport de Soprani. Après avoir pratiqué quelque temps à Parme, où il prit le titre de docteur en droit, il se rendit en Espagne, prit du service dans les troupes espagnoles, et publia, sur la politique, quelques ouvrages qu'il dédia au roi Philippe IV. N'ayant pas fait fortune dans la péninsule, il alla terminer ses jours à Anvers, en 1620, partageant son temps entre la profession d'avocat et celle de médecin. On a de lui :

Epistolarum laconicarum libri IV. Florence, 1607, in-8°.
De curiosâ doctrinâ libri V. Florence, 1607, in-8°.
Le lodi e i biasmi del vino. Viterbe, 1608, in-8°. – Trad. en français, Florence, 1627, in-8°.
Quæstiones ac discursus in duos primos libros Annalium Taciti. Rome, 1609, in-4°.
Delle cause dell' infelicità e disgrazie degli uomini letterati e guerrieri. Anvers, 1612, in-8°.
Introduzione alla politica, alla ragion di stato e alla prattica del buon governo. Anvers, 1614, in-4°.
In septem aphorismorum Hippocratis libros medicæ, politicæ, morales ac theologicæ interpretationes. Anvers, 1618, 2 vol. in-4°.
Dissertationes et discursus ad Taciti Annales. Florence, 1620, in-4°.
Flores illustrium epitaphiorum. Anvers, 1627, in-8°. (O.)

CANT (AREND), médecin à Dordrecht, fut l'un des disciples les plus assidus de Ruysch, qu'il aida dans ses belles injections, et sous la direction de qui il acquit de vastes connaissances en anatomie. Comme il possédait à un haut degré de perfection le talent de dessiner et de graver, Albinus l'engagea, par de pres-

santes sollicitations, à faire des figures des différentes parties du corps dont on n'eu possédait pas encore de bonnes. La mort le surprit au milieu de son travail, de sorte qu'il n'a laissé que les deux écrits suivans :

Dissertatio de receptaculo et ductu chyli. Leyde, 1721, in-4°.
Impetus primi anatomici, ex lustratis cadaveribus nati, quos propriâ manu consignavit auctor. Leyde, 1721, in-fol.
Ouvrage composé de six planches, avec leurs explications, qui représentent le canal thoracique, quelques articulations, l'estomac, le cœur, la dure-mère, le pharynx, les muscles du visage, la voûte du palais et le martean. (o.)

CANTWEL (André), né en Irlande, dans le comté de Tipperary, se fit recevoir, à Montpellier, en 1729, et concourut, mais sans succès, pour la chaire que la démission d'Astruc laissait vacante. Piqué d'avoir succombé dans cette lutte, il vint à Paris en 1735, et prit, sept ans après, le titre de docteur à la Faculté. Déjà il était membre de la Société royale de Londres. On le nomma professeur de chirurgie latine en 1750, de chirurgie française en 1760, et de pharmacie en 1762. Il mourut, le 11 juillet 1764, sans s'être distingué autrement que par l'opiniâtreté avec laquelle il combattit les partisans de l'inoculation. Ses écrits, assez nombreux, mais tous peu remarquables, sont intitulés :

Dissertationes de eo quod deest in medicinâ. Paris, 1729, in-12.
Dissertation sur les fièvres en général. Paris, 1730, in-4°.
Dissertation sur les sécrétions. Paris, 1731, in-12.
Quæstiones medicæ duodecim. Montpellier, 1732, in-4°.
An aer ab inundatione salubris? Paris, 1741, in-4°.
An ptyalismus frictionibus provocatus perfectæ luis venereæ sanationi adversetur? Paris, 1741, in-4°.
L'auteur conclut pour l'affirmative.
An calculo vesicæ scalpellum semper necessarium? Paris, 1742, in-4°.
An in calculi ætate et temperamento ægrotantis remedium alcalino saponaceum anglicum? Paris, 1742, in-4°.
Ergò microcosmi vita motus mere mechanicus. Paris, 1749, in-4°.
Lettre sur le traité des maladies de l'urètre de Daran. Paris, 1749, in-12.
Dissertation sur l'inoculation en réponse à celle de M. de la Condamine. Paris, 1755, in-12.
Analyse des nouvelles eaux de Passy. Paris, 1755, in-12.
Réponse à la lettre de M. Missa au sujet de l'inoculation. Paris, 1755, in-12.
Dissertatio de dignitate et difficultate medicinæ. Paris, 1755, in-4°.
Tableau de la petite vérole. Paris, 1758, in-12.
Ergò sanitas a debito partium tono. Paris, 1763, in-4°.
Cantwel a traduit de l'anglais en français l'Histoire d'un remède contre la faiblesse et la rougeur des yeux par Hans Sloane (Paris, 1746, in-8°.), et les nouvelles Expériences sur le remède de mademoiselle Stephens (Paris, 1742, in-12, à la suite de la traduction de l'Etat de la médecine ancienne et moderne par Clifton). On a aussi de lui plusieurs Observations insérées dans les Transactions philosophiques. (o.)

CAPITEYN (PIERRE), nommé en latin *Capitaneus*, né, à Middelbourg, en 1511, mourut, à Copenhague, le 6 janvier 1557. Ayant fait ses études à Louvain et à Paris, il obtint le bonnet doctoral à Valence, dans le Dauphiné, et passa ensuite en Allemagne, où il fut successivement professeur de médecine à Rostoch et à Copenhague. L'Université de cette dernière ville lui confia deux fois le rectorat. Il fut aussi attaché à la personne du roi Chrétien III, et médecin pensionné de sa capitale. Outre des calendriers, qu'il rédigea suivant l'usage du siècle, et quelques opuscules de mince valeur, il a laissé un *Prophylacticum consilium anti-pestilentiale ad cives Hafnienses anno M. D. LIII*, qu'on trouve imprimé dans la *Cista medica* de Thomas Bartholin. (J.)

CAPIVACCIO, ou CAPO DI VACCA (JÉRÔME) naquit, à Padoue, dans les premières années du seizième siècle, d'un sénateur ou patricien de cette ville, et se distingua dans l'étude des langues, des belles-lettres et de la philosophie. Une lettre de Crato, adressée à Kentmann, apprend qu'il dut une grande partie de ses connaissances à Jean Argenterio, et qu'il a fait beaucoup d'emprunts aux ouvrages de son maître. Ses talens et son savoir lui méritèrent une chaire dans l'Université de Pavie; il y enseigna la médecine pratique pendant trente-sept années. On ne vit point en lui un aveugle sectateur des Arabes, et le sentiment de sa force lui inspira souvent le désir de penser par lui-même. Cependant sa renommée, très-grande parmi ses contemporains, n'est point arrivée intacte à la postérité. On ne lit plus les ouvrages de Capivaccio. Ce médecin est l'auteur d'une Méthode de thérapeutique générale qui repose sur trois indications, la nature de la maladie, sa cause, et l'état des forces. Il a professé d'assez sages idées sur l'analogie et l'induction en médecine. La chaleur intégrante était pour lui un être mixte, né du sang menstruel et de la semence, et par lequel les fonctions de l'ame s'exécutent. Il voyait, dans le vertige, l'effet du mouvement circulatoire des esprits vitaux, donnait au pouls, qui est à la fois grand et dur, l'épithète de *contourné*, et, considérant les pulsations des artères d'une manière générale, distinguait leurs causes en prochaines, éloignées et accidentelles. La *force* ou le cœur, l'*instrument* ou l'artère, l'*utilité* ou la diminution de la chaleur vitale, voilà ce qu'il entendait par les causes prochaines. L'énergie de la force vitale, la docilité de l'instrument, et l'augmentation de l'utilité, voilà ce qui fait la force du pouls. Il croyait à l'uroscopie, et la préparation arsenicale, inventée par Fuchs pour détruire les chairs cancéreuses, trouva en lui un ardent défenseur. Capivaccio adopta, presque sans modification, la doctrine d'Avicenne sur les fièvres; il est l'auteur de consultations médiocre-

ment estimées. Une épidémie affreuse désola Venise en 1576; Capivaccio et Mercuriali, appelés par les habitans, se rendirent à leurs vœux; mais ils ne reconnurent pas la contagion, opposèrent à la maladie un traitement que ni fut point heureux, et virent bientôt la reconnaissauce publique se changer en mépris et en haine. Capivaccio revint à Padoue, et il ne paraît pas que sa réputation ait souffert de son malencontreux voyage à Venise. Telle était celle que son habileté à guérir les maladies vénériennes lui avait méritée, qu'elle lui valut, de son aveu, plus de dix-huit mille ducats. On assure qu'il devint si riche, qu'après avoir fait bâtir une maison superbe, il eut la folie de faire entourer des montagnes d'un mur. La crédulité publique lui supposait un secret pour guérir les maladies syphilitiques; l'un de ses élèves lui en demandait instamment la connaissance, *lege methodum meam*, répondit-il, *et habebis secreta mea*. Satisfait de sa fortune, il refusa les offres que lui fit le grand-duc de Toscane, d'une chaire dans l'Université de Pavie. Sa mort eut lieu en 1589. Jean-Hartmann Beyer fut l'éditeur de ses œuvres complètes.

Opera omnia, quinque sectionibus comprehensa. Francfort, 1603, in-fol.

Sectio I. Physiologica : 1°. de fœtûs formatione ; 2°. de signis virginitatis, tam masculi quam fœminæ ; 3°. de methodo anatomicâ.

Sectio II. Pathologica : 1°. de rebus præter naturam ; 2°. de pulsibus ; 3°. de urinis ; 4°. de modo interrogandi ægros.

Sectio III. Therapeutica : 1°. methodum medendi ; 2°. rationem componendi medicamenta ; 3°. cauteriorum rectam administrationem.

Sectio IV. Mixta . 1°. commentarii in sectionem primam Aphorismorum Hippocratis, partim prognosin, partim curationi deservientes ; 2°. practicæ libri septem : de cognitione et curatione affectuum capitis, etc. ; 3°. de medicâ consultandi ratione ; 4°. consilia medica.

Sectio V. Opusculum de methodis, seu differentiis doctrinarum.

Quelques-uns de ces ouvrages ont eu plusieurs éditions; on distingue, sous ce rapport, les suivans :

Medicina practica, sive methodus cognoscendorum et curandorum omnium humani corporis affectuum. Francfort, 1594, in-4°. - Venise, 1597-1598, in-fol. — *Eadem practica cum reliquis autoris operibus.* Venise, 1591 - 1594, in-fol.

Opusculum de doctrinarum differentiis.Padoue, 1562, in-16.-Francfort, 1594, in-12.

Methodus anatomica. Venise, 1593, in-fol. - Francfort, 1594, in-8°.

De lue venereâ. Spire, 1590, in-8°. - Francfort, 1594, in-4°.

Cet ouvrage est écrit sans ordre et sans méthode. Jérôme Capivaccio distingue la syphilis en héréditaire et acquise : il admet quatre méthodes de traitement : 1°. décoction de gaïac, de squine, de salsepareille, de sassafras, 2°. frictions mercurielles; 3°. fumigations; 4°. préparations antimoniales. Il avertit que cette dernière méthode réussit rarement, et donne la preférence aux frictions.

Aucun de ces ouvrages ne mérite d'être lu. On conçoit difficilement aujourd'hui comment les énormes in-folio des médecins des seizième et dix-septième siècles ont pu obtenir les honneurs équivoques de plu-

sieurs éditions ; mais peut-être les réimpressions multipliées de quelques-uns de nos in-8°. seront, pour la postérité, un sujet d'étonnement non moins grand et non moins légitime. (MONFALCON)

CAPPELER (MAURICE-ANTOINE), médecin suisse, et membre du grand conseil de Lucerne, naquit dans cette ville en 1685. Pendant sa jeunesse, il cultiva non-seulement la médecine et l'histoire naturelle, mais encore les mathématiques. Il fit même de tels progrès dans cette dernière science, que les chefs de l'armée impériale envoyée, en 1707, à la conquête de Naples, l'employèrent dans le génie militaire, quoiqu'il n'eût pris de service qu'en qualité de médecin, et qu'à son retour dans sa patrie, il servit également comme officier du génie durant la guerre de 1712. Il mourut le 16 septembre 1769, emportant les regrets de ses concitoyens, dont il s'était fait aimer par la douceur de son caractère et par ses talens, et laissant quelques petits ouvrages, dont voici les titres :

Russwyler Heylwasser beschrieben. Lucerne, 1717, in-8°.

Prodromus crystallographiæ de crystallis impropriè sic dictis. Lucerne, 1717, in-8°.

Cet opuscule n'est qu'un chapitre d'un grand ouvrage sur la crystallographie, auquel les cristaux découverts dans le canton de Berne, sur la montagne du Grimsel, l'avaient engagé à travailler.

Pilati montis historia, in pago Lucernensi Helvetiæ siti, figuris æneis illustrata. Bâle, 1767, in-4°.

Le nombre des planches s'élève à sept. C'est, en quelque sorte, un abrégé de l'histoire naturelle du canton de Lucerne, semée d'observations pleines d'intérêt.

On a encore de lui : une Description de l'atmosphère de Lucerne (dans *Scheuchzer, De Helvetiæ aeribus, aquis etc specim*. II. §. 8, 1729), une Notice sur les cristaux trouvés dans le mont Grimsel, dans *Altmann, Versuch einer historischen und physischen Beschreibung der Helvetien*, 1751), enfin, une Lettre sur l'étude de la lithographie, sur les entroques et les bélemnites (publiée par Klein dans son Nomenclateur des pierres figurées, Dantzick, 1740, in-4°.). (A.-J.-L. J.)

CAPRA (BALTHASAR), comte palatin, et médecin de Milan, où il mourut le 8 mai 1626, paraît s'être plus occupé de l'astronomie que de l'art de guérir, ainsi qu'on peut en juger par les titres de ses ouvrages, dont aucun n'a rapport à la profession qu'il exerçait :

Considerazione astronomica sopra la nuova stella del 1604. Padoue, 1605, in-4°.

De usu et fabricâ circini cujusdam proportionis. Padoue, 1606, in-4°. - Bologne, 1655, in-4°.

Capra ayant voulu s'attribuer la découverte du compas de proportion qui appartient à Galilée, celui-ci, qu'il avait traité sans ménagement, lui répondit (Venise, 1617, in-4°.). L'attaque et la réponse se trouvent dans le tome premier des Œuvres de Galilée (Padoue, 1744, in-4°.).

Tyrocinia astronomica, in quibus non solum calculus eclypsis solaris, ab astronomo magno Tychone Brahe restitutus, clarissimè explicatur,

sed etiam facillima methodus erigendi et dirigendi cœleste thema ad ipsius Ptolomei mentem traditur. Padoue, 1606, in-4°.
Disputationes duæ, una de logicâ et ejus partibus, altera de entimémate. Padoue, 1606, in-4°. (z.)

CAPRA (Marcel), né, au seizième siècle, dans l'île de Chypre, à Nicosie, fut contraint, par des circonstances sur lesquelles Mongitore ne s'explique pas bien clairement, de quitter sa patrie et de passer en Sicile. Il pratiqua la medecine avec beaucoup de distinction dans cette île, d'abord à Palerme, puis à Messine. Ayant assisté, en 1571, au combat du golfe de Lepante, avec Jean d'Autriche, qui l'avait pris pour médecin, il revint, à l'issue de cette expédition, terminer sa carrière dans sa patrie adoptive. Il fut auteur de quelques traités, intitulés:

De sede animæ et mentis ad Aristotelis præcepta adversus Galenum. Palerme, 1589, in-4°.
De immortalitate animæ rationalis juxtà principia Aristotelis adversùs Epicurum, Lucretium et Pythagoricos. Palerme, 1589, in-4°.
De morbi epidemici qui miserrimè Siciliam depopulabatur anno 1591, itidemque 1592, causis, symptomatibus et curatione. Messine, 1593, in-4°. (z.)

CARCANO (Archelaus), médecin de Milan, que Ghilini et Picinelli louent beaucoup, comme poète et orateur, fut disciple du célèbre Albuzio, et profita tellement des leçons de son maître, qu'il mérita d'obtenir une chaire dans l'Université de Pavie. Ce fut en cette ville qu'une mort prématurée mit fin à ses jours, le 22 juillet 1588, comme il n'avait encore que trente deux ans. Ses ouvrages sont :

De peste opusculum. Milan, 1577, in-4°.
In Aphorismos Hippocratis lucubrationes. Libri duo, in quorum altero de methodo medendi, in altero vero de modo collegiandi pertractatur. Pavie, 1581, in-8°.
Orationes duæ Ticini habitæ. Altera de felicibus ejus anni studiorum auspiciis. Altera in funere Jo.-Baptistæ Rosarii Novariensis, philosophi, ac medici præstantissimi. Milan, 1682, in-4°.
Carcano (*Christophe*), de Milan, où il était capitaine d'infanterie, fut chargé par les magistrats, en 1636, de mettre en bon état les établissemens destinés à recevoir les malades atteints d'une affection épidémique qui ravageait alors la Lombardie. Il mourut en 1639, laissant, selon Argelati :
Operetta contro la peste. Milan, 1630, in-12. (J.)

CARCANO (Ignace), fils du suivant, et de la même famille que ceux dont nous venons de parler, naquit, à Milan, le 4 octobre 1682. Il fit ses études à Pavie, où il obtint le bonnet de docteur en 1704; mais ce fut seulement en 1707 qu'on l'admit dans le Collége des médecins de Milan. Il mourut le 3 novembre 1730. On a de lui :

Considerazioni sulle ragioni, sperienza ed autorità ch' approvano l'uso innocente delle carni, pelli e sevo, etc. Milan, 1714, in-8°.

Riflessioni sopra la naturalezza del lucimento veduto in un pezzo di carne. Milan, 1716, in-8°.

Fait relatif à un cas de phosphorescence d'un morceau de chair. (J.)

CARCANO (Jean-Baptiste), surnommé *Leone*, était un habile et célèbre médecin de Milan, qui fut disciple et aide d'anatomie de Fallopio. Lui-même nous apprend qu'il était destiné à remplacer cet illustre anatomiste, mais que la mort inopinée de son maître vint renverser toutes ses espérances. On ignore ce qu'il devint jusqu'au 17 novembre 1573, époque où il obtint une chaire à Pavie, et non pas à Pise, comme le dit M. Portal. On ignore à quelle époque il mourut : cependant Corte assure qu'il remplit la place de professeur pendant vingt-cinq années, et qu'il la laissa à son fils Charles. Sans appartenir précisément à la classe des anatomistes du premier ordre, il mérite cependant qu'on le distingue dans la foule, car on ne peut lui refuser la justice de dire qu'il fut un observateur habile et attentif. Aussi rectifia-t-il plusieurs erreurs échappées à Vésale, à Aranzi et même à Fallopio. On lui doit, par exemple, une très-bonne description du canal artériel et du trou ovale, chez le fœtus, ainsi que des changemens qui surviennent, après la naissance, dans la structure de ces parties. Il a décrit aussi les veines profondes et superficielles de la verge, la glande lacrymale et les conduits du même nom; mais la lecture de son livre est rendue presqu'insupportable par l'obscurité et la diffusion du style, ainsi que par les éternelles discussions dans lesquelles il se laisse entraîner à chaque instant.

De cordis vasorum in fœtu unione, et de musculis palpebrarum atque oculorum motibus deservientium. Pavie, 1574, in-4°.

De vulneribus capitis liber absolutissimus triplici sermone contentus. Milan, 1584, in-4°.

Exenteratio cadaveris illustrissimi cardinalis Caroli Borromei. Milan, 1584, in-4°.

Lettera del felice successo di sua anatomia fatta quest' anno 1585 *del mese di gennajo, nello studio di Pavia.* Pavie, 1585, in-4°. (J.)

CARCASSONNE (Bernard-Gauderic), né, à Perpignan, le 16 octobre 1728, fut d'abord destiné par ses parens à l'état ecclésiastique; mais un goût décidé l'entraînant vers la chirurgie, il vint étudier cet art à Paris et à Montpellier. La maîtrise lui fut accordée, en 1757, à son retour dans sa patrie, où il obtint aussi, en 1768, mais avec beaucoup de peine, à être agrégé au Collége des docteurs en médecine, titre que lui avait accordée la Faculté de médecine d'Orange. On ne connaît de sa façon qu'un ouvrage très-médiocre, et destiné uniquement à vanter un remède secret de son invention.



CARDAN.

Ambroise Tardieu Direxit

Traité des maladies vénériennes, avec un moyen sûr et facile de les guérir. Perpignan, 1762, in-12. - Trad. en espagnol, Valladolid, 1764, in-12

CARCASSONNE (*David*), médecin juif, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, et ancien médecin militaire, qui pratique en ce moment à Nismes, a publié, pour dissertation inaugurale, un

Essai historique sur la médecine des Hebreux anciens et modernes. Montpellier, 1815, in-8°. (z.)

CARCLUS (MARTIN), médecin hongrois, né à Kartzag-Ujssalasch, dans la grande Cumanie, en 1666, suivant Horanyi, et, en 1660, selon Weszpremi, dut nécessairement venir au monde bien avant ces deux époques, car elles ne s'accordent ni l'une ni l'autre avec les titres de ses ouvrages, qui sont:

De acido præcipuè microscosmi. Leyde, 1670, in-4°.
Dissertatio de hæmoptysi. Leyde, 1671, in-4°.
Carmen honoribus Georgii Kovats Tatai, herculem verè cognitum. Leyde, 1671, in-4°.
Index rerum et materiæ medicæ in libr. I. Praxeos medicæ Fr. de le Boe Sylvius. Leyde, 1671, in-12.
Réimprimé plusieurs fois avec les ouvrages de Sylvius. Carceus mourut peu de temps après avoir publié cette table.
Dissertatio de fluxu hepatico. Leyde, 1572, in-4°. (o.)

CARDAN (JEAN-BAPTISTE), fils aîné du suivant, naquit, à Milan, le 14 mai 1534, et y fut admis, en 1557, dans le Collége des médecins. S'étant rendu coupable d'une tentative d'empoisonnement sur la personne de sa femme, dont il s'était dégoûté après avoir ressenti pour elle la passion la plus violente, il fut livré aux mains de la justice, et décapité le 13 avril 1560, dans sa prison, suivant les biographes, et le 7 du même mois, suivant son père, au témoignage duquel on doit certainement ajouter foi. Cardan a laissé deux ouvrages.

De fulgure;
imprimé dans le tome II des Œuvres complètes de son père.
De abstinentiâ ab usu ciborum fœtidorum libellus;
imprimé à la suite du traité *De utilitate ex adversis capiendâ* de son père.
(A.-J.-L. JOURDAN)

CARDAN (JÉRÔME), célèbre médecin, philosophe et mathématicien, était fils de Facio Cardan, médecin, jurisconsulte et géomètre de Milan, qui mourut, en 1524, à l'âge de soixante et dix-neuf ans. La date de la naissance de Jérôme n'est pas bien certaine, car lui-même en assigne deux différentes dans deux de ses ouvrages, savoir: le 24 septembre 1500 (*De vitâ propriâ*, cap. 2.), et le 23 septembre 1502 (*De utilitate ex advers. capiendâ*, lib. III, cap. 2). Quoi qu'il en soit, ce fut à Pavie qu'il vit le jour. Sa mère s'étant rendue en cette ville pour soustraire son accouchement à tous les regards, Brucker et plusieurs autres historiens ont pensé qu'il fut le fruit d'un

amour illégitime, et quoique les faits sur lesquels cette conjecture a été appuyée ne soient pas tous incontestables, cependant elle ne paraît pas dénuée de vraisemblance, d'après l'aveu même de Cardan, qui dit que sa mère, obéissant à des ordres qu'elle devait respecter, essaya plusieurs fois de se faire avorter, lorsqu'elle était enceinte de lui. Mais ces tentatives n'aboutirent qu'à rendre l'accouchement laborieux, et l'enfant, qu'il fallut extraire de force, vint au monde dans un état de mort apparente, dont on ne put le tirer qu'en le plongeant dans un bain de vin. Son père le mit en nourrice à Moiraghi, où il resta quatre ans, au bout desquelles il le fit ramener à Milan, où, tout en soignant beaucoup son éducation, il ne lui épargua pas les mauvais traitemens, car Cardan nous apprend que ses parens ne cessèrent de le battre que quand il eut atteint l'âge où ses forces lui auraient permis de rendre les coups qu'il recevait. Cependant il approuva lui-même, dans la suite, une conduite qui n'avait été inspirée que par des idées fausses sur la manière de former le caractère des enfans; aussi ne parle-t-il jamais de son père qu'avec tendresse et vénération, taudis qu'il peint sa mère comme une femme acariâtre, qui tombait en feignait de tomber dans des accès effrayans d'hystérie, toutes les fois que son époux refusait de condescendre à ses moindres désirs.

Cardan essaya d'abord de la vie monastique, et passa quelque temps chez les franciscains; mais comme cette carrière ne lui plaisait pas, lorsqu'il eut atteint sa dix-neuvième année, il se rendit à l'Université de Pavie, d'où il passa, l'année suivant, à Padoue. Ce fut dans cette dernière ville surtout qu'il étudia la philosophie et la médecine avec ardeur. Son zèle fut même remarqué de ses maîtres, car il fut souvent appelé à faire des leçons sur Euclide en l'absence du père Romolo, et à suppléer un certain Pandolphe, médecin, dans ses cours de dialectique. En 1524, il fut créé bachelier ès-lettres à Venise, et recteur du gymnase de Padoue. L'année suivante, on lui conféra le titre de docteur en médecine. Cependant il ne conserva sa place à Padoue que pendant une année, à l'expiration de laquelle il alla, d'après les conseils de François Buonafède, s'établir à Sacco, où il espérait goûter plus de tranquillité qu'à Milan, ravagé depuis plusieurs années par le double fléau de la guerre et des épidémies, et où les intrigues d'une famille puissante avaient empêché qu'il ne fût admis dans le Collége des professeurs de médecine.

Cardan pratiqua la médecine à Sacco pendant six années, et s'y trouvant enfin débarrassé d'une impuissance qui faisait son tourment depuis l'âge de vingt et un ans, il y épousa la fille d'un aventurier vénitien, dont il était devenu éperdument

amoureux. Une année après son mariage, il se rendit à Gallarato, où il passa dix-neuf mois, et vécut dans une telle pénurie que, pour employer ses propres expressions, il cessa d'être pauvre, parce qu'il ne lui restait plus rien. La protection de l'archevêque Archinto le tira enfin de cette position fâcheuse: il obtint, en 1534, la permission d'exercer l'art de guérir à Milan, et fut chargé d'y enseigner publiquement les mathématiques. Deux ans après, le pape, Paul III, le fit inviter de se rendre à Plaisance, mais il refusa cette offre, comme aussi plusieurs autres qui lui furent faites à la même époque. Ce ne fut qu'en 1539, après deux années de sollicitations continuelles, qu'il parvint à se faire agréger au Collége de Milan. En 1540, il alla remplir une chaire de médecine à Pavie, d'où il revint, en 1545, à Milan. L'année suivante, Vésale lui offrit, au nom du roi de Danemarck, une pension annuelle de huit cents écus pour l'engager à se rendre à Copenhague; mais l'amour du pays et la crainte des frimas le retinrent à Milan, où on ne lui payait toutefois pas ses honoraires d'une manière fort exacte. Cependant, quoiqu'il préférât l'Italie à toutes les autres contrées de la terre, il céda, en 1552, aux instances de Jean Hamilton, archevêque de Saint-André, et primat du royaume d'Ecosse, que les médecins même du roi de France et de l'empereur n'avaient pu guérir d'une maladie dont il était atteint depuis six ans. Cardan lui rendit la santé, et fut récompensé avec magnificence; mais les promesses les plus brillantes ne purent le décider à rester en Ecosse. Il revint à Milan, où il resta jusqu'en 1559, quoique Henri II, roi de France, Ferdinand, prince de Mantoue, et la reine d'Ecosse eussent essayé de l'attirer à leur cour. Cette année, il alla, pour la troisième fois, remplir, à Pavie, une chaire qu'il occupa jusqu'en 1562, puis il se rendit à Bologne, où il enseigna jusqu'en 1570. A cette époque, le 6 octobre, ses ennemis l'accusèrent de plusieurs délits, dont il n'explique pas la nature, et le retinrent pendant plusieurs mois en prison. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il vint à Rome, s'y fit recevoir membre du Collége des médecins, et obtint une pension du pape Grégoire XIII. Montucla dit assez plaisamment qu'il était alors dans l'aisance d'un médecin accrédité qui va voir ses malades en voiture; car depuis plusieurs années la fortune souriait effectivement à Cardan, qui nous apprend lui-même qu'en 1558, à l'époque où il quitta Milan, ses revenus annuels se montaient à *duo magna auri talenta*, ou *mille quingenti aurei Philippici*. Ce fut à Rome qu'il termina sa carrière. L'abbé Casati a prouvé, d'après le témoignage de Jean-Baptiste Selvatico, écrivain contemporain, qu'il y mourut vers la fin de l'année 1576, et non en 1575, comme l'a prétendu de Thou. En effet, il écrivait encore sa vie au mois d'octobre 1576, ainsi que l'a fait remarquer

Bayle, puisqu'il dit que son dernier testament portait la date du premier de ce mois. On a prétendu qu'ayant prédit qu'il quitterait la vie à l'âge de soixante-quinze ans, il se laissa mourir de faim, pour ne pas survivre à la honte que son erreur devait lui attirer. Mais cette assertion n'a jamais été prouvée, et Cardan s'était trompé trop de fois dans ses horoscopes, pour attacher une importance aussi exagérée, non pas à l'art même, qu'il estimait au plus haut degré, mais à ses talens et à son habileté en ce genre.

Le caractère de Cardan était un mélange bizarre des qualités les plus disparates. On en pourra juger d'après le portrait suivant, qu'il a tracé lui-même, car on doit dire, à sa louange, que nul écrivain, sans peut-être même excepter Rousseau, n'a fait un aveu public aussi sincère de ses fautes et de ses sottises: *Facit igitur ad manuum opificia aptum, animo philosophico, et scientiis accomodato ingeniosum, elegantem, benemoratum, voluptuarium, lœtum, pium, fidum, sapientiæ amatorem, meditabundum, varia machinantem, mente præstanti, ad discendum pronum, ad officia promptum præstanda, æmulatorem optimorum, inventorem rerum novarum, et absque magistri opera proficientem, moribus moderatis, curiosum rerum medicarum, studiosum miraculorum, architectum, captiosum, dolosum, amarulentum, arcanorum gnarum, sobrium, industriosum, laboriosum, diligentem, solertem, in diem viventem, nugacem, religionis contemptorem, injuriæ illatæ memorem, invidum, tristem, insidiatorem, proditorem, magum, incantatorem, frequentibus calamitatibus obnoxium, suorum osorem, turpi libidini deditum, solitarium, inamœnum, austerum, spontè etiam divinantem, zelotypum, lascivum, obscœnum, maledicum, obsequiosum, senum conversatione se delectantem, varium, ancipitem, impurum, et dolis mulierum obnoxium, calumniatorem, et omnino incognitum propter naturæ et morum repugnantiam etiam his, cum quibus assiduè versor.* Il ne faut pas s'étonner, d'après cela, qu'on ait porté les jugemens les plus contradictoires sur son compte, que plusieurs l'aient accusé d'impiété, de libertinage et d'athéisme, tandis que d'autres lui ont prêté toutes les qualités et toutes les vertus. Ses ennemis se sont fondés principalement sur ce qu'il tira l'horoscope de Jésus-Christ, et prétendit que tout ce qui lui était arrivé était conforme aux règles de l'astrologie. Mais, outre que d'autres avaient déjà tenté la même entreprise avant lui, quiconque lira son *Hymnus ad Deum*, avec attention, ne sera pas tenté de le ranger parmi les matérialistes, et cependant si l'on parcourt ses volumineuses productions, on reconnaît bientôt que ses idées n'étaient pas plus constantes et fixées en matière religieuse qu'à tout autre égard. Emporté par ses passions, cé-

dant presque toujours à l'inspiration du moment, n'écrivant guère d'ailleurs que pour arracher sa famille aux horreurs de la misère, et, par conséquent, peu scrupuleux dans le choix de ses matériaux, pourvu qu'il pût augmenter le volume de ses livres, et en rendre ainsi le débit plus lucratif, il dut nécessairement tomber dans de nombreuses contradictions, et paraître un homme inconséquent ou doué d'un raisonnement faux. Il suffisait donc, pour expliquer ses écarts et son obscurité, de l'accuser d'irréflexion, sans lui attribuer, comme l'ont fait Leibnitz et Naudé, des accès de démence. Ajoutons encore que son éducation première, la mobilité de son imagination et la direction générale des esprits à l'époque où il vivait, durent nécessairement contribuer à le plonger dans une fluctuation continuelle d'idées. Son père l'avait imbu des chimères de l'astrologie, et lui avait fait croire à la possibilité d'entretenir commerce avec les démons, son imagination le transportait à chaque instant dans un monde fantastique, et les préjugés du siècle le ramenaient sans cesse dans un cercle étroit dont il était dangereux de s'écarter. N'était-il pas naturel qu'entraîné ainsi d'un côté par les erreurs qu'il avait sucées, pour ainsi dire, avec le lait de sa nourrice, et de l'autre par les idées plus saines qu'il puisait, comme malgré lui, dans l'observation de la nature et la lecture des anciens, il soutînt tantôt le pour et tantôt le contre, avec une égale conviction, et sans s'apercevoir lui-même qu'il se contredisait?

Le nombre des ouvrages de Cardan est très-considérable, car il en a composé sur la philosophie, la morale, la dialectique, la physique, la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie, l'astrologie, la médecine, l'histoire naturelle, la musique, l'anatomie, l'histoire, la grammaire et l'éloquence. Il avait une haute opinion de ses écrits, comme le prouve l'épitaphe suivante, qu'il fit lui-même :

Non me terra teget cœlo; sed raptus in alto
Illustris vivam docta per ora vitam.
Quidquid venturis spectabit Phœbus in annis
Cardanus noscet nomen et usque meum.

De son propre aveu, d'ailleurs, il écrivait surtout pour immortaliser son nom. Cependant on y chercherait en vain un système coordonné d'opinions philosophiques. Ses idées ne sont point uniformes et suivies partout. On reconnaît seulement un esprit avide de choses nouvelles, qui s'écarte des voies ordinaires, et qui ne prend souvent pour guide que son imagination. Aussi son style est-il aussi bizarre que l'était son caractère, tantôt poli, et tantôt barbare, rude ou coulant, et, en général, surchargé de digressions hors de propos. Quoi qu'il

en soit, l'empire qu'il exerça sur son siècle le rend fort remarquable, en ce qu'il contribua puissamment, avec Telesio, à rompre le charme qui tenait ses contemporains courbés servilement sous l'autorité des anciens. Aussi mérita-t-il la haine et les sarcasmes de Scaliger, pédant ennemi de toute réputation brillante, et qui, dans sa conduite envers lui, laissa tellement percer la basse envie qui le dévorait, qu'il se rendit ridicule et odieux à l'Europe entière.

Cardan n'admettait que trois élémens dans l'univers, l'eau, la terre et l'air. Le feu n'était point un élément suivant lui, parce qu'il n'est qu'une augmentation de la chaleur, qui n'est elle-même qu'un produit du mouvement. Il avait reconnu que les métaux augmentent de poids par la calcination, mais il attribuait ce phénomène à la déperdition de la chaleur céleste. Du reste, il admettait une idée que Patrin a développée depuis, celle que les métaux croissent dans le sein de la terre, et que ce sont de véritables plantes souterraines. Quant aux végétaux, il leur accordait des sensations et des passions comme aux animaux. Il croyait le nombre des plantes bien supérieur à celui qui était connu de son temps, et il parle d'une chute d'aérolithes, qui eut lieu dans un champ, près de l'Adda : il tomba douze cents pierres, dont une pesait cent vingt livres, et une autre soixante livres. En 1550, il vit, à Milan, un homme qui se lavait les mains et la figure avec du plomb fondu, sorte de jonglerie qui n'est pas nouvelle, comme on voit. Il soutenait que le sang ne peut tomber en putréfaction durant sa vie, vérité si simple et si facile à concevoir qu'on ne peut trop s'étonner de voir encore quelques docteurs l'attaquer gravement de nos jours. Personne n'ignore que, parmi ses titres à la reconnaissance des savans, les plus réels, ou, du moins, les plus connus, sont ceux qu'il s'est acquis dans les mathématiques. C'est ainsi qu'on lui doit la théorie de la solution générale des équations du troisième degré. Il n'en fit pas, à la vérité, la découverte, qui appartient au bolonais Scipion dal Ferro et au célèbre Nicolas Tartaglia, mais il l'étendit, la perfectionna, et y ajouta quelques cas nouveaux qui n'étaient point compris dans la règle donnée par les inventeurs, entr'autres par Tartaglia. Au reste, cette découverte lui suscita de longues disputes, qui sont trop étrangères à notre sujet pour que nous les retracions ici, mais dont on trouvera les détails dans Montucla, dans Kaestner et ailleurs.

Les Œuvres de Cardan ont été publiées ensemble par Charles Spon, sous le titre suivant :

Opera omnia, tam hactenus excusa, hic tamen aucta et emendata, quam nunquam alias visa, ac primum ex autoris ipsius autographo eruta. Lyon, 1663, 10 vol. in-fol.

En retraçant le contenu de chacun de ces volumes, nous indiquerons les éditions particulières qui ont été faites des différens traités.

On trouve dans le premier volume :

De vitâ propriâ. Paris, 1643, in-12. - Amsterdam, 1654, in-12.

Publié pour la première fois par Gabriel Naudé.

Libellus de libris propriis, cui titulus est Ephemerus. Nuremberg, 1544, in-4°. à la suite du livre *De sapientiâ et de consolatione*. - Genève, 1624, in-4°. avec le traité *De exilio* d'Alcyonio.

Ce livre a été écrit en 1543 à Milan. Il porte la date du 19 septembre.

De libris propriis, eorumque ordine et usu, ac de mirabilibus operibus in arte medicâ factis. Lyon, 1557, in-8°.

Composé en 1554.

De libris propriis eorumque usu liber recognitus. Bâle, 1583, in-4°. à la suite des quatre livres *Somniorum Synesiorum*, et avec quelques autres ouvrages du même.

Cet ouvrage date de 1560.

De Socratis studio. Bâle, 1566, in-4°. dans les *Opuscula medica et philosophica*.

Oratio ad Ill. Jurisc. Alciatum Cardinalem, sive tricipitis Geryonis aut Cerberi canis. Bâle, 1570, in-fol. avec ses *Commentarii in Hippocratis libros de aere, aquis et locis*.

In Thessalicum medicum actio secunda. Bâle, 1583, in-4°. avec les *Somniorum Synesiorum libri IV*.

Neronis encomium. Bâle, 1583, in-4°. avec les *Somniorum Synesiorum libri IV*. — Et dans le tome second de l'*Amphitheatrum Dornavii*, ainsi que dans quelques autres recueils semblables.

Podagræ encomium. Bâle, 1566, in-8°. dans les *Opuscula medica et philosophica*. - Bâle, 1583, in-4°. avec les *Somniorum Synesiorum libri IV*. - Dans le tome second de l'*Amphitheatrum Dornavii* et ailleurs.

Mnemosynon.

Liber de ortographiâ.

Liber de Ludo Aleæ.

Liber de uno. Bâle, 1583, in-4°. avec les *Somniorum Synesiorum libri IV*.

Hyperchen. Bâle, 1566, in-8°. dans les *Opuscula medica et philosophica*.

Dialectica. Bâle, 1566, in-8°. dans les *Opuscula medica et philosophica*.

Contradictiones logicæ.

Norma vitæ consarcinata, sacra vocata.

Proxeneta, seu de prudentiâ civili liber. Leyde, 1627, in-12. - Genève, 1630, in-12. - Leyde, 1635, in-12., sous le titre d'*Arcana politica, sive de prudentiâ civili, liber singularis*.

Præceptorum ad filios libellus. Paris, 1635, in-8°.

Publié pour la première fois par Gabriel Naudé.

De optimo vitæ genere.

De sapientiâ libri V, quibus omnis humanæ vitæ cursus vivandique ratio explicatur. Nuremberg, 1544, in-4°. - Genève, 1624, in-8°. - Trad. en français, Paris, 1661, in-12.

De summo bono liber. Bâle, 1583, in-4°. à la suite des *Somniorum Synesiorum libri IV*.

De consolatione libri III. Nuremberg, 1544, in-4°. avec les *Libri V de sapientiâ*. - Genève, 1624, in-8°. avec les mêmes.

Dialogus H. Cardani et Facii Cardani ipsius patris.

Anti-Gorgias, dialogus, seu de rectâ vivendi ratione. Bâle, 1566, in-8°. dans les *Opuscula medica et philosophica*.

Dialogus qui dicitur Tetim, seu de humanis consiliis. Bâle, 1583, in-4°. avec les *Somniorum Synesiorum libri IV*.

Dialogus de morte, cui titulus est Guglielmus. Bâle, 1583, in-4°. avec les *Somniorum Synesiorum libri IV.*

De minimis et propinquis liber unus. Bâle, 1583, in-4°. avec les *Somniorum Synesiorum libri IV.*

Hymnus seu Canticum ad Deum.

Les pièces contenues dans le second volume, sont:

De utilitate ex adversis capiendâ libri IV. Bâle, 1561, in-8°. - Franequer, 1648, in-8°.

De naturâ, liber unicus.

Theonoston liber primus, seu de tranquillitate.

Theonoston liber secundus, seu de vitâ producendâ, atque incolumitate corporis conservandâ. Rome, 1617, in-4°.

Theonoston liber tertius, seu de animi immortalitate.

Theonoston liber quartus, seu de contemplatione.

Theonoston seu Hyperborœorum liber quintus, de vitâ et felicitate animorum post obitum.

De immortalitate animorum liber. Lyon, 1545, in-8°.

Liber de secretis. Bâle, 1583, in-4°. à la suite des *Somniorum Synesiorum libri IV.*

Liber unus de gemmis et coloribus. Bâle, 1583, in-4°. à la suite des *Somniorum Synesiorum libri IV.*

De aquâ. Bâle, 1566, in-8°. dans le tome second de *Opuscula medica et philosophica.*

Liber de vitali aquâ, seu de ethere. Bâle, 1566, in-8°. dans le second volume des *Opuscula medica et philosophica.*

De aceti naturâ juxta materiam liber.

Problematum naturalium, medicorum, moralium, flagitiorum, mathematicorum, casuum, mistorum sectiones septem.

Se la qualita puo trapassare di subbietto in subbietto.

Discorso del vacuo.

De fulgure.

Cet opuscule est de Jean-Baptiste Cardan.

Le tome troisième renferme:

De rerum varietate libri XVII. Bâle, 1557, in-fol. - Avignon, 1558, in-8°. - *Ibid.* 1581, in-fol.

De subtilitate libri XXI. Nuremberg, 1550, in-fol.-Paris, 1551, in-8°. Bâle, 1554, in-fol. - *Ibid.* 1560, in-fol. - Lyon, 1580, in-8°.-Bâle, 1582, in-fol. - *Ibid.* 1611, in-fol. - *Ibid.* 1664, in-fol. - Trad. en français par Richard le Blanc, Paris, 1556, in-4°.

Cet ouvrage, le plus considérable et le meilleur de tous ceux de Cardan, traite successivement des élémens, du ciel, de la lumière, des métaux, des pierres précieuses, des végétaux, des animaux parfaits et imparfaits, de l'homme, de sa nécessité sur la terre, de sa nature, de ses sens, de son ame et de son intelligence, des subtilités inutiles, des sciences mathématiques, des sciences chimiques, des choses miraculeuses, des démons bons et mauvais, des intelligences suprêmes, de Dieu et de l'univers

Actio primâ in calumniatorum librorum de subtilitate. Bâle, 1560, in-fol. à la suite du traité *De subtilitate.* - Bâle, 1560, in-4°. dans les *Opuscula quædam.*

Réponse à la critique peu mesurée que Jules-César Scaliger avait faite du traité *De subtilitate.*

On trouve dans le quatrième volume:

De numerorum proprietatibus liber.

Practica arithmeticæ generalis. Milan, 1539, in-8°.

Computus minor. Milan, 1539, in-8°. à la suite du précédent.

Artis magnæ, sive de regulis algebraicis liber unus. Nuremberg,

1545, in-fol. - Bâle, 1570, in-fol. avec l'*Opus de proportionibus numerorum.*

Ars magna arihmetica.

De regulâ alizâ libellus. Bâle, 1570, in-fol. avec l'*Opus de proportionibus numerorum.*

Sermo de plus et minus.

Encomium geometriæ recitatum anno 1535 *in academiâ platinâ Mediolani.* Bâle, 1583, in-4°. a la suite des *Somniorum Synesiorum libri IV.*

Exæreton mathematicorum.

Opus novum de proportionibus numerorum, motuum, ponderum, sonorum, aliarumque rerum mensurandarum, non solum geometrico more stabilitum, sed etiam variis experimentis et observationibus rerum in naturâ, solerti demonstratione illustratum. Bâle, 1570, in-fol.

Operazione della linea.

Della natura de' principj e regole musicali.

Les traités contenus dans le tome cinquième sont:

De temporum et motuum erraticarum restitutione. Nuremberg, 1547, in-4°.

Liber de providentiâ ex anni constitutione. Bâle, 15 4, in-fol. avec les *In septem Aphorismorum Hippocratis particulas Commentaria.*

Aphorismorum astronomicorum segmenta septem. Nuremberg, 1547, in-4°.

Claudii Ptolemæi Pelusiensis libri quatuor de astrorum judiciis, cum expositione H. Cardani. Bâle, 1554, in-fol. - Lyon, 1555, in-8°. - Bâle, 1578, in-fol.

De septem erraticis stellis, liber. Imprimé à la suite du précédent.

Liber de judiciis geniturarum. Nuremberg, 1547, in 4°.

Liber de exemplis centum geniturarum. Nuremberg, 1547, in-4°.

Liber XI geniturarum. Bâle, 1554, in-fol. avec l'*Expositio Ptolemæi.*

De interrogationibus libellus. Bâle, 1554, in-fol. avec l'*Expositio Ptolemæi.*

De revolutione annorum, mensium et dierum ad dies criticos et ad electiones liber. Nuremberg, 1547, in-4°.

De supplemento almanachi libellus. Nuremberg, 1547, in-4°.

Synesiorum somniorum omnis generis insomnia explicantes, libri IV. Bâle, 1583, in-4°. - Trad. en allemand, Bâle, 1563, in-4°.

On trouve dans le tome sixième:

Medicinæ encomium. Bâle, 1566, in-8°. dans les *Opuscula medica.*

De sanitate tuendâ libri IV. Rome, 1580, in-fol. - *Ibid.* 1617, in-4°. - Bâle, 1582, in-fol.

Contradicentium medicorum libri X. Paris, 1546, in-8°. - Lyon, 1548, in-4°. - Marbourg, 1607, in-8°.

Le septième volume renferme:

De usu ciborum liber.

De causis, signis ac locis morborum liber. Bologne, 1569, in-8°. - Bâle, 1583, in-8°. - *Ibid.* 1707, in-8°.

De urinis liber.

Ars curandi parva. Bâle, 1566, in-8°. dans les *Opuscula medica.*

De methodo medendi sectiones tres. Paris, 1565, in-8°.

De malo recentiorum medicorum medendi usu libellus, centum errores illorum continens. Item alius de simplicium medicinarum noxâ. Venise, 1545, in-8°. - Lyon, 1548, in-8°. - Paris, 1565, in-8°. - Marbourg, 1607, in-8°.

Ce sont les deux premières sections de l'ouvrage précédent, qui en contient quatre. La troisième avait aussi paru à part, sous ce titre:

De admirandis curationibus et prædictionibus morborum. Bâle, 1683, in-4°. à la suite du *Somniorum synesiorum libri IV.*

De radice Cinâ responsum petitioni M. Antonii Majoragii. Bâle, 1566, in-8°. dans les *Opuscula medica.*

De sarzâ-pariliâ. Lyon, 1548, in-4°. avec la *Contradicentia medica.* Imprimé aussi avec le précédent (Anvers, 1564, in-8°. - Paris, 1565, in-8°. - Marbourg, 1607, in-8°.).

De oxymelitis usu in pleuritide.

De venenis libri III. Bâle, 1564, in-fol. avec les *In septem Aphorismorum Hippocratis particulas commentaria.*

Commentaria in librum Hippocratis de alimento, prælecta dum profiteretur Bononiæ Rome, 1574, in-8°. - Bâle, 1582, in-8°.

Le tome huitième renferme :

In librum Hippocratis de aere, aquis et locis commentarii. Bâle, 1570, in-fol.

In septem particulas Aphorismorum Hippocratis commentaria. Bâle, 1564, in-fol. - Padoue. 1653, in-4°.

In Prognosticorum Hippocratis librum libri IV. Bâle, 1568, in-fol.

On trouve dans le neuvième volume :

In librum Hippocratis de septimestri et octrimestri partu commentarius. Bâle, 1568, in-fol. avec le précédent.

Examen XXII ægrorum Hippocratis. Rome, 1575, in-8°.

Consilia medica ad varios partium morbos spectantia.

Opuscula medica senilia. Lyon, 1638, in-8°.

Commentaria in quatuor primas Principis (seu Hasen) primæ sectiones, doctrinas, seu floridorum libri duo.

Vita Ludovici Ferrarii Bononiensis.

Vita Andreæ Alciati Mediolanensis Jurisconsulti.

Enfin les matières contenues dans le dernier volume, sont :

De arcanis æternitatis tractatus.

Politices, seu moralium liber.

Elementa græca.

Tractatus de inventione.

De naturalibus viribus.

De musicâ liber.

Artis arithmeticæ tractatus de integris.

Anatomia Mundini cum Expositione Cardani.

Commentaria in libros Hippocratis de Victu in acutis.

Commentaria in libros Epidemiorum Hippocratis.

Tractatus de epilepsiâ.

De apoplexiâ.

Paralipomenon libri XVIII.

Ces dix-huit livres traitent : *De humanis civilibus successionibus, de humanâ perfectione, de admirandis, de dubiis naturalibus, de rebus factis raris et artificiis, de humanâ compositione naturalium, de mirabilibus morbis et symptomatibus, de astrorum et temporum ratione et divisionibus, de mathematicis quæsitis, historiæ lapidum metallicorum et metallorum, historiæ animalium, historiæ plantarum, de animâ, de dubiis et historiis, de clarorum virorum vitâ et libris, de hominum antiquorum illustrium judicio, de usu hominum et dignotione eorum, de sapiente.*

Cardan a écrit, en outre :

Metoscopia libris tredecim et octogentis faciei humanæ iconibus complexa. Acc. Melampodis de nævis corporis tractatus, grecè et latinè, interprete Cl.-M. Laurenderio. Paris, 1658, in-fol.

Apologia ad Andream Camutium, dans le tome premier des *Opuscula medica.*

Ces deux pièces manquent dans l'édition de Spon.

(A.-J.-L. JOURDAN)

CARDILUCIUS (Jean-Hiskias), comte palatin, et médecin allemand, qui florissait vers la fin du dix-septième siècle, fit ses études en Hollande. Après les avoir terminées, il alla passer quelque temps à Mayence, à Francfort-sur-le-Mein et à Darmstadt, ensuite il vint s'établir à Nuremberg, où il prit le titre de premier médecin du duc de Wurtemberg. Grand partisan de l'alchimie et de l'astrologie, il croyait entr'autres qu'on ne peut se dispenser d'avoir égard à la hauteur du soleil dans l'écliptique, et à l'élévation des signes du zodiaque au-dessus de l'horizon, lorsqu'il s'agit d'administrer un médicament, ou de récolter une plante médicinale. Outre une édition nouvelle du *Neu aufgerichtete Stadt-und Land-Apotheke* (Francfort, 1670, in-8°. - Nuremberg, 1678, in-8°. - *Ibid.* 1680, in-8°. - *Neuer Anhang*, Francfort, 1685, in-8°. - Nuremberg, 1694, in-8°. - Tubingue, 1739, in-8°.), et du *Buch von der Harmonie der Pflanzen* (Nuremberg, 1686, in-8°.) de Barthélemy Carrichter, il a publié :

Arzneyische Wasser-und Signaturkunst. Nuremberg, 1650, in 8°.

Compendium medicinæ Hippocraticum, oder kurzer Hippocratischer Begrif von der Arzney. Nuremberg, 1673, in-8°. - *Ibid.* 1676, in-8°.

Magnalia medico chymica, oder die hoechste arzney-und feuerkuenstige Geheimnuesse, wie nemlich mit dem circulato majori et minori, oder mit dem universal aceto mercuriali et spiritu vini tartarisato die herrlichsten Arzneyen zum langen Leben und Heilung der unheilsamen Krankheiten zu machen, zwar aus Paracelsi Handschrifft schon in vorigen seculo aussgangen, aber so corrupt, dass es fast niemand verstechen koennen, itzo aber aufs neue verhochdeutschet, und von Satz zu Satz erlaeutert, nebst beygefuegtem Haupt-Schluessel aller Hermetischen Schriften, nemlich dem unvergleichlichen Tractat genannt : offenstehender Eingang zu dem vormals verschlossenen Koeniglichen Pallast. Nuremberg, 1676, in-8°.

Officina sanitatis sive praxis chymiatrica à J. Hartmanno conscripta, à J. Michælis publici juris facta; nunc locupletata; adnexus zodiacus medicus cum libello de concordiâ rerum medicarum cum zodiaco cœlesti. Nuremberg, 1677, in-4°.

Ouvrage curieux à consulter pour la doctrine des signatures.

Tractat von der Pest. Nuremberg, 1679, in-12. - *Ibid.* 1681, in-12. - *Appendix*, *Ibid.* 1679, in-12; *Ibid.* 1681 : in-12. - Berlin, 1681, in-12.

Magnalia medico-chymica continuata, oder Fortsetzung der hohen arzney-und feuerkuenstigen Geheimnuessen, etc. Nuremberg, 1680, in-8°.

Von der ansteckenden Laegerseuche und rothen Ruhr. Nuremberg, 1684, in-12.

Koeniglicher chymischer und arzneyischer Pallast, worinnen ueber das weltberuehmte Buch genannt Basilica chymica eine durch alle Kapitel des gantzen Wercks vollstaendige Vermehr-und Erlaeuterung gestellet, und diejenige hohe secreta, als Laudanum mercuriale, und andere, welche bisher in aller Exemplarien gedachter Basilicae Crolliano-Hartmannianæ aufgelassen worden, aus des autoris Manuscript treulich ersetzet werden, nebst offenhertziger Communication vieler spagyrischen und arzneyischer Secreten, aus dem Lateinischen ins Teutsche uebersetzet. Nuremberg, 1684, in 8°.

Evangelische Kunst der Natur. Sulzbach, *Fruehling*, 1685; *Sommer*, 1688; *Herbst*, 1697; *Winter*, 1702, in-8°. (J.)

CARDOSO (Ferdinand), né à Celorico, dans la province de Beira, en Portugal, fut très-versé dans les sciences philosophiques, théologiques et médicales. Après avoir exercé la médecine à Valladolid avec beaucoup de succès, il fut appelé, à Madrid, en 1640. Sa réputation s'accrut dans cette capitale, que bientôt il quitta néanmoins pour ce rendre à Venise, où, abandonnant le christianisme, se fit juif, et prit le nom d'Isaac au lieu de celui de Ferdinand. Il alla ensuite à Vérone, où il exerça avec le même succès. Il n'était pas moins renommé comme poète que comme médecin, et il a été célébré par Jacinthe Cardeiro dans ses éloges des poëtes portugais. Il a laissé:

Si el parto de 13 e 14 mezes es natural y legitimo. Madrid, 1640, in-fol.

Discorso sobre el monte Vesuvio insigne per sus ruinas famoso per la muerte de Plinio; del prodigioso incendio del anno 1631, y sus causas naturales, y el origen verdadero de los terremotos y tempestades. Madrid, 1632, in-4°

De febre syncopali noviter discussa utiliter disputata controversiis, observationibus, historiis referta. Madrid, 1634, in 4°.

Panegyrico y excellencias del color verde, symbola de esperança, hieroglyfico de victoria. Madrid, 1635, in-8°.

Oracion funebre en la muerte de Lope de Vego Carpio Laureado de las musas. Madrid, 1635, in-8°.

Utilidades del agua, y de la nieve, del bever frio y ealiente. Madrid, 1637, in-8°.

Philosophia libera in septem libros distributa in cuibus omnia quæ ad philosophiam naturalem spectant methodicè colliguntur et accuratè disputantur. Venise, 1673, in-fol.

Excellencias y calumnias de los hebreos. Amsterdam, 1679, in-4°. (T.)

CARDOSO (Ferdinand-Rodrigue), né à Vizeu, se distingua dans l'étude de la médecine, au point qu'il fut nommé, en 1572, pour occuper une chaire que le roi Sébastien venait de créer à l'Université de Coimbre, et de laquelle il passa en 1572, à la chaire d'Avicenne en 1577. En 1585, il fut nommé médecin de la ville de Lisbonne, et il mourut, en 1608, le 20 juin. Il a laissé:

De sex rebus non naturalibus. Lisbonne, 1606, in-4°.-Francfort, 1620, in-8°.

Methodus medendi summa facilitate ac diligentiâ in tres libros distributa, quorum primus de indicationibus in genere, secundus specialiter de curativis, tertius de præservativis atque vitalibus agit. Venise, 1616, in-4°. (T.)

CARERA (Antoine-Pricivallo), natif d'Arona, dans le Milanais, avait beaucoup de goût pour la poésie, et quoiqu'il fût lui-même professeur de médecine, il n'en écrivit pas moins,

contre les médecins, une satire qu'il publia sous le nom de Raphael Carrara, et dont voici le titre :

Le confusioni de' medici, in cui si scuoprono gli errori e gl'inganni di essi. Milan, 1653, in-8°.

Un médecin de Vercelli, caché sous le nom de Regnier Perrucha, répondit à cette diatribe :

Apologia de' medici, in risposta d'altra di Rafaele Carrara. Milan, 1655, in-8°. (o.)

CARENO (Aloys), né, à Pavie, en 1766, et médecin à Vienne, en Autriche, s'est particulièrement occupé de l'éducation des enfans et de la propagation de la vaccine dans les états de la monarchie autrichienne. On a de lui :

Dissertazioni medico-chirurgiche pratiche estratte dagli Atti della R. I. Accademia Gioseffina, con aggiunta di note. Vienne, 1790, in-8°.
Voce al popolo per guardarsi dall' attaco del vajuolo. Vienne, 1790, in-8°.
Observationes de epidemicâ constitutione anni M. DCC. LXXXIX in civico nosocomio Viennensi. Vienne, 1790, in-8°. – *Ibid.* 1794, in-8°.
Tentamen de morbo pellagrâ. Vienne, 1794, in-8°.
Saggio della maniere d'allevare i bambine a mano. Pavie, 1794, in-4°.
Ueber die Kuhpocken. Vienne, 1801, in-8°.
Il a en outre publié une traduction latine de l'ouvrage de Jenner sur la vaccine (Vienne, 1799, in-4°. ; *continuatio*, *Ibid.* 1801, in-4°.). (z.)

CARL (Antoine-Joseph), né à Edenhof, près de Benediktbeuren, en Bavière, le 3 août 1725, fit ses humanités à Freisingen, puis vint étudier la médecine à Ingolstadt, où il obtint, au bout de trois ans, les honneurs du doctorat, en 1749. Il alla ensuite passer quelque temps à Strasbourg et à Paris, et revint dans sa patrie, en 1753. L'année suivante, il fut nommé professeur de chimie, de matière médicale et de botanique, à Ingolstadt, en remplacement de Christophe-Emmanuel Haertel, qui venait de mourir ; mais, outre ces trois sciences, il professa la physique expérimentale, que personne n'avait encore enseignée dans l'Université. Au bout de quelques années, il céda la chaire de chimie et celle de matière médicale à l'un de ses collègues, pour prendre celle d'accouchemens. Nommé membre de l'Académie de Munich en 1759, de l'Académie des Curieux de la nature en 1763, et de la Société physico-économique de la haute Lusace en 1767, il mourut le 21 mars 1799, laissant :

Dissertatio de ignis gravitate. Ingolstadt, 1749, in-4°.
Dissertatio de antispasi. Ingolstadt, 1756, in-4°.
Dissertatio sistens zymotechniam vindicatam et applicatam : Resp. J.-A.-G. Kerres. Ingolstadt, 1759, in-4°.
C'est une théorie stahlienne de la fermentation, considérée par rapport aux arts sur lesquels elle exerce de l'influence.

Dissertatio de palingenesiâ : Resp. F.-L.-J. Steinmetz. Ingolstadt, 1759, in-4°.

Dissertatio de oleis : Resp. J.-I. Morasch. Ingolstadt, 1760, in-4°.

Botanisch-medicinischer Garten, worin die Kraeuter in nahrhafte, heilsame und giftige eingetheilt sind. Ingolstadt, 1770, in-8°.

Dissertatio physico-chemica de igne et gravitate calcis metallicæ, defendente Joh.-Nep. Becher. Ingolstadt, 1772, in-4°.

Catalogus plantarum secundum systema Linnæanum editionis quatuordecimæ in usum horti botanici. Ingolstadt, 1788, in-8°.

On a de lui deux Mémoires sur des sources minérales dans les Actes de l'Académie de Munich.

CARL (*Jean*), médecin de Landshut, a publié :

Kurze Anzeigen wie und welcher Gestalt den sehr gefaehrlich aus den Hundsbissen erfolgenden ansteckenden Uebeln schnell und mit gar leichter Muehe zu begegnen. Landshut, 1733, in-4°. (A.-J.-L. J.)

CARL (JEAN-SAMUEL), fils de Jean-Ernest Carl, habile apothicaire d'Oehringen, vint au monde dans cette ville en 1767. Ayant manifesté le désir de se consacrer à la médecine, il fut envoyé à Halle, où il devint l'élève particulier de Frédéric Hoffmann et de Stahl, et prit le titre de licencié en 1699. Peu de temps après, étant revenu chez ses parens, il fut nommé médecin du comte d'Isenbourg-Stollberg, puis du comte de Wittgenstein, à Berlebourg, et enfin, en 1736, du roi de Danemarck, au service duquel il resta jusqu'à sa mort, arrivée le 13 juin 1757, à Melldorf, dans le Holstein. Ce médecin s'est montré l'un des plus chauds partisans de Stahl; mais comme il avait l'esprit enclin au mysticisme, il combina les chimères théosophiques avec le système de son maître, qui ne se prêtait que trop à cette bizarre et stérile alliance. On pourra s'en convaincre d'après les titres seuls de ses ouvrages, que personne ne lit plus aujourd'hui, quoiqu'ils annoncent presque tous un homme fort instruit, et qu'on y rencontre çà et là quelques idées heureuses, quelques rapprochemens piquans.

Dissertatio de analysi chimico-medicâ reguli antimonii medicinalis. Halle, 1698, in-4°.

Soutenue sous la présidence d'Hoffmann, et insérée dans sa *Trias disputationum chimicarum* (Halle, 1729, in-4°.).

Dissertatio medica quâ pathologiæ fundamenta practica proponit. Halle, 1699, in-4°.

Soutenue sous la présidence de Stahl, qui paraît en avoir été le véritable auteur.

Lapis Lydius philosophico-pyrotechnicus ad ossium fossilium docimasiam analyticè demonstrandam adhibitus et per multa experimenta chymico-physica in lucem publicè missus. Francfort-sur-le-Mein, 1704, in-8°.

Anmerkung von der Diaet-Ordnung vor Gesunde und Kranke, in gruendlicher Anweisung, wie solche auf jedes besondern Zustand und Krankheit wohl einzurichten, aller gœttlichen und natuerlichen Ordnung gemaess, als ein sicherer, richtiger und einfaltiger Weg zu Erhaltung des Lebens vorgestellt, zum Dienst meiner Patienten. Francfort, 1713, in-8. - Budingen, 1719, in-8°. - *Ibid.* 1728, in-4°.

Summarische Pest-Tabelle, wodurch vorgestellet wird der Contagion medicinische Betrachtung. Thurnau, 1714, in-fol.

Réimprimé avec sa *Medicina pauperum*, en 1719 et 1721.

Haus-Arzney vor die Armen, kuerzlich und einfaeltig mitgetheilet, nebst einem Unterrichte zur Reise-Apothecke. Budingen, 1717, in-8°. -*Ibid.* 1719, in-8°. -*Ibid.* 1721, in-8°. -*Ibid.* 1726, in-8°.

Les trois dernières éditions portent le titre de *Medicina pauperum.*

Praxeos medicæ therapia generalis et specialis in usum privatum auditorum, ichnographicè delineata. Halle, 1718, in-4°.

Specimen historiæ medicæ ex solidæ experientiæ documentis, maximè vero monimentis Stahlianis in syllabum aphoristicum redactum. Halle, 1719, in-4°.

Diætetica sacra: die Zucht des Leibes zur Heiligung der Seelen befoerderlich. Sans date, lieu d'impression, ni nom d'auteur, 4 vol. in-4°. -Trad. en latin, Copenhague, 1737, in-8°.

Decorum medici von Machiavellischen Thorheiten gereinigt, und nach dem Massstab des Christenthums eingerichtet, mir und meinen Auditoribus zum Unterricht. Budingen, 1719, in-8°. - *Ibid.* 1723, in-8°.

Vom Pest-Engel, oder medicinisches Votum zu denen heutigen Pest-Consiliis, wohlmeynend beygetragen. Budingen, 1721, in-8°.

Ichnographia praxeos clinicæ, duplicis methodi pro usu in tirocinio practico memoriæ ac judicii concinnata. Accedit Ichnographia anatomiæ et chimiæ nec non formularum. Budingen, 1722, in-8°.

Zeugnisse von medicinâ morali. 1er cahier, Schafhouse, 1724. - 2^{e}. cahier, Budingen, 1726, in-8°.

Synopsis medicinæ Stahlianæ. Budingen, 1724, in-8°.

Otia medica, dicata contemplationibus philosophicis. Budissin, 1725, in-4°.

Von dem gefaehrlichen Dienste der Saeugammen, sowohl an den Kindern als der Mutter, nebst einigen Anmerkungen ueber das Verhalten der Saeugammen, aus pur medicinischen Gruenden entdeckt und mitgetheilet, denen die es wissen wollen. Budissin, 1726, in-8°.

Von dem Missbrauch der Gesundbrunnen, oder Brunnen-Curen. Budissin, 1726, in-8°.

Der zuechtigenden Gnade Abendwerk, erwiesen einem Ihren strauchlenden Kindern. Perlebourg, 1726, in-8°. - Budingen, 1727, in-8°.

Elementa chirurgiæ medicæ, ex mente, manu methodoque Stahlianâ profluæ jamque communis usus reddita. Budingen, 1727, in-8°.

Medicinische Rathschlaege. Büdingen, 1732, in-8°.

Zeugniss chimischer Storcherey, erwiesen aus chymischen und medicinischen Gruenden und Erfahrungen. Francfort, 1733, in-8°.

Historia medica pathologico-therapeutica, in quâ morborum circumstantiæ perpetuæ, essentiales et extraessentiales aphoristicè exponuntur. Copenhague, 1737, 2 vol. in-8°.

Therapia dogmatico-clinica ichnographicè delineata. Budingen, 1737, in-8°.

C'est une édition augmentée de l'*Ichnographia praxeos clinicæ.*

Mysterium magnum, vom Worte des Lebens in, nach, und aus dessen Einwuerkungen im Geist, zum neuen Geburt zu suchen und zu finden, vorgestellt, aus ascetischer Betrachtung des Evangelii Johannis als ein Continuation des Decori eruditi. Léipzick et Copenhague, 1738, in-8°.

Erfahrungsgruende von des Blutlassens wahren Gebrauch und Missbrauch in zween Theilen abgefasst, welchen einen historisch-dogmatischen Einleitungs-Discours vom Blutlassen vorgesetzt hat G.-C. Maternus de Cilano. Flenssbourg et Altona, 1739, in-8°. - *Ibid.* 1742, in-8°.

Hygieine, lumine revelationis, rationis, experientiæ, gratiæ, naturæ, sensûs commendata, maximè in usum moralem ducta binis observationibus, I. de Diæteticâ sacrâ, II. de Diætetica Mosaicâ. Copenhague, 1740, in-8°.

Medicina universalis in Wasser und Maessigkeit, bey der Mittel-Kraft, Tugend, Genugsamkeit, die Gesundheit zu erhalten und wiederzubringen. Copenhague, 1740, in-8°.

Medicina aulica, in einigen noethigen taeglich vorkommenden Betrachtungen, Vorstellungen und Anschlaegen, betreffend die Gesundheits-Sorge. Tome I, Altona, 1740, in-8°. - Tome II, Francfort et Léipzick, 1745, in-8°.

Unterricht von wenigen und bewaehrten Arzneyen, zu einen Reise-Apotekgen. Altona, 1741, in-12.

Bestrittene Zeugnisse von fruchtbringenden Gesellschaften, Klagen Mosis, und Klagliedern Jeremiae. Francfort, 1743, in-8°.

Medicinische und moralische Unterweisung von der Diaet der Gelehrten, von dem wahren und falschen Universali, von dem rechten Gebrauch der Universalium. Budingen, 1744, in-8°.

Decorum eruditi nebst der Medicina mentis, theologia mentis et theocratia Novi Testamenti. Francfort, 1745, in-8°.

Medicinische Bedenken. Halle, 1747, in-8°.

Neueste Beschreibung des Schlangenbades, nebst J.-S Carl's Beytrag zu den Nachrichten vom Schlangenbade. Francfort, 1747, in-8°.

Medicinische und moralische Einleitung in die Naturordnung, in Exempeln aus einigen allgemeinen und besondern Therapiae classibus belehret, wie die aeussere Handreichung in und mit der innern eingeschaffenen Medicin einfliessen muesse. Halle, 1747, in-8°.

Carl a inséré aussi une foule de Mémoires dans le *Commercium litterarium Noribergense* et dans les Ephémérides des Curieux de la nature.

(A.-J.-L. J.)

CARMONA (Jean de), médecin espagnol, au seizième siècle, passa la plus grande partie de sa vie à Llerena, petite ville du royaume de Léon, où il était attaché à l'Inquisition, et vint enfin pratiquer l'art de guérir à Séville. Il a écrit :

Praxis utilissima, ac ad cognoscendam, curandamque pestilentiam apprimè necessaria, sive de peste et febribus cum puncticulis, vulgò tabardillo. Séville, 1581, in-8°. - *Ibid.* 1590, in-8°.

Ouvrage dirigé contre Jean Fragoso, qui prétendait, avec raison, que la fièvre pétéchiale n'est pas contagieuse.

Tractatus an astrologia sit medicis necessaria? Séville, 1582, in-8°.

Chose assez remarquable, l'auteur se prononce pour la négative.

(z.)

CARPZOV (Chrétien-Bénoît), médecin de Léipzick, où il florissait vers le commencement du siècle dernier, a publié quelques ouvrages dont voici les titres :

Dissertatio de medicis ab ecclesiâ pro sanctis habitis. Léipzick, 1709, in-4°.

Dissertatio de fluore albo. Wittemberg, 1711, in-4°.

Cattologia, das ist kurze Katzenhistorie, darin ingemein von den Katzen, auch insonderheit von einer ungewoehnlichen Katzengeburt, so zu Leipzig 1713 geschehen, gehandelt wird. Léipzick, 1716, in-8°.

(J.)

CARRÈRE (François) commença l'illustration d'une famille qui a donné à la société plusieurs médecins d'un mérite distingué. Il naquit, à Perpignan, le 11 mars 1622, fit de

bonnes études, fut reçu docteur en médecine par l'Université de Barcelone en 1654, et exerça la médecine dans cette ville avec beaucoup de succès. Nommé médecin d'armée par la cour de Madrid en 1667, il obtint, en 1676, la place de premier médecin des armées du roi d'Espagne, et l'occupa avec honneur pendant quatorze années. L'amour de la patrie le rappela à Perpignan; en 1695, il fit un voyage à Barcelone pour solliciter le paiement d'une pension de deux cents ducats que le gouvernement espagnol lui avait accordée en récompense de ses services; mais la mort trompa ses espérances, et le frappa dans sa soixante et treizième année. On a de lui:

De vario omnique falso astrologiæ conceptu. Barcelone, 1657, in-4°.
Discours prononcé dans l'Université qui reçut Carrère docteur en médecine.
De salute militum tuendâ. Madrid, 1679, in-8°.
Dissertation qui a pour objet les soins que réclame la conservation de la santé du soldat dans les garnisons et les camps.
Ces ouvrages n'ont rien de remarquable, et sont entièrement oubliés depuis long-temps. (MONFALCON)

CARRÈRE (Joseph), de la même famille que le précédent, dont il était le neveu, reçut le jour à Perpignan en 1680, suivant M. Beuchot; en 1682, suivant Eloy, et obtint dans cette ville le titre de docteur en médecine le 22 décembre 1704. Il mourut recteur de l'Académie de Perpignan, parvenu à peine à sa cinquante-cinquième année. Comme l'un des médecins du malade imaginaire, Carrère a soutenu une thèse contre la circulation du sang. En voici le titre:

Animadversiones in circulatores.
On a de lui deux autres ouvrages oubliés aujourd'hui:
De febribus. Perpignan, 1718, in-4°.
Essai sur les effets de la méthode du bas peuple pour guérir les fièvres. Perpignan, 1721, in-12. (MONFALCON)

CARRÈRE (Joseph-Barthelemy-François), fils de Thomas, naquit, à Perpignan, le 24 août 1740, reçut de son père les premières leçons de l'art de guérir, étudia la philosophie, se rendit aux écoles de médecine de Montpellier, les fréquenta avec zèle et succès, et reçut, dans la Faculté de cette ville, les honneurs du doctorat le 26 novembre 1759. De retour dans sa patrie, il se fit agréger à la Faculté de médecine, professa l'anatomie, d'abord dans des cours particuliers, et enfin dans l'Université, qui lui confia la direction de son cabinet d'histoire naturelle. Louis XV lui accorda, en 1772, en fief, les eaux minérales d'Escaldas, village de la Cerdagne française, et, en 1773, la place d'inspecteur général des eaux minérales du Roussillon et du comté de Foix. Carrère vint la même année s'établir à Paris; l'Université de Perpignan, désirant recon-

naître ses services et ceux de ses ancêtres, lui conféra le titre de professeur émérite. La Faculté de Paris se l'associa ; il fut censeur royal, devint médecin du garde-meuble de la couronne, et membre de plusieurs sociétés savantes, passa en Espagne, y séjourna quelques années, et mourut, à Barcelone, le 20 décembre 1802. Ses ouvrages sont nombreux :

Dissertatio de vitali corporis et animæ fœdere. 1758, in-8°.
Dissertatio physiologica de sanguinis circulatione. 1764, in-8°.
De digestionis mechanismo. 1765.
De revulsione. 1770.
Réponse à un ouvrage qui a pour titre : Recherches anatomiques par Louis-Michel Coste, etc. 1771, in-4°.
Dissertatio de retrogrado sanguinis motu. 1772, in-8°.
Traité théorique et pratique des maladies inflammatoires. 1774, in-4°.
Bibliothèque littéraire, historique et critique de la médecine ancienne et moderne. Tome Ier, 1776, in-4°.; tome II, 1776, in-4°.

Cet ouvrage devait avoir huit volumes; il s'arrête au mot Coivart. Eloy a fait une critique amère de ce dictionaire; il lui reproche un grand nombre de fautes, de répétitions et d'erreurs; cependant les articles de Carrère sont en général plus exacts et plus complets que les siens, au jugement d'un savant bibliographe, M. Beuchot. On ignore pourquoi Carrère ne continua pas son entreprise: peut-être fut-il découragé par les critiques dont elle fut l'objet (*Journal de médecine, numéros de mars, avril, mai, juin, juillet et août* 1777).

Lettre à M. Bacher. 1777, in-8°.
Réponse à une critique qui avait été faite, de sa Bibliothèque, dans le Journal de médecine du mois de décembre 1776.
Le médecin ministre de la nature, ou Recherches et observations sur le pépasme ou coction pathologique. 1776, in-12.
Dissertation médico-pratique sur l'usage des rafraîchissans et des échauffans dans les fièvres exanthématiques. 1778, in-8°.
Mémoire sur la douce-amère, ou solanum scandens, dans le traitement de plusieurs maladies et surtout des maladies dartreuses. 1781, in-8°.
Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales en général, et sur celles de la France en particulier. 1785, in-4°.
Manuel pour le service des malades. 1786, in-12. – 1787, in-12. – Trad. en allemand, Strasbourg, 1787, in-8°.
Précis de la matière médicale par Venel, avec des notes, 1786, in-8°. – 1802, 2 vol. in-8°.
Recherches sur les maladies vénériennes chroniques. 1788, in-12.
Tableau de Lisbonne en 1796, suivi de lettres écrites en Portugal sur l'état ancien et actuel de ce royaume. Paris, 1797, in-8°.

M. Alexandre de la Borde a enrichi son itinéraire descriptif de l'Espagne d'un grand nombre de notes sur ce royaume, recueillies par Carrère. On a attribué, à ce dernier, des romans, des pièces de théâtre, des poésies, des histoires. Les plus estimés des ouvrages de Carrère sont les deux volumes de sa Bibliothèque, et son Catalogue des eaux minérales.

(MONFALCON)

CARRÈRE (Thomas), fils de Joseph et de Victoire Amanrich, fille d'un professeur en médecine de l'Université de Perpignan, est né le 11 février 1714. Il s'occupa, dans ses premières années, d'études théologiques, les abandonna pour celle de l'art de guérir, et, en 1737, fut reçu successivement mé-

decin et professeur dans l'Université de sa ville natale. Nommé recteur de ce corps académique, il lui rendit son ancienne illustration par de sages réglemens. Ses écrits ont peu fait pour sa gloire et ne paraissent pas lui avoir mérité les honorables distinctions qu'il obtint. Il fut nommé successivement médecin de l'hôpital militaire de Perpignan, et membre de la Société royale des sciences de Montpellier : le ministère le chargea de différentes missions dont il s'acquitta avec honneur. Thomas Carrère mourut dans la cinquante et unième année de sa vie. On a de lui :

Réponse à une question de médecine, dans laquelle on examine si la théorie de la botanique ou la connaissance des plantes est nécessaire à un médecin. 1740, in-4°.

Cette réponse est adressée à Pierre Carrère.

Lettre d'un médecin de province à M. Louis, médecin de la Faculté de Perpignan, 1723, in-4°. - *Reponse à la lettre raisonnée de M. Louis*; 1742, in-4°. - *Lettre à M. Gourraigne, médecin de la Faculté de Montpellier*, 1743, in-4°.-*Réflexions sur les éclaircissemens que M. Simon a donnés au sujet de la maladie d'un officier d'artillerie.* 1744, in-4°.

Une péripneumonie catarrhale, dont cet officier était affecté, est le sujet de ces quatre opuscules.

De hominis generatione. 1754, in-4°.

Réponse à l'auteur d'une lettre sur l'impossibilité de reconnaître, par l'ouverture des cadavres, les causes des maladies. 1755, in-12.

De sanguinis putredine. 1759, in-4°.

De hæmatoscopiâ. Montpellier, 1759, in-8°.

An veræ phthisi pulmonari aquæ Prestenses (de la Preste), etc. Perpignan, 1748, in-4°.

Theses ex universâ medicinâ. 1756, in-4°.

Essai sur les eaux minérales de Nossa en Conflent. Perpignan, 1754, in-12.

Traité des eaux minérales du Roussillon. Perpignan, 1756, in-8°.

Le premier ouvrage qui ait paru sur les eaux minérales de cette province. (MONFALCON)

CARRERO (Pierre-Garcias), médecin de Calahorra, en Espagne, enseigna l'art de guérir, vers 1600, à l'Université d'Alcala de Henarez, et se rendit assez célèbre parmi ses compatriotes pour parvenir à la place de médecin du roi Philippe III. Ses ouvrages sont :

Disputationes medicæ et commentarii in primam fen libri quarti Avicennæ, in quibus non solum quæ pertinent ad theoriam, sed etiam ad praxim locupletissimè reperiuntur. Bordeaux, 1628, in-8°.

Disputationes medicæ et commentarii ad fen primam libri primi Avicennæ, hoc est de febribus. Alcala de Henarez, 1612, in-fol.-Bordeaux, 1628, in-fol.

Disputationes medicæ et commentarii in omnes libros Galeni de locis affectis. Alcala de Henarez, 1605-1612, in-fol. (r.)

CARRICHTER (Barthélemy), médecin allemand, qui florissait vers le milieu du seizième siècle, fut attaché, en qualité de médecin, à la cour de l'empereur Maximilien II. C'est

là tout ce qu'on sait de son histoire. Partisan aveugle de l'astrologie, il se donna beaucoup de peine pour déterminer sous quel signe du zodiaque, et à quel degré d'élévation de ce signe sur l'horizon, on doit recueillir chaque plante pour qu'elle jouisse de toute la plénitude de son efficacité. Au jugement de Jean Crato, c'était un charlatan sans instruction, dont l'ignorance causa la mort de l'empereur Ferdinand I. Ses ouvrages, qui eurent cependant de la vogue, parce que lui-même avait du crédit et du pouvoir, ne peuvent plus être considérés aujourd'hui que comme un monument déplorable des faiblesses et des folies humaines, quand bien même il serait vrai, ainsi que l'a prétendu son apologiste Abdias Trew, que des mains infidèles y eussent introduit de nombreuses interpolations.

Kraeuterbuch; in welchem Zeichen Zodiaci, auch in welchem Grad ein jedes Kraut stehe, wie sie in Leib und zu allen Schaeden zu bereiten. Strasbourg, 1573 et 1575, in-8°. - Bâle, 1589, in-8°. - *Ibid.* 1597, in-8°. - *Ibid.* 1600, in-8°. - *Ibid.* 1614, in-8°. - *Ibid.* 1619, in-8°. - *Ibid.* 1621, in-8°. - *Ibid.* 1652, in-8°. - Nuremberg, 1625, in-8°. - *Ibid.* 1652, in-8°. - *Ibid* 1686, in-8°. - Tubingue, 1739, in-8°.

Die Teutschen Speiskammer, oder Beschreibung desjenigen, was bey den Teutschen, die gesunden und kranken betreffend, im gemeinen Gebrauch ist. Nuremberg, 1610, in-8°.

Buch von der Harmonie, Sympathie und Antipathie der Kraeuter Nuremberg, 1686, in-8°.

Kraeuterbuch, darinn die Pflanzen des deutschen Landes aus dem Lichte der Natur nach den himmlischen Einfliessungen beschrieben. Strasbourg, 1570, in-fol. - *Ibid.* 1595, in-fol. - *Ibid.* 1619, in-fol. - *Ibid.* 1673, in-8°.

La seconde édition, intitulée : *Horn des Heiles menschlichen Bloedigkeit*, porte le nom de l'auteur, qui, dans la première, s'était caché sous celui de Philomusus anonymus.

Certa et genuina ratio medendi morbis ab incantatione dependentibus; Traduction latine d'un traité que Carrichter avait publié en langue allemande. Mercklin, qui en est l'auteur, le fit reparaître avec son *sylloge physico-medicinalium casuum incantationi vulgò adscribi solitorum* (Nuremberg, 1698, in-4°.). On trouve le texte original dans le recueil d'ouvrages sur la chirurgie de Muraltus (Bâle, 1691, in-8°.). (O.)

CARRION (Emmanuel-Ramirez de), secrétaire d'un grand d'Espagne, mérite une petite place dans ce dictionaire, quoiqu'il ne fût pas médecin. En effet, il s'occupa beaucoup de l'instruction des sourds-muets, objet important sur lequel il a publié un ouvrage intitulé :

Maravillas de naturalezza, en que se contiene dos mil secretos de cosas naturales. Madrid, 1622, in-4°. - *Ibid.* 1629, in-4°.

Carrion y développe la méthode publiée deux ans apparavant par Jean-Paul Bonet. C'est donc à tort qu'Antonio lui attribue la découverte de l'art de rendre la parole aux muets, dont Grégoire Majans attribue l'honneur à Bonet lui-même, et qui, suivant Ambroise de Morales, remonte plus haut encore, jusqu'à un bénédictin nommé Pierre Ponce. (T.)

CARROZA (Jean), médecin italien, né, à Messine, le 8 juin 1678, et qui vivait encore en 1730, étudia la médecine sous Dominique Scala, après avoir fait ses humanités et ses cours de philosophie avec distinction. A peine eut-il obtenu les honneurs du doctorat, qu'il fut appelé, à Sainte-Lucie, en qualité de médecin de cette ville. Sa pratique, quoique fort étendue, y fut couronnée d'un tel succès, qu'il ne perdit, assure Mongitore, qu'un seul malade dans l'espace de trois années. Mais il revint en 1702 à Messine, où probablement il a terminé sa carrière. On a de lui :

Conclusio universalis, id est, de omni scibili. Messine, 1702, in-4°.
Contra vulgò scientias acquisitas per disciplinam. Messine, 1702, in-4°.
Anthropologiæ tomus primus in quo facilior et utilior medendi theoria et praxis palàm fit absque electuariis, confectionibus, loock, tabellis, syrupis, julep, rob, apozematis, saccharis, catharticis, sternutatoriis, masticatoriis; epithematibus, succulis, vesicantibus, phlebotomiâ, tandem sine quibusdam decoctis, viris medicatis, emplastris, etc. Messine, 1704, in-4°.
Opuscule peu remarquable contre la médecine galénique. (o.)

CARTHEUSER (Frédéric-Auguste), fils du suivant, mais moins célèbre que lui, vint au monde à Halle, en 1734. Après avoir reçu les premiers élémens d'une éducation libérale, tant sous le toit paternel que dans le lycée de Francfort-sur-l'Oder, il se fit inscrire, en 1749, sur les registres de l'Université de cette ville, et, au bout de trois ans, il se rendit à Berlin, où il suivit surtout avec assiduité les leçons de Pott, de Gleditsch et de Marggraf. Le bonnet doctoral lui fut accordé en 1753. Peu de temps après, il fit un voyage dans les montagnes de la Saxe, afin d'acquérir des connaissances pratiques sur l'exploitation des mines. De là il parcourut la Bohême, la Franconie, la Hesse et quelques autres contrées de l'Allemagne. En 1754, il professait la minéralogie, la chimie et la botanique à Francfort. Deux ans après, il accepta une chaire d'histoire naturelle et de médecine à Giessen. La cour de Hesse-Darmstadt lui confia, en 1772, l'intendance du jardin des plantes de cette ville. Mais sa santé ne lui permettant plus de remplir ses emplois avec la même assiduité, il quitta Giessen en 1779, et se retira dans une terre près d'Idstein, puis à Bikenbach, et enfin à Schierstein, où il mourut le 12 décembre 1796. Ses ouvrages sont :

Elementa mineralogiæ systematicè disposita. Francfort-sur-l'Oder, 1755, in-8°. -Trad. en italien par Joseph Benvenuti, Parme, 1790, in-8°.
Rudimenta oryctographiæ Viadrino-Francofurtanæ. Francfort-sur-l'Oder, 1755, in-8°.
Rudimenta hydrologiæ systematicæ. Francfort-sur-l'Oder, 1758, in-8°.
Vermischte Schriften aus der Naturwissenschaft, Chymie und Arzneygelahrtheit. Leipzick et Magdebourg, 1759, in-8°.

Der Herbst; eine Ode. Francfort-sur-l'Oder, 1762, in-4°.
Sinngedichte. (sans lieu d'impression), 1765, in-8°.
Der Geburtstag L. Ludwigs VIII von Hessendarmstadt besungen, 1767.
Mineralogische Abhandlungen. Giessen, tome I, 1771; tome II, 1773, in-8°.
Programma de medicinâ Democriti Abderitæ. Giessen, 1775, in-4°.
Grundsaetze der Bergpoliceywissenschaft. Giessen, 1776, in-8°.
Abhandlung vom Auerbacher Mineral-Wasser. Giessen, 1776, in-8°.
Programmata I et II de fungorum venenatorum notis. Giessen, 1777, in-4°.
Programma nonnulla Georgicorum Virgilii loca illustrata continens. Giessen, 1777, in-4°.
Programmata III de quibusdam vinorum adulterationibus sanitati noxiis, quæ additamentis mineralibus peraguntur. Giessen, 1777, in-4°. -Trad. en allemand. Giessen, 1778, in-8°.
Abhandlung ueber die Verfaelschung der Weine, welche der Gesundheit schaedlich sind. Giessen, 1779, in-8°.
Abhandlung vom Emser Mineral-Wasser. Darmstadt, 1781, in-8°.
Wahrnehmungen zum Nutzen verschiedener Kuenste und Fabriken. Giessen, 1785, in-8°.
Ce médecin est auteur d'un assez grand nombre de Mémoires et d'Observations dans les Actes de l'Académie d'Erford, les Annonces hebdomadaires de Giessen, les Actes philosophiques et médicaux de cette ville, et autres recueils périodiques. (A.-J.-L. J.)

CARTHEUSER (Jean-Frédéric), savant médecin allemand, né, le 29 septembre 1704, à Hayn, dans le comté de Stolberg, se rendit célèbre par les connaissances profondes qu'il acquit en chimie et en botanique. Ayant fait ses études à Iéna et à Halle, il reçut le doctorat dans cette dernière Université, et se livra ensuite tout entier à l'enseignement académique, dont ne purent le détourner les petits voyages qu'il entreprit souvent afin de satisfaire son goût pour l'histoire naturelle. En 1740, il fut nommé professeur de chimie, de pharmacie et de matière médicale à Francfort-sur-l'Oder : la chaire d'anatomie et de botanique lui fût aussi accordée après la mort de Goelike, qui la remplissait, ainsi que celle de pathologie et de thérapeutique, occupée jusqu'alors par Bergen. Il mourut le 22 juin 1777. Son principal mérite est d'avoir opéré une réforme salutaire dans la matière médicale, qu'il considéra sous un nouveau jour, en soumettant les médicamens à de nouvelles expériences, et cherchant à distinguer le vrai du faux parmi les vertus qu'on leur attribuait. S'il n'élagua pas toutes les erreurs que l'ignorance et la crédulité avaient accréditées, au moins mit-il les médecins sur la voie de débarrasser la science d'un fatras qui la surcharge inutilement. On lui doit surtout un grand nombre d'analyses de plantes et une connaissance plus exacte des matériaux qui entrent dans leur composition. C'est ainsi qu'il a examiné, à la fois en chimiste et en médecin, les baumes, les sels volatils naturels des plantes, les cris-

taux salins que fournit le suc des *geranium pellatum* et *acetosum*, celui que laissent déposer un grand nombre d'huiles volatiles, et qui est, la plupart du temps, du camphre; l'huile de cajeput, l'enduit mielleux dont les plantes se couvrent quelquefois, la liqueur sucrée des fleurs, le sucre, le camphre, la cire, le savon, l'amidon, les huiles inflammables, la graisse animale, les sels neutres, en particulier celui de Glauber, le pétrole, les oxides de fer, etc. Les titres de ses ouvrages sont :

Dissertatio de asthmate sanguineo spasmodico. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de reciproco atque mechanico sanguinis et fluidi nervei ad motum impulsu. Halle, 1731, in-4°.

Specimen amœnitatum naturæ et artis, oder Kurze Probe von der versprochenen gruendlichen, curiœsen und nuetzlichen, sowohl historisch-als physikalischen Abhandlung aller Merkwuerdigkeiten der Natur und Kunst. Halle, 1733, in-4°.

Amœnitatum naturæ, sive historiæ naturalis pars prima generalior, oder der curiœsen und nuetzlichen sowohl historisch-als physikalischen Abhandlung aller Merkwuerdigkeiten der Natur. Halle, 1735, in-4°.

Elementa chymiæ medicæ dogmatico-experimentalis, unà cum synopsi materiæ medicæ selectioris, in usum tyronum edita. Halle, 1736, in-8°. Francfort-sur-l'Oder, 1753, in-8°. - *Ibid*. 1766, in-8°.

Tabulæ formularum præscriptioni inservientes, in usum tyronum editæ. Halle, 1740, in-8°. - *Ibid*. 1748, in-8°. - Francfort-sur-l'Oder, 1752, in 8°. - *Ibid*. 1766, in-8°.

Programma de materiâ medicâ rationali per experimenta spagirica promovendâ. Francfort-sur-d'Oder, 1740, in-4°.

Programma de primâ ac verâ morbi litteratorum origine. Francfort-sur-l'Oder, 1740, in-4°.

Dissertatio de noxâ et utilitate ebrietatis. Francfort-sur-l'Oder, 1740, in-4°.

Dissertatio de refrigerantium differenti indole ac modo operandi. Francfort-sur-l'Oder, 1740, in-4°.

Dissertatio de venenis. Francfort-sur-l'Oder, 1741, in-4°.

Dissertatio de necessariâ consensûs partium attentione practicâ. Francfort-sur-l'Oder, 1741, in-4°.

Rudimenta materiæ medicæ rationalis, experimentis et observationibus physicis, chymicis atque medicis selectioribus superstructa, et celebrium medicorum ac chymicorum testimoniis hinc indè corroborata. Francfort-sur-l'Oder, 1741, in-4°.

Dissertatio de catharticis quibusdam selectioribus. Francfort-sur-l'Oder, 1742, in-4°.

Dissertatio de necessitate transpirationis cutaneæ. Francfort-sur-l'Oder, 1742, in-4°.

Dissertatio de erroribus practicis, ex falsâ ætiologiâ promanantibus. Francfort-sur-l'Oder, 1742, in-4°.

Dissertatio de aëre, aquis et locis Trajectinis ad Viadrum. Francfort-sur-l'Oder, 1742, in-4°.

Dissertatio de cinnabaris inertiâ medicâ. Francfort-sur-l'Oder, 1743, in-4°.

Dissertatio de perenni aëris subtilioris per corpus humanum circulo. Francfort-sur-l'Oder, 1743, in-4°.

Dissertatio de dulcificatione spirituum acidorum mineralium. Francfort-sur-l'Oder, 1743, in-4°.

Dissertatio quâ problema; an bonus theoreticus, bonus quoque sit

practicus, in partem affirmativam resolvitur. Francfort-sur-l'Oder, 1743, in-4°.

Dissertatio de aquæ calcis vivæ usu interno. Francfort-sur-l'Oder, 1743, in-4°.

Dissertatio de mammuth Russorum. Francfort-sur-l'Oder, 1744, in-4°.

Dissertatio de pravo carnium muriaticarum nutrimento. Francfort-sur-l'Oder, 1744, in-4°.

Dissertatio de cataractá crystalliná verá. Francfort-sur-l'Oder, 1744, in-4°.

Dissertatio de oleis empyreumaticis. Francfort-sur-l'Oder, 1744, in-4°.

Dissertatio de dyscrasiá humorum scorbutico-purpuratá Francofurti ad Viadrum et in tractibus vicinis endemiá. Francfort-sur-l'Oder, 1744, in-4°.

Dissertatio de superstitione circá curationes morborum magneticas et sympatheticas. Francfort-sur-l'Oder 1744, in-4°.

Pharmacologia theoretico-practica rationi et experientiæ superstructa, in quá medicamentorum officinalium usitatiorum præparatio, natura, modus operandi, vires atque usus medicus perspicuè describuntur, ac solidè explicantur. Berlin, 1745, in-8°. - Venise, 1756, in-4°. - Cologne, 1763, in-8°. - Berlin, 1770, in-8°.

Dissertatio de calore corporis naturali et præternaturali febrili. Francfort-sur-l'Oder, 1745, in-4°.

Dissertatio de cassiá aromaticá. Francfort-sur-l'Oder, 1745, in-4°.

Dissertatio de insigni camphoræ activitate medicá. Francfort-sur-l'Oder, 1745, in-4°.

Dissertatio de cardialgiá spuriá. Francfort-sur-l'Oder, 1745, in-4°.

Dissertatio de eximiá myrrhæ genuinæ virtute medicá. Francfort-sur-l'Oder, 1746, in-4°.

Dissertatio de plethoræ imminutione criticá per varias excretiones mucosas. Francfort-sur-l'Oder 1746, in-4°.

Dissertatio de febre biliosá. Francfort-sur-l'Oder, 1746, in-4°.

Dissertatio de amplissimo nitri depurati usu medico. Francfort-sur-l'Oder, 1747, in-4°.

Dissertatio de salibus plantarum nativis, præsertim volatilibus. Francfort-sur-l'Oder, 1747, in-4°.

Dissertatio de subitaneá habitus cutanei inflatione. Francfort-sur-l'Oder, 1747, in-4°.

Dissertatio de esculentis in genere. Francfort-sur-l'Oder, 1747, in-4°.

Dissertatio de rectá motuum æstimatione in morbis. Francfort-sur-l'Oder, 1747, in-4°.

Dissertatio de phlebotomiá apud plethoricos catharsi præmittendá. Francfort-sur-l'Oder, 1747, in-4°.

Dissertatio de ignobili nobilium quorundam medicaminum indole atque virtute. Francfort-sur-l'Oder, 1747, in-4°.

Dissertatio de ciborum neglectá manducatione. Francfort-sur-l'Oder, 1747, in-4°.

Fundamenta materiæ medicæ rationalis tam generalis quam specialis, in usum academicum conscripta. Francfort-sur-l'Oder, tome I, 1749; tome II, 1750, in-8°. - Paris, 1752, 2 vol. in-12. - Francfort-sur-l'Oder, 1767, 2 vol. in-8°. - Paris, 1769, 4 vol. in-12. -Trad. en français, Paris, 1755, 4 vol. in-12; *Ibid.* 1769, in-12.

Excellent ouvrage, qui a fondé la réputation de Cartheuser, et qu'on consultera toujours avec fruit, quoiqu'il ait singulièrement vieilli sous le point de vue des théories médicales.

Programma de febribus intermittentibus epidemicis. Francfort-sur-l'Oder, 1749, in-4°.

Dissertatio de ligno nephritico, colubrino et semine santonico. Francfort-sur-l'Oder, 1749, in-4°.

Dissertatio de diversis obstructionum caussis et remediis. Francfort-sur-l'Oder, 1750, in-4°.

Dissertatio de ischuriâ et dysuriâ. Francfort-sur-l'Oder, 1750, in-4°.

Dissertatio de salibus mediis. Francfort-sur-l'Oder. 1751, in-4°.

Dissertatio de acrimoniâ humorum. Francfort-sur-l'Oder, 1752, in-4°.

Dissertatio de marrubio albo et alchymillâ. Francfort-sur-l'Oder, 1753, in-4°.

Dissertatio de variis spasmorum caussis et remediis. Francfort-sur-l'Oder, 1753, in-4°.

Dissertatio de passione nephriticâ. Francfort-sur-l'Oder, 1753, in-4°.

Dissertatio de diversissimâ dyspnoeæ origine et curatione. Francfort-sur-l'Oder, 1753, in-4°.

Dissertatio de cortice caryophilloide Amboinensi, vulgo culilawan dicto. Francfort-sur-l'Oder, 1753, in-4°.

Dissertatio de læsâ chylificatione. Francfort-sur-l'Oder, 1754, in-4°.

Dissertatio de læsâ chymificatione. Francfort-sur-l'Oder, 1753, in-4°.

Dissertatio de carminantibus. Francfort-sur-l'Oder, 1753, in-4°.

Dissertatio de singultu. Francfort-sur-l'Oder, 1754, in-4°.

Dissertatio de oleo Cajeput. Francfort-sur-l'Oder, 1754, in-4°.

C'est la thèse de son fils, Charles-Guillaume, que lui-même rédigea, et qui fut soutenue sous sa présidence.

Dissertatio de genericis quibusdam plantarum principiis hactenùs neglectis. Francfort-sur-l'Oder, 1754, in-4°. et in-8°. - *Ibid.* 1764, in-4°.

Travail remarquable, faisant suite à la matière médicale de l'auteur, qui s'attache à y faire connaître les principes qu'on peut retirer des plantes, tels qu'ils y existent, sans décomposer ni dénaturer celles-ci.

Dissertatio de sale sodæ. Francfort-sur-l'Oder, 1755, in-4°.

Dissertatio de cardamindo. Francfort-sur-l'Oder, 1755, in-4°.

Dissertatio de præcipuis balsaminativis. Francfort-sur-l'Oder, 1755, in-4°.

Dissertatio de horripilatione idiopathicâ. Francfort-sur-l'Oder, 1755, in-4°.

Dissertatio de morbis capitis externi. Francfort-sur-l'Oder, 1756, in-4°.

Dissertatio de scorbuto. Francfort-sur-l'Oder, 1756, in-4°.

Dissertatio de chenopodio ambrosioide. Francfort-sur-l'Oder, 1757, in-4°.

Dissertatio de lumbagine pneumaticâ. Francfort-sur-l'Oder, 1757, in-4°.

Fundamenta pathologiæ et therapiæ. Francfort-sur-l'Oder, tome I, 1758; tome II, 1762, in-8°.

Dissertatio de crocis martialibus. Francfort-sur-l'Oder, 1759, in-4°.

Dissertatio de radice saponariâ. Francfort-sur-l'Oder, 1760, in-4°.

Dissertatio de saccharo. Francfort-sur-l'Oder, 1761, in-4°.

Dissertatio de brancâ ursinâ germanicâ. Francfort-sur-l'Oder, 1761, in-4°.

Dissertatio de lichene cinereo terrestri. Francfort-sur-l'Oder, 1762, in-4°.

Dissertatio de hydrophthalmiâ. Francfort-sur-l'Oder, 1762, in-4°.

Dissertatio de vitiosis formularum medicarum præscriptionibus, ex ignorantiâ chimicâ oriundis. Francfort-sur-l'Oder, 1762, in-4°.

Dissertatio de pinguedinibus animalium subdulcibus ac temperatis. Francfort-sur-l'Oder, 1762, in-4°.

Dissertatio de potioribus atoniæ caussis et remediis. Francfort-sur-l'Oder, 1762, in-4°.

Dissertatio de morbis morborum remediis. Francfort-sur-l'Oder, 1753, in-4°.

Dissertatio de memorandis inebriantium et narcoticorum quorumdam effectibus. Francfort-sur-l'Oder, 1763, in-4°.

Theses diæteticæ ad esculenta et potulenta spectantes. Francfort-sur-l'Oder, 1763, in-4°.

Theses ad physiologiam et partes reliquas spectantes. Francfort-sur-l'Oder, 1763, in-4°.

Dissertatio de chocolatâ, analepticorum principe. Francfort-sur-l'Oder, 1763, in-4°.

Dissertatio de naphthâ seu petroleo. Francfort-sur-l'Oder, 1763, in-4°.

Dissertatio de virulentis æris putridi in corpus humanum effectibus. Francfort-sur-l'Oder, 1763, in-4°.

Dissertatio de viribus aquæ marinæ medicis. Francfort-sur-l'Oder, 1763, in-4°.

Dissertatio de sale mirabili Glauberiano nativo. Francfort-sur-l'Oder, 1764, in-4°.

Dissertatio de morbis potioribus ex præternaturali constitutione glandularum capitis, colli et thoracis nascentibus. Francfort-sur-l'Oder, 1764, in-4°.

Dissertatio de spasmis in genere. Francfort-sur-l'Oder, 1764, in-4°.

Dissertatio de simplicibus balsamicis et aromaticis. Francfort-sur-l'Oder, 1764, in-4°.

Dissertatio de morbis potioribus ex præternaturali constitutione glandularum abdominis oriundis. Francfort-sur-l'Oder, 1764, in-4°.

Dissertatio de incitamentis motuum naturalium externis. Francfort-sur-l'Oder, 1764, in-4°.

Dissertatio de irritamentis motuum naturalium internis. Francfort-sur-l'Oder, 1764, in-4°.

Dissertatio de radicibus esculentis in genere. Francfort-sur-l'Oder, 1765, in-4°.

Dissertatio de amylo. Francfort-sur-l'Oder, 1767, in-4°.

Dissertatio de morbis à solâ interdum muci naturalis penuriâ oriundis. Francfort-sur-l'Oder, 1767, in-4°.

Dissertatio I et II de morbis endemiis. Francfort-sur-l'Oder, 1768, in-4°.

Dissertatio de fungo articulorum. Francfort-sur-l'Oder, 1769, in-4°.

Dissertatio de radice mungo. Francfort-sur-l'Oder, 1769, in-4°.

Libellus de morbis endemiis. Francfort-sur-l'Oder, 1771, in-8°.

Dissertatio de respiratione. Francfort-sur-l'Oder, 1772, in-4°.

Dissertationes physico-chemico-medicæ. Francfort-sur-l'Oder, 1774, in-4°.

Dissertatio de sale volatili oleoso solido in oleis æthereis nonnunquam reperto. Francfort-sur-l'Oder, 1774, in-4°.

Dissertationes nonnullæ selectiores physico-chemicæ ac medicæ varii argumenti. Francfort-sur-l'Oder, 1775, in-8°. (A.-J.-L. JOURDAN)

CARTIER (L.-V.), ancien chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, a publié un précis d'observations recueillies pendant les deux premières années de ses fonctions dans cet hôpital, remarquable par quelques faits intéressans et un caractère de réserve tout à fait en opposition avec l'heureuse audace des grands opérateurs de Paris et de Londres. M. Cartier a eu occasion de voir la hernie observée par J.-L. Petit, Papen et Lassus, sur la partie latérale de l'abdomen, c'est-à-dire dans l'espace compris entre le bord du muscle grand oblique et celui du grand dorsal. Ses considérations pratiques sur les

ulcères sont intéressantes, spécialement celles qui ont pour objet les ulcères vénériens, habituels, etc. Ce chirurgien, l'un des praticiens les plus recommandables de Lyon, a prononcé, dans les séances publiques d'ouverture des cours de l'Hôtel-Dieu, plusieurs Discours qui ont été remarqués. M. Gilibert, secrétaire de la Société de médecine, a annoncé un traité complet de chirurgie de M. Cartier, dont la publication n'aura probablement jamais lieu. (*Compte rendu des travaux de la Société de médecine de Lyon*. Lyon, 1818, in-8°. page 57).

Précis d'observations de chirurgie faites à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Lyon, 1802, 1 vol. in-8°. (MONFALCON)

CASABONA (JOSEPH), mort à Florence en 1595, dans un âge fort avancé, fit une étude particulière des plantes, et obtint la direction du jardin de botanique établi par Ghini. On n'a pas d'ouvrage imprimé de sa façon, la mort l'empêcha de publier les observations qu'il avait recueillies, dans un voyage en Crète, sur les végétaux de cette île. Son nom a été donné, par Linné, à une belle espèce du genre des chardons (*carduus Casabonæ*). (O.)

CASAL (GASPARD), né à Oviedo en 1691, mort à Madrid en 1759, fut l'auteur d'un ouvrage, publié après sa mort par J.-J. Garcia, qui est intitulé : *Historia natural y medica de el principado de Asturias*. Madrid, 1762, in-4°. Il est plus fécond en recherches médicales qu'en celles qui ont l'histoire naturelle pour objet. (MONFALCON)

CASCALES DE GUADALAXARA (FRANÇOIS-PEREZ), docteur en médecine, du seizième siècle, était professeur à Sagonte. Il a publié :

De affectionibus mulierum.
De morbo illo, vulgò garrotillo appellato : cum duobus questionibus, altera de gerentibus utero rem appetentibus denegatam, altera vero de fascinatione. Madrid, 1611, in-4°.
Avec le précédent.
De morbis puerorum. Madrid, 1600, in-4°. (T.)

CASSAM (FRANÇOIS-RODRIGUE), né, en 1567, à Concelho de Saofins, près de Lamego, dans la province de Beira, en Portugal, d'une mère âgée de cinquante ans, fut professeur en médecine à l'Université de Coimbre ; il était très-versé dans la connaissance de l'histoire et des sciences mathématiques. Il mourut, à Coimbre, en juin 1666, âgé de près de cent ans. Sa femme mourut au même âge. On a de lui :

Invectiva contra o tabaco, em que se mostrava com fondamentos solidos ser peçonha fina, e peste encuberta. Lisbonne, 1663. (T.)

CASSEBOHM (Jean-Frédéric), professeur d'anatomie à l'Université de Halle, sa patrie, où il avait fait ses études, fut appelé ensuite à celle de Francfort-sur-l'Oder, puis à Berlin, en 1741. Ce fut dans cette dernière ville qu'il termina sa carrière, le 7 février 1743. Ses ouvrages sont généralement estimés, et leur petit nombre n'empêche pas qu'il n'ait été l'un des anatomistes les plus recommandables de son siècle. On distingue surtout ceux qu'il a consacrés à la description de l'oreille interne, et à l'indication de tous les procédés qui constituent l'administration anatomique ou l'art de l'anatomiste. En voici les titres :

De differentiâ fœtûs et adulti anatomicâ. Halle, 1740, in-8°.
Tractatus quatuor anatomici de aure humanâ, tribus figurarum tabulis illustrati. Halle, 1734, in-4°.
Tractatus quintus anatomicus de aure humanâ, cui accedit sextus de aure monstri humani, cum tribus figurarum tabulis. Halle, 1735, in-4°.
Methodus secandi et contemplandi corporis humani musculos. Halle. 1739, in-8°. – Trad. en allemand, Berlin, 1710, in-4°.
Methodus secandi viscera. Halle, 1740, in-8°. – Trad. en allemand, Berlin, 1746, in-8°. (o.)

CASSERIO (Jules), surnommé *Placentinus*, parce qu'il était de Plaisance, naquit dans cette ville, d'une famille pauvre et obscure. N'ayant aucun moyen d'existence, il entra, comme domestique, au service de Fabricio d'Aquapendente, à Padoue. Mais celui-ci qui lui reconnut des dispositions et du goût pour le travail, l'admit au nombre de ses disciples, lui enseigna son art, et le fit recevoir docteur en médecine et en chirurgie. Casserio, qui s'était surtout adonné à l'anatomie, acquit bientôt une telle réputation que son maître étant venu à quitter la place de professeur, à cause de son grand âge, cette chaire lui fut accordée, en 1609, par le sénat de Venise. Il préparait les matériaux d'un grand ouvrage d'anatomie, pour lequel il avait fait graver, sous ses yeux, une suite de fort belles planches; mais la mort, qui le surprit en 1616, comme il entrait dans sa soixantième année, ne lui permit pas d'achever cette laborieuse et magnifique entreprise. On peut consulter, sur ce qui le concerne, l'Histoire littéraire de Plaisance, par Poggiali. C'est à tort qu'on lui attribue la découverte d'un muscle du bras, qui a été appelé, d'après lui, *perforé de Casserius*, car ce muscle avait été vu avant lui par Fallopio; mais il a découvert le muscle externe du marteau. Ses ouvrages sont :

De vocis auditûsque organis historia anatomica. Ferrare, 1600, in-fol. -Venise, 1607, in-fol.
Pentaesthesejon, hoc est de quinque sensibus liber organorum fabricam, actionem et usum continens. Venise, 1609, in-fol.-Francfort, 1609. in-fol. - *Ibid.* 1610, in-fol. - *Ibid.* 1612, in-fol. - *Ibid.* 1622, in-fol.

Suivant Casserio, tous les sens ne sont que des modifications diverses

du tact, et c'est en eux qu'il faut chercher la source de toutes les connaissances humaines. L'auteur entre dans quelques détails sur la bronchotomie.

Tabulæ anatomicæ LXXVIII cum supplemento XX tabularum Dan. Bucretii, qui et omnium explicationes addidit. Venise, 1627, in-fol.-Francfort, 1632, in-4°.-*Ibid.* 1656, in-4°.-*Ibid.* 1707, in-4°.

Spigel, successeur de Casserio, chargea, par testament, Rindfleisch, ou Bucretius, médecin de Breslau, qui se trouvait alors à Padoue, de publier son traité *De humani corporis fabricâ.* Rindfleisch remplit les vœux du testateur, mais acheta en même temps les tables de Casserio, et les joignit à cet ouvrage. Cependant il n'en put obtenir que soixante et dix-huit, dont l'une même fut encore perdue avant la publication du livre : c'est pourquoi il en fit faire vingt nouvelles par les mêmes artistes qui avaient gravé les premières. La collection entière se compose donc de quatre-vingt-dix-sept planches, dont les neuf dernières sont consacrées au fœtus et à ses différentes parties. Elles sont supérieurement gravées. Quelques-unes ont été prises des ouvrages de Charles Etienne, de Vésale, d'Eustachi et de Pineau.

Tabulæ de formato fœtú. Amsterdam, 1645, in-fol. (J.)

CASSIANUS BASSUS, personnage entièrement inconnu, et sur le compte duquel on ne sait rien, sinon qu'il était originaire de la Bithynie, passe assez généralement, sur l'autorité de Pierre Needham, pour être l'auteur d'un livre grec, rédigé sans goût et écrit sans ordre, qui n'est proprement qu'une compilation faite d'après d'autres ouvrages plus anciens sur l'agriculture et l'économie rurale. Ce livre est celui des Géoponiques, dont il existe plusieurs éditions : la première date de l'an 1539 (Bâle, in-8°.). Celle de Needham a paru en 1704 (Cambridge, in-8°.). On n'estime maintenant que celle de Léipzick (1781, 4 vol. in-8°.). Cornarius a fait une traduction latine (Bâle, 1538, in-8°.) des Géoponiques, qu'Antoine-Pierre de Narbonne a transportées aussi dans notre langue. C'est en vain qu'on se flatterait d'y trouver de grandes lumières. Le tome XIII des Mémoires de la Société d'agriculture du département de la Seine, publié en 1812, en contient un abrégé. (Z.)

CASSIUS, célèbre médecin romain, était disciple d'Asclépiade, et jouissait sans doute d'une réputation étendue, car Celse lui a donné de grands éloges. Le Clerc ne croit pas qu'il diffère de Cassius l'iatrosophe, sous le nom duquel nous possédons un important ouvrage, intitulé :

Naturales et medicinales quæstiones LXXXIV, circà hominis naturam et morbos aliquot, Conrado Gesnero interprete. Zurich, 1562, in-8°., en grec et en latin.-Paris, 1541, in-8°., *Ibid.*-En latin, de la version d'Adrien Jonghe, Francfort, 1541, in-4°.

Cet ouvrage est précieux en ce qu'il nous fait connaître l'esprit du siècle dans lequel il fut écrit. L'éclectisme y règne partout. L'auteur cherche à combiner la doctrine des méthodistes avec celle des pneumatistes, et souvent même, dans la crainte de se prononcer, il rapporte les opinions des deux sectes, laissant au lecteur la liberté de se décider

pour l'une ou pour l'autre. Au reste, comme il y a plusieurs médecins du nom de Cassius, sur lesquels nous ne possédons aucun renseignement, il est impossible de fixer précisément lequel fut l'auteur du livre dont nous venons de parler. (o.)

CASSIUS (André), né à Schlesswig, était fils d'un des secrétaires du duc. Il étudia la médecine à Léipzick, et alla prendre le titre de docteur à Leyde, en 1632. A son retour en Allemagne, il pratiqua l'art de guérir à Hambourg, avec beaucoup de succès, et fut même nommé médecin du duc de Holstein. Il se vantait de posséder le secret d'une essence bézoardique, qui ne manquait jamais son effet dans la peste. Il n'a rien écrit, mais il a laissé un fils qui s'est rendu célèbre par l'invention de la substance qui sert à faire tous les roses et violets sur la porcelaine. Cette substance est connue sous le nom de *précipité pourpre de Cassius*. On l'obtient en versant de l'hydrochlorate de protoxide d'étain dans une dissolution peu concentrée d'hydrochlorate d'or. Elle est tantôt pourpre et tantôt aussi d'un beau violet. Quelques chimistes ont supposé que l'or y existe à l'état métallique; cependant il paraît presque certain que ce métal s'y trouve à celui d'oxide.

Ce fils, appelé aussi André Cassius, naquit à Hambourg, et prit le titre de docteur à Groningue. Moller n'indique point l'année de sa mort. On a de lui :

Dissertatio de febre artificiali. Kiel, 1666, in-4°.
Dissertatio de triumviratu intestinali cum suis effervescentiis. Groningue, 1668, in-4°. – Nimègue, 1669, in-12.
Cogitata de auro et admirandâ ejus naturâ, generatione, affectionibus, effectis atque ad operationes artis habitudine experimentis illustrata. Hambourg, 1685, in-8°. (J.)

CASTAIGNE (Gabriel de), cordelier, qui devint aumônier de Louis XIII, s'occupa beaucoup de chimie, mais dans l'unique vue de découvrir la pierre philosophale et le remède universel. C'est là tout ce qu'on sait de son histoire. Il a consigné ses rêveries dans plusieurs ouvrages intitulés :

L'or potable, qui guérit de tous les maux, avec le trésor de la médecine métallique. Paris, 1611, in-8°.
Le grand miracle de la nature métallique, que, en imitant icelle, sans sophistiqueries, tous les métaux imparfaictz se rendront en or fin, et les maladies incurables guariront. Paris, 1615, in-8°.
Le paradis terrestre, où l'on trouve la guarison de toute maladie. Paris, 1615, in-8°.
Les productions de cet insensé ont été réunies sous le titre suivant :
OEuvres médicales et chimiques. Paris, 1661, in-8°. (o.)

CASTEL (Dominique), né aux environs de Tarbes, fit ses études à Montpellier, où il prit ses degrés, et vint ensuite à Bordeaux. Il était membre du Collége et bibliothécaire de l'Académie de cette ville, lorsqu'il y mourut en 1764, laissant:

Quæstiones medicæ. Bordeaux, 1755, in-4°.

Il a traduit de l'anglais deux ouvrages peu importans, l'un de Colden, sur l'explication de la cause de la gravitation (Bordeaux, 1751, in-12), l'autre de Martine, sur la construction et la comparaison des thermomètres (Bordeaux, 1751, in-12). (Z.)

CASTELLANUS. *Voyez* CHATEL.

CASTELLI (BARTHÉLEMY), médecin italien, qui florissait vers la fin du seizième siècle, à Messine, s'est fait un nom parce qu'il conçut et exécuta, le premier, le plan d'un dictionaire universel des termes de médecine, qui fut accueilli de la manière la plus flatteuse, malgré les lacunes, et même quelques erreurs, qu'une critique sévère pouvait y signaler. Cet ouvrage classique a pour titre :

Lexicon medicum græco-latinum. Venise, 1607, in-8°.

Il en a paru depuis un grand nombre d'éditions revues par différens médecins, qui n'ont pas toujours été heureux dans leurs corrections, non plus que dans leurs additions. Mongitore a pris soin d'indiquer toutes ces éditions, dont il oublie cependant une, celle de Venise, 1642. Stupanus en a donné une à Bâle en 1628, in-8°., et Ravestein une autre, remplie de fautes, à Roterdam en 1644, in-8°. L'une et l'autre furent réimprimées plusieurs fois (Venise, 1642, in-8°.-Roterdam, 1651, in-8°. -*Ibid.* 1657, in-8°.-*Ibid.* 1665, in-8°.-*Ibid.* 1670, in-8°.). Jacques-Pancrace Bruno en a aussi donné une édition, qui est préférable aux précédentes (Nuremberg, 1682, in-4°.). On en doit également une, enrichie de quelques nouveaux articles, à Rhodius (Padoue, 1699). La meilleure est celle de Genève, 1746, in-4°.; elle a pour titre :

Lexicon medicum græco-latinum, antè à Jacobo-Pancratio Brunone iteratè editum, nunc denuò ab eodem et aliis plurimis novis accessionibus locupletatum, et in multis correctum.

Ce dictionaire doit occuper une des premières places dans la bibliothèque de tout médecin instruit.

On a encore de Castelli :

Totius artis medicæ, methodo divisâ, compendium et synopsis. Messine, 1597, in-4°.-*Ibid.* 1598, in-8°.-Bâle, 1628, in-8°.-Venise, 1667, in-8°.-Padoue, 1713, in-4°.-*Ibid.* 1721, in-4°.-Genève, 1746, in-4°. (J.)

CASTELLI (PIERRE), célèbre médecin et botaniste italien, naquit, à Messine, vers la fin du seizième siècle. Il enseigna d'abord l'art de guérir à Rome, et devint ensuite professeur de botanique dans sa ville natale, où il mourut en 1656. Quoique ses ouvrages annoncent un savoir varié, une instruction profonde et beaucoup d'érudition, ils n'ont point contribué aux progrès ni de la médecine ni des sciences accessoires; la plupart ne furent que des opuscules de circonstance, et il n'en est pas un seul qui mérite d'être lu aujourd'hui, si ce n'est par l'historien, qui veut suivre les progrès successifs de l'art de guérir et de la science des végétaux.

Chalcantinum dodecaporion, sive duodecim dubitationes de usu olei vitrioli. Rome, 1619, in-4°.

Della durazione degli medicamenti, tanto semplici, quanto composili, per cognoscere qual si voglia medicamento o semplice, o composito. Rome, 1621, in-4°.

Cet ouvrage renferme beaucoup de réflexions critiques, en général justes et judicieuses, sur le dernier chapitre de l'Antidotaire romain, qui fourmillait de fautes.

Epistolæ de helleboro. Rome, 1622, in-4°.

C'est dans ces deux lettres surtout que Castelli a déployé beaucoup d'érudition. Il y soutient, contre Manelphus, et contre l'opinion généralement reçue de son temps, que toutes les fois qu'Hippocrate emploie le mot ellébore seul, il entend parler de l'ellébore blanc (*veratrum album*), alors employé contre la folie, et que toutes les fois qu'il veut faire mention de l'ellébore noir, il a grand soin d'ajouter cette dernière épithète.

Theatrum Floræ in quo ex toto orbe selecti flores proferuntur. Paris, 1622, in-fol.

Arte delli speciali. Rome, 1622, in-4°.

Epistolæ medicinales. Rome, 1626, in-4°.

De abusu venæsectionis. Rome, 1628, in-8°.

Discorso delle differenze tra gli semplici freschi i secchi, con il modo di siccarli. Rome, 1629, in-4°.

Annotazioni sopra l'antidotario romano. Rome, 1629, in-4°.- Messine, 1637, in-fol.

De visitatione ægrorum pro discipulis ad praxim instruendis. Rome, 1630, in-12.

Incendio del monte Vesuvio. Rome, 1632, in-4°.

Discorso dell' elettuario rosato di Mesue nel quale si raggiona della rosa e della scammonia. Rome, 1633, in-4°.

Emetica, in quibus de vomitoriis et vomitu. Rome, 1634, in-fol.

Tripus Delphicus. Naples, 1635, in-4°.

Relatio de qualitatibus frumenti cujusdam Messanam delati. Naples, 1637, in-4°.

Ouvrage de police médicale, dans lequel Castelli développe les inconvéniens du blé avarié, lorsqu'on veut le faire servir à la nourriture du peuple.

De optimo medico. Naples, 1637, in-4°.

Schelhammer a fait imprimer ce traité à la suite de l'Introduction de Corring. En le parcourant, on ne prend pas une idée très-favorable de la modestie de l'auteur, qui y vante beaucoup ses travaux et ses écrits.

Chrysopus, cujus nomina, essentia, usus, facili methodo traduntur. Messine, 1638, in-4°.

Traité sur la gomme-gutte : ce n'est pas la meilleure des productions de Castelli.

De hyænâ odoriferâ zibethum gignente exstasis. Messine, 1638, in-4°. - Francfort, 1668, in-12.

Memoriale per lo speciale romano. Messine, 1678, in-fol.

Opobalsamum examinatum, defensum, judicatum, absolutum et laudatum. Naples et Venise, 1640, in-4°.

Opobalsamum triumphans. Rome et Venise, 1640, in-4°.

Ces opuscules furent publiés à l'occasion d'une dispute peu importante, mais très-bruyante, qui s'éleva, à Rome, au sujet du baume de la Mecque que Manfredi et Panati, deux apothicaires de cette ville, avaient fait entrer dans leur thériaque.

Hortus Messanensis. Messine, 1640, in-4°.

Catalogue purement nominatif.

Catalogus plantarum Ætnearum;

dans la première Centurie des Lettres de Thomas Bartholin.

De abusu circà dierum criticorum enumerationem. Messine, 1642, in-8°.
In Hippocratis Aphorismorum librum primum critica doctrina per puncta et quæstiones. Messine, 1646, in-12. - *Ibid.* 1648, in-4°.
Præservatio corporum sanorum ab imminente lue ex aeris intemperie anni 1648. Messine, 1648, in-4°.
De smilace asperâ, botanico-physica sententia. Messine, 1652, in-4°. L'auteur conclut que le *smilax aspera* de Sicile ne diffère pas de la salsepareille d'Amérique, et qu'il peut la remplacer dans le traitement de la syphilis.
Responsio chymiæ de effervescentiâ et mutatione colorum in mixtione liquorum chymicorum. Messine, 1654, in-4°.
Castelli est encore l'auteur de la
Descriptio rariorum plantarum quæ in horto Farnesiano continentur. Rome, 1625, in-fol.
Mais il ne mit pas son nom à cet ouvrage, et il le publia sous celui de son ami Tobie Aldini.

Castelli (*Félix*), professeur de philosophie et de médecine à Bologne, suivant Orlandi, mourut dans cette ville en 1608. Il a laissé quelques *Consilia medica*, qu'on trouve dans la collection de Joseph Lautenbach (Francfort, 1605, in-4°.).

Castelli (*Jérôme*), médecin de Ferrare, selon Giraldi, et non de Bologne, comme le prétend Borsetti, fut, à ce qu'il paraît, un homme de mérite; mais il s'occupa plutôt de poésie que de médecine. On l'estimait bon poète et habile orateur. Toujours mécontent de ses ouvrages, qu'il retouchait sans cesse, il n'a rien fait imprimer, et il défendit même, par testament, qu'on publiât aucune de ses productions.

Castelli (*Louis*), médecin du Frioul, que Carrère fait vivre, avec son exactitude ordinaire, à Fréjus, en Provence, a publié:
Meditatio physico-medica, ad usum ill. civit. Fori-Julii, de grassante in ejus finibus boum epidemiâ. Venise, 1712, in-8°.

Castelli (*Octavien*), médecin de Spolete, devint professeur de médecine à Rome. Ne pouvant réussir dans la pratique, il embrassa la profession d'avocat, puis se mit à faire des comédies, dont l'une, intitulée: *Intemperies Apollinis*, causa quelque sensation: il finit par acheter la charge de maître de poste, et mourut, à Rome, le 16 mai 1643. On peut juger, d'après ce court récit, que l'Eritreo ne s'est pas trompé en nous le peignant comme un homme qui se mêlait de tout et n'approfondissait rien. (A.-J.-L. J.)

CASTELLINI (Jean-Marie), médecin italien du dix-septième siècle, n'était point professeur à Rome, comme le dit Haller, puisque lui-même nous apprend qu'il était attaché à l'hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle à Florence, où il enseignait principalement la chirurgie. On a deux ouvrages sous son nom:

Phylacterium phlebotomiæ et arteriotomiæ. Strasbourg, 1618, in-8°. - *Ibid.* 1628, in-8°. - Trad. en italien, Viterbe, 1619, in-4°. - en allemand, Nuremberg, 1665, in-12.
De durâ cerebrum vestiente meninge, tractatus. Venise, 1646, in-8°. (O.)

CASTIGLIONE (Branda-François), fils du suivant, reçut le bonnet doctoral, à Pavie, en 1661, et devint, comme son père, proto-médecin du duché de Milan. Il mourut en 1712, laissant:

De spiritibus, extractis, salibus ac fucis. Milan, 1698, in-fol.
Cet ouvrage avait déjà paru avec le *Prospectus* de son père. (z.)

CASTIGLIONE (Jean-Honoré), de Monteruzzo, reçut le doctorat en philosophie et en médecine à Padoue. Il fut inscrit, en 1633, au nombre des membres du Collége des médecins de cette ville, puis créé proto-médecin de tout le Milanais. Le roi d'Espagne lui confirma deux fois, en 1653 et en 1662, la dignité de comte palatin, qui existait dans la famille depuis 1417, époque où elle avait été conférée par l'empereur Sigismond à l'un de ses ancêtres. On ne connaît de lui qu'une édition augmentée de l'Antidotaire de Milan, sous ce titre :

Prospectus pharmaceuticus, sub quo Antidotarium Mediolanense spectandum proponitur. Milan, 1668, in-fol. (z.)

CASTIGLIONE (Pierre-Marie), médecin de Milan, né en 1594, était fils du premier médecin de l'armée du roi d'Espagne dans le Milanais, et il obtint lui-même cette place par la suite. Une fièvre maligne termina prématurément sa carrière le 27 octobre 1629. On a de lui :

Responsio ad Ludovici Septalii judicium de margaritis. Milan, 1618, in-4°.
Admiranda naturalia ad renum calculos curandos. Milan, 1622, in-4°.
De sale ejusque viribus. Milan, 1629, in-8°. (z.)

CASTOR (Antoine), médecin grec, qui vécut depuis Auguste jusqu'à Tite, c'est-à-dire plus d'un siècle, aimait beaucoup la botanique, et se plaisait lui-même à cultiver les plantes médicinales dans un jardin qui lui appartenait. On regrette qu'un ouvrage en plusieurs volumes, sur les végétaux, qu'il avait composé, et que Pline cite souvent, ne soit pas parvenu jusqu'à nous. (o.)

CASTRO (Étienne-Rodrigue de), en latin *Castrensis*, qu'il ne faut pas confondre avec Rodrigue de Castro, naquit à Lisbonne ; il fut docteur en médecine et professeur célèbre de l'Université de Pise. Il mourut, en 1637, âgé de soixante-dix-huit ans. On a de lui :

De meteoris microcosmi libri quinque. Venise, 1621, in-fol. - *Ibid.* 1624, in-fol.
De complexu morborum tractatus. Florence, 1624, in-8°.
Quæ ex quibus opusculum, sive de mutatione aliorum morborum in alios. Florence, 1617, in-12. - Francfort, 1667, in-12.
De asitiâ tractatus. Florence, 1630, in 8°.
De sero lactis tractatus. Florence, 1631, in-8°. - Rome, 1634, in-8°. avec *Declamationes seu privatæ quædam ac domesticæ exercitationes.*
Commentarius in Hippocratis Coi libellum de alimento. Florence, 1635, in-fol.
Philomelia. Florence, 1628, in-8°.

Œuvres posthumes, publiées par les soins de François de Castro, son fils, ou par d'autres :

Posthuma varietas. Florence, 1639, in-4°.

Castigationes exegeticæ, quibus variorum dogmatum veritas elucidatur. Florence, 1640, in-fol.

Disceptationes medicæ. Florence, 1642, in-4°. – Venise, 1656, in-4°.

Ratio consultationis, an post variolas purgatione corpus egeat? Florence, 1642, in-4°.

Medicæ consultationes. Florence, 1644, in-4°.

Exercitationes medicæ. Florence, 1644, in-4°.

Cet ouvrage paraît être le même que le précédent.

Syntaxis, seu predictionum medicarum, avec *Triplex elucubratio.* 1°. *de chirurgicis administrationibus;* 2°. *de potu refrigerato;* 3°. *de animalibus microcosmi.* Lyon, 1661, in-4°.

Pythagoras. Lyon, 1661, in-4°.

De simulato rege Sebastiano poematium. Florence, 1638, in-8°.

Ouvrage de la jeunesse de Rodrigue.

Castro (*André-Antoine de*), portugais, était médecin du duc de Bragance au dix-septième siècle. Il a laissé :

De febrium curatione.

De simplicium medicamentorum facultatibus.

De qualitatibus alimentorum quæ humani corporis nutritioni sunt apta.

Ces trois ouvrages ont été publiés ensemble (Villaviciosa, 1636, in-fol.).

Castro (*Benoît de*), fils de Rodrigue, naquit à Hambourg en 1597, s'y fit chrétien en 1617, et y mourut le 7 janvier 1684. Il fut attaché, en qualité de médecin, à la reine Christine. On a de lui :

Epistola encomiastica in honorem D. Abrah. Zacut. Hambourg, 1629, in-4°.

Flagellum calumniantium. Hambourg, 1631, in-8°.

Monomachia, clivi certamen medicum, quo verus, in febre synochâ putridâ, cum cruris inflammatione, medendi usus, per venæsectionem in brachio, demonstratur, præposterus autem ejus abusus, per sanguinis missionem in pede, tanquam perniciosus, improbatur. Hambourg, 1647, in-4°.

Castro (*Ezéchiel*), médecin juif, a publié :

Ignis lambens rarum pulchrescentis naturæ specimen. Vérone, 1642, in-8°.

Amphitheatrum medicum in quo morbi omnes quibus imposita sunt nomina ab animalibus raro spectaculo debellantur. Vérone, 1646, in-8°.

Castro (*Jacques de*), médecin portugais, mourut, à Londres, en 1762, à l'âge de soixante et dix ans. Il a laissé :

De uso e abuso das mintras agoas en Inglaterra. Londres, 1756, in-8°.

Materia medica physico historica. Londres, 1758, in-4°. en portugais.

Castro (*Jacques de*), médecin de Hambourg, au dix-huitième siècle, a publié :

De methodo inoculationis seu transplantationis variolarum cum criticis notis in varios autores de hoc morbo scribentes. Leyde, 1722, in-8°. – Genève, 1727, in-4°. – Trad. en allemand, Hambourg, 1722, in-8°. – en hollandais, Amsterdam, 1722, in-8°. – en anglais, Londres, 1723, in-8°.

Castro (*Pierre de*), mort, le 14 septembre 1663, à Venise, a publié :

Febris maligna puncticularis, aphoristicâ methodo delineata. Nuremberg, 1652, in-8°. – Padoue, 1653, in-12. – Nuremberg, 1662, in-12.

Imber aureus, seu chilias Aphorismorum ex libris Epidemiorum, eorumque Francisci Vallesii commentariis extracta. Ulm, 1661, in-12.

Bibliotheca medici eruditi. Padoue, 1654, in-12. – Bergame, 1742, in-8°.

Castro (*Rodrigue de*), médecin portugais, est généralement connu sous le nom de *Rodericus à Castro*. Après avoir étudié à Salamanque, il se rendit, en 1596, à Hambourg, où il exerça la médecine, mourut, le 20 janvier 1627, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, et publia les ouvrages suivans :

De universâ mulierum morborum medicinâ, duabus partibus, alterâ theoricâ, quæ philosophiam, muliebrisque sexûs historiam et membrorum iisdem peculiarium anatomen, alterâ practicâ, quæ morborum continet curationes. Hambourg, 1603, in-4°. - *Ibid.* 1616, in-4°. - *Ibid.* 1628, in-fol. - *Ibid.* 1661, in-4°. - Francfort, 1668, in-4°.

De officiis medico-politicis, seu medicus politicus. Hambourg, 1614, in-4°.

Tractatus brevis de naturâ et causis pestis quæ anno XDXCVI Hamburgensem urbem afflixit. Hambourg, 1596, in-4°.

Medicus politicus. Hambourg, 1614, in-4°. - *Ibid.* 1662, in-4°.

Dialogi XXV de successione. Hambourg, 1614, in-8°.

Castro (*Thomas de*) a publié :

Antidoto unico de dannos publicos. Antequerra, 1648.

Remedios e spirituales e temporales para preservar de peste. Antequerra, 1648.

Probablement cet ouvrage ne diffère pas du précédent. (T.)

CAT (Claude-Nicolas le) écrivit sur la physique, les antiquités, cultiva tous les genres de littérature et de philosophie, inventa des instrumens pour exécuter plusieurs opérations chirurgicales, fut docteur en médecine, et jouit d'une grande célébrité, dont les titres paraissent aujourd'hui assez peu recommandables. Il naquit à Blérancourt, en Picardie, le 6 septembre 1700, annonça de bonne heure une grande passion pour l'étude et le désir de posséder des connaissances multipliées, choisit l'état ecclésiastique, et en porta l'habit pendant dix ans. Mais un goût très-vif qu'il conçut pour la géométrie changea ses desseins; il s'occupa d'architecture militaire, et, sans autre maître que d'excellentes dispositions naturelles, il fit plusieurs dessins de fortifications qui lui présageaient de grands succès dans cette science, s'il avait continué à la cultiver. Contrarié par les intentions de sa famille, il changea d'état encore, et définitivement se fit chirurgien. Son père, chirurgien lui-même, lui avait enseigné les premiers principes de cet art. Le Cat paraît n'avoir jamais bien connu sa vocation : il abandonna souvent la chirurgie pour faire, dans des sciences fort étrangères à l'art de guérir, des excursions rarement heureuses. Son imagination était vive, son esprit entreprenant; il voulait tout savoir, et surtout faire parler de lui. C'est par une dissertation sur un point de physique, qu'il s'annonça dans la carrière des lettres : il avait alors vingt-quatre ans. A cet âge, il se rendit à Paris, et, dès 1728, fut attaché à M. de Tressan, archevêque de Rouen, comme médecin et chirurgien, bien qu'il n'eût point obtenu encore les honneurs du doctorat. En 1731, la place de chirurgien-major en survivance de l'Hôtel-Dieu de Rouen fut



CL.DE NIC.AS LE CAT

C.L.F. Panckoucke

mise au concours; le Cat se présenta, et remporta la victoire. Dès cette année, il commença à obtenir des prix proposés par des sociétés savantes; aucun de ceux que l'Académie de chirurgie mit au concours, depuis 1732 jusqu'en 1738, ne lui échappa. Sa devise était ce mot, *usquequò?* « *Jusques à quand*, demanda le secrétaire de l'Académie, dans un rapport lu en séance publique, M. Le Cat gagnera-t-il tous les prix qu'elle propose? Les règles de l'équité nous font pressentir la décision, et nous engagent à le prier de ne plus entrer en lice : c'est un nouveau triomphe que l'Académie est obligée de lui décerner, pour ne point décourager ceux qui travaillent. Il est temps qu'un concurrent si formidable se repose sur ses lauriers. » Le Cat cependant présenta, en 1755, à cette compagnie savante, mais sous un nom supposé, un Mémoire sur une question importante qu'elle avait proposée, et obtint encore le prix mis au concours. Ses conquêtes académiques furent si fréquentes, qu'il fut admis à l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de *Pleistonicus* (l'homme aux fréquentes victoires). Le Cat fixa, en 1733, sa résidence à Rouen, enseigna l'anatomie et la chirurgie avec un grand succès, conçut le plan d'un amphithéâtre public, et le fit exécuter en grande partie à ses frais. L'étendue et la variété de ses connaissances le mirent bientôt en relation avec ceux de ses concitoyens que leur mérite distinguait; les savans de tout genre, les artistes affluaient chez lui : il les réunit en corps, et, en 1744, organisa l'Académie royale des sciences de Rouen, dont il fut long-temps le secrétaire. L'éclat de ses succès et le grand nombre de ses écrits lui méritèrent le titre d'associé des principales sociétés savantes de l'Europe. L'Académie de chirurgie lui accorda cet honneur, en 1739. L'un de ses fondateurs, Lapeyronie, désira fixer le Cat à Paris, et lui promit les premières places de cette illustre compagnie : ses offres ne furent point acceptées. Le Cat reçut du roi, en 1764, des lettres de noblesse, que, par une faveur spéciale, la chambre des comptes de Normandie enregistra gratis. Cette distinction avait été précédée par une pension de deux mille francs. Son esprit irritable et jaloux lui suscita de violentes querelles : il écrivit, et avec un ton d'aigreur remarquable, contre le frère Cosme et son lithotome caché, s'occupa avec une vive ardeur de faire prévaloir sa méthode pour extraire les calculs de la vessie sur celle du moine, et parvint pendant quelque temps à égarer l'opinion des chirurgiens sur un instrument fort supérieur à tous ceux qu'il a inventés. Une décision de l'Académie en sa faveur lui parut une victoire complète, et il ne négligea rien pour l'obtenir : cette Société, vivement sollicitée de prononcer un jugement, hésitait, retenue par différentes considérations. Le Cat vint à Paris, et y pratiqua sa méthode avec un

brillant succès; le frère Cosme refusa d'entrer en lice : l'Académie accorda son suffrage à son adversaire. Celui-ci attaqua Haller sur l'irritabilité, et particulièrement sur la sensibilité des méninges. Il osa lutter contre J.-J. Rousseau dans la fameuse querelle relative à l'influence des sciences et des arts sur les mœurs : sa dissertation portait ce titre : *Réfutation du Discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon*, en 1750, etc., *par un académicien qui lui a refusé son suffrage*. Cet écrit occasiona un *désaveu* que l'Académie de Dijon publia quelque temps après; Le Cat répondit au désaveu par des *observations*, mais non à la réplique de Jean-Jacques. Les dernières années de sa vie furent troublées par des malheurs; un incendie consuma une partie de sa bibliothèque et un volumineux Mémorial auquel il travaillait depuis un grand nombre d'années. Sa santé était délicate; elle s'affaiblit de bonne heure, épuisée par ses immenses travaux littéraires. Il mourut le 20 août 1768, laissant une fille unique, mariée à David, chirurgien de mérite, dont l'Académie de chirurgie a couronné quelques Mémoires. Le Cat avait dans le caractère une gaîté naturelle : il était avide de gloire, très-prévenu en faveur de son mérite, et souvent injuste envers celui de ses contemporains. Haller a dit de lui : *Vir acris, minimèque sibi diffidens aut malignus propiorum meritorum estimator, hypothesibus cæterum addictus, suisque opinionibus.* (*Bibliotheca chirurg.*, tom. II, pag. 171). « C'était, dit Grimm, un homme médiocre en tout, remplissant toujours les journaux de ses faits et gestes, faisant toujours du bruit, et ne jouissant d'aucune réputation en France. Il laissa un cabinet d'histoire naturelle, un cabinet de physique et un cabinet d'anatomie, qu'on dit le plus complet qu'il y ait dans le royaume.» (Correspondance littéraire, Ie. partie, tom. VI, septembre 1768, pag. 179). De grands honneurs furent rendus à le Cat après sa mort par l'Académie et le parlement de Rouen. Son portrait a été gravé plusieurs fois.

Comme physiologiste et comme chirurgien, il a mérité jusqu'à un certain point sa grande renommée. Le critique impartial, pour le juger, doit se placer au temps où il vivait. Ses écrits sur les sens, sur l'existence et la nature du fluide nerveux, sur la couleur de la peau humaine, sur la cause de l'évacuation périodique, sur la théorie de l'ouïe, sont encore lus avec quelque fruit, malgré le grand nombre d'hypothèses gratuites qu'ils contiennent. Non content de défendre par le raisonnement l'existence du fluide nerveux, il le représenta dans des figures, qui certainement n'ont pas le mérite d'avoir été faites d'après nature. Selon lui, les ganglions remplacent les nerfs, et les glandes sont les substituts des ganglions. Il a donné de l'action musculaire une théorie inintelligible, établie sur

des hypothèses que son imagination convertissait en faits. Il prétendait que le fluide nerveux était composé de lymphe et d'esprit vital. On trouve çà et là, dans les ouvrages de Le Cat, des observations de détail ingénieuses, et quelques aperçus originaux, mais ils sont pauvres en faits, en expériences, en bonnes vues physiologiques, et ne sont guère que des romans sans vraisemblance. Il a inventé des instrumens et des procédés opératoires : il proposa, en 1733, l'emploi de deux instrumens pour extraire les calculs de la vessie, l'*uréthrotome*, petit couteau destiné à inciser l'urètre sur le cathéter, crénelé sur sa lame, afin de guider un instrument destiné à l'incision de la vessie, très-épais, à tranchant convexe, légèrement concave sur le dos, et nommé *cystitome*. Bientôt après, Le Cat, pour exécuter la même opération, proposa un nouvel instrument, le *gorgeret-cystitome*, et un procédé qui appartient à l'appareil latéralisé. Laumonnier a modifié ce procédé assez heureusement, mais il n'a pu en établir la supériorité sur celui du frère Côme. Le Cat a disputé à Pouteau l'invention du procédé opératoire de la fistule lacrymale, qui consiste dans l'incision du sac en dedans de la paupière inférieure : il ne paraît pas que ses prétentions soient fondées. On lui doit une modification utile de l'ambi d'Hippocrate. Ses Mémoires couronnés par l'Académie de chirurgie ne présentent pas aujourd'hui un très-grand intérêt ; le seul qu'on puisse lire encore, a l'amputation de la mamelle cancéreuse pour objet. On a de Le Cat un grand nombre d'ouvrages :

Dissertation physique sur le balancement d'un arc-boutant de l'église de Saint-Nicaise de Rheims. Rheims, 1724, in-12.

Cet opuscule a pour but de prouver que la solidité de cet arc-boutant n'est point altérée par le mouvement très-sensible qu'il éprouve lorsqu'on sonne les cloches.

Eloge du père Mercastel de l'Oratoire.

Mercure du mois de novembre 1734.

Mémoires couronnés par l'Académie de chirurgie de 1732 à 1738.

Ils sont imprimés dans le tome premier (édition in-4°.) du recueil des prix de cette compagnie savante : 1°. *Sur la différence des tumeurs à extirper et à ouvrir simplement* ; 2°. *sur l'usage des tentes et des dilatans* ; 3°. *sur les pansemens rares et fréquens* ; 4°. *sur les plaies d'armes à feu* ; 5°. *sur l'amputation du cancer des mamelles.*

Dissertation sur le dissolvant de la pierre, et en particulier sur celui de mademoiselle Stephens. Rouen, 1739, in-12.

Critique des lithontriptiques.

Traité des sens. Rouen, 1740, in-4°. - Paris, 1740-1742, in-4°. - Amsterdam, 1744, in-12, fig. - Trad. en anglais, Londres, 1750.

Les planches anatomiques de l'organe de l'ouïe et de la base du cerveau ont été exécutées d'après les dessins de Le Cat.

Lettre concernant l'opération de la taille, pratiquée sur les deux sexes. Rouen, 1749, in-12.

Recueil de pièces sur l'opération de la taille. Première partie, Rouen, 1749, in-8°. - Seconde partie, *Ibid.* 1752, in-8°.

Réponse au recueil du frère Cosme.
Eloge de Fontenelle. 1759, in-12.
Dissertation sur l'existence et la nature du fluide des nerfs, et son action pour le mouvement musculaire. Berlin, 1765, in-8°.
Mémoire couronné par l'Académie de Berlin.
Traité de la couleur de la peau humaine en général et de celle des nègres en particulier. Amsterdam, 1765, in-8°.
Le Cat voit dans le corps muqueux le véritable organe de la coloration de la peau; selon lui, le suc nerveux est le principe de la couleur blanche, car il est blanc; le corps muqueux des nègres est noir; car ce corps étant formé par le suc des mamelons nerveux, l'espèce de suc versé par les houppes nerveuses de la peau a la même couleur noire. Mauvais raisonnement déduit d'un fait mal observé.
Nouveau système sur la cause de l'évacuation périodique. Amsterdam, 1765, in-8°.
Fidèle à son esprit éminemment hypothétique, Le Cat voit la cause de l'évacuation sanguine périodique des femmes dans l'esprit séminal fermenté et préparé par les houppes nerveuses de l'utérus et de ses dépendances, qui occasione une espèce de phlogose voluptueuse, et en quelque sorte hémorroïdale, des organes génitaux.
Parallèle de la taille latérale. Amsterdam, 1766, in-8°.
Lettres sur les avantages de la réunion du titre de docteur en médecine avec celui de maître en chirurgie, et sur quelques abus de l'un et l'autre art. Amsterdam, 1766, in-8°.
Traité des sensations et des passions en général et des sens en particulier. Paris, 1767, 2 vol. in-12.
Le Cat a joint à cet ouvrage sa Théorie de l'ouïe, qui avait remporté, en 1757, le prix triple proposé par l'Académie de Toulouse.
Œuvres physiologiques. Paris, 1767, 3 vol. in-8°.
Réimpression de la plupart des ouvrages précédens.
Cours abrégé d'ostéologie. Rouen, 1768, in-8°.
On trouve dans diverses collections scientifiques des opuscules de Le Cat.
Lettre sur la prétendue cité de Limmes.
Mémoire de Trevoux, avril 1752.
Lettre sur l'ambi d'Hippocrate perfectionné.
Journal des savans, décembre 1765, et mars 1757; Transactions philosophiques, année 1742.
Réfutation des discours de M. Rousseau de Genève. Rouen, 1752, in-8°.
Réimprimée avec les *observations* en réponse au *désaveu* publié par l'Académie de Dijon dans l'édition in-4°. des Œuvres de Rousseau, imprimée à Genève, et dans l'édition publiée par le libraire Poinçot.
Cinq observations, etc.,
dans l'Histoire de l'Académie des sciences de 1738 à 1766.
Beaucoup d'articles, de lettres,
dans le Journal de Verdun.
On a publié quelques ouvrages posthumes de Le Cat.
Mémoire sur les incendies spontanés de l'économie animale. Paris, 1813, in-8°.
Dissertation sur la suppuration de la vessie et des autres organes munis d'un velouté.
Recueil périodique de la Société de médecine de Paris, tome XIV.
M. Martin aîné, médecin à Saint-Rambert, possède quelques manuscrits de Le Cat; il en existe d'autres dont voici les titres: Mémoire pour servir à l'Histoire naturelle des environs de Rouen; Observations météologiques et nosologiques (de 1747 à 1748); Eloge de Dubocage de Bleville; Mémoire sur la sèche.

Louis a écrit un éloge de Le Cat, qui devait paraître dans la continuation des Mémoires de l'Académie de chirurgie; Valentin en a publié un, Londres (Paris), 1769, in-8°.; un autre meilleur, a été lu, le 2 août 1769, à l'Académie de Rouen, et imprimé à Rouen en 1769.

(MONFALCON)

CATANEO (JACQUES), médecin de Gênes, vivait vers la fin du quinzième siècle. Son histoire est entièrement inconnue, mais il a écrit un ouvrage qu'Astruc range, avec raison, parmi les meilleurs de ceux qui ont paru à cette époque sur la syphilis. Cet ouvrage a pour titre :

Tractatus de morbo gallico.

Nous ne le possédons plus que dans la collection de Luisini. Il a dû paraître vers l'an 1505; Astruc le place, à la vérité, avant cette époque, mais l'auteur parle du pape Alexandre VI, comme étant mort déjà depuis quelque temps, et ce pontife ne mourut qu'en 1503. Cataneo décrit parfaitement tous les accidens vénériens; mais, loin de les attribuer, comme on le fit depuis, à un virus particulier, il les fait provenir de la funeste influence du sang menstruel, et invoque en même temps les théories alors régnantes sur l'influence du foie et du cerveau dans la production des maladies. Ainsi, par exemple, pour contracter l'affection vénérienne, il ne faut pas seulement être adonné aux plaisirs de l'amour, mais il suffit quelquefois d'avoir le foie sec et chaud, ou le cerveau froid et humide. Il paraît que c'est Cataneo qui a parlé, le premier, des fumigations avec le cinnabre. (J.)

CATELAN (LAURENT), pharmacien de Montpellier, où il vivait vers le milieu du dix-septième siècle, s'est principalement fait connaître par des recherches aussi minutieuses que peu importantes sur les substances qu'on doit employer pour la confection de la thériaque. Ses ouvrages, dans lesquels il n'eut d'autre mérite que celui qui peut appartenir à un compilateur, sont devenus de grandes raretés littéraires, et la science y a peu perdu. Voici quels sont ceux dont nous avons pu découvrir les titres :

Démonstration des ingrédiens de la confection alchermès. Montpellier, 1609, in-16. – *Ibid.* 1614, in-12.

Libelle dirigé contre celui que Jacques Fontaine avait publié sur le même sujet (Montpellier. 1601, in-12), mais pour prouver la nécessité de se conformer à la formule prescrite par Mésué.

Discours sur la thériaque. Montpellier, 1614, in-12. –*Ibid.* 1626, in-12.

Histoire de la nature, chasse, vertus, propriétés et usages de la licorne. Montpellier, 1624, in-8°.– Trad. en allemand par Guillaume Faber, Francfort-sur-le-Mein, 1625, in-8°.

Rare et curieux discours de la plante appelée mandragore. Paris, 1639, in-12. (O.)

CATESBY (MARC), savant naturaliste anglais, naquit en 1679 ou 1680, et mourut, à Londres, le 23 décembre 1749. De très-bonne heure il eut, pour l'histoire naturelle, un goût décidé, qu'il ne crut pouvoir mieux satisfaire qu'en se rendant à Londres. Comme il avait quelques parens en Virginie, il se

décida bientôt à passer dans une contrée qui lui promettait une ample moisson de découvertes. Il y débarqua en 1712, et y resta pendant sept années, qu'il employa en recherches sur les diverses productions de la nature. A son retour en Angleterre, c'est-à-dire en 1719, il communiqua ses observations à Sloane et à Shérard, qui l'engagèrent vivement à retourner dans le Nouveau-Monde pour les continuer. Pressé par leurs sollicitations, il partit, en 1722, pour la Caroline, qu'il parcourut tout entière, ainsi que la Géorgie, la Floride et les îles de Bahama. En 1726, il revint dans la Grande-Bretagne, et ce fut alors que, s'étant perfectionné dans l'art de la gravure, il publia son grand ouvrage, intitulé :

The natural history of Carolina, Florida and the Bahama Islands. Londres, tome I, 1731 ; tome II, 1743 ; Appendix, 1748, in-fol. -*Ibid.* 1754, in-fol.-*Ibid.* 1771, in-fol. -Trad. en allemand, Nuremberg, 1756, in-fol.

Cet ouvrage renferme deux cent vingt planches magnifiquement coloriées, qui représentent des plantes et des animaux. Le texte est en anglais et en français. On regrette que l'auteur n'ait pas représenté à part les parties de la floraison de chaque plante. Toutes les figures ont été dessinées et gravées par Catesby lui-même, et coloriées sous ses yeux.

On a encore de lui :

Hortus Britanno-Americus. Londres, 1763, in-fol.

Ouvrage écrit en anglais, qui contient la figure coloriée et l'histoire de quatre-vingt-cinq arbres ou arbrisseaux de l'Amérique septentrionale, qu'on pourrait acclimater en Angleterre. Linné a adopté le nom de *Catesbœa* donné, en son honneur, par Gronovius, à un arbrisseau épineux de la famille des rubiacées. (I.)

CATON (Marcus-Porcius), qu'on appelle aussi *Caton l'ancien* ou *Caton le censeur*, fut d'abord surnommé *Priscus*, et ensuite *Cato*, du mot *catus*, qui désignait, dans la langue des Sabins, la prudence et la sagacité. Il naquit à Tusculum, aujourd'hui Frascati, l'an 232 avant J.-C. Son père, qu'il perdit de bonne heure, était plébéien, et ne lui laissa pour héritage qu'une petite terre située dans le pays des Sabins. Il fit ses premières armes sous Fabius Maximus, au siége de Capoue : il avait alors dix-sept ans. Cinq ans après, il se trouva encore sous le même général, au siége de Tarente. Ce fut après la prise de cette ville, qu'il se lia avec Néarque, philosophe pythagoricien, dont les leçons fortifièrent son amour pour la frugalité et la tempérance. Lorsque la guerre fut finie, Caton retourna cultiver son modeste héritage : là, donnant à ses esclaves l'exemple du travail et d'une sévère économie, il quittait son champ dès le grand matin pour aller aux petites villes des environs, plaider la cause de ceux qui imploraient son appui. Un personnage puissant dans Rome, Valerius Flaccus, dont les terres étaient contiguës à la petite métairie de Caton, prévoyant tout ce que pouvait devenir un jour celui qui déployait

déjà tant de vertus et d'éloquence, rechercha son amitié, et le pressa d'aller à Rome se mêler des affaires publiques. Il s'y fit bientôt des admirateurs par ses plaidoyers et l'austérité de ses mœurs. Valerius employant alors tout son crédit pour le pousser aux honneurs, il fut nommé tribun militaire à l'âge de trente ans, et envoyé en Sicile, vers l'an 202 avant J.-C. Un an après, élu questeur de l'armée que Scipion devait conduire en Afrique, Caton voulut user de son pouvoir pour réprimer ce qu'il appelait les prodigalités de Scipion; mais n'ayant pu y parvenir, il revint à Rome, et le dénonça. Cette dénonciation fut, entre ces deux hommes illustres, le principe d'une rivalité et d'une haine qui ne s'éteignirent qu'avec eux. Quoique Scipion eût été absous par les tribuns envoyés en Sicile pour examiner sa conduite, Caton n'en conserva pas moins d'influence auprès du peuple, et, cinq ans après avoir passé par la charge d'édile, il obtint, en qualité de préteur, le gouvernement de la Sardaigne. Le contraste qu'offrit son intégrité et sa justice avec la conduite de ceux qui l'avaient précédé dans cette administration, l'y fit encore plus remarquer qu'à Rome même. Ce fut dans cette île qu'il connut le poète Ennius: il apprit de lui la langue grecque, et, à son retour, il l'amena à Rome. Parvenu au consulat avec Valerius Flaccus, son protecteur, l'an 193 avant J.-C., Caton déploya, mais inutilement, toute son éloquence, pour faire maintenir la loi *Oppia*, qui défendait aux dames romaines d'employer plus d'une demi-once d'or à leur usage, de porter des vêtemens de diverses couleurs, etc. Il partit aussitôt pour l'Espagne citérieure, qui s'était révoltée, et après avoir remporté un grand nombre de victoires, soumis la province aux Romains, et, au rapport de Plutarque, fait démanteler quatre cents villes, il ramena son armée en Italie, et obtint les honneurs du triomphe. Toujours avide de rendre de nouveaux services à sa patrie, Caton accompagne, en qualité de lieutenant, le consul Sempronius en Thrace, et sert ensuite, comme tribun, sous les ordres du consul Manius Acilius Glabrio, pour aller combattre Antiochus. Au milieu des plus grands périls, il franchit, avec une petite partie de ses troupes, le Calledrôme, un des monts les plus escarpés du passage des Thermopiles, met en fuite les Etoliens qui en gardaient les hauteurs, et décide ainsi le succès de la bataille. Sept ans après cette victoire, qui eut lieu l'an 189 avant J.-C., Caton, malgré l'opposition et les intrigues des nobles, fut élu censeur avec Valerius Flaccus, qu'il fit aussitôt nommer prince du sénat. Cette censure fut remarquable par son extrême sévérité. Il traita sans aucun ménagement plusieurs personnages célèbres, leur enleva leurs dignités, et usa rigoureusement de tout son pouvoir, pour réprimer le luxe qui commençait à envahir les différens corps de l'état.

Des clameurs s'étaient d'abord élevées contre cet austère censeur; mais la sagesse de son administration finit par lui obtenir l'approbation universelle, et on lui décerna une statue dans le temple de la Santé. Le dernier acte de sa vie politique fut son ambassade en Afrique. Envoyé pour juger le différent qui s'était élevé entre les Carthaginois et le roi Massinissa, il fut frappé de la manière dont Carthage avait réparé ses pertes, et depuis, il ne prononça plus un seul discours au sénat, quel qu'en fût le sujet, sans le terminer par ces mots : *Et je suis d'avis qu'il faut ruiner Carthage.* Scipion Nasica terminait au contraire tous les siens en disant : *Et je suis d'avis qu'il faut laisser subsister Carthage.* L'avis de Caton prévalut. Pendant le cours de sa longue carrière politique, il accusa sans cesse, et sans cesse il fut accusé. On le soupçonna d'avoir suscité contre Scipion l'Africain l'accusation qui força ce grand homme à la retraite, et, par ses poursuites, Scipion l'Asiatique fut condamné pour crime de péculat, et dépouillé de tous ses biens. Caton, accusé lui-même jusqu'à quarante-quatre fois, fut toujours absous. Forcé à quatre-vingts ans de se justifier encore, il commença son plaidoyer par ces paroles, sublimes dans leur simplicité : « Romains, il est bien difficile de rendre compte de sa conduite devant des hommes d'un autre siècle que celui où l'on a vécu. »

Persuadé qu'il était permis à ceux qui avaient fait de grandes actions de les vanter eux-mêmes, Caton faisait souvent son propre éloge; il rappelait avec complaisance que le sénat ne délibérait rien d'important sans son approbation, et, s'il voulait excuser quelqu'un qui avait fait une faute, il se contentait de dire: « Est-ce donc un Caton? » Il fut dur envers ses esclaves, qu'il vendait lorsqu'ils avaient vieilli à son service. Avide de richesses, il ne se contentait pas d'augmenter son patrimoine par les ressources de l'agriculture, il faisait des spéculations commerciales, et prêtait à gros intérêts. Il fut bon mari, et il disait qu'il mettait cette qualité au-dessus de celle de bon sénateur. Il eut de sa première femme un fils (Marcus Caton) qui épousa la sœur du second Scipion l'Africain. Caton fut le modèle du plus tendre des pères et du plus habile instituteur, dans l'éducation de ce fils, qui mourut avant lui. Resté veuf, il épousa, dans sa vieillesse, la fille de Solonius, son secrétaire, et eut de cette seconde femme un fils nommé Caton le Solonien, qui fut l'aïeul de Caton d'Utique. La santé de Caton fut toujours inaltérable. Sa patience invincible dans les travaux, son héroïque fermeté dans les périls, et l'austérité de sa vie supposaient en quelque sorte, dit Tite-Live, un corps et une ame de fer que l'âge, à qui tout cède, ne fit jamais fléchir. Vers les derniers temps de sa vie, il devint cependant moins austère dans

son régime. C'est à quoi Horace et J.-B. Rousseau ont fait allusion dans les vers suivans :

Narratur et prisci Catonis
Sæpe mero caluisse virtus.
Od. III, 21.

La vertu du vieux Caton,
Chez les Romains tant prônée,
Etait souvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.
Od. II, 2.

Parlons maintenant de Caton considéré comme médecin. Pline nous apprend que les Romains s'abstenaient d'exercer la médecine : c'est, dit-il, le seul art des Grecs dont la gravité romaine ne se permette pas encore la pratique, malgré le profit qu'elle produit. Mais il ajoute que, si les Romains dédaignaient l'exercice de cet art, ils estimaient l'art lui-même, et en faisaient une étude particulière. Ennemi déclaré des philosophes de la Grèce, Caton portait surtout une haine implacable aux Grecs qui pratiquaient la médecine à Rome. « Ils ont juré, écrivait-il à son fils Marcus, ils ont juré de tuer tous les *barbares* par le moyen de la médecine, et ils ont soin d'exiger un salaire de ceux qu'ils traitent, pour mieux gagner leur confiance et les perdre plus facilement. » Avec de telles préventions, Caton devait nécessairement chercher le moyen de se passer de médecin: aussi disait-il qu'il avait un petit recueil de remèdes dont il se servait pour traiter tous ceux qui étaient malades dans sa maison ; qu'il n'avait jamais recours à cette diète sévère que prescrivent les médecins, mais qu'il se nourrissait, ainsi que toute sa maison, d'herbes, de canards, de pigeons ou de lièvres ; que cette nourriture était facile à digérer, surtout pour les personnes d'une faible constitution ; seulement qu'elle causait souvent, la nuit, des songes et des *rêveries ;* enfin, il assurait que par le seul secours de son régime et de ses remèdes, il s'était toujours bien porté, et qu'il avait conservé dans une santé parfaite tous ceux qui lui appartenaient. Quant à ce dernier article, observe Plutarque, Caton est sujet à contradiction, car il perdit sa femme et son fils ; pour lui, comme il était d'une complexion saine et vigoureuse, il se soutint long-temps par la seule force de son tempérament. Plutarque, remarque un célèbre critique, semble faire entendre ici que la prétendue habileté de Caton dans la médecine a été funeste à sa femme et à son fils. Au reste, ajoute le même critique, il suffit de lire ce qui nous reste de lui sur ce sujet pour être étonné que sa belle méthode et ses beaux remèdes n'aient pas fait périr toute sa maison. Nous croyons devoir rapporter ici quelques-uns des remèdes qu'il employait, pour donner une juste idée de ses con-

naissances en médecine : « Le chou, dit-il, est en général un spécifique pour la santé ; il convient également au chaud, au froid, au sec, à l'humide, au doux, à l'amer et à l'âcre...... Vous vient-il un polype dans le nez, mettez dans votre main du chou sauvage réduit en poudre, respirez-le aussi fort que vous pourrez, et en trois jours le polype tombera.... Pilez du chou et appliquez-en sur toutes sortes de blessures ou de tumeurs, il les guérira sans douleur. Il nétoie les plaies qui sont infectées, ainsi que les cancers, et parvient à les guérir, ce que ne peut faire aucun autre remède; mais, avant de l'appliquer, il faut commencer par bien laver la partie malade avec de l'eau chaude : on en mettra deux fois par jour, et il ôtera toute l'infection. Il y a des cancers noirs, et qui jettent un pus très-sale; les cancers blancs sont aussi purulens à l'extérieur ; mais les fistuleux ne suppurent qu'intérieurement et sous la chair : mettez du chou sur toutes ces sortes de maux, et il les guérira. Avez-vous un membre démis, bassinez-le deux fois par jour avec de l'eau tiède, et appliquez-y du chou pilé, vous guérirez promptement...... Si vous avez de la bile noire, si vous avez la rate gonflée, et que le cœur, le foie, le poumon, les intestins, en un mot, telle partie que ce soit vous fasse mal, mangez du chou, et vous serez guéri, etc., etc. » (*De re rusticâ*, cap. 157).

Quoique le chou fût pour Caton un spécifique universel, il attribuait cependant à la grande absinthe une propriété particulière : « Voulez-vous, dit-il, voyager à pied, et ne pas vous écorcher les cuisses, ayez sous l'anus une petite branche de grande absinthe » (*Ibid.* 158).

Il possédait aussi, pour la guérison des luxations et des fractures, un charme qu'il nous a transmis. Le voici : « Prenez un roseau vert, long de quatre à cinq pieds, fendez-le en deux par le milieu, et que deux personnes le tiennent sur vos cuisses, alors vous commencerez le charme sur le membre cassé, en disant : *Guérison au membre cassé!* MOTAS DANATA DARIES DARDARIES ASTATARIES! Vous répéterez les paroles avec les deux autres personnes, jusqu'à ce que les extrémités du roseau soient réunies; alors vous agiterez un fer pardessus, vous couperez le roseau à droite et à gauche, vous l'attacherez au membre cassé, et il guérira...... Recommencez cependant le charme tous les jours, en disant : *Guérison au membre cassé*, ou *au membre démis*, s'il n'est que démis, avec ces autres paroles, HAUT HAUT HAUT ISTA PISTA SISTA DAMIABO DAMAUSTRA, ou bien, HAUT HAUT HAUT ISTAGIS TARSIS ARDANNABON DAMAUSTRA. » Tel est ce qui nous reste de la médecine de Caton, si l'on peut appeler ainsi un aveugle empirisme et une croyance stupide, qu'on ne saurait allier avec la saine raison qui caractérisa ce grand homme. Nous

avons cru cependant devoir le ranger parmi les médecins ; en considérant qu'il est le premier Romain dont quelques écrits relatifs aux sciences médicales soient parvenus jusqu'à nous. Il mourut, l'an 147 avant Jésus-Christ, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Le seul ouvrage qui nous reste de lui, est son traité *De re rustica*. Cet ouvrage, qui a beaucoup souffert des injures du temps, se trouve dans le recueil des *Scriptores rei rusticæ*, dont la première édition est celle de Venise, Nic. Jenson (1472, in-fol.) ; la meilleure est celle de Schneider (Leipzick, 1794 à 1797, 7 vol. in-8°. en 4 tomes), ou celle de Deux-Ponts (1787, 4 vol. in-8°.).

Cet ouvrage a été imprimé séparément avec des notes de Philippe Beroaldo (Bologne, 1604), avec des notes d'Ausone Popma et de Jean Meursins (Leyde, 1590, in-8°.). Sabourenx de la Bonneterie l'a traduit en français dans son ouvrage intitulé : *Traduction d'anciens ouvrages latins relatifs à l'agriculture, etc.* (Paris, 1771-1774, 6 vol. in-8°.). Le tome premier contient l'*Economie rurale de Caton*.

Caton avait encore composé les *Origines* ou *Histoires et annales du peuple romain* en 7 livres (Cornelius Nepos, Cat. III) ; un Traité sur l'art militaire ; un Livre sur l'éducation des enfans ; des Préceptes, en prose, sur les mœurs ; des Apophthegmes ; un Recueil de remèdes ; des Lettres citées par Pline, Sextus et Priscianus, et des Livres de questions épistolaires cités par Aulu-Gelle. Il avait recueilli, pendant sa vieillesse, ses discours et ses plaidoyers qui, d'après Plutarque, l'avaient fait surnommer le *Démosthène romain* : il en existait encore cent cinquante du temps de Cicéron.

Catonis opera quæ extant. Leyde, 1590.

Cette édition contient son Traité d'agriculture et plusieurs fragmens de la plupart des ouvrages que nous venons de citer. (DESCURET)

CATTIER (ISAAC), docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, où il fut reçu en 1637, et pratiqua l'art de guérir, avec le titre de médecin ordinaire du roi, qu'il avait obtenu, est auteur de quelques ouvrages intitulés :

Diffibulatoris morologia, seu in libellum Renati Moreau Academiæ Monspeliensis impugnatoris. Paris, 1746, in-4°.

De la nature des bains de Bourbon, et des abus qui se commettent en la boisson de leurs eaux. Paris, 1650, in-8°.

Description de la macreuse. Paris, 1651, in-8°.

Discours sur la poudre de sympathie. Paris, 1651, in-8°.

Réponse à M. Papin touchant la poudre de sympathie. Paris, 1651, in-8°.

De rheumatismo dissertatio ; de ejus naturâ et curatione. Simulque multa, ex occasione, de naturâ doloris intricatissimâ perspicuè enodantur, novisque observationibus illustrantur. Paris, 1653, in-8°.

Observationes medicæ rariores. Castres, 1653, in-12. - Paris, 1657, in-8°. - Leipzick, 1670, in-8°.

On remarque dans ce recueil l'histoire d'une plaie au corps de la vessie, qui guérit parfaitement, et celle d'une transposition générale des viscères.

Lettres sur les vertus des eaux minérales de Bourbon. Bourbon, 1655, in-4°. (O.)

CAUFAPÉ (ANICET), médecin de l'Albigeois, se fit rece-

voir à Montpellier, pratiqua d'abord en France, et passa ensuite en Angleterre, où il termina ses jours. On a de lui:

Réflexions singulieres sur le fréquent usage de la saignée. Toulouse, 1667, in-12. - *Ibid.* 1691, in-12.
Ennemi de la saignée, Caufapés perd en explications chimiques. Il attribue la plupart des maladies au développement d'un acide dans le sang.
Nouvelle explication des fièvres, avec des observations singulières sur les matières les plus importantes pour bien exercer la médecine. Toulouse, 1696, 2 vol. in-12. (o.)

CAVALLO (François), appelé en latin *Caballus*, *Cavallus* ou *de Caballis*, était de Brescia, où il mourut, en 1540. dans un âge fort avancé. Il enseigna le grec, l'hébreu et l'astrologie à Padoue; mais se voyant soupçonné de magie, il prit le parti prudent de quitter la ville, et de se retirer dans sa patrie. Nous avons de lui:

Libellus de animali pastillos theriacos et theriacam ingrediente; imprimé avec les *Opera medica* de Barthélemy Montagnana (Venise, 1497, in-fol. - *Ibid.* 1565, in-fol. - Lyon, 1525, in-4°. - Francfort, 1604, in-fol. - Nuremberg, 1652, in-fol.), et avec les Consultations d'Antoine Cermisone (Venise, 1503, in-fol.).
Cavallo (*François*), autre médecin italien d'Agrigente, mort, à Naro, en 1660, a laissé:
Opusculum de objecto physicæ. Palerme, 1638, in-8°.
De insito morborum, medicum opus et novum. Catane, 1658, in-8°. (z.)

CAVANILLES (Antoine-Joseph), né, à Valence, le 16 janvier 1745, fit ses humanités dans le Collége des Jésuites de cette ville, et passa ensuite à de plus hautes études dans l'Université. Après la philosophie scolastique, il s'appliqua spécialement à la théologie, et embrassa l'état ecclésiastique. Depuis quelque temps, il occupait une chaire de philosophie à Murcie, lorsque l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France lui confia l'éducation de ses enfans. Cavanilles vint avec eux, en 1777, à Paris, où bientôt il se fit connaître non-seulement par son ardeur à étudier la botanique, mais encore par l'exactitude et la critique judicieuse qu'il mit dans les ouvrages dont il ne tarda pas à enrichir cette science. A son retour en Espagne, il fut chargé, par le gouvernement, de parcourir la Péninsule, pour observer les plantes qui y croissent, mission dont il s'acquitta avec tout le zèle d'un savant physicien et d'un observateur exact. L'intendance du jardin de botanique de Madrid lui fut confiée en remplacement d'Ortega, à qui son âge avancé ne permettait plus de s'acquitter des devoirs qu'elle obligeait de remplir. Ce fut en 1801, qu'il obtint cette place, mais il n'en jouit pas long-temps, car la mort termina sa carrière en 1804. Il eut pour successeur M. Zea, qui fut bientôt aussi remplacé

par M. Lagasca. Ses ouvrages ont fait connaître un grand nombre de plantes nouvelles, mais c'est à cela que se borne son mérite, comme botaniste; car la science des végétaux n'était pour lui qu'un ensemble confus de descriptions arides, rédigées sur le plan de Linné. Il ne l'enrichit d'aucune vue neuve, contribua au contraire à la transformer en un pur catalogue de nomenclature, et montra peu de goût dans la composition de ses splendides ouvrages. Son caractère irritable, envieux et dominateur, lui suscita, tant en France que parmi ses compatriotes, de vraies disputes littéraires, dont il eut la faiblesse de vouloir éterniser la durée, au lieu de chercher à les assoupir, quoique les torts eussent été presque toujours de son côté. Les botanistes ont donné son nom (*Cavanilla*, *Cavanillesia*) à trois genres différens de plantes. Voici les titres de ses ouvrages:

Observations sur l'article Espagne de la nouvelle Encyclopédie. Paris, 1784, in-8°.

Monadelphiæ classis dissertationes X. Paris et Madrid, 1785-1790, 2 vol. in-4°.

Excellente description des malvacées, méliacées, passiflorées et malpiguiacées, ornée de deux cent quatre-vingt-seize planches. On regrette que l'auteur ait réuni plusieurs figures sur la même planche.

Icones et descriptiones plantarum quæ aut sponte in Hispaniâ crescunt, aut in hortis hospitantur. Madrid, 1791-1804, 6 vol. in-fol.

Ouvrage enrichi de 601 planches.

Observaciones sobre la historia natural, geografia, agricultura, poblacion, y frutos del reyno de Valencia. Madrid, 1795-1797, 2 vol. in-fol.

Colleccion de papeles sobre controversias botanicas de don Antonio-Joseph Cavanilles, con alcuñas notas del mismo a los escritos de sus antagonistas. Madrid, 1796, in-12.

Observaciones sobre el cultivo del aroz en el reyno de Valencia, y su influenza en la salud publica. Madrid, 1795, in-4°.-*Supplemento*, *Ibid*. 1798, in-12.

Anales de historia natural. Madrid, 1800, in-8°.

Descripcion de las plantas que demonstro en las lecciones publicas del anno 1801. Generos y especies de plantas demonstradas en las lecciones publicas de 1802. Madrid, 1802, in-8°.-Trad. en italien par Viviani, Gênes, 1804, in-8°. (I.)

CAVENDISH (Henri), second fils de lord Cavendish, duc de Devonshire, naquit à Londres, le 10 octobre 1731. Une grande illustration distinguait sa famille depuis plusieurs siècles, mais il appartenait à une branche cadette assez pauvre, et ses heureuses dispositions pour l'étude ne furent point paralysées par le charme dangereux d'une fortune considérable. Il ne sollicita pas les hautes dignités auxquelles son nom lui permettait d'aspirer, et, peu apprécié par sa famille, qui prenait sa philosophie pour le résultat d'une extrême apathie de caractère, constamment observateur de ce précepte des anciens, *cache ta vie*, il se livra sans réserve à sa passion pour les sciences, et,

par d'importantes découvertes, acquit, sans l'avoir recherchée, une grande célébrité. Il fut l'un des créateurs de la chimie moderne, le premier et l'un des plus puissans mobiles de la révolution complète qui changea la face de cette science dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. Son début dans cette carrière fut éclatant : il présenta à la Société royale de Londres, en 1766, une suite d'expériences qui modifiaient beaucoup la théorie générale des fluides élastiques, annonça que l'air n'est point un élément, découvrit qu'il existe plusieurs espèces d'air, et signala les propriétés des gaz acide carbonique et hydrogène. Le chemin était tracé ; d'autres chimistes, introduits par lui dans cette carrière féconde en découvertes du premier ordre, allèrent plus loin encore, et de nouveaux gaz prirent leur place parmi les êtres. Priestley, Bayen, Lavoisier surtout, conduits de résultats en résultats, déduisirent des conséquences importantes d'expériences nouvelles, et firent faire, en un court espace de temps, d'immenses progrès à la chimie. Il était réservé à Cavendish de déposséder plusieurs élémens des anciens du rang qu'ils usurpaient depuis tant de siècles : l'air avait été décomposé, l'eau ne tarda point à l'être. Ce chimiste répétait une expérience de Scheele qui n'offrait que l'attrait de la curiosité ; elle lui apprit le mystère de la nature de l'eau. Lorsqu'on introduit dans des vaisseaux ouverts une quantité donnée de gaz oxigène avec une quantité double de gaz hydrogène, et qu'on enflamme ce mélange, une grande explosion a lieu, il ne reste rien dans le vase : voilà ce qu'avait vu Scheele ; mais si les deux gaz sont enfermés dans des vaisseaux clos, et enflammés par l'étincelle électrique, le premier absorbe le second, tous deux disparaissent, et sont remplacés par une quantité d'eau dont le poids est celui qu'ils avaient avant leur combustion. Trois années de la vie de Cavendish furent employées à constater cette belle découverte ; il la communiqua à la Société royale de Londres dans le 1er mois de l'année 1784. Vers ce temps, Monge, devancé sans le savoir, obtenait de la même expérience le même résultat. L'eau, composée artificiellement, fut soumise à des expériences d'une autre nature ; on la décomposa, et les premiers principes de la nouvelle théorie chimique furent posés. La composition, ignorée jusqu'alors, de l'acide nitreux ajouta à l'illustration de Cavendish ; il découvrit que les élémens de cet acide sont ceux de l'air atmosphérique, l'oxigène et l'azote, mais dans des proportions différentes, et obtint ce résultat d'expériences directes et décisives : un mélange d'azote et d'oxigène renfermé dans un tube, et enflammé par des étincelles électriques, se convertit en acide nitreux, et la quantité de celui-ci qui se forme égale en poids celui des deux gaz consumés. Les sages de l'antiquité et les savans du dix-septième siècle s'envoyaient

mutuellement la solution de grands problêmes : Cavendish ayant fait part à M. Berthollet de sa découverte sur l'acide nitreux, reçut de lui, courrier par courrier, celle de la décomposition du gaz ammoniaque en gaz hydrogène et en gaz azote. Il examina l'air atmosphérique recueilli en différens lieux et en temps divers, et reconnut que la quantité d'air respirable est partout la même, et que les odeurs et les miasmes, par lesquels nos sens sont si désagréablement affectés, échappent à la puissance de la chimie, vérités constatées par les expériences plus récentes de MM. Biot, Gay-Lussac et Humboldt. Tels sont les travaux chimiques de Cavendish : ils auraient suffi à la célébrité de plusieurs hommes. Habile physicien, il chercha à déterminer la densité moyenne, la pesanteur totale du globe : il y parvint en se servant d'un appareil fort simple, celui de la balance de torsion de Coulomb, et estima que la densité moyenne du globe était cinq fois et quarante-huit centièmes de fois, ou un peu moins de cinq fois et demie aussi grande que celle de l'eau. « Pour que ce résultat fût certain, il faudrait, dit M. Cuvier, non-seulement que le globe n'eût point de vides, mais que les matières de son intérieur fussent plus pesantes que celles de sa surface ; car les pierres dont se composent les roches ordinaires ne sont qu'environ trois, et rarement quatre fois plus pesantes que l'eau, et aucune pierre connue n'a cinq fois cette pesanteur : on pourrait donc dire que les métaux sont plus abondans au centre de la terre. » Cavendish a cherché à expliquer pourquoi la torpille, qui, touchée, fait sentir une commotion semblable à celle de la bouteille de Leyde, ne donne pas d'étincelles comme celle-ci. On lui doit des observations sur la hauteur des météores lumineux, d'utiles remarques sur les moyens de perfectionner les instrumens météorologiques, sur les effets des mélanges frigorifiques, et un savant mémoire sur le calendrier des Indous. Il travaillait enfin, au déclin de sa vie, à mettre une exactitude plus rigoureuse dans la division des grands instrumens d'astronomie. La sagacité peu commune dont il était doué était puissament servie par une patience inépuisable ; son esprit, essentiellement exact, rejetait tout ce qui ne lui présentait pas le caractère d'une précision rigoureuse ; il ne s'attachait qu'aux faits, les observait bien, et refusait tout à son imagination et à l'esprit de système. Ses travaux en chimie ont résisté au temps : il opérait sur des proportions déterminées, et ne négligait aucune espèce de produits. Ce savant, membre de plusieurs Académies, fut adopté par notre Institut, le 25 mars 1803. L'étude de ses habitudes morales est digne d'attention. Cavendish multipliait la durée du temps par l'usage qu'il en faisait ; aucun instant ne fut perdu pour lui. La plus grande uniformité régnait dans sa maison, et il y existait

un ordre si constamment le même, qu'il était désespéré de s'occuper des détails de son administration. Il faisait connaître ses ordres par un mot, un signe; ses domestiques, faits à ce genre singulier de service, obéissaient sans répondre, et, plus heureux que Montesquieu, il en avait fait des machines qu'il n'avait pas besoin de remonter. Il fut constamment fidèle à la couleur, à la forme et à la matière de ses vêtemens; il n'avait qu'un seul habit, et le renouvelait à une époque fixe de l'année. On assure que lorsqu'il montait à cheval, ses bottes occupaient toujours la même place, son fouet était dans l'une des deux, et toujours dans la même. L'un de ses oncles, qui avait fait la guerre dans les Indes, prit pour lui une grande affection, et lui légua plus de cent mille écus de rente: cette fortune immense ne changea rien à la régularité de son genre de vie; il oublia qu'il était riche, et laissa plus de trente millions, à sa mort, qui eut lieu le 24 février 1810. Cependant Cavendish fit souvent un noble emploi de ses richesses: des jeunes gens sans fortune trouvèrent en lui de généreux secours; il créa un cabinet de physique magnifique, et en fit jouir le public. Un jour, dit l'un de ses biographes, le gardien de ses instrumens vint lui dire avec humeur qu'un jeune homme avait cassé une machine très-précieuse: *Il faut*, répondit-il, *que les jeunes gens cassent des machines pour s'en servir: faites-en une autre.* Sa bibliothèque, considérable et composée avec discernement, était publique; il la plaça fort loin de sa demeure, dans le lieu qu'il jugea le plus commode aux savans. On y était admis au moyen de cartes d'entrée imprimées, lui-même ne possédait aucun privilége, et empruntait ses propres livres en se soumettant aux formalités prescrites aux étrangers, en faisant inscrire ceux qu'il désirait sur le registre tenu par le bibliothécaire. Ce savant respectable mourut dans le célibat; sa vie ne fut troublée par aucune querelle scientifique; l'envie, juste une fois, respecta son repos. M. Alexandre de Humboldt lui succéda dans sa place d'associé étranger de l'Institut; M. Biot a écrit sa vie, et il lui appartenait de le faire Un éloge de Cavendish a été lu à l'Institut, le 6 janvier 1812, par M. Cuvier. On a de Cavendish des ouvrages en petit nombre et peu volumineux, mais éminemment remarquables par l'importance des découvertes qu'ils contiennent et la sévère exactitude des faits; ce sont des Mémoires insérés dans les Transactions philosophiques de 1766 à 1792. (MONFALCON)

CAXANES (BERNARD), né, en 1560, à Barcelone, y étudia la médecine sous Henri Solano, et fut reçu docteur en 1563. Il a publié:

Adversus Valentinos et quosdam alios nostri temporis medicos, de ra-

tione mittendi sanguinem in febribus putridis. Barcelone, 1592, in-8°. – Venise, 1595, in-8°. (r.)

CAZE (Louis de la), né, en 1703, à Lambeye, dans le Bearn, fit ses études à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1724, se rendit à Paris en 1730, devint médecin ordinaire de Louis XV, et mourut en 1765. Il était parent de Bordeu, dont il partagea les travaux. Le but principal de ses ouvrages, à la rédaction desquels il paraît certain que Bordeu prit une grande part, est d'établir la puissante influence que l'épigastre exerce sur toutes les fonctions et même sur les facultés morales. Son système, qui est fort ingénieux, et assez bien présenté, se rapproche un peu de celui de Van Helmont. On a de lui :

Specimen novi medicinæ conspectûs. Paris, 1749, in-8°. – *Ibid.* 1751, in-8°.
Institutiones medicæ ex novo medicinæ conspectu. Paris, 1755, in-12.
Idée de l'homme physique et moral. Paris, 1755, in-8°.
Mélanges de physique et de morale. Paris, 1761, in-4°. (z.)

CELLARIUS. *Voyez* Kellner.

CELSUS (Aurelius-Cornelius). Tels sont les noms qu'on trouve en tête de la plupart des OEuvres de Celse, manuscrites ou imprimées. Mais un manuscrit plus ancien de la Bibliothèque du Vatican porte, en lettres romaines, très-bien formées, Aulus Cornelius Celsus, et nos plus judicieux critiques s'accordent à dire que ce prénom d'*Aulus* convient beaucoup mieux à Cornelius Celsus, parcequ'Aurelius était un nom de famille romaine, et Aulus un prénom assez commun dans la maison Cornelia. Toutefois aucun monument n'atteste que Celse appartînt à cette illustre famille, qui accordait souvent la faveur de porter son nom à des personnes avec lesquelles elle était en relation de patronage ou d'amitié. Quoiqu'on ignore l'époque où naquit cet auteur et celle où il mourut, les autorités les mieux établies prouvent qu'il vécut sous les règnes d'Auguste, de Tibère et de Caligula, environ cent cinquante ans avant Galien. Il est plus difficile encore de déterminer quelle fut sa profession ; la diversité des opinions à cet égard provient du grand nombre des matières qu'il a traitées, et, selon Quintilien, de manière à prouver qu'il était également versé dans chacune. Ses ouvrages formaient en effet une espèce d'encyclopédie, divisée en plusieurs livres, où chaque science était traitée particulièrement. Un ancien scoliaste de Juvénal nous dit que Celse avait composé sept livres sur la rhétorique, et Quintilien nous apprend que cet auteur avait écrit sur les lois, sur l'histoire, sur la philosophie, sur l'art militaire et sur l'agriculture, outre son traité de médecine, le seul de ses ouvrages que le temps ne nous ait point ravi. « Il n'est personne, dit Bianconi, qui, frappé des profondes con-

naissances de Celse, en médecine, n'ait pensé qu'il avait exercé cet art; mais s'il fallait déterminer sa profession, d'après l'habileté qu'il a montrée dans chacune des sciences qu'il a traitées, il faudrait en faire (comme l'a dit Quintilien) non-seulement un médecin, mais aussi un agriculteur, un rhéteur et un homme de guerre. Au reste, continue Bianconi, il suffit de se souvenir que, chez les anciens, le plan des études était bien plus vaste que dans nos temps modernes, et qu'il comprenait la presque universalité des connaissances humaines. Que d'objets Caton n'avait-il pas traités dans ses écrits, outre la médecine, l'agriculture et la guerre? et Varron, profondément instruit en tout genre de littérature, n'avait-il pas renfermé dans les siens presque tout ce qu'on pouvait savoir alors? Qui sait même si Celse, assez voisin de cette époque, ne s'était pas proposé de suivre, dans ses compositions, l'exemple du plus docte des Romains? Ajoutons encore que la médecine était autrefois la science dont l'étude était le plus généralement suivie, et dont, par cette raison, on trouve d'importantes leçons répandues dans les écrits des anciens. C'est ainsi que quand Cicéron, Lucrèce et Horace touchent des points de médecine, ils se montrent très-instruits dans cette partie. Virgile la connaissait à fond, et les ouvrages d'Ovide contiennent beaucoup de préceptes relatifs à la santé, qu'il y a insérés moins comme poète qu'en qualité de connaisseur expérimenté. Pline Valérien nous a conservé un remède contre l'ophthalmie, dont Auguste lui-même avait imaginé la composition. Adrien avait étudié méthodiquement chacune des parties de la médecine, et Pline traite avec tant de soin ce qui a rapport à cette science, qu'il fut regardé comme médecin par beaucoup de personnes. On peut donc conclure que Celse, ainsi que tant d'autres, possédait la science de la médecine sans faire métier de l'exercer, comme les Grecs, venus à Rome dans cette intention, avaient coutume de faire. Pline nous apprend que les Romains s'abstenaient d'exercer la médecine : *C'est le seul art des Grecs*, dit-il, *dont la gravité romaine ne se permette pas encore la pratique, malgré le lucre qu'elle produit.* Mais il ajoute que, si les Romains dédaignaient l'exercice de cet art, ils estimaient l'art lui-même, et en faisaient une étude approfondie, et Celse aurait pu s'exprimer sur son propre compte, comme Pline, lorsqu'il dit de lui-même : *Nous exposerons soigneusement ces propriétés, sans déroger à la gravité romaine, et par goût pour les arts libéraux, non comme médecin, mais comme prenant intérêt à la santé des hommes.* Aujourd'hui la médecine n'est étudiée que par ceux qui se proposent d'en faire leur état, ce qui a induit beaucoup de monde à penser que, puisque Celse connaissait cette science, il était réellement médecin; mais Pline, qui désigne comme médecins ceux qui le

furent, parmi les auteurs dont il mettait à profit les ouvrages, ne donne jamais cette qualification à Celse, quoiqu'il ait souvent occasion de le citer. Celui-ci de plus ne se trouve mentionné dans aucun des anciens médecins, par la raison qu'ils ne le comptaient pas au nombre de leurs praticiens. » Les recherches de Bianconi prouvent sans doute que Celse ne fut point regardé, par les anciens, comme praticien, mais elle ne détruisent pas l'idée qu'il ait pu exercer la médecine dans sa famille ou parmi ses amis, ainsi que l'ont pensé Morgagni, Targa et autres savans critiques. En lisant d'ailleurs attentivement son traité de médecine, on ne peut se refuser à croire qu'il n'ait dû au moins quelquefois s'appuyer de sa propre expérience. Cet ouvrage, divisé en huit livres, présente le tableau le plus parfait de la médecine des anciens. Le style en est si concis, si clair et si élégant, qu'il a fait dire de Celse qu'il était *le Cicéron des médecins*. Le premier livre contient une préface sur l'origine et les progrès de la médecine, sur les différentes sectes des médecins et sur leurs différentes opinions. Cette préface occupe la moitié du livre, le reste renferme des préceptes sur l'hygiène. Le second traite d'une manière générale de la séméiotique et de la thérapeutique. Le troisième et le quatrième sont consacrés aux maladies en particulier. On trouve au commencement de ce dernier un petit traité de splanchnologie, qui peut servir à nous donner une idée des connaissances anatomiques des anciens. Dans les quatre derniers livres se trouve tout ce qui a rapport à la pharmacie et aux maladies chirurgicales. Les médicamens simples et composés sont exactement décrits dans la moitié du cinquième livre, l'autre moitié et le livre suivant traitent des maladies qu'on guérissait principalement par l'application externe des médicamens. Enfin, le septième et le huitième sont consacrés aux maladies et aux opérations chirurgicales proprement dites. La manière admirable avec laquelle cette dernière partie de l'ouvrage est traitée, a fait dire à Boerhaave, que les opérations chirurgicales se faisaient du temps de Celse avec autant d'habileté que du sien, et qu'on donne pour neuves beaucoup de choses qu'on trouve dans les ouvrages de ce célèbre Romain, qu'il appelle le premier de tous les anciens et même des modernes en fait de chirurgie. Hippocrate et Asclépiade sont les deux auteurs auxquels Celse s'est principalement attaché; non-seulement il a suivi le premier lorsqu'il s'est agi du pronostic et des opérations chirurgicales, mais il a fondu dans toutes les parties de son traité ce qu'il a trouvé de mieux dans les ouvrages du père de la médecine, qu'il traduit quelquefois mot à mot. Quant à Asclépiade, qu'il appelle un bon auteur, il avoue lui-même lui avoir pris plusieurs choses. On a prétendu, mais à tort, que Celse était

de la secte des méthodistes, il suffit de lire son ouvrage pour voir qu'il suivait les principes de la secte éclectique, choisissant dans chaque auteur ce qui lui paraissait le mieux sans suivre en aveugle aucune de leurs opinions : ainsi il ne rejette point la saignée, mais il en condamne l'abus ; il défend seulement les purgatifs drastiques ; il s'attache peu aux jours critiques ; il conseille à un homme qui se porte bien de ne point s'assujettir à un régime trop sévère ; il ordonne la diète dans les maladies, et vante beaucoup l'usage des bains et les frictions. Le traité de médecine de Celse a mérité, sous plus d'un rapport, l'admiration des savans ; le grammairien y trouve, dans le style, un modèle d'élégance et de pureté ; l'historien peut y puiser d'excellens matériaux dans le détail des sectes, des opinions, des découvertes et des noms des anciens médecins ; l'antiquaire, dans les observations de Celse, sur la gymnastique des Romains et dans la valeur de leurs poids et de leurs mesures, qui y est mieux marquée que dans aucun autre auteur de ce temps-là ; enfin, le corps de l'ouvrage est le plus parfait et le plus méthodique que nous ayons en latin de toute la médecine pratique des anciens, réduite en un abrégé qui n'est qu'un tissu de préceptes, et comparable, selon Malondel, aux Institutes de Justinien. On a dit aussi, avec raison, que les préceptes et les sentences, dont l'ouvrage de Celse est rempli, pourraient faire pendant aux Aphorismes d'Hippocrate : nous pouvons ajouter qu'ils en offrent aussi quelquefois la traduction exacte. Un travail de cette nature, que nous avons commencé sur ces deux auteurs, nous a présenté les rapprochemens les plus curieux, en même temps qu'il nous a servi à éclaircir des passages obscurs et à rectifier des endroits fautifs dont la plupart des éditions de Celse sont encore remplies.

Son traité de médecine, intitulé *De medicinâ libri octo*, a été imprimé un grand nombre de fois : Florence, 1478, in-fol. (*editio princeps*, très-rare. On trouve, dans le catalogue de Dufay, une édition imprimée, à Florence, en 1475 ; c'est une erreur qu'a relevée Debure, dans la Bibliographie, n°. 1801. Elle tient à ce que les derniers III ont été grattés, avec beaucoup d'art, dans quelques éditions de 1478). - Milan, 1481, in-fol. par Léonhard Pachel et Udalric Sinczenzeler. - Venise, 1493, in-fol. par Jean Rubeus. - Venise, 1497, in-fol. par Ph. Pinzi. - Paris, 1512, in-4°. par Henri Étienne (édition douteuse). - Lyon, 1516, in-4°. par Simon Bevilaqua. - Venise, 1524, in-fol. par Louis-Antoine Junta. - *Ibid.* 1524, in-fol. par Jean-Baptiste Egnatius. - *Ibid.* 1528, in-8°. par le même, et avec les *Præcepta medica* de Q. Serenus Samonicus. - Haguenau, 1528, in-8°. avec les corrections de J. Cæsarius, les *Præcepta* de Samonicus, et le traité *De ponderibus et mensurâ* de Q. Rhemnius Fannius. - Paris, 1529, in-fol. avec le livre *De compositione medicamentorum*, édition *princeps*, de Scribonius Largus. - *Ibid.* 1533, in-8°. avec des notes de J. Cæsarius. - Lyon, 1542, in-8°. avec Samonicus et Rhemnius. - *Ibid.* 1549, in-12 avec les mêmes. - Bâle, 1552, in-fol. avec les Commentaires de Guillaume Pantinus. - Lyon, 1554, in-12. - Padoue,

1563, in-8°. avec Serenus et Rhemnius. - Lyon, 1566, in-8°. avec Serenus, Rhemnius, et les notes de Robert Constantin. - Leyde, 1592, in-4°. avec les Commentaires de Brachelius, et les notes de Ronsseus. - *Ibid.* 1657, in-12 par Van der Linden. - *Ibid.* 1665, in-12, avec Serenus et Rhemnius.-Amsterdam, 1687, in-12 par Almeloveen. - *Ibid.* 1713, in-12 par Almeloveen. - Padoue, 1722, in-8°. par Volpi. - Leyde, 1730, in-8°. par Almeloveen. - *Ibid.* 1746, in-8°. par Almeloveen.- Bâle, 1748, in-8°. par Almeloveen.- Padoue, 1740, 2 vol. in-8°. par Volpi.-Leipzick, 1766, in-8°. par Krause. - Padoue, 1769, in-4°. par Targa. - Paris, 1772, in-12 par Valart. - Leyde, 1785, in-4°. par Targa, la meilleure édition jusqu'à ce jour. - Tubingue, 1785, in-4°. par Clossius: c'est le premier livre de Celse mis en vers latins. - Leyde, 1791, in-12. par Targa. - Strasbourg, 1806, 2 vol. in-8°. par Targa. - Paris, 1808, 2 vol. in-32. - Vérone, 1810, in-4°. - Edimbourg, 1815, in-12 par Targa. - Londres, 1816, in-12 par Targa. - Paris, 1821, in-12.-Trad. en français par H. Ninnin, Paris, 1753, 2 vol. in-12; *Ibid.* 1821, in-12 avec le texte latin. - en italien par Chiari, Venise, 1747, 2 vol. in-8°. - en allemand par J. Kueffner, Mayence, 1531, in-fol.; *Ibid.* 1547, in-fol. : par G.-C.-F. Fuchs, Iéna, 1799, in-8°.; par J.-C. Jaeger, Francfort-sur-le-Mein, 1789, in-8°. - en anglais par Jacqnes Grieve, Londres, 1756, in-8°. (DESCURET)

CERMISONE (ANTOINE), né à Padoue, fut l'un des praticiens les plus célèbres de son siècle, et le maître de Michel Savanarola, qui le cite d'une manière fort honorable. Il enseigna la médecine à Padoue, depuis l'an 1413 jusqu'en 1441, époque de sa mort. Cependant il paraît avoir été auparavant professeur à Pavie. Nous avons de lui un ouvrage qui ne donne pas une très-haute opinion de son goût et de son discernement, car on n'y trouve que des formules incohérentes et des recettes triviales. Ce livre a pour titre :

Consilia medica CLIII contra omnes ferè corporis humani ægritudines à capite ad pedes. Brescia, 1476, in-4°. - Venise, 1503, in-fol. - Lyon, 1521, in-4°. (O.)

CERUTI (BENOÎT), médecin de Vérone, mourut dans cette ville en 1620, suivant André Chiocco. Son père François, qui était très-versé dans la connaissance des langues grecque et latine, les enseigna toutes deux avec beaucoup de distinction. Quant à Benoît, nous ne possédons de lui que quelques lettres que Jean Hornung a insérées dans sa *Cista medica.* La mort l'empêcha de mettre la dernière main à la description du cabinet de Calceolari, qu'il avait entreprise. Ce travail fut achevé par Chiocco. (O.)

CERVI (JOSEPH), médecin italien, né, à Parme, en 1663, professa, pendant quelque temps, la médecine dans cette ville, et termina sa carrière, le 25 janvier 1748, à Madrid, où la reine Elisabeth l'avait attiré, en lui donnant le titre de premier médecin de Philippe V, roi d'Espagne. Ce fut lui qui fonda l'Académie de médecine de Séville. Le seul ouvrage qu'on connaisse

de lui n'est remarquable que par le luxe typographique, et porte le titre suivant :

Pharmacopœa Madritensis. Madrid, 1739, in-4°. (o.)

CESALPINO (André), communément appelé chez nous Césalpin, mérite, sous plusieurs rapports, d'occuper une des premières places dans un livre destiné à retracer l'histoire et les opinions des hommes qui ont contribué aux progrès de la médecine et des sciences qui s'y rattachent. Malheureusement les événemens de sa vie sont fort peu connus. Il naquit, en 1519, à Arezzo, dans la Toscane. Livré dès sa première jeunesse à l'étude des sciences naturelles et de la philosophie, il acquit bientôt, dans ces deux parties, alors si disparates, du savoir humain, et surtout dans la seconde, une célébrité qu'accrut encore un voyage qu'il fit en différentes contrées de l'Allemagne. Ses talens et la réputation dont il jouissait, lui procurèrent une chaire de médecine à Pise, où il obtint aussi l'intendance du jardin de botanique, après la mort de Ghini, son maître. Il enseigna pendant un grand nombre d'années dans cette célèbre Université, lorsqu'enfin, cédant aux sollicitations du pape Clément VIII, il vint à Rome remplir la charge de premier médecin du pontife, et une chaire de médecine dans le Collége de la Sapience. Ce fut en cette ville qu'il termina sa carrière le 24 mars 1603.

Nous devons l'examiner sous le point de vue de la philosophie, de l'anatomie et de la botanique, qu'il cultiva toutes trois avec un égal succès. Il serait déplacé de donner ici une longue exposition de son système philosophique, dont on pourra lire une analyse dans Brucker, et une courte exposition dans l'Histoire de la philosophie moderne de Buhle, dont nous avons publié la traduction. Sa manière entortillée et son style diffus rendent d'ailleurs très-difficile de suivre le fil de ses idées, et Tiraboschi a fort bien dit que toutes les discussions dans lesquelles il est entré sur les matières philosophiques, soit avant, soit après sa dispute avec Nicolas Taurellus d'Altdorf, ne présentent qu'un tissu inextricable de mots vides de sens, qu'on ne comprend pas, ou du moins que chacun peut interpréter comme il l'entend. On est surpris, en parcourant les ouvrages sortis de sa plume, de l'enthousiasme qu'il excita parmi ses contemporains, puisque Taurellus nous apprend qu'en Allemagne ses opinions étaient honorées à l'égard des oracles de Delphes dans l'ancienne Grèce, et que, pour le désigner, on se contentait assez ordinairement de l'appeler *le philosophe*, ou *le pape des philosophes*. Son système n'est au fond que celui d'Aristote, mais il s'écarta beaucoup de la doctrine du sage de Stagyre, alla même plus loin qu'Averrhoès,

et fonda de la sorte une sorte de panthéisme, qui se rapproche un peu de celui de Spinosa, ainsi que Bayle en a déjà fait la remarque, mais qui en diffère toutefois en ce qu'au lieu d'être conséquent comme ce dernier, au lieu de partir d'un idéalisme absolu, Cesalpino tenta de combiner ensemble le réalisme et l'idéalisme, mais d'une manière si bizarre, et en partant de principes tellement arbitraires, que sa doctrine, loin de mériter le nom de système, n'est véritablement qu'une caricature philosophique, un échafaudage sans fondemens, un tissu d'hypothèses insoutenables et contradictoires. Ainsi, pour en donner au moins un léger aperçu, il réduisait tout l'univers à une seule substance immatérielle, refusait par conséquent la substantialité à la matière, et faisait néanmoins provenir toutes les choses de l'association des parties qu'il prêtait gratuitement à sa substance immatérielle, avec la matière dont l'existence ne se conciliait cependant pas avec le fond de sa doctrine, puisqu'il ne la considérait point comme une substance. Ce seul exemple suffit pour prouver combien il s'écarta de la vraie philosophie d'Aristote, puisqu'il refusait d'admettre aucune distinction entre la substance et les accidens, ces derniers étant pour lui des parties même de la substance, tandis que le sage de Stagyre avait établi une ligne de démarcation bien tranchée entre la substance et les accidens, qui, suivant lui, ne sont point des snbstances, mais ont seulement leur fondement objectif dans la substance, qui jouit de la réalité sans eux, au lieu qu'ils n'en ont aucune sans elle. On ne doit pas s'étonner d'après cela si Césalpino fut accusé d'impiété, d'athéisme et de matérialisme; mais à l'époque où il vivait, on se tirait facilement d'affaire en Italie, en déclarant qu'on rejetait ce qu'il pouvait y avoir dans ses opinions qui fût contraire à la religion chrétienne, et c'est ce que Cesalpino ne manqua pas de faire: *Sicubi ab iis*, dit-il, *quæ in sacris diviniori modo relata nobis sunt, discedat* (*Aristoteles*), *minimè cum illo sentio, fateorque, in rationibus deceptionem esse : non tamen in præsentiâ meum est hæc aperire, sed iis, qui altiorem theologiam profitentur, relinquo*. Mais, en Allemagne, on était moins facile à contenter, et ce fut là que Cesalpino trouva un adversaire redoutable, Taurellus, qui, dans un gros livre, auquel il donna le titre d'*Alpes cæsæ*, par une froide allusion, s'attacha et n'eut pas de peine à démontrer qu'il avait partout corrompu le sens de la doctrine d'Aristote, et qu'il était arrivé, de cette manière, à des propositions auxquelles le philosophe de Stagyre n'avait jamais songé.

Zélateur fidèle du péripatétisme, qu'il défigurait cependant d'une manière si étrange, Césalpino l'introduisit dans toutes celles des sciences naturelles auxquelles il lui fut possible d'en

faire l'application. Mais ce système l'égara presque partout, en physique générale, comme en physiologie. C'est ainsi qu'il soutint que les nerfs tirent leur origine du cœur, parce que cet organe se développe le premier de tous, et qu'il doit être le siége de l'ame, celle-ci, qui est unique, ne pouvant non plus avoir qu'un siége unique. Afin d'échapper aux objections que l'examen le plus superficiel du cerveau suffit pour faire naître, il prétend que les artères portent le fluide nerveux à l'encéphale, et qu'arrivées dans ce viscère, leurs cavités s'affaissent, de sorte qu'elles se convertissent en de véritables nerfs. Il était difficile, comme l'on voit, de pousser la subtilité plus loin que lui en matière de raisonnement. Nous croyons devoir rapporter aussi son opinion au sujet des générations spontanées, parce qu'on y trouve le germe d'une des hypothèses les plus célèbres que Buffon développa dans la suite. Suivant Cesalpino, tous les êtres qui propagent aujourd'hui leur espèce par la voie de la génération, pourraient fort bien naître aussi sans semences par la seule action de la chaleur sur certains mélanges de la matière, et il faut même que la chose se soit passée ainsi autrefois, puisque ces êtres n'ont pu être engendrés dans le principe. Il n'était certainement pas possible de se mettre en opposition plus directe avec la chronique des Hébreux, et cependant personne, parmi les Italiens, n'en fit un crime à Cesalpino, qui jouit même des plus hautes faveurs pontificales. Ce qui rappelle à cet égard la doctrine de Buffon, c'est qu'il croyait que la chaleur céleste, répandue dans la matière, avait été d'abord beaucoup plus énergique qu'elle ne le fut ensuite, lorsque le mélange avec une matière de plus en plus abondante l'affaiblit peu à peu : voilà comment il concevait pourquoi les grands animaux ne peuvent plus naître aujourd'hui autrement que par voie de génération. Cette hypothèse en vaut bien une autre, et elle a été renouvelée de nos jours, du moins en partie, par un des naturalistes qui ont jeté le coup-d'œil le plus philosophique sur l'ensemble des phénomènes de l'univers, par M. de Lamarck.

Un des plus beaux titres de Cesalpino à la gloire, est d'avoir connu et bien décrit la petite circulation ou la circulation pulmonaire. Il savait que le sang passe du ventricule droit dans l'artère pulmonaire, et de celle-ci, dans les veines du même nom, qui le ramènent au ventricule gauche. Ses connaissances s'étendaient même plus loin, si l'on en juge par le passage suivant : *In animalibus videmus alimentum per venas duci ad cor, tanquam ad officinam caloris insiti, et, adeptâ inibi ultimâ perfectione, per arterias in universum corpus distribui, agente spiritu, qui ex eodem alimento in corde gignitur.* Si l'on ajoute que Cesalpino avait remarqué le gonflement des

veines au-dessous des ligatures, et le retour du sang par ces veines, on ne peut donter qu'il n'ait connu aussi la grande circulation; il ne lui a manqué que de la décrire à part, et surtout d'être toujours d'accord avec lui-même, pour que l'honneur de cette grande découverte lui appartînt exclusivement; mais, dominé par son goût pour la scolastique, il sacrifia toujours l'observation de la nature au plaisir de disserter sans fin sur les points les plus obscurs de la philosophie, et ne vit, dans tous les faits qu'il pouvait observer, que des moyens de consolider et d'étayer l'échafaudage que son imagination s'était complue à élever.

Il nous reste encore à parler des services que Cesalpino a rendus à la botanique. Ceux-là sont plus réels que les autres, ou du moins personne n'a songé à les lui contester, et la postérité reconnaissante en conservera encore le souvenir quand déjà depuis long-temps tous ses autres travaux seront ensevelis dans l'oubli le plus profond. Cesalpino n'est pas, comme on l'a dit, le premier botaniste qui ait conçu le plan d'une classification autre que celles qui peuvent être basées sur l'ordre alphabétique ou sur des vertus médicinales présumées, puisque Lobel avait déjà imaginé de ranger les plantes dans un certain nombre de familles naturelles, d'après les ressemblances générales qu'elles peuvent avoir dans leur port et dans tout leur extérieur. Mais ce fut lui qui, le premier, sentit la nécessité d'asseoir la botanique sur des fondemens plus solides, et qui, raisonnant en physiologiste, soutint que c'est dans les parties essentielles des végétaux qu'il faut aller chercher les bases d'une bonne classification. Or, ces parties essentielles sont, suivant lui, la fleur et surtout la semence, qu'il eut déjà l'heureuse idée de comparer à un bourgeon, comme l'ont fait tout récemment encore MM. Schelver, Turpin et Henschel. Ce fut donc d'après la considération de la présence ou de l'absence et du nombre des graines et des parties de la fleur, qu'il établit son système, qui n'a d'ailleurs d'autre mérite que celui d'offrir le développement d'une des idées les plus importantes en botanique, et qui, examiné dans ses détails, offre tous les défauts qu'il était presqu'impossible d'éviter dans un premier essai en ce genre. Cesalpino eut en outre un tort réel, mais qui donne un plus grand lustre à sa gloire, c'est celui d'avoir devancé son siècle, et conçu un plan dont ses contemporains n'étaient point en état d'apprécier tous les avantages. Aussi personne ne voulut-il le suivre dans la nouvelle route qu'il venait de tracer, et plusieurs années encore s'écoulèrent avant qu'on songeât sérieusement à établir des classifications qui introduisissent quelque lueur d'esprit philosophique dans la science des végétaux, ou qui du moins fussent propres à en faciliter l'étude.

Cesalpino, dont Plumier a consacré le nom à un genre de plantes (*Cæsalpinia*) de la famille des légumineuses, a beaucoup écrit. Ses ouvrages sont intitulés :

Quæstionum peripateticarum libri V. Florence, 1569, in-4°. - Venise, 1571, in-4°. - Florence, 1580, in-4°. - Genève, 1588, in-fol. - Venise, 1593, in-4°.

L'édition de Genève a été publiée par les soins de Bernardin Telesio. On y trouve aussi le traité *De rerum naturâ* de ce dernier écrivain, et un ouvrage de Philippe Mocenigo sur la philosophie. C'est contre ce traité que Taurellus a dirigé le sien : *Alpes Cæsæ, hoc est Andreæ Cæsalpini monstrosa et superba dogmata discussa et excussa* (Francfort, 1597, in-8°.). Les Anglais ne ménagèrent pas plus Cesalpino que les Allemands, car Samuel Parker, archidiacre de Cantorbery, traita son système d'impie. C'est dans ce premier ouvrage qu'on trouve des passages d'après lesquels on peut conclure qu'il soupçonnait au moins la circulation du sang ; mais tous ces passages sont ambigus, et leur obscurité justifie l'opiniâtreté des écrivains qui, n'en connaissant pas d'autres, refusaient de dépouiller Harvey d'une partie de sa gloire en faveur de Cesalpino. Celui que nous avons rapporté dans le cours de l'article, et qui doit lever tous les doutes, est tiré du traité *De plantis*. Il n'y a pas fort long-temps que les historiens de la médecine l'y ont découvert.

Dæmonum investigatio peripatetica, in quâ explicatur locus Hippocratis si quid divinum in morbis. Florence, 1580, in-4°.

Raisonnant d'après les principes de son péripatétisme travesti, et partant surtout de l'étrange principe qu'on peut connaître les objets par le secours du sens interne seul, et sans la coopération des organes extérieurs des sens, Cesalpino conclut non-seulement qu'il peut exister des démons dans le monde sublunaire, mais encore que ces démons n'ont pas besoin d'un corps susceptible de frapper nos sens pour connaître et agir. Il leur accorde, en outre, la faculté d'agir sur les hommes, mais seulement par des moyens naturels et corporels, d'où il conclut encore que la médecine ayant à sa disposition d'autres moyens également naturels, dont l'action est contraire, elle a le pouvoir de guérir les maladies causées par les démons. Cependant il convient que c'est une matière dans laquelle il se glisse beaucoup de fourberies et de jongleries. Ce traité fut écrit au sujet d'une prétendue possession par le diable des religieuses d'un couvent de Pise, à l'occasion de laquelle l'archevêque de la ville, Borboni, avait consulté l'Université, demandant surtout que l'on décidât si la cause de ce phénomène était naturelle ou surnaturelle.

De plantis libri XVI. Florence, 1583, in-4°.

C'est là l'ouvrage le plus remarquable de Cesalpino, celui qui a rendu son nom immortel, et dans lequel on trouve indiquées, avec autant de précision que de clarté, les bases sur lesquelles une méthode de botanique doit être établie pour procurer tous les avantages qu'on est en droit d'en attendre. L'auteur s'attache à prouver qu'un des principaux de ces avantages serait incontestablement de mettre le médecin à portée de connaître d'avance les propriétés médicinales d'une plante, d'après la seule considération de ses formes extérieures et de ses affinités. Le temps a prouvé que cet axiome est vrai en thèse générale, mais qu'il ne faut pas y ajouter trop de confiance, parce que la règle souffre de grandes et nombreuses exceptions.

Quæstionum medicarum libri II. Venise, 1593, in-4°. - *Ibid.* 1604, in-4°.

De metallicis libri III. Rome, 1596, in-4°. - Nuremberg, 1602, in-4°.

Catoptron, sive speculum artis medicæ Hippocraticum, spectandos, dignoscendos, curandosque universos, tum particulares totius corporis

humani morbos, in quo multa visuntur, quæ à præclarissimis quibusque medicis intacta prorsus relicta erant arcana. Rome, 1601, 1602 et 1603, 3 vol. in-12. - Francfort, 1605, in-8°. - Venise, 1606, in-4°. et in-8°. - Trévise, 1666, in-8°. - Strasbourg, 1670, in-8°.

Appendix ad libros de plantis et quæstiones peripateticas. Rome, 1603, in-4°.

Réimprimé aussi dans le *Museo di fisica* de Paul Boccone (Venise, 1697, in-4°.

Praxis universalæ artis medicæ. Trévise, 1606, in-8°.

(A.-J.-L. JOURDAN)

CESTONI (HYACINTHE) naquit à Santa-Maria in Giorgio, petit village de la Marche d'Ancône, près de Macerata, le 13 mai 1637. Ses parens, qui étaient fort pauvres, ne purent pas lui faire terminer ses études, et, après lui avoir fait apprendre les premiers élémens de la langue latine, le placèrent dans une pharmacie, où il passa près de deux années, à l'expiration desquelles, en 1650, il se rendit à Rome, ponr s'y perfectionner dans l'art de la pharmacie. Au bout de six ans, poussé par un caprice de jeunesse, il quitta cette capitale sans but comme sans projet, et fut conduit par le hasard à Livourne, où il fut accueilli avec tant de bienveillance qu'il y resta près de dix années. Ce fut alors qu'un nouveau désir de voyager s'étant emparé de lui, il s'embarqua pour Marseille, vint à Lyon, et s'établit pendant quelque temps à Genève. Mais l'amour de la patrie le ramena bientôt à Livourne, où il prit la direction d'une officine, se maria, et termina sa carrière le 29 janvier 1718. Sa mort fut causée par la gravelle, circonstance qui mérite d'être notée, parce que Cestoni n'ayant jamais pris d'autres alimens que des fruits et des légumes, c'est-à-dire ayant suivi pendant toute sa vie le régime prescrit par Pythagore, elle fournit une réfutation aussi simple que naturelle de la théorie qu'a imaginée M. Magendie pour expliquer l'origine et fonder le traitement de la gravelle. Ce pharmacien se contenta d'étudier la nature, et s'occupa fort peu des ouvrages publiés par les autres, de sorte que les siens dénotent bien plutôt un observateur exact qu'un homme érudit. Aucune de ses productions même n'a été imprimée à part. Nous ne croyons cependant pas pouvoir nous dispenser d'en faire connaître les titres :

Osservazioni intorno a' pellicelli del corpo umano, insieme con altre nuove osservazioni.

Ces observations, que Rédi a réduites en forme de lettres, sont de Cestoni, quoique l'auteur les ait publiées sous le nom de Jean-Cosme Bonomi.

Vere condizioni della salsapariglia, del modo di conoscer la vera e di darla, come venga adulterata, ed in quali mali convenga, e in quale maniera piu efficace.

Dans la *Galleria di Minerva*, tome IV.

Vero modo di dare e preparare la chinachina.

Dans la *Galleria di Minerva*, tome VI.

Nuove e maravigliose scoperte, dell' origine di molti insetti dentro gli insetti.

Imprimé à Padoue, 1709, in-4°. à la suite d'un livre intitulé : *Trattato de' remedj per le malattie del corpo umano.*

Dell' origine delle pulci dall' uovo e del seme dell' alga marina.

Dans l'ouvrage de Vallisnieri, intitulé : *Esperienze intorno all' origine di varj insetti* (Padoue, 1713, in-4°.).

Istoria della grana del kermes, e di un' altra nera grana, che si trova negli elici delle campagne di Livorno, de' moscherini spuri della medesima, delle cimici degli agrumi, de' pidocchi de' fichi, de ricci marini, del curcuglione o puntervolo del grano, de' tonchi o scarafaggatti de' legumi, e finalmente delle farfalline de' medesimi.

Dans le même ouvrage. (J.)

CHABRÆUS (Dominique), médecin de Genève, exerçait sa profession, à Yverdun, vers le milieu du dix-septième siècle. Il mourut en 1667, si nous en croyons Carrère, dont le témoignage est généralement si équivoque. Ce qui a contribué le plus à faire connaître son nom, c'est qu'il surveilla la publication de l'Histoire des plantes de Jean Bauhin, que ni cet illustre botaniste, ni Cherler, son gendre, n'avaient pu livrer au public avant de mourir; mais il n'eut même pas le genre de mérite auquel on peut prétendre dans une entreprise semblable, et sa négligence l'empêcha d'apercevoir plusieurs transpositions de figures. Au bout d'un laps de temps assez long, il fit un abrégé de cette grande histoire, sans corriger aucune des erreurs qu'on y pouvait remarquer, se contenta seulement d'y ajouter la description d'un petit nombre de plantes nouvelles, et publia le tout sous le titre suivant :

Stirpium icones et sciagraphia cum scriptorum circà eas consensu et dissensu. Genève, 1666, in-fol. - *Ibid.* 1668, in-fol. - *Ibid.* 1677, in-fol.

Ce livre, quoiqu'il annonce un homme peu instruit en botanique, et qu'il soit mal imprimé, a cependant été recherché, de sorte qu'il est devenu assez rare. (J.)

CHACON (Diego-Alvarez), médecin espagnol qui vivait au commencement du seizième siècle, et qui pratiquait l'art de guérir à Séville, dans l'Andalousie, a publié, sur la pleurésie, un ouvrage estimé, qui a pour titre :

Para curar el mal de costado. Séville, 1506, in-4°.

Chacon (*Denys-Daza*), autre chirurgien espagnol, de Valladolid, a laissé :

Practica y theoria de cirurgia. Valladolid, 1605, in-fol. - Madrid, 1626, 2 vol. in-fol. (Z.)

CHAILLOU (Jacques), médecin français du dix-septième siècle, exerçait son art à Angers. Il s'est fait remarquer par l'ouvrage suivant, dans lequel il admit la réalité de la circulation, tout en cherchant à prouver néanmoins qu'elle était déjà connue d'Hippocrate :

Recherches sur l'origine du mouvement du sang, du cœur et de ses vaisseaux, du lait, des fièvres intermittentes et des humeurs. Paris, 1664, in-8°.— Angers, 1665, in-8°. - Paris, 1675, in-12. - *Ibid.* 1679, in-12. - *Ibid.* 1699, in-12. (o.)

*CHALMETUS. *Voyez* CHAUMETTE.

CHAMBERLAYNE (HUGUES), célèbre accoucheur anglais du dix-septième siècle, paraît être l'inventeur du forceps. Il fit de l'usage de cet instrument un secret qu'il ne communiqua qu'à ses neveux, mais que Chapman dévoila dans son traité d'accouchemens, publié en 1734. Certains érudits prétendent en avoir trouvé la première idée dans un ouvrage de Jacques Ruff, accoucheur au seizième siècle. Les Arabes recommandaient, dans certains cas, l'usage du forceps, mais ce n'était pour eux qu'une tenaille armée de dents longues et aiguës, et destinée à écraser la tête de l'enfant. Un chirurgien de Brentford, Drinkwater, se servait d'un véritable forceps avant Chamberlayne, selon Johnson. Le fils de Chamberlayne tenta, mais sans succès, de naturaliser en France l'instrument de son père : il avait choisi, pour l'appliquer, un bassin beaucoup trop étroit, et Mauriceau paraît avoir saisi cette occasion pour déprécier et le forceps et son inventeur. On a de Hugues Chamberlayne :

Une traduction, en anglais, du traité de Mauriceau sur les maladies des femmes grosses. Londres, 1683, in-8°., réimprimée en 1716 et 1727, in-8°.

Practice of Midwifery. Londres, 1665, in-8°.

C'est un manuel d'accouchemens.

Les particularités de la vie de Chamberlayne sont pen connues. Philippe-Adolphe Boehmer a publié une Dissertation spéciale sur son forceps. (MONFALCON)

CHAMBERLAYNE (PIERRE), chirurgien anglais, vécut dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut reçu docteur en médecine à Padoue, et fixa sa résidence à Oxford. On a de lui une médecine des pauvres, publiée en 1649, en anglais, sous ce titre : *L'avocat des pauvres*, ou *le Samaritain anglais*, et une apologie des bains artificiels. (MONFALCON)

CHAMBON (JOSEPH) naquit, en 1647, à Grignan, petite ville de la Provence. Reçu docteur à la Faculté d'Avignon, en 1678, il s'établit d'abord à Marseille, mais une querelle l'obligea de passer en Italie, de là en Allemagne, puis en Pologne, où il devint médecin du roi Jean Sobieski. Le désir de connaître les sectateurs de la doctrine de Paracelse et de Van Helmont détermina Chambon à quitter ce prince pendant le siége de Vienne, et à passer en Hollande. Il alla ensuite en Angleterre, et finit par revenir en France. Il fut reçu à Paris avec distinction par Fagon, premier médecin du roi, qui voulut

lui faire prendre ses degrés dans la Faculté de médecine de cette ville. Mais Chambon n'étant pas ma tre ès-arts, cela souffrit d'abord quelques difficultés, que Fagon parvint à lever. Reçu bachelier et licencié, Chambon n'avait plus qu'à prêter serment, lorsque les médecins exigèrent qu'il promît de ne vendre aucun remède secret : il répondit qu'il s'engageait à ne vendre aucun des médicamens qui se trouvaient chez les apothicaires, et qu'il vendrait seulement des remèdes spécifiques dont il avait cent fois fait l'expérience, et avec lesquels il avait opéré des cures nombreuses. La Faculté n'ayant pas voulu se contenter de cette promesse, Fagon obtint du parlement un arrêt qui confirma Chambon dans son grade de licencié. Ce fut seulement à ce titre qu'il pratiqua la médecine à Paris, où il s'acquit cependant une assez grande réputation. Choisi, quelques années après, par d'Argenson, lieutenant-général de police, pour soigner un seigneur napolitain renfermé à la Bastille, il voulut s'établir son défenseur. Mais le mémoire qu'il fit, à ce sujet, présenter à Louis XIV, attaquant directement le duc de Savoie et la duchesse de Bourgogne, madame de Maintenon le communiqua à cette princesse, et Chambon fut lui-même enfermé à la Bastille, où il resta deux ans. Dès qu'il fut en liberté, il retourna à Marseille, où, par la protection du comte de Grignan, il fut nommé médecin des galères; mais la comtesse de Grignan étant morte entre ses mains de la petite vérole, en 1705, il ressentit un chagrin si violent, qu'il quitta sa place, et qu'il alla passer le reste de ses jours auprès d'un de ses frères, doyen du chapitre de Grignan. Il y vivait encore en 1732, étant alors dans sa quatre-vingt-cinquième année. On a de lui :

Principes de physique rapportés à la médecine pratique. Paris, in-12; en trois parties qui ont paru successivement en 1711, 1714 et 1716.

Traité des métaux; des minéraux et des remèdes qu'on en peut tirer. Paris, 1714, in-12. (DESCURET)

CHAMBRE (MARIN-CUREAU DE LA) naquit, au Mans, en 1594. Il acquit de très-bonne heure une réputation brillante par la variété de ses connaissances et les agrémens de son esprit, aussi fut-il l'un des premiers membres de l'Académie française en 1635, et de l'Académie des sciences en 1666. Il devint aussi médecin ordinaire de Louis XIII. Louis XIV avait pour lui la plus haute estime, mais fondée principalement sur le talent dont il le croyait doué de reconnaître le caractère et la capacité de chaque individu sur la seule inspection de sa physionomie, et que La Chambre possédait en effet à un haut degré, suivant toutes les apparences. Il entretenait, à ce sujet, une correspondance secrète avec le monarque. Sa mort eut lieu, le 29 novem-

bre 1669, à Paris. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages qui ne sont pas tous relatifs à l'art de guérir, et dont on lit encore aujourd'hui plusieurs avec plaisir :

Nouvelles pensées sur la cause de la lumière et le débordement du Nil. Paris, 1634, in-4°.

Cureau de La Chambre pensait que le débordement des eaux du Nil est dû au nitre, dont, suivant lui, les eaux de ce fleuve sont chargées.

Novæ methodi pro explanandis Hippocrate et Aristotele specimen. Paris, 1635, in-4°.

Mauvaise traduction des Aphorismes d'Hippocrate et du premier livre de la Physique d'Aristote.

Nouvelles conjectures sur la digestion. Paris, 1636, in-4°.

Théorie inintelligible, dans laquelle ce qu'il y a de plus clair, c'est que l'auteur attribue la digestion des alimens à la *dissolution* de ces mêmes alimens par des esprits *dissolvans*.

Les caractères des passions. Paris, 1640-1662, 5 vol. in-4°. - Amsterdam, 1658-1663, 4 vol. en 3 parties.

C'est celui des ouvrages de La Chambre qu'on aime encore le plus à lire, malgré la prolixité excessive de l'auteur et les nombreux paradoxes qu'il avance.

Traité de la connaissance des animaux, où tout ce qui a été dit pour et contre le raisonnement des bêtes est examiné. Paris, 1648, in-4°.

Observations de Philalethe sur l'Optatus Gallus de Hersent, à la fin des Œuvres posthumes de Coquille (1650).

Discours sur les principes de la chiromancie et de la métoscopie. Paris, 1653, in-8°.

L'art de connaître les hommes. Paris, 1659-1666, 3 vol. in-4°.

Nouvelles observations sur l'iris. Paris, 1662, in-4°.

Le système de l'ame. Paris, 1664, in-4°. - *Ibid.* 1665, in-12.

Recueil de lettres, d'épîtres et préfaces. Paris, 1664, in-12.

Sur l'amitié et la haine qui se trouve dans les bêtes. Paris, 1667, in-8°.

Ouvrage remarquable, et qu'on peut consulter avec fruit.

Chambre (*Pierre-Curéau de*), fils cadet du précédent, étudia pendant quelque temps la médecine, mais une surdité dont il fut frappé de bonne heure l'obligea de renoncer à cette carrière. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint curé d'une paroisse de Paris. Son mérite lui ouvrit les portes de l'Académie en 1670. Quoique grand amateur de poésie, il ne fit jamais qu'un seul vers, et comme il le récitait un jour à Boileau, celui-ci s'écria : Ah ; monsieur, que la rime en est belle. On n'a de lui qu'un Recueil de panégyriques et d'oraisons funèbres (Paris, 1686, in-4°.). Il est à regretter que la mort l'ait empêché de mettre à exécution le projet qu'il avait conçu de publier une édition complète des Œuvres imprimées et manuscrites de son père.

Chambre (*François-Cureau de*), fils aîné de Marin, naquit aussi au Mans, fut reçu docteur en médecine, à Paris, en 1696, et devint premier médecin de la reine. Il a laissé :

Ergò carnes piscibus salubriores. Paris, 1655, in-4°.

Ergò asthmati thermarum potus. Paris, 1656, in-4°. (O.)

CHAMPEAUX (Claude), habile chirurgien de Lyon, où il fut reçu maître en 1763, occupa pendant quelque temps la place de chirurgien en chef de la Charité de cette ville. On a de lui :

Réflexions sur les hermaphrodites. Lyon, 1765, in-8°.

Expériences et observations sur la cause de la mort des noyés et les phénomènes qu'elle présente. Lyon, 1768, in-8°. (z.)

CHAMPIER (Symphorien), en latin *Campegius*, et même *Champerius*, né, en 1472, à S. Saphorine-le-Château, près de Lyon, prit le bonnet de docteur à l'Université de Pavie, le 9 octobre 1515. Après avoir été médecin de Charles VIII et de Louis XII, il obtint le titre de *comes archiatrorum*, par une vaine gloriole qui lui fut reprochée par Scaliger père. Sous le règne de François Ier, il quitta Lyon, et se rendit à Nancy, où l'appelait le duc de Lorraine, qu'il suivit en Italie. De retour dans sa ville natale, il y mourut en 1533. Champier fut un écrivain laborieux, dont quelques productions offrent un cachet bien marqué d'utilité. Il eut à un haut degré le goût des recherches historiques, et il ne s'y livra point sans succès. Mais son plus beau titre de gloire est d'avoir, le premier, cherché à établir un parallèle entre la médecine grecque et les principes des Arabes. S'il manqua souvent de goût, on doit s'en prendre au temps où il vivait, plutôt qu'à lui. Il est encore un des premiers qui aient essayé de donner une biographie médicale, et on doit lui en savoir gré, quoique cette tâche fût au-dessus de ses forces. Il se servit du crédit que lui donnait, en 1520 et 1533, sa qualité d'échevin de Lyon, pour fonder un collége de médecine, qui manquait à cette grande ville. Haller lui attribue beaucoup d'ambition et de vanité : il fallait qu'il en eût beaucoup, s'il a surpassé en ce genre quelques médecins de nos jours. On a de lui :

Logicæ et physicæ janua. Lyon, 1498, in-8°.
De claris medicinæ scriptoribus. Lyon, 1506, in-8°. -*Ibid.* 1531, in-8°.
Liber de quadruplici vitâ. Lyon, 1507, in-fol.
De triplici disciplinâ. Lyon, 1508, in-8°.
Vocabulorum medicinalium et terminorum difficilium explanatio. Lyon, 1508, in-8°.

Cet ouvrage est le premier de ce genre qui ait été publié en France; il a été avantagensement remplacé par cenx de Blankaard et de Castelli, qui ont eux-mêmes besoin d'être mis au niveau de l'état actnel des sciences médicales.

Rosa Gallica, cui accedit margarita pretiosa de medici atque ægri officio. Nancy, 1512, in-12. -Valence, 1514, in-8°.- Paris, 1516, in-8°. -Valence, 1518, in-8°.
Medicinale bellum inter Galenum et Aristotelem. Lyon, 1516, in-8°.
Speculum, sive epitome Galeni. Lyon, 1516-1517, in-8°.
Paradoxa in artem parvam Galeni. Lyon, 1516, in-8°.
Epitome commentariorum Galeni in libros Hippocratis. Lyon, 1516, in-8°.
Categoriæ medicinales in libros demonstrationum Galeni. Lyon, 1516, in-8°.
Cribratio, lima et annotamenta in Galeni, Avicennæ et Conciliatoris opera. Lyon, 1516, in-8°.- Venise, 1565, in-fol.
avec les Œuvres de Galien, d'Avicenne et de Pierre d'Abano.

Symphonia Platonis cum Aristotele, Galeni cum Hippocrate, Hippocratica philosophia ejusdem. Paris, 1516, in-8°.

Ἰατρικὴ πρᾶξις practica nova in medicinâ, de omnibus morborum generibus ex traditionibus græcorum, latinorum, arabum, veterum ac recentiorum auctorum libri V. Lyon, 1517, in-4°. - Venise, 1522, in-fol. - Bâle, 1547, in-4°.

Compilation où l'érudition tient la place de l'expérience et de l'observation.

Vita Arnaldi de Villanova. Lyon, 1520, in-fol. avec la collection des Ecrits d'Arnauld de Villeneuve.

Cette vie est fort courte, mais elle contient quelques documens exacts.

Vita Mesuæ. Lyon, 1523, in-fol. avec les Œuvres de Mesué.

Champier a donné de bonnes éditions des écrits de plusieurs médecins; c'est un genre de mérite qui aurait dû lui faire trouver grâce devant Haller.

Symphonia Galeni ad Hippocratem, Celsi ad Avicennam. Lyon, 1528, in-8°. - *Ibid.* 1531, in-8°.

De corporum, animorumque morbis et eorumdem remediis. Lyon, 1528, in-8°.

Castigationes, seu emendationes pharmacopolarum ac arabum medicorum. Lyon, 1522, in-8°.

Galeni historiales campi. Bâle, 1532, in-fol.

Champier se montre, dans cet ouvrage, ami de la France jusqu'à la passion : on aime à trouver des traces d'amour de la patrie dans un écrit publié au seizième siècle.

Apologetica disceptatio, quâ docetur an sanguis mitti debeat in causone, et sub cane et propè canem, et an pharmacia fortis danda sit in principio febrium arsivarum. Lyon, 1533, in-8°.

Speculum medici christiani de instituendo sapientiæ cultu ac de veris et salutaribus animi et corporis remediis. Lyon, 1533, in-8°.

De theriacâ gallicâ libellus. Lyon, 1533, in-8°.

Hortus gallicus pro Gallis in Galliâ scriptus, cui accedit analogia medicinarum exoticarum et gallicarum. Lyon, 1533, in-8°.

Champier revient encore à son idée favorite, que le sol de la France produit toutes les substances nécessaires au traitement des maladies.

Periarchon, id est, de principiis utriusque philosophiæ. Lyon, 1533, in-8°.

Epistolæ physicæ Campegii, Manardi et Coronæi. Lyon, 1533, in-8°.

Cribratio medicamentorum ferè omnium in sex digesta libros. Lyon, 1534, in-8°.

Gallicum pentapharmacum, rhabarbaro, agarico, mannâ, terebenthinâ, et senne Gallicis constans. Lyon, 1534, in-8°.

Le sujet est à peu près le même que celui de l'*Hortus Gallicus*; Champier continue à montrer plus de patriotisme que d'expérience.

Libri septem, de dialecticâ, rhetoricâ, geometriâ, arithmeticâ, astronomiâ, philosophiâ naturali, medicinâ et theologiâ. Bâle, 1537, in-8°.

Le myrouel des appothiquaires et pharmacopoles, sur lequel il est démontré comment les appothicaires communément errent et plusieurs médecins, etc., les lunectes des cyrurgiens et barbiers; etc.

Recueil des Histoires du royaume d'Austrasie ou Lorraine. Lyon, 1509, in-fol.

Il a fait d'autres ouvrages sur l'histoire. Les deux derniers sont indiqués dans le Catalogue de la bibliothèque de Falconet. (s.)

CHAPMAN (Samuel), célèbre accoucheur anglais, mort à Londres, où il exerçait son art avec distinction vers le milieu

du dix-huitième siècle, fut le premier qui décrivit, figura et vanta le forceps inventé par Chamberlayne. Il a laissé plusieurs ouvrages intitulés :

A treatise on the improvement of midwifery, chiefly with regard to the operation, to which are added fifty seven cases selected from upwards of 27 years of practice. Londres, 1733, in-8°. – *Ibid.* 1735, in-8°. – *Ibid.* 1759. in-8°. – Trad. en allemand, Copenhague, 1767, in-8°.

Reply to Douglas's short account of the state of midwifery. Londres, 1737, in-8°.

An essay on the venereal gleet, in which the different species of this disorders are distinguished, aud their causes assigned, together with the symptoms and methode of cura peculiar to each of them. Londres, 1751, in-8°.

A treatise on the venereal disease, containing a particular account of the nature, cause, signs and the cure of the several venereal disorders, both local and universal. Londres, 1755, in-12.

C'est un simple extrait du grand traité d'Astruc, auquel l'auteur a seulement joint quelques notes ou remarques insignifiantes. (z.)

CHAPPON (Pierre), né à Clermont, dans le département de la Marne, le 15 octobre 1749, fit ses études et prit le bonnet de docteur, à Nancy, en 1781, et mourut, à Paris, le 24 avril 1810. On a de lui :

Mémoire sur l'eau minérale de Saint-Germain-en-Laye.

Traité historique des dangers de la vaccine. Paris, 1803, in-8°.

L'inoculation renvoyée à Londres. Paris, an IX, in-8°.

Les titres de ces deux ouvrages nous dispensent de porter un jugement sur eux. (s.)

CHAPTAL (Antoine-Claude), comte de Chanteloup, fils d'un apothicaire de Montpellier, naquit dans cette ville en 1755, et se livra à l'étude de la médecine et des sciences naturelles. Protégé par l'archevêque de Narbonne et par M. Joubert, trésorier des états de Languedoc, il débuta sous leur égide. Déjà il s'était distingué parmi les médecins, et il avait publié de bons écrits, et formé des établissemens de produits chimiques, enfin il avait obtenu le cordon de saint Michel, lorsque la révolution éclata. Il fut consulté, en 1797, par le comité de salut public, sur la fabrication de la poudre à canon. Nommé directeur de l'établissement de Grenelle, il simplifia tellement les procédés, et imprima une telle activité à cet établissement, qu'en peu de temps on put en tirer toute la poudre dont on avait besoin. Il retourna à Montpellier après le 9 thermidor 1794, et devint administrateur du département de l'Hérault. Il fut nommé membre de l'Institut en 1798; appelé au conseil-d'état, par le premier consul, en 1799, et au ministère de l'intérieur en 1800 : il y resta jusqu'en 1804. Nommé grand officier de la Légion-d'honneur et membre du sénat en 1805, comte de l'empire en 1811, grand'croix de la Réunion

en 1813, il est encore aujourd'hui professeur à la Faculté de médecine de Montpellier et pair de France. Ses ouvrages sont :

Conspectus physiologicus de fontibus differentiarum relativarum ad scientias. Montpellier, 1777, in-4°.
Mémoires de chimie. Montpellier, 1781, in-8°.
Tableau analytique du cours de chimie fait à Montpellier. Montpellier, 1789, in-8°.
Élémens de chimie. Montpellier, 1790, 3 vol. in-8°.; troisième édition, Paris, 1796, in-4°.; quatrième édition, Paris, 1803, in-8°.
Traité des salpêtres et goudrons. Montpellier, 1796, in-8°.
Discours pour l'ouverture des cours de l'École de médecine. Montpellier, 1796, in-4°.
Tableau des principaux sels terreux et substances terreuses. Paris, 1798, in-8°.
Essai sur le blanchiment. Paris, 1801, in-8°.
La chimie appliquée aux arts. Paris, 1807, 4 vol. in-8°.
Ouvrage de la plus haute importance, et qui a mis le sceau à la réputation de l'auteur.
L'art du teinturier dégraisseur. Paris, 1808, in-8°.
L'art de faire les eaux-de-vie, suivi de l'art de faire les vinaigres simples et composés, par Parmentier. Paris, 1819, in-8°.
L'art de faire le vin. Paris, 1819, in-8°., nouvelle édition, avec fig.
De l'industrie française. Paris, 1819, 2 vol. in-8°.
Cet ouvrage extrêmement remarquable est en tout digne de l'auteur.

(T.)

CHAPUYS (Claude), né, au seizième siècle, dans la Franche-Comté, à Saint-Amour, mourut dans sa patrie, vers 1620, après y avoir exercé la chirurgie avec assez de succès. Il paraît avoir joui d'une certaine réputation, car il était fort lié avec Fabrice de Hilden. On n'a cependant de lui qu'un ouvrage extrêmement médiocre, et qui annonce peu de lumières, dont voici le titre :

Traité des cancers tant occultes qu'ulcérés. Lyon, 1607, in-12. (Z.)

CHARAS (Moïse), né en 1618, à Uzès, département du Gard, étudia la chimie à Orange, et exerça d'abord la pharmacie dans cette ville. Il vint de bonne heure à Paris, où il s'annonça avantageusement par un traité sur la thériaque : il exécuta même la composition de ce médicament devant des magistrats, des médecins de la cour et plusieurs membres de la Faculté. Ses travaux lui acquirent bientôt assez de réputation pour le faire nommer démonstrateur de chimie au jardin du roi, où il professa cette science avec distinction, pendant neuf ans. Mais son attachement pour la religion réformée lui fit quitter cet emploi : il prévint l'orage qui s'apprêtait à gronder par la révocation de l'édit de Nantes, et abandonna la France, en 1680, pour se retirer en Angleterre, où Charles II l'accueillit avec bonté. Pendant cinq ans qu'il demeura dans ce royaume, il étudia la médecine, et se fit recevoir docteur. Il

quitta ensuite l'Angleterre pour se rendre en Hollande, et pratiqua la médecine avec tant de succès à Amsterdam, que l'envoyé d'Espagne auprès des états généraux le sollicita de se rendre à Madrid, pour soigner le roi Charles II, dont la santé était chancelante depuis long-temps. Charas témoigna d'abord de la répugnance à entreprendre ce voyage, par les craintes que lui inspirait l'inquisition; mais, cédant enfin aux sollicitations de l'envoyé, il partit pour l'Espagne, où les soins qu'il donna au roi et la faveur dont il jouissait excitèrent si vivement la jalousie des médecins de la cour, qu'ils le dénoncèrent à l'inquisition pour avoir fait, sur les vipères, un travail qui avait détruit un préjugé des habitans de Tolède, qui, jusque là, victimes de leur crédulité, s'étaient exposés volontairement à la morsure de ces reptiles, parce qu'un archevêque leur avait assuré que, dans une étendue de douze lieues autour de Tolède, les vipères qui auraient une fois jeté leur venin en seraient privées pour toujours. Charas fut accusé d'avoir déclamé contre l'opinion du peuple, contre les anciennes traditions du pays, et surtout de professer la religion réformée. Il fut emprisonné et traité par ses juges avec tant de rigueur, qu'il eût été condamné à être brûlé vif, si, au bout de quatre mois, il n'eût abjuré le protestantisme : il était alors âgé de soixante-douze ans. Mis en liberté, il s'empressa de quitter l'Espagne, et revint en France. Sa conversion l'y fit accueillir avec joie, et Louis XIV, pour lui en témoigner sa satisfaction, agréa sa nomination dans l'Académie des sciences, en 1692. Charas mourut à Paris, le 17 janvier 1698, âgé de quatre-vingts ans. On a de lui :

Pharmacopée royale galénique et chimique. Paris, 1676, in-4°. - *Ibid.* 1682, 2 vol. in-8°. - Lyon, 1753, 1 vol. in-4°., ou 2 vol. in-12, édition augmentée par Lemonnier.

Cette pharmacopée fut traduite dans toutes les langues de l'Europe; et en chinois pour la commodité de l'empereur.

Traité de la thériaque. Paris, 1668, in-12.

Nouvelles expériences sur les vipères. Paris, 1669, in-8°.

C'est un ouvrage soigné pour le temps où il parut, et accompagné de belles gravures anatomiques. Il est suivi d'un poëme latin intitulé : *Echiosophium*.

La collection de l'Académie des sciences contient de Charas six Mémoires sur l'opium, sur la préparation de l'encre de la Chine, sur les vipères, etc. Le journal de Verdun, année 1776, contient la Relation de son voyage en Espagne.

Le recueil de tous les écrits de Charas a paru, en latin, à Genève, 1684, 3 tomes en 1 vol. in-4°. (DESCURET)

CHARICLÈS, médecin grec, florissait durant le premier siècle de l'ère chrétienne, et habitait Rome, où il jouissait d'une grande célébrité. Tacite raconte qu'un jour, après avoir tâté le pouls de Tibère, il assura positivement à Macron, que

l'empereur n'avait que deux jours à vivre. Mais, comme celui-ci vit que la prophétie pourrait fort bien ne pas s'accomplir, parce que Tibère semblait vouloir revenir d'une longue syncope dans laquelle il était tombé, il le fit étouffer sous le poids des couvertures. (z.)

CHARISIUS (Christophe-Louis), né, le 21 février 1692, à Kœnigsberg en Prusse, étudia pendant quelque temps la médecine, la quitta ensuite pour le droit, et finit par y revenir. Il prit le titre de docteur en 1715; fut nommé professeur extraordinaire en 1717; devint professeur ordinaire au bout de trois ans; obtint le titre de médecin du roi de Prusse en 1738; et mourut le 24 janvier 1741. On trouvera, dans l'Histoire de l'Université de Kœnigsberg, par Arnold, l'indication de quelques opuscules académiques qu'il a publiés.

Il ne faut pas le confondre avec Jean-Georges Charisius, médecin silésien, qui naquit, le 7 février 1648, à Schweidnitz, et mourut, le 2 avril 1717, dans cette ville, dont il était pensionné. On a aussi de lui trois ou quatre petits écrits fort insignifians, en langue allemande. (z.)

CHARLES (René), né au village de Preny-sur-Moselle, et mort en 1752, obtint, peu de temps après sa réception, la place d'inspecteur des eaux minérales de Bourbonne-les-Bains. Il fut ensuite nommé professeur à Besançon, et devint recteur de l'Université de cette ville, dans laquelle il termina sa carrière. Ses ouvrages, dont le nombre est assez considérable, sont intitulés :

Quæstiones medicæ circa thermas Borbonienses. Besançon, 1721, in-8°.

Quæstiones medicæ circà acidulas Bussanas. Besançon, 1738, in-8°.

Observations sur le cours de ventre et la dysenterie qui règnent dans quelques endroits de la Franche-Comté. Besançon, 1741, in-4°.

Observations sur les différentes espèces de fièvres, et principalement sur les fièvres putrides, malignes et épidémiques, et sur les pleurésies qui ont régné en Franche-Comté depuis quelques années. Besançon, 1743, in-12.

Observations sur la maladie contagieuse qui règne en Franche-Comté, parmi les bœufs et les vaches. Besançon, 1744, in-8°.

Quæstiones medicæ circà fontes medicatas Plumbariæ. Besançon, 1746, in-4°.

Dissertation sur les eaux de Bourbonne. Besançon, 1674, in-12.

Charles (*Claude*), né, à Paris, en 1576, devint professeur de chirurgie au Collége de France, et mourut en 1631. On ne connaît de lui que sa thèse intitulée :

An dysenteriæ utilis purgatio? Paris, 1606, in-4°.

Il conclut négativement. (o.)

CHARLETON (Gautier), dont la véritable orthographe du nom est *Charlton*, naquit, le 2 février 1619, à Shepton-Mallet, dans le comté de Sommerset, en Angleterre, où son

père, homme fort instruit, était recteur du Collége. A l'âge de seize aus, après avoir reçu sa première éducation dans la maison paternelle, il fut envoyé à Oxford, où il suivit assidûment les leçons de Jean Wilkins, depuis évêque de Chester. Ce fut sous cet illustre maître qu'il fit ce qu'on est dans l'usage d'appeler sa philosophie. Au sortir de ses classes, il embrassa la carrière médicale, et il mérita le bonnet de docteur en 1642. Lorsque Charles I vint faire sa résidence à Oxford, il le prit pour médecin ordinaire; mais Charleton, voyant le parti royal succomber, prit la résolution de se rendre à Londres, où il fut admis dans le Collége des médecins, et acquit bientôt une clientèle fort étendue. A l'époque de la restauration, il reprit son titre de médecin du roi. Sa réputation s'était étendue jusqu'en Italie, car l'Université de Padoue lui offrit, en 1678, une chaire de médecine pratique, qu'il accepta d'abord, mais que de nouvelles réflexions le décidèrent bientôt à refuser. Le Collége des médecins le chargea, en 1680 et 1683, de faire des leçons d'anatomie, et le choisit, en 1689, pour président, place dont il remplit les honorables fonctions pendant deux années. S'étant retiré à l'île de Jersey, il y termina sa carrière en 1707. Son plus grand mérite consiste à s'être montré l'un des plus chauds partisans de la circulation du sang. Il s'efforça, de tout son pouvoir, de dépouiller le foie du rôle important qu'on lui faisait jouer dans la théorie de l'hématose; mais, d'un autre côté, il établit la physiologie toute entière sur les bases d'une doctrine mécanique absolue. Outre plusieurs ouvrages de morale ou de philosophie, que nous omettons à dessein, et quelques traductions de Van Helmont et de Plutarque dont on pourra voir les titres dans Wood, il a écrit :

Spiritus Gorgonicus vi suâ saxiparâ exutus, sive de causis, signis et sanatione lithiaseos, diatriba. Leyde, 1650, in-12.

Ouvrage bizarre, dont le style, fort obscur, est encore défiguré par le jargon de Van Helmont et de la philosophie spagyrique. On n'y trouve que des hypothèses et des idées communes.

The durkness of atheism discovered by the light of nature. Londres, 1651, in-4°.

Physiologia epicuro-gassendo-charltoniana, or a fabric of natural seience upon the most antient hypothesis of atoms. Londres, 1654, in-fol.

OEconomia animalis, novis anatomicorum inventis, indeque desumptis modernorum medicorum hypothesibus physicis superstructa, et mechanicè explicata. Londres, 1658, in-12. - Amsterdam, 1659, in-12. - Leyde, 1678, in-12. - La Haye, 1681, in-12.

Pure compilation. Charleton était peu habile en anatomie, et il ne choisit pas toujours heureusement les faits qu'il emprunte aux autres.

Natural history of nutrition, life and volontary motion. containing all the discoveries of anatomits concerning the œconomy of human nature, methodically delivered in exercitations physico-anatomical. Londres, 1658, in-4°.

Exercitationes pathologicæ, in quibus morborum penè omnium natura,

generatio et causæ, ex novis anatomicorum inventis sedulò inquiruntur. Londres, 1661, in-4°.

Ouvrage qui annonce plus de lecture que de pratique et même de jugement.

Chorea Gigantum, or the most famous antiquities of great Britain, Stonehenge, restored to the Danes. Londres, 1663, in-4°.

Ouvrage écrit contre Jean Webb, et d'après des renseignemens fournis par Olaüs Wormius, dans lequel Charleton s'efforce de démontrer que les antiquités du royaume d'Angleterre, connues sous le nom de *danse des géans* ou *stone heng*, ne sont pas les débris d'un temple bâti par les Romains en l'honneur de Cœlus, comme l'avait prétendu Jones, mais que la construction, dont elles faisaient partie, fut l'ouvrage des Danois. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit.

Inquisitiones duæ anatomico-physicæ : prior de fulmine ; altera de proprietatibus cerebri humani. Londres, 1665, in-8°.

Onomasticon zoicon, plerorumque animalium differentias et nomina propria plurimis linguis exponens. Cui accedunt mantissa anatomica, et quædam de variis fossilium generibus. Londres, 1668, in-4°. – *Ibid.* 1671, in-4°. – *Ibid.* 1677, in-fol.

Manuel très-médiocre d'histoire naturelle.

De scorbuto liber singularis. Cui accessit epiphonema in medicastros. Londres, 1671, in-8°. – Leyde, 1672, in-12.

Exposition des symptômes du scorbut d'après Eugalenus, Willis et Sennert.

Natural history of passions. Londres, 1674, in-8°.

Enquiries into the human nature, in 6 anatomical prelections on the new theater of the royal college of physicians. Londres, 1680, in-4°.

Oratio anniversaria, habita in Theatro inclyti collegii medicorum Londinensis, 5 *augusti* 1680 *in commemorationem beneficiorum à doctore Harvey, aliisque præstitorum.* Londres, 1680, in-4°.

Three anatomical lectures on the motion of the blood through the heart and arteries, the organic structure of the heart, and the efficient cause of the heart's pulsation. Londres, 1683, in-4°.

Inquisitio physica de causis catameniorum et uteri rheumatismo, in quâ probatur sanguinen in animali fermentescere nunquam. Londres, 1685, in-8°.

Senilis sermocinatio, dit Haller en parlant de cet opuscule, qui renferme toutefois quelques bonnes idées. La théorie du flux menstruel, imaginée par Charleton, est presque ridicule. Il admet que le suc alimentaire, accumulé et altéré dans les vaisseaux utérins, s'en échappe à des époques fixes et régulières, lorsqu'il les a suffisamment distendus et irrités. (A.-J.-L. J.)

CHARMETTON (Jean-Baptiste), chirurgien de Lyon, y naquit en 1710, et y mourut le 27 janvier 1781. Ayant été reçu maître en chirurgie au Collége de cette ville en 1743, il devint chirurgien de l'hôpital général, professeur d'anatomie et associé de l'Académie de chirurgie, qui couronna deux de ses mémoires, intitulés :

Mémoire sur cette question : Déterminer ce que c'est que les remèdes dessiccatifs et les caustiques, expliquer leur manière d'agir, distinguer leurs différentes espèces, et marquer leur usage dans les maladies chirurgicales. Lyon, 1748, in-12.

Essai théorique et pratique sur les écrouelles. Avignon, 1752, in-12. Lyon, 1755, in-12. (Z.)

CHARMIS, né à Marseille, exerçait la médecine, à Rome, vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne. Nous ne savons de son histoire que ce qu'en dit Pline, qui nous apprend que ce médecin mit en grand honneur les bains froids, conseillés, avant lui, déjà par Musa et Euphorbe. Il eut l'art de captiver tellement la confiance des Romains, qu'il acquit une fortune considérable, et qu'on réclamait ses conseils des provinces les plus éloignées de l'empire. (z.)

CHARPENTIER (Jacques), médecin français de Clermont, près de Beauvais, professa pendant seize ans la philosophie dans le Collége de Bourgogne, à Paris. Au bout de ce laps de temps, il étudia la médecine, fut admis au doctorat dans le sein de la Faculté, et même élu doyen en 1568, dignité qu'on lui continua l'année suivante. Dès qu'il eut obtenu son diplôme, il fut nommé médecin du roi, et professeur de philosophie au Collége de France. Sectateur aveugle d'Aristote, il défendit l'aristotélisme, contre l'infortuné Pierre de la Ramée, avec un horrible acharnement qui a couvert sa mémoire de honte et d'infamie. Il mourut en 1574. On a de lui :

Descriptio universæ naturæ ex Aristotele. Paris, 1562, in-4°.
De methodo. Paris, 1564, in-4°.
Orationes contrà Ramum. Paris, 1566, in-8°.
Epistola in Alcinoum Platonicum. Paris, 1569, in-8°.
Orationes IV. Paris, 1569, in-8°.
Libri XIV, qui Aristotelis esse dicuntur, de secretiore parte divinæ sapientiæ secundum Ægyptios, ex versione Jac. Carpentarii. Paris, 1572, in-4°.
Comparatio Platonis cum Aristotele in universâ philosophiâ. Paris, 1573, in-4°. (A.-J.-L. J.)

CHARRIÈRE (Joseph de la), d'Annecy en Savoie, vint passer plusieurs années à Paris, pour s'y former dans la pratique de la médecine et surtout de la chirurgie. C'est là tout ce qu'on sait de son histoire. Nous avons dû cependant lui accorder une place ici, parce qu'il est l'auteur de deux compilations, dont une a joui d'une certaine faveur, quoiqu'elle en fût assez peu digne.

Traité des opérations de la chirurgie, avec plusieurs observations et une idée générale des plaies. Paris, 1690, in-12. - *Ibid.* 1692, in-12. - *Ibid.* 1693, in-8°. - Amsterdam, 1693, in-12. - Paris, 1706, in-12. - *Ibid.* 1716, in-12. - *Ibid.* 1721, in-8°. - *Ibid.* 1727, in-12. - Trad. en latin par Jean-Léonard Martini, Francfort, 1700, in-8°.; *Ibid.* 1715, in-8° - en anglais, Londres, 1709, in-8°. - en hollandais, Amsterdam, 1734, in-8°.
Les observations propres à l'auteur sont en bien petit nombre dans cet ouvrage, qui n'est qu'un précis fort abrégé de ce qu'on avait dit avant lui.

Anatomie nouvelle de l'homme et de ses dépendances. Paris, 1703, in-8°.
Copie presque littérale de Duverney, entremêlée de lambeaux arrachés à d'autres auteurs, particulièrement à Vieussens et à Lanzoni. (z.)

CHARTIER (Jean), frère du suivant, vint au monde, à Paris, en 1610, et prit le grade de docteur en 1634. Il fut nommé, dans la suite, médecin ordinaire du roi, et professeur au Collége de France. Ami de la chicane, il ralluma, au sein de la Faculté, le feu de la discorde, qui commençait à s'éteindre; mais son apologie de l'antimoine fut une source de désagrémens pour lui. Guy Patin, champion déclaré de la médecine galénique, l'attaqua de la manière la plus virulente, et parvint, en 1651, à le faire rayer du tableau de la Faculté, sur lequel son nom ne fut rétabli que deux ans après. Il mourut en 1662. On a de lui :

Ergò membrana το αισθητηριον. Paris, 1634, in-4°.
An melancholicis oculi nigri. Paris, 1634, in-4°.
Ergò simpliciter fractorum et luxatorum ossium curatio sola synthesis. Paris, 1637, in-4°.
La science du plomb sacré des sages ou de l'antimoine, où sont décrites ses rares et particulières vertus, puissances et qualités. Paris, 1651, in-4°. - Trad. en latin dans le tome VI du *Theatrum chimicum*.
Cet opuscule, qui n'offre d'intérêt aujourd'hui qu'à raison du scandale auquel il donna lieu, a été attribué, par les uns, à Davisson, et par les autres, à Philippe Chartier.
Chartier a traduit du grec en latin le Traité des fièvres de Palladius (Paris, 1646, in-4°.). (o.)

CHARTIER (Philippe), fils du suivant, naquit à Paris, en 1633, fut reçu docteur en 1656, obtint une chaire de professeur au Collége de France, devint médecin du roi, et mourut prématurément, le 25 août 1669. Nous de l'aurions point cité ici, s'il n'avait pas revendiqué le traité de son frère sur l'antimoine, dont il se vantait publiquement d'être l'auteur, quoique rien ne paraisse moins probable. On ne connaît de lui que des thèses :

Ergò oleum butyro salubrius. Paris, 1655, in-4°.
Ergò potest debilius pharmacum crebritate vel copiá vires supplere fortioris. Paris, 1656, in-4°.
Ergò ingeniosi ad risum et fletum proclives. Paris, 1657, in-4°. (o.)

CHARTIER (René), né, en 1572, à Vendôme même, suivant les uns, et à Montoire, petite ville de la même province, selon d'autres biographes, se fit remarquer de très-bonne heure par sa passion ardente pour l'étude. S'étant fait connaître avantageusement, non-seulement par le succès avec lequel il cultiva la philosophie, la littérature et la théologie, mais encore par la composition de quelques tragédies latines assez bien versifiées, il fut appelé à Angers pour y remplir une chaire de belles-lettres. Ce fut au milieu des occupations que lui imposait cette place, qu'il conçut et exécuta le dessein d'étudier la jurisprudence, les mathématiques et la médecine, auxquelles il continua de se livrer avec ardeur, tant à Bordeaux, qu'à

Bayonne, où il se rendit au sortir d'Angers, et où il enseigna la rhétorique. S'étant enfin décidé à embrasser la carrière médicale, il vint à Paris, suivit assidûment les cours de la Faculté, et fut reçu docteur en 1608. Au bout de deux ans, il obtint une chaire de pharmacie, et successivement ensuite il fut nommé médecin ordinaire du roi en 1613, et professeur de chirurgie au Collége de France en 1617. La place de médecin des Dames de France, qui lui avait été accordée en 1612, l'ayant obligé d'accompagner les princesses en Espagne, en Savoie et en Angleterre, lors de leur mariage avec les souverains de ces pays, il renonça aux fonctions pénibles de l'enseignement, et se livra tout entier à la pratique, dans laquelle il obtint des succès éclatans. Une attaque d'apoplexie mit fin à ses jours le 29 octobre 1654. Aucun ouvrage original n'est sorti de sa plume, mais peu d'éditeurs se sont fait un nom aussi célèbre que lui. Il eut, en effet, le courage d'entreprendre une édition complète des OEuvres d'Hippocrate et de Galien, qui lui coûta cent cinquante mille francs, et dont il ne put terminer la publication, parce qu'elle l'avait ruiné.

Ergò duo generationis nostræ primordia. Paris, 1608, in-4°.
Ergò fistularum et hæmorrhoidum exstirpandarum chirurgia κάτα τρόπα cæteris præstantior. Paris, 1625, in-4°.
Magni Hippocratis Coi et Claudii Galeni Pergameni universa quæ extant opera. Renatus Charterius...... plurima interpretatus, universa emendavit, instauravit, notavit, auxit, secundùm distinctas medicinæ partes in tredecim tomos digessit, et cunjunctim græcè et latinè primus edidit; astruxit et medicam synopsin, rerum his in operibus contentarum indicem. Paris, tomes I, II, III, IV, V, VI, VIII, XIII, 1639; VII, XII, 1649; IX, X, XI, 1679, in-fol.

Les tomes IX, X et XI ont été publiés par les soins de Blondel et de Lemoine, aux frais de Charles du Gard, gendre de Chartier. Cette édition d'Hippocrate et de Galien l'emporte sur toutes celles qui l'avaient précédée, Chartier ayant conféré le texte grec, non-seulement sur celles-ci, mais encore sur les manuscrits, et ayant restitué une foule de passages mutilés ou corrompus. Il a réuni, dans un même volume, ceux des ouvrages des deux médecins grecs, qui roulent sur les mêmes matières.

Chartier a donné, en outre, une édition du *Scholia ad Jacobi Hollerii librum de morbis internis*, de Louis Duret (Paris, 1611, in-4°.), et une de l'*Universa medicina* de Barthélemy Perdulcis (Paris, 1630, in-4°.).

Chartier (*Etienne*) a publié :
Anthologia potissimarum Hippocratis et Galeni sententiarum, quæ communem hominum victûs rationem spectare videntur. Paris, 1557, in-16.

Chartier (*Melchior*) est auteur d'un ouvrage intitulé :
Exercitationes in epilepsiam. Toulouse, 1617, in-12. (o.)

CHASTANET (Léonard), né, à Mussidan, le 24 novembre 1715, étudia la chirurgie dans le lieu de sa naissance, ainsi qu'à Bordeaux et à Paris. En 1738, il fut attaché à la chirurgie militaire, et, quelques années après, il prit le titre de maître à Lille. Nous ignorons l'époque de sa mort. Tout ce qu'il a

écrit tend à prouver la supériorité du lithotome du frère Côme sur les autres instrumens inventés pour l'opération de la cystotomie par l'appareil latéral.

Lettre à M. Cambon, premier chirurgien de la princesse Charlotte de Lorraine, pour servir de réfutation à une lettre de Vandergracht, chirurgien et lithotomiste pensionné par la ville de Lille. in-8°. (sans date, ni lieu d'impression).

Lettre sur la lithotomie pour prouver la supériorité du lithotome caché, pour l'opération de la taille, sur tous les autres instrumens. Londres (Paris), 1760, in-8°.

Chastanet a inséré aussi quelques articles, sur le même sujet, dans le Mercure de France, le Journal de médecine et le Journal des savans.

(O.)

CHASTEL (Honoré du), de Barbentane, auprès de Riez, en Provence, étudia pendant long-temps la médecine à Montpellier, où il fut admis au doctorat en 1544, et obtint le titre de régent la même année, promotion rapide qui lui suscita beaucoup d'envieux et d'ennemis. Ayant été appelé à la cour, auprès de la reine Catherine de Médicis, il chargea Laurent Joubert de remplir ses fonctions, et ouvrit ainsi à ce jeune médecin la carrière qu'il devait parcourir d'une manière si honorable. Lui-même fut successivement médecin de Henri II, de François II et de Charles IX. Il mourut au mois de novembre 1569, ne laissant qu'un discours intitulé :

Oratio quâ summo medico necessaria explicantur. Paris, 1555, in-8°.

(J.)

CHASTEL (Pierre du), né, à Gerstberg, dans la Flandre, le 7 mars 1585, fit ses humanités à Gand, à Mons et à Douai. Après les avoir terminées, il se rendit à Orléans, où il étudia la langue grecque, et fut, bientôt après, chargé de l'enseigner. Etant retourné en Belgique, l'Université de Louvain lui confia une chaire de langue grecque en 1609. Pendant qu'il remplissait cette place, il s'appliqua aussi à la médecine, et prit le bonnet de docteur en 1618. La mort termina sa laborieuse carrière le 23 février 1632. Si l'on en juge d'après ses ouvrages, il avait plus d'érudition que de jugement :

Convivium saturnale. Louvain, 1616, in-8°.

De Græcorum festis syntagma. Anvers, 1617, in-8°.

Vitæ illustrium medicorum qui toto orbe ad hæc usque tempora floruerunt. Anvers, 1618, in-8°.

Ces vies sont fort courtes, rangées par ordre alphabétique, et au nombre de cent quatre-vingts. L'ouvrage est rare, et cette seule circonstance le fait rechercher, car il est très-mauvais. C'est une des premières biographies médicales publiées dans les langues occidentales.

Laudatio funebris Alberti pii Belgarum principis. Louvain, 1622, in-4°.

De usu carnium libri quatuor. Anvers, 1626, in-8°.

(J.)

CHASTELAIN (Jean), natif d'Agde, fit ses études à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur en médecine en 1656. Il devint professeur en 1669, fut nommé doyen en 1694, et mourut en 1715. Astruc le juge fort singulièrement, et, de tout ce qu'il en dit, on peut conclure que c'était un homme assez superficiel et versatile dans ses opinions. Il se vantait d'avoir eu le mérite de soutenir, le premier, la circulation du sang dans l'école de Montpellier. Astruc rapporte cette particularité, sans qu'elle paraisse le surprendre, quelqu'étrange qu'elle doive sembler, suivant la remarque fort juste d'Eloy. On ne connaît de lui qu'un ouvrage extrêmement médiocre, ayant pour titre:

Traité des convulsions ou vapeurs hystériques. Paris, 1691, in-12.

(z.)

CHAULIAC (Guy de). *Voyez* Guy de Chauliac.

CHAUMETON (François-Pierre), né, le 20 septembre 1775, à Chouzé sur Loire, était fils d'un chirurgien qui, en mourant, ne lui laissa qu'un modique héritage. Après avoir fait de très-bonnes études, Chaumeton vint à Paris suivre, avec ardeur, les cours d'histoire naturelle et ceux des diverses branches de la médecine. Lorsque la loi l'appela sous les drapeaux de la patrie, Heurteloup, qui l'avait distingué parmi ses condisciples, le fit nommer chirurgien dans les hôpitaux militaires. Chaumeton ne possédait point cette philanthropique fermeté si nécessaire dans la pratique des opérations; incapable de supporter le spectacle de la douleur, il préféra la pharmacie qui, d'ailleurs, le ramenait à son goût favori pour les sciences physiques, les langues et la bibliographie; il fut mis au nombre des pharmaciens de l'hôpital d'instruction du Val-de-Grâce, lors de la fondation de cet établissement.

L'Italie, cette terre classique des beaux arts, qui fut jadis le séjour d'un peuple libre et puissant, offrira toujours un attrait irrésistible à l'ami des sciences. Elle possède un grand nombre de bibliothèques, et plusieurs universités qui ne sont pas entièrement déchues de leur ancienne splendeur. Chaumeton les visita; il connut tous les hommes de ce pays qui se consolent de l'asservissement de leur patrie par la culture des sciences. De retour en France, il mit en ordre les notes innombrables qu'il avait recueillies sur la bibliographie médicale; mais peu de temps après un incendie lui ravit ce précieux résultat de vingt ans de travaux et presque toute sa bibliothèque. Des études forcées, la mort d'une épouse qu'il adorait, celle de son excellente mère, et la perte du fruit de ses immenses recherches, développèrent en lui le germe d'une misanthropie à laquelle le disposaient une sensibilité profonde et une excessive irascibilité, qui formaient les principaux traits de son caractère.

Pour l'arracher au chagrin qui le minait, des amis sincères lui firent donner une place de médecin des armées en Hollande. Jusque-là Chaumeton avait négligé de prendre un titre qui devrait n'être l'apanage que du savoir; pour occuper l'emploi auquel l'amitié l'appelait, il alla prendre le bonnet de docteur, à Strasbourg, en 1805. Puis il parcourut, à la suite des armées françaises, la Hollande, la Prusse, la Pologne, l'Autriche et les provinces Illyriennes, étudiant avec soin la langue de chacune de ces contrées, et fouillant avec avidité dans les bibliothèques de toutes les villes où il passait.

Pendant son séjour en Zélande, il fut affecté d'une fièvre intermittente qui résista long-temps à tous les moyens curatifs dirigés contre elle. A Trieste, il se fit opérer par Cumano, habile chirurgien de cette ville, d'un volumineux cirsocèle qui lui causait d'horribles souffrances, et que d'abord il avait cherché à guérir en se passant lui-même deux sétons à travers le scrotum. On ne peut trop s'étonner de voir un homme, que l'idée d'assister à une opération révoltait, avoir l'héroïque fermeté d'en pratiquer deux fois une semblable sur lui-même. Le mauvais état de sa santé, des signes avant-coureurs d'une maladie de poitrine qui devait l'entraîner au tombeau, le déterminèrent à demander sa retraite. Depuis cette époque, il ne quitta plus guère Paris que pour faire quelques petits voyages qu'il croyait devoir améliorer son état habituel de souffrances.

Des articles dans le Magasin encyclopédique, dans la Bibliothèque médicale et dans les Annales de médecine politique de Kopp, avaient donné une idée du savoir de Chaumeton, mais surtout il était bien connu et fort redouté de ces écrivains sans talent qui étalent, sans pudeur, leurs ridicules prétentions à la gloire, lorsqu'il se chargea des articles de matière médicale et de bibliographie du Dictionaire des Sciences médicales, dont il ne devait pas voir la fin. Quelques années après, il entreprit la rédaction de la Flore médicale, dont le texte est de lui jusqu'à la lettre G. En même temps, placé au nombre des collaborateurs du Journal universel des sciences médicales, il inséra dans ce recueil des articles très-piquans sur la littérature médicale française, italienne, anglaise, allemande. Les traits, presque toujours justement appliqués, quoique souvent avec trop d'amertume, qu'il dirigea contre plusieurs de nos compatriotes et de nos voisins, lui firent de nombreux ennemis; on se plut à le peindre comme un ennemi de l'espèce humaine, comme un homme dont le caractère était aigri par la maladie. Vouloir plaire à tous les hommes est d'un fou ou d'un sot; n'avoir point d'ami est d'un malheureux ou d'un méchant; Chaumeton fut malheureux, et pourtant il eut des amis. Si, en effet, on doit avouer que les douleurs inouïes auxquelles il

était en proie, ont contribué à rendre sa critique plus mordante qu'elle n'aurait dû l'être quelquefois, s'il est vrai, comme il le disait lui-même, que de deux expressions également justes, il choisissait toujours de préférence la plus sévère, la plus caustique, la plus déchirante, qui pourrait nier que tous ses écrits sont empreints d'un ardent amour de la liberté, de l'indépendance et de la vérité? Quel Français pourrait oublier que plus d'une fois il sévit, avec courage, contre les adulateurs serviles des ennemis de sa patrie?

Cependant les progrès de la maladie qui le minait insensiblement, ne lui permettaient plus de méconnaître qu'il approchait du terme de sa carrière; cette persuasion ne l'empêchait point de continuer ses travaux avec la même opiniâtreté; une toux cruelle, des douleurs atroces vers l'épaule, prolongées le long du bras droit, et des accès de léthargie pouvaient seuls le déterminer à les interrompre. Après trois ans d'une longue agonie, après qu'il eut essayé sur lui tous les moyens les plus violens auxquels il ne résista que par la force de sa constitution, le 10 août 1819, il s'évanouit et cessa de vivre. Il avait alors quarante-cinq ans. Il avait demandé à être ouvert : on trouva un épanchement de sérosité au crâne et dans le péricarde, le cœur était volumineux, les plèvres adhérentes, les poumons tuberculeux, l'estomac et les intestins enflammés.

Chaumeton ne doit pas être mis au nombre des médecins qui se sont distingués dans la pratique de l'art de guérir; il croyait même très-peu au pouvoir de la médecine, parce qu'il avait vu peu de malades, et parce que lui-même était affecté d'une maladie incurable. Il eut une vaste érudition; son style était pur, et parfois élégant; il a rendu un grand service en donnant parmi nous l'exemple d'une critique sévère. Avant lui, peu de médecins avaient osé juger, avec une salutaire franchise, les innombrables productions dont la littérature médicale s'appauvrit chaque année. Avant que Chaumeton eût donné cette heureuse impulsion, les journaux de médecine étaient souillés d'éloges dictés ou même rédigés par les auteurs eux-mêmes; chaque mois était renouvelé le scandale que certains journaux politiques renouvellent encore chaque jour. Depuis la mort de Chaumeton, on a cherché souvent à imiter son allure toujours franche et quelquefois un peu rude. Quelques-uns ont cru marcher sur ses traces en prodiguant l'injure; c'était son savoir, son impartialité, sa haine de toute dépendance, sa loyauté et son désintéressement qu'il fallait imiter. Tâchons d'oublier que le fiel d'une haine que sa mort ne put éteindre, a été versé sur sa tombe par des hommes dont il avait impitoyablement signalé la nullité.

Il a laissé peu d'ouvrages, et, comme on l'a fort bien dit, aucun d'eux ne peut donner une juste idée de ses connaissances. Les docteurs Virey et Jourdan ont écrit sa vie, l'un dans le *Journal universel des sciences médicales*, tome XVI, page 3, et l'autre dans le *Journal complémentaire du Dictionaire des sciences médicales*, tome V, page 91.

Essai médical sur les sympathies. Paris, 1803, in-8°.

Cet opuscule, que Chaumeton dédia aux mânes de son *épouse chérie*, n'est pas sans taches sous le rapport de la doctrine, mais il ne faut pas oublier à quelle époque il fut composé; on y voit d'ailleurs que l'auteur avait pressenti l'importance de l'étude des sympathies. Une érudition choisie et beaucoup de clarté caractérisent cette légère production sur la physiologie, seule partie de la médecine que Chaumeton ait cultivée avec plaisir. Déjà l'on y voit percer la couleur de ses opinions en matière de dogmes. A propos des fonctions de l'encéphale, il se dit:

Est-ce là ce rayon de l'essence suprême
Que l'on nous peint si lumineux?
Est-ce là cet esprit survivant à lui-même?

Essai d'entomologie médicale. Strasbourg, 1805, in-8°.

Parmi les articles qu'il a insérés dans divers recueils, les plus remarquables sont les suivans:

Bibliographie médicale,
dans le Journal universel des sciences médicales, tomes I, II, III et IV.

C'est principalement dans ces articles qu'il déploya toute la causticité de son esprit: chacun d'eux lui a valu plusieurs ennemis.

Notice sur l'état de la médecine en Italie,
dans le Journal universel des sciences médicales, tomes I, XII et XIII.

Notice biographique sur Th. Denman,
dans le même recueil, tome I.

Notice biographique sur Menuret,
dans le même recueil, tome I.

Notice biographique sur Jean-Théophile Walter,
dans le Journal complémentaire du Dictionaire des sciences médicales, tome I.

Notice biographique sur Benjamin Rush,
dans le même recueil, tome I. (s.)

CHAUMETTE (Antoine), né à Vergesac, dans le Velay, étudia la médecine d'abord à Montpellier, sous Rondelet et Saporta, puis à Paris, sous Sylvius; cependant il se décida pour la carrière de la chirurgie, qu'il alla exercer dans sa ville natale. Une pratique fort étendue le mit à portée de recueillir un grand nombre d'observations, dont il confia la rédaction à Fontanus. Cependant l'ouvrage qu'il a publié sous son nom, et qui a eu beaucoup de succès, ne contient presque rien qui lui appartienne en propre. C'est un précis écrit, à la vérité, avec beaucoup d'ordre et de clarté de ce qu'il avait trouvé de meilleur dans les livres imprimés avant lui sur l'art chirurgical. Quoiqu'il ne cite nulle part Ambroise Paré, il paraît avoir connu les œuvres de cet illustre chirurgien, car il parle de l'application de la ligature dans le cas d'une hémorragie causée par la section des tumeurs hémorroïdaires.

Enchiridion chirurgicum externorum morborum remedia, tum universalia, tum particularia, brevissimè complectens : quibus morbi venerei curandi methodus probatissima accedit. Paris, 1560, in-8°. - *Ibid.* 1563, in-8 . - *Ibid.* 1564, in-8 . - *Ibid.* 1567, in-8°. - Lyon, 1568, in-8°. - *Ibid.* 1570, in-12. - *Ibid.* 1588, in-12. - *Ibid.* 1627, in-8°. - Padoue, 1593, in-4°. - *Ibid.* 1594, in-8°. - Orléans, 1621, in-8°. - *Ibid.* 1626, in-8°. *Ibid.* 1636, in-8°. - Genève, 1627, in-8°. - *Ibid.* 1644, in-8°. - *Ibid.* 1659, in-8°. - Bâle, 1620, in-8°. - *Ibid.* 1621, in-8°. - *Ibid.* 1627, in-8°. - *Ibid.* 1634, in-8°. - Trad. en allemand, 1644, in-8°.; *Ibid.* 1659, in-8°. - en français, Lyon, 1571, in-12; *Ibid.* 1600, in-12. - en hollandais par Gisbert Ports, Amsterdam, 1641, in-8°. - en italien, Venise, 1605, in-8°.

(z.)

CHAUSSIER (François), professeur à la Faculté de médecine de Paris, médecin en chef à l'hospice de la Maternité, ne doit pas être confondu avec deux médecins du même nom et de la même famille qui ont habité Dijon presqu'en même temps : *Denis* Chaussier, doyen du Collége des médecins de cette ville, dont on trouve quelques Mémoires et Observations dans les volumes de l'Académie de Dijon, et *Bernard* Chaussier qui, par la suite, embrassa l'état ecclésiastique, et fut curé de Francheville.

Depuis quelques années on avait établi, à Dijon, une école de dessin et de peinture, et l'Académie de cette ville faisait chaque année des cours publics de botanique, de chimie, de matière médicale et même d'astronomie. Les élus généraux des Etats de Bourgogne avaient aussi nommé un professeur d'accouchemens en faveur des sages-femmes; mais on avait oublié de comprendre l'anatomie dans cet enseignement public. M. Chaussier, qui avait fait une étude spéciale de cette science, s'occupa de remplir cette lacune; il fit d'abord chaque année, et à ses frais, des cours publics d'anatomie et de physiologie qui furent suivis avec le plus grand empressement. Peu après, les élus généraux de la province, convaincus de l'avantage et de l'utilité de ces cours, le nommèrent professeur public d'anatomie, et attachèrent à cette place des appointemens honorables. Dès-lors, la réputation de M. Chaussier s'aggrandit, et successivement il fut nommé associé pensionnaire de l'Académie, secrétaire perpétuel de cette compagnie savante, et l'un des professeurs de chimie et de matière médicale.

Entièrement occupé de la pratique de la médecine et des soins de l'enseignement public, ami de MM. Maret, Durande, Enaux, et Guyton de Morveau, dont il partageait souvent les travaux, M. Chaussier jouissait, à Dijon, de la confiance générale et de la considération la plus grande, lorsqu'en juillet 1794, il fut appelé, à Paris, par le gouvernement pour s'occuper, avec Fourcroy, des moyens de rétablir l'enseignement de l'art de guérir, et de présenter un plan d'organisation qui pût s'adapter aux circonstances actuelles. L'expérience, l'observa-



CHAUSSIER.

Ambroise Tardieu Direxit.

tion du passé avait fait sentir combien il importait, pour le bien de l'humanité et les progrès de l'art, de réunir, dans un seul et même enseignement, les branches de la médecine qui, jusqu'à ce jour, avaient été séparées sous des titres différens; et comme à cette époque on comprenait, sous le nom générique d'officiers de santé, les médecins, les chirurgiens et même les apothicaires, il fut convenu que l'on donnerait le nom d'Ecole de Santé à l'établissement que l'on se proposait de former.

D'après ces bases premières, M. Chaussier rédigea le rapport et le projet de décret qui devaient être présentés à la Convention nationale, et après en avoir discuté tous les articles avec les membres de la commission de l'instruction publique, il remit son travail à Fourcroy, et retourna aussitôt à Dijon pour y reprendre ses occupations habituelles, et y faire les cours publics dont il était chargé.

Ici nous devons nous arrêter un instant pour faire une remarque qui a généralement échappé, mais qui mérite une attention particulière, par rapport à ses suites et aux conséquences que l'on en a tirées.

Dans le rapport et le projet de décret qui furent imprimés et lus à la tribune de la Convention, le 7 frimaire an III (27 novembre 1794), on proposa seulement *l'établissement d'une Ecole centrale de santé à Paris.* Mais en même temps on attacha à chacune des chaires un professeur et un adjoint, ce qui semble d'abord une superfluité et un double emploi; mais en faisant cette proposition, l'auteur du projet était bien persuadé qu'il serait nécessaire d'établir par la suite et en plusieurs endroits de pareilles écoles, et, comme il importe que l'enseignement de la médecine repose partout sur les mêmes bases, qu'il soit partout uniforme, il avait pensé, qu'après un certain temps, on pourrait détacher de l'Ecole centrale un certain nombre de professeurs et d'adjoints qui iraient former ailleurs un nouvel établissement correspondant à l'Ecole centrale, et fondé sur les mêmes principes. Mais Fourcroy, qui avait peu assisté aux discussions qui avaient eu lieu au comité d'instruction publique, n'avait point saisi l'objet, et lorsqu'il lut le rapport à la Convention, plusieurs des membres, en applaudissant aux vues générales proposées, observèrent qu'une seule Ecole à Paris ne suffisait pas, et réclamèrent pour qu'on en formât de semblables à Strasbourg et à Montpellier; aussitôt, et sans autre explication, Fourcroy modifia le premier projet, et le 14 frimaire (4 décembre), sept jours après la première lecture, il présenta et fit imprimer le même projet, auquel il avait fait quelques légers changemens et ajouté des Ecoles à Montpellier et à Strasbourg, mais toujours en conservant des adjoints

à chaque professeur : ainsi le premier projet fut détourné de son véritable objet.

Sans doute, lorsque les Ecoles étaient bornées à l'enseignement, il suffisait d'attacher à chaque chaire un professeur et un adjoint; mais aujourd'hui que les écoles sont chargées de l'examen et de la réception, il serait avantageux et même nécessaire qu'à chaque chaire il y eût au moins quatre à cinq adjoints qui pourraient suppléer le professeur en cas d'absence ou de maladie, et participer aux examens et réceptions. Il est aisé de voir tous les avantages qui résulteraient de cette institution; un plus grand nombre d'hommes distingués par leur savoir et leur expérience, participeraient à l'enseignement, et la multiplicité des places d'adjoints exciterait une puissante émulation qui tournerait au profit de la science.

Appelé de nouveau à Paris par le comité d'instruction publique, pour remplir une place dans la nouvelle Ecole qui venait d'être décrétée, M. Chaussier employa, dans son cours d'anatomie, la nouvelle nomenclature qu'il suivait depuis plusieurs années à Dijon, et, dans son cours de physiologie, il fit connaître la marche et les principes qu'il avait établis. Peu après son retour à Paris, il fut en même temps nommé, à l'Ecole polytechnique, professeur d'un des cours de chimie et médecin de cette Ecole, fonctions qu'il a remplies jusqu'en 1815, époque où sa place fut donnée à un autre.

Les cours de physiologie que M. Chaussier a faits à l'Ecole de médecine de Paris; ses écrits sur cette science, les divers rapports et consultations de médecine légale qu'il a publiés, l'ont placé au premier rang parmi les savans qui cultivent avec honneur ces deux parties de la science de l'homme. On lui doit, en grande partie, l'heureuse impulsion qui a porté la physiologie au degré de perfectionnement où nous la voyons aujourd'hui. C'est en marchant dans la voie qu'il a tracée, que le plus grand nombre des physiologistes de nos jours sont arrivés à la réputation dont ils jouissent.

M. Chaussier n'est pas moins habile praticien que savant professeur; ses vues sont aussi étendues que profondes; au talent de bien saisir les indicatious, il joint celui de choisir, avec une grande sagacité, les moyens susceptibles de les remplir. Mais on lui reproche, avec raison, de n'avoir publié aucun ouvrage de longue haleine; il n'est personne, parmi nous, qui ne sache quelles importantes productions il conserve en portefeuille; depuis long-temps on attend de lui un traité de physiologie et un traité de médecine légale : ce dernier est imprimé, mais il se refuse à le laisser paraître, malgré les sollicitations de tous ses amis et la vive impatience du public. S'il a des ennemis, il ne peut rien faire qui leur soit plus agréable.

Mémoire sur l'air inflammable, dans le Journal de physique de 1777.

Mémoire sur le borate de mercure, dans le Journal de physique de 1777.

Mémoire sur les moyens propres à déterminer la respiration des enfans naissans, dans les Mémoires de la Société royale de médecine de 1781.

Mémoire sur les vaisseaux omphalo-mésentériques, dans les Mémoires de l'Académie de Dijon de 1782.

Mémoire sur l'acide du ver à soie, dans les Mémoires de l'Académie de Dijon de 1783.

Mémoire sur la structure et les usages des épiploons, dans les Mémoires de l'Académie de Dijon de 1784.

Observations sur les procédés employés pour faire périr la chrysalide du ver à soie, dans les Mémoires de l'Académie de Dijon de 1784.

Observation sur une cataracte compliquée, dans les Mémoires de l'Académie de Dijon de 1784.

Méthode de traiter les morsures des animaux enragés et de la vipère, suivie d'un précis sur la pustule maligne. Dijon, 1785, in-12.

Observations sur la manière de transplanter les mûriers blancs; instruction sur la manière de semer la graine de mûrier, imprimées par ordre de MM. les élus généraux des états de Bourgogne. Dijon, 1786, in-8°.

Opuscules de médecine légale. Dijon, 1789-1790, in-8°.

Exposition sommaire des muscles, suivant la classification et la nomenclature méthodique adoptées au cours d'anatomie de Dijon. Dijon, 1789, in-8°. - Paris, an V (1797), in-4°.

Mémoire sur quelques abus dans la constitution des corps ou colléges de chirurgie. Dijon, 1789, in-8°.

Mémoire chirurgico-légal sur un point important de la jurisprudence criminelle. Dijon, 1790, in-8°.

Observations sur quelques abus dans le service des officiers de santé militaires, aux régimens et aux hôpitaux militaires. Dijon, 1790, in-8°.

Instruction sur l'usage des remèdes que le département de la Côte-d'Or envoie dans les campagnes. Dijon, 1792, in-8°.

Cet opuscule porte les noms de *Frank* Chaussier. A cette époque, où plusieurs personnes changeaient leurs prénoms, l'auteur ne fit subir au sien qu'une légère modification; jamais il n'a pris l'odieux prénom que ses ennemis l'ont accusé d'avoir porté.

Tables synoptiques : 1°. de la zoonomie, ou plan général des cours d'anatomie et de zoologie; 2°. du squelette; 3°. des muscles (réimpression de l'exposition sommaire des muscles); 4°. des artères; 5°. des veines; 6°. des lymphatiques; 7°. des nerfs; 8°. du nerf trisplanchnique; 9°. des humeurs ou fluides animaux; 10°. des solides organiques; 11°. de la force vitale; 12°. de la séméiotique de la santé et de la maladie; 13°. des fonctions; 14°. de la digestion; 15°. des mesures relatives à l'accouchement; 16°. de l'accouchement; 17°. des méthodes nosologiques; 18°. de la neuralgie; 19°. des hernies.

Ces tables, publiées depuis 1789 jusqu'en 1811, ont été, pour la plupart, réimprimées jusqu'à trois fois; elles offrent une nomenclature anatomique qu'il est fâcheux qu'on n'ait point adoptée, sauf quelques modifications, et des vues physiologiques auxquelles on a peu ajouté plus récemment. M. Chaussier a fait paraître aussi les tables suivantes:

Tables synoptiques : 1°. des blessures; 2°. de l'ouverture des cadavres; 3°. des phénomènes cadavériques.

Toutes ces tables, où règnent une admirable méthode et une clarté parfaite, font vivement regretter que l'auteur persiste à ne point publier

ses traités de physiologie et de médecine légale si souvent annoncés et si vainement attendus.

Discours prononcés aux séances publiques de la Maternité. Paris, 1805, 1806 et 1807, in-8°

Exposition sommaire de la structure et des différentes parties de l'encéphale ou cerveau. Paris, 1807, in-8°. avec 6 planches.

Cette excellente monographie, imprimée en 1800, ne parut que sept ans après. L'auteur y a déployé les connaissances anatomiques les plus exactes et une érudition aussi saine qu'étendue.

Recueil des programmes des opérations chimiques et pharmaceutiques qui ont été exécutés aux jurys médicaux de 1809 à 1810, 11 cahiers. in-4°.

Ce recueil renferme plusieurs formules de médicamens propres à l'auteur et qui ont été généralemet adoptées, des observations importantes sur l'usage et l'action de différentes préparations, des instructions sur les poids médicinaux, une nomenclature nouvelle des préparations pharmaceutiques, etc.

Consultations médico-légales sur une accusation d'empoisonnement par le sublimé corrosif, suivies d'une notice sur la manière de reconnaître l'existence de ce poison. Paris, 1811, in-8°.

Recueil anatomique à l'usage des jeunes gens qui se destinent à l'étude de la chirurgie, de la médecine, de la peinture et de la sculpture. Paris, 1820, in-4°. avec figures.

Outre ces différens ouvrages, on trouve plusieurs articles de M. Chaussier dans l'Encyclopédie, dans les premiers volumes de la Chimie publiée par Guyton de Morveau et Fourcroy; divers Mémoires et Observations imprimés dans le Journal de médecine, dans celui de l'Ecole polytechnique et dans les Bulletins de la Faculté, entr'autres *sur le gaz hydrogène sulfuré; sur un nouveau genre de sel sulfuré; sur le prussiate de mercure; sur la structure de l'utérus; sur les vices de conformation de naissance*, etc. Divers points de la doctrine de M. Chaussier, sur la pathologie ou la médecine légale, ont été développés dans un grand nombre de thèses et notamment dans les suivantes:

Dissertation sur les avantages de la paracentèse, pratiquée dès le commencement de l'hydropisie abdominale. Paris, an XI, in-8°. (soutenue par S Lassis).

La paracentèse, dans le cas d'ascite primitive, est-elle le moyen sur lequel la médecine puisse le plus compter? Paris, 1804, in-4°. (soutenue par C. Ganderax).

Considérations médico-légales sur l'infanticide; sur la manière de procéder à l'ouverture des cadavres, spécialement dans les cas de visites judiciaires; sur les érosions et perforations spontanées de l'estomac; sur l'ecchymose, la sugillation, la contusion, la meurtrissure. Paris, 1810, in-8°. (soutenues antérieurement à cette époque, par Lecieux, Renard, Laisné et Rieux). (s.)

CHEMNITZ (Jean), médecin allemand, né, à Brunswick, en 1610, fit ses études à Léipzick et à Iéna, parcourut ensuite les pays étrangers, s'arrêta pendant quelque temps à Padoue et à Oxford, prit le titre de docteur à Padoue, et revint pratiquer l'art de guérir dans sa ville natale, où il mourut le 30 janvier 1651. On ne connaît de lui qu'un ouvrage posthume, orné de sept planches qui représentent huit plantes assez rares. Cet ouvrage a pour titre:

Index plantarum circà Bronswigam nascentium, cum appendice iconum. Bronswick, 1652, in-4°. (o.)

CHEMNITZ (Jean-Jérôme), savant ecclésiastique et naturaliste allemand, vint au monde, à Magdebourg, le 10 octobre 1730, et mourut, le 12 octobre 1800, à Copenhague, où il était aumônier de la garnison allemande. Parmi ses ouvrages dont la plupart roulent sur des matières théologiques, et sont par conséquent étrangers à notre sujet, nous citerons les suivans qui ont rapport à l'histoire naturelle, et qui sont remarquables en ce qu'ils ont beaucoup contribué aux progrès de cette belle science.

Kleine Beytraege zur Testaceotheologie, oder zur Erkenntniss Gottes aus den Conchylien. Nuremberg, 1760, in-4°.

Neues systematisches Conchylienkabinet, geordnet und beschrieben von D. Friedrich Heinrich Martini, und unter dessen Aufsicht nach der Natur gezeichnet und init lebendigen Furben erleuchtet. Nuremberg, 1769-1796, 11 vol. in-4°.

Les trois premiers volumes de ce bel et important ouvrage ont été publiés par Martini, que la mort empêcha de continner. Ils parurent de 1769 à 1777. Chemnitz publia les suivans, IV 1779, V 1781, VI, 1782, VII, 1783, VIII, 1785, IX, 1786, X, 1788, XI, 1796 La mort ne lui permit pas de mettre au jour le douzième, qui devait terminer son travail.

Von einem Geschlechte vielschaalichter Konchylien mit sichtbaren Gelenken, welche beym Linné Chitons heissen. Nuremberg, 1784, in-4°.

Il a donné, en outre, un grand nombre de Mémoires sur différens points de la conchyliologie dans les *Beschaefligungen Naturforschender Freunde zu Berlin*, et dans le *Naturforscher*. On lui doit aussi des Notes tirées des meilleurs ouvrages sur les coquilles, dont il a enrichi la traduction allemande du Cabinet des raretés d'Amboine de Georges-Ebérhard Rumph, faite par Philippe-Louis-Statius Mueller, et publiée à Vienne (1766, in-fol., avec 33 planches). (A.-J.-L. J.)

CHERLER (Jean-Henri), médecin de Bâle, fit ses études dans l'Université de cette ville, où il fut admis aux honneurs du doctorat. Jean Bauhin le prit en amitié, et lui fit épouser sa fille. Cherler répondit aux espérances qu'avait conçues de lui son beau-père. Il se livra sans relâche à la recherche des plantes, et contribua puissamment à la rédaction de l'*Historia plantarum universalis*, qui ne parut qu'après la mort des deux auteurs. Le genre *Cherleria*, consacré à sa mémoire par Haller, a été adopté par Linné et par tous les botanistes. On n'a de lui qu'une esquisse du grand travail de son beau-père, qui a paru sous ce titre :

Prodromus historiæ plantarum generalis absolutissimæ. Yverdun, 1619, in-4°. (o.)

CHESNE (Joseph du), généralement connu sous le nom de *Quercetanus*, que quelques écrivains, peu instruits, traduisent par celui de *Quercétan*, était du comté d'Armagnac, où il naquit vers l'an 1544. Il fit un long séjour en Allemagne, et s'y appliqua d'une manière spéciale à l'étude de la chimie. Après avoir pris le bonnet doctoral, à Bâle, en 1573, il alla passer quelque temps à Genève. Cette ville lui accorda le droit de bourgeoisie, et le chargea de diverses missions diplomati-

ques, dont il s'acquitta avec zèle. En 1593, il vint à Paris, et obtint la place de médecin ordinaire de Henri IV, à la faveur de laquelle il acquit bientôt une clientèle fort étendue, et une réputation qui alla toujours en croissant jusqu'à sa mort arrivée en 1609. Sa carrière fut très-orageuse en France, où il n'épagna rien pour renverser la médecine galénique et introduire l'usage des préparations chimiques. Cette entreprise révolta la Faculté de Paris, à laquelle il parvint à se rendre si odieux que, long-temps encore après sa mort, Guy Patin n'avait pu calmer son ressentiment contre lui. Mais l'opposition ne le rebuta point; il fut louable sans doute de ne pas s'en laisser imposer par la routine et l'autorité des grands noms, cependant il eut le tort impardonnable de sortir souvent des bornes de la modération, et de rendre avec libéralité les injures dont on l'accablait de toutes parts. Il ne réussit pas à introduire les doctrines de Paracelse, qu'il avait embrassées, mais il sut en tirer un grand profit pour sa fortune, et il contribua du moins à ébranler le vieux colosse de l'humorisme. Ses ouvrages sont d'ailleurs remplis de rêveries et d'absurdités. Il croyait au pouvoir des signatures, et à la pierre philosophale. Ce fut lui qui, le premier, imagina la fable ridicule de la palingénésie. L'acide urique lui était connu, et peut-être même avait-il déjà entrevu l'existence du phosphore dans l'urine. Ses ouvrages sont :

Ad Jacobum Aubert de ortu et causis metallorum contrà chimicam explicationem, brevis responsio. Lyon, 1575, in-8°. - *Ibid.* 1600, in-8°.

Inséré aussi dans le tome II du *Theatrum chymicum*.

L'antidotaire spagyrique, pour préparer et conserver les médicamens. Lyon, 1576, in-8°.

Sclopetarius sive de curandis vulneribus, quæ sclopetorum et similium tormentorum ictibus accipiuntur. Lyon, 1576, in-8°. - *Ibid.* 1600, in-8°. - Trad. en français, Lyon, 1576, in-8°.

Ouvrage dans lequel tout est également mauvais, théorie et pratique. Du Chesne attribue les accidens des plaies d'armes à feu à la brûlure du trajet de la blessure par le projectile qu'a lancé la poudre à canon.

La morocosmie, ou de la folie, vanité et inconstance du monde, en cent octonaires, avec deux chants doriques de l'amour céleste et du souverain bien. Lyon, 1583, in-4°.

Poème en cent huitains ou octaves.

L'ombre de Garnier Stauffacher, tragicomédie sur l'alliance perpétuelle entre Zurich, Berne et Genève. Lyon, 1583, in 4°.

Le grand miroir du monde. Lyon, 1587, in-4°. - *Ibid.* 1593, avec un commentaire de Simon Goulard.

Poème en cinq livres sur les opinions religieuses qui ont régné avant Jésus-Christ.

Opera medica varia. Lyon, 1600, in-8°. - Leipzick, 1614, in-8°.

Diætetícon polyhistoricum. Leipzick, 1601, in-8°. - Paris, 1606, in-8°. - *Ibid.* 1608, in-8°. - *Ibid.* 1615, in-8°. - Leipzick, 1607, in-8°. - *Ibid.* 1615, in-8°. - Genève, 1607. - *Ibid.* 1626. - Trad. en français, Paris, 1606, in-8°. - Saint-Omer, 1608, in-8°. - Paris, 1620, in-8°. - Saint-Omer, 1618, in-8°. - Lyon, 1692, in-12. - en allemand par Jean-Adolphe Ringelstein, Strasbourg, 1692, in-12.



WILLIAM CHESELDEN.

De priscorum philosophorum veræ medicinæ materiâ, præparationis modo, atque in curandis morbis præstantiâ. Accedunt consilia medica quatuor, de arthritide, nephritide, lue venereâ, morbo complicato. Genève, 1603, in-8°. - *Ibid.* 1609, in-8°. - Léipzick, 1613, in-8°. — Les quatre *Consilia* ont été traduits en français sous ce titre : *Conseils de médecine et la médecine balsamique des anciens* (Paris, 1626, in-12).

Ad veritatem hermeticæ medicinæ ex Hippocratis, veterum decretis, adversus cujusdem anonymi phantasmata, responsio. Paris, 1603, in-8°. -*Ibid.* 1604, in-8°. - Francfort, 1605, in-8°.

Ad brevem Riolani excursum brevis incursio. Marbourg, 1605, in-8°.

Tetras gravissimorum totius capitis affectuum Marbourg, 1606, in-8°. -*Ibid.* 1608, in-8°. - *Ibid.* 1609, in-8°. - *Ibid* 1617 in-8°. - Trad. en français, Paris, 1625, in-8°. - en allemand, Strasbourg, 1634, in-4°.

Pharmacopœa dogmaticorum restituta, pretiosis selectisque hermeticorum flosculis illustrata. Léipzick, 1607, in-8° - Paris, 1607, in-4°. - Giessen, 1607, in-4°. - Francfort, 1607, in-4°. - Paris. 1613, in-4°. - Venise, 1614, in-4°. - Genève, 1620; in-4°. - *Ibid.* 1628, in-4°. - Hanau, 1631, in-4°. - Trad. en allemand, Strasbourg, 1625. - en italien, 1646; in-4°. - en français, Rouen, 1639, in-8°. - Lyon. 1648, in-8°.

Pestis alexicacus, luis pestiferæ fuga auxiliaribus selectorum utriusque medicinæ remediorum copiis procurata. Paris, 1608, in-4°. - Léipzick, 1609, in-8°. - *Ibid.* 1615. in-8°. - Paris, 1624, in-4°. - Trad. en français, Paris, 1608, in-8°.; *Ibid.* 1631, in-8°.

Recueil des plus rares secrets touchant la médecine métallique et minérale. Paris, 1641, in-8°. - *Ibid.* 1648, in-8°.

Les œuvres de Du Chesne ont été réunies plusieurs fois : Francfort, 1602, in-8°. - Lyon, 1600, in-8°. - Francfort, 1612, in-8°. - Léipzick, 1614, in-8°. - Trad. en allemand, Strasbourg, 1631, in-8°. L'édition la plus complète porte le titre de :

Quercetanus redivivus. Francfort, 3 vol. in-4°. (J.)

CHESELDEN (Guillaume) naquit, en 1688, à Sowerby, dans le comté de Leicester. Elève de Cowper, pour l'anatomie, et de Fern, pour la chirurgie, qu'il étudia à l'hôpital Saint-Thomas de Londres, il acquit une telle réputation, que la reine le nomma chirurgien de ce même hôpital, et le choisit pour être son premier chirurgien. Il était membre de la Société royale de Londres, et venait d'être nommé associé de l'Academie royale de chirurgie de Paris, lorsqu'il prit séance dans cette dernière en 1732; le 16 septembre, époque à laquelle il fit un voyage en France. Trois mois après une attaque de paralysie, il lui en survint une d'apoplexie, dont il mourut, le 12 avril 1752, âgé de soixante-quatre ans. Cheselden fut un des chirurgiens les plus distingués du temps où il vécut, et peut-être le plus remarquable de tous ceux que l'Angleterre a produits jusqu'à nos jours; il a attaché son nom de la manière la plus honorable à l'opération de la cataracte et à celle de la taille. On a de lui :

The anatomy of human body. Londres, 1713, in-8°. - *Ibid.* 1722, in-8°, *Ibid.* 1726, in-8°. - *Ibid.* 1732, in-8°. - *Ibid.* 1741, in 8°. - *Ibid* 1750, in-8°. - *Ibid.* 1752, in-8°.

L'édition de 1741 est préférable à toutes les autres, parce qu'elle est

plus complète, enrichie d'une névrologie et d'une description des vaisseaux lactés d'Alexandre Monro, et parce que les planches en ont été plus heureusement tirées.

Treatise on the high operation of the stone. Londres, 1723, in-8°. - Trad. en français par Noguez, Paris, 1724, in-12.

Osteographia or anatomy of bones. Londres, 1733, in-fol.

Cheselden a inséré, dans les Transactions philosophiques, n°. 402, la relation de l'opération au moyen de laquelle il rendit la vue à un aveuglené. Dans les mêmes Transactions, n°. 478, il rapporte un cas de la taille qu'il pratiqua avec succès, et il dit n'avoir retiré aucun avantage du remède de mademoiselle Stéphens.

Cheselden (*Georges*) n'a laissé que la dissertation suivante qui offre un cas de triple uretère :

De calculo renum. Utrecht, 1711, in-4°. (s.)

CHESNEAU (Nicolas), né, à Marseille, en 1601, parvint à un âge fort avancé, mais l'époque de sa mort n'est point connue. Ses ouvrages sont très-médiocres, malgré les éloges que leur ont prodigués des biographes qui ne s'étaient probablement pas donné la peine de les parcourir. On y chercherait en vain quelqu'idée neuve, quelque fait digne de fixer l'attention. Le plus grand mérite de Chesneau, si c'en est un d'appartenir à un homme célèbre, sans posséder soi-même aucun titre à la considération publique, c'est d'avoir été l'oncle de Dumarsais. Il a laissé :

Discours et abrégé des vertus et propriétés des eaux de Barbotan, en la comté d'Armagnac. Bordeaux, 1628, in-8°.

Pharmacie théorique. Paris, 1660, in-4°. - *Ibid.* 1682, in-4°.

Observationum medicinalium libri quinque, quibus accedunt ordo remediorum alphabeticus, ad omnes ferè morbos conscriptus, sicut et epitome de naturâ et viribus luti et aquarum Barbotanensium. Paris, 1672, in-8°.

Chesneau (*Noël-André-Jean-Baptiste*), docteur régent de la Faculté de Paris, a publié :

An à facili perspiratione functionum libertas? Paris, 1747, in-4°.

An mammarum cancri, ferro tutior quàm causticis, ablatio? Paris, 1758, in-4°. (J.)

CHESNECOPHORUS (Jean), né dans la province de Nericia en Suède, fut le premier professeur de médecine salarié par le gouvernement à l'Université d'Upsal, où il mourut en 1635, revêtu de la dignité de recteur. Il y était professeur depuis 1613. On a de lui, outre une instruction en langue suédoise sur la conduite que les voyageurs doivent tenir lorsqu'ils traversent un pays ravagé par une épidémie (Stockholm, 1613, in-8°.) :

Dissertatio physica de cœlo. Upsal, 1614, in-8°.

Dissertatio de naturâ. Upsal, 1615, in-8°.

Dissertatio de animâ rationali ejusque facultatibus. Upsal, 1618, in-8°.

Dissertatio de plantis. Upsal, 1621, in-8°.

Isagoge meteorologica. Upsal, 1624, in-8°.

Dissertatio physica de physiologiæ constitutione. Upsal, 1624, in-8°.
Dissertatio physica de principiis corporum naturalium internis et externis. Upsal, 1624, in-8°.
Dissertatio physica de affectionibus corporum naturalium internis. Upsal, 1624, in-8°.
Dissertatio de tempore. Upsal, 1624, in-8°.
Dissertatio de mundo. Upsal, 1624, in-8°.
Dissertatio de stellis in specie. Upsal, 1624, in-8°.
Dissertatio de eclipsi solis et lunæ. Upsal, 1624, in-8°.
Dissertatio de elementorum qualitatibus. Upsal, 1624, in-8°.
Dissertatio de temperamentis. Upsal, 1624, in-8°.–Stockholm, 1625, in-8°.
Dissertatio de metallis. Upsal, 1624, in-8°.
Dissertatio de chrysopoeiâ. Upsal, 1624, in-8°.
Dissertatio de lapidibus. Upsal, 1624, in-8°.
Dissertatio de succis concretis et terris preciosis. Upsal, 1624, in-8°.
Dissertatio de plantis. Upsal, 1624, in-8°.
Dissertatio de partibus humani corporis similaribus. Upsal, 1624, in-8°.
Dissertatio de partibus humani corporis inservientibus facultati naturali. Upsal, 1624, in-8°.
Dissertatio de humoribus et spiritibus. Upsal, 1624, in-8°.
Dissertatio de philosophiæ et logicæ definitione et divisione ex sententiâ Rameorum. Upsal, 1625, in-8°.
Dissertatio de occultis qualitatibus. Upsal, 1625, in-8°.
Dissertatio de animâ in genere, de vegetativâ in specie. Upsal, 1626, in-8°.
Dissertatio de animâ sentiente. Upsal, 1626, in-8°.
Dissertatio de sensibus externis. Upsal, 1626, in-8°.
Dissertatio de sensibus internis. Upsal, 1626, in-8°.
Dissertatio de somno, somniis et vigiliâ. Upsal, 1626, in-8°.
Dissertatio de animæ sentientis facultate motivâ. Upsal, 1626, in-8°.
Dissertatio de animâ rationali. Upsal, 1626, in-8°.
Dissertatio de intellectu et voluntate. Upsal, 1626, in-8°.
Εγκυκλοπαιδεια philosophiæ Socratico-Rameæ, succinctis monitionibus aphoristicè comprehensa. Upsal, 1628, in-8°.
Dissertatio de philosophiâ in genere. Upsal, 1629, in-8°.
Dissertatio de distributione dialecticæ, deque argumenti generibus. Upsal, 1629, in-8°.
Dissertatio medica de causo. Upsal, 1632, in-8°.
Dissertatio de naturâ. Upsal, 1632, in-4°.
Dissertatio de ætatibus. Upsal, 1734, in-8°. (A.-J.-L. J.)

CHEVALIER (JEAN-DAMIEN), médecin d'Angers, reçu docteur à Paris en 1718, mourut en 1770, après avoir exercé la médecine à Saint-Domingue, avec le titre de médecin du roi. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont voici les titres :

Réflexions critiques sur le Traité de l'usage des différentes saignées, principalement de celle du pied, par Silva. Paris, 1730, in-12.
Ergò à diversâ causâ moventur cerebrum et dura meninx. Paris, 1736, in-4°.
An vini potus salubris? Paris, 1745, in-4°.
Lettres à M. Dejean sur les maladies de Saint-Domingue. Paris, 1752, in-12.
Lettres sur les plantes de Saint-Domingue. Paris, 1752, in-8°.
Ouvrage qui annonce un botaniste peu exercé. Les descriptions des plantes sont très-incomplètes et souvent inexactes.
Chirurgie complète. Paris, 1752, 2 vol. in-12. (Z.)

CHEYNE (George), né en Ecosse, membre de la Société royale de Londres, et docteur en médecine, exerça long-temps à Bath. Ses principes étaient ceux de Bellini. Il doit être rangé parmi les iatromathématiciens, et mourut vers 1748, laissant les ouvrages suivans, qui lui ont valu la réputation de praticien.

Philosophical principles of religion. Londres, 1706, in-8°. - *Ibid.* 1715, in-8°. - *Ibid.* 1736, in-8°.

A niew theory or account of acute and slow continued fevers, an essay concerning the improvements of the theory of medicine. Londres, 1722, in-8°.

Il insiste beaucoup sur l'utilité de la diète.

Essay on the true nature and true method of curating the gout, writen for the use of Richard, with an account of the nature and qualities of Bath Waters. Londres, 1722, in-8°. - *Ibid.* 1725, in-8°. - *Ibid.* 1728, in-8°.

Régime végétal, lait, exercice et purgatifs, tels sont les moyens qu'il recommande par-dessus tous; ainsi M. Scudamore n'est point le premier anglais qui ait recommandé les purgatifs contre la goutte.

Essay on health and long life. Londres, 1725, in-8°. - *Ibid.* 1740, in-8°. - Trad. en français, Bruxelles, 1727, in-12. - en latin, avec beaucoup d'additions, Londres, 1726, in-12; Paris, 1742, in-12. - en allemand par Ess, Francfort, 1744, in 8°.

Haller considérait cet ouvrage comme étant le meilleur de tous ceux qui ont été faits sur la santé des gens de lettres et des personnes faibles.

De fibræ naturâ, ejusque laxæ seu resolutæ morbis. Londres, 1725, in-8°. - Paris, 1742, in-8°.

The english malady or a treatise of nervous diseases of all kindes, as spleen, vapours, lowness of spirits, hypochondriacal and hyterical distempers. Londres, 1734, in-8°. - *Ibid.* 1739, in-8°.

Il recommande la diète et les toniques, tels que le quinquina et les ferrugineux. Cette pratique est devenne européenne, sauf toutefois la diète.

Essay on regimen of diœt with four discourses medical, moral and philosophical. Londres, 1740, in-8°. - *Ibid.* 1753, in-8°. - Trad. en italien par Côme Mey, Padoue, 1765, in-8°.

Natural method of curing the diseases of the body and the disorders of the mind depending of the body. Londres, 1742, in-8°. - Trad. en français, Paris, 1749, 2 vol. in-12.

An account of himself and of his cures. Londres, 1753, in-8°. (s.)

CHICOYNEAU (Michel) naquit à Blois, dans les premières années du dix-septième siècle, fit de bonnes études médicales, reçut de la Faculté de Montpellier les honneurs du doctorat, en 1652, et, peu d'années après, fut nommé l'un de ses professeurs. Il envahit plusieurs places, obtint les chaires d'anatomie et de botanique et l'intendance du jardin royal, la place de chancelier, et enfin la charge de concierge de la maison et du jardin de l'Ecole de médecine. Il paraît qu'il dut spécialement ces faveurs à la protection, intéressée suivant Astruc, de Vallot, premier médecin du roi. La Faculté s'opposa vainement à cette cumulation de dignités, qui devraient être exclusivement la récompense du savoir et de longs services, par un

jeune homme qu'un caractère impérieux et hautain rendait peu agréable à ses collègues. Chicoyneau mourut en 1701.

(MONFALCON)

CHICOYNEAU (François), second fils du précédent, naquit à Montpellier, en 1672, fut destiné d'abord au service maritime, et bientôt appelé à la profession de médecin, par la mort prématurée de ses frères. Il avait vingt et un ans lorsqu'il fut reçu docteur en médecine. Quelques mois après, son père obtint de la complaisance de l'archiâtre Antoine d'Aquin la survivance pour son fils des nombreuses places qu'il possédait. Le jeune Chicoyneau réussit à se faire pardonner ces faveurs de la fortune par l'aménité de ses manières, son exactitude à remplir ses devoirs, sa complaisance pour les élèves, ses honnêtes procédés avec ses collègues. Un grand nombre de malades lui accordèrent leur confiance; il n'en négligeait aucun, et ne prenait pas d'honoraires. Satisfait de sa situation, il ne s'occupait qu'à soutenir convenablement le fardeau de ses places, lorsque Chirac, son beau-père, premier médecin de Philippe d'Orléans, régent, le proposa à ce prince, en 1720, comme l'un des médecins les plus dignes, par leur savoir, de délivrer Marseille de la peste qui la désolait alors. Chicoyneau s'y rendit avec Deidier et Verny, tandis que Boyer et Duverney y arrivaient de Paris avec la même mission. Chicoyneau eut le malheur de ne pas croire à la contagion de la maladie; on afficha publiquement qu'elle n'était qu'une fièvre maligne ordinaire. Toute idée de peste fut écartée, et cependant beaucoup de malades mouraient avec des bubons, des charbons et des pustules livides. Les conséquences de cette erreur furent terribles. Le fléau, abandonné à toute sa violence, remplit Marseille de larmes et de deuil. Chirac, placé fort loin du théâtre de la maladie, prononça cependant que la peste prétendue n'était qu'une fièvre maligne ordinaire. Il était premier médecin du roi, son opinion prévalut, et les médecins de Marseille, qui avaient reconnu et signalé la contagion, restèrent sous le poids de ses insinuations calomnieuses jusqu'au moment où ils furent justifiés par les effroyables progrès de la peste. Chicoyneau et Chirac soutinrent leur opinion avec un amour-propre déplorable. Astruc démontra la nature pestilentielle de la maladie et la possibilité d'éviter la contagion par un isolement complet. Toutefois, les trois médecins de Montpellier méritèrent la reconnaissance des habitans de Marseille par leur courage imperturbable et leur zèle ardent pour remplir leur honorable mission. Ils tentèrent beaucoup d'expériences sur les malades, et firent des ouvertures de cadavres. Après un an de séjour à Marseille, Chicoyneau revint à Montpellier, fut appelé à Paris, en 1731, par Chirac, nommé médecin des Enfans de France, et, neuf mois

après, premier médecin du roi. L'Académie des sciences le reçut parmi ses associés libres, en 1732. Chicoyneau était estimé de Louis xv, qu'il accompagna dans toutes ses campagnes. Il termina sa longue et brillante carrière le 13 avril 1752. On a de lui :

An ad curandam luem veneream frictiones mercuriales in hanc finem adhibendæ ut salivæ fluxus concitetur? Montpellier, 1718, in-8°.

Dans cette dissertation, Chicoyneau démontre l'inutilité et le danger de la salivation mercurielle, et propose de lui substituer des frictions à moindre dose et à de plus longs intervalles.

Observations et réflexions touchant la nature, les évènemens et le traitement de la peste de Marseille. Lyon et Paris, 1721, in-12.

Lettre de M. Chicoyneau pour prouver ce qu'il a avancé dans les Observations. Lyon, 1721, in-12.

Oratio de contagio pestilenti. Lyon, 1722, in-4°. - Trad. en français, Montpellier, 1723, in-8°.

Traité des causes, des accidens et de la cure de la peste, avec un recueil d'observations, et un détail circonstancié des précautions qu'on a prises pour subvenir aux besoins des peuples affligés par cette maladie, ou pour la prévenir dans les lieux qui en sont menacés. Paris, 1744, in-4°.

Collection publiée par ordre du gouvernement, sous la direction de Chicoyneau. (MONFALCON)

CHICOYNEAU (François), fils du précédent, né à Montpellier, en 1699, et suivant quelques biographes en 1702, reçu docteur en médecine en 1722, mourut en 1740, après avoir hérité des places de ses aïeux. Il n'a rien publié, mais il a prononcé quelques discours, et lu, à la Société royale de Montpellier, deux Mémoires restés manuscrits, qui ont pour objet, l'un, l'irritabilité des étamines de certaines plantes, l'autre, les mouvemens particuliers que présentent les fleurs des chicoracées. (MONFALCON)

CHIFFLET (Jean), médecin, et l'un des premiers magistrats de la ville de Besançon, mourut vers l'an 1610. Il n'a rien publié, mais son fils, Jean-Jacques Chifflet, a fait imprimer le recueil de ses observations sous le titre suivant :

Singulares ex curationibus et cadaverum sectionibus observationes. Paris, 1612, in-8°.

On doit peu regretter que cet ouvrage soit devenu extrêmement rare, car l'auteur attribue la mort de la plupart de ses malades à l'influence des astres, ce qui dénote pour le moins autant de suffisance que de crédulité. (J.)

CHIFFLET (Jean-Jacques), fils du précédent, naquit à Besançon, le 21 janvier 1588. Il fit ses premières études dans sa ville natale, puis alla suivre les cours des Facultés de médecine de Paris, de Montpellier, et de Padoue. A son retour dans la Franche-Comté, en 1614, il prit le titre de docteur en médecine, et obtint même la place de médecin de la ville de Besançon, devenue vacante par la mort de son père. Son goût décidé pour les antiquités l'attira une seconde fois en Italie, où

il passa quelque temps à Rome, après avoir visité Milan et Florence. D'Italie il passa en Allemagne, et revint dans sa patrie, précédé par sa réputation. Ses compatriotes l'élevèrent aux premières places du gouvernement, et finirent par le charger d'une mission importante auprès de la gouvernante des Pays-Bas. Cette princesse, dont il se concilia bientôt les bonnes grâces, le retint auprès d'elle en qualité de premier médecin. Elle l'envoya même, au bout de quelque temps, à la cour du roi Philippe IV, qui l'attacha aussi à sa personne. Il termina ses jours dans les Pays-Bas en 1660. Jaloux de plaire aux souverains qui le comblaient de bienfaits, il oublia que l'homme d'honneur ne doit jamais sacrifier la vérité à la reconnaissance, et flatta, de la manière la plus servile, l'ambition des cours de Vienne et de Madrid. Le temps a fait justice de ses mensonges historiques, qui n'excitent plus aujourd'hui qu'un sentiment de pitié, et la médecine elle-même n'a point à se vanter de l'avoir compté parmi ses enfans, puisqu'il fut l'un des adversaires les plus acharnés du quinquina, non pas, comme plusieurs médecins éclairés de nos jours, parce que cette substance est nuisible dans la plupart des cas où, naguère encore, on la croyait très-efficace, mais parce que c'était un remède nouveau, et peut-être parce que quelques considérations politiques lui inspiraient les invectives qu'il débita contre elle. Ses nombreux écrits, pour la plupart monumens de la plus basse adulation, sont presque tous oubliés aujourd'hui, et le seul que l'on consulte encore, son Histoire de Besançon, ne fait honneur ni à son goût, ni à son jugement.

Asitiæ in puellâ Helveticâ mirabilis physica exstasis. Besançon, 1610, in-8°.

Dædalmatum libri duo priores. Paris, 1612, in-8°.

Vesontio, civitas imperialis, libera, Sequanorum metropolis, plurimis necnon vulgaribus sacræ et prophanæ historiæ monumentis illustrata, et in duas partes distincta. Lyon, 1618, in-4°.

Quelques exemplaires portent la date de 1650, ce qui n'est sans doute qu'une ruse de libraire, l'édition, au frontispice près, étant partout la même que l'ancienne. Ouvrage assez bien écrit, mais rempli d'erreurs.

De loco legitimo Concilii Eponensis observatio. Lyon, 1621, in-4°.

Chifflet place le lieu du concile d'Epona à Nions sur le lac de Genève. Cette opinion a été combattne par Chorier, Valbonnays, Briguet et autres critiques.

Lacrymæ prisco ritu fusæ in exequiis Ser. Archiducis Alberi Pii, Belgarum principis. Anvers, 1621, in-4°.

De linteis sepulchralibus Christi servatoris crisis historica. Anvers, 1624, in-4°. – Trad. en français, Paris, 1631, in-8°.

Chifflet défend la vérité du saint suaire qu'on conservait à Besançon.

Portus Iccius Julii Cæsaris demonstratus. Madrid, 1626, in-4°. – Anvers, 1627, in-4°.

Suivant l'auteur, *Portus Iccius* est une petite ville ruinée, près de Saint-Omer, appelée Mardick.

Unitas fortis à Marchione de Leganes provinciis Belgicis nomine Philippi IV proposita anno 1627 illustrata politicis sapientum dictis. Anvers, 1628, in-4°.

Insignia gentilitia equitum ordinis Velleris aurei, fecialium verbis enunciata. Anvers, 1632, in-4°. en latin et en français.

Acia Cornelii Celsi, propriæ significationi restituta. Alphonsus Nunnez, regius archiater, defensus. Anvers, 1633, in-4°.

Geminianæ Matris Sacrorum titulus sepulchralis explicatus, et verus exequiarum ritus unà detectus. Anvers, 1634, in-4°.

De morte præcellentis viri D. Francisci de Paz, archiatri primarii epistola. Anvers, 1640, in-4°.

Dissertatio militaris de vexillo regali in Castellensi pugnâ Francis erepto (anno 1642) armis Philippi IV. Anvers, 1642, in-4°.

Recueil des traités de paix, de trève, de neutralité entre les couronnes d'Espagne et de France. Anvers, 1643, in-4°. - *Ibid.* 1645, in-8°. - *Ibid.* 1664, in-12. - Amsterdam, 1664, in-12.

Vindiciæ Hispanicæ. Anvers, 1643, in-4°. - *Ibid.* 1647, in-fol. - *Ibid.* 1650, in-fol.

Prælibatio de terrâ et lege salicâ et vindiciis Lotharingicis. Bruxelles, 1643, in-8°.

Ad vindicias Hispanicas lumina nova genealogica de stemmate Hugonis Capeti, adversus assertorem Gallicum. Anvers, 1647, in-fol.

Ad vindicias Hispanicas lumina nova prærogativa; hoc est de origine domûs austriacæ, Adversus Marcum Antonium Dominicy. Anvers, 1647, in-fol.

Ad vindicias Hispanicas lumina nova salica. Anvers, 1647, in-fol.

Lotharingia masculina. Anvers, 1648, in-fol.

Commentarius Lothariensis, quô præsertim Lothariensis Ducatus Imperio asseritur, jura ejus regalia Carolo III, Lotharingiæ Duci, vindicantur. Anvers, 1649, in-fol.

Ad vindicias Hispanicas lampades historicæ contrà novas M.-A. Dominicy cavillationes in redivivâ Ansberti familiâ. Anvers, 1649, in-4°.

Alsatia juro proprietatis et protectionis Philippi IV vindicata. Anvers, 1650, in-fol.

Stemma Austriacum millenis adhunc annis. Anvers, 1650, in-fol.

Opera politico-historica. Anvers, 1650, in-fol.

Recueil des opuscules précédens dans lesquels Chifflet soutient que la maison d'Autriche doit avoir le pas sur celle de France, et que la race d'Hugues Capet ne descend pas de Charlemagne en ligne masculine. Aigreur, injures, railleries sans goût, plaisanteries sans sel, Chifflet emploie tout dans ces écrits, excepté les armes de la raison et de la bonne foi.

De pace cum Francis ineundâ consilium à præteritorum exemplis. Anvers, 1650, in-fol.

De Ampullâ Remensi nova et accurata disquisitio ad dirimendum litem de prærogativâ ordinis inter reges. Anvers, 1651, in-fol.

Chifflet prétend que la fable de la sainte ampoule a été inventée par l'archevêque Hincmar.

Tenneurius expensus, ejusque calumniæ repulsæ. Anvers, 1652, in-fol.

Pulvis febrifugus orbis Americani, jussu Leopoldi Guilielmi Archiducis Austriæ, Belgii ac Burgundiæ proregis ventilatus. Anvers, 1653, in-8°.

Imago francici eversoris, Davidis Blondelli, Clypei Austriaci liber prodromus. Anvers, 1655, in-fol.

Anastasis Childerici I, Francorum regis, sive Thesaurus sepulchralis Tornaci Nerviorum effossus, et commentario illustratus. Anvers, 1655, in 4°.

Verum stemma Chilbrandinum contrà Davidum Blondellum, aliosque Austriaci splendoris adversarios. Anvers, 1656, in-fol.

Lilium francicum veritate historicâ, botanicâ et heraldicâ illustratum. Anvers, 1658, in-fol.

Mémoires des siècles passés contre le faux Childebrand du philosophe inconnu, ou le faux Childebrand relegué aux fables. Bruxelles, 1659, in-4°. (A.-J.-L. JOURDAN)

CHIOCCO (ANDRÉ), médecin de Vérone, acquit une brillante réputation par son habileté dans l'art de guérir, et ses talens en poésie. Il cultiva l'histoire naturelle et la philosophie avec un égal succès, et mourut le 3 avril 1624. Les ouvrages sortis de sa plume sont :

De balsami naturâ et viribus juxtà Dioscoridis placita, carmen. Vérone, 1596, in-4°.

De cœli Veronensis clementiâ. Vérone, 1597, in-4°.

Quæstionum philosophicarum et medicarum libri tres. Vérone, 1593, in-4°. - Venise, 1594, in-4°.

Psoricon, seu de scabie libri duo. De contagii naturâ, siderum vi et thermis Calderianis. Carmine ab auctore descripta. Vérone, 1593, in-4°.

Apologia pro divinâ H. Fracastoris Syphilide, adversus. Jul.-Cæs. Scaligeri censuram. Vérone, 1598, in-4°.

Commentarius quæstionum quarumdam de febre mali moris et de morbis epidemicis. Item disputatio de sectione venæ in obstructione ab humorum qualitate. Venise, 1604, in-4°.

Museum Francisci Calceolarii junioris. Vérone, 1622, in-fol.

Livre surchargé d'érudition, et dans lequel les descriptions sont généralement peu exactes et peu précises.

De collegii Veronensis illustribus medicis et philosophis, qui collegium, patriam et bonas artes illustrarunt. Vérone, 1623, in-4°. (O.)

CHIRAC (PIERRE), né, en 1650, à Conques, vint à Montpellier en 1677, après avoir étudié, avec beaucoup de soin, la philosophie de Descartes à Rhodez. Il se destinait alors à l'état ecclésiastique, sans avoir une vocation bien décidée pour cette profession, qu'un si grand nombre d'hommes d'un rare mérite ont abandonnée pour embrasser la médecine, qui est plus susceptible de satisfaire à la dévorante activité d'un esprit supérieur. Chirac ne tarda pas à être distingué, pour son savoir et la régularité de ses mœurs, par Chicoyneau, chancelier et juge de l'Université de Montpellier, qui lui confia la direction des études de ses deux fils, destinés à la médecine. Afin de se l'attacher davantage, et de trouver l'occasion de lui être utile, il lui persuada d'abandonner un habit pour lequel il n'avait jamais eu de goût, et de se livrer à l'étude de l'art de guérir. Chirac vit de bonne heure que l'anatomie était la seule base sur laquelle on pût établir une doctrine solide; il fit de cette science l'objet spécial de ses travaux; il en démontra publiquement les diverses parties, et ce fut le commencement de sa réputation et de sa fortune, dont il put se glorifier, puisqu'elles étaient le fruit de ses travaux, avantage que ne possèdent pas ceux à qui il suffit de naître pour qu'ils soient riches et puissans.

Chirac prit le bonnet de docteur à Montpellier, en 1782. Pendant cinq ans, il fit des leçons qui furent suivies avec constance et recueillies avec une sorte d'avidité par de nombreux élèves, qui s'en communiquaient l'exposé comme autant de productions précieuses : ils ne se montraient pas moins assidus aux leçons particulières que Chirac donnait chez lui. Bientôt, marchant sans servilité sur les traces de Barbeyrac, qui brillait alors au premier rang des praticiens de Montpellier, il acquit une réputation étendue dans cette importante partie de la médecine. Jérôme Tenque, l'un des professeurs de la Faculté, obtint qu'il fût nommé son coadjuteur. Chirac saisit cette occasiou de faire un cours de médecine, qui lui attira un grand concours d'auditeurs. C'est alors qu'il publia ses premières productions, qui eurent pour objet la structure des cheveux, le cochemar et la passion iliaque.

Ses travaux littéraires furent interrompus par son séjour, en 1693, devant la ville de Roses, où il se trouvait en qualité de médecin de l'armée de Roussillon, place à laquelle le maréchal de Noailles l'avait nommé par le conseil de Barbeyrac. L'ipécacuanha venait d'être introduit dans la thérapeutique; Chirac fut chargé par le ministre de la guerre de s'en servir pour arrêter les progrès d'une dysenterie qui désolait l'armée. Ce remède, si vanté depuis par Zimmermann, échoua entre ses mains, quoiqu'il l'eût employé sous toutes les formes.

Quelques années après, Chirac fut appelé à Rochefort, où régnait la maladie dite *de Siam*. Sans doute il mit la plus grande diligence pour se rendre sur les lieux ravagés par l'épidémie, car il arriva assez à temps pour procéder à l'ouverture de cinq cents cadavres, action alors unique; il fut en outre attaqué de cette maladie meurtrière. Peu confiant apparemment dans le savoir des médecins qui l'entouraient, il traça lui-même le traitement auquel il voulut être soumis : un *chirurgien* seul fut chargé de l'exécution. Il eut le bonheur et la gloire de guérir; mais, il conserva quelque temps un ictère, et sa convalescence fut très-longue.

La maladie de Siam ne fut pas la seule affection qu'il eut à traiter pendant son séjour à Rochefort. Il y régnait une petite-vérole qui fit périr beaucoup de monde. L'ouverture des cadavres lui démontra que la plupart des sujets étaient morts d'une inflammation gastrique ou cérébrale. Malgré les préjugés qui régnaient alors, et qui ressemblaient beaucoup à ceux qu'on s'efforce de détruire aujourd'hui, il osa prescrire la saignée du pied. Alors comme aujourd'hui, on se plaisait à répéter que la soustraction du sang cause souvent la mort, ce qui se réduit à dire que, faites trop tard, les émissions sanguines n'ont plus aucune efficacité. « Les médecins, qui ne se voulaient pas lais-

ser renvoyer à l'école, dit son biographe, l'accusaient d'ignorance ou de témérité, et le peuple l'accusait d'un dessein formé contre les jours du genre humain. »

De retour à Montpellier, Chirac eut à soutenir de violentes discussions et même un procès avec Vieussens pour la découverte du prétendu acide du sang, et avec Placide Soraci, relativement à la structure des cheveux. Le sujet de ces querelles scandaleuses était bien futile : c'est une tache à la mémoire de Chirac. Astruc mit fin à la première de ces absurdes contestations; le public fit justice de la seconde, et d'une troisième que Chirac eut avec Jean Besse. Il accusait celui-ci d'avoir recueilli ses leçons, et de vouloir s'approprier ses idées. Lors de la publication du livre qui formait le corps du délit, il se trouva si peu intéressant, que Chirac et Besse devinrent également la risée du public. Tout ceci prouve que Chirac était très-emporté, léger et inconséquent dans sa conduite.

En 1706, le duc d'Orléans l'emmena à l'armée d'Italie, et il eut lieu de s'en applaudir, car ayant été blessé grièvement au poignet, Chirac le guérit au moyen de bains d'eau de Balaruc qu'il envoya chercher en poste; bientôt il suivit ce prince en Espagne, où il resta même après la fin de la campagne.

La réputation de Chirac s'était considérablement accrue : la guérison d'un grand procure plus de vogue que des années consacrées au soulagement des classes inférieures de la société. Jaloux sans doute de briller sur un plus vaste théâtre, il vint à Paris, acheta une charge de la maison du duc d'Orléans, qui, en 1715, le nomma son premier médecin, et lui donna la surintendance du Jardin du roi, en 1718, à la mort de Fagon. En 1716, l'Académie des sciences le mit au nombre de ses associés libres. En 1728, le roi lui accorda des lettres de noblesse, et, en 1730, il le désigna pour remplacer Dodard près de lui. Ce fut alors que Chirac fit venir à la cour son gendre, François Chicoyneau, qu'en 1720 il avait envoyé à Marseille avec Boyer. Enfin, comblé d'honneurs et de richesses, il mourut à Marly, d'une fluxion de poitrine, le 11 mars 1732, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Chirac a joui de la réputation d'un excellent praticien; il était généralement recherché, quoiqu'il parlât peu et avec sécheresse à ses malades. Il leur annonçait sans aucune précaution leur fin prochaine. Violent envers ses confrères, il exerçait sur eux l'empire le plus tyrannique. Il eut l'audace de secouer le joug de l'autorité des anciens. On n'a pas assez insisté sur l'immense influence qu'il exerça sur la médecine pratique en France. Pour s'en faire une juste idée, il faut lire la plupart des écrits de Bordeu. On y voit qu'au temps où ce médecin illustre écrivait, les principes théoriques et pratiques

de Chirac régnaient encore, quoiqu'il fût mort dix ans avant l'année dans laquelle Bordeu soutint sa thèse sur la sensibilité.

Chirac n'a point fait faire de progrès à la médecine; il adopta plusieurs des idées théoriques, si peu fondées, qui étaient à la mode au temps où il vivait : il enchérit même sur la plupart. Mais il sentit vivement les immenses avantages de l'étude approfondie de l'anatomie; il la savait mieux que la plupart d'entre ses contemporains, et il en propagea le goût. Il fit plus, ou du moins il voulut faire plus. Il avait formé deux projets, dont un seul suffirait pour honorer à jamais sa mémoire : il voulait réunir les deux branches de l'art de guérir en une seule profession, et établir à Paris une Académie de médecine : il était réservé à notre siècle de voir se réaliser ces deux belles conceptions, à la dernière desquelles Chirac renonça momentanément, il y a aujourd'hui environ cent ans (en 1723), à cause de la mort du régent. Il reprit ensuite ce projet, et il voulait que le premier médecin du roi fût président perpétuel de cette Académie, ce qui vient d'être adopté. Il obtint une partie de ce qu'il désirait, relativement à l'union de la médecine et de la chirurgie; la Faculté de médecine de Montpellier reçut quelques docteurs dans l'une et l'autre parties de l'art de guérir. Non content d'avoir employé l'influence que lui donnaient les places qu'il occupait, il laissa trente mille francs destinés à la fondation de deux chaires, dont l'une eût été consacrée à l'anatomie comparée, et l'autre à l'explication du traité de Borelli *De motu animalium*. Ses héritiers réclamèrent cette somme; sans doute la Faculté n'insista pas beaucoup, car les intentions généreuses de Chirac ne furent point remplies. Ses ennemis n'ont osé lui contester le désir sincère d'exciter l'émulation et de faciliter les études. Ce fut lui qui décida La Peyronnie à embrasser la chirurgie.

L'éloge de Chirac, prononcé par Gauteron, a été recueilli par M. Desgenettes, dans sa Collection des éloges des Académiciens de Montpellier.

Lettre sur la structure des cheveux. Montpellier, 1688, in-12.

Chirac n'a point brillé par ses écrits, celui-ci est le plus défectueux d'entre ceux qu'il a publiés. Son style était incorrect. La seule pensée remarquable que contienne cet opuscule est celle-ci : *Il n'est de ressentiment pire que celui d'un inventeur non imprimé*.

An incubo ferrum rubiginosum. Montpellier, 1692. – Traduit en français et inséré dans le recueil de ses Consultations.

A travers le fatras des théories chimiques et mécaniques, on voit que Chirac avait pressenti l'influence de l'estomac sur la poitrine et l'encéphale.

An passioni iliacæ globuli plumbei hydrargyro præferendi? Montpellier, 1694, in-12.

Lettre sur l'apologie de Vieussens. Montpellier, 1698, in-8°.

De motu cordis examen analyticum. Montpellier, 1698, in-12.
Des applications fautives de calculs inexacts déparent cette insignifiante production, qui n'a point été jugée trop sévèrement par l'auteur du Traité du cœur, publié sous le nom de Sénac.
Ergò suppuratione terminatâ, aquæ salibus detersivæ factæ preferendæ sunt sarcoticis oleosis. Montpellier, 1707, in-8°. - Trad. en français par Fizès, Paris, 1742, in-12.
Chirac aimait la chirurgie, mais il la connaissait peu, si l'on en juge par cette dissertation.
Observations sur les incommodités auxquelles sont sujets les équipages des vaisseaux et la manière de les traiter. Paris, 1724, in-8°.
Les opinions de Chirac, sur les fièvres, ont été reproduites dans un excellent ouvrage intitulé : *Traité des fièvres malignes*, publié à Paris en 1742, in-12. Ses consultations et plusieurs de ses opuscules traduits en français, joints à ceux de Silva, son élève, ont été imprimés, avec des notices biographiques sur ces deux médecins, à Paris en 1744, 2 vol. in-12. (s.)

CHIRON, personnage mythologique, fils de Saturne et de Phillyre, fille de l'Océan, vivait avant la célèbre expédition des Argonautes. Habitant du mont Pélion, il partageait les mœurs grossières des Thessaliens, ses compatriotes; aussi Pindare le représente-t-il avec un physique dur et repoussant, quoiqu'il lui accorde un caractère fort doux. Chiron, dont la fable a fait un centaure, parce qu'à l'instar des autres Thessaliens, il connaissait l'art de dompter les chevaux, fut chassé de son pays par les Lapithes, et obligé de se retirer à Malée. Il mourut d'une blessure que lui fit une des flèches empoisonnées d'Hercule. Cette blessure prit un aspect affreux, et l'on donna, dans la suite, le nom de *chironiens* à tous les ulcères qui présentaient la même apparence, comme on appela aussi *chironia* ou *centaurium*, une plante, de la famille des gentianées, avec laquelle Chiron essaya, dit-on, de se guérir. Ce centaure avait fait effectivement une étude particulière des vertus médicinales des plantes, de sorte qu'il fut regardé comme l'inventeur de la médecine; aussi plusieurs peuples de la Grèce lui rendirent-ils des honneurs divins après sa mort. C'est ainsi qu'il était adoré à Magnésie, dans la Thessalie. La plupart des héros dont parlent les poésies d'Homère, l'avaient eu pour maître dans toutes les branches des connaissances humaines, alors si peu étendues. (o.)

CHIRURGIENS. Aujourd'hui que des idées plus saines et plus philosophiques ont imprimé à toutes les sciences médicales une direction plus convenable, on paraît s'accorder à comprendre, sous le nom de chirurgie, l'étude de toutes les lésions mécaniques dont le corps humain est susceptible, et la pratique de toutes les opérations à l'aide desquelles on peut remédier, soit à ces lésions, soit aux autres maladies dont la

connaissance est spécialement réservée aux médecins. Il m'a semblé nécessaire de circonscrire d'abord parfaitement l'objet d'une science dont je dois retracer dans cet article la marche et les plus remarquables progrès.

La chirurgie a constamment été unie de la manière la plus intime avec la médecine; elle fut même exercée, pendant un grand nombre de siècles, par les médecins, et l'on dut la considérer comme l'une des branches de la thérapeutique générale. C'est l'opinion que s'en formaient les anciens Égyptiens, les Hébreux, les Chinois, les Indiens, les Grecs et même les Européens jusqu'à des temps assez rapprochés de nous. Mais il faut le dire, dans ces temps reculés, la chirurgie, bornée à la pratique des saignées, de quelques cautérisations, à l'ouverture des abcès, au pansement des plaies, au traitement imparfait et empirique des fractures et des luxations, à l'extraction des corps étrangers; la chirurgie, dis-je, n'existait pas comme science, et il n'est pas étonnant qu'elle fût exercée par les mêmes hommes qui se livraient à l'étude, alors si simple, des maladies internes. Toute la médecine embrassait moins d'objets, exigeait moins de connaissances diverses, moins de combinaisons et d'associations d'idées que n'en exige aujourd'hui l'étude de la portion la plus restreinte de son domaine. Cette proposition n'est point en contradiction avec le principe, généralement vrai, que les sciences, et, en particulier, la médecine, sont aujourd'hui plus faciles à étudier qu'autrefois, et que l'on apprend plus, et en moins de temps, dans nos modernes écoles, que l'on n'apprenait avec beaucoup de peine et après de longues années dans les anciennes. Cet admirable résultat a été amené par le perfectionnement des méthodes d'enseignement; mais il ne prouve pas que les faits et les raisonnemens dont se compose chaque partie de la science, n'aient éprouvé une prodigieuse extension, et ne soient devenus beaucoup plus nombreux.

Il est parfaitement inutile de renouveler les discussions que l'on a élevées, dans les siècles précédens, sur l'origine de la chirurgie : nous n'estimons plus l'importance des choses et des hommes d'après l'antiquité plus ou moins reculée de leur origine. Les assertions que l'on a établies à ce sujet, doivent être d'autant plus facilement abandonnées, que la naissance des sciences et des arts qui se rattachent aux premiers besoins des hommes est enveloppée d'une obscurité impénétrable, comme celle des premières sociétés elles-mêmes, et que les conjectures auxquelles on est réduit, ne méritent la peine ni d'être attaquées ni d'être soutenues par des esprits raisonnables et sévères.

Tout, dans l'histoire de l'esprit humain, démontre que la chirurgie et la médecine durent naître dans chacune des contrées

où les hommes se sont réunis et ont été soumis à des causes de destruction. Les communications plus ou moins faciles des peuples ont propagé des uns aux autres leurs connaissances médicales, comme leurs mœurs, leurs religions, leurs coutumes; mais il est ridicule de faire naître spécialement ces connaissances dans un pays, de les répandre ensuite dans tous les autres, et de les considérer comme un fleuve qui, né d'une source unique, se diviserait en un grand nombre de branches. C'est cependant ainsi que l'on a raisonné quand on s'est livré à de si laborieuses recherches, afin de déterminer chez quelle nation la médecine et la chirurgie sont primitivement nées.

La chirurgie est étroitement liée à l'anatomie. Il est impossible de connaître le mécanisme et la nature des lésions physiques des organes, les dispositions intérieures qui en favorisent ou qui en contrarient la guérison, et les moyens rationnels de les combattre, il est impossible, enfin, de pratiquer les incisions les moins profondes, si l'on n'a pas une connaissance parfaite de la structure et des rapports de toutes les parties du corps. Il résulte de ce premier principe, que la chirurgie a constamment suivi les progrès de l'anatomie. Elle était, pendant l'enfance de cette science, timide, inhabile, et quelquefois la cause d'accidens funestes. Ce n'est que quand l'organisation de l'homme commença à être connue, que la chirurgie s'enrichit de procédés nouveaux, hardis et efficaces, et que les instrumens tranchans purent être portés, avec sécurité, dans l'intérieur des parties. Alors cette science dut être séparée de la médecine, non-seulement par les institutions sociales, comme cela eut lieu en Europe au douzième siècle, mais parce qu'il fallait, pour y exceller, se livrer à des études spéciales, et acquérir l'habitude, toujours difficile et précieuse, d'opérer avec sang-froid et dextérité. Cet état de splendeur et de perfectionnement de la chirurgie s'éteignit, et cette science redevint l'humble et timide auxiliaire de la médecine, toutes les fois que l'anatomie cessa d'être cultivée avec ardeur, et que les connaissances qu'elle avait fournies se perdirent, soit à raison des révolutions des empires, soit par la paresse, l'incurie et le défaut d'encouragement.

En établissant ce principe général, qui me semble propre à faire juger, au premier coup-d'œil, de l'état de la chirurgie dans tel ou tel siècle, chez les différens peuples, je ne prétends pas qu'avant la naissance de l'anatomie on ne fît usage d'aucun des moyens que l'on a appelés *chirurgicaux*. Loin de là, une observation superficielle, des raisonnemens plus ou moins vagues et souvent le hasard avaient enseigné l'emploi de ces moyens, et fait connaître les effets heureux que l'on peut en obtenir. Mais, ainsi

que je l'ai fait observer au commencement de cet article, l'usage empirique de ces moyens ne pouvait constituer une profession distincte de la médecine, et les médecins seuls se livraient à l'exercice d'un art qui existait à peine.

La chirurgie demeura dans cet état d'enfance et presque de nullité, chez les Egyptiens, les Hébreux, les Indiens, les Chinois et les Grecs, jusqu'à la fondation du nouvel empire d'Egypte sous les successeurs d'Alexandre, c'est-à-dire jusqu'à l'établissement de l'école florissante d'Alexandrie. Un coup-d'œil rapide jeté sur l'exercice de cette science chez ces différens peuples, achèvera de mettre cette proposition hors de doute.

L'art de guérir faisait partie du sacerdoce chez les premiers Egyptiens. Les prêtres de cette contrée, divisés en plusieurs classes, s'en étaient distribué les diverses fonctions : les uns prescrivaient les moyens curatifs, d'autres préparaient les médicamens, d'autres enfin pratiquaient exclusivement les opérations chirurgicales. Celles-ci étaient peu nombreuses, et chacune d'elles formait l'objet exclusif des occupations d'un ordre distinct de chirurgiens, ce qui multipliait singulièrement le nombre de ces derniers. La saignée, et même l'artériotomie, paraissent avoir été pratiquées par eux depuis la plus haute antiquité; ils faisaient un fréquent usage des scarifications aux jambes, dans les cas de fièvres violentes, et, afin que le sang coulât plus abondamment, les pieds du malade étaient plongés dans l'eau chaude, avant et après l'opération. La cautérisation des tempes, de la nuque et des parois de la poitrine, était pratiquée en Egypte, soit avec les cautères, soit avec les moxas, dans les cas d'ophthalmie chronique opiniâtre, d'épilepsie, de phthisie pulmonaire. Les grandes opérations de la chirurgie, telles que celles de la hernie étranglée, de la taille, de l'anévrisme, du trépan, paraissent leur avoir été inconnues.

Quelle que fût la sévérité et la circonspection des prêtres égyptiens, il paraît qu'ils ne conservaient pas si exactement le dépôt de leurs connaissances chirurgicales, que les étrangers ne pussent en acquérir quelques notions, et les transporter ensuite dans leur patrie. Les rois de Perse et les autres princes de l'Asie ne confiaient alors leur santé qu'à des hommes qui étaient allés s'instruire en Egypte. L'usage de se rendre dans cette contrée, afin de s'y faire initier aux mystères des sciences et des arts, se perpétua jusqu'au temps où les Grecs commencèrent à les cultiver eux-mêmes avec succès.

Les Hébreux, qui adoptèrent la plupart des coutumes des Egyptiens, eurent pour premiers chirurgiens et médecins les lévites, ensuite les prophètes, et enfin quelques-uns de leurs rois. Ce peuple, qui occupe une place si considérable dans l'histoire

des superstitions humaines, fut constamment le plus ignorant et le plus barbare de ceux au milieu desquels il vivait. Il ne doit être cité que pour mémoire dans les ouvrages où l'on s'occupe de retracer l'origine et les progrès des sciences et des arts qui ennoblissent et qui élèvent la raison de l'homme.

De funestes préjugés ont toujours empêché les Indiens, les Chinois et les Japonais de se livrer à l'étude de l'anatomie; aussi la chirurgie n'a-t-elle jamais fait chez eux aucun progrès. La saignée, l'acupuncture, diverses cautérisations, l'application du moxa, telles sont les opérations chirurgicales que l'on pratique chez eux. L'art des accouchemens y est abandonné à des femmes sans instruction. Les Indiens ajoutent à ces opérations des incisions au front et aux paupières, qu'ils emploient contre les ophthalmies, qui sont très-fréquentes dans les contrées qu'ils habitent. L'état de ces peuples est d'autant plus déplorable, qu'il est inhérent à leurs institutions, et que l'on ne peut attendre de perfectionnement des sciences et des arts chez eux, que du renversement complet de leur ordre social. Quels efforts doit-on espérer de nations divisées par castes, dont chaque individu transmet à ses descendans d'absurdes traditions, et où les enfans, héritant nécessairement et constamment de la profession de leurs pères, n'ont jamais aucun intérêt direct et immédiat à la perfectionner?

La chirurgie s'est élevée, dès les premiers temps de la Grèce, au-dessus de l'état où elle était restée chez les peuples plus anciens qui ont communiqué aux Grecs les premiers élémens des sciences. Homère et Pindare, qui ont retracé dans leurs chants harmonieux les détails les plus intéressans sur les héros dont ils célébraient la gloire, nous montrent Chiron comme le fondateur des connaissances chirurgicales qui se sont propagées jusqu'à nous à travers les siècles, les peuples et les générations. Chiron se rendit célèbre dans le traitement des plaies et des ulcères; il initia aux secrets de son art Esculape, Nestor, Pelée, Télamon, Thésée, Ulysse, Diomède, Castor et Pollux, Patrocle et Achille, et une foule d'autres héros qui, comme eux, ne se distinguèrent pas moins, au siége de Troie, par leur valeur et leur prudence, que par les soins qu'ils prodiguaient aux blessés. Mais, parmi ces disciples de Chiron, Machaon et Podalire, fils d'Esculape, tiennent le premier rang : ce sont eux qui remplirent de la manière la plus éclairée les fonctions de chirurgiens. Après le siége de Troie, Podalire, retiré à Scyros, que Sprengel croit être ici Nisyros, est considéré comme ayant, le premier, pratiqué la saignée; mais cette opération est probablement beaucoup plus ancienne, et, sans admettre la fable de Pline, on peut conjecturer que l'on n'avait pas attendu, même en Grèce, jusqu'à cette époque pour recon-

naître les bons effets de cette opération, et pour l'exécuter. Esculape et ses fils reçurent, après leur mort, les honneurs divins; des temples furent élevés à leur honneur dans le Péloponnèse, à Cos et dans d'autres parties de la Grèce : leurs descendans étaient les prêtres de ces pieux établissemens, où les malades se rendaient en foule.

Au siége de Troie, les guerriers qui pratiquaient la chirurgie retiraient les flèches et les javelots, soit en les faisant sortir par l'ouverture que ces armes avaient faite, soit en pratiquant des incisions préalables, afin d'en rendre la sortie plus facile, soit enfin en les poussant en avant, et en achevant de leur faire traverser les parties. Des plantes pilées, et réduites en cataplasmes, étaient ensuite appliquées sur les plaies, et l'on continuait ces pansemens, fort simples, jusqu'à la guérison.

Les écrivains qui ont conservé le petit nombre de notions positives que nous possédons relativement à l'exercice de la médecine dans les temples grecs, ne sont entrés dans aucun détail concernant les opérations chirurgicales auxquelles les malades étaient soumis dans ces établissemens. Les instrumens de chirurgie que l'on inventait y étaient cependant offerts aux dieux, et religieusement conservés. Mais nous ne savons pas quels étaient ces instrumens, et quel usage on en faisait. On peut conjecturer toutefois que, pendant cette période, que je prolonge jusqu'à Hippocrate, la science fit des progrès assez considérables, et dont les ouvrages du père de la médecine donnent en quelque sorte la mesure. Il est probable aussi que, durant ce temps, les guerriers grecs continuèrent à pratiquer la chirurgie dans les armées, où le nombre des blessés et l'imminence du danger ne permettaient pas ordinairement de recourir aux ministres des autels.

La philosophie naquit enfin. Les sages qui la cultivaient arrachèrent graduellement aux prêtres d'Esculape le privilége exclusif de guérir les maladies. Une révolution immense commença dès-lors à s'opérer dans l'étude des sciences et des arts chez les Grecs. L'anatomie, cultivée d'abord par Alcméon, Démocrite et quelques autres philosophes, bien qu'elle n'eût que les animaux pour objet, et qu'elle ne fournît que des connaissances imparfaites, fut cependant utile à la chirurgie. Il dut d'ailleurs s'établir entre les prêtres et les nouveaux chirurgiens une sorte de rivalité, qui hâta les progrès de la science, et à laquelle on doit attribuer en grande partie ceux qu'elle avait faits du temps d'Hippocrate.

Ce grand homme pratiqua plusieurs des opérations les plus importantes de la chirurgie. Il exécutait celle du trépan, soit avec le trépan perforatif, que les anciens ont toujours préféré à l'autre, soit avec le trépan ordinaire. La théorie des plaies

de tête était déjà débrouillée de son temps, et l'on perforait le crâne, ou pour évacuer des liquides épanchés, ou pour enlever des pièces d'os enfoncées sur le cerveau. On doit à Hippocrate des observations judicieuses relativement aux cas où cette opération convient, et à ceux où il faut s'en abstenir. L'ouverture de la poitrine était également pratiquée, à cette époque, dans les cas de collection purulente ou séreuse dans cette cavité. Le procédé que recommande Hippocrate dans le premier cas ne mérite pas d'être reproduit, mais celui qu'il décrit à l'occasion de l'hydrothorax est digne de fixer l'attention, et démontre que l'on avait alors les idées les plus justes relativement au mécanisme de la guérison de cette maladie. Hippocrate veut que l'on ne fasse à la poitrine qu'une très-petite ouverture entre deux côtes, et qu'on ne laisse écouler que peu de liquide; la plaie devait être ensuite fermée, et, le lendemain, on pratiquait une nouvelle évacuation. Il veut que l'on mette ainsi douze jours à évacuer le liquide contenu dans la poitrine, ce qui donnait évidemment aux parois de cette cavité le temps de revenir sur elles-mêmes, en même temps que l'air ne pouvait s'introduire dans la cavité des plèvres. La lithotomie était usitée à cette époque; mais Hippocrate ne voulait pas que ses disciples se livrassent à la pratique d'une opération faite sans art, qui ne pouvait être perfectionnée, à raison du défaut de connaissances anatomiques, et qui était abandonnée à une classe d'hommes peu honorés, assez semblables aux charlatans qui parcouraient l'Europe pendant le siècle dernier, afin de tailler les malades. Les cautérisations étaient très-communément employées par Hippocrate, ainsi que par ses prédécesseurs. La partie de la chirurgie qui a rapport à la théorie des fractures et des luxations, ainsi qu'à la disposition des appareils à l'aide desquels on doit les réduire et maintenir les os dans une situation convenable, était déjà très-rationnelle du temps d'Hippocrate, et ce praticien a beaucoup ajouté à ce que ses prédécesseurs lui avaient transmis à ce sujet. On possède plusieurs machines et bandages de son invention, tels que l'*ambi*, le *banc d'Hippocrate*, etc. L'art de panser les plaies et les ulcères, déjà familier aux Grecs, fut encore perfectionné par Hippocrate. Il écrivit, enfin, les premières pages qui soient dignes de fixer l'attention concernant l'art des accouchemens.

Tels sont les travaux les plus remarquables que l'on avait exécutés en chirurgie du temps d'Hippocrate, à qui nous en devons une grande partie. Ses successeurs immédiats ont peu fait pour la science. Les spéculations de la métaphysique furent bientôt préférées par eux à l'étude de la nature, et ils négligèrent insensiblement l'emploi des moyens les plus simples et les plus énergiques de combattre les maladies. Il convient de distinguer

cependant, à cette époque de la première décadence de l'art de guérir, Ctésias, Critobule, Critodème, chirurgiens qui suivirent les armées grecques, du temps de Philippe et d'Alexandre; Dioclès de Caryste, qui inventa une sorte de crochet afin de retirer les flèches, ainsi que plusieurs bandages qui ont porté son nom; Praxagoras, qui paraît avoir, le premier, pratiqué la rescision de la luette, et qui ne craignait pas d'ouvrir le ventre aux personnes affectées d'iléus, dans l'intention de rechercher l'intestin affecté, et de remédier à sa lésion, opération barbare qui n'a sans doute jamais été suivie de succès.

Si quelque chose peut faire oublier les désastres inséparables de la guerre et des conquêtes, c'est la fondation des établissemens utiles aux hommes. Sous ce rapport, Alexandre, en fondant Alexandrie, a effacé les traces des maux qu'il fit à l'humanité. Cette ville, située entre la mer Rouge et la Méditerranée, devint en peu de temps le centre du commerce le plus actif du monde. L'empire dont elle était la capitale eut l'inestimable avantage d'être gouverné par une longue suite de rois amis des peuples, protecteurs des savans, et qui hâtèrent, autant qu'il était en eux, le développement de la raison humaine. Les noms des Ptolémées brilleront éternellement parmi ceux des bienfaiteurs des hommes, tandis que les titres de tant de despotes ignorans sont tombés dans l'oubli, ou voués à l'exécration des générations à venir. La chirurgie dut suivre les progrès de l'anatomie, de la médecine et de la philosophie, au milieu de l'immense concours d'étrangers qu'attiraient à Alexandrie l'étendue du commerce, l'éclat de la cour des princes et la célébrité des écoles et des professeurs.

L'art de guérir fut alors séparé en trois parties, à raison des progrès de chacune des branches des sciences médicales et de la multiplicité des occupations que chacun de ceux qui les cultivaient devait trouver dans une ville aussi florissante. L'époque que je parcours est la plus brillante de la chirurgie ancienne, et nous déplorons encore la perte des monumens qu'elle avait laissés, et qui devinrent la proie des barbares.

Parmi les noms des chirurgiens d'Alexandrie que Celse, Galien, Cœlius Aurelianus et quelques écrivains postérieurs nous ont conservés, ceux d'Hérophile, Erasistrate, Philoxène, Héron, Gorgias, Ammonius, Périgène, Glaucias, Sostrate, Amintas de Rhodes, sont les plus remarquables. Les opérations de la taille, de la cataracte, de la hernie, furent pratiquées avec succès à Alexandrie. Des appareils nouveaux, parmi lesquels on distingue le *plinthius*, que Pasicrate et Nileus inventèrent, furent appliqués au traitement des fractures et des luxations. Divers bandages, et entre autres celui que nous appelons la *fosse d'Amyntas*, furent imaginés à Alexandrie, et

se sont perpétués jusqu'à nous. Des instrumens étaient employés par Ammonius pour rompre la pierre dans la vessie. Mais, de tous les praticiens d'Alexandrie, le plus célèbre fut Erasistrate : il exerça la chirurgie avec une hardiesse qu'il devait sûrement à l'étendue et à la précision de ses connaissances anatomiques. Il ouvrait, sans hésiter, l'abdomen, afin de découvrir les abcès du foie. Il se servait du cathéter, qui avait déjà la forme d'une S, et qu'il paraît avoir su introduire avec dextérité dans la vessie.

Long-temps encore après les victoires des Romains dans l'Asie mineure et dans la Grèce, Alexandrie continua d'être le centre des lumières et du commerce. Les chirurgiens les plus célèbres affluaient à son école, afin de s'instruire et de se former à la pratique en méditant sur les ouvrages des grands hommes qui l'avaient illustrée. La plupart de ceux que leurs talens firent remarquer jusqu'aux quatrième et cinquième siècles, avaient suivi cette marche : Zénon de Chypre attirait encore, à cette époque, à Alexandrie un grand concours d'élèves, tant l'impulsion que l'on communique à l'esprit humain est lente à s'affaiblir et à s'éteindre. Mais, il faut le dire, les successeurs d'Hérophile et d'Erasistrate retombèrent dans les discussions métaphysiques; ils se livrèrent aux spéculations d'une fausse philosophie, et bientôt les progrès réels des sciences naturelles et de la chirurgie furent arrêtés.

Attirés à Rome, qui devenait le centre où se rassemblaient les dépouilles du monde connu, les rhéteurs, les philosophes et les médecins de toutes les classes ne se rendaient d'abord dans cette ville que pour y faire fortune. Archagatus, qui les avait précédés, et qui s'en était fait chasser, ne semblait pas avoir disposé les Romains d'une manière favorable à ses successeurs. Aussi les premiers chirurgiens qui suivirent la même route étaient-ils, pour la plupart, des esclaves affranchis qui ne possédaient que des connaissances imparfaites et n'étaient pas propres à donner aux maîtres de l'univers une haute opinion des médecins grecs. Ces charlatans se succédèrent jusqu'à l'arrivée d'Asclépiade de Bithynie, qui, le premier, se fixa définitivement à Rome, du temps de Pompée, et y établit les principes fondamentaux de la secte des méthodistes, que Thémison rendit ensuite si célèbre.

C'est quelque temps après cette époque, c'est-à-dire sous le règne de Tibère, que vivait Aurelius Cornelius Celsus, l'écrivain qui a le mieux écrit sur la chirurgie parmi les anciens. On peut considérer son ouvrage comme renfermant l'exposition sommaire de l'état de la chirurgie à l'école d'Alexandrie, de même que les livres d'Hippocrate nous font connaître le degré de développement auquel cet art était parvenu à l'époque où

il vivait. Que Celse ait ou non pratiqué la chirurgie, il n'en a pas moins décrit les opérations que l'on exécutait de son temps, et il est impossible d'admettre qu'il ait inventé beaucoup de choses. Or, l'ouvrage de Celse démontre que la chirurgie était arrivée alors à un assez haut degré de perfection. Les opérations de la taille, dont il décrivit le premier un procédé régulier; de la fistule lacrymale, à l'aide des cautères; de la fistule à l'anus, par les méthodes de la ligature et des caustiques; de la hernie inguinale étranglée, à l'aide de la dilatation et de la cautérisation de l'anneau; de la cataracte par l'abaissement; de la section du filet de la langue; de la gastroraphie et de la paracentèse, étaient familières aux chirurgiens de ce temps. La bronchotomie, beaucoup vantée et pratiquée avec succès par Asclépiade de Bithynie, était en grand honneur, et Antillus entre autres, qui vivait sous Adrien, y avait souvent recours dans les cas d'angine. Les amputations des membres furent décrites avec un soin extrême par Celse, ainsi que la plupart des opérations qui se pratiquent sur les yeux, et de celles que nécessitent les accouchemens difficiles. Cette dernière partie de l'art était la moins avancée, parce qu'elle se trouvait abandonnée aux sages-femmes: les chirurgiens se bornaient alors à extraire le fœtus de force, et souvent ils l'arrachaient par lambeaux, quand il ne pouvait sortir naturellement.

Depuis Celse jusqu'à Galien, on trouve Scribonius Largus, qui composa un ample traité des médicamens externes, contenant les recettes d'une foule d'emplâtres, d'onguens et de linimens très-compliqués, et oubliés à juste titre depuis longtemps; Soranus d'Ephèse, dont les observations relatives aux changemens qu'éprouve le col de la matrice pendant la grossesse, sont fort judicieuses; Moschion, à qui l'on doit d'avoir assez bien décrit les signes qui précèdent et qui annoncent l'avortement; Cœlius Aurelianus, qui n'a rien dit de nouveau, mais qui a fort bien exposé les idées de ses prédécesseurs.

La chirurgie était alors abandonnée à des hommes peu honorés, et qui se livraient spécialement à l'exercice des opérations chirurgicales. Les médecins de Rome ne les pratiquaient que dans les cas très-urgens: c'est au moins ce que l'on peut conclure de ce que dit Galien, qui, ayant pratiqué la chirurgie en Asie, l'abandonna à Rome, afin de se conformer aux usages adoptés dans cette capitale. Les ouvrages de Galien relatifs à la chirurgie sont plus remarquables par la méthode qui y règne, par l'indication méthodique des signes des maladies, par la distinction de celles-ci en différentes espèces, et par l'exposition des indications curatives qu'elles présentent, que par le perfectionnement des moyens de traitement et des procédés opératoires. La marche suivie par Galien fut adoptée par Archi-

gène, Philippe de Césarée, Arétée, Cassius l'iatrosophiste, Magnus d'Éphèse, Héliodore, Léonidas d'Alexandrie et un grand nombre d'autres, qui n'ont exercé aucune influence remarquable sur les progrès de la chirurgie, puisqu'ils n'ont rien inventé et se sont bornés à compiler leurs prédécesseurs.

Les hernies, les goîtres, diverses tumeurs enkystées, le cancer des mamelles, la fistule à l'anus, les ulcères et les verrues des parties génitales, les plaies de tête, les fractures et les luxations des os des membres, les plaies, les ulcères et les fistules, ont spécialement fixé l'attention des praticiens que je viens de nommer. Mais leur chirurgie était timide : ne puisant plus dans les dissections l'habitude de manier les instrumens tranchans et l'assurance nécessaire pour guérir, ils se bornèrent à copier les descriptions des opérations que leur avaient laissées Celse et Galien, et n'employèrent dans la pratique que des emplâtres, des onguens et d'autres préparations externes plus ou moins compliquées, auxquelles ils attribuaient d'admirables vertus.

On ne peut méconnaître l'influence que les mœurs et les institutions exercèrent dans Rome sur la marche des sciences. Aussitôt que les savans qui s'y rendaient de l'Asie et de la Grèce y eurent formé des établissemens, l'émulation, qui ne manque jamais de se développer entre les hommes qui parcourent la même carrière, aurait bientôt donné lieu aux plus grands progrès, si le gouvernement avait encouragé cette tendance si naturelle; mais les Romains, dans les premiers temps, restèrent indifférens à des travaux qu'ils n'estimaient pas, et dont ils méprisaient les auteurs. La politique et les troubles civils les détournèrent ensuite des recherches scientifiques, et la tyrannie qui s'établit enfin étouffa les premiers germes des sciences, à l'instant où peut-être ils allaient se développer. C'est en vain que le capricieux Domitien fit copier quelques ouvrages renfermés dans la bibliothèque d'Alexandrie; que Trajan, Adrien, Antonin le pieux, Marc-Aurèle et Alexandre Sévère encouragèrent la philosophie et la médecine; elles avaient reçu de mortelles atteintes, et il fallait, pour les faire refleurir, plus de temps et de moyens que ces princes ne purent leur en consacrer. La tyrannie et la haine pour les lumières et la philosophie, qui sont des compagnes inséparables, reprirent bientôt leur empire, et précipitèrent la rnine des sciences et de l'état.

La chirurgie n'acquit aucun perfectionnement par les travaux d'Oribase, de Nemesius, d'Aetius, d'Alexandre de Tralles, et même de Paul d'Egine, les chirurgiens les plus célèbres de ces temps de décadence. Ce dernier fait cependant époque en chirurgie; ses ouvrages méritent d'être placés près de celui de Celse, et sont supérieurs à ceux de Galien. Ayant exercé la chirurgie avec beaucoup de succès et pratiqué la plupart des opé-

rations qu'il décrit, il ne se borna pas à copier ses prédécesseurs, il ajouta à ce qu'ils avaient dit des observations judicieuses sur les maladies et sur les procédés opératoires. Palladius, Actuarius, Myrepsus, ont commenté ou copié Hippocrate, Galien, Aetius et Paul d'Egine, sans rien changer à leurs opinions.

Il est difficile de prévoir jusqu'où la décadence des sciences et de la civilisation auraient été portées si de nouveaux peuples n'étaient venus remplacer ceux que des excès de toute espèce et la tyrannie la plus odieuse avaient abrutis. En occident, les barbares du nord avaient fondé de nouveaux royaumes, et détruit jusqu'aux traces des connaissances humaines, dont ils devaient ensuite rassembler les débris et reconstruire l'édifice. En Orient, les Arabes conquirent les plus belles provinces de l'empire, se répandirent en Espagne, et, après avoir recueilli les Nestoriens et les philosophes d'Athènes, que l'imbécille orthodoxie des empereurs en avait proscrits, cultivèrent les sciences, et en particulier la chimie, l'histoire naturelle, la médecine et la chirurgie. Leurs progrès furent peu considérables dans cette dernière, parce qu'ils ne pouvaient se livrer aux dissections, qui sont indispensables pour en assurer les progrès; mais ils en conservèrent les traditions, les transmirent à l'Occident, et servirent ainsi à la régénération de la raison humaine en Europe.

Dschondisapour, Bagdad, Damas, en Asie; Cordoue, Séville, Murcie, en Espagne, virent s'élever des écoles où les Arabes traduisirent, commentèrent et défigurèrent souvent les ouvrages du génie. Sérapion, Rhazès, Ali-Abbas, Avicenne, Avenzoar, Averrhoës, Albucasis, sont les chirurgiens les plus célèbres d'entre eux. Ils firent presque tous, et surtout Albucasis, l'abus le plus effrayant des cautères. Plusieurs d'entre eux parlent de l'opération de la cataracte par la méthode de l'extraction; mais leurs descriptions ne sont pas assez exactes pour qu'il soit possible de se faire une idée juste de leurs procédés, et même pour savoir s'ils avaient reconnu la véritable nature de la maladie. Albucasis combattait les hémorragies à l'aide du cautère actuel, de la section complète du vaisseau, de la ligature et des styptiques. Les ennemis de Paré commentèrent de mille manières différentes ce passage du chirurgien arabe, afin de lui enlever la gloire d'avoir employé le premier la ligature des artères; mais la postérité a fait justice de leurs attaques, et la gloire de Paré n'en est aujourd'hui que plus brillante. Albucasis est le seul des chirurgiens arabes qui mérite d'être remarqué, à raison de la hardiesse des opérations qu'il entreprit.

L'art des accouchemens et toutes les opérations qui se pratiquent sur les parties génitales ont été entièrement négligés par

les chirurgiens arabes, qui auraient cru se souiller en les exécutaut.

Revenons à l'Occident. A peine les vainqueurs des Romains s'y furent-ils fixés, que les moines s'emparèrent de l'exercice de la médecine et de la chirurgie. Des reliques conservées dans les églises eurent le pouvoir de guérir les maladies, et l'on abandonna l'emploi des moy.ns medicinaux et des opérations. Cette partie de l'histoire des sciences reproduit le tableau de leur enfance en Egypte et dans la Grèce : la superstition a partout les mêmes caractères, et produit les mêmes résultats. La coutume de confier à un pouvoir surnaturel la guérison des maladies, qui fut généralement répandue pendant le moyen âge, et à laquelle on dut les prétendus miracles opérés par les rois d'Angleterre et de France dans la cure des écrouelles, n'est pas encore entièrement anéantie, et des prodiges semblables s'opèrent encore de nos jours, tant il est difficile d'effacer les traces des erreurs qui se sont une fois enracinées dans l'esprit des peuples.

Lorsque la civilisation commença à renaître en Europe, des écoles s'élevèrent dans les convens et dans les cathédrales; des écoles et des Universités s'établirent ensuite dans l'Italie, la France, l'Angleterre et l'Allemagne. L'art de guérir y fut enseigné, mais on s'y borna à expliquer et à commenter les écrits des Arabes. La chirurgie n'existait plus: Eros, Gariopontus, Roger de Parme, Roland, Brunus, Théodoric, les praticiens les plus célèbres de ce temps, n'ont rien fait pour elle. Les travaux et les écrits de Guillaume de Salicet, Lanfranc, Varignana, Gordon, Arnaud de Villeneuve, sont demeurés également stériles. Guy de Chauliac lui-même se borna à compiler les anciens, et à disposer leurs idées dans un ordre méthodique; il dédaigna la plupart des théories subtiles dont on surchargeait de son temps les ouvrages de chirurgie, et contribua à faire renaître le goût de l'observation et des connaissances anatomiques, dont il avait senti l'importance.

Les travaux de médecine fixèrent l'attention des savans; l'anatomie, abandonnée depuis l'école d'Alexandrie, fut enfin cultivée de nouveau, et prépara les progrès futurs des sciences médicales. Les livres grecs furent portés de Constantinople en Italie, et l'autorité des Arabes fut détruite. Mais cette révolution, qui fut si utile à la médecine, ne changea point l'état de la chirurgie. Les chirurgiens n'apprirent presque rien par la lecture des livres des Grecs : ce qui leur manquait, ce n'était pas la connaissance théorique des opérations, mais celle de la structure des parties sur lesquelles il faut opérer. Ils ne pouvaient avoir cette assurauce et cette dextérité que l'on ne peut acquérir qu'en disséquant les organes et en examinant leurs rapports. L'imprimerie elle-même ne fut la cause immédiate d'aucune

amélioration prochaine dans l'état de la chirurgie. L'ignorance était telle, que Mathieu Corvinus, roi de Hongrie, ne trouva qu'à peine, dans toute l'Europe, un homme qui pût le guérir d'une blessure qu'il avait reçue en combattant contre les Moldaves.

Antoine Benivieni et Alexandre Benedetti méritent seuls d'être distingués dans ces temps d'ignorance, parce qu'ils se bornèrent à publier avec simplicité quelques observations remarquables qu'ils avaient recueillies. Mais bientôt brillèrent Jean de Vigo, André de la Croix, Berengerario de Carpi, Gabriel Fallopio, J.-C. Aranzi, Félix Wurz, et plusieurs autres praticiens, parmi lesquels Ambroise Paré, Maggi et Guillemeau s'élèvent au premier rang.

L'introduction des armes à feu dans les armées fournit à la chirurgie l'occasion de faire des observations nouvelles. Les premiers praticiens qui eurent l'occasion d'examiner les blessures faites par les projectiles que la poudre à canon met en mouvement les crurent empoisonnées, et les cautérisèrent. Braunschweig, Jean de Vigo, Alphonse Ferri, suivaient cette méthode barbare, que Maggi, Paré et Guillemeau parvinrent à faire abandonner. Les chirurgiens étaient alors divisés en plusieurs sectes, relativement au traitement des plaies et des ulcères. Roger, Roland et les quatre maîtres voulaient qu'on les pansât avec des médicamens humides, tels que les cataplasmes; Brunus et Théodoric, avec du vin et d'autres substances échauffantes; Guillaume de Salicet et Lanfranc, avec des huiles et des corps adoucissans : le plus grand nombre n'accordait de confiance qu'aux invocations et aux enchantemens.

C'est à cette époque que la famille Norcini était le plus célèbre par la manière dont ses membres pratiquaient l'opération de la taille. Germain Colot l'exécuta en France, sous le règne de Louis XI; mais les relations que nous possédons de cette opération sont si peu exactes, que Méri crut que Colot pratiqua la taille par le périnée; Haller qu'il avait exécuté le haut appareil; Tolet qu'il ne s'agissait que d'un volvulus, et qu'enfin Sabatier considéra cette même opération comme un exemple de néphrotomie. Plus tard, Jean de' Romani et Mariano Santo de Barletta firent connaître le grand appareil, dont l'exécution devint en quelque sorte en France le patrimoine de la famille des Colots. En 1560, Pierre Franco exécuta, pour la première fois, le haut appareil, en faveur duquel Rousset se prononça avec beaucoup de force.

C'est pendant le quinzième siècle que les Italiens Vincent Vianeo, Branca et Bojani essayèrent de reconstruire les nez aux dépens des muscles de l'avant bras, opération que Tagliacozzi perfectionna dans le siècle suivant. Ce fut à la même époque que commencèrent les discussions qui se sont prolongées

jusqu'à nous, concernant l'opération césarienne, et dans lesquelles Rousset et Jacques Marchant jouèrent le principal rôle.

L'état des chirurgiens en Europe pendant le moyen âge mérite de fixer l'attention de l'observateur. Lors de la formation des écoles que Charlemagne éleva dans les couvens et dans les cathédrales, la chirurgie et la médecine y étaient enseignées sous le nom de *physique*. Ces deux sciences furent d'abord reçues dans les Universités, sous le même titre, en Italie, et sous celui de médecine, en France, où la Faculté de médecine devint bientôt célèbre. Au douzième siècle, l'Eglise défendit à ses membres de pratiquer aucune opération chirurgicale, en établissant qu'un prêtre devait avoir horreur du sang. Dès-lors les médecins qui voulurent continuer de pratiquer la chirurgie cessèrent de faire partie de l'Université : il est probable qu'avant cette époque quelques-uns d'entre eux ne voulant pas s'astreindre au célibat, avaient déjà refusé de prendre la dignité de prêtre. Ces chirurgiens, qui étaient en tous points les égaux des membres de la Faculté, puisqu'ils avaient fait les mêmes études, se rassemblèrent à Paris, et formèrent une congrégation dans l'église de Saint-Côme et de Saint-Damien. D'abord réunis par le seul désir de se communiquer leurs observations, ils furent organisés par Jean Pitard, premier chirurgien de saint Louis, et par Lanfranc, en un Collége royal qui reçut des statuts particuliers. Ces statuts, confirmés par les rois de France, séparèrent le nouveau Collége de la Faculté, et le constituèrent en un corps académique, qui fut bientôt en rivalité avec les médecins, parce que ceux-ci voulaient exercer sur lui et sur ses membres une suprématie insultante.

Il s'était élevé, en même temps que la chirurgie, un corps de barbiers, nommés alors *barbitonsores* et *barbirasores*, entièrement distincts du corps des chirurgiens à longue robe du Collége royal, et qui exerçaient les fonctions de la chirurgie ministrante. Le Collége royal exerçait d'abord une surveillance active sur ces barbiers, gens illétrés et réduits à une espèce de domesticité. A l'époque des débats de la Faculté avec les chirurgiens, la première attira les barbiers à elle, leur donna une sorte d'instruction, et les investit du droit d'exercer la chirurgie. Telle est l'origine et la cause des dissensions qui séparèrent en France les deux branches de l'art de guérir. La Faculté, continuant son plan, finit par obtenir que ses protégés seraient réunis aux chirurgiens; mais ceux-ci repoussèrent une semblable association, et recouvrèrent enfin leur indépendance à l'époque de la création de l'Académie royale de chirurgie, que nous devons à la munificence de Louis XV et aux sollicitations ainsi qu'au désintéressement et à la générosité de La Martinière et de La Peyronie.

La chirurgie était alors si timide et si inhabile, que l'on ne pratiquait presqu'aucune opération, et que les onguens et les emplâtres remplaçaient tous les autres moyens. Rhodion s'éleva cependant à des considérations fort utiles et fort judicieuses relativement à l'art des accouchemens, dont il fit une étude spéciale.

Au milieu du seizième siècle brilla Ambroise Paré, dont j'ai déjà signalé les observations relatives aux plaies d'armes à feu et à la ligature des vaisseaux. Il n'est presqu'aucune des parties de la chirurgie que ce grand homme n'ait examinée, qu'il n'ait enrichie de remarques intéressantes, de modifications ingénieuses et de perfectionnemens remarquables. Son livre doit être entre les mains de tous les chirurgiens. C'est à Paré que commence la nouvelle ère de la chirurgie; les travaux de Vésale en anatomie ont applani presque toutes les difficultés, et, pendant les dix-septième et dix-huitième siècles, les découvertes des chirurgiens se multiplient et se pressent tellement sur tous les points de l'Europe, qu'il n'est plus possible de les indiquer en détail, et que l'on est forcé de ne retracer que les traits les plus saillans d'un tableau dont toutes les parties offrent tant d'intérêt.

Rousset et Sévérin Pineau, dont les observations relatives à l'art des accouchemens sont si instructives; Guillèmeau, qui enrichit cette partie de la chirurgie d'un traité que l'on peut encore consulter de nos jours avec fruit; Fabrice d'Aquapendente, à qui l'on doit une multitude de remarques importantes sur la physiologie et la chirurgie pratique; Fabrice de Hilden, qui fit plus encore pour les opérations chirurgicales, et qui, le premier, pratiqua d'une manière méthodique l'extirpation de l'œil; Nicolas Habicot, l'un des soutiens de la chirurgie française; Marc-Aurèle Sévérin, l'un des restaurateurs de la saine pratique chirurgicale, et spécialement de l'usage du feu; Covillard, dont le recueil d'observations renferme plusieurs faits intéressans, et Tulpius, qui ne fit pas toujours preuve d'une critique éclairée, et qui s'est trop abandonné au désir de rassembler des faits extraordinaires, tels sont les observateurs et les chirurgiens les plus remarquables de la fin du seizième siècle et de la première moitié du dix-septième. Harvey avait, pendant cette période, découvert la circulation du sang, et la connaissance de ce fait provoqua des recherches importantes concernant les hémorragies traumatiques et le traitement des anévrysmes, qui fut rendu plus simple et plus méthodique. Cependant aucun des chirurgiens que je viens de nommer n'avait surpassé ni même égalé Ambroise Paré, et, depuis lui, la chirurgie était restée stationnaire, ou même avait rétrogradé.

Quelques praticiens se livrèrent alors à la description des

instrumens de chirurgie, et parmi eux, on doit placer au premier rang Scultet, dont l'arsenal forme la collection la plus complète que nous possédions des instrumens et des machines dont on faisait usage avant lui ou de son temps. Roonhuisen se déshonora, à la même époque, par les soins qu'il prit de cacher son levier. Mauriceau publia ses ouvrages concernant les femmes en couche et sur les accouchemens, ouvrages qui ont été long-temps classiques dans toute l'Europe. Enfin, le dix-septième siècle est terminé par Méry, médecin spirituel et judicieux, à qui l'on doit plusieurs observations relatives aux maladies des yeux, et par Dionis, dont l'ouvrage, enrichi des notes de La Faye, a servi de guide à la plupart des chirurgiens du siècle suivant.

Le commencement de ce siècle fut signalé par la découverte de la véritable nature de la cataracte. Kepler avait annoncé, en 1604, que le cristallin n'est pas le siége de la vision, ainsi qu'on l'avait cru jusqu'à cette époque. Rolfinck, Gassendi, Rouhault, Borelli, Bonet, Nicolas de Blégny, Albinus et quelques autres confirmèrent cette assertion par des faits et par des raisonnemens; mais on refusait d'abandonner d'anciennes erreurs, lorsque Maître-Jean, Méry, Brisseau, Heister, La Peyronie et Morand les renversèrent pour toujours à l'aide des observations qu'ils communiquèrent à l'Académie des sciences. Cette découverte fit naître la méthode d'opérer la cataracte par l'extraction, et servit de base à toutes les modifications dont cette méthode et celle de l'abaissement ont été l'objet jusqu'à nos jours.

C'est du commencement de ce siècle que date encore la découverte de la méthode d'exercer la lithotomie qui a reçu le nom d'*appareil latéral*, et qu'il convient mieux d'appeler *méthode latéralisée*. Cette méthode provoqua les travaux de Rau, qui emporta son procédé dans la tombe, de Chéselden, Ledran, Côme, Moreau, Pouteau, Foubert et Thomas, dont les procédés méritent seuls la dénomination de *taille latérale*; de Lecat, Hawkins et Desault.

Depuis Ambroise Paré jusqu'à l'époque que je parcours actuellement, la chirurgie française avait été l'une des moins parfaites de l'Europe. On a dû remarquer que, parmi les savans que j'ai précédemment cités, le plus grand nombre appartient à l'Italie, à l'Angleterre ou à l'Allemagne. Il n'en est plus ainsi au dix-huitième siècle : les chirurgiens français acquirent alors une suprématie qu'ils ont toujours conservée depuis, et qui ne leur est plus contestée. Ils doivent leurs progrès à l'Académie royale de chirurgie, qui rassembla dans son sein les praticiens les plus illustres, et qui communiqua aux études chirurgicales une impulsion qui ne s'est pas encore ralen-

tie, et à laquelle nous devons tous les hommes illustres dont la France s'honore à l'époque où nous vivons.

J.-L. Petit, Morand, Ledran, Garengeot, La Faye, Verdier, Pibrac, Hévin, Fabre, Le Cat, Foubert, Bordenave, Sabatier, Puzos, Houstet, et surtout Louis, dont le nom brille au premier rang, telle est l'élite de cette compagnie célèbre. Elle bannit de la chirurgie cette foule d'emplâtres et d'onguens dont le traitement des plaies était encore surchargé; par ses soins, la suture fut appréciée à sa juste valeur, et on la prodigua moins pour la réunion immédiate des plaies; elle fixa la valeur des diverses méthodes de traiter les fistules lacrymales, et J.-L. Petit détermina les procédés les plus avantageux pour exécuter l'opération que cette maladie réclame. C'est à des membres de l'Académie que l'on doit la doctrine la plus lumineuse concernant les plaies de tête et les cas qui requièrent l'application du trépan. Le Mémoire d'Hévin sur les corps étrangers arrêtés dans l'œsophage et dans les autres parties du canal digestif est un des morceaux les plus remarquables de la collection dont il fait partie. Personne n'oubliera le Mémoire de David sur les contre-coups dans les diverses parties du corps, ni celui de Camper sur la construction des bandages herniaires. Les travaux dont l'amputation des membres fut l'objet dans la Société dont je parcours les actes, ont fixé le procédé le plus avantageux pour exécuter cette opération, et le temps où elle doit être pratiquée. Les abcès et les fistules à l'anus, les hernies, les calculs extra-vésicaux, ceux qui sont enkystés, les abcès biliaires, la cataracte, l'extirpation de l'œil, les plaies par arrachement, les anévrysmes, la lithotomie chez les femmes, l'hydrocèle, la théorie et la pratique des accouchemens, l'œsophagotomie, le bec-de-lièvre, les polypes du sinus maxillaire, l'hygiène des blessés, tels sont quelques-uns des points les plus remarquables qui ont été traités et approfondis par l'Académie royale de chirurgie. Elle a sans doute consacré quelques erreurs; plusieurs des travaux qu'elle avait commencés ont été perfectionnés depuis, mais tout ce qu'elle a fait a été remarquable, et a porté l'empreinte d'une raison éclairée et d'une observation sévère. On citerait difficilement un recueil qui l'emportât sur la collection de ses Mémoires et de ses Prix.

Il faut rattacher à l'Académie les noms d'Anel, Méjean, Lamotte, Daviel, Ravaton, David, Maître-Jean, Flurant, Pouteau, frère Côme, Valentin, Antoine Petit, qui brillaient en même temps qu'elle, et qui enrichissaient la France de leurs écrits. A la même époque, l'Angleterre possédait Chéselden, Douglas, les deux Monro, Alanson, Cowper, Sharp, Pott, Smellie, Hawkins. L'Allemagne recevait la plns grande illustration de Platner, Heister, Rœderer, Stein, Theden, Bilguer,

Acrel, Brambilla, Richter. En Italie, on trouvait Bertrandi, Molinelli, Moscati, Guattani. En Hollande, Deventer, Albinus et Camper succédaient à Roonhuysen et à Rau, et effaçaient les taches qu'ils avaient imprimées au caractère hollandais. Il est absolument impossible de rappeler les titres à la gloire de chacun des hommes célèbres que je viens de nommer. Il suffira de dire qu'il n'est pas une partie de la chirurgie qui n'ait reçu d'eux de notables améliorations, et que leurs écrits doivent être dans le cabinet de tous les hommes qui se livrent à l'enseignement ou à la pratique de la science qu'ils ont cultivée avec tant de succès.

A l'Académie royale de chirurgie succéda Desault, dont l'école brillait déjà d'un vif éclat au commencement de nos troubles civils. Desault, doué d'un génie mâle, sévère et original, se destina de bonne heure à l'étude de l'anatomie. Il introduisit dans cette science une méthode nouvelle. La chirurgie l'occupa ensuite : les bandages pour les fractures de la clavicule et du col de l'humérus marquèrent ses premiers pas. Depuis lors, il soumit la plupart des théories chirurgicales et des procédés opératoires à une révision sévère, et introduisit dans les uns et dans les autres des améliorations remarquables, qui le placèrent en peu de temps au premier rang parmi les praticiens les plus célèbres de son époque. C'est à l'école de Desault que nous devons la plupart des grands maîtres qui ont soutenu l'honneur de la chirurgie française depuis vingt-cinq ans. Nous déplorons la perte de Manoury et de Bichat, deux des élèves les plus illustres de cette école; les autres vivent encore; ils occupent à juste titre les premières places dans l'enseignement et dans la pratique de la chirurgie, et, comme nous avons chaque jour le bonheur d'être témoins de leurs succès dans l'une et l'autre carrière, je ne saurais leur accorder le tribut d'éloges qu'ils méritent si bien, sans offenser leur modestie.

La chirurgie militaire, d'abord abandonnée à des aventuriers qui suivaient les armées plutôt dans l'intention de faire une fortune rapide que pour être vraiment utiles aux blessés, fut enfin organisée en France sous le règne de Henri IV. Avant cette époque, le roi et les grands seigneurs avaient seuls le pouvoir de se faire accompagner par un chirurgien. C'est ainsi que J. Pitard, Ambroise Paré, Pigray et Théodore de Héry s'étaient trouvés parmi les armées françaises. Mais depuis Henri IV, les soins les plus éclairés furent prodigués aux soldats, et la chirurgie militaire compta toujours parmi ses membres ce que la chirurgie française avait de plus illustre. Il suffira de citer J.-L. Petit, qui avait fait huit campagnes, Le Dran, Bessier, La Faye, La Peyronnie, Bagieu et Faure, à qui la science a dû tant de progrès. Pendant la guerre qui vient d'être termi-

née, Dufouart, Lombard, Vacher, Chastenet, Desoteux, Robillard, Percy, Noël, Saucerotte, Thomassin, Larrey, Dupont, furent disséminés dans les armées, et dirigèrent la pratique d'une foule de jeunes chirurgiens qui sortaient de l'école de Desault, de l'Ecole de santé ou de la Faculté de Paris, et qui, remplis d'émulation, prodiguèrent les soins les plus empressés et les plus efficaces aux défenseurs de la patrie. On doit à MM. Percy et Larrey d'avoir mieux distribué qu'on ne l'avait fait les officiers de santé dans les armées, et d'avoir créé des ambulances qui pouvaient suivre tous les mouvemens des troupes et porter des secours aux blessés jusque sous le feu de l'ennemi. Si je ne consultais que mon sentiment, je pourrais ajouter aux noms des hommes que je viens de citer ceux d'une foule de chirurgiens d'abord leurs élèves, et qui devinrent rapidement leurs émules; mais la liste en serait évidemment trop longue, et je dois m'interdire de semblables détails. Il me suffira de faire remarquer que la chirurgie militaire de France fut, pendant toute la guerre, la mieux composée et la plus instruite de l'Europe.

Les découvertes les plus importantes de la chirurgie depuis la fin du dernier siècle sont relatives à la résection des articulations, que White, MM. Percy, Moreau, Champion, Willaume et plusieurs autres chirurgiens ont substituée dans beaucoup de cas aux amputations; à la résection des extrémités osseuses, dans les articulations anormales, ou à l'introduction, entre ces extrémités, d'une mèche de soie, de coton, ou bien de linge effilé: le premier procédé appartient à White, le second à MM. Physick et Percy; au renouvellement de la méthode de l'abaissement, appliquée par M. Scarpa au traitement de toutes les espèces de cataractes, et dont ce chirurgien a démontré et peut-être exagéré les avantages; à la guérison des anus anormaux, dont M. Dupuytren a développé la théorie et fixé la méthode curative; à l'amputation de tout le corps de la mâchoire inférieure et à l'ablation d'une grande partie de la supérieure, opération capitale que l'on doit au même professeur; à la ligature des artères axillaires, sous-clavière, brachio-céphalique, carotide primitive, iliaques externe et interne, et même aorte abdominale, opérations qui ont été exécutées par Desault, MM. Astley Cooper, Blizard, Dupuytren, Abernethy, Freer, Dordey, Brodie, Lawrence, Bouchet, Stevens, Travers, Cline, Hodgson, Giroux et quelques autres. Ce point de chirurgie me paraît être le seul dans lequel les praticiens anglais se soient montrés plus hardis que ceux de notre pays; mais leur hardiesse fut quelquefois portée jusqu'à la témérité. Plusieurs opérations moins importantes, et sur la valeur desquelles l'expérience n'a pas suffisamment prononcé, ont encore été imaginées; telles sont celles de la taille

par le rectum, chez l'homme, que l'on doit à M. Sanson; de l'amputation partielle du pied, entre les os du tarse et ceux du métatarse, que M. Lisfranc a fait connaître; de la cataracte par la méthode de la kératonyxis, exécutée pour la première fois par M. Langenbeck. Presque toutes les autres opérations de la chirurgie ont été simplifiées et perfectionnées pendant l'époque que j'examine, et parmi elles il suffira de citer les opérations de la hernie, de l'anévrysme, dont Anel et Desault avaient fixé la véritable méthode curative; de l'extraction et de l'arrachement des polypes; du trépan et de l'œsophagotomie. Une foule de maladies chirurgicales ont été mieux observées, et guéries à l'aide de procédés plus simples et plus efficaces que ceux dont nos prédécesseurs faisaient usage; tels sont les fongus hématodes, formés par le tissu érectile, les fractures et les luxations, dans le traitement desquelles les Anglais se sont spécialement distingués, les maladies des voies urinaires, etc.

Ces titres ne sont qu'une partie de ceux que la chirurgie de nos jours a déjà acquis à l'estime et à l'admiration de la postérité. Il n'est pas douteux que si elle suit la route dans laquelle elle est engagée depuis un siècle, elle s'enrichira, à chaque pas, de découvertes et de perfectionnemens non moins remarquables et non moins utiles. En considérant les causes qui ont favorisé et hâté ces progrès, il est facile de se convaincre qu'elles consistent dans l'étude exacte et facile de l'anatomie, de l'anatomie pathologique et de l'anatomie chirurgicale, dans l'observation plus sévère des maladies qu'il s'agit de guérir, dans l'appréciation rigoureuse des résultats immédiats et consécutifs des méthodes et des procédés opératoires, dans la perfection donnée aux instrumens, surtout à ceux qui ont pour objet de suspendre le cours du sang pendant les opérations, ou de l'arrêter définitivement après qu'elles sont exécutées; enfin, dans la hardiesse, le sang-froid et la dextérité qui sont produits par les dissections réitérées, par l'habitude de se servir des instrumens, et qui s'accroissent incessamment à mesure que l'on exécute de nouveau les opérations les plus difficiles. Les praticiens ne sacrifient plus maintenant la sûreté au brillant de l'opération; leur choix, relativement aux diverses méthodes ou à leurs procédés, n'est plus fondé sur la facilité de l'exécution, mais bien sur la rapidité avec laquelle le malade sera opéré, et sur les avantages plus ou moins considérables qu'il peut retirer de l'opération, suivant qu'elle est exécutée de telle ou telle manière. Il est évident qu'aussi long-temps que cet esprit dirigera les chirurgiens, leur art ne rétrogradera pas; mais il faut, pour que cet art fasse des progrès, que l'enseignement particulier de l'anatomie et des opérations chirurgicales soit puissamment encouragé, et que la carrière des concours soit la

seule qui conduise à tous les grades de l'enseignement public. Ces deux conditions me semblent indispensables pour soutenir le zèle, exciter l'émulation et préparer les succès. La critique sévère, mais impartiale, des ouvrages qui sont publiés sur la chirurgie est un des moyens les plus propres à favoriser la marche de cette science, et à s'opposer à l'introduction des théories spéculatives dans son domaine. Enfin, l'Académie royale, qui vient d'être établie, peut exercer une grande influence sur la chirurgie française; il lui sera facile d'en diriger les travaux, et de donner une nouvelle force aux élémens qui présagent ses progrès futurs.

J'ai négligé à dessein, dans cet article, de traiter de l'influence que la médecine a exercée à diverses époques sur la chirurgie. Il aurait été impossible de le faire sans entrer dans des détails assez étendus relativement aux divers systèmes médicaux, et sans empiéter, par conséquent, sur un sujet qui doit être traité à l'article *médecins*. Il me suffira sans doute de dire ici en terminant, que toutes les opinions médicales qui ont été émises depuis la naissance de l'art de guérir se sont introduites dans la partie chirurgicale de cet art, et qu'il a dû en être ainsi, parce que tous ceux qui l'exercent fondent leurs opérations sur les mêmes principes, et que, si l'on peut être exclusivement médecin, il n'est pas possible de n'être que chirurgien. Aussi doit-on considérer comme une dernière circonstance qui a puissamment favorisé les progrès de la chirurgie moderne, l'union intime, dans les mêmes écoles, de l'enseignement de cette science avec celui de la médecine, et l'introduction, dans cette dernière, d'idées plus saines, plus philosophiques, et de systèmes plus conformes à ce que nous fait connaître l'observation de la nature. (L.-J. BÉGIN)

CHMIELNICK (MARTIN DE), appelé en latin *Chmielecius*, était né à Lublin, en Pologne, le 5 novembre 1559. Quoiqu'issu d'une famille noble, il embrassa la carrière des sciences, et après avoir terminé ses humanités dans sa ville natale, il vint à Bâle, en 1577, pour y passer à de plus hautes études. Il termina honorablement ses cours de philosophie, se livra ensuite avec ardeur à la médecine, et obtint, en 1587, le bonnet doctoral, qui lui fut conféré par Félix Plater. On le nomma professeur de logique en 1589, et il remplit cette chaire pendant vingt et un ans. Celle de médecine lui fut donnée en 1610. Il mourut le 3 juillet 1632, ayant été plusieurs fois doyen des Facultés de médecine et de philosophie, mais ne laissant que deux opuscules académiques intitulés :

Dissertatio de humoribus. Bâle, 1619, in-4°.
Dissertatio de elementis. Bâle, 1623, in-4°.

On a encore de lui quelques Lettres qui ont été insérées dans le *Cista medica* de Hornung.

CHMIELNICK (*Jean-Lucas de*) a laissé :

Dissertatio de anginâ. Bâle, 1621, in-4°. (J.)

CHOMEL (A.-F.), petit-fils de Pierre-Jean-Baptiste et neveu de Jean-Baptiste-Louis Chomel, docteur en médecine de la Faculté de Paris, est aujourd'hui médecin à l'hôpital de la Charité. On a de lui :

Essai sur le rhumatisme. Paris, 1813, in-4°.

On voit déjà percer, dans cette thèse, la répugnance de l'auteur pour l'application de l'anatomie pathologique à la science des maladies.

Élémens de pathologie générale. Paris, 1817, in 8°.

Ces élémens, rédigés à peu près dans le même esprit que les principes de chirurgie de G. De la Faye, ne seront point aussi utiles, en raison des modifications importantes que la pathologie a subies, même avant leur publication. Ils ont été analysés par le docteur Broussais dans le *Journal universel des sciences médicales*, tome V, page 129.

Des fièvres et des maladies pestilentielles. Paris, 1821, in-8°.

Cet ouvrage est remarquable par le singulier mélange d'empirisme et d'humorisme qui y règne, et par la persévérance de l'auteur à soutenir une cause abandonnée de ses plus chauds partisans. Il a été analysé dans le *Journal universel des sciences médicales*, tome XXIII. (s.)

CHOMEL (Jacques-François), docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, a laissé :

An naturales omnes corporis humani humores alibiles et excrementitii divini possent? Montpellier, 1708, in-4°.

Universæ medicinæ theoricæ pars prima seu physiologia ad usum scholæ accomodata. Montpellier, 1709, in-12.

Traité des eaux minérales, bains et douches de Vichi. Clermont-Ferrand, 1734, in-12.-Paris, 1738, in-12.

A cette dernière édition sont jointes les observations de Duclos sur plusieurs eaux minérales de France. (s.)

CHOMEL (Jean-Baptiste-Louis), fils de Pierre-Jean-Baptiste Chomel, né à Paris, y prit le bonnet de docteur ; en 1732, il obtint la place de médecin ordinaire du roi, et fut doyen de la Faculté en 1754. Il mourut en 1765. On a de lui :

Lettre sur les maladies des bestiaux. Paris, 1745, in-8°.

Dissertation historique sur l'espèce de mal de gorge gangréneux qui a régné parmi les enfans l'an dernier. Paris, 1749, in-8°.

Essai historique sur la médecine en France. Paris, 1762, in-12.

Éloge de Duret. Paris, 1765, in-8°. (s.)

CHOMEL (Pierre-Jean-Baptiste), fils de Jean-Baptiste, naquit, à Paris, le 2 septembre 1671. Après avoir fait ses humanités à Paris, sous les Jésuites, puis à Lyon, sous Noël Chomel, son oncle, il embrassa la médecine, et s'adonna principalement à la botanique, pour laquelle il avait un goût décidé. Elève assidu de Tournefort, il devint bientôt son ami et celui de Fagon. L'appui du premier médecin d'un roi qui sait faire

usage de son crédit, peut tenir lieu de talent : Chomel, non content d'obtenir cette puissante protection, honorable lorsqu'elle s'étend sur le mérite, voulut s'en rendre digne, ce qui est fort louable et peu commun. Il parcourut la France et surtout l'Auvergne pour fournir à Tournefort des matériaux destinés à entrer dans l'histoire générale des plantes de France, dont ce célèbre botaniste avait conçu le plan, et qui a été exécutée depuis par MM. Decandolle et Lamarck. Dès-lors, Chomel fut le compagnon inséparable de Tournefort; il défendit son illustre maître contre les attaques de Roy. En 1706, Fagon lui fit obtenir la survivance de la charge de médecin ordinaire du roi.

Tournefort étant venu à mourir en 1707, Chomel perdit en lui un ami et un guide à qui il devait beaucoup. Il loua un terrain, rue de l'Arbalête, où est aujourd'hui le jardin de l'Ecole de pharmacie. Il y rassembla la plupart des plantes usuelles. C'est là qu'il démontra cette utile partie de la botanique appliquée jusqu'en 1714. Il fut le fondateur d'une école qui manquait à la capitale. On ne saurait trop honorer la mémoire des hommes qui, par l'établissement d'institutions de ce genre, servent leur patrie autant qu'ils travaillent aux progrès et à la propagation des sciences. Les travaux de Chomel furent récompensés par l'estime publique. Il fut reçu membre de l'Académie des sciences en 1720, et, en 1738, il présida la Faculté de médecine de Paris. Il avait autant d'affabilité et de bonté que de savoir. Il mourut, le 3 juillet 1748, âgé de soixante-neuf ans, laissant la réputation d'un homme non moins probe que savant. On a de lui :

Abrégé de l'histoire des plantes usuelles. Paris, 1712, 2 vol. in-12. - *Ibid.* 1715 ; *Ibid.* 1725 ; *Ibid.* 1730 ; *Ibid.* 1739, 3 vol. in-12. - *Ibid.* 1761, *Ibid.* 1782, in-8°. - Beauvais et Paris, 1803, 2 vol. in-8°. avec des tableaux.

Cette édition, augmentée de la nomenclature de Linné et de plusieurs autres utiles additions, a été dirigée, avec beaucoup d'intelligence, par J.-B.-N. Maillard. C'est la meilleure de toutes.

Cet ouvrage, que tant d'autres, sur le même sujet, ont avantageusement remplacé, était fort recommandable à l'époque où il parut. L'auteur y indique, avec exactitude, l'usage que les anciens faisaient de chacune de ces plantes dont il parle.

Eloge de Molin. Paris, 1761, in-8°. (s.)

CHRISTIAN (Thomas), médecin allemand, né, le 17 décembre 1735, à Schalkendorf, dans la haute Ukraine, mourut à Vienne, en Autriche, le 9 mai 1800. Il fit ses premières études à Clagenfurt et à Laybach, et passa, en 1759, à Graetz, pour y apprendre la théologie. L'année suivante, il se rendit à Vienne, où, durant cinq années consécutives, il se livra tout entier à la jurisprudence; mais comme Baronio, célèbre mé-

decin de Laybach, chez lequel il était logé pendant son séjour dans cette ville, lui avait inspiré du goût pour la médecine, il quitta la carrière du barreau, à l'instant même où il allait prendre ses degrés, pour embrasser celle de l'art de guérir. La haute réputation que l'école de Vienne devait alors à de Haen, à Van Swiéten et à Jacquin, ne contribua pas peu à le décider, quoiqu'il eût atteint déjà sa trente-troisième année. Au bout de cinq ans d'études, en 1771, il obtint les honneurs du doctorat. L'année suivante, on lui confia la direction du service médical de l'hôpital de Raab, en Hongrie; mais comme le climat ne convenait point à sa santé, il revint, en 1775, à Vienne, où il passa le restant de ses jours, qu'il partagea entre la pratique de son art et l'éducation de ses enfans. On a de lui plusieurs ouvrages, dont voici les titres:

Dissertatio chemico-medica, historiam acidi sistens. Vienne, 1771, in-8°.
Observationum medicarum volumen primum. Vienne, 1771, in-8°.
Beytraege zur Geschichte und Behandlung der natuerlichen Pocken, nach der Vernunft und Erfahrung. Vienne, 1781, 2 vol. in-8°.
Kurze Geschichte und pathologische Schilderung der neuen Epidemie. Vienne, 1782, in-8°.
Naehere Beleuchtung der neuen Epidemie und ihrer Folgen. Vienne, 1782, in-8°.
Fortsetzung der naeheren Beleuchtung der neuen Epidemie und ihrer Folgen in Sommer. Vienne, 1782, in-8°.
Physikalisch-politisches Tagebuch ueber die merkwuerdigen Umstaende und Folgen des Eisstoffes, und des durch ihn verursachten Ueberschwemmungen im Jahr 1784. Vienne, 1784, in-8°.
Ueber das Verhalten in Absicht auf die Gesundheit der Truppen in den flachen, besonders suedlichen Gegenden in Hungarn. Vienne, 1788, in-8°. (J.)

CHRISTIAN (Wolfgang), médecin de Berne, fit ses études à Bâle, où le doctorat lui fut accordé en 1702, revint ensuite pratiquer dans sa ville natale, et y devint médecin pensionné. Il a laissé quelques opuscules:

Dissertatio de naturâ humanâ in dispositionibus hereditariis. Bâle, 1701, in-4°.
Dissertatio de principio vitali ejusque curâ in declinante senectute. Bâle, 1702, in-4°.
Thesaurus Ludovicianus, sive compendium materiæ medicæ selectum ex B. Ludovici pharmaciâ moderno sæculo applicandum. Bâle, 1707, in-12. Nuremberg et Altdorf, 1720, in-12.
Einladungsbrief zu Erforschung aller, insonderheit aber der national-Krankheiten des Schweitzerlands. Sans date, ni lieu d'impression, in-4°.
Substanzlicher Bericht von dem hinter Weissenburg Berner Gebiets gelegenen heilsamen Trunk-und Badewasser. Berne, 1725, in-4°. (J.)

CHRISTIANI (André), médecin danois, né, en 1551, à Ripen, dans le Jutland, mourut à Sora en 1606, le 26 novem-

bre. Après avoir étudié à Copenhague pendant huit années, il se rendit à Wittemberg, où il prit le titre de maître ès-arts, puis à Iéna. Il fit ensuite un voyage en Italie, se lia d'amitié avec Trincavella à Padoue, et obtint le titre de docteur en médecine à Bâle en 1583. L'année suivante, on lui confia une chaire de médecine à Copenhague. Ce fut lui qui introduisit, le premier, l'anatomie du corps humain dans cette capitale, dont les habitans étaient encore si peu éclairés, que la plupart refusèrent dès-lors d'avoir aucune relation avec lui. En 1602, il fut nommé directeur du Collége de Sora. On a de lui :

Enchiridion medicum de cognoscendis curandisque externis et internis humani corporis morbis. Bâle, 1583, in-8°. - *Ibid.* 1607, in-8°.
Compilation dont Christiani a puisé tous les matériaux dans les ouvrages de Trincavella.
De comnte sive cataphorâ. Accessit quæstio sitne pestis morbus contagiosus? Bâle, 1583, in-4°.
Dissertatio de sanitate. Copenhague, 1590, in-4°. (J.)

CHRISTIN (Bernardin), de Juvellina, dans l'île de Corse, vint étudier la médecine à Montpellier sous Lazare Rivière. Il y consacra six années, au bout desquelles il se jeta dans un couvent de franciscains. Le froc ne l'empêcha cependant pas de pratiquer l'art de guérir, et d'exercer publiquement le métier d'empirique. Afin de se concilier la faveur du public, il publia, comme étant l'extrait des leçons et l'exposé des principes de Rivière, une compilation faite sans choix, sans goût et sans discernement, qu'on trouve à la suite de la plupart des éditions de son maître, et qui parut à part sous le titre suivant:

Arcana Lazarii Riverii nusquam in lucem edita, cum institutionibus medicis, et regulis et consultationibus, quibus accesserunt centuriæ quinque curationum morborum, tractatus de lue seu morbo venereo, de febri pestilentiali, cum brevi Romæ contagii narratione, et astrologicus ad medicinam pertinens. Venise, 1676, in-4°. (J.)

CHRYSERME, médecin grec, de l'école d'Hérophile, dont Galien cite les opinions touchant le pouls, sur la production duquel il n'accordait pas la moindre influence au cœur, et qu'il attribuait entièrement à la force propre des artères. Sextus Empiricus en parle aussi. Mais ce que nous savons de ses opinions médicales se réduit à peu de chose, et tout ce qui concerne sa vie nous est inconnu. (O.)

CHRYSIPPE, de Cnide, disciple d'Eudoxe, et fils d'Erineus, avait également en horreur et la saignée et les purgatifs. Partisan de l'école pythagoricienne, il attachait le plus grand prix aux vertus médicales du chou, sur lequel il avait écrit un traité tout entier, au rapport de Pline. Le célèbre compilateur latin nous apprend que tout son savoir médical se réduisait à

l'application plus ou moins arbitraire des remèdes tirés du règne végétal. Le plus célèbre de ses disciples fut Erasistrate, qui lui emprunta la plus grande partie de ses principes. Tous ses écrits sont perdus aujourd'hui. Il n'en existait même déjà plus qu'un petit nombre du temps de Galien. (o.)

CHRYSIPPE, autre médecin, dont il est impossible d'assigner l'époque avec précision, fut, au rapport de Cœlius Aurelianus, partisan des principes d'Asclépiade. Il avait écrit, sur les lombrics, quelques livres qui sont perdus depuis longtemps. (o.)

CIASSI (Jean-Marie), naturaliste de Trevise, né en 1654, et mort en 1679, est remarquable en ce qu'il saisit parfaitement plusieurs des principaux phénomènes de la végétation, entr'autres la sensibilité des plantes, la circulation de la sève, et quelques points de la germination. Mais il n'a exposé ses idées que dans un style fort obscur, qui rend difficile à comprendre son ouvrage intitulé :

Meditationes de naturâ plantarum, cui accedit tractatus physico-mathematicus de æquilibro fluidorum, ac levitate ignis. Venise, 1677, in-12.
On lui fait honneur aussi de la solution du problême des forces vives, attribuée généralement à Leibnitz. (z.)

CIGALINI (François), médecin de Côme, où il mourut en 1530, s'adonna beaucoup, suivant le goût de son siècle, à l'astrologie judiciaire, et publia :

Duæ epistolæ ad Th. Dunum de oxymelitis usu et viribus, maximè in pleuritide. Zurich, 1592, in-8°. (z.)

CIGALINI (Paul), fils du précédent, naquit, comme lui, à Côme, mais devint premier professeur de médecine à Pavie, où il termina sa carrière en 1598. On a de ce médecin :

De verâ patriâ C. Plinii Secundi, naturæ historiæ scriptoris, ejusdemque fide et auctoritate prælectiones. Côme, 1605, in-4°. - Francfort, 1608, in-8°. - Leyde, 1669, in-8°. (z.)

CILANO (Georges-Chrétien-Maternus de), médecin d'Altona, où il mourut le 9 juillet 1773, naquit, le 18 décembre 1696, à Presbourg. Il était assez avancé déjà dans sa carrière, lorsqu'en 1738 le roi de Danemarck lui conféra le titre de professeur de physique et d'antiquités grecques et romaines au gymnase d'Altona. Ses ouvrages, qui ne sont remarquables que sous le rapport archéologique, portent les titres suivans :

Programma de præstantiâ philosophiæ naturalis. Altona, 1739, in-4°.
Dissertatio medica de corruptelis, artem medicam hodiè depravantibus. Altona, 1740, in-4°.
Programma de incrementis anatomiæ. Altona, 1740, in-4°.
Dissertatio physica de terræ concussionibus, anno 1739 in Angliâ observatis. Altona, 1741, in-4°.

Dissertatio physica de caussis lucis borealis, quæ in terris circulo polari arctico proximis crebrò apparere solet. Altona, 1743, in-4°.
Dissertatio physica de vi centripetâ corporum sublunarium. Altona, 1744, in-4°.
Programma de anniversariâ Romanorum februatione. Altona, 1749, in-4°.
Commentatio de aquâ virgine, ingenti ædilitatis Marci Agrippæ. Altona, 1754, in-4°.
Dissertatio de caussis grandinum, nocturnis horis decidentium. Altona, 1755, in-4°.
De gigantibus nova disquisitio historica et critica. Altona, 1756, in-4°. Publié sous le nom d'Antonio Sangatelli.
Programma de historiâ, vitæ magistrâ. Altona, 1757, in-4°.
Programma de Saturnalium origine et celebrandi ritu apud Romanos. Altona, 1759, in-4°.
Programma zur Feyer des Daenischen Jubelfestes ueber die vor 100 Jahren geschehene Erhebung der Regenten zu souverainen Erbkoenigen. Altona, 1760, in-fol.
Programma de motu humorum progressivo, veteribus non ignoto. Altona, 1762, in-4°.
Programma de lavatione matris Deûm apud Romanos anniversariâ. Altona, 1763, in-4°.
Dissertatio de modo furtum quærendi apud Athenienses et Romanos, et apud hos tam antè latam legem Æbuciam, quam post illam. Altona, 1769, in-4°.
Ausfuehrliche Abhandlung der Roemischen Altherthuemer. Altona et Hambourg, 1775, in-8°.
Ouvrage mis en ordre et publié par Georges-Chrétien Adler.
On a encore de Cilano une Lettre sur les ganglions dans la *Dissertatio de gangliis generatim* de J.-F. Bolten (Halle, 1740, in-4°.), et des Observations insérées dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature.

(I.)

CINELLI-CALVOLI (Jean), né, à Florence, le 26 février 1625, fit ses études à l'Université de Pise, où il obtint le titre de docteur en médecine en 1659. Ce fut à Porto-Longone qu'il exerça d'abord son art; mais ensuite il alla se fixer au bourg de Santo-Sepolcro, et enfin à Florence, où, enseveli dans la riche bibliothèque de cette ville, il consacra tous ses momens à des recherches assidues sur l'histoire littéraire de la Toscane, et commença la publication de son recueil d'opuscules. Le compte détaillé qu'il rendit, dans cet ouvrage, de la discussion qui s'était élevée entre Ramazzini et Moneglia au sujet de la mort de la marquise Martellini Bagnesi, et dans lequel il prit le parti de Ramazzini, devint pour lui une source de persécutions et de disgrâces. Moneglia, qui était médecin de Côme III, eut assez de crédit pour le faire arrêter en 1682, comme auteur d'un libelle diffamatoire. Cinelli ne put recouvrer sa liberté qu'en promettant de retirer tous les exemplaires de son livre, qui furent brûlés par la main du bourreau, et d'en imprimer un autre dans lequel il rétracterait tout ce qu'il avait dit contre Moneglia. Le désir de sortir de prison le fit

consentir à tout; mais, l'année suivante, il s'exila volontairement à Venise, où il publia une brochure justificative, dans laquelle il traita Moneglia sans aucun ménagement. On doit dire toutefois, à son honneur, qu'après la mort de son ennemi, il retoucha cet opuscule, et en fit disparaître toutes les personnalités offensantes. De Venise, il se rendit la même année à Bologne, où il fut accueilli avec distinction. Son ami Ramazzini lui procura ensuite une chaire de langue toscane à Modène; mais comme les émolumens de cette place ne suffisaient pas pour le faire vivre, il fut obligé de reprendre l'exercice de la médecine. Il pratiqua donc successivement cet art à Gualtieri, à Fanano, et à Montese, dans les Alpes de Modène, d'où il se rendit dans la Marche, dont il parcourut plusieurs villes, et mourut à Santa Casa di Loretta, le 18 avril 1706. Comme il n'a rien écrit sur la médecine, qui ne fut pour lui qu'une ressource industrielle, nous avons glissé rapidement sur les événemens de sa vie orageuse, qui a été écrite fort au long par Sancassani et Gagliardi. Les mêmes motifs nous déterminent à ne faire qu'indiquer les titres de ses ouvrages :

Biblioteca volante. Florence, Naples, et autres lieux, 1677 à 1706, in-8°. - Venise, 1734, 4 vol. in-4°.
Cinelli ne put terminer cet ouvrage, dont Sancassani publia la fin et la seconde édition. C'est un recueil important pour l'histoire de la littérature, parce qu'il contient des faits qu'on chercherait en vain ailleurs. Malheureusement Cinelli a plus souvent écouté ses passions que la justice.
Giustificazione di Giovanni Cinelli. Cracovie (Venise), 1583, in-fol.
Opuscule dirigé contre Moneglia
On regrette que la mort l'ait empêché de publier son Histoire des écrivains de Florence et de la Toscane, à laquelle il travailla pendant toute sa vie, et dont le manuscrit, formant douze volumes in-fol., existe dans la Bibliothèque Magliabecchienne. (J.)

CIRILLO (DOMINIQUE) naquit à Grugno, ville du royaume de Naples, en 1734. Passionné pour l'étude dès sa plus tendre jeunesse, il cultiva toutes les branches de la médecine et de l'histoire naturelle avec beaucoup de succès, et, quoique fort jeune, il obtint au concours une chaire de botanique devenue vacante par la mort du titulaire Pedillo. Au bout de quelques années, il vint en France et en Angleterre, accompagnant lady Walpole, se lia d'amitié avec Buffon, Nollet, d'Alembert, Diderot et Hunter, et devint membre de la Société royale de Londres. A son retour en Italie, il fut nommé professeur d'abord de médecine pratique, puis de médecine théorique, et partagea toute son activité entre les fatigues d'une pratique désintéressée et les travaux de l'Académie de Naples, auxquels nul membre ne prit une part plus active que lui. Pendant plus de vingt ans, il jouit tranquillement du bonheur que lui procu-

raient sa généreuse philanthropie, l'amour de ses concitoyens et l'estime des étrangers; mais les discordes politiques, en rehaussant sa gloire, détruisirent son repos et abrégèrent ses jours. La république parthénopéenne ayant été établie par les Français au commencement de l'année 1799, Cirillo fut nommé représentant du peuple, puis membre, et bientôt après président de la commission législative. Dès-lors il renonça aux fonctions de médecin, pour se livrer tout entier à celles de législateur; mais cette fois la fortune trompa ses vœux et renversa ses espérances. Le gouvernement républicain fut détruit quelques mois après, et ses partisans livrés aux supplices. Cirillo, arraché, au mépris d'une capitulation solennelle, du vaisseau qui le portait à Toulon, où il voulait se réfugier, fut traîné dans un cachot. Les généraux anglais, qui s'intéressaient à lui, employèrent inutilement tout leur crédit pour le sauver. Fort du témoignage de sa conscience, Cirillo refusa d'implorer la clémence du souverain, et de prolonger, par une rétractation humiliante, son existence dont la faux du temps allait bientôt trancher le cours. Il avait vécu en homme de bien, il mourut courageusement sur l'échafaud! Ses ouvrages, assez nombreux, sont pour la plupart fort remarquables :

Ad botanicas institutiones introductio. Naples, 1771, in-4°. - *Ibid.* 1787, 2 vol. in-8°.

Avviso interno alla maniera di adoperare l'onguento di sublimato corrosivo, nella cura delle malattie veneree. Naples, 1780, in-8°.

Ennemi du sublimé à l'intérieur, il conseille de l'administrer seulement à l'extérieur, et d'en former un onguent avec lequel on pratique des frictions à la plante des pieds.

De essentialibus nonnullarum plantarum characteribus. Naples, 1784, in-8°.

Nosologiæ methodicæ rudimenta. Naples, 1780, in-8°.

Osservazioni pratiche intorno alla lue venerea. Naples, 1783, in-8°. -Venise, 1786, in-8°. - Trad. en français par Auber, Paris, 1803, in-8°. - en allemand par J.-G. Daehne, Léipzick, 1790, in-8°.

Riflessioni intorno alla qualità delle acque adoperate per la concia de' cuoj. Naples, 1786, in-8°.

Le virtù morali dell' asino, discorso academico. Nice, 1786, in-8°.

Le prigione et l'ospedale, discorsi academici. Nice, 1787, in-8°.

Réflexions judicieuses d'un philanthrope éclairé sur le régime des hôpitaux et des prisons.

Plantarum rariorum regni Neapolitani fasciculus primus. Naples, 1788. - *Fasciculus secundus, Ibid.* 1793, in-fol.

Ouvrage orné de vingt-quatre planches.

Entomologiæ Neapolitanæ specimen primum. Naples, 1787, in-8°.

Les magnifiques planches qui enrichissent cet ouvrage, sont au nombre de douze.

Metodo di amministrare la pulvere antifebbrile del dottor James. Naples, 1794, in-8°. (z.)

CIRILLO (Nicolas), né aux environs de Naples, en 1671, mourut, en 1734, dans cette ville, où il avait été nommé pro-

fesseur de physique en 1705, et de médecine pratique l'année suivante. Outre quelques Mémoires insérés dans les Transactions de la Société royale de Londres, dont il avait été reçu membre en 1718, et parmi lesquels on en remarque un sur l'emploi de l'eau froide dans les fièvres, on lui doit une édition des OEuvres d'Ettmuller (Naples, 1728, in-fol. - Genève, 1736, in-fol.).

CIRILLO (*Alexandre*), probablement de la même famille que les précédens, a publié :

De plantarum et animalium proprietate. Rome, 1590, in-8°. (z.)

CITOIS (FRANÇOIS), en latin *Citesius*, né à Poitiers, étudia la médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur en 1596. Après avoir exercé dans sa ville natale, il vint à Paris, et obtint la confiance du cardinal de Richelieu, qui le nomma son médecin ; sa réputation s'étendit au loin, mais il retourna dans sa ville natale, où il mourut, en 1652, à l'âge de quatre-vingts ans.

De novo ac populari apud pictores dolore colico bilioso diatriba. Montpellier, 1616, in-4°.

Abstinens Confolentanea. Poitiers, 1602, in-8°. - Paris, 1602, in-12. - Berne, 1604.

Abstinentia puellæ Confolentaneæ ab Israelis Harveti confutatione vindicata. Genève, 1602, in-8°. - Trad. en anglais, Londres, 1603.

Advis sur la nature de la peste et sur les moyens de s'en préserver et guérir. Paris, 1623, in 8°.

Cet *advis* est écrit dans l'esprit du temps, mais on y remarque que Citois n'avait recours aux alexitères qu'au déclin de la peste, et qu'il avait le bon esprit de ne pas rapporter la peste uniquement à l'*ire* de Dieu.

Tous ces opuscules, sauf l'avant-dernier, ont été réunis sous le titre d'*Opuscula medica* (Paris, 1639, in-4°.). (s.)

CLAUDER (GABRIEL), né, à Altenbourg, le 18 octobre 1633, fit ses humanités dans sa ville natale, et fut envoyé, en 1652, à Iéna, pour y étudier la médecine sous Rolfinck. Au bout de trois ans, il se rendit à Léipzick, où il interrompit deux fois le cours de ses études académiques pour parcourir l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et l'Italie. A son retour, il obtint le doctorat, et aussitôt après il alla se livrer à la pratique de l'art de guérir parmi ses compatriotes. Au bout de quelque temps, les princes de Saxe l'attachèrent à leur personne en qualité de médecin. Il mourut le 9 janvier 1691, laissant un assez grand nombre d'ouvrages qui attestent sa profonde érudition, mais aussi sa passion pour l'alchimie, qu'il entreprit de défendre contre tous ses détracteurs, et en particulier contre Athanase Kircher.

Dissertatio de hepatis atque bilis usu. Iéna, 1655, in-4°.

Dissertatio de miscellaneis curiosis medicis. Léipzick, 1656, in-4°.

Dissertatio de phthisi. Léipzick, 1659, in-4°.
Dissertatio de philtris. Léipzick, 1661, in-4°.
Ampelographia seu vitis viniferæ consideratio historico-chymico-medica ad normam Collegii naturæ curiosorum. Léipzick, 1661, in-8°.
Ad medicum Amstelodamensem Marcum Ruysch de observatione anatomico-practicâ mirabili epistola. Padone, 1661, in-4°.
Cas de hernie de l'estomac, de l'épiploon et d'nne partie du pancréas, dans la poitrine, à travers une ouverture du diaphragme.
Dissertatio de tincturâ universali, vulgò lapis philosophorum dictâ; in quâ quid hæc sit, quod detür in rerum naturâ, an Christiano consultum sit immediatè in hanc inquirere, è quâ materiâ et quomodo præparetur, per rationes et variorum experientiam perspicuè proponitur, aliaque curiosa et utilia huic analoga adnectuntur. Altenbourg, 1678, in-4°. -Trad. en allemand, Nuremberg, 1682, in-8°.
Son neveu, Frédéric-Guillaume, en a publié une seconde édition (Nuremberg, 1736, in-4°.), à laquelle il a joint la vie ou plutôt l'éloge de l'auteur.
De lapidum naturâ;
avec le Traité de Jean-Daniel Major, *De cancris et serpentibus petrefactis* (Iéna, 1664, in-8°.).
Gammarologia. Léipzick, 1665, in-8°.
Methodus balsamandi corpora humana, aliaque majora, sine evisceratione et sectione hucusque solitâ; ubi non modo de condituris veterum Ægyptiorum, Arabum, Ebræorum, ac in specie corporis Christi, ut et modernorum diversa proponuntur, sed etiam modus subjungitur quò cadavera integra sine exenteratione possint condiri. Altenbourg, 1679, in-4°.
Compilation utile, où l'on trouve indiqués tous les procédés connus jusqu'alors, pour pratiquer les embaumemens.
Inventum cinnabarinum, hoc est Dissertatio de cinnabari nativâ Hungaricâ longâ circulatione in majorem efficacium fixatâ et exaltatâ. Iéna, 1684, in-4°.
Clauder était membre de l'Académie des Curieux de la nature sous le nom de *Thésée.* Il a inséré, dans le recueil de cette compagnie, une foule de Mémoires et d'Observations qui attestent plutôt sa crédulité que la force de son jugement.
CLAUDER (*Jean-Chrétien*), fils du précédent, a publié :
Physiologia pulsûs. Iéna, 1689, in-4°.
CLAUDER (*Chrétien-Ernest*), médecin de Zwickau, a laissé :
Dissertatio de arthritide. Iéna, 1674, in-4°.
Gorgonea metamorphosis, seu mirabilis calculi humani historia cum præfatione de methodo subveniendi submersis laryngotomiâ. Chemnitz, 1728, in-4°.
Praxis medico-legalis, oder fuenf und zwanzig auserlesene Casus medico-forenses, mit noethigen Anmerkungen. Altenbourg, 1736, in-4°.
(J.)

CLAUDINI (JULES-CÉSAR), médecin de Bologne, où il mourut le 2 février 1618, exerça pendant long-temps la médecine dans cette ville, et fut l'un des professeurs les plus distingués et les plus célèbres de l'Université. Ses ouvrages sont assez nombreux, et ont beaucoup contribué à sa réputation; il en est même plusieurs qu'on lit encore aujourd'hui avec fruit.

Paradoxa medica, sive tractatus de naturâ et usu lactis et seri, thermarum, lutorum, fovearum, stuffarum, guaiaci, etc. Cum consiliis me-

dicinalibus Italiæ medicorum. Francfort, 1605, in-4°.- *Ibid.* 1660, in-4°.

Responsionum et consultationum medicinalium tomus unicus in duas sectiones partitus. Venise, 1606, in-fol.- Francfort, 1607, in-8°.-Turin, 1628, in-4°.- Venise, 1646, in-4°.- *Ibid.* 1690, in-4°.

Tractatus de catarrho. Bologne, 1612, in-fol.

Quæstio de sede facultatum principum. Bâle, 1617, in-4°. - Paris, 1647, in-4°.

De ingressu ad infirmos libri duo. Bologne, 1612, in-4°.- Turin, 1627, in-4°.- Venise, 1628, in-4°.- Bâle, 1641, in-8°.- Venise, 1663, in-4°. -Francfort-sur-le-Mein, 1675, in-8°.- Venise, 1690, in-4°.

De crisibus et diebus criticis tractatus. Bologne, 1612, in-fol.- Bâle, 1620, in-8°.

Empirica rationalis, libris sex absoluta, et in duo volumina divisa. Bologne, 1653, 2 vol. in-fol.

Mis en ordre par François Claudini, fils de l'auteur, et publié par J.-C. Claudini, son autre fils, avec des tables rédigées par Charles Mattesiani. (z.)

CLAVE (Etienne de), médecin français, vivait à Paris vers le milieu du dix-septième siècle. Les particularités de sa vie sont inconnues. L'Histoire du Collége de Navarre nous apprend seulement qu'en 1624, de concert avec Antoine de Villon et Jean Bitaudo, il attaqua vigoureusement, dans une dispute publique, la philosophie d'Aristote, alors dominante, témérité que la Sorbonne punit bientôt en le déclarant hérétique, lui ordonnant de quitter Paris dans les vingt-quatre heures, lui défendant, sous peine de la vie, de répandre nulle part ses opinions, et le déclarant inhabile à enseigner la philosophie dans aucune ville dépendante de l'Université. Outre une édition de Claudien, publiée en 1602, et une autre de Perse, imprimée en 1607, il a écrit :

Paradoxe, ou Traité philosophique des pierres et pierreries, contre l'opinion vulgaire. Ensemble la génération de tous les mixtes, savoir es animaux, végétaux et minéraux. Paris, 1635, in-8°.

Nouvelle lumière philosophique des vrais principes et éléments de nature, et qualité d'iceux contre l'opinion commune. Paris, 1635, in-8°.

Cours de chimie Paris, 1646, in-8°.

C'est le second livre de l'ouvrage précédent.

Tous ces ouvrages, fort obscurs, sont dirigés contre les alchymistes, et ne présentent pas le moindre intérêt. (z.)

CLAVENA (Nicolas), pharmacien de Bellune, vivait et exerçait sa profession dans cette ville vers la fin du seizième siècle. Il doit sa célébrité à la confection qu'il imagina de faire avec une millefeuille, appelée aujourd'hui *achillea clavenæ*, qu'il croyait avoir observée le premier, mais qui se trouve déjà figurée et décrite dans l'Ecluse, comme l'a prouvé Sprechi. Clavena a publié, au sujet de cette plante, et des vertus qu'il lui attribuait, un petit traité, intitulé:

Historia de absinthio umbellifero. Ceneda, 1609, in-4°.-Venise, 1610, in-4°.- *Ibid.* 1611, in-4°.

Les deux dernières éditions renferment, en outre, une *Historia scorzoneræ Italicæ*.

Clavena (*Jacques-Antoine*), chanoine de Trévise, a publié, sur les vertus des végétaux, un volumineux ouvrage, dont tous les matériaux ont été puisés dans l'histoire des plantes de Daléchamp, et qui a pour titre :

Clavis Clavennæ aperiens naturæ thesauros, ejusque thesauros depromens. Trévise, 1648, in-fol. (o.)

CLAYNTON (Jean), né, dans le comté de Kent, en 1693, mourut, en 1773, dans la Virginie, où son père remplissait la place de procureur-général, et où lui-même exerçait la médecine depuis 1705, époque où il avait quitté l'Angleterre pour s'y rendre. On ne connaît de lui que quelques opuscules d'anatomie comparée et de botanique qui ont été insérés dans les Transactions philosophiques. Ce fut en effet à l'histoire naturelle qu'il s'appliqua spécialement, et les services qu'il a rendus à la phytologie, ont déterminé Gaertner à lui consacrer un genre de plantes (*Claytonia*), de la famille des portulacées, dont on lui doit d'ailleurs la découverte. Sa belle collection des plantes de la Virginie a été décrite et publiée par Gronovius, avec le secours de Linné. C'est le premier ouvrage que nous possédions sur les végétaux de cette contrée de l'Amérique. (o.)

CLEGHORN (Georges), né, le 18 décembre 1716, à Granton, près d'Edimbourg, fit ses humanités dans le Collége de Crammond, et fut envoyé, en 1728, à Edimbourg, pour les terminer. Ce fut là qu'en 1731, il résolut de se livrer à la médecine, qu'il étudia sous le célèbre Alexandre Monro, dont il suivit assidûment les leçons et la pratique civile durant cinq années. En 1736, il obtint une place de chirurgien dans un régiment anglais alors en garnison à Minorque, île dans laquelle il fit un séjour de treize ans. Au bout de ce laps de temps, il repassa en Ecosse, et, en 1750, il se rendit à Londres. L'année suivante, il alla se fixer à Dublin, où il fit des cours d'anatomie, et fut nommé, au bout de cinq ans, professeur de l'Université. Le Collége des médecins de la ville l'admit aussi au nombre de ses membres honoraires en 1784. Il mourut au mois de décembre 1789. Ce fût lui qui, de concert avec Fothergill, Russel et Cuming, jeta les fondemens de l'association d'où la Société royale de médecine d'Edimbourg tira ensuite son origine. On a de lui :

Observations on the epidemical diseases in Minorca from the year 1744 to 1749. Londres, 1751, in-4°. - *Ibid.* 1763, in-8°. - *Ibid.* 1768, in-8°. - Trad. en allemand par J.-C.-G. Ackermann, Gotha, 1776, in-8°.

Cleghorn fut aidé, dans la rédaction de cet ouvrage, qui est fort estimé, par son ami Fothergill. Il y a rassemblé une foule d'observations importantes sur le climat, les habitans et l'histoire naturelle de Minor-

que. C'est à lui principalement qu'est due la grande vogue dont jouissait naguère encore, dans les fièvres appelées putrides, le quinquina, qu'on regardait auparavant comme une substance nuisible ou tout au moins inutile. (o.)

CLEMASIUS (Mathieu), né à Eberbach, près de Zittau, le 26 octobre 1640, étudia la philosophie et la médecine à Léipzick, où il prit le bonnet de docteur, obtint ensuite le titre de médecin de l'électeur de Saxe, et fut enfin nommé, en 1673, professeur de médecine à Gripswald, où il mourut le 25 décembre 1702, laissant quelques opuscules académiques dénués de tout intérêt.

Dissertatio de putredine. Léipzick, 1666, in-4°.
Dissertatio de phthisi. Léipzick, 1670, in-4°.
Dissertatio de dysenteriâ. Léipzick, 1670, in-4°.
Dissertatio de vulneribus cum fracturis et luxationibus, sive conjunctis eorum præcipuis symptomatibus. Gripswald, 1674, in-4°.
Dissertatio prima spicilegii in libellum Philippi de animâ. Gripswald, 1679, in-8°.
Physica schematica. Gripswald, 1690, in-4°.
Dissertatio de præsagiis quæ vulgò cordis vocantur. Gripswald, 1699, in-4°. (J.)

CLEMENTINUS (Clément), médecin d'Amelia, dans le duché de Spolète, vivait, vers la fin du quinzième siècle, à Rome, où il paraît avoir joui d'une assez grande réputation. Ses ouvrages, dans lesquels on voit percer son attachement pour l'astrologie, qu'on croyait alors exercer une grande influence sur les maladies et sur l'art de guérir, portent les titres suivans :

Clementia medicinæ, sive de præceptis medicinæ et arte medicâ. Rome, 1512, in-fol.
Lucubrationes in quibus nihil est quod non sit ex artis usu, quodque non sit tam probatâ fide traditum, quàm sapienti judicio scriptum; sive theoricem, sive praxim, quam vocant spectemus. Bâle, 1535, in-fol. (z.)

CLEOPHANTE, médecin grec, qui fut le maître d'Asclépiade, fonda une secte médicale dont Galien et Cœlius Aurelianus parlent, mais dont les principes ne sont pas très-bien connus. Asclépiade lui emprunta quelques-unes de ses idées touchant la diététique, entr'autres sa manière particulière d'administrer le vin dans les fièvres intermittentes. (o.)

CLERC (Daniel le), naquit à Genève, en 1652, dans une famille qui a produit plusieurs hommes célèbres, des savans, des critiques, et dont l'illustration remontait à l'habile dessinateur et graveur Sébastien Le Clerc. Le jeune Daniel Le Clerc trouva de grandes ressources dans la bibliothèque de ses oncles qui était nombreuse et bien choisie, étudia la médecine à Paris, obtint à Valence les honneurs du doctorat, et vint exercer sa profession à Genève sa patrie. Mais les malades ne l'enlevèrent

point aux sciences ; laborieux et zélé, il cultiva les belles-lettres avec passion, et se livra surtout à l'étude de l'antiquité et des médailles. Son grand et bel ouvrage sur l'histoire de la médecine, atteste l'étendue de ses connaissances ; il a été surpassé par celui d'un homme qui unissait à beaucoup de science, de l'ordre, de la méthode et une bonne philosophie (Sprengel); mais il n'en est pas moins fort recherché et très-digne de l'être. Jamais les ouvrages d'Hippocrate n'ont mieux été analysés et jugés. La vie de Daniel Le Clerc est, comme celle de la plupart des savans, peu féconde en événemens; il fut, comme son père, l'un des conseillers de la république, et mourut, en 1728, honoré de l'estime et des regrets de ses concitoyens. On a de lui:

Bibliotheca anatomica; publiée par Daniel Leclerc et Manget, 1688, 2 vol. in-fol.; seconde édition avec des additions, 1699.
Chirurgie complète. Paris, 1695, in-12.
Ouvrage au-dessous du médiocre.
Histoire de la médecine. Genève, 1696, in-8°., et avec beaucoup d'additions, Amsterdam, 1723, in-4°. - La Haye, 1729, in-4°.
Les deux dates se rapportent à une même édition, dont le frontispice seul a été changé. L'édition in-4°. est la meilleure; elle est ornée de figures. Ce savant ouvrage est fort estimé, et devient très-rare; il ne conduit l'histoire de la médecine que jusqu'à Galien.
Historia naturalis medica lumbricorum. Genève, 1715, in-4°.

(MONFALCON)

CLEYER (ANDRÉ), de Cassel, remplit la place de premier médecin de la compagnie hollandaise à Batavia, dans l'île de Java, d'où il revint en Europe vers l'an 1680. Durant un long séjour dans ces contrées, il s'attacha particulièrement à étudier les végétaux qu'elles nourrissent, et les plantes les plus remarquables par leur utilité ou par leur agrément, qui y croissent. Quoiqu'il n'ait point écrit d'ouvrage particulier, ses lettres, publiées par Bernard Valentin, et un grand nombre de mémoires que lui-même a insérés dans les Éphémérides de l'Académie des Curieux de la nature, ont jeté une vive lumière sur l'histoire de beaucoup de plantes et de drogues médicinales, parmi lesquelles nous citerons seulement le ginseng, le cachou et le gingembre. On regrette que la brièveté de ses descriptions les rende souvent insuffisantes, lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de figures. Son nom a été donné par Thunberg à un genre de plantes (*Cleyera*), auquel d'autres botanistes ont imposé depuis celui de *Ternstrœmia*, qui a prévalu. Il a publié des ouvrages sur la médecine des Chinois intitulés :

Herbarium parvum Sinias vocabulis insertis constans. Francfort, 1680, in-4°.
Clavis medica ad Chinarum doctrinam de pulsibus. Francfort, 1680, in-4°.

Specimen medicinæ Sinicæ, sive opuscula medica ad mentem Sinensium. Francfort, 1682, in-4°.

Ce dernier ouvrage, orné de cent quarante-trois figures en taille-douce, n'est autre chose qu'une traduction des quatre livres chinois de Wang-cho-Ho, faites par Michel Boym, et que Cleyer publia sans y mettre le nom du traducteur, en y joignant quelques morceaux, traduits aussi du chinois, et probablement par le même jésuite. C'est cet ouvrage qui a servi de base à tous ceux qui ont essayé de nous faire connaître la grossière et empirique médecine des peuples soumis à la domination chinoise. (J.)

CLIFTON (François), médecin anglais du dix-huitième siècle, prit le titre de docteur à Leyde, en 1724, et revint ensuite exercer l'art de guérir à Londres, où il fut agrégé à la Société royale et au Collége des médecins. C'est là tout ce qu'on sait de son histoire; mais nous possédons plusieurs ouvrages dont il est l'auteur, et dont voici les titres :

Dissertatio de variolis. Leyde, 1724, in-4°.

The state of physik ancient and modern. Londres, 1732, in-8°. — Trad. en français par l'abbé Desfontaines, Paris, 1742, in-8°.

Ouvrage médiocre, rempli de lacunes, d'erreurs et d'assertions hasardées. Moins patriote que les Anglais n'ont coutume de l'être, il cherche à dépouiller Newton de la gloire d'avoir découvert le système de l'attraction, pour en reporter tout l'honneur à Hippocrate. Il essaye de prouver que l'anatomie est inutile au médecin, ce qui suffit pour donner une idée de son *génie* médical. Il déclame aussi contre tous les systèmes, et cependant il finit par se déclarer partisan du boerhaavisme, c'est-à-dire de celui peut-être qui a nui le plus aux progrès de la physiologie.

Les Anglais doivent à Clifton une traduction, dans leur langue, du Traité d'Hippocrate sur l'air, l'eau et les cieux, des Épidémies et du Pronostic dans les maladies aiguës, à laquelle il a joint celle de la Description de la peste d'Athènes par Thucydide (Londres, 1734, in-8°.). Quelques notes de l'auteur ajoutent un faible prix à cette traduction. (J.)

CLINGBYL (Raphael), médecin des Pays-Bas, étudia son art à Franequer, à Wittemberg, à Padoue et à Bâle, l'exerça ensuite pendant quelque temps à Staveren et à Enckhuysen, et vint plus tard s'établir à Franequer. Devenu bourguemestre de cette ville, il finit par y être nommé, en 1603, professeur d'anatomie, et, en 1606, premier professeur de médecine. Il y mourut, le 25 mars 1608, à l'âge seulement de trente-neuf ans, sans laisser aucun ouvrage de sa façon. (z.)

CLOSS (Jean-Frédéric), plus connu sous son nom latinisé de *Clossius*, naquit, en 1735, à Marbach, dans le royaume actuel de Wurtemberg, et mourut en juin 1787, après avoir exercé successivement l'art de guérir à Bruxelles et à Hanau. Il s'appliqua non-seulement à la médecine, mais encore à la poésie et à la philosophie, qu'il cultiva avec un égal succès. Ses ouvrages sont :

Petri Apollonii Collatini carmen de duello Davidis et Goliæ emendatum atque illustratum. Tubingue, 1762, in-4°.

Dissertatio de gonorrhoeâ virulentâ, sine contagio natâ. Tubingue, 1764, in-4°.

Carmen de cortice Peruviano, remedio variolarum prophylactico valdè limitando. Leyde, 1765, in-4°.

Nova variolis medendi methodus, cum aliquot observationibus miscellaneis. Utrecht, 1766, in-8°.

L'auteur décrit quelques cas d'anomalies assez rares.

Specimen observationum in Cornelium Celsam. Utrecht, 1767, in-4°.

Medicamentum non πολυχρηστον, sed πανχρηστον (alias universale dictum) revelat, elegisque Latinis decantat Janus Irenœus Soliscus. Utrecht, 1783, in-8°.

Jani Irenœi Solisci carmen de medico, ignoratâ morbi causâ malè curante. Tubingue, 1784, in-8°.

A. Cornelii Celsi de tuendâ valetudine volumen, elegis latinis expressum, subjicitur ipse Celsi contextus, partim e libris, partim ex ingenio emendatis, cum varietate lectionis Lommianœ, Lindenianœ, Krausianœ, Targanœ et Valartianœ. Tubingue, 1785, in-4°.

Hippocratis Aphorismi elegis Latinis redditi. Tubingue, 1786, in-8°.

Epigrammatum in Μαγειρον, medicum Francofurtanum, decas. Sans lieu d'impression, 1787, in-8°.

On lui doit une traduction latine de l'Introduction à la médecine théorique et pratique de David Machride (Utrecht, 1764, in-8°. - Bâle, 1783, in-8°.), et une édition complète des *Commentationes philosophicœ selectiones* de Godefroi Plouequet (Utrecht, 1781, in-4°.) (J.)

CLOSSIUS (Charles-Frédéric), fils du précédent, dont il conserva le nom latinisé, naquit en 1768. Il fit ses études à Marbourg, et y prit le titre de docteur, en 1792. La même année, une chaire extraordinaire de médecine lui fut offerte à Tubingue. En 1795, il devint professeur ordinaire, et, deux ans après, le 10 mai, il mourut, laissant quelques ouvrages qui ne sont pas sans mérite, mais qu'on a cependant beaucoup trop vantés :

Tractatus de ductoribus cultri lithotomi sulcatis. Marbourg, 1792, in-8°.

Dissertatio sistens analecta quœdam ad methodum lithotomiœ Celsianam. Tubingue, 1792, in-4°.

Anmerkungen ueber die Lehre von der Empfindlichkeit und Reitzbarkeit der Theile. Tubingue, 1794, in-8°.

Dissertatio de perforatione ossis pectoralis. Tubingue, 1795, in-4°.

Ueber die Enthauptung. Tubingue, 1796, in-8°.

Ueber die Lustseuche. Tubingue, 1796, in-8°.

Ueber die Kraukheiten der Knochen. Tubingue, 1798, in-8°.

Il a traduit en allemand les Observations de J.-B. Palletta sur le mal de Pott (Tubingue, 1794, in-4°.). (J.)

CLOWES (Guillaume), chirurgien de la marine anglaise, en 1570, obtint la place de premier chirurgien de l'hôpital Saint-Barthélemy à Londres, où il résidait, suivant toutes les apparences, en 1573, et fut, en 1586, nommé chirurgien du gouvernement anglais dans les Pays-Bas. Il a écrit, en langue anglaise, sur les maux vénériens, les plaies d'armes à feu et les brûlures causées par la poudre à canon, plusieurs petits

traités qui lui acquirent une certaine réputation. Ces ouvrages ont pour titres :

A new and approved treatise concerning the cure of the french pox by the unctions. Londres, 1575, in-8°. - *Ibid.* 1585, in-4°. - *Ibid.* 1595, in-4°. - *Ibid.* 1637, in-4°.

Clowes administrait le mercure jusqu'à la salivation. Il prescrivait le turbith minéral à l'intérieur.

A necessary book of observations for all those who are burn'd by the flames of gunpowder made with musket shot; with a treatise on the lues venerea. Londres, 1596, in-8°. - *Ibid.* 1637, in-4°.

Ce livre contient quelques préceptes de saine chirurgie qui le rendent remarquable, entr'autres celui de s'abstenir de tous les irritans dans les plaies des parties tendineuses.

Right, fruitful and approved treatise on the struma. Londres, 1602, in-4°. (O.)

CLUSIUS. *Voyez* ÉCLUSE (CHARLES DE L').

CLUYT (AUGER), plus connu sous son nom latinisé de *Clutius*, et fils du suivant, hérita de son père un goût décidé pour l'étude des plantes, qu'il résolut de satisfaire en parcourant les principales contrées de l'Europe méridionale. Ce fut durant ce voyage, que s'étant arrêté à Montpellier, Richer de Belleval, qui avait su apprécier l'étendue de ses connaissances, le chargea de le remplacer dans sa place de démonstrateur, dont sa mauvaise santé ne lui permettait plus de remplir les fonctions. Au bout de deux années de séjour dans cette ville, Cluyt passa en Espagne, et de là sur les côtes d'Afrique, où trois fois il fut dépouillé de tout ce qu'il possédait, et privé même de sa liberté par les Barbaresques. Il succéda à son père dans la place d'intendant du jardin de Leyde. Pour honorer la mémoire d'un savant aussi laborieux, Linné a donné son nom à un genre de plantes (*clutia*) de la famille des euphorbiacées. On a de lui :

Calsuve, sive dissertatio lapidis nephritici, seu jaspidis viridis naturam, proprietates et operationes exhibens. Rostoch, 1627, in-12.

C'est une traduction latine faite du hollandais par Guillaume Lauremberg.

Opuscula duo singularia. Historia cocci de Maldivâ Lusitani, seu nucis medicæ Maldivensium. De hemerebio, sive ephemero insecto et majali verme. Amsterdam, 1634, in-4°.

On doit encore à Cluyt un important ouvrage, en langue hollandaise (Amsterdam, 1631, in-8°.), sur l'art d'emballer et d'envoyer au loin les arbres, les plantes, les fruits et les graines. C'est le premier qui ait été publié sur ce sujet. (O.)

CLUYT (THÉODORE-AUGER), appelé en latin *Clutius*, pharmacien de Leyde, fut chargé par les magistrats de cette ville de diriger l'établissement du jardin de botanique fondé en 1577. Il dut cette honorable distinction au zèle bien connu avec lequel il cultivait diverses branches de l'histoire naturelle, entr'autres la botanique et l'entomologie. Son infatigable activité justifia la confiance des magistrats, car bientôt ses soins assidus et les dépenses qu'il n'épargna pas non plus, firent du jardin

de Leyde un des plus beaux et des plus riches de l'Europe. Malheureusement il ne nous est parvenu aucun détail sur les événemens de sa vie, et nous ne possédons même de lui qu'un ouvrage assez rare sur l'histoire naturelle, la nature et les propriétés des abeilles :

Van de byen, haer vonderliche oorsprong, *natur, eygenschap.* Leyde, 1598, in-8°. - Amsterdam, 1608, in-8°. - *Ibid.* 1705, in-8°. (o.)

CNEUFFEL (André), médecin allemand, né à Bautzen, florissait vers le milieu du dix-septième siècle. Il fut successivement médecin de Vladislas IV et de Jean Casimir, rois de Pologne. Surpris par la mort au camp devant Thorn, il mourut le 24 décembre 1658, laissant :

Epistola de podagrâ curatâ. Amsterdam, 1643, in-12.
Apologia wegen eines uebel curirten Gliedschwamms. Léipzick, 1645, in-4°.
Methodus medendi febribus epidemicis et pestilentialibus. Strasbourg, 1655, in-12.

Cneuffel (*André*), frère cadet du précédent, naquit comme lui à Bautzen, et fut médecin de l'évêque d'Ermeland, ainsi que des rois de Pologne Michel et Jean III. Il mourut, en 1699, à Marienbourg, où il avait obtenu la place de bourgmestre. On n'a aucun ouvrage de sa façon, mais il a inséré un assez grand nombre d'Observations dans les Ephémérides de l'Académie des Curieux de la nature, dont il était membre. Quelques biographes l'ont confondu avec son frère, que d'autres ont prétendu, à tort, être son père. (J.)

CNOPF (Christophe-Maximilien) naquit, le 17 août 1705, à Hersbruck. Envoyé, en 1723, à Altdorf, il s'y appliqua d'abord à la philosophie, puis à la médecine, que Baier, Jautke et Schulze enseignaient alors dans cette Université. Au bout de cinq ans, la licence lui fut accordée, et, deux années plus tard, après avoir parcouru une grande partie de l'Allemagne, il fut admis aux honneurs du doctorat. Reçu, en 1735, parmi les membres du Collége des médecins de Nuremberg, il succéda, en 1739, à son père, dans la place de médecin d'Hersbruck. Nous ignorons quand il est mort, et ne connaissons de lui que les deux dissertations suivantes :

Specimen animadversionum physico-medicarum in loca quædam novi Testamenti. Altdorf, 1728, in-4°.
Dissertatio de podagrâ retrocedente. Altdorf, 1728, in-4°.

Cnopf (*Jean-Jacques*), père du précédent, était né, à Vienne, le 2 janvier 1660. Il fit des études à Œdenbourg, dans la Hongrie, à Ratisbonne et à Altdorf. Ce fut dans cette ville qu'il obtint le doctorat. Le Collége des médecins d'Augsbourg l'admit dans son sein en 1687; bientôt après, il fut nommé médecin pensionné, d'abord à Biberach, puis, en 1704, à Hersbruck, où il mourut le 7 novembre 1739. Tout entier à la pratique, il n'a écrit que trois opuscules sans intérêt :

Dissertatio de corpore humano. Ratisbonne, 1680, in-4°.
Dissertatio de odoramentis et suffimentis. Altdorf, 1686, in-4°.
Dissertatio de picâ. Altdorf, 1687, in-4°. (J.)

COCCHI (Antoine), fils d'un médecin nommé Hyacinthe,

naquit à Mugellano, dans la Toscane, en 1695. Il fit ses humanités à Florence, et fut ensuite envoyé à Pise, où il étudia non-seulement la médecine, mais encore les mathématiques et la philosophie. De retour à Florence, il continua ses études médicales sous la direction de Puccini et de Redi. Passionné pour les langues, il possédait déjà parfaitement le grec, le latin, le français, l'anglais, l'espagnol, l'allemand, l'hébreu et l'arabe. Il débuta dans la pratique de l'art de guérir à Porto-Longone, où pendant un an il soigna la santé de la garnison espagnole. Au bout de ce laps de temps il revint à Florence, et s'y lia d'amitié avec plusieurs Anglais. L'un d'eux, le comte d'Huntington, lui offrit de l'accompagner en Angleterre. Cocchi accepta cette proposition avec joie. Il traversa la France et la Hollande, où il fut accueilli par Fontenelle, par Ruysch et par Boerhaave, et se rendit directement à Londres avec son ami. Pendant un séjour de plus de trois ans qu'il fit dans cette capitale, il s'y concilia l'amitié de Newton, de Mead et de Clarke, et fut nommé membre de la Société royale. Ses amis l'engageaient à se fixer dans la Grande-Bretagne, et lui offraient même, pour le déterminer, la protection de la princesse de Galles; mais, tourmenté du désir de revoir sa patrie, il sut résister à toutes les instances, et repassa en Italie. Ce fut alors qu'en 1726 il prit le titre de docteur en médecine à l'Université de Pise. L'intrigue parvint à l'éloigner de cette ville, et le contraignit de se retirer à Florence, où il fit des cours de médecine et d'histoire naturelle, et rétablit, en 1734, la Société de botanique, qui, fondée en 1708, était alors presqu'entièrement anéantie. Peu de temps après, il fut nommé professeur d'anatomie et antiquaire de la cour, places qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 1er janvier 1758. Cocchi réunissait à beaucoup d'habileté en médecine une érudition profonde, des connaissances immenses, une grande éloquence et un talent particulier comme écrivain. Sa vie a été écrite par Fabroni, par Xavier Manetti (Rome, 1759, in-4°.), et par M. Desgenettes. Ce dernier, en publiant sa notice, eut pour but de relever l'erreur commise par un médecin plus connu comme observateur que comme érudit, M. Laënnec, qui n'ayant rien lu de Cocchi, en avait conclu que la réputation de ce savant et célèbre écrivain n'avait point encore franchi les Alpes, et avait eu l'inconcevable légèreté d'imprimer cette hérésie littéraire. Les ouvrages de Cocchi sont :

Xenophontis Ephesii Ephesiacorum libri V, græcè et latinè. Londres, 1726, in-4°.

Traduction du roman grec des Amours d'Anthias et d'Abrocome, dont le texte lui-même n'avait encore jamais été imprimé.

Medicinæ laudatio in gymnasio Pisis habita. Lucques, 1727, in-4°.

Oratio de usu artis anatomicæ. Florence, 1737, in-4°. - Trad. en italien, Florence, 1745, in-4°.
Cocchi, touchant quelques points de l'histoire de l'anatomie, prouve très-bien qu'Erasistrate et Hérophile n'ont point disséqué des hommes vivans. On trouve plusieurs fragmens d'Apollonius de Citium dans la traduction italienne.
Elogio di Pietro-Antonio Micheli. Florence, 1737, in-4°. inséré aussi dans le tome XIX du recueil de *Calogerà*.
Del vitto Pitagorico per uso della medicina. Florence, 1743, in-8°. - Venise, 1744, in-12. - Florence, 1744, in-12. - Trad. en français, Paris, 1762, in-8°.
Lettera critica sopra un manoscritto in cera. Florence, 1746, in-4°.
Lettre sur un manuscrit contenant le détail de la dépense de la cour de Philippe-le-Bel, roi de France, pendant plusieurs mois de l'année 1301.
Dissertazione sopra l'uso esterno presso gli antichi dell' acqua fredda sul corpo umano. Florence, 1747, in-12.
De' i bagni di Pisa, trattato. Florence, 1750, in-4°.
Græcorum chirurgici libri : Sorani unus de fracturarum signis : Oribasii duo de fractis et luxatis ; ex collectione Nicetæ. Florence, 1754, in-fol.
Cocchi ajouta quelques-unes de ses propres observations à cette collection. Il a laissé manuscrite la seconde partie, qui ne fut point imprimée.
Discorsi sopra Asclepiade. Florence, 1758, in-4°. -Trad. en anglais, Londres, 1762, in-8°.
C'est encore ce que nous possédons de meilleur sur la doctrine d'Asclépiade, malgré les travaux récens de quelques critiques allemands. On regrette que Cocchi n'ait pas pu mettre la dernière main à ce travail, et le terminer. Il n'a paru qu'un seul discours et il devait y en avoir cinq.
De' i vermi cucurbitini del uomo. Pise, 1759, in-8°. - *Ibid.* 1768, in-8°.
Discorsi Toscani. Florence, tome I, 1761; tome II, 1762, in-4°.-Trad. en français par Puisieux, Paris. 1762, in-12.
Del matrimonio ragionamento di un filosofo Mugellano, coll' aggiunta di una lettera ad una sposa, tradotta dall' inglese da una fanciulla Mugellana. Paris, 1762, in-8°.
On doit encore à Cocchi une édition des *Discorsi di anatomia* de Laurent Bellini (Florence, 1744, in-8°.).
Cocchi (*Antoine-Célestin*), né en 1699, est mort le 24 novembre 1747, professeur de médecine au Collége de la Sapience de Rome; Antoine Cocchi prenait souvent le surnom de *Mugellanus*, pour s'en faire distinguer, mais cela n'a pas empêché beaucoup de biographes de les confondre ensemble. On a de lui :
Epistola ad Morgagnum de lente crystallinâ oculi humani, verâ suffusionis sede. Rome, 1721, in-8°.
Epistolæ physico-medicæ. Rome, 1725, in-8°. -Offenbach, 1732, in-4°.
Oratio habita in aperitione horti botanici supra Janiculum. Rome, 1726, in-4°.
Lectio de musculis et ortu musculorum. Rome, 1743, in-4°.
Corticis peruvianæ vindiciæ. Rome, 1746, in-8°.
Cocchi (*Camille*), médecin de Viterbe, suivit les leçons de Francaciano à Bologne, et publia (Bologne, 1564, in-4°.) celles qui ont rapport à la maladie vénérienne, déjà mises au jour, l'année précédente, par un anonyme (Padoue, 1563, in-4°.). Les deux éditions diffèrent très-peu l'une de l'autre, quoique Cocchi assure avoir relevé un grand nombre de fautes commises par son prédécesseur.
Cocchi (*Raymond*), fils d'Antoine, lui succéda dans la place de professeur d'anatomie et de chirurgie à Florence. Il fut aussi antiquaire du grand-duc de Toscane, et mourut en 1775, laissant :
Lezzione fisico-anatomiche. Livourne, 1775, in-8°.
Cocchi (*Virgile*), né, en 1692, à Pérouse, où il mourut en 1736,

d'une hydropisie, publia, sur les avantages de l'emploi de l'eau froide dans les maladies internes et externes, une Dissertation en forme de lettre à Sancassani, qui fut vivement attaquée par un médecin de Ravenne. Il se proposait de donner une liste des médecins admis dans le Collége de Pérouse depuis 1432 jusqu'en 1735, mais la mort l'empêcha de mettre au jour ce travail utile, qui était terminé. (A.-J.-L. JOURDAN)

COCHON-DUPUY (GASPARD), né à Niort, le 11 avril 1674, mourut, le 10 octobre 1757, à Rochefort, où il était allé se fixer immédiatement après son doctorat. L'Académie des sciences lui accorda le titre de correspondant en 1726. Il a écrit :

Histoire d'une enflure au bas-ventre, très-particulière. Rochefort, 1698, in-12.

Manuel des opérations de chirurgie, extrait des meilleurs auteurs. Toulon, 1726, in-12.

An post gravem, ab ictu vel casu, capitis percussionem non juvante etiam iteratâ terebratione, dura meninx incisione aperienda? Paris, 1736, in-4°. (Z.)

COCKBURN (GUILLAUME), membre de la Société royale et du Collége des médecins de Londres, n'est connu que par ses ouvrages, et l'on n'a aucun renseignement sur sa vie privée. Ennemi des hypothèses, il eut le bon esprit de rejeter toutes les fausses théories des iatromathématiciens, et de chercher à remettre le vitalisme en honneur. Il blâma aussi l'application de la chimie à la physiologie et à la pathologie. Mais son principal mérite est d'avoir démontré que le catarrhe urétral, improprement nommé gonorrhée, a son siége dans les follicules muqueux de l'urètre, dont il donna la description et la figure. Il fut donc l'un des premiers à s'élever contre le monstrueux colosse de cette fantastique syphilis, que nous verrons peut-être bientôt rayée des cadres nosologiques, pour le bonheur et le repos du genre humain. Ses ouvrages sont intitulés :

OEconomia corporis animalis. Londres, 1695, in-8°. - Augsbourg, 1696, in-12.

Réimprimé dans le tome II de la Bibliothèque anatomique de Manget. On a accusé Cockburn d'avoir copié Pitcarn, tandis que sa théorie de la digestion diffère à peine de celle que pourrait donner le vitaliste le plus exclusif.

An account on the nature, causes, symptoms and cure of the distempers, that are incident to seafaring people. Londres, 1696, in-12. - *Ibid.* 1739, in-8°. - Trad. en latin, Leyde, 1717, in-8°. - en français, Paris, 1730, in-12. - en allemand, Rostoch, 1726, in-8°. - en hollandais par Bidloo, Leyde, 1701, in-8°.

C'est le premier traité spécial que nous possédions sur la médecine nautique.

A continuation of the account of the nature, causes, symptoms and cure of the distempers that are incident to seafaring people. Londres, 1697, in-12.

Profluvia ventri. Londres, 1702, in-8°.

The symptoms, nature, cause and cure of a gonorrhoea. Londres, 1713, in-8°. - *Ibid.* 1716, in-8°. - *Ibid.* 1728, in-8°. - Trad. en latin, Leyde, 1717, in-12. - en français par Devaux, Paris, 1730, in-12.

Cure of Loosenesses. Londres, 1721, in-8°. (J.)

CODRONCHI (Baptiste), d'Imola, a joui d'une grande célébrité vers le milieu du seizième siècle, et cependant tous les événemens de sa vie nous sont inconnus. Il est auteur de plusieurs ouvrages dont quelques-uns sont assez remarquables, et qui portent les titres suivans :

De christianâ ac tutâ medendi ratione libri duo, variâ doctrinâ referti, cum tractatu de baccis orientalibus et antimonio. Ferrare, 1591, in-4°. - Bologne, 1629, in-4°.

De morbis veneficis ac veneficiis libri quatuor, in quibus non solùm certis rationibus veneficia dari demonstratur, sed eorum species, causæ, signa, et effectus novâ methodo aperiuntur. Venise, 1595, in-8°.- Milan, 1618, in-8°.

Courbé sous le poids des préjugés de son siècle, Codronchi croit aux maladies magiques et à la puissance des maléfices.

De vitiis vocis libri duo, in quibus non solùm vocis definitio traditur et explicatur, sed illius differentiæ, instrumenta et causæ aperiuntur: ultimò de vocis conservatione, præservatione, ac vitiorum ejus curatione tractatus; cui accedit consilium de raucedine, ac methodus testificandi in quibusvis casibus medicis oblatis, in quâ nonnullæ difficillimæ ac pulcherrimæ questiones explicantur, et formulæ quædam testationum proponuntur. Francfort, 1597, in-8°.

La seconde partie de cet ouvrage offre le premier traité spécial qu'on ait publié sur la médecine légale, et en particulier sur l'art de faire des rapports; mais elle n'est remarquable que sous ce point de vue, et Codronchi ne s'écartant pas des principes du péripatétisme, il est facile de prévoir dans combien d'erreurs il doit tomber.

De morbis qui Imolæ et alibi communiter hoc anno 1602 vagati sunt commentariolus, in quo potissimum de lumbricis tractatur, et de morbo novo, prolapsu scilicet mucronatæ cartilaginis libellus. Bologne, 1603, in-4°.

Description assez exacte du cartilage xyphoïde, de ses difformités, et des accidens qui en résultent.

De rabie, hydrophobiâ communiter dictâ, libri duo. De sale absynthii libellus; de iis qui aquâ immerguntur opusculum, et de elleboro commentarius. Francfort, 1610, in-8°.

De annis climactericis, necnon de ratione vitandi eorum pericula, itamque de modis vitam producendi commentarius. Bologne, 1620, in-8°. Cologne, 1623, in-8°.- Ulm, 1651, in-8°. (o.)

COELIUS AURELIANUS (Siccensis), médecin de la secte des méthodistes, a écrit en latin. Quelques auteurs l'ont nommé *Lucius Cœlius Arianus*, comme s'il était originaire d'Aria ou d'Ariana, provinces de l'Asie; mais son style demi-barbare, rude et embrouillé, porte à croire qu'il était Africain : ce qui paraît confirmer cette opinion, qui est celle du plus grand nombre des savans, c'est le mot *siccensis* qui se trouve en tête des deux traités qui nous restent de lui, car Sicca était une ville de Numidie. On trouve encore dans Cassiodore (*Divinar. lectiôn.*, cap. 31) un *Cœlius Aurelius*, médecin qui a écrit en latin, et qui est sans doute le même que Cœlius Aurelianus. On ne peut déterminer le temps où cet auteur a vécu : toutes les recherches des savans à cet égard ont été infructueuses; cependant l'opinion la plus probable et la plus généralement adoptée, est qu'il fut à peu près contemporain de Galien. Quoi-

que Cœlius se donne lui-même pour traducteur de Soranus, il paraît néanmoins qu'il n'a pas rendu mot pour mot en latin ce que ce médecin avait écrit en grec : il parle en effet souvent de Soranus comme d'un tiers, en disant : *Tel médecin est de cet avis, mais Soranus, pour lequel je suis, est d'un avis contraire.* Il termine encore sa préface sur les maladies chroniques en avertissant qu'il va parler en premier lieu de la douleur de tête, à l'imitation de Soranus, qui avait ainsi commencé son traité sur ces mêmes maladies. Or, Cœlius ne se fût point exprimé de la sorte s'il n'eût été que traducteur; mais comme Soranus était son héros, et qu'il l'appelle le prince de sa secte, il avoue ne parler que d'après cet auteur, qu'il pouvait d'ailleurs avoir traduit en partie. Du reste, Cœlius cite lui-même plusieurs ouvrages de sa composition, et entr'autres un livre de lettres grecques, dans lequel il combattait fortement l'usage de la *hière*, médicament purgatif dont Thémison s'était servi. Il cite encore un livre qu'il avait dédié à un nommé Lucretius, et qui contenait un abrégé de la médecine par demandes et par réponses; des livres de chirurgie; d'autres sur les fièvres, sur les causes des maladies, sur les remèdes ordinaires, sur la composition des médicamens, sur les maladies des femmes et sur la conservation de la santé. Il ne nous est resté des ouvrages de Cœlius, que les livres dont il fait honneur à Soranus, et dans lesquels il traite des maladies aiguës et des maladies chroniques. Heureusement ce sont les principaux, puisqu'ils renferment la manière de traiter, suivant les méthodistes, presque toutes les maladies qui sont du domaine de la médecine proprement dite. En réfutant dans ses ouvrages les sentimens de plusieurs médecins célèbres de l'antiquité, Cœlius nous a conservé divers petits extraits de leur pratique, qui nous serait restée inconnue sans lui. Il rapporte même quelques passages d'Hippocrate, qui ne se trouvent point dans les œuvres que nous en avons. Il s'est glissé de grandes erreurs dans l'énumération des diverses éditions de Cœlius Aurelianus. Mercklin, Hendreich et Fabricius surtout se sont trompés. Nous n'indiquerons ici que les éditions qui paraissent authentiques.

Cœlii Aureliani libri V tardarum S. chronicarum passionum. Bâle, 1529, in-fol. - Paris, 1533, in-8°. - Lyon, 1567, in-8°. - Amsterdam, 1709, in-4°. - *Ibid.* 1722, in-4°. - *Ibid.* 1755, in-4°. (DESCURET)

COELNER (JEAN), né à Colberg, en 1604, fit ses études à Thorn, à Dantzick et à Leyde. Après s'être fait recevoir docteur dans cette dernière ville, il vint s'établir à Gripswald, où on le nomma professeur de médecine, en 1629, et où il mourut en 1630, le 30 juillet, laissant :

Dissertatio de descenso Christi ad inferos. Dantzick, 1621, in-4°.
Dissertatio de quinque sensibus externis. Gripswald, 1626, in-4°.
Dissertatio de scorbuto. Leyde, 1627, in-4°.

Tractatus ex thematis cœli ad horam decubitus erectione, morbi alicujus naturam, mutationem, etc., per conjecturas astrologicas pronuncians. Gripswald, 1628, in-8°. (I.)

COGROSSI (Charles-François), né, en 1681, à Crême, dans l'état de Venise, fit ses études à Padoue sous Guglielmini, et y prit ses grades en 1701. Il continua encore pendant quelque temps de suivre les leçons tant de Ramazzini et de Vallisnieri, que de Jean Hartmann à Venise, et revint ensuite dans sa patrie, où il exerça la profession de médecin jusqu'en 1721. Cette année, il obtint une chaire de médecine à Padoue. Ses ouvrages sont :

Della natura, effetti ed uso della corteccia del Peru, o sia china-china, considerazioni fisico-mecaniche e mediche estese in una lettera famigliare, con alcune non meno utili che curiose osservazioni e sperienze concernenti alle febri e febrifughi. Crême, 1711, in-4°.

Nuova idea del male contagioso de' buoi. Milan, 1714, in-12.

Giunta al trattato della chinachina, o sia nuove problematiche riflessioni intorno la natura delle febbri dette periodiche et loro febbrifughi. Crême, 1716, in-4°.

Nuova giunta al trattato della chinachina. Crême, 1718, in-4°.

De praxi medicâ promovendâ, exercitatio prœliminaris. Crême, 1714.

De medicorum virtute. adversùs fortunam. Bologne, 1721, in-4°.

Panacea sive universalis non modo desiderari hactenus medicina, verùm etiam frustrà quœri. Padoue, 1723, in-8°.

J.-B. Sitoni iatrosophiœ miscellanea, aut prœlectio C.-F. Cogrossi de pestis naturâ. Padoue, 1727, in-4°.

Saggi della medicina italiana, divisi in due dissertazioni epistolari, nelle quali le invenzioni ed osservazioni s'illustrano; aggiuntavi alcune digressioni alla fisica sperimentale e alla pratica concernenti. Padoue, 1727, in-12. (z.)

COHAUSEN (Jean-Henri), né à Hildesheim, en 1665, et mort à Munster, le 13 juillet 1750, fit ses études à Francfort-sur-l'Oder, où il prit le titre de docteur, et devint, dans la suite, médecin de l'évêque de Munster et de Paderborn. Sa vie est moins connue que ses nombreux ouvrages, dont nous allons rapporter les titres :

Tentaminum physico-medicorum curiosa de vitâ humanâ theoreticè et practicè per pharmaciam prolongandâ, decas. Cœsfeld, 1699, in-4°.

Kurzer Unterricht von der jetzt hin und wieder grassirenden rothen und weissen Ruhr. Cœsfeld, 1702, in-4°.

Mausoleum gloriœ politico-panegyricum, in quo principis christiano-politici idea in gloriosœ memoriœ principe Frederico-Christiano, Episcopo Monasteriensi LX, sistitur. Cœsfeld, 1712, in-4°.

Benthemo-Crene, oder Abhandlung von dem Benthëimischen Gesundbrunnen. Cœsfeld, 1713, in-4°.

Pacis lœtœ prœludium, in quâ de prœsenti Europœ fato ex arte iconographico-symbolicâ capiuntur auguria, DUM spes paCIs In rotâ fortVnœ stat anceps. Steinfurt, 1713, in-4°.

Ossilegium historico-physicum ad sepulchretum Westphalico-Mimigardicum gentile canonici Nuening, in quô de urnis ac lapidibus gentilium Westphalorum sepulchralibus pertractata variis circà cineres et ossa observationibus physicis illustrantur. Steinfurth, 1714, in-4°.

Neo-thea, oder neuangerichtete medicinische Theetafel, auf welcher

fuertreffliche so einfaeltig als kuenstlich zusammengesetzte, theils auf einheimisch, theils auslaendischen Kraeutern und Gewaechsen bestehende Kraeuter-Thee denen Liebhabern der Gesundheit und langen Lebens aufgetragen und præsentiret werden. Osnabruck. 1716, in-8°. -Lemgo, 1749, in-8°. - Trad. en hollandais par Henri Grasper, Amsterdam, 1719, in-8°.

Opuscule contre le thé. Cohausen propose de remplacer cette plante par d'autres jouissant de propriétés en rapport avec chaque maladie, de sorte qu'il conseille de substituer une boisson médicamenteuse, une véritable tisane, à une liqueur dont on ne fait usage que pour flatter le goût. C'est un des défauts que n'ont jamais su éviter les prôneurs des succédanés, et qui les a fait, non sans quelque fondement, tourner en ridicule.

Dissertatio satyrica physico-medico-moralis de picâ nasi, sive tabaci sternutatorii moderno abusu et noxâ. Amsterdam, 1716, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1720, in-8°.

Diatribe contre le tabac. L'usage l'a réfutée depuis long-temps, et de la manière la plus victorieuse.

Lumen novum phosphoro accensum et perspicacibus accensoriis ævi nostri oculis expositum, sive exercitatio de causâ lucis in phosphoris tam naturalibus, quam artificialibus exarata. Amsterdam, 1717, in-4°.

Capsula atrabilaria, anatomicè et chymicè reclusa, sive Dissertatio physico-anatomica, in quâ rerum succenturiatorum seu glandularum renalium in iisque secreti liquoris verus usus in foro medico demonstratur. Amsterdam, 1718, in-8°.

Raptus exstaticus in montem Parnassum, sive satyricon novum in modernum tabaci sternutatorii abusum. Amsterdam, 1726, in-8°.

Relatio de virtute et usu liquoris vitæ balsamici polychresti. Amsterdam, 1726, in-8°.

Lucina Ruyschiana, sive musculus uteri orbicularis Ruyschii ad trutinam revocatus. Amsterdam, 1731, in-8°.

Helmontius Ecstaticus, sive visa medicaminum potestas ab Helmontio somniante, revisa. Amsterdam, 1731, in-8°.

Archeus febrium faber et medicus, sive exercitatio medico-practica de usu et methodo rationali, solida, certa et secura tum in febribus intermittendis, quam periodicis continuis administrandi febrifugorum omnium maximum, corticem peruvianum seu chinamchinam. Amsterdam, 1732, in-12.

Opuscule en faveur du quinquina.

Hermippus redivivus, sive exercitatio physico-medica curiosa de methodo raro ad CXV annos prorogandæ senectutis per anhelitum puellarum, ex veteri monumento Romano depromta, nunc artis medicinæ fundamenta stabilita, et rationibus atque exemplis, nec non singulari chymiæ philosophicæ paradoxo illustrata et confirmata. Francfort-sur-le-Mein, 1742, in-8°. -Trad. en allemand, Sorau, 1753, in-8°. - en anglais, Londres, 1749, in-8°.

Ce livre est rempli de fables; c'est un monument de la crédulité de l'auteur.

Trost der Podagristen. Francfort-sur-le-Mein, 1745, in-8°.

Novus solis colossus panegyrico-synchairistico-symbolicus in electionem Lotharingiæ Ducis Francisci in Imperatorem. Francfort-sur-le-Mein, 1745, in-8°.

Dissertationes curiosæ de glossopetris, lapidibus cordiformibus, etc. Francfort-sur-le-Mein, 1746, in-8°.

Commercii litterarii dissertationes epistolicæ historico-physico-curiosæ. Francfort, tome I, 1746; tome II, 1750; tome III, 1754, in-8°.

Clericus medicaster, in quo sacrarum litterarum auctoritate, sanctorum

Patrorum sententiâ, sacrorum canonum decretis, rectâ ratione atque experientiâ demonstratur sacerdotem imprimis curatum praxeos medicæ exercitium non decere. Francfort-sur-le-Mein, 1748, in-8°.

(A.-J.-L. J.)

COHEN-ATHAR. *Voyez* ABOU'L MANET BEN ABOU NASSAR.

COÏTER ou COYTER (VOLCHER), né à Groningue, en 1534, sentit de très-bonne heure un goût décidé pour l'anatomie. Jaloux de se perfectionner dans cette science, il parcourut les Universités les plus célèbres de la France et de l'Italie, et suivit surtout avec beaucoup d'assiduité les leçons de Fallope, d'Eustachi et d'Aranzi. D'Italie il se rendit à Montpellier, où il se lia d'une étroite amitié avec le célèbre Rondelet. Les magistrats de Nuremberg lui offrirent, en 1569, la place de médecin pensionné de cette ville, qu'il accepta; mais, peu de temps après, il en abandonna les fonctions pour aller remplir celles de médecin dans l'armée française. Eysson le fait mourir en 1600, Chalmot en 1590, et Will le 5 juillet 1576, d'après les tables mortuaires de Nuremberg.

Coïter fut un observateur judicieux. Personne avant lui ne s'était occupé de l'ostéologie du fœtus et de l'ostéogénie, dont il étudia les principaux phénomènes avec soin. Il connut toute l'importance de l'anatomie pathologique, dont il proclama l'utilité pour le médecin. On remarque qu'il se plaint déjà de ce qu'on néglige presque toujours d'examiner la moelle épinière des cadavres. L'anatomie comparée lui doit aussi quelques faits précieux. Enfin, l'anatomie proprement dite lui est redevable de plusieurs observations minutieuses et de quelques découvertes qui ont contribué puissamment à la perfectionner. Ses ouvrages sont intitulés :

De ossibus et cartilaginibus corporis humani tabulæ. Bologne, 1566, in-fol.

Externarum et internarum principalium humani corporis partium tabulæ, atque anatomicæ exercitationes, observationesque variæ, diversis ac artificiosissimis figuris illustratæ. Nuremberg, 1573, in-fol. -Louvain, 1653, in-fol.

Gabrielis Fallopii lectiones de particulis similaribus humani corporis, ex diversis exemplaribus à Volchero Coitero collectæ : accedunt ejusdem Coiteri diversorum animalium sceletorum explicationes, iconibus artificiosis et genuinis illustratæ; quæ omnia loco appendicis anatomicarum exercitationum priùs editarum inservire utiliter poterunt. Nuremberg, 1575, in-fol.

Henrici Eyssonii Tractatus anatomicus et medicus de ossibus infandis cognoscendis, conservandis et curandis : accedit Volcheri Coiteri eorumdem ossium historia. Groningue, 1659, in-12. (O.)

COL DE VILLARS (ELIE) naquit à la Rochefoucault, près d'Angoulême, en 1675, d'une famille protestante. La pauvreté de ses parens ne les empêcha pas de l'envoyer à Paris pour y compléter ses études. Il y abjura sa religion, se livra, pour

subsister, à l'éducation de la jeunesse, et suivit en même temps les cours de la Faculté. Au bout de quinze années, en 1710, il se présenta pour les épreuves de la licence, qu'il termina en 1713, année dans laquelle il reçut le bonnet de docteur. Nommé bientôt après professeur de chirurgie et d'anatomie, il reçut aussi le titre de médecin du roi au Châtelet, et plus tard celui de médecin titulaire de l'Hôtel-Dieu. Il parvint au décanat en 1740, et fut continué quatre années de suite dans cette dignité. Il mourut le 26 juin 1747, laissant un petit nombre d'ouvrages, ou plutôt de compilations, dont l'excessive médiocrité fait peu regretter qu'il n'ait pas écrit davantage.

An leucophlegmatiæ leves scarificationes? Paris, 1738, in-4°.
Cours de chirurgie, dicté aux Écoles de médecine. Paris, 1738, 4 vol. in-12.
Tout est également mauvais dans ce traité, explications physiologiques et préceptes chirurgicaux. Pierre Poissonnier l'a continué (Paris, 1749, 5 vol. in-8°.). Il y en a encore une édition plus récente (Paris, 1764, 6 vol. in-12).
Dictionaire français-latin des termes de médecine et de chirurgie, avec leur définition, leur division et leur etymologie. Paris, 1740, in-12. -*Ibid.* 1760, in-12.
Ergò vera cataractæ sedes incerta. Paris, 1742, in-4°.
Num in resecandis artubus, carnis segmina reservare satius? Paris, 1744, in-8°.
Apologie de la méthode de Verduin, pour les amputations. (J.)

COLBATCH (Jean), apothicaire anglais, abandonna la carrière pharmaceutique pour se lancer dans celle de la chirurgie militaire, et finit par devenir membre du Collége des médecins de Londres. Ses ouvrages sont assez nombreux, mais annoncent plus de prétention que de savoir. Après avoir essayé de faire fortune au moyen d'une poudre vulnéraire de son invention, pour arrêter les hémorragies et dissiper la stupeur qui accompagne ordinairement les plaies d'armes à feu, il adopta sans restriction la théorie chimique des maladies, établissant les indications curatives sur l'alcali dont il supposait la surabondance dans les humeurs, et prescrivant, en conséquence, presque toujours des médicamens acides.

A new light of chirurgery vindicated from the many injust aspersions. Londres, 1695, in-8°. - *Ibid.* 1699, in-8°.
A physico-medical essay concerning the alkalis and acids in the cure of distempers. Londres, 1696, in-8°. - *Ibid.* 1704, in-8°.
L'auteur prétend que le sang est alcalescent.
A Treatise on the gout. Londres, 1697, in-8°.
Relation of sudden and extraordinary cure of a person. Londres, 1698 in-8°.
Cure of the bite of a vipere. Londres, 1698, in-8°.
The doctrine of acids in the cure of diseases farther asserted. Londres, 1698, in-8°.

Suivant Colbatch le sang des goutteux et des scorbutiques a une alcalescence plus prononcée que celui des personnes bien portantes.
Four treatises of physick and chirurgery. Londres, 1698, in-8°.
Les œuvres de Colbatch ont été réunies sous ce titre:
A collection of tracts chirurgical and medical. Londres, 1704, in-8°. (z)

COLE (Guillaume), médecin anglais, reçu docteur à Oxford, en 1666, et praticien à Bristol, était ami de Sydenham et grand partisan des hypothèses. Il s'efforça constamment de concilier ensemble les principes presqu'incompatibles des écoles chimique et iatromathématique, ainsi qu'on peut en juger d'après ses écrits, intitulés :

Cogitata de secretione animali. Oxford, 1674, in-12. - Genève, 1696, in-4°. - La Haye, 1681, in-12, avec l'*OEconomia animalis* de Charleton.
Opuscule, d'un style fort obscur, dans lequel l'auteur cherche à concilier les hypothèses des chimistes et celles des mécaniciens au sujet de la sécrétion.
Practical essay concerning the late frequency of apoplexy. Oxford, 1689, in-8°. - Londres, 1693, in-8°.
Novæ hypotheseos ad explicanda febrium intermittentum symptomata et typos excogitatæ, hypotyposis. Londres, 1693, in-8°. - Genève, 1696, in-4°. - Amsterdam, 1698, in-8°.
Cole attribue les fièvres intermittentes à la dépravation du fluide nerveux; il aurait fallu commencer par prouver l'existence de ce dernier.
Consilium ætiologicum de casu quodam epileptico, cui annexa est disquisitio de perspirationis insensibilis materiâ et peragendi ratione. Londres, 1702, in-8°.
L'auteur prétend que la sueur diffère entièrement de la perspiration cutanée. (o.)

COLIGNON (Charles), né à Londres, en 1725, obtint une chaire d'anatomie et de médecine à Cambridge, et termina sa carrière en 1785. Outre des poésies fort médiocres, dont il a été fait un recueil (Londres, 1786, in-4°.), et quelques fragmens de médecine, il a publié l'ouvrage suivant sur l'art de guérir :

Inquiry into the structure of human body relative to its influence on the morals of mankind. Cambridge, 1764 et 1765, in-8°. (z.)

COLLADO (Louis), médecin de Valence, professait publiquement la médecine en cette ville, vers le milieu du seizième siècle. Jaloux de sa liberté et de son indépendance, il refusa la place de médecin du roi, qui lui fut offerte. Parmi ses élèves les plus célèbres on compte Pierre-Paul Pereda. Il a écrit :

In Galeni librum de ossibus commentarius. Valence, 1555, in-8°.
Ex Hippocratis et Galeni monumentis isagoge ad faciendam medicinam. Valence, 1561. in-8°.
De indicationibus liber unus. Valence, 1572, in-8°. (z.)

COLLADON (Théodore), de Bourges, alla pratiquer la médecine à Genève, où il florissait au commencement du dix-

septième siècle. Il avait fait ses études à Padoue et à Bâle sous Fabrizio d'Aquapendente, Gaspard Bauhin et Félix Plater. Admirateur enthousiaste des anciens, il se faisait un malin plaisir de rabaisser les modernes, et de faire ressortir les erreurs dans lesquelles ils étaient tombés. Tel est le but du livre qu'il publia sous le titre suivant :

Adversaria seu commentarii medicinales critici, dialytici, epanorthotici, exegematici, ac didactici, ubi varii et multiplices neotericorum, qui centum abhinc annis scripserunt et medicinam fecerunt errores aperiuntur, refelluntur et eliminantur. Genève, 1615-1617, 2 vol. in-8°. -*Ibid.* 1680, in-8°. sous le titre de *Sphalmata medica adornata et correcta tam in theoriâ quam in praxi.*

Du Laurens, Houllier et Mouffet sont attaqués sans ménagemens par l'auteur, qui étale, on doit en convenir, un grand luxe d'érudition.

(O.)

COLLE (Jean de), appelé en latin *Johannes à Collibus*, naquit à Bellune, dans l'État vénitien, en 1558. Il étudia la médecine à Padoue, où il eut pour maîtres Capivaccio, Battoni et Campolongo. Ayant obtenu le doctorat en 1584, il alla se fixer à Venise, où, pendant quinze années, il exerça l'art de guérir avec beaucoup d'éclat. Ce laps de temps écoulé, le duc d'Urbino lui accorda le titre de son premier médecin, qu'il conserva pendant vingt-trois ans, et auquel il ne renonça, en 1623, que pour aller remplir une chaire de médecine à Padoue. Ce fut dans cette ville qu'il termina sa carrière, en 1631. On a de lui :

De ideâ et theatro imitatricium et imitabilium ad omnes intellectûs facultates, scientias et artes, libri aulici. Pesaro, 1618, in-fol.

Sorte d'encyclopédie à l'usage des gens de cour.

Medicina practica, sive methodus cognoscendorum et curandorum omnium effectuum malignorum et pestilentium. Pesaro, 1617, in-fol.

De morbis malignis. Padoue, 1620, in-fol.

Elucidarium anatomicum et chirurgicum, ex Græcis, Arabibus, Latinis selectum; unà cum commentariis in quarti libri Avicennæ fen tertiam. Venise, 1621, in-fol.

Compilation, dont Colle a puisé presque tous les matériaux dans Ingrassia et Du Laurens.

Cosmitor Medicœus triplex, in quo exercitatio totius artis medicæ. Venise, 1621, in-fol.

De cognitu difficilibus in praxi, ex libello Hippocratis de insomniis, et ex libris Avenzoaris per commentaria et sententias dilucidata. Venise, 1628, in-4°.

Methodus facilè parandi jucunda, tuta et nova medicamenta, et ejus applicatio adversùs chymicos. De vitâ et senectute longiùs protrahendâ. De alexipharmacis chymicis adversùs omnia venena, necnon de antiquâ morbi gallici naturâ; ejusque symptomatibus, notitiâ et medelâ singulari. De plicâ, cyrrhis, capillorum agglomeratione et ejus antiquâ origine. De fascino dignoscendo et curando. Venise, 1628, in-4°. (O.)

COLLIMITIUS (Georges), Allemand du seizième siècle, qui était attaché à la cour de l'empereur Maximilien Ier, en

qualité de médecin et de mathématicien, ou plutôt d'astrologue, nous a paru mériter d'être cité ici, parce qu'il fut un des premiers qui essayèrent d'introduire les principes des iatromathématiciens en Allemagne. Du reste, il croyait fermement à l'importance de l'astrologie, comme on peut s'en convaincre par le seul titre de son ouvrage :

Artificium de applicatione astrologiæ ad medicinam, deque convenientiâ earumdem, de ratione dierum criticorum, de administratione pharmacorum et phlebotomiâ. Strasbourg, 1531, in-8°. (z.)

COLLIN (Henri-Joseph), né à Vienne, le 11 août 1731, mourut, le 20 décembre 1784, dans cette même ville, où il avait obtenu le doctorat en 1760, et où il exerçait les fonctions de médecin dans l'un des hôpitaux de cette grande capitale. Il remplaça dans cette dernière place Stœrck, dont il se montra constamment l'adulateur, n'écrivant que pour faire le plus pompeux éloge de toutes les substances médicamenteuses recommandées par le célèbre archiâtre, dont la faveur et les bonnes grâces étaient nécessaires à tous les ambitieux. Prolixité et défaut absolu de critique, tels sont les caractères de toutes ses productions, dont aucune ne lui a survécu.

Compendii materiæ medicæ Pars III, continens medicamenta in morbis, solidi et fluidi corrigentia. Vienne, 1760, in-4°.

Nosocomii civici Pazmanniani annus medicus tertius, sive Observationes circà morbos acutos et chronicos. Vienne, P. I, 1764; P. II, III, IV, 1773; P. V, 1775; P. VI, 1781, in-8°. (A.-J.-L. J.)

COLLIN (Sébastien), médecin de Fontenay, dans le Poitou, vivait à peu près vers le milieu du seizième siècle. Il s'efforça de prouver que c'est souvent à tort qu'on attribue aux médecins les fautes dont les pharmaciens se sont rendus coupables. Tel est l'objet de son livre intitulé :

Déclaration des abus et tromperies des apothicaires. Tours, 1553, in-8°.

Publié sous le nom de *Liset Benancios*, anagramme de Sébastien Colin.

Colin a de plus traduit en français le Traité sur les maladies pestilentielles de Rhazès (Poitiers, 1558, in-8°), le Traité de la goutte d'Alexandre de Tralles (Poitiers, 1556, in-8°), et le Traité de la peste, du même auteur (Poitiers, 1556, in-8°). (o.)

COLLINS (Samuel), médecin anglais, reçu docteur à Cambridge après avoir fait ses études à Padoue, fut agrégé au Collége d'Oxford, en 1659. Peu de temps après, il se rendit à la cour de Russie, où il demeura pendant neuf années. A son retour, il se fit recevoir membre du Collége des médecins de Londres. Ses ouvrages sont :

The present state of Russia. Londres, 1671, in-8°.

Systema anatomicum of the body of man, birds, beasts, fishes, with his diseases, cases and cures. Londres, 1685, 2 vol. in-fol.

Ouvrage fort importaot, surtout pour l'anatomie comparée, car on n'y trouve presque rien sur celle de l'homme. Collins s'est principalement attaché à faire connaître la structure des oiseaux et des poissons. (J.)

COLOMBIER (JEAN), né à Toul, le 2 septembre 1736, fit ses humanités à Besançon, dans le collége des Jésuites. Il était fils d'un chirurgien-major de régiment, qui guida ses premiers pas dans la carrière médicale. Ayant été admis parmi les élèves de l'hôpital militaire de Metz, il ne tarda pas à passer à celui de Landau, et d'obtenir au concours la place de chirurgien-major d'un régiment de cavalerie. Il suivit son corps à Douai, où il prit le doctorat en 1765. Deux ans après, il fut reçu docteur de la Faculté de Paris, et, en 1780, nommé inspecteur général des hôpitaux et prisons de France. Il prit une part fort active à la réforme des hôpitaux de Lyon et aux premières réparations qui furent faites à l'Hôtel-Dieu de Paris. Des distinctions honorifiques, de nouvelles places, aussi brillantes que lucratives, et des pensions, furent le prix de ses travaux et de sa prodigieuse activité, dont il devint victime, car il mourut le 4 août 1789, au retour d'une mission dont il avait cru devoir se charger quoique malade. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque surtout ceux qu'il a consacrés à l'hygiène et à la médecine militaires, dont la première lui est redevable de quelques changemens et de plusieurs innovations utiles.

Dissertatio de suffusione seu cataractâ. Paris, 1765, in-12.
Colombier préfère la méthode d'extraire le cristallin à celle de l'abaisser.

Ergò prius lactescit chylus, quàm in omnes corporis humores abeat. Paris, 1767, in-4°.

Ergò pro multiplici cataractæ genere multiplex εγχειρησις. Paris, 1768, in-4°.

Code de médecine militaire pour le service de terre, ouvrage utile aux officiers, nécessaire aux médecins des armées et des hôpitaux militaires. Paris, 1772, 5 vol. in-12.

Médecine militaire, ou Traité des maladies, tant internes qu'externes, auxquelles les militaires sont exposés dans leurs différentes positions de paix et de guerre. Paris, 1778, 7 vol in-8°.

Préceptes sur la santé des gens de guerre, ou Hygiène militaire. Paris, 1775, in-8°. - *Ibid*. 1779, in-8°. sous le titre d'*Avis aux gens de guerre*.
C'est le meilleur ouvrage de l'auteur, et, au sentiment de Vicq-d'Azyr, celui dans lequel il s'est montré le plus original.

Du lait considéré dans tous ses rapports. Paris, 1782, in-8°.
Colombier s'attache à prouver que les maladies désignées sous le nom ridicule de *lait répandu* dépendent presque toujours d'uoe autre cause que le lait. (J.)

COLOMBO (MATHIEU-REALD), de Crémone, étudia et pratiqua d'abord la pharmacie, mais ayant suivi les leçons de Plazzi et celles de Vésale, il ressentit bientôt une véritable passion pour l'anatomie, qui fut depuis lors son occupation

favorite. En 1540, on le nomma professeur à Padoue, et l'année suivante, il fut désigné pour remplir la chaire de chirurgie, mais le sénat ne confirma point son élection. En 1542, il remplaça Vésale pendant son absence, et au bout de deux ans, il succéda à ce grand homme. La place de professeur à l'Université de Pise étant devenue vacante, en 1546, il l'obtint, mais la garda peu de temps et passa bientôt à Rome, où l'avait appelé Paul IV, et où, suivant toutes les apparences et d'après l'opinion la plus générale, il termina sa carrière en 1577. Sa place est marquée parmi les anatomistes les plus célèbres, parmi ceux qui ont contribué, au seizième siècle, à mieux faire connaître la structure du corps humain; mais on lui reproche avec raison l'ingratitude qu'il montra envers son maître Vésale, dont il releva les erreurs sans le moindre ménagement, et à qui même il ne craignit pas de prêter des fautes imaginaires. Il eut l'occasion de disséquer jusqu'à quatorze corps humains par année; aussi fit-il quelques découvertes, dont une des plus importantes est celle de la circulation pulmonaire, qu'il a décrite avec plus d'exactitude et de clarté que Servet; mais il s'en est attribué plusieurs autres dont la postérité équitable l'a dépouillé pour les restituer à leurs véritables auteurs. Ses observations sont consignées dans un ouvrage intitulé :

De re anatomicâ libri XV. Venise, 1559, in-fol. - Paris, 1562, in-8°. - *Ibid.* 1572, in-8°. - Francfort, 1590, in-8°. - *Ibid.* 1593, in-8°. - *Ibid.* 1599, in-8°. - Leyde, 1667, in-8°. - Trad. en allemand par J.-A. Schenck, Francfort, 1609, in-fol.

Colombo traite successivement des os, des cartilages, des ligamens, des muscles, du foie et des veines du cœur et des artères, du cerveau et des nerfs, des glandes, de l'œil, des parties de la bouche et du nez, des viscères du bas-ventre et de la poitrine, des parties génitales, du fœtus et des tégumens. Les deux derniers livres sont consacrés à une instruction sur la manière de procéder aux vivisections, et au récit de ses propres observations. On trouve, dans son ouvrage, quelques faits relatifs à l'anatomie pathologique et à la zootomie. (A.-J.-L. J.)

COLONNA (Fabio), d'une des plus illustres familles d'Italie, naquit à Naples en 1567, de Jérôme Colonna, littérateur distingué, dont il fut le troisième fils et le plus célèbre. Il se distingua surtout par ses grands travaux sur la botanique, science pour laquelle il montra du goût dès sa tendre jeunesse, et vers l'étude de laquelle il fut entraîné par l'ardent désir de trouver un remède qui pût le débarrasser des accès épileptiques auxquels il était sujet. Après avoir parcouru diverses contrées de l'Italie, et s'être fait connaître avantageusement par la description des productions les plus remarquables que la nature y a réunies, il fut appelé à Rome pour concourir à la fondation de l'Académie des Lyncées, dont le but était de substituer l'observation de la nature à l'érudition, ce qui s'ac-

cordait parfaitement avec ses goûts et avec son genre de talent. Au bout d'un certain temps, le prince Cesi le chargea de retourner à Naples pour présider la colonie de Lyncées qu'il y avait établie, et dont Porta, le président, venait de mourir. Il mourut, à Naples, en 1650, dans un état d'imbécillité produit par une épilepsie dont l'âge ramena les attaques, qu'il ne put plus alors éloigner, comme il avait fait autrefois, au moyen de la valériane. Plumier lui a consacré un genre de plantes (*Columna*) de la famille des personées. Cet honneur lui était bien dû, car, outre une centaine de végétaux inconnus jusqu'alors, dont il a donné la description, il a posé les vrais fondemens de la philosophie botanique, et reconnu, un des premiers, toute l'importance des principes lumineux posés par Cesalpino. Ce fut lui qui, le premier, établit de véritables genres, dont ses prédécesseurs n'avaient fait que lui fournir l'idée. Ses ouvrages sont :

Φυτοβασανος, *sive planturum aliquot historia, in quâ describuntur diversi generis plantæ veriores, ac magis facie viribus respondentes antiquorum Theophrasti, Dioscoridis, Plinii, Galeni, aliorumque delineationibus, ab aliis hucusque non animadversæ. Accessit insuper piscium aliquot, plantarumque novarum historia.* Naples, 1592, in-4°. - Florence, 1714, in-4°. - *Ibid.* 1744, in-4°.

Cet ouvrage est le premier dans lequel on trouve des figures de plantes gravées sur des planches en cuivre. Les descriptions sont aussi admirables par leur exactitude que les figures par leur correction. Colonna n'a pas mieux réussi que tous ses prédécesseurs à déterminer les plantes indiquées dans les écrits des anciens, et souvent il n'a fait que mettre une erreur à la place d'une autre. Mais ce traité ne l'en a pas moins placé au rang des premiers botanistes. On ne saurait trop le louer d'avoir fait représenter à part les organes de la fructification de chaque plante, pour en rendre les détails plus faciles à apercevoir et à saisir.

Minus cognitarum rariorumque nostro cœlo orientium stirpium Εκφρασις. *Item de aquatilibus conchis, aliisque animalibus.* Rome, 1606, in-4°. - *Ibid.* 1616, in-4°.

Cent soixante figures ornent cet ouvrage, dans lequel Colonna a établi pour la première fois des genres de plantes, et tracé la marche qu'on doit suivre pour assuser les progrès de la botanique.

De purpurâ, ab animali testaceo fusâ, de hoc ipso animali aliisque rarioribus testaceis quibusdam tractatus. Rome, 1616, in-4°. - Kiel, 1675, in-4°. - *Ibid.* 1678, in-4°.

Colonna décrit l'animal qui produit la pourpre des anciens, dans cet ouvrage auquel il a joint quarante-quatre figures. L'édition de Kiel est due à Jean-Daniel Major, qui l'a enrichie de quelques additions utiles.

Sambucá lincea, ovvero dell' instrumento musico perfetto, libri III. Naples, 1618, in-4°.

Ouvrage rare, dans lequel Colonna décrit un instrument composé de cinquante cordes, qu'il avait inventé, et qui a été censuré avec beaucoup d'amertume par Povius.

Colonna a contribué aussi à l'Abrégé de l'histoire naturelle du Mexique de Hernandez fait par Recchi (Rome, 1651, in-fol.). Il y a joint des Observations réunies en un seul corps à la suite de ce grand ouvrage, dans lesquelles il a développé les principes de la botanique avec la plus admirable clarté. (J.)

COLOT (François), petit-fils de Philippe, et dernier rejeton de sa famille, dut son éducation au fils du Restitut Girault. Il vivait au commencement du dix-huitième siècle, et se proposait de publier les observations qu'il avait recueillies, lorsque la mort vint le surprendre et l'en empêcher; mais les manuscrits qu'on trouva parmi ses papiers, furent publiés après sa mort sous le titre suivant :

Traité de l'opération de la taille, avec des observations sur la formation de la pierre et la suppression d'urine. Paris, 1727, in-12.
Histoire complète et fort détaillée de la famille des Colot et de la méthode par le grand appareil (o.)

COLOT (Germain), chirurgien du quinzième siècle, ayant appris, d'un Norcini, qui parcourait la France, l'art de pratiquer l'opération de la taille, obtint de Louis XI la permission de la faire subir à un archer, condamné à la mort, qui était atteint de la pierre. On ne sait pas quelle méthode il employa, mais tout porte à croire qu'il se servit du haut appareil. L'opération fut couronnée d'un plein succès, et le malade, rétabli complétement au bout de quinze jours, échappa à la mort qu'il avait encourue, en même temps qu'il fut délivré d'une maladie cruelle. La conduite de Colot, qui passa pour hardie à cette époque, contribua enfin à porter l'attention des chirurgiens sur la lithotomie, qu'ils avaient abandonnée jusqu'alors aux charlatans. (o.)

COLOT (Laurent), de Tresnel, petite ville peu distante de Troyes, ayant reçu d'Octavien da Villa, le secret de la méthode, pour l'opération de la taille, inventée par Jean de' Romani, et perfectionné par Mariano Santo di Barletta, obtint de très-grands succès par ce procédé, dont il demeura seul possesseur à la mort de Da Villa, qui termina sa carrière peu de temps après avoir quitté la France. La réputation de Colot devint telle qu'en 1556, Henri II, pour le déterminer à se fixer à Paris, créa, en sa faveur, une charge de lithotomiste de la cour, dont ses successeurs eurent la jouissance jusqu'à Philippe Colot. On vit alors accourir à Paris, de tous les pays, une foule de calculeux, qui venaient se faire tailler par Colot. Nous ignorons à quelle époque est mort ce lithotomiste. Paré en fait un grand éloge, et nous apprend que ses deux fils ne furent pas moins habiles que lui. (o.)

COLOT (Philippe), petit-fils de Laurent, naquit en 1593, et mourut en 1656 à Luçon. Comme il ne pouvait suffire au grand nombre de malades qui venaient réclamer ses soins, il prit le parti de renoncer au monopole du procédé opératoire qui avait fondé la réputation et la fortune de sa famille. En conséquence, il en révéla le secret à Restitut Girault et à Sé-

vérin Pineau; mais les intentions généreuses de Henri IV, qui avait chargé Pineau d'instruire à son tour dix élèves, ne furent point exécutées; la mort du souverain fit avorter ce louable projet. (o.)

COLUMELLE, COLUMELLA (LUCIUS-JUNIUS-MODERATUS), natif de Cadix, vécut sous l'empereur Claude. Possesseur de riches propriétés, Columelle dirigea lui-même l'administration de ses biens et la culture de ses terres. Désirant acquérir des connaissances exactes sur l'agriculture et sur toutes les branches de l'économie rurale, il voyagea dans plusieurs parties de l'empire romain. Il parcourut surtout avec soin l'Espagne, sa patrie, l'Italie, la Cilicie, la Syrie, et vint ensuite se fixer à Rome, où il composa ses ouvrages, vers l'an 42 de l'ère chrétienne. Son traité *De re rusticâ*, divisé en douze livres, présente, d'une manière agréable, toutes les parties de l'agriculture et de l'économie rurale, écrites dans un style qui se ressent de la latinité et du bon goût du siècle d'Auguste. Le dixième livre est un poëme élégant sur la culture des jardins. M. Fayolle en a publié la traduction en vers français, par L.-T. Hérissant, dans le *Magasin encyclopédique* de mars 1813. Il nous reste encore de Columelle, un traité sur les arbres, que l'on imprime ordinairement avec son ouvrage sur l'agriculture, et qui forme alors un treizième livre. Claude Cotereau, chanoine de Paris, a traduit en français les OEuvres de Columelle, en 1551. Cette traduction, revue et corrigée par Thierry de Beauvoisie, est encore préférée, malgré son ancienneté, à celle que Saboureux de la Bonneterie a donnée en 1771-1773, sous le titre général de *Traductions d'ouvrages anciens relatifs à l'agriculture, etc.*, contenant l'économie rurale de Caton, de Varron, de Columelle, de Palladius et de Végèce. Paris, 6 vol. in-8°. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce célèbre agronome, que nous n'aurions point placé dans ce dictionaire si quelques biographes, qui prétendent qu'il étudia la médecine sous Celse, n'avaient cru devoir le ranger parmi les médecins. (DESCURET)

COMBALUSIER (FRANÇOIS DE PAULE), conseiller, médecin du roi, premier professeur en médecine de l'Université de Valence, naquit, au bourg de Saint-Andéol (Vivarais), en 1713, reçut le bonnet de docteur, à Montpellier, à l'âge de dix-sept ans, enseigna pendant quelque temps dans cette ville, et la quitta pour occuper une chaire dans l'Université de Valence. Elle ne remplit pas son ambition; Paris lui parut un théâtre plus digne de lui, il se rendit dans cette capitale. La Faculté de médecine le reçut parmi ses membres en 1750, après l'avoir dispensé de quelques épreuves, faveur qu'il n'obtint qu'après une longue discussion, de vifs débats, et par l'intervention

d'un arrêt du parlement. Combalusier reconnaissant défendit les actes de la Faculté dans le procès qu'elle eut à soutenir, en 1772, pour la place de médecin de l'hôpital général, donnée, par les administrateurs de cette maison, à un médecin par charge. Il professa la pharmacie en 1775, ses leçons étaient très-suivies, son élocution, en français et en latin, était élégante et facile, et la méthode et la clarté distinguaient son style. Combalusier prit beaucoup trop de part à la longue et scandaleuse querelle qui divisa si long-temps les médecins et les chirurgiens; il prévoyait peut-être que de l'union des deux branches de l'art de guérir, naîtrait l'oppression de la médecine. Elle existe dans toutes les villes de France : partout les chirurgiens des hôpitaux (sauf un nombre très-minime d'exceptions) jouissent, au préjudice des médecins, d'une supériorité immense dans l'opinion publique, dont les faveurs, prodiguées avec si peu de discernement, méritent si peu d'être recherchées. Combalusier mourut en 1762. On a de lui :

Pneumato-pathologia, seu tractatus de flatulentis humani corporis affectibus. Paris, 1747, in-12. - Trad. en français par Augustin-François Jault, Paris, 1754, 2 vol. in-12.

Ouvrage fort estimé à l'époque qui le vit paraître, et digne encore d'être consulté. Combalusier, comme Riolan, a recueilli une observation de paracentèse de la poitrine, faite avec succès dans un cas d'emphysème interne. Il vit une grande quantité d'air s'échapper de la poitrine d'un malade qu'on avait opéré dans la persuasion qu'il avait un empième; une guérison soudaine fut l'heureuse conséquence de cette méprise. Combalusier a employé, le premier, avec succès, le trois-quarts dans la tympanite.

La subordination des chirurgiens aux médecins, démontrée par la nature des deux professions, et par le bien public. Paris, 1748, in-4°.

Remarques sur la subordination des chirurgiens aux médecins en général, et sur celle qui est établie à la cour en particulier. Paris, 1748, in-4°.

Observation sur une colique métallique occasionée par du pain cuit dans un four chauffé avec du bois de treillage couvert de céruse. (Journal de médecine, tome XIII).

An diu possit homo sine cibo potuque et vivere et valere? Paris, 1750, in-4°.

Observations et réflexions sur la colique de Poitou ou des peintres, etc. Paris, 1761, in-12.

C'est une apologie du traitement de la Charité.

Combalusier est l'auteur de quelques autres opuscules fort insignifians.

(MONFALCON)

CÔME (JEAN DE SAINT-). *Voyez* BASEILHAC (JEAN).

COMMELIN (GASPARD), neveu du suivant, qui lui inspira le goût de l'étude des plantes, naquit à Amsterdam en 1667, et y mourut en 1731. Il devint professeur de botanique au jardin de cette ville, à la place de Hotton, qui passait à l'Université de Leyde, et fut nommé membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de *Mantias*. D'ailleurs, il s'était livré aussi à la médecine, et avait reçu les honneurs

du doctorat. Il s'est moins fait connaître par ses productions originales, que par d'utiles travaux ayant pour but de rendre d'un usage plus général quelques ouvrages importans que d'autres auteurs avaient laissés imparfaits.

Flora Malabarica seu Horti Malabarici catalogus. Leyde, 1696, in-fol.
Horti medici Amstelodamensis plantarum usualium catalogus. Amsterdam, 1697, in-8°. - *Ibid.* 1715, in-8°. - *Ibid.* 1724, in-8°.
Ouvrage enrichi de deux cent vingt-quatre planches, représentant un pareil nombre de plantes, nouvelles pour la plupart, et dont les colonies hollandaises avaient enrichi le jardin d'Amsterdam.
Præludia botanica. Leyde, 1703, in-4°. - *Ibid.* 1715, in-4°.
Horti medici Amstelodamensis plantæ rariores exoticæ, etc. Leyde, 1706, in-4°. - *Ibid.* 1716, in-4°.
Cet ouvrage, qui fait suite à celui de son oncle, renferme quarante-huit planches.
Botanographia Malabarica à nominum barbarismis restituta. Leyde, 1718, in-fol.
Commelin a aussi donné des soins à la publication de l'*Hortus Malabaricus*, et à celle du bel ouvrage de mademoiselle Sybille de Merian sur les insectes de Surinam et d'Europe. (J.)

COMMELIN (Jean), né, en 1629, à Amsterdam, où il remplissait avec honneur la charge d'échevin, mourut dans cette ville en 1698. Comme il s'était beaucoup occupé de l'étude des plantes, les magistrats le chargèrent, avec Huydecoper de Marseveen, de diriger l'établissement du jardin de botanique destiné à remplacer l'ancien, dont l'emplacement allait servir à l'augmentation de la ville. Commelin poussa cette entreprise avec une telle activité, que le nouveau jardin, dont Jean Snippendal fut le premier intendant, devint, en peu d'années, l'un des plus beaux et des plus riches de l'Europe. Ses travaux ont été utiles sans doute à la science des végétaux, mais ni les siens ni ceux de son neveu ne sont assez importans pour lui mériter une place ailleurs que parmi les botanistes du second ordre. C'est à sa mémoire, aussi bien qu'à celle de ce neveu, que Plumier a consacré un genre de plantes (*Commelina*) qui forme aujourd'hui le type d'une famille particulière, celle des commelinées. Les ouvrages de Jean Commelin sont :

Nederlandsche hesperiden dat is œffening van de limœnen en orangeboomen, na de climaet der Nederlanden. Amsterdam, 1676, in-fol. -Trad. en anglais, Londres, 1684, in-8°.
Catalogus plantarum indigenarum Hollandiæ, cui præmissa Lamberti Bidloo dissertatio de re herbariâ. Amsterdam, 1683, in-12. - *Ibid.* 1685, in-12. - Leyde, 1709, in-12.
Catalogue de sept cent soixante et seize plantes.
Catalogus plantarum horti medici Amstelodamensis pars prior. Amsterdam, 1689, in-8°. - *Ibid.* 1697, in-8°. - *Ibid.* 1702, in-8°.
Horti medici Amstelodamensis rariorum plantarum descriptio et icones. Amsterdam, tome I, 1697; tome II, 1701, in-fol.
Publié après la mort de l'auteur par Ruysch, qui le mit en latin, et

François Kiggelaar, qui y mit des notes. Le second volume a paru, en latin et en hollandais, par les soins de Gaspard Commelin.

Commelin a de plus traduit en hollandais (Amsterdam, 1687, in-12) le Traité de Legendre sur la manière de cultiver les arbres fruitiers. (J.)

COMMERSON (Philibert), naturaliste célèbre et voyageur intrépide, vint au monde à Chatillon-les-Dombes, le 18 novembre 1727. Dès qu'il eut terminé ses humanités, il se rendit à Montpellier, en 1747, pour y étudier la médecine. Ce fut dans cette ville qu'il commença à déployer son activité infatigable, et à montrer ce que les sciences naturelles devaient attendre de l'ardeur avec laquelle il les cultivait. Linné, qui avait appris à le connaître, l'invita, au nom de la reine de Suède, à faire la description et la collection des poissons de la Méditerranée. Commersou eut bientôt rempli cette commission, qui lui procura les moyens de faire une foule d'observations intéressantes, et dont il fut récompensé par des présens propres à flatter son ambition. Après avoir obtenu le doctorat, en 1755, il entreprit un voyage à Genève, pour observer les plantes de la Savoie et de la Suisse. L'année suivante, il fixa sa demeure à Châtillon, où il forma un riche jardin de botanique. Cependant, déterminé par son ami Lalande, il vint à Paris en 1764, et quelque temps après le gouvernement lui accorda une place de naturaliste dans l'expédition que Bougainville devait commander. Commerson partit au commencement de 1767, et mourut, en 1773, à l'île de France, où le ministre de la marine avait engagé le célèbre intendant Poivre à le retenir, pour décrire une partie des richesses naturelles que cette île et celle de Madagascar renferment. Huit jours avant sa mort, l'Académie des sciences l'avait nommé un de ses membres, quoiqu'il fût absent et qu'il ne lui eût jamais envoyé aucun mémoire. Son nom a été donné, par Forster, à un genre de plantes (*Commersonia*) de la famille des buttnériacées. On n'a imprimé de lui que des fragmens de quelques lettres, parce que l'observation de la nature ne lui laissa jamais le temps de mettre la dernière main à un grand travail qu'il méditait sur l'histoire naturelle. Ses papiers, ses dessins et ses collections, déposés au Jardin du Roi, sont une mine féconde, qu'on est loin encore d'avoir épuisée. (o.)

COMPARETTI (André) naquit dans le Frioul, en août 1746. Au sortir de ses humanités, il étudia pendant quelque temps la théologie, quoiqu'il fût bien décidé à ne point embrasser la profession d'ecclésiastique. Admis ensuite à Padoue parmi les élèves en médecine, il se concilia l'estime et l'amitié du grand Morgagni. Dès qu'il eut obtenu le doctorat, il alla s'établir à Venise, où il exerça l'art de guérir avec beaucoup

de succès. Un ouvrage qu'il publia en cette ville, et qui fut très-favorablement accueilli, lui valut d'être appelé à Padoue pour y occuper la chaire de médecine théorique et pratique, dont il remplit les devoirs pénibles avec l'exactitude la plus scrupuleuse, refusant même l'offre d'une chaire de clinique qui lui fut faite quelque temps après à Florence. Une mort prématurée vint l'arracher, le 22 décembre 1801, aux sciences physiques et à la médecine qu'il cultivait avec une ardeur infatigable, ainsi qu'on peut s'en convaincre par les nombreux ouvrages qu'il a publiés, et dont nous allons rapporter les titres :

Occursus medici de vagâ ægritudine infirmitatis nervorum. Venise, 178., in-8°.

Observationes de luce inflexâ et coloribus. Padoue, 1787, in-4°.

Opuscule peu remarquable dans lequel Comparetti n'a fait que se servir des observations de Newton et de Grimaldi sur les phénomènes de la réflexion et de la réfraction de la lumière.

Observationes anatomicæ de aure internâ comparatâ. Padoue, 1789, in-4°.

Le but de Comparetti est de prouver que l'ouie a son siége dans le labyrinthe membraneux. A cet effet, il décrit avec autant d'exactitude que de minutie la structure de l'organe de cette fonction dans un grand nombre d'animaux. Cet ouvrage est rempli de faits précieux. On regrette que les figures qui l'accompagnent soient trop petites, car leur peu de développement les rend à peu près inutiles.

Prodromo di un trattato di fisica vegetabile. Padoue, tome I, 1791; tome II, 1799, in-8°.

Riscontri fisico-botanici ad uso clinico. Padoue, 1792, in-8°.

Saggio della scuola clinica nello spedale civile di Padova. Padoue, 1793, in-8°.

Comparetti s'attache à prouver que Padoue a possédé une école de clinique avant Leyde, Pavie, Gênes, et autres villes d'Italie, qui se vantaient de l'avoir précédée sous ce rapport.

Osservazioni sulla proprietà della china del Brasile. Padoue, 1794, in-8°.

Riscontri medici delle febbre larva te periodiche perniciose. Padoue, 1795, in-8°.

Ouvrage rempli d'observations intéressantes sur les fièvres intermittentes pernicieuses larvées. Si la théorie est mauvaise, on consultera toujours les faits avec fruit.

Observationes dioptricæ et anatomicæ comparatæ de coloribus apparentibus, visu et oculo. Padoue, 1798, in-4°.

Comparetti s'est trompé en attribuant plusieurs des phénomènes de la diffraction de la lumière à l'imperfection de la structure de l'œil.

Riscontro clinico del nuovo ospedale, o *Regolamenti medico-pratiche*. Padoue, 1798, in-8°.

La dinamica animale degl' insetti. Padoue, 1800, in-8°.

Ouvrage mal fait, comme la plupart de ceux de Comparetti, mais rempli de faits utiles et d'observations neuves qu'une lecture attentive y fait aisément découvrir. (z.)

CONCORREGIO (Jean de), admis, en 1413, dans le Collége des médecins de Milan, professa la médecine avec distinction à Bologne, puis dans plusieurs autres Universités, et enfin

à Pavie, où il mourut vers l'an 1440. Nous possédons de lui quelques ouvrages peu remarquables, dont voici les titres :

Summula de curis febrium, secundùm hodiernum modum et usum compilata ;

Lucidarium, seu flos florum medicinæ;

Ces deux ouvrages ont été imprimés ensemble :

Practiva nova totius ferè medicinæ. Pavie, 1485, in-fol. - Venise, 1515, in-fol. - *Ibid.* 1521, in-fol. - *Ibid* 1587, in-8°. (z.)

CONNOR (Bernard), médecin irlandais, né, en 1666, dans le comté de Kerrey, appartenait à une famille catholique, de sorte qu'il ne put être élevé dans les écoles publiques de son pays. S'étant déterminé à embrasser la carrière médicale, il vint en France vers l'année 1686, commença ses études à Montpellier, et les acheva à Paris, où il se distingua par son habileté en anatomie, et ses connaissances dans ce qu'on appelait alors la chimie. L'envie de voyager le conduisit en Pologne à la suite des deux fils du grand chancelier du royaume, qui furent confiés à sa direction. Le roi Jean Sobieski l'accueillit fort bien sur la recommandation de l'ambassadeur de Venise, et lui accorda le titre de premier médecin. La même année, en 1694, il accompagna la fille de ce prince à Bruxelles, et, en 1695, il revint en Angleterre. Les cours d'anatomie qu'il fit à Oxford furent suivis avec beaucoup d'assiduité, mais il quitta bientôt cette ville pour se rendre à Londres, où il fut nommé membre du Collége des médecins et de la Société royale. En 1696, il fit des cours publics de médecine à Cambridge, et deux ans après, le 30 octobre, il termina sa carrière, qui fut très-courte, mais remplie d'événemens bizarres, puisque, né catholique, il se fit protestant, fut accusé d'athéisme, et reçut, à sa mort, la double assistance d'un prêtre catholique et d'un ministre protestant. On a de lui :

Dissertationes medicophysicæ de antris lethiferis; de montis Vesuvii incendio; de stupendo ossium coalitu; de immani uteri sarcomate. Oxford, 1695, in-8°.

Compendious plan of the body of physick. Londres, 1698, in-8°.

Evangelium medici, seu medicina mystica de suspensis naturæ legibus, sive de miraculis quæ medicæ indagini subjici possunt. Londres, 1697, in-8°. - Amsterdam, 1699, in-8°.

Ouvrage qui fit beaucoup de bruit, et dans lequel Connor essaya de prouver que tous les effets surnaturels dépendent de principes naturels. Il n'en fallait pas davantage pour le rendre suspect, et soulever tous les esprits contre lui, dans un siècle de superstition, où chacun croyait aux miracles. Mais on doit convenir aussi que Connor a semé son livre des hypothèses les plus bizarres et les plus ridiculement absurdes.

The history of Poland. Londres, 1698, in-8°. (J.)

CONRAD (Joseph), médecin hongrois, né, à OEdenbourg, en 1756, vint exercer dans sa patrie, après avoir fait ses études

à Vienne. Il était fils d'André Conrad, médecin pensionné de la ville d'OEdenbourg, mort en 1780, le 18 janvier. On a remarqué qu'il fut le premier protestant à qui le doctorat fut conféré dans l'Université de Vienne. L'Académie des Curieux de la nature l'adopta, en 1781, sous le nom de *Diodore IV*. On n'a de lui que quelques articles d'histoire naturelle dans le *Ungrischer Magazin* et sa thèse intitulée :

Philosophiæ naturalis specimen inaugurale. Vienne, 1779, in-8°. (z.)

CONRADI (Georges-Christophe), né, le 8 juin 1767, à Roessing, près de Calenberg, dans le Hanovre, mourut le 16 décembre 1798, à Northeim, ville dont il avait été nommé médecin pensionné six ans auparavant, après avoir exercé pendant quelque temps sa profession à Hameln. Ses ouvrages ne présentent rien de remarquable :

Dissertatio de hydrope. Gœttingue, 1789, in-4°.
Bemerkungen ueber einige Gegenstaende der Ausziehung des grauen Staars. Léipzick, 1791, in-8°.
Taschenbuch fuer Aerzte, zur Beurtheilung der Aechtheit, Verfaelschung und Verderbrniss der Arzneymittel. Hanovre, 1793, in-8°.
Auswahl ans dem Tagebuch eines praktischen Arztes. Chemnitz, 1794, in-8°.
Handbuch der pathologischen Anatomie. Chemnitz, 1796, in-8°. -Trad. en italien par Jean Pozzi, Milan, 1804 - 1806, 5 vol. in-8°.
Conradi a inséré aussi quelques articles détachés dans plusieurs recueils périodiques. (z.)

CONRING (Germain ou Herman), l'un des savans les plus remarquables, et des plus féconds polygraphes du dix-septième siècle, naquit dans la Frise orientale, le 9 novembre 1606, à Norden, où son père était prédicateur évangélique, et où son grand-père s'était réfugié, abandonnant le château de Conring, dans l'Ober-Yssel, pour échapper aux persécutions religieuses. A l'âge de cinq ans, Conring fut atteint d'une maladie qui ravagea la Frise, et qui dut être, sinon la peste même, au moins très-voisine, puisqu'il eut des anthrax et des bubons aux aînes. De rapides progrès signalèrent son début dans la carrière des lettres, et dès l'âge de quatorze ans, il se fit remarquer par une satire sur les poètes couronnés. Cette pièce tomba entre les mains de Corneille Martini, professeur de philosophie à Helmstaedt, qui engagea les parens de Conring à lui confier ce jeune homme pour le diriger dans ses études académiques. Conring se rendit donc à Helmstaedt en 1620 : il y resta trois années, au bout desquelles ses parens le rappelèrent; mais la guerre et les maladies qui désolaient alors la Frise, l'empêchèrent de faire un long séjour à Norden. Il vint à Leyde en 1625, y étudia simultanément la théologie et la médecine, et y obtint

ses premiers degrés en 1627. Etant retourné à Helmstaedt, il y fut nommé professeur de philosophie naturelle en 1632; quatre ans après, il y prit le titre de docteur en médecine, et bientôt il échangea sa chaire contre une autre de médecine. Dès-lors sa réputation se répandit dans toute l'Allemagne, et les dignités s'accumulèrent sur sa tête. Ce fut en vain que Christine essaya de le fixer en Suède : Conring sut résister aux offres les plus séduisantes, et il en fut récompensé par la place de professeur en droit que lui accorda le duc de Brunswick. Dès ce moment la jurisprudence, qui n'avait été pour lui jusqu'alors qu'une sorte de délassement, devint l'objet principal de ses travaux, et il y acquit tant d'habileté que souvent on le choisit pour régler les différens entre plusieurs princes de l'Empire et des pays voisins. Tous les souverains de l'Europe lui prodiguèrent, à l'envi, des marques d'estime, et Louis XIV entr'autres lui accorda une pension, dont il jouit jusqu'à l'époque de la guerre contre la Hollande. Chargé d'honneurs et rassasié de gloire, Conring termina sa carrière le 12 décembre 1681. Il avait une mémoire si prodigieuse, qu'il ne suivait jamais d'autre guide, malgré la variété presqu'infinie de ses occupations. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de origine formarum. Leyde, 1629, in-4°.
Orationes duæ in laudem Aristotelis. Helmstaedt, 1633, in-4°.
Lessus, seu carmen heroicum funebre in obitum Dorotheæ principis. Helmstaedt, 1635, in-4°.
Dissertatio de subjectione et imperio. Helmstaedt, 1635, in-4°.
Dissertatio du jure. Helmstaedt, 1637, in-4°.
Dissertatio de optimis naturalis philosophiæ auctoribus. Helmstaedt, 1637, in-4°.
Dissertatio de speciebus, unitate, contrarietate, partibus et æternitate motûs. Helmstaedt, 1738, in-4°.
Introductio in naturalem philosophiam, ac naturalium institutionum liber unus. Helmstaedt, 1638, in-4°.
Conring adopte, sans examen, toutes les idées et toutes les opinions d'Aristote.
Dissertatio de terris, earumque ortu et differentiis. Helmstaedt, 1638, in-4°.
Dissertatio de aquis. Helmstaedt, 1638, in-4°. - *Ibid.* 1680, in-4°.
Dissertatio de difficili respiratione. Helmstaedt, 1639, in-4°.
Dissertatio de rebus publicis in genere. Helmstaedt, 1639, in-4°.
Dissertatio de apoplexiæ naturâ, causis et curatione. Helmstaedt, 1640, in-4°.
Dissertatio de regno et tyrannide. Helmstaedt, 1640, in-4°.
Dissertatio de morbis ac mutationibus rerum publicarum. Helmstaedt, 1640, in-4°.
Dissertatio de variolis et morbillis. Helmstaedt, 1641, in-4°.
Dissertatio de Imperatore Romano-Germanico. Helmstaedt, 1641, in-4°.
Dissertatio de Germanici imperii civibus. Helmstaedt, 1741, in-4°.
Dissertotio de urbibus Germanicis. Helmstaedt, 1641, in-4°. - *Ibid.* 1652, in-4°.

Discursus novus de imperatore Romano-Germanico. Helmstaedt, 1642, in-4°.
Désavoné par Conring et ses héritiers, quoiqu'il porte son nom.
Dissertatio de oligarchiâ. Helmstaedt, 1643, in-4°.
Dissertatio de democratiâ. Helmstaedt, 1643, in-4°.
Dissertatio de legibus. Helmstaedt, 1643, in-4°.
Dissertatio de ducibus et comitibus Imperii Germanici. Helmstaedt, 1643, in-4°.
Dissertatio de sanguinis generatione et motu naturali. Helmstaedt, 1643, in-4°. - Leyde, 1646, in-8°.
Conring fut le premier qui enseigna la circulation du sang à Helmstaedt.
De origine juris Germanici. Helmstaedt, 1643, in-4°. - *Ibid.* 1649, in-4°. - *Ibid.* 1695, in-4°. - Iéna, 1719, in-4°.
Dissertatio de palpitatione cordis. Helmstaedt, 1643, in-4°.
Dissertatio de phrenitide. Helmstaedt, 1643, in-8°.
Dissertatio de peripneumoniâ. Helmstaedt, 1644, in-4°.
Dissertatio de maniâ. Helmstaedt, 1644, in-4°.
Dissertatio de septemviris, seu Electoribus Germanorum regni et Romani imperii. Helmstaedt, 1644, in-4°.
De imperio Germanorum Romano liber unus. Helmstaedt, 1644, in-4°. - *Ibid.* 1694, in-4°.
Dissertatio de vitâ et morte. Helmstaedt, 1645, in-4°.
De majestatis civilis auctoritate et officio circà sacra. Helmstaedt, 1645, in-4°.
De habitûs corporum Germanicorum antiqui ac novi causis liber singularis. Helmstaedt, 1646, in-4°. - *Ibid.* 1652, in-4°. - *Ibid.* 1666, in-4°. - Francfort, 1727, in-4°.
Le meilleur et le plus remarquable des ouvrages de Conring, même sous le point de vue de la physiologie.
Dissertatio de rigore et horrore. Helmstaedt, 1646, in-4°.
De calido innato sive igne animali liber unus. Helmstaedt, 1647, in-4°.
De judiciis reipublicæ Germanicæ. Helmstaedt, 1647, in-4°.
Exercitatio de constitutione episcoporum Germaniæ. Helmstaedt, 1647, in-4°.
Pro pace perpetuò protestantibus dandâ consultatio catholica. Fribourg, 1648, in-4°. - Helmstaedt, 1677, in-8°.
Conring s'y est caché sous le nom d'Irenœus Eubulus. On prétend que cet ouvrage contribua beaucoup à la conclusion de la paix de Munster.
De majestate imperantium. Helmstaedt, 1648, in-4°.
De Asiæ et Ægypti antiquissimis dynastiis adversaria chronologica. Helmstaedt, 1648, in-4°.
Inséré dans le *Syntagma variarum Dissertationum* de Grævius.
De hermeticâ Ægyptiorum veterâ et novâ Paracelsicorum medicinâ. Helmstaedt, 1648, in-4°. - *Ibid.* 1669, in-4°.
Conring prétend, avec raison, que l'origine de la chimie est tout à fait moderne, et qu'à proprement parler les Égyptiens n'avaient aucune teinture de cette science. Il s'élève aussi avec force contre Paracelse.
Dissertatio de lacte. Helmstaedt, 1649, in-4°. - *Ibid.* 1678, in-4°.
De conciliis et circà ea summæ potestatis auctoritate. Helmstaedt, 1650, in-4°.
Dissertatio de regno. Halmstaedt, 1650, in-4°.
De antiquitatis academicis dissertationes VI. Helmstaedt, 1651, in-4°. - *Ibid.* 1674, in-4°.
De purgatorio animadversiones in Joannem Mulmannum, et programmata sacra circà dies festos publicè proposita. Helmstaedt, 1654, in-4°.
Dissertatio de ratione statûs. Helmstaedt, 1651, in-4°.

Dissertatio de gravissimo cordis affectu, syncope. Helmstaedt, 1651, in-4°.
Dissertatio de optimâ republicâ. Helmstaedt, 1652, in-4°.
De politiâ, sive republicâ in specie sic dictâ. Halmstaedt, 1652, in-4°. - *Ibid.* 1680, in-4°.
Bericht von der Landesfuerstlichen Ertzbischoefflichen Hoch-und Gerechtigkeit ueber die Stadt Bremen. Helmstaedt, 1652, in-4°.
De cive et civitate in genere consideratâ. Helmstaedt, 1653, in-4°.
De republicâ in communi. Helmstaedt, 1653, in-4°.
Introductio in universam artem medicam singulasque ejus partes. Helmstaedt, 1654, in-4°. - *Ibid.* 1687, in-4°. - Halle, 1726, in-4°.
Le seconde édition de cet utile recueil, publiée par Schelhammer, est préférée aux deux autres.
De finibus imperii Germanici libri II. Helmstaedt, 1654, in-4°. - Leipzick, 1680, in-4°. - Francfort, 1693, in-4°.
De republicâ antiquâ veterum Germanorum. Helmstaedt, 1654, in-4°.
Concussio fundamentorum fidei Pontificiæ. Helmstaedt, 1654, in-4°.
Defensio Ecclesiæ Protestantium adversus duo Pontificiorum argumenta, petita à successione Episcoporum ac presbyterorum ab apostolis usque derivata. Helmstaedt, 1654, in-4°.
Responsio ad Valerianum Magnum pro suâ Concussione fundamentorum fidei Pontificiæ. Helmstaedt, 1654, in-4°. - *Responsio altera*, *Ibid.* 1654, in-4°.
Animadversiones in Christophori Haunoldi libellum Concussioni fundamentorum fidei Pontificiæ oppositum Helmstaedt, 1654, in-4°.
Examen libelli à Vito Erbermanno Concussioni fundamentorum fidei Pontificiæ oppositi. Helmstaedt, 1654, in-4°.
Dissertatio de pleuritide. Helmstaedt, 1654, in-4°.
De imperii Romano-Germanici republicâ acroamata VI historico-politica. Yverdun, 1654, in-4°.
Sans doute attribué faussement à Conring, car ses héritiers ne l'ont pas reconnu.
Dissertatio de differentiâ regnorum. Helmstaedt, 1655, in-4°.
Epistola de electione Alexandri VII Papæ opposita appendici Examini Erbermanniani. Helmstaedt, 1655, in-4°. - *Ibid.* 1657, in-4°.
Epistola ad Andream Nicanorem de justitiâ armorum Suecicorum in Polonos perque ea liberata à magno periculo Germania. Helmstaedt, 1655, in-4°. - Trad. en allemand, Hambourg, 1655, in-4°.
Sous le nom de Cyriacus Trasymachus.
Assertio juris Moguntini in coronandis Regibus Romanorum. Mayence, 1655, in-4°. - Helmstaedt, 1655, in-4°. - *Ibid.* 1664, in-4°.
Dissertatio ad legem I codicis Theodosiani de studiis liberalibus urbis Romanæ et Constantinopolis. Helmstaedt, 1655, in-4°. - *Ibid.* 1674, in-4°.
Dissertatio de dysenteriâ. Helmstaedt, 1656, in-4°.
Dissertatio de calculo renum et vesicæ. Helmstaedt, 1656, in-4°.
Narratio causarum ob quas Carolus Gustavus, rex Sueciæ, coactus est Regem Poloniæ bello adoriri. Helmstaedt, 1656, in-4°.
Iterata dissertatio de jure coronandi reges Romanorum pro Electore Moguntino contra Colonienses vindicias. Mayence, 1656, in-4°.
Iteratarum vindiciarum juris coronandi pro Archidiœcesi Coloniensi Examen. Francfort, 1656, in-4°. - *Ibid.* 1664, in-4°.
Castigatio libelli cui titulus : Anti-Conringiana defensio juris Coloniensis in coronandis Romanorum regibus. Francfort, 1656, in-4°. - Helmstaedt, 1664, in-4°.
Dissertatio de fermentatione. Helmstaedt, 1657, in-4°.
Vicariatus Imperii Palatinus defensus. Helmstaedt, 1658, in-4°.

Dissertatio de ortu et mutationibus regnorum. Helmstaedt, 1658, in-4°. -*Ibid.* 1680, in-4°.
Dissertatio de fœderibus. Helmstaedt, 1659, in-4°.
Dissertatio de febre hethicâ. Helmstaedt, 1659, in-4°.
De incubatione in fanis deorum, medicinæ causâ. Helmstaedt, 1659, in-4°.
De legatis. Helmstaedt, 1660, in-4°.
Animadversiones politicæ in Muchiavelli principem. Helmstaedt, 1661, in-4°. -*Ibid.* 1686, in-4°.
De bibliothecâ Augustâ, quæ est in arce Wolffenbuttelensi Epistola, quâ simul de omni re bibliothecariâ disseritur. Helmstaedt, 1661, in-4°. -*Ibid.* 1684, in-4°.
De morbis ac mutationibus oligarchiarum earumque remediis. Helmstaedt, 1661, in-4°.
De civili prudentiâ liber unus. Helmstaedt, 1662, in-4°.
De civitate novâ. Helmstaedt, 1662, in-4°.
Dissertatio de ratione curandi inflammationes. Helmstaedt, 1662, in-4°.
Dissertatio de naturâ et dolore dentium. Helmstaedt, 1662, in-4°.
Dissertatio de morbo hypochondriaco. Helmstaedt, 1662, in-4°.
Animadversiones in fratrum Walenburgiorum Conringii laudati et correcti partem priorem de vocatione extraordinariâ primorum Ecclesiæ reformatorum; quibus etiam sua Concussio fundamentorum fidei Pontificiæ ab iniquo contra Evangelicos abusu vindicatur. Helmstaedt, 1663, in-4°.
Propolitica, seu brevis introductio in civilem philosophiam, cum adjectis nonnullis ejusdem Conringii et Hopperi de variâ et verâ jurisprudentiâ. Helmstaedt, 1663, in-4°.
De prudentiâ peregrinandi. Helmstaedt, 1663, in-4°.
De militiâ lectâ, mercenariâ et sociâ. Helmstaedt, 1663, in-4°.
De bello et pace. Helmstaedt, 1663, in-4°.
De vectigalibus. Helmstaedt, 1663, in-4°.
De rectâ legum ferendarum ratione et in specie de legum constitutione in imperio Germanico. Helmstaedt, 1663, in-4°.
Dissertatio de ærario boni principis rectè constituendo, augendo, et conservando. Helmstaedt, 1663, in-4°.
De re nummariâ in republicâ quâvis rectè constituendâ. Helmstaedt, 1663, in-4°.
De majestatis civilis auctoritate et officio circà leges. Helmstaedt, 1664, in-4°.
In Justini historici præfationem et libri primi Caput I exercitationes duæ. Helmstaedt, 1665, in-4°.
De importandis et exportandis. Helmstaedt, 1665, in-4°. -*Ibid.* 1673, in-4°.
De rectâ in optimâ republicâ educatione. Helmstaedt, 1665, in-4°.
De antiquissimo statu Helmstadii et viciniæ. Helmstaedt, 1665, in-4°.
De comitiis imperii Germanici. Helmstaedt, 1666, in-4°.
De præcipuis negotiis in comitiis imperii Germanici olim et hodiè tractari solitis. Helmstaedt, 1666, in-4°.
De commerciis et mercaturâ. Helmstaedt, 1666, in-4°.
Epistolæ hactenùs sparsim editæ, nunc volumine comprehensæ. Helmstaedt, 1606, in-4°.
Recueil des lettres de Conring qui avaient déjà paru en assez grand nombre à la tête, soit de ses propres ouvrages, soit de ceux d'autres auteurs.
De judiciis in republicâ rectè instituendis. Helmstaedt, 1666, in-4°.
Dissertatio de legibus. Helmstaedt, 1666, in-4°.

De formâ judiciorum in republicâ rectè instituendâ. Helmstaedt, 1666, in-4°.

Epistola gratulatoria ad Ducem Brunsvicensem, quâ simul pium principis, de novâ S. scripturæ Germaniæ versione, institutum à sinistris suspicionibus ac susurris vindicatur. Helmstaedt, 1666, in-4°.

Vindicatio in epistolâ gratulatoriâ ad ducem Brunsvicensem de sacrâ Ebraeo codice ab iniquissimis calumniis Matthiæ Wasmuthi. Helmstaedt, 1667, in-4°.

De causâ judiciorum efficiente, materiali et finali. Helmstaedt, 1667, in-4°.

Agricola dux in Tacitum. Helmstaedt, 1667, in-4°.

Pietas academiæ Juliæ, adversùs calumnias, cum aliorum, tum Ægidii Strauchii asserta. Helmstaedt, 1668, in-4°. - Trad. en allemand par Christophe Schrader, Helmstaedt, 1668, in-4°.

De legatione. Helmstaedt, 1668, in-4°.

De contributionibus. Helmstaedt, 1669, in-4°.

Actio injuriarum in Matthiam Wasmuth. Helmstaedt, 1669, in-4°.

De officialibus Imperii Romano-Germanici. Helmstaedt, 1669, in-4°.

De privilegiis rectè conferendis et revocandis. Helmstaedt, 1669, in-4°.

De majestate, ejusque juribus circà sacra et profana. Helmstaedt, 1669, in-4°.

De sale, nitro et alumine. Helmstaedt, 1672, in-4°.

Censura Diplomatis, quod Ludovico Imperatori fert acceptum Cœnobium Lindaviense. Helmstaedt, 1672, in-4°.

De civili philosophiâ, ejusque optimis scriptoribus. Helmstaedt, 1673, in-4°.

Exercitationes academicæ de republicâ imperii Germanici infinitis locis mutatæ et auctæ, inque unum volumen redactæ. Helmstaedt, 1674, in-4°. - Léipzick, 1677, in-4°.

De nummis Ebracorum paradoxa. Helmstaedt, 1675, in-4°.

Animadversio in libellum Germanicum, tituloque hoc latino præfixo, novena S. Antonii de Paduâ, Hannoveræ nuper editum. Helmstaedt, 1675, in-4°.

Admonitio de thesauro rerum publicarum totius orbis quadripartito Genevæ hoc anno publicato. Helmstaedt, 1675, in-4°.

De dominio maris. Helmstaedt, 1676, in-4°.

De dominio eminente summæ potestatis civilis. Helmstaedt, 1677, in-4°.

Aristotelis Politicorum paratila. Helmstaedt, 1677, in-4°.

Discussio eorum quæ Animadversioni in Novenam Antonianam opposuit Dionysius Werlensis, Capucinus. Helmstaedt, 1677, in-4°.

De necessariis civitatis partibus. Helmstaedt, 1679, in-4°.

De maritimis commerciis. Helmstaedt, 1680, in-4°.

De senatu liberarum rerum publicarum. Helmstaedt, 1681, in-4°.

De chimicis principiis corporum naturalium. Helmstaedt, 1683, in-4°.

Epistolarum syntagmata duo unâ cum responsis. Præmissa Conringii vita, scriptorum index et de his doctorum virorum judicia. Helmstaedt, 1694, in-4°.

Conringiana epistolica sive animadversiones variæ eruditionis ex Conringii Epistolis miscellaneis nundùm editis libatæ. Helmstaedt, 1708, in-12. - Léipzick, 1719, in-4°.

Conringii musæ errantes. Helmstaedt, 1708, in-8°.

Conringii de scriptoribus XVI post Christum natum sæculorum commentarius, cum prolegomenis antiquiorem eruditionis historiam sistentibus, notis perpetuis et additionibus, quibus scriptorum series usque ad finem sæculi XVII continuatur. Breslau, 1727, in-4°.

Travail médiocre, et fort au-dessous du talent de Conring, quoique

souvent cité. Il n'aurait même presqu'aucun mérite, sans les notes dont l'a enrichi l'éditeur Gottlob Kautz.

Outre les écrits dont nous avons rapporté les titres, Cooring a publié encore, enrichis de notes, de préfaces, de lettres ou de supplémens, un grand nombre d'ouvrages dont nous nous abstenons de présenter ici la liste. Toutes ses productions ont été réunies et publiées ensemble (Brunswick, 1730, 7 vol. in-fol.) par Jean-Guillaume Goebel. (A.-J.-L. J.)

CONSTANTIN, surnommé l'*Africain*, parce qu'il était de Carthage, vivait vers la fin du onzième siècle, parmi les hommes célèbres duquel il occupe un des premiers rangs. L'amour des sciences le conduisit dans l'Orient, dont il employa trente-neuf années à parcourir les diverses contrées, et d'où il revint l'esprit orné de toutes les connaissances que son vif désir de s'instruire lui avait fait acquérir durant ce long espace de temps. A son retour, les habitans de Carthage, trop ignorans pour apprécier son mérite, le soupçonnèrent de magie, lui firent subir toutes sortes de persécutions, et voulurent même le mettre à mort. Constantin n'échappa qu'avec peine à leur fureur par la fuite, et vint se réfugier à Salerne. Le duc Robert l'accueillit avec distinction, et le prit même pour secrétaire; mais Constantin, las bientôt de l'éclat des dignités, se retira au Mont-Cassin, où il prit l'habit monacal, et demeura oublié dans l'ombre du cloître jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1087. Ce fut dans cette solitude qu'il composa ses ouvrages, qui ne sont tous que des traductions, ou des abbréviations, écrites dans un style dur et incorrect. Peu d'hommes ont été jugés d'une manière aussi contradictoire que ce médecin; les uns l'ont élevé presqu'au niveau d'Hippocrate, tandis que d'autres l'ont en quelque sorte voué au mépris. Ces deux jugemens sont également faux et entachés d'exagération. Constantin n'a rien fait par lui-même sans doute, et il ne fut point un auteur original, mais il donna une salutaire impulsion à son siècle, en ramenant les esprits dans la bonne voie, montrant la nécessité de remonter aux sources les plus pures, et mettant lui-même à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, par ses traductions, les écrits les plus estimés des Grecs et des Arabes. Aussi est-ce à lui que l'Ecole de Salerne doit la plus grande partie de sa renommée, si même il n'en fut pas le créateur. Ses ouvrages, dont Léon d'Ostie a donné le catalogue, ont été réunis dans deux recueils intitulés :

Constantini Africani, post Hippocratem et Galenum quorum, græcæ linguæ doctus, sedulus fuit lector, medicorum nulli prorsùs, multis doctissimis testibus, posthabendi, opera conquisita. Bâle, 1539, in-fol.

Summi in omni philosophiâ viri Constantini Africani medici operum reliqua, hactenùs desiderata, nuncque primùm impressa, ex venerandæ antiquitatis exemplari quod nunc demùm est inventum. Bâle, 1539, in-fol.

Parmi tous les traités dont se compose cette volumineuse collection,

le plus remarquable est celui qui a pour titre : *De stomachi affectionibus naturalibus et præter naturam liber unus.* C'est un des premiers ouvrages que nous possédions sur les maladies de l'estomac.

Constantin (*Antoine*), médecin d'Aix, en Provence, où il mourut en 1616, a publié :

Brief traité de la pharmacie provençale et familière, dans lequel on fait voir que la Provence porte dans son sein tous les remèdes qui sont nécessaires pour la guérison des maladies. Lyon, 1597, in-8°.

L'auteur prouve assez bien que, dans chaque pays, les médecins peuvent se contenter des remèdes indigènes. C'est une grande question dont la marche nouvelle que suit la médecine permettra peut-être bientôt de donner une solution définitive.

Opus medicæ prognoseos, in quo omnium quæ possunt in ægris animadversi symptomatum in omnibus morbis, causæ et eventus copiosè et luculenter exponuntur. Lyon, 1613, in-8°. (z.)

COOPMANS (Gadso), fils du suivant, et comme lui professeur à Franequer, où il enseignait la médecine et la chimie, quitta sa chaire en 1789, à l'époque des troubles politiques de la Hollande, et se réfugia dans la Belgique, d'où il fut bientôt obligé de passer en France. Le roi de Danemarck l'attira ensuite dans ses états, par l'offre d'une chaire à Kiel. Quelque temps après, il obtint la même charge à Copenhague, mais l'amour de la patrie le ramena en Hollande, où il mourut, le 5 août 1810, à Amsterdam, laissant :

Varis, sive carmen de variolis. Franequer, 1783, in-4°.

Poème assez bien écrit, dans lequel Coopmans fait le plus brillant éloge de l'inoculation.

Opuscula physico-medica. Copenhague, 1793, in-8°. (z.)

COOPMANS (George), né à Makkum, dans la Frise, en 1717, et mort à Franequer en 1800, avait fait ses études dans cette Université, ainsi que dans celle de Leyde. Elève de Boerhaave et d'Albinus, il pratiqua pendant toute sa vie la médecine avec distinction à Franequer, où il fut nommé l'un des directeurs de l'Académie, à l'époque de la nouvelle organisation qu'elle reçut après la révolution de 1795. Il a écrit :

Nevrologia et observatio de calculo ex urethrâ extracto. Franequer, 1789, in-8°. - *Ibid.* 1794, in-4°.

Il a, en outre, traduit en latin les écrits d'Alexandre Monro sur les nerfs (Franequer, 1754, in-8°. - Haarling, 1763, in-8°.). (z.)

COP (Guillaume), médecin de Bâle, fit ses humanités dans cette antique Université, et vint les terminer à Paris, où Lascaris et Erasme, dont il fut le disciple, le distinguèrent bientôt entre tous leurs auditeurs, et lui accordèrent leur amitié. La carrière médicale fut celle pour laquelle il se décida, et le titre de docteur lui fut conféré en 1495. Sa réputation ne tarda pas à devenir si brillante que Louis XII le choisit pour premier médecin, charge qu'il remplit jusqu'à sa mort arrivée le 2 dé-

cembre 1532. Il n'a publié aucun ouvrage original, mais son goût décidé pour la langue grecque l'ayant porté à lire les écrits des anciens médecins qui ont fait usage de cet idiome, il reconnut bientôt que les Arabes, alors en si grand crédit dans les écoles, n'étaient que des compilateurs et des copistes, la plupart du temps même infidèles. On peut donc le considérer comme un des restaurateurs de la médecine grecque en France. Ses versions sont assez nombreuses, car il a traduit Paul d'Egine, et une portion des OEuvres de Galien et d'Hippocrate. (o.)

COPERNIC (Nicolas) naquit à Thorn, le 19 février 1473. Après avoir commencé son éducation dans la maison paternelle, il alla à Cracovie. Il y acheva l'étude des langues grecque et latine, et de la littérature; il y fit son cours de philosophie, ensuite celui de médecine, qu'il suivit avec assez de persévérance pour obtenir le bonnet de docteur. Des dispositions naturelles l'entraînèrent vers les mathématiques : elles devinrent l'unique objet de ses travaux; il en embrassa toutes les parties, et il s'appliqua particulièrement à la perspective. Il consacra aussi à la peinture quelques-uns de ses loisirs, parce qu'ayant formé le projet d'aller en Italie, il se proposait de dessiner les sites pittoresques qui s'y offriraient à ses regards. Il entreprit, ce voyage à l'âge de vingt-trois ans. Il s'arrêta à Bologne, où il entendit les leçons de Dominique-Marie Novarra, qui y enseignait l'astronomie avec cet éclat auquel on ne parvient que par des découvertes. Il fut bientôt en possession de l'amitié et de la confiance de ce savant professeur, qui l'accueillit comme un collaborateur et comme un égal, plutôt que comme un disciple, et qui, par ses entretiens, contribua à développer le goût de Copernic pour l'astronomie. Novarra avait conjecturé que la hauteur du pôle dans le même lieu n'était point d'une uniformité aussi constante qu'on avait coutume de le supposer: cette hauteur s'était accrue sur presque tous les points de l'Italie, depuis le siècle de Ptolémée; en outre, dans le détroit de Gibraltar, le pôle boréal, qui, à cette époque, n'était élevé au-dessus de l'horizon que de trente-six degrés et un quart, se trouvait élevé actuellement de trente-sept degrés et deux cinquièmes : tels étaient les motifs de ses conjectures. Il éprouva une grande satisfaction en voyant que Copernic, à qui il en fit confidence, les jugeait favorablement, et les regardait comme vraisemblables. Peu de temps après, Copernic remplit à Rome une chaire de professeur de mathématiques. Parmi les nombreux élèves qu'il attira, il put compter des hommes puissans et des artistes distingués. Il recueillit dans cette ville plusieurs observations : il fait mention d'une éclipse de lune observée dans le mois de novembre de l'an 1500. Il quitta l'Italie vers le commencement du seizième siècle, pour se fixer à Warmie,

où son oncle maternel, qui en était évêque, l'avait pourvu d'un canonicat. Là, il employa à de nouvelles recherches astronomiques tout le temps que les devoirs du sacerdoce et les soins qu'il s'empressait de donner aux pauvres comme médecin laissaient à sa disposition. Cependant, malgré son amour pour la solitude et pour une vie contemplative, il fut plus d'une fois obligé de céder aux instances des autres chanoines, qui, connaissant la maturité de son jugement et sa perspicacité dans les affaires, lui confièrent l'administration des biens de la communauté. Dans cette gestion, il eut à lutter contre les prétentions des chevaliers de l'ordre teutonique. Ceux-ci, irrités par sa courageuse résistance, l'attaquèrent dans un libelle, qui fut adressé aux états de Posnanie. Désigné pour représenter le chapitre à la diète de Grodno, il s'y fit avantageusement connaître; lorsqu'on y agita la question de rétablir la valeur des monnaies, qui avaient subi diverses altérations, et de les réduire au même type dans toutes les provinces de la monarchie, il fut un des commissaires chargés de préparer le travail, et composa, à ce sujet, un Mémoire qui fut déposé dans les archives de la diète.

Copernic, en lisant les ouvrages des anciens sur l'astronomie, avait été étonné de la discordance de leurs opinions et de l'incertitude dans laquelle elles laissaient celui qui aspirait à connaître la symétrie et l'arrangement de l'univers. Il résolut de les débrouiller. Après avoir analysé les diverses hypothèses qui avaient été inventées pour arriver à la solution de ces grands problèmes, et avoir comparé chaque hypothèse avec toutes les autres, il prit dans chacune ce qu'elle offrait de démontré ou de plus probable, et il en élagua ce qu'elle avait d'obscur ou de défectueux. Les Egyptiens avaient supposé que Mercure et Vénus tournaient autour du Soleil, qu'ils plaçaient entre Mars et la Lune; mais ils mettaient en même temps Mars, Jupiter, Saturne, et le Soleil lui-même, en mouvement autour de la Terre. Apollonius avait placé le Soleil au centre du mouvement de toutes les planètes, mais il faisait tourner cet astre autour de la Terre, comme la Lune. Nicétas, Héraclide et d'autres philosophes, avaient attribué à la Terre un mouvement sur son axe, et ils rapportaient à ce mouvement le lever et le coucher des astres; mais ils avaient placé la Terre au centre du monde. Les pythagoriciens avaient établi que le Soleil etait au centre de l'univers; à cette opinion Philolaüs avait ajouté que la Terre exécutait non-seulement un mouvement diurne de rotation sur son axe, mais encore une révolution annuelle autour du Soleil. En rapprochant ces hypothèses du système de Copernic, on verra qu'il n'en avait admis ni repoussé aucune dans son ensemble; que les données qui, dans ce système, assignent la position respective du Soleil et des planètes, se rapportent davantage à l'hypothèse d'Apollonius et des pythagoriciens, tandis

que les données qui déterminent les mouvemens des planètes se rapportent davantage à l'hypothèse de Nicétas ou d'Héraclide, à celle des Egyptiens, et principalement à celle de Philolaüs.

Copernic suppose que le Soleil est immobile au centre du monde, et que les planètes se meuvent autour de lui dans des orbes elliptiques. La révolution de Mercure se fait en trois mois, celle de Vénus en huit mois, celle de Mars en deux ans, celle de Jupiter en douze, celle de Saturne en trente ans. Trois mouvemens sont attribués à la Terre : l'un diurne, sur son axe; l'autre annuel, autour du Soleil; par le troisième, qui est appelé mouvement de déclinaison ou de réflexion de l'axe de la Terre, cet axe réagit sur le mouvement du centre avec assez d'énergie pour conserver son parallélisme. Le mouvement diurne que le Soleil et les étoiles paraissent exécuter d'orient en occident est produit par celui de la Terre autour de son axe, d'occident en orient. Ce système, qui, depuis qu'il a été publié, a gouverné le monde physique, est remarquable par sa simplicité et par la facilité avec laquelle on y trouve l'explication de tous les phénomènes astronomiques. Les principaux de ces phénomènes sont le mouvement apparent du Soleil, la succession du jour et de la nuit, la vicissitude des saisons, la précession des équinoxes, les différentes apparences des planètes, tantôt directes, tantôt stationnaires, et tantôt rétrogrades, enfin, la mobilité de leurs aphélies. Il s'accorde avec les observations auxquelles les autres systèmes ne peuvent s'adapter : c'est ainsi, par exemple, que, par l'hypothèse de Ptolémée, on ne peut rendre raison des phases qui ont lieu dans Vénus, comme dans la Lune et dans Mercure; on explique ce fait très-facilement en supposant que le Soleil est au centre, que Mercure, Vénus, et la Terre, tournent autour de lui, dans l'ordre où nous les nommons. Copernic a peint les avantages de son système dans ce peu de mots : *Multâ et longâ observatione tandem reperi, quòd si reliquorum siderum errantium motus ad terræ circulationem conferantur et supputantur pro cujusque sideris revolutione, non modò illorum phœnomena indè sequantur, sed et siderum atque orbium omnium ordines, magnitudines, et cœlum ipsum ità connectat, ut in nullâ sui parte possit transponi aliquid, sinè reliquarum partium ac totius universitatis confusione.* Quand on examine de près cet édifice de la science de l'astronomie, on reconnaît que, pour le construire, son auteur eut moins besoin du secours d'une imagination qui découvre de nouveaux rapports et qui va audevant de nouvelles conceptions, qu'il eut moins besoin de ce génie qui crée, que de ce discernement, de cette justesse d'esprit qui compare et qui choisit. La plupart des matériaux qu'il a employés avaient été préparés d'avance; mais il fallait autant de persévérance que de sagacité pour les disposer

dans un ordre symétrique et dans un plan régulier. Au reste, ce système, tel qu'on le suit aujourd'hui, n'est pas tel qu'il a été conçu par Copernic : il faisait encore mouvoir les planètes dans des cercles dont le Soleil n'occupait pas le centre. Képler a le premier prouvé que les planètes décrivent des ellipses autour du soleil; il a déterminé les lois de leurs mouvemens. La première est que : « les aires astronomiques parcourues par les planètes sont comme les temps employés à les parcourir ; » la seconde que : « les quarrés des temps périodiques des planètes qui tournent autour d'un centre commun sont comme les cubes de leurs distances à ce centre. »

Copernic avait passé trente-six ans de sa vie à faire des recherches et à recueillir des observations. Il s'en était écoulé vingt-trois depuis le moment où il avait commencé à exposer ses idées dans un traité didactique, jusqu'à celui où ce travail fut terminé; cependant il n'osait se décider à le mettre au jour: il se défiait d'un succès qu'il avait tant de raisons d'espérer. Enfin il céda aux exhortations, aux instances de savans illustres et de personnages considérables, notamment du cardinal Schomberg; l'ouvrage fut imprimé à Nuremberg, par les soins de Rheticus, un des disciples de Copernic, qui ne reçut le premier exemplaire de l'édition de son livre que quelques heures avant de mourir : ce fut le 24 mai 1543.

Pendant sa vie, il n'avait éprouvé des contradictions que de la part du vulgaire et de la médiocrité. L'opinion publique avait été prompte à le venger des satires de quelques envieux. Après sa mort, sa théorie fut attaquée, même par des savans : elle fut citée comme une hypothèse absurde dans le titre de l'ouvrage que Tycho Brahé publia sur un nouveau système du monde. Mais (ce contraste est assez frappant pour que je le fasse remarquer) cette différence d'opinions n'empêchait pas Tycho Brahé de témoigner une grande vénération pour la mémoire de Copernic. Il conservait avec un soin religieux l'instrument parallactique dont cet astronome s'était servi, et qui consistait en deux règles égales, longues de quatre coudées, et divisées chacune en quatorze cent quatorze parties. En recevant ce présent, qui lui fut envoyé par un chanoine de Warmie, il composa et fit graver sur des tablettes, qui furent suspendues à l'instrument, des vers dans lesquels il représente Copernic comme un des plus beaux génies qui aient paru :

> *Is qualem nec terra virum per sæcula multa*
> *Procreat* . . . .

Toute cette pièce de vers est copiée dans la Vie de Tycho Brahé par Gassendi : elle se termine ainsi :

> *O tanti monumenta viri! sint lignea quamvis,*
> *His tamen invideat fulvum (si nosceret) aurum.*

L'hypothèse de Tycho Brahé divisa l'Europe savante, et entretint une sorte de dissidence, qui cessa par les travaux de Galilée, de Képler, de Descartes et de Newton. Le premier surtout s'attacha à défendre le système de Copernic contre celui de Ptolémée et de Tycho Brahé. Ce fut alors que l'Eglise, effrayée de cette nouvelle lumière, ouvrit ses arsenaux. Galilée fut mis à l'inquisition; son opinion fut condamnée comme hérétique : il avait été dénoncé par le P. Scheiner, jésuite, à qui il avait disputé la découverte des taches du soleil. Les inquisiteurs, dans le décret qu'ils rendirent, n'épargnèrent pas le nom de Copernic. Galilée ayant persisté malgré cette censure, il fut condamné de nouveau, obligé d'abjurer publiquement sa prétendue erreur, et de promettre à genoux, la main sur les évangiles, qu'il ne dirait jamais rien de contraire à l'ordonnance de l'inquisition. Après cette expiation solennelle, il fut ramené dans les prisons, d'où il sortit peu de temps après. Mais enfin la vérité a, cette fois, complétement triomphé de l'opposition ultramontaine, et le système de Copernic a été adopté, même en Italie. Il n'y a point d'inquisiteur, dit un auteur célèbre, en voyant une sphère de Copernic. La gloire de ce grand homme a été célébrée avec enthousiasme. On a élevé dans l'église de Warmie un monument sur son tombeau, avec cette inscription : *Nicolao Copernico, Tornunensi, cathedralis hujus ecclesiæ Warmiensis olim canonico, astronomo celeberrimo, cujus nomen et gloria utrumque implevit orbem, monumentum hoc infraterni amoris æstimationisque memoriam, prælati, canonici, totumque Warmiense capitulum posuere.* Il avait fait construire, à Frauenbourg, une machine hydraulique. J'ai lu les vers suivans sur la tour dans laquelle elle est enfermée :

> *Hìc patiuntur aquæ sursùm properare coactæ,*
> *Ne careat sitiens incola montis ope.*
> *Quod natura negat tribuit Copernicus arte.*
> *Unum pro cunctis fama loquatur opus!*

Les ouvrages publiés par Copernic sont :

De revolutionibus orbium cœlestium libri IV. Nuremberg, 1543, petit in-fol. de 196 feuillets. - Réimprimé à Bâle, 1566, in-fol, avec une Lettre de Rhéticus à Schoner. Nicolas Muller en a donné une autre édition avec des notes, sous le titre de *Astronomia instaurata.* Amsterdam, 1617 et 1640, in-4°.

Un traité de trigonométrie, avec des tables de sinus, sous le titre suivant : *De lateribus et angulis triangulorum, etc.* Wittemberg, 1542, in-4°.

Theophylacti scholastici simocattæ Epistolæ morales, rurales et amatoriæ, cum versione latinâ.

Les travaux de Copernic eurent une grande influence sur la réforme du calendrier, à laquelle il avait été vivement sollicité de concourir. Clavius en a rendu d'honorables témoignages dans son livre, notamment dans le chapitre intitulé : *De periodo anomaliæ æquinoxiorum, et inæqualitatis annorum, ex Nicolai Copernici doctrinâ.* (CASTEL)

COQUEREAU (Charles-Jacques-Louis), né, en 1744, à Paris, termina sa carrière en cette ville, le 11 août 1796, revêtu du titre de professeur de physiologie et de pathologie aux Écoles de la Faculté. Sa vie fut très-active comme praticien, et consacrée en grande partie au soulagement des pauvres, mais il a peu marqué dans la carrière littéraire. En effet, nous n'avons de lui que des opuscules d'un assez mince intérêt:

An soliditati partium corporis humani conferat aer? Paris, 1769, in-4°.

An aer corruptus expurgari possit? Paris, 1769, in-4°.

Ergò sui sunt morbis chronicis motus critici. Paris, 1770, in-4°.

OEconomiam inter animalem et vegetabilem analogia. Paris, 1770, in-4°.

Publié en commun avec A.-L. de Jussieu.

Jardin des curieux. Paris, 1771, in-8°.

Ouvrage d'Hérissant auquel Coquereau mit la dernière main, et qu'il publia. Il acheva aussi la Bibliothèque physique de la France (Paris, 1771, in-8°.) du même auteur, et rédigea les vies de quelques hommes célèbres pour la *Galerie française*. (o.)

CORDUS (Euricius) naquit, en 1486, au village de Simtshausen, près de la ville de Frankenberg, dans la Hesse. Il était fils d'un riche fermier, nommé *Urban*, qui, suivant l'usage du temps, l'appela *Cordus*, *tardif*, parce qu'il était le plus jeune de ses quatorze enfans. Son prénom était *Henri*, dont il fit d'abord *Ricius*, mot auquel Conrad Muth ajouta ensuite la syllabe grecque *eu.* L'une des premières écoles dans lesquelles Cordus étudia fut celle de Frankenberg, où il devint le condisciple et l'ami d'Eobanus Hessus, dont il partageait la passion ardente pour la poésie. Transporté ensuite sur un théâtre plus vaste, à Erford, il y prit le titre de maître ès-arts en 1516. L'année suivante, il se rendit à Léipzick, et y donna des leçons particulières sur ses bucoliques; mais, au bout d'un an, il revint à Erford, où il fit, avec beaucoup d'éclat, des cours de poésie et d'éloquence. Nous avons encore d'Erasme une lettre dans laquelle ce grand homme lui témoigne la satisfaction qu'il éprouvait de lui voir employer son temps d'une manière aussi utile. Cependant, les maladies épidémiques qui ravageaient Erford ayant diminué la splendeur de l'Université, Cordus, qui voyait par cela même ses revenus diminuer, prit le parti d'embrasser une autre carrière, et se décida pour celle de la médecine. Appuyé par Georges Sturciades, il se rendit avec lui, en 1521, d'abord à Worms, de compagnie avec Luther, puis à Mantoue, à Florence, à Venise, à Rome et à Ferrare. Ce fut dans cette dernière ville que Leoniceno leur conféra le bonnet de docteur à tous deux en 1522. Cordus revint aussitôt en Allemagne, et fut appelé en qualité de médecin à Brunswick, où il se rendit; mais il n'y séjourna pas long-

temps, car, en 1526, il passa dans l'Ostfrise, à Embden, et l'année suivante on lui offrit, à Marbourg, une chaire de médecine qu'il accepta. Ayant rempli cette place pendant sept ans, il la quitta pour venir, en 1534, s'établir à Brême, où les magistrats l'avaient nommé médecin ordinaire et professeur du gymnase. Ce fut dans cette ville qu'il termina sa carrière le 24 décembre 1535, laissant :

Epithalamion in nuptiis Heli Eobani Hessi et Thrynae Spateraneæ. Sans lieu d'impression, ni date (Erford, 1515), in-4°.

Defensio contra maledicum Thiloninum Philymnum. Erford, 1515, in-4°.

Bucolicorum Eclogæ X. Léipzick, 1518, in-4°.

Inséré aussi dans les *Bucolicorum auctores XXXVIII* (Bâle, 1546, in-4°.), et dans le tome II des *Deliciæ poetarum germanorum.*

Palinodia, quod mortuum Erasmum scripserat. Erford, 1519, in-4°.

Jubilum Mart. Luthero Vormatiam ingredienti, acclamatum. 1521, in-4°.

Gratulatio ad Princ. Joh. Fridericum, Saxoniæ ducem, quod et ipse renascentem jam Evangelii sinceritatem agnoscit et tuetur. (Sans lieu d'impression), 1522, in-4°.

Anti-Luthero mastix, poema ad Joh. Frid., duc. Sax. Wittemberg, 1525, in-8°.

Exhortatio ad Carolum V, aliosque Germaniæ proceres, ut veram tandem religionem agnoscant. Wittemberg, 1525, in-8°.

Epigrammatum libri IX. Marbourg, 1525, in-8°.

Nicandri Theriaci et Alexipharmaca, in latinum carmen reducta. Francfort sur-le-Mein, 1552, in-8°. - Trad. en allemand, sous le nom de Cordus, Marbourg, 1532, in-8°.

Opera poetica omnia, jam primum collecta et posteritati transmissa. (Sans date ni lieu d'impression), in-8°. - Francfort, 1550, in-8°. - *Ibid.* 1564, in-8°. - Leyde, 1623, in-8°.

Libellus de sudore anglico, calculo et peste. Marbourg, 1529, in-4°. -Trad. en allemand, Marbourg, 1529, in-4°.

Botanologicum seu colloquium de herbis. Cologne, 1534, in-8°. - Marbourg, 1535, in-8°.

Ouvrage écrit avec esprit et d'une manière agréable. Cordus essaya de déterminer quelques-unes des plantes citées par les Grecs, mais ce travail lui réussit peu, parce qu'il n'était pas assez versé dans la connaissance de la langue grecque. Du reste, il eut le défaut de son siècle, celui de sacrifier l'observation de la nature au désir de briller par un vain luxe d'érudition stérile.

Liber de urinis, revisus à J. Dryandro. Francfort, 1543, in-8°.

De abusu uroscopiæ conclusiones earumdemque enarrationes, adversùs mendacissimos errores medicastros, qui imperitam plebeculam vanâ suâ uroscopiâ et medicatione miserè bonis et vitâ spoliant. En latin et en allemand, 1536, in-8°. - en latin seulement, Francfort, 1546, in-8°.

Historia, darinnen die Ursachen, wurum der Pabst zu Rom und seine Adhaerenten nicht koennen in den Himmel kommen. 1631, in-4°.

(A.-J.-L. J.)

CORDUS (Valérius), fils du précédent, naquit aussi à Simtshausen, le 18 février 1515. Elevé avec soin par son père, il conçut de très-bonne heure un goût décidé pour les sciences, en particulier pour la médecine. En 1529, après avoir terminé

ses humanités, il se rendit à Wittemberg, où il suivit assidûment les leçons de Mélanchthon, et s'appliqua beaucoup à la botanique, dans laquelle il ne vit pas de meilleur moyen pour se perfectionner que celui de voyager et d'observer les plantes de la Saxe, du Hartz, de la Bohême et de l'Autriche : aussi fut-il bientôt en état d'expliquer Dioscoride aux élèves de l'Université. En 1542, il partit pour l'Italie, où, après un séjour de deux ans, il mourut des suites d'un coup de pied de cheval, le 25 septembre 1544, à Rome. Plumier lui a consacré, ainsi qu'à son père, un genre de plantes (*Cordia*) de la famille des sébesteniers. Quoique sa carrière ait été fort courte, il a cependant laissé divers écrits, dont voici les titres :

Dispensatorium pharmacorum omnium quæ in usu potissimum sunt. Ex optimis autoribus, tàm recentibus, quàm veteribus, collectum, ac scholiis utilibus illustratum, in quibus imprimis simplicia diligenter explicantur. Nuremberg, 1535, in-8°. - Trad. en français par Condemberg, Lyon, 1575, in-12.

Annotationes in Pædacii Dioscoridis de medicâ materiâ libros quinque, longè aliæ quàm antehac sunt evulgatæ. Historiæ stirpium libri quatuor posthumi; nunc primùm in lucem editi; adjectis etiam stirpium iconibus, et brevissimis annotatiunculis. Sylva quâ, rerum fossilium in Germaniâ plurimarum, metallorum, lapidum, et stirpium aliquot rariorum notitiam brevissimè persequitur, nunquàm hactenus visa. De artificiosis extractionibus liber. Compositiones medicinales aliquot non vulgares. Omnia summo studio atque industriâ C. Gesneri collecta. Strasbourg, 1561, in-fol.

Liber quintus stirpium descriptionis quas in Italiâ sibi visas describit. Strasbourg, 1569, in-fol.

Suite de l'ouvrage précédent, auquel Gesner a ajouté, outre quelques ouvrages de sa propre composition, des planches empruntées pour la plupart à Tragus, et dont plusieurs sont transposées. Cordus a décrit plusieurs plantes nouvelles. Le premier, il a reconnu que les fougères se reproduisent à l'aide de corpuscules qui se développent sur la face inférieure de leurs feuilles. Ses annotations sur Dioscoride avaient déjà paru dans l'édition de Dioscoride (Francfort, 1549, in-fol.) par Ryf, et à la suite du *Botanologicum* de son père.

De halosantho, seu spermate Ceti vulgò dicto, liber; à la suite du traité *De omni rerum fossilium genere* de C. Gesner (Zurick, 1555, in-8°.).

Epistola de trochiscorum viperinorum adulteratione; dans la collection des Lettres de L. Scholtz (Francfort, 1598, in-fol.).

(A.-J.-L. J.)

CORELLA (Alphonse de), ainsi nommé sans doute d'après le lieu de sa naissance, petite ville de la Navarre, professa pendant quelque temps à Alcala de Henarez, et quitta sa chaire pour venir remplir la place de médecin stipendié de sa ville natale. Ses ouvrages, devenus fort rares aujourd'hui, sont intitulés :

Secretos de filosofia, astrologia y medicina, y de las quatro matematicas ciencias, divididos en cinco quinquagenos de preguntas. Valladolid, 1546, in-fol. - Saragosse, 1547, in-fol.

Enchiridion, seu methodus medicinæ. Saragosse, 1549, in-12.-Valence, 1581, in-16.
De arte curativâ libri IV. Estella, 1555, in-8°.
Naturæ quærimonia. Saragosse, 1564, in-8°.
Annotationes in omnia Galeni opera. Saragosse, 1565, in-fol.-Madrid, 1582, in-4°.
De naturâ venæ. Saragosse, 1573, in-8°.
De febre malignâ et placitis Galeni. Saragosse, 1574, in-8°.
De morbo pustulato liber unus. Valence, 1581, in-4°.
Catalogus auctorum qui post Galeni œvum et Hippocrati et Galeno contradixerunt. Valence, 1589, in-12. (z.)

CORNACCHINI (Marc), professeur à l'Université de Pise, dont la vie nous est inconnue, acquit une grande réputation au commencement du dix-septième siècle, par le soin qu'il prit de répandre la poudre appelée, de son nom, *poudre Cornachine*, quoiqu'elle ait été inventée par le comte de Warwick. C'est pour célébrer les vertus de cette composition, aujourd'hui tombée dans l'oubli, ou du moins fort négligée, et dont Haller a faussement attribué l'invention à son père, qu'il mit au jour l'ouvrage suivant :

Methodus quâ omnes humani corporis affectiones ab humoribus copiâ vel qualitate peccantibus genitæ, tutò, citò et jucundè curantur. Florence, 1619, in-4°. - *Ibid.* 1620, in-4°. - Francfort, 1628, in-8°. - Genève, 1647, in-8°.

Cornacchini a publié, en 1607, les Commentaires de Jérôme Mercuriali sur quelques livres d'Hippocrate, en y joignant divers opuscules sur la génération, le vin et l'eau, et les bains de Pise.

Cornacchini (*Thomas*), père du précédent, était né à Arezzo, et professa pendant long-temps à l'Université de Pise. Il mourut dans les premières années du dix-septième siècle. Ses tables, qui sont rédigées avec beaucoup d'ordre et de soin, ont été publiées, après sa mort, par ses fils, Horace et Marc, sous le titre suivant :

Tabulæ medicæ, in quibus ea ferè omnia quæ à principibus medicis græcis, arabibus et latinis, de curationis apparatu, capitis ac thoracis morbis, febribus, pulsibus, urinis, scripta sparsim reperiuntur, methodo adeò absolutâ collecta sunt, ut et illa, et loci undè sunt hausta sub unum cadant oculorum obtutum. Padoue, 1605, in-fol. - Venise, 1607, in-fol. (z.)

CORNARIUS (Jean), né à Zwickau, dans la Saxe, en 1500, s'appelait de son véritable nom *Hagenbut*, mot allemand qui sert à désigner le fruit de l'églantier, et que Mosellanus traduisit, suivant la coutume du temps, par celui de *Cornarius*, croyant qu'il signifiait celui du cornouiller. Elevé par un maître aussi habile, Cornarius fit, à Wittemberg, de rapides progrès dans les langues grecque et latine, et ne tarda même pas à être en état de les enseigner lui-même; mais comme il était d'une complexion très-délicate, et sujet à de fréquentes maladies, il conçut le dessein de s'adonner à la médecine. En conséquence, ayant suivi les cours de cette faculté pendant le temps exigé, il fut admis à la licence en 1523, et au doctorat

quelques années après. Le désir de retrouver les écrits des anciens médecins grecs, négligés depuis tant de siècles, et dont il sentait la nécessité de substituer enfin la lecture à celle des ouvrages compilés par les Arabes, lui fit parcourir successivement la Livonie, le Mecklembourg, l'Angleterre, la France et les Pays-Bas. Mais toutes ses recherches avaient été vaines, lorsque le hasard le conduisit à Bâle, où Froben lui montra les œuvres d'Hippocrate, de Galien, de Paul d'Egine et de Dioscoride, qu'il avait reçues des Aldes. Au comble de ses vœux, il s'arrêta pendant une année entière dans cette ville, pour y lire les livres qu'il avait tant désiré de posséder, et muni de ce précieux trésor, il vint s'établir à Northausen, puis à Francfort-sur-le-Mein et à Zwickau. Enfin, il fut nommé professeur à Marbourg, et plus tard à Iéna, où il mourut, le 16 mars 1558, d'une attaque d'apoplexie. Ses ouvrages originaux sont peu nombreux :

Universæ rei medicinæ Επιγραφη, *seu enumeratio compendio tractata.* Bâle, 1529, in-4°. – *Ibid.* 1535, in-4°.

De utriusque alimenti receptaculis, dissertatio contrà quam sentit Plutarchus. Marbourg, 1543, in-8°. – Bâle, 1544, in-8°.

Vulpecula excoriata. Francfort, 1545, in-4°.

Brochure dirigée contre Fuchs, qui avait critiqué durement et sans motif plusieurs de ses traductions. *Vulpecula* fait allusion au nom de Fuchs, qui veut dire *renard.*

Nitra ac brabyla pro vulpeculâ excoriatâ asservandâ. Francfort, 1545, in-4°.

Autre diatribe en réponse à la réplique de Fuchs intitulée *Cornarius furens.*

De conviviorum veterum Græcorum, et hoc tempore Germanorum ritibus. Bâle, 1548, in-8°.

Inséré aussi dans le tome IX du *Thesaurus antiquitatum græcarum* de Gronovius.

De peste libri duo, pro totius Germaniæ, imò omnium hominum salute. Bâle, 1551, in-8°.

Medicina, sive medicus, liber unus : accedunt orationes duæ; altera, Hippocrates, sive doctor verus; altera de rectis medicinæ studiis amplectendis. Bâle, 1556, in-8°.

Theologiæ vitis viniferæ libri III. Heidelberg, 1614, in-8°.

Publié par Abraham Schulze.

Toutes ces productions sont faibles, et n'auraient pas suffi pour illustrer le nom de Cornarius. Ce médecin doit principalement sa célébrité à ses nombreuses traductions du grec, parmi lesquelles nous citerons celles de Parthenius (Bâle, 1531, in-8°.), de Saint-Basile (Bâle, 1540, in-fol.), d'Adamantius (Bâle, 1544, in-8°.), d'Aëtius (Bâle, 1533, in-fol.), de Paul d'Egine, de Synesius, de Platon, de saint Epiphane, de Macer, de quelques traités de Galien, de Marcellus Empiricus, d'Artémidore et des Géoponiques. Mais ceux de ses travaux qui nous intéressent le plus, sont ceux qu'il a exécutés sur Hippocrate, dont il publia le texte en 1538, et une traduction latine huit ans après. Cette traduction lui avait coûté quinze ans de travail. On en possédait déjà une de Calvo, mais que Cornarius ne connaissait pas, et qui est fort inférieure à la sienne. La meilleure édition est celle de Bâle, 1558, in-fol.

Cornarius (*Achatius*), fils du précédent, naquit à Zwickau, devint maître en philosophie à Wittemberg, en 1554, docteur en médecine à Iéna, en 1558, et mourut médecin pensionné de Creutzenach, dans le Palatinat. C'est lui qui a terminé la traduction de Platon laissée imparfaite par son père, et qui l'a publiée avec une préface de sa façon.

Cornarius (*Diomède*), autre fils de Jean, vint également au monde à Zwickau. Il étudia la médecine à Iéna, Vienne et Wittemberg. Après avoir exercé pendant quelque temps sa profession à Tyrnau, en Hongrie, il fut nommé professeur de l'Université de Vienne. Maximilien II le choisit pour médecin en 1566, et l'ennoblit. Il mourut dans un âge fort avancé, mais on ignore à quelle époque, laissant :

Consiliorum medicinalium habitorum in consultationibus à clarissimis atque expertissimis, apud diversos ægrotos, partim defunctis, partim adhùc superstitibus medicis, tractatus. Léipzick, 1599, in-4°.

(A.-J.-L. J.)

CORNARO (Louis), né, à Venise, en 1467, appartenait à une famille distinguée. Il fit ses études à Padoue, et s'appliqua ensuite à différentes sciences, sans pouvoir exceller dans aucune à cause de la faiblesse de son tempérament. Cette faiblesse, cependant, ne l'empêcha pas de s'abandonner de bonne heure à la fougue de ses passions, sans aucun égard pour les représentations des médecins qui lui prescrivaient un régime exact et plus de modération en tout genre. Une conduite aussi imprudente l'exposa à de fréquentes et douloureuses maladies qui ne purent le corriger. Enfin, réduit à quarante ans à l'état le plus déplorable, et touchant aux portes du tombeau, il sentit la nécessité de mettre un terme à ses excès, et, passant tout-à-coup de l'intempérance à une excessive sobriété, il réduisit sa nourriture à douze onces d'alimens solides et à quatorze onces de vin par jour. Ce changement, quoique subit, ayant produit les plus heureux résultats, Cornaro fut étonné lui-même de voir sa santé entièrement rétablie en l'espace de quelques mois, et dès-lors, il résolut de ne rien changer à ce régime quelque rigoureux qu'il fût. Il étudia soigneusement et choisit les alimens qui lui étaient les plus convenables, et, non content d'avoir trouvé ce remède à ses maux, il voulut aussi réformer son caractère, qui, jusque-là haineux, morose et irascible, n'avait pas peu contribué à les augmenter. La victoire qu'il remporta sur lui-même le rendit aussi affable que patient. Affranchi de ses souffrances, exempt de mélancolie, il consacra le reste de sa longue carrière aux beaux arts et à diverses occupations agréables, et mourut à Padoue, presque centenaire, le 26 avril 1566 (1565, selon Graziani). Depuis l'âge de quatre-vingt-trois ans jusqu'à celui de quatre-vingt-quinze, il publia successivement, en quatre parties, l'opuscule dans lequel il trace le plan de conduite dont il retira de si précieux avantages. Malgré les défauts de style qu'on remarque dans cet ouvrage, il n'en reçut pas moins le plus favorable accueil.

Discorsi della vita sobria, ne' quali, con l'esempio di se stesso, dimostra con quali mezzi possa l'uomo conservarsi sano fino all' ultima vecchiezza. Padoue, 1558, in-8°. (Cette édition ne contient que trois discours). - Venise, 1599, in-8°. - *Ibid.* 1620, in-8°. - Paris, 1646, in-24. -Trad. en vers italiens, Venise, 1666, in-8°. - en latin par Léonard Lessius, qui l'a joint à son *Hygiasticon*, Anvers, 1613, in-8°.; Milan, 1615, in-8°. - en français par Sébastien Hardy, avec l'*Hygiasticon* de Lessius, Paris, 1646, in-8°.; par Jacques Martin, sous ce titre : *Trois discours nouveaux et curieux* (C'est le premier qui manque), etc. Paris, 1647, in-8°.; par M. D***. (de Prémont), avec ce titre : *Conseils pour vivre long-temps.* Paris, 1701, in-12; par M. D. L. B. (de la Bonandière) : *De la sobriété et de ses avantages.* Paris, 1701. in-12 (avec l'opuscule de Lessius). - en anglais, Londres, 1725, 1765, 1798, etc. - en allemand par Ludovici, Leipzick, 1707, in-8°., etc.

On publia à Paris, en 1702, un ouvrage in-12 sous le titre d'*Anti-Cornaro*, ou Remarques critiques sur le traité de la vie sobre de Louis Cornaro, mais ces remarques étaient d'autant plus inutiles, que le noble vénitien avait répondu d'avance à de semblables objections en faisant judicieusement observer que le même régime ne convient pas à tous les tempéramens, et que les alimens doivent être appropriés aux forces digestives de chaque individu.

On a encore de lui l'opuscule suivant, dans lequel il indique les moyens de maintenir en bon état les lagunes de Venise :

Trattato di acque. Padoue, 1560, in-4°. (DESCURET).

CORNAX (MATHIEU), né dans la Romagne, fit ses études à Venise, sous Nicolas Massa, enseigna lui-même pendant quelque temps dans cette ville, devint ensuite médecin de l'empereur Ferdinand I, et mourut revêtu du titre de professeur à l'Université de Vienne. C'était un praticien distingué, qui a écrit :

Historia quinquiennis ferè gestationis in utero, quoque modo infans semiputridus, resectâ alvo exemptus sit, et mater curata evaserit. Vienne, 1550, in-4°.

Observation très-curieuse d'opération césarienne pratiquée avec succès chez une femme qui portait le produit de la conception depuis cinq ans dans l'utérus. On trouve à la suite un supplément qui a pour titre : *Historia secunda, quòd eadem fœmina denuò conceperit, et gestaverit fœtum vivum perfectum masculinum ad legitimum pariendi tempus, quòdque ex posthabitâ sectione mater unà cum puellâ interierit.*

Medicæ consultationis apud ægrotos secundùm artem et experientiam salubriter instituendæ enchiridion. Bâle, 1564, in-8°. (Z.)

CORNETTE (CLAUDE-MELCHIOR), né à Besançon, le 12 mars 1744, et mort, à Rome, le 11 mai 1794, prit ses premiers degrés dans l'Université de sa ville natale, et se rendit ensuite à Paris, où il étudia la médecine d'après les conseils de Lassone. Il y fit rapidement des progrès, mais s'attacha toutefois d'une manière particulière à la chimie. Le succès avec lequel il cultiva cette science, lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences en 1779. Devenu médecin des tantes du roi, il accompagna ces princesses dans leur exil. On n'a aucun ouvrage de sa façon, mais il a inséré un très-grand nombre de

Mémoires, sur divers points de la chimie, parmi ceux de l'Académie des sciences et de la Société de médecine. Plusieurs ont été rédigés en partie par Lassone fils. (z.)

CORNUTI (Jacques-Philippe), fils de Georges Cornuti, médecin de Lyon, naquit à Paris, où il mourut le 23 août 1661. Il avait été reçu docteur en 1626; la mort seule put le soustraire aux persécutions de Guy Patin, qui, après s'être répandu en éloges sur son compte, devint son ennemi implacable parce qu'il s'était montré partisan de l'antimoine. Comme il s'est beaucoup occupé de la botanique, et qu'il a même rendu quelques services à cette science, Plumier a consacré son nom à un genre de plantes (*Cornutia*) de la famille des pyrénacées. On a de lui :

Canadensium plantarum, aliarumque nondùm editarum historia. Paris, 1635, in-4°.

Description des plantes que Cornuti avait observées, à Paris, dans le jardin de Vespasien et de Jean Robin. On en trouve une quarantaine dont personne n'avait encore parlé. Cet ouvrage est orné de soixante planches d'un dessin correct, et au simple trait. A la suite on lit :

Enchiridium botanicum Parisiense, continens indicem plantarum quæ in pagis, sylvis, pratis et montosis circà Parisios locis nascuntur.

Première esquisse d'une flore des environs de Paris. Cornuti emploie les dénominations de Lobel. Il décrit quatre cent soixante-deux plantes, quoiqu'il ne parle ni des mousses ni des graminées. (o.)

CORTE (Barthélemi), appelé en latin *Curtius*, naquit, en 1606, à Milan, où il mourut le 17 janvier 1738. Comme il était riche et dévot, il embrassa la médecine et la pratiqua surtout en faveur des pauvres, auxquels il prodiguait autant sa bourse que ses soins. Tous ses ouvrages sont fort médiocres. Corte avait plus de patience dans ses recherches que de jugement et de rectitude dans l'esprit.

Lettera nella quale si dinota da qual tempo probabilmente s'infonde nel feto l'anima ragionevole. Milan, 1702, in-8°.

Riflessioni sopra alcune opposizioni adotte contro del salasso. Milan, 1713, in-8°.

Osservazioni sopra la relazione fatta degli riflessioni, etc. Milan, 1714, in 8°.

Notizie istoriche intorno a' medici scrittori Milanesi, e a' principali ritrovamenti fatti in medicina dagl' Italiani. Milan, 1718, in-4°.

Il faut joindre à cet ouvrage les additions qu'y ont faites Cotta et Sitoni.

Lettera intorno all' aria e vermicciuoli, le cagioni della pesta. Milan, 1720, in-8°.

Lettera apologetica intorno a gli effluvj organici o inorganici, cagione della peste. Milan, 1721, in-8°.

Lettera in difesa del libro di Mons. Meda sopre la venuta del giorno del giudizio. Milan, 1729, in-12.

L'idiota. Milan, 1730, in-4°. (j.)

CORTESI (Jean-Baptiste), né, à Bologne, en 1554, appartenait à des parens si pauvres, qu'à l'âge de seize ans il fut con-

traint de se placer chez un barbier, dont il exerça le métier pendant plusieurs années. Ayant appris la grammaire d'un religieux qui fréquentait la boutique de son maître, il étudia ensuite la philosophie et la médecine. L'ardeur avec laquelle il travaillait, fut couronnée de succès, car peu de temps après avoir obtenu le doctorat, l'Université lui conféra, en 1583, le titre de professeur. Après avoir rempli cette chaire pendant quinze ans, il la quitta pour celle d'anatomie qui lui avait été offerte à Messine. Les biographes ne sont pas d'accord sur le lieu et l'époque de sa mort. Suivant les uns, après un séjour de trente-cinq ans en Sicile, il revint dans sa patrie, et y mourut en 1636. Selon les autres, qui suivent le sentiment d'Orlandi, il termina sa carrière à Reggio, où il était allé pour soigner un malade de distinction. Ses ouvrages sont :

Consultatio et curatio pro Ferdinando Maluti : Steatoma exulceratum à dextri femoris internâ regione marsupii in modum pendens patienté. Messine, 1614, in-fol.

Pharmacopœa, seu antidotarium Messanense in quo tùm simplicia, tùm composita medicamenta usu recepta accuratè examinantur. Messine, 1629, in-fol.

Miscellaneorùm medicinalium decades denæ in quibus pulcherrima vel utilissima quæque ad anatomen spectantia, sparsim continentur. Messine, 1625, in-fol.

Cortesi se montre partisan de la méthode de Tagliacozzi.

Tractatus de vulneribus capitis, in quo omnia quæ ad cognitionem curationemque læsionum calvariæ attinet accuratè considerantur. Messine, 1632, in-4°.

In universam chirurgiam absoluta institutio in quâ tumorum omnium præter naturam, ulcerum, vulnerum, fractorumque ossium, ac eorumdem luxationum exacta cognitio, facilisque curatio habetur. Messine, 1633, in-4°.

Practica medicinæ. Messine, 1635, 2 vol. in-fol.

On doit encore à Cortesi l'édition de l'Anatomie de Varoli (Francfort, 1591, in-8°). (J.)

CORTI (Mathieu), nommé en latin *Curtius*, vint au monde à Pavie en 1475, et, à l'âge de vingt-deux ans, y obtint une chaire qu'il occupa pendant dix-huit années, à l'expiration desquelles, en 1515, il accepta celle qui lui fut offerte à Pise. En 1524, il se rendit avec le même titre à Padoue, et après la mort du pape Clément VII, dont il était médecin, à Bologne, d'où Cosme I, qui l'avait attaché à sa personne en 1541, le fit passer, deux ans après à Pise, pour rehausser l'éclat de cette Université. Ce fut là que Corti termina sa carrière en 1542. Les ouvrages qu'il a laissés permettent à peine de croire qu'il ait pu acquérir une réputation semblable à celle dont il jouit durant le cours de sa vie.

Quæstio de phlebotomiâ in pleuresi, ex Hippocratis et Galeni sententiâ, contrà communem medendi methodum. Venise, 1534, in-8°.



CORVISART.

Ambroise Tardieu Direxit.

De venæ sectione, cùm in aliis affectibus, tùm vel maximè in pleuritide, liber. Lyon, 1538, in-8°.
De curandis febribus ars medica. Venise, 1561, in-8°.
Dosandi methodus. Padoue, 1536, in-8°.
De prandii ac cœnæ modo libellus. Rome, 1562, in-8°. (o.)

CORTUSI (JACQUES-ANTOINE) appartenait à une famille distinguée de Padoue, ce qui ne l'empêcha pas de chercher à mériter par lui-même la considération qu'il devait au hasard de la naissance. L'histoire naturelle fut la science qui eut le plus d'attraits pour lui, et bientôt l'étude des plantes remplit tous les momens de sa vie. Jaloux de les observer dans leur lieu natal même, il parcourut toute l'Italie, ainsi que les îles de l'Archipel, et poussa même ses courses jusqu'en Syrie. Le sénat de Venise récompensa son zèle pour la science en lui confiant, en 1590, la place de directeur du jardin de Padoue, occupée jusqu'à ce moment par Guilandini. Il mourut trois ans après, sans avoir écrit autre chose qu'un catalogue des végétaux cultivés dans ce jardin, avec une courte description de chacun d'eux. Mattioli donna son nom à un genre de plantes (*Cortusa*) de la famille des lysimachies. Aucun botaniste n'avait encore joui de cet honneur, si honteusement prostitué depuis.

Horto dei simplici di Padova, ove si vede la forma di tutte le piante, con le sue misure, e indi i suoi partimenti. Venise, 1591, in-12. - Francfort, 1608, in-8°.
avec les *Conjectanea* de Guilandini.
Cette dernière édition a été publiée par Jean-Georges Schenck. (J.)

CORVISART DES MARETS (JEAN-NICOLAS), né à Gricourt, en Vermandois, fut reçu docteur-régent à la Faculté de médecine de Paris, et nommé médecin des pauvres de la paroisse Saint-Sulpice. Ce fut dans cet emploi qu'avant nos troubles politiques, il commença à établir sa réputation de praticien prudent et éclairé. En 1788, il succéda à Desbois de Rochefort dans l'emploi de médecin en chef de l'hospice de la Charité. Il y continua et y perfectionna l'enseignement clinique fondé par son prédécesseur. Nommé professeur de médecine clinique aux nouvelles Écoles de médecine, et, en 1797, professeur de médecine au Collége de France, il jouit, à juste titre, de la réputation du plus habile praticien de cette époque. Il fut nommé, à l'époque du consulat, médecin du gouvernement, et ensuite baron et premier médecin de Napoléon. Une maladie grave le retient actuellement dans l'inaction, et l'oblige à suspendre l'exercice d'une profession qu'il aurait continué d'illustrer. Les ouvrages suivans sont sortis de la plume de M. Corvisart :

Eloge de Desbois de Rochefort, placé à la tête de la *Matière médicale* de ce médecin, publiée, en 1785, par M. Corvisart, 3 vol. in-8°.

Aphorismes sur la connaissance de la cure des fièvres, par Stoll, traduits en français avec le texte latin, Paris, 1797, in-8°.

Notice sur Xavier Bichat. Paris, 1802, in-8°.

Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis chronicis, *excerpti ex Hermanno Boerhaave*. Paris, 1802, in-8°., sans nom d'auteur, mais les lettres J. N. C. se trouvent à la fin du moniteur qui précède l'ouvrage.

Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux. Paris, 1806, in-8°. – *Ibid.* 1811. – *Ibid.* 1818.

Cet ouvrage est l'une des monographies les plus remarquables qui aient été publiées en France depuis le commencement de ce siècle. Il a puissamment contribué à faire connaître les affections du centre circulatoire, et c'est des vérités qui s'y trouvent établies que sont partis les écrivains qui, depuis M. Corvisart, ont traité le même sujet.

Traduction enrichie de commentaires, de la méthode d'Auenbrugger pour connaître les maladies de la poitrine par la percussion. Paris, 1808, 1 vol. in-8°.

Cet écrit a fait connaître, en France, la méthode de la percussion considérée comme un moyen d'arriver au diagnostic des maladies des organes thoraciques; méthode que le moyen récemment découvert par M. Laënec n'a pas fait abandonner.

M. Corvisart a été annoncé comme un des collaborateurs du Journal de médecine de MM. Leroux et Boyer, mais il n'y a jamais rien inséré.

(BÉGIN)

COSCHWITZ (GEORGES-DANIEL), de Konitz, dans la Prusse, où il était né en 1679, mourut à Halle en 1729, après y avoir rempli pendant long-temps, avec un zèle infatigable, une chaire extraordinaire de médecine, qu'il obtint en 1716, et celle d'anatomie qui lui fut accordée deux ans après. Il fit construire à ses frais un amphithéâtre anatomique : la ville n'en avait pas encore possédé jusqu'alors. Disciple de Stahl, sous la présidence duquel il reçut les honneurs du doctorat, Coschwitz adopta les principes de l'animisme, tout en essayant néanmoins de les concilier avec ceux des mécaniciens. Ce qui l'a rendu surtout célèbre, c'est la découverte qu'il prétendait avoir faite d'un conduit salivaire allant des glandes sublinguale et sous-maxillaire à la partie postérieure et latérale de la langue. Haller porta un coup bien sensible à son amour-propre en démontrant qu'il avait pris les veines de la langue pour des conduits chargés de charrier la salive. Ses ouvrages sont :

Theatri anatomici natalitia. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de valvulis in ureteribus repertis. Halle, 1723, in-4°.

Introductio in chirurgiam rationalem. Halle, 1724, in-4°. – Brunswick, 1755, in-4°.

Ductus salivalis novus per glandulas maxillares, sublinguales, linguamque excurrens. Halle, 1724, in-4°.

Dissertatio de parturientium declinatione supinâ prò facilitando partu inutili. Halle, 1725, in-4°.

Dissertatio de sphacelo senum. Halle, 1725, in-4°.

Organismus et mechanismus in homine vivo obvius et stabilitus, seu hominis vivi consideratio physiologica. Léipzick, 1725, in-4°.



Jn. Fois COSTE.

Jal Comp. du D.D.S.M. *C.L.F. Panckoucke*

Oratio de studii anatomici præstantiâ et utilitate. Halle, 1727, in-4°.
Dissertatio de trepanatione. Halle, 1727, in-4°.
Dissertatio de hypopyo. Halle, 1727, in-4°.
Organismus et mechanismus in homine vivo obvius destructus et labefactatus, seu hominis vivi consideratio pathologica. Leipzick, 1728, in-4°.
Ductus salivalis novus per glandulas maxillares, sublinguales, linguamque excurrens. Halle, 1724, in-4°.
Continuatio observationum de ductu salivali novo. Halle, 1729, in-4°.
Réponse assez peu ménagée aux attaques de Heister et de Duvernoy.
Collegium de gravidarum et puerperarum, necnon de infantium recens natorum regimine et affectibus Schweidnitz, 1732, in-4°. (J.)

COSTE (Jean François), né le 14 juin 1741, était fils d'un médecin qui exerçait sa profession avec honneur et distinction à Ville, petite commune peu éloignée de Nantua. Il fit ses humanités à Lyon, chez les Pères de l'Oratoire. Dès qu'il eut obtenu ses lettres de maître ès-arts, il vint à Paris, vers la fin de 1758, pour s'y livrer à l'étude de la médecine, et suivit avec assiduité les cours de la Faculté pendant quatre ans. Ce laps de temps écoulé, il se rendit à Valence, pour y prendre le doctorat, qui lui fut conféré en 1763. Immédiatement après, il retourna dans son pays natal, où, à peine arrivé, il fut chargé du traitement d'une épidémie alarmante qui désolait les confins du Bugey et du pays de Gex. Il parvint à en arrêter les ravages en trois mois, et la reconnaissance publique le récompensa par la place de médecin pensionné de la ville et des états du pays de Gex. La maladie s'était étendue jusqu'à Ferney, et les soins que Coste prodigua aux habitans de cette colonie, lui concilièrent l'estime et la bienveillance de Voltaire. Ce fut par le crédit de ce grand homme qu'il obtint, en 1769, la place de médecin de l'hôpital militaire de Versoy, où, depuis trois ans déjà, il donnait des soins désintéressés aux troupes cantonnées dans le Bugey, à l'occasion des troubles de Genève. Nommé, en 1772, médecin de l'hôpital de Nancy, il voulut mettre un terme aux dilapidations qui s'y commettaient, et signala les vices de l'administration au gouvernement; mais, voyant ses efforts inutiles, il donna sa démission en 1780, alla passer quelque temps à Bouillon, et fut bientôt après transféré à Calais. La guerre d'Amérique ne tarda pas à lui ouvrir une plus vaste carrière. La direction du service médical de l'armée envoyée aux Etats-Unis, lui fut remise, et il justifia cette confiance par un zèle infatigable. Les talens et l'activité qu'il déploya dans cette guerre, si glorieuse et si honorable pour les armes françaises, puisqu'elle fut entreprise pour soutenir la liberté et l'indépendance des nations, lui valurent l'estime de Washington, l'amitié de Franklin, et l'adoption par la plupart des Universités américaines. A son retour, en 1783, il reprit ses fonctions de médecin dans l'hôpital de Calais. L'année suivante, il devint premier médecin consultant des camps et ar-

mées, et fut appelé à Versailles pour suivre, dans les bureaux de la guerre, la correspondance avec les chirurgiens militaires. En 1785, il eut le titre d'inspecteur des hôpitaux de l'Ouest. En 1786, il fit un voyage en Angleterre, pour y examiner les établissemens hospitaliers, et, en 1788, il fut envoyé, comme premier médecin, au camp de plaisance de Saint-Omer. Cette même année, on le nomma premier médecin des armées et membre du conseil de santé. Depuis lors, il est constamment entré dans la composition de tous les conseils de santé et de toutes les inspections générales du service de santé militaire près des ministres de la guerre; car on ne doit pas tenir compte de la destitution prononcée contre lui sous le régime de la terreur, puisque la Convention effaça, autant qu'il dépendait d'elle, le souvenir de cette injuste proscription, en décidant, par une loi, qu'il n'y aurait point d'interruption dans ses services. Quelques années auparavant, en 1790, Coste avait été porté à l'importante et périlleuse place de maire de Versailles par le vœu de ses concitoyens et la volonté du roi. « On n'oubliera jamais, a dit M. Broussais, le jour où cet intrépide magistrat, placé seul entre une armée et une population également soulevées, contint l'une et l'autre par sa fermeté invincible, et fit revivre, dans des temps plus difficiles, le grand caractère du président Molé. » Après avoir lutté pendant deux ans contre la tempête, et affronté mille dangers, il quitta un poste où il ne pouvait plus ni faire le bien, ni empêcher le mal. Ce fut en 1796 qu'il obtint, du Directoire, la place de médecin en chef des Invalides. Retiré dans cet asile des vétérans de la gloire, il y demeura tranquille jusqu'en 1803, époque où les événemens politiques l'arrachèrent encore une fois au repos. Depuis cette année jusqu'en 1807, il remplit les fonctions de médecin en chef de l'armée des côtes, et de celle qui, sous le nom, à jamais célèbre, de *grande armée*, porta la gloire de nos armes avec une si étonnante rapidité sur tous les points de l'Allemagne. Il fit les campagnes d'Austerlitz, d'Iéna et d'Eylau avec cette belle et redoutable armée; mais les fatigues et les privations qu'il éprouva en Pologne altérèrent sa santé affaiblie par les années, et développèrent en lui tous les symptômes de la nostalgie: aussi sollicita-t-il avec empressement l'autorisation de rentrer en France. Cette permission lui fut enfin accordée après des instances réitérées, et, cédant sa place à M. Desgenettes, il revint goûter au sein de sa famille un repos et des tendres soins que son grand âge lui rendaient nécessaires. Le retour à d'anciennes habitudes et à une vie régulière, lui rendit le calme de l'ame; mais une affection de poitrine, qui minait sourdement sa constitution, mit fin à son existence le 8 novembre 1819. Le Conseil de santé décida, sur la proposition

de M. Desgenettes, que son éloge serait prononcé par MM. Brassier, Broussais, Vaidy et Willaume; M. Regnault a aussi écrit sa vie. L'opinion publique désignait M. Desgenettes pour lui succéder aux Invalides; mais, en cette occasion, comme en tant d'autres, elle fut dédaignée, et un nom obscur parvint à se glisser à la place de celui auquel se rattachent tant d'honorables et de glorieux souvenirs. Les ouvrages de Coste, la plupart obscurs ou diffus, sont :

Lettre à M. Joly sur l'épidémie de Colonges au pays de Gex. Gex, 1763, in-8°.

Essai sur les moyens d'améliorer la salubrité du séjour de Nancy. Nancy, 1773, in-8°.

Couronné par l'Académie de Nancy.

Eloge de M. Pierrot. Nancy, 1773, in-8°.

Du genre de philosophie propre à l'étude et à la pratique de la médecine. Nancy, 1774, in-8°.

Eloge de M. Cupers. Nancy, 1775, in-8°.

Quatre lettres à M. Paulet pour servir de réponse au factum de celui-ci. Cantorbéry, 1776, in-8°.

Des avantages de la philosophie relativement aux belles-lettres. Nancy, 1776, in-8°.

Coste s'attache à démontrer que, dans tous les temps, l'esprit philosophique n'a exercé qu'une influence avantageuse sur les lettres. Il définit la philosophie une force de raison qui fait penser, dire et faire de grandes choses: pour rendre cette définition intelligible, il aurait dû dire ce qu'il entendait par *grandes choses*. Tamerlan, Attila ont fait de grandes choses, et certes personne ne sera tenté de les mettre au nombre des philosophes.

Essai botanique, chimique et pharmaceutique sur les plantes indigènes substituées avec succès à des végétaux exotiques. Nancy, 1776, in-8°. — Paris, 1793, in-8°.

Ce travail, qu'il exécuta de concert avec Willemet, et qui est assez faible, fut couronné par l'Académie de Lyon.

De antiquâ medicâ philosophiâ orbi novo adaptandâ. Leyde, 1780, in 8°.

Mémoire sur l'asphyxie. Philadelphie, 1780, in-8°.

Du service des hôpitaux militaires ramené aux vrais principes. Paris, 1790, in-8°.

Sans contredit la meilleure production de l'anteur, qui s'y élève avec énergie contre le système des infirmeries régimentaires, et la suppression des hôpitaux militaires permanens.

Avis sur les moyens de conserver et de rétablir la santé des troupes à l'armée d'Italie. Paris, 1796, in-8°.

Vues générales sur les cours d'instruction dans les hôpitaux militaires. Paris, 1796. in-8°.

Les vues de Coste ont été adoptées, en 1814, par le gouvernement.

Compendium pharmaceuticum militaribus Gallorum nosocomiis in orbe novo boreali adscriptum. Newport, 1800, in-12.

De la santé des troupes. Augsbourg, 1806, in-12.

Notice sur les officiers de santé de la Grande-Armée morts en Allemagne depuis le premier vendémiaire an XIV jusqu'au premier février 1806. Augsbourg, 1806, in-8°.

Coste a traduit du latin la Philosophie des corps organisés de Necker (Bouillon, 1775, in-8°.), et de l'anglais les Œuvres de Mead (Bouillon, 2 vol. in-8°.). Il a rédigé aussi l'article *Hôpital* pour le Dictionaire des sciences médicales. (A.-J.-L. JOURDAN)

COSTEO (Jean), plus connu sous le nom latinisé de *Costæus*, était de Lodi, où il florissait au seizième siècle. Après avoir enseigné pendant long-temps la médecine à Turin, il accepta, en 1581, l'offre qui lui fut faite d'une chaire à l'Université de Bologne, où il ne brilla pas moins que dans celle du Piémont, par son savoir et son éloquence. Il y mourut en 1603. Ses productions littéraires sont assez nombreuses, mais en général peu remarquables :

De venarum mesaraïcarum usu : veteris opinionis confirmatio, adversùs eos qui chyli in jecur distributionem fieri negant per mesaraïcas venas. Venise, 1565, in-4°.

Tractatus de universalium stirpium naturâ libri duo. Turin, 1578, in-4°.

Disquisitionum physiologicarum in primam primi canonis Avicennæ sectionem. Bologne, 1589, in-4°.

Annotationes in Avicennæ canonem cum novis observationibus quibus principum philosophorum et medicorum dissensus et consensus indicantur. Venise, 1595, in-fol.

De facili medicinâ per seri et lactis usum libri III. Bologne, 1595, in-4°. - *Ibid.* 1604, in-4°.

De igneis medicinæ præsidiis, libri II. Venise, 1595, in-4°.

C'est son meilleur ouvrage. On peut encore le consulter avec fruit.

De humani conceptûs formationis, motûs et partûs tempore. Bologne, 1596, in-4°. - Padoue, 1604, in-4°.

De morbis puerorum et mulierum. Bologne, 1604, in-4°.

De potu in morbis. Pavie, 1604, in-4°. (o.)

COSTER (Jean), de Lubeck, où il naquit en 1613, fit ses études à Kœnigsberg, ainsi qu'à Leyde, et reçut le doctorat dans cette dernière ville. De retour de Kœnigsberg, il se fit agréger au Collége des médecins ; mais, en 1649, il accepta le titre de médecin pensionné de la ville de Wismar, et bientôt après, il se rendit à Revel, où, après cinq ans de séjour, Charles-Gustave, roi de Suède, le choisit pour premier médecin, et lui accorda des lettres de noblesse. Ce fut alors qu'il prit le nom de Rosenbourg. Après la mort de ce monarque, en 1660, Coster fut attaché au grand-duc de Russie à Moscou. Il revint enfin à Revel, où il mourut en 1685. On a de lui :

Dissertatio de dysenteriâ. Leyde, 1645, in-4°.

Affectuum totius corporis humani præcipuorum theoria et praxis tabulis exhibitæ. Accessit Caroli Gustavi, regis Sueciæ, morbi et obitûs relatio medica. Francfort, 1663, in-4°. - Lubeck, 1675, in-4°. (z.)

COTHENIUS (Chrétien-André de), né à Anclam, le 14 février 1708, et mort le 5 janvier 1789, n'est connu que par les places importantes dont il a été successivement revêtu. Appelé d'abord, en 1732, comme médecin pensionné à Havelberg, il ne tarda pas à devenir bourgmestre de cette ville. En 1747, Frédéric II le nomma médecin de la cour et du grand hospice des Orphelins à Potsdam. En 1758, il devint médecin du roi,

et général en chef des armées prussiennes. Enfin, il parvint aux titres de comte palatin et de médecin de l'empereur d'Allemagne, lorsqu'il fut choisi pour directeur de l'Académie des Curieux de la nature. Rien de ce qu'il a écrit ne mérite d'être remarqué :

Sur les préservatifs les plus efficaces contre la petite vérole. Berlin, 1765, in-8°.

Des obercollegii medici Anweisung, wie sich der Landmann von der rothen Ruhr praeserviren und dieselbe mit wenigen Kosten curiren koenne. Berlin, 1769, in-8°.

Il a inséré quelques Mémoires parmi ceux de l'Académie de Berlin. (z.)

COURCELLES (Etienne-Chardon de), bachelier de la Faculté de médecine de Paris, membre correspondant de l'Académie des sciences, médecin de la marine à Brest, a professé la chirurgie dans cette ville, et y est mort en 1780. On a de lui de bons livres élémentaires, pour le temps, destinés aux élèves des hôpitaux de Brest :

Manuel de la saignée. Paris, 1746, in-12. - Brest, 1763, in-12.

C'est peut-être encore le meilleur ouvrage de ce genre qui existe. Courcelles a joint à cet ouvrage des faits et des observations qui lui appartiennent.

Abrégé d'anatomie en quatre parties. Brest, 1751, in-12. - Paris, 1753, in-8°.

Manuel des opérations les plus ordinaires de la chirurgie. Brest, 1756, in-8°.

Elixir américain, ou le salut des dames, par rapport à leurs maladies particulières. Châlons, 1771, in-12. - *Ibid.* 5e. édition, 1787.

Le fameux élixir de Courcelles est un composé d'un très-grand nombre de substances stimulantes qui a été vanté contre toutes les maladies des femmes attribuées au lait répandu, et qui, par conséquent, a fait beaucoup de victimes. Deux formules de cet élixir se trouvent dans le Traité de pharmacie de M. Virey, chapitre des alcoolats.

Mémoire sur le régime végétal des gens de mer, ouvrage posthume. Nantes, 1781, in-8°. (MONFALCON)

COURCELLES (François), médecin d'Amiens, qui vivait au commencement du seizième siècle, est connu des bibliographes par les deux ouvrages suivans :

De verâ mittendi sanguinis ratione in hæmatothrascas liber, quatuor sectionibus explicatus, appenso et ejusdem authoris consilio de valetudine. Francfort, 1593, in-8°.

Ce livre est écrit contre les Botalliens. Dans le cas de pléthore, la saignée importe beaucoup au salut du malade, mais elle est très-nuisible lorsque les humeurs sont altérées. Voilà le résumé de la pratique de Courcelles.

Traité de la peste, clair et très-utile, principalement à ceus qui estans aux chams, ou ailleurs privez de secours ordinaires, voudroyent d'eusmesmes essayer quelques remèdes pour leur conservation. Sédan, 1595, in-8°. (MONFALCON)

COURTAUD (SIMÉON) naquit à Montpellier, fut reçu docteur dans la Faculté de médecine de cette ville en 1611, alla à Paris, et devint successivement, par la protection de l'archiâtre Jean Héroard, son oncle, médecin par quartier du roi, et premier médecin du dauphin. Une chaire vaquait, en 1619, dans la Faculté de Montpellier; Courtaud l'obtint, devint doyen en 1637, et, en 1644, eut une querelle très-violente avec la Faculté de Paris, au sujet des priviléges qu'il attribuait à celle dont il faisait partie. Il avait prononcé un Discours dans lequel il exaltait, outre mesure, les prérogatives de sa Faculté, et dépréciait, dans la même proportion, celles de la Faculté rivale. On releva, dans plusieurs écrits publiés à Paris, l'inélégance de son latin, ses anachronismes, le peu d'ordre et de clarté de sa dissertation. Courtaud ne répondit pas.

(MONFALCON)

COURTIAL (JEAN-JOSEPH), vécut dans la dernière moitié du dix-septième siècle : il fut conseiller-médecin ordinaire du roi, et professeur d'anatomie à Toulouse. On a de lui :

Dissertation physique sur les matières nitreuses qui altèrent la pureté de l'air de Madrid. Toulouse, 1685, in-12. - Trad. de l'espagnol de Jean-Baptiste Juanini.

Nouvelles observations anatomiques sur les os, sur leurs maladies extraordinaires, et sur quelques autres sujets. Paris, 1705, in-12. - Leyde, 1709, in-8°.

Cet ouvrage contient des recherches curieuses, et surtout une bonne explication de la formation des sutures. (MONFALCON)

COURTIN (GERMAIN) naquit à Paris, et y fut reçu docteur le 24 juillet 1576. Deux ans après, il fut nommé professeur, et enseigna la chirurgie avec distinction. Riolan le fils lui attribue la gloire d'avoir formé les meilleurs chirurgiens de son temps, et en fait autant de cas que de Marescot. Les traités qu'il dicta furent recueillis par ses élèves. Jacques Guillemeau avoue de bonne foi que les leçons de Courtin lui ont fourni son traité de la génération et celui des plaies de tête. C'est à Courtin que la Faculté fut redevable d'un arrêt qui donnait aux seuls médecins le droit de faire des cours d'anatomie. On a de lui :

Adversùs de tribus principiis, auro potabili, totâque pyrotechniâ, portentosas opiniones. Paris, 1579, in-4°.

Leçons anatomiques et chirurgicales dictées à ses écoliers étudians en chirurgie depuis l'année 1578 jusqu'à 1587, recueillies, colligées et corrigées par Etienne Binct. Paris, 1612, in-fol. - *Ibid.* 1616, in-fol.

Riolan le fils accuse les chirurgiens d'avoir dépravé et gâté les leçons de Courtin. Cet ouvrage fut réimprimé sous le titre d'*OEuvres anatomiques et chirurgicales de Germain Courtin* (Rouen, 1656, in-fol.).

Courtin a aussi écrit contre Paracelse. (DESCURET)

COURVEE (JEAN-CLAUDE DE LA), né, à Vesoul en Fran-

che-Comté, vers 1615, étudia la médecine à Paris, et alla ensuite l'exercer au bourg d'Argenteuil. Il commença sa réputation, et se fit en même temps beaucoup d'ennemis parmi ses confrères, en se prononçant avec force contre l'usage trop fréquent de la saignée. Nommé médecin de la reine de Pologne, il passa dans ce royaume, où il mourut vers 1664. Il a publié :

Frequentis phlebotomiæ usus et cautio in abusum, seu in temerarios quosdam sœculi nostri thrasones, qui nullâ methodo, nullâ ratione ducti, venam utrumque secant, et tanto remedio passim abutuntur. Paris, 1647, in-8°.

Ostentum, seu historia mirabilis trium ferramentorum notandæ longitudinis, ex insanientis dorso et abdomine extractorum, qui antè menses decem ea voraverat. Paris, 1648, in-8°.

Discours sur la sortie des dents aux petits enfans; de la précaution et des remèdes qu'on peut y apporter. Varsovie, 1651, in-4°.

Paradoxa de nutritione fœtûs in utero. Dantzick, 1665, in-8°.

Dans cet ouvrage, l'auteur soutient l'opinion d'Harvée sur la génération, mais il veut que l'enfant respire dans l'utérus et se nourrisse de l'eau dans laquelle il nage. Selon lui, les vaisseaux du placenta sont seulement contigus à ceux de l'utérus, et ne s'anastomosent pas avec eux. Il prétend encore que l'enfant contribue, par ses efforts, à sa sortie, et qu'il avance ainsi la délivrance de sa mère. (DESCURET)

COUSINOT (JACQUES) naquit, à Paris, en 1590, d'un médecin fort habile qui fut son premier maître, fut reçu docteur de la Faculté en 1618, nommé, la même année, médecin par quartier de Louis XIII, promu, en 1623, à la chaire de chirurgie du Collége royal, sur la désignation d'Alain Chartier, et enfin, élevé, en 1638, à l'une des premières places de sa profession, celle de premier médecin du dauphin (depuis Louis XIV). L'archiâtre Charles Bouvart, dont il avait épousé la fille, fit beaucoup pour sa fortune. Cousinot mourut archiâtre en 1646. Il avait cinquante-trois ans lorsqu'il fut attaqué d'un violent rhumatisme pour lequel, par ordonnance de son beau-père et de son père, et d'après son propre avis, il fut saigné soixante-quatre fois en huit mois, et purgé convenablement. La nature fit pour lui ce qu'on lui voit faire si souvent, elle triompha du mal et des médecins. On a de Cousinot :

Jacobi Cusinoti oratio de felici Rupellæ deditione habitâ solemni præfatione. Paris, 1628, in-4°.

Discours au roi touchant la nature, vertus, effets et usage de l'eau minérale de Forges. Paris, 1631, in-4°.

Réponse à quelques objections faites contre l'ouvrage precédent. Paris, 1647, in-8°.

Appareil sur les vertus des médicamens purgatifs, (imprimé à la suite du traité de Guillaume Dupuy). Lyon, 1654, in-8°.

Cette édition a été donnée par Charles Spon.

On a trouvé dans la bibliothèque de Spon un manuscrit de Cousinot intitulé :

Observationes de recto usu aquarum mineralium subacidarum.

(MONFALCON)

COVILLART (Joseph), plus exactement *Couillard*, chirurgien célèbre de Montélimart en Dauphiué, s'acquit, dans cette ville et dans les provinces voisines, une très-grande réputation. Son habileté reconnue le faisait appeler au loin pour les cas difficiles. Ce chirurgien est un de ceux qui ont pratiqué l'opération de la taille avec le plus de succès dans le dix-septième siècle. On voit dans ses ouvrages quelque différence entre la manière dont il pratiquait le grand appareil et celle qu'employaient les autres lithotomistes de son temps; il plaçait l'incision un peu plus bas qu'on ne le faisait alors, et entamait le col de la vessie. Il paraît que la méthode de Covillard ne diffère point de l'opération qu'on appelle aujourd'hui *appareil latéral*, et dont l'invention est attribuée à Pierre Franco. Covillard a publié les deux ouvrages suivans :

Observations iatro-chirurgiques, pleines de remarques curieuses et évènemens singuliers. Lyon, 1639, in-8°. - Strasbourg, 1791, in-8°. avec des aditions considérables par Thomassin.

Le chirurgien opérateur. Lyon, 1633, in-8°. - *Ibid.* 1640, in-8°.

(DESCURET)

COWARD (Guillaume), célèbre médecin anglais, né, à Winchester, en 1656, fit ses études à Oxford, et y prit le grade de docteur en médecine à l'âge de trente et un ans. Il alla ensuite exercer son art à Northampton et à Londres. Auteur de quelques ouvrages sur la philosophie, il les vit condamner et brûler publiquement, à cause de la liberté de penser qu'il n'avait pas craint d'y montrer; de sorte que ses productions littéraires sont fort rares aujourd'hui.

De fermento volatili nutritivo conjecturæ rationales. Londres, 1695, in 8°.

Thoughts concerning human soul, demonstrating the notion of human soul as believed to be a spiritual immortal substance united to human body, to be a plain heathenish invention and not consonant to the principles of philosophy, reason and religion, etc. Londres, 1702, in-8°.

Farther thoughts concerning human soul in defence of second thoughts. Londres, 1703, in-8°.

The grand essay or a vindication of reason and religion against impostures of philosophy, proving that the existence of any immaterial substance is a philosophical imposture and impossible to be conceived; that all matter has originally created in it a principle of internal or self motion; that matter and motion must be the foundation of thought in man and brutes. Londres, 1704, in-8°.

The gust scruting or a serious enquiry into the modern notions of soul. Londres, 1706, in-8°.

Ophthalmiatria sive oculorum medela. Londres, 1706, in-8°. (O.)

COWPER (Guillaume), célèbre anatomiste et chirurgien de Londres, était membre de la Société royale, et mourut en 1710. C'est là tout ce qu'on sait de son histoire. Il s'est distingué par son habileté dans l'art des injections, et par les splendides ouvrages qu'il a publiés :

Myotonia reformata, or a new administration of all the muscles of human body. Londres, 1694, in-8°. - *Ibid*. 1724, in-fol. par Richard Mead.

Ouvrage fait avec beaucoup de soin, et enrichi de soixante-quatre planches, dont les figures, quoique exactes, sont au-dessous de ce qu'on était en droit d'attendre d'un homme aussi habile que Cowper dans l'art du dessin. Mead a joint à la seconde édition une dissertation de Pemberton sur le mouvement musculaire.

The anatomy of human body with figures drawn after the life and some of the best masters in Europe. Oxford, 1697, in-fol. - Londres, 1698, in-fol. - Trad. eu latin par Guillaume Dundass, Leyde, 1731, in-fol.; Leyde, 1737, in-fol.; Utrecht, 1750, in-fol.

Cent quatorze planches ornent ce bel ouvrage; mais il n'y en a que neuf qui soient de Cowper. Toutes les autres appartiennent à Bidloo, dont le libraire en avait vendu trois cents au chirurgien anglais, qui eut assez peu de délicatesse pour les publier ensuite sous son propre nom.

Ευχαριστια, in quâ dotes plurimæ et singulares, peritia anatomica, probitas probantur, et ejusdem citationi humillimè respondetur. Londres, 1701, in-4°.

Réponse ironique aux justes plaintes que Bidloo avait portées devant la Société de Londres, pour réclamer contre le rapt de Cowper.

Glandularum quarumdam nuper detectarum, ductuumque earum excretoriorum descriptio cum figuris. Londres, 1702, in-4°. à la suite du précédent.

Cowper décrit les follicules muqueux de l'urètre, qui ont conservé son nom depuis, quoique Méry les eût déjà fait connaître avant lui.

Les Transactions philosophiques renferment aussi divers Mémoires de Cowper. L'un des plus remarquables est celui qui a pour objet la suture du tendon d'Achille. Nous citerons également celui qui traite du passage du sang des artères dans les veines pulmonaires. (J.)

CRAANEN (Théodore), exerça la médecine dans le dix-septième siècle, d'abord à Duisbourg, puis à Nimègue, et enfin à Leyde. Il professa la médecine dans cette ville pendant dix-huit années, honoré du titre de conseiller premier médecin de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg. Craanen mourut en 1688. On a de lui :

Oratio funebris in obitum Arnoldi Syen. Leyde, 1679, in-4°.

Lumen rationale medicum, seu praxis medica reformata. Middelbourg, 1686, in-8°. - Leyde, 1689, in-4°. avec le traité qui suit:

Observationes quibus emendatur et illustratur Henrici Regii praxis medica, medicationum exemplis demonstrata. Leipzick, 1689, in-4°.

Tractatus physico-medicus de homine, in quo status ejus tam naturalis quam præternaturalis, quoad theoriam rationalem, mechanicè demonstratur. Leyde, 1689, in-4°. fig. - Naples, 1722, 2 vol. in-8°.

Un abrégé de cet ouvrage a été publié à Amsterdam en 1703, sous le titre d'*OEconomia animalis*. Des hypothèses absurdes forment la base du Traité de l'homme de Craanen; il y a long-temps qu'il est oublié.

Les ouvrages de ce médecin ont été recueillis et publiés à Anvers, en 1689, 2 vol. in-4°. (O.)

CRAMER (Gabriel), né à Genève, le 24 mars 1641, d'une famille alsacienne, fut envoyé à Strasbourg pour étudier la médecine, et y prit le doctorat en 1664. Etant revenu dans sa

ville natale, il y pratiqua l'art de guérir avec beaucoup de succès jusqu'à sa mort, arrivée le 15 juin 1724. Il était alors doyen du Collége des médecins. On n'a de lui que deux opuscules d'obligation, car il a moins brillé dans le monde que son frère cadet, géomètre distingué :

Theses anatomicæ, totam anatomiæ epitomen complectentes. Strasbourg, 1663, in-4°.
Dissertatio de obstructione jecoris. Strasbonrg, 1664, in-4°. (J.)

CRAMER (Gabriel), frère cadet du précédent, et célèbre mathématicien de Genève, non-seulement a publié les OEuvres de Jacques et de Jean Bernoulli (Genève, 1743, 6 vol. in-4°.), mais encore a inséré une Dissertation sur Hippocrate, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin (1748). C'est à ce titre que nous avons dû rappeler ici son nom, qui occupe une place honorable dans l'histoire des mathématiques. (J.)

CRAMER (Gaspard), de Bautzen, où il vint au monde en 1648, fut envoyé par ses parens à Léipzick pour y étudier la philosophie et la médecine. Après quatre ans de séjour dans cette ville, il se rendit à Iéna, puis à Erfurt, où il obtint la licence et une place de professeur en 1675. Le doctorat ne lui fut conféré que l'année suivante. Il mourut le 8 août 1682. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de transmutatione metallorum. Erford, 1675, in-4°.
Archæus faber febrium intermittentum. Erford, 1679, in-4°.
Dissertatio de spiritu mundi Nitneriano. Erford, 1680, in-4°.
Dissertatio de vertigine. Erford, 1681, in-4°.
Dissertatio de inondatione microcosmi. Erford, 1682, in-4°.
Just Vesti a publié après sa mort son
Collegium chymicum studiosæ juventuti olim propositum, jàm verò dissertationibus quinque publicè dictum ac eruditorum examini submissum. Francfort et Léipzick, 1688, in-4°.

Un grand nombre d'autres médecins ont aussi porté le nom de Cramer. Nous citerons ici les suivans :

Cramer (*Christophe*) n'a publié qu'nne dissertation intitulée :
Dissertatio de paralysi et setaceorum adversùs eam eximio usu. Gœttingue, 1760, in-4°.
Cramer (*Conrad-André*), dont on a
Dissertatio de usu corticis Chinæ febrifugo. Halle, 1713, in-4°.
Cramer (*Gaspard-Gonthier*), dont on a
Dissertatio de peste. Leyde, 1668, in-4°.
Cramer (*Guillaume*) a publié :
Sitis vera historia naturalis. Leyde, 1723, in-4°.
Cramer (*Guillaume-Zacharie*) est auteur d'une
Dissertatio de torturâ ejusque usu et effectibus. Léipzick, 1742, in-4°.
Cramer (*Jean-André*) a écrit :
Dissertntio de glandulis uterinis. Leyde, 1690, in-4°.
Dissertatio de nephalgiâ. Bâle, 1697, in-4°.
Cramer (*Jean-Bernard*) a laissé :
Dissertatio de ægro pleuritide laborante. Altdorf, 1682, in-4°.

CRAMER (*Jean-Georges-Henri*), médecin de la reine de Pologne à Dresde, où il est mort vers 1740, a laissé:

Tentamen botanicum sive methodus Rivino-Tournefortianus. Dresde, 1728, in-8°.

CRAMER (*Jean-Isaac*), fils de Gabriel, et médecin comme lui à Genève, fit reçu docteur en 1696, et publia:

Thesaurus secretorum curiosorum, in quo curiosa, non solùm ad omnes corporis humani tùm internos, cùm externos morbos curandos, sed etiam ad cutis, facili, aliarumque partium ornatum, formam, nitorem et elegantiam conciliandos, continentur secreta. Genève, 1709, in-4°.

CRAMER (*Jean-Rodolphe*) auteur d'une

Dissertatio philologica de myrto. Zurich, 1731, in-4°.

CRAMER (*Melchior-Conrad*) a soutenu, sous la présidence de Jean-Maurice Hoffmann:

Diluvium microcosmi particulare, de hydrocephalo. Altdorf, 1695, in-4°. (J.)

CRASSO (JULES-PAUL), de Padoue, enseigna la médecine dans l'Université de cette ville, et mourut en 1574. Il était très-versé dans la littérature, et il profita de la connaissance qu'il avait des langues anciennes, pour traduire Arétée, Rufus, plusieurs livres de Galien, et le traité d'anatomie de Théophile Protospatharius. On a de lui, en outre:

Mortis repentinæ examen, cum brevi methodo præsagiendi et præcavendi omnes qui subeunt ejus periculum. Modène, 1612, in-8°.

Meditationes in theriacam et Mithridaticum antidotum. Venise, 1576, in-4°.

Crasso a écrit cet ouvrage de concert avec Marc Oddo et Bernardin Trrisani.

CRASSO (*Jérôme*), disciple de Fallope, exerça la chirurgie à Udine. Il a laissé plusieurs ouvrages qui ne sont, pour la plupart, que des compilations.

De calvariæ curatione tractatus duo. Venise, 1560, in-8°.

De tumoribus præter naturam tractatus. Venise, 1562, in-4°.

De ulceribus tractatus. Venise, 1566, in-4°.

De solutione continui tractatus. Venise, 1566, in-4°.

De ceraste, sive basilisco, morbo novo medicis incognito. Udine, 1593, in-8°.

De cauteriis, sive de cauterisandi ratione. Udine, 1594, in-8°. (Z.)

CRATEVAS, botaniste ou plutôt rhizotome grec, qui vivait au temps du grand Mithridate, auquel il dédia deux plantes, dont l'une est notre aigremoine, nommée par lui *Eupatoria*, avait publié, sous le titre de Τὰ ῥιζοτομούμενα, un livre cité plusieurs fois par Dioscoride et par Pline. Le premier de ces écrivains vante son exactitude et sa précision, tout en lui reprochant de n'avoir pas assez bien caractérisé un grand nombre de plantes. En effet, Sprengel, qui a eu entre ses mains une copie du manuscrit de cet ouvrage que l'on conserve dans la Bibliothèque de saint Marc à Venise, et dont Anguillara a fait connaître quelques fragmens dans son Histoire des simples, assure qu'il ne contient que des noms de plantes, avec l'indica-

tion de leurs propriétés. Pline nous apprend que Cratevas avait joint des figures à son livre, pour en rendre le texte plus intelligible. (o.)

CRATO DE KRAFFTHEIM (JEAN), dont le nom de famille était Krafft, naquit à Breslau, le 20 novembre 1519, de parens honnêtes, mais peu aisés, qui prirent néanmoins un soin particulier de son éducation. Les dispositions du jeune Crato parurent si heureuses, que le sénat lui fournit les moyens d'aller apprendre les belles-lettres à Wittemberg, où il les étudia sous Philippe Mélanchthon. Il fit sa théologie sous Martin Luther, dont il fut pendant six années le commensal et l'ami. Il conserva toujours pour cet homme célèbre autant de vénération que de reconnaissance; mais n'étant pas appelé par goût à suivre la même carrière, ce fut de son consentement qu'il laissa la théologie pour se livrer à l'étude de la médecine, qu'il commença à Wittemberg, et qu'il alla continuer à Léipzick, où il se lia d'une intime amitié avec Joachim Camerarius. Cependant, l'Italie offrant alors un champ plus vaste à la culture des sciences, parce qu'elles y étaient enseignées avec plus de succès que dans toute autre partie de l'Europe, Crato se rendit à Vérone, ensuite à Padoue, et suivit les leçons du célèbre Jean-Baptiste Montanus, qui lui accorda toute son amitié. De son côté, Crato eut une grande estime pour cet habile professeur, et par reconnaissance, il se chargea dans la suite de faire imprimer ses consultations ainsi que ses autres ouvrages, auxquels il ajouta des notes et fit les augmentations qui lui parurent nécessaires. Crato revint en Allemagne, et après s'être fait recevoir docteur à Léipzick, il alla exercer pendant quelque temps la médecine à Augsbourg, puis à Breslau, où il se maria en 1550. Plusieurs personnes attachées à l'empereur Charles-Quint consultèrent Crato, et il s'acquit une si grande réputation, que Ferdinand I, frère et successeur de ce souverain, le fit venir à Vienne, et le choisit pour son premier médecin. Il fut maintenu dans cet emploi par Maximilien II, qui, en outre, l'ennoblit sous le nom de *Crato de Krafftheim*, et le créa comte palatin, puis par Rodolphe II, qui confirma ces titres.

Ayant perdu sa femme, le 3 juin 1585, il en ressentit un chagrin si profond, qu'il ne put y résister, et succomba le 9 novembre suivant. La taille et la physionomie de Crato étaient des plus avantageuses; il ressemblait beaucoup à Maximilien II, ainsi que l'exprime Posthius dans ce distique :

Si quibus est similis facies, similis quoque mens est,
Cæsaris haud differt et tua, docte Crato.

Glorieux d'avoir été successivement médecin de trois empereurs, Crato a lui-même célébré cet honneur dans les vers suivans:

Cæsaribus placuisse tribus non ultima laus est;
Me pater hâc ornans, filius utque nepos.
Consiliis usum rectis mens conscia gaudet;
Testis et ars medica, testis et invidia.

Nous avons de lui les ouvrages suivans :

Isagoge medicinæ. Venise, 1560, in-8°. - Hanau, 1595, in-8°.

Periocha methodica in Galeni libros de elementis, naturâ humanâ, atrâ bile, temperamentis et facultatibus naturalibus. Bâle, 1563, in-8°. - Hanau, 1595, in-8°.

In Cl. Galeni divinos libros methodi therapeutices periocha methodica. Bâle, 1563, in-8°.

Consiliorum et epistolarum medicinalium libri septem. Francfort, I, 1591; II et III, 1592; IV et V, 1593; VI et VII, Hanau, 1611, in-8°.; imprimés ensemble à Francfort, 1654 et 1671, 7 vol. in-8°.

Parva ars medicinalis. Francfort, 1592, in-8°. - Hanau, 1619 et 1646, in-8°.

De morbo Gallico commentarius. Francfort, 1594, in-8°. - Hanau, 1619, in-8°.

Laurent Scholzius en est l'éditeur.

De verâ procavendi et curandi febrim contagiosam pestilentem ratione. C'est la traduction d'un ouvrage qu'il avait écrit en allemand. On la trouve dans la collection des Conseils du même Scholzins, qui a été imprimée à Francfort, 1598, in-fol. Cette traduction est due à Martin Weinrich.

Assertio pro libello suô Germaneo de febre putridâ pestilenti. Francfort, 1585-1595, in-8°.

Methodus therapeutica ex Galeni et Montani sententiâ. Francfort, 1608, in-8°. - *Ibid.* 1621, in-8°.

Crato a encore composé l'éloge funèbre de l'empereur Maximilien II, et des Elégies sur les anges; il a fait, en vers latins, une Imitation du sixième psaume de David, et a fourni les matériaux des *Sermones convivales Lutheri.*

On doit à Mathieu Dresser une Notice biographique sur Crato. Elle est intitulée :

Oratio de curriculo vitæ Joannis Cratonis à Krafftheim. Léipzick, 1587, in-4°. (DESCURET)

CRAUSE DE MELLINGEN (RODOLPHE-GUILLAUME), né à Naumbourg, dans la Misnie, le 22 octobre 1642, était fils d'un avocat. Après avoir fait ses études à Iéna, Léipzick et Wittemberg, il consacra cinq années à parcourir l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et l'Italie. Ce fut à Padoue qu'il prit le titre de docteur, sous les auspices de Molinetti. Un an après son retour dans sa patrie, en 1671, il fut nommé professeur extraordinaire de médecine à Iéna; mais la chaire de Théodore Schenck étant devenue vacante au bout de quelques mois, il l'obtint, puis succéda, en 1673, à Rolfinck. L'Académie des Curieux de la nature l'admit dans son sein, en 1676, sous le nom de *Tiphys.* Il mourut le 26 décembre 1718. Exact à remplir ses devoirs académiques, il a composé un grand nombre de dissertations inaugurales, mais on n'a de lui aucun ouvrage d'une certaine étendue.

Dissertatio de scorbuto. Iéna, 1672, in-4°.
Mars salutaris morborum debellator. Iéna, 1672, in-4°.
Dissertatio de ictero flavo. Iéna, 1672, in-4°.
Dissertatio de palpitatione cordis. Iéna. 1672, in-4°.
Dissertatio de podagrâ. Iéna, 1673, in-4°.
Dissertatio de alvi fluxu, ex Hippocratis aphorismis 1, 5, 6, ubi dicitur ructus acidus in diuturnis intestinorum levitatibus, qui priùs non erat, bonus. Iéna, 1674, in-4°.
Dissertatio de adstrictione. Iéna, 1674, in-4°.
Dissertatio de frigidis. Iéna, 1674, in-4°.
Dissertatio de rosâ. Iéna, 1674, in-4°.
Dissertatio de febribus catarrhalibus. Iéna, 1675, in-4°.
Dissertatio de fonticulis. Iéna, 1675, in-4°.
Dissertatio de herniâ scroti à prolapsu intestini natâ. Iéna, 1675, in-4°.
Dissertatio de cachexiâ. Iéna, 1677, in-4°.
Dissertatio de extractione fœtûs mortui ex utero materno. Iéna, 1677, in-4°.
Dissertatio de spasmo cynico. Iéna, 1677, in-4°.
Dissertatio de febre quartanâ intermittente. Iéna, 1678, in-4°.
Dissertatio de anginâ. Iéna, 1678, in-4°.
Dissertatio de sphacelo. Iéna, 1678, in-4°.
Dissertatio de tussi. Iéna, 1678, in-4°.
Dissertatio de medicinâ universali. Iéna, 1679, in-4°.
Dissertatio de cachexiâ scorbuticâ. Iéna, 1680, in-4°.
Theses medicæ variæ sex. Iéna, 1681, in-4°.
Dissertatio de ranulâ sub linguâ. Iéna, 1781, in-4°.
Dissertatio de odontalgiâ. Iéna, 1681, in-4°.
Dissertatio de tabe. Iéna, 1681, in-4°.
Dissertatio de pleuritide. Iéna, 1681, in-4°.
Dissertatio de studio botanico et chimico. Iéna, 1681, in-4°.
Dissertatio de hypercatharsi. Iéna, 1681, in-4°.
Dissertatio de lochiis naturaliter et præternaturaliter suppressis. Iéna, 1682, in-4°.
Dissertatio de fermentatione in sanguine non exsistente. Iéna, 1682, in-4°.
Dissertatio de asthmate. Iéna, 1683, in-4°.
Dissertatio de atrophiâ. Iéna, 1683, in-4°.
Dissertatio de febre petechiali. Iéna, 1683, in-4°.
Dissertatio de incubo. Iéna, 1683, in-4°.
Dissertatio de cordis palpitatione. Iéna, 1684, in-4°.
Dissertatio de intestinis eorumque morbis ac symptomatibus cognoscendis et curandis. Iéna, 1684, in-4°.
Dissertatio de vulneribus per se lethalibus. Iéna, 1684, in-4°.
Dissertatio de lumbricis. Iéna, 1685, in-4°.
Dissertatio de delirio in genere. Iéna, 1686, in-4°.
Dissertatio de ischuriâ. Iéna, 1686, in-4°.
Dissertatio de gonorrhœâ simplici. Iéna, 1686, in-4°.
Dissertatio de contracturâ. Iéna, 1687, in-4°.
Dissertatio de strumis. Iéna, 1687, in-4°.
Dissertatio de influxu astrorum. Iéna, 1687, in-4°.
Dissertatio de efficaci intuitu panni rubri sive kermesini in morbillis et variolis. Iéna, 1687, in-4°.
Dissertatio de morbillis. Iéna, 1687, in-4°.
Dissertatio de strumis. Iéna, 1687, in-4°.
Dissertatio de contagio. Iéna, 1687, in-4°.
Dissertatio de morbis spirituum in genere. Iéna, 1688, in-4°.
Dissertatio de morbis mammarum. Iéna, 1689, in-4°.

Dissertatio de calculo renum et vesicæ. Iéna, 1689, in-4°.
Dissertatio de apoplexiâ. Iéna, 1689, in-4°.
Dissertatio de pleuritide. Iéna, 1689, in-4°.
Dissertatio de ægro chylificatione læsâ hypochondriacâ laborante. Iéna, 1689, in-4°.
Dissertatio de ulceribus uteri. Iéna, 1690, in-4°.
Dissertatio de vertigine. Iéna, 1690, in-4°.
Dissertatio de abscessu. Iéna, 1690, in-4°.
Positionum medicarum decades IV. Iéna, 1691, in-4°.
Dissertatio de nymphomaniâ. Iéna, 1691, in-4°.
Dissertatio de diabete. Iéna, 1692, in-4°.
Dissertatio de vomitu hypochondriaco. Iéna, 1692, in-4°.
Dissertatio de febre tertianâ intermittente. Iéna, 1692, in-4°.
Dissertatio de febre quartanâ intermittente. Iéna, 1693, in-4°.
Programma de intemperantiâ. Iéna, 1693, in-4°.
Dissertatio de dysenteriâ. Iéna, 1693, in-4°.
Dissertatio de tinnitu aurium. Iéna, 1694, in-4°.
Dissertatio de principatu cordis. Iéna, 1694, in-4°.
Dissertatio de scirrho lienis. Iéna, 1694, in-4°.
Dissertatio de fulmine tactis. Iéna, 1695, in-4°.
Dissertatio de febre hecticâ. Iéna, 1695, in-4°.
Æger bulimicus. Iéna, 1695, in-4°.
Dissertatio de sclopetorum vulneribus. Iéna, 1695, in-4°.
Dissertatio de usu et naturâ sternutatoriorum. Iéna, 1695, in-4°.
Dissertatio de hirudinibus. Iéna, 1695, in-4°.
Dissertatio de anorexiâ. Iéna, 1696, in-4°.
Dissertatio de memoriâ ejusque remediorum naturâ, usu et abusu. Iéna, 1696, in-4°.
Dissertatio de opisthotono. Iéna, 1696, in-4°.
Dissertationes duæ de calendario valetudinariorum perpetuo. Iéna, 1697, in-4°.
Dissertatio de abortu. Iéna, 1697, in-4°.
Dissertatio de potu frigido. Iéna, 1697, in-4°.
Dissertatio de efficaci influxu astrorum in corpus humanum. Iéna, 1697, in-4°.
Dissertatio de varis. Iéna, 1697, in-4°.
Dissertatio de signaturâ vegetabilium. Iéna, 1697, in-4°.
Dissertatio : an et quandò aurora vel musis itâ quoque sanitati amica sit? Iéna, 1697, in-4°.
Dissertatio de difficultate in studio medico hodiè incognitâ. Iéna, 1697, in-4°.
Dissertatio de mathesi medico necessariâ. Iéna, 1697, in-4°.
Dissertatio de appetitu ventriculi depravato in picâ et malaciâ. Iéna, 1698, in-4°.
Dissertatio de ulceribus crurum antiquis. Iéna, 1699, in-4°.
Dissertatio de carminativis. Iéna, 1699, in-4°.
Dissertatio de meteoris microcosmi. Iéna, 1699, in-4°.
Dissertatio de temerariò simplicium quorumdam medicamentorum à priscis commendatorum contemptu. Iéna, 1700, in-4°.
Programma de fatis medicinæ. Iéna, 1700, in-4°.
Dissertatio de phthisi sive exulceratione pulmonum cum febre hecticâ. Iéna, 1700, in-4°.
Theses medicæ inaugurales. Iéna, 1700, in-4°.
Dissertatio de incantatis. Iéna, 1701, in-4°.
Dissertatio de synergiis naturæ in curatione necessariis. Iéna, 1702, in-4°.
Dissertatio de ærumnosâ sexûs muliebris conditione. Iéna, 1702, in-4°.
Dissertatio de aphoniâ. Iéna, 1702, in-4°.

Programma commendans studium inquirendi facultates medicamentorum. Iéna, 1702, in-4°.
Dissertatio de iis quæ ad ευσχημοσυνην medici requiruntur. Iéna, 1702, in-4°.
Dissertatio de regulis antimonii eorumque præparatione et usu. Iéna, 1703, in-4°.
Dissertatio de naturæ in regno vegetabili lusibus. Iéna, 1704, in-4°.
Dissertatio de menstruis difficilibus. Iéna, 1704, in-4°.
Dissertatio de cardamomo. Iéna, 1704, in-4°.
Dissertatio de dentium sensu. Iéna, 1704, in-4°.
Dissertatio de tonsillis. Iéna, 1704, in-4°.
Dissertatio de philtris. Iéna, 1704, in-4°.
Dissertatio de morbo castrensi. Iéna, 1704, in-4°.
Dissertatio de restitutione in vitam suffocatorum laqueo vel in aquâ. Iéna, 1705, in-4°.
Dissertatio de ardore stomachi. Iéna, 1705, in-4°.
Dissertatio de arteriotomiâ. Iéna, 1705, in-4°.
Dissertatio de liene. Iéna, 1705, in-4°.
De vanitate lusuum naturalium, speciatim in animalibus et cumprimis hominibus, programma quatuor. Iéna, 1705, in-4°.
Dissertatio de podagrâ. Iéna, 1705, in-4°.
Theses medicæ inaugurales. Iéna, 1706, in-4°.
Dissertatio de dysenteriâ. Iéna, 1708, in-4°.
Dissertatio de occasione. Iéna, 1709, in-4°.
Dissertatio de necessariis medici practici requisitis. Iéna, 1709, in-4°.
Dissertatio de febribus recidivis. Iéna, 1709, in-4°.
Dissertatio de morbis nocturnis et nocturnis morborum exacerbationibus. Iéna, 1709, in-4°.
Dissertatio de curiositate in medicinâ laudandâ. Iéna, 1709, in-4°.
Dissertatio de fatis medicinæ. Iéna, 1709, in-4°.
Dissertatio de turbâ medicorum. Iéna, 1709, in-4°.
Dissertatio de difficultate in studio medico incognitâ. Iéna, 1709, in-4°.
Dissertatio de passione hystericâ strangulatoriâ. Iéna, 1710, in 4°.
Dissertatio de cœliacâ passione. Iéna, 1710, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhoïdibus cæcis. Iéna, 1710, in-4°.
Dissertatio de semeioticâ. Iéna, 1711, in-4°.
Theses medicæ inaugurales. Iéna, 1711, in-4°.
De spectris montanis causis morbificis. Iéna, 1712, in-4°.
Dissertatio de aëris verni et æstivi salubritate. Iéna, 1712, in-4°.
Dissertatio de contagio. Iéna, 1712, in-4°.
Dissertatio de epilepsiâ. Iéna, 1712, in-4°.
Dissertatio de medico artifice. Iéna, 1712, in-4°.
Dissertatio de methodo curandi locali. Iéna, 1712, in-4°.
Dissertatio de siti immoderatâ. Iéna, 1713, in-4°.
Dissertatio de cancro. Iéna, 1713, in-4°.
Dissertatio exempla quædam ex observatis in nuperâ peste Hamburgensi. Iéna, 1714, in-4°. (A.-J.-L. JOURDAN)

CRAWFORD (ADAIR), né en 1749, et mort, le 29 juillet 1795, à Lymington, fut médecin de l'hôpital Saint-Thomas à Londres, et professeur de chimie à Woolwich, dans le comté de Kent. Il s'est principalement rendu célèbre par l'application qu'il fit des principes de la chimie phlogistique à la physiologie, et particulièrement à la théorie de la chaleur vitale et de l'inflammation. Ayant remarqué que les alimens ont

moins de capacité pour le calorique que le sang contenu dans le système aortique, et que l'air inspiré en a davantage que celui qui sort par l'expiration, il conclut delà que c'est pendant l'acte respiratoire, et aux dépens de l'air, que s'engendre la chaleur animale. Suivant lui, le sang que renferme le système de la veine cave contient du phlogistique; qui lui est apporté par les alimens. Ce phlogistique passe dans l'air qu'on respire, ce qui diminue la capacité de celui-ci pour le calorique, et augmente au contraire celle du sang déphlogistiqué, de sorte que le calorique de l'air inspiré passe dans le sang artériel, et se combine avec lui. Mais, arrivé dans les vaisseaux capillaires, ce sang s'y charge de nouveau de phlogistique, et perd une partie de sa capacité pour le calorique, ce qui fait qu'il répand uniformément la chaleur dans toutes les parties du corps. Cette théorie, qui dut tomber avec la doctrine chimique qui lui servait de fondement, compta néanmoins de nombreux partisans. Elle repose sur une supposition gratuite, et ne doit être considérée, que comme une fiction ingénieuse; mais celles qui l'ont remplacée et qui dominent encore aujourd'hui, ne sont peut être pas moins hypothétiques. Crawford l'a développée dans un ouvrage intitulé :

Experiments and observations on animal heat and the inflammation of combustible bodies. Londres, 1779, in-8°. - *Ibid.* 1788, in-8°. - Trad. en allemand par Crell, Leipzick, 1788, in-8°.; *Ibid.* 1789, in-8°.; *Ibid.* 1799, in-8°.

On a encore de Crawford, dans les Recueils périodiques de l'Angleterre, des Recherches assez peu intéressantes sur la matière du cancer, et un pompeux Éloge des propriétés médicales dont on a pendant quelque temps décoré l'hydrochlorate de baryte. (J.)

CREGUT (Frédéric-Chrétien), d'une famille française réfugiée en Allemagne par suite de nos dissensions religieuses, naquit à Hanau, le 13 février 1675, et, après avoir obtenu le doctorat, y remplit la place de médecin pensionné et celle de professeur de physique. Il mourut en 1758, sans laisser aucun écrit remarquable.

Dissertatio de ægritudinibus infantum ac puerorum, earumque origine et curâ. Bâle, 1696, in-4°.

Meditatio physiologica de hominis ortu. Hanau, 1697, in-4°.

Meditatio medica de transpiratione insensibili et sudore. Hanau, 1700, in-4°.

Sciagraphia novi systematis medicinæ practicæ sistens. Hanau, 1701, in-4°.

Dissertatio de motibus corporis humani variis. Hanau, 1701, in-4°.

Dissertatio medico-theoretico-practica de dysenteriâ. Hanau, 1705, in-4°.

Hoechstnœthige und abgedrungene Ehrenrettung durch Publicirung eines Casus medici. Offenbach, 1723, in-4°.

Grundliche Widerlegung eines ungegruendeten Facti, mutilati responsi,

irrigen und richtigen Decisi, welches unter den Titel: de Sodomiâ vor einiger Zeit herausgekommen. Francfort-sur-le-Mein. 1743, in-4°.

Crégut a publié une nouvelle édition de la *Physiologia medica* de Jean-Godefroi de Berger (Hanau, 1737, in-4°.), et enrichi les Œuvres de Magati (Francfort et Léipzick, 1733, in-4°.) d'une préface contenant des recherches assez importantes sur les travaux des chirurgiens italiens. (s.)

CRELL (Jean-Frédéric), fils d'un littérateur assez distingué, Louis-Chrétien Crell, vint au monde, le 6 janvier 1707, à Léipzick, où il fit ses études, et fut reçu docteur en 1732. Cinq ans après, il obtint une chaire de médecine à Wittemberg, et, en 1741, il fut appelé pour professer l'anatomie, la physiologie et la pharmacie à Helmstaedt, où il mourut le 19 mai 1747. Nous citerons parmi les opuscules qu'il a publiés, les suivans :

Programma : observationes in partibus corporis humani morbidis, ad illustrandam corporis sani œconomiam temerè adplicandas. Wittemberg, 1733, in-4°.

Dissertatio de valvulâ venœ cavœ Eustachianâ. Wittemberg, 1737, in-4°.

Programma de tumore fundo uteri adherente. Wittemberg, 1739, in-4°.

Dissertatio de motu synchrono auriculorum et ventriculorum cordis. Wittemberg, 1740, in-4°.

Dissertatio de functione partium solidarum et fluidarum. Wittemberg, 1740, in-4°.

Dissertatio de glandularum in cœcas et apertas distinctione. Helmstaedt, 1741, in-4°.

Dissertatio: observationes nuperæ sectionis. Helmstaedt, 1742, in-4°.

Dissertatio de anatomes viventium necessitate. Helmstaedt, 1742, in-4°.

Dissertatio de tumore capitis fungoso post cariem cranii enato. Helmstaedt, 1743, in-4°.

Dissertatio de viscerum nexubus insolitis. Helmstaedt, 1743, in-4°.

Dissertatio de sanguinis jacturâ plethoram sustentante. Helmstaedt, 1743, in-4°.

Dissertatio de causis respirationem vitalem cientibus. Helmstaedt, 1743, in-4°.

Programma de sectione puellæ gibbosæ. Helmstaedt, 1745, in-4°.

Dissertatio de ossibus sesamoidiis. Helmstaedt, 1746, in-4°.

Crell est auteur d'un assez grand nombre d'Observations insérées dans les Ephémérides des Curieux de la nature.

Crell (*Charles-Just-Louis*), né à Brunswick, le 12 décembre 1772, et mort le 4 septembre 1793, a laissé :

Cogitata quædam de difficilioribus quibusdam diætatices doctrinis exhibens. Helmstaedt, 1792, in-8°.

Commentatio de optimâ extracta parandi methodo, in concertatione civium Academiæ Georgiæ Augustæ præmio ornata. Gœttingue, 1793, in-4°.

Il a inséré plusieurs Mémoires de chimie dans les Annales chimiques de F.-L.-F. de Crell. (J.)

CRESCENZO (Nicolas), appelé en latin *Crescentius*, était de Naples ; il a fait quelque bruit, au commencement du siècle

dernier, par la manière hardie dont il attaqua non-seulement la doctrine de Sylvius, mais encore l'abus qu'on faisait des substances irritantes et incendiaires dans la plupart des fièvres, qu'il voulait au contraire que l'on combattît principalement par l'eau pure. Cette méthode fut défendue par plusieurs de ses compatriotes, entr'autres par Magliari. Les ouvrages dans lesquels il en a développé les avantages méritent aujourd'hui d'être tirés de l'oubli :

Tractatus physico-medicus, in quo morborum explicandorum, potissimum febrium, nova exponitur ratio; accessit de medicinâ et medico dialogus. Naples, 1711, in-4°.

Raggionamenti intorno alla nuova medicina dell' acqua, coll' aggiunta d'un breve metodo di praticarsi l'acqua anche da coloro che non sono medici. Naples, 1727, in-4°. – Trad. en français, Paris, 1730, in-12.

Crescenzo se délassait des travaux sérieux de sa profession par la culture des lettres. Il a laissé quelques poésies estimées; parmi lesquelles on remarque une tragédie et une notice historique sur Léonard de Capua.

Crescenzo (*François*) de Palerme, a publié :

De morbis epidemicis qui Panormi vagabantur anno 1575, seu de peste, ejusque naturâ et præcautione tractatus. Palerme, 1624, in-4°. (J.)

CRINAS, né à Marseille, vécut sous le règne de Néron. Après avoir exercé quelque temps la médecine dans sa ville natale, il se rendit à Rome, qui offrait un théâtre plus vaste à son ambition. Thessalus y jouissait alors d'une grande réputation, qu'il s'était acquise moins par son habileté que par des moyens peu honorables. Crinas parvint à l'éclipser en étalant un appareil scientifique qui attira sur lui l'attention générale. Il feignit en même temps d'appeler le secours du ciel, et ne prescrivit plus un seul aliment ni un seul remède sans consulter les mouvemens des astres. Cette ridicule supercherie lui valut une telle célébrité, qu'il gagna des sommes immenses, dont il employa une grande partie à élever les murailles de Marseille et de plusieurs autres villes. Pline rapporte qu'outre ces dépenses, il laissa, en mourant, dix millions de sesterces, c'est-à-dire un million de francs. (DESCURET)

CRISPO (Antoine), de Trapani, dans la Sicile, naquit en 1600. Son père, habile médecin, lui inspira le goût des sciences, et lui fit étudier simultanément la théologie et l'art de guérir. Crispo n'embrassa toutefois que la carrière médicale, et ce fut seulement à la mort de sa femme qu'il entra dans les ordres, ce qui ne l'empêcha pas de continuer l'exercice de sa profession. Il mourut dans un âge avancé, le 30 novembre 1688, laissant plusieurs opuscules, dans la plupart desquels il s'attachait à préconiser les avantages de la saignée contre les fièvres dites putrides :

In acutæ febris historiam commentarius. Palerme, 1661, in-4°.

In lethargum febri supervenientem acutæ commentarii duo, in quibus

nonnulla etiam quæ ad febris malignæ et pestilentis dignotionem et curationem faciunt enucleantur. Palerme, 1668, in-4°.

De sputo sanguinis à partibus corporis infimis provenientis cum tussi et sine vomitu consultatio. Trapani, 1682, in-4°.

Medicinalis epistola, in quâ respondetur et simul exponitur ratio curandi febres putridas per venæsectionem et purgationem per alvum. Palerme, 1682, in-4°.

In medicinalem epistolam dilucidationes, et simul interrogationibus respondetur per epistolam factis à philosophiæ ac medicinæ doctore nepote Antonio Ruasi. Trapani, 1682, in-4°.

De SS. Cosmæ et Damiani thermalibus aquis liber in sex divisus sectiones, in quibus earum non solùm, sed etiam nonnullarum aliarum aquarum vires et facultates exponuntur, et rectus administrationis usus indicatur. Trapani, 1684, in-4°. (o.)

CRITOBULE vécut à la cour de Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre le Grand. Pendant le siége d'une ville, Philippe ayant été atteint d'une flèche à l'œil, Critobule en fit l'extraction. (DESCURET)

CRITODÈME, médecin de la famille des Asclépiades, pansa, d'après le témoignage d'Arien, la blessure qu'Alexandre le Grand reçut chez les Malliens, peuple libre de l'Inde. Mais Quinte-Curce prétend que ce fut pendant le siége de la ville des Oxydraques qu'Alexandre reçut une flèche au côté droit, et que ce fut Critobule qui en fit l'extraction. (DESCURET)

CRITON, médecin de l'empereur Trajan, est désigné quelquefois sous le nom de *Criton Junior* pour qu'on puisse le distinguer de Criton qui fut disciple d'Acron d'Agrigente, et qui exerça la médecine quatre cents ans avant Jésus-Christ. Moins désireux de s'illustrer par des ouvrages utiles que de captiver les suffrages des femmes de la cour, Criton composa d'abord, sur la *civilité*, un opuscule, qui n'existe plus, et dont Galien ne lui pardonne d'avoir été l'auteur que par rapport à la place qu'il occupait. Il donna ensuite un traité de *cosmétique*, que Galien cite souvent avec éloge. Héraclide de Tarente, la reine Cléopâtre et quelques autres avaient auparavant écrit sur le même sujet, mais d'une manière moins complète. Aetius nous a conservé quelques fragmens de ce dernier ouvrage, tels que:

Cataplasmata cestiva, odorum corpus reddentia.
De maculis à sole provocatis, quas Græci ἐφηλιδας vocant.
Ad manantes menti papularum eruptiones. (DESCURET)

CROCE (VINCENT-ALSARIO DELLA), plus connu sous son nom francisé de *De la Croix*, et qu'on appelle aussi en latin *Crucius* ou *à Cruce*, naquit vers 1570, dans le pays de Gênes. Il pratiqua d'abord l'art de guérir à Bologne et à Ravenne; ensuite il se rendit à Rome, où il fut nommé, en 1612, professeur de médecine, et quelque temps après médecin du pape Grégoire XV. Ses principaux ouvrages sont :

De epilepsiâ, seu comitiali morbo, lectionum Bononiensium libri tres. Venise, 1603, in-4°.

De verme admirando per nares egresso commentariolum. Ravenne, 1610, in-4°.

De morbis capitis frequentioribus, quorum cognitio et curatio itâ traduntur, ut ad alios etiam cognoscendos et curandos mirificè conducat, hoc est de catarrho, phrenitide, lethargo, et epilepsiâ seu comitiali morbo, libri septem. Rome, 1617, in-4°. - Venise, 1619, in-4°.

Disquisitio generalis de fœtû nonimestri parvo adeòque molli ut vix quadrimestris appareret, in adolescentulâ primiparâ. Rome, 1627, in-4°.

Consultatio medica pro nobili adolescentulo, surditate secundum alteram aurem, subsurditie et obauditione ex tinnitu secundum oppositam, nempè sinistram, laborante. Rome, 1629, in-4°.

Providenza metodica per preservarsi dell' imminente peste, discorso. Rome, 1630, in-4°. - Trad. en latin, Rome, 1631, in-4°.

Vesuvius ardens, sive exercitatio medico-physica de ριγοπυρετῳ, seu motu et incendio Vesuvii montis in Campaniâ, die XVI mensis decembris anni 1631, libris duobus comprehensa. Rome, 1632, in-4°.

De hæmoptysi, seu sanguinis sputo, liber. Rome, 1663, in-4°.

Les Œuvres de ce médecin ont été recueillies et publiées ensemble (Venise, 1632, in-fol.). (*o.*)

CROCIUS (Chrétien-Frédéric), professeur de médecine à Marbourg depuis 1653, après avoir enseigné les langues orientales à Brême, était né dans cette dernière ville le 26 septembre 1623. Il fit ses études à Leyde, à Helmstaedt et à Bâle. Ce fut dans cette dernière ville qu'il obtint le doctorat en 1650. Il mourut, à Marbourg, le 13 août 1673, laissant :

Dissertatio utrùm homo spontaneo ortu provenire possit? Leyde, 1645, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoïdum naturâ et curatione. Marbonrg, 1658, in-4°.

Dissertatio de morbo, causis morbi et symptomatibus. Marbourg, 1669, in-4°. (J.)

CROESER (Germain de), en latin *Cruserius*, naquit, en 1510, à Kempen, ville des Pays-Bas. Non content d'avoir approfondi toutes les branches de la médecine, il étudia aussi la jurisprudence, et se fit recevoir docteur en droit civil et canonique. Les ducs de Gueldre, Charles et Guillaume, l'honorèrent de leur estime, et ce dernier le chargea plusieurs fois de missions importantes en France. Il mourut en 1573, à Kœnigsberg, où il était allé accompagner la fille du prince Guillaume, mariée au duc Albert Frédéric de Brandebourg. On a de lui :

Commentarius in Hippocratis librum primum et tertium de morbis vulgaribus : item in librum de salubri diætâ. Bâle, 1570, in-12.

Il a traduit le Traité de Galien sur le pouls (Paris, 1532, in-fol.) et les Vies de Plntarque. Ses traductions sont généralement fidèles et correctes. (Z.)

CROESER (Jacques-Henri) naquit, à Grave, en 1691, et fit ses études chez un chirurgien habile d'Amsterdam. A son

retour dans sa ville natale, il fut placé chez un pharmacien; mais, au bout de six mois, il alla suivre les cours de l'Université à Leyde, où il entendit les leçons d'Albinus et de Boerhaave. Revêtu du titre de docteur, il pratiqua d'abord pendant quelque temps à Grave, puis il alla s'établir à Amsterdam, avec le titre de médecin pensionné de cette ville, et accepta enfin une chaire de professeur d'anatomie et de botanique à l'Université de Groningue. Il mourut le 13 janvier 1753, laissant plusieurs opuscules, entr'autres ceux-ci :

Dissertatio de vulneribus thoracis. Leyde, 1716, in-4°.
Oratio de hominis primo ortu. Groningue, 1724, in-4°.
Dissertatio quâ sanguinis per foramen ovale trajectus indicatur, et membranæ ejus foraminis antè partum nullum esse usum, post nativitatem verò claudere id foramen. Groningue, 1735, in-4°.
Kort ontwerp vervattende de waare oorsaak der eerste inademing. Groningue, 1740, in-4°.
C'est un mémoire sur la docimasie pulmonaire. (z.)

CROLL (Oswald), hessois, né à Velter, fit ses études à Marbourg, à Heidelberg, à Strasbourg et à Genève. Après les avoir terminées, il voyagea dans les pays étrangers, et fut, à son retour, nommé médecin du prince d'Anhalt, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1609. Croll cultiva la chimie avec beaucoup d'ardeur, mais se montra partisan fanatique des rêveries de Paracelse, pour qui il avait la plus haute admiration. Parmi les préparations chimiques qu'il a décrites, on remarque le chlorure d'argent, auquel il donna, le premier, le nom de *lune cornée*. Il connaissait l'or fulminant. Ses ouvrages sont :

Basilica chymica continens philosophicam propriâ laborum experientiâ confirmatam descriptionem et usum remediorum chymicorum selectissimorum à lumine gratiæ et naturæ desumptorum. Francfort, 1608, in-4°. - *Ibid.* 1609, in-4°. - Cologne, 1610, in-4°. - Marbourg, 1611, in-4°. - Francfort, 1619, in-4°. - Cologne, 1620, in-8°. - *Ibid.* 1628, in-8°. Genève, 1630, in-8°. - *Ibid.* 1631, in-8°. - Léipzick, 1634, in-4°. - Francfort, 1634, in-4°. - Genève, 1635, in-8°. - *Ibid.* 1635, in-8°. - *Ibid.* 1638, in-8°. - Venise, 1642, in-8°. - Genève, 1643, in-8°. - Francfort, 1647, in-4°. - Genève, 1658, in-8°. - Trad. en français, Lyon, 1624, in-8°.; Paris, 1633, in-8°.; Rouen, 1634, in-8°. - en anglais, Londres, 1670, in-fol. - en allemand, Francfort, 1623, in-4°.; *Ibid.* 1647, in-4°.
Tractatus de signaturis. Léipzick, 1634, in-4°.
Crollius redivivus, oder Hermetischer Wunderbaum, worinnen zu ersehen, wie die wunderbare Werke Gottes, von Liebhabern chymischer Artzneyen, recht zu verstehen und zu erkennen. Francfort, 1630, in-4°. -*Ibid.* 1647, in-4°. (o.)

CRONENBOURG (Bernard-Dessenius de), médecin hollandais, naquit à Amsterdam en 1510. L'Université de Leyde fut le théâtre de ses premières études, mais il alla les terminer à Louvain, où le doctorat lui fut accordé en 1539. De

retour en Hollande, il ne tarda pas à être nommé professeur à Groningue. Au bout de neuf ans, il renonça volontairement à ces honorables fonctions, et vint se fixer à Cologne, où bientôt il entra dans le Collége des médecins, et obtint une pension du gouvernement. Praticien habile et heureux, il joignait une rare modestie à une franchise plus rare encore. On a de lui quelques ouvrages, maintenant oubliés, et peu dignes d'être consultés :

De compositione medicamentorum hodierno ævo apud pharmacopolas passim extantium, et quo artificio eadem rectè parari queant ; cum simplicium atque aromatum, quibus consistunt, expositionibus, ac plerorumque omnium delectu, libri decem. Francfort, 1555, in-fol. - Lyon, 1556, in-8°.

De peste, commentarius verè aureus. Cologne, 1564, in-4°.

Defensio medicinæ veteris et rationalis, adversùs Georgium Phædronem et sectas Paracelsi ; item purgantium medicamentorum et pilularum in minori pondere particularis divisio. Cologne, 1573, in-4°. (z.)

CRUEGNER (Michel), médecin allemand, de Dresde, partisan du système des iatromathématiciens, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Plus avide d'argent que de gloire, il n'écrivit que pour vanter l'excellence des remèdes de sa composition, et entr'autres d'une certaine matière perlée, à laquelle il attachait ou feignait d'attacher beaucoup d'importance.

Chymischer Gartenbau, das ist spagyrische Beschreibung vier und dreyssigerley Gewaechse und Kraeuter, nach rechter fundamentalischer Anleitung, welche aus der Putrefaction und Transplantation sich generiren, von stets suchenden Autore fleissig observiret. Nuremberg, 1653, in-4°.

Neuvermehrter chymischer Fruehling, das ist sonderbarer medico-chymischer Tractät, samt einer astrologischen Continuation, die Gewaechse zu sammeln, und zu gewissen Krankheiten recht zu bereiten. Nuremberg, 1654, in-4°.

Chymischer Sommer, das ist sonderbarer medico-chymischer Tractat, darinnen insonderheit kurtzlich und treufleissig durgethan wird, wie die Gewaechse nach rechter Influenz und rechtem Maass des Himmischen, recht eingetheilten Zodiaci zu sammeln, und dann ferner chymicè und astrologicè recht zu praepariren seyn, sowohl rechter Gebrauch und Nutz gewiesen wird. Nuremberg, 1656, in-4°.

Chymischer aufgewickelte Gebrauch und Bereitung seiner Elixyren. Dresden, 1662, in-4°.

De materiâ perlatâ Tractat. Budissin, 1667, in-8°. - Ratisbonne, 1676, in-8°. - *Ibid.* 1679, in-8°.

Nuetzlicher Bericht, wie man sich vor der Pestilenz hueten, und so man mit derselben behaftet wiederum curiren mœge. Bâle, 1667, in-4°.

Ortus et progressus clysmaticæ, oder der Anfang und Fortgang der neuerfundenen Clystierkunst. Nuremberg, 1667, in-4°.

Wohlgemeinte Ueberlegung der Hauptgruende, welche in einem sogenannten ortu et progressu clysmaticae novae angefuehrt werden. Nuremberg, 1667, in-4°.

Medicinische Episteln, worinnen der Nutz der medici materia perlata dergestellt wird. Ratisbonne et Goslar, 1679-1680, in-8°. (J.)

CRUIKSHANK (Guillaume), habile anatomiste anglais, naquit, en 1745, à Edimbourg, et mourut, à Londres, le 17 juin 1800. Il fut le disciple, l'aide et l'ami du célèbre Guillaume Hunter, qui lui légua, en mourant, son riche cabinet. Ses ouvrages sont intitulés :

Letter to M. Clarc upon absorption and on the robbing of calomel in the inside of the checks in the cure of syphilis. Londres, 1779, in-8°.
Experiments on the insensible perspiration of the human body, shewing its affinity to respiration. Londres, 1779, in-8°. - *Ibid.* 1795, in-8°. - Trad. en allemand par Chrétien-Frédéric Michaelis, Léipzick, 1798, in-8°.
An account of two cases of the diabetes mellitus, by John Rollo; with the results of the trials of various acids and other substances in the treatment of the lues venerea and some observations of the nature of sugar. Londres, 1797, 2 vol. in-8°. -Trad. en allemand par J.-C.-F. Leun, Léipzick, 1800, in-8°., et par J.-H. Jugler, Stendal, 1801, in-8°. - en français par Pierre-Philippe Alyon, Paris, 1 . . . , in-8°.
Anatomy of the absorbing vessels of the human body. Londres, 1786, in-4°. - *Ibid.* 1790, in-4°. - Trad. en français par Philippe Petit-Radel, Paris, 1787, in-8°. - en allemand par Chrétien-Frédéric Ludwig, Léipzick, 1789, in-4°.
Memoirs of the yellow fever which appeared in Philadelphia and other parts of the states of America in the summer and autumn of the present year. Philadelphie, 1798, in-8°.
Observations on the causes and cure of remitting and bilious fever, to which is annexed an appendix exhibiting facts and speculations relative to the synochus icteroïdes or yellow fever. Philadelphie, 1798, in-8°.
A sketch of the rise and progress of the yellow fever, to which is added a collection of facts and observations respecting the origin of the yellow fever in this country, and a review of the different modes of treating it. Philadelphie, 1800, in-8°.
Cruikshank a inséré d'assez nombreux Mémoires dans les Transactions philosophiques et dans les Journaux de médecine anglais. (o.)

CRUMPE (Samuel), médecin anglais, né en 1766, pratiqua son art à Limerick, en Irlande, où il mourut le 27 janvier 1796. Il a laissé, outre quelques articles publiés dans les recueils périodiques, deux ouvrages qui ont pour titres :

Essay on the best means of providing employment for the people; to which was adjudged the prize poposed by the R. Irish Academie. Dublin, 1793, in-8°. - *Ibid.* 1795, in-8°. - Trad. en allemand par Chrétien-Auguste Wichmann, Léipzick, 1796, in-8°.
Inquiry into the nature and properties of opium, wherein its component principles, mode of operation and use or abuse in particular diseases, are experimentally investigated and the opinions of former authors on these points impartially examined. Londres, 1793, in-8°. - Trad. en allemand par Paul Scheel, Copenhague, 1796, in-8°., et une autre fois dans la même langue, Léipzick, 1797, in-8°. (o.)

CRUSIUS (David), né, à Crimmitschau, petite ville peu distante d'Altenbourg, le 29 janvier 1589, fit ses études à Erfort et à Iéna. Il prit le titre de maître ès-arts dans la première de ces Universités, en parcourut ensuite successivement plu-

sieurs autres, et se fit recevoir docteur en médecine à Bâle en 1609. Au retour de la Suisse, il fixa son séjour à Erford, et, jaloux de conserver son indépendance, il refusa obstinément toutes les places que la ville et les princes voisins lui offrirent. Il termina sa carrière le 15 juillet 1640. On a de lui :

Theatrum morborum hermetico-Hippocraticum, seu methodica morborum et curationis eorumdem dispositio. Erford, *Pars prior*, 1615. *Pars posterior*, 1616, in-8°.

Crusius (*Jean*), né, le 14 janvier 1661, à Apenrade, étudia la médecine à Kiel, à Copenhague et à Leyde. Ayant consacré deux ans à des voyages, il se fit recevoir docteur à Padoue, et l'année suivante, il fut nommé médecin de la ville de Schlesswig. Il mourut en 1712. (z.)

CSUZI CSEH (Jean), fils d'un prédicateur évangélique hongrois, naquit à Losontz. Il fit ses études en Hollande, où il s'adonna non-seulement à la théologie, mais encore à la médecine. Le doctorat dans cette dernière Faculté lui fut accordé à Franequer en 1702. A son retour dans sa patrie, il fut nommé prédicateur à Raab, ce qui ne l'empêcha pas d'exercer l'art de guérir dans cette ville et dans les campagnes l'alentour, où il acquit même beaucoup de célébrité, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Venise, par l'habileté avec laquelle il traitait la goutte. Au bout de six ans, il quitta sa place, et acheta, de pauvres Hongrois, un enfant monstrueux à deux corps, qu'il promena dans toute l'Europe, le montrant pour de l'argent. Il continua ce trafic honteux et cette vie errante pendant trois années, au bout desquelles il revint à Raab, et rentra en possession de sa place, dont il remplit désormais les devoirs avec assiduité jusqu'à sa mort, arrivée en 1733. C'était un homme fort crédule, et partisan des rêveries de l'alchimie, mais d'ailleurs instruit, et qui faisait assez habilement des vers latins. Il a laissé quelques écrits :

Dissertatio de rachitide. Franequer, 1702, in-4°.
Isten eleibe fél-vitetett lelki aldozan. Raab, 1736, in-8°. (J.)

CTÉSIAS, médecin cnidien, contemporain de Xénophon, se livra de bonne heure à l'étude de la médecine, qui était héréditaire dans la famille des Asclépiades à laquelle il appartenait. Ayant été fait prisonnier à la bataille que Cyrus le jeune livra à son frère Artaxerxes Mnémon, il guérit celui-ci d'une blessure qu'il avait reçue pendant le combat, et resta attaché à la cour de Perse en qualité de médecin. Pendant dix-sept ans qu'il demeura dans ce pays, il fut employé à diverses négociations auprès des Grecs, et écrivit, en vingt-trois livres, l'Histoire des Assyriens, des Mèdes et des Perses. Il prétendait avoir puisé les matériaux de cette histoire dans les archives des rois de Perse; mais outre que l'existence de ces archives est douteuse, les an-

ciens eux-mêmes ont reconnu que les écrits de Ctésias sont pour la plupart fabuleux. Diodore de Sicile et Trogue Pompée ont cependant tiré des six premiers livres de Ctésias, l'Histoire des anciens empires de l'Asie.

On trouve les fragmens qui nous restent de Ctésias à la suite de plusieurs éditions d'Hérodote. Larcher les a traduits en français dans la seconde édition de sa traduction d'Hérodote.

(DESCURET)

CUBA (JEAN), médecin d'Augsbourg, florissait vers le milieu du quinzième siècle. Lui-même nous apprend qu'accompagné d'un peintre, il fit des voyages dans la Grèce et dans l'Orient pour y étudier les plantes qui y croissent. On a de lui deux ouvrages ayant pour titres :

Garten der Gesundheit. Mayence, 1485, in-fol. - Vienne, 1486, in-fol. - *Ibid.* 1487, in-fol. - Ulm, 1487, in-fol. - Vienne, 1488, in-fol. - *Ibid.* 1496, in-fol. - Trad. en latin, Mayence, 1491, in-fol. - Venise, 1511, in-fol. - *Ibid.* 1517, in-fol. - *Ibid.* 1521, in-fol. - Strasbourg, 1536, in-fol.

Nous n'indiquons ici que les plus anciennes éditions de ce livre, l'un des premiers sur l'histoire naturelle qui ait été publié avec des figures. Celles-ci sont d'ailleurs détestables. L'ouvrage lui-même est un vrai monument de barbarie. C'est un traité de matière médicale, divisé en trois livres, dont un pour chacun des trois règnes de la nature. Egenolph, Rœslein et Dorsten en ont donné successivement, en allemand, d'autres éditions moins imparfaites et dont les figures ne sont pas aussi mauvaises (1533, 1535, 1550, 1557, 1560, 1569). Mais la meilleure édition est celle que Lonicer a mise au jour (Francfort, 1573, in-fol.).

L'autre ouvrage de Cuba est un Traité des maladies des femmes, qui a été inséré dans la Collection d'opuscules sur le même sujet, publiée à Erfort, in-8°., mais sans désignation d'année, sous le titre de : *Ehestands Arzneybuch.* (O.)

CULLEN (GUILLAUME), né, en 1712, dans le comté de Lanerk, en Ecosse, étudia la chirurgie et la pharmacie à Glascow. Après avoir fait plusieurs voyages aux Indes occidentales, à bord d'un vaisseau marchand, en qualité de chirurgien, il exerça la médecine et la pharmacie à Hamilton, où il se lia intimement avec Guillaume Hunter. Tous deux allèrent étudier à Edimbourg, où le crédit du duc d'Hamilton fit obtenir à Cullen, en 1746, la chaire de chimie à l'Université de Glascow, où il s'était fait recevoir docteur en médecine. Il quitta cette chaire en 1751 pour celle de médecine, et c'est alors qu'on reconnut en lui le talent d'enseigner avec méthode et clarté, réuni à un savoir aussi étendu que profond. Sa réputation s'accrut; l'Université d'Edimbourg, qui n'avait pas admis le principe de l'hérédité dans la nomination aux chaires vacantes, lui offrit celle de chimie en 1756, époque de la mort de Plummer. Sur ce théâtre digne de lui, Cullen déploya son rare mérite : on le vit professer avec éclat la matière médicale, en 1760, après le docteur Alston; il succéda, en 1766, à Robert

Whytt, et en 1773, à Jean Grégory dans l'enseignement de la médecine théorique et pratique.

Boerhaave régnait alors dans toutes les écoles médicales européennes; son mélange souvent incohérent, presque toujours fautif, mais constamment séduisant, des théories les plus opposées, qu'il avait habilement fondues en une seule, régnait avec une telle autorité, que l'attaquer et ne pas échouer complétement suffisait pour honorer celui qui eût osé combattre le Galien de Leyde. Cullen ne craignit pas d'essayer de renverser une doctrine qui paraissait si solidement établie sur l'ensemble le plus imposant des connaissances physiques qu'on eût jusqu'alors appliquées à la médecine. Il rejeta les idées de Boerhaave sur la fibre élémentaire et sur les altérations chimiques des liquides. Prenant Willis, Baglivi, Hoffmann et Barthez pour guides, il établit sa physiologie sur l'étude spéciale de l'état des puissances qui impriment le mouvement à l'organisme. Il adopta, comme il le dit lui-même, les principes généraux d'Hoffmann; il en étendit l'application, et il pensa en avoir banni sévèrement l'humorisme, quoiqu'il crût d'ailleurs à une disposition des humeurs à se putrifier, et à une acrimonie générale des fluides. Toute sa physiologie repose sur l'action nerveuse; toute sa pathologie roule sur le spasme et l'atonie; le plus souvent il considère l'un ou l'autre de ces deux états comme uniformément réparti dans tout l'organisme. La faiblesse joue un grand rôle dans sa théorie : c'est à elle qu'il attribue toutes les fièvres; mais s'il leur assigne gratuitement cette cause prochaine, il tire les indications curatives de la présence ou de l'absence des signes de réaction, et non du mode d'action des causes éloignées. S'il tomba dans une erreur palpable en voyant dans l'atonie des petits vaisseaux de la surface du corps, la circonstance principale constituant la cause prochaine de la fièvre, il signala très-bien, *pour le temps où il vivait*, les indications à remplir dans le traitement des fièvres, et il s'éleva contre l'abus des toniques prodigués par les disciples de Brown. Mais c'est dans sa théorie fautive de la fièvre que Brown puisa le germe d'une théorie plus fautive encore. Ainsi que son maître, Brown attribua une propriété sédative à la plupart des causes morbifiques; mais parce qu'il n'était point praticien, c'est-à-dire parce qu'il n'avait pas vu et bien vu beaucoup de malades, il eut le malheur de rester conséquent à un principe avec lequel Cullen, sans peut-être s'en apercevoir, avait été en opposition pendant le cours de ses longs travaux cliniques. La théorie de Cullen porta un coup violent à l'humorisme, quoique lui-même ait encore sacrifié sur les autels de cette divinité mensongère, si révérée jadis et si décriée aujourd'hui. Celle de Brown propagea une seule grande vérité

théorique, et répandit une foule d'erreurs qui ont exercé sur la pratique la plus déplorable influence. Mais, pour être juste, il faut avouer que Cullen lui-même a fait beaucoup de mal en attribuant le vomissement à la faiblesse, en méconnaissant l'irritation intérieure, véritable cause prochaine du frisson et de la débilité extérieure qui sont l'attribut de la plupart des fièvres. Ici Cullen, malgré les leçons de l'expérience, s'est laissé séduire par des spéculations oiseuses; il était difficile que Brown fît mieux que lui; aussi fit-il plus mal; Cullen avait accordé trop à l'atonie en lui subordonnant le spasme, Brown lui accorda tout en lui donnant pour cortége la presque totalité des phénomènes morbides. Mais Brown était supérieur à Cullen dans le dogmatisme, et il aurait laissé son maître bien loin derrière lui, s'il eût eu son expérience. On n'a point assez insisté sur cette liaison de la théorie du réformateur écossais avec celle de Cullen, et plusieurs erreurs qui se sont introduites dans la théorie française, y ont été apportées par les traducteurs de ce dernier, plutôt que par les imitateurs de son élève.

Le docteur Coutanceau a trop bien tracé l'histoire des démelés de Cullen et de Brown, pour que j'essaie d'en parler ici. Cette querelle, dont il nous a fait connaître les particularités, et dans laquelle Cullen ne fut pas sans reproches, est un exemple mémorable de l'empire des circonstances sur l'amitié, et des obstacles que l'aristocratie scientifique peut opposer au génie.

Sous le rapport théorique, Cullen n'a point, à proprement parler, fait école; mais sa doctrine, modifiée par Brown et Pinel, a envahi la France et l'Europe. Ce qu'on a le moins imité, c'est la sagesse qu'il déploya dans la recherche des indications curatives, et ce qu'on ne saurait trop louer, c'est le scepticisme éclairé qu'il a porté dans le chaos de la matière médicale. Cullen, qui fut un des plus célèbres médecins praticiens de l'Europe, mérite la première place parmi les médecins anglais, sans en excepter Sydenham, qui n'a bien connu les maladies que sous un seul rapport.

Cullen mourut le 5 février 1790, laissant les ouvrages suivans, dont plusieurs sont encore classiques, et ne cesseront probablement jamais de l'être. Quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons pu savoir exactement la date des premières éditions de tous ces ouvrages. Les indications suivantes sont le résumé de notre travail, rendu aussi complet qu'il nous a été possible de le faire.

Physiology. Edimbourg, 1785, in-8°. 3e. édit. - Trad. en français par Bosquillon, Paris, 1785, in-8°.- en allemand, Leipzick, 1786, in-8°.- en latin, Venise, 1788, in-8°.

Cette physiologie n'est plus guère lue aujourd'hui ; elle ne saurait soutenir le parallèle avec les travaux de l'école française, mais elle n'en a pas moins justement mérité beaucoup de réputation à l'auteur.

First lines of the practice of physic. Londres, 1777, in-8°. - Edimbourg, 1785, 4 vol. in-8°. - *Ibid.* 1787, 4 vol. in-8°. - *Ibid.* 1802, 2 vol. in-8°. - Londres, 1816, 1 vol. in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick, 1778, 4 vol in-8°. - *Ibid.* 1789. - *Ibid.* 1800. - en latin par Beerenbrock, Leyde, 1779, in-8°. - en français par Pinel, Paris, 1785, 2 vol. in-8°. - Par Bosquillon, avec des notes très-étendues, parmi lesquelles il en est d'excellentes, Paris, 1785-1787, 2 vol. Cette édition est préférable à celle que M. de Lens a publiée en 1819, et qui, bien qu'elle forme 3 volumes, n'offre qu'une partie des notes de Bosquillon. - en italien par Frédéric Rossi, Siennc, 1788, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage est un des meilleurs livres de médecine pratique que nous possédions, si on en élague quelques vues théoriques qui ne sont plus admissibles ; on ne peut s'empêcher d'admirer l'extrême netteté des vues pratiques de l'auteur, et l'excellence de la plupart de ses réflexions sur le traitement de chaque maladie. Les défauts qu'on y trouve sont de l'époque à laquelle l'auteur a vécu ; ce qu'il y a de mieux lui appartient en grande partie. Chaque fois qu'on relit cet excellent ouvrage, on regrette davantage que notre Corvisart ait si souvent répété : *défiez-vous de Cullen.* L'habile praticien écossais qui, dans sa classification pathologique, n'avait omis aucune maladie, ne parle, dans l'ouvrage dont il s'agit, que de celles qu'il a vu, qu'il a eu occasion de traiter ; il ne propose que comme de simples conjectures ce qu'il pense sur les maladies qu'il n'a pu observer. Rien n'est plus louable que cette sage réserve.

Synopsis nosologiæ methodicæ. Leyde, 1772, in-8°. - Edimbourg, 1777, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1782, 3e. édit. - *Ibid.* 1785. - Trad. en allemand, Léipzick, 1786, 2 vol. in-8°. La classification de Cullen a été publiée séparément par J.-P. Frank, Paris, 1787, in-8°. - *Ibid.* 1790, in-8°.

Après avoir fait connaître les classifications de Sauvages, de Linné, de Vogel, de Sagar et de Macbride, il expose la sienne. On doit lui savoir gré des efforts qu'il fit pour introduire de la méthode dans cette tour de Babel. Pinel a été plus loin que lui et avec plus de succès ; mais Cullen n'en mérite pas moins des éloges, parce que, le premier, il sentit vivement le besoin d'une réforme, malgré l'incohérence frappante de plusieurs parties de son système qui, d'ailleurs, est infiniment supérieur à tous ceux de ses prédécesseurs. Cet ouvrage est le moins important de ceux de Cullen.

A treatise of the materia medica. Edimbourg, 1789, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 2 vol. in-4°. - Trad. en français par Bosquillon, Paris, 1789, 2 vol. in-8°. - en allemand par George-Guillaume-Christophe Consbruch, Léipzick, 1790, in-8°. - Par Samuel Hahnemann, Léipzick, 1790, 2 vol. in-8°. - en italien, avec des notes très-étendues par Ange dalla Decima, Padoue, 1792-1800, 6 vol. in-8°. Il ne faut pas confondre cet ouvrage, avoné par Cullen, avec les *Lectures on materia medica*, Dublin (1772 ?) ; 1781, production d'un de ses élèves, d'après ses leçons, traduites en français par Caullet, et en allemand par Ebelnig.

Cet ouvrage n'a pas vieilli ; Cullen a été le Desbois de Rochefort de l'Angleterre ; peut-être même est-il supérieur au nôtre, parce que celui-ci ne secoua pas assez les préjugés d'école. Peu d'hommes ont rendu, à la thérapeutique et à la matière médicale, plus de services que ces deux auteurs.

Concerning the recovery of persons drowned and seemingly dead. Edimbourg, 1775. (F.-G. BOISSEAU)

CULPEPER (NICOLAS), mort à Spitalfields en 1654, fit

ses études à Cambridge, et acquit ensuite une sorte de célébrité dans l'exercice de l'art de guérir. Grand partisan des chimères de l'astrologie, il s'attacha d'une manière spéciale à déterminer les bonnes ou mauvaises qualités des plantes d'après les planètes sous lesquelles elles croissent. Outre plusieurs traductions, celle entr'autres de l'Anatomie de Vesling, il a publié :

Physical directory, or the translation of the London dispensatory, made by the college of physicians. Londres, 1649, in-4°. - *Ibid.* 1683, in-8°. - *Ibid.* 1695, in-8°. - *Ibid.* 1698, in-8°.

Semeiotica uranica, or an astronomical judgment of diseases from the decumbence of the sick. Londres, 1651; in-8°.

A new method of physick. Londres, 1654, in-8°.

The rational physician's library. Londres, 1657, in-fol. - Supplément, Londres, 1674, in-8°.

Last legacy. Londres, 1656, in-8°. - Trad. en allemand, Hambourg, 1675, in-8°.

Idea of practical physick. Londres, 1669, in-fol.

Director obstetricum, sive conductor mulierum in earum conceptione, graviditate et nutritione infantum. Londres, 1681, in-8°. - *Ibid.* 1700, in-8°. (z.)

CUNINGHAM (Guillaume), chirurgien de Londres, enseignait publiquement son art dans cette ville en 1563. Bull vante beaucoup ses connaissances en médecine et en astronomie. On a de lui :

Speculum cosmographiæ, sive de principiis cosmographiæ, geographiæ, hydrographiæ, sive navigationis, libri V. Londres, 1559, in-fol. et in-4°.

A new almanac and prognostication calculated for the longitude of London for the year 1566. Londres, 1566, in-8°. (z.)

CUNNINGHAM (Jacques), chirurgien anglais, partit, en 1698, pour la factorerie établie auprès de la compagnie des Indes à Emuy, sur la côte de la Chine, fit ensuite un second voyage dans l'île de Chusan, où il résida quelque temps, et vint enfin se fixer à Pulo-Condor. Très-soigneux de recueillir partout les productions de la nature, il rassembla un nombre considérable de plantes et de coquilles nouvelles, qu'il fit passer à Plukenet et à Pétiver : ceux-ci les décrivirent dans leurs ouvrages. On n'a de lui aucun écrit publié à part; mais on lui doit le récit du massacre que les Macassars firent des Anglais en 1705, dans la factorerie de Pulo-Condor; une Description courte mais exacte de l'arbre à thé; une autre de l'île de Chusan; un Catalogue des plantes de l'île de l'Ascension, et plusieurs autres observations intéressantes qui ont été insérées dans les Transactions philosophiques. M. Robert Brown a donné son nom à un genre de plantes (*Cunninghamia*) de la famille des rubiacées. (J.)

CUNO (Jean), né, à Nuremberg, en 1557, obtint le doctorat à Heidelberg en 1584, fut admis, l'année suivante, dans le Collége des médecins de sa ville natale, et mourut le 13 dé-

cembre 1610, ne laissant d'autre écrit que sa thèse, qui a pour titre :

Dissertatio de phrenitide. Heidelberg, 1584, in-4°. (J.)

CUNO (JEAN-CHRÉTIEN), né à Berlin, en 1708, le 3 avril, servit pendant quelques années, contre son gré, dans l'armée prussienne. Etant passé, en 1740, à Amsterdam, il s'y adonna au commerce, et alla aux Indes orientales, où il fut pendant long-temps attaché à la compagnie hollandaise. Il acquit ainsi de grandes richesses, dont il vint jouir tranquillement à Weingarten, près de Durlach, où il mourut, on ignore en quelle année. Il était passionné pour la botanique, et possédait un riche jardin de plantes exotiques. Buttner avait donné son nom à un genre de plantes, que Linné supprima et réunit à celui qu'il appelait *antholiza;* mais le botaniste suédois, en opérant cette reforme, transporta le nom de Cuno à un autre genre de plantes (*Cunonia*) de la famille des saxifragées. Cuno a publié divers ouvrages, la plupart en vers, dont nous omettons les titres, parce qu'ils sont étrangers à notre sujet. Nous ne citerons ici que le suivant :

Ode ueber seinen Garten. Amsterdam, 1749, in-8°. *Ibid.* 1750, in-8°.
Cette ode a été réimprimée, avec l'énumération méthodique de toutes les plantes du jardin de Cuno, par Buttner, sous le titre suivant :
Enumeratio methodica plantarum, carmine clarissimi J. Christiani Cuno recensitarum. Amsterdam, 1751, in-8°. (J.)

CUNO (JEAN-CLÉMENT), fils de Jean Cuno, vint au monde à Nuremberg en 1582. Il fit ses études à Altdorf, et alla prendre le bonnet de docteur à Bâle. Admis, en 1615, dans le Collége des médecins de Nuremberg, il mourut en cette ville le 21 novembre 1632, laissant :

Dissertatio de calculo. Bâle, 1614, in 4°.
Il a écrit, en outre, deux *Epistolæ medicæ*, qui ont été insérées dans la *Cista medica* de Jean Hornung. (J.)

CUPANI (FRANÇOIS), sicilien, naquit en 1657, étudia la médecine, l'abandonna pour la théologie, et se fit, en 1681, moine de l'ordre de saint François. Il avait toujours eu un goût très-vif pour l'histoire naturelle et la botanique, auxquels il se livra avec succès ; on lui doit plusieurs ouvrages sur les plantes rares de la Sicile, et il préparait une flore complète de sa patrie, lorsque la mort le surprit, à Palerme, en 1711. On a de lui :

Catalogus plantarum Sicularum noviter inventarum. Palerme, 1692, in-fol.
Syllabus plantarum Siciliæ nuper detectarum. Palerme, 1694, in-16.
Cet ouvrage n'est guère qu'une seconde édition du précédent ; c'est une espèce de catalogue raisonné des plantes récemment observées en Sicile

à cette époque. Boccone aidait Cupani de ses conseils dans les travaux qu'entreprit celui-ci sur les plantes rares de la Sicile.

Hortus catholicus, sive illustrissimi principis Catholicæ hortus. Naples, 1695, in-4°. avec un supplément.

C'est une description des plantes indigènes et exotiques qui peuplaient les beaux jardins du prince della Catolica.

Panphytum Siculum, sive historia naturalis plantarum Siciliæ, etc. Naples, 1715, in-fol.

Antoine Bonnani, l'un des éditeurs de ce grand ouvrage, annonça qu'il devait se composer de seize volumes, mais l'édition n'a pas paru. Seguier et d'après lui Haller ne croyaient pas à son existence; cependant elle est citée par Antonin Mongitore dans son Appendice à la Bibliothèque sicilienne. Six cents des sept cents planches qui devaient orner cette histoire, dessinées par Cupani, étaient dans le cabinet du prince della Catolica. Banks, président de la Société royale de Londres, possédait des épreuves de cent soixante-huit planches de la première édition, commencée par Cupani, et interrompue par sa mort. Le père Plumier a recompensé les services rendus par Cupani à la botanique, en nommant *Cupania* un nouveau genre de la famille des savonniers, observé en Amérique. (MONFALCON)

CURAUDAU (François-René), né, à Secz, en 1765, et mort, à Paris, le 25 janvier 1813, fut reçu membre du Collége de pharmacie à l'âge de vingt-deux ans, s'établit d'abord à Vendôme, et revint enfin se fixer à Paris. Tout entier à la chimie, qu'il aimait passionément, surtout dans son application aux arts, il en perfectionna plusieurs branches. C'est ainsi qu'il donna des procédés meilleurs pour le tannage des cuirs, et les mit lui-même en pratique dans une belle tannerie qu'il établit. Peu de temps après, il éleva une fabrique d'alun artificiel. On lui doit des appareils ingénieux pour le blanchiment du linge à la vapeur; un moyen d'augmenter la durée des toiles à voile et des filets pour la pêche, et un grand nombre d'appareils économiques pour la combustion des substances destinées au chauffage. Il s'occupa beaucoup aussi de l'extraction du sucre de betterave. Ses travaux sont consignés dans une série de Mémoires qu'il a fournis au Journal de physique, aux Annales de chimie, au Bulletin de pharmacie, et au Journal d'économie rurale. Il n'a publié, à part, qu'un

Traité sur le blanchissage à la vapeur. Paris, 1816, in-8°. (z.)

CUREUS (Joachim), né à Freystadt, dans la Silésie, le 22 octobre 1532, était fils d'un simple marchand, qui, ayant cultivé la littérature, et même rempli les fonctions de juge à Glogau, lui donna une excellente éducation. Cureus fit ses humanités à Goldberg, puis il se rendit, en 1550, à Wittemberg, où il étudia la philosophie et la théologie sous Mélanchthon. Devenu maître ès-arts au bout de quatre ans, il vint se fixer dans sa ville natale, où ses leçons contribuèrent beaucoup à faire refleurir le gymnase, qui était presqu'abandonné. Ayant alors

formé le projet d'apprendre la médecine, il partit, en 1557, pour l'Italie, où il fréquenta pendant deux ans les cours des Universités de Padoue et de Bologne. Ce fut dans cette dernière qu'il obtint les honneurs du doctorat. A son retour en Allemagne, il devint médecin pensionné de la ville de Glogau, où il termina sa carrière le 21 janvier 1573. On a de lui plusieurs ouvrages.

Libellus physicus de naturâ et differentiis colorum, sonorum, odorum, saporum et qualitatum tangibilium. Wittemberg, 1567, in-8°. - *Ibid.* 1572, in-8°.

Annales Silesiæ ab origine gentis usque ad necem Ludovici Hungariæ et Bohemiæ regis. Wittemberg, 1571, in-fol. - Francfort, 1585, in-8°.

Le plus important et le meilleur, quoique le premier, des ouvrages qui traitent de l'histoire de la Silésie.

Formulæ precum sumptarum ex lectionibus quæ usitato more in ecclesiâ leguntur. Leipzick, 1574, in-8°.

Exegesis perspicua controversiæ de sanctâ cœnâ. Heidelberg, 1575, in-8°.

Physica, seu de sensibus et sensibilibus. Wittemberg, 1585, in-8°.

On a encore de Cureus des Consultations de médecine que Laurent Scholz a insérées dans sa collection. (o.)

CURIO (Jacques), médecin saxon, naquit à Hof, dans le Voigtland, en 1497. Il professa avec distinction la médecine et la physique à Ingolstadt jusqu'en 1553, époque à laquelle il fut appelé à l'Université d'Heidelberg, où il mourut le 1er juillet 1572. Ce médecin, dont les ouvrages annoncent un ardent sectateur de Paracelse, possédait aussi de profondes connaissances en littérature. Il a publié :

Hermotimus; Dialogus in quo primùm de umbratico illo medicinæ genere agitur, quod in scholis ad disputandum videri potest, non ad medendum comparatum; deinde et de illo recens ex chymicis furnis nato eductoque altero, etc. Bâle, 1570, in-4°.

Hippocratis Coi, medici vetustissimi, et omnium aliorum principis, de naturæ, temporum anni, et aëris irregularium constitutionum propriis, hominisque omnium ætatum morbis theoriâ; ita in enarratione tertiæ Aphorismorum sectionis exposita est, ut non solum rei medicæ, sed omnibus valetudinis ac vitæ tuendæ studiosis, magno usui esse possit. Francfort, 1596, in-8°. (DESCURET)

CURRIE (Jacques), né, en 1756, à Kirkpatrick-Fleming, dans la province de Dumfries, en Ecosse, fut destiné, par ses parens, au commerce, et envoyé en Virginie chez un négociant; mais un attrait irrésistible le portait vers les sciences, et la médecine fut la carrière qu'il embrassa. Etant revenu en Angleterre, il se rendit à Edimbourg, où il consacra trois années à l'étude de l'art de guérir. Devenu, dans la suite, médecin des hôpitaux de Northampton et de Liverpool, il se retira, sur la fin de ses jours, à Sidmouth, dans le Dévonshire, où il termina sa carrière en 1805. C'est lui surtout qui a cons-

tate, par de nombreuses expériences, l'utilité des affusions d'eau froide dans les fièvres, et déterminé non-seulement les cas dans lesquels il convient de recourir à cette médication puissante, mais encore la manière dont on doit l'administrer. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de humorum in morbis contagiosis assimilatione. Edimbourg, 1784, in-4°.

A letter commercial and political to Will. Pitt, in which the real interests of Britain in the present crisis are considered and some observations are offered on the general state of Europe. Londres, 1793, in-8°. Publié sous le nom supposé de Jasper Wilson.

Medical reports on the effects of water, cold and warm, as a remedy in febrile diseases; wether applied to the surface of the body, or used as a drink; with observations on the nature of fever and on the effects of opium, alcohol and inanition. Liverpool, 1797, in-8°. - *Ibid*. 1798, in-8°. -Trad. en allemand par C.-F. Michaelis, Leipzick, 1801, in-8°.

Popular observations on apparent death from drowing, suffocation, with an account of the means to be employed for recovery. Londres, 1793, in-8°. - *Ibid*. 1797, in-8°. -Trad. en français par Louis Odier, Genève, 1800, in-8°.

Currie a en outre publié les Œuvres de Robert Burns (Londres, 1793, 4 vol. in-8°.), et inséré plusieurs articles, tant dans les Transactions philosophiques que dans les Mémoires de la Société royale de Londres.

CURRIE (*Guillaume*), médecin de Philadelphie, a publié :

Historical account of the diseases which occur in the different parts of the united states of America; with un explanation of their nature and causes, and an account of the most successful method of treatment. Philadelphie, 1792, in-8°.

A treatise on the synochus icteroides, or yellow fever, as it lately eppeared in the city of Philadelphia. Philadelphie, 1792, in-8°.

An historical account of the remedies and diseases of the united states of America, and of the remedies and methods of treatment, which have been found most useful and efficacious, particularly in those diseuses which depend upon climat and situation. Philadelphie, 1794, in-8°.

Observations on the causes and cure of remitting or bilious fever. To which is annexed an abstract of the opinion and practice of different authors; an appendix exhibiting facts and speculations relutive to the synochus icteroides or yellow fever. Philadelphie, 1798, in-8°.

Memoirs of yellow fever, which appeared in Philadelphia and other parts of the united states of America in the summer and automn of the present year. Philadelphie, 1798, in-8°.

A sketch of the rise and progress of the yellow fever and of the proceedings of the board of health in Philadelphia in the year 1799. Philadelphie, 1800, in-8°.

On the kine pox and a variety of other medical subjects. Philadelphie, 1802, in-8°. (O.)

CURTIS (Guillaume), pharmacien de Londres, né vers 1746, et mort à Brompton, près de Knightsbridge, le 7 juillet 1799, s'est beaucoup occupé des diverses branches de l'histoire naturelle, et en particulier de la science des végétaux, sur laquelle il a publié un grand nombre d'ouvrages; cependant il n'a fait faire aucun progrès à la botanique; mais comme il a contribué, par la clarté de ses écrits, à en répandre le goût



CUVIER.

parmi ses compatriotes, on n'a pas cru déplacé de consacrer un genre de plantes (*Curtisia*) à sa mémoire. Les ouvrages sortis de sa plume sont :

Intructions for collecting and preserving insects. Londres, 1771, in-8°.
Flora Londinensis, or plates and descriptions of such plants as grew wild in the environs of London. Londres, 1777 et années suivantes, 2 vol. in-fol.
Cette ouvrage, orné de quatre cent vingt planches, n'est pas terminé. Il n'en a paru que soixante et dix fascicules. Les planches sont fort bien coloriées.
Catalogus of the british medicinal, culinary and agricultural plants. Londres, 1783, in-8°.
Catalogue des plantes que Curtis cultivait dans son jardin.
Enumeratio of the british grases. Londres, 1787, in-8°.
Practical observations on the british grases best adapted to the laying down or improving of meadows and pastures, to which is added an enumeration of the british grases. Londres, 1790, in-8°. - *Ibid.* 1791, in-8°. - *Ibid.* 1798, in-8°.
The botanical Magazin. Londres, 1787-1798, 12 vol. in-8°.
Directions for cultivating the crambe maritima or sea cole for the use of the table. Londres, 1799, in-8°. - Trad. en allemand par C.-F.-A. Mueller. Gœttingue, 1801, in-8°.
Lectures of botany. Londres, 1804, 3 vol. in-8°. (o.)

CURTIUS. *Voyez* Corte et Corti.

CUSSON (Pierre), né, à Montpellier, en 1727, entra dans l'ordre des Jésuites, chez lesquels il avait fait ses études; mais se sentant entraîner par son goût pour les sciences naturelles et médicales, il abandonna une chaire de belles-lettres et de mathématiques qu'il remplissait à Beziers, quitta aussi l'habit de l'ordre, et se fit recevoir docteur en 1753. Désigné, sur l'avis de Bernard de Jussieu, pour aller examiner les plantes de l'Espagne, il employa toute l'année 1754 à parcourir les diverses provinces de ce royaume, d'où il rapporta une riche collection de végétaux. L'état de sa santé l'obligea de mener désormais une vie sédentaire. En conséquence, il vint pratiquer la médecine à Sauve, puis à Montpellier, où il fut nommé vice-professeur de botanique en 1767, et dix ans après professeur de mathématiques. Il mourut le 13 novembre 1783. Linné fils lui a dédié un genre de plantes (*Cussonia*) de la famille des araliacées. Ses travaux n'ont point été publiés, mais M. de Jussieu les a fait connaître par extrait dans les Mémoires de la Société de médecine (1783), à la suite de son éloge historique. Il fut l'un des collaborateurs de la Nosologie de Sauvages. (z.)

CUVIER (le baron Georges-Léopold-Chrétien-Frédéric-Dagobert), conseiller d'état, président de la Commission de l'instruction publique, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et professeur d'histoire naturelle au Jardin du Roi et

au Collége de France, est né, à Montbelliard, en 1769. Il a fait ses études à Stuttgardt, d'où il s'est rendu à Paris dans les premières années de la révolution. Un savoir profond, des connaissances immenses, une vaste érudition et beaucoup d'éloquence, l'ont placé depuis long-temps au premier rang parmi les naturalistes de l'Europe et parmi les professeurs de la capitale. Personne n'ignore que s'il n'a pas précisément créé l'anatomie comparée, au moins le concours extraordinaire de circonstances heureuses au milieu desquelles il s'est trouvé placé, lui a permis de la porter aussi près de la perfection qu'un seul homme pourrait à peine espérer de le faire. Mais, non content de recueillir une masse étonnante d'observations, il en a tiré le parti le plus avantageux pour la physiologie générale, la classification des êtres naturels, la théorie de la terre, et les diverses branches de la philosophie naturelle considérée sous toutes les faces, et dans ses détails les plus minutieux comme dans ses vues les plus étendues, dans ses propositions les plus générales. Ses ouvrages ont le rare mérite d'avoir été rédigés sous la dictée de la nature, et celui, bien plus rare encore, d'être écrits avec la clarté, la précision et la méthode qui caractérisent un esprit aussi juste et profond que sévère. Il faut les lire et les méditer sans cesse, si l'on ne veut pas s'exposer à construire encore quelqu'un de ces romans physiologiques dont l'imagination fait seule tous les frais, et qui décèlent plutôt l'esprit et le savoir-faire que l'instruction réelle de leurs auteurs.

Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux. Paris, 1798, in-8°. -Trad. en allemand par C.-R. Wiedemann, Berlin, 1800, in-8°.

Extrait d'un ouvrage sur les espèces de quadrupèdes dont on a retrouvé les ossemens dans l'intérieur de la terre. Paris, 1799, in-8°.

Leçons d'anatomie comparée, recueillies et publiées par MM. Duméril et Duvernoy. Paris, tomes I, II, 1800; tomes III, IV et V, 1805, in-8°. -Trad. en anglais par G. Ross, Londres, 1802, 2 vol. in-8°. -en allemand par G. Fischer, G.-F. Froriep et J.-F. Meckel, Brunswick et Léipzick, 1800-1810, 6 vol. in-8°.

Recherches anatomiques sur les reptiles regardés encore comme douteux. Paris, 1807, in-4°.

Recherches sur les ossemens fossiles des quadrupèdes. Paris, 1812, 4 vol. in-4°.

Mémoires pour servir à l'histoire de l'anatomie des mollusques. Paris, 1816, in-4°.

Le règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée. Paris, 1817, 4 vol. in-8°.

Recueil d'éloges historiques. Paris, 1819, 2 vol. in-8°.

M. Cuvier a inséré une foule d'articles dans les Annales du Muséum, le Bulletin des sciences, la Décade philosophique, le Journal des savans, etc. Il a rédigé quelques articles pour le Dictionaire des sciences médicales.

CYPRIANUS (Abraham), fils d'un chirurgien d'Amsterdam, embrassa la profession de son père, fit ses études à Utrecht, et y prit le titre de docteur en 1680. Après sa promotion, il revint à Amsterdam, où il pratiqua l'art de guérir pendant plus de douze ans. Il accepta, en 1693, la chaire d'anatomie et de chirurgie que lui offrirent les curateurs de l'Université de Franeker, mais il ne la conserva que deux ans, au bout desquels il la quitta pour passer en Angleterre. Trompé dans l'espoir qu'il avait conçu de faire une brillante fortune, il repassa en Hollande, et s'établit de nouveau à Amsterdam, où il s'adonna plus particulièrement à la pratique de la lithotomie. L'époque de sa mort n'est pas connue. Il a publié :

Dissertatio de carie ossium. Utrech, 1680, in-4°.
Oratio inauguralis in chirurgiam encomiastica. Franeker, 1693, in-fol.
Epistola exhibens historiam fœtûs humani post 21 menses ex uteri tubâ, matre salvâ ac superstite, excisi. Leyde, 1700, in-8°. -Trad en français, Amsterdam, 1707, in-8°.
Cystotomia hypogastrica. Londres, 1724, in-4°. (z.)

D

DAEHNE (Jean-Théophile), médecin allemand, né, à Léipzick, le 6 octobre 1755, et nommé, en 1791, professeur extraordinaire de médecine à l'Université de cette ville, s'est fait connaître par quelques productions littéraires assez remarquables, dont voici les titres :

Dissertatio de aromatum usu nimio nervis noxio. Léipzick, 1777, in-4°.
Dissertatio de medicinâ Homeri. Léipzick, 1778, in-4°.
Dissertatio de consensu partium fluidarum et solidarum corporis humani, per exempla illustrato. Léipzick, 1779, in-8°.
Dissertationes duæ de aquis Lipsiensibus. Léipzick, 1783, in-4°.
Daehne a de plus traduit de l'italien en allemand le Traité des maladies vénériennes de Cirillo (Léipzick, 1690, in-8°.), et celui de médecine pratique de Carminati (Léipzick, 1792, in-8°.). (z.)

DAELMANN (Gilles), médecin hollandais, partisan fougueux des principes et de la doctrine chimique de Bontekoë, dont il était l'élève, exerça pendant plusieurs années sa profession aux Indes orientales, contrée sur les maladies endémiques de laquelle il nous a laissé quelques renseignemens. A son retour, il s'établit à Anvers, où il devint premier chirurgien de la ville. On a de lui un ouvrage intitulé :

Nieuw hervormde geneeskonst gegrond op de gronden van acidum en alcali. Anmerkingen van verschide sickting der op het eyland Ceylon en de statt Cocimbo, Batavia en de kust van Coromandel synvoorgé. Amsterdam, 1689, in-8°. - *Ibid*. 1694, in-8°. - *Ibid*. 1703, in-8°. -Trad. en allemand par Jean-Daniel Gohl, Berlin, 1715, in-8°. (z.)

DAIGNAN (Guillaume), de Lille, où il vint au monde en 1732, alla faire ses études à Montpellier, et prit le bonnet de docteur dans cette Université. Il avait atteint sa vingt-cinquième année, lorsqu'il entra au service en qualité de médecin, et ne tarda pas à devenir médecin en chef des armées de Bretagne et de Genève, après avoir été employé dans plusieurs hôpitaux des côtes du Nord. En quittant l'état militaire, il vint se fixer à Paris, où il remplit tranquillement la charge de médecin du roi, qu'il avait achetée, jusqu'à la révolution; à cette époque, et sous le régime de la Convention, il entra au conseil de santé, mais il y resta peu de temps, et demanda sa retraite. Depuis lors, il vécut très-retiré jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1812, le 16 mars. Ses productions littéraires sont assez nombreuses :

Remarques et observations sur l'hydropisie. Paris, 1776, in-8°.
Mémoires sur les effets salutaires de l'eau-de-vie de genièvre dans les pays bas et marécageux. Saint-Omer, 1777, in-4°. - Dunkerque, 1771, in-8°.

Recherches sur les causes des maladies qui ont régné à Gravelines en 1777. Lille, 1777, in-8°.
Réflexions sur la Hollande. Paris, 1778, in-12. - *Ibid.* 1812, in-8°.
Topographie médicale du Calaisis. Calais, 1778, in-8°.
Mémoires sur l'épizootie de la châtellenie de Bergues. Paris, 1778, in-8°.
Précautions générales dans le traitement de la dysenterie qui régna en Bretagne en 1777. Saint-Malo, 1779, in-8°.
Adnotationes breves de febribus. Paris, 1783, in-8°.
Cet opuscule, dans lequel la traduction française se trouve en regard du texte, contient des remarques adressées à Colombier, sur les fièvres qui ont régné en 1780 et 1781, pendant l'automne.
Rapport des épreuves du remède de Godernaux contre les maladies vénériennes. Paris, 1783, in-8°.
Ordre du service des hôpitaux militaires. Paris, 1785, in-8°.
Tableau des variétés de la vie humaine. Paris, 1786, in-8°.
Ouvrage rempli de vues également judicieuses et justes.
Gymnastique des enfans convalescens, infirmes, faibles et délicats. Paris, 1787, in-8°.
Gymnastique militaire. Besançon, 1790, in-8°.
Nouvelle administration politique et économique de la France. Paris, 1791, in-8°.
Mémoire sur la dysenterie qui a régné à l'armée de l'Ouest. Paris, 1792, in-8°.
Conservatoire de santé. Paris, 1802, in-8°. - *Supplément*, *Ibid.* 1802, in-8°.
Mémoires sur les moyens d'extirper la mendicité en France. Paris, 1802, in-8°.
Plan général pour remédier aux principales causes qui nuisent à la constitution de l'homme. Paris, 1802, in-8°.
Relation d'un voyage en Normandie et dans les Pays-Bas. Paris, 1806, in-8°.
Centuries médicales du dix-neuvième siècle. Paris, 1807 - 1808, 2 vol. in-8°.
Toilette secrète des dames françaises. Paris, 1808, in-8°.

L'échelle de la vie humaine, ou Thermomètre de santé. Paris, 1811, in-8°.

Daignan a traduit en français les Œuvres de Baglivi (Paris, 1757, in-12). (J.)

DALE (Antoine van), moins connu comme médecin que comme critique, naquit, à Harlem, le 8 novembre 1638. Un goût décidé l'entraînait dès sa plus tendre jeunesse vers l'étude des langues, mais il fallut y renoncer, pour obéir à la volonté de ses parens, et se jeter dans la carrière du commerce où il passa plusieurs années. Mais la passion de l'étude finit par devenir si impérieuse chez lui, que, quoiqu'il eût atteint sa trentième année, il ne craignit pas d'apprendre la médecine, et se fit recevoir docteur. Dans le même temps, il cultivait les belles-lettres avec ardeur, et il exerça même pendant quelque temps les fonctions de prédicateur parmi les memnonites, dont il partageait la croyance. Ayant été nommé médecin de l'hôpital de sa ville natale, il s'acquitta des devoirs de cette place avec autant de zèle que de philanthropie, et mourut le 28 novembre 1708. Ses ouvrages annoncent un homme dont la tête était meublée d'une multitude de faits puisés dans une lecture assidue; mais ils sont écrits sans ordre et sans méthode; la critique n'y est pas toujours juste, ni le bon goût constamment respecté: d'ailleurs le style en est plus que négligé.

De oraculis ethnicorum dissertationes duæ, quarum prior de ipsorum duratione ac defectu, posterior de eorumdem auctoribus. Accedit schediasma de consecrationibus ethnicis. Amsterdam, 1683, in-8°. – *Ibid.* 1700, in-4°.

Les matériaux de cet opuscule ont servi à Fontenelle pour composer son Histoire des oracles. Il ne faut pas le confondre avec un ouvrage tout différent que van Dale écrivit sur le même sujet en langue hollandaise, et qui a pour titre : *Traité des anciens oracles des payens* (Amsterdam, 1687, in-8°.).

Dissertationes de origine et progressu idolatriæ et superstitionum, de verá et falsá prophetiá, uti et de divinationibus idolatricis Judæorum. Amsterdam, 1696, in-4°.

Dissertationes novem antiquitatibus et marmoribus cùm Romanis, tùm potissimùm græcis illustrandis inservientis. Amsterdam, 1702, in-4°.

Dissertatio super Aristeá de LXX interpretibus; cui ipsius prætensi Aristeæ textus subjungitur. Additur historia baptismorum tùm Judaicorum, tùm potissimum priorum Christianorum, tùm denique et rituum nonnullorum. Accedit et Dissertatio super Sanchoniathone. Amsterdam, 1705, in-4°.

DALE (*Samuel*), d'abord pharmacien à Braintree, dans le comté d'Essex, puis médecin à Bocking, né en 1650, et mort en 1739, s'est beaucoup occupé d'histoire naturelle, et entr'autres de botanique. Il aimait passionnément la culture des plantes exotiques, et nous lui devons l'introduction, en Europe, de plusieurs végétaux curieux, dont la plupart lui avaient été envoyés de la Caroline par Catesby. Linné a consacré son nom à un genre de plantes (*Dalea*) de la famille des légumineuses. On a de lui :

Pharmacologia, seu manuductio ad materiam medicam. Londres, 1693,

in-12. - Brême, 1696, in-8°. - *Supplementum*, Londres, 1705, in-8°. - Brême, 1708, in-8°. - L'ouvrage entier a été depuis réimprimé, Londres, 1705, in-8°.; *Ibid.* 1710, in-8°.; *Ibid.* 1718, in-8°.; *Ibid.* 1738, in-8°.; Leyde, 1739, in-4°.; *Ibid.* 1751, in-4°.

Appendix to Silas Taylor's history and antiquities of Harwich and Dovercourt. Londres, 1730, in-4°. - *Ibid.* 1732, in-4°.

Dale a encore inséré quelques Mémoires relatifs à divers objets d'histoire naturelle, notamment à des quadrupèdes de la Virginie et de la Nouvelle Angleterre, et à la génération des anguilles, dans les Transactions philosophiques. On trouve aussi, dans le même recueil, une Observation de nyctalopie, qu'il a recueillie. (J.)

DALECHAMP (Jacques), de Bayeux, près de Caen, vint au monde en 1513. Il fit ses études à Montpellier, où la Faculté de médecine l'immatricula seulement en 1545, suivant Astruc. Reçu bachelier en 1546, sous Rondelet, il obtint le titre de docteur l'année suivante. Il alla s'établir à Lyon en 1552, et y mourut au bout de trente-six ans consacrés à la pratique de la médecine, dans laquelle il se distingua par de brillans succès, et acquit une grande réputation. A une connaissance profonde des langues anciennes il joignait beaucoup d'érudition, dont il a fait preuve dans ses traductions et dans ses commentaires sur quelques anciens auteurs grecs et latins. La botanique eut de très-bonne heure de l'attrait pour lui, ce qui ne pouvait manquer d'arriver à une époque où cette science consistait bien moins dans l'observation de la nature elle-même que dans l'interprétation et la comparaison de ce que les anciens ont écrit sur les végétaux; mais il ne se borna point à être un botaniste érudit, il s'attacha encore à se procurer les plantes elles-mêmes par ses propres herborisations, ou par ses correspondances avec l'étranger. Il a d'ailleurs montré beaucoup de sagacité dans la détermination des plantes décrites ou plutôt indiquées par les anciens, et peu de botanistes du seizième siècle l'ont égalé sous ce point de vue: de sorte qu'il méritait bien l'honneur que lui a fait Plumier en consacrant son nom à un genre de plantes (*Dalechampia*) de la famille des euphorbiacées. Ecrivain laborieux et infatigable, il a laissé les ouvrages suivans :

Historia generalis plantarum in libros XVIII per certas classes artificiosè digesta. Lyon, 1586, 2 vol. in-fol. - Trad. en français par Desmoulins, Lyon, 1615, 2 vol. in-fol. - *Ibid.* 1653, in-fol.

Cet ouvrage ne porte pas le nom de Daléchamp. Il a été publié par le libraire Rouillé, et rédigé par Desmoulins; mais ce fut Daléchamp qui en traça le plan, et qui en fournit la plupart des matériaux. Il y travaillait depuis bien des années, qu'il avait conçu le projet de réunir en un seul corps d'ouvrage tout ce que l'on savait jusqu'alors sur l'histoire des plantes. Il s'était fait aider d'abord par Jean Bauhin, puis, quand les troubles religieux obligèrent celui-ci de quitter la France, par Molyneux. Cependant Pons prétend qu'il ne prit d'autre part au grand traité dont nous parlons, qu'en donnant à l'auteur Desmoulins les ob-

servations et les dessins qu'il avait rassemblés. Cette assertion ne paraît pas improbable, lorsqu'on réfléchit que l'ouvrage parut de son vivant, mais sans que son nom fût apposé au frontispice. Cependant, tous les auteurs contemporains le lui attribuent, et en admettant qu'il n'en soit pas le principal auteur, toujours doit-on convenir qu'il en a fourni la partie principale, et que tout ce qui est bon lui appartient. Ce livre contient deux mille six cent quatre-vingt-six planches, et on y trouve la description de deux mille sept cent trente et une plantes, classées d'après un ordre purement arbitraire, c'est-à-dire, suivant leur grandeur, leur figure, leurs qualités, etc., et réparties dans dix-huit livres. Il arrive souvent que plusieurs planches représentent un même végétal, parce que Daléchamp faisait indistinctement copier et réduire, sur la même échelle, toutes les figures connues en 1558, afin de mettre les lecteurs à même de comparer ensemble les différens auteurs qui l'avaient précédé. Malgré l'amertume avec laquelle Bauhin relève souvent les fautes qui déparent cet ouvrage, il a été long-temps utile comme catalogue général, et comme contenant en outre une centaine de plantes nouvelles. La traduction française est très-mal écrite. D'ailleurs Desmoulins a bien profité des corrections indiquées par Jacques Pons (Lyon, 1600, in-8°.), d'après les manuscrits qu'on trouva chez Daléchamp après sa mort, mais il a négligé celles de Gaspard Bauhin (Francfort, 1601, in-4°.), qui ne sont pas moins importantes, et de plus, il a laissé subsister un grand nombre de transpositions de figures.

De peste libri tres. Lyon, 1552, in-12.

Traité de chirurgie. Lyon, 1570, in-8°. - *Ibid*. 1573, in-8°. - Paris, 1610, in-4°.

On remarque, dans cet ouvrage, quelques planches, dont plusieurs ont été tirées des ouvrages de Paré. Ce sont aussi presque partout les principes de cet illustre chirurgien, que Daléchamp adopte et professe.

Daléchamp a traduit en français les Administrations anatomiques de Galien (Lyon, 1566, in-12. - *Ibid*. 1572, in-8°.), et le sixième livre de Paul d'Égine. On lui doit une édition estimée des deux ouvrages de Cœlius Aurelianus, qui n'avaient point encore paru réunis (Lyon, 1566 et 1567, in-8°.). Il en a donné une fort estimée de Pline, ainsi qu'une traduction des Déipnosophistes d'Athénée. Il a aussi ajouté douze figures représentant des plantes découvertes par lui, à la version latine de Dioscoride (Lyon, 1552, in-fol.), à laquelle on avait adapté les figures très-réduites de Fuchs. (J.)

DALIBARD (Thomas-François), botaniste du dix-huitième siècle, mérite d'être signalé, parce qu'il fut le premier, en France, qui adopta le système sexuel et les principes de Linné, et qui confirma, par l'expérience, la belle théorie des paratonnerres et de l'électricité, découverte par l'illustre Franklin. On ne connaît de lui, outre un Mémoire sur le réséda odorant, inséré parmi ceux des savans étrangers, qu'une description des plantes des environs de Paris, intitulée :

Floræ Parisiensis prodromus. Paris, 1749, in-12.

Dalibard a traduit de l'espagnol l'Histoire des Incas, par Garcilasso de la Vega (Paris, 1744, in-12), et de l'anglais, les Expériences et Observations sur l'électricité par Franklin (Paris, 1752, in-12). (Z.)

DALTON (Jean), actuellement professeur de mathématiques et de physique au Collége de Manchester, a enrichi la

physique de plusieurs découvertes fort intéressantes. Ses expériences ont prouvé que les fluides élastiques, quelle que soit leur nature; se dilatent d'une quantité totale égale pendant qu'ils montent de la température de la glace à celle de l'eau bouillante, et qu'ils acquièrent un peu plus du tiers de leur volume primitif (Voyez *Bulletin des sciences*, ventôse an 11, n°. 72). M. Dalton a beaucoup écrit sur la chaleur, et on lui doit cette connaissance importante, que la pression exercée par les vapeurs est la même, qu'il y ait de l'air ou qu'il n'y en ait pas dans l'espace où elles sont enfermées. Il a déterminé la quantité de vapeur produite et la pression exercée par chaque dégré de chaleur, et il est arrivé à un rapport remarquable entre le dégré d'ébullition de chaque fluide et la force élastique de sa vapeur à une température donnée (Voy. *Bibliothèque britannique*, tome XX, page 338, et *Bulletin des sciences*, ventôse, an 11). Outre de nombreux articles insérés dans les Mémoires de la Société philosophique de Manchester, dans le Journal de Nicholson, et dans le *Magasin philosophique*, M. Dalton a publié :

Meteorological observations and essays. Manchester, 1793, in-8°.
New system of chemical philosophy. Manchester, 1808-1810, in-8°.

DAMBOURNEY (L.-A.), né, à Rouen, en 1722, fut destiné par ses parens au commerce. Il céda pendant quelque temps à leurs vœux, mais l'amour des sciences l'emporta bientôt sur toute autre considération. Devenu, en 1761, secrétaire de l'Académie de Rouen, et quelque temps après, directeur du jardin de botanique, il s'occupa spécialement de l'étude des plantes, entr'autres de celles qui peuvent être de quelque utilité dans l'économie domestique et la teinture. Il fit, de concert avec Follie, des expériences nombreuses sur les principes colorans des végétaux, et parvint de cette manière à quelques résultats heureux. C'est ainsi, par exemple, qu'il reconnut la possibilité d'obtenir une belle teinture verte très-solide avec des baies de la bourgène, et celle de tirer du pastel un bleu comparable à celui de l'indigo. Il mourut en 1795. Ses observations et ses découvertes se trouvent consignées, tant dans les Mémoires de la Société d'agriculture de Rouen, ceux de la Société d'agriculture de Paris, et le Journal de physique, que dans les deux ouvrages suivans :

Recueil et procédés d'expériences sur les teintures solides que nos végétaux indigènes communiquent aux laines. Paris, 1786, in-4°. - *Ibid.* 1789, in-4°. - *Ibid.* 1793, in-4°.
Instruction sur la culture de la garance et la manière d'en préparer les racines pour la teinture. Paris, 1788, in-4°. (Z.)

DAMOCRATES (Servilius), médecin grec, florissait sous le règne de Néron. Pline et Galien nous apprennent que son habileté lui procura beaucoup de réputation à Rome. Le prénom de Servilius paraît lui avoir été donné parce qu'il parvint à guérir d'une maladie grave, en lui administrant le lait de chèvre, la fille d'un des magistrats de la ville, Marcus Servilius. Il avait écrit, en langue grecque et en vers iambiques, plusieurs ouvrages, perdus depuis long-temps, mais dont Galien profita beaucoup lorsqu'il composa ses traités sur les antidotes et sur la préparation des médicamens : ce médecin nous en a même conservé un assez grand nombre de fragmens.

(o.)

DANCKWERTH (Chrétien-Godefroy), né dans le Holstein, exerça d'abord la médecine à Stolpe, et vint, en 1684, s'établir à Hambourg, où il mourut au bout de trois ans. Les bibliographes citent de lui les ouvrages suivans :

Beantwortung der Frage ob das Podagra zu curiren sey. Altstetten, 1683, in-4°. - Lubeck, 1684, in-4°. - Trad. en latin, Leipzick, 1684, in-4°.

Medicinalisches Siebengestirn nach seinen specialkraeften, sive gestirnes Erdreich nach seinen medicinalischen Wirkungen insgemein. Hambourg, 1689, in-4°.

Danckwerth (*Gaspard*), d'Oldenswort, près d'Eyderstædt, se fit recevoir docteur en médecine à Bâle. Il fixa ensuite son séjour à Husum, dans le duché de Holstein, où il devint bourgmestre, et s'adonna principalement à la géographie. On lui doit entr'autres une description, écrite en allemand, des duchés de Schleswig et de Holstein, qu'il publia en 1652, de concert avec Jean Meyer. Sa thèse est intitulée :

Dissertatio de lue Hungaricâ cognoscendâ et curandâ. Bâle, 1633, in-4°.

Dankwerth (*Antoine-Frédéric*) a soutenu, sous la présidence de Laurent Heister, une thèse ayant pour titre :

Ratio paralyseos anatomica. Helmstaedt, 1735, in-4°. (J.)

DANIEL (Chrétien-Frédéric), fils du premier magistrat de Sondershausen, naquit le 13 décembre 1714, dans cette ville de la Thuringue, où il fit ses études jusqu'en 1733. A cette époque, il fut envoyé à Iéna, pour y apprendre la médecine, et y suivre les leçons de Wedel, de Hamberger et de Teichmeyer. Après avoir passé deux ans dans cette Université, il se rendit à Halle, où il devint le secrétaire et le commensal du grand Hoffmann, qui le garda chez lui pendant sept ans. Reçu docteur en 1742, il exerça sa profession d'une manière assez distinguée à Halle, et obtint même le titre de médecin pensionné de la ville, ainsi que celui de conseiller et de médecin du prince de Schwarzbourg-Sondershausen. Il est mort en 1771, laissant :

Dissertatio de specialissimâ medendi methodo omnis felicis curationis fundamenta. Halle, 1742, in-4°.

Beytraege zur medicinischen Gelehrsamkeit, in welchen theils allerhand auserlesene und nuetzliche Materien aus der Arzneywissenschaft abgehandelt, theils auch allerhand merkwuerdige Casus vorgetragen und mit nœthigen Anmerkungen erlaeutert worden. Halle, tome I, 1748; tome II, 1751, tome III, 1744, in-4°.

Sammlung medicinischer Gutachten und Zeugnisse, welche ueber Besichtigungen und Eroeffnungen todter Koerper, und bey andern rechtlichen Untersuchungen an verschiedene Gerichte ertheilt worden; mit einigen Anmerkungen und einer Abhandlung ueber eine siebenmonatliche besondere Missgeburt ohne Herz, Lungen, etc. Léipzick, 1776, in-8°. - *Appendice*, 1777, in-8°. (J.)

DANIEL (Chrétien-Frédéric), fils du précédent, et comme lui medecin praticien à Halle, où il se fit recevoir docteur en 1777, naquit dans cette ville le 30 novembre 1753, et y termina prématurément sa carrière le 28 septembre 1798. On a de lui plusieurs ouvrages:

Versuch einer Theorie der wichtigsten Beobachtungen aus der Naturlehre, die man zum Theil durch fixe Luft oder fette Saeure zu erklaeren bemueht war. Halle, 1777, in-8°.

Institutionum medicinæ publicæ edendarum adumbratio, cum specimine de vulnerum lethalitate : accedunt aliquot casus medici forenses ad illustrandum argumentum. Léipzick, 1778, in-4°.

Commentatio de infantum nuper natorum umbilico et pulmonibus. Halle, 1780, in-8°.

Systema ægritudinum, conditum per nosologiam, pathologiam, symptomatologiam, ætiologiæ superstructas. Léipzick, tome I, 1781; Halle, tome II, 1782, in-8°. - Trad. en allemand, Léipzick et Weissenfels, 1794, in-8°.

Nosologie dans le genre de celle de Sauvages, mais bien inférieure à cette célèbre symptomatologie.

Rudimentorum dialecticæ medicæ specimen : rudimenta dialecticæ iatrices. Léipzick, 1781, in-8°.

Bibliothek der Staats-Arzneykunde oder gerichtlichen Arzneykunde und medicinischen Polizey, von ihrem Anfange bis auf das Jahr 1784. Weissenfels et Léipzick, 1784, in-8°.

Revue bibliographique, qui n'est pas exempte d'erreurs, mais qu'on doit distinguer comme premier essai dans un genre qui a été tant perfectionné depuis.

Analecta metaphysices. Rudimenta vis assimilationis et nosodynamices. Weissenfels et Léipzick, 1788, in-8°.

On lui doit une édition de la *Nosologie méthodique* de Sauvages (Léipzick, 1790-1797, 5 vol. in-8°.) que peu de personnes connaissent, et que moins encore consultent, quoiqu'elle ait dû lui coûter un travail infini. (J.)

DANIELLI (Étienne) naquit, le 1er juin 1656, à Butrio, dans les Etats de Bologne. Quelque temps après avoir reçu le doctorat en médecine dans l'Université de cette dernière ville, où il fit ses études, il obtint une chaire d'anatomie, et devint même recteur. L'époque de sa mort n'est pas connue. Disciple et ami de Sbaraglia, il le défendit avec toute la chaleur du fanatisme contre Malpighi, sans s'inquiéter de savoir si la justice et la vérité n'étaient pas à chaque instant blessées

dans ses diatribes. Il a laissé quelques opuscules insignifians, et une fille, nommée Laure, qui acquit tant d'habileté dans les langues, la philosophie et la géométrie, qu'elle mérita d'être mise au nombre des femmes célèbres.

Animadversio hodierni statûs medicinæ practicæ. Venise, 1709, in-8°.
Supplementum, *Ibid.* 1710, in-8°.
Epistola responsiva ad D. Gotti. Bologne, 1710, in-4°.
Lettre apologétique en faveur de Sbaraglia, dans sa dispute littéraire avec Malpighi.
Vita præceptoris sui Joannis Hieronymi Sbaraleæ. Bologne, 1710, in-4°.
Autre apologie, dans laquelle la vérité est partout sacrifiée à un enthousiasme aveugle pour Sbaraglia.
Roccolta di questioni intorno a cose di botanica, notomia, filosofia e medicina, agitate tra il Malpighi et lo Sbaraglia. Bologne, 1723, in-8°.
(O.)

DANZ (Georges-Ferdinand), médecin allemand de Dachsenhausen, dans le pays de Darmstadt, vint au monde le 26 octobre 1761. Quelques biographes le font cependant naître sept ans plus tard, et à Gedern. Giessen fut le théâtre de ses études médicales, et après s'y être fait recevoir docteur, il y donna pendant quelque temps des cours particuliers; mais une chaire étant devenue vacante en 1791, l'Université la lui conféra. Il ne jouit pas long-temps de cette place, car la mort vint l'en priver le 1er mars 1793. L'art des accouchemens est la partie dont il s'occupa le plus, celle aussi sur laquelle roulent la plupart de ses ouvrages, qui sont intitulés :

Dissertatio : Brevis forcipum obstetriciarum historia. Giessen, 1790, in-4°.
Versuch einer allgemeinen Geschichte des Keichhustens. Marbourg, 1791, in-8°.
Programma de arte obstetriciâ Ægyptiorum. Giessen, 1791, in-4°.
Grundriss der Zergliederungskunde des ungebornen Kindes in den verschiedenen Zeiten der Schwangerschaft. Francfort et Léipzick, tome I, 1792; Giessen, tome II, 1793, in-8°.
Semiotik, oder Handbuch der allgemeinen Zeichenlehre, zum Gebrauch fuer angehende Wundaerzte. Léipzick, 1793, in-8°.
Danz a inséré quelques Observations dans les Archives pour les accouchemens de Stark, et dans le nouveau Magazin de Baldinger. On remarque entr'autres un Mémoire dans lequel il prétend prouver que la circoncision n'est pas un moyen sur lequel on puisse compter, pour guérir les garçons de la funeste habitude de l'onanisme. (A.-J.-L. J.)

DAPPER (Olivier), médecin d'Amsterdam, s'occupa moins, suivant toutes les apparences, de l'art de guérir, que de la géographie et de l'histoire. Tout ce qu'on sait de son histoire, c'est qu'il est mort en 1690. Mais, compilateur infatigable, il a laissé un grand nombre d'ouvrages ayant pour but de faire connaître, en Europe, les autres contrées de la

terre. Ces ouvrages sont des compilations qu'il ne faut lire qu'avec beaucoup de circonspection et de défiance, parce que l'auteur n'a pas mis beaucoup de choix dans les matériaux qu'il a recueillis pour les composer. Ils sont d'ailleurs rebutans par le désordre qui regne dans la narration, et par la prolixité du style; mais l'exactitude et la beauté des planches, qui représentent avec assez de fidélité les lieux les plus remarquables et les usages des habitans, font qu'ils occupent une place honorable dans les bibliothèques, et qu'on recherche encore aujourd'hui ceux surtout qui contiennent la description des contrées orientales.

Beschryving van Amsterdam. Amsterdam, 1663, in-fol.
Naukeurige beschryving der Afrikaenschen gewesten van Egypten, Barbaryen, Lybien, Biledulgerid, Negroslant, Guinea, Ethiopien, Abyssinie. Amsterdam, 1668, in-fol. - *Ibid*. 1676, in-fol. -Trad. en français, Amsterdam, 1686, in-fol. - en anglais par Ogilly, Londres, 1670, in-fol.
Gedenkwaerdig Bedryf der Nederlandsche Maetschappye op de Kuste en in het Keizerryk van Taising of Sina. Amsterdam, 1670, in-fol. -Trad. en allemand, Amsterdam, 1674, in-fol.; *Ibid*. 1676, in-fol.- en anglais par Ogilly, Londres, 1671, in-fol. - Extrait en français, dans l'*Histoire générale des voyages* (tome V, page 282).
Beschryving van het Keizerryk van Taising of Sina. Amsterdam, 1670, in-fol.
Beschryving van Persie. Amsterdam, 1672, in-fol.
Asia of naukeurige Beschryving van het rijk des grooten Mogols. Amsterdam, 1672, in-fol. -Trad. en allemand par Jean-Gaspard Beer, Nuremberg, 1681, in-fol.
Beschryving van America en Sudlanden. Amsterdam, 1673, in-fol. -Trad. en allemand, Amsterdam, 1673, in-fol. - en anglais par Ogilly, Londres, 1673, in-fol.
Naukeurige beschryving der africaensche Eylanden. Amsterdam, 1676, in-fol.
Naukeurige Beschryving van gantsch Syrie en Palestyn of heilge Land. Amsterdam, 1677, in-fol. - Trad. en allemand, Amsterdam, 1681, in-fol.
Naukeurige Beschryving van Asie: behelsende de gewesten van Mesopotamie, Babylonie, Assyrie, Anatolie, of Kleinasie; beneffens eene Beschryving van Arabie. Amsterdam, 1680, in-fol. -Trad. en allemand par Jean-Gaspard Beer, Nuremberg, 1681, in-fol.
Naukeurige beschryving der Eylanden in de Archipel der middellantsche Zee. Amsterdam, 1688, in-fol. - Trad. en français, Amsterdam, 1701, in-fol.; La Haye, 1750, in-fol. - en allemand, Augsbourg, 1688, in-fol. - Nuremberg, 1712, in-fol.
Neukeurige beschryving van Morea, eertijts Peloponnesus: en de eylanden gelegen onder de kusten van Morea. Amsterdam, 1688, in-fol.
Dapper a de plus traduit en hollandais les neuf livres d'Hérodote, avec la Vie d'Homère (Amsterdam, 1665, in-4°.). (o.)

DARAN (Jacques), né, à Saint-Frajon, le 6 mars 1701, embrassa la profession chirurgicale aussitôt après avoir terminé ses humanités. Un désir ardent de voyager le conduisit en Allemagne. Ayant accepté du service dans les troupes autrichiennes, il obtint le titre de chirurgien major, avec le grade

d'officier; mais il ne conserva pas long-temps cette place, et la quitta pour passer à Milan, d'où il se rendit à Turin. Ce fut en vain que le roi de Sardaigne essaya de le fixer dans sa capitale. Daran sut résister aux offres les plus séduisantes, et refusa constamment de s'établir hors de sa patrie. De Turin il alla visiter Rome, puis revint à Vienne, où il fit un grand nombre d'opérations, qui contribuèrent à accroître la célébrité dont il jouissait déjà. L'Italie qui avait tant d'attraits pour lui, le revit encore, et cette fois, il alla jusqu'à Naples, et s'embarqua même pour la Sicile. Les sollicitations pressantes du prince de Villa-Franca le déterminèrent à accepter une place de chirurgien-major, et pendant le séjour qu'il fit à Messine, il eut occasion de déployer ses talens et son humanité dans une peste qui désola cette ville. Mais comme l'horrible épidémie faisait chaque jour des progrès, Daran, voulant y soustraire tous ses compatriotes, les fit embarquer, et les ramena tous à Marseille, à l'exception d'un seul. Enthousiasmés de cet acte de dévouement, les principaux habitans et les magistrats de la ville lui témoignèrent vivement le désir de le retenir au milieu d'eux, et il céda sans peine à des vœux aussi honorables pour lui. Cependant l'habileté qu'il avait acquise dans le traitement des rétrécissemens de l'urètre ayant été publiée jusqu'à Paris, le roi le fit inviter à s'y rendre, et à peine y fut-il arrivé qu'on vit de toutes parts accourir des malades qui réclamaient ses soins. Ses bougies emplastiques opérèrent presque des prodiges, mais il eut le tort d'avoir fait long-temps un secret de leur composition, ce qui l'a fait mettre au nombre des charlatans; cependant il appartient à la classe de ceux qui n'ont pas perdu tous droits à l'estime publique. Cette tache ineffaçable qu'il imprima à sa mémoire ne fut pas compensée par des avantages pécuniaires; il gagna bien des sommes immenses dans le traitement des maladies des voies urinaires, mais des spéculations hasardées lui ravirent tout ce qu'il possédait sur la fin de ses jours, et, en 1784, il termina sa carrière à Paris, dans un état voisin de la misère. Ses ouvrages sont:

Observations chirurgicales sur les maladies de l'urètre, traitées par une nouvelle méthode. Avignon, 1754, in-12. - Paris, 1748, in-12. - *Ibid.* 1758, in-12. - *Ibid.* 1768, in-12. - Trad. en anglais par Tomkyns, Londres, 1755, in-8°.

Recueil apologétique de cent observations, vraies ou supposées, qui constatent l'efficacité de ses bougies et de sa manière de les employer.

Réponse à une brochure intitulée : Sur la défense et la conservation des parties les plus essentielles de l'homme. Paris, 1750, in-12.

Réponse à une diatribe de Jean Baget.

Traité complet sur la gonorrhée virulente des hommes et des femmes, où l'on fait voir les différentes manières de la traiter, l'insuffisance de la plupart des méthodes, les dangers qu'il y a de négliger cette maladie,

et les moyens de distinguer, dans les femmes, les gonorrhées d'avec les flueurs blanches. Paris, 1756, in-12.

Daran reproduit dans ce livre toutes les erreurs d'Astruc sur le siége et la nature de l'uréthrite catarrhale, qu'il peint comme la plus dangereuse des maladies. Cet ouvrage n'a fait que consolider des erreurs funestes.

Lettre pour servir de réponse à un article du Traité des tumeurs, où l'auteur prétend que les bougies de M. Daran lui sont connues, et en donne la composition. Paris, 1759, in-4°.

Daran, dans cette lettre contre Astruc, prétend que la recette de ses bougies, décrite par ce dernier, n'est pas celle dont il faisait véritablement usage.

Composition du remède de M. Daran, publiée par lui-même. Paris, 1770, in-8°. - *Ibid.* 1780, in-12.

Le ton emphatique du charlatanisme règne dans cette production et dans tous les autres ouvrages de Daran. (o.)

DARIOT (Claude), médecin bourguignon, peu connu, naquit, à Pomar, en 1533, et y mourut en 1594. Il professait la religion réformée. On a de lui :

De electionibus principiorum idoneorum rebus inchoandis. Lyon, 1557, in-4°. - Trad. en français, Lyon, 1558, in-4°.

Ad astrorum judicia facilis introductio de electionibus principiorum. De præparatione medicamentorum. Lyon, 1582, in-8°.

Le premier traité a été traduit en français (Lyon, 1582, in-4°.), et le dernier aussi (*Ibid.* 1589, in-4°.).

Discours sur la goutte et trois traités sur la préparation des médicamens. Lyon, 1603, in-4°. - Montbelliard, 1608, in-8°. (z)

DARWIN (Érasme), le plus célèbre des physiologistes que l'Angleterre ait produits, naquit à Elston, près de Newark, dans le comté de Nottingham, le 12 décembre 1731. Après avoir reçu sa première éducation à Chesterfield, il entra au Collége de Saint-Jean à Cambridge, où il obtint une des bourses fondées par lord Exeter. En 1755, il prit le titre de bachelier en médecine, puis il alla suivre les leçons de Hunter à Londres, et ensuite les cours de l'Ecole d'Edimbourg. Comme tous les jeunes médecins qui aspirent à la fortune ou à la réputation, il désirait exercer dans la capitale; mais, pour ne point végéter sur ce grand théâtre où triomphent si aisément l'intrigue et l'ignorance, il faut au mérite les circonstances les plus heureuses ou l'appui de protecteurs puissans. Darwin choisit Lichtfield pour séjour; la guérison d'une maladie réputée incurable le mit en grande vogue; il y acquit une grande réputation et de la fortune. Il est digne de remarque que la célébrité de plusieurs médecins ait été le fruit d'un premier succès obtenu chez un homme riche ou élevé en dignités : on sait combien fut avantageuse à Barthez la guérison de l'intendant du Languedoc.

Darwin se maria en 1757, avec Marie Howard, qui lui donna



ERASME DARWIN.

trois fils, dont l'aîné, Charles, et le plus jeune, Robert, furent médecins.

En 1771, Darwin commença l'ouvrage qui devait le placer au premier rang parmi les physiologistes. En 1778, il établit un jardin de botanique sur un terrain qui avait appartenu à Jean Floyer. C'est là que, dans une grotte rafraîchie par de nombreux jets d'eau, Darwin se livrait à son goût pour la poésie, qui fut en même temps l'une de ses principales occupations et le délassement de ses travaux plus sérieux. En 1780, il épousa la veuve du colonel Sacheverel Pole, qui l'enrichit d'un revenu de sept cents livres sterling. Dès ce moment, il quitta Lichtfield pour venir demeurer à Radbourne, puis à Derby, dans le prieuré de Breadwall, où il resta jusqu'à sa mort. Pendant son séjour à Derby, il forma une réunion d'hommes éclairés, pour l'usage desquels il établit une belle bibliothèque. Ce club philosophique lui attira l'animadversion de Johnson, qui l'accusa d'impiété, reproche banal que le zèle religionnaire fait à tous les hommes qui s'élèvent au-dessus du vulgaire par la profondeur de leurs pensées. L'étude de la mécanique et de l'histoire naturelle employait tout le temps que lui laissait la pratique de la médecine. Sa vie coulait doucement dans la culture des sciences et des lettres, honoré et chéri de ses concitoyens : elle fut longue et heureuse, la perte de sa première femme et de ses fils en troubla seule la sérénité.

Darwin était sujet à l'inflammation de poitrine; plusieurs fois il avait échappé au danger que lui faisait courir cette maladie, lorsqu'en 1801, il en éprouva une nouvelle attaque, que des saignées réitérées purent seules dissiper. Le 2 mai 1802, il lui survint un frisson auquel succédèrent tous les symptômes de la péripneumonie, que la sortie de vingt-cinq onces de sang, tirées en un jour, améliora au point qu'il se crut presque entièrement guéri. Le 17, étant à se promener dans son jardin, il dit qu'il ne paraissait jamais mieux se porter que lorsqu'il était à la veille de tomber malade. Le lendemain matin, quelques heures après son lever, il fut pris d'un frisson violent et d'un engourdissement dans tous les membres; à peine put-il se placer dans un fauteuil, où il expira *sans douleur et sans émotion*, entre huit et neuf heures, le 18 mai 1802, à l'âge de soixante-onze ans. Le docteur Fox attribua sa mort à l'*angine de poitrine*, et d'autres à l'*accès de froid d'une fièvre inflammatoire*, dit le docteur Kluyskens, qui a retracé les principaux événemens de sa vie, et à qui nous avons emprunté les détails qu'on vient de lire.

Darwin était de moyenne taille et trapu; ses traits, grossiers, n'avaient aucune expression, et il articulait avec beaucoup de difficulté, au point qu'on avait de la peine à le comprendre. La

bienveillance faisait la base de son caractère; son esprit était enjoué et caustique, sa conversation originale et piquante. Il était doué de cette force de pensée qui caractérise les hommes supérieurs; habile à rapprocher les faits pour en faire jaillir des conséquences lumineuses, il était en même temps observateur perspicace, et poete très-élégant. Un accès de goutte qu'il avait éprouvé étant encore jeune, l'avait déterminé à se priver non-seulement des liqueurs fortes, mais encore de toute espèce de vin et même de la petite bière. Il mangeait beaucoup, et digérait facilement. *Mangez*, disait-il, *mangez autant que vous pourrez.* Il buvait de l'eau pure ou mêlée à de la crème. L'aversion qu'il éprouvait pour les boissons fermentées le portait à attribuer la plupart des maux pour lesquels il était consulté, à l'usage de ces boissons. On ne peut nier que les excès auxquels se livre un si grand nombre de ses compatriotes ne justifient son opinion. La goutte n'ayant pas reparu pendant seize ans, il crut pouvoir faire usage modérément de vin et du cidre trempé; mais la récidive de cette maladie l'obligea bientôt de revenir au régime qni l'en avoit si long-temps préservé.

Rechercher les lois qni président à l'exercice de la vie dans tous les corps organisés, partir de ces lois telles qu'on les observe dans les corps organiques les plus simples, pour remonter jusqu'à celles qui régissent la vie dans l'homme, faire servir ces lois à l'étude des maladies, tel a été le but de Darwin dans la composition de sa Zoonomie, que l'on pent regarder comme le résultat des travaux de sa vie tont entière. Son coup-d'œil hardi et perçant embrassa toute la nature, et il est du petit nombre des hommes de génie qui ont saisi la physiologie sous le véritable point de vue d'où le philosophe doit l'envisager. Avec tous ses défauts, la Zoonomie de Darwin est encore la plus belle introduction à l'étude des phénomènes de la vie dans les animaux.

Darwin ne s'est pas borné à tracer les lois de la vie organique, sur la même base il a établi un système de psychologie dépouillée de toute théorie scolastique; il a osé enceindre de sa vaste pensée tout ce que l'esprit de l'homme peut comprendre.

L'idée fondamentale du système de Darwin est celle-ci: *Tous les objets dont se compose la nature offrent une certaine ressemblance.* De là il conclut la nécessité de rechercher l'analogie que présentent ces objets dans leurs propriétés essentielles. Il retraça très-bien tous les avantages de la théorie. «Quelques praticiens modernes rejettent, dit-il, toute espèce de théorie médicale, sans faire attention que RÉFLEXION EST THÉORIE, et que qui que ce soit ne peut indiquer une méthode de

traiter une maladie sans réfléchir, c'est-à-dire, sans se faire une théorie. »

Plusieurs philosophes et la plupart des physiologistes, ont admis que tout, dans la nature, était l'effet du mouvement; Darwin est le seul, parmi ces derniers, qui ait été conséquent à ce principe. Il divise les mouvemens de la matière en primitifs et en secondaires ou communiqués (mécaniques). Les primitifs comprennent les mouvemens de gravitation, les mouvemens chimiques et les mouvemens vitaux dans l'animal et le végétal. Dans une quatrième classe on doit mettre les mouvemens peu connus, désignés sous les noms de magnétisme, électricité, calorique et lumière.

Les mouvemens vitaux, dans les vaisseaux, déterminent la circulation des fluides qu'ils renferment; dans les muscles, ils produisent la locomotion; dans les organes du sentiment, ils constituent les *idées*.

Le mot *sensorium* désigne tout le système nerveux, les muscles et l'*esprit d'animation*, c'est-à-dire, la condition, inconnue dans sa nature mais admirable dans ses effets, qui préside à la vie. La *volition* et les *sensations* de plaisir et de douleur résultent de *mouvemens sensoriaux*. Les organes immédiats du sentiment, c'est-à-dire, la portion du système nerveux qui sert aux organes des sens, sont composés de fibres qui se meuvent : ainsi, par *mouvemens fibreux*, il faut entendre non-seulement ceux des muscles, ou les *mouvemens musculaires*, mais encore ceux de la partie nerveuse des organes des sens ou *mouvemens sensuels*, aussi appelés *idées*.

Le sentiment de plaisir ou de douleur qu'on éprouve à l'occasion des *idées*, des mouvemens sensuels, constitue la *sensation*. La *mémoire* est le renouvellement raisonné ou fortuit des mouvemens sensuels.

Par *association*, il faut entendre la coexistence, la simultanéité ou la succession de deux mouvemens vitaux, lorsqu'il n'y a pas entre eux le rapport de la cause à l'effet et réciproquement. Quand un mouvement *fibreux* sensuel ou musculaire succède à un mouvement analogue, il y a *association;* lorsqu'un mouvement *fibreux* succède à un mouvement *sensorial*, il y a *causation;* lorsqu'il se développe une série successive de mouvemens *fibreux* et *sensoriaux* qui s'engendrent réciproquement, il y a *caténation.* Toutes ces réunions, ces successions de mouvemens, sont produites par de fréquentes répétitions, autrement dit, par l'*habitude*.

Le *sensorium* peut être modifié de quatre manières : 1°. dans une de ses dernières parties, occupant les muscles ou les organes des sens, par l'impression des corps extérieurs sur les uns ou sur les autres : *irritation;* 2°. dans une de ses dernières parties oc-

25.

cupant les muscles ou les organes des sens, par un mouvement qui arrive jusqu'à son centre, et y produit le plaisir ou la douleur : *sensation;* 3°. dans son centre, et de là, jusque dans une de ses dernières parties aboutissant à un muscle ou à un des organes des sens : *volition;* 4°. dans plusieurs de ses dernières parties occupant les muscles ou les organes du sentiment, par un mouvement simultané et, pour ainsi dire, harmonique : *association.*

Ces quatre modifications du *sensorium* comprennent la totalité des actes fondamentaux de la vie, qui se compose de quatre genres de mouvemens *fibreux*, musculaires ou sensuels : 1°. mouvemens *irritatifs*, 2°. mouvemens *sensitifs*, 3°. mouvemens *volontaires*, 4°. et mouvemens *associés.*

Telle est la base de la théorie physiologico-psychologique de Darwin. Je ne me flatte pas d'en donner en si peu de mots une exposition lumineuse, mais je suis certain qu'elle n'est pas plus obscure que dans la Zoonomie. L'obscurité est en effet la plus grande tache que, l'on remarque dans cet ouvrage; malheureusement elle est si profonde que j'ose à peine espérer de pouvoir faire passer dans l'esprit du lecteur la manière dont je conçois la théorie de Darwin. Afin de ne point donner trop d'étendue à cet article, je passe de suite aux principes pathologiques.

Après avoir fait voir que les quatre modifications du *sensorium* déterminent des mouvemens dans les vaisseaux comme dans les muscles et les organes des sens, et décrit les phénomènes de ces trois ordres de parties organiques dans l'état de santé et dans celui de maladie, sans établir de limites entre l'un et l'autre, Darwin semble vouloir se résumer; il traite du tempérament, qu'il définit une prédisposition permanente à certaines classes de maladies. Il en admet quatre espèces, caractérisées par, 1°. un défaut d'*irritabilité*, 2°. un excès d'*irritabilité*, 3°. un excès de *volontariété*, 4°. un excès d'*association.*

Il admet également quatre classes de maladies : *excès*, *diminution* ou *rétrogradation*, 1°. des mouvemens irritatifs, ou *maladies de l'irritation;* 2°. des mouvemens sensitifs, ou *maladies de la sensation;* 3°. des mouvemens volontaires, ou *maladies de la volition;* 4°. des mouvemens associés, ou *maladies de l'association.*

Ses principes thérapeutiques reposent sur la même base. Les substances qui peuvent concourir au rétablissement de la santé, maintiennent l'activité des mouvemens *irritatifs : nutrientia;* augmentent l'activité de *tous* ces mouvemens : *incitantia ;* augmentent l'activité des mouvemens *irritatifs* qui constituent l'absorption : *sorbentia ;* intervertissent l'ordre naturel des mouvemens *irritatifs* successifs : *invertentia ;* rétablissent cet ordre

naturel lorsqu'il a été interverti : *revertentia* : enfin, il en est qui diminuent l'activité des mouvemens *irritatifs*.

Quelle que soit l'opinion du lecteur sur la terminologie de Darwin, s'il a saisi la marche de ses idées, il verra déjà une preuve de la sagacité de ce physiologiste, qui divisait les médicamens d'après l'influence qu'ils exercent non sur les mouvemens vitaux en général, mais seulement sur les mouvemens irritatifs, c'est-à-dire, sur les tissus avec lesquels on les met en rapport.

A l'époque où Darwin écrivait, la science de l'homme n'était encore que l'étude des phénomènes *extérieurs* (qu'on me passe cette expression), mais on commençait à soupçonner qu'il manquait un fondement assuré à cette étude dépouillée de toute vaine application des sciences physiques et chimiques. Bordeu avait signalé le *sentiment* et le *mouvement* départis à chaque organe, et la *dépendance* de certains mouvemens organiques; Barthez avait subordonné méthodiquement tous les actes de la vie aux forces *sensitives* et *motrices*, dirigées elles-mêmes par le principe *vital*, et il avait cherché à distinguer la *synergie* de la *sympathie;* Cullen, disciple de Willis et d'Hofmann, avait placé tout l'organisme sous la tutelle du *système nerveux*, et Brown, enfin, venait d'attirer l'attention sur l'influence des *incitans* externes et internes, en même temps qu'il réduisait l'état morbide à deux nuances : *augmentation* et *diminution*. *Voyez* mes articles Barthez, Bordeu et Cullen, et l'excellent article Brown du docteur Coutanceau.

Darwin sentit la nécessité de coordonner tant de travaux, de réunir la pathologie à la physiologie, la physiologie à la psychologie, comme l'avait formellement recommandé Bordeu, comme Cabanis le fit depuis, et de classer les actes dont l'ensemble constitue la vie, comme l'avait fait Barthez; il mit en première ligne l'influence nerveuse, à l'exemple de Cullen; il admit l'incitation de Brown, mais il ne voulut pas réduire à une seule catégorie tous les mouvemens vitaux, et il crut qu'il ne suffisait pas d'admettre deux états morbides.

Après avoir long-temps médité sur les phénomènes de la vie, Darwin posa en principe que tous ces phénomènes, sans en excepter la pensée, étaient le résultat d'un mouvement approprié à la matière organique. Voyant que l'impression des corps qui agissent sur nous produit dans nos organes des modifications dont nous n'avons pas nécessairement conscience, il désigna sous le nom d'*irritation* les mouvemens qui ont lieu dans le corps vivant à l'occasion d'un stimulus étranger à l'organisme ou en faisant partie, tel que le froid ou le sang.

L'irritation, lorsqu'elle se propage jusqu'à l'encéphale, produit en nous le *plaisir* ou la *douleur*. Darwin fit de ces deux

modifications, le second ordre des mouvemens vitaux, sous le nom de *sensation*.

A l'occasion de la sensation, nous désirons qu'elle cesse ou qu'elle continue, ce qui ne peut avoir lieu que par des mouvemens dans le système nerveux, les muscles et certains autres organes, mouvemens auxquels Darwin donne le nom de *volition*.

Ainsi, l'irritation produit la sensation, et celle-ci la volition. Darwin donne, à cette succession, le nom de *caténation*.

A l'irritation d'une partie peut succéder l'irritation d'une autre partie, après une sensation vient une autre sensation, une volition succède à une autre volition; cette succession, ou la coexistence de deux mouvemens vitaux de même espèce, a reçu de Darwin le nom d'*association*.

Ainsi Darwin a exposé les actes de la vie organique sous le nom d'*irritation* ou de *mouvemens irritatifs*, la *perception* sous celui de *sensation*; il en a judicieusement isolé l'étude des modifications de la *volonté*; il a exposé l'histoire des *sympathies* sous les noms de *causation*, d'*association* et de *caténation*. Il a donc entrevu les grandes vérités qui forment aujourd'hui les principes de la physiologie pathologique. On a trop négligé depuis lui la recherche attentive des modifications des sens dans l'état de santé et dans celui de maladie: l'*irritation* et les *sympathies* absorbent notre attention. Tout physiologiste qui voudra embrasser le domaine entier de la science de l'homme, devra y joindre l'étude de la *perception* et de la *volonté*, que nous plaçons pour ainsi dire en sous-ordre. L'une et l'autre ne sont pas indépendantes de l'action organique, comme on l'a ridiculement prétendu, mais ne sont pas non plus, comme l'ont dit Condillac et quelques physiologistes, de simples modifications de la sensation: j'y vois les résultats de l'action cérébrale mise en exercice par l'irritation des nerfs des sens internes et externes.

Mais Darwin a commis une erreur grave en multipliant sans nécessité et spéculativement la dépendance des mouvemens organiques; c'est par là qu'il a introduit une si grande obscurité dans les généralités de sa théorie. Lorsqu'on le suit dans la pathologie, on trouve d'autres sujets d'éloge et de blâme. Parmi les premiers, je range le rapprochement lumineux de l'état normal et de l'état morbide de chaque espèce de mouvement vital; ainsi il traite successivement de la soif, de la faim, des nausées, du mal d'estomac, de la cardialgie, puis de la rumination, de l'éructation, de l'indigestion, du vomissement, du choléra, de la passion iliaque, et ailleurs, de la rêverie, de l'insomnie, de l'amour sentimental, de l'amour-propre, de la nostalgie, de l'espoir religieux, de l'orgueil héré-

ditaire, de l'ambition, du chagrin, du dégoût de la vie, du regret de la beauté, de la peur de la pauvreté, etc. Il a donc fait quelquefois les plus heureux rapprochemens entre l'état normal et l'état morbide; quelquefois il a groupé les maladies dans l'ordre le plus admirable; toujours il se montre observateur plein de finesse et de sagacité; toujours il s'élève aux vues philosophiques les plus hautes; mais à combien de rapprochemens bizarres, disparates, l'a conduit le désir d'établir une classification des maladies par classes, familles, ordres, genres et espèces, à l'imitation du système de botanique de Linné! Les maladies offrent souvent un mélange inextricable des lésions, de l'irritation, des émotions, de la volonté, des sympathies; il est telle maladie, la manie, par exemple, qui se trouve découpée en trois ou quatre affections dans la Zoonomie. L'imperfection de la physiologie pathologique au temps où vivait Darwin, ne lui a pas permis de reconnaître la fréquence de l'irritation, la rareté de l'asthénie primitive. Partisan de Brown, il a réuni les uns près des autres tous les cas morbides où il y a *diminution* des mouvemens vitaux; c'est ainsi qu'il a placé la paralysie du rectum à côté de la catalepsie, qu'il a divisé l'odontalgie en froide et chaude. Une erreur plus grave est d'avoir méconnu l'inflammation au point de la placer parmi les lésions du sentiment.

Je ne m'arrêterai point à relever ce qu'il a dit du mouvement rétrograde des vaisseaux : ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus fautif dans sa théorie; je crois également inutile de m'occuper à relever ses fautes en matière médicale. Dès qu'il est arrivé, à travers le fatras de sa nomenclature, à parler d'une fonction ou d'une maladie, on le voit prodiguer les aperçus les plus ingénieux, les vues les plus étendues; son style est clair, sa marche est méthodique; il déploie les richesses de sa vaste érudition, les trésors de son expérience, et l'on ne peut méconnaître en lui le médecin *législateur*, le philosophe dont la pensée a pris le plus noble essor. Pénétrés des avantages de l'étude physiologique, observons sans relâche les phénomènes de la santé et de la maladie; partageons notre vie entre les travaux cliniques et ceux de l'amphithéâtre; pour apprendre à juger sainement de ce que nous avons vu avec attention, lisons et méditons sans cesse Bordeu, Barthez, Cabanis, Brown lui-même, Bichat et Darwin, et félicitons notre patrie d'avoir produit des hommes supérieurs à cet illustre enfant de l'orgueilleuse Angleterre.

The botanical Garden, a poem in two parts. Londres, 1789, in-4°. -*Ibid.* 1792, 2 vol. in-4°. -*Ibid.* 1800, 2 vol. in-4°. -Trad. en français, sous le titre d'*Amours des plantes* par M. Deleuze (Paris, 1799, in-12).

La traduction française ne renferme que la seconde partie de ce poëme, dont la première est intitulée *Economie de la végétation.* « On admire dans cet ouvrage, dit M Suard, un plan original et hardi, une imagination brillante, une versification harmonieuse; mais on n'y trouve rien de cet intérêt aimable que produit le développement des passions, défaut qui a fait dire de Darwin, qu'il ne faisait que voltiger autour du cœur sans y pénétrer. » M. Suard n'a pas vouln voir que ce poëme respirait d'un bout à l'autre les plus nobles passions, l'amour de l'indépendance et la haine de l'arbitraire. Darwin ne fut pas seulement physiologiste du premier ordre, philosophe profond et poète élégant, il fut encore citoyen vertueux : dans un gouvernement constitutionnel fortement organisé, chacun doit pouvoir, en se conformant anx lois qui régissent son pays, s'exprimer avec franchise sur les principes du droit politique.

Zoonomia, or the laws of organic life. Londres, 1794, in-4°. - *Ibid.* 1796, in-4°. - Trad. en français par Joseph-François Kluyskens, Gand, 1810, 4 vol. in-8°. - en allemand par Jean-Dieterich Brandis, Hanovre, 1795, 3 vol. in-8°.; *Ibid.* 1799, in-8°.; *Ibid.* 1801, in-8°. - en italien par Rasori, Milan, 1803, 6 vol. in-8°.

Cet ouvrage, que Sprengel n'a pas compris, comme il n'a pas compris Bordeu et Bichat, est en médecine théorique bien supérieur à ceux de Sydenham et de Cullen en médecine pratique. Il n'a manqué à Darwin que d'être anatomiste, de ne pas être venu après Brown, et de s'exprimer en style moins obscur.

The golden age, a poetical epistle toe Thomas Beddoes. Londres, 1794, in-4°.

A plan for the conduct of female education, in boarding-schools. Londres, 1797, in-8°.

Darwin fit ce plan d'éducation pour deux jeunes filles naturelles qu'il avait placées dans un pensionnat à Osbourne.

Phytologia, or the philosophy of agriculture and gardening with the theory of draining morasses and with an improved construction of the drill plough. Londres, 1799, in-4°. - Trad. en allemand par L.-B.-G. Hébenstreit, Berlin, 1801, in-8°.

The shrine of nature, a poem. Londres, 1802, in-8°.

The temple of nature or the origin of society; a poem, with philosophical notes. Londres, 1803, in-4°.

Si ce poëme est inférieur au *Botanical garden* sous le rapport littéraire, il ne lui cède en rien sous le rapport philosophique.

Darwin (*Charles*), fils d'Erasme, mourut à l'âge de vingt ans, en 1778, après avoir terminé ses études médicales à Édimbourg; il laissa l'ouvrage suivant, publié après sa mort par son père:

Experiments establishing a criterion between mucilaginous and purulent matter: and an account of the retrograde motions of the absorbent vessels of animal bodies in some diseases. Londres, 1780.

Darwin (*Robert-Waring*), frère de Charles, était médecin estimé à Shrewsbury en 1810, et membre de la Société de médecine de Londres, dans les Actes de laquelle il a inséré un Mémoire sur la rupture de l'urètre et sur l'introduction d'une portion de bougie dans la vessie.

(F.-G. BOISSEAU)

DAUBENTON (Louis-Jean-Marie). Un écrivain moderne [1] a remarqué d'une manière générale, en retraçant les progrès les plus récens des sciences naturelles, que les médecins les avaient utilement cultivées dans tous les temps, et que leurs travaux occupaient nécessairement une place très-étendue dans l'histoire de ces connaissances, auxquelles on ne s'est même



DAUBENTON.

livré d'une manière spéciale que dans le dix-huitième siècle. Cette réflexion, si honorable pour les médecins, et qui se présente d'ailleurs si naturellement à l'esprit des lecteurs instruits, expliquera comment nous avons dû faire entrer dans ce dictionaire la biographie de Daubenton et de plusieurs autres savans, qui paraissent moins appartenir à la classe des médecins qu'à celle des physiciens et des naturalistes.

Daubenton naquit, à Montbar, le 29 mai 1716; il fit ses premières études chez les Jésuites, et montra de très-bonne heure cette douceur de mœurs et cette aptitude au travail, qui formaient les principaux traits de son caractère.

Sa vie privée ne commença à se lier sensiblement avec son existence littéraire qu'à l'époque où, arrivé à Paris pour étudier la théologie, il se livra à la médecine.

Les sciences naturelles en général et l'anatomie en particulier commençaient alors à être cultivées en France avec autant d'activité que de succès. Daubenton suivit les leçons des savans académiciens qui contribuaient le plus alors aux progrès de ces sciences [2] (Winslow, Hunauld et Antoine de Jussieu).

Il prit ensuite ses degrés à Reims, en 1740 et en 1741. Après la mort de son père, il revint dans sa ville natale pour s'y livrer à la pratique de la médecine, ce qu'il fit avec beaucoup de succès dans le traitement d'une épidémie. Des liaisons avec Buffon, qui jetait alors les bases de son grand travail sur l'histoire de la nature, détournèrent Daubenton de l'exercice de l'art de guérir, pour l'attacher tout entier à l'histoire naturelle.

Ce changement dans la direction de ses travaux fixa son séjour à Paris, où il obtint la place de garde et démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle. Admis, par l'exercice de son nouvel emploi, à la collaboration de son illustre compatriote, il se consacra, dans le muséum d'histoire naturelle, qui se trouvait alors bien incomplet, à une longue suite de recherches et d'observations sur l'anatomie des animaux. Son travail parut dans la première édition de l'ouvrage de Buffon [3], qui sentit très-bien, dans la suite, que cette anatomie de détail, cette mesure de parties, cette description minutieuse d'organes, dont les savans de profession ont peut-être exagéré l'importance, n'appartenaient pas à une histoire générale de la nature, et ne pouvaient l'intéresser, lui, ni les lecteurs auxquels il s'adressait, que dans les résultats élevés, ou les vues générales que l'esprit philosophique devait en déduire.

Cette opinion de Buffon, et le retranchement qu'il fit du travail de son collaborateur dans l'édition in-12 de son Histoire naturelle, affligèrent profondément Daubenton, et ce ne fut pas malheureusement le seul chagrin et la seule contrariété

que lui fit éprouver la publication de la description du muséum confié à sa surveillance [4].

Les naturalistes de profession n'ont pas d'ailleurs montré assez d'impartialité relativement à cette circonstance, mais ils ont eu raison de regretter que Buffon se soit privé, dans la suite, de la collaboration de Daubenton pour le plus grand nombre de ses ouvrages.

Les écrits que Daubenton publia plus tard, en mettant à profit les nombreux sujets de recherches qu'il avait à sa disposition, ont eu pour objet l'enseignement ou la rédaction de quelques ouvrages didactiques, mais plus souvent l'examen de différentes questions plus ou moins importantes, dans des mémoires particuliers.

Le plus grand nombre de ces mémoires se rapportent à l'histoire naturelle : deux d'entr'eux, qui sont insérés dans la collection de l'Académie des sciences, ont fait connaître cinq espèces de chauve-souris, et une espèce de musareigne qui jusqu'alors avait échappé à l'observation des naturalistes [5]. Un troisième mémoire a été consacré à l'histoire du chévrotain qui produit le musc, et contient des détails curieux sur son organisation [6]. La conformation singulière des organes de la voix, dans plusieurs oiseaux étrangers, a fait le sujet d'un quatrième mémoire qui se trouve également dans le recueil des Actes de la même académie [7]. Daubenton a fait, en outre, d'heureuses applications de l'anatomie comparée à la géologie, et, quoiqu'il n'ait pas été toujours heureux dans ses conjectures, il a, sous ce rapport ouvert une carrière immense, et détruit, par plusieurs recherches sur les os fossiles, les idées absurdes que les savans accueillirent quelquefois, et qui se reproduisaient presque toujours lorsque l'on déterrait les ossemens de quelque grand animal [8].

Les mots *animaux* et *animal* ont peut-être, dans notre langue, un sens trop étendu. Buffon, qui a fait plusieurs fois cette remarque, pensait qu'il faudrait le restreindre aux animaux invertébrés et aux animaux à sang rouge (animaux vertébrés). Daubenton a développé cette idée, en l'appuyant de preuves et d'exemples, dans un mémoire où il proposait de rapporter à deux grandes divisions bien séparées, les animaux vertébrés et les animaux invertébrés, qui présentent, en effet, deux manières d'être très-différentes, et que l'on ne peut rapprocher sans joindre ce que la nature n'a pas réuni. Nous ne parlerons point ici des recherches du même auteur sur plusieurs points d'anatomie ou de physiologie végétale, et de minéralogie, dont les résultats ne peuvent être convenablement appréciés que dans un dictionnaire biographique des naturalistes ou dans une histoire des sciences naturelles. Il n'en est pas ainsi de ses remarques sur

les *indigestions* et sur la position du trou occipital dans l'homme, travail qui nous intéresse d'une manière particulière.

Les recherches sur la position du tron occipital ont eu principalement pour objet de faire voir que la situation de cette ouverture vers le milieu de la base du crâne, est un des principaux caractères de l'espèce humaine, et qu'elle correspond à l'ensemble des dispositions qui ne se rencontrent pas dans les quadrupèdes, et qui font de la station perpendiculaire nne attitude exclusivement propre à l'homme et convenable à la supériorité de son organisation 9.

Le Mémoire sur les *indigestions*, dont M. Cuvier n'a pas parlé dans son Eloge historique de Daubenton, renferme qnelques vues de médecine préservative assez importantes, entre autres cette remarque générale, que l'estomac étant un des organes par lesquels commence, chez plusieurs individns, le dépérissement progressif et sénile, il est nécessaire, pour prévenir les indigestions ou les digestions laborieuses, dépendantes de cette altération, et qui se manifestent de quarante à quarante-cinq ans, d'en bien reconnaître la nature, pour les prévenir ou les éloigner par des moyens de régime et de traitement convenables [10].

Dans des recherches si nombreuses, dans des travaux si variés, Daubenton se montre presque toujours le même, c'est-à-dire philanthrope par excellence, ami sage et paisible de la nature, ne cultivant la science que pour en obtenir des résultats directement utiles, et pour contribuer ainsi à l'accroissement des commodités de la vie, des douceurs de la société et dn bonheur de ses concitoyens.

Une assez longue suite de recherches entreprises dans ces vues patriotiques a eu pour objet l'amélioration des laines en France: il les commença en 1766, et les continua jusqu'à sa mort. Leurs résultats ont fourni les matériaux d'une suite de mémoires qui ont été successivement communiqués à l'Académie des sciences, et dans lesquels l'auteur a traité, 1°. de la rumination et du tempérament des bêtes à laine, 2°. du parcage permanent et de ses avantages, 3°. de l'amélioration des bêtes à laine en général, 4°. du régime et des médicamens qui leur conviennent, 5°. de la comparaison entre les laines de France et les laines étrangères, 6°. des purgatifs bons pour les bêtes à laine.

Son Institution pour les bergers, publiée en 1782, avait pour but de mettre à la portée des cultivateurs un peu instruits la partie de ses travaux qui les intéresse le plus, et qu'il a exposée de manière à servir de modèle pour tous les écrits dans lesquels on se propose de faire descendre les communications et

les bienfaits de la science, des sommets académiques aux derniers rangs de la société.

Cet ouvrage élémentaire et la philanthropie si bien connue de l'auteur, lui donnerent une grande popularité, et lorsque, dans un temps bien malheureux et bien difficile, il ne devait guère espérer de pouvoir se procurer un certificat de civisme, ses amis lui conseillèrent de se présenter comme *berger* au comité de sa section, pour obtenir cette singulière attestation. Daubenton, presqu'octogénaire, fut obligé, en effet, d'avoir recours à ce stratagême pour ne pas être arraché à ses fonctions, et il obtint comme *berger* un témoignage de confiance que l'on aurait sans doute refusé au directeur du Muséum national d'histoire naturelle [11].

On compte parmi les écrits de Daubenton relatifs à l'enseignement et à l'exposition générale de l'histoire naturelle, le *Dictionaire des animaux vertébrés*, dans l'Encyclopédie méthodique, ses *Leçons* à l'École normale, et son *Cours de minéralogie* au Collége de France, qui n'a pas été publié, mais dont il paraît que Buffon a pris connaissance lorsqu'il a écrit son Histoire des minéraux.

Daubenton avait beaucoup réfléchi sur cette philosophie analytique et distributive qui s'occupe de l'ordonnance et de la transmission des connaissances; il pensait qu'une même science doit être enseignée sous trois formes différentes, savoir:

1°. Sous forme élémentaire, dégagée de toute difficulté, de tout sujet capable de fixer trop fortement l'attention, et réduite à des notions simples, préliminaires, dont l'acquisition puisse être regardée comme un premier pas vers des connaissances ultérieures;

2°. Sous forme de cours complet, et dans le dessein de présenter systématiquement et avec détail, toutes les parties de la science;

3°. Enfin, sous forme d'élémens, c'est-à-dire, d'une manière transcendante, et dans un point de vue qui embrasse les sommités de la science, ses rapports les plus étendus, ses résultats les plus généraux, et ses applications les plus fécondes et les plus utiles.

Daubenton, après s'être livré à ces deux premières formes d'enseignement d'une manière pratique à l'École vétérinaire d'Alfort et au Muséum d'histoire naturelle, parvint jusqu'aux généralités les plus élevées de la science, dans les leçons de l'École normale, dont il connut et apprécia l'esprit beaucoup mieux peut-être que les hommes auxquels la France fut redevable de cette célèbre institution.

Les jeunes médecins ou les professeurs qui liront cette Biographie, ne pourront manquer d'apprécier cette manière phi-

losophique de considérer l'enseignement d'une science d'après des résultats de réflexions et d'expériences que nous avons plusieurs fois entendu développer par Daubenton, à la fin du dernier siècle, dans les leçons qu'il donnait alors au Collége de France.

On n'attachera pas moins de prix à sa manière de travailler, qui pourrait être prise pour modèle dans toutes les recherches scientifiques. « Il n'avait jamais négligé, dit M. de Lacépède, d'examiner avec un soin scrupuleux l'état de la question qu'il devait résoudre, de la débarrasser de toutes les idées secondaires qui n'y étaient pas intimement liées, de réduire le problème à l'expression la plus simple, de circonscrire le but de sa recherche, de donner, par ces précautions, à son sujet la plus grande clarté, d'employer sans cesse à son avantage l'empire que les sens exercent sur l'imagination, d'éveiller perpétuellement la pensée par la présence de l'objet dont il voulait dévoiler quelque qualité, de le placer dans le lieu le plus apparent de sa retraite de tous les jours, de forcer ainsi ses yeux à recevoir et à transmettre son image dans tous les momens où une volonté très-déterminée ne les fixait pas sur quelque autre point, de ne laisser échapper aucun des hasards qui pouvaient éclairer une de ces faces difficiles à distinguer, et sur laquelle cependant se trouve la solution de la difficulté, de ne présenter qu'avec la retenue la plus circonspecte un résultat général, de modérer sans relâche la marche de son esprit, de passer toujours d'une tentative à une autre, mais de ne s'avancer, pour ainsi dire, que par des nuances de succès...... »

Nulle existence, sans doute, n'a été plus remplie que celle de Daubenton qui conserva jusque dans les dernières années de sa vie, le désir et la faculté d'enseigner et de se rendre utile.

Lorsqu'il fut nommé membre du Sénat, il était plus qu'octogénaire, et la première fois qu'il parut dans cette assemblée, il fut frappé d'une apoplexie, à laquelle il succomba bientôt, malgré tous les secours qui lui furent prodigués (le 31 décembre 1799, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans).

On remarqua que, pendant ses derniers momens lucides, sa faculté d'observation ne l'avait point abandonné, et qu'il explorait lui-même, très-paisiblement, l'état de son pouls avec les doigts qui étaient restés libres. Il avait d'ailleurs donné plusieurs fois, dans le cours de sa vie, l'exemple de ce courage philosophique, et ce n'était jamais sans un attendrissement mêlé d'admiration, que ses élèves l'avaient entendu plusieurs fois faire la description de la vieillesse, d'après lui-même, et en montrant, comme des objets de démonstration, plusieurs

parties de son corps altérées par la goutte ou déformées par la décrépitude.

Une patience à toute épreuve, une attention à laquelle aucun détail ne pouvait, pour ainsi dire, échapper, une grande douceur de mœurs, une persévérance opiniâtre, et un calme imperturbable dans les recherches ou dans les efforts, distinguaient éminemment le caractère d'esprit de Daubenton.

La candeur et la bonhomie, qu'il savait joindre à l'activité et à la finesse, paraissaient presque toujours dans l'exposition de ses expériences ou dans sa manière d'en considérer les résultats, et de les rapporter à leur cause la plus prochaine. En voici une preuve assez frappante. Douze cochons-d'Inde, auxquels il n'avait fait donner, pour tout aliment, que des champignons, afin de constater l'effet de ces plantes sur ces animaux, périrent au bout de huit jours. On vint aussitôt lui annoncer cette nouvelle. *De quoi sont-ils morts?* demanda-t-il avec vivacité...... *De faim*, répond tranquillement la personne qu'il interroge. *Cela ne m'étonne pas*, reprend alors Daubenton avec encore plus de tranquillité, *ces pauvres animaux n'avaient pas dû manger depuis huit jours......*

Si l'on en excepte quelques nuages passagers, toute la vie de Daubenton fut heureuse, et il semblait que, de toutes les situations possibles dans la vie, celle où il se trouvait était la plus convenable à son bonheur; il le sentait, et l'exprimait souvent avec un sentiment de gratitude envers Buffon. *Sans lui*, disait-il à M. de Lacépède, *je n'aurais pas eu cinquante ans de bonheur dans ce jardin.*

Des mœurs pures, des affections plus douces que vives, la quiétude du talent et de la vertu, une ame étrangère à toutes les passions haineuses et violentes, et l'habitude d'un travail sans fatigue et sans effort, se réunirent en outre pour embellir et prolonger l'existence de Daubenton, à qui sa sagesse, autant que ses longues vertus, méritèrent si bien le nom de Nestor des naturalistes.

Les secrets de son bonheur consistèrent donc dans sa bonté, dans son habitude d'une occupation paisible, et dans l'attention avec laquelle il se préserva de ces passions vives qui font toujours sacrifier la félicité de la vie à quelques jouissances éphémères, à quelques éclairs de plaisir. Celle de toutes ces passions qui était plus liée avec la nature de ses travaux, l'amour de la gloire, ne fut jamais portée chez lui au point de présenter les caractères d'une forte passion. Ses recherches et ses études étaient plutôt un amusement qu'un travail; il voulait s'occuper, être utile, et passer doucement avec sa gloire sans alarmer l'envie ni fatiguer la renommée : toutefois il

sentait le besoin de ces émotions douces que donnent les chefs-d'œuvre de la poésie ou des beaux arts ; un loisir absolu ne pouvait jamais lui convenir ; s'occuper moins fortement était sa manière de se reposer ; et lorsque, dans les dernières années de sa vie, il faisait servir nos romans modernes à cet usage, il disait, en parlant de leur lecture, *qu'il mettait son esprit à la diète*.

Daubenton, dit M. de Lacépède, Daubenton a toujours été heureux, malgré les maux physiques qui l'ont fréquemment atteint, malgré les ans qui ont pesé sur sa tête, parce qu'il a toujours aimé les objets de ses goûts et ceux de ses affections, sans trouble, sans excès, sans inquiétude, sans orages ; parce qu'il n'a laissé aux passions que leur douceur, parce qu'il a toujours travaillé avec la même constance, parce qu'il a toujours projeté de travailler jusqu'à sa dernière heure, parce que le passé et l'avenir ont toujours pour lui embelli le présent ; et tous ces avantages, il les a possédés, parce que, jeune encore, il voulut fortement que la réflexion fût la première de ses facultés.

[1] M. le professeur Cuvier dans son rapport sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789.

[2] Il suivit aussi, dans les Écoles de la Faculté de Paris, les leçons de Baron, Martinencq et de Coll de Villars.

[3] Les trois premiers volumes de cet ouvrage parurent en 1749, et les douze suivans, depuis 1749 jusqu'en 1767, à peu près dans le cours de dix-huit années, période pendant laquelle Daubenton ne put donner qu'un très-petit nombre de Mémoires à l'Académie des sciences.

[4] Réaumur, qui exerçait alors une grande influence, comprit Daubenton dans son animosité et son injustice pour Buffon. Son ami Délignac, dans ses Lettres à un Américain, n'oublia pas ce dernier, et critiqua amèrement sa classification du cabinet du roi. Il paraîtrait même que cette espèce de guerre littéraire fut beaucoup plus loin, et que Buffon avait été obligé d'employer son crédit auprès de madame de Pompadour, pour soutenir Daubenton et lui faire obtenir la récompense de ses travaux. (*Voyez* le recueil des Eloges historiques de M. Cuvier, tom. I, page 4 et suivantes).

[5] Mémoires de l'Académie des sciences pour 1754 et 1756.

[6] Mémoires de l'Académie des sciences pour 1772, 2e partie.

[7] Mémoires de l'Académie des sciences pour 1781.

[8] Daubenton est regardé comme le promoteur de ce genre d'anatomie comparée (l'anatomie des fossiles), et les savans n'ont point oublié la sagacité avec laquelle il reconnut, au moyen de cette anatomie, que l'os prétendu de la jambe d'un géant que l'on conservait au garde-meuble, n'était autre chose que le radius d'une girafe, dont le Muséum ne possédait point alors de squelette. *Voyez* les Mémoires de l'Académie des sciences pour 1762.

[9] Mémoires de l'Académie des sciences 1764, page 568.

[10] Daubenton plaçait l'ipécacuanha parmi ces moyens diététiques pris journellement et à petite dose, depuis un grain ou un demi-grain jusqu'à trois, quatre et même six grains, suivant la sensibilité de l'estomac.

[11] Voici une copie littérale du certificat qui fut accordé à Daubenton dans cette circonstance :

SECTION DES SANS CULOTTE.

Copie de l'extrait des délibérations de l'Assemblée générale, dans la séance du 5, de la première décide, du troisième mois de la seconde année de la république française une et indivisible.

Appert que d'après le rapport *faite* de la Société fraternelle de la section des sans culotte sur le bon civisme et faits d'humanité qu'a *toujour* témoignés le berger Daubenton, l'assemblée générale arrête unanimement qu'il lui sera accordé un certificat de civisme, et le président, *suivie* de plusieurs *membre* de la dite assemblée, lui donna *lacolade* avec toute les *acclamation* dues à un *vraie* modèle d'humanité, ce qui a été témoigné par *plusieures reprise*. *Signé* R.-G. DARDEL, président,
Pour copie conforme *Signé* DOMONT, *secrétair*.

(MOREAU DE LA SARTHE)

DAUDIN (FRANÇOIS-MARIE), né vers la fin du dix-huitième siècle, à Paris, se livra de très-bonne heure à l'étude des sciences physiques et particulièrement de l'histoire naturelle, genre d'occupation qui le consolait de la privation de ses jambes, dont il avait perdu l'usage par des infirmités de jeunesse. Il mourut en 1804, ayant à peine atteint l'âge de trente ans. Ses ouvrages sont assez nombreux, mais diffus, et surtout très-mal écrits. Daudin manquait entièrement de critique, et il n'avait pas assez vu par lui-même pour compenser ce grave défaut.

Recueil de mémoires et de notes sur des espèces inédites ou peu connues de mollusques et de zoophytes. Paris, 1800, in-8°.

Collection de dissertations qu'il a insérées dans le Magazin encyclopédique et dans les Annales du Muséum d'histoire naturelle.

Tableau des divisions, des sous-divisions, ordres et genres des mammifères et des oiseaux, d'après la méthode de M. Lacépède, avec l'indication de toutes les espèces décrites par Buffon, et leur distribution dans chacun des genres. Paris, 1802, in-18.

Traité élémentaire et complet d'ornithologie. Paris, 1800, 2 vol. in-4°.

Ouvrage demeuré incomplet. Le premier volume comprend les généralités de l'histoire et de la description des oiseaux. Le second est consacré aux rapaces et aux coraces. Daudin décrit ces animaux d'après un système qui lui était propre. Les planches, assez belles, représentent un squelette de chaque ordre, et un oiseau de chaque genre. C'est une compilation qu'on ne doit consulter qu'avec beaucoup de réserve, et seulement même pour les sources qui y sont indiquées.

Histoire naturelle des reptiles. Paris, 1802 - 1803, 8 vol. in-8°.

Le plus important des ouvrages de Daudin, quoique encore fort au-dessous de ce qu'il aurait pu être. Daudin y a décrit un grand nombre d'espèces négligées ou nouvelles. Les genres sont formés sur d'assez bons caractères. Les planches sont en grand nombre, mais médiocres, quoique reconnaissables.

Histoire naturelle des rainettes, des grenouilles et des crapauds. Paris, 1803, in-4°.

Recueil de figures enluminées, avec les descriptions qui y correspondent.

Daudin a inséré aussi quelques articles dans les premiers volumes du Dictionaire des sciences naturelles, et rédigé la partie des reptiles du Buffon de M. Castel. (1.)

DAVAL (Jean), né en 1654, à Eu, dans la Normandie, fit ses études à Angers, et prit le bonnet de docteur, à Paris, en 1684. La réputation qu'il acquit, comme praticien, dans cette dernière ville, fut telle que Fagon le proposa au roi Louis XIV, pour lui succéder dans sa charge de premier médecin. Daval refusa ce poste éminent, et aima mieux terminer sa carrière dans la médiocrité, mais libre et maître de toutes ses actions. Il mourut le 23 juin 1719, laissant quelques opuscules, parmi lesquels nous citerons les suivans :

Ergò chymiæ cognitio medico necessaria. Paris, 1683, in-4°.
Ergò senum febribus intermittentibus curandis blandiora purgantia. Paris, 1683, in-4°.
Ergò anglica præscribendi corticis peruviani methodus exploranda. Paris, 1684, in-4°.
Daval (*Antoine-Jean*) a écrit :
Ergò qualis nutritio, talis secretio. Paris, 1735, in-4°. (z.)

DAVID (Jean-Pierre) vint au monde, en 1737, à Gex, et termina ses humanités dans le Collége de cette ville. Ayant été placé chez un médecin de Seyssel, il commença l'étude des diverses branches de l'art de guérir, dans lesquelles il alla ensuite se perfectionner à Lyon et à Paris. Ce fut en 1757 qu'il arriva dans la capitale, où il ne tarda pas à se faire distinguer par ses progrès rapides, et même par quelques succès littéraires. Après s'y être fait recevoir maître en chirurgie, il alla prendre le bonnet de docteur en médecine à Reims. Cette même année, c'est-à-dire en 1764, l'Académie de chirurgie couronna son Mémoire sur la manière d'ouvrir et de traiter les abcès dans toutes les parties du corps. Quelque temps après, il épousa la fille de Le Cat, qui le choisit pour successeur. En 1770, il remporta le prix proposé par l'Académie sur la question des effets que produisent les contre-coups dans les parties du corps autres que la tête; mais comme son titre d'académicien l'excluait du concours, ce fut son élève Bazile qui présenta le travail en son propre nom. La chirurgie lui doit quelques procédés qui attestent son génie inventif, et parmi lesquels nous nous contenterons de citer son instrument pour la ligature des polypes utérins. Il était occupé de la rédaction d'un traité d'opérations chirurgicales, lorsque la mort vint trancher le fil de ses jours, le 21 août 1784. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages :

Recherches sur la manière d'agir de la saignée, et sur les effets qu'elle produit relativement à la partie où on la fait. Paris, 1762, in-12.

Dissertation sur ce qu'il convient de faire pour diminuer ou supprimer le lait des femmes. Paris, 1763, in-12.
Couronnée par la Société de Harlem.
Dissertatio de sectione cæsareâ. Paris, 1764, in-4°.
Soutenue sous la présidence de Louis.
Dissertation sur le mécanisme et les usages de la respiration. Paris, 1766, in-12.
Couronnée par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.
Dissertation sur la cause de la pesanteur et de l'uniformité qu'elle nous présente. Paris, 1767, in-8°.
Dissertation sur la figure de la terre, avec une lettre de La Condamine, et la réplique à cette lettre. Paris, 1771, in-8°.
Traité de la nutrition et de l'accroissement, précédé d'une Dissertation sur l'usage des eaux de l'amnios. Paris, 1771, in-8°.
Dissertation sur les effets du mouvement et du repos dans les maladies chirurgicales. Paris, 1779, in-12.
Observations sur une maladie des os connue sous le nom de nécrose. Paris, 1782, in-8°. (J.)

DAVIDSON (Guillaume), en latin *Davissonius*, médecin écossais, vint s'établir en France, où Manget assure qu'il obtint le titre de médecin du roi et d'intendant du Jardin des plantes. Il passa ensuite en Pologne, pour remplir la place de premier médecin auprès du souverain. L'époque de sa mort n'est point connue. Il était grand partisan de Paracelse, grand amateur des rêveries astrologiques, et passionné pour la chimie, qu'il enseigna publiquement à Paris. On a de lui :

Philosophia pyrotechnica, seu curriculus chymiatricus, nobilissimâ illâ et exoptatissimâ medicinæ parte pyrotechnicâ instructus, multis iisque haud vulgaribus observationibus adornatus. Paris, 1635, in-8°. — *Ibid*. 1657, in-8°. — Trad. en français par Jean Hellot, Paris, 1635, in-8°; et par l'auteur lui-même, Paris, 1675, in-8°.
Commentariorum in Petri Severini Dani, ideam medicinæ philosophicæ propè diem prodituram prodromus: in quo Platonicæ doctrinæ explicantur fundamenta, super quæ Hippocrates, Paracelsus et Severinus, necnon ex antithesi Aristoteles et Galenus sua stabilivere dogmata. La Haye, 1660, in-4°. — La Haye et Roterdam, 1668, in-4°.
Plicomastix seu plicæ è numero morborum apospasma. Dantzick, 1668, in-4°.
Davidson publia cet opuscule sous le nom de Théophraste Scotus.
Il y nie l'existence de la plique, et soutient que tous les accidens qu'on lui attribue sont des symptômes d'autres maladies. C'est un opuscule fort remarquable, et qui mérite encore d'être lu. (z.)

DAVIDSON (Wolf), médecin de Berlin, né en 1772, et mort le 19 août 1800, n'a pas joui d'une grande célébrité, quoiqu'on lui doive quelques ouvrages assez piquans, parmi ceux qu'il a mis au jour.

Ueber den Schlaf; eine medicinisch-psychologische Abhandlung. Berlin, 1795, in-8°.
Schreiben an den Herrn Bibliothekar Biester ueber des Herrn Pezold Versuche mit dem thierischen Magnetismus. Berlin, 1798, in-8°.
Ueber den Einfluss der jetzigen Kleidertracht unsrer Damen auf die Gesundheit des Kœrpers. Berlin, 1798, in-8°.

Briefe ueber Berlin. Landau (Berlin), 1798, in-8°.
Anonyme.
Davidson a traduit de l'anglais en allemand les Remarques sur l'électricité médicale par F. Lowndes (Berlin, 1792, in-8°.), ainsi que celles sur la putridité du sang dans le corps animal vivant, par Adam Seybol (Berlin, 1798, in-8°.), et du latin dans la même langue l'Hygiologie du corps humain de Joseph-Jacques Plenk (Berlin, 1796, in-8°.). Il a aussi inséré quelques articles dans l'*Allgemeiner litterar. Anzeiger*, et dans les *Denkwuerdigkeiten der Mark Brandenburg*. Il a désavoué deux comédies qui ont été publiées sous son nom : *Tei et Scheik*, ou la Fête du mauvais dieu (Leipzick, 1797, in-8°.), *Etourderie et repentir*, ou Réfléchis avant d'agir (Leipzick, 1797, in-8°.). (1)

DAVIEL (JACQUES), né à Barre, près d'Evreux, le 11 août 1696, vint à Paris, après avoir commencé ses études chirurgicales à Rouen, sous la direction d'un de ses oncles. Boudon, dont il suivit assidûment les leçons et la clinique à l'Hôtel-Dieu, le fit mettre, en 1719, au nombre des jeunes chirurgiens envoyés dans la Provence, où le fléau de la peste venait d'éclater. Daviel, échappé à la contagion, résolut de s'établir à Marseille, où il fut agrégé au corps des maîtres en chirurgie. Peu de temps après, il devint chirurgien-major d'une galère, et fit des cours publics d'anatomie et de chirurgie, qu'il continua sans interruption pendant vingt années. La réputation qu'il acquit dans le traitement des maladies des yeux, auxquelles il s'était consacré tout entier depuis 1728, le fit appeler dans plusieurs pays étrangers, et lui fournit l'occasion de parcourir le Portugal, ainsi qu'une partie de l'Italie. Ce fut dans le cours de ce dernier voyage qu'il obtint son agrégation à l'Institut de Bologne. En 1746, il vint fixer son séjour à Paris, et l'année suivante le hasard lui fournit l'occasion de démontrer les avantages d'extraire la cataracte au lieu de l'abaisser. Son mérite lui valut, en 1749, le titre d'oculiste du roi. Depuis lors, il fit quelques courses en Allemagne et en Espagne, où son habileté avait été réclamée par les personnages les plus considérables, et devint membre d'un grand nombre de Sociétés savantes, nationales et étrangères. Une paralysie du pharynx termina sa carrière le 30 septembre 1762. Il n'a publié qu'un très-petit nombre d'écrits, savoir : trois Lettres insérées dans le Mercure de France (1748), le Journal de médecine (1756) et le Journal des savans. Ces lettres roulent toutes sur les maladies des yeux. On lit aussi de lui, dans les Mémoires de l'Académie de chirurgie, un Mémoire intitulé :

Mémoire sur une nouvelle méthode de guérir la cataracte par l'extraction du cristallin.
C'est cet ouvrage qui a fondé l'opération de la cataracte par la méthode de l'extraction. On avait déjà, il est vrai, extrait des cristallins opaques, ou bien ouvert la cornée afin d'évacuer du sang ou du pus

épanché derrière elle ; mais ces opérations n'avaient eu lieu que dans quelques circonstances particulières, et lorsqu'elles avaient été nécessitées par les accidens qu'éprouvaient les malades. Daviel n'a donc pas imaginé le premier que l'on pût faire sortir le cristallin à travers la cornée, mais il a, le premier, établi cette opération comme la plus avantageuse pour guérir la cataracte ; il a converti en méthode, et soumis à des règles, un procédé jusque-là peu usité et exécuté sans principes. (A.-J.-L. J.)

DAVY (Humphry), célèbre chimiste anglais, président de la Société royale de Londres, membre de la Société galvanique, et associé libre de l'Académie des sciences de Paris, etc., est né, en 1779, à Pezance, dans le comté de Cornouailles, où il fit ses études. Placé ensuite chez un chirurgien-apothicaire de cette ville, la chimie devint sa science favorite, et il la cultiva avec tant de succès, que bientôt il fut assez avantageusement connu pour que Beddoes le mît à la tête d'un établissement médical, qu'il venait de former près de Bristol. Les expériences et les premières publications de M. Davy, dans cette ville, le mirent en relation avec le comte de Rumford, qui le présenta aux directeurs de l'institution royale pour les progrès de la philosophie expérimentale, et il y fut nommé professeur de chimie.

Son zèle ardent pour la science qu'il cultivait prit alors un nouvel essor ; il s'y livra tout entier, et les nombreuses découvertes qu'il fit étendirent sa réputation dans toute l'Europe. Il fut nommé chevalier par le prince régent en 1812. Après avoir résigné sa place de professeur à l'institution royale, il vint sur le continent en octobre 1813, et parcourut la France et l'Italie. Depuis cette époque un de ses plus beaux titres de gloire est, sans contredit, d'être parvenu, par ses recherches sur le galvanisme, à démontrer le premier la *métallicité* des alcalis. Une autre découverte non moins utile est celle de sa lampe de sûreté : l'on sait que, dans les mines de charbon de terre, il se dégage de temps en temps une certaine quantité de gaz hydrogène carboné, qui, venant à se mêler à l'air, détonne par le contact des corps enflammés, que de telles explosions se renouvelaient assez souvent dans les mines, et qu'un grand nombre d'ouvriers en ont été les victimes. M. Davy, dans ses recherches sur la flamme, ayant observé qu'un fil de fer d'un quarantième de pouce, chauffé même jusqu'au blanc, ne pouvait allumer l'air inflammable des mines, a trouvé le moyen d'éviter ces affreux accidens, en plaçant la lumière destinée à éclairer les galeries, dans une lampe faite avec une toile métallique très-fine. Enfin, la nouvelle méthode qu'il a employée pour dérouler les manuscrits ensevelis sous les cendres d'Herculanum, fait espérer que la littérature lui devra un jour de retrouver quelques-uns de ces ouvrages précieux dont elle déplore depuis si long-temps la perte. Outre de nombreux articles dans

les *Transactions philosophiques*, le *Magasin philosophique* de Tilloch, et le *Journal de Nicholson*, M. Davy a publié :

Chemical and philosophical researches, chiefly concerning nitrous oxide or dephlogisticated nitrous air and its respiration. Londres, 1800, in-8°.

A syllabus of a course of lectures on chemistry, delivered at the royal institution of Great-Britain. Londres, 1802, in-8°.

A discourse introductory to a course of lectures on chimistry, delivered in the theatre of the royal institution. Londres, 1802, in-8°.

Elements of chemical philosophie. Londres, 1812, in-8°. - Trad en français par van Mons, Bruxelles, 1813, 2 vol. in-8°.; *Ibid.* 1816, in-8°.

Elements of agricultural chemistry, in a course of lectures for the board of agriculture. Londres, 1813, in-4°. - *Ibid.* 1814, in-8°. - Trad. en français par Bulos, Paris, 1819, 2 vol. in-8°. - Et par Marchais de Migneaux, Paris, 1820, in-12.

DAZILLE (Jean-Barthélemy), mort à Paris, au mois de juin 1812, à l'âge de près de quatre-vingts ans, entra au service de la marine en 1755, parcourut une grande partie des côtes de l'Amérique, et assista, en 1759, au bombardement de Quebec. Nommé, en 1776, médecin honoraire du roi à Saint-Domingue, il introduisit dans le régime des hôpitaux d'heureuses réformes suggérées par l'expérience qu'il avait acquise durant une longue pratique dans un climat généralement malsain et exposé aux retours fréquens des épidémies. Ses ouvrages, moins connus qu'ils ne méritent de l'être, ont pour titres :

Observations sur les maladies des nègres. Paris, 1776, in-8°. - *Ibid.* 1792, 2 vol. in-8°.

Dazille fait les réflexions les plus judicieuses sur les causes des maladies qui produisent une si effrayante mortalité parmi les noirs, et sur les moyens d'y porter remède. Ceux qu'il propose sont dictés par une sage philosophie, et avonés par l'hygiène, aussi bien que par la raison. A la suite de l'ouvrage on trouve un précis sur l'analyse des eaux minérales, pour servir de guide aux jeunes médecins et chirurgiens.

Observations générales sur les maladies des climats chauds. Paris, 1785, in-8°.

Instruction plus particulièrement destinée aux médecins qui se proposent de s'établir à Saint-Domingue. Il est bon de la lire pour se former une juste idée de la topographie médicale des colonies d'Amérique. Cet ouvrage fut publié par ordre du gouvernement.

Observations sur le tétanos, sur la santé des femmes enceintes et sur les hôpitaux d'entre les tropiques. Paris, 1788, in-8°. - *Ibid.* 1792, in-8°., formant le second volume des *Observations sur les maladies des nègres.*

Selon Dazille le tétanos est produit par la suppression de la perspiration cutanée, suite de l'impression subite d'un air frais et humide. On admettra difficilement cette étiologie, mais on ne saurait qu'applaudir à l'auteur lorsqu'il fait dépendre le tétanos traumatique de l'abus des substances irritantes et spiritueuses ; cette excellente remarque n'a été que trop confirmée par ce qui s'est passé si souvent dans nos armées de terre, entr'autres dans la dernière compagne de Saxe, durant le cours de laquelle le tétanos a moissonné tant de nos braves guerriers. (z.)

DEANE (Edmond), né vers 1572, dans le comté d'York en Angleterre, se consacra de bonne heure à l'étude de la médecine, et alla pratiquer cet art dans la capitale de sa province, où il mérita l'estime et la considération de ses concitoyens. Outre un traité qu'il publia en anglais, vers l'an 1626, sur les eaux minérales de Knaresborough, dans le duché d'York, il en a écrit un autre intitulé :

Admiranda chemica,
qui fut imprimé avec d'autres analogues, sous le titre de:
Tractatus varii alchimici. Francfort, 1630, in-4°. (z.)

DECKERS (Frédéric), qui florissait vers la fin du dix-septième siècle, et qui professait la médecine à Leyde, a laissé, outre plusieurs Dissertations insignifiantes, un volumineux ouvrage de médecine pratique, intitulé :

Exercitationes practicæ circà medendi methodum, auctoritate, ratione observationibusque plurimis confirmatæ ac figuris illustratæ. Leyde, 1673, in-8°. - *Ibid.* 1694, in-4°. - Naples, 1726, in-4°. - Trad. en Hollandais, Leyde, 1717, in-8°.
Il a publié le *Tractatus de peste* de Paul Barbette, avec des notes (Leyde, 1667, in-12), et le *Praxis Barbettiana* (Leyde, 1669, in-12. - Amsterdam, 1678, in-12).
Deckers (*Jean-Henri*), médecin de Hambourg, a laissé:
Dissertatio de arthritide vagâ scorbuticâ. Leyde, 1691, in-4°.
Untersuchung des Bergerdorfer Gesundbrunnens in Entgegenhaltung des Saamser oder Schwarzenbeckischen. Hambourg, 1698, in-8°. (z)

DEDEKIND (Jean-Jules-Guillaume), né à Schappenstedt en 1742, fit ses études à Helmstaedt, et prit le titre de docteur dans cette Université en 1777. Après avoir exercé pendant quelque temps les fonctions de médecin pensionné de la ville de Kœnigslutter, dans le duché de Brunswick, il alla, en 1789, en remplir de semblables à Holzminden, où il termina sa carrière le 1er juin 1799, laissant :

De remediis contrà formicas, ad illustrissimam Academiam scientiarum regiam Parisinam. Helmstaedt, 1777, in-8°.
Kurart der natuerlichen Pocken : eine Wochenschrift. Holzminden, 1791, in-8°. (J.)

DEE (Arthur), médecin anglais, naquit à Mortlac, dans la province de Surrey, le 13 juillet 1579, et termina sa carrière à Norwich au mois de septembre 1651. Il accompagna son père en Pologne et en Bohême. Au retour de ce voyage, il entra, en 1592, au Collége de Westminster, puis à celui d'Oxford, où il étudia la médecine, qu'il vint ensuite pratiquer à Londres; mais comme il n'avait pas de titre légal, le Collége des médecins le fit interdire, et il fut obligé de se retirer à Manchester. Ce fut sur ces entrefaites qu'il passa en Russie, où il fut pendant quatorze ans premier médecin du czar. Ce laps

de temps écoulé, il revint en Angleterre, et obtint la même place auprès de Charles I. Après la mort de ce prince, il s'attacha au sort de Jean Hunniades, alchimiste de profession. Mais ses longs travaux sur la pierre philosophale ne l'empêchèrent pas de mourir dans une misère profonde; ils lui inspirèrent seulement l'ouvrage suivant :

Fasciculus chymicus, *obstrusæ hermeticæ scientiæ ingressum*, *progressum*, *coronidem explicans*. Bâle, 1575, in-8°. - *Ibid.* 1629, in-8°. - Paris, 1631, in-8°.

DEE (*Jean*), père du précédent, et non moins partisan que lui de l'alchimie, de la magie et des autres arts occultes, peut être placé sur la même ligne que le célèbre Borro. Comme il ne fut pas médecin, nous ne retracerons pas ici les événemens de sa vie, qui fut très-agitée. Presque toujours errant et vagabond, il se signala par des traits insignes de folie, qui ne l'empêchèrent pas d'obtenir la faveur de plusieurs souverains, celle entr'autres de la reine Elisabeth. Né à Londres le 13 juillet 1527, il mourut en 1608. On trouvera de plus amples détails sur lui dans sa vie écrite par Thomas Smith (Londres, 1707, in-4°.). Parmi les ouvrages qu'il a publiés, nous nous contenterons de citer les suivans:

Propædeumata aphoristica de naturæ virtutibus. Londres, 1556, in-4°. - *Ibid.* 1558, in-4°. - *Ibid.* 1568, in-4°.

Monas hieroglyphica mathematicè, magicè, cabalisticè et analogicè explicata. Anvers, 1564, in-4°. - *Ibid.* 1584, in-4°. - Francfort-sur-le-Mein, 1591, in-4°.

Inséré aussi dans le tome II du Théâtre chimique.

Parallaticæ commentationis praxeosque nucleus quidam. Londres, 1573, in-4°. (O.)

DEERING (CHARLES), médecin allemand, né dans la Saxe, prit ses degrés à Leyde, et se fixa, vers 1720, en Angleterre, où il était venu à la suite d'une ambassade. Ce fut d'abord à Londres qu'il tenta la fortune, en s'y livrant à la pratique; mais les conseils de Sloane le déterminèrent bientôt à quitter la capitale, pour établir sa demeure à Nottingham. Quelques innovations qu'il se permit, comme, par exemple, celle de soumettre les variolés à un traitement antiphlogistique, n'ayant pas toujours été couronnées de succès, il encourut la censure de la Faculté; dès-lors il vit tomber son crédit, et le chagrin qu'il en conçut lui attira une maladie qui le précipita au tombeau vers l'an 1750. La botanique qu'il aimait beaucoup, le consola un peu des revers de la fortune. Il l'enrichit de quelques découvertes cryptogamiques, dont il fit part à son ami Dillenius, et qui ont déterminé Robert Brown à lui dédier un genre (*Deeringia*) de la famille des amaranthacées. Outre une Flore des environs de Nottingham (Nottingham, 1738, in-8°.), et une Lettre à sir Parkins sur la petite-vérole (Nottingham, 1737, in-8°.), il a laissé une Histoire de l'état ancien et actuel de la ville de Nottingham, dont le manuscrit tomba, après sa mort, entre les mains de ses créanciers, qui le firent imprimer (Nottingham, 1751, in-4°.). (Z.)

DEGENER (Jean-Hartmann), né, le 19 juillet 1687, à Schweinfurt, était fils d'un jurisconsulte distingué, membre du conseil municipal. Après avoir fait ses premières études dans le gymnase de sa ville natale, il se rendit à Halle en 1706. Là il s'adonna pendant trois ans à la jurisprudence, pour répondre aux désirs de son père; mais celui-ci étant venu à mourir, il revint à Schweinfurt, et, peu de temps après, alla entendre, à Berlenbourg, les leçons de Jean Junker, qui lui inspira le goût de la médecine et de la chimie. Ce fut à Utrecht qu'il termina ses exercices académiques, et qu'il obtint le doctorat en 1717. A peine revêtu de ce titre, il vint s'établir à Eberfeld; mais il ne resta qu'une année dans cette ville, et la quitta pour se rendre à Nimègue, où son zèle et ses talens ne tardèrent pas à être récompensés par la place de médecin pensionné, et par le titre honorable de bourguemestre. Il termina sa carrière le 6 novembre 1756. On a de lui :

Dissertatio de notabili quodam casu febris petechialis complicatæ. Utrecht, 1717, in-4°.

Dissertatio de turfis, sistens historiam naturalem cespitum combustibilium, qui in multis Europæ regionibus, et præcipuè in Hollandiâ, reperiuntur, ac ligni loco usurpantur. Utrecht, 1729, in-4°. - Trad. en allemand, Francfort, 1731, in-8°.; *Ibid.* 1760, in-8°.

Historia medica de dysenteriâ bilioso-contagiosâ anno 1736, quæ Neomagi et in vicinis eidem pagis epidemicè grassata fuit. In quâ simul corticis simarubæ et radicis salap, novorum remediorum antidysentericorum effectus et præstantia explanatur. Utrecht, 1738, in-8°. - Louvain, 1750, in-8°. - Utrecht, 1754, in-8°.

Acidulae Ubbergenses; of kort verhaal van een minerale gezond bron in de grafschap et heerlykheyd Ubbergen. Nimègue, 1745, in-4°.

Degener a aussi publié quelques Mémoires dans les Ephémérides des Curieux de la nature, et dans les *Medicinische Abhandlungen* imprimées à Breslau. Souvent on trouve son nom écrit ainsi : Degner. (z.)

DEHNE (Jean-Chrétien-Conrad), né à Celle, exerça l'art de guérir à Schœningen, ville de la principauté de Wolfenbuttel, qui lui avait accordé le titre de médecin pensionné, et il y mourut en 1791, au mois de juillet. La chimie occupait tous ses instans de loisir. Elle lui a fourni le sujet d'une foule de Mémoires, insérés dans divers Journaux dirigés par Crell. On lui doit, en outre, deux ouvrages intitulés :

Versuch einer vollstaendigen Abhandlung ueber die scharfe Tinctur des Spiesglaskoenigs und ihre grosse Heilkraefte; nebst der Art, aus andern Metallen aehnliche Tincturen zu bereiten. Helmstaedt, 1779, in-8°. - *Ibid.* 1784, in-8°. - *Ibid.* 1802, in-8°.

Versuch einer vollstaendigen Abhandlung von dem Maywurme, und dessen Anwendung in der Wuth und Wasserscheu. Nebst Bemerkungen ueber die Natur dieser Krankheit, ihrer ansteckenden Eigenschaft und Behandlung. Leipzick, 1788, 2 vol. in-8°.

Histoire très-prolixe de l'emploi du *Meloe majalis* dans l'hydrophobie, et de cette cruelle maladie. (z.)

DEHNS (Pierre), né, à Lubeck, le 10 avril 1620, mourut dans cette ville le 25 juin 1671. Il avait parcouru les plus célèbres Universités de l'Allemagne, de la Hollande, de la France et de l'Italie. Le titre de docteur lui fut conféré à Bâle, après qu'il eut soutenu une thèse intitulée :

Dissertatio inauguralis continens theses 75 inter medicos controversæ. Bâle, 1653, in-4°. (J.)

DEIDIER (Antoine), fils d'un chirurgien de Montpellier, obtint, en 1691, le doctorat dans l'Université de cette ville, et fut nommé, cinq ans après, professeur de chimie. Envoyé, en 1720, à Marseille, avec Chicoyneau, pour secourir les habitans en proie aux horreurs de la peste, il fut récompensé par les faveurs de la cour du zèle qu'il déploya dans cette circonstance. Le roi lui accorda entr'autres le cordon de saint Michel, et la Société royale de Londres l'admit parmi ses membres. En 1732, il abandonna sa chaire, qu'il remplissait depuis trente-cinq ans, et vint s'établir à Marseille, où il exerça l'emploi de médecin des galères jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée le 30 avril 1746. Ses ouvrages sont fort nombreux, et la plupart remplis d'hypothèses gratuites, ou d'idées paradoxales.

Quæstio de temperamentis. Montpellier, 1706, in-8°.

Dissertatio de humoribus. Montpellier, 1708, in-8°.

Physiologia, tribus dissertationibus comprehensa. Montpellier, 1708, in-8°.

Dissertatio de morbis internis capitis et thoracis. Montpellier, 1710, in-8°.

Dissertatio de tumoribus. Montpellier, 1711, in-8°. - *Ibid.* 1714, in-8°. - Trad. en français par Devaux, Paris, 1725, in-12; *Ibid.* 1732, in-8°. - *Ibid.* 1738, in-12.

Explicata materialè sensationum. Montpellier, 1715, in-8°.

Chimie raisonnée, où l'on tache de découvrir la nature et la manière d'agir des remèdes chimiques les plus en usage en médecine et en chirurgie. Lyon, 1715, in-12.

Institutiones medicæ theoreticæ physiologiam et pathologiam complectentes. Montpellier, 1716, in-12. - Paris, 1731, in-12. - Naples, 1748, in-8°. - Trad. en français, Paris, 1735, in-12.

Deidier soutient que l'accroissement des corps organisés ne se fait que par l'expansion de la matière contenue primitivement dans leur germe, et qu'à l'âge le plus avancé ils ne contiennent pas plus de matière solide que ce dernier.

Lettre sur la maladie de Marseille. Montpellier, 1721, in-12.

L'auteur se prononce pour la non contagion de la peste.

Ergò rabiei caninæ balneum. Montpellier, 1722, in-4°.

Expériences sur la bile et les cadavres des pestiférés. Zurich, 1722, in-4°.

Inséré aussi dans les Transactions philosophiques et le Journal des savans. On trouve à la suite des Lettres de Montresse et de Schenchzer. Imprimé également en 1744 dans le Traité de la peste de Senac.

Dissertatio de morbis venereis. Accedit Dissertatio de tumoribus. Mont-

pellier, 1723, in-8°. - Londres, 1724, in-8°. - Trad. en français par Jean Devaux, Paris, 1735, in-12.

Deidier prétend que la maladie vénérienne est causée par la présence de petits insectes, qui, des personnes infectées, se répandent sur celles qui sont saines, et dont la piqûre produit tous les accidens. En se nourrissant des parties du corps, ces insectes deviennent la cause de la perte de substance qu'on remarque après les chancres vénériens. Cette bizarre opinion n'avait même pas le mérite de la nouveauté.

Theoria morborum internorum capitis, thoracis et abdominis, absque suppositione spirituum animalium. Montpellier, 1723, in-8°.

Dissertatio de arthritide. Montpellier, 1726, in-8°.

Abrégé complet d'ostéologie. Avignon, 1737, in-12. - *Ibid.* 1759, in-12.

Matière médicale, où l'on traite des médicamens simples, ensuite des médicamens composés et artificiels. Paris, 1738, in-12.

Anatomie raisonnée du corps humain, où l'on trouve la manière de disséquer, et où l'on explique les fonctions de l'économie animale. Paris, 1742, in-12.

Des descriptions tronquées ou inexactes, et beaucoup de digressions vagues et inutiles, tel est le contenu de cet ouvrage, dont l'auteur soutient ses opinions hasardées avec un opiniâtreté dont on trouve peu d'exemples.

Consultations et observations médicinales. Paris, 1754, 3 vol, in-12.

(A.-J.-L. J.)

DEISCH (Jean-André), d'Augsbourg, où il vint au monde en 1713, fit ses études à Strasbourg, et y fut admis au doctorat en 1741. Etant revenu ensuite dans sa patrie, il fut reçu membre du Collége des médecins, et nommé médecin pensionné de la ville. On peut juger, d'après ses ouvrages, qu'il fit de l'art et de la pratique des accouchemens, le principal objet de ses études et de ses méditations :

Dissertatio de necessariâ in partu præternaturali instrumentorum applicatione. Strasbourg, 1741, in-4°.

Kurze und in der Erfahrung gegruendete Abhandlung, dass weder die Wendung, noch englische Zange, in allen Geburtsfaellen vor Mutter und Kind sicher gebrauchet, noch dadurch die scharfen Instrumente gaenzlich vermieden werden kœnnen. Augsbourg, 1754, in-8°. - *Ibid.* 1765, in-8°.

Dissertatio de usu cultrorum atque uncinorum scindentium eximio in partu præternaturali, nec versione fœtûs, nec applicatione forcipis anglicanæ, vel Levreti, terminando, sectionisque cæsareæ, matre adhuc vivente instituendæ, securitate atque utilitate. Schwabach, 1759, in-4°.

Deisch a inséré nn Mémoire sur l'incertitude des signes de la conception avant le cinquième mois, dans les Ephémérides des Curieux de la natnre, et traduit en allemand le Traité d'anatomie de Verdier (Augsbourg, 1744, in-8°. - *Ibid.* 1756, in-8°. - Vienne, 1775, in-8°. (J.)

DELARBRE (A.), médecin et botaniste français, naquit, en 1722, à Clermont, où il revint fixer son séjour en 1749, après avoir terminé ses études médicales à Paris. L'histoire naturelle occupait ses momens de loisir, et la botanique avait surtout pour lui un puissant attrait; aussi, non-content d'établir un jardin à ses frais, et de faire des cours publics, qu'il ouvrit en 1781, il parcourut les montagnes de l'Auvergne, et

publia, en faveur de ses élèves, le catalogue des plantes qui y croissent spontanément. Cet ouvrage a pour titre :

Flore d'Auvergne, ou Recueil des plantes de cette ci-devant province. Clermont-Ferrand, 1795, in-8°. - *Ibid.* 1800, 2 vol. in-8°.

La première édition n'est qu'un simple catalogue descriptif par ordre alphabétique. Dans la seconde, les plantes sont décrites avec soin, et classées d'après une méthode qui ne diffère de celle de Tournefort que par quelques améliorations.

On a encore de Delarbre :

Essai zoologique, ou Histoire naturelle des animaux sauvages, quadrupèdes et oiseaux indigènes; de ceux qui ne sont pas passagers, ou qui paraissent rarement, et des poissons et amphibies observés dans cette province. Clermont-Ferrand, 1798, in-8°.

On trouve aussi deux Mémoires de cet écrivain dans le Journal de physique (1787 et 1788). (J.)

DELIUS (Christophe-Traugott), habile naturaliste allemand, était de la Thuringe, où il naquit, en 1728, à Wallhausen. Après avoir servi pendant quelque temps comme simple soldat, il se rendit à Vienne, où il embrassa la religion catholique, et obtint, par le crédit d'un de ses parens, une place d'essayeur dans les mines de la Hongrie, dont, cinq ans après, il devint inspecteur. En 1764, il fut nommé administrateur général des mines, et placé en cette qualité à Schemnitz, où il donna des leçons de minéralogie. Appelé dans la suite à Vienne, par l'impératrice, il obtint le titre de conseiller au département des mines et des monnaies. L'état de sa santé l'ayant déterminé à entreprendre le voyage d'Italie, pour prendre les eaux de Pise, il mourut en route, à Florence, le 21 janvier 1779. On a de ce minéralogiste :

Abhandlung von dem Ursprung der Gebuerge und der darinn befindlichen Erzadern, oder der sogenannten Gaenge und Kluefte, ingleichen von der Vererzung der Metalle, und insonderheit des Goldes. Leipzick, 1770, in-8°.

Publié par Schreiber.

Anleitung zur Bergbaukunst, nach ihrer Theorie und Ausuebung, nebst einer Abhandlung von den Grundsaetzen der Bergkameralwissenschaft. Vienne, 1773, in-4°. -Trad. en français par Schreiber, Vienne et Paris, 1778, 2 vol. in 4°. (J.)

DELIUS (Henri-Frédéric de), l'un des médecins les plus instruits et les plus célèbres du siècle dernier, était le fils d'un prédicateur évangélique, et vint au monde le 8 juillet 1720, à Wernigerode, petite ville de la Saxe. Lorsqu'il eut atteint sa dix-huitième année, ses parens, qui n'avaient rien oublié pour développer et orner son esprit, et qui le destinaient à la profession de théologien, furent obligés de céder au goût décidé qu'il avait conçu, depuis plusieurs années déjà, pour l'art médical. Ils l'envoyèrent, en 1738, à Altona, où le roi Chrétien VI venait d'instituer un gymnase, et là le jeune Delius,

suivit pendant deux années les cours de littérature, de droit, de théologie, de mathématiques, d'histoire et de médecine. Cilano, son maître dans cette dernière science, lui accorda toute son affection, et le mit en état d'écrire une thèse sur les vices régnans en médecine, qu'il soutint publiquement avant de quitter Altona. Il se rendit ensuite à Halle, où il resta deux années, au bout desquelles il alla en passer encore une à Berlin, et, en 1743, il revint prendre le bonnet doctoral à Halle, après avoir visité les Universités de Léipzick et d'Helmstaedt, et vu tous les endroits remarquables du Hartz. Il exerça d'abord l'art de guérir à Wernigerode, et fut admis, en 1747, parmi les membres de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de *Démocède II*. La même année, il obtint le titre de médecin pensionné à Bayreuth, mais deux ans après il quitta cette place, pour celle de cinquième professeur de médecine, qui lui fut offerte à Erlangue. Depuis lors sa réputation alla toujours en croissant, et lui valut de nombreuses distinctions honorifiques. Il fut reçu docteur en philosophie, en 1788, nommé membre d'une foule d'Académies, et enfin proclamé président de celle des Curieux de la nature, avec toutes les brillantes prérogatives que les empereurs d'Allemagne ont attachées à cette importante et honorable dignité, c'est-à-dire qu'il fut créé comte palatin, noble de l'empire, conseiller et médecin de l'empereur. La mort ne le laissa jouir que trois ans de ces dignités éminentes : il termina sa longue et laborieuse carrière le 22 octobre 1791. Peu de médecins ont écrit autant que lui ; mais, dans le nombre presqu'infini de ses productions littéraires, on n'en trouve pas une seule qui mérite d'être lue aujourd'hui, ou qui du moins offre quelqu'intérêt à d'autres qu'aux érudits. Toutes d'ailleurs sont fort peu étendues, et ne consistent qu'en opuscules académiques, ou en articles de journaux. Nous allons en rapporter les titres :

Gedanken von den Morgenstunden; in einem Schreiben an Herrn M. Schuetz'en. Halle, 1741, in-8°.

Dissertatio de consensu pectoris cum infimo ventre. Halle. 1743, in-4°.

Gedanken von der anziehenden und elektrischen Kraft. Wernigerode, 1744, in-4°.

Amœnitates medicæ, circà casus medico-practicos haud vulgares. Léipzick, décades I, II, 1745; III, IV, 1746; V, 1747, in-8°.

Antwortschreiben auf den Beweis, dass die Seele ihren Koerper baue. Halle, 1746, in-8°.

Glueckwuenschungsschreiben, darinnen zugleich eine Pruefung einiger Stellen aus den 70 Dolmetschern, worinnen die Auferstehung der Aerzte geleugnet wird, enthalten ist. Halle, 1746, in-8°.

Rudera terræ mutationum particularium testes possibiles, pro diluvii universalis testibus non habenda. Léipzick et Wolfenbuttel, 1747, in-4°. Mémoire fort curieux et fort intéressant, qu'on retrouve dans l'appendice au tome IX des *Acta physico-medica* de l'Académie des Curieux de la nature.

Oratio de medicinâ elegantiore. Erlangue, 1749, in-4°.

Programma de theoriâ et secundo in medicinâ usu principii: Sensationem sequitur motus sensationi proportionatus, conformis, conveniens. Erlangue, 1749, in-4°.

Dissertatio de theoriâ toni, magno medicinæ incremento. Erlangue, 1749, in-4°.

Catalepsis, adfectus rarissimi, historia, caussa, curatio. Erlangue, 1749, in-4°. - *Ibid.* 1754, in-4°.

Theoria appetitûs. Erlangue, 1750, in-4°.

Oratio de principe medico, et principum in rem medicam et medicos, meritis. Erlangue, 1750, in-4°.

Dissertatio de venâ cavâ, plenâ malorum. Erlangue, 1751, in-4°.

Phantasmata antè oculos volitantia, oculorum adfectus singularis. Erlangue, 1751, in-4°.

Oratio de regente medico, non mutante negotium, nec vitæ genus. Erlangue, 1751, in-4°.

Dissertatio de sugillatione, quatenùs infanticidii judicio. Erlangue, 1751, in-4°.

Animadversiones in doctrinam de irritabilitate, tono, sensatione et motu corporis humani. Erlangue, 1752, in-4°. - Bologne, 1759, in-4°.

Entwurf einer Erlaeuterung der Teutschen Gesetze, besonders der Reichsabschiede, aus der Arzneygelährtheit und Naturlehre. Erlangue et Léipzick, 1753, in-4°.

Dissertatio purpuræ è coccinellâ, in medendo dignitas. Erlangue, 1753, in-4°.

Dissertatio de peucedano Germanico. Erlangue, 1753, in-4°.

Dissertatio de aestu volatico. Erlangue, 1754, in-4°.

Dissertatio de taraxaco, præsertim aquæ ejusdem per fermentationem paratæ eximio usu. Erlangue, 1754, in-4°.

Oratio de meritis Francorum in rem medicam et physicam. Erlangue, 1754, in-4°.

Empfindungen bey dem am 18 April 1755 erfolgten Ableben seines Vaters, Hrn Jakob Delius. Erlangue, 1755, in-4°.

Dissertatio de discussione et medicamentis discutientibus in genere. Erlangue, 1755, in-4°.

Oratio de Indiæ medico. Erlangue, 1755, in-4°.

Oratio de conscientiæ variâ efficaciâ medicâ. Erlangue, 1755, in-4°.

Dissertatio de hydrope ascite, paracentesi imprimis, feliciter curato. Erlangue, 1756, in-4°.

Dissertatio de purpurâ rubrâ et albâ cum diarrhoeâ et fluxu hœmorrhoidali curatâ. Erlangue, 1756, in-4°.

Observationum medico-chirurgicarum pentas. Erlangue, 1756, in-4°.

Nonnulla ad malum hypochondriacum spectantia. Erlangue, 1757, in-4°.

Nonnulla ad diætam castrensem spectantia. Erlangue, 1757, in-4°.

Oratio de chemiâ œconomicæ, in genere exemplo, principe dignâ: cum elogio Joannis Alchemystæ, Marggravii Brandenburgici. Erlangue, 1758, in-4°.

Dissertatio pathemata graviora, à flatuum occulta oriunda. Erlangue, 1759, in-4°. - Nuremberg, 1766, in-4°.

Dissertatio de revolutionibus morbosis. Erlangue, 1759, in-4°.

Animadversiones nonnullæ, ad partum faciliorem spectantes. Erlangue, 1760, in-4°.

Dissertatio de damnis ex medico nimis cunctatore oriundis. Erlangue, 1761, in-4°.

Problema chymicum de alcali primigenio. Annexæ sunt aliæ theses chemico-medicæ. Erlangue, 1761, in-4°.

Oratio de celeri vitâ, eâque extendendâ. Erlangue, 1762, in-4°.
Triga casuum medico-chirurgicorum; cum annexis thesibus medicis variis. Erlangue, 1763, in-4°.
Observationes de ovis mulieribus fœcundis et sterilibus. Erlangue, 1763, in-4°.
Species laetificantes. Erlangue, 1763, in-4°. -Trad. en allemand, Nuremberg, 1764, in-4°.
Dissertatio de efflorescentiâ labiorum. Erlangue, 1763, in-4°.
Experimenta et cogitata nonnulla circà lixivium sanguinis. Erlangue, 1763, in-4°.
Experimenta et conjecturæ circà sedimentum album olei vitrioli. Erlangue, 1763, in-4°.
Dissertatio de febre asode. Erlangue, 1763, in-4°.
Dissertatio de excretione sincerâ et infidâ. Erlangue, 1763, in-4°.
Theses ex universâ medicinâ depromptæ. Erlangue, 1763, in-4°.
Programma quod plenus venter studeat libenter. Erlangue, 1763, in-4°.
Programma de pulsu intestinali. Erlangue, 1763, in-4°. -Trad. en allemand, *Ibid.* 1784, in-4°.
Stricturæ in Rousseavii Emilium, sive de educatione. Erlangue, 1765, in-4°.
Dissertatio de notialgiâ seu dolore dorsi eoque vario. Erlangue, 1765, in-4°.
Dissertatio de aere, aquis et locis, et salubritate Erlangæ. Erlangue, 1766, in-4°.
Pericula nonnulla microscopico-chemica. Erlangue, 1766, in-4°.
Dissertatio de scrobiculo cordis. Erlangue, 1766, in-4°.
Dissertatio de medicamentorum masticatoriorum usu et præstantiâ. Erlangue, 1766, in-4°.
Programma de methodo rationali eâdem, in morbis, schemate et nomine diversis, legitimâ et proximâ. Erlangue, 1766, in-4°.
Dissertatio de tabe festinatâ. Erlangue, 1766, in-4°.
Programma in obitum C. A. à Windheim. Erlangue, 1766, in-4°.
Meditationes physico-œconomicæ sæculi ingenio accomodatæ. Erlangue, 1766, in-4°.
Nonnulla de secretione in genere unâ cum aliis thesibus medico-chemicis. Erlangue, 1766, in-4°.
Einige Beobachtungen und Untersuchungen, welche das Geschaeft der Erzeugung und der Geburtshuelfe betreffen. Nuremberg, 1767, in-8°.
Vorlaeufige Nachricht von dem Sale aperitivo Fridericiano, oder eroeffnendem Friedrichssalze Hildburgshausen, 1767, in-8°. -*Ibid.* 1768, in-8°. *Ibid.* 1773, in-8°. -Trad. en hollandais; La Haye, 1777, in-8°.
Nachricht von dem Nutzen und Gebrauch der Salzasche zum Duengen der Aecker und Wiesen, und zum Vortheil der Kammer-Land-und Bauer-Gueter. Hildburgshausen, 1767, in-8°. - Francfort et Leipzick, 1773, in-8°.
Dissertatio de nonnullis circà aquas in tractu Bauhacensi. Erlangue, 1767, in-4°.
Dissertatio de ustione cranii in epilepsiâ. Erlangue, 1768, in-4°.
Oratio de sanguine frigido. Erlangue, 1768, in-4°.
Oratio de prærogativâ Universitatum præcænobiis, in promovendis scientiis et formandis juvenibus. Erlangue, 1768, in-4°.
Dissertatio de uteri fabricâ controversâ; cum annexis aliis thesibus miscellis. Erlangue, 1769, in-4°.
Oratio de vultu sereno morientium. Erlangue, 1769, in-4°.
Kurzer Unterricht fuer angehende, der Arzneygelahrheit Beflissene. Erlangue, 1770, in-8°.
Untersuchungen und Nachrichten von den Gesundbrunnen und Bä-

dern zu Kissingen und Bocklei im Fuerstenthum Wuerzburg. Erlangue, 1770, in-8°.

Primæ lineæ chemiæ forensis. Erlangue, 1771, in-4°.

Oratio de pane eruditorum vario. Erlangue, 1771, in-4°.

Dissertatio de moderando usu nitri in febribus putridis et malignis. Erlangue, 1772, in-4°.

Dissertatio de ataxiâ mensium providè dijudicandâ et curandâ. Erlangen, 1772, in-4°.

Dissertatio de convalescentiâ verâ et spuriâ. Erlangue, 1773, in-4°.

Dissertatio de paralysi utriusque brachii, post febrem scarlatinam ortâ. Erlangue, 1773, in-4°.

Dissertatio de visceralibus et therapiâ, statui viscerum appropriandâ. Erlangue, 1773, in-4°.

Untersuchung und Bestimmung der Bestandtheile, Wirkungen und Nutzens der Gesundbrunnen bey Hofgeismar. Cassel, 1773, in-8°.

Nachricht von dem Gesundbrunnen bey Sichersreuth ohnweit Wohnsiedel; nebst einer Anzeige der Brandenburgischen Gesundbrunnen und Baeder in Franken. Bayreuth, 1774, in-8°.

Dissertatio de æthiope minerali, unà cum analectis de salibus. Erlangue, 1774, in-4°.

Cautelæ nonnullæ circà secundinarum eductionem. Erlangue, 1775, in-4°.

Nachricht von dem Wildbade bey Burgbernheim. Bayreuth, 1775, in-8°.

Primæ lineæ semiologiæ pathologicæ, sive Hermanni Boerhaavii institutiones semioticæ, auctæ et prælectionibus academicis accomodatæ. Erlangue, 1776, in-8°.

Principia diœtetica, sive Hermanni Boerhaavii institutiones hygieines digessit, auxit et prælectionibus academicis accomodavit. Erlangue, 1777, in-8°. - *Ibid.* 1781, in-8°.

Oratio de educatione medicâ et morali, et translatione nonnullorum locorum Hippocraticorum ad rem scholasticam. Erlangue, 1777, in-4°.

Vom Preussischen Blau und der Blutlauge. Erlangue, 1778, in-8°.

Analecta quædam physico-medica. Erlangue, 1778, in-4°.

Leben und Charakter des seeligen geheimen Hofraths Schierschmid. Erlangue, 1779, in-8°.

Etwas zur Revision der Weinprobe auf Bley; nebst einem Anhange, die frische Aschenlauge betreffend. Erlangue, 1779, in-8°.

Fragmenta quædam physico-medica. Erlangue, 1779, in-4°.

Meletemata quædam physico-chemica ad universam medicinam spectantia. Erlangue, 1779, in-4°.

Synopsis introductionis in medicinam universam ejusque historiam litterariam. Erlangue, 1779, in-4°.

Curatio pleuritidis cujusdam et propositiones nonnullæ chemico-medicæ. Erlangue, 1780, in-4°.

Initia medicinæ extemporaneæ et domesticæ; cum adversariis quibusdam chemicis. Erlangue, 1780, in-4°.

Meditationes quædam in medicinæ universæ partes. Erlangue, 1780, in-4°.

Observationes et propositiones medico-chirurgicæ, cum adversariis nonnullis chemicis. Erlangue, 1780, in-4°.

Dissertatio de gratiolâ. Erlangue, 1782, in-4°.

De cholelithis observationes et experimenta, necnon de iconibus pathologico-semioticis consilium. Erlangue, 1782, in-4°.

Curæ posteriores nonnullæ circà ucidum spathi. Erlangue, 1783, in-4°.

Brevis lustratio medicamentorum antiphthisicorum; cum adversariis nonnullis physico-chemicis. Erlangue, 1783, in-4°.

Dissertatio de capite mortuo vivificando, cum adversariis nonnullis pathologico-practicis. Erlangue, 1783, in-4°.

Cogitationes nonnullæ circà efficacium medicamentorum physicam, vitalem et medicam, cum propositionibus quibusdam chemicis. Erlangue, 1784, in-4°.

Propositiones et observationes quædam, medicinam obstetriciam et populationem, necnon universam medicinæ scientiam spectantes. Erlangue, 1784, in-4°.

Vom aussetzenden Puls, einigen audern Pulsarten und Angelegenheiten des Herzens. Erlangue, 1784, in-8°.

Dissertatio sistens experimenta et cogitata quædam circà habitum solutionum metallorum; auri præsertim ad gallas, cum adversariis medicis. Erlangue, 1785, in-4°.

Particulæ quædam physico-medicæ. Erlangue, 1786, in-4°.

Dissertatio de ophthalmiâ à vitio ventriculi; cum adversariis nonnullis chirurgico-medicis. Erlangue, 1786, in-4°.

Dissertatio de panni asperi lunei usu medico-chirurgico; cum adversariis nonnullis physico-medicis. Erlangue, 1786, in-4°.

Nonnulla, officium medici duplex, clinicum et forense, spectantia. Erlangue, 1787, in-4°.

Dissertatio de glecomate hederaceâ Linnæi, egregio in atrophiâ medicamento. Erlangue, 1787, in-4°.

Super bile humanâ observationes nonnullæ microscopico-chemicæ, epistola. Erlangue, 1788, in-4°.

Experimenta chemica cum gummi-resinis nonnullis instituta. Erlangue, 1788, in-4°.

Meditationes quædam de viciniâ morbificâ. Erlangue, 1788, in-4°.

Philyra de nupero et præsenti Academiæ Imperialis naturæ curiosorum statu. Erlangue, 1788, in-4°.

Notitia legati, quô D. Chr.-Andr. Cothenius, Academiæ Imperiali Naturæ Curiosorum liberaliter prospexit, quamque cum lectoribus ex merito communicat, atque thema primum secundum ejus testamenti tenorem ad præmium impetrandum proponit. Erlangue, 1789, in-4°.

Rhapsodia meditationum et observationum medicarum nonnullarum. Erlangue, 1789, in-4°.

Dissertatio de scutellariâ galericualtâ sive tertianariâ. Erlangue, 1789, in-4°.

Dissertatio exhibens observata et cogitata nonnulla chiriatrica, necnon medico-practica. Erlangue, 1789, in-4°.

Une grande partie des opuscules de Delius ont été réunis, par l'auteur, en six fascicules, qu'il a publiés sous le titre suivant :

Adversaria argumenti physico-medici. Erlangue, 1778-1790, in-4°.

Ecrivain infatigable, Delius a encore inséré une quantité innombrable d'articles dans l'ouvrage suivant, dont il fut l'un des principaux rédacteurs et l'éditeur :

Fraenkische Sammlungen von Anmerkungen aus der Naturlehre, Arzneygelahrheit, OEkonomie und den damit verwandten Wissenschaften. Nuremberg, 1755-1768, 8 vol. in-8°. en 48 cahiers.

On y remarque des notices sur les services que les écrivains de la Franconie ont rendus à la médecine et à la physique en général, sur quelques végétaux propres à remplacer la salsepareille, sur une forte hémorrhagie alvéolaire, etc. Le nombre des articles que Délius a fournis dans ce recueil s'élève à cent quatre-vingt-deux.

Il en a publié aussi une foule d'autres dans les tomes VIII, IX et X des *Acta Academiæ naturæ curiosorum*; les tomes I, II, III, IV, V et VI des *Nova acta*; les *Erlangische gelehrten Anzeige*; les *Leipzige*

Belustigungen des Verstandes und Witzes, et les *Chemische Annalen* de Crell.

Enfin, il est auteur de plusieurs préfaces, qu'il a mises en tête d'ouvrages livrés au public par d'autres écrivains. (A.-J.-L. JOURDAN)

DELLON (C.), médecin français, né vers l'an 1649, contracta, dans la lecture des voyages, le vif désir de parcourir lui-même les contrées lointaines, et cédant enfin à une impulsion qu'il cherchait inutilement à combattre, il s'embarqua le 20 mars 1668, au Port-Louis, et se rendit à Madagascar, où il passa près d'une année, au bout de laquelle il partit pour Surate. Il employa les années 1671 et 1672 à parcourir la côte du Malabar, et s'avança jusqu'à Cananor. Cette course ne fit qu'exciter encore davantage sa curiosité, et à peine revenu à Surate, il forma le dessein de se rendre, par terre, en Chine; il n'exécuta cependant pas ce projet, car il s'arrêta à Daman, pour y exercer sa profession; mais le gouverneur, dont les instances l'avaient déterminé à ce sacrifice, ayant conçu contre lui une jalousie mal fondée, le dénonça à l'inquisition, qui le fit arrêter et conduire à Goa, où il arriva en 1674. Sa détention dura deux ans, et fut aggravée encore par les affreux traitemens dont ce tribunal sanguinaire accablait ses malheureuses victimes. Les inquisiteurs las enfin de ne pouvoir lui faire avouer l'hérésie dont on l'accusait, le bannirent des Indes, confisquèrent ses propriétés, et le condamnèrent à cinq ans de galères en Portugal. On l'embarqua, chargé de fers, en 1676; mais le capitaine du vaisseau, qui l'aimait, lui ôta ses chaînes, le traita avec douceur, lui confia la santé de son équipage, et le débarqua à San-Salvador. Dellon quitta cette ville au bout de trois mois, et fut amené à Lisbonne, où le grand inquisiteur, ayant reconnu l'iniquité de la procédure dont il avait été victime, le fit mettre en liberté. Il vint alors en France, et y exerça sa profession, sans doute avec succès et réputation, puisqu'en 1685, il accompagna le prince de Conti dans la Hongrie, en qualité de médecin. On ignore ce qu'il est devenu depuis cette époque. Il a consigné le récit de ses observations et de ses malheurs dans les ouvrages suivans :

Relation d'un voyage fait aux Indes orientales. Paris, 1685, 2 vol. in-12.

Traité des maladies particulières aux pays orientaux et dans la route. Amsterdam, 1695, in-12. - Trad. en allemand, Dresde, 1700, in-12. - en anglais, Londres, 1698, in-12.

Se trouve aussi à la suite du second volume du précédent.

Relation de l'inquisition de Goa. Leyde, 1687, in-12. - Paris (Hollande), 1688, in-12.

Cette relation a été refondue avec la première sous le titre de

Voyages de M. Dellon, avec sa relation de l'inquisition de Goa. Amsterdam, 1709, 2 vol. in-12.

On trouve aussi quelques autres pièces et l'histoire des Dieux qu'on adore aux Indes, dans l'édition de Cologne (1709-1711, 3 vol. in-12).

Cette dernière édition peut dispenser de tous les autres ouvrages de Dellon, puisqu'elle renferme tout ce qui s'y trouve d'intéressant, refondu et rédigé par l'auteur de manière à ne plus former qu'une narration suivie, qu'on lit avec intérêt parce qu'elle est assez bien écrite, et qu'elle renferme des détails piquans sur les mœurs et les usages de l'Inde, ainsi que sur l'inquisition portugaise. (J.)

DELORME (Charles), fils du suivant, vint au monde à Moulins, en 1584. Devenu docteur à Montpellier, en 1607, il alla ensuite parcourir l'Italie, et revint pratiquer à Paris sous les yeux de son père, qui lui céda sa charge de médecin ordinaire du roi en 1626. Il mourut le 24 juin 1678. Guy Patin parle de lui en termes très-flatteurs, et loue surtout les agrémens de sa conversation. Nous ne pouvons juger de son mérite, qui se bornait peut-être à bien connaître le jargon et les intrigues de la cour, car il n'a écrit que d'insignifians opuscules académiques.

Πτελεινοδαφνειαι. Paris, 1608, in-8°.

Recueil des thèses qu'il avait soutenues, à Montpellier, pendant sa licence.

On trouve quelques détails sur ce médecin, peu intéressant pour nous, dans l'ouvrage suivant de l'abbé Saint-Martin :

Moyens faciles et éprouvés dont M. Delorme s'est servi pour vivre près de cent ans. Paris, 1682, in-12. - *Ibid*. 1683, in-12. (O.)

DELORME (Jean), né, à Moulins, en 1547, y mourut le 14 janvier 1637. Il avait fait ses études et pris le bonnet de docteur à Montpellier en 1577. Le bruit des succès de sa pratique, à Paris, où il était venu s'établir, se répandit jusqu'à la cour, et lui valut le titre de premier médecin de la reine, dont il jouit sous Henri III et sous Henri IV. Il fut aussi médecin de Henri V et de Louis XIII. En 1626, il céda sa place à son fils, et se retira dans sa ville natale. On ne connaît point d'ouvrages de sa façon. (O.)

DEMACHY (Jacques-François), fils d'un marchand de Paris, vint au monde le 30 août 1728, et fit d'excellentes études, qui développèrent en lui l'amour des sciences naturelles et le goût de la poésie. Ses parens, qui étaient peu fortunés, le placèrent chez un pharmacien; il y passa quelques années, au bout desquelles il obtint une place dans le laboratoire de l'Hôtel-Dieu, où il gagna sa maîtrise. Il ouvrit bientôt après une officine; mais le commerce avait peu d'attraits pour lui, et n'écoutant que son goût pour la littérature et l'histoire naturelle, il partagea tous ses momens entre la culture des lettres et l'enseignement de la matière médicale. Chargé d'abord de la place de pharmacien en chef de l'hôpital militaire de Saint-

Denis, il devint, dans la suite, directeur de la pharmacie centrale des hôpitaux civils, et obtint la place de censeur. Sa mort eut lieu le 7 juillet 1803. Malgré tout son esprit, il tenait à ses vieilles habitudes, et n'adoptait qu'avec beaucoup de répugnance, les découvertes auxquelles il n'avait pas contribué : aussi se montra-t-il ennemi de la reforme chimique, et il écrivit même contre la doctrine établie par Lavoisier. Il existe de lui une foule de poésies éparses, de pièces philologiques ou littéraires et d'éloges académiques dispersés dans le Mercure, l'Almanach des Muses et autres recueils semblables. Nous ne citerons ici que ceux de ses ouvrages qui ont été imprimés à part :

Nouveaux dialogues des morts. Paris, 1755, in-12.
Examen chimique des eaux de Passy. Paris, 1756, in-12.
Examen chimique des eaux de Verberie. Paris, 1757, in-12.
Instituts de chimie, ou Principes élémentaires de cette science, présentés sous un nouveau jour. Paris, 1766, 2 vol. in-8°.
Procédés chimiques, rangés méthodiquement et définis. Paris, 1769, in-8°.
On y a joint le précis d'une nouvelle table des combinaisons ou rapports, pour servir de suite aux Instituts de chimie.
Recueil de dissertations physico-chimiques. Paris, 1774, in-8°.
L'art du distillateur des eaux fortes. Paris, 1775, in-fol. - Trad. en allemand par Samuel Hahnemann, Léipzick, 1784, 2 vol. in-8°.
L'art du distillateur liquoriste, contenant le brûleur d'eaux-de-vie, le fabricant de liqueurs, le débitant ou le cafetier-limonadier. Neufchâtel, 1780, in-4°. -Trad. en allemand par Samuel Hahnemann, Léipzick, 1785, 2 vol. in-8°.
L'art du vinaigrier. Paris, 1785, in-4°. -Trad. en allemand par Samuel Hahnemann, Léipzick, 1787, in-8°.
Manuel du pharmacien. Paris, 1788, 2 vol. in-8°.
Economie rustique, ou Notions simples et faciles sur la botanique, la médecine, etc. Paris, 1769, in-12.
Demachy a traduit en français les Elémens de chimie de Junker (Paris, 1757-1761, 6 vol. in-12), les Dissertations chimiques de Pott (Paris, 1759, 4 vol. in-12), et les Opuscules chimiques de Marggraf (Paris, 1762, 2 vol. in-12). (*J.*)

DEMESTE (Jean), chirurgien dans les troupes du prince de Liége, mort dans cette ville le 20 août 1783, à l'âge de trente-huit ans seulement. La chimie était son occupation favorite, mais elle ne lui suggéra que des hypothèses frivoles et des opinions bizarres, qui ont fait dire que l'imagination de Paracelse était sage et peu féconde en comparaison de la sienne.

Lettres au docteur Bernard sur la chimie, la docimasie, la crystallographie, la lithologie, la minéralogie et la physique en général. Paris, 1779, 2 vol. in-12. - Trad. en allemand, Saint-Pétersbourg et Léipzick, 1784, in-8°. (*O.*)

DÉMÉTRIUS, d'Apamée, appartenait à la secte d'Hérophile; mais on ignore en quel temps précisément il a vécu. On

reconnaît, dans les fragmens de ses ouvrages que Cœlius Aurelianus nous a conservés, des traces manifestes de la distinction subtile que Gaubius essaya, dans la suite, d'établir entre les hémorragies. Cœlius atteste qu'il s'était beaucoup occupé de la pathologie générale, et nous n'oublierons pas de faire remarquer qu'il n'admettait point de différence essentielle entre la pleurésie et la péripneumonie; suivant lui, ces deux prétendues maladies ne sont que des degrés différens d'une seule et même affection.

Il ne faut pas confondre ce Démétrius avec un autre, bien postérieur, qui fut médecin d'Autonin le Pieux. (o.)

DÉMÉTRIUS PÉPAGOMÈNE, médecin grec, vivait au treizième siècle, sous le règne de Michel Paléologue, d'après les désirs duquel il composa un petit traité de la goutte, qui n'est, à proprement parler, qu'une compilation, et dans lequel on ne trouve rien qui puisse contribuer à répandre quelque lumière sur la nature de cette cruelle maladie. Une seule idée, celle que la goutte affecte toute la constitution, serait vraie, si Démétrius avait voulu dire par là qu'elle ne se rencontre que chez les individus dont la constitution est primitivement disposée de telle sorte qu'ils sont plus exposés aux maladies des articulations qu'à celles des viscères; mais ce n'est pas là le sens dans lequel lui et les anciens entendaient les mots maladie générale. Ce traité a été publié en grec et en latin (Paris, 1558, in-8°. - Leyde, 1743, in-8°. - Arnheim, 1753, in-8°.). La traduction latine est de Marc Musurus. Il y en a une française de Frédéric Jamot (Paris, 1573, in-8°.), sur laquelle Jean Bourgeois fit une seconde version latine (Saint-Omer, 1619, in-8°.). (o.)

DÉMÉTRIUS, de Byzance, est un personnage peu connu, et dont quelques biographes révoquent même l'existence en doute. Effectivement plusieurs écrivains ne croient pas qu'il diffère de Démétrius Pépagomène. Telle est entr'autres l'opinion de Blumenbach, en faveur de laquelle on doit faire remarquer que le traité attribué à cet auteur, est dédié à Michel Paléologue. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage dont nous lui sommes redevables est un Traité en langue grecque sur la fauconnerie, que Pierre Gilles a traduit en latin, et qui a été inséré, par Rigault, dans le recueil intitulé : *Scriptores rei accipitrariæ* (Paris, 1612, in-4°.). Ce traité, qu'on doit considérer comme une véritable pathologie ornithologique, avec l'indication des remèdes propres à guérir les maladies qui frappent les faucons, est très-curieux sous ce rapport. Conrad Gesner en avait déjà donné une traduction latine dans son livre *De avibus*. (o.)

DÉMOCÈDE, de Crotone, fils de Calliphon, vivait du temps de Pythagore. Ayant été obligé de quitter la Grande-

Grèce, lors de la révolte des Crotoniates contre l'association philosophique dont il faisait partie, il se rendit à Platée, et ensuite à la cour du tyran de Samos, Polycrate, qui lui donna un traitement considérable pour l'engager à rester auprès de lui. Lorsque ce prince périt sous les coups d'Orétès, satrape de Perse, Démocède fut emmené à Sardes avec toutes les autres personnes qui avaient été attachées à sa personne. Mais ayant guéri Darius, fils d'Hystaspe, d'une entorse, contre laquelle avait échoué le savoir des médecins égyptiens, alors si célèbres, cette cure lui valut la liberté et de grands honneurs. Il parvint ensuite à guérir Atossa, reine de Perse, d'un ulcère de mauvais caractère qu'elle portait au sein. L'amour de la patrie le ramena néanmoins en Italie : il profita de la permission que Darius lui accorda d'aller revoir sa ville natale, sous la condition formelle qu'il reviendrait; mais il ne tint point une promesse qui lui avait été arrachée, plutôt qu'il ne l'avait donnée librement. Hérodote en parle comme d'un médecin fort habile. (o.)

DÉMOCRITE, l'un des philosophes les plus célèbres de la Grèce, naquit, suivant l'opinion la plus générale, à Abdère, ville de la Thrace, la troisième année de la soixante-dix-septième Olympiade, c'est-à-dire quatre cent soixante-dix ans avant l'ère vulgaire. Son histoire est surchargée de récits contradictoires ou même évidemment fabuleux. Ce qui paraît certain, c'est qu'il appartenait à une famille opulente, et que, dévoré d'une ardeur extraordinaire pour les sciences, il dépensa, pour ses voyages, tout son patrimoine, qui était considérable, et montait à plus de cent talens, c'est-à-dire près d'un demi-million de notre monnaie. Il parcourut l'Egypte, la Chaldée et la Perse; on assure même qu'il pénétra jusque dans les Indes et dans l'Éthiopie. A son retour, il fut cité en justice, pour avoir dissipé son bien, car il existait, chez les Abdéritains, une loi portant que celui qui dépenserait son patrimoine en folles dépenses, serait privé de la sépulture dans le tombeau de sa famille. Démocrite plaida lui-même sa cause, et ne trouva pas de meilleur moyen que de lire le plus parfait de ses ouvrages, pour prouver qu'il avait fait un emploi légitime et vraiment utile de son argent. Les magistrats persuadés, non-seulement le renvoyèrent absous, mais encore ordonnèrent qu'une somme égale à celle qu'il avait dépensée dans ses voyages lui serait remise par la ville, et que le trésor public se chargerait de ses funérailles après sa mort. On ignore à quelle époque précisément il termina sa carrière : cependant Diodore de Sicile assure qu'il mourut la première année de la quatre-vingt-dixième Olympiade. Nous avons omis à dessein une foule de petites anecdotes qui ont été débitées sur son compte, et qui

sont toutes dénuées d'anthenticité. Dans le nombre, on doit ranger celle du voyage entrepris par Hippocrate, à la prière des Abdéritains, pour guérir Démocrite de la folie dont ses compatriotes, en le voyant rire et se moquer de tout, l'avaient supposé atteint : ce fait improbable ne repose que sur une lettre d'Hippocrate qu'on soupçonne avec raison d'être apocryphe. Cependant il est naturel de croire que deux hommes aussi célèbres, et contemporains l'un de l'autre, ont cherché à se voir et à se connaître.

Démocrite passa sa vie entière dans la contemplation de la nature, et la recherche des causes premières. Disciple de Leucippe, il adopta et perfectionna singulièrement le système des atomes, fondé par son maître, c'est-à-dire qu'il n'admit d'autres principes, dans la nature, qu'un mouvement et des atomes éternels, et soumit la nature entière à une aveugle fatalité, en faisant dépendre toutes les formes qui s'y rencontrent de la rencontre et de l'union fortuites de ces atomes. Ce fut lui aussi qui enseigna publiquement, le premier, ce système, dont Empédocle admettait déjà les bases, mais qu'il se gardait bien de développer à d'autres qu'à ses élèves les plus chers et les plus intimes.

L'histoire naturelle et la physique ne furent pas les seules sciences que Démocrite cultiva. Il s'occupa encore d'anatomie, et écrivit même un livre entier sur la structure du caméléon. Il avait composé un grand nombre de Traités, sur les maladies épidémiques, sur le régime, sur la fièvre, sur les causes des maladies, et autres que cite Diogène de Laerce : tous ces ouvrages sont perdus aujourd'hui. Le *Physicorum et mysticorum liber* et le *De arte sacrâ*, *de rebus naturalibus et mysticis libellus* (Cologne, 1572, in-12. - *Ibid.* 1574, in-16, dans le recueil de Mizauld), qu'on lui attribue, sont évidemment apocryphes. (O.)

DÉMOSTHÈNE. Il a existé plusieurs médecins de ce nom. L'un, entr'autres, était de Marseille, et florissait sous Néron : Galien le cite. Un autre était disciple d'Alexandre Philalèthe, et appartenait à la secte d'Hérophile, c'est-à-dire qu'il est beaucoup plus ancien que le précédent. On ignore lequel des deux fut l'auteur d'un Traité sur les maladies des yeux, que les anciens estimaient beaucoup, et qui existait encore du temps de Sylvaticus. Il nous est difficile aujourd'hui de décider s'il mérite réellement les éloges qu'en font Galien, Marcellus Empiricus, Aetius et Oribase. (O.)

DEMOURS (Antoine-Pierre), fils du suivant, né à Paris, le 16 décembre 1762, docteur en médecine de l'ancienne Faculté de Paris, est actuellement médecin-oculiste du roi, et membre de l'Académie royale de médecine. On a de lui :

An retina immediatum visionis organum? aff. Paris, 1784, in-4°.
Mémoire sur l'opération de la cataracte. Paris, 1784, in-4°. avec fig.
L'auteur y proposait un ophthalmostate auquel il a renoncé depuis.
Mémoire sur des filamens, taches mobiles, globules et toiles d'araignées très-déliées qui paraissent voltiger devant les yeux, dans l'ancien Journal de médecine, février 1788.
Observation sur une pupille artificielle ouverte tout auprès de la sclérotique. Paris, an VIII, in-8°.
Cette opération, très-habilement pratiquée, fut suivie du succès le plus complet; elle recula, dit Sabatier, les limites de l'art.
Traité des maladies des yeux, avec des planches coloriées, représentant ces maladies d'après nature; suivi de la description de l'œil humain, traduite du latin de S.-T. Sœmmerring. Paris, 1818, 3 vol. in-8°. et 1 vol. in-4°. de planches.
Vaste recueil de faits, dont plusieurs sont précieux; conseils pratiques judicieux; superbe iconographie anatomique et pathologique de l'œil.
Précis théorique et pratique sur les maladies des yeux. Paris, 1821, in-8°.
Bonne monographie des maladies des yeux. (s.)

DEMOURS (Pierre), né à Marseille, était fils d'un pharmacien. Il fit ses premières études à Avignon, et les acheva au Collége des Quatre-Nations, à Paris, où il étudia la médecine; ensuite il alla prendre le bonnet de docteur à Avignon. De retour à Paris, il fut choisi par Duverney pour le seconder dans l'enseignement de l'anatomie. Après la mort de ce professeur célèbre, Demours obtint, de Chirac, la place de démonstrateur et de garde du cabinet d'histoire naturelle du Jardin du roi. Chirac voulut faire davantage pour lui. A cette époque, ce savant archiâtre méditait l'établissement d'une Académie de médecine destinée à devenir le centre de tous les travaux sur l'art de guérir, non-seulement en France, mais en Europe. Il paraît que cette Société devait être composée de jeunes médecins, car il engagea Demours à étudier la langue anglaise, se proposant de lui donner une place dans cette Académie, dont plusieurs membres eussent été chargés de rendre compte de l'état des sciences médicales dans toutes les contrées européennes. Chirac mourut, et son projet s'évanouit avec lui; Demours ne conserva la place de démonstrateur que pendant deux ans, pendant lesquels le goût de l'histoire naturelle se développa chez lui. Il fit quelques observations qui lui valurent le suffrage de Buffon. Il se disposait à retourner à Avignon, lorsque Antoine Petit lui proposa de l'aider dans ses travaux anatomiques, et de s'occuper spécialement des maladies des yeux, qui étaient l'objet particulier de ses propres recherches. Pendant deux ans, il profita des leçons de cet habile praticien, et la médecine oculaire qui jusque là n'avait guère été exercée exclusivement que par des hommes illettrés, fut enfin cultivée par un médecin versé dans toutes les branches de l'art. Mais il négligea la pratique des opérations relatives

aux maladies de l'œil. Peu de praticiens ont exercé avec une plus scrupuleuse probité; pour se faire une idée du soin qu'il mettait à mériter la confiance du public, il faut avoir vu les registres, formant plusieurs gros volumes, dans lesquels il inscrivait chaque soir les travaux de sa journée, les cas remarquables qu'il avait observés, les mémoires à consulter auxquels il avait répondu, et les conseils qu'il avait donnés de vive voix ou par écrit. Son expérience n'a donc pas été perdue pour la postérité; il serait à désirer que chaque médecin en fît autant. La place de médecin-oculiste de Louis XV, le titre d'associé vétéran de l'Académie royale des sciences et de correspondant de la Société royale de Londres, récompensèrent son zèle et ses travaux. Pendant cinquante ans, il exerça les fonctions de censeur royal, ce qui, à cette époque, n'entraînait pas la nécessité de garrotter la pensée au point où on l'a vu faire dans ces derniers temps.

On doit à Demours plusieurs remarques intéressantes sur la structure de l'organe de la vue dans l'homme et les animaux. C'est lui qui dessina toutes les figures annexées aux recherches de Petit sur la carpe, sur l'œil du coq d'Inde, du hibou *ulula*, de la grenouille et de la tortue. Il prouva que la cornée n'est pas la continuation de la sclérotique. La découverte de la membrane de l'humeur aqueuse lui appartient. Enfin, il a fixé les idées des gens de l'art sur la mydriase. Il avait une bibliothèque aussi nombreuse que bien choisie, ouverte à tous les savans avec une complaisance plus rare que la bibliomanie. Cette bibliothèque fut d'un grand secours au docteur Portal pour la composition de son Histoire de l'anatomie. Demours est mort en 1795, chargé d'années, et laissant, après lui, la réputation d'un praticien habile et vertueux. Ses ouvrages sont :

Observations sur l'histoire naturelle et les maladies des yeux; à la suite de sa traduction des Essais de médecine de la Société d'Edimbourg (Paris, 1740 et suiv., 7 vol. in-12 avec fig.). Parmi ces observations se trouvent ses recherches sur la mydriase.

Table générale des matières contenues dans l'Histoire et dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences, tomes V à IX. Paris, 1747 et suiv., in-4°.

Lettre à M. Petit en réponse à sa critique d'un rapport sur une maladie de l'œil survenue après l'inoculation de la petite vérole, contenant de nouvelles observations sur la structure de l'œil, et quelques remarques générales et pratiques relatives aux maladies de cet organe. Paris, 1767, in-8°.

Nouvelles réflexions sur la lame cartilagineuse de la cornée. Paris, 1770, in-8°.

Demours a, en outre, traduit de l'anglais l'Histoire naturelle du polype de Henri Baker (Paris, 1741, in-8°. fig.), la Description du ventilateur d'Etienne Hales (Paris, 1744, in-8°. fig.), le Traité des plaies d'armes à feu de Jean Ramby (Paris, 1745, in-12), les Transactions philosophiques de la Société royale de Londres pour les années 1736-

1746 (Paris, 1759-1761, 5 vol. in-4°.). Il y a plusieurs Mémoires de lui dans ceux de l'Académie royale des sciences, notamment sur la structure du corps vitré, sur le mécanisme des mouvemens de la prunelle et sur la structure de la cornée. Plusieurs de ses réponses à des mémoires à consulter se trouvent dans le Traité des maladies des yeux de son fils A.-P. Demours. (BOISSEAU)

DENIS (JEAN-BAPTISTE), fils d'un pompier de Paris, étudia la médecine à Montpellier, et y fut reçu docteur. A son retour dans la capitale, il fut nommé professeur de philosophie et de mathématiques, et obtint le titre de médecin consultant ordinaire de Louis XIV. Le roi Charles II l'appela en Angleterre, et lui offrit d'être son premier médecin, mais il refusa ce parti avantageux, que l'état de ses affaires personnelles ne lui permettait pas d'accepter. Il repassa donc en France, et mourut le 3 octobre 1704. Peu de médecins ont défendu la transfusion avec autant de chaleur que lui : il la pratiqua non-seulement sur les animaux, mais même sur l'homme, et fut vraisemblablement le premier qui osa tenter cette expérience dangereuse; mais l'un des deux sujets qu'il opéra, étant venu à mourir, la veuve attaqua les expérimentateurs en justice, et le parlement, qui se saisit de l'affaire, rendit un arrêt portant défense de tenter désormais la transfusion sur les hommes. Il nous reste de Denis :

Lettre à M. de Montmor touchant deux expériences de la transfusion faite sur des hommes. Paris, 1668, in-4°.

Lettre touchant une folie invétérée, qui a été guérie depuis peu par la transfusion du sang. Paris, 1668, in-4°.

Discours sur l'astrologie judiciaire et sur les horoscopes. Paris, 1669, in-4°.

Recueil de mémoires et conférences sur les arts et les sciences, présentés à M. le Dauphin pendant l'année 1672. Paris, 1672, in-4°.

Relation curieuse d'une fontaine découverte en Pologne, laquelle, entr'autres propriétés, a celle de suivre le mouvement de la lune, et de s'enflammer comme fait l'esprit de vin, de guérir diverses maladies, et de prolonger la vie jusqu'à cent cinquante ans, avec l'explication des propriétés de l'eau de cette fontaine. Paris, 1687, in-4°.

Les premiers essais de Denis, sur la transfusion, ont été publiés, sous la forme de lettres, dans le Journal des savans, et traduits en anglais dans les Transactions philosophiques.

DENIS (*Nicolas*), de Tours, lieutenant-général, a laissé :

Description de l'Amérique septentrionale avec l'histoire naturelle du pays. Paris, 1672, 2 vol. in-12. (J.)

DENISOT (GÉRARD), né aux environs de Chartres, étudia la médecine à Paris, et fut admis au doctorat en 1548. Il mourut en 1595, après avoir exercé son art avec une grande réputation pendant plus d'un demi-siècle. On trouva parmi ses papiers un manuscrit en vers grecs et latins sur les Aphorismes d'Hippocrate, que son petit-fils, Jacques Denisot, fit imprimer

(Paris, 1634, in-8°.), avec quelques épigrammes du même auteur. Il nous reste aussi de lui :

Non ergò salius thoracis adfectus indicat respiratio. Paris, 1549, in-4°.
Ergò hystericis venæ sectio. Paris, 1573, in-4°.
An hemorrhagiæ unius generis remedia. Paris, 1574, in-4°.
Ergò vera mania melancholia et phrenitis facilius ut fiunt, ita et curantur. Paris, 1586, in-4°.
Ergò facultas nutrix omni viventi necessaria. Paris, 1587, in-4°.

(O.)

DENMAN (Thomas), habile accoucheur anglais, naquit le 27 juillet 1733, à Bakewell, dans le comté de Derby, où il fit ses premières études. Il était fils d'un pharmacien, à la mort duquel, arrivée en 1752, il continua pendant deux ans encore de travailler dans l'officine, sous la surveillance de son frère aîné qui s'était mis à la tête de cet établissement. Parvenu à l'âge de vingt-un ans, il se rendit à Londres, et y passa trois années à étudier l'anatomie et les opérations. Ce laps de temps écoulé, il entra au service de la marine, et y resta jusqu'à la conclusion de la paix, en 1763. Forcé alors de quitter son poste, il revint à Londres, suivit avec assiduité les leçons de Smellie, et alla s'établir à Winchester, après avoir obtenu un diplôme de l'Université d'Aberdeen; mais voyant que la fortune semblait fuir devant lui, il reprit une nouvelle fois le chemin de Londres, où, après avoir lutté pendant long-temps contre la gêne et même l'indigence, il finit par obtenir la place de chirurgien d'un yacht royal, par le crédit de Cavendish et de Drake. Dès-lors tout changea de face pour lui; il donna des leçons d'accouchemens qui attirèrent un concours nombreux d'auditeurs, et publia des ouvrages qui obtinrent l'accueil le plus favorable. Enfin, admis dans le sein des principales Sociétés savantes de sa patrie, il fut revêtu du titre de médecin-adjoint et accoucheur de l'hôpital de Middlesex, place qu'il remplit avec autant de zèle que de talent jusqu'en 1791, époque où il renonça presqu'entièrement à la pratique, pour jouir des douceurs d'une vie tranquille et retirée à Feltham, où il termina sa longue carrière, en 1815. Ses ouvrages, tous plus utiles que brillans, sont intitulés :

An essay on puerperal fever. Londres, 1768, in-8°. - Trad. en allemand, Altenbourg, 1777, in-8°.
An essay on natural labour. Londres, 1786, in-8°.
Introduction to the practice in midwifery. Londres, tome I, 1787; tome II, 1795, in-8°.- *Ibid.* 1801, in-4°.- *Ibid.* 1806, in-4°. -*Ibid.* 1816, in-8°. -Trad. en allemand par Jean-Jacques Rœmer, Zurich et Leipzick, 1791, in-8°.- en français par Jean-François Kluyskens, Gand, 1802, in-8°.

Ouvrage regardé comme classique en Angleterre, mais inférieur, sous tous les rapports, à celui de Baudelocque.

Aphorisms on the application and use of the forceps and vectis in praeternatural labours. Londres, 1788, in-8°. – *Ibid.* 1817, in-8°.
Collection of engravings tending to illustrate the generation and parturition of animal and of the human species. Londres, 1791, in-fol. – *Ibid.* 1815, in-fol.
Engraving of two uterine polypi. Londres, 1801, in-fol.
Observations on the rupture of the uterus, of the shuffles in infants, and on the mania lactea. Londres, 1810, in-8°.
Observations on the cure of cancer. Londres, 1814, in-8°. (J.)

DENTON (Guillaume), médecin anglais, né, en 1605, à Stow, dans le comté de Buckingham, fit ses études médicales à Oxford, et prit le titre de docteur dans cette Université, en 1634. Deux ans après, Charles Ier le mit au nombre de ses médecins. Retiré à Londres à la mort de ce prince, il exerça son art sous le protectorat de Cromwell. Charles II, à la restauration, le choisit pour médecin ordinaire. Il mourut le 9 mai 1691. Il ne reste de lui que des écrits insignifians, et depuis long-temps oubliés, sur le droit canonique et sur la politique. (O.)

DEPRÉ (Jean-Frédéric), né à Mayence, entra dans l'ordre des Jésuites, après avoir terminé ses humanités et pris le grade de maître ès-arts. Lorsque son noviciat fut fini, il enseigna pendant cinq ans la jeunesse, tant à Erford qu'à Wurzbourg. On ignore quels motifs le portèrent à quitter son ordre pour entrer dans celui des Augustins; mais il abandonna aussi ce dernier au bout de quelque temps, résolu de s'adonner à la médecine. Il se rendit donc à Erford, en 1701, y fut reçu docteur dès l'année suivante, et y pratiqua pendant plusieurs années avec beaucoup de succès. La place de médecin que lui offrit la ville de Neustadt sur le Hardt l'engagea ensuite à passer dans le Palatinat; mais la chaire d'anatomie, de botanique et de chimie étant devenue vacante par la mort d'Eysel, Depré l'obtint en 1717. Il revint donc à Erford, où il remplit cette place avec tant de distinction, que l'Electeur de Mayence lui conféra le titre de conseiller, en 1722, et l'appela même, deux ans plus tard, auprès de lui, en lui laissant la jouissance de toutes ses places. Depré ne jouit pas long-temps de ces honneurs, car il mourut à Mayence, le 22 octobre 1727. On a de lui :

Dissertatio de morbis archealibus seu hæreditariis infausto sub sidere natis. Erford, 1702, in-4°.
Dissertatio de mutatione medicâ aeris alieni. Erford, 1717, in-4°.
Dissertatio de regno vegetabili morborum curandorum principe. Erford, 1717, in-4°.
Dissertatio de noxio nutricum ministerio. Erford, 1717, in-4°.
Dissertatio de sententiâ pervulgatâ, quod omnium morborum origo sit in ventriculo. Erford, 1718, in-4°.
Theoria morborum congruorum cum annexâ therapiâ generali fundamentis physico-mechanicis superstructâ. Erford, 1718, in-4°.

Dissertatio de primis secundarum curarum principiis et sanioris longiorisque vitæ fundamentis, fundatis in diætâ. Erford, 1718, in-4°.

Dissertatio de ægro ulcere auris laborante. Erford, 1718, in-4°.

Dissertatio de perpetuo nobili maris rubri microcosmici, seu de sanguine purpurato, fluidorum principe Erford, 1718, in-4°.

Dissertatio de diætâ nonnumquam salutariter neglectâ et negligendâ. Erford, 1718, in-4°.

Dissertatio de chlorosi. Erford, 1719, in-4°.

Dissertatio de machinâ microcosmicâ per motum animatâ. Erford, 1719, in-4°.

Dissertatio de arthritico scorbutico doloribus vagis gravissimis liberato. Erford, 1719, in-4°.

Dissertatio de vomitoriorum usu et abusu. Erford, 1719, in-4°.

Dissertatio de phthisi pulmonari sauciatorum. Erford, 1719, in-4°.

Dissertatio de arundino saccharicâ, vom Zucker-Rohr. Erford, 1719, in-4°.

Dissertatio de hæmoptysi. Erford, 1719, in-4°.

Dissertatio de metaphorâ medicâ, seu translatione morborum, vom Uebertragung und Ueberpflanzung der Kranckheiten. Erford, 1720, in-4°.

Dissertatio de quintâ essentiâ regni vegetabilis, seu de melle, vom Honig. Erford, 1720, in-4°.

Dissertatio de analogiâ inter primam et ultimam ætatem in statu sano. Erford, 1720, in-4°.

Dissertatio de confidentiâ in medicum. Erford, 1720, in-4°.

Dissertatio de erysipelate. Erford, 1720, in-4°.

Dissertatio de usu et abusu amuletorum. Erford, 1720, in-4°.

Dissertatio de lienteriâ. Erford, 1720, in-4°.

Dissertatio de dentitione difficili, variolis et rubeolis, tanquam tribus morborum classibus superandis infantibus. Erford, 1720, in-4°.

Dissertatio de usu et abusu spiritûs vini. Erford, 1720, in-4°. - Trad. en allemand, Francfort et Leipzick, 1723, in-4°.

Dissertatio de acrimoniâ acutâ magis accidentali universaliter resolutâ. Erford, 1721, in-4°.

Dissertatio de ictero. Erford, 1721, in-4°.

Dissertatio de laboratorio naturæ et artis. Erford, 1721, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhagiis in genere. Erford, 1721, in-4°.

Dissertatio de cataleptico affectu. Erford, 1721, in-4°.

Dissertatio de cephalalgiâ. Erford, 1722, in-4°.

Dissertatio de erroribus formularum. Erford, 1722, in-4°.

Dissertatio de hyperemesi. Erford, 1722, in-4°.

Dissertatio de phthisi. Erford, 1722, in-4°.

Dissertatio de millepedibus, formicis et lumbricis terrestribus, qualem usum hæc insecta habeant in medicinâ. Erford, 1722, in-4°.

Dissertatio de balsamo Evangelico Samaritano. Erford, 1723, in-4°.

Dissertatio de diabete. Erford, 1723, in-4°.

Dissertatio de salibus acidis. Erford, 1723, in-4°.

Dissertatio de hemicraniâ periodicâ. Erford, 1723, in-4°.

Dissertatio de officio lactantium. Erford, 1723, in-4°.

Dissertatio de purpurâ puerperarum. Erford, 1724, in-4°.

Dissertatio de purgantibus in diebus canicularibus cautè dandis. Erford, 1724, in-4°.

Dissertatio de eo quod citiùs moriantur obesi, quam graciles. Erford, 1724, in-4°.

Dissertatio de saltu naturæ. Erford, 1724, in-4°.

Dissertatio de tempore, quando et quare movendum in morbis. Erford, 1725, in-4°.

Dissertatio de valetudine senum. Erford, 1725, in-4°.
Dissertatio de nephritidis pathologiâ et therapiâ. Erford, 1725, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhagiis naturalibus juxtà intentionem naturæ prudentiâ medicâ dirigendis. Erford, 1725, in-4°.
Dissertatio de genuinâ verminationis indole et therapiâ. Erford, 1725, in-4°.
Dissertatio de lactis progenie, caseo atque butyro. Erford, 1725, in-4°.
Dissertatio de calculo microcosmico in genere et in specie spectato. Erford, 1726, in-4°.
Dissertatio de vulneribus. Erford, 1726, in-4°.
Dissertatio de vulneribus in genere per se et per accidens contingentibus. Erford, 1726, in-4°.
Dissertatio de magno remedio fluxûs hæmorrhoïdalis ad vitam sanam et longam. Erford, 1726, in-4°.
Dissertatio de erroribus circà salivationem mercurialem. Erford, 1726, in-4°.
Dissertatio de febri tertianâ intermittente. Erford, 1727, in-4°.
Dissertatio de chlorosi. Erford, 1727, in-4°.
Dissertatio de aphthis. Erford, 1727, in-4°.
Dissertatio de febri ephemerâ ejusdemque existentiâ, essentiâ et therapiâ. Erford, 1727, in-4°.
Dissertatio de anginâ. Erford, 1727, in-4°.
Dissertatio de melancholiâ hystericâ. Erford, 1727, in-4°.
Dissertatio de inflammationum theoriâ et therapiâ. Erford, 1727, in-4°.
On a encore de Depré une Notice en allemand, publiée à Francfort, sur les propriétés des eaux minérales d'Edenkoben, entre Landau et Neustadt, dans le Palatinat. (A.-J.-L. J.)

DERHAM (Guillaume), savant théologien anglais, mérite une place dans ce dictionaire à cause des services qu'il rendit à l'histoire naturelle. Né en 1657, à Stowton, près de Worcester, il fut élevé à Blockley, et envoyé à Oxford, dès qu'il eut atteint sa dix-huitième année. Il prit ses degrés en 1678, entra, quatre ans après, dans les ordres, devint, à cette époque, vicaire de Wargrave, dans le comté de Berk, et obtint, en 1689, le titre de recteur d'Upminster, dans celui d'Essex. Cette dernière place lui permit de se livrer sans contrainte au goût qui l'entraînait vers la physique et l'histoire naturelle, sciences dans lesquelles il fit bientôt des progrès assez rapides pour mériter d'être admis parmi les membres de la Société royale de Londres. Plusieurs ouvrages remarquables qu'il publia dès-lors lui acquirent une si grande considération, que l'Université d'Oxford lui envoya, en 1730, un diplôme de docteur, en le dispensant des formalités et des frais d'usage. Depuis long-temps déjà la carrière ecclésiastique lui avait procuré tous les moyens de mener une existence heureuse, car, en 1716, il avait été nommé chapelain du prince de Galles et chanoine de Windsor. Il mourut, à Upminster, le 5 avril 1735, laissant un très-beau cabinet de curiosités, et un assez grand nombre d'ouvrages, qui ne contiennent, à la vérité, aucune idée nouvelle, mais qui ont contribué à populariser les sciences

naturelles en Angleterre, et qui, sous ce point de vue, sont infiniment supérieurs à tant de lourds traités dogmatiques dont la lecture suffirait pour dégoûter à jamais de la plus attrayante des études.

The artificial clock-maker, a treatise of watch and clock work, shewing to the meanest capacity the art of calculating numbers to all sorts of movements; the way to alter clock-work; to make-chimes, and set them to musical notes; and to calculate and correct the motions of pendulums. Londres, 1714, in-12. - *Ibid.* 1734, in-12. - Trad. en français, Paris, 1731, in-12.

Derham publia fort jeune cet ouvrage, qui fut très-favorablement accueilli, et dont on fit de nombreuses éditions. Nous n'avons cité que la troisième et la quatrième. C'est d'après la troisième qu'a été faite la traduction française.

Physico-theology, or a demonstration of the being and attributes of God, from his works of creation. Londres, 1713, in-8°. - Trad. en français par Bellanger, Paris, 1726, in-8°.; *Ibid.* 1729, in-8°.; et par Elie Bertrand, Paris, 1760, in-8°.; Strasbourg, 1769, in-8°. - en hollandais par Abraham van Loon, Leyde, 1728, in-4°. - en allemand, Hambourg, 1730, in-8°.; Dresde, 1764, in-8°. - en suédois, Stockholm, 1736, in-8°. - en danois, Copenhague, 1759, in-4°.

Cet ouvrage eut trois éditions dans la première année de sa publication. La septième est de 1727, et la huitième de 1732. Derham en donna la suite sous le titre suivant :

Astro-theology, or a demonstration of the being and attributes of God; from a survey of the heavens. Londres, 1714, in-8°. - Trad. en français, Roterdam, 1730, in-8°. - en allemand, Hambourg, 1728, in-8°.; *Ibid.* 1732, in-8°.; *Ibid.* 1765, in-8°.

Ces deux ouvrages sont composés de seize sermons qu'il prononça en 1711 et 1712, lorsqu'il fut appelé à faire les discours connus sous le nom de *Fondation de Boyle*. On ne peut guère les considérer que comme des compilations; mais l'auteur a toujours puisé aux bonnes sources, et avec beaucoup de discernement. On s'aperçoit même fort souvent qu'il avait observé avec attention la nature, et de temps en temps on découvre des observations qui lui sont propres. Telle est entr'autres la découverte des sixième et septième satellites de Saturne. Son but est de prouver l'existence, la puissance et la sagesse de Dieu, par la contemplation des merveilles de la nature.

Christo-theology, or a Demonstration of the divine authority of the christian religion. Londres, 1730, in-8°.

Ces ouvrages sont les seuls que Derham ait composés; mais il a ajouté des notes à ceux d'Eléazar Albinus sur les oiseaux et les insectes d'Angleterre; il a revu le *Miscellanea curiosa* (Londres, 1726, 3 vol. in-8°.); publié le *Synopsis methodica avium et piscium* de son ami Jean Ray (Londres, 1713, in-8°.); mis au jour la correspondance de cet illustre naturaliste (*Philosophical letters between the late learned M. Ray and several of his ingenious correspondents, natives and foreigners.* Londres, 1718, in-8°.); enfin publié les *Philosophical experiments and observations* de Robert Hooke (Londres, 1726, in-8°.)

On lit aussi de lui, dans les Transactions philosophiques, des Mémoires, au nombre de trente-cinq, qui roulent presque tous sur des sujets peu connus d'histoire naturelle. C'est à lui qu'on doit d'avoir prouvé que le bruit pulsatif qu'on entend si souvent dans les vieilles boiseries, et qu'on désigne vulgairement sous le nom d'*horloge de la mort*, est produit par des larves d'insectes. (A.-J.-L. J.)

DERHAM (Samuel), médecin anglais, né en 1655, dans le comté de Glocester, et mort le 26 août 1689, fit ses études à Oxford, où il passa successivement maître ès-arts en 1679, et docteur en médecine en 1687. On ne connaît de lui qu'un ouvrage qui a pour titre :

Hydrologia philosophica, or an account of Ilmington waters in Warwickshire. Oxford, 1685, in-8°. (z.)

DESAULT (Pierre), né en 1675, à Arzac, dans le Béarn, fit ses premières études à l'Université de Pau, et vint ensuite suivre les cours de médecine que Seris et Tartas faisaient à Bordeaux, où il prit le bonnet de docteur. En 1697, il se rendit à Paris pour y assister aux leçons de Duverney et de Tournefort. Il se lia intimement, dit-on, avec Bouvart, Vernage, Falconet, Sidrobe et plusieurs autres médecins renommés. Après avoir suivi pendant quatre ans la pratique des médecins des hôpitaux de Paris, il revint à Bordeaux, où il se fit aggréger au Collége des médecins de cette ville, le 25 janvier 1704. Livré à la pratique dans cette grande ville, il jouit d'une grande réputation, et s'y montra non moins bienfaisant qu'habile médecin. Il vécut célibataire, pour ne pas être détourné, disait-il, de l'exercice de sa profession. C'est à lui qu'on doit la proscription de la méthode de traiter les maladies vénériennes par la salivation. Il eut le courage de se mettre en opposition avec Astruc, et il l'emporta sur le professeur de Montpellier. Desault étendit l'usage des frictions mercurielles au traitement des obstructions, des ulcères et de la teigne, par suite de son absurde hypothèse sur l'origine de la syphilis, qu'il attribuait à des vers, aussi bien que la rage. On ignore l'époque de sa mort; seulement son nom ne se retrouve plus sur les registres de la Faculté de Bordeaux depuis 1735. Son éloge a été fait par Tournon, en 1799. On a de lui :

Nouvelles découvertes concernant la santé et les maladies les plus fréquentes. Paris, 1727, in-12.

Dissertation sur les maladies vénériennes, contenant une méthode de les guérir sans flux de bouche, sans risques et sans dépenses; avec deux dissertations, l'une sur la rage, et l'autre sur la phthisie. Bordeaux, 1733, in-12.

Cet opuscule est le résultat de trente ans de pratique. L'auteur prescrit uniquement les frictions, les bains et les purgatif intercalés, contre la syphilis.

Dissertation sur la goutte et la méthode de la guérir radicalement, avec un recueil d'observations sur les maladies dépendantes du défaut de perspiration. Paris, 1725, in-12. — *Ibid.* 1728, in-12.

Dissertation sur la pierre des reins et de la vessie, avec une méthode simple et facile pour la résoudre sans endommager les organes de l'urine. Paris, 1736, in-12.

Desault recommande l'usage de l'eau de Barèges en boisson, en dou-

ches et en injections, et même en lavemens. Il croyait beaucoup à l'efficacité de ses méthodes de traitement, ou du moins il feignait d'y croire. Quand on a exercé pendant trente ans la médecine avec sagacité, on croit au pouvoir de l'art, mais seulement pour un très-petit nombre de cas. (T.)

DESAULT (Pierre-Joseph) naquit, le 6 février 1744, au Magny-Vernais, village voisin de Lure, en Franche-Comté, département de la Haute-Saône. Ses parens ne possédaient qu'un bien peu considérable; cependant, malgré la modicité de leur fortune, ils n'en donnèrent pas moins une très-bonne éducation à leurs nombreux enfans; et, si quelques ennemis de Desault ont publié qu'il n'avait pas fait d'études classiques, et qu'il avait quitté son village à seize ans pour venir chercher fortune à Paris, où il avait rempli les fonctions les plus abjectes dans les amphithéâtres d'anatomie, cette calomnie absurde n'a puisé sa source que dans la jalousie qu'inspirèrent les succès par lesquels il s'illustra. Il est prouvé que Desault étudia les premiers élémens du latin à Lure, chez un maître particulier, qui le mit en état d'entrer en cinquième au Collége des Jésuites, où il fut envoyé à l'âge de douze ans. Il s'y appliqua aux belles-lettres et surtout aux mathématiques, étude vers laquelle son penchant le portait, et il fit de si rapides progrès dans cette science, qu'à dix-sept ans il avait épuisé tout ce que les ouvrages élémentaires pouvaient lui apprendre. Le livre si abstrait de Borelli, intitulé *De motu animalium*, devint l'objet de ses méditations, et il y ajouta un commentaire qui fut égaré dans la suite. Après avoir achevé sa philosophie, Desault, obligé de se choisir une profession, embrassa celle de la chirurgie malgré les représentations de son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique. Ce fut dans son village, sous un maître dont tout le talent se bornait à savoir préparer quelques médicamens, saigner et raser, qu'il commença ses nouvelles études. Il ne tarda pas à reconnaître l'ignorance de celui qui le dirigeait, et se hâta de le quitter pour se rendre à Béfort, où il espérait trouver plus de ressources pour son instruction. Quoique cette école ne lui offrît pas encore tout ce qu'il désirait, il y entendit cependant le langage de l'art; et la pratique de l'hôpital militaire, qu'il suivait avec cet esprit observateur qui le caractérisait déjà, lui fournit des remarques utiles sur des cas importans de chirurgie. Compté au nombre des sujets les plus distingués de l'école de Béfort, son génie naissant l'avertit qu'il pouvait espérer des succès sur un plus vaste théâtre. Après avoir passé trois ans dans cette ville, il vint à Paris en 1764. J.-L. Petit, la Peyronnie et autres y avaient répandu sur la chirurgie un éclat que soutenaient alors Louis, Morand et Sabatier. Les travaux de Winslow, les recherches de Duverney



DESAULT.

Ambroise Tardieu Direxit.

y avaient aussi répandu le goût de l'anatomie; que leurs successeurs professaient avec gloire. Desault se rangea parmi les nombreux élèves du célèbre Antoine Petit. Consacrant une grande partie de ses journées à l'étude de l'anatomie, il suivait en même temps les cours du Collége de chirurgie et la pratique des grands hôpitaux. Outre ces divers travaux, la modicité de son patrimoine l'avait forcé de se créer une ressource dans l'enseignement des mathématiques, qu'il montrait à ses compagnons d'étude. Ce fut, en 1766, à la suite d'une longue maladie, provenant de l'opiniâtreté de son travail, qu'il ouvrit un cours public d'anatomie: il était alors âgé de vingt-deux ans. L'été suivant fut employé à un cours complet de chirurgie. Desault ne disait rien d'inutile, n'omettait rien d'essentiel dans ces leçons, où il offrait toujours la vérité appuyée des preuves les plus solides: il manquait à la vérité d'éloquence, et un grasseyement assez désagréable rendait sa prononciation défectueuse; mais la précision de ses idées, qu'il peignait toujours avec feu, la clarté de ses dissertations, le faisaient écouter avec le plus vif intérêt, et on oubliait facilement les défauts de l'orateur pour admirer le talent du maître. Ses profondes connaissances, cette méthode parfaite d'enseignement, dans un âge où la plupart des hommes sont encore au nombre des élèves, attirèrent sur lui l'attention générale; mais pendant que d'honorables suffrages couronnaient ses succès, l'envie essaya d'en arrêter le cours: le privilége de l'enseignement public n'était accordé alors qu'aux seuls médecins de la Faculté et aux chirurgiens de Saint-Côme; ces derniers, piqués de voir leur école déserte, tandis que les élèves se portaient en foule aux leçons d'un jeune homme à peine sorti des bancs, réclamèrent les droits que leur donnait le réglement, et il fut défendu à Desault de faire des cours. Il dut, pour les continuer, emprunter le nom d'un médecin célèbre, qui lui donna le titre de son répétiteur; mais quoiqu'il eût ainsi éludé la loi, peut-être eût-il succombé dans cette lutte, sans le généreux appui que lui prêtèrent alors La Martinière et Louis; ce dernier, qui avait engagé Desault à se livrer à l'enseignement, alla même jusqu'à se placer plusieurs fois parmi ses auditeurs, afin que son crédit donnât à ses cours toute la consistance qu'on voulait leur ôter. Le génie de Desault l'avait fait dépasser les limites qu'avait eues jusqu'alors l'enseignement anatomique: il venait de créer un nouveau système qui embrassait des considérations jusque-là négligées; la forme, la grandeur, la position et la direction des parties du corps humain en étaient les principales: en même temps qu'il démontrait une de ces parties à ses élèves, il les entretenait des maladies propres à chacune d'elles. « Sur ces principes, dit Bichat, reposa la méthode d'enseignement

de Desault. Elle créa en France l'anatomie chirurgicale, et fut le premier pas que l'art lui dut vers la perfection. Les objets qu'elle embrasse sont immenses. C'est un vaste cadre, que des lignes saillantes séparent en plusieurs autres cadres secondaires. Dans l'un se range la conformation externe; à l'autre appartient la structure; un troisième embrasse les propriétés; le dernier est réservé aux usages : chacun se subdivise en plusieurs sections qui s'enchaînent sans se confondre, et se succèdent sans empiéter sur leurs limites. De leur réunion naît une formule générale, applicable aux organes de tous les systèmes, offrant, à chaque point de leur description, une place à occuper, indiquant ce qu'on omet par les vides qu'elle présente, et laissant à celui qui l'a parcourue, le tableau exact de tout ce qu'il faut apprendre sur chaque partie. »

A l'époque où Desault commença ses cours, les planches d'anatomie et les modèles en cire étaient en vogue; il s'éleva avec force contre cet usage. Chaque année même il consacra depuis, dans ses cours, une leçon à prouver le danger de leur emploi. Sa sévérité, à cet égard, allait si loin qu'il eût même voulu rendre inutiles nos meilleurs traités d'anatomie qui, selon lui, n'étaient qu'une autre manière de peindre. « Voyez, disait-il à ses élèves, voyez beaucoup, voyez encore; vous graverez dans votre cerveau des planches plus durables et plus vraies que celles que l'art doit au burin ou au pinceau, et vous y écrirez, en caractères qui ne s'effaceront jamais, un livre que ne démentira point la nature. »

Depuis plusieurs années Desault professait l'anatomie et les principes de la chirurgie : l'envie, qui n'avait pu lui ravir sa gloire dans cette double carrière, publiait qu'excellent professeur, la nature ne l'avait pas appelé à l'exercice de l'art qu'il savait si bien enseigner. C'est alors qu'il tenta pour la pratique ce qu'il avait fait pour l'enseignement. « Il proposa, dit Bichat, le bandage de la clavicule. L'impossibilité d'une conformation régulière dans la fracture de cet os, avouée par Hippocrate, semblait être devenue, depuis lui, un axiome chirurgical. Les inutiles efforts des praticiens l'avaient confirmé, et alors plus de raisonnemens étaient accumulés dans l'école pour l'expliquer, que de recherches pour l'éviter. Desault conçut qu'on y parviendrait en calculant, sur les puissances du déplacement, la résistance de l'appareil; et que puisque le fragment externe était entraîné en bas par le poids de l'épaule, en devant et en dedans par l'action musculaire, on devait, en même temps que soutenir l'épaule, tirer ce fragment en dehors et en arrière. L'extension continuelle lui offrait cet avantage. Il se servit, pour l'exécuter, du bras fixé sur un coussin en forme de coin, qui, en le rapprochant du tronc inférieurement, l'en écartait

en haut et avec lui le fragment externe. L'exactitude des résultats prouva bientôt l'avantage de ce moyen, et l'art, si long-temps insuffisant sur ce point, arriva du premier coup à la perfection. Peu répandu encore dans la pratique, Desault était obligé de confier à des mains étrangères l'essai de ses procédés. Le premier succès de son bandage fut obtenu à la Salpêtrière. L'expérience confirma la première fois, à Bicêtre, la prééminence du couteau droit qu'il proposait depuis deux ans de substituer au courbe, dans les amputations, fondé sur la facilité plus grande de couper les parties en les embrassant dans une moindre étendue, sur la possibilité de retrancher alors l'instrument interosseux, en rétrécissant la lame du couteau droit, et sur l'avantage d'être libre d'une main dans le procédé opératoire. Il avait rétabli la ligature immédiate, oubliée chez nous depuis Paré, long-temps avant qu'en France aucun praticien ne l'eût mise en usage, et sans savoir qu'en Angleterre on eût écrit sur l'inconvénient de lier immédiatement les vaisseaux. Alors, aussi, il conçut l'ingénieux projet de placer, en certains cas, au-dessous des tumeurs anévrismales, la ligature de l'artère; projet qui offrirait peut-être les avantages nombreux d'épargner toutes les collatérales supérieures, d'être praticable souvent là où la méthode ordinaire est impossible, d'abréger, comme celle de Hunter, les douleurs de l'opération, et d'en rendre, comme elle aussi, les suites moins fâcheuses. Le traitement des fractures du col de l'humérus, objet, dans ces derniers temps, d'une foule de recherches, lui dut un appareil moins embarrassant que celui de Moscati, où l'immobilité du bras et de l'épaule, plus assurée que dans le bandage à dix-huit chefs de Petit, se réunit à la facilité de varier, au gré du chirurgien, la direction du corps de l'os, et qui, mieux calculé que celui de Paul d'Egine, sur les causes du déplacement, assure, entre les fragmens, un contact moins inexact. Il emprunta de son bandage nouveau pour la clavicule ce qui manquait à la perfection des appareils anciens destinés à contenir la fracture des diverses portions de l'omoplate, et reproduisit, pour l'avant-bras, les compresses graduées de Petit, injustement négligées par les praticiens, et plus méthodiquement appliquées par lui que par leur célèbre auteur. »

Ce fut par tant d'utiles travaux, par cet enchaînement de découvertes, que Desault passa du premier rang des anatomistes au rang des plus grands chirurgiens, et qu'il affermit sa gloire contre l'envieuse médiocrité. Depuis long-temps il sollicitait la place de professeur de l'école pratique. Jusque-là ses ennemis l'en avaient écarté; le choix des élèves, celui des amis de l'art l'y appelaient; mais l'usage, d'accord avec l'intrigue, s'opposait à leurs vœux et aux siens; cette école

existait dans le sein du Collége de chirurgie; il fallait être agrégé à ce collége pour professer à l'école pratique, et Desault, trop pauvre encore, n'avait pu s'y faire recevoir; enfin, malgré les menées de ses envieux, on fit une exception jusque-là sans exemple : son mérite et ses succès firent applaudir à sa nomination. Il était impossible qu'un homme déjà aussi célèbre ne fût pas reclamé par le Collége de l'Académie de chirurgie. En 1776, après dix années de professorat, Desault fut reçu membre du Collége de chirurgie, et bientôt nommé de l'Académie royale; il devint ensuite conseiller de son comité perpétuel. Louis, qui, dans toutes les occasions, avait été son plus zélé protecteur, et qui, dans celle-ci, lui avait ouvert sa bourse pour se faire recevoir, présida sa thèse de réception. Le candidat, par reconnaissance, choisit pour sujet de sa dissertation un procédé que Louis avait nouvellement introduit en France, en se servant avec succès, pour l'opération de la taille, du gorgeret d'Hawkins. Desault avait fait à cet instrument des corrections qui sont exposées dans sa thèse intitulée : *De calculo vesicæ, eoque extrahendo, prævia ope instrumenti Haukensiani emendati.* « La pratique, dit Bichat, a consacré dans la suite ces modifications, avantageuses sans doute du côté de l'incision de la vessie, moins précieuses peut-être sous le rapport de la sûreté du rectum, et aujourd'hui elles survivent à celles tant de fois variées que nous voyons chaque jour naître et mourir dans notre art. » Depuis, cependant, nos habiles chirurgiens ont abandonné ce nouveau gorgeret, qui leur a paru désavantageux dans bien des cas.

Jusque-là Desault n'ayant pu faire usage lui-même des procédés qu'il avait inventés, son expérience ne se composait encore que de faits étrangers; mais, en 1782, nommé chirurgien en chef de la Charité, son génie prit un nouvel essor. Devenu praticien, il perfectionna ses premières découvertes, et en fit un grand nombre de nouvelles. « Il traça avec précision, dit Bichat, l'histoire encore peu connue des luxations du radius, prouva par les rapports de ses extrémités articulaires, que, presqu'impossibles en haut, elles trouvent en bas peu de résistance à s'opérer; indiqua leurs signes, établit leurs différences, et fonda sur ses succès sa méthode de réduction. Inconnues aux anciens, les fractures de l'olécrâne semblaient presque étrangères aux modernes. Il confirma sur elles les recherches de David, y ajouta des vues nouvelles, et proposa un appareil aujourd'hui généralement employé, où la flexion de l'avant-bras est prévenue par un corps inflexible, placé antérieurement, et qui, enveloppant de circulaires toute l'extrémité, gêne l'action musculaire, et s'oppose, mieux que le kiastre, à l'ascension du fragment. L'analogie des causes de

déplacement en étendit bientôt l'usage à la fracture de la rotule, qui en obtint un égal avantage, et où le gonflement, si commun dans les bandages à jour, tels que celui ordinairement employé, ceux de Ravaton, de Bell, ne vint plus compliquer le traitement. Les recherches de Theden, sur la compression des ulcères variqueux, brillèrent dans sa pratique d'un éclat qu'elles en reçurent en partie. Il généralisa ce moyen, prouva son efficacité sur les tumeurs squirreuses du rectum, où des mèches, graduellement augmentées de volume, lui servirent à l'exercer, et dans une foule de cas, il en fit un de ses moyens principaux de guérison. Un appareil nouveau, aussi simple et plus sûr que celui de Louis, lui fut substitué dans le bec-de-lièvre. Le gorgeret de Marchettis, arraché à l'injuste oubli des praticiens, vint remplacer, dans l'opération par incision de la fistule à l'anus, cette espèce, bizarrement recourbée, de bistouri, que l'on appelle syringotome; celle moins irrégulière, mais aussi difficile, que Pott et Bell ont proposée; cet assemblage de pièces inutilement ingénieuses, qui composent l'instrument de Brambilla, et tant d'autres, dont le vice commun est de ne jamais mettre à l'abri de lésion la paroi opposée du rectum. La ligature, jusque-là impraticable dans les fistules profondément situées au-dessus de la portée du doigt, devint, au moyen d'un appareil d'instrumens, simple dans son mécanisme, sûr dans son exécution, une des opérations les plus faciles de la chirurgie, et aujourd'hui le stylet à séton de Paré, la lardoire de Foubert, l'instrument de Girault, ne figurent plus que sur les planches ou dans nos arsenaux. La méthode de la compression, longue dans son effet, incertaine dans ses suites, fatigante dans son usage, avait remplacé, dans le traitement des hernies ombilicales, la ligature du sac et des tégumens, employée par les Grecs et les Arabes. Desault rappela celle-ci dans la pratique, et fit voir que la douleur fugitive qui l'accompagne n'est rien, comparée à la promptitude du succès qui la suit. »

Pendant six ans que Desault exerça la chirurgie à l'hôpital de la Charité et s'occupa des progrès de cet art, il ne négligea pas ses cours d'anatomie par lesquels il avait obtenu ses premiers succès. Mais, en 1788, un plus vaste théâtre encore lui fut ouvert: la survivance de l'Hôtel-Dieu vint à vaquer, et la voix des élèves, la voix publique même l'y appelait. Plusieurs rivaux s'étaient mis avec lui sur les rangs; Pelletan seul pouvait lutter avec Desault. Il apportait aussi, dit Petit de Lyon, un nom déjà bien cher à la gloire et la réputation de professeur savant, jointe à celle d'opérateur habile. Desault fut préféré à Pelletan, mais Pelletan fut jugé digne de remplacer Desault, lorsque la mort nous l'enleva. Louis donna, dans cette occasion, une grande preuve de sa justice et de son admiration pour les talens de De-

sault en décidant la question en sa faveur, quoiqu'après avoir encouragé ses premiers essais, l'avoir appuyé de tout son crédit, et lui avoir ouvert sa bourse dans des circonstances importantes, il n'en eût pas toujours reçu toutes les marques de reconnaissance qu'il avait droit d'en attendre. J'ai à me plaindre de lui, dit-il au magistrat de qui dépendait la nomination, mais je dois à l'intérêt public de vous déclarer qu'il est l'homme qui convient le mieux à la place. Desault l'obtint. Moreau, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, accablé de vieillesse et d'infirmités, mourut peu après, et lui laissa un titre qui seul lui manquait, puisque depuis long-temps Moreau avait abandonné ses fonctions au prédécesseur de Desault. Dès qu'il fut en possession de cette place importante, la confiance que le public lui accordait déjà depuis plusieurs années en l'appelant pour les opérations majeures dans les maisons particulières, devint presque exclusive pour toutes les grandes opérations qui se présentèrent dans la pratique de la capitale. Cependant les avantages de la fortune ne lui firent pas négliger le service de son hôpital, ni ne diminuèrent son zèle ardent pour l'instruction des élèves: jamais praticien ne poussa plus loin que lui l'amour du bien public; il y sacrifiait toutes les jouissances ordinaires de la vie; et quoique les devoirs qu'il s'était imposés fussent immenses, il les remplissait avec une si scrupuleuse attention, que ce seul point lui eût déjà mérité l'admiration générale, quand même ses travaux l'eussent moins illustré. Desault était marié, il avait sa maison, et cependant il couchait régulièrement à l'Hôtel-Dieu, afin de pouvoir, au besoin, donner ses secours aux malades pendant la nuit. Toujours le premier à la visite du matin, il la terminait ordinairement à huit heures, pour passer à l'amphithéâtre, où se réunissaient tous les élèves tant internes qu'externes. « La séance s'ouvrait, dit Bichat, par une consultation publique et raisonnée, où n'étaient admis que les malades indigens du dehors. Le chirurgien en chef les interrogeait sur les causes, l'époque, les phénomènes de leur maladie, faisait remarquer l'analogie de ce qu'il observait avec le récit du malade, et après avoir établi les indications curatives, indiquait les prescriptions convenables. Les élèves de l'hospice lisaient ensuite l'observation exacte et détaillée de tous les malades intéressans qui devaient sortir dans la journée, et dont le pansement avait été confié à leurs soins. Chacune de ces observations était le résultat de notes prises chaque jour au lit du malade, et formant, ajoutées les unes aux autres, un tableau précis des progrès de la maladie. En s'instruisant eux-mêmes, les élèves contribuaient ainsi à l'instruction de leurs camarades. La troisième et la principale partie de la leçon était consacrée aux opérations. Chacune était précédée d'une dissertation sur l'état

du malade, sur les suites probables de l'opération, sur les moyens de rendre ces suites moins fâcheuses, sur le procédé opératoire. On transportait ensuite le malade à l'amphithéâtre, où Desault l'opérait en présence de tous les élèves, aidé par les chirurgiens de la maison. Aux opérations succédaient des détails raisonnés, donnés par le professeur, soit sur les maladies existantes dans l'hospice, soit sur la situation des malades opérés les jours précédens. L'ouverture des cadavres qu'exigeaient les progrès de l'art ou l'enseignement des elèves, formait un des derniers objets de la séance, qui était terminée par une leçon dogmatique sur un point particulier de pathologie. » Ce n'était qu'après ces diverses leçons, qui ordinairement duraient jusqu'à midi, que Desault se rendait dans les maisons particulières où il était appelé. Rentré à six heures à l'hôpital, pour n'en plus sortir jusqu'au lendemain, il faisait sa seconde visite dans les salles, et passait ensuite à l'amphithéâtre pour procéder à la leçon du soir, consacrée à l'anatomie et à la théorie des opérations chirurgicales. Un zèle si ardent pour le soulagement des malades, cette admirable constance avec laquelle il multipliait ses travaux pour perfectionner l'enseignement de l'art, ne purent le garantir d'abord de quelques obstacles que, d'une part d'anciens préjugés, et de l'autre la jalousie, lui opposèrent; les opérations publiques heurtèrent les idées des religieuses infirmières de l'Hôtel-Dieu, et alarmèrent en même temps l'humanité des administrateurs. Ses envieux le représentèrent comme un homme qui sacrifiait tous les intérêts à celui de sa gloire, et qui n'était fécond en plans de réforme, que par l'ambition de parvenir; les chirurgiens même de l'Hôtel-Dieu, assujettis, sous ce chef infatigable, à un service plus actif, murmurèrent des nouveaux devoirs qu'il leur imposait, et une foule de mémoires le dénoncèrent à l'administration comme voulant bouleverser l'ordre établi. Il triompha cependant de tous les obstacles qu'on lui opposait, et l'enseignement de l'Hôtel-Dieu offrit la première école de clinique externe qui ait existé en France, et la mieux combinée qui ait encore été établie en Europe. Bientôt cette école devint aussi célèbre chez les nations étrangères qu'elle l'était chez nous; des étudians des diverses parties de l'Europe accoururent aux leçons de Desault, et l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne ont encore aujourd'hui plusieurs chirurgiens distingués qui s'honorent, comme ceux de la France, d'avoir été les disciples de cet illustre professeur. Le théâtre où il était placé lui offrant chaque jour de nouvelles occasions d'approfondir son art, c'est là qu'il perfectionna sa méthode, et que, multipliant ses découvertes, il imagina un grand nombre d'instrumens et de procédés nouveaux. « Les procédés anciens pour les ligatures des polypes de la gorge sont insuffi-

sans, dit Bichat; dans une circonstance particulière, Desault en imagine un généralement applicable, plus facile que ceux de Levret, plus simple que celui de Brasdor, et, sur le champ, il en prouve les avantages par les succès qu'il en obtient. Une bride se rencontre dans le rectum; il craint la lésion des parties voisines: le kiotome naît de cette difficulté, et son usage, d'abord restreint à ce cas particulier, s'étend bientôt à la résicision des amygdales, de la luette, des kystes de la vessie, etc. Une bougie s'échappe de l'urètre et tombe dans la vessie; l'ingénieuse idée de la pince de Hunter fournit celle d'un instrument propre à la retirer et à éviter la ressource cruelle de la taille. Une tumeur est à extraire dans la bouche; la forme des bistouris ordinaires les rend incommodes pour y parvenir; un instrument, en forme de serpette, est imaginé; des lames sont diversement recourbées, et le traitement des fongus de la bouche, du spina-ventosa de la mâchoire inférieure se trouve agrandi. Une hémorragie a lieu dans une cavité: un moyen nouveau de compression l'arrête, et ajoute à la science une perfection. L'action musculaire, puissance sans cesse agissante dans les fractures, ne trouvait, pour le fémur, qu'une résistance impuissante dans les appareils jusqu'alors en usage: un bandage nouveau est proposé, et le double avantage de retenir continuellement en haut le bassin, tandis que la jambe est entraînée constamment en bas, lui assure une préférence que l'expérience confirme encore chaque jour. Moins utile qu'à la cuisse, mais quelquefois nécessaire, l'extension permanente de la jambe trouve, dans deux attelles ingénieusement disposées, un mode simple et facile de s'exécuter. Les sondes élastiques, récemment substituées à celles de fil d'argent contournées en spirale, offraient au traitement des maladies des voies urinaires, un vaste moyen de perfection: Desault, le premier, en entrevoit toute l'étendue, se fraye avec lui une route nouvelle, et crée une méthode, trop fondée peut-être sur l'adresse du chirurgien, mais que son habileté justifie, et dont sa pratique couronne la hardiesse. La ponction de la vessie n'est pour lui qu'une ressource superflue, et il démontre que, toujours impraticable lorsqu'elle est nécessaire, la boutonnière n'est jamais nécessaire lorsqu'elle est praticable. Les sondes élastiques ne se bornent pas, dans ses mains, aux maladies des voies urinaires: variées dans leurs formes et leur grandeur, elles deviennent, tantôt un porte-ligature qui remplace l'instrument de Bellocq, retranché dès-lors de l'arsenal de chirurgie, tantôt des conducteurs qui transmettent à l'estomac les alimens que les passages ordinaires ne peuvent lui faire parvenir, et aux poumons, l'air qu'une angine ou le gonflement d'une plaie interceptent dans le larynx ou la trachée-artère, quelquefois une espèce de repoussoir pro-

pre à débarrasser l'œsophage des corps étrangers qui l'obstruent, et réunissant le mérite, rare dans nos moyens ordinaires, d'une grande flexibilité lorsqu'il est vide, et d'une grande solidité quand le stylet le remplit. Les opérations sont des moyens terribles où la certitude d'une mort éloignée ne se rachète souvent que par la probabilité d'une mort plus prochaine. Les revers s'y entremêlent aux succès, et l'existence qui les suit n'est quelquefois qu'un bienfait cruel de la chirurgie. L'art de les éviter doit précéder celui de les bien faire, et, dans le doute de leur indication, ne pas agir est la saine pratique : ce fut celle de Desault. L'amputation, autrefois si commune, n'était pour lui qu'une ressource extrême, où le danger des suites commande presque toujours de courir les hasards de l'attente, et où la main est meurtrière, quand elle veut trop tôt devenir salutaire. Il prouva que les signes indicatifs du trépan offrent une incertitude qui doit presque toujours arrêter le praticien, et que, lors même que ces signes sont évidens, les conséquences funestes de l'opération doivent le retenir encore dans les grands hôpitaux, où le mauvais air qu'on respire porte bientôt, sur les membranes cérébrales mises à nu, et sur le cerveau lui-même, une influence délétère. » Desault renonça à cette opération, et fit usage, pour le traitement des plaies de tê e, de la méthode, déjà connue, de Guy de Chauliac et d'autres, qui consistait dans l'emploi des purgatifs. Il la modifia en se servant de tartrate antimonié de potasse en lavage, et les succès qu'il en obtint lui donnèrent souvent lieu de se féliciter d'avoir proscrit une opération qu'une expérience de plusieurs siècles avait montrée constamment mortelle à l'Hôtel-Dieu. Dans les violentes contusions de la tête, accompagnées d'ébranlement du cerveau, perte de connaissance, assoupissement, etc., accidens auxquels l'art n'avait encore opposé que les moyens généraux, les fomentations glacées, vantées par les Allemands, et surtout les saignées faites jusqu'à défaillance, Desault obtint encore les plus grands succès en couvrant la tête d'un large vésicatoire, dont il entretenait la suppuration. Parmi le grand nombre de découvertes qui ont illustré la carrière de Desault, ses rivaux l'ont accusé d'en avoir puisé quelques-unes chez les anciens; mais si quelquefois, faute d'érudition, il a cru inventer lorsqu'il n'avait eu que des idées déjà connues, sûrs de sa bonne foi, ses nombreux disciples attestent qu'il ne dérobait rien à nos premiers maîtres en se rencontrant avec eux. Ce génie créateur qui lui faisait découvrir, comme par inspiration, les plus étonnantes vérités, l'avait porté au plus haut degré de la science sans avoir recherché les lumières de l'érudition. Sans guide et sans modèle, il s'était élancé dans la carrière, et l'avait parcourue en y imprimant profondément des traces que nos plus cé-

lèbres praticiens s'honorent encore de suivre; et quels qu'aient été les efforts de l'envie pour affaiblir sa gloire, le nom de ce savant professeur, de ce chirurgien habile, ira se placer, dans la postérité, au rang des plus illustres. Il est cependant un reproche que Desault mérita; il eût contre la médecine de grands préjugés; ignorant cette science, il affectait de la dédaigner; repoussant, comme chimériques, toutes les idées qui peuvent lui appartenir, non-seulement il étudiait peu la marche d'une maladie interne, mais encore il n'en parlait jamais à ses élèves. Ses préventions s'étendirent jusque sur ceux qui se livraient à l'exercice ou à l'étude de cet art, qu'il disait être l'aliment du charlatanisme, et il ne semblait rien tant redouter que la réputation de médecin. A part ce tort, qui décélait un faux orgueil, dont un si beau talent aurait dû s'affranchir, Desault n'en excita pas moins l'admiration universelle dans les diverses fonctions où il fut successivement appelé. Il était considéré comme le premier chirurgien de l'Europe lorsque la révolution éclata: quoiqu'il ait eu souvent à souffrir de ses orages, son zèle pour les progrès de la chirurgie ne se ralentit pas. Il avait entrepris un journal que rédigeaient, sous ses yeux, ses éleves les plus distingués. Ce journal, composé des observations recueillies dans sa clinique, fut commencé en 1791, et recueilli en 4 vol. in-8°. Il contient l'exposé presque complet de la doctrine de Desault. En 1788, on l'avait nommé membre du Conseil de santé chargé d'examiner les talens des officiers de santé militaire. En 1792, il fut élu au comité de santé des armées, et rendit, dans cette place, de grands services à l'état. Mais quel que fût son zèle, comme fonctionnaire public, il ne put se garantir des persécutions dirigées contre tous les gens de bien, dans ces temps de troubles et de désastres. Chaumette, depuis long-temps son ennemi, alors tout puissant par sa place, le dénonça, et obtint, contre lui, un mandat d'arrêt du comité révolutionnaire. Le 28 mai 1793, Desault, au milieu de sa leçon, fut enlevé à ses élèves et conduit dans la prison du Luxembourg. La consternation s'était répandue parmi ses malades et ses nombreux disciples. Des réclamations s'élevèrent de toutes parts, et déterminèrent le Comité de sûreté générale à rendre à ses fonctions un homme aussi nécessaire au bien public. Il fut remis en liberté après trois jours de détention. Pendant ce court espace, il avait encore trouvé l'occasion d'exercer la bonté de son cœur en prodiguant ses soins à quelques-unes des victimes dont il partageait la captivité. Sorti du séjour de la douleur, Desault reprit, avec le même zèle qu'auparavant, ses fonctions et l'enseignement de la chirurgie partout abandonnée. L'année suivante ramena quelque encouragement parmi les savans. Alors il sollicita les moyens de rendre son école plus utile à l'instruction; mais le

comité d'instruction publique ayant créé l'Ecole de santé, pour remplacer la Faculté de médecine et le Collége de chirurgie, l'y nomma professeur de clinique chirurgicale, et son établissement particulier devint ainsi une branche de l'institution générale. Cette place honorable ne put le consoler de la nouvelle organisation, qui heurtait toutes ses idées; idolâtrant la chirurgie, n'aimant pas la médecine, il ne pouvait voir sans chagrin leur réunion, et il en murmura hautement. Depuis sa détention il avait conservé un fond de tristesse qui s'augmentait avec les calamités publiques. La journée du 1er prairial affecta profondément son ame. Dès ce moment, il ne fit plus que languir, et tomba dans un abattement dont ses amis furent sérieusement alarmés. A cette époque, le fils de Louis XVI était malade dans la prison du Temple : Desault avait été appelé, et lui prodiguait tous ses soins, lorsque, dans la nuit du 29 mai 1795, il fut saisi lui-même d'une fièvre ataxique qui débuta par un délire dont la violence fit présager les suites les plus funestes. En effet, le 1er juin suivant, cet homme, si justement célèbre, mourut à peine âgé de cinquante-un ans. Ses jours avaient été comptés par ses précieux travaux, par un zèle constant pour la science et le bien de l'humanité; sa mort répandit la douleur parmi ses nombreux disciples, dont il avait été le père et l'ami. L'amitié, dit Bichat, jeta quelques fleurs sur sa tombe, et les vers suivans furent placés au-dessous de son buste :

> Portes du temple de mémoire,
> Ouvrez-vous, il l'a mérité.
> Il vécut assez pour sa gloire,
> Et trop peu pour l'humanité.

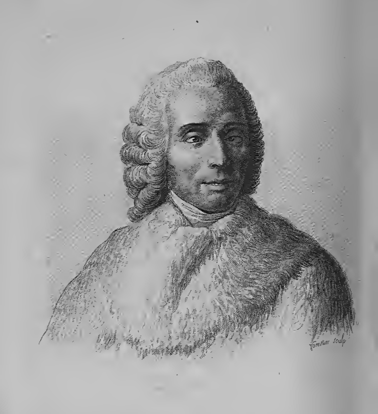
On pensa assez généralement que cette mort prématurée n'était pas naturelle, et l'on publia qu'il avait été empoisonné pour avoir refusé de se prêter à des desseins criminels sur la vie du jeune prince qu'il soignait. Cette opinion prit une nouvelle consistance par la mort presque subite de Chopart, qui avait remplacé Desault dans le traitement du dauphin, et par celle du jeune prince qui suivit de près celle de ses deux chirurgiens. Ces bruits publics ont été démentis par des hommes de l'art dont le savoir et la probité sont irrécusables, et qui, après l'ouverture du corps de Desault, ont certifié que le poison n'avait eu aucune part à sa mort.

Ce grand chirurgien, enlevé au monde à la fleur de ses ans, avait une ame généreuse et grande jusque dans ses défauts. Le malheur ne le trouva jamais insensible. Les élèves sans fortune étaient admis gratuitement dans ses cours, et il devenait leur appui. Toujours bon et compatissant, souvent sa main distribuait à l'indigence l'or qu'elle venait de recueillir.

Au milieu de tant de qualités estimables, on lui reprocha cependant quelque brusquerie dans le caractère; peu répandu dans la société avant de devenir célèbre, il manquait de cette aménité que donne l'usage du monde, et communément ses élèves l'appelaient le *bourru bienfaisant*. Desault se déplaisait dans les grandes réunions : quoique l'Académie de chirurgie, en se l'attachant, eût voulu l'intéresser à ses travaux, il s'en était isolé. Au rapport de Petit de Lyon, lorsque ses élèves lui reprochaient de n'y point aller, il répondait en plaisantant : « *Je suis comme les substances salines; je ne cristallise qu'en repos.* » Petit ajoute qu'il n'aimait pas à être appelé en consultation. « Son embarras et sa timidité étaient alors extrêmes; il énonçait bien avec sang-froid sa façon de penser, mais s'il était contredit, sa tête se démontait, et comme la vérité n'a qu'une route, Desault n'avait qu'une opinion. » Desault, livré de bonne heure à des recherches pratiques sur son art, n'avait pu s'attacher au travail du cabinet. Il n'a composé qu'un seul Mémoire lu à l'Académie de chirurgie, et sa Thèse de réception écrite avec beaucoup de clarté. Un *traité des maladies chirurgicales* parut sous son nom et sous celui de son ami Chopart, mais cet ouvrage appartient à ce dernier; Desault en avait seulement approuvé les principes, et quand le cercle de ses idées se fut agrandi par la pratique, il ne vit plus qu'avec peine son nom à la tête de ce traité. Bichat a publié, en 3 vol. in-8°., les OEuvres chirurgicales de Desault. Cet excellent ouvrage n'a pas été composé par Desault, mais il renferme toute sa doctrine, et remplace avec avantage le *Journal de chirurgie* dont il a été fait mention plus haut.

(DESCURET)

DES BOIS DE ROCHEFORT (LOUIS), écuyer, et fils de Louis-René Des Bois, docteur en médecine de la Faculté de Paris, est né dans la même ville en octobre 1750, et y est mort en janvier 1806. On doit le considérer comme un de ces hommes qui, sans laisser de nombreux témoignages écrits de leur savoir, n'en méritent pas moins nos souvenirs à cause de l'influence qu'ils ont exercée. Après ses premières études, Des Bois fit à Sainte-Barbe, maison déjà distinguée, un cours de philosophie, et, à peine âgé de vingt-deux ans, il se présenta au concours ouvert à la Faculté de médecine, pour obtenir la réception gratuite. Des Bois succomba dans cette lutte, mais ce fut avec gloire. Son concurrent mûri par de plus longues études, étant venu à mourir, la Faculté décerna à Des Bois le prix qu'elle avait regretté de ne pouvoir partager. Devenu en quelque sorte le fils adoptif de cette célèbre compagnie, il lui voua une reconnaissance et un attachement qui ne se sont jamais démentis. Des Bois, né avec des passions vives, les conserva toute sa vie;



DESBOIS DE ROCHEFORT.

Ambroise Tardieu Direxit.

il les porta dans ses études, dans sa pratique à laquelle elles imprimèrent un caractère spécial d'inspiration, et enfin jusque dans ses relations d'amitié, qui furent nombreuses, parce qu'il était bon et généreux jusqu'à l'excès. Il devint, de très-bonne heure, habile praticien, et débuta dans cette même communauté de Sainte-Barbe, où on le vit souvent se dépouiller du grave costume doctoral de ce temps, pour se livrer avec plus d'aisance aux exercices de la gymnastique. Un champ plus vaste s'ouvrit devant lui; il devint, à trente ans, médecin de l'hôpital de la Charité, place toujours honorée par le mérite, et qui conduisait infailliblement à la célébrité. Cet hôpital était alors le seul où l'on pût se livrer convenablement à l'observation des maladies internes. Des Bois y donna spontanément le premier exemple de ces leçons de clinique si multipliées aujourd'hui dans la capitale. C'est sous ce rapport qu'il faut le considérer. La nature lui avait donné un coup-d'œil rapide et un excellent jugement qui lui faisaient apprécier les vrais caractères des maladies, les ressources de la nature et celles de l'art. Un grand nombre de bons médecins se sont formés à cette école, et elle a surtout produit M. le baron Corvisart, que la mort vient de nous enlever, et que l'on s'accordait à regarder comme le plus habile professeur de clinique de notre temps. Des Bois brilla comme professeur, encore bien qu'il fût peu méthodique dans l'exposition de ses doctrines, et peu châtié dans son élocution; mais il attachait par ce désordre même et cette négligence d'un beau talent qui devait moins à l'étude qu'à la prodigalité de la nature. Il n'a point assez vécu, et il fut trop occupé des soins des malades pour donner des ouvrages. M. Corvisart a publié les seuls manuscrits laissés par son maître et son ami, et qui ont paru sous le titre suivant:

Cours élémentaire de matière médicale, suivi d'un précis de l'art de formuler. Paris 1789, 2 vol. in-8°.

Cette édition, à la tête de laquelle on lit un éloge touchant de Des Bois par M. Corvisart, a été contrefaite à Avignon. M. Lullier-Winslow en a donné à Paris une troisième édition en 1817. Le Cours de matière médicale de Des Bois, faible sous le rapport de l'histoire naturelle et de la chimie, à l'époque même où il parut, sera toujours estimé et recherché à cause du grand nombre d'observations et des vues pratiques qu'il renferme.

(R. DESGENETTES)

DESCHAMPS (Joseph-François-Louis) est aujourd'hui chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité. On doit à ce praticien, qui est membre de l'Institut depuis le 29 août 1811, et qui a été conservé à l'Académie des sciences, par ordonnance du 21 mars 1816, on lui doit, dit-je, des observations intéressantes sur la ligature des artères des membres, des expé-

riences sur la trachéotomie, et quelques autres perfectionnemens moins remarquables et de détail, qu'il fit à quelques procédés opératoires. On a de lui les ouvrages suivans :

Traité historique et dogmatique de l'opération de la taille. 1796 et 1797, 4 vol in-8°.

On ne trouve dans ce traité aucun fait nouveau, aucune amélioration importante; mais il présente avec exactitude et clarté l'ensemble des travaux dont la lithotomie a été l'objet jusqu'à l'époque où l'auteur écrivait. Le quatrième volume est terminé par des observations sur les anévrismes.

Traité des maladies des fosses nasales et de leurs sinus. Paris, 1803, in-8°.

Une traduction des Transactions médico-chirurgicales, 1er vol. 1811, in-8°.

Deschamps a fourni aussi divers Mémoires au recueil de la Société de médecine. (BÉGIN)

DESCHIZEAUX (PIERRE), né, à Mâcon, en 1687, était médecin et substitut du procureur général du grand conseil. Le roi lui permit, en 1724, de quitter la France et d'aller voyager dans la Russie, dont il désirait apprendre à connaître les plantes. Pierre I lui accorda une pension, et il allait être chargé de l'établissement d'un jardin de botanique à Pétersbourg, lorsque ses affaires le rappelèrent en France. Cependant il retourna encore en Russie au bout de deux ans, et la quitta vers la fin de l'année, époque où il revint en France par l'Angleterre. L'année de sa mort n'est point connue. On a de lui deux ouvrages intitulés :

Mémoire pour servir à l'instruction de l'histoire naturelle des plantes de Russie et à l'établissement d'un jardin de botanique à Saint-Pétersbourg. Paris, 1725, in-8°. – *Ibid.* 1728, in-8°.

Enumération succincte des objets d'histoire naturelle les plus remarquables qu'on trouve en Russie, avec l'indication des auteurs qui en ont parlé.

Voyage de Moscovie. Paris, 1727, in-8°. – *Ibid.* 1728, in-12.

C'est la première relation d'un voyage en Russie qui ait été écrite par un Français. (Z.)

DESESSARTZ (JEAN-CHARLES), fils d'un officier du génie, naquit à Bragelogne, près Bar-sur-Seine, en 1729. Après avoir commencé ses études à Tonnerre, il vint à Paris les achever au collége de Beauvais. Jaloux d'appeler parmi eux tous les sujets qui annonçaient des dispositions brillantes, les Jésuites voulurent l'attirer dans leur ordre ; mais il préféra l'étude de la médecine à celle de la théologie. Privé de fortune, il donnait des leçons de mathématiques, et il alla prendre le bonnet de docteur à Reims ; ensuite il se rendit à Villers-Cotterets, où il pratiqua avec le titre de médecin du duc d'Orléans; enfin il vint à Noyon, où il serait resté si la Faculté de Paris ne lui

avait témoigné le désir de l'admettre au nombre de ses membres. Cet appel fut la récompense du zèle qu'il déploya dans plusieurs épidémies, et du savoir dont il fit preuve dans des Mémoires qu'il avait adressés à cette Société. Reçu docteur en 1769, il fut nommé professeur de chirurgie en 1770, de pharmacie en 1775, et doyen en 1776. Desessartz mit autant d'ardeur à empêcher la formation de la Société royale de médecine, que Vicq-d'Azyr en mit à la solliciter. Est-il bien vrai qu'il craignit que cette Académie ne devînt un foyer de haines et de rivalités nuisible aux progrès de l'art? N'est-il pas plus probable qu'il se montrait tout simplement jaloux des priviléges de la Faculté qu'il présidait, et qui ne pouvait voir sans ombrage cette corporation purement scientifique s'élever à côté d'elle et menaçant de la tenir dans l'ombre? Lorsque l'Institut fut créé, Desessartz en fut nommé membre. Après une longue et heureuse pratique, il mourut âgé de 81 ans, le 13 avril 1811. Quelques-uns de ses confrères de l'ancienne Faculté de médecine de Paris n'ont pas encore oublié l'âcreté de son langage dans les discussions qui s'élevaient au sein de cette assemblée. On a de lui :

Traité de l'éducation corporelle des enfans en bas âge, ou Réflexions pratiques sur les moyens de procurer une meilleure constitution aux citoyens. Paris, 1760, in-8°. – *Ibid.* an VIII, in-8°. avec un avertissement et un supplément. - Trad. en allemand par Jean-Georges Kruenitz (Berlin, 1763, in-8°.).

Cet ouvrage, qui a été consulté par J.-J. Rousseau pour la composition de l'Emile, valut à Desessartz le nom de *médecin des enfans*.

Discours à l'ouverture de la séance publique de la Faculté de médecine de Paris. Paris, 1778, in-4°.

Rapport sur les thèses soutenues en 1779. Paris, 1779, in-4°.

Exposé des jugemens portés sur la Faculté en 1779. Paris, 1779, in-4°.

Eloge de Hazon. Paris, 1779, in-4°.

Eloge de Malouin. Paris, 1779, in-4°.

Eloge de Michel. Paris, 1779, in-4°.

Extrait de la notice sur les maladies de l'an VI. Paris, an VI, in-8°.

Observations sur les maladies qui ont régné en France dans l'an VIII. Paris, an VIII, in-8°.

Sur les effets de la musique. Paris, an XI, in-8°.

Mémoire sur le croup. Paris, 1807, in-8°. – *Ibid.* 1808, in-8°.

Discours sur les inhumations précipitées. Paris, in-8°.

Annonce sur les moyens de se prémunir contre les dangers de la petite-vérole. Paris, in-8°.

Sur les préparations mercurielles dans la petite-vérole. Paris, in-8°.

La plupart de ces opuscules ont été réunis, avec d'autres du même auteur, sous le titre de : *Recueil de discours, mémoires et observations de médecine clinique* (Paris, 1811, in-8°.).

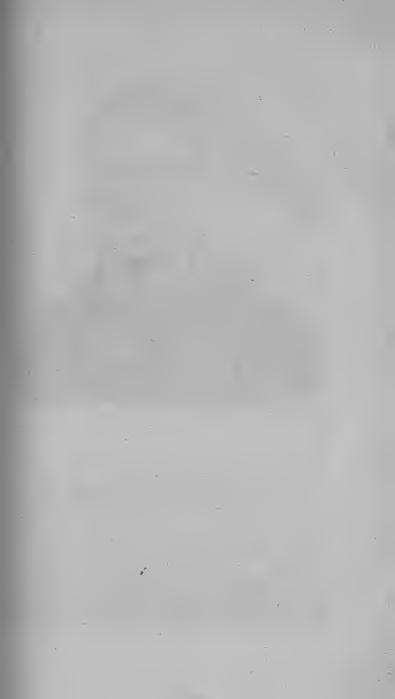
En 1769, Desessartz a donné une édition de la Matière médicale de Cartheuser. avec des notes. (T.)

DESFONTAINES (RÉNÉ), membre de l'Académie des sciences, et professeur de botanique au Jardin des plantes de

Paris, a passé deux ans en Barbarie, pour observer et recueillir les végétaux de cette contrée peu connue. On lui doit d'importantes recherches sur le développement des plantes monocotylédones, et en démontrant qu'elles croissent par l'intérieur, il a enrichi la phytologie d'une des découvertes les plus fécondes en applications utiles à la physiologie végétale et même générale. Ses ouvrages sont :

Manuel de cristallographie, ou Abrégé de la cristallographie de Romé de l'Isle. Paris, 1792, in-8°.
Flora Atlantica, sive historia plantarum quæ in Atlante, agro Tunetano et Algeriensi crescunt. Paris, 1800, 2 vol. in-4°.
Tableau de l'école de botanique du Muséum d'histoire naturelle. Paris, 1804, in-8°.
Simple catalogue, latin et français, distribué suivant la méthode de Jussieu, des plantes cultivées dans le jardin et les serres du Muséum. La collection s'élève à plus de six mille espèces. C'est sans contredit la plus riche de l'Europe.
Choix de plantes, ou Corollaires des Institutions de Tournefort, publiés d'après son herbier. Paris, 1808, in-4°.
Histoire des arbres et arbrisseaux qui peuvent être cultivés en pleine terre sur le sol de la France. Paris, 1809, 2 vol. in-8°. (o.)

DESGENETTES (René-Nicolas-Dufriche baron) est né, à Alençon, en 176?, d'une ancienne famille, originaire d'Essey. Il fut envoyé d'assez bonne heure à l'Université de Paris, et après un séjour de plusieurs années dans diverses autres écoles célèbres de l'Europe, il fut reçu, en 1789, docteur en médecine dans la Faculté de Montpellier. Il était déjà connu avantageusement lorsqu'il entra, vers le commencement de 1793, au service comme médecin ordinaire de l'armée d'Italie. Promu rapidement aux premiers grades, il fit, en qualité de médecin en chef de l'armée d'Orient, les campagnes d'Egypte et de Syrie, durant lesquelles il s'est particulièrement fait connaître par un généreux dévouement pour la conservation de l'armée. Il eut lieu de croire que le chef de l'expédition ne lui avait pas rendu justice, et c'est à cette circonstance trop avérée qu'il dut le grand crédit dont il jouit sous le général en chef Kléber, qui embrassa ses idées, et lui donna la haute main sur l'administration des hôpitaux et des lazarets. Menou, qui ne pouvait lui porter les mêmes sentimens, le traita pourtant avec beaucoup d'égards et les formes agréables d'un homme du grand monde. M. Desgenettes, de retour en France, en 1802, fut bien accueilli par le premier consul, reçut, comme médecin en chef de l'hôpital militaire de Paris, un traitement supérieur à celui de ce grade, et, dix-huit mois après, fut appelé à la place d'inspecteur général du service de santé des armées. Il avait été nommé, par le Directoire, dans l'an VII, professeur adjoint de physique médicale et d'hygiène à l'Ecole de santé, depuis Faculté de





DESGENETTES.

Ambroise Tardieu Direxit.

médecine de Paris, et ce fut une récompense accordée à sa conduite connue, particulièrement à Saint-Jean-d'Acre. M. Desgenettes a été fréquemment employé, comme commissaire de la Faculté dans l'intérieur et hors de la France, pour observer et traiter des épidémies; comme inspecteur, il a été long-temps chargé du soin des prisonniers de guerre. Il a souvent présidé la Faculté, et il a, dans cette qualité, prononcé des discours remarquables. Le dernier, qui le fut en 1814, offrait, à cause de l'occupation par les étrangers, beaucoup de difficultés que l'orateur surmonta sans blesser les convenances, et surtout sans abandonner la cause sacrée de l'honneur national. M. Desgenettes avait fait les campagnes de Prusse, de Pologne, d'Espagne; il fit encore celle de Russie, et tombé aux mains des ennemis dans la retraite, il fut mis peu après en liberté, et reconduit, avec une escorte, jusque sous les glacis de Wittemberg, en Saxe, où il fut rendu à notre armée. La malheureuse bataille de Léipzick le força à se jeter dans Torgau, et il ne put être de retour à Paris que dans les premiers jours de mai 1814. Il fut attaqué, avec beaucoup de véhémence, par quelques-uns de ses anciens collaborateurs ou subordonnés, que son ardeur pour le service et sa sévère probité n'avaient point épargnés; il perdit quelques places; il fut inquiété dans la possession de sa chaire, et menacé même d'un sort plus fâcheux. Dans les cent jours, M. Desgenettes fut accueilli par Napoléon avec des témoignages de la confiance la plus affectueuse. Il se trouva sur le champ de bataille de Waterloo, comme médecin en chef de l'armée et de la garde impériale. Placé depuis, et pour cela, dans la douzième *catégorie*, il revint à peu près au grade qu'il occupait vingt-cinq ans auparavant. Une ordonnance du roi, de la fin de 1819, l'a réintégré dans le conseil de santé des armées. Les différens ministères le consultent souvent aujourd'hui pour divers objets. Il a fait partie de la commission qui a préparé la formation de l'Académie royale de médecine, et il est membre de la commission sanitaire centrale du royaume. M. Desgenettes s'occupe beaucoup de la rédaction des notes qui servent de base et de texte aux leçons claires et méthodiques qu'il fait à la Faculté. L'idée qu'il s'est formée de cet enseignement supérieur et normal lui fait embrasser un cadre immense, rempli de détails scientifiques qui ne peuvent être à la portée de tous les esprits, mais que savent apprécier les hommes éclairés. M. Desgenettes avait désiré et n'a point obtenu la place de médecin en chef de l'hôtel royal des Invalides, qu'il considérait comme une retraite. Il s'en est créé une autre aux champs, qu'il habite souvent, et où, entouré de tant d'honorables souvenirs, il partage son temps entre l'étude, l'éducation de ses enfans et le soula-

gement de ses voisins. Au moment où l'Europe a appris la mort de Napoléon, il avait été officiellement chargé de désigner des médecins qui allaient partir pour Sainte-Hélène. Il a publié :

Tentamen physiologicum de vasis lymphaticis. Montpellier, 1789, in-8°.

Observation sur une phthisie calculeuse, publiée dans plusieurs journaux, et entr'autres dans celui de médecine, chirurgie et pharmacie, rédigé par Bacher, cahier de juin 1790.

Observations sur la faculté d'absorber que conserve le système des vaisseaux lymphatiques après la mort des animaux.

Même journal que ci-dessus, 1790.

Testicules passés de l'abdomen dans le scrotum à l'âge de seize à dix-sept ans, et verge mal conformée.

Même journaux, 1791. *Gazetta di Parma*, 1792.

Analyse du système absorbant ou lymphatique. Montpellier, 1791, in-8°. Réimprimé, avec des changemens et des corrections, dans le Journal de médecine de Paris, cahier de mars 1792.

Mich. Girardi prolusio de origine nervi intercostalis. Paris, 1792, grand in-8°.

Edition, soignée par M. Desgenettes, d'un opuscule intéressant.

Observations sur l'enseignement de la médecine pratique dans les hôpitaux de la Toscane.

Journal de médecine de Paris, cahier de juillet 1792.

Précis d'une dissertation de M. Girardi et des recherches de M. Félix Fontana, sur l'origine du nerf intercostal.

Même journal, cahier de janvier 1793.

Réflexions générales sur l'utilité de l'anatomie artificielle, en particulier sur la collection de Florence et la nécessité d'en former de semblables en France.

Même journal, cahier d'août 1793.

Lettre de R. Desgenettes aux rédacteurs du Magasin encyclopédique, sur le rapport fait au bureau de consultation des arts et métiers à l'occasion des travaux anatomiques et des pièces artificielles de Laumonier.

Magasin encyclopédique, tome III, an III (1795).

Fragment d'un Mémoire sur les maladies qui ont régné à l'armée d'Italie.

Journal de la Société de médecine de Paris, tome II, an V (1797).

Observation sur un phtiriasis ou maladie pédiculaire.

Magasin encyclopédique, 3e année, tome III.

Avis sur la petite vérole (en arabe). Au Kaire, 1800, in-8°.

Histoire médicale de l'armée d'Orient. Paris, 1802, in-8°.

Indication des principaux ouvrages sur la fièvre jaune.

Journal de médecine, chirurgie et pharmacie de Paris, tome XI, an XIV (1806).

Discours prononcé le 9 novembre 1809 pour l'ouverture des cours de la Faculté de médecine de Paris. Paris, 1810, in-4°.

Des parotides dans les maladies aiguës. Extrait de deux opuscules italiens peu connus et publiés, à Pérouse, en 1785 et 1786.

Journal de médecine de Paris, tomes XX et XXI (1810).

Eloges des Académiciens de Montpellier, recueillis, abrégés et publiés pour servir à l'Histoire des sciences dans le dix-huitième siècle. Paris, 1811, in-8°.

Il est à désirer que M. Desgenettes complète cet ouvrage, comme il en a le dessein.

Discours prononcé le 7 novembre 1814, pour l'ouverture des cours de la Faculté de médecine de Paris. Paris, 1815, in-4°.

Ce discours, prononcé pendant la première occupation des alliés, présentait beaucoup de difficultés qui naissaient des circonstances et des sentimens connus de l'orateur.

Quoique, sur environ trente ans de services, M. Desgenettes en ait passé vingt-cinq aux armées actives ou en mission, il a encore publié plusieurs autres articles dans les journaux scientifiques : 1°. sur l'anatomie, la pathologie et quelques objets de physique générale ou spéciale ; 2°. sur l'hygiène et la médecine pratique, plus spécialement appliquées aux hommes de guerre ; 3°. enfin, sur l'histoire littéraire de la médecine. On lui doit la précieuse collection de la Décade égyptienne, en 3 volumes, que la réimpression de Didot fera rechercher davantage. M. Desgenettes a fourni à la Biographie universelle plusieurs articles de médecine. Contrarié, sans doute, par l'esprit de parti qui domine dans cet ouvrage, et gêné dans la liberté d'émettre ses opinions tout entières, il prend un plus grand intérêt à notre Biographie médicale, qui lui doit déjà quelques articles et qui lui en devra encore plusieurs autres. (A.-J.-L. J.)

DESJARDINS (Jean), plus connu sous son nom latinisé de *Hortensius* ou *ab Hortis*, naquit près de Rouen. Il professa d'abord les humanités à Paris, au Collége du Cardinal Lemoine, et s'appliqua ensuite à l'étude de la médecine. Reçu bachelier en 1514, il obtint la licence en 1517, et le doctorat en 1519. Deux ans après, il donna des leçons publiques aux écoles de médecine, et en 1524, il fut nommé doyen, dignité qu'on lui conserva l'année suivante. François Ier le mit au nombre de ses médecins. Il mourut le 30 janvier 1547. La langue grecque était son étude favorite, et il ne cessait d'engager les jeunes gens à s'y livrer avec ardeur. La réputation qu'il avait acquise comme praticien était telle, qu'on le disait capable de guérir toutes les maladies, pourvu que l'heure de la mort ne fût point arrivée, et qu'on lui appliquait ce proverbe : *Contra vim mortis non est medicamentum in hortis.* Il n'a écrit que des actes académiques d'obligation. (Z.)

DESLON (Charles). *Voyez* Eslon (Charles d').

DESMARS, médecin pensionnaire de Boulogne-sur-mer, membre de l'Académie des sciences et belles-lettres d'Amiens, mort en 1767, avait été attaché à la congrégation de l'Oratoire, où il avait enseigné avant que d'embrasser la profession de médecin. Il a publié :

Observations d'histoire naturelle faites aux environs de Beauvais, Insérées dans le Mercure de France du mois de juin 1749.

Mémoire sur l'air, la terre et les eaux de Boulogne-sur-mer et de ses environs. Amiens, 1759, in-12.

Le même, corrigé considérablement, et augmenté de la *Constitution épidémique observée suivant les principes d'Hippocrate, à Boulogne-sur-mer en 1759*, et de Dissertations sur la maladie noire, les eaux de Montlamberg, et l'origine des fontaines en général (Paris, 1761, in-12).

Cet opuscule doit être rangé dans le petit nombre des bonnes topographies médicales.

Lettre concernant quelques plantes qui naissent en Picardie.
Elle se trouve dans les registres de l'Académie d'Amiens.
Mémoire sur la mortalité des moutons en Boulonnois dans les années 1761 *et* 1762. Boulogne, 1762, in-4°., et à la fin des *Epidémies d'Hippocrate.*
Lettre sur la mortalité des chiens dans l'année 1763.
Elle se trouve à la fin de l'ouvrage suivant:
Epidémies d'Hippocrate, traduites du grec, avec des réflexions sur les constitutions épidémiques; suivies de quarante-deux histoires rapportées par cet ancien médecin, et du commentaire de Galien sur ces histoires. Paris, 1767, in-12. (DESCURET)

DESMOULINS (Jean), en latin *Molinæus*, exerça la médecine à Lyon, à la fin du quatorzième siècle : il avait étudié à Montpellier, où il fut lié avec le célèbre Rondelet. Commerson a récompensé son zèle plutôt que son talent, en donnant le nom de *molinæa* à un genre de plantes qui comprend des arbustes de l'Ile-de-France, et lui fait partager cet honneur avec un médecin nommé aussi Desmoulins, qui avait composé un catalogue des plantes des environs de Cluni. On n'a recueilli aucun détail sur la vie privée de Desmoulins, qui a donné les deux traductions suivantes :

Les commentaires de Mathiole sur Dioscoride, avec les petites figures de Valgrisi. Lyon, 1572, in-fol. - *Ibid.* 1579, in-fol.
Histoire générale des plantes (dite *de Lyon*). Lyon, 1615, 2 vol. in-fol. avec figures. - *Ibid.* 1653, in-fol.
Cet ouvrage est traduit du traité latin de Dalechamp intitulé : *Historia generalis plantarum in libros XVIII per certas classes artificiosè digesta* (Lyon, 1587).
Cette histoire n'est pas entièrement due au savant botaniste Dalechamp; il en avait à la vérité recueilli les matériaux, mais Desmoulins, qui était beaucoup au-dessous de ce travail, fut chargé de la rédaction, et gâta cette entreprise. (DESCURET)

DESPARTS (Jacques), nommé en latin *de Partibus*, naquit à Tournai. Il commença ses études en médecine à l'Université de Montpellier, et vint les terminer à Paris, où il fut reçu docteur en 1409. Ses talens, ses vertus et ses brillans succès l'élevèrent aux emplois les plus honorables. Il devint successivement chanoine et trésorier de l'église de Tournai, chanoine de celle de Paris, premier médecin du roi Charles VII et de Philippe, duc de Bourgogne. Desparts voulut que les richesses qu'il avait amassées servissent à faciliter l'étude de la médecine : il donna trois cents écus d'or, deux marcs d'argent, une partie de ses meubles et de ses manuscrits à la Faculté, qui put ainsi faire élever à Paris, dans la rue de la Bûcherie, les écoles de médecine qui existaient encore au moment de la révolution. Ce bienfait excita vivement la reconnaissance de la Faculté, et elle décréta que chaque année elle ferait célébrer une messe du

Saint-Esprit pour la conservation de Desparts, et après sa mort un service à perpétuité. Elle lui donna en même temps une marque de sa confiance, en le choisissant pour un de ses députés au concile de Constance. Ce médecin mourut dans un âge assez avancé, le 3 janvier 1457. « Il avait conseillé aux magistrats, dit Hazon, de fermer, aux temps de peste, les bains chauds et les étuves : c'est qu'il craignait la chaleur, la raréfaction de l'air, l'ouverture des pores de la peau, les assemblées du peuple, par rapport à la contagion. En cela il était d'accord avec la Faculté, qui faisait fermer les spectacles en temps de peste; mais les étuvistes, animés par la cupidité, voulurent attenter à sa vie. » On a de lui :

Explicatio in Avicennam, unà cum textu ipsius Avicennæ à se castigato et exposito. Lyon, 1498, 4 vol. in-fol.
Glossa interlinearis in practicam Alexandri Tralliani. Lyon, 1504, in-4°.
Desparts a aussi donné quelques opuscules qui ont été insérés dans diverses collections, tels que : un Recueil de formules plus complet que celui de Nicolas Myrepsus; une Notice alphabétique des maladies et des remèdes, extraite de Mésué; un livre sur le régime, espèce de traité des alimens et des boissons, et principalement de l'eau et du vin. Desparts fut le premier, dit Hazon, qui écrivit sur la fièvre pourpre, pour le traitement de laquelle il adopta la saignée et les vomitifs.

(DESCURET)

DESPORT (FRANÇOIS), membre de l'Académie de chirurgie, né vers la fin du dix-septième siècle, fut un de nos plus célèbres chirurgiens militaires. Pendant la guerre qui éclata en 1734, ayant demandé du service, il fut envoyé à l'armée d'Italie en qualité de chirurgien-major dans les hôpitaux militaires, et s'y distingua bientôt par son zèle et ses talens. Ce fut surtout dans le traitement des plaies d'armes à feu qu'il se montra aussi éclairé qu'habile. Il avait attentivement observé ces sortes de blessures, et il établit avec sagacité les principes d'après lesquels elles doivent être traitées; il prouva que celles que produisent les projectiles ne sont pas empoisonnées, ainsi qu'on le croyait généralement alors, et que les phénomènes qu'on attribuait au poison ne sont que l'effet de l'attrition qu'exercent sur les parties molles les corps contondans violemment poussés par la poudre à canon. Il obtint de grands succès dans une foule d'opérations que jusque-là on n'avait pas encore tentées pour les plaies d'armes à feu, et, dans le pansement de ces blessures, il fit substituer les lotions émollientes aux lotions spiritueuses, dont on faisait alors un usage abusif. Parvenu, en 1738, par ses talens et sa réputation, à la place de chirurgien en chef de l'armée française en Corse, Desport y fit des améliorations dans le service de santé, et obtint la réforme d'un grand nombre d'abus dans l'administration des hôpitaux. Ce

célèbre praticien mourut vers 1760 ; il n'a laissé qu'un seul ouvrage, intitulé :

Traité des plaies d'armes à feu. Paris, 1749, in-12.
Pendant que Desport était aux armées, il écrivit quelques Mémoires sur les faits qu'il recueillait dans sa pratique ; ces Mémoires, envoyés à l'Académie de chirurgie, reçurent son approbation, mais ne furent pas imprimés. (DESCURET)

DESPORTES (JEAN-BAPTISTE POUPPÉE), issu d'une famille consacrée depuis plusieurs générations à l'art de guérir, vint au monde en 1704, à Vitré, dans la Bretagne. L'anatomie et la botanique, dont il fit son occupation favorite durant le cours de ses études, ne lui firent cependant point négliger les autres branches de la médecine, et il acquit même d'assez bonne heure la réputation d'un bon praticien. Parvenu à l'âge de vingt-huit ans, il obtint la place de médecin du roi à Saint-Domingue, où il rendit de grands services, et provoqua entr'autres le rétablissement de l'hôpital du Cap, qui avait été supprimé. Personne avant lui n'avait fait une étude particulière et suivie des cruelles maladies qui désolent le climat des Antilles. Ainsi, dépourvu de guides, il se trouva obligé de s'en rapporter aux empiriques du pays et aux observations recueillies à la hâte par lui-même, afin de parvenir à en connaître ou au moins à en soupçonner la nature et les moyens curatifs. Dans le même temps, il s'occupait avec ardeur de l'histoire naturelle et médicale de Saint-Domingue. Mais quoique ses recherches lui aient valu le titre de correspondant de l'Académie des sciences en 1738, ce qui nous reste de lui prouve qu'il n'avait pas de connaissances très-étendues en botanique. Son principal mérite est d'avoir bien vu, et d'être assez fidèle lorsqu'il rapporte ce dont il a lui-même été témoin. C'est ainsi qu'on lui doit quelques renseignemens utiles sur les différentes denrées commerciales de Saint-Domingue, entr'autres sur la culture et la préparation du sucre, du café, du cacao, de l'indigo et du coton. Le premier il a reconnu que l'ipécacuanha, ou pour parler plus exactement, l'une des racines qui portent ce nom dans le commerce, appartient à une espèce du genre des violettes. Il mérite donc, au moins pour son zèle, l'honneur que lui a fait Jussieu en donnant son nom à un genre de plantes (*Portesia*) de la famille des méliacées, qu'il avait, d'ailleurs, fait connaître le premier. Sa mort eut lieu en 1748. L'ouvrage dans lequel il a consigné ses observations, a pour titre :

Histoire des maladies de Saint-Domingue. Paris, 1770, 3 vol. in-12.
Les deux premiers volumes sont consacrés à la médecine Ce n'est qu'une misérable compilation de tous les contes populaires répandus aux Antilles, et rassemblés par un empirique, nommé Minguet, qui avait précédé Desportes à Saint-Domingue, et y avait joui d'une grande re-

nommée. Le troisième volume comprend l'histoire des plantes indigènes, rangées sous plusieurs chefs, suivant l'utilité dont elles peuvent être dans la médecine et les différentes branches de l'économie domestique. L'auteur en donne les noms créoles et caraïbes. (J.)

DETHARDING (Georges), dont la famille s'est illustrée dans la carrière médicale pendant plusieurs générations, naquit à Stettin, dans la Poméranie. Il était fils de Michel Detharding, médecin de Stralsund, qui s'était principalement occupé de la chimie et de la pharmacie. Lui-même marcha sur les traces de son père, et vint ouvrir à Stralsund une officine, qu'il abandonna au bout de quelques années, en 1680, pour se rendre à Gustrow, où il avait été nommé médecin pensionné de la ville. Le duc de Mecklenbourg le choisit bientôt après pour médecin. L'année de sa mort n'est pas connue. Outre plusieurs observations insérées dans les Ephémérides des Curieux de la nature, il a publié divers ouvrages, la plupart écrits en langue allemande, qui sont presque tous perdus aujourd'hui, et parmi lesquels nous citerons seulement les suivans :

Discurs vom auro potabili, was es sey, und was es fuer Eigenschaffen an sich haben muesse. Stettin, 1642, in-8°.

Chymischer Probierofen des Joh. Agricolæ. Stettin, 1648, in-8°.

Auri invicti invicta veritas. Stettin, 1650, in-4°.

Der unterwiesene Krankenwaerter. Kiel, 1679, in-8°.

Entwurf von billiger Vorsorge einer Obrigkeit zur Zeit der Pest. Gustrow, 1680, in-8°.

Vocabularium latino-germanicum in usum chirurgiæ tyronum. Gustrow, 1696, in-8°. (A.-J.-L. J.)

DETHARDING (Georges), fils du précédent, vint au monde, le 13 mai 1671, à Stralsund, où son père remplissait alors la place de médecin pensionné. Il fit ses études à Rostock, et choisit la carrière médicale, à l'exemple de presque tous les membres de sa famille. Bransdorff et Gerdes furent ses premiers maîtres. Envoyé quelque temps après à Leyde, il y entendit les leçons de Nuck; puis il parcourut l'Angleterre et la France, revint en Allemagne, s'arrêta pendant quelque temps à Léipzick, où brillaient alors les Bohn, les Rivin et les Ortob, et passa ensuite à Altdorf, que les deux Hoffmann rendaient fort célèbre. Peu satisfait encore d'un voyage aussi étendu, il alla visiter l'Autriche, la Hongrie et l'Italie; après quoi il revint à Altdorf, pour y prendre le bonnet doctoral. Immédiatement après sa réception, il rentra au sein de sa famille, à Gustrow; mais, en 1697, le gouvernement lui accorda une chaire de médecine à Rostock, qu'il quitta en 1732, pour aller remplir celle que la mort de Frankenau laissait vacante à Copenhague. Il devint successivement conseiller de justice du roi de Danemarck, assesseur du consistoire, premier professeur de méde-

cine, doyen perpétuel de la Faculté de médecine et du Collége des médecins, et membre de l'Académie des Curieux de la nature. Sa mort eut lieu le 23 octobre 1747. C'était un homme très-savant, qui a publié un grand nombre d'ouvrages sur des sujets fort différens.

Dissertatio de calculis microcosmi. Altdorf, 1653, in-4°.
Dissertatio de fontanellâ infantûm. Altdorf, 1655, in-4°.
Oratio de ideâ veri anatomici. Rostock, 1677, in-4°.
Programma ad anatomiam in corpore masculino instituendam invitans. Rostock, 1701, in-4°. - *Ibid.* 1705, in-4°. - *Ibid.* 1706, in-4°. - *Ibid.* 1714, in-4°.
Dissertatio de ingressu aeris per poros cutis. Rostock, 1703.
Programma funebre in obitum Barnsdorffii. Rostock, 1704, in-4°.
Dissertatio de salubritate aeris Rostochiensis. Rostock, 1705, in-4°.
Programma quo existantia Dei ex structurâ corporis humani demonstratur, et studiosa juventus ad audiendam osteologiam invitatur. Rostock, 1705, in-4°.
Dissertatio de vano eclipsium metu. Rostock, 1706, in-4°.
Dissertatio sistens quæstionem an expediat peste mori oder, obs gut sey, an der Pest zu sterben? Rostock, 1706, in-4°. - *Ibid.* 1709, in-4°.
Programma : specimen anatomiæ jucundæ et utilis. Rostock, 1706, in-4°.
Programma de singulari partu gemellarum connatarum quæ ex Hungariâ Rostochium venerant. easdemque manu chirurgicâ separari posse negatur. Rostock, 1708, in-4°.
Dissertatio scrutinium commercii animæ et corporis. Rostock, 1710, in-4°.
Sammlung einiger rar gewordenen Schriften des seligen Lutheri. Gustrow, 1712, in-8°.
Dissertatio de operationibus medicamentorum evacuantium. Rostock, 1713, in-4°.
Dissertatio epistolaris ad Schroeckium de methodo subveniendi submersis per laryngotomiam. Rostock, 1714, in-4°.
Scrutinium operationis medicamentorum fluxus impedientium. Rostock, 1715, in-4°.
Programma de operationibus medicamentorum adstringentium. Rostock, 1715, in-4°.
Programma de subactione alimentorum in ventriculo. Rostock, 1717, in-4°.
Oratio secularis de meritis Lutheri in artem medicam. Rostock, 1717, in-4°.
Dissertatio de anæsthesiâ. Rostock, 1718, in-4°.
Dissertatio de anatomiâ jucundâ et utili. Rostock, 1718, in-4°.
Dissertatio de necessitate medicinæ et naturâ termini vitæ : dass der Mensch verbunden sey, den Regeln der Medicin zu folgen, weil er anders sein Lebensziel erreichen. Rostock, 1719, in-4°.
Dissertatio de differentiâ ingenii et judicii in medico clinico. Rostock, 1719, in-4°.
Dissertatio de erotomaniâ, sive von der Krankheit, da man verliebt ist. Rostock, 1719, in-4°.
Programma de ethicæ et medicinæ connubio. Rostock, 1719, in-4°.
Kennzeichen eines wiedergebohrnen Christen. Rostock, 1720, in-4°. - *Ibid.* 1734, in-4°.
Palæstra medica, exhibens themata physiologica in almâ Rostochiensi XXX DD publicè ventilenta. Rostock, 1720, in-4°.

Dissertatio de jejunio quadragesimale viri generosi de Bernhard: quæstio ponitur et solvitur. Rostock, 1721, in-4°.

Dissertatio de obsessione, eâque spuriâ. Rostock, 1721, in-4°. - *Ibid.* 1724.

Critiqué par les théologiens Engelke, Kirchmaier, Oporin et Reusch.

Programma ex eq. B. Schaperi exequiis. Rostock, 1721, in-4°.

Dissertatio de ethicâ dolentium. Rostock, 1722, in-4°.

Scrutinium physico-medicum, quo indoles intellectûs animæ insiti ab adventitio probè discerni ernitur. Rostock, 1723, in-4°.

Dissertatio de manuductione ad vitam longam. Rostock, 1723, in-4°.

Dissertatio de cynanche. Rostock, 1723.

Dissertatio de curâ mortis. Rostock, 1723, in-4°.

Publié aussi la même année (in-8°.) sous le titre de *Meditatio academica de morte.*

Specimen ethicæ dolentium sub doloribus partûs. Roctock, 1725, in-4°.

Dissertatio de hæmoptysi ex infaustâ consolidatione pedum. Rostock, 1726, in-4°.

Dissertatio de voluntate medici pro affectu habendâ. Rostock, 1729, in-4°.

Dissertatio de calculo vesicæ friabili. Rostock, 1729, in-4°.

Dissertatio de morbis à spectorum apparitione oriundis. Rostock, 1729, in-4°.

Dissertatio de colicâ sanguineo-spasmodicâ et venæsectione in illâ pro specifico habendâ. Rostock, 1729, in-4°.

Dissertatio de morbo regis Jorami, ad 2 Paral. 21, 15. Rostock, 1731, in-4°.

Programma de concordiâ inter studium theologicum et medicum stabiliendâ. Rostock, 1731, in-4°.

Dissertatio de tribus impostoribus, potu theæ et caffeæ, commodâ vitâ, de officinis domesticis. Rostock, 1731, in-4°.

Quæstio problematica: an sub depressione cranii hujus elevatio per manualem operationem chirurgicam sit necessaria? Rostock, 1732, in-4°.

Oratio secularis de morbis ecclesiæ redivivis more majorum in regiâ Academiâ Hafniensi habita. Rostock, 1733, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhagiâ ventriculi. Rostock, 1734, in-4°.

Dissertatio de casibus fortuitis funestis in praxi clinicâ. Rostock, 1734, in-4°.

Quæstio problematica: utrùm studiosus, imprimis medicinæ citrà vivam Doctoris vocem propriâ industriâ sufficientem sibi comparare possit scientiam? Rostock, 1734, in-4°.

Dissertatio de methodis medendi in medicinâ et chirurgiâ. Rostock, 1734, in-4°.

Dissertatio de febribus Eidestadensibus corripientibus, von Stoppelfieber. Rostock, 1735, in-4°.

Dissertatio de operationibus medicamentorum reficientium et adjuvantium. Rostock, 1735, in-4°.

Fundamenta scientiæ naturalis, quibus in rebus naturalibus; et ad oblectamentum et ad utilitatem hactenùs delecta, brevibùs aphorismis exponuntur. Rostock, 1735, in-4°. - *Ibid.* 1740, in-4°.

Fundamenta physiologica, sive positiones hominis; statum sanum ad officia sibi in hoc mundo expediunda necessarium delineantes. Rostock, 1735, in-4°.

Dissertatio de prærogativis sanitatis infantum plebesorum præ sanitate infantum nobilium. Rostock, 1736, in-4°.

Decas theorematum ad diætologiam biblicam spectantium. Rostock, 1736, in-4°.

Scrutinium causæ materialis podagræ, quæ abstrusissima habetur. Rostock, 1736, in-4°.

Enudatio quæstionum quarumdam spinosarum ad historiam medicam pertinentium. de missionibus sanguinis artificialibus. Rostock, 1738, in-4°.

Centuria thesium miscellanearum quæ dubia vexata ex omnibus partibus medicinæ proponunt. Rostock, 1738, in-4°.

Dissertatio de novo specifico in quartanâ. Rostock, 1738, in-4°.

Dissertatio de peste variolosâ in Gronlandio. Rostock, 1739, in-4°.

Dissertatio de necessariâ potûs et motûs combinatione. Rostock, 1739, in-4°.

Fundamenta pathologica, sive positiones hominis statum morbidum, officia sibi in hoc mundo expediunda, impedientem delineantes. Rostock, 1739, in-4°.

Nova scrutatio negotii physico-medici, per virgulam vacillantem detegendi occulta. Rostock, 1740, in-4°.

Centuria thesium ex medicinâ morali, clinicâ et forensi. Rostock, 1740, in-4°.

Dissertatio de medicamentis Norwegiæ sufficientibus, unà cum methodo medendi. Rostock, 1740, in-4°.

Fundamenta semiologiæ medicæ. Rostock, 1740, in-4°.

Præsidia sanitatis et vitæ longæ ex Decalogo. Rostock, 1741, in-4°.

Decas Aphorismorum Hippocratis, novâ luce illustrata. Rostock, 1742, in-4°.

Disquisitio physica vermium in Norwegiâ, qui novi visi, unà cum tabulis æneis. Rostock, 1742.

Dissertationes decem et septem Aphorismi Hippocratis è sectione primâ deprompti et luce novâ illustrati. Rostock, 1743, in-4°.

Continuatio horum XI ex sect. II deprompti et illustrati. Rostock, 1743, in-4°.

Novâ luce illustrati XV Aphorismi Hippocratis ex sectione secundâ deprompti. Rostock, 1745, in-4°. (A.-J.-L. J.)

DETHARDING (Georges-Christophe) naquit à Rostock, le 10 avril 1699. Il était fils du précédent, qui n'épargna rien pour lui donner la plus brillante éducation. Dès que ses études préliminaires furent terminées, il suivit les cours de la Faculté de médecine. Avant de se faire recevoir, il visita les Universités les plus célèbres de l'Allemagne, et passa ensuite dans la Hollande, puis en Angleterre. A son retour, en 1723, il prit le titre de docteur. Dix ans après, son père ayant été appelé à Copenhague, il le remplaça dans la chaire ordinaire de médecine à Rostock, qu'il occupa jusqu'en 1760, époque où il en accepta une autre dans l'Université que le duc de Mecklembourg-Schwérin venait d'établir à Butzow, où il mourut le 9 octobre 1784, revêtu des titres de médecin et de conseiller du duc, qui lui avaient été conférés en 1748. On a de lui :

Dissertatio de carminatione sanguinis in pulmonibus. Rostock, 1718, in-4°.

Historia inoculationis variolarum, von den Umstaenden der neu aufgenommenen Blattercur, subnexâ quæstione problematicâ : num inoculatio pro vero variolarum suetarum prophylactico sit æstimanda? Resp. J.-G. Kindler. Rostock, 1722, in-4°.

Dissertatio inauguralis de mortis curâ. Rostock, 1723, in-4°.

Centuria Thesium anatomico-physiologicarum : Resp. I.-H. Schuckmann. Rostock, 1726, in-4°.

Dissertatio de necessitate inspectionis vulnerum in crimine homicidii commisso. Rostock, 1726, in-4°.

Dissertatio de laudationibus nimiis medicamentorum arcanorum venalium, was von denen Arzneyen zu halten, welche als arcana mit vielen Lobes-Erhebungen œffentlich feil geboten werden : Resp. C.-F. Clurin. Rostock, 1731, in-4°.

Historiam morborum conscribendi fida et arcana methodus : Resp. P.-S. Horn. Rostock, 1734, in-4°.

Programma funebre sistens memoriam Casp. Manzelii, pastoris Jœrdensdorfiensis. Rostock, 1735, in-4°.

Programma de validissimo Spiritûs Sancti de Christo testimonio. Rostock, 1735, in-4°.

Programma de angelorum bonorum officio, piæ imitationis exemplo. Rostock, 1735, in-4°.

Dissertatio positiones quœdam medico-biblicas sistens : Resp. C.-A. Brunnemann. Rostock, 1735, in-4°.

Dissertatio de febris quartanæ frequentiâ in ducatu Mecklenburgico : Resp. D.-Z. Boetefuhr. Rostock, 1737, in-4°.

Programma de cortice peruviano. Rostock, 1737, in-4°.

Dissertatio de eo quod justum est circà enemata : Resp. C.-G. Geller. Rostock, 1737, in-4°.

Dubia quœdam physica vexata, eorumdemque evolutio : Resp. G.-A. Detharding. Rostock, 1737, in-4°.

Dissertatio de situ correptis partibus corporis humani viventis, von den verschuemmelten Gliedern : Resp. P.-S. Horn. Rostock, 1739, in-4°.

Programma de restitutione serosi spontaneâ. Rostock, 1739, in-4°.

Dissertatio de paralysi et hemiplegiâ, subjunctâ quœstione : utrum venæsectio in parte sanâ vel affectâ instituenda? Resp. I.-C. Brun. Rostock, 1739, in-4°.

Dissertatio de plicâ polonicâ : Resp. C.-D. Lembcke. Rostock, 1739, in-4°.

Programma : num Apostolorum miracula Christi miraculis fuerint ex parte majora ? Rostock, 1740, in-4°.

Programma de potentiâ angelorum in corpora agendi. Rostock, 1740, in-4°.

Dissertatio de mutationibus quibusdam in methodo medendi non approbandis : Resp. I. Bartelmœi. Rostock, 1741, in-4°.

Programma quo anatomiam in subjecto fœminino habendam indicat. Rostock, 1741, in-4°.

Dissertatio de fungo articulorum, von Gliedschwamm : Resp. H.-L. Becker. Rostock, 1743, in-4°.

Dissertatio de glandulâ inguinali : Resp. C.-F. Burchard. Rostock, 1746, in-4°.

Dissertatio de aquæ calcis vivæ interno usu et salutari, in specie in morbis exanthematicis chronicis : Resp. N.-H. Kemna. Rostock, 1746, in-4°.

Dissertatio de corticis Chinæ efficaciâ in gangrænâ et sphacelo adhuc dubiâ : Resp. I. D. Schaeffer. Rostock, 1746, in-4°.

Dissertatio de sulphure præstantissimo bezoardico : Resp. S.-P. Hincke. Rostock, 1746, in-4°.

Dissertatio de fœtûs inmaturi exclusione : Resp. G.-F. Zander. Rostock, 1748, in-4°.

Dissertatio sistens meditationes de caussâ et indole febrium intermittentium : Resp. F.-U.-T. Æpinus. Rostock, 1748, in-4°.

Dissertatio de abortu fœminæ variolis laborantis innoxio : Resp. I. Behme. Rostock, 1749, in-4°.

Dissertatio de senecâ : Resp. C. Siemerling. Rostock, 1749, in-4°.

Programma de præstantiâ scientiæ anatomicæ ex αυτοψια, præ eâ quam nobis ex libris anatomicis comparamus. Rostock, 1752, in-4°.

Dissertatio de medico temerario : Resp. T.-G. Zeisser. Rostock, 1752, in-4°.

Dissertatio de corpore humano semper mutabili : Resp. I.-I. Sturm. Rostock, 1752, in-4°.

Centuria Aphorismorum, potissimùm physiologicorum. Rostock, 1753, in-4°.

Dissertatio de facie, à variolarum insultibus præservandâ : Resp. Hilken. Rostock, 1754, in-4°.

Dissertatio de febribus vulnerariis : Resp. Endter. Rostock, 1754, in-4°.

Programma de hæmorrhoïdibus hodiè quàm olim frequentioribus. Rostock, 1754, in-4°.

Dissertatio de cautione medicâ circà casus infanticidiorum. Rostock, 1754, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoïdibus vesicæ mucosis : Resp. Khandt. Rostock, 1754, in-4°.

Dissertatio de myopiâ et presbyopiâ : Resp. Sultzberger. Rostock, 1756, in-4°.

Dissertatio de operationibus quibusdam chirurgicis, temerè institutis : Resp. Mensching. Rostock, 1756, in-4°

Dissertatio de cambucâ Paracelsi : Resp. Ehlers. Rostock, 1757, in-4°.

Dissertatio de medicamentis quibusdam adulterationi obnoxiis : Resp. Pet. à Westen. Rostock, 1757, in-4°.

Dissertatio de inflammatione sanguineâ caussâ tympanitis : Resp. Pet. à Westen. Rostock, 1759, in-4°.

Dissertatio de scorbuto Megalopolensium. Rostock, 1759, in-4°.

Dissertatio de choreâ sancti Viti : Resp. Stieler. Rostock, 1760, in-4°.

Dissertatio de humorum mutationibus ab animi adfectibus : Resp. G.-G. Detharding. Rostock, 1759, in-4°.

Programma de caussis recidivarum febrium intermittentium. Butzow, 1763, in-4°.

Programma de exoticis quibusdam meritò retinendis. Butzow, 1765, in-4°.

Dissertatio de curâ infantum recens natorum penes Hebræos diù usitata, occasione dicti Ezechielis, cap. XVI. 4 : Resp. M. Moses. Rostock, 1766, in-4°. (A.-J.-L. J.)

DETHARDING (Georges-Gustave), né à Rostock, le 22 juin 1765, était fils de Georges-Christophe Detharding, troisième fils du précédent, qui avait été reçu docteur à Butzow, en 1759, sous la présidence de son père, et qui vint ensuite s'établir à Rostock, où il exerça la profession de médecin jusqu'à la fin de ses jours. Le jeune Detharding commença ses études médicales, en 1783, à Butzow, où il suivit les cours d'anatomie de son grand-père. L'année suivante il revint à Rostock, et s'y livra sans relâche à l'étude des sciences exactes et naturelles. En 1785, il fit un voyage à Berlin, et y passa une année, au bout de laquelle il se rendit à Iéna, où il prit le bonnet doctoral en 1788. Revenu ensuite dans sa ville natale, il s'y consa-

sera tout entier à la pratique et aux fonctions pénibles de l'enseignement. Ses ouvrages sont :

Dissertatio medico-obstetricia de determinandis finibus et recto modo applicandæ forcipis et faciendæ versionis. Iéna, 1788, in-8°.
Commentatio chirurgico-obstetricia de utero inverso. Rostock, 1788, in-8°.
Systematisches Verzeichniss der Mecklenburgischen Conchylien. Schwerin, 1794, in-8°.
Anonyme : publié par M.-A.-C. Siemssen.
Il est auteur de plusieurs articles sur l'art des accouchemens dans l'*Archiv fuer die Geburthuelfe* de Stark. (A.-J.-L. J.)

DEUSING (Antoine) naquit à Meurs, dans le ci-devant duché de Juliers, le 15 octobre 1612. Son père, qui était enseigne dans les troupes hollandaises, l'envoya, en 1628, à Harderwick, pour y faire ses études ; mais la guerre ne lui permit pas d'y rester plus d'un an, et il fut obligé de se retirer à Wesel, d'où, après un séjour assez court, il se rendit à Leyde. Dans cette Université, il cultiva, en même temps que la philosophie, les mathématiques, et les langues arabe, turque et persane. Sa famille le destinait à la jurisprudence ; mais son goût et les conseils du savant orientaliste Golius le déterminèrent pour la médecine. Il étudia donc avec ardeur toutes les branches de l'art de guérir, et au bout de sept ans il fut admis aux honneurs du doctorat. Alors il visita quelques autres Universités des Pays-Bas, et vint se livrer à la pratique dans sa ville natale, où il fut investi, en 1678, d'une chaire de mathématiques, qu'il remplit avec distinction, mais qu'il ne conserva pas long-temps, car l'année suivante l'Université d'Harderwick lui confia celle de physique et de mathématiques, que la mort de Pontanus laissait vacante dans son sein, et au bout de quelques mois il obtint encore la place de médecin ordinaire de la ville, remplie jusqu'alors par Bachovius. En 1642, il fut nommé en outre professeur de médecine. Malgré tous ces avantages, il ne crut pas devoir refuser la chaire de premier professeur de médecine à Groningue, qu'on lui offrit en 1646. Il se fit recevoir docteur en philosophie dans cette école célèbre, en 1647, et ne tarda pas à voir les honneurs et les dignités s'accumuler sur sa tête : c'est ainsi qu'il devint recteur en 1648, ancien de l'église de Groningue en 1649, et archiatre du comte de Nassau en 1652. Il termina sa carrière le 29 janvier 1666. C'était un homme profondément savant, instruit dans tout ce qui a rapport à la médecine, et versé dans la connaissance de toutes les langues qui pouvaient lui être de quelqu'utilité dans ses recherches et ses travaux. Mais si ses ouvrages, dont nous allons offrir la liste, attestent qu'il fut un écrivain laborieux et infatigable, la plupart annoncent aussi qu'il avait moins de discer-

nement que d'érudition, moins de jugement que de crédulité; et qu'il portait l'estime de ses propres talens au point de regarder comme à peine dignes de son mépris ceux qui osaient ne pas croire à l'infaillibilité de ses décisions. Il se donna le ridicule de vouloir s'immiscer dans des discussions physiologiques, quoiqu'il n'eût jamais cultivé l'anatomie : aussi donna-t-il dans toutes les erreurs de Bils, dont il se montra l'un des plus chauds partisans.

Oratio de rectâ philosophiæ naturalis conquirendæ methodo. Harderwyck, 1640, in-4°.

Cosmographia catholica et astronomiæ secundùm hypotheses Ptolemæi in concinnum, brevem et perspicuum ordinem digesta. Amsterdam, 1642, in-8°.

Oratio quâ medicinæ dignitates prestringuntur. Harderwyck, 1642, in-12.

De vero systemate mundi dissertatio mathematica, quâ Copernici systema mundi reformatur, sublatis interim infinitis penè orbibus, quibus in systemate Ptolemaïco mens humana distrahebatur, in partes quatuor divisa. Amsterdam, 1643, in-4°.

De mundi opificio discursus physicus, duodecim dissertationibus propositus. Amsterdam, 1644, in-4°.

De ente in genere ejusque principiis. Harderwyck, 1644, in-8°.

Synopsis philosophiæ moralis. Harderwyck, 1644, in-8°.

De animâ humanâ dissertationes philosophicæ VII. Harderwyck, 1644, in-4°.

De origine formarum naturalium, et animæ humanæ substantiâ disquisitiones. Harderwyck, 1644, in-4°.

Naturæ theatrum universale ex monumentis veterum, ad S. Scripturæ normam, et rationis et experimentæ libellum instructum. Harderwyck, 1645, in-4°.

Hexæmeron recognitum, sive de creatione meditationes explicationibus christiano-philosophicis, et animadversionibus necessariis illustratæ. Harderwyck, 1645, in-4°.

Contre le théologien Jean Cloppenburg. La dispute entre lui et Deusing roulait sur la nature de l'ame, la Providence, les intelligences qui dirigent le cours des astres, et autres sujets de cette importance, qui pouvaient certainement fournir matière à des controverses interminables. Nous supprimons à dessein plusieurs pièces insignifiantes auxquelles cette discussion donna lieu, et dont les curieux trouveront l'indication dans Paquot.

Oratio quâ idea medici absoluti adumbratur, seu quod optimus medicus sit idem philosophus. Groningue, 1647, in-4°.

Synopsis philosophiæ universalis. Groningue, 1648, in-12.

Manuel de philosophie scholastique, c'est-à-dire d'aristotelisme dégénéré et rendu inintelligible.

Oratio de boni medici officio. Groningue, 1648, in-8°.

Canticum Principis Abi-Alis, Ibn Sinæ, vulgò dicti Avicennæ, de medicinâ, seu breve, perspicuum et concinnè digestum institutionum medicarum compendium. Cui adjecti aphorismi medici Johannis Mesuæ, Damasceni. Ex arabico latinè reddita. Accessit oratio de felicitate sapientum. Groningue, 1649, in-12.

Synopsis medicinæ universalis, seu compendium institutionum medicarum, publicis disputationibus exhibitum et ventilatum. Groningue, 1649, in-12.

Anatome parvorum naturalium seu exercitationes anatomicæ ac physiologicæ de partibus humani corporis, conservationi specierum inservientibus. Groningne, 1651, in-4°.

Dissertationes duæ. Prior de motu cordis et sanguinis. Altera de lacte et nutrimento fœtûs in utero. Groningue, 1653, in-4°.-*Ibid.* 1655, in-12.

Genesis microcosmi, seu de generatione fœtûs in utero dissertatio. Groningue, 1653, in-12. - Amsterdam, 1665, in-12, avec le *Curæ secundæ de generatione et nutritione.*

Idea doctrinæ de febribus, breviter, perspicuè ac methodicè proposita, publicæque ventilationi submissa. Groningue, 1655, in-12.

Disquisitio gemina de peste. Prior, an contagiosa pestis sit? Altera, an vitanda? et quomodo illæsâ conscientiâ. Groningue, 1656, in-12.

Dissertatio de morbo manschlagt, ejusque curatione. Groningue, 1656, in-4°.

On appelait *manschlagt* une maladie imaginaire produite par la senle présence d'un homicide.

Disquisitio medica de morborum quorumdam superstitiosâ origine et curatione, speciatim de morbo vulgò dicto Manschlagt, ejusque curatione, de lycanthropiâ, necnon de surdis ab ortu, mutisque, ac illorum curatione. Ubi et de ratione et loquelâ brutorum animantium. Groningue, 1656, in-4°.

Tractatus de peste, in quo de pestis naturâ, causis, signis, præservatione ac curatione agitur. Groningne, 1658, in-12.

Dissertationes de unicornu : lapide bezoar, pomis mandragoræ, illiusque magonits, vulgò dictis pisse-diefjes; anseribus scoticis. Groningue, 1659, in-12.

Ce recueil est assez curieux, et mérite d'être consulté, quoique Densing n'ait pas su éviter partout l'erreur.

Dissertationes de mannâ, saccharo et monocerote. Groningue, 1659, in-12.

Idea fabricæ corporis humani, seu institutiones anatomicæ, ad circulationem sanguinis, aliaque recentionum inventa, accomodata. Groningue, 1659, in-12.

Fasciculus dissertationum selectarum, primum per partes editarum, nunc verò ab ipso autore collectarum ac recognitarum : cum auctario. Groningue, 1660, in-4°.

OEconomia corporis animalis, in quinque partes distributa. Groningne, part. I, II, III, 1660; part. IV, V, 1661, in-12.

Cet ouvrage, dans lequel Deusing critiquait avec amertume plusieurs de ses contemporains, fut attaqué par Olaüs Borrich sous le nom emprunté de Blottesandaeus.

Exercitationes de motu animalium, ubi de motû musculorum et respiratione, itemque de sensuum functionibus, ubi et de appetitu sensitivo et affectibus. Groningne, 1661, in-12.

Deusing, enthousiaste des anciens, comme tous les médecins qui ne sont qu'érudits, attaque Charleton dans cet ouvrage.

Disquisitio physico-mathematica gemina de vacuo, itemque de attractione; quibus probatur nullum in rerum naturâ dari, vel posse dari vacuum; ipsaque experimenta variorum pro vacuo probanda hactenus afferri solita expenduntur ac refelluntur : ostenditurque, contrà J. Pecquetum imprimis, non pulsione duntaxat, sed et tractione in rerum naturâ fieri motum. Amsterdam, 1661, in-12.

OEconomia corporis animalis, ac speciatim de ortu animæ humanæ dissertatio. In quâ demonstratur non esse homini simpliciter impossibile per naturale intellectûs lumen seipsum nosse; opposita cônceptibus Gualteri Charletonis. Groningue, 1661, in-12.

Historia fœtûs extra uterum in abdomine geniti, ibidemque per sex

fere lustra detenti, ac tandem lapidescentis, consideratione physico-anatomicâ illustrata. Groningue, 1661, in-12.

Réimprimé avec le *Resolutio observationis singularis Mussipontanæ fœtûs* de Laurent Strauss (Darmstadt, 1661, in-4°. - *Ibid.* 1663, in-4°.), et avec la *Geneanthropia* de Jean-Benoît Sinibaldi (Erford, 1669, in-4°.).

Fœtûs Mussipontani extrà uterum in abdomine geniti secundinæ detectæ. Groningue, 1662, in-12.

Fœtûs historia partûs infelicis : quo gemellorum ex utero in abdominis cavum elapsorum ossa sensim, multis post annis, per abdomen ipsum in lucem prodierunt, unâ cum resolutione. Groningue, 1662, in-12.

OEconomus corporis animalis restitutus : in quo genuinus animæ humanæ ortus, itemque possibilis cognitio sui ipsius, asseruntur et muniuntur. Groningue, 1662, in-12.

Apologeticæ defensionis pro œconomiâ corporis animalis, prodromus; quo personato cuidam Benedicto Blottesandeo larva detrahitur. Cui additum specimen ingenii, indolis, ac religionis, quibus claret Blottesandeus; necnon Vindiciarum hepatis redivivi supplementum. Groningue, 1662, in-12.

Brochure dirigée contre Olaüs Borrich, en réponse à son *Deusingius Heautontimorumenos.*

Resurrectio hepatis asserta, contrà socium larvatum, Vincentium Schlegelium, sub personati Blottesandei cohortâ furiosâ signiferum. Accessit disquisitio ulterior de chyli motu, et officio hepatis. Groningue, 1662, in-12.

Sympathetici pulveris examen : quo superstitiosa ac fraudibus cacodæmonis implicita vulnerum et ulcerum curatio in distans, per rationis trutinam, ad ipsas naturæ leges, expenditur; subversis curæ sympatheticæ fundamentis ab illo comite Digbœo, necnon DD. Papinio et Mohio positis. Groningue, 1662, in-12.

Opuscule dirigé contre Papin et Mohy, partisans de la poudre de Digby.

Considerationes circà experimenta physico-mechanica Roberti Boylei, de vi aeris elastico, et ejusdem effectibus; quibus observata illius rationibus philosophicis, omne vacuum, ipsumque elaterem aeris Pecquetianum arcentibus, illustrantur. Groningue, 1662. in-8°.

In sylvam echo : seu sylvius heautontimorumenos. Cum appendice de bilis et hepatis usu : itemque exercitatio utrum medicina sit scientia an ars? Sylvianæ vitiligationi opposita. Groningue, 1663, in-12.

Disquisitio anti-Sylviana de calido innato et aucto in corde sanguinis calore; quâ celeberrimi viri Francisci Sylvii suspiciones ac conjecturæ, ut ab ipso dicuntur, quin imo verè ineptiæ ejus et nugæ ad libellum veritatis expenduntur, excutiuntur ac refutantur. Groningue, 1663, in-12.

Disquisitio anti-Sylviana de signo febrium pathognomonico, quod fundamenti loco habendum sit prò febrium essentiâ investigandâ. Cum præfatione epistolam cacologeticam Sylvii concernente, et additamenta ad erroneam Sylvii experientiam spectante, quâ is febres frigidas cum Helmontio comminiscitur. Groningue, 1664, in-12.

Sylva cædua cadens : seu disquisitiones anti-Sylvianæ de alimenti assumpti elaboratione et distributione; quarum 1. de alimentorum fermentatione in ventriculo; 2. de chyli à fœcibus alvinis secretione, et in vasa mesaraica propulsione; 3. de chyli mutatione in sanguinem, ac circulari sanguinis motu : præmissa est præfatio causas Sylviani in Deusingium furoris nudè repræsentans, simulque Sylvium injuriosum aggressorem evidenter demonstrans. Groningue, 1664, in-12.

Sylva cædua jacens; seu disquisitiones anti-Sylvianæ ulteriores; quarum 1. de spirituum animalium in cerebro cerebelloque confectione, per

nervos distributione, ac vario usu; 2. de lienis et glandularum usu. Addita est Dissertatio de naturá. Groningue, 1665, in-12.

Vindiciæ fœtûs extrà uterum geniti : necnon quorumdam scriptorum suorum fasciculo dissertationum selectarum comprehensorum de unicornu, lapide bezoar, manná, sacchara, agno vegetabili, anseribus scoticis, pellicano, phœnice, contrà Bernardi à Domâ furiosos insultus; ut et aliquarum elegantiarum philologicarum examen, seu calonum caterva disjecta, cujus antesignatus Antonius Rosinus personatus. Groningue, 1664, in-12.

Dissertatio anatomico-medica de chyli à fecibus alvinis secretione, ac succi pancreatici naturâ et usu. Groningue, 1665, in-4°.

Examen anatomes anatomiæ Bilsianæ, seu epistola de chyli motu. Groningue, 1665, in-12.

Opuscule écrit en faveur de Bils, contre J.-H. Pauli.

(A.-J.-L. JOURDAN)

DEVAUX (Jean) naquit, à Paris, le 27 janvier 1649. Il était fils d'un chirurgien de la capitale, très-recommandable par ses vertus, et qui jouissait d'une grande renommée pour l'opération de la saignée, qu'il pratiquait encore avec une singulière habileté à l'âge de plus de quatre-vingts ans. Le jeune Devaux porta dans ses études les plus heureuses dispositions. Doué d'une mémoire extraordinaire, d'un esprit juste et pénétrant, il termina de bonne heure ses cours d'humanités et de philosophie. Mais à peine fut-il sorti du collége, que la fougue des passions l'entraîna vers les plaisirs du monde : il s'y abandonna pendant plusieurs années, sans vouloir céder aux volontés de son père, qui avait résolu de lui faire embrasser la carrière chirurgicale. Devaux éprouvait un grand dégoût pour cette profession; mais il parvint enfin à le surmonter, et se rendit aux instances de son père, qui lui choisit pour maître Claude David, le fils, qui fut depuis premier chirurgien de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV. Devaux fit des progrès rapides dans l'étude de la chirurgie, et se distingua bientôt par les connaissances solides qu'il y acquit. Son maître se plut à le faire valoir dans le monde, en l'y produisant comme son émule, et en peu de temps il mérita la confiance publique par ses succès. Sa pratique était déjà très-étendue lorsqu'il perdit son père, qu'il remplaça dignement par ses talens et ses vertus. Porté deux fois, par l'estime de ses confrères, à la place de prévôt pour présider à la réception des candidats et régler les affaires de la corporation des chirurgiens de Paris, il sut défendre avec une sage fermeté les intérêts de sa compagnie, et mériter ainsi les témoignages de confiance dont elle l'avait honoré. Écrivain aussi distingué que chirurgien habile, Devaux parlait et écrivait le latin avec autant de facilité que d'élégance. Il cultiva avec ardeur la littérature médicale, et quoiqu'il fût sans cesse appelé dans les principales maisons de la capitale, et qu'il fût obligé en même temps de donner

une foule de consultations, peu de praticiens ont autant écrit que lui. Il consacra soixante ans de sa vie à la théorie et à la pratique de son art, sans que son esprit eût rien perdu de sa vivacité. Retenu chez lui dans les dernières années de sa carrière, Devaux ne cessa point de donner des consultations, de lire et de composer avec la même assiduité. Il mourut, le 2 mai 1729, âgé de quatre-vingts ans passés. On a de lui :

Le médecin de soi-même, ou l'Art de conserver la santé par l'instinct. Leyde, 1682, in-12.

Decouverte sans découverte. Paris, 1684, in-12.

Cet écrit fut dirigé contre un charlatan, nommé Blégny, qui avait publié une brochure intitulée : *Découverte du véritable remède anglais pour la guérison des fièvres.*

Factum sur les accouchemens. Paris, 1695, in-4°.

L'art de faire des rapports en chirurgie. Paris, 1703, 1730 et 1743, in-12.

Cet ouvrage a été long-temps le seul recommandable qu'on ait en en ce genre.

Index funereus chirurgorum Parisiensium ab anno 1315, *ad annum* 1714. Trévoux, 1714, in-12.

Devaux a continué cet ouvrage, fruit de quarante ans de travail, jusqu'en 1729, qui est l'année de sa mort. On le trouve à la suite des *Recherches historiques et critiques sur l'origine de la chirurgie en France.*

Dissertation sur l'opération césarienne.

Elle se trouve dans le Traité des opérations de Verduc, édition de 1720.

Dissertation concernant la chirurgie des accouchemens, tant sur son origine, que sur les progrès qu'elle a faits en France jusqu'à présent. (1727).

Elle se trouve dans la continuation des *Mémoires de littérature et d'histoire* par le P. Desmolets, tome III.

Cet écrit, rempli d'érudition, contient l'éloge des plus célèbres accoucheurs français, Mauriceau, Viardel, Portal, Peu, Fournier, Amand, Dionis et de Lamotte.

Devaux a encore traduit ou augmenté les ouvrages suivans :

L'art de saigner par Henri Emmanuel Meurise. Paris, 1689 et 1728, in-12.

Devaux a refondu entièrement cet ouvrage, auquel il a fait des augmentations considérables.

Nouveaux élémens de médecine, ou Réflexions physiques sur les divers états de l'homme. Paris, 1698, 2 vol. in-12.

Ouvrage traduit du hollandais de Corneille Bontekoë, avec des éclaircissemens et des augmentations.

Observations chirurgicales de Saviard, recueillies et rédigées par Devaux. Paris, 1702, in-12.

Nouvelle pratique médicinale de Gladbach, où il est traité de la fièvre, du scorbut, de la cachexie, du caturrhe, avec les remèdes qui conviennent à leur guérison. Paris, 1704, in-12.

L'auteur, médecin à Creutznach et sectateur de Bontekoë, avait publié cet ouvrage en latin l'an 1694.

Traité de la maladie vénérienne et des remèdes qui conviennent à sa guérison. Paris, 1711, 2 vol. in-12.

Traduit du latin de Charles Musitanus, médecin de Naples.

Traité complet des accouchemens, de Lamotte. Paris, 1722, in-4°. — *Ibid.* 1763, 2 vol. in-8°.

Traité complet de chirurgie, par Lamotte. Paris, 1722, 3 vol. in-12.

Abrégé anatomique de Laurent Heister, traduit sur la 2e édition qui avait paru, en 1719, à Altorf et à Nuremberg. Paris, 1724, in-12.

Deux dissertations médicales et chirurgicales, l'une sur la maladie vénérienne et sur une méthode particulière de la traiter par les frictions, l'autre sur la nature et la curation des tumeurs, par Deidier; traduction faite sur l'edition latine de Londres, 1723. Paris, 1725, in-12.

Les Aphorismes d'Hippocrate expliqués conformément au sens de l'auteur, à la pratique médicale et à la méchanique du corps humain, traduction faite sur la version latine d'un auteur anonyme (Hecquet), imprimée, à Paris, en 1723. Paris, 1725 et 1727, 2 vol. in-12.

Anatomie de Dionis. Paris, 1728, in-8°.

Devaux a augmenté cet ouvrage d'une foule de faits et de réflexions.

Le chirurgien-dentiste par Fauchard Paris, 1728, 2 vol. in-12.

Abrégé de toute la médecine pratique, par Allen. Paris, 1728, 3 vol. in-12.

Traité de la vertu des médicamens, traduit du latin de Boerhaave. Paris, 1729, in-12.

Cette traduction et les suivantes n'ont paru qu'après la mort de Devaux.

Traité des maladies aiguës des enfans, avec des observations médicinales sur les maladies et sur d'autres matières très-importantes, et une dissertation sur l'origine, la nature et la curation de la maladie vénérienne, traduit du latin de Gauthier Harris, sur la seconde édition imprimée, à Londres, en 1705. Paris, 1730 et 1738, in-12.

Traité de la nature, des causes, des symptômes et de la curation de l'accident le plus ordinaire du mal vénérien, par Guillaume Cockburn; traduit sur l'édition latine imprimée, à Leyde, en 1717. Paris, 1730, in-12.

Traité des maladies qui arrivent aux parties génitales des deux sexes, et particulièrement de la maladie vénérienne, par Jacques Vercelloni; traduit sur l'édition latine de Leyde, 1722. Paris, 1730, in-12.

Emménologie, ou Traité de l'évacuation ordinaire aux femmes, où l'on explique les phénomènes, les retours, les vices et la méthode curative qui la concerne, selon les lois de la méchanique, par Freind. Paris, 1730, in-12.

On compte encore parmi les ouvrages dont s'est occupé Devaux, le Supplément au Dictionaire de Bayle. Feu Sue, professeur-trésorier de la Faculté de médecine de Paris, en a donné un extrait dans son *Eloge historique de Devaux, avec des notes et un extrait raisonné de ses différens ouvrages* (Amsterdam, 1772, in-8°.). (DESCURET)

DEVENTER (HENRI), docteur en médecine et célèbre accoucheur, naquit à Deventer, capitale du haut Issel, en Hollande. Suivant un usage assez commun alors en ce pays, et dont on voit quelques exemples chez les anciens, il prit le nom de sa ville natale, comme avait fait le premier des Van Loo. Deventer ne fut pas d'abord destiné aux sciences ; il exerça, dans sa jeunesse, la profession d'orfèvre; mais ayant abandonné cet état pour se livrer à l'étude de la médecine et à l'art des accouchemens, il y fit de très-grands progrès, et jouit, à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, de la réputation d'excellent médecin et d'habile accoucheur. Ce fut à Groningue et dans plusieurs autres villes de la

Hollande, que ce savant praticien exerça. Ses succès et sa célébrité le firent appeler plusieurs fois en Danemarck, auprès du roi Christian V, qui récompensa très-généreusement ses soins. Plus éclairé que la plupart des médecins de son temps, Deventer s'était attaché à l'étude de l'anatomie et de la chirurgie. Il imagina diverses machines ingénieuses pour remédier aux difformités naturelles ou accidentelles du corps humain; mais rien ne lui fit plus d'honneur que ses travaux relatifs aux accouchemens, et on le regarde avec raison comme l'auteur qui a le plus contribué à introduire, parmi les accoucheurs modernes, la doctrine des anciens sur l'obliquité de l'utérus. Il a publié :

Novum lumen obstetricantium quô ostenditur quâ ratione infantes in utero tam obliquo quam recto pravè siti extrahuntur. Leyde, 1701, in-4°.
L'auteur considère, dans cet ouvrage, l'obliquité de l'utérus comme la cause la plus ordinaire des accouchemens contre nature, et indique les moyens d'en opérer la réduction.

Ulterius examen partuum difficilium, lapis lydius obstetricum, et de necessitate inspiciendi cadavera. Leyde, 1725, in-4°.

Operationum chirurgicarum novum lumen exhibitum obstetricantibus, pars secunda. Leyde, 1733, in-4°.
Cet ouvrage contient toute la doctrine de Deventer sur les accouchemens; il a été traduit en hollandais, 1701, 1724, 1746, in-4°. - en anglais, 1716, in-8°. - en allemand, 1717, 1728, 1731, 1740, in-8°. - en français, par Jean-Jacques Bruyer d'Ablaincourt, sous le titre suivant: *Observations sur le Manuel des accouchemens, avec des observations sur les points les plus importans* (Paris, 1734, in-4°. avec figures).
Deventer est encore auteur d'un ouvrage posthume sur la *chartre*, maladie plus connue sous le nom de *rachitis*:

Van de riektens des beenderen, insonderheit van de rachitis. Leyde, 1739, in-4°. (DESCURET).

DEVÈZE (Jean), né à Rabastens, dans le département des Hautes-Pyrénées, le 14 décembre 1753, fit ses premières études médicales à Bordeaux, d'où il se rendit à Saint-Domingue, en 1775, afin d'y exercer l'art de guérir. Dans un court séjour qu'il fit à la Martinique, il contracta la fièvre jaune, à laquelle il eut le bonheur de ne pas succomber. De retour en France dans la même année, il se prépara, par de nouvelles études, à mériter la confiance des habitans de la colonie, où il se proposait de fixer sa résidence, et repartit pour le Cap-Français en 1778. Là, il se fit recevoir maître en chirurgie, ouvrit une maison de santé, et fut atteint une seconde fois de la fièvre jaune dont il se traita lui-même avec succès, et depuis il eut occasion d'observer cette terrible maladie pendant quinze années qu'il passa dans cette ville. En 1793, après l'incendie du Cap, il se réfugia aux États-Unis, et vint à Philadelphie, dépouillé de tout ce qu'il avait pu sauver de Saint-Domingue; car, dans la traversée, il fut pillé par des corsaires anglais qui

ne rougirent pas d'arracher aux malheureux échappés aux désastres du Cap, les débris de leur fortune et même jusqu'à leur linge de corps. La fièvre jaune s'étant déclarée, le gouvernement consulta le Collége des médecins de Philadelphie, parmi lesquels il n'y en avait pas un seul qui eût déjà vu une semblable épidémie. Le Collége décida que la maladie avait été importée, et qu'elle était contagieuse; quelques membres ajoutèrent qu'elle était essentiellement mortelle; les maisons où se trouvaient des malades affectés de cette fièvre, furent marquées à la craie; la désolation et la terreur furent inexprimables; les habitans s'enfuirent; les hôpitaux furent fermés; on en établit un hors de la ville sur un terrain élevé, M. Devèze fut invité à se joindre aux quatre médecins du pays qui avaient été désignés pour en faire le service, et qui jugèrent à propos de lui abandonner tout le danger et tout l'honneur de cette noble tâche; ils donnèrent leur démission. Resté seul, M. Devèze promit de demeurer au poste qu'il avait volontairement choisi, et il tint parole. Il organisa l'hôpital Bresh-Hill, et choisit quatre aides français, qui le secondèrent avec un zèle digne des plus grands éloges; ainsi on vit cinq Français réunir leurs efforts pour soustraire à un si terrible fléau une portion de ce peuple que d'autres Français avaient aidé dans la conquête de son indépendance. M. Devèze prodigua ses soins aux malades affectés de la fièvre jaune, et, jusqu'en 1797, il continua d'étudier et de traiter cette maladie. En 1794, il avait publié un écrit dans lequel il s'élevait contre l'idée de l'importation et de la contagion; le même motif lui fit écrire, en 1797, au gouverneur Mifflin, une lettre remarquable par le ton d'une profonde conviction qui y règne et la franchise courageuse qui la dicta. En 1798, il partit pour la France, emportant les regrets des malheureux, dans le traitement desquels il avait montré le plus honorable désintéressement. Arrivé à Paris, il s'y fit recevoir docteur en médecine, et alla fixer sa résidence à Fontainebleau. Il est actuellement médecin ordinaire du roi pour le château des Tuileries, membre de la commission sanitaire, et membre de la Société philosophique de Philadelphie. On a de lui :

An enquiry into, and observations upon the causes and effects of the disease, which raged in Philadelphia from the month of august till towards the middle of december 1793, avec le français en regard. Philadelphie, 1794, in-8°.

Cette intéressante relation de l'épidémie qui ravagea Philadelphie a été analysée et citée honorablement par Volnay dans son Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique (Paris, 1803, in-8°., tome II, page 329). Un si beau suffrage a dû consoler l'auteur des contradictions nombreuses que lui a suscitées le zèle qu'il mit à soutenir l'opinion qui lui paraît être la plus conforme aux faits. On apprend qu'un riche négociant de la ville abandonna le soin de sa fortune et la prodigua pour

se livrer, près des malheureux affectés de la fièvre jaune, aux travaux les plus dégoûtans. Honneur à cette sublime philanthropie qui est en elle-même la plus sublime récompense du cœur généreux qu'elle inspire. Honneur à Girard, à Helm, dignes émules de Belzunce. Il résulte de cet ouvrage, que, nonobstant les réclamations de M. Nathanael Potter, du Maryland, M. Devèze est le premier qui ait soutenu que la fièvre jaune n'est pas contagieuse.

Dissertation sur la fièvre jaune qui régna à Philadelphie en 1793. Paris, an XII, in-12.

Cette thèse renferme la partie médicale de l'ouvrage précédent.

Traité de la fièvre jaune. Paris, 1820, in-8°.

L'auteur y développe son opinion sur la non-importation et la non-contagion de la fièvre jaune, et sur la différence qu'il établit entre la contagion et l'infection. Réuni à l'ouvrage de M. Bally, il forme tout ce qu'il est nécessaire de lire sur la fièvre jaune pour toute personne qui ne peut étudier cette maladie dans l'immense quantité de livres publiés sur cette matière.

Mémoire au roi en son conseil des ministres et aux chambres, ou protestation contre le travail de la commission sanitaire centrale du royaume, instituée à l'effet d'examiner les dispositions législatives et administratives qu'il serait utile d'adopter pour organiser le service sanitaire des côtes et frontières de la France. Paris, 1821, in-4°.

Le titre indique suffisamment le sujet de cet opuscule. (T.)

DEXIPPE ou DIOXIPPE, de Cos, appartenait à la famille d'Hippocrate, et vivait dans la quatre-vingt-onzième olympiade. Suidas nous apprend qu'il avait écrit un livre sur la médecine et deux sur le pronostic. Le même auteur dit qu'il guérit le fils d'Hecatomnus, roi de Carie, d'une maladie grave, et que cette considération fit renoncer le prince au projet qu'il avait conçu de déclarer la guerre aux habitans de l'île de Cos. Dexippe, au rapport de Plutarque, admettait, avec Platon, que les boissons passent dans l'organe pulmonaire; mais, suivant lui, il n'y a que leur partie la plus subtile qui suive cette route, et le reste, mêlé avec les alimens, se rend à l'estomac. (O.)

DEYEUX (NICOLAS), professeur de pharmacie à la Faculté de médecine de Paris, et membre de l'Académie des sciences, a honorablement rempli la chaire de chimie qui lui fut confiée pendant long-temps; ses cours étaient très-suivis, et ils méritaient de l'être. Aujourd'hui il se repose de ses longs et utiles travaux. On a de lui quelques opuscules.

Précis d'expériences et observations sur les différentes espèces de lait considérées dans leurs rapports avec la chimie, la médecine et l'économie rurale. Paris et Strasbourg, 1800, in-8°.

Ces expériences ont été faites avec Parmentier.

Considérations chimiques et médicales sur le sang des ictériques. Paris, 1804, in-4°.

M. Deyeux a inséré des articles dans le Journal de physique, dans la Statistique de la France, par Herbin, et dans la nouvelle édition du Théâtre d'agriculture d'Olivier de Serres. (S.)



DEYEUX.

DEZOTEUX (François) naquit, en 1724, à Boulogne-sur-mer. Après avoir fait ses études classiques, il se livra avec succès à celle de la médecine et de la chirurgie. La guerre que la France soutint alors en Westphalie, puis en Flandre, lui offrit des moyens variés d'instruction. Envoyé comme élève dans les hôpitaux de l'armée, il s'y fit remarquer par son zèle autant que par son humanité; après la bataille de Fontenoy, il obtint le grade de chirurgien aide-major, et peu après celui de chirurgien-major d'un régiment de cavalerie. Il remplaça, en 1760, dans la même qualité, le célèbre Garangeot, dans le régiment d'infanterie du Roi, et se fit recevoir docteur en médecine à la Faculté de Besançon. Jusque-là, Dezoteux n'avait pas encore obtenu la réputation dont il a joui depuis; ce fut à Besançon qu'il la commença; zélé partisan de l'inoculation, il mit tous ses soins à la propager dans cette ville. Une méthode dont se servait un chirurgien gentilhomme irlandais, nommé Acton, y avait occasioné des accidens si graves, que cette opération était devenue pour les parens un objet d'effroi. Dezoteux, en éclairant le public sur l'ineptie de cet empirique, releva l'inoculation du discrédit où elle était tombée. Celui dont il avait signalé le charlatanisme et l'ignorance lui intenta un procès en 1765. Dezoteux le gagna, mais afin de détruire tous les doutes qui pouvaient encore exister dans le public, il publia des pièces justificatives où il démontrait l'inocuité de la variole lorsqu'elle est inoculée, et en même temps les dangers qui devaient résulter de l'absurde procédé d'Acton. Par les intrigues de celui-ci, le parlement de Besançon défendit à Dezoteux de faire imprimer dans cette ville aucun écrit ultérieur; mais il surmonta l'obstacle qu'on lui suscitait, en faisant paraître, à Lons-le-Saulnier, ses *pièces justificatives concernant l'inoculation*. Ce mémoire le fit triompher de son antagoniste, et remit l'inoculation en faveur dans la Franche-Comté. En 1766, Dezoteux apprit qu'on venait de pratiquer, à Londres, une méthode plus avantageuse que l'ancienne (celle des piqûres et l'usage de l'air frais, surtout pendant le stade d'irruption); il se rendit en Angleterre pour étudier ce nouveau procédé, et revint ensuite propager en France la méthode appelée *suttonienne*. Ce fut à Nanci que Dezoteux fit ses premiers essais, puis à Passy, près Paris; il en rendit témoins plusieurs praticiens distingués et le savant Lacondamine, son ami, qui, depuis long-temps, s'était déclaré partisan de l'inoculation. Les notes et les observations de Dezoteux sur cette matière fournirent au docteur Gandoger, de Nanci, avec lequel il était intimement lié, de précieux matériaux pour un traité pratique de l'inoculation, que ce médecin fit paraître en 1768. Dezoteux, plein de zèle pour les progrès de l'art, proposa de fonder

une école de chirurgie militaire dans le régiment du Roi; le duc du Chatelet, colonel de ce corps, seconda son dessein, et obtint de Louis XVI la formation de cette école, dont Dezoteux fut nommé chef; on y compta régulièrement soixante élèves, et cette institution, justement célèbre, a fourni aux armées des sujets distingués, et à nos Facultés de médecine des professeurs dont elles s'honorent encore. En 1778, les services de Dezoteux furent récompensés par la décoration de l'ordre de St.-Michel et par l'emploi de chirurgien consultant des armées. En 1789, il fut attaché auprès du ministre de la guerre en qualité d'inspecteur des hôpitaux militaires; mais, en 1793, ses infirmités l'obligèrent à demander sa retraite, dont il perdit bientôt les émolumens dans ces temps de trouble. Dezoteux avait exercé son art avec tant de désintéressement, qu'il n'avait amassé aucun bien pour sa vieillesse, en sorte que, privé de sa pension, il fut réduit à une extrême pauvreté, et ne subsista, pendant quelque temps, que par les secours de ses amis. Cependant les membres de l'inspection de santé, pénétrés de la situation de leur ancien collègue, le firent nommer médecin de la succursale des Invalides, qui était nouvellement établie à Versailles. On supprima ensuite cette maison, et Dezoteux revint à Paris pour y jouir de sa pension; mais, quinze mois après, il mourut à Versailles, le 2 février 1803, âgé de soixante-dix-neuf ans. Dezoteux fut un habile praticien. Son caractère noble et désintéressé lui fit toujours mettre beaucoup de dignité dans l'exercice de sa profession. Il fut constamment l'ami et le protecteur de ses élèves qui, tous, l'honorèrent d'une profonde vénération. Outre les écrits qu'il a publiés contre Acton, Dezoteux a donné, en commun avec le docteur Valentin, son élève :

Traité historique de l'inoculation. Paris, an VIII, in-8°. (DESCURET)

DIAGORAS, médecin grec, natif de l'île de Chypre, avait écrit plusieurs livres sur le jardinage et sur les vertus médicales des plantes, que Pline, Dioscoride et Erotien citent. Il ne faut pas le confondre, comme l'ont fait plusieurs lexicographes, avec un philosophe du même nom, disciple de Démocrite, qui s'est rendu surtout célèbre par la hardiesse avec laquelle il professait ouvertement les principes du matérialisme. (O.)

DIBON (ROGER), chirurgien ordinaire dans la compagnie des cent-suisses de la garde royale, mort le 17 novembre 1777, a fait beaucoup de bruit au commencement du dix-septième siècle par le charlatanisme avec lequel il prôna un remède de sa composition, qu'il donnait comme un spécifique assuré, et bien supérieur à tous les autres, contre les maladies vénériennes. Son effronterie ne pouvait être égalée qu'à son ignorance, et

cependant il sut gagner la confiance du public. Il ne reste de lui qu'un assez grand nombre de misérables rapsodies qu'il fit écrire par des plumes vénales, afin d'établir la prééminence de son prétendu secret.

Dissertation sur les maladies vénériennes, avec une Lettre écrite par un savant physicien-chimiste, sur la cause et la nature des maladies, et sur la préparation des remèdes propres à guérir doucement, promptement, radicalement et sans danger, tous les maux vénériens, quelqu'invétérés qu'ils puissent être. Paris, tome I, 1724; tome II, 1725, in-12.

Ce misérable opuscule n'est pas de Dibon. Un médecin peu délicat, le lui vendit à prix d'argent, et comme Dibon, moins délicat encore, refusait de payer la somme convenue, il le cita devant les tribunaux, affichant ainsi publiquement son impudeur et sa vénalité, plus méprisables encore que l'audace du charlatan, qui, se vouant à duper le public, faisait l'essai de ses talens sur son panégyriste même.

Suite de la description des maladies vénériennes, où l'on prouve l'insuffisance des fumigations, avec un traité sur les maladies appelées flueurs blanches, et une réponse à la critique de M. Astruc. Paris, 1741, in-12.

Il n'y a qu'une seule bonne idée dans cette rapsodie, c'est que les flueurs blanches peuvent donner une blennorrhagie urétrale; mais cette idée n'était pas de Dibon.

Observations sur quelques endroits du traité de M. Astruc, De morbis venereis. Carthagène (Paris), 1742, in-12.

Lettre dans laquelle il répond aux reproches d'un anonyme défenseur de M. Astruc. Paris, 1742, in-12.

Lettre où l'on essaye de démontrer les écarts de M. Astruc. Paris, 1742, in-12.

Suite de la description des maladies vénériennes; ouvrage dans lequel on traite des rétentions d'urine et en général des maladies de l'urètre. Paris, 1748, in-12.

Lettre au sujet du remède de M. de Torrez, pour la guérison des maladies vénériennes. Paris, 1754, in-4°.

Seconde lettre au sujet de M. de Torrez, pour la guérison des maladies vénériennes. Paris, 1754, in-4°.

Troisième lettre, ou Observations sur deux prétendues réponses à deux lettres publiées à l'occasion du remède de M. de Torrez, pour la guérison des maladies vénériennes. Paris, 1754, in-4°.

Réfutation de deux écrits publiés en faveur de M. de Torrez, sous les noms de MM. Carboneil et Bertrand, se disant docteurs en médecine; avec une replique au sieur Mollée. Paris, 1755, in-4°.

Témoignage public rendu à M. Dibon par Pierre de Dyn, d'Anvers. On y a joint les preuves de la cure, avec quelques réflexions concernant M. de Torrez, par qui le malade avait été manqué. Paris, 1755, in-4°.

Lettre à M. Keyser, inventeur des dragées anti-vénériennes. Paris, 1756, in-4°.

Mémoire pour M. Dibon, écrit par lui-même, contre les impostures contenues dans un libelle anonyme en forme de lettre, adressée à ce praticien. Paris, 1757, in-4°.

Mémoire pour M. Dibon, écrit par lui-même, contre la lettre anonyme d'un médecin de Paris, insérée dans le Journal encyclopédique de février dernier, et contre la réfutation prétendue d'un imprimé concernant le sieur Le Grau, etc., Paris, 1758, in-4°.

Effet singulier du mal vénérien sur toute une famille, et sa guérison. Paris, 1759, in-4°.

Réplique à M. Keyser, auteur des dragées anti-vénériennes. Paris, 1764, in-8°.

Mémoire concernant différens remèdes pour les maladies vénériennes. Paris, 1764, in-8°. (z.)

DICKINSON (Edmond), médecin et chimiste anglais, vint au monde, eu 1624, à Appleton, dans le comté de Berks. Il reçut sa première éducation au Collége d'Oxford. Après l'avoir terminée d'une manière régulière, et s'être fait graduer, il suivit, en 1749, les cours de la Faculté de médecine, et fut admis, sept ans après, au doctorat. Son premier ouvrage, quoique fondé sur une idée évidemment paradoxale, lui procura beaucoup de réputation, qui lui aurait ouvert une carrière brillante s'il eût voulu suivre les conseils du docteur Sheldon, depuis archevêque de Cantorbéry, et entrer dans les ordres. Après s'être acquitté pendant plusieurs années de l'office qu'on lui avait confié, celui de prononcer les *Linacre's lectures* dans le Collége de Merton, et avoir durant ce temps cultivé la chimie avec beaucoup d'ardeur, il quitta le collége, et résolut de se livrer à la pratique de son art. Il eut d'autant moins de peine à se décider qu'on l'engageait vivement à venir prendre la place du célèbre Willis, mort en 1684. Il continua, en effet, avec beaucoup de succès, l'exercice de sa profession, à Londres, durant plusieurs années. Le comte d'Arlington, chambellan de Charles II, qu'il avait guéri d'une maladie grave, le prit en affection, et, pour lui témoigner sa reconnaissance, l'introduit auprès du prince, qui le nomma l'un de ses médecins ordinaires. Charles aimait beaucoup la chimie, et l'ardeur avec laquelle Dickinson cultivait cette science, ne contribua pas peu à le mettre en faveur dans l'esprit du monarque, qui se plaisait à le faire appeler souvent dans son laboratoire. Un Français, nommé Théodore Mundanus, avec lequel il avait fait connaissance à Oxford, et qui se faisait passer pour un adepte, lui inspira le goût de l'alchimie, ou plutôt parvint à le convaincre de la possibilité de transmuer les métaux, mais se contenta, suivant toutes les apparences, de captiver son esprit, et ne lui révéla pas ses prétendus secrets; car Dickinson, satisfait d'être éclairé, ne s'adonna point, heureusement pour lui, à la pratique d'un art qui causait le malheur et la ruine de toutes les personnes de bonne foi, et n'était utile qu'aux frippons. Après l'expulsion de Jacques II, il se retira de la cour, et renonça même à la pratique, que son grand âge et ses infirmités rendaient trop fatigante pour lui; mais il n'en continua qu'avec plus d'empressement ses travaux littéraires, et consacra plusieurs années à écrire son grand traité sur la physique ancienne et moderne, cinq ans après la publication duquel il termina sa carrière en 1707. Ses ouvrages sont :

Delphi phœnicizantes. Oxford, 1655, in-8°. - Francfort, 1699, in-8°. -Roterdam, 1691, in-12, dans le tome I du *Fasciculus dissertationum historico-critico-philologicarum.*

Le but de Dickinson est de prouver que les Grecs ont puisé dans la Bible, et particulièrement dans le livre de Josué, toute la fable d'Apollon Pythien. Wood prétend que cet ouvrage ne lui appartient pas, et qu'il a pour véritable auteur, un homme de lettres, inconnu d'ailleurs, un certain Henri Jacob.

Epistola de quintâ essentiâ philosophorum et de verâ physiologiâ. Oxford, 1686, in-8°. - *Ibid.* 1705, in-8°.

Lettres écrites à Mundanus.

Physica vetus et vera, sive Tractatus de naturali vanitate hexæmeri Mosaici, per quem probatur in historiâ creationis tum generationis universæ methodum atque modum, tum veræ philosophiæ principia strictim atque breviter à Mose tradi. Londres, 1702, in-4°. - Roterdam, 1703, in-4°. Hambourg, 1705, in-12.

L'auteur se propose de démontrer que les récits de Moyse contiennent un tableau de la création parfaitement conforme aux principes de la saine et véritable philosophie. Personne n'ignore qu'un des premiers naturalistes du siècle a pris des conclusions à peu près semblables, dans l'un de ses plus importans ouvrages.

On lui attribue l'ouvrage intitulé : *Parabola philosophica, seu iter Philareti ad montem Mercurii* Il laissa en manuscrit un traité latin sur les jeux grecs, qui fut publié long-temps après sa mort (Londres, 1739, in-8°.) avec une Notice sur sa vie et ses écrits. (A.-J.-L. J.)

DIEMERBROECK (Isbrand de), de Montfort en Hollande, vint au monde le 13 novembre 1609. Envoyé à Utrecht pour y puiser les premiers élémens des belles-lettres, il alla ensuite étudier la médecine à Leyde. Après avoir terminé tous ses cours, il fit un voyage en France, et prit le titre de docteur à Angers : l'Université jouissait alors d'une grande renommée. Dès qu'il se vit revêtu de ce titre nécessaire, il retourna dans sa patrie, et s'établit à Nimègue, malgré la peste qui désolait alors cette ville, et qui moissonnait une foule d'habitans, au salut desquels il se dévoua pendant les années 1636 et 1637. Le zèle qu'il déploya dans cette triste circonstance, et le succès de ses efforts, lui acquirent peu à peu la réputation d'excellent praticien, qu'il conserva pendant toute sa vie. Dès que le fléau de la peste fut éteint à Nimègue, Diemerbroeck revint à Utrecht, où il se livra paisiblement à l'exercice de sa profession jusqu'en 1649, époque où la mort de Guillaume Straten le mit en possession d'une chaire extraordinaire de médecine et d'anatomie. Deux ans après environ, il fut nommé professeur ordinaire. Ses leçons, qu'il continua pendant vingt-quatre ans, attirèrent un concours prodigieux d'élèves à Utrecht. Il mourut le 17 novembre 1674. L'anatomie lui doit quelques découvertes, mais de faible importance, et qui n'ont pas beaucoup contribué aux progrès de cette science. Gœlicke l'a jugé d'une manière trop sévère, en avertissant de ne pas compter sur la réalité de tout ce qu'il donne pour des découvertes, attendu qu'il y en a quelques-

unes qui sont plutôt des êtres de raison que des choses d'expérience. Ses ouvrages contiennent beaucoup de faits, dont on peut tirer parti, surtout pour l'avancement de l'anatomie pathologique.

De peste libri quatuor. Arnheim, 1646, in-4°. - Amsterdam, 1665, in-4°. - Genève, 1721, in-4°.

Ce livre est fort bien écrit, et très-méthodique. On y trouve, sur l'emploi de la saignée et les inconvéniens des purgatifs dans les fièvres appelées aujourd'hui adynamiques, des idées parfaitement analogues à celles que l'on adopte depuis quelques années.

Oratio de reducendâ ad medicinam chirurgiâ. Utrecht, 1649, in-fol.

Disputationum practicarum pars prima et secunda, de morbis capitis et thoracis. Utrecht, 1664, in-12.

Anatome corporis humani. Utrecht, 1672, in-4°. - Genève, 1679, in-4°. - *Ibid.* 1685, in-4°. - *Ibid.* 1687. in-4°. - Padoue, 1688, in-4°. - Lyon, 1679, in-4°. - *Ibid.* 1688, in-4°. - Trad. en français par Jean Prost, Lyon, 1695, 2 vol in-4°.; *Ibid.* 1728, in-4°. - en anglais par Salmon, Londres, 1689, in-fol.

Cet ouvrage embrasse à la fois l'anatomie et la pathologie. Suivant l'usage du siècle, l'auteur s'y livre presqu'à chaque instant à de nouvelles controverses. On y trouve peu de réflexions originales. et on reconnaît plutôt l'œuvre d'un compilateur que celui d'un observateur de la nature, mais les objets sont présentés avec précision et surtout avec beaucoup d'ordre et de méthode.

Opera omnia anatomica et medica. Utrecht, 1685, in-fol. - Padoue, 1687, in-4°. - Gênes, 1687, 2 vol. in-4°. - *Ibid.* 1721, in-4°.

Outre les ouvrages dont nous avons déja donné les titres, ce recueil contient encore plusieurs opuscules qui n'avaient point été imprimés à part : *Tractatus de variolis et morbillis; observationum centuria; disputationum practicarum pars tertia de morbis infimis ventris.* Le Traité de la petite vérole est la plus mauvaise des productions de Diémerbroeck, qui s'y déclare en faveur du régime échauffant. (J.)

DIENHEIM (Jean-Wolfgang), docteur en droit et en médecine, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il enseigna l'art de guérir à Fribourg, en Brisgaw, suivant Paschius. C'était, selon toutes les apparences, un charlatan; mais, en se vantant d'avoir découvert un remède universel contre toutes les maladies, il sut capter la confiance publique, et acquérir une grande réputation, qui ne lui a toutefois pas survécu. Personne ne lit aujourd'hui le livre dans lequel il préconisait les vertus de sa prétendue découverte, et qui a pour titre :

Medicina universalis, seu de generali morborum omnium remedio liber, quo veritas facilitasque medicinæ cujusdam catholicæ, omnes omninò morbos curantis, ostenditur, ad eamdemque adipiscendam aditus aperitur. Strasbourg, 1610, in-8°. - Trad. en allemand, et imprimé, en cette langue, avec trois autres opuscules traitant du même sujet, sous le titre suivant : *Tæda trifida chymica, das ist, dreyfach chymische fackel den wahren Weg zu der edlen Chymie-Kunst bescheinend* (Nuremberg, 1674, in-8°.). (z.)

DIETERICH (Helwig), né à Kyrtorf, dans les états de Hesse-Darmstadt, le 24 juin ~~1801~~, fit ses études à Giessen, et

1601

prit le grade de maître ès-arts en 1620. Après avoir donné pendant quelque temps des leçons particulières de langue hébraïque à Ulm, il résolut de quitter la théologie et d'embrasser la profession de médecin. C'est pourquoi il vint faire successivement les études que cette nouvelle carrière nécessitait, à Tubingue, à Altdorf et à Wittemberg. En 1625, il parcourut plusieurs Universités d'Italie, et deux ans après, en 1627, il prit le bonnet de docteur à Strasbourg. L'année suivante, le souverain de Hesse-Darmstadt le prit pour médecin. Il remplit ensuite les mêmes fonctions auprès de plusieurs autres petits princes d'Allemagne, et passa enfin, en 1634, au service de l'électeur de Brandebourg, qu'il avait traité d'une maladie grave, et qui, après son rétablissement, l'emmena avec lui de Dresde à Berlin. Trois ans après, il fut appelé auprès du prince royal de Danemarck, dangereusement malade, et qui lui accorda le titre de conseiller et de médecin de la cour danoise, après la mort de l'électeur. Dieterich termina sa carrière à Hambourg, où il remplit la charge de médecin de la ville jusqu'à sa mort qui eut lieu le 13 décembre 1655. On a de lui :

Dissertatio de arthritide. Strasbourg, 1626, in-4°.
Elogium planetarum cœlestium et terrestrium macrocosmi et microcosmi. Strasbourg, 1627, in-8°.
Responsa medica de probatione, facultate et usu acidularum fontium Schwalbaci susurrantium. Francfort, 1631, in-4°. -*Ibid.* 1644, in-4°.
Vindiciæ adversùs Ottonem Tackenium. Hambourg, 1655, in-4°.
Dieterich assure, dans cet ouvrage, avoir démontré, dès 1622, la circulation du sang sur un chien, ce qui paraît peu probable, lorsqu'on pense qu'il n'avait alors que vingt et un ans, et qu'il était livré tout entier à la théologie. (z.)

DIETERICH (Jean-Conrad), de Butzbach, dans la Wétéravie, vint au monde le 19 janvier 1612. Il était fils du surintendant de Giessen. Marbourg, Strasbourg et Iéna furent le principal théâtre de ses études : il y étudia d'une manière spéciale la philosophie, les langues anciennes et les antiquités. Après s'être fait graduer à Iéna, il vint, en 1639, remplir une chaire de langue grecque à Marbourg, où il s'adonna dans le même temps à la médecine. Obligé, par des circonstances, de quitter cette ville, il passa quelque temps à Hambourg, puis il fut nommé, en 1650, professeur de grec et d'histoire à Giessen. Ce fut dans cette ville qu'il mourut, le 24 juin 1669. Le nombre de ses ouvrages est considérable; nous citerons seulement les plus remarquables :

Diatribe de usu, abusu et neglectu lectionis scriptorum secularium et antiquitatis. Copenhague, 1638, in-8°.
Iatreum Hippocraticum, continens narthecium medicinæ veteris et novæ, juxtà ductum Aphorismorum Hippocratis adornatum. Ulm, 1661, in-4°.

L'auteur donne le texte original avec une traduction latine faite par lui, et, au-dessous de chaque aphorisme, un commentaire latin fort concis.

Hippocratis aphorismi illustrati. Giessen, 1656, in-4°. - Ulm, 1665, in-4°.

Dissertationum miscellanearum pentas. Zurich, 1654, in-4°.

Hilaria Livonica. Giessen, 1656, in-4°.

Breviarium pontificum Romanorum exhibens vitam omnium pontificum à Lino usque ad Alexandrum VII. Giessen, 1663, in-8°.

Historia imperatorum germanicorum familiæ Saxonicæ Giessen, 1666, in-4°.

Cet ouvrage lui a été contesté ; on a prétendu qu'il était d'Henri de Bunau, et que Dieterich en fut seulement l'éditeur.

Historia Augusti, Tiberii, Caligulæ, Claudii et Neronis. Giessen, 1649, in-4°.

Græcia exulans, seu de infelicitate sæculi superioris in græcarum litterarum ignoratione. Marbourg, 1649, in-4°.

Specilium chrestomathiæ græcæ. Marbourg, 1649, in-4°.

Antiquitates biblicæ veteris Testamenti. Giessen, 1671, in-fol.

Antiquitates Novi Testamenti. Francfort, 1680, in-fol. (z.)

DIETERICH (Jean-Georges-Nicolas), médecin de Ratisbonne, est l'auteur d'une partie du texte qui accompagne les belles planches du *Phytanthoza iconographia* de Jean-Guillaume Weinmann. Sa mort, arrivée en 173., l'empêcha d'achever ce travail, qui fut terminé par Ambroise-Charles Bieler. (z.)

DIETERICHS (Louis-Michel), de Ratisbonne, comme le précédent, naquit en 1722. L'époque de sa mort n'est pas connue. Il a laissé les ouvrages suivans :

Dissertatio περι των σπερματικων ζωων. Gœttingue, 1736, in-4°.

Dissertatio sistens campum in quo medicina de morte triumphat. Leyde, 1737, in-4°.

Programma indicans duorum cadaverum masculinorum sectionem anatomicam. Ratisbonne, 1743, in-4°.

Programma de thesi Boerhaavianâ : functio lege mechanicâ fit, et per eam tantum explicari possit. Ratisbonne, 1745, in-4°.

Rede von einem wahren Vorfall und darauf gluecklich unternommenen Absetzung der Gebaermutter. Ratisbonne, 1745, in-4°.

Observationes de usu corticis Peruviani in cancro mammæ exulcerato. Ratisbonne, 1747, in-4°.

De fratribus italis ad epigastrium connatis. Ratisbonne, 1749, in-4°.

Abandlung von dem Wildbade zu Abachin Nieder-Bayern. Ratisbonne, 1754, in-8°. (z.)

DIEUCHÈS, médecin grec, appartenait à la secte des dogmatistes, suivant Galien, et florissait au temps d'Erasistrate. Au rapport de Pline, il avait écrit un Traité tout entier sur les propriétés du chou. Oribase cite aussi quelques passages extraits d'un autre ouvrage qu'il avait composé sur la préparation des alimens. (o.)

DIGBY (Kenelm), généralement connu sous le nom du

chevalier Digby, était fils d'Everard Digby, gentilhomme anglais, devenu célèbre par la part qu'il prit à la conspiration des poudres, contre Jacques I, et qui le conduisit à l'échafaud en 1606. Kenelm vint au monde en 1603, à Londres. Durant le cours de ses études à Oxford, il se fit remarquer par tant de sagacité et une mémoire si étendue, qu'on crut ne pouvoir mieux le comparer qu'au célèbre Pic de la Mirandole. Après avoir terminé ses humanités, il fit un voyage en Europe, et revint dans sa patrie en 1623. Les marques sincères d'attachement et de fidélité qu'il donna au gouvernement, le mirent si bien dans les faveurs de la cour, qu'au commencement de son règne, Charles I le créa gentilhomme de sa chambre, intendant général des armées navales, et gouverneur de l'arsenal maritime de la Trinité. Des dissensions s'était élevées, en 1628, entre les Anglais d'une part, et les Vénitiens, ainsi que les Algériens de l'autre : Digby équipa une escadre à ses frais, et, autorisé par le roi, fit voile pour la Méditerranée, où il battit les flottes ennemies. Il avait été élevé dans la religion protestante; mais durant un voyage qu'il fit en France, en 1636, les prêtres parvinrent à lui faire adopter le catholicisme, qui était la religion de ses pères. Cette conversion, à la suite de laquelle il montra le zèle ardent d'un nouveau néophite, chagrina plusieurs de ses amis en Angleterre, et le mit dans la nécessité d'adresser, à l'archevêque Land, une apologie de sa conduite. Au commencement des troubles d'Ecosse, la reine lui persuada, ainsi qu'à Montague, de faire une adresse aux catholiques anglais, afin d'obtenir d'eux qu'ils contribuassent volontairement aux dépenses extraordinaires causées par l'expédition d'Ecosse. Cette démarche le fit renfermer dans la prison de Winchester par ordre du parlement. Mais le temps de sa captivité ne fut pas perdu; il le mit à profit pour se livrer aux spéculations philosophiques, et composa plusieurs opuscules, parmi lesquels on distingue surtout ses observations, à la fois fortes et polies, sur le fameux ouvrage de Thomas Browne, qui a pour titre : *Religio medici*. Elles furent adressées, sous forme de lettres, au comte de Dorset. L'intervention de la reine régente de France lui fit obtenir sa liberté, et il s'empressa de passer sur le continent, où la cour de France l'accueillit avec beaucoup de bienveillance, et où tous les littérateurs recherchèrent sa société. Ce fut sans doute à cette époque qu'il vit Descartes : on assure que ce dernier le reconnut à sa seule conversation. Les entretiens qu'il eut avec ce grand homme lui firent concevoir le dessein de publier son propre système philosophique, ce qu'il exécuta effectivement dans deux ouvrages qui parurent à peu de distance l'un de l'autre, et qui n'en forment réellement qu'un seul, rédigé d'après les principes de la philo-

sophie corpusculaire. A l'époque où le parti du roi se trouva entièrement anéanti, Digby retourna en Angleterre, afin d'essayer de rentrer dans ses biens; mais le parlement ne voulut pas lui permettre d'y rester, et le bannit, sous peine de mort, à cause de la part que son fils aîné avait prise à l'insurrection de 1648, commandée par lord Holland. Digby repassa donc en France, et fut envoyé, par la cour, auprès de plusieurs souverains d'Italie, qui le reçurent tous comme un homme extraordinaire. On disait de lui que s'il était tombé des nues dans une partie quelconque du monde, il s'y serait fait respecter; mais les Jésuites, ses ennemis, tout en convenant de la justesse de cette remarque, ajoutaient que ce serait seulement pourvu qu'il ne restât pas plus de six semaines dans le même endroit. Quand Cromwell se fut mis à la tête du gouvernement, Digby ne craignit plus de retourner en Angleterre, et il y passa même la plus grande partie de l'année 1655. Tout son temps ne fut pas employé à l'arrangement de ses propres affaires; il s'occupa encore de réconcilier le parti des catholiques avec le gouvernement du protecteur, sous la seule condition qu'ils obtiendraient le libre exercice de leur religion. Cromwell, qui avait eu la sagesse d'adopter le principe d'une tolérance universelle, approuvait ce projet, et l'avait peut-être même inspiré à Digby, qui paraissait avoir captivé sa confiance et ses bonnes grâces à cette époque. La conduite du chevalier en cette circonstance fut vivement censurée par les royalistes, qui lui reprochèrent, non sans motif, d'avoir sacrifié les intérêts de son parti politique à ceux de sa secte religieuse. En 1656 et 1657, il résida dans le midi de la France, fréquentant la société des savans, devant lesquels il aimait à développer sa manière de voir et à discuter les points les plus importans de la philosophie et de la physique. Ce fut à cette époque que, dans une assemblée publique à Montpellier, il lut son discours sur la guérison des plaies par la poudre de sympathie, qui n'est qu'un tissu de subtilités, dérivées de la doctrine des effluves, de l'attraction mutuelle des parties similaires, et d'autres idées semblables enfantées par une imagination désordonnée. Digby passa les deux années suivantes en Allemagne. Il revint à Paris en 1660. En 1661, il se trouvait en Angleterre; car il y prononça, dans le Collége de Gresham, son discours sur la végétation des plantes, dans lequel il attribue l'accroissement des végétaux à la fermentation, et leur fécondité au nitre dont il suppose l'existence dans leur tissu. Après la restauration, il fut bien reçu à la cour, mais les complaisances qu'il avait eues pour Cromwell, empêchèrent qu'il fût employé, de sorte qu'il consacra le restant de ses jours à l'étude et aux sciences, suivant avec beaucoup d'assiduité les séances de la Société royale, qui venait d'être créée, et dont il

avait été nommé membre. Il mourut de la pierre, à Londres, le 11 juillet 1665.

Digby avait plus d'esprit que de jugement, plus de savoir que de génie. Il ne sut éviter aucune des erreurs de la philosophie et de la physique du temps. Les causes occultes, la fermentation, les corpuscules, les effluves, étaient les grands ressorts dont il se servait pour tout expliquer. Croyant aveuglément à toutes les rêveries de l'alchimie, il engagea Descartes à chercher un moyen de prolonger indéfiniment la vie humaine. Sans doute, il ne négligea pas non plus de courir après cette chimère. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il imagina un grand nombre de cosmétiques pour conserver les charmes de sa femme, qui était célèbre par sa beauté accomplie, et qui n'en mourut pas moins à la fleur de l'âge. Parmi les expédiens qu'il employa dans cette occasion, plusieurs étaient plus que bizarres; c'est ainsi que, pendant un certain temps, il ne laissa manger à sa femme que des chapons qui avaient été nourris uniquement avec des vipères. Sa poudre de sympathie, qui a fait tant de bruit, et par rapport à laquelle nous lui avons accordé une place dans ce Dictionaire, consistait en du vitriol calciné et pulvérisé qu'on mettait sur un linge teint du sang du blessé; cette manœuvre si simple arrêtait l'hémorragie et cicatrisait la plaie, quoique le blessé fût éloigné de plusieurs lieues. Il suffit de rapporter de pareilles extravagances sans s'arrêter à en démontrer l'absurdité. Digby a écrit plusieurs ouvrages, entr'autres les suivans :

A treatise on the nature of bodies. Paris, 1644, in-8°.

A treatise declaring the operations and nature of man's soul, out f which the immortality of reasonable soul is evinced. Londres, 1644, in-8°. - Trad. en latin, Paris, 1651, in-fol.; Francfort, 1664, in-8°.

Institutionum peripateticarum libri V, cum appendice theologicâ de origine mundi. Paris, 1651, in-8°.

Discours sur la poudre de sympathie. Paris, 1658, in 8°. - *Ibid*. 1681, in-12. - *Ibid*. 1730, in-8°. - Trad. en anglais par White, Londres, 1658, in-8°.; *Ibid*. 1659, in-8°.; *Ibid*. 1660, in-12; *Ibid*. 1669, in-4°. - en latin par Strauss, dans le *Theatrum sympatheticum*, Amsterdam, 1662, in-4°. - en allemand, Francfort, 1689, in-8°.; Ratzbourg, 1715, in-8°.

A discourse concerning the vegetation of plants. Londres, 1661, in-8°. - Trad. en latin, Amsterdam, 1661, in-12; *Ibid*. 1663, in-12; *Ibid*. 1678, in-12. - en français, Paris, 1667, in-12.

Receipts in physic and surgery. Londres, 1665, in-8°. - *Ibid*. 1668, in-12.

Choice experiments and receipts in physik and chirurgery, as also cordial and distilled waters and spirit, perfumes and other curiosities. Londres, 1668, in-8°. - Trad. en allemand, Hambourg, 1684, in-8°. - en français, Paris, 1669, in-8°.; *Ibid*. 1669, in-12; Bruxelles, 1683, in-12.; Paris, 1684, in-12; La Haye, 1700, in-8°. - Bruxelles, 1715; in-8°.; La Haie, 1715, in-8°.; Anvers, 1678, in-8°.

Closet opened, whereby is discovered several ways for making of me-

theglin, sider, cherrywine, etc., together with excellent directions for cookery. Londres, 1668, in-8°.
Medicina experimentalis. Francfort, 1676, in-8°. - *Ibid.* 1676, in-8°. - *Ibid.* 1681, in-8°. - Trad. en allemand par M.-A. Hyrin, Heidelberg, 1672, in-8°.; Francfort, 1672, in-8°.; *Ibid.* 1676, in-8°.; *Ibid.* 1681, in-8°.; *Ibid.* 1687, in-8°. (A.-J.-L. JOURDAN)

DILLENIUS (Just-Frédéric), né, à Darmstadt, le 3 août 1644, fit ses études à Giessen, devint médecin du comte de Nassau-Idstein, pratiqua ensuite l'art de guérir dans sa ville natale, et finit par être nommé, en 1688, professeur de médecine à Giessen, où il mourut le 18 août 1720, laissant:

Dissertatio de herbâ et potu theæ. Giessen, 1688, in-4°.
Dissertatio de pulsu. Giessen, 1690, in-4°.
Il était membre de l'Académie des Curieux de la nature, dans les Actes de laquelle il a inséré un grand nombre d'Observations et de Mémoires. (I.)

DILLENIUS (Jean-Jacques), l'un des plus habiles botanistes du siècle dernier, était fils du precédent. Il naquit, à Giessen, en 1687, y fit toutes ses études avec distinction, et y reçut les honneurs du doctorat en 1719. Admis, jeune encore, dans le sein de l'Académie des Curieux de la nature, il annonça aussitôt le goût irrésistible qui l'entraînait vers la botanique, notamment vers l'histoire des plantes les plus petites et les plus difficiles à observer, telles que les cryptogames. Ses recherches sur la propagation des fougères et des mousses, qu'il publia en 1717, sous la forme épistolaire, dans le recueil de l'Académie, furent la première production par laquelle il débuta dans une carrière qu'il devait parcourir avec tant d'éclat. Il considérait les urnes des mousses comme des anthères, la poussière qu'elles renferment comme du pollen, et les rosettes de plusieurs de ces plantes comme des bourgeons. L'année suivante, il donna la flore des environs de Giessen, qui fut bientôt suivie d'un appendice, où il fit pressentir l'admirable talent qu'il allait déployer dans l'art du dessin et de la gravure. Cependant ses succès n'influant point d'une manière notable sur sa fortune, il accepta la proposition que lui faisait Guillaume Sherard de venir s'établir auprès de lui en Angleterre. En conséquence, il partit, et arriva au mois d'août 1721 à Londres. A peine fut-il débarqué, qu'un libraire le pria de donner ses soins à une nouvelle édition du *Synopsis plantarum Angliæ*, ce qu'il accepta volontiers, parce qu'il trouvait une occasion de continuer ses recherches favorites sur les plantes cryptogames, dont l'histoire avait été singulièrement négligée dans les éditions précédentes de ce livre. Son travail parut en 1724, en un volume in-8°., orné de quatorze planches et d'un portrait de Rai, pour lequel il éprouvait

une vénération particulière. La critique se déchaîna contre lui à cette occasion, et un certain Threlked, qui avait publié aussi un *Synopsis plantarum Angliæ*, six années auparavant, lui reprocha, en termes peu ménagés, d'avoir oublié beaucoup d'espèces, et mis un grand nombre de variétés au nombre des espèces. Dillenius dédaigna de répondre à une critique injuste, et s'attacha seulement à perfectionner son ouvrage, dont il se proposait de donner une nouvelle édition, que la multiplicité de ses autres occupations l'empêcha néanmoins de mettre en état de paraître. Quoiqu'il eût fait des courses nombreuses dans différentes contrées de l'Angleterre, en particulier dans le pays de Galles, il résidait habituellement, tantôt à Londres, tantôt à Eltham, dans le comté de Kent, chez l'un ou chez l'autre des deux frères Sherard. Comme cette campagne était ornée d'une riche collection de plantes, entretenue avec beaucoup de soin, Dillenius entreprit de dessiner, de graver et de décrire les plus remarquables, ce qu'il commença effectivement en 1724, et termina au bout de huit ans. Ce magnifique ouvrage, l'un des plus splendides qu'on eût exécutés jusqu'alors, lui assurait déjà une place distinguée parmi les botanistes du siècle, lorsqu'il mit le comble à sa réputation par son excellente histoire des mousses, qui fut à peine surpassée par l'admirable ouvrage d'Hedwig, mais qui n'en demeure pas moins un ouvrage classique, dont la possession est indispensable à tous les naturalistes. Sherard avait légué, par testament, les fonds nécessaires pour l'établissement d'un jardin et d'une chaire de botanique à Oxford. Ce fut Dillenius qui obtint la direction de ce jardin, et l'investiture de cette chaire. Il conserva ces deux places jusqu'au 2 août 1747, époque où une attaque d'apoplexie termina sa carrière. Linné lui a dédié un genre de plantes (*Dillenia*) de la famille des magnoliers. Ses ouvrages sont :

Catalogus plantarum circà Giessam spontè nascentium. Giessen, 1718, in-8°.

Dillenius examine, dans la préface, les méthodes de Tournefort et de Rivin. Il place la première fort au-dessous de celle de Rai, et objecte surtout contr'elle que la forme de la corolle est très-sujète à varier dans la même famille, et jusque dans le même genre. Il soutient aussi, contre Rivin, que la régularité ou l'irrégularité de la corolle ne saurait servir de base à une bonne classification, et cite un grand nombre d'exemples à l'appui de cette proposition.

Appendix quâ plantæ, post editum catalogum, circà et extrà Giessam observatæ recensuntur, specierum novarum vel dubiarum descriptiones traduntur, et genera plantarùm nova figuris æneis illustrata describuntur, prò supplendis Institutionibus rei herbariæ Josephi Pittoni Tournefortii. Francfort-sur-le-Mein, 1719, in-8°.

Dillenius réplique à Rivin, qui lui avait répondu avec beaucoup d'aigreur. Les planches, au nombre de seize, sont moins remarquables par leur fini que par la fidélité des détails qu'elles expriment.

Hortus Elthamensis, seu plantarum rariorum, quas in horto suo Elthami in Cantio coluit, delineationes, quarum historiæ vel planè, non vel imperfectè à rei herbariæ. scriptoribus tradita fuit. Londres, 1732, in-fol. - Leyde, 1774, 2 vol. in-fol.

Les planches sont au nombre de trois cent vingt-quatre. Elle n'ont peut-être pas assez d'élégance, mais elles sont d'une exactitude admirable, et représentent fidèlement le port des plantes. Les descriptions sont aussi complètes que possible. La synonymie a été donnée avec un soin particulier. Dillenius se livre souvent à des discussions profondes sur des espèces douteuses. Le nombre des plantes nouvelles qu'il fait connaître s'élève à plus de cent soixante.

Historia muscorum, in quâ circiter sexcentæ species veteres et novæ ad sua genera relatæ describuntur et iconibus genuinis illustrantur. Oxford, 1741, in-4°. - Londres, 1768, in-4°.

Un botaniste pouvait seul dessiner et graver les quatre-vingt-cinq planches de cet ouvrage, dans lesquelles l'auteur a souvent exprimé des caractères qui ne s'aperçoivent qu'à la loupe. Près de la moitié des plantes qu'il décrit, et sur chacune desquelles il réunit tout ce qui peut servir à en compléter l'histoire, avait échappé à ses prédécesseurs. Ces plantes sont au nombre de mille à peu près, Linné les a réduites à six cent, parce qu'il en a relégué beaucoup parmi les variétés; mais la plupart ont été rétablies depuis, ce qui n'a pas beaucoup contribué aux progrès de la science. Dillenius n'a point traité de toutes les cryptogames, et cependant il a décrit plusieurs plantes qu'on sait aujourd'hui avoir des fleurs distinctes. Son ouvrage n'a été tiré qu'à deux cent cinquante exemplaires, dont la plupart même ont péri dans la traversée d'Angleterre en Hollande; les planches seules ont échappé à ce désastre, de sorte qu'il en fut publié, en 1768, une édition avec deux catalogues des noms en anglais et en latin, et une indication sommaire du lieu natal de chaque plante. Gieske a aussi donné, en 1779, la concordance des noms de Linné avec ceux de Dillenius.

Iconum et nominum plantarum rariorum horti Elthamensis à Dillenio descriptarum. Leyde et Berlin, 1774, in-fol.

C'est le même ouvrage que l'avant-dernier, mais dans lequel on a retranché les descriptions et ajouté les noms linnéens. (J.)

DIMSDALE (Thomas), fils d'un chirurgien-apothicaire de Thoydon-Garnon, dans le comté d'Essex, vint au monde en 1711. Il appartenait à une famille de quakers, et son grand père fut l'un des compagnons de Guillaume Penn, en Amérique. Son père fut son premier guide dans la carrière médicale, et le confia ensuite aux soins des chirurgiens de l'hôpital Saint-Thomas. Dimsdale s'établit, en 1734, à Hertford, et ne tarda pas à y acquérir une grande réputation. La mort de sa première femme l'accabla de chagrin. Pour faire diversion à ses peines, il entra dans la carrière militaire en 1745, et servit sous les ordres du duc de Cumberland. Après la paix, il revint à Hertford, et contracta un nouveau mariage. Ce fut en 1761 seulement qu'il prit le titre de docteur. Au bout de sept ans, pendant lesquels son nom se répandit dans toute l'Europe, il fut appelé par l'impératrice de Russie, qui l'engagea d'introduire l'inoculation dans ses états, et qui, pour faire impression sur l'esprit de ses sujets, se soumit elle-même à cette opération,

ainsi que le grand-duc Paul. Catherine récompensa généreusement Dimsdale, qui reçut d'elle deux mille livres sterling pour son voyage, dix mille de gratification, et cinq cents de pension viagère, avec le titre de premier médecin, celui de conseiller d'état, et le rang de baron russe, transmissible à ses descendans. Il n'en fallait pas tant pour le mettre à la mode, et les premières familles de la Russie s'adressèrent à lui pour faire inoculer leurs enfans; il fut même obligé de faire un voyage à Moscou. A son retour en Angleterre, la Société royale le reçut parmi ses membres. En 1780, nommé, par la ville d'Hertford, membre de la chambre des communes, il renonça presqu'entièrement à la pratique de l'art de guérir. Cependant il retourna l'année suivante en Russie, pour inoculer l'empereur actuel de Russie et le grand-duc Constantin. Ses compatriotes le députèrent une seconde fois au parlement en 1784; mais, vers cette époque, une double cataracte le priva de la vue, que Wenzel lui rendit ensuite par l'opération. Il quitta la chambre des communes en 1790, et passa le restant de sa vie, loin du monde et des affaires, dans le sein de sa famille, à Hertford, où il mourut le 30 décembre 1800. Tous ses écrits sont relatifs à l'inoculation, dont ils ont puissamment contribué à répandre la pratique : la précieuse découverte de Jenner en a beaucoup diminué l'importance, mais il faut les juger d'après l'époque où ils ont paru, et alors on demeure convaincu qu'ils méritaient réellement l'estime dont ils ont joui.

The present method of inoculating for the small pox. Londres, 1766, in-8°. - *Ibid.* 1772, in-8°. - Trad. en français par Fouquet, Amsterdam et Montpellier, 1772, in-8°.

Dimsdale décrit avec clarté et précision la méthode de Sutton, dont il attribue avec raison la supériorité à l'emploi qu'on fait de virus frais, ainsi qu'à l'usage de donner des boissons fraîches aux malades durant la période de l'éruption, et de permettre à l'air de circuler librement dans les lieux qu'ils habitent.

Thoughts on general and partial inoculation. Londres, 1776, in-8°.

Observations on the introduction to the plan of the dispensary for general inoculation. Londres, 1778, in-8°.

Remarks on D. Lettsom's letter on general inoculation. Londres, 1779, in-8°.

A review of D. Lettsom's observations of baron Dimsdale's remarks. Londres, 1779, in-8°.

Tracts on inoculation. Londres, 1781, in-8°.

Relation de son voyage en Russie, et de l'inoculation pratiquée sur Catherine et sur Paul. Dimsdale développe la méthode qu'il avait proposée pour introduire l'inoculation dans l'empire russe. (A.-J.-L. J.)

DIOCLÈS, de Caryste, dans l'Eubée, fut l'un des médecins les plus habiles de son temps, et le plus célèbre de tous les successeurs d'Hippocrate. Galien nous apprend qu'il vécut peu de temps après le vieillard de Cos, auquel Pline n'a pas craint

de le comparer. Personne avant lui ne s'était encore occupé avec autant de zèle de l'anatomie, sur laquelle il avait même composé plusieurs ouvrages, qui sont perdus depuis long-temps; cependant il n'étudia cette science que sur les animaux, et Galien lui reproche de l'avoir assez mal connue. Quelques écrivains modernes lui ont attribué, on ignore sur quel fondement, la découverte de l'aorte et de tout le système artériel; mais ils s'en sont laissé imposer par l'auteur de l'introduction placée au nombre des écrits de Galien, auteur dont l'autorité n'a jamais été regardée comme étant d'un grand poids. A l'instar d'Hippocrate, Dioclès s'occupa plus particulièrement de la séméiotique et de la diététique. Ce fut lui qui, le premier, distingua la pleurésie de la péripneumonie, plaçant le siége de la première dans la plèvre, et celui de la seconde dans le parenchyme du poumon. Partisan de l'empirisme absolu, il blâmait l'usage de ses contemporains, qui attribuaient l'action des médicamens à leurs propriétés physiques et à leurs qualités élémentaires, voulant qu'on ne prît d'autre guide que l'expérience dans le choix et l'emploi des remèdes. Bien des esprits faux partagent encore aujourd'hui cette manière de voir, si favorable à la paresse, mais qui réduit la médecine à une simple routine, et l'abandonne aux chances incertaines du hasard, tandis qu'on doit chercher à la réduire en principes généraux déduits de l'application de la physiologie à la pathologie et à la thérapeutique. Dioclès employait de préférence des remèdes tirés du règne végétal ; peut-être ferait-on bien d'en revenir à cette ancienne pratique, ou tout au moins de ne pas la dédaigner autant. Il avait même composé un ouvrage sur l'utilité des plantes en médecine. Oribase et plusieurs autres auteurs nous ont conservé un assez grand nombre de ses préceptes de thérapeutique, que Gruner a pris la peine de rassembler. Ces fragmens nous apprennent qu'il s'était surtout attaché à tracer les règles de conduite que les navigateurs et les voyageurs doivent observer. La chirurgie, qu'il ne dédaigna point d'exercer, lui fut redevable d'un instrument, le *bilulque*, qu'il inventa pour pratiquer l'évulsion des flèches. Ses ouvrages étaient fort nombreux, et on peut en lire les titres dans Fabricius; mais aucun n'est parvenu jusqu'à nous, si ce n'est une lettre, qui ne peut même pas manquer d'être apocryphe, puisqu'elle est adressée à Antigone, successeur d'Alexandre, qui vivait après lui. Cette lettre, qui nous a été transmise par Paul d'Egine, contient des préceptes sur la manière de vivre suivant les saisons, et des pronostics sur les maladies. Elle a été imprimée plusieurs fois en grec, dans différens recueils, entr'autres dans la Bibliothèque grecque de Fabricius et dans la Collection de Neander. Une traduction latine, faite par Albanus Torinus, se

trouve avec celle d'Alexandre de Tralles (Bâle, 1541, in-fol.); Mizault en a donné aussi une traduction latine, ou plutôt une paraphrase, dans laquelle il a retranché une partie de l'original (Paris, 1571, in-8°.). Elle a été encore imprimée avec l'École de Salerne (Francfort, 1612, in-12), ainsi qu'en grec et en latin par les soins d'André Rivinus (Leipzick, 1655, in-4°.). (o.)

DIONIS (Pierre), né à Paris, chirurgien de la reine et des princes sous Louis xiv, fut nommé, par ce monarque, professeur d'anatomie et de chirurgie au Jardin du roi, en 1673. Il avait été démonstrateur sous Cressé dans cet établissement. Dionis n'a pas reculé les limites de l'art, mais il en connaissait bien toutes les parties. Ses écrits sont très-méthodiques; son style a la clarté et la précision qu'on cherche en vain dans plusieurs ouvrages modernes sur la chirurgie; il y règne d'ailleurs un ton de bonhomie plein d'intérêt, qui rappelle la manière d'Ambroise Paré. Dans toutes ses productions, il s'élève avec un singulier mélange d'indignation et de plaisanterie contre les charlatans. Il aimait à parler de ses rapports avec les grands: M. Portal, qui lui fait ce reproche, ne le mérite-t-il pas au moins autant? Après avoir fourni une longue et honorable carrière, il mourut le 11 décembre 1718. On a de lui:

Histoire anatomique d'une matrice extraordinaire. Paris, 1683, in-12, avec fig.

Relation curieuse d'une rupture de la matrice au sixième mois de la grossesse : ce viscère parut avoir une double cavité.

L'anatomie de l'homme. Paris, 1690, in-8°. - *Ibid.* 1691, in-8°. - *Ibid.* 1694, in-8°. - Genève, 1696, in-8°. - Paris, 1698, in-8°. - *Ibid.* 1701, in-8°. - *Ibid.* 1705, in-8°. - *Ibid.* 1715, in-8°. - *Ibid.* 1716, in-8°. - *Ibid.* 1729, in-8°.

La dernière édition, enrichie de notes par Devaux, est la meilleure. Cet ouvrage a été traduit en latin, en anglais (en 1703) et même en chinois par ordre de Kanghi, sur la proposition du P. Parrennin. On n'y trouve aucune découverte, mais il a le mérite de n'être point surchargé du luxe d'une vaine érudition, luxe déplacé dans un manuel anatomique. L'anatomie de Winslow pouvait seule le faire oublier.

Cours d'opérations de chirurgie. Paris, 1707, in-8°. - Bruxelles, 1708, in-8°. - Paris, 1714, in-8°. - *Ibid.* 1736, 2 vol. in-8°. revu par Delafaye. - *Ibid.* 1740. in-8°. - *Ibid.* 1746, in-8°. - *Ibid.* 1751, in-8°. - *Ibid.* 1765, in-8°. - *Ibid.* 1782, 2 vol. in-8°. - Trad. en flamand en 1710. - en allemand par Heister, Augsbourg, 1712. - en anglais, Londres, 1733.

La date de la dernière édition de cet ouvrage indique qu'il a été en vogue long-temps après que l'anatomie du même auteur fut tombée dans l'oubli. Ce traité a en effet servi de base à l'enseignement jusqu'au moment où la Médecine opératoire de Sabatier parut; mais il est juste de dire que les additions de Lafaye n'ont pas peu contribué à le conserver au nombre des livres classiques en chirurgie. Haller disait des ouvrages de Dionis : *Senis opus rotundi et sinceri hominis, non quidem inventoris, sed tamen judicii viri.* Rien n'est plus curieux que la relation naïve du délai que Louis xiv apporta, malgré son courage, si souvent exalté par les poètes, à se soumettre à l'opération de la fistule anale. Le chirurgien

Félix, qui fit l'opération, fut moins payé que le médecin Fagon, qui le vit opérer. Dionis ne relève pas cette particularité, mais il la rapporte, et ce n'est pas la seule qu'on trouve dans son ouvrage.

Dissertation sur la mort subite, avec l'histoire d'une fille cataleptique. Paris, 1710, in-8°. - *Ibid.* 1718, in-8°.

Traité général des accouchemens, qui instruit de tout ce qu'il faut faire pour être bon accoucheur. Paris, 1718, in-8°. - Bruxelles, 1724, in-8°. - Trad. en anglais, Londres, 1719. - en allemand, Augsbourg, 1723, in-8°. - en flamand, Leyde, 1735, in-8°.

Ce traité est le moins important des ouvrages de Dionis, qui en emprunta le fond à Mauriceau, son parent, et qui y ajouta fort peu.

Dionis (*Charles*), docteur en médecine de la Faculté de Paris, mort, le 18 août 1776, à Paris, a laissé une

Dissertation sur le tœnia ou ver solitaire, avec une lettre sur la poudre de sympathie, propre contre le rhumatisme simple ou goutteux. Paris, 1745, in-12.

Cet opuscule est tout à fait insignifiant. (r.)

DIONISIO (Paul), médecin de Vérone, dont Chiocco parle avec éloge comme d'un assez bon versificateur latin, devint, en 1543, professeur de médecine théorique à Padoue. Mais il quitta la carrière académique pour venir pratiquer son art dans sa patrie. Il choisit, pour exercer son talent poétique, deux sujets arides et ingrats, qui lui inspirèrent les deux ouvrages suivans :

De naturâ oculi et partibus ejus. Vérone, 1543, in-4°.
Description de l'œil en vers hexamètres.

Aphorismi Hippocratis versibus redditi. Vérone, 1599, in-4°. (z.)

DIOSCORIDE (Pedanius, d'où l'on a fait par corruption Pedacius), était d'Anazarbe en Cilicie, et florissait au commencement de l'ère chrétienne. Nous n'avons presqu'aucun détail sur sa vie privée. Cependant on ne peut guère douter qu'il n'ait étudié au moins, sinon même exercé, la médecine, puisqu'il ne parle des plantes qu'autant qu'elles doivent être considérées comme des substances médicamenteuses. D'ailleurs lui-même nous apprend que l'état militaire, auquel il fut adonné, lui fournit occasion de satisfaire son goût pour l'histoire naturelle, et l'on peut juger, d'après les ouvrages qui nous sont parvenus sous son nom, qu'outre l'Asie mineure il avait visité la Grèce, l'Italie, et même la Germanie, les Gaules et l'Espagne. Des controverses se sont élevées relativement à l'époque où il a vécu, et on en trouve les élémens dans les *Exercitationes Plinianæ* de Saumaise, qui les rapporte et les discute tous avec son érudition accoutumée; mais il paraît certain qu'on doit le placer vers le milieu du premier siècle de l'ère vulgaire, d'une part parce qu'on le trouve déjà cité par Erotien, qui vivait sous Néron, et d'autre part parce qu'il a dédié son ouvrage à un certain Areus, dont Galien cite un remède contre

les dartres, et que lui-même nous apprend avoir été l'ami de C. Licinius Bassus; or, nous savons, par les fastes consulaires, qu'un certain Lecanius fut consul en l'an 65, et on ne peut guère douter que ce personnage ne soit le même que celui dont il est fait mention dans Dioscoride.

Le traité de botanique que nous possédons aujourd'hui sous le nom de Dioscoride n'est pas d'une diction pure. Galien en a fait la remarque, et l'auteur l'avoue lui-même dans sa préface. Il s'y trouve un grand nombre de mots celtes et thraces, qu'on lit encore dans quelques manuscrits, mais qu'on a regardés comme supposés, et que, dans les éditions imprimées, on a relégués à la fin de l'ouvrage, sous le nom de *notha*. Cette circonstance s'explique sans difficultés, lorsqu'on se rappelle que Dioscoride était natif de la Cilicie, où, comme dans toute l'Asie mineure, on ne parlait pas la langue grecque pure, mais corrompue par les restes de l'idiome des peuples de la Thrace qui étaient venus s'établir autrefois dans cette contrée, ainsi que par celui des Celtes, qui, après s'être rendus maîtres de l'Asie mineure, deux cent soixante-dix-huit ans avant Jésus-Christ, y avaient fondé l'empire des Galates.

Aristote et Théophraste avaient déjà écrit sur la botanique, mais dans des vues très-élevées, et moins dans l'intention de faire connaître les particularités de cette science, qu'afin d'en présenter tous les objets sous un aspect véritablement philosophique, en rapprochant les phénomènes de leur existence, et les ralliant à un certain nombre de corollaires généraux. Cette méthode fut peu goûtée par les anciens, qui se montraient d'ailleurs si avides de spéculations, parce que les médecins seuls étudièrent les plantes chez eux, et ne le firent que dans l'intention de reconnaître la manière dont elles agissent sur l'économie animale, les ressources qu'on peut espérer d'en tirer pour combattre les maladies. Dioscoride suivit cette dernière marche, et telle fut la source de la célébrité dont jouirent ses ouvrages; car, pendant plus de seize siècles, on le considéra comme une source suffisante pour apprendre ce qu'il importe de savoir sur les végétaux, de sorte que, durant ce long laps de temps, ils furent le seul guide qu'on suivit, servirent de texte à tous les commentaires, et furent copiés ou abrégés par tous ceux qui s'occupèrent de matière médicale. Il fallut qu'une révolution totale s'opérât dans les esprits, pour qu'on se persuadât enfin que Dioscoride n'avait point parlé des plantes de tous les climats, et que l'observation directe est bien préférable à l'étude des livres, quand on veut acquérir des notions exactes et précises sur cette intéressante portion des produits de la nature.

Cependant le traité de botanique de Dioscoride est égale-

ment faible sous le rapport de la science des végétaux et sous celui de l'art médical. Rarement les objets y sont décrits, et toujours avec tant de briéveté, qu'on a beaucoup de peine à les reconnaître; quelquefois même on ne trouve que l'indication des différences qui existent entr'eux et d'autres, soit dans toutes leurs parties, soit dans plusieurs seulement : aussi est-il fort difficile de les déterminer alors d'une manière assez rigoureuse pour lever tous les doutes, et les efforts de Mattioli, de Petri, de Dodoens, de l'Ecluse, de Lobel, de Fuchs, de Bock, de Cordus, pour arriver à cette détermination, n'ont-ils été couronnés que d'un succès assez équivoque, malgré la réputation qu'ils acquirent à ces divers écrivains, particulièrement à Mattioli; mais ils eurent l'immense avantage de créer, pour ainsi dire, la science des végétaux, en ramenant à l'étude de la nature elle-même. Après s'être épuisé en vaines recherches d'érudition, on reconnut qu'il fallait nécessairement aller examiner, dans leur pays natal, les six cents plantes dont Dioscoride a parlé. Tel fut le but des voyages de Tournefort et de Sibthorp, dont il est malheureux que les circonstances n'aient pas permis de publier tous les détails. Cependant les matériaux recueillis par ces deux illustres botanistes ont mis sur la voie de remplir la lacune que les anciens commentateurs avaient essayé vainement de combler, car M. Sprengel est déjà parvenu à rapporter presque toutes les plantes de Dioscoride à des genres connus maintenant. Les difficultés qu'on n'a pu résoudre jusqu'à ce jour, disparaîtront, sans doute, lorsque nous posséderons une flore complète de la Grèce.

Le nom de Dioscoride a été donné, par Plumier, à un genre de plantes (*Dioscorœa*) de la famille des convolvulacées. Outre le grand traité de matière médicale, le seul dont nous ayons parlé jusqu'ici, on en attribue encore à cet écrivain deux autres dont l'authenticité n'est pas bien constatée. Il est question, dans l'un, des poisons et de leurs remèdes, dans le second, des remèdes faciles à se procurer. Que ce dernier soit ou non de Dioscoride, il est très-remarquable en ce qu'il tend à prouver que les remèdes indigènes sont souvent préférables à ceux qu'on fait venir à grands frais des pays éloignés : cette vérité n'est pas neuvelle, comme l'on voit, et les esprits sages ont su l'apprécier dans tous les temps.

La plus ancienne édition grecque du Traité de matière médicale a été publiée par Alde Manuce (Venise, 1499, in-fol.). On trouve, à la suite, les deux poëmes de Nicandre, et enfin, des scholies sur ces derniers, qui paraissent avoir été ajoutées plus tard à l'ouvrage, car elles manquent dans un assez grand nombre d'exemplaires. Cette édition est rare, ce qui la fait rechercher par les bibliophiles, quoiqu'elle soit remplie de fautes. Elle fut suivie d'une autre (Venise, 1518, in-4°.), qui est moins rare, mais plus correcte, et à laquelle Jérôme Roscius a joint plu-

sieurs traités non authentiques. On en doit une troisième à Janus Cornarius (Bâle, 1519, in-4°.), qui corrigea le texte avec soin.

Le texte grec a été publié plusieurs fois avec la version latine. L'édition de Bâle, 1557, in-fol., contient celle de Cornarius. Dans une autre, rare, mais de peu de valeur (Cologne, 1529, in-4°.), on trouve, la traduction de Marcel Virgilius, qui avait déjà été publiée à part (Florence, 1518, in-fol.); on y joignit l'année suivante (Cologne, 1530, in-fol.) les Commentaires d'Ermolao Barbaro, publiés déjà quatorze ans auparavant (Florence, 1516, in-fol.). Une autre édition, revue par Jacques Goupyl (Paris, 1549, in-8°.) est très-correcte, et accompagnée de la traduction latine de Jean Ruellius, qui avait déjà paru (Paris, 1516, in-fol. - *Ibid.* 1537, in-fol.): c'est une des plus commodes. Gautier Ryff réimprima (Francfort, 1549, in-fol.) la version de Ruellius en y joignant les figures qui avaient été faites pour l'*Hortus sanitatis*; ces figures, quoique grossières, offrent une représentation assez exacte de la nature; mais la concordance entr'elles et les plantes décrites par Dioscoride ne l'est pas autant, et c'est, pour ainsi dire, au hasard qu'on les a rapportées à ces dernières. Cette même version a été reproduite plusieurs fois depuis. L'édition de Francfort, 1598, in-fol., dédiée à Henri IV, renferme le texte corrigé, avec les variantes et des notes estimées de Jean-Antoine Saracenus et de Jean Sambucus: la version qui y est jointe est de Saracenus; à la suite on trouve le livre des remèdes faciles à préparer, traduit par le même.

Outre les traductions latines que nous venons de citer, il en existe une autre bien plus ancienne, dont on ne connaît pas l'auteur, et qui a été mise au jour, avec quelques notes, par Pierre de Padoue (Cologne, 1478, in-fol. - Lyon, 1512, in-fol.). Ce qui la rend remarquable, car le style en est très-barbare, c'est ce que ce fut le premier livre imprimé à Cologne.

Le traité des remèdes faciles à préparer a été publié en grec, avec la traduction latine commencée par Jean Moibanus et achevée par Conrad Gesner (Strasbourg, 1565, in-4°.).

Dioscoride a été traduit en français par Martin Mattaeus (Lyon 1559, in-4°.); en allemand, par Jean Danz d'Ast (Francfort, 1546, in-fol.) et Pierre Uffenbach (Francfort, 1610 et 1614, in-fol.); en italien par Mattioli (Venise, 1544, in-fol.), et par M.-A. Montigiano (Florence, 1547, in-8°.); en espagnol par André de Laguna (Anvers, 1555, in-fol. -Salamanque, 1566 ou 1570, in-fol. -Valence, 1630, ou 1651, ou 1677, in-fol.) et par J. Jaraya (Anvers, 1557, in-8°.).

Le traité de matière médicale est partagé en cinq livres. On y a joint celui des poisons, qui forme les sixième et septième livres. Tout porte à croire que Dioscoride a souvent copié Sextius Niger, dont les écrits sont aujourd'hui perdus, ce qui explique pourquoi Pline ne le cite jamais, quoique cet infatigable compilateur parle plusieurs fois de Niger, et qu'il en rapporte des passages conformes à ceux de Dioscoride, d'où l'on a dû naturellement penser que tous deux avaient puisé à la même source. Dans cette hypothèse, Dioscoride serait donc plus souvent copiste qu'auteur original, quoiqu'il se vante tant d'avoir observé la nature elle-même. La perte des écrits de ses prédécesseurs nous empêche d'établir rien de positif à cet égard. Au reste, son travail a été exécuté sans ordre, et il y règne la plus grande confusion. Chaque livre est divisé en autant de chapitres que de substances qui y sont passées en revue. A la suite d'une sorte de synonymie assez étendue, qu'on a supprimée, comme nous l'avons dit, dans les éditions imprimées, on trouve quelquefois, mais rarement, l'indication sommaire des caractères physiques, puis une longue exposition des propriétés médicales, dictée la plupart du temps par l'empirisme ou la crédulité. Il y a bien loin de cet

essai informe à ce qu'est aujourd'hui la matière médicale végétale, quoiqu'elle ne soit pas encore ce qu'elle pourrait et devrait être, si on l'établissait enfin sur les bases solides de la physiologie, au lieu de la soumettre aux caprices du hasard et au charlatanisme décepteur des innovations. Dioscoride doit occuper, sans contredit, une place éminente dans l'histoire de guérir, mais ce n'est pas dans ses ouvrages que nous irons chercher aujourd'hui des règles, soit de goût dans l'appréciation des vertus des plantes, soit de conduite dans l'administration des divers végétaux. (J.)

DIOSZEGI (Etienne), né à Debreczin, en Hongrie, fréquenta pendant long-temps les universités hollandaises, et s'y adonna simultanément à la médecine et à la théologie. Ayant obtenu le doctorat en 1727, il revint dans sa patrie, où il fut nommé, l'année suivante, recteur du Collége de Czigeth. Deux ans après, il devint prédicateur évangélique à Czengerin, où il termina sa carrière en 1749, laissant :

Dissertatio philologico-exegetica de velamine oculorum Saræ, Gen. 20, 16. Utrecht, 1725, in-4°.
Dissertatio theologico-mystica de velamine oculorum Saræ, Gen. 22, 16. Utrecht, 1726, in-4°.
Dissertatio medica de hydrope ejusque curâ. Utrecht, 1727, in-4°.
Dissertatio medica de causo. Utrecht, 1727, in-4°.
Succincta morbos curandi methodus, suis auditoribus in domesticis scholis dictata. Utrecht, 1726 et 1727, in-4°. (J.)

DIPPEL (Jean-Conrad), qui prenait dans ses ouvrages le nom de *Christianus Democritus*, naquit au château de Frankenstein, non loin de Darmstadt, le 10 août 1672. Il s'est fait plus connaître par l'extravagance de ses opinions et les égaremens de son esprit, que par ses découvertes en chimie et dans les autres sciences physiques. Dès qu'il eut atteint l'âge de seize ans, ses parens l'envoyèrent à l'Université de Giessen, où il devint maître ès-arts, en 1693. Une thése, *De nihilo*, qu'il soutint à cette occasion, le fit distinguer de ses condisciples, dont aucun d'ailleurs n'avait un esprit aussi vif et aussi ardent que lui. Mais sa réception ayant épuisé son modique patrimoine, il se trouva heureux d'accepter une place obscure de régent dans un château de l'Odenwald. Là il s'adonna tout entier à la théologie, et ne tarda pas à devenir l'un des plus fermes appuis des orthodoxes contre les piétistes, deux partis entre lesquels les théologiens d'Allemagne se trouvaient alors divisés. L'*Orthodoxia orthodoxorum* et l'*Axioma veteris Adami detectum et discussum* furent les ouvrages qu'il écrivit à cette occasion, et qu'il se proposait de défendre publiquement à Strasbourg, où il s'était rendu ; mais son projet n'ayant pas réussi, il fit des cours de chiromancie, et tint une conduite si peu régulière, qu'il fut contraint de quitter Strasbourg, en 1696, après avoir soutenu une thèse *De conversione relapsorum*, sous la prési-

dence de Zentgrafen. Il retourna donc en Allemagne, et changea d'opinion, ou plutôt de parti : son *Papismus protestantium vapulans*, dans lequel il tournait l'Eglise évangélique et les protestans en ridicule, souleva contre lui tous les théologiens de Giessen, et ne lui permit pas de rester long-temps dans cette ville ; où il n'y avait plus de sûreté pour lui. Ce fut alors, c'est-à-dire en 1698, qu'il forma le projet d'étudier la médecine ; mais il se jeta à corps perdu dans la chimie et l'alchimie, lut tous les livres hermétiques qu'il put se procurer, et publia qu'il avait découvert, après huit mois de recherches, une teinture avec laquelle il pouvait faire assez d'or pour payer un bien de cinquante mille florins, qu'il avait acheté à crédit pour y travailler avec plus de tranquillité avec quelques amis, et ne point être dérangé dans ses opérations. Mais celle-là manqua comme tant d'autres, et les créanciers de Dippel le poursuivirent avec acharnement pour se faire payer. Il parvint à se dérober aux recherches, et se rendit, en 1705, à Berlin, où il se livra de nouveau à des travaux sur la pierre philosophale, dont l'insuccès, joint à des escroqueries qu'il se permit et à des intelligences qu'il entretenait dans le camp des Suédois, le conduisit, au bout de deux années, en prison. Durant cet intervalle, il s'occupa beaucoup des préparations chimiques qui peuvent être utiles en pharmacie, et se rendit principalement célèbre par la découverte de son huile animale, qu'il obtenait en distillant la corne de cerf, mais qu'on peut également se procurer par la distillation d'un grand nombre d'autres substances animales. Il vanta comme une panacée universelle cette préparation empyreumatique et ammoniacale, sur les vertus de laquelle on a compté aveuglément pendant bien des années, et que l'on emploie encore beaucoup aujourd'hui en Allemagne. Mais la découverte la plus importante dont il ait enrichi la chimie est celle du prussiate de fer, ou bleu de Prusse, dont la préparation ne devint publique qu'en 1724, et qui a fourni à la peinture une des couleurs les plus employées. Sorti de prison par le crédit du comte de Wittgestein, Dippel quitta Berlin au moment où on allait lui ravir pour la seconde fois sa liberté, et s'enfuit à Francfort-sur-le-Mein, où il reçut le titre de conseiller du roi de Danemark. Peu de temps après, il passa en Hollande, et s'établit à Amsterdam, où il acquit le droit de bourgeoisie, et il reprit avec une nouvelle ardeur ses travaux en médecine et en chimie. Le titre de docteur lui fut donné à Leyde, en 1711. Mais la hardiesse de ses discours et des sentimens qu'il avait émis dans un ouvrage publié sous le titre de *Alea belli muselmannici*, qui fit beaucoup de sensation, ne lui permit pas de rester long-temps dans les Pays-Bas. Il quitta cette contrée en toute diligence pour se retirer à Altona, où il

obtint le titre de conseiller de la chancellerie de Danemarck. Sa conduite irrégulière envers le gouvernement ayant de nouveau compromis sa sûreté, il songeait à chercher un autre asile, lorsqu'en passant par Hambourg les magistrats le firent arrêter, en 1719, et le remirent entre les mains des Danois. Ceux-ci le firent juger par une commission royale, qui le dépouilla de tous ses titres, fit brûler ses écrits sous ses yeux par la main du bourreau, et le fit transférer à Copenhague, d'où il fut envoyé dans l'île de Bornholm, où il était condamné à une détention perpétuelle. Au bout de sept ans, en 1726, les prières de la reine mirent fin à sa captivité, qui n'avait pas été fort rigoureuse, et durant laquelle il exerça sa plume sur quelques sujets d'antiquités, sans toutefois rien produire qui fasse honneur à sa critique et à son érudition. Comme il passait par Schonen pour retourner dans sa patrie, il resta une année entière à Cimbrishamn et à Christianstadt, en Scanie, chez un négociant qui partageait son enthousiasme pour l'alchimie. En 1707, le roi de Suède, Frédéric, le fit appeler à sa cour, sur la recommandation de quelques courtisans, pour le guérir d'une affection à laquelle les médecins suédois ne pouvaient porter remède. Dippel fut reçu à Stockholm avec la plus grande distinction, et il paraît que la cour l'aurait comblé de faveurs si son esprit inquiet ne lui eût pas encore attiré de nouveaux desagrémens. Il voulut se mêler d'intrigues politiques, et d'ailleurs il fut assez peu sage pour soulever le clergé contre lui par de nouveaux écrits théologiques, de sorte qu'il fut forcé de quitter Stockholm à la fin de la même année. Il s'arrêta près d'un an à Copenhague, et revint enfin en Allemagne, où il passa le restant de sa vie, tantôt à Biebenbourg, dans le pays d'Hildesheim, tantôt à Berlebourg et au château de Wittgestein. Quoiqu'il eût annoncé que sa mort n'aurait lieu qu'en 1808, on le trouva sans vie dans son lit, le 25 avril 1734. C'était un homme d'une imagination ardente, partisan des idées paradoxales, et doué d'un jugement assez faible : grand amateur des controverses, et n'aspirant qu'au plaisir de triompher dans une dispute littéraire, il changea souvent d'opinion, et soutint les assertions les plus étranges, comme les plus contradictoires. Il niait que la Bible eût été inspirée, et cependant il prétendait que Dieu se manifeste encore aujourd'hui à certains hommes. Il rejetait la rédemption, et soutenait néanmoins que Jésus-Christ rachète encore tous les jours des ames. Ses ouvrages sont extrêmement nombreux, mais si peu intéressans, que nous n'en donnerons pas ici la liste complète qu'on peut voir dans l'histoire de la littérature hessoise par Strieder. Nous dirons seulement qu'il en fut publié un recueil, du vivant même de Dippel, sous le titre suivant :

Eroeffneter Weg zum Frieden mit Gott und allen Creaturen, durch die Publication aller bisher edirten Schriften Christiani Democriti. Amsterdam, 1709, in-4°.

Ce même recueil fut imprimé après sa mort, mais augmenté de tout ce qu'il avait écrit depuis (Berlebourg, 1747, 3 vol. in-4°.). Son plus remarquable ouvrage est intitulé :

Fatum fatuum, das ist thoerichte Nothwendigkeit oder augenscheinlicher Beweis, dass alle die in der Gottesgelahrheit und Sittenlehre der vernuenftigen Creatur die Freyheit des Willens disputiren, durch offenbare Folgen gehalten sind, die Freyheit in dem Wesen Gottes selbst aufzuheben, oder des Spinosae Atheismus festzusetzen. Amsterdam, 1710, in-8°. - Altona, 1739, in-8°. - Trad. en hollandais, Utrecht, 1709, in-8°.

Sa thèse pour l'obtention du doctorat en médecine a pour titre :

Vitæ animalis morbus et medicina ; quâ simul mechanismi et spinosismi deliramenta funditùs deteguntur, et mathematica evidentia et sanæ rationis circulo deturbantur, et integrum universi motus systema concinnis vinculis nectitur. Leyde, 1711, in-4°. - Trad. en allemand par Brendel, Francfort et Léipzick, 1713, in-4°.; Hambourg, 1730, in-8°.; Francfort et Léipzick, 1736, in-4°. (A.-J.-L. J.)

DIPPOLD (Godefroy-Ehregott), né, à Oschatz, le 6 mars 1751, fit ses études à Wittemberg, où le bonnet de docteur lui fut conféré en 1778, et d'où il alla se mettre à la tête d'un officine de pharmacie, en Saxe, à Grimma. Il est mort le 24 novembre 1804, laissant :

Dissertatio de oleis. Wittemberg, 1778, in-4°.

Historische Beschreibung der Kurfuerstlichen Saechsischen Landsschule zu Grimma. Léipzick et Dessau, 1783, in-8°.

Quarrell's Reisen durch Teutschland und Holland nach Surinam in den Jahren 1763 bis 1772; herausgegeben aus Originalbriefen. Léipzick et Dessau, 1783, in-8°.

Schulbuch fuer die Iugend des gemeinen Buergers und Handwerksmanns der Kursaechsischen Lande. Léipzick, 1789, in-8°.

Ueber den Verfall der Schulen in kleinen Staedten, nebst Vorschlaegen zu deren Verbesserung, nach der Grundsaetzen der Kurfuerstlichen Schulordnung. Dresde, 1792, in-8°. (z.)

DISDIER (François-Michel), membre de l'Académie de chirurgie de Paris, naquit, à Grenoble, en 1708. Il étudia les premiers principes de l'art chirurgical dans sa patrie, après quoi il vint passer à Montpellier quatre années, au bout desquelles il suivit la pratique des hôpitaux de Lyon. Lorsqu'il eut atteint l'âge de trente ans, il se rendit à Paris, afin d'y perfectionner les connaissances qu'il avait déjà acquises. Les cours élémentaires qu'il donnait chez lui, déterminèrent l'Académie de peinture à lui confier ceux d'anatomie qui se faisaient dans son sein. Disdier remplit cette nouvelle place avec beaucoup de succès; il fit ses leçons sur un plan différent de celui qu'on suit dans les écoles de médecine, mais qu'il serait peut-être important d'y introduire aussi, et qui consiste principalement à faire ressortir les différences que l'âge apporte

dans la configuration des parties extérieures du corps. Il mourut le 7 mars 1781, laissant plusieurs ouvrages sur l'anatomie et sur la chirurgie, qu'il cultivait également toutes deux.

Histoire exacte, ou description complète des os du corps humain. Lyon, 1737, in-12. - *Ibid.* 1745, in-12. - *Ibid.* 1750, in-12. - *Ibid.* 1759, in-12 - Paris, 1767, in-12. - Trad. en hollandais, Roterdam, 1770, in-8°.

Simple abrégé de l'Ostéologie de Winslow, dont Disdier a copié jusqu'aux erreurs.

Traité des bandages, ou Méthode exacte pour appliquer les bandages les plus usités. Paris, 1741, in-12. - *Ibid.* 1754, in-12.

Ce traité est fort inférieur à ceux qui existent maintenant, quoiqu'il soit nécessaire de convenir que nous manquons encore d'un bon ouvrage sur cette partie de l'art chirurgical.

Sarcologie, ou Traité des parties molles. Paris, p. I, 1748; p. II, 1753; p. III, 1756, in-12.

Winslow a encore servi de guide à l'auteur, dont le travail n'est cependant point au niveau du siècle où il vivait.

Description succincte des viscères, des vaisseaux et des glandes. Paris, 1753, in-12.

Exposition anatomique, ou Tableaux anatomiques de différentes parties du corps humain, exécutées par Etienne Charpentier. Paris, 1758, in-fol.

Recueil de trente planches, pillées de tous côtés, et tirées pour la plupart d'Eustachi. Elles sont destinées à l'instruction des peintres et des statuaires, et représentent les muscles sous-cutanés.

De abscessibus et fistulis ex urinæ fluxu. Paris, 1760, in-4°.

De costarum fracturâ. Paris, 1764, in-4°.

De vulneribus cum amissâ substantiâ. Paris, 1768, in-4°.

De fracturâ claviculæ. Paris, 1768, in-4°.

De diastasi. Paris, 1770, in-4°.

Ces cinq derniers opuscules sont des thèses qui furent soutenues sous la présidence de Disdier. (z.)

DISTEL (Christophe-Daniel), né, le 24 janvier 1666, à Graefenberg, étudia la théologie à Altdorf, et fut nommé, en 1694, pasteur à Altenhann; mais, dès l'année suivante, il quitta la carrière de l'église, et se rendit à Helmstaedt pour y suivre les cours de la Faculté de médecine. Peu de temps après, il alla à Wittemberg afin d'y prendre le titre de docteur, après quoi il s'établit à Neubrandenburg, où il devint médecin pensionné, et mourut le 22 décembre 1710. On ne connaît de lui que sa thèse, qui a pour titre :

Dissertatio de incontinentiâ urinæ. Wittemberg, 169.., in-4°. (J.)

DIVERSUS (Pierre-Salius), médecin italien, nous apprend lui-même qu'il était venu au monde à Faenza. Il étudia l'art de guérir à Naples sous Altomare, et revint ensuite l'exercer dans sa ville natale. C'est à tort que quelques biographes l'ont fait vivre à Bologne. Nous n'en savons pas davantage sur son histoire. Il florissait vers la fin du seizième siècle. Ses ouvrages sont :



DENIS DODART

J.ᵃˡ C.D.D.D. S.M.

C. L. F. Panckoucke Editeur

In Hippocratis libros IV de morbis. Francfort, 1602, in-fol.
In Avicennæ librum III de morbis particularibus corporis et eorum curatione. Padoue, 1673, in-fol.
De febre pestilenti tractatus, et curationes quorundam particularium morborum, quorum tractatio ab ordinariis practicis non habetur, atque annotationes in artem medicam de medendis corporis humani malis, à Donato Antonio ab Altomari conditum. Harderwick, 1656, in-8°. - Amsterdam, 1681, in-8°.

Freind a déjà montré qu'il faut se défier de Diversus, quand il parle d'une maladie comme étant nouvelle et ayant été vue par lui pour la première fois. Ainsi l'inflammation et l'abcès du médiastin et du péricarde avaient déjà été décrits long-temps avant lui par Avenzoar.

(o.)

DODART (Denys), fils d'un bourgeois de Paris, vint au monde en 1634. Guy Patin, si avare d'éloges, lui en prodigue de grands, et l'appelle *monstrum sine vitio.* On peut conclure de là qu'il manifesta de bonne heure de grands talens. Il étudia la médecine par goût, fit sa licence avec beaucoup de succès, et reçut le bonnet doctoral en 1660. Six ans après, il obtint une chaire de pharmacie, et ensuite le titre de médecin consultant de Louis XIV. L'Académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1673. Comme il s'était toujours occupé beaucoup de botanique, cette compagnie le chargea de rédiger la préface des mémoires qu'elle publia, en 1676, pour servir à l'histoire des plantes. Dodart s'acquitta de ce soin avec zèle, et sa savante préface, dans laquelle il s'efforçait d'encourager la recherche des propriétés des plantes par l'analyse chimique, fut publiée à part en 1679, in-12. Le moyen qu'il propose, qu'on regardait alors comme le meilleur pour arriver à la connaissance des vertus médicinales des végétaux, est celui que l'on suit avec tant de succès aujourd'hui, et qui promet d'enrichir la matière médicale d'un grand nombre de substances précieuses. Dodart consacra trente-trois années de sa vie à faire des expériences et des observations sur la transpiration insensible du corps. Ses mémoires sur l'organe de la voix, insérés parmi ceux de l'Académie, sont des fragmens d'une histoire de la musique qu'il n'a point terminée. Il y compare l'organe vocal de l'homme à un tuyau d'orgue, opinion qui régna exclusivement jusqu'en 1742, époque où Ferrein publia la sienne. Dodart termina sa carrière le 5 novembre 1707. Fontenelle a prononcé son éloge, et son nom a été donné, par Tournefort, à un genre de plantes (*Dodartia*) de la famille des personées. On ne connaît de lui, outre les mémoires dont nous venons de parler, que l'ouvrage suivant :

Statica medicina Gallica. Paris, 1725, in-12.

Ce livre, publié par les soins de Noguez, contient le précis des expériences de Dodart sur la perspiration cutanée.

Les thèses de réception de Dodart sont intitulées :

Ergò in hydrope mittendus sanguis. Paris, 1660, in-4°.
Ergò febribus balneum. Paris, 1660, in-4°.
Les suivantes ont été soutenues sous sa présidence :
Non ergò carnes quovis alio cibo salubriores. Paris, 1677, in-4°.
Ergò cancro hydrargyrus. Paris, 1682, in-4°.
Ergò febribus acutis è carnibus juscula. Paris, 1700, in-4°.
An omnis morbus à coagulatione ? Paris, 1703, in-4°.

DODART (*Claude-Jean-Baptiste*), fils du précédent, devint, en 1718, premier médecin de Louis XIV. Il était né en 1664, et il mourut en 1730, le 25 novembre. C'était un homme de mérite. Il fut reçu docteur à Paris en 1687, après avoir soutenu les deux thèses suivantes :
Ergò in tantâ medentium multitudine pauci medici. Paris, 1687, in-4°.
Ergò phlebotomia omni ætati omnium magnorum morborum princeps et universale remedium. Paris, 1687, in-4°. (J.)

DODOENS (REMBERT), plus connu sous son nom latinisé de *Dodonæus*, que quelques écrivains ont traduit par celui de *Dodonée*, naquit, à Malines, dans les Pays-Bas, le 29 juin 1518. Envoyé de bonne heure à l'Université de Louvain, il fit toutes ses études dans cette ville, et y prit, en 1535, le grade de licencié en médecine, après quoi il visita les écoles les plus célèbres de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. Il revint à Malines en 1546, alla s'établir à Anvers, retourna en Italie vers l'an 1570, et passa deux ans après en Allemagne, où l'empereur Maximilien II lui avait offert la charge de premier médecin, vacante par la mort de Biesius. Dodoens resta auprès de Maximilien jusqu'à sa mort, arrivée en 1576, et remplit les mêmes fonctions auprès de son fils, Rodolphe II, qui lui succéda. Ce prince lui conserva le titre de conseiller aulique. Mais Dodoens se lassa du séjour de la cour, et cédant aux sollicitations de ses amis, il revint dans les Pays-Bas. Les troubles qui désolaient cette contrée, l'arrêtèrent pendant quelque temps à Cologne. Dès que les communications furent rétablies, il se rendit à Anvers, où il ne fit pas un long séjour, car l'Université de Leyde lui conféra, en 1582, une chaire de professeur de médecine, qu'il accepta avec empressement. La mort ne lui permit pas d'en jouir long-temps, et termina sa carrière le 10 mars 1585.

Dodoens ne s'occupa pas exclusivement de la médecine ; il s'était encore appliqué aux langues, aux belles-lettres et aux mathématiques : mais il avait surtout de grandes connaissances en botanique ; cependant il ne tient place que parmi les botanistes du second ordre, parce qu'il fut effectivement moins observateur qu'érudit. Comme il a contribué à répandre le goût des planches d'histoire naturelle, et qu'il a fait connaître en outre un grand nombre de plantes nouvelles, Plumier, pour honorer sa mémoire, lui a dédié un genre de plantes (*Dodonæa*) de la famille des térébinthacées. Ses ouvrages sont :

Cosmographica isagoge de sphærâ, sive de astronomiæ et geographiæ principiis. Anvers, 1548, in-12. - *Ibid.* 1584, in-8°.

De frugum historiâ liber unus. Item epistolæ duæ, una de farre, chondro, trago, ptisanâ, crimno et alicâ; altera de zytho et cerevisiâ. Anvers, 1552, in-8°.

Baudouin Ronsseus, à qui la seconde lettre est adressée, l'a insérée dans ses *Miscellanea, seu Epistolæ medicinales* (Leyde, 1590, in-8°.). Dodart traite, dans cet ouvrage, des plantes céréales et des légumineuses.

Cruydeboek. Anvers, 1553, in-fol. -Trad. en français par Charles de l'Ecluse, Anvers, 1557, in-fol.- en anglais par Henri Lyde, Londres, 1578, in-fol.; *Ibid.* 1586, in-fol.; *Ibid.* 1595, in-fol.; *Ibid.* 1600, in-fol.; *Ibid.* 1619, in-fol.

Dodoeus a traduit le texte de Fuchs pour toutes les plantes dont celui-ci avait parlé, et en a ajouté un de sa façon pour les autres. Au lieu de disposer des plantes par ordre alphabétique, il les a rangées suivant un autre dans lequel on trouve le germe de quelques familles naturelles.

Trium priorum de stirpium historiâ commentariorum imagines ad vivum expressæ. Unâ cum indicibus, græca, latinâ, officinarum, germanica, brabanticâ, gallicaque nominu complectentibus. Anvers, 1553, in-8°.

Ce sont les planches de l'ouvrage précédent rangées dans le même ordre, mais sans texte.

Posteriorum trium de stirpium historiâ commentariorum imagines ad vivum expressæ. Unâ cum marginalibus annotationibus. Item annotationes in aliquot prioris tomi imagines, qui trium priorum figuras complectitur. Anvers, 1554, in-8°.

Seconde partie de l'ouvrage précédent. Une seconde édition des deux volumes parut à Anvers en 1559.

Frumentorum, leguminum, palustrium et aquatilium herbarum, ac eorum quæ eò pertinent, historia. Anvers, 1566, in-8°.

Cet ouvrage est orné de quatre-vingts planches.

Florum et coronariarum, odoratarumque nonnullarum herbarum, ac eorum quæ eò pertinent, historia. Anvers, 1568 et 1569, in-8°.

Les planches sont au nombre de cent huit.

Purgantium, aliorumque eò facientum, tùm et radicum, convolvulorum, ac deletariarum herbarum historiæ, libri IV. Anvers, 1554, in-8°.

On compte deux cent vingt figures dans ce livre.

Appendix variarum et quidem rarissimarum nonnullarum stirpium, ac florum quorumdam peregrinorum, elegantissimorumque, et icones omninò novas, nèc antè editas, et singulorum breves descriptiones continens, cujus alterâ parte umbelliferæ multæ exhibentur. Anvers, 1574, in-8°.

Historia vitis vinique, et stirpium nonnullarum aliarum. Item medicinalium observationum exempla. Anvers, 1580, in-8°.

Petit opuscule sans figures.

De alce epistola. Cologne, 1581, in-8°, à la suite d'un ouvrage d'*Apollonius Menabenus* sur le même sujet.

Consilia medica;
dans le recueil de Laurent Scholz (Francfort, 1598, in-fol.).

Praxis medica. Amsterdam, 1616, in 8°. - *Ibid.* 1640, in-8°.

On lit en marge des scholies dont l'auteur, Sébastien Egbert, médecin d'Amsterdam, ne s'est nommé qu'à la seconde édition.

Medicinalium observationum exempla rara, cum scholiis. Anvers, 1581, in-8°. - Harderwick, 1584, in-8°. - *Ibid.* 1585, in-8°. - *Ibid.* 1621, in-8°.

Physiologices, medicinæ partis, tabulæ expeditæ. Anvers, 1581, in-8°. - *Ibid.* 1585, in-8°.

Stirpium historiæ pemptades sex, sive libri XXX. Anvers, 1583,

in-fol. - *Ibid.* 1612, in-fol. - *Ibid.* 1616, in-fol. - Trad. en hollandais par Just Van Ravelinghen, Anvers, 1644, in-fol.

Nouvelle édition améliorée du *Cruydeboek*. Le texte est le même, c'est-à-dire que, pour le fond, c'est celui de Fuchs, perfectionné et enrichi de toutes les nouvelles découvertes. Dodoens y a décrit et figuré mille trois cent quarante plantes, qui sont rangées en autant de classes, suivant leurs usages, et disposées par ordre alphabétique quand ces usages ne sont pas connus au juste. Les planches sont au nombre de treize cent cinq. (A.-J.-L. J.)

DOEBEL (Jean-Jacques), était de Dantzick. Devenu professeur et médecin pensionné à Rostock, il mourut dans cette ville le 2 juin 1684. Il était membre de l'Académie des Curieux de la nature, et revêtu du titre de comte palatin, à l'investiture duquel il prit le *de*, et changea son nom en celui de Dœbeln.

Dissertatio de lithiasi renum. Leyde, 1664, in-4°.
Dissertatio de fœdis virginum coloribus. Rostock, 1670, in-4°.
De ovis exercitationes. Rostock, 1676, in-4°.
Conclusiones de corporis naturalis principiis. Rostock, 1682, in-8°.
Sciagraphia corporis humani. Rostock, 1683, in-8°.
Hippocratis et Helmontii conciliatio de generatione. Rostoek, 1647, in-4°.
Penis cancrosi feliciter dissecti historia. Léipzick, 1698, in-12. -Trad. en allemand, Copenhague, 1699, in-8°.

On doit encore à Dœbel une édition des Œuvres de Lazare Rivière (Francfort, 1674, in-fol.), et de la *Medicina Hippocratica contracta* de Van der Linden (Francfort, 1672, in-fol.). (J.)

DOEBELN (Jean-Jacques de), né, à Rostock, en 1674, était fils du précédent. Il fit ses études dans sa ville natale, ainsi qu'à Copenhague et à Kœnigsberg. Après avoir exercé pendant quelque temps l'art de guérir à Varsovie, il revint à Rostock, où il fut reçu docteur en 1695. Delà il se rendit en Suède, et s'établit à Gothenbourg : cette ville lui accorda le titre de médecin pensionné; mais, en 1709, il fut nommé médecin provincial en Scanie, et peu de temps après, professeur à l'Université de Lund, où il mourut en 1743. Outre une Histoire de cette Université, écrite en latin, et une Description des eaux minérales de Ramlœsa, près d'Helsingberg, en suédois, il a laissé :

Valvularum vasorum lacteorum, lymphaticorum et sanguiferorum dilucidatio. Rostock, 1695, in-4°.
Dissertatio de fontium origine : Resp. P. Roselius. Lund, 1711, in-8°.
Dissertatio de vitâ absque cibo et potû quâ casus oppido rarus ejusque certitudo eruditorum considerationi exhibitur : Resp. P. Ulmgrehn. Lund, 1711, in-8°.
Discursus academicus de Estheræ Norre Obyensis angelo, stellâ, templo albo et deliquiis. Lund, 1715, in-8°. - Trad. en allemand, Halle, 1724, in-8°.
Dissertatio de fame naturali : Resp. K. Stobaeus. Lund, 1717, in-8°.
Dissertatio de fame cæsâ : Resp. K. Stobaeus. Lund, 1720, in-4°.
Theses physico-medicæ, quibus nonnulli errores, circà infantum et

puerorum curam ac educationem notantur : *Resp. R. Hummel*. Lund, 1721, in-4°.

Conclusiones diæteticæ, quibus nonnulla momenta, circà appetitum necnon cibum et potum horumque digestionum notantur : *Resp. G. Cronberg*. Lund, 1721, in-4°.

Doctrina de temperamentis emendata, et de sanguinis statu naturali in imprimis corporis humani principio vitali : *Resp. G. Hagman*. Lund, 1725, in-4°.

Cataractæ natura et cura : *Resp. C. Vigelius*. Lund, 1727, in-4°.

Dissertatio de sanguificatione sine novo chylo perennante in inediâ diuturnâ. Lund, 1730, in-4°.

Dissertatio de causâ chymificationis : *Resp. J.-G. Wallerius*. Lund, 1733, in-4°.

Dissertatio de abusu adstringentium in hæmorrhagiis : *Resp. J. Fiellstrœm*. Lund, 1734, in-4°.

Dissertatio quâ demonstratur scorbutum Suecis non esse endemium : *Resp. J.-G. Wallerius*. Lund, 1735, in-4°.

Vampiris non vampiris, sed producto quodam morboso, incubi nomine dudùm noto : *Resp. N. Retzius*. Lund, 1737, in-4°.

Dissertatio de Mumiâ Ægyptiacâ : *Resp. J. Leche*. Lund, 1739, in-4°.

Compendium physiologiæ anatomicis demonstrationibus illustratæ : *Resp. C. Hegardt*. Lund, 1741, in-4°.

Dœbel (*Jean-Henri*), de Hambourg, a publié :

Collegium mnemonicum, oder neu eroeffnete Gedaechtnisskunst. Hambourg, 1707, in-4°. (J.)

DOERER (André), né, le 24 mars 1557, près de Henneberg, fit ses études à Bale, et y prit le doctorat en 1584. Il devint ensuite professeur de médecine à Léipzick, puis médecin de Chrétien II, électeur de Saxe, et mourut le 26 avril 1622. Il n'a écrit que des opuscules académiques, parmi lesquels nous citerons le suivant :

Περι των εν κεφαλη τρωματων κατα τον Ἱπποκρατην. Bâle, 1584, in-4°. (Z.)

DOERING (Michel), de Breslau, où il mourut en 1644, enseigna pendant quelque temps la médecine à Giessen, et occupa ensuite la place de médecin pensionné dans sa ville natale. On a de lui :

De medicinâ et medicis adversùs iatromastiges et pseudoiatros, libri duo. Giessen, 1611, in-8°.

De herniæ uterinæ atque hanc justo tempore subsequentis partûs Cæsarei historia. Wittemberg, 1612, in-4°.

De opii usu, qualitate calefaciente, virtute narcoticâ et ipsum corrigendi modo. Iéna, 1620, in-8°.

De opobalsamo Syriaco Ægyptio, Peruviano, Tolutano, et Europæo. Iéna, 1620, in-8°.

Fasciculus quorumdam tractatuum de peste. Brieg, 1641, in-4°.

Dœring (*Sébastien-Jean-Louis*), né à Cassel, le 2 octobre 1773, reçu docteur à Marbourg, a été nommé professeur extraordinaire à Herborn en 1794, et quatre ans après professeur ordinaire.

In Hippocratis doctrinâ de vomitu, optimum semiotices exemplar. Marbourg, 1792, in-8°.

Kritisches Repertorium der auf in-und auslaendischen hœhern Lehranstulten vom Janre 1781-1800 herausgekommena Probe-und Einladungsschriften aus dem Gebiete der Arzneygelahrheit und Naturkunde. Herborn, 1803, in-4°.

Il a traduit du latin, du hollandais et du français plusieurs ouvrages de J.-P. Frank, de J.-F.-T. Haeger, de L. Oskamp, d'A. van Stipriaan-Luiscius, de H.-M. Husson et de J.-J. Westras. (J.)

DOERNER (Chrétien-Frédéric), né à Duerrmuenz, le 15 février 1776, est mort, en 1807, à Stuttgardt, où il exerçait la profession de médecin et de chirurgien. On a de lui:

Dissertatio de gravioribus quibusdam cartilaginum mutationibus. Tubingue, 1798, in-8°.

Genaue Abbildung der Kuhpocken, sammt einer richtigen Beschreibung desselben. Furth, 1803, in-8°.

Il a traduit en allemand le Traité des membranes de X. Bichat (Tubingue, 1802, in-8°.), les Expériences galvaniques de P.-H. Nysten (Tubingue, 1804, in-8°.), le Traité des maladies des fosses nasales de Deschamps (Stuttgardt, 1805, in-8°.), et les Œuvres de Desault (Francfort-sur-le-Mein, 1806, in-8°.). (J.)

DOEVEREN (Gauthier van), né en Flandre, fit ses études médicales à Leyde. En 1754, on le nomma professeur d'anatomie et de médecine à Groningue. Nous ignorons à quelle époque il obtint le même titre à Leyde, mais il mourut dans cette dernière ville, le 31 décembre 1783, laissant:

Dissertatio de vermibus in intestinis hominum genitis. Leyde, 1753, in-4°. -Trad. en français, Paris, 1764, in-12.

Dissertatio de imprudenti ratiocinio ex observationibus et experimentis medicis. Leyde, 1754, in-4°.

Dissertatio de recentiorum inventis medicinam hodiernam veteri præstantiorem reddentibus. Leyde, 1771, in-4°.

Dissertatio de erroribus medicorum suâ utilitate non carentibus. Groningue, 1762, in-4°.

Il est difficile de mieux défendre une assertion plus paradoxale.

Specimen observationum academicarum ad monstrorum historiam, anatomen, pathologiam et artem obstetriciam præcipuè spectantium. Groningue, 1765, in-4°. -Trad. en allemand, Léipzick, 1767, in-4°. (O.)

DOLAEUS (Jean), célèbre médecin allemand, naquit, le 7 septembre 1651, à Hofgeismar; il descendait d'une ancienne famille noble française (*Dole*), qui avait été forcée de s'expatrier pour cause de religion. Il fit ses études à Heidelberg, et, en 1670, se rendit à Sedan, où il continua de se livrer à la philosophie et à la médecine. A Paris, il suivit les leçons de Guy Patin et de Jonquet, à Londres, celles de Sydenham, et à Oxford, celles de Willis. En quittant l'Angleterre, il visita Leyde et la Hollande, et vint prendre le bonnet doctoral à Heidelberg en 1773. A peine était-il revêtu de ce titre, qu'il obtint la place de médecin pensionné à Limbourg sur la Lahn. Deux ans après, la princesse Albertine de Nassau l'attacha à sa

cour. Lorsque cette princesse partit pour la Frise, Dolaeus demanda et obtint son congé : depuis lors, il vécut en simple particulier à Hanau, près de Francfort, où il mourut le 12 septembre 1707. Il avait été nommé, en 1680, membre de l'Académie des Curieux de la nature, et, en 1682, premier médecin du landgrave de Hesse-Cassel. Waldschmidt, professeur à Marbourg, était son ami intime, et il inventa, de concert avec lui, une liqueur prétendue antivarioleuse, qui fit beaucoup de bruit dans le temps. Dolaeus prétendait aussi guérir le scorbut avec du calomélas sublimé d'une manière particulière, en sorte qu'il ne causait point la salivation, et n'excitait que la sueur. C'était un homme prodigieusement instruit, mais très-crédule et d'une imagination fort exaltée. Les extravagances de Paracelse, les rêveries de Van Helmont, les idées de Descartes et de Paracelse se trouvent mêlées et confondues dans ses ouvrages, qui ont cependant joui d'une grande célébrité :

Encyclopædia medica theorico-practica. Francfort, 1684, in-4°. - Amsterdam, 1688, in-8°. - Venise, 1691, in-4°. - *Ibid.* 1695, in-4°.

Dolaeus a réuni dans cet ouvrage une partie des observations qu'il avait insérées dans les Éphémérides des Curieux de la nature, et sa correspondance avec Waldschmidt. La doctrine de l'archée joue un grand rôle dans son étiologie des maladies. Dolaeus a donné une édition augmentée de ce livre en 1691 (Francfort, in-4°.).

Encyclopædia chirurgico-rationalis. Francfort, 1689, in-4°.

Epistola ad J.-J. Waldschmidt de variis argumentis medicis. Marbourg, 1687, in-4°. - et avec les Œuvres de Waldschmidt, Francfort, 1707, in-8°.

Tractatus de furiá podagræ lácte victá et mitigatá. Amsterdam, 1705, in-12. - *Ibid.* 1707, in-12. - Trad. en hollandais, Harlem, 1709, in-8°. - en anglais par Guillaume Stephens, Londres, 1732, in-8°.

Dolaeus place le siége de la goutte dans les glandes de Havers.

Theatrum theriacæ cœlestis Hoffstadianæ, hoc est delineatio originis ingredientium ex tribus regnis, vegetabili, animali et minerali, denique virium et modo usûs theriacæ cœlestis cum notabili argumento confectæ à Johanno Dietericho Hoffstadio, pharm. Chym. Hanovico. Francfort, 1680, in-12.

Ses œuvres ont été pour la plupart réunies sous le titre de :

Opera omnia. Venise, 1690, 3 vol. in-4°. - *Ibid.* 1695, in-fol. - Francfort-sur-le-Mein, 1703, in-fol.

Il a inséré un très-grand nombre d'articles et de mémoires dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature. (A.-J.-L. J.)

DOLDIUS (Léonard) naquit, à Haguenau, le 25 février 1565. Il étudia la médecine à Bâle, et y fut admis au doctorat en 1594. L'année suivante, il se fit agréger au Collége des médecins de Nuremberg, où il passa le restant de sa vie, et mourut le 22 août 1611. On a de lui :

Dissertatio de omni sanguinis profluvio. Bâle, 1664, in-4°.

Doldius, que Jean-Jacques Baier estimait beaucoup, a traduit de l'allemand en latin l'alchimie de Libavius, et écrit quelques Lettres qu'on trouve dans le *Cista medica* de Hornung. (J.)

DOMBEY (Joseph), célèbre naturaliste voyageur, naquit, à Macon, en 1742. Quoique ses parens fussent peu fortunés, cependant il reçut une éducation proportionnée à leurs moyens pécuniaires, mais dont la fougue de son caractère et son goût pour les plaisirs ne lui permirent point de profiter. Dégoûté de la maison paternelle, où il éprouvait un traitement plus que sévère, il la quitta, et vint à Montpellier, auprès de Commerson, qui était son parent. Ce grand naturaliste, Gouan et Cusson firent naître en lui le désir d'étudier la botanique, et ce désir ne tarda pas à devenir une véritable passion, comme tous ceux qu'il éprouvait. Cependant il ne négligea point l'étude de la médecine, prit même le titre de docteur, et après l'avoir obtenu, revint, en 1768, dans le sein de sa famille. Quelque temps après, il résolut d'aller à Paris; mais avant de se rendre dans cette capitale, il parcourut une partie du Jura, du Dauphiné et de la Suisse, et durant cette excursion, il fit connaissance avec Haller, à qui l'étendue et la variété de ses connaissances inspirèrent un étonnement qui dut le flatter beaucoup. En 1772, il suivait les cours de Jussieu et de Lemonnier, à Paris, où il ne resta pas long-temps, pressé par le besoin de voyager et d'observer les productions de la nature sur les lieux mêmes qui les voyent naître. Il herborisait sur les montagnes de la Suisse, lorsqu'il fut désigné à Turgot comme propre à remplir les vues du gouvernement qui cherchait un botaniste capable de naturaliser en France les plantes utiles de l'Amérique méridionale. Séduit par des offres qui s'accordaient si bien avec ses goûts, Dombey quitta le Jura, partit à pied pour Paris, et après avoir reçu les instructions du ministre, se mit en route pour Madrid, dès qu'il eut obtenu l'agrément de la cour d'Espagne pour parcourir les provinces du Pérou. Arrivé, le 5 novembre 1776, à Madrid, il y fut retenu pendant près d'une année par les lenteurs du gouvernement espagnol; enfin on lui permit de se mettre en route, accompagné de MM. Ruiz et Pavon, avec lesquels il s'embarqua, le 20 octobre 1777, à Cadix, et arriva, le 7 avril suivant, au Callao. Son activité infatigable lui fit recouvrer bientôt une partie du temps que le phlegme espagnol lui avait fait perdre. Quoique la botanique formât l'objet principal de sa mission, il ne négligea cependant ni les autres branches de l'histoire naturelle, ni même les antiquités, de sorte qu'il pût envoyer en Europe non-seulement un herbier considérable, mais encore une multitude d'objets curieux, entr'autres des vases trouvés dans les tombeaux des anciens Péruviens, et un habillement des Incas. Cette belle collection tomba au pouvoir des Anglais, tous les objets d'art et de science furent achetés à Lisbonne pour le compte de la cour d'Espagne, et il ne parvint en France que l'herbier et les

graines. Une vie aussi active et des fatigues continuelles avaient affaibli la santé de Dombey sans rien diminuer de son courage, aussi voulut-il visiter le Chili avant de retourner en Europe. Il arriva, en 1782, à la Conception : une maladie épidémique qui ravageait alors cette ville, lui fit oublier ses projets, pour se consacrer à la guérison des pauvres, auxquels il prodiguait tout ce qui pouvait alléger leur situation, soins, remèdes et alimens. Une conduite aussi noble excita l'admiration des habitans, qui lui offrirent la place de premier médecin de la ville, avec de riches émolumens. Dombey refusa, et voyant sa présence désormais inutile à la Conception, se rendit à San-Yago, où le gouvernement le chargea de chercher une mine de mercure pour remplacer celles d'Almaden et d'Huanca-Velica, qui étaient épuisées. Dombey réussit au-delà de ses espérances dans cette mission importante, et outre la mine de mercure de Xarilla, en découvrit une d'or qu'on exploita ensuite d'après ses conseils. De retour à Lima, il fit ses préparatifs pour repasser en Europe, et après bien des désagrémens, accrus encore par les dangers de la traversée, il débarqua enfin à Cadix, le 22 février 1785, avec soixante et douze caisses qui renfermaient son immense collection. Des chagrins cuisans l'attendaient en Espagne : d'ignorans douaniers visitèrent ses caisses, ce qui endommagea beaucoup d'objets précieux; on exigea qu'il en abandonnât la moitié au gouvernement espagnol; on lui fit promettre de ne rien publier avant le retour de MM. Ruiz et Pavon, qui devaient rester encore quatre années en Amérique; enfin, on attenta même à ses jours, et un homme qui avait été pris pour lui fut assassiné à sa porte. Abreuvé de dégoûts, et craignant de succomber à la haine de ses envieux, Dombey prit la sage résolution de s'embarquer secrètement, et se rendit à Paris, où, malgré l'accueil honorable qu'il reçut, le souvenir des injustices, des persécutions auxquelles il avait été en butte, le dégoûta tellement de l'histoire naturelle, qu'il vendit tous ses livres, brûla beaucoup de notes précieuses, et refusa de se mettre sur les rangs pour obtenir le fauteuil académique que la mort de Guettard laissait vacant. Buffon lui fit obtenir une gratification de soixante mille francs pour payer ses dettes, et une pension de deux mille écus. Dès-lors Dombey renonça totalement aux sciences; il quitta Paris, résolu de se retirer au pied du Jura, mais il s'arrêta dans le Dauphiné, et s'établit ensuite à Lyon. Après le siège de cette malheureuse cité, il vint à Paris solliciter une mission pour les Etats-Unis, qui lui fut accordée. Une tempête obligea son vaisseau de relâcher à la Guadeloupe, où il manqua d'être massacré dans une émeute populaire; mais il n'échappa à ce danger que pour tomber dans un autre plus grand, car, à peine avait-il remis en mer, qu'il

tomba au pouvoir des corsaires, et fut traîné dans les prisons de Montserrat, où la misère, les mauvais traitemens et le chagrin terminèrent sa carrière en 1794.

Peu de voyageurs ont montré plus de zèle, de courage et de désintéressement que Dombey. L'histoire naturelle lui doit une foule de découvertes et d'observations précieuses, dont le plus petit nombre a été publié sous son nom. Ses dessins et ses collections, retenus par les Espagnols, ont servi à la rédaction de la magnifique Flore péruvienne, dont les auteurs se sont montrés si injustes et si peu reconnaissans envers celui dont ils mettaient les laborieuses recherches à profit. Retenu par les promesses que l'Espagne lui avait arrachées, Dombey ne voulut rien publier lui-même, malgré les sollicitations de Buffon; il consentit seulement à ce que l'Héritier se chargeât d'une tâche que sa conscience ne lui permettait pas de remplir; mais il mourut avant de voir paraître un travail que les botanistes attendaient avec une si vive impatience. On n'a de lui qu'une longue Lettre, insérée dans le Journal de physique, sur la phosphorescence de la mer et sur le salpêtre qui se trouve au Pérou. Cavanilles a donné son nom à un genre de plantes (*Dombeya*) de la famille des malvacées, et M. Deleuze a publié une longue et curieuse notice sur lui, dans les Annales du Muséum d'histoire naturelle. (O.)

DONATI (VITALIEN), d'une ancienne famille de Padoue, vint au monde en 1713, et fit ses études dans l'Université de cette ville, où il prit le titre de docteur en médecine, après les avoir terminées. Son goût pour l'histoire naturelle l'entraîna bientôt après, et fit naître en lui celui des voyages, de sorte que, pendant huit années de suite, il parcourut une grande partie de l'Italie. Benoît XIV le chargea de visiter le royaume de Naples et la Sicile, pour recueillir tous les objets remarquables que pouvaient présenter ces contrées. La peste empêcha Donati de remplir sa mission. Arrêté à Messine par ce cruel fléau, il prit le partit de passer dans l'Illyrie. Il parcourut cette belle province, si négligée par les voyageurs, et visita ensuite les montages de la Bosnie et de l'Albanie. Entraîné bientôt après par la passion des voyages, il profita d'une place de professeur d'histoire naturelle qu'il avait obtenue à Turin, pour aller en Orient. Il avait déjà traversé la Syrie et d'Egypte, et se proposait de passer aux Indes, lorsqu'ayant été dépouillé de tout ce qu'il possédait, il se vit contraint de revenir en Europe, et périt dans la traversée en 1763. Le temps lui a manqué pour décrire les richesses qu'il avait amassées, ou plutôt il aimait trop à observer la nature elle-même pour faire part aux autres de ses remarques ; aussi ne connaissons-nous que par d'autres une partie des découvertes dont il aurait pu enrichir la science,

principalement sous le rapport de la botanique, et qui ont déterminé Forster à lui consacrer un genre de plantes (*Donatia*), de la famille des caryophyllées. Donati avait confié à Pontedera, son ami, le soin de décrire les plantes recueillies par lui dans l'Illyrie. Quant à lui, il se proposait de donner une histoire approfondie de toutes les productions animales et végétales de la mer Adriatique. Les circonstances ne lui ont pas permis de terminer ce travail, qui aurait été d'une si grande importance, et dont nous ne possédons qu'une faible esquisse par Charles Robbi, sous le titre de :

Seggio della storia naturale dell' adriatico mare. Venise, 1750, petit in-fol. - Trad. en français, La Haye, 1758, in-4°. - en allemand, Halle, 1752, in-4°. - en anglais, dans le tome XLVII des Transactions philosophiques (1751).

Donati (*Antoine*), pharmacien de Venise, né le 16 juillet 1606, mourut le 22 mai 1659. Outre un traité *De vinaceis*, qui a été traduit en italien par Noto en 1676, on lui doit un catalogue des productions les plus remarquables de la mer Adriatique auprès de Venise. Ce livre a pour titre :

Trattato de semplici, pietre et pesci marini, che nascono nel lido di Venezia. Venise, 1631, in-4°.

Donati a publié en outre :

De aere Ravennate opusculum. Ravenne, 1641, in-4°.

Donati (*Bernard*), médecin de Vérone, florissait pendant la première moitié du seizième siècle. Nous avons de lui une traduction latine du Traité de Galien sur la connaissance et le traitement des maladies de l'esprit, qui a été imprimée avec l'édition complète des Œuvres de Galien (Bâle, 1549, in-fol.) mise au jour par Cornarius.

Donati (*Jean-Baptiste*), médecin du seizième siècle, vers la fin duquel il florissait, naquit à Lucques, pratiqua pendant quelque temps en France, à Lyon et à Bordeaux, et devint, sur la fin de ses jours, médecin pensionné de sa ville natale. On a de lui :

Commentationum medicarum libri IV, de judiciis quibus in Galeni libris planè desiderari videntur. Lyon, 1566, in-8°. - Venise, 1580, in-4°. - Lyon, 1581, in-4°.

Commentarius in Hippocrat. de morbis virginum, et Apparatus medicus. Lucques, 1582, in-4°.

Rei medicæ studii stipendia sex παρα παρασκευασθεισα. Francfort, 1591, in-8°.

C'est la réunion des deux ouvrages précédens, plus quatre autres, que l'auteur avait déjà publiés séparément.

Libri III de maturitate materiæ in morbis. Francfort, 1591, in-8°.

Donati (*Marcel*), de Mantoue, exerçait l'art de guérir avec beaucoup de distinction dans cette ville vers la fin du seizième siècle. Il a écrit :

De historia medicâ mirabili opus varia lectione refertum. Mantoue, 1586, in-4°. - Venise, 1588, in-4°. - *Ibid.* 1599, in-4°. - Francfort, 1613, in-4°. - *Ibid.* 1664, in-8°.

De variolis et morbillis. Mantoue, 1569, in-4°. - *Ibid.* 1597, in-4°.

De radice purgante, seu mechoacane liber. Mantoue, 1568, in-4°. - Trad. en français par P. Tollet, Lyon, 1562, in-8°. (z.)

DONCKERS (Laurent), médecin hollandais, né à Bois-le-Duc, en 1634, fut admis au doctorat, en 1662, à Leyde, où il avait fait toutes ses études. Après avoir professé pendant

quelque temps la physique et la médecine dans le gymnase de sa ville natale, il abjura la religion de ses pères, embrassa le catholicisme, et vint se fixer à Cologne, où il mourut le 1[er] décembre 1700, laissant :

Idea febris petechialis, seu tractatus de morbo puncticulari, speciatim de eo quô annis abhinc circiter tredecim Colonia ejusque vicinia afflictæ fuere. Leyde, 1686, in-12. (z.)

DONDI (JACQUES), appelé en latin *Dondus*, ou *de Dondis*, naquit, en 1298, à Padoue, d'une famille patricienne. Egalement habile dans l'astronomie et la médecine, il jouit d'une réputation qu'il n'était pas difficile d'acquérir dans ces temps d'ignorance et de barbarie. Appelé, en 1318, par les habitans de Chioggia, il se rendit à leurs vœux, et vint s'établir dans cette ville. En 1333, il alla à Venise, et après avoir pratiqué l'art de guérir dans plusieurs contrées d'Italie, il termina sa carrière en 1359. Son principal titre à la célébrité est la construction de la fameuse horloge de Padoue, placée, en 1344, sur la tour du palais, et qui, indépendamment des heures, marquait le cours du soleil, les phases de la lune, les mois et les fêtes de l'année. Elle passa pour la merveille du siècle. Les ouvrages de Dondi annoncent qu'il ne fut que compilateur et abréviateur.

Promptuarium medicinæ, in quô non solùm facultates simplicium et compositorum medicamentorum declarantur, verùm etiam quæ quibusve morbis medicamenta sint accomodata, et veteribus medicis copiosissimè et mirô ordine monstratur. Venise, 1481, in-fol. - *Ibid*. 1543, in-fol. - *Ibid*. 1576, in-fol. - Trad. en italien, Venise, 1536, in-8°. - *Ibid*. 1540, in-8°.

Les dernières éditions portent le titre d'*Aggregator*, que l'auteur lui avait donné. C'est un recueil de tous les remèdes cités par les auteurs grecs, latins et arabes. On y ajouta des planches, en Allemagne d'abord; mais ces planches sont mauvaises : il en parut de meilleures à Venise en 1499.

De modo conficiendi salis ex aquis calidis Aponensibus et de fluxu et refluxu maris. Venise, 1571, in-4°.

Dondi a fait un abrégé estimé de l'immense traité d'Hugues, évêque de Ferrare, sur la signification des mots. Ce travail n'a pas été publié, mais on ne peut guère douter que Jean Balbi et le franciscain Nestor n'en aient profité dans leurs dictionaires. (J.)

DONDI DALL' OROLOGIO (JEAN), fils du précédent, mourut vers la fin du quatorzième siècle ou au commencement du quinzième. Livré comme son père à l'étude de l'astronomie, des mathématiques et de la médecine, il inventa aussi, et exécuta lui-même une horloge bien plus compliquée encore, et qui fut placée dans la Bibliothèque de Pavie. Ce travail lui fit le plus grand honneur, et lui valut le surnom de *Dall' Orologio*, devenu, dans la suite, le nom propre de sa famille, qui subsiste encore aujourd'hui. Il n'a été publié de lui

qu'un traité sur les eaux minérales chaudes du Padouan, dans la collection *De balneis*. Son fils Gabriel Dondi, mort en 1388, à Venise, paraît avoir joui d'une grande réputation, mais il n'a rien écrit. Nous possédons, d'un descendant de cette famille, le marquis Antoine-Charles Dondi dall' Orologio, un ouvrage d'histoire naturelle, ayant pour titre :

Prodromo dell' istoria naturale de' monti Euganei. Padone, 1780, in-8°. (*J.*)

DONDUZZI (Jérôme-Marie-Laurent), né à Bologne vers la fin du dix-septième siècle, y pratiquait la médecine avec distinction. Il était dans le même temps professeur de chirurgie dans le grand hôpital de cette ville. On connaît de lui un ouvrage qui a pour titre :

Delle precauzioni e regole da usarsi de cerusici in mezzo alle pesti, per governo di se stessi e degl' infetti. Bologne, 1721, in-4°. (o.)

DONOLI (François-Alphonse), né, le 21 mars 1635, en Toscane, étudia la médecine à Sienne, et y prit le doctorat en 1657. Quelques années après sa promotion, il fut nommé professeur à l'Université de Padoue, où il termina sa carrière le 6 janvier 1724, laissant quelques opuscules peu remarquables.

Il medico prattico, cioe della vita attiva con la qual puo regolarsi ogni medico, che intende professar medicina prattica. Venise, 1666, in-12.
Liber de iis qui semel in die cibum capiunt. Venise, 1674, in-12.
Bellum civile medicum. Padoue, 1705, in-4°. (o.)

DONZELLI (Joseph de), médecin et chimiste italien du dix-septième siècle, était de Digliola dans le royaume de Naples. On a plusieurs ouvrages de sa façon.

Synopsis de opobalsamo orientali et de theriacâ. Naples, 1640, in-4°.
Liber de opobalsamo, additio apologetica ad suam de opobalsamo orientali synopsin. Naples, 1643, in-4°. – Trad. en italien, Padoue, 1643, in-4°.
Antivotario Napoletano di nuovo reformato e corretto. Naples, 1649, in-4°.
Teatro farmeceutico, dogmatico e spagirico. Naples, 1661, in-fol. - *Ibid.* 1676, in-fol. - Rome, 1677, in-fol. - Venise, 1668, in-fol. - *Ibid.* 1763, in-fol.
Parthenope liberata, ovvero racconto dell' eroica resoluzione dal popolo di Napoli pro soffersi, condetto il regno, dall insoportabil giogo dell' Ispagnuoli. Naples, 1647, in-4°. (o.)

DONZELLINI (Jérôme), médecin italien du seizième siècle, vint au monde dans une petite ville du territoire de Brescia, appelée Orzi-Nuovi. Après avoir terminé ses études sous Jean-Baptiste Montano, et s'être fait graduer, il vint exercer l'art de guérir à Brescia; mais une violente discussion litté-

raire qu'il soutint avec Vincent Calzavaglia, contre lequel il avait pris la défense de son ami, Joseph Valdagna, attaqué violemment par ce dernier, eut pour lui des résultats si désagréables, qu'il se vit forcer de s'expatrier. Venise fut la ville qu'il choisit pour son nouveau séjour, mais il ne s'y conduisit probablement point avec plus de prudence, quoiqu'il paraisse y avoir pratiqué la médecine avec beaucoup de succès; car, ayant été accusé d'offenses envers la religion et de crimes envers l'état, il fut condamné à être noyé secrètement, sentence qui reçut son exécution en 1560. On lui doit quelques ouvrages :

Epistola ad Josephum Valdanum de naturâ, *causis et curatione febris pestilentis*. Venise, 1570, in-4°.

De remediis injuriarum ferendarum, *sive de compescendâ irâ*. Venise, 1586, in-4°. – Altdorf, 1587, in-8°. – Leyde, 1635, in-12.

Bayle attribue ce dernier ouvrage à un autre Donzellini, de Vérone; mais rien ne justifie cette conjecture, que le sujet du livre suffirait seule pour renverser, puisqu'il s'accorde fort bien avec les sentimens que devaient faire germer, dans l'esprit de Donzellini, son caractère emporté et les persécutions qu'il éprouva.

Il nous reste encore de cet écrivain quelques *Consilia medica* qui ont été insérés par Scholz dans son Recueil. Il avait également traduit du grec en latin le traité sur la tisane, de Galien, et huit harangues de Themistius (Bâle, 1559, in-8°.). Enfin, on lui doit une édition des Commentaires de Léonard Jacchini sur Rhazès, ainsi qu'une autre des *Consilia* de son maître Montano, auxquels il joignit plusieurs opuscules du même écrivain.

On ne le confondra point avec *Joseph-Antoine* Donzellini, médecin de Cosenza, dans le royaume de Naples, auteur d'un ouvrage qui a pour titre :

Quæstio convivialis de usu mathematum in arte medicâ. Venise, 1707, in-8°.

Inséré dans la collection des Œuvres de Guglielmini. (o.)

DOPPET (François-Amédée) naquit à Chambéri en 1753, dans le mois de mars. Etant encore fort jeune, il lui prit fantaisie de s'enrôler dans un régiment de cavalerie, d'où il passa dans les Gardes-françaises. Après trois ans de service, il se mit à l'étude, et vint se faire recevoir docteur en médecine à Turin. L'art des intrigues qu'il possédait déjà à un haut degré n'ayant pu l'insinuer, comme il le désirait vivement, dans les bonnes grâces de la cour de Savoie, il prit le parti de voyager, parcourut la Suisse, et vint à Paris, publiant partout des poésies, des romans ou des livres de médecine, qui n'eurent point de succès, et ne méritaient point d'en avoir. Au commencement de nos troubles politiques, il s'établit à Grenoble, et se jeta à corps perdu dans le parti démocratique, dont il devint le principal coryphée et l'oracle. Il s'y fit remarquer par des discours, écrits quelquefois avec chaleur, mais toujours dans un style plein de mauvais goût. Conduit à Paris par Aubert Dubayet, il suivit les assemblées populaires, et travailla aux Annales pa-

triotiques de Carra et Mercier, jusqu'au 10 août, journée dans laquelle il fut un des acteurs, et sauva la vie à quelques Suisses. L'assemblée législative le nomma lieutenant-colonel de la légion des Allobroges, qui lui devait sa formation, et qui avait son dépôt à Grenoble. Après l'invasion de la Savoie en 1792, la ville de Chambéri l'élut député à l'assemblée nationale de la province, dont il provoqua la réunion à la France, de sorte qu'il fut désigné, avec trois autres de ses collègues, pour venir négocier cette affaire auprès de la Conventiou. Il servit en qualité de général de brigade dans l'armée de Carteaux, pendant la guerre du fédéralisme, devint général en chef de l'armée des Alpes, dirigea le siége de Lyon, et s'empara, le 9 octobre 1793, de cette ville, dont il fit tous ses efforts pour empêcher le pillage et le massacre des habitans. Chargé ensuite du commandement de l'armée qui devait reprendre Toulon aux Anglais, il commença le siége de cette place, mais ne tarda point à passer à l'armée des Pyrénées-Orientales. Une maladie grave arrêta le cours de ses succès contre les Espagnols, dont il avait surpris le camp de Villelongue. Dès qu'il eut recouvré la santé, on le mit à la tête des troupes cantonnées dans les deux Cerdagnes, avec lesquelles il entra en Catalogne, battit l'ennemi sur tous les points, et s'empara rapidement de plusieurs places; mais la fortune ne lui demeura point fidèle, et il accusa les généraux Delâtre et Daoust des revers qu'il éprouva bientôt, dans une lettre adressée à la Convention. Forcé de renoncer au commandement vers la fin de l'année 1794, il resta sans emploi jusqu'en 1796, époque où il obtint le commandement de Metz, qu'il ne conserva toutefois pas long-temps. Rentré une seconde fois dans l'obsurité, il en sortit de nouveau après le 18 fructidor, et fut député au conseil des cinq-cents par le département du Mont-Blanc en l'an VI, mais la loi du 22 floréal annulla nominativement cette élection. Depuis lors, il vécut dans une retraite absolue, et mourut oublié à Aix, dans la Savoie, en 1800. Doppet fut mauvais poëte, mauvais médecin, mauvais écrivain, mauvais général; mais il avait de la bravoure, des sentimens d'honneur qu'il fit briller en plus d'une occasion, et un enthousiasme pour la patrie et la liberté qui allait presque jusqu'au délire. Ses ouvrages sont :

La mesmériade. Paris, 1784; in-8°.
Poëme burlesque.
Traité théorique et pratique du magnétisme animal. Turin, 1784, in-8°. – Trad. en allemand, Breslau, 1785. in 8°.
Oraison funèbre de Mesmer et son testament. Genève, 1785, in-8°.
Les mémoires de madame de Warens. Genève et Paris, 1786, in-8°.
On trouve à la suite, les mémoires de Claude Anet, par un frère de Doppet.
Le médecin philosophe. Genève, 1786; in-8°.

Le médecin d'amour. Paphos et Paris, 1787, in-8°.
Les numéros parisiens. Lausanne, 1787, 2 vol. in-18.
Avis aux étrangers qui visitent Paris.
Mémoires du chevalier de Courtillo. Lausanne, 1787, in-12.
Celestina, ou la philosophe des Alpes. Lansanne, 1787, in-12. – Paris, 1789, in-12.
Des moyens de rappeler à la vie les personnes qui ont toutes les apparences de la mort. Chambéri, 1788, in-8°.
Manière d'administrer les bains de vapeurs et de fumigations. Turin, 1788, in-12.
Médecine occulte ou traité de magie naturelle et médicinale. Paris 1788, in-8°.
Etat moral, civil et politique de la maison de Savoie. Paris, 1791, in-8°. – *Ibid.* 1792, in-8°. – Trad. en allemand, 1793, in-8°.
Le commissionnaire de la ligue ou le messager d'outre-Rhin. Paris, 1792, in-8°.
Destruction de la Vendée lyonnaise, ou Rapport des événemens y arrivés jusqu'à la reddition de Ville-affranchie. Villefranche, 1793, in-8°.
Eclaircissement sur la fuite et l'arrestation des fuyards de Lyon. Villefranche, 1793, in-8°.
Mémoires politiques et militaires du général Doppet. Carouge, 1797, in-8°.
Essai sur les calomnies dont on peut être accablé en révolution, et sur la manière avec laquelle doit y répondre un citoyen. Carouge, 1797, in-8°.

Doppet a encore publié quelques brochures sur la révolution, et un journal démocratique, commencé en 1797, à Carouge, mais qui n'a compté que quelques mois d'existence. (z.)

DORDONI (Georges), de Plaisance, où il fit ses études, et obtint les honneurs du doctorat à l'âge de vingt-trois ans, professait la chirurgie à l'Université de Pavie. Tout ce qu'on sait de son histoire, c'est qu'il vivait au temps de François I[er], c'est-à-dire, au seizième siècle. Nous avons de lui l'ouvrage suivant :

De morbi gallici curatione tractatus quatuor. Annotationes centum in simplicium materiam. Pavie, 1568, in-8°.

Aucune idée nouvelle ne brille dans cet ouvrage. Cependant il appartient encore à la classe de ceux dans lesquels on trouve soutenue l'opinion que le *morbus gallicus* peut être contracté sans commerce charnel avec les personnes infectées, en faisant seulement usage des mêmes habillemens, et que les phases de la lune exercent une grande influence sur les phénomènes de cette maladie. Dordoni a essayé les vipères, et il assure, d'après son expérience, que la chair de ces animaux ne produit aucun effet salutaire : il ne faudrait pas de grands efforts pour établir cet axiome aujourd'hui, mais la chose etait plus difficile de son temps. (J.)

DORN (Gérard), plus souvent appelé *Dornæus* ou *Dorneus*, vivait au seizième siècle. Il habita successivement Francfort-sur-le-Mein, Strasbourg et Bâle. Disciple de Paracelse, qu'il entreprit de défendre contre Thomas Eraste, il contribua plus que personne à propager les opinions théosophiques et

alchimiques de son maître, dont il traduisit aussi la plupart des ouvrages latins, avec des commentaires, dans lesquels il n'a pas réussi à rendre plus intelligibles des idées incohérentes et fantastiques, fruit d'une imagination désordonnée.

Clavis totius philosophiæ chymisticæ per quam obscura philosophorum dicta referuntur. Compendium tres libros continens partim physicos, medicos et pro majori parte chymicos. Lyon, 1567, in-12. - Francfort, 1583, in-12 - Herborn, 1594, in-12. - Trad. en allemand, Strasbourg, 1602, in-8°.

Chymisticum artificium naturæ theoricum et practicum. Francfort, P. I, 1568; P. II et III, 1569, in-8°.

De venenis quod nescio quis Suavius in Theophrasticos evomere conatur, retortio. Bâle, 1568, in-8°.

Lapis metaphysicus et philosophicus, qui universalis medicina vera fuit patrum antiquorum ad omnes indifferenter morbos, et ad metallorum tollendam lepram. Bâle, 1569, in-8°. - *Ibid.* 1570, in-8°. - *Ibid.* 1574, in-8°.

Monarchia physica. Bâle, 1577, in-8°. -Trad. en français, Bâle, 1577, in-8°.

De restitutâ utriusque medicinæ praxi. Lyon, 1578, in-8°.

Fasciculus Paracelsicæ medicinæ veteris et novæ in compendiosum promptuarium tractatus. Francfort, 1581, in-4°.

Dictionarium obscuriorum Theophrasti vocabulorum. Francfort, 1583, in-8°.

Tentative d'explication des termes obscurs dont s'est servi Paracelse.

Admonitio ad Th. Erastum de revocandis calumniis in Paracelsum immeritò dictis. Francfort, 1583, in-8°.

In libro Paracelsi de vitâ longâ commentarius. Bâle, 1583, in-8°.

De naturâ lucis philosophicæ ex genesi desumptâ. Francfort, 1583, in-8°.

Commentaria in Archidoxâ l. X. Bâle, 1584, in-8°.

On doit à Dorn les traités de Bernard de Trevise et de Denys Zacharie sur la pierre philosophale, avec des commentaires tirés surtout de Geber et d'Arnaud de Villeneuve (Bâle, 1585, in-8°.). (z.)

DORNAU (GASPARD), nommé en latin *Dornavius*, médecin érudit et littérateur allemand, naquit à Ziegenrueck sur la Saale, dans le Voigtland, le 11 octoble 1577. Elévé au gymnase de Goerlitz, il accompagna, en qualité de précepteur, quelques jeunes gens qui allaient faire leurs études à Bâle, et profita de son séjour dans cette grande Université, pour se livrer lui-même avec ardeur à la médecine, et prendre le bonnet de docteur. La place de recteur du Collége de Goerlitz lui fut accordée en 1608, et cinq ans après, il la quitta pour en aller remplir une semblable, mais plus avantageuse, à Beuthen, petite ville de la Silésie, voisine de Glogau. Au bout d'un certain laps de temps, il obtint le titre de médecin des princes de Brieg et de Liegnitz, qui lui accordèrent toute leur confiance, car ils le chargèrent de négociations diplomatiques auprès de la cour de Pologne, à l'occasion de la guerre qui menaçait leurs possessions. Il mourut, à Brieg, le 28 septembre

1632, laissant un grand nombre d'ouvrages qui attestent à la fois et l'étendue de ses connaissances en littérature et la frivolité de son esprit, ce qui a fait dire de lui par Morhoff: *Diligens fuit in nugis sed eruditus.*

Jac. Zwingeri vita et mors, versibus et oratione celebrata. Gœrlitz, 1612, in-4°.

Oratio de incrementis dominatûs Turcici. Francfort, 1615, in-4°.

Menenius Agrippa, hoc est, corporis humani cum republicâ perpetuâ comparatio, observationibus historicis, ethicis, œconomicis, politicis, medicis, illustrata. Hanau, 1615, in-4°.

Homo diabolicus, sive sylloge scriptorum de calumniâ : Parallela morum sœculi : Encomium scarabaei ; Invidiæ encomium ; Calumniæ repræsentatio ; Encomium cœcitatis, neminis, frigillæ, pellicani, authoribus incertis. Francfort, 1618, in-4°. – *Ibid.* 1626, in-8°.

Amphitheatrum sapientiæ Socraticæ joco-seriæ, hoc est encomia et commentaria auctorum veterum et recentiorum, quibus res pro vilibus aut damnosis vulgò habitæ styli patrocinio vindicantur et exornantur. Hanau, 1619 et 1670, 2 vol. in-fol. en un tome.

Recueil de six cent vingt et une facéties, en prose et en vers, en grec, en latin et en allemand, qui est plus curieux qu'utile, mais qu'on lit cependant avec plaisir, à cause de l'originalité des choix, et du piquant des rapprochemens. Il y a très-peu de pièces qui soient de Dornau lui-même. Les éditeurs de plusieurs recueils facétieux y ont puisé libéralement, et il a donné, à quelques auteurs, l'idée d'éloges burlesques.

Ulysses scholasticus, hoc est de moribus qui in scholis quas appellant trivialibus admittuntur, dissertatio duplex. Hanau, 1620, in-4°.

Antoine Schmidt a publié ses *Orationes* (Gœrlitz, 1677, 2 vol. in-8°.). Schelhorn a aussi donné quelques lettres inédites de lui dans ses *Amœnitates litterariæ*. On en trouve également d'autres adressées à Gaspard Hofmann dans les *Epistolæ selectæ* de Georges Richter (Nuremberg, 1661, in-4°.). (J.)

DORNER (Jean-Antoine), né à Rain, dans la Haute-Bavière, en 1717, fit ses études à Salzbourg, prit le bonnet de docteur à Ingolstadt en 1748, et alla ensuite s'établir à Burghausen, où il mourut le 12 septembre 1774. C'était un médecin habile et fort actif, qui n'a laissé que les deux petits opuscules suivans :

Kurze Abhandlung von der allgemeinen Hornviehseuche, abgelesen am Geburtsfeste Sr. Kurfuerstl. Durchlaucht. Burghausen, 1773, in-4°. -Trad. en français, Munich, 1773, in-8°.

Von den Krankheiten der Schaafe und ihren Heilungsmitteln. Burghausen, 1774, in-4°. (J.)

DORNKRELL D'EBERHERTZ (Tobie), médecin d'Iglau en Moravie, étudia sous Jacques Horst, à Helmstaedt, alla ensuite se fixer à Ulzen, et devint enfin médecin de la ville de Lunebourg, où il mourut, le 30 juin 1605, à l'âge de trente-quatre ans seulement. On a de lui :

Dissertatio de essentiâ et præcipuis partium corporis humani differentiis. Helmstaedt, 1596, in-4°.

Dispensatorium novum continens ad omnia propemodùm humani corporis pathemata, remedia selecta. Ulzen, 1600, in 4°.
De purgatione. Hambourg, 1604, in-12. - Leipsick, 1623, in-12.- Iéna, 1645, in-12.
Medulla totius praxeos medicæ aphoristica. Erford, 1656, in-4°.
Imprimé par les soins de Mœllenbrock.
On doit à Dornkrell la publication de l'*Empirica* de Jean Stocker (Francfort, 1601, in-8°.). (J.)

DORSTEN (Jean-Daniel), né, le 20 avril 1643, à Marbourg, était petit-fils du suivant. Il étudia dans l'Université de sa ville natale, où il devint, en 1673, professeur extraordinaire de médecine; en 1678, professeur ordinaire; en 1684, membre de l'Académie des Curieux de la nature sous le nom d'*Averrhoës*; en 1689, médecin du prince, et, en 1695, professeur de physique. Il mourut le 20 septembre 1706, laissant :

Dissertatio de phthisi. Marbourg, 1667, in-4°.
Dissertatio sistens commendutionem rei herbariæ. Marbourg, 1675, in-4°.
Dissertatio de pancreate ejusque usu noviter detecto. Marbourg, 1675, in-4°.
Dissertatio de ductu thoracico chylifero. Marbourg, 1678, in-4°.
Dissertatio de atonià. Marbourg, 1682, in-4°.
Dissertatio de tabaco. Marbourg, 1682, in-4°.
Dissertatio de succi nutritii statu naturali et præternaturali. Marbourg, 1683, in-4°.
Dissertatio de monstro humano nupero impervio. Marbourg, 1684, in-4°.
Dissertatio de oculo. Marbourg, 1687, in-4°.
Dissertatio de naturâ medicinæ. Marbourg, 1691, in-4°.
Dissertatio de vacuo. Marbourg, 1696, in-4°.
Dorsten a inséré aussi différens programmes et diverses observations dans les Ephémérides des Curieux de la nature. (J.)

DORSTEN (Philippe), fils du suivant, naquit à Marbourg, y fit ses études, et, au retour d'un voyage en Italie, obtint une place de professeur, dont il ne put jouir que trois ans, la mort l'ayant enlevé le 6 mars 1574. (J.)

DORSTEN (Théodore), né dans la Westphalie, fut d'abord régent de collége, et devint ensuite professeur à Marbourg. Il mourut, à Cassel, le 18 mai 1552, à l'âge d'environ soixante ans. Plumier lui a consacré un genre de plantes (*Dorstenia*) de la famille des urticées. On a de lui :

Botanicum continens herbarum aliarumque simplicium quorum usus in medicinâ est descriptiones et icones ad vivum effigiatas, ex præcipuis tàm Græcis quàm Latinibus auctoribus concinnatum. Francfort, 1540, in-fol. (J.)

DORTHES (Jacques-Anselme), né, à Nîmes, le 19 juillet 1759, fit toutes les études nécessaires pour l'état ecclésiastique, auquel ses parens le destinaient; mais, au moment de prendre les ordres, il reconnut que cette profession ne convenait ni à

ses goûts ni à ses principes, de manière qu'il y renonça pour embrasser celle de médecin, vers laquelle l'entraînaient son esprit indépendant et sa passion pour l'histoire naturelle. Il parcourut cette nouvelle carrière avec le zèle d'un homme qui n'obéit qu'à ses goûts, et cultiva toutes les branches de l'art de guérir avec un égale ardeur. Une mort prématurée arrêta le cours de ses succès en 1794, à l'armée des Pyrénées, où il servait volontairement comme médecin des hôpitaux. Ayant remporté, dix ans auparavant, le prix proposé par la Société des Sciences de Montpellier, dont l'éloge de Richer de Belleval était le sujet, il fut admis dans le sein de cette Académie. On a de lui quelques Mémoires sur les insectes considérés dans leurs rapports avec la médecine, l'agriculture et les arts : ils ont été insérés parmi ceux de l'ancienne Société d'agriculture de Paris. Observateur exact et judicieux, il a en outre composé, de concert avec Servières, un Mémoire sur les cailloux roulés du Rhône. Enfin, on lui doit encore quelques écrits intéressans sur divers minéraux des environs de Nîmes. (Z.)

DORTOMAN (Nicolas), était d'Arnheim dans la Gueldre. Il fut reçu docteur en médecine à Montpellier, en 1572, et succéda, en 1574, à la chaire d'Ant. Saporta, mort en 1573. Dortoman enseigna avec éclat, et sa réputation, très-étendue, lui procura, en 1589, le titre de premier médecin du roi Henri IV, sans que l'on sache précisément s'il en exerça les fonctions, ou s'il n'en eut que les honneurs et quelques-unes des prérogatives. Il mourut en 1596. On lui doit l'ouvrage suivant :

Nicolai Dortomani Arnhemii, consiliarii et professoris regii, celeberrimæ Universitatis medicæ Monspeliensis, libri duo de causis et effectibus thermarum Belilueanarum, parvo intervallo à Monspeliensi urbe distantium. Lyon, 1579, in-12.

Ces eaux thermales étaient connues des Romains, qui, pendant leur séjour dans la Gaule Narbonaise, y avaient construit des établissemens convenables, pour en faire usage. C'est ce que prouvent des restes d'aqueducs, et des inscriptions, entr'autres celle-ci qui mérite d'être conservée: ITEM. TRIB. LEG. II. GEMELLI. PROC. NEPTUNO. ET. N., et c'est ce qu'achevent de démontrer des urnes cinéraires et des médailles que l'on trouve fréquemment aux environs. Rondelet avait déjà rappelé l'attention publique sur les eaux de Balaruc. Dortoman les fit mieux connaître en déterminant leur application, et en enseignant la manière de s'en servir. Chirac, au commencement du siècle dernier, en accrut la réputation, et depuis cette époque les travaux de Leroi (Charles), en 1752 et 1762, de Ponzaire, en 1771, et de Farjon, en 1773, ont procuré aux eaux de Balaruc, une vogue qu'elles méritent de conserver. (R. DESGENETTES)

DORTOMAN (Pierre), fils ou neveu, et, dans le dernier cas, fils adoptif de Nicolas Dortoman, fut reçu docteur de la Faculté de Montpellier en 1596. Henri IV créa, en 1598, en faveur de ce médecin, une sixième chaire destinée à l'ensei-

gnement spécial de la chirurgie et de la pharmacie pour les élèves qui se vouaient à l'exercice de l'une ou l'autre de ces branches de l'art de guérir. L'éducation première de ceux-ci, qui était fort négligée, les éloignait des écoles de la Faculté, dont les étudians les repoussaient d'ailleurs avec hauteur. Il en résultait souvent des discussions violentes et tumultueuses, qui ont été exposées dans les Mémoires d'Astruc pour servir à l'Histoire de la Faculté de Montpellier. Le souvenir de ces sortes de querelles n'inspire plus aujourd'hui aucun intérêt, quoique l'ignorance, jointe à une ignoble cupidité, ait essayé de les renouveler aux premiers jours de la restauration. Il n'est pas inutile de dire que ce ne fut qu'au commencement de la révolution qu'on vit les étudians des deux Ecoles de médecine et de chirurgie se confondre, avec des égards réciproques, à l'occasion des derniers devoirs qu'ils s'empressèrent de rendre à Cusson fils, vice-professeur royal, comme l'avait été son père, à qui de plus longs jours permirent d'acquérir plus de célébrité. Ce furent même les étudians en médecine qui eurent l'honneur des prévenances dans ce rapprochement. On était pourtant encore loin du temps où les progrès de la raison devaient réunir dans les mêmes écoles l'enseignement de toutes les branches de la médecine. Dortoman, par une transaction honorable pour lui, fut assimilé, en 1605, aux autres professeurs royaux, dont il partagea les fonctions dans l'enseignement de la Faculté; mais il dut continuer, contre les intérêts de l'humanité, à donner à ses premiers disciples, dans une école subalterne, des leçons d'un ordre également inférieur et insuffisant. (R. DESGENETTES)

DOSSIE (ROBERT), pharmacien de Londres, mourut en 1777. On ne connaît point les événemens de sa vie. Il paraît avoir beaucoup contribué à la formation de la Société pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce, qui se rassembla pour la première fois en 1754, et qui a rendu tant de services à la science par les nombreux prix qu'elle proposa dans la vue de perfectionner les branches les plus importantes de la chimie appliquée aux arts. Les ouvrages de Dossie sont :

Elaboratory laid open. Londres, 1758, in-8°. - Trad. en allemand par H. Kœnigsdoerfer, Altenbourg, 1760, in-8°.

Institutes of experimental chemistry, being an essay towards reducing that branch of natural philosophy to a regular system. Londres, 1759, 2 vol. in-8°. -Trad. en allemand, Altenbourg, 1763, 2 vol. in-8°.

Theory and practice of chirurgical pharmacy, comprehended in a compleat dispensatory for surgery. Londres, 1761, in-8°.

Dossie a publié les Mémoires de la Société d'encouragement sous ce titre : *Memoirs of agriculture, and other œconomical arts*. Londres, tome I, 1768; tome II, 1771; tome III, 1782, in-8°. (O.)

DOUBLE (François-Joseph), né à Verdun, département du Tarn-et-Garonne, le 11 mars 1777, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, membre de la Légion d'honneur et de l'Académie royale de médecine, s'est fait connaître avantageusement par les ouvrages suivans :

Considérations sur l'imminence des maladies en général. Montpellier, an VII (1798), in-8°.
Traité du croup. Paris, 1811, in-8°.
Cet intéressant travail est précédé d'un discours remarquable sur les monographies.
Séméiologie générale, ou Traité des signes et de leur valeur dans les maladies, tome I et II. Paris, 1811 et 1817, in-8°.
Le troisième volume est sous presse; attendu depuis long-temps avec impatience, il ne peut manquer de justifier l'espoir que les deux premiers ont fait concevoir, surtout si le judicieux auteur de cette production y ajoute les additions réclamées par l'état actuel de la théorie médicale.
M. Double a pendant long-temps rédigé le *Journal général de médecine* avec un succès qui a toujours été en déclinant depuis qu'il n'en est plus chargé. Parmi les articles les plus remarquables qu'il a insérés dans ce recueil, on remarque un Tableau des maladies régnantes dans la capitale, trimestre par trimestre, qui embrasse une période de dix années, et qui fut très-bien accueilli du public. On doit encore à M. Double une bonne édition de l'*interpres clinicus* de Klein (Paris, 1809, in-32).
(s.)

DOUBLET (François), né, à Chartres, en 1751, quitta la maison paternelle après avoir terminé sa rhétorique, parcourut l'Italie et la Hollande, puis revint à Paris faire sa philosophie et étudier la médecine. Reçu docteur-régent, il fut nommé, trois ans après, médecin de l'hôpital Necker, qui portait alors le nom d'hôpital de la Charité de Saint-Sulpice. En 1780, il obtint la place de médecin de l'hospice de Vaugirard, puis une troisième à l'hôpital des Vénériens. Enfin il reçut le titre de sous-inspecteur des hôpitaux civils de France. En 1794, on le choisit pour être professeur de pathologie interne à l'École de santé: il s'y distingua, mais il n'y fit qu'un seul cours. Une affection cérébrale aiguë termina sa vie, le 5 juin 1795. Sa réputation de praticien s'est propagée jusqu'à nous; il n'a laissé d'autres ouvrages que les suivans :

Mémoires sur les symptômes et le traitement de la maladie vénérienne chez les enfans nouveau-nés. Paris, 1791, in-8°.
Observations faites dans les hôpitaux civils. Paris, 1786-1788, 4 vol. in-8°.
Nouvelles recherches sur la fièvre puerpérale. Paris, 1791, in-8°.
Mémoires sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons, et sur les moyens de l'opérer. Paris, 1791, in-8°.
Cet ouvrage a contribué à la réforme des prisons provoquée par l'Assemblée constituante.
Doublet a rédigé plusieurs articles dans l'Encyclopédie méthodique: Air des hôpitaux, Consultations. On n'a pu retrouver une Histoire de la médecine, manuscrite, qu'il avait laissée en mourant. (T.)

DOUGLAS (Jacques), savant médecin et habile anatomiste anglais, naquit dans l'Ecosse en 1675. Il vint s'établir à Londres, où il exerça l'art des accouchemens, enseigna l'anatomie, et se fit connaître par plusieurs ouvrages qui etablirent solidement sa réputation. L'histoire de l'art semble avoir eu pour lui autant d'attraits que la pratique, ce qui doit d'autant plus être remarqué, que les chirurgiens s'occupaient alors fort peu des travaux de leurs prédécesseurs. Douglas n'avait point non plus négligé la botanique. Il nous offre l'exemple peu commun d'un écrivain faisant marcher de front les travaux arides de l'observateur qui décrit ce qu'il voit, et les recherches pénibles de l'érudit qui compare l'état présent à l'état passé de la science. Sa mort eut lieu à Londres en 1741. Il a laissé :

Myographiæ comparatæ specimen, or a comparative description of all the muscles in a man and a quadruped. Londres, 1707, in-12. -Edimbourg, 1750, in-8°. -Trad. en latin par Jean-Frédéric Schreiber, Leyde, 1729, in-8°. ; *Ibid.* 1738, in-8°.

Ouvrage estimé. Douglas décrit les muscles du corps humain comparativement avec ceux du chien. La traduction latine a été enrichie de quelques additions par Schreiber, ce qui fait qu'on doit la préférer.

Bibliographiæ anatomicæ specimen, seu catalogus omnium penè auctorum, qui rem anatomicam ex professo vel obiter scriptis illustrarunt. Londres, 1715, in-8°. - Leyde, 1734, in-8°.

L'édition de Leyde a été publiée avec des remarques, par Albinus. C'est une courte notice sur les anatomistes qui ont existé depuis Hippocrate jusqu'à Harvey. Ce qui la rend précieuse, c'est qu'elle fut la première en ce genre. Chaque auteur y est jugé avec équité, mais les taches y sont cependant assez nombreuses.

A history of the lateral operation for the stone. Londres, 1726, in-8°. -Trad. en latin, Leyde, 1728, in-4°. - en français par Noguez, Paris, 1734, in-12.

Compilation judicieuse de tout ce qui avait été écrit par Méry, Lister, Bussière et Albinus sur la méthode du frère Jacques.

Description of the lily of Guernsey. Londres, 1725, in-fol.

Description and history of the coffy-tree. Londres, 1727, in-fol.

Avertissement on the journal of R. Manningham. Londres, 1727, in-8°.

Lettre aux habitans de Londres pour leur ouvrir les yeux sur les jongleries d'une femme qui prétendait accoucher de temps en temps de quelques lapins.

A description of the peritoneum. Londres, 1730, in-4°. -Trad. en latin par Elie-Frédéric Heister, Helmstaedt, 1733, in-8°. ; et par Josué Nelson, Leyde, 1737, in-8°.

Description fort ample et très-exacte du péritoine. Douglas démontre l'imperforation de cette membrane. On trouve à la suite une histoire étendue et très-bien faite du tissu cellulaire, à laquelle Bordeu a ajouté peu de chose.

Appendix to the history of the lateral operation for the stone, containing M. Cheselden's method. Londres, 1731, in-4°. - Trad. en latin, Leyde, 1733, in-4°.

On trouve dans cet appendice la description de la méthode de Cheselden.

Index materiæ medicæ, or a catalogue of singles medicines. Londres, 1724, in-4°.

Cet ouvrage est anonyme, mais l'exemplaire que possède Banks porte une note, de la main même de Douglas, dans laquelle il s'en déclare l'auteur.

Douglas a inséré aussi quelques Mémoires dans les Transactions philosophiques, et publié une traduction anglaise de Winslow. (A.-J.-L. J.)

DOUGLAS (JEAN), frère du précédent, et comme lui membre de la Société royale de Londres, se distingua principalement dans la pratique de la lithotomie, et obtint la place de lithotomiste de l'hôpital de Westminster. Il remit en vogue la méthode par le haut appareil, qui était tombée en désuétude depuis le commencement du seizième siècle; mais l'honneur de cette restauration ne lui appartient point exclusivement, et il le partage avec son frère, qui, avant lui, avait démontré la possibilité de réussir en pratiquant l'opération. Ce chirurgien a laissé plusieurs ouvrages :

Lithotomia Douglassiana, with a course of operations. Londres, 1719, in-4°. - *Ibid.* 1723, in-4°. - Trad. en français, Paris, 1724, in-4°. - en allemand par Jean Timmius, Brême, 1729, in-8°. - en hollandais, Utrecht, 1726, in-8°.

Douglas ne s'écarte point des principes de Franco et de Rousset. Il était grand partisan du haut appareil, méthode qu'il pratiqua pour la première fois en 1711. Il a imaginé, pour cette opération, plusieurs instrumens nouveaux, dont il a aussi donné la figure.

An account of mortifications and of the surprising effects of the bark in putting a stop to their progress. Londres, 1729, in-8°. - *Ibid.* 1732, in-8°.

Ce traité roule sur l'utilité du quinquina pour arrêter les progrès de la gangrène et pour la guérir.

Remarks on a late pompous work. Londres, 1735, in-8°.

L'auteur relève assez vivement les erreurs que Chéselden avait commises dans son ostéographie.

Short account of the state of midwifery in London. Londres, 1736, in-8°.

Libelle déclamatoire et peu mesuré contre Chapman et Chamberlayne. Douglas prétend que les accoucheurs sont inutiles, et que les sage-femmes suffisent aux besoins de la société.

Dissertation on the venereal disease. Londres, 1737, in-8°.

L'auteur recommande la méthode dérivative de Desault, c'est-à-dire qu'il veut que l'on combine les purgatifs au mercure, afin de prévenir la salivation.

DOUGLAS (*Guillaume*), médecin de Boston, a publié :

A summary of the present state of the british settlements in north America. Boston, 1755, in-8°. - Londres, 1760, in-8°.

A letter to D. Smellie. Londres, 1748, in-8°.

L'auteur blâme l'usage du forceps dont Smellie se servait dans les accouchemens difficiles. Il a aussi écrit trois lettres à Guillaume Wagstaffe sur l'inoculation, qui ont été publiées avec celle de ce dernier à Freind (Londres, 1722).

DOUGLAS (*Robert*) a publié :

Essay concerning the generation of heat in animals. Londres, 1747, in-8°. - Trad. en français, Paris, 1755, in-12; *Ibid.* 1760, in-12.

La chaleur animale est due au frottement des globules du sang contre les parois des vaisseaux qui n'en peuvent laisser passer qu'un seul à la fois. Ces vaisseaux se resserrent par l'effet du froid extérieur; de là naît le frottement, et par suite la chaleur. Le sang se rafraîchit dans le poumon.

DOUGLAS (*Sylvestre*) a écrit :

Dissertatio de stimulis. Leyde, 1766, in-4°.

On trouve de lui quelques Mémoires ou Observations, entr'autres sur les vins de Hongrie, et de Tokai en particulier, dans les Transactions philosophiques. (A.-J.-L. J.)

DOULCET (DENIS-CLAUDE), né, à Paris, le 14 août 1722, fut reçu docteur de la Faculté de cette ville en 1747, et nommé médecin expectant de l'Hôtel-Dieu en 1762. Il mourut d'une inflammation de poitrine le 22 mai 1782, laissant la mémoire d'un praticien très-habile, pour avoir employé empiriquement l'ipécacuanha à dose vomitive, et le sel de duobus à la dose d'un gros, répété trois ou quatre fois, dans la péritonite des femmes en couche. La découverte de cette méthode, qui avait déjà été proposée par White et Denman, et qui aujourd'hui est tombée en désuétude, lui valut le cordon de Saint-Michel, qu'il n'accepta qu'après beaucoup d'hésitation, vraie ou simulée, et que la mort l'empêcha de porter. On a de lui :

An tonus partium à spiritibus? Paris, 1747, in-4°.

Mémoire sur la maladie qui a attaqué, en différens temps, les femmes en couche, à l'Hôtel-Dieu de Paris. Paris, 1782, in-4°.

L'auteur pense que la fièvre puerpérale n'a que quelques rapports grossiers avec l'inflammation de bas-ventre ordinaire, et que la saignée, les boissons rafraîchissantes, font perdre un temps précieux dans le traitement de cette fièvre. (T.)

DOUSSIN-DUBREUIL (JACQUES-LOUIS), né à Saintes en 1762, docteur en médecine, soumit ses enfans à la vaccine dès les premiers instans de l'introduction de cette salutaire pratique en France, ce qui l'absout d'avoir écrit, en 1798, une lettre à Lalande pour l'inviter à expliquer l'influence de la lune dans la production de l'épilepsie, et d'avoir publié les ouvrages suivans, plus connus de ses malades que de ses confrères :

Des glaires, leurs causes et leurs effets, et la découverte d'un nouveau remède. Paris, 1799, in-8°.

Cet ouvrage a eu, dit-on, sept éditions.

De l'épilepsie en général, et particulièrement de celle déterminée par des causes morales. Paris, 1797, in-8°.

De la gonorrhée bénigne ou sans virus vénérien, et des flueurs blanches. Paris, 1798, in-8°. (4e édition en 1804).

Lettres sur les dangers de l'anévrisme. Paris, 1813, in-8°. (2e édit.).

Nouveaux aperçus sur les causes et les effets des glaires. Paris, 1816, in-8°. (T.)

DOUTREPONT (JOSEPH), né, à Malmedy, en France, le 27 février 1778, fit ses humanités à Coblentz, étudia ensuite

la médecine à Mayence, Wurzbourg, Halle et Vienne, et, après un long voyage dans toute l'Allemagne, vint se fixer, en 1798, à Salzbourg, où la permission d'exercer l'art de guérir lui fut accordée en 1801. Il a le mérite d'être le premier qui ait introduit et pratiqué la vaccine dans le pays de Salzbourg. Nous ne connaissons de lui qu'un assez grand nombre d'articles, la plupart anonymes, dans différens recueils, entr'autres dans la Gazette de Salzbourg. Sa thèse est intitulée :

Perpetua materiei organico-animalis vicissitudo. Halle, 1798, in-4°.
Elle a été traduite en allemand dans le quatrième volume de l'*Archiv fuer die Physiologie* de Reil.
Il a encore écrit :
Belehrung des Landvolkes ueber die Schutzblattern; nebst einem kurzen Unterrichte ueber die Impfung derselben fuer die Wundaerzte. Salzbourg, 1803, in-8°.
Cet opuscule eut trois éditions dans la même année. (J.)

DRACON, l'un des fils du grand Hippocrate, florissait vers la cent troisième Olympiade. Il contribua, aussi bien que son frère Thessalus et son beau-frère Polybe, à altérer le sens des écrits de son père, par de nombreuses interpolations et additions. Quelques critiques lui ont attribué le livre des Prorrhétiques. D'autres prétendent qu'il avait écrit aussi des commentaires sur Homère et sur Eschyle. (O.)

DRAKE (Guillaume), né, en 1687, à York, mourut dans cette ville en 1760. Il avait fait ses études et pris ses grades à Oxford. Vers la fin de ses jours, il s'occupa de rassembler une grande quantité de matériaux qui lui servirent à composer son histoire d'York. Cet ouvrage, fort estimé, est en un volume in-fol., et renferme un grand nombre de planches.

Il ne faut pas le confondre avec François Drake, chirurgien de la même ville, et ami de Méad, dont on a un grand ouvrage sur le même sujet, intitulé :

Eboracum, or the history and antiquities of the city of York, from its original to the present time. York, 1736, in-fol.
Le même François Drake a inséré plusieurs articles intéressans dans l'*Archœologia.* (O.)

DRAKE (Jacques), membre de la Société royale des sciences et du Collége des médecins de Londres, naquit, à Cambridge, en 1667. Admis dans l'Université à l'âge de dix-sept ans, il s'y distingua bientôt par ses heureuses dispositions et son ardeur pour l'étude. En 1693, il se rendit à Londres, où son goût pour la médecine se développa; encouragé par l'un des praticiens les plus recommandables de cette ville, Thomas Millington, il se livra tout entier à cette nouvelle carrière, et obtint le bonnet de docteur en 1696. L'estime de ses confrères ne lui suffisait pas pour réussir dans la capitale de l'Angleterre, et comme

l'état de sa fortune ne lui permettait pas d'entretenir une voiture, qui là plus qu'ailleurs encore est nécessaire au médecin, il se mit à écrire, principalement dans les journaux. Ses productions furent bien accueillies, certaines même eurent beaucoup de succès. Cependant elles lui suscitèrent aussi des persécutions. La chambre haute ayant cru trouver un passage injurieux à la mémoire du roi Guillaume dans son Histoire du dernier parlement, le cita devant elle en 1702; à la vérité, il fut acquitté, mais bientôt, mécontent de la marche du ministère et de la disgrâce de plusieurs de ses amis, il se jeta dans le parti opposé à la cour, et écrivit son Mémorial de l'église anglicane, de concert avec un membre du parlement nommé Poley. Ce libelle, dirigé contre les Whigs et les dissidens, fit beaucoup de bruit; il fut dénoncé à la reine par la chambre des communes, et brûlé publiquement par la main du bourreau, à la requête du grand jury de Londres. Les auteurs parvinrent à demeurer inconnus : cependant comme on soupçonnait vivement Drake, ses ennemis profitèrent de quelques passages d'un journal qu'il publiait à cette époque, sous le titre de *Mercurius politicus*, pour le traduire devant le banc de la reine, au commencement de l'année 1706. Un léger incident fit déclarer la nullité de l'acte d'information; mais Drake fut tellement frappé de l'animosité avec laquelle on avait suivi cette affaire, et de la conduite de ses partisans, dont plusieurs l'abandonnèrent, qu'il tomba malade et mourut, au mois de mars 1707, à Westminster. Ses ouvrages sont assez nombreux.

Dissertatio de febre intermittente. Cambridge, 1690, in-4°.
Dissertatio de variolis et morbillis. Cambridge, 1694, in-4°.
Dissertatio de pharmaciâ hodiernâ. Cambridge, 1696, in-4°.
Ces trois dissertations ont été réunies ensemble par Édouard Milward (Londres, 1742, in-4°. - Amsterdam, 1742, in-4°.). Drake attribue les fièvres intermittentes à l'atonie des vaisseaux biliaires, et prétend qu'il existe une grande analogie entre les symptômes de la petite-vérole et ceux de l'empoisonnement par l'arsenic.
Commendatory verses upon the author of prince Arthur and King Arthur. Londres, 1697, in-8°.
The history of the last parliament, begun at Westminster feb. 10 in the 12 th year of King William. Londres, 1702, in-8°.
The memorial of the Church of England, humbly offered to the consideration of all true lovers of our Church and constitution. Londres, 1704, in-8°. - *Ibid*. 1711, in-8°.
New system of anatomy. Londres, 1707, 2 vol. in-8°. - *Ibid*. 1717, in-8°. - *Ibid*. 1737, 4 vol. in-8°.
Drake se montre tout aussi partisan des hypothèses gratuites, dans cet ouvrage, que dans ses trois premiers opuscules. La plupart des planches sont copiées de Cowper.
Il a publié l'*Historia anglo-scotica*, en anglais (Londres, 1703, in-8°.), mis des notes à la traduction anglaise de l'Histoire de la médecine par Leclerc (Londres, 1699, in-8°.), et inséré un Mémoire touchant l'influence de la respiration sur les mouvemens du cœur, dans les Transac-

tions philosophiques. Il composa une comédie, intitulée le *Faux homme de loi* (*The sham lawyer, or the lucky extravagant*), qui fut représentée sur le théâtre royal en 1697 : cette comédie est tirée de deux autres de Fletcher. Enfin il fut l'éditeur des Mémoires secrets de Robert Dudley, comte de Leicester (Londres, 1706, in-8°.) ; qui ne sont que la réimpression d'un libelle attribué au jésuite Parsons sous le titre de *République de Leicester.* (1.)

DRAN (Henri-François le), chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, chirurgien consultant des armées, et membre de l'Académie royale de chirurgie, a laissé plusieurs ouvrages excellens sur la médecine opératoire, qui ont contribué à porter la chirurgie au degré de perfectionnement où elle est parvenue. Il est peu de points de doctrine auxquels il n'ait attaché son nom de la manière la plus honorable. L'étude approfondie de l'anatomie lui permit de faire subir d'importantes réformes aux procédés opératoires. Jusqu'à lui on avait cru que la situation du malade indiquait, avec le plus de certitude, l'existence d'un empyème; il prouva que, dans le cas où le poumon adhère fortement aux parois du thorax, le malade se couche indifféremment sur l'un ou l'autre côté. Pour signes caractéristiques de l'empyème, il indiqua l'augmentation de volume du côté malade, et l'œdème des tégumens qui le recouvrent, signes, sinon infaillibles, au moins très-importans, que M. Larrey croit avoir indiqués le premier, et dont, il faut l'avouer, il tire le plus grand avantage dans sa pratique. Les préceptes de Le Dran sur l'évacuation du liquide contenu dans la poitrine, étaient à peu près les mêmes que ceux auxquels on se conforme aujourd'hui, car il voulait qu'on ne vidât point complétement la poitrine quand la collection était considérable. Après avoir employé le trois-quarts dans le cas d'ascite enkystée, il finit par recommander de pratiquer une large ouverture, excepté lorsque le sac était peu étendu et unique. Parmi les opérations délicates qu'il fit dans le cours de sa brillante pratique, on doit citer celle dans laquelle il détacha plusieurs hydatides de la tunique vaginale, en les isolant de la surface du testicule, et laissant à découvert la tunique albuginée. C'est à lui qu'on doit ce précepte important, que l'engorgement du cordon ne s'oppose pas toujours à l'ablation du testicule, pourvu qu'on lie ce cordon très-haut et au-delà de l'ouverture inguinale : ce précepte est trop négligé aujourd'hui; j'ai vu extirper des testicules, et poser des ligatures sur des cordons squirrheux que l'on aurait pu lier au-dessus de l'endroit où ils étaient affectés. Il n'en est pas de même du froissement du cordon qu'il recommandait de pratiquer en le comprimant entre les doigts : rien n'est plus opposé à la saine chirurgie. Relativement au cancer, ses idées étaient fort saines : il pensait qu'on peut en espérer la guérison lorsqu'il



Hri Fois LE DRAN.

n'est pas encore ulcéré, mais que, dans tout autre cas, il faut recourir à l'opération. Rien n'est plus judicieux que ses réflexions sur les accidens qui surviennent à la suite des plaies du crâne: il les faisait dépendre de la commotion du cerveau plutôt que de la lésion de la paroi du crâne. On n'a guère ajouté à son procédé pour l'opération du bec-de-lièvre, qu'il avait pratiquée même sur des enfans à la mamelle. On trouve, dans ses écrits, des observations précieuses sur la disposition des parties dans les cas de hernie. C'est à lui qu'on doit les modifications les plus heureuses apportées à l'opération de la taille par l'appareil latéral. Lorsqu'il s'agissait de diviser les parties formant une fistule à l'anus, il introduisait, dans le trajet fistuleux, un stylet dont il faisait ressortir une extrémité par l'anus, et il coupait tout ce qui se trouvait compris dans l'anse de l'instrument, procédé laborieux, très-pénible pour le malade, et que M. Larrey a mis en usage, mais auquel il n'est jamais nécessaire de recourir. Le Dran est le premier qui ait désarticulé le bras à son extrémité scapulaire: il liait d'abord l'artère brachiale, puis il divisait les tégumens ainsi que le muscle deltoïde jusqu'à l'articulation. D'après cet exposé trop succinct des travaux de ce chirurgien justement célèbre, il est aisé de voir qu'il en est peu dont la France doive se glorifier autant. Presque tout ce qu'il a écrit mérite encore d'être lu, c'est pourquoi nous allons nous borner à indiquer ceux d'entre ses ouvrages qui ne sont point insérés dans les Mémoires de l'Académie royale de chirurgie, dont il fut l'un des plus beaux ornemens :

Parallèle des différentes manières de tirer la pierre hors de la vessie. Paris, 1730, 2 vol. in-8°.-*Ibid.* 1757, in-8°.-Trad. en allemand, Berlin, 1737, in-8°.-en anglais, Londres, 1738, in-8°.

On trouve jointe à cet intéressant ouvrage la représentation d'une coupe verticale du bassin qui offre assez exactement les rapports de la partie environnante, et qui a peut-être fourni au docteur Sanson l'idée de la planche annexée à son excellente thèse sur les moyens de parvenir à la vessie par le rectum (Paris, 1817, in-4°.-*Ibid.* 1821, in-8°.).

Observations de chirurgie, auxquelles on a joint plusieurs réflexions en faveur des étudians. Paris, 1731, 2 vol. in-12.-Trad. en allemand, Nuremberg, 1738, in-8°.-en anglais, Londres, 1739, in-8°.

Dans cet ouvrage on voit briller la véracité et la bonne foi peu commune de l'auteur, par la manière dont il raconte ses succès et ses revers. C'est là qu'on trouve décrit son procédé de l'amputation du bras à l'article.

Traité ou réflexions tirées de la pratique sur les plaies d'armes à feu. Paris, 1737, in-12.-*Ibid.* 1759, in-12.-Trad. en allemand, Nuremberg, 1740, in-12.

Une saine pratique caractérise cet ouvrage, dans lequel Le Dran recommande les grandes incisions, et rejette l'usage des tentes, et la trop grande fréquence des pansemens.

Traité des opérations de chirurgie. Paris, 1742, in-8°.-Bruxelles, 1745, in-8°.-Trad. en anglais par Gatacker avec des notes de Cheselden, Londres, 1749, in-8°.

Ce traité a été long-temps le guide des chirurgiens, et même encore aujourd'hui il peut être consulté avec fruit; il doit être lu par toute personne qui veut se faire une juste idée de l'ascite enkystée sur laquelle on glisse si rapidement dans les ouvrages classiques de nos jours.

Supplément au parallèle des différentes manières de tirer les pierres hors de la vessie. Paris, 1756, in-8°.

Consultation sur la plupart des maladies qui sont du ressort de la chirurgie. Paris, 1763, in-8°.

Ces consultations offrent des notions positives fondées sur une pratique judicieuse, qu'on chercherait en vain dans les consultations des plus célèbres médecins.

Traité économique de l'anatomie du corps humain. Paris, 1768, in-12.

M. Portal a jugé ce traité avec sévérité, mais, contre son ordinaire, il a bien motivé son jugement. (J.)

DRAPARNAUD (Jacques-Philippe-Raymond), né, à Montpellier, en 1772, le 3 juin, se fit remarquer de très-bonne heure par son goût pour l'étude, et son aptitude extraordinaire pour les langues. Ses parens le destinaient à la jurisprudence; mais un penchant irrésistible l'entraîna vers la médecine, et surtout vers l'histoire naturelle, pour laquelle il ne tarda pas à concevoir une véritable passion. Il l'enseigna, ainsi que la physique et la chimie, au Collége de Soreze, pendant deux années, à l'expiration desquelles il obtint la chaire de grammaire générale à l'Ecole centrale du département de l'Hérault. Celle d'histoire naturelle étant devenue vacante, on la lui offrit, et il l'accepta sans balancer. Enfin, en 1802, il devint professeur d'histoire naturelle à l'Ecole de médecine de Montpellier, avec le titre de conservateur du cabinet. Ce fut à cette époque seulement qu'il se fit recevoir; le grade de docteur lui fut conféré après qu'il eut soutenu une thèse extrêmement remarquable par les aperçus neufs et ingénieux qu'elle renferme sur les avantages de l'histoire naturelle en médecine. Au bout d'un an, voyant les attributions de sa place très-circonscrites par le nouveau réglement donné aux Écoles spéciales de médecine, il prit le parti d'y renoncer, ce qui lui coûta d'autant moins que le mauvais état de sa santé lui rendait pénible d'en remplir les fonctions. Il survécut même peu à cette retraite, car une phthisie pulmonaire, dont il était affecté déjà depuis long-temps, l'enleva, le 1er février 1805, à la fleur de son âge. Sa mort prématurée ne lui a pas permis de mettre la dernière main à plusieurs ouvrages importans, qu'il avait entrepris, et qui lui avaient coûté de longues et pénibles recherches. Nous ne possédons de cet homme remarquable, qui aurait fait beaucoup pour la science s'il avait vécu plus long-temps, qu'une trentaine de Mémoires sur divers objets de physique ou d'histoire naturelle, et un traité des mollusques que le docteur Cloz a publié sous le titre suivant:

Histoire naturelle des mollusques terrestres et fluviatiles de la France. Paris, 1805, in-4°.

M. Bory de Saint-Vincent a consacré à sa mémoire, un genre de plantes (*Draparnaldia*) de la famille des algues. (o.)

DREBBEL (Corneielle Van), né, en 1572, à Alcmaer, ville de la Hollande, fit ses études sous Goltzius, et s'attacha d'une manière spéciale aux mathématiques, à la physique et à la chimie. Quelques biographes ont dit qu'il avait été domestique de ce professeur célèbre; l'assertion est fausse, car Drebbel appartenait à une famille puissamment riche, et l'un de ses frères fut député, par le tiers-état, aux Etats généraux à La Haye. Un mensonge éclatant fut la source de sa fortune. Il prétendit avoir trouvé le mouvement perpétuel, et sur le bruit que fit cette assertion, l'empereur Rodolphe II s'empressa de l'appeler à sa cour, où il le fixa par sa libéralité. En 1619, Ferdinand II, qui venait d'arriver au trône impérial, lui confia l'éducation de son fils, et ne tarda même pas à l'honorer du titre de conseiller. Mais Ferdinand ayant été détrôné l'année suivante par Frédéric V, Drebbel fut entraîné dans la ruine de son parti, et dut s'estimer heureux d'en être quitte pour la perte de ses biens, ce qu'il dut à l'intercession des Etats généraux de sa patrie et du roi Jacques Ier. Ce monarque lui offrit même un asile en Angleterre. Pour lui témoigner sa reconnaissance, Drebbel lui fit présent d'un globe de verre dans lequel on voyait, en vingt-quatre heures, le cours du soleil, des planètes et des étoiles. Cette machine expliquait aussi la cause du froid, du flux et reflux de la mer, des orages, de la foudre, de la pluie et du vent; en un mot, elle dévoilait tout le mécanisme de la nature. Drebbel construisit aussi un bateau à l'aide duquel on pouvait ramer sous l'eau, et cependant lire et écrire sans avoir besoin de lumière artificielle: ce bateau fut vu pendant plusieurs années sur les bords de la Tamise, et fit un grand nombre de fois le trajet de Westminster à Greenwich, qui est de trois lieues. La chronique d'Alcmaer a singulièrement exagéré les talens de Drebbel, mais au milieu des prodiges qu'elle raconte, et qui témoignent moins l'habileté du héros que l'ignorance de ses contemporains, on reconnaît aisément qu'il possédait des connaissances assez étendues en physique expérimentale, et qu'il savait en particulier tirer un parti très-avantageux de la fantasmagorie. Ce qu'il y a de plus certain encore, c'est qu'on lui doit la découverte importante de la teinture en écarlate, à laquelle il fut conduit par le hasard : s'étant aperçu que de l'eau régale tombée sur les plombs d'un vitrage, et de là dans un bain de cochenille, avait fait prendre, à la couleur de cette dernière, une teinte très-foncée, il fit part de cette observation à un teinturier de Leyde, nommé Kuffelar, qui perfec-

tionna la découverte, et donna même pendant quelque temps son nom à la nouvelle couleur. Kuffelar enseigna son secret à Van Gulich et à Van der Vecht, qui le communiquèrent ensuite aux frères Gobelin. La découverte du microscope a été attribuée à Drebbel, d'après l'autorité d'Huygens; mais il paraît y avoir moins de droit qu'à celle du thermomètre, quoique Fludd, par jalousie, sans doute, fasse remonter bien plus loin l'invention de cet instrument. Son thermomètre était, au reste, fort simple; car il n'y employait que de l'eau, laquelle s'élevait perpendiculairement dans le tube destiné à la contenir, par l'effet de la dilatation de l'air renfermé dans un vase avec lequel ce tube était en communication. Drebbel finit ses jours en Angleterre, et mourut, en 1634, à Londres. Ses ouvrages sont :

De naturâ elementorum; quomodo venti, pluviæ, fulgura, tonitrua, ex iis producuntur, et quibus serviant usibus. Francfort et Genève, 1628, in-8°. - Trad. en allemand par J.-E. Burggraffen, Francfort-sur-le-Mein, 1628, in-8°.

De quintâ essentiâ liber cum epistolâ de mobilis perpetui inventione. Hambourg, 1621, in-8°. - Genève, 1628, in-12. - Trad. en français, Paris, 1672, in-12. - en allemand, Hoff, 1723, in-8°.

On trouve l'opuscule précédent réuni à cet ouvrage, dans l'édition dont nous donnons le titre, et qui n'est qu'une traduction latine faite, sur l'original hollandais, par P. Lauremberg. (z.)

DRELINCOURT (Charles), fils d'un ministre qui prêchait l'évangile à Charenton près de Paris, et qui s'est fait connaître par plusieurs ouvrages sur la religion reformée, naquit dans cette dernière ville le 1er février 1633. Son père le destinait à la théologie; mais comme il se sentait peu de disposition à suivre cette carrière, et qu'il était d'ailleurs d'une santé très-délicate, on lui permit de se livrer à ses goûts, de sorte qu'il se décida pour la profession de médecin. Après avoir fait ses humanités à Paris, il alla prendre le grade de maître ès-arts à Saumur en 1650, et quatre ans après, ses cours de médecine étant terminés, le titre de docteur lui fut accordé à Montpellier. Dès l'année suivante, Turenne, qui estimait beaucoup son père, le prit auprès de lui en qualité de médecin. Ce grand homme l'emmena bientôt aux armées, et le fit nommer médecin en chef de celle de Flandre. Drelincourt s'acquitta d'une manière honorable de ses fonctions, qu'il remplit jusqu'à la paix conclue en 1659. A cette époque il revint à Paris, et au bout de quatre ans, la recommandation de Vallot lui valut la place de médecin ordinaire du roi. En 1668, il quitta la France pour aller occuper, à Leyde, une chaire de médecine, qu'il échangea, deux ans après, contre celle d'anatomie. Sa mort eu lieu le 31 mai 1697, et avant de mourir, il donna le rare exemple de

défendre qu'on prononçât son oraison funèbre, suivant la coutume. C'était un professeur éclairé, méthodique et rempli d'érudition; mais il n'a rien découvert, rien inventé, rien fait de nouveau; son unique but a été d'exposer d'une manière lumineuse tout ce qu'on savait de son temps. Son style est du plus mauvais goût, surchargé d'antithèses, de phrases puériles et de figures déplacées. En voyant son affectation à employer de vieux mots latins inusités ou peu connus, on se rappelle que Petit-Radel eut aussi le même défaut. Ses ouvrages sont :

Clarissimum-Monspeliensis Apollinis statium currente, Carolo Drelincurtio, Caroli filio, Parisino, et liberalium artium magistro et doctoratum ambiente anno salutis 1654. Montpellier, 1654, in-24.

De partu octimestri vivaci diatriba. Paris, 1662, in-12. - Lyon, 1666, in-8°. - Leyde, 1668, in-12.

Drelincourt soutient, contre l'opinion vulgaire, que les enfans qui viennent au monde à huit mois, peuvent très-bien vivre.

Oratio in obitum Cl. v. Horne. Leyde, 1670. in-4°.

Oratio, quam super civitatis et academiæ calamitatibus, generatim et paucis, tum super clariss. viri Johannis Van-Horne natalibus, vitæ instituto, et è vivis excessu singulatim et plenius, brevibus tamen anno habuit ineunte. 1670. Leyde, 1670, in-4°.

Anatomicum prœludium, quod Lugdunensium in amphitheatro suam ad primam atatomes ἐγχείρησιν adhibuit. Leyde, 1670, in-12. - *Ibid.* 1672, in-12.

C'est le meilleur des opuscules de Drelincourt. Il y passe en revue les diverses parties du corps, et prouve, avec beaucoup d'érudition, que les modernes se sont attribué bien des découvertes qui appartiennent aux anciens.

Apologia medica, quâ depellitur illa calumnia, medicos sexcentes annis Româ exulasse. Leyde, 1672, in-12.

Drelincourt prouve très-bien qu'aucun acte public, ni de la part du sénat, ni de celle du peuple, ne fut rendu à Rome pour exiler les médecins de cette ville. Il rapporte les noms des médecins qui y ont exercé, même avant Caton. Cet opuscule est intéressant, et l'historien le lit avec plaisir. On lui opposa une brochure intitulée : *Lepidi Pacifici Saxoferratensis de exilio medicorum Romanorum, et de absurdis libellis Drelincurtianis* (Leyde, 1681, in-12).

La légende du gascon, ou la lettre de Charles Drelincourt à M. Porrée, sur la méthode prétendue nouvelle de traiter de la pierre. Leyde, 1674, in-8°.

Récit plaisant de l'histoire d'un certain Raoux qui pratiquait l'opération de la taille, chez les deux sexes, sans lier les malades et sans les préparer en aucune manière. Drelincourt montre qu'il suivait la méthode de Celse légèrement modifiée.

Microcosmus schematismus macrocosmi exhibens in laudem anatomiæ. Leyde, 1680, in-12.

Libitinæ trophaea pro concione, cum fasces academicos deponeret, computata, die solemni 8 februarii 1680. Leyde, 1680, in-8°. - Trad. en français par Jean de Brisbar, Leyde, 1680, in-8°.

Cet ouvrage, écrit avec une variété remarquable dans le style, fut critiqué amèrement. Drelincourt répondit à ses adversaires par l'opuscule suivant:

Appendix ad Libitinæ trophaea. Leyde, 1680, in-8°.

Violente satire qui ne fait pas l'éloge de sa modération.

Opuscula. Leyde, 1680, in-12.
C'est le recueil des huit ouvrages précédens.
Dissertatio de arthritide. Leyde, 1681, in-4°.
Experimenta anatomica ex vivorum sectionibus petita. Leyde, 1681, in-12. - *Ibid.* 1684, in-12.
Ce livre contient le résultat de plusieurs expériences faites sur des chiens vivans, et dont le récit est partagé en dix-sept chapitres.
De fœminarum ovis tam intrà testiculos et uterum, quam extrà ab anno 1666 ad retrò saecula. Leyde, 1684, in-12. - *Ibid.* 1687, in-12.
Diatribe en faveur du système des ovistes.
Observationes medicæ circà regimen puerperarum et recens natorum. Leyde, 1684, in-12.
De conceptione adversariâ. Leyde, 1685, in-12.
Critique facétieuse de onze théories de la génération. Drelincourt s'y range du parti des ovistes.
De humani fœtûs membranis hypomnemata. Leyde, 1685, in-12.
Autre critique non moins ironique des systèmes proposés pour expliquer la formation des membranes du fœtus.
De tunicâ fœtûs allantoïde meletemata. Leyde, 1685, in-12.
Drelincourt rejette l'existence de l'allantoïde, qui ne se trouve, suivant lui, que chez les ruminans.
De tunicâ chorio animadversiones. Leyde, 1685, in-12.
L'auteur soutient qu'il ne s'amasse jamais de sérosité entre le chorion et l'amnios.
De membranâ fœtûs agninâ castigationes. Leyde, 1685, in-12.
De fœtuum pileolo sive galeâ emendationes. Leyde, 1685, in-12.
Facétie dans laquelle il nie l'existence du chapeau.
Super humani fœtûs umbilico meditationes elencticæ. Leyde, 1685, in 12.
Autre facétie peu digne d'un auteur grave et famé.
De conceptu conceptûs, quibus mirabilia Dei super fœtûs humani formatione. Leyde, 1685, in-12.
De feminarum ovis historicæ et physicæ lucubrationes. Leyde, 1684, in-12.
De divis apud Hippocratem dogmatis sermo, quam græcè habuit septimo idus martis 1689. Leyde, 1689, in-12.
Homericus Achilles. Leyde, 1692, in-4°. - *Ibid.* 1694, in-4°. - *Ibid.* 1696, in-4°.
De variolis atque morbillis dissertatio. Leyde, 1702, in-12. avec une autre d'Antoine Sidobre, sur le même sujet.
Les ouvrages de Drelincourt sur la médecine, ont été réunis sous le titre suivant :
Opuscula medica, quæ reperiri potuere omnia. La Haye, 1737, in-4°.
Boerhaave, élève de Drelincourt, et qui professait la plus haute estime pour lui, a enrichi cette collection d'une préface dans laquelle il retrace les principaux événemens de sa vie.
Drelincourt (*Charles*), fils du précédent, soutint la thèse suivante pour son admission au doctorat :
Dissertatio anatomico-practica de lienosis. Leyde, 1697, in-4°. - *Ibid.* 1711, in-8°. (A.-J.-L. J.)

DRIVÈRE (Jérémie), appelé en latin *Driverius*, mais plus généralement connu sous le nom de *Thriverius*, portait aussi le surnom de *Brachelius*, du village de Braeckel, dans la Flandre, où il vint au monde en 1504. Ce fut à Louvain qu'il étudia, d'abord la philosophie, ou plutôt la scolastique, et en-

suite la médecine, à l'exemple de son père, qui exerçait l'art de guérir. Reçu docteur en 15?7, il fit des cours particuliers jusqu'en 1543, époque où la régence de la ville de Louvain lui confia une chaire publique qu'il remplit avec le plus grand succès pendant onze ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1554, au mois de décembre. Ses ouvrages, assez nombreux, et qui annoncent un homme fort instruit, portent les titres suivans :

Disceptatio de securrissimô victu, à neotericis perperàm præscriptô. Louvain, 1531, in-4°.

De missione sanguinis in pleuritide, ac aliis phlegmonis tam externis quàm internis omnibus, cum Petro Brissoto et Leonardo Fuchsio, disceptatio ad medicos Parisienses. Ejusdèm commentarius de victu ub arthriticis morbis vindicante, ubi, quàm malè diris illis cruciatibus sit à neotericis hactenùs provisum, ostenditur : ac alii quam plurimi vivendi errores, alibi communes, obiter corriguntur. Louvain, 1532, in-4°.

Drivère soutient, d'après les Arabes, et contre le sentiment d'Hippocrate, que, dans la pleurésie, il faut pratiquer la saignée sur le bras du côté malade.

De temporibus morborum et opportunitate auxiliorum. Adjectus est elenchus apologiæ Leonardi Fuchsii nuper emissæ, de missione sanguinis in pleuritide. Louvain, 1535, in-4°.

In tres libros Galeni de temperamentis et inæquali temperie, commentarii quatuor. Louvain, 1535, in-12. - Leyde, 1547, in-12. - Trad. en français, Lyon, 1555, in-16.

In primum Aphorismorum Hippocratis librum commentarius. Anvers, 1538, in-4°.

Corollarium super missione sanguinis in pleuritide. Anvers, 1541, in-12.

Paradoxa de vento, aere, aquâ et igne. Intercessit his obiter censura libelli de flatibus, qui hactenùs dictus est Hippocratis. Anvers, 1542, in-12.

Disceptatio cum Aristotele et Galeno super naturâ partium solidarum. Accesserunt et multarum aliarum disputationum argumenta, in quibus varia asseruntur paradoxa, hactenùs incerta, aut omninò incognita. Anvers, 1543, in-12.

Ad studiosos medicinæ oratio, de duabus hodiè medicorum sectis, ac de diversâ ipsarum methodo. Anvers, 1544, in-12.

In Artem Galeni, clarissimi commentarii. Leyde, 1547, in-16.

In Polybum aut Hippocratem, de ratione victûs idiotarum aut privatorum commentarius. Leyde, 1548, in-12.

Varia apophtegmata. Leyde, 1549, in-12.

In septem libros Aphorismorum Hippocratis commentarii. Leyde, 1551, in-4°.

In Hippocratem de ratione victûs in morbis acutis commentarii. Leyde, 1552, in-12.

Celsi de sanitate tuendâ liber, commentariis Hieremiæ Thriverii ac notis Balduini Ronssei illustratus Leyde, 1592, in-4°.

Les commentaires de Drivère avaient paru à part en 1539, in-8°. à Anvers.

De arthritide consilia ;
dans le recueil imprimé à Francfort en 1592, in-8°.

Universæ medicinæ brevissima absolutissimaque methodus. Leyde, 1592, in-8°.

Publié par Denys Drivère, fils de l'auteur. (O.)

DREYSSIG (GUILLAUME-FRÉDÉRIC DE), né en 1770, entra au service de la Saxe après la fin de ses études médicales, et fut pendant plusieurs années médecin de la garnison de la citadelle de Kœnigstein. En 1807, il obtint une place de professeur à l'Université de Charkow, où il termina sa carrière le 12 juillet 1819, laissant les ouvrages suivans, qui le firent connaître d'une manière avantageuse.

Handbuch der Pathologie der sogenannten chronischen Krankheiten, zum oeffentlichen Gebrauch und zum eigenen Nachlesen fuer angehende Aerzte und Wundaerzte. Léipzick, tome I, 1796; tome II, 1798, in-8°.
Handbuch der medicinischen Diagnostik, oder der Lehre, aehnliche Krankheiten von einander zu unterscheiden. Erford, tome I, 1801; tome II, 1803, in-8°. - Le premier volume a été traduit en français, avec des additions importantes, par M. Renauldin (Paris, 1804, in-8°.).
Handwoerterbuch der medicinischen Klinik, oder der praktischen Arzneykunde, nach neuen Grundsaetzen und Erfahrungen. Erford, tome I, 1806; tome II, 1807, in-8°. (r.)

DROPE (JEAN), médecin anglais, mort en 1670, à Bourrough, où il s'était fixé pour pratiquer l'art de guérir, avait fait ses études à l'Université de Cambridge. Wood lui attribue quelques poésies en langue anglaise, qui paraissent avoir eu du succès; mais il est plus connu par l'ouvrage suivant :

Of fruit-trees being a short and sure guide in practice of raising and ordering them. Oxford, 1661, in-8°. - *Ibid.* 1672, in-12. (z.)

DROSSANDER (ANDRÉ), né en 1643, dans la Sudermanie, fit ses études à Upsal, et parcourut la Hollande, la France et l'Angleterre. Il resta quelque temps à Leyde et à Paris, pour se perfectionner dans la médecine, et prit le titre de docteur à Reims. A son retour en Suède, il fut nommé, en 1683, professeur à Upsal. Sa mort eut lieu en 1696. C'est lui qui a fait le premier connaître, parmi ses compatriotes, la machine pneumatique, le baromètre, le thermomètre et l'hygromètre. Ses ouvrages sont :

Dissertatio de aulâ mentis. Upsal, 1678, in-8°.
Dissertatio de actione, passione et resistentiâ, deque earum viribus, et undè œstimari debeant. Upsal, 1678, in-8°.
Dissertatio de cœteris causis variationis motûs. corporum nimirum consistentiâ, figurâ, asperitate, lœvitate, raritate, densitate et situ. Upsal, 1678, in-8°.
Dissertatio de terrœ ortu et incremento ex hypothesi nostrâ secundùm leges naturœ possibili, deque elementorum vulgarium ortu et secretione. Upsal, 1678, in-8°
Ces quatre thèses ont été soutenues sous la présidence de Pierre Hoffwenius.
Cogitationes physico-medicœ de humore melancholico : Resp. Ol. Orstadius. Upsal, 1684, in-8°.
Propagatio plantarum botanico-physica, experientiâ et rationibus sta-

bilita, figuris æneis exornata et huic nostro climati adcommodata : Resp. Ol. Rudbeck. Upsal, 1686, in-8°.
Avec vingt-deux planches.

Tenuis et succincta contemplatio pororum : Resp. Joh. Zephyrinus. Upsal, 1686, in-8°.

Dissertatio de augmentatione in genere et de generatione lapidum metallorumque in specie : Resp. Joh. Unonius. Upsal, 1687, in-8°.

Dissertatio de sale volatili : Resp. Georg.-E. Browallius. Upsal, 1687, in-8°.

Dissertatio de spiritu animali : Resp. Joh. Folcher. Upsal, 1689, in-8°.

Dissertatio de phosphoris : Resp. Er.-E. Diapædius. Upsal, 1691, in-8°.

Dissertatio de præsagiis physico-medicis : Resp. And. Asp. Upsal, 1691, in-8°.

Dissertatio de sudore ejusque speciebus insuetis : Resp. Ol.-O. Wingius. Upsal, 1692, in-8°.

Dissertatio de motu musculari : Resp. Joh. Skoug. Upsal, 1692, in-8°.

Dissertatio de urinatoribus : Resp. Laur. Huss. Upsal, 1692, in-8°.

Dissertatio de balænâ : Resp. Salomon Drake. Upsal, 1694, in-8°.

(J.)

DROUIN (Vincent-Denys), né dans le Dauphiné, à Saint-Paul-Trois-Châteaux, en 1660, mourut, le 14 avril 1722, à Paris. Après avoir exercé pendant quelque temps aux armées, où il parvint au grade de chirurgien-major, la réputation qu'il acquit par son habileté, lui valut la faveur d'être dispensé des examens nécessaires pour être admis dans le Collége de Saint-Côme. La place de chirurgien en chef de l'hôpital général et des Petites-Maisons, lui fut ensuite accordée, et il la conserva jusqu'à sa mort. Outre plusieurs observatious insérées dans le Journal des savans, on lui doit une description succincte du cerveau et de ses membranes, qui pouvait passer pour bonne à l'époque où elle fut publiée, mais que les progrès récens de l'encéphalotomie ont rendu complétement inutile. Cet ouvrage a pour titre :

Description du cerveau. Paris, 1691, in-12. (Z.)

DRYANDER (Jean), dont le véritable nom était *Eichmann*, qu'il grécisa, pour se conformer à l'usage du temps, naquit dans la Wettéravie. Ayant d'abord fait sa principale étude des mathématiques et de l'astronomie, il vint en France, où les circonstances le portèrent presqu'aussitôt à embrasser la carrière médicale. A son retour en Allemagne, il reçut le bonnet doctoral à Mayence, et bientôt après il se rendit à Marbourg, pour y prendre possession d'une chaire de mathématiques et de médecine. Après avoir enseigné avec éclat, et pendant vingt-quatre ans, ces deux sciences, qui lui doivent toutes deux des découvertes intéressantes, il mourut le 20 décembre 1560. Dryander disséqua deux cadavres humains, l'un en 1535, l'autre l'année suivante, travailla de tout son pouvoir

aux progrès de l'anatomie, et fut l'un des premiers à sentir combien il importe d'éclairer les descriptions anatomiques par les figures. Il a rendu de plus grands services encore à l'astronomie, et inventé divers instrumens utiles. Nous supprimons la liste des ouvrages qu'il a publiés sur cette dernière science, pour nous borner à l'énumération de ceux qui concernent la médecine.

Anatomiæ pars prior, in quâ membra ad caput spectantia recensentur et delineantur. Marbourg, 1537, in-4°.

Les planches sont nombreuses dans cet ouvrage, et moins grossières, par rapport à la gravure, que celles de Bérenger de Carpi, mais moins exactes aussi, sous le point de vue de l'anatomie. Dryander semble se complaire à attaquer Vésale, quoiqu'il eût été son ami pendant longtemps.

Tractat vom Embser-Bade. Marbourg, 1535, in-8°.

Dryander a publié une édition de l'Anatomie de Mondini (Mayence, 1541, in-4°.), du Traité de chiromancie d'Antiochus Tibertus (Mayence, 1538, in-8°.), et du Traité sur la peste de Jean Vochs (Cologne, 1537, in-8°.). (J.)

DRYANDER (Jonas), né dans la Suède en 1748, fit ses premières études à Lund, où il prit le titre de maître ès-arts en 1776. Il étudia l'histoire naturelle sous la direction de Linné, et se fit bientôt connaître par une dissertation intéressante, insérée dans les Mémoires de l'Académie de Stockholm, sur un genre de plantes appelé *albuca*. Banks l'attira auprès de lui à Londres, et lui confia la direction de sa riche bibliothèque. Dryander répondit aux vues de cet illustre protecteur des sciences, en publiant le catalogue raisonné d'une des plus belles collections d'ouvrages d'histoire naturelle qui ait jamais existé. Ce travail immense, qui a rendu de si grands services à la bibliographie, et qui a fait, avec une rare perfection, pour les sciences naturelles, ce que Ploucquet a si mal exécuté pour les sciences médicales, absorba tous les instans de l'auteur, et ne lui permit pas de se livrer à aucun ouvrage d'une certaine étendue. Aussi n'avons-nous de lui que quelques mémoires, d'ailleurs peu intéressans, dans les Transactions de la Société linnéenne de Londres. Thunberg lui a dédié un genre de plantes (*Dryandia*) de la famille des euphorbiacées. Il est mort en 1810, laissant :

Dissertatio fungos regno vegetabili vindicans. Lund, 1776, in-4°.

Soutenue sous la présidence d'Er.-Gust. Lidbeck.

Catalogus bibliothecæ historico-naturalis Josephi Banks. Londres, 1796-1800, 5 vol. in-8°. (J.)

DUBOIS. *Voyez* Boe et Bois.

DUCCINI (Joseph), professeur de médecine à l'Université de Pise, au commencement du siècle dernier, s'est montré l'un des plus zélés partisans de la secte iatrochimique. On lui doit

les deux ouvrages suivans, dans le second desquels il a exposé ses idées, ou plutôt ses rêveries physiologico-chimiques.

De' bagni di Lucci trattato chemico-medico. Lucques, 1711, in-8°.
Nuovo trattato sopra la natura de' liquidi del corpo umano e dell' animale. Lucques, 1729, in-12. (O.)

DUCLOS (Samuel-Cottereau), l'un des premiers membres de l'ancienne Académie des sciences, qui l'admit dans son sein en 1666, était né à Paris, devint médecin du roi, abjura la religion de ses pères pour embrasser le catholicisme, entra, en 1685, dans un couvent de capucins, et termina ses jours en 1715. Livré par goût à l'étude de la chimie, il contribua, sinon à perfectionner cette science, du moins à en répandre le goût. Il fut aussi l'un des premiers qui cherchèrent à fonder la matière médicale sur la chimie expérimentale. Ses ouvrages sont :

Observations sur les eaux minérales de plusieurs provinces de France. Paris, 1675, in-12. - Trad. en latin, Leyde, 1685, in-12.
Dissertation sur les principes des mixtes naturels, Amsterdam, 1680, in-12. (O.)

DUCRET (Toussaint), né à Châlons, dans la Bourgogne, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il étudia la médecine à Cahors, Toulouse, Bordeaux et Montpellier, passa quatre années dans cette dernière Université, et y reçut le grade de docteur. On a de lui :

De arthritidis verâ essentiâ, ejusque curandæ methodô, adversùs Paracelsistas. Lyon, 1575, in-8°.
Commentarii duo, unus de febrium cognoscendarum curandarumque ratione; alter de earumdem crisibus. Lausanne, 1578, in-8°. - Genève, 1578, in-8°. (O.)

DUFIEU (Jean-Ferapied), né à Tence, petite ville du Velay, fit ses études médicales à Montpellier, et devint chirurgien du grand Hôtel-Dieu de Lyon. La mort termina prématurément sa carrière en 1769, car il n'avait encore que trente-deux ans. Aucun de ses ouvrages ne mérite d'être arraché à l'oubli dans lequel ils sont tombés depuis long-temps.

Manuel physique pour expliquer les phénomènes de la nature. Lyon, 1758, in-8°. - *Ibid.* 1760, in-8°.
Traité de physiologie. Lyon, 1762, 2 vol. in-12.
Ouvrage rempli d'hypothèses et de fausses théories.
Dictionaire raisonné d'anatomie et de physiologie. Paris, 1766, 2 vol. in-12.
Anonyme. L'anatomie est retracée d'après Winslow. On remarque l'observation d'une femme, atteinte d'atrésie du vagin, qui conçut par l'anus; sa matrice s'ouvrait dans l'intérieur du rectum. (Z.)

DUFOT (Anne-Amable-Augier), mort à Soissons en 1775, était né en 1735, à Aubusson. Il fit ses études médicales à

Paris, et enseigna dans la suite l'art des accouchemens à Soissons, où il avait fixé sa résidence. Il avait des connaissances très-variées, et un goût particulier pour la littérature. Ses ouvrages sont assez nombreux.

Journal historique de tous les tremblemens de terre. Soissons, 1756, in-12.
Traité de la politesse et de l'étude. Paris, 1757, in-12.
Considérations sur les mœurs du temps. Paris, 1759, in-12.
Les Jésuites convaincus de ladrerie. Paris, 1759, in-12.
De morbis ex aeris intemperie. Paris, 1759, in-12.
Mémoires sur les maladies épidémiques du pays laonnais. Laon, 1770, in-8°.
Mémoire sur les moyens de préserver les bêtes à laine de la maladie épizootique. Soissons, 1773, in-8°.
Catéchisme sur l'art des accouchemens. Soissons, 1775, in-12. (o.)

DUFOUART (Pierre), né à Castelnau-Rivière-Basse dans le voisinage des Pyrénées, le 9 juin 1737, vint à Paris étudier la chirurgie sous son frère, membre de l'Académie de chirurgie. A l'âge de vingt-deux ans, il fut nommé chirurgien-major à l'armée d'Allemagne, et, en 1763, chirurgien-major des Gardes-françaises, en survivance de son oncle Faget. Bientôt après, il se fit aggréger au Collége de chirurgie, puis il prit ses degrés en médecine, et fut nommé médecin en chef de l'hôpital des Gardes-françaises, fondé par ses conseils. En 1791, le gouvernement le nomma inspecteur-général des hôpitaux de Paris, et chirurgien-major général des troupes parisiennes; en l'an v, chirurgien et professeur en chef à l'hôpital militaire de Paris. La décoration de la Légion-d'Honneur lui fut donnée en l'an xii, ainsi que le titre de chirurgien en chef honoraire et consultant du même hôpital. Il mourut en 1813, le 21 octobre, à Seaux près Paris. Dufouart avait un caractère aimable et fort doux; il aimait la littérature : il traduisit en vers français plusieurs des Eglogues de Virgile (imprimées à un très-petit nombre d'exemplaires à Paris en 1810, in-8°.). En chirurgie, il n'a rien fait de remarquable. Plusieurs Mémoires qu'il avait lus à l'Académie de chirurgie, ne purent être imprimés à cause de la suppression de cette Société. On doit peu les regretter, si l'on en juge d'après sa thèse et le seul ouvrage qui reste de lui :

De intumescentiâ partium imprimis vulnerum sclopetarium instantibus. Paris, 1763, in-4°.
Analyse des blessures d'armes à feu et de leur traitement. Paris, 1810, in-8°. (r.)

DUFOUR (Philippe-Sylvestre), de Manasque, près de Sisteron dans la Provence, vint au monde en 1622. Son père l'amena avec lui à Marseille, où il voulait s'établir. Après avoir fait de bonnes études, le jeune Dufour s'adonna au commerce,

et embrassa la profession de droguiste, qu'il vint exercer à Lyon. Des connaissances étendues et un esprit fort éclairé lui procurèrent des relations avec les savans les plus remarquables de son temps. Il était lié d'amitié avec le célèbre Spon, et entretenait une correspondance suivie avec Tavernier, Chardin, Lamoignon et autres personnages recommandables. La révocation de l'édit de Nantes lui enleva à la fois sa patrie et sa fortune: s'étant retiré, en 1687, à Genève, puis à Vevay, avec son ami Spon, il mourut l'année même de son émigration. Son nom de famille était SYLVESTRE; il prit celui de Dufour pour obéir aux volontés d'un oncle maternel, qui lui imposa cette condition en l'instituant son légataire universel. On a de lui:

De l'usage du café, du thé et du chocolat. Lyon, 1671, in-12. - *Ibid.* 1685, in-12. - *Ibid.* 1688, in-12. - La Haye, 1693, in-12. -Trad. en latin par Jacques Spon, Genève, 1690, in-12.

Le traité du café n'est, à proprement parler, que la traduction de celui de Naironi, publié en 1651. Celui du thé n'est de même qu'un extrait de différens auteurs, entr'autres de Nieuhoff, Alexandre de Rhodes, etc. Le troisième et dernier, enfin, n'est non plus que la traduction d'un ouvrage de Colmenero, que René Moreau avait déjà publié en 1643. L'édition de La Haye est augmentée d'un opuscule de Saint-Disdier sur la méthode de faire le bon chocolat, et d'un dialogue sur le chocolat, par Marradon, traduit de l'espagnol. La traduction latine du traité du café a été imprimée à part sous le titre suivant:

Bevanda asiatica, hoc est physiologia potûs cafei. Lyon, 1705, in-4°.

On a encore de Dufour:

Instructions morales d'un père à son fils qui part pour un long voyage, ou Manière aisée de former un jeune homme à toutes sortes de vertus. Lyon, 1678, in-12.

Cet ouvrage, souvent réimprimé depuis, a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe. (o.)

DUFRESNOY (ANDRÉ-IGNACE-JOSEPH), né à Valenciennes, le 16 juin 1733, prit ses degrés en médecine à la Faculté de Montpellier, et fut nommé médecin de l'hôpital militaire de sa ville natale en 1757, médecin-consultant des armées en 1785, médecin en chef de l'armée du nord en 1793. Ayant écrit au ministre de la guerre en faveur de son prédécesseur inscrit sur la liste des émigrés, Dufresnoy fut destitué, et bientôt replacé, mais dans un hôpital peu important, établi à Saint-Omer. Pendant son séjour dans cette ville, il eut occasion d'écrire, à un médecin de Cambrai, une lettre dans laquelle il demandait si les plants de *rhus*, qu'il lui avait donnés, avaient réussi, et témoignait le désir de les voir. Cette lettre ayant été interceptée, Dufresnoy fut accusé d'avoir des intelligences avec les *Russes*, et conduit au tribunal révolutionnaire d'Arras; il aurait péri sans les événemens du 9 thermidor. Il obtint sa liberté, et revint à Valenciennes, où il est mort le 14 avril 1801. Dufresnoy était instruit et bon praticien: on lui doit des recherches inté-

ressantes sur les végétaux vénéneux, sur le *rhus radicans*, le narcisse des prés et les champignons meurtriers. Il s'exagéra sans doute les avantages que l'on peut retirer de l'usage de ces plantes, mais on s'est trop hâté de révoquer en doute les succès qu'il dit avoir obtenus. Il est à désirer que l'on recommence ses expériences avec une méthode plus sévère. Nous pouvons affirmer que l'extrait de narcisse des prés a guéri, sous nos yeux, une épilepsie qui revenait invariablement tous les jours à sept heures après midi. L'ouvrage dans lequel Dufresnoy a consigné le résultat de ses recherches sur ces végétaux a pour titre :

Des caractères, du traitement et de la cure des dartres, de la paralysie, des convulsions. Paris, an VIII, in-8°. (T.)

DUHAMEL DU MONCEAU (Henri-Louis), l'un des physiciens qui ont le plus contribué à illustrer notre patrie au dix-huitième siècle, celui, peut-être, qui a rendu les plus éminens services à l'agriculture, à la physiologie et à la marine, naquit à Paris en 1700. Placé au Collége par ses parens, il ne répondit pas aux soins qu'ils prenaient de son instruction, et rebuté par une méthode d'enseignement qui ne s'accordait, ni avec ses goûts, ni avec la vivacité de son esprit, il fit peu de progrès. Mais aussitôt qu'il se trouva dégagé des entraves de la scolastique, et livré à son propre essor, il s'abandonna saus réserve à la passion qui l'entraînait vers l'étude de la nature, et ne tarda pas à sentir le besoin de recommencer complétement son éducation. Il rechercha donc la société des naturalistes les plus distingués de son temps, et se lia particulièrement avec le directeur du Jardin du roi, Dufay, et avec le célèbre Bernard de Jussieu. Pendant long-temps il sembla n'étudier la physique que pour sa propre satisfaction personnelle, et vouloir concentrer en lui-même les connaissances extrêmement variées dont il ornait sans cesse son esprit; mais une marque de confiance que lui donna l'Académie des sciences, fit prendre une noble direction à ses idées. Cette illustre compagnie, dont il n'était pas encore membre, mais qui pressentait déjà le haut rang auquel il ne tarderait pas à s'élever dans les sciences, le chargea de rechercher quelles sont les causes qui nuisent à la prospérité du safran dans le Gatinais, et en font périr annuellement tant de pieds dans cette province, dont il constitue la principale richesse. Duhamel s'acquitta de cette commission avec zèle, et répondit à la marque de confiance dont l'Académie l'honorait, en lui adressant un Mémoire dans lequel il démontrait que la mortalité du safran était causée par un champignon parasite, voisin de la truffe, qui croît sur ses bulbes et s'y attache. Ce Mémoire, à la suite duquel on trouve une excellente figure du safran, fut inséré, en 1728, parmi ceux de l'Académie, qui,



Hᵗ. Lˢ. DUHAMEL Sᵍʳ. du MONCEAU,

C.L.F. Panckoucke Editeur

J.C.D.D.J.M

la même année, admit l'auteur dans son sein. Depuis lors, jusqu'à sa mort, Duhamel ne cessa de fournir à la collection académique, des Mémoires, dont le nombre s'élève à plus de soixante, et qui roulent pour la plupart sur des sujets fort importans. C'est ainsi qu'en 1730 et 1733, il donna son anatomie si curieuse de la poire, en 1736, le résnltat de ses expériences sur le mouvement de la sensitive, et, en 1737, le travail qu'il avait exécuté, de concert avec Buffon, sur le bois. Sloane lui ayant appris qu'on venait de découvrir, ou plutôt de confirmer, en Angleterre, le fait singulier de la coloration des os en rouge, chez les animaux parmi les alimens desquels on mêle de la garance, il entreprit une longue série d'expériences, dont il publia le précis en 1739, et qui confirmèrent les résultats obtenus par les Anglais. De cette manière, il se trouva conduit au problême de la formation des os, dont il compara l'accroissement en grosseur à celui des arbres, prétendant que cette croissance est due à l'addition de couches osseuses qui tirent leur origine du périoste, comme celle du corps ligneux dépend de l'addition de nouvelles couches ligneuses formées dans l'écorce. Le temps a fait oublier cette doctrine qui n'est qu'ingénieuse, mais il n'a pas aussi complétement renversé la théorie de la formation du cal, qui lui dut naissance, et qui compte encore des partisans aujourd'hui. Tous les chirurgiens savent que Duhamel n'attribuait pas le cal à l'épanchement de suc osseux, admis par ses prédécesseurs, mais au périoste, qui, après avoir rempli les plaies des os, ou s'être épaissi autour des bouts fracturés, acquiert ensuite la consistance du cartilage, et prend par degrés celle du tissu osseux.

Le principal mérite de Duhamel fut d'examiner la nature en grand, et d'éviter ces vues restreintes qui nous en font prendre une fausse idée, et rabaissent ses immenses moyens au niveau de nos débiles facultés. Jamais il ne considéra un phénomène isolément, et sans s'attacher à la recherche de toutes les applications qu'on en peut faire. Nous avons vu que l'étude de l'organisation du bois le conduisit à une théorie, vicieuse il est vrai, mais fort remarquable de l'ostéogénie. Ses observations sur la greffe le conduisirent à des résultats non moins curieux; il constata en effet que l'ergot d'un jeune coq, implanté sur la base de sa crête, peut s'y greffer, et il déduisit delà des conséquences utiles à la physiologie proprement dite.

Tous ces travaux n'occupaient cependant pas tellement Duhamel, qu'ils ne lui laissassent le temps nécessaire pour remplir les fonctions de la place d'inspecteur général de la marine, qui l'obligeait à parcourir fréquemment les diverses provinces de la France, soit pour visiter les ports, soit pour constater l'état des forêts. A la vérité, il sut concilier les devoirs que ses

places lui imposaient, et son goût pour la physique expérimentale, en se bornant lui-même à observer, et abandonnant à d'autres le soin de mettre en ordre les faits qu'il avait trouvés, les conséquences qui en découlaient. Son frère Denainvilliers fut son principal collaborateur, ainsi que Lœberryns; mais Bernard de Jussieu lui fut aussi d'un grand secours, en lui donnant les caractères des genres, et lui communiquant des idées sur les méthodes en botanique. Peut-être est-ce à toutes ces circonstances réunies qu'on doit attribuer les défauts qui déparent ses ouvrages, et qui ne consistent pas tant dans une prolixité fatigante pour le lecteur, que dans l'absence de toute critique et de toute décision. Duhamel, en effet, ne décide presqu'aucune question, et, en général, il se borne à rapporter tous les argumens pour et contre, de sorte que ses ouvrages ne doivent guère être considérés que comme des recueils de faits et d'observations sur l'exactitude et l'authenticité desquels on peut compter. Il est vrai que ce mérite est assez grand déjà et assez rare, pour fixer l'attention. Peut-être même n'en devrait-on pas rechercher d'autres en physiologie, jusqu'à l'époque au moins où la masse des faits recueillis sera assez considérable pour nous permettre de hasarder des théories plus en harmonie avec la nature que la majeure partie de celles qui remplissent nos livres jusqu'à ce jour. Jacquin a récompensé les services rendus à la botanique par Duhamel, en consacrant à sa mémoire un genre de plantes (*Hamelia*) de la famille des rubiacées. Nous n'avons pas la prétention d'avoir fait connaître tous les droits de ce savant physicien à la reconnaissance de la postérité; car, comme il n'a influé que d'une manière indirecte sur la science médicale, nous devions glisser rapidement sur son histoire. Nous essaierons cependant de la compléter dans les notices placées à la suite de l'indication de ses principaux ouvrages.

Traité de la culture des terres suivant les principes de Tull. Paris, tome I, 1750; II, III, 1754; IV, 1755; V, 1757; VI, 1761, in-12. - Trad. en allemand, Dresde, 1759, in-8°. - en hollandais par C. Van Engelen, Amsterdam, 1762, in-8°.

Duhamel, qui s'était occupé principalement de l'agriculture, adopte et développe, dans cet ouvrage, la méthode de l'anglais Jethro Tull, qu'il avait soumise à de nombreuses expériences. Cette méthode consistait à multiplier les labours pour suppléer aux engrais. L'enthousiasme qu'elle inspira d'abord est bien refroidi maintenant.

Elémens d'agriculture. Paris, 1754, 2 vol. in-12. - *Ibid.* 1762, in-12. - *Ibid.* 1779, in-12. - Trad. en anglais par Miller, Londres, 1764, in-8°.

C'est un abrégé de l'ouvrage précédent.

Des semis et plantations des arbres et de leur culture. Paris, 1760, in-4°. - Trad. en allemand par C.-G. Oelhafen de Schœllenbach, Nuremberg, 1763, in-4°. - en espagnol par Casimir-Gomez Ortega, Madrid, 1773, in-4°.

Traité de la conservation des grains, et particulièrement du froment, avec le supplément. Paris, 1753, 2 vol. in-12. - *Ibid.* 1754 - 1765, in-12.

- *Ibid.* 1768-1771. - Trad. en allemand par J.-D. Tilius, Léipzick, 1755-1768, 2 vol. in-8°.

Traité de la garance et de sa culture, avec la description des étuves pour la dessécher et des moulins pour la pulvériser. Paris, 1757, in-4°.

Histoire d'un insecte qui dévore les moissons dans l'Angoumois. Paris, 1762, in-12.

Traité de l'exploitation des bois. Paris, 1764, in-4°. - Trad. en allemand par C.-G. Oelhafen de Schœllenbach, Nuremberg, 1766-1767, 2 vol. in-4°.

Traité du transport, de la conservation et de la force des bois. Paris, 1767, in-4°.

Traité des arbres et arbustes qui se cultivent en France en pleine terre. Paris, 1755, 2 vol. in-4°. - *Ibid.* augmenté par J.-A.-L. Loiseleur-Deslongchamps et Redouté, Paris, 1800, in-4°. - Trad. en allemand par C.-G. Oelhafen de Schœllenbach. Nuremberg, 1762-1763, 2 vol. in-4°.

Les arbres, tant indigènes qu'exotiques, sont passés en revue, par ordre alphabétique d'après la méthode de Tournefort. Duhamel décrit chacun d'eux avec exactitude, et indique avec soin le genre de culture qu'il réclame. Le nombre des plantes décrites, en comptant les variétés, s'élève à mille. Les planches en bois sont correctes et même élégantes. Les caractères génériques se trouvent, sous la forme de vignette, en tête de chaque article. La nouvelle édition, mélange confus des idées de sept ou huit personnes, ne vaut pas, à beaucoup près, l'ancienne.

Elémens d'architecture navale, ou Traité pratique de la construction des vaisseaux. Paris, 1757, in-4°. - Trad. en allemand par C.-G.-D. Mueller, Berlin, 1791, in-4°.

La physique des arbres. Paris, 1758, 2 vol. in-4°. - Trad. en allemand par C.-G. Oelhafen de Scœllenbach, Nuremberg, 1764-1765, 2 vol. in-4°. - en italien, Venise, 1774, 2 vol. in-4°. - en espagnol par Casimir-Gomez Ortega, Madrid, 1772, 2 vol. in-4°.

L'une des principales productions de Duhamel, *nobile opus*, disait Haller; c'est un traité complet d'anatomie et de physiologie végétales. L'auteur a refondu tous les travaux de Grew, de Malpighi, de Hales et de Bonnet. La science a fait bien peu de progrès depuis, et l'on ne peut se dispenser encore aujourd'hui de le consulter. A la suite on trouve cinquante-cinq planches fort bien exécutées.

Traité complet des arbres fruitiers. Paris, 1768, 2 vol. in-4°. - *Ibid.* 1782, in-8°. - *Ibid.* avec des augmentations de A. Poiteau et de P. Turpin, 1808, in-fol. - Trad. en allemand par C.-G. Oelhafen de Schœllenbach, Nuremberg, 1775-1783, 3 vol. in-4°.

Ouvrage qui joint l'utilité à la magnificence. Le physiologiste ne peut se dispenser de le lire. Il y trouvera les idées les plus sages sur ce qu'on doit entendre par espèce, en histoire naturelle. Duhamel a traité cet important sujet d'une manière d'autant plus satisfaisante, qu'il n'était pas naturaliste de profession. C'est peut-être à cette source que M. Marquis a puisé l'idée-mère de l'excellent ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de Fragmens de philosophie botanique.

Traité de la fabrique des manœuvres, ou l'Art de la corderie perfectionné. Paris, 1747. in-4°. - *Ibid.* 1769, in-4°.

Traité général des pêches maritimes, des rivières, et des poissons. Paris, 1769-1782, 3 vol. in-fol. -Trad. en allemand, par D.-G. Schreber, Berlin, 1773, 3 vol. in-4°.

Il n'a paru que soixante et quatorze pages du tome quatrième.

Duhamel coopéra d'une manière très-active à l'un des plus beaux monumens que les sciences aient élevés durant le cours du dix-huitième siècle, la *Description des arts et métiers* (Paris, 1761-1789, 113 cahiers in-fol.), dont il a rédigé plus de vingt parties, depuis 1761 jusqu'en 1766. (J.)

DUJARDIN, membre du Collége et de l'Académie de chirurgie de Paris, naquit, le 3 janvier 1738, à Neuilly-Saint-Front, petite ville peu éloignée de Soissons. Il fit ses premières études dans la maison paternelle, et delà chez les pères oratoriens de Soissons, puis il vint terminer ses humanités à l'Université de Paris, où il prit le grade de maître ès-arts. Long-temps incertain sur le choix de la carrière qu'il embrasserait, il parut d'abord vouloir prendre l'état ecclésiastique, qui s'accordait plus qu'aucun autre avec son goût pour la retraite et la douceur de ses mœurs; mais il aimait trop passionnément la littérature profane, pour ne pas changer bientôt d'opinion, et il résolut de se consacrer à l'art de guérir. Son admiration pour les anciens se montra jusque dans la manière dont il étudia la médecine, préférant l'antique institution traditionnelle à l'éducation scolastique. En effet, il suivit pendant trois années la pratique d'un chirurgien habile de Soissons, appelé Delabarre, et au bout de ce laps de temps, il revint à Paris, dans l'intention d'y suivre les cours de la Faculté, d'apprendre l'anatomie, dont il s'était à peine occupé jusqu'alors, et de fréquenter les hôpitaux. La modicité de sa fortune retarda long-temps son admission dans le corps chirurgical de la capitale, mais enfin, il remporta au concours l'une des trois réceptions gratuites fondées par La Martinière et le Collége de Saint-Louis. Dès qu'il eut terminé sa licence, il se mit à rassembler les matériaux d'une histoire de la chirurgie, dont il méditait le plan depuis long-temps. Quelques fragmens de son travail qu'il communiqua à l'Académie impériale des Curieux de la nature, lui valurent d'être admis dans le sein de cette illustre compagnie; mais la mort ne lui permit pas de le terminer; elle le surprit le 3 février 1775, peu de temps après qu'il eut publié le premier volume, dont on s'accorde assez généralement à penser que la rédaction fut l'ouvrage d'Antoine-Gabriel-Meunier Querlon. Ce volume est intitulé :

Histoire de la chirurgie depuis son origine jusqu'à nos jours. Paris, 1774, in-4°.

Dujardin n'est pas allé plus loin que Celse. Peyrilhe, son continuateur, n'a pas non plus fait paraître tout son travail. Nous ne possédons de lui que le second volume, publié en 1780. Le reste n'a pas été imprimé, et existe en manuscrit dans la bibliothèque du professeur Antoine Dubois.

(J.)

DULAURENS (ANDRÉ) naquit à Arles, on ignore à quelle époque. En 1583, il vint à Montpellier pour y étudier la médecine, et après avoir pris tous ses degrés, il obtint, en 1586, la chaire que la mort de Joubert laissait vacante. Au bout de quatre ans, il fut appelé à la cour, où l'on créa pour lui la place de médecin ordinaire du roi. Peu de temps après, en 1603, il

devint premier médecin de la reine, avec la charge de chancelier de la Faculté de Montpellier. Henri IV lui accorda le titre de premier médecin, en 1606; mais il jouit peu de cet emploi honorable, puisqu'il mourut le 16 août 1609. Habile à saisir les circonstances, il profita de la haute faveur dont il jouissait à la cour, pour accumuler les honneurs et les richesses dans sa famille. Ses ouvrages ne sont remarquables que par la correction et l'élégance du style; mais quoiqu'ils fourmillent d'erreurs, il n'en ont pas moins été fort estimés pendant long-temps.

Admonitio ad Simonem Petræum. Tours, 1593, in-8°.

Historia anatomica humani corporis et singularum ejus partium. Erfort, 1595, in-8°. - Paris, 1600, in-fol. - Francfort, 1600, in-fol. - Hanau, 1601, in-fol. - Francfort, 1602, in-8°. - Lyon, 1605, in-8°. - Francfort, 1616, in-8°. - *Ibid.* 1627, in-8°. - Trad. en français par Théophile Gelée, Paris, 1639, in-fol.; *Ibid.* 1741, in-fol.

Ouvrage rempli de préjugés et de discussions oiseuses. Dulaurens prend toujours le parti de Galien contre les anatomistes modernes les plus distingués, ce qui tient à ce qu'il cultiva peu l'anatomie par lui-même. On ne saurait rien lire de plus ridicule que son chapitre sur la dignité de l'homme. La plupart des planches sont tirées de Vésale. Il y en a quelques-unes de Varoli, d'Ingrassia et de Coyter.

De crisibus libri tres. Francfort, 1596, in-8°. - *Ibid.* 1606, in-8°. - Lyon, 1613, in-8°.

Réfutation du préjugé qui faisait attribuer les crises à l'influence des astres. Dulaurens se montre fidèle à la doctrine d'Hippocrate dans ce livre, qui passe pour sa meilleure production, mais qui paraîtrait bien suranné aujourd'hui.

De risu ejusque causis et effectibus libri duo. Francfort, 1603, in-8°.

De mirabili strumas sanandi vi Regibus Galliarum christianis divinitùs concessâ. Paris, 1609, in-8°.

Description de la ridicule cérémonie du toucher des écrouelles par les rois de France. Dulaurens assure que Henri IV en guérissait plus de 1500 par année. On voit qu'il connaissait l'art de vivre à la cour. Il revendique pour nos rois le monopole de ce pouvoir miraculeux, et n'accorde aux rois d'Angleterre que celui de guérir l'épilepsie.

Discours de la conservation et de l'excellence de la vue. Paris, 1597, in-12. - Trad. en anglais, Londres, 1599, in-8°. - en latin par Jean Schœnlin, Munich, 1618, in-8°. - en italien par F.-G. Germano, Naples, 1666, in-4°.

Operum tomus alter continens scripta therapeutica, nimirùm, Tractatum de crisibus; de mirabili strumas sanandi vi; de nobilitate visûs, ejusque conservandi ratione; de melancholiâ libros duos; de senectute; de morbo articulari; de leprâ; de lue venereâ; annotationes in artem parvam Galeni; consilia medica. Francfort, 1621, in-fol.

Toutes les œuvres de Dulaurens ont été réunies sous le titre suivant:

Opera omnia anatomica et medica. Francfort, 1627, in-fol. - Paris, 1628, 2 vol. in-4°. - Trad. en français, Paris, 1646, in-fol.; Rouen, 1660, in-fol. (J.)

DULCO (Gaston), né en 1530, dans le Nivernois, étudia la jurisprudence pendant sa jeunesse, exerça même la profession d'avocat à Nevers, et finit par devenir lieutenant-général du présidial de cette ville. C'est là tout ce qu'on sait de son

histoire. De très-bonne heure, il conçut une grande passion pour les arts occultes, dont il s'occupa avec beaucoup d'ardeur, et dont il prit la défense contre quelques esprits sages qui en avaient démontré la futilité. Peu de noms ont donné lieu à autant d'erreurs que le sien : il s'appelait en latin *Gasto Claveus*, d'où l'on a fait Gaston de Clave, Gaston du Cloud, Gaston le Doux, et même Gaston, duc de Clèves. Ses ouvrages, que personne ne lit plus, sont remarquables en ce qu'ils furent les premiers que produisit l'imprimerie à Nevers, où cet art avait été introduit par le duc Louis de Gonzague.

Apologia argyropoeiæ et chrysopoeiæ contrà Erastum. Nevers, 1590, in-8°. - Cologne, 1598, in-8°. - Lyon, 1612, in-8°.
De rectâ et verâ ratione progignendi lapidis philosophici, seu salis aurifici et argentifici dilucida et compendiosa explicatio. Nevers, 1592, in-8°.
Inséré aussi dans le tome IV du Théâtre chimique.
De triplici præparatione auri et argenti. Nevers, 1592, in-8°. - Trad. en français par Salmon, Paris, 1696, in-8°. - en allemand, Halle, 1617, in-8°.
Inséré aussi dans le tome IV du Théâtre chimique, et réimprimé avec l'*Apologia argyropoeiæ et chrysopoeiæ*, Nevers, 1601, in-8°. - Francfort, 1602, in-8°.
Philosophia chemica. Cologne, 1598, in-8°. - Lyon, 1612, in-8°.

(z.)

DUMAS (Charles-Louis), fils d'un chirurgien distingué de Lyon, naquit dans cette ville le 8 février 1765. Après avoir fait ses premières études à Chônas, puis au Collége de l'Oratoire de Lyon, et sa philosophie au séminaire de Saint-Irénée, où il s'adonna particulièrement aux mathématiques, il se rendit à Montpellier, et y prit le bonnet de docteur en médecine à l'âge de dix-neuf ans. Persuadé qu'en deux années il n'avait pu acquérir des connaissances suffisantes, il séjourna deux autres années dans cette ville. En 1787, il fut couronné par la Société royale de médecine de Paris, et concourut avec Fouquet pour la chaire vacante par la mort de Sabatier. Fouquet, qui concourait pour la troisième fois, Fouquet le fondateur de l'enseignement clinique à Montpellier, fut nommé, dès le commencement des épreuves, par l'autorité supérieure, qui, cette fois, fit une exception en faveur du savoir et de l'habileté. Dumas se mit sur les rangs pour obtenir la chaire de Grimaud; malgré ses efforts, il n'obtint que l'accessit. Sans se décourager, il fit des cours de physiologie qui attirèrent un grand nombre d'élèves. La place de médecin de la Charité lui fut donnée; M. Baumes le prit pour collaborateur dans la rédaction du Journal d'instruction médicale. En 1791, Vigarous étant mort, l'Université de Montpellier nomma Dumas vice-professeur; il fit des leçons sur la pathologie. En 1792, il se

rendit à Lyon, où il fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu. Pendant le siége, on lui confia le soin des blessés. Après la reddition de cette ville, animé du désir d'étendre ses connaissances par la fréquentation des hommes distingués de la capitale, il vint à Paris, où il suivit, en 1797, avec assiduité les leçons de Vicq-d'Azyr, étudia la chimie, et s'occupa d'anatomie comparée. C'est à Paris que Dumas perfectionna ses connaissances en anatomie, circonstance remarquable en ce qu'elle fait voir que Paris ne fut pas étranger à la direction qu'il imprima à l'Ecole de Montpellier. Renfermé dans une maison d'arrêt, et près d'être conduit en prison, et delà sans doute à l'échafaud, il parvint à s'échapper, aidé par le dévouement d'un négociant, nommé Lécuyer, qui ne craignit pas d'exposer sa vie pour sauver les jours de son ancien camarade de collége. Arrivé à Paris, dépourvu d'un certificat de civisme, il ne put obtenir une place dans la chirurgie militaire, mais celle de chirurgien de quatrième classe de la marine au port de Toulon lui fut accordée après plusieurs mois de sollicitations. Durant son séjour à Toulon, il révéla les dangers qu'il redoutait dans le délire d'une maladie dont il fut atteint, ce qui l'obligea de se rendre à Nice en qualité de médecin. Une épidémie désastreuse éclaircissait les rangs d'une armée à laquelle le destin réservait des triomphes que tant d'autres devaient faire oublier. Dumas montra un grand dévouement au milieu des scènes douloureuses qui l'entouraient, et finit par tomber malade à Mantoue. En 1795, le gouvernement le nomma professeur d'anatomie et de physiologie à l'Ecole de santé de Montpellier. Ses leçons furent dès ce moment suivies avec empressement; il enseigna lui-même l'anatomie, marchant sur les traces de Vieussens, de Bordeu et de Barthez; il fit aussi des cours sur les maladies aiguës et chroniques, et sur la bibliographie médicale. Non content de diriger les études de cette ardente jeunesse, il publia plusieurs ouvrages importans, que l'Ecole de Montpellier compte au nombre de ses livres classiques les plus remarquables, et qui ont contribué à donner une direction particulière aux travaux des élèves de cette école célèbre. De nombreuses récompenses encouragèrent son zèle; il fut successivement nommé doyen de la Faculté, recteur de l'Académie, membre de la Légion d'Honneur, conseiller ordinaire de l'Université, correspondant de l'Institut, président des jurys médicaux. Dumas jouissait de toute la considération attachée à des titres, acquis par de longs et honorables travaux, lorsque, le 28 mars 1813, il tomba malade, et mourut le 3 avril suivant, âgé seulement de quarante-trois ans. Son caractère, dit M. Prunelle, fut bon, élevé, sensible. Dans des temps malheureux, où la fureur des factions ensanglantait la France, Dumas lui arracha de nombreuses

victimes, et diminua autant qu'il était en lui les maux qu'il ne pouvait empêcher. Le souvenir de ses bonnes actions doit faire oublier ses démêlés scandaleux avec Barthez.

Lorsque Dumas vint étudier à Montpellier, il y trouva les doctrines de Stahl et de Van Helmont profondément modifiées par Sauvages, Bordeu, Barthez et Grimaud. Les vues de Sauvages sont tombées peu à peu dans l'oubli; celles de Bordeu ont été accueillies et fécondées par l'École de Paris; Dumas a développé, étendu celles de Barthez et de Grimaud. On peut le considérer comme le fondateur de la doctrine des élémens pathologiques, la moins florissante des trois sectes principales qui divisent aujourd'hui les médecins français.

Le principe vital, sans cesse réalisé dans les écrits de Barthez, ne fut, pour Dumas, que la considération abstraite des forces auxquelles on attribue l'exercice de l'action organique. D'après Stahl, Bordeu et Barthez, il admit une *force sensitive* et une *force motrice;* d'après Grimaud, une *force assimilatrice,* et, d'après ses propres réflexions, une *force de résistance vitale* que personne n'a voulu admettre après lui. Il finit par réduire tous les phénomènes vitaux à trois phénomènes principaux : la *réaction vitale*, l'*assimilation vitale*, la *résistance vitale.* Il crut avoir fait assez en s'arrêtant à ces trois notions abstraites des effets de l'action organique considérée en général, et il commit la faute que j'ai reprochée à Barthez, en pensant que l'on devait rallier tous les phénomènes de la vie à ces trois chefs, au lieu de les rapporter tout simplement aux organes dans lesquels on les observe. Aussi ce fut en vain qu'il établit sa division des systèmes organiques, imitée par Bichat, mais bien inférieure à la théorie de Bordeu, sur les *départemens* organiques, dont on n'a pas encore recueilli tous les avantages qu'on aurait pu en tirer, si l'auteur de l'Anatomie générale avait suivi de plus près les traces de Bordeu, au lieu de marcher sur celles de Dumas.

Dumas puisa l'idée de sa division des systèmes dans les cours de Grimaud : ainsi elle appartient à la France, et non à l'Angleterre, comme on l'a prétendu tout récemment. Dumas porta cette division des systèmes dans l'observation clinique des phénomènes de chaque maladie, mais non dans l'étude générale de la pathologie : ce furent le professeur Pinel et Bichat qui firent cette application, dont le résultat a été de ramener à l'étude des départemens organiques de Bordeu. Le premier se renferma dans le rapprochement des phénomènes morbides en groupes abstraits, auxquels il négligea de rallier plusieurs organes affectés; le second voulait qu'on étudiât, dans les systèmes, l'état de la sensibilité et de la contractilité. Comme Dumas exposait 1°. les maladies produites par l'altération des forces de réaction, d'assimilation et de résistance, celles de la sensibilité, de

l'irritabilité, de l'absorption et de l'énergie de la constitution; 2°. les maladies par épaississement, résolution, excès, défaut, ou dégénération des humeurs; 3°. les maladies par resserrement, relâchement, engorgement, solution, dégénérescence, transformation des solides; 4°. les maladies par altération spécifique de la constitution : il suffit de retracer ce plan pour démontrer combien, dans la pathologie, il est resté en arrière.

Dans la thérapeutique, il procéda d'une manière encore moins conséquente à ses principes anatomico-physiologiques, car il s'attacha uniquement à établir les indications d'après certains groupes abstraits de symptômes, certaines circonstances plus ou moins remarquables des maladies, et non d'après l'état des forces vitales et des tissus organiques, comme on est arrivé à le faire dans l'Ecole de Paris. Par suite du développement que les idées de Dumas sur ce point ont reçu de la part de ses élèves, les maladies sont, pour la plupart, composées de plusieurs affections primaires ou *simples*, qui exigent l'emploi de moyens thérapeutiques *spécifiques*. Ainsi, la *douleur* réclame l'usage des narcotiques; la *phlogose*, les émolliens, les émissions sanguines; la *périodicité*, le quinquina. Le nombre de ces *élémens morbides*, que l'on ne craint pas de comparer aux élémens chimiques, a été porté à trente environ par M. Bérard, et chaque sectateur de cette doctrine, qui compte d'assez nombreux partisans dans le midi de la France, augmente ou diminue ce nombre à volonté, selon qu'il use plus ou moins libéralement de l'analyse. On a été jusqu'à voir quatre maladies dans l'inflammation. Cette doctrine est fautive, parce qu'elle repose sur ce principe erroné : *La diversité des moyens qui guérissent une maladie prouve qu'elle est composée.* Ce principe est erroné; car, pour le détruire, il suffit de lui opposer celui-ci : *Quelque différens que paraissent plusieurs moyens, ils doivent agir de la même manière quand ils guérissent la même maladie.*

Cette doctrine, qui offre l'exemple le plus frappant de l'abus de l'analyse en pathologie, est purement artificielle. La douleur simple, qu'elle suppose, n'est qu'une supposition gratuite; la phlogose ne peut avoir lieu indépendamment de l'inflammation; la *périodicité* n'est pas plus un élément des maladies que la *continuité*, dont on ne parle pas. Cette doctrine est sujette à beaucoup d'inconvéniens dans la pratique; en isolant les symptômes de chaque maladie, et faisant de ces symptômes autant de maladies qu'il faut combattre par des moyens particuliers, elle conduit à méconnaître leur dépendance et la possibilité de faire disparaître plusieurs de ces prétendus élémens en attaquant celui d'où dépendent tous les autres. Elle peut être dangereuse, car

elle peut conduire à ne combattre, par exemple, que la douleur dans une inflammation. Cette doctrine réduit la thérapeutique à la recherche empirique des spécifiques, au lieu de perfectionner, comme on l'a prétendu, la science des méthodes curatives. Enfin, elle ramène à la médecine purement symptomatique que l'insuffisance et les erreurs des théories médicales physiques, mécaniques, chimiques et dynamiques pouvaient seules mettre en vogue, et qui doit être rejetée, puisque tout commence à nous faire croire que nous sommes enfin sur la voie de la véritable théorie médicale qui fournira des principes fixes à l'exercice de l'art de guérir.

Dumas fut un de ces hommes qui, par leur savoir étendu et profond, par les services qu'ils rendent pendant leur vie, obtiennent et méritent l'estime de leurs contemporains, mais qui ajoutent peu à la masse des connaissances humaines, qui n'impriment qu'un mouvement incertain à la science, et dont, par conséquent, la réputation ne s'accroît point après leur mort.

Son style a été jugé de la manière suivante par M. Prunelle : « On lui reproche assez généralement de se servir d'expressions ampoulées et vagues, d'affecter une pompe trop ambitieuse de style, de n'avoir pas même, sur ce point, la logique nécessaire; on a dit, enfin, que l'auteur revenait trop souvent sur les mêmes idées, sans nécessité pour ses intérêts, comme sans avantage pour le lecteur : toutes observations qui peuvent être vraies quelquefois. Je ne sais même si ces défauts ne prendraient pas en partie leur source dans la grande étude que Dumas avait faite dans sa jeunesse de Buffon et de Rousseau. Peut-être n'avait il pas aperçu que, dans ces grands écrivains, l'expression est tellement unie à la pensée, qu'elle est inséparable du caractère de l'homme, et que, pour s'essayer à parler comme Rousseau ou comme Buffon, il faut avant tout agir et penser comme eux...... Dumas, malgré ce que je viens de dire, n'en demeure pas moins un des meilleurs écrivains que la langue française doive à la médecine. Son style est rapide, facile, souvent harmonieux, toujours un peu diffus, quoiqu'il ne manque jamais de clarté. » Je ne sais trop, je l'avoue, si les actions de Buffon et celles de Rousseau eurent quelques rapports avec leur style, mais la remarque de M. Prunelle est tout à fait judicieuse. Les jeunes médecins ne sauraient choisir avec trop de soin les modèles qu'ils se proposent d'imiter : de ce choix dépend souvent le sort de leurs productions.

On a de Dumas :

Essai sur la vie, ou Analyse raisonnée des facultés vitales. Montpellier, 1785, in-8°.

On reconnaît facilement, dans l'auteur de cette thèse, un disciple de Grimaud. Dumas y propose de décomposer les fonctions, d'en étudier

séparément les effets, d'abord isolément, puis en les rapprochant les uns des autres. Il ne fut pas heureux dans cette application de la méthode de Condillac.

Mémoire dans lequel, après avoir exposé la nature de la fièvre et des maladies chroniques, on tâche de déterminer dans quelles espèces et dans quel temps des maladies chroniques la fièvre peut être utile ou dangereuse, et avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement. Montpellier, 1787, in-8°.

Ce mémoire fit accorder à Dumas la moitié du prix proposé par la Société royale de médecine, et lui valut la bienveillance de Vicq-d'Azyr. Quoique souvent citée, cette production offre peu d'intérêt: à l'époque où elle parut, on ne pouvait rien dire de solide sur l'utilité de la fièvre, parce qu'on était réduit à un empirisme bien peu fait pour jeter quelque lumière sur ce sujet. C'est seulement aujourd'hui que l'on peut étudier avec fruit jusqu'à quel point il est avantageux de surexciter les voies digestives pour guérir l'irritation chronique des organes de la digestion ou de tout autre viscère.

Utrum ex recentioris chemiæ delectis verisimilior assignari queat caloris animalis origo? Resp. J.-J. Audirac. Paris, 1788, in-4°.

Cette thèse fut le premier résultat de l'étude que Dumas fit de la chimie pendant son séjour dans la capitale. On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur l'application de cette science à celle des corps vivans.

Dissertation sur la nature et le traitement des fièvres rémittentes qui compliquent les grandes plaies, dans les Mémoires de la Société médicale d'émulation, tome IV. - Trad. en italien, Florence, 1805, in-8°.

L'auteur se montre observateur exact et habile praticien dans cette dissertation, quoiqu'il n'en ait pas épuisé le sujet.

Système méthodique de nomenclature et de classification des muscles du corps humain. Montpellier, 1797, in-4°.

Dans ce travail, fait avec beaucoup de soin, l'auteur établit la nomenclature d'après les attaches des muscles, mais elle est beaucoup plus compliquée que celle de M. Chaussier, et, par conséquent, d'un usage moins commode. Comparer les noms anatomiques créés par Dumas aux phrases botaniques de Tournefort, c'est en montrer de suite les inconvéniens.

Principes de physiologie, ou Introduction à la science expérimentale, philosophique et médicale de l'homme vivant. Paris, 1800-1803, 4 vol. in-8°.

Cet ouvrage, refait dans un autre esprit, a été réimprimé à Montpellier, en 4 vol. in-8°., en 1806.

« Au lieu de commencer, dit M. Prunelle, par examiner les organes pour en déduire les forces dont ils sont doués, ainsi qu'il le faisait en enseignant, Dumas est parti, au contraire, dans ses ouvrages de physiologie, des phénomènes principaux de la vie bien observés, et ne s'est servi des considérations particulières de structure que pour expliquer les fonctions. » Telle a été en effet la marche suivie par Dumas, et telle est sans doute la raison pour laquelle sa Physiologie est peu goûtée par les élèves de l'Ecole de Paris. On peut encore ajouter que cet ouvrage, très-profond, est d'une lecture fatigante. Les organes y figurent trop peu; la discussion d'opinions surannées y tient trop de place. L'ordre adopté par Haller est préférable à tout ordre dans lequel on procédera des propriétés vitales aux organes; au lieu de partir de ceux-ci pour arriver à celles-là. Bichat a, il est vrai, imité en partie Dumas, puisque, au commencement de son *anatomie générale*, il commence par traiter de ces propriétés; mais ce qu'il en dit est si court, il passe si vite à l'étude de l'action de chaque organe, que l'inconvénient de son plan paraît à peine. Remarquons que ce qui a vieilli le plus dans son ouvrage est précisément ce qu'il dit des propriétés générales de la vie.

Doctrine générale des maladies chroniques, pour servir de fondement à la connaissance théorique et pratique de ces maladies. Montpellier, 1812, in-8°. - Trad. en italien, Florence, 1813, 3 vol. in-8°.

Je ne puis, je l'avoue, partager l'opinion avantageuse de plusieurs hommes d'un esprit très-distingué sur cet ouvrage. Pour y trouver quelques vues, il faut lire de longues et fastidieuses pages. Peut-être cet ouvrage aurait-il gagné beaucoup à être considérablement réduit. On aurait pu dire avec vérité de Dumas ce qu'on a dit avec malice d'un physiologiste de nos jours: il ne sait pas être court. L'ouvrage de Dumas n'est vraiment qu'une longue introduction à l'étude des maladies chroniques.

Discours prononcé à la séance publique de l'Ecole de médecine de Montpellier. Montpellier, an VI, in-4°.

Discours sur les progrès futurs de la science de l'homme. Montpellier, an XII, in-4°.

Eloge de Henri Fouquet. Montpellier, 1807, in-4°.

Eloge de Barthez. Montpellier, 1808, in-8°.

Discours prononcé à l'installation de la Faculté des lettres. Montpellier, 1810, in-4°.

Dumas a inséré dans le Journal d'instruction médicale (Montpellier, 1791 - 1792, 2 vol. in-8°.) une Observation d'imperforation de l'anus; un Discours sur l'utilité de chacune des sciences dont se composent les études des médecins; un Aperçu d'un cours de physiologie pratique; des Considérations sur les maladies gastriques, sur la doctrine de Stahl; un Parallèle de Baillou et de Sydenham. Comme observateurs, ils sont égaux, selon Dumas, et Baillou est supérieur à Sydenham sous le rapport du style et comme philosophe.

Le tome V du Journal général de médecine contient l'extrait d'un Mémoire de Dumas sur les maladies qui ont régné à l'armée d'Italie à la fin de l'an II et au commencement de l'an III de l'ère républicaine. Des gastrites ont été décrites, dans ce Mémoire, sous les noms de fièvres rémittentes gastriques et de fièvres ardentes nerveuses.

Dumas a traduit avec Petit-Darsson l'Essai sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire de Thomas Reid (Lyon, in-8°.).

L'éloge funèbre de Dumas a été prononcé, dans l'assemblée de la Faculté de médecine de Montpellier, le 14 décembre 1813, par M. Prunelle. Cet éloge (imprimé en août 1814) offre non-seulement le tableau de la vie et des travaux de Dumas, mais encore des considérations pleines d'intérêt sur Sauvages, Barthez, Grimaud, en un mot, sur la plupart des hommes les plus remarquables sortis de l'Ecole de Montpellier.

(BOISSEAU)

DUMÉRIL (ANDRÉ-MARIE-CONSTANT), membre de l'Académie des sciences, de l'Académie de médecine et de la Légion d'Honneur, médecin en chef de la maison royale de santé, est né le 1er janvier 1774, à Amiens. Il avait à peine atteint sa dix-neuvième année, lorsqu'en 1793, il fut nommé, au concours, prévôt d'anatomie à Rouen. L'année suivante, il obtint, de la même manière, la place de prosecteur à l'Ecole de médecine de Paris. Après en avoir rempli les fonctions pendant quatre ans, il se présenta une troisième fois au concours, en 1798, et remporta, par cette voie honorable, la place de chef des travaux anatomiques. Un decret daté de 1800, le nomma professeur d'anatomie et de physiologie à l'Ecole. Il occupa cette chaire avec



DUMÉRIL.

Ambroise Tardieu Direxit.

la plus rare assiduité pendant dix-huit années, au bout desquelles il la quitta pour celle de pathologie interne, qu'il remplit encore en ce moment. Ses cours à l'Ecole de médecine ne l'ont point empêché d'accepter, dans l'enseignement public, d'autres fonctions non moins importantes, dont il s'acquitte avec la même ferveur et le même succès : c'est ainsi que, pendant quatre ans, il a remplacé M. Cuvier comme professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale du Panthéon, et qu'il est encore aujourd'hui, depuis dix-neuf ans, suppléant de M. Lacépède comme professeur d'erpétologie et d'ichthyologie au Jardin du Roi. En 1805, il a été envoyé, par décret de l'empereur, en Espagne, pour y observer la fièvre jaune. Il a été sécrétaire de la Société de la Faculté de médecine de Paris depuis 1808 jusqu'au 1er mars 1821, et il est maintenant celui de la section de médecine de l'Académie royale de médecine. L'Institut lui a ouvert ses portes en 1814. Non moins modeste que savant, M. Duméril a publié les ouvrages suivans :

Leçons d'anatomie comparée de M. Cuvier. Paris, 1799, 2 vol. in-8°.

Essai sur les moyens de perfectionner et d'étendre l'art de l'anatomiste. Paris, 1802, in-4°.

M. Duméril, quoique déjà professeur depuis deux ans, n'était pas encore docteur lorsqu'il publia sous le titre trop modeste d'Essai, cette dissertation intéressante qui lui servit de thèse pour l'obtention du doctorat.

Traité élémentaire d'histoire naturelle, composé par ordre du gouvernement. Paris, 1803, 1 vol. in-8°. - *Ibid.* 1807, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage est épuisé depuis long-temps : on doit faire des vœux pour que l'auteur en donne bientôt une troisième édition.

Zoologie analytique, ou Méthode naturelle de classification des animaux. Paris, 1806, in-8°. - Trad. en allemand par L.-E. Froriep, Weimar, 1806, in-8°.

Ouvrage remarquable par la facilité qu'il a introduite dans l'étude du règne animal. On doit surtout distinguer la classification particulière de l'auteur pour les insectes, et les changemens importans qu'il a fait subir à celle des reptiles et des poissons, classes sur lesquelles il serait à désirer qu'il publiât le résultat de ses longues et pénibles recherches.

Recueil de 450 formules proposées dans les jurys de médecine de 1811 à 1813. Paris, 1813, in-4°.

M. Duméril a rédigé le Bulletin de la Société de la Faculté de médecine de Paris depuis 1808 jusqu'au commencement de cette année. Cette collection forme 7 volumes in-8°. On a encore de lui un grand nombre de mémoires, parmi lesquels nous citerons les suivans, qui sont les principaux :

Projet d'une nomenclature anatomique, publié en 1793, dans le Magasin encyclopédique.

Observations sur le lombric marin ou arénicole, même recueil.

Dissertation sur l'organe de l'odorat dans les insectes, même recueil.

Mémoire sur les moyens que les insectes emploient pour leur conservation, même recueil.

Exposé des particularités que présentent les insectes sous le rapport de la génération,
dans le compte rendu des travaux de la Société philantropique an VI, et réimprimé à l'article *Accouplement* du Dictionaire des Sciences naturelles.

Dissertation sur la génération des vers intestinaux, en réponse à l'ouvrage de M. Bloch,
dans le Magasin encyclopédique.

Sur quelques nouveaux procédés propres à l'injection des vaisseaux lymphatiques,
même recueil.

Dissertation sur la forme de la dernière phalange dans les mammifères, pour servir à leur classification,
même recueil.

Exposition d'une méthode naturelle pour l'étude et la classification des insectes,
même recueil.

Dissertation sur une nouvelle sorte d'articulation, dans laquelle les os se meuvent par ressort,
même recueil.

Observations anatomiques sur un homme dont les pieds et les mains étaient les seules parties bien développées dans les membres,
dans le Bulletin des sciences.

Mémoire sur le mécanisme de la respiration des poissons,
lu à l'Institut le 10 août 1807.

Mémoire sur l'odorat des poissons,
lu à l'Institut le 24 août 1807.

Mémoire sur la division des reptiles batraciens en deux familles naturelles,
lu à l'Institut le 7 septembre 1807.

Considérations sur les rapports de structure qu'on peut observer entre les os et les muscles du tronc chez tous les animaux,
lu à l'Institut les 15 et 22 février 1808.

Dissertation sur la famille des poissons cyclostomes, pour démontrer leurs rapports avec les animaux sans vertèbres.

Mémoire sur l'anatomie des lamproies.

Enfin il a rédigé tous les articles d'entomologie du Dictionaire des sciences naturelles, et un grand nombre d'autres de zoologie, signés C D. C'est d'après les notes de ses cours au Jardin du roi que M. Hippolyte Cloquet rédige les articles d'ichthyologie et d'erpétologie dans le même dictionaire. (A.-J.-L. JOURDAN)

DUMOULIN. *Voyez* MOLIN.

DUNCAN (DANIEL), issu d'une famille écossaise, naquit, en 1649, à Montauban, où son père, Pierre Duncan, exerçait la médecine avec distinction. Envoyé à l'Université de Toulouse, il y étudia la philosophie avec l'illustre Bayle. Dès qu'il eut fini son cours, en 1688, il se rendit à Montpellier, où le bonnet doctoral lui fut accordé en 1673. Le désir de perfectionner ses connaissances l'attira aussitôt après à Paris, et lorsqu'il eut passé quatre ans dans cette capitale, il revint à Montauban, dans l'intention de s'y livrer à la pratique; mais la révocation de l'Edit de Nantes ne lui permit pas d'y finir ses jours. Obligé de quitter la France, il se retira à Genève, puis

à Berne, où il passa huit ou neuf ans. Quoique son habileté et les cours d'anatomie qu'il faisait, lui eussent procuré une certaine réputation dans cette dernière ville, la fortune ne permit cependant point qu'il y terminât sa carrière. En effet, les magistrats ayant enjoint à tous les réfugiés français de quitter le territoire du canton, Duncan fut obligé de passer en Allemagne. Il se rendit d'abord à Berlin, où on l'accueillit d'une manière honorable, puisqu'il y devint professeur de médecine; mais préférant la Hollande, il se rendit, en 1707, à La Haye. Après douze ans de séjour en cette ville, il la quitta aussi, et vint à Londres, où il mourut le 30 avril 1735. Ses ouvrages sont :

Explication nouvelle et methodique des actions animales. Paris, 1678, in-12.

Cette physiologie est calquée presqu'entièrement sur celle de Willis. Duncan semble n'avoir jamais songé même à consulter la nature, et à observer les faits avant de raisonner, car il puisa toutes les théories dans sa seule imagination, et on aurait peine à croire jusqu'à quelles suppositions bizarres celle-ci l'a conduit.

La chimie naturelle, ou Explication chimique et méchanique de la nourriture de l'animal. Partie I, Montauban, 1680. - Parties II et III, Paris, 1687, in-12. - La Haye, 1707, in-8°. - Trad. en latin, Amsterdam, 1707, in-8°.

Le titre seul suffit pour faire juger du contenu de cet ouvrage. Tout y est absurde, comme dans le suivant :

L'histoire de l'animal, ou la connaissance du corps animé par la mechanique et par la chimie. Paris, 1682, in-8°.-*Ibid.* 1687, in-8°. -Trad. en latin, Amsterdam, 1683, in-8°

Avis salutaires contre l'abus des choses et particulièrement du café, du chocolat et du thé. Roterdam, 1705, in-8°. -Trad. en allemand, Leipzick, 1707, in-12. - en anglais, Londres, 1716, in-8°. (J.)

DUNCAN (Marc), gentilhomme écossais, de la religion réformée, vint s'établir en France vers le milieu du dix-septième siècle, et fixa sa demeure à Saumur, dans l'Anjou, où il devint professeur de philosophie et ensuite principal du Collége des Calvinistes. Les fonctions qu'il avait à remplir dans ces deux places, ne l'empêchèrent pas d'exercer aussi la médecine, et son habileté lui fit acquérir une si grande réputation, que Jacques 1er, roi d'Angleterre, le nomma son médecin ordinaire. Mais Duncan, qui s'était marié en France, ne voulut pas quitter sa patrie adoptive, et passa le restant de ses jours à Saumur, où il mourut en 1640, laissant plusieurs enfans, dont l'un a joué un certain rôle dans le monde sous le nom de Cérisantes. On a de lui un ouvrage intitulé :

Discours sur la possession des religieuses ursulines de Loudun. Paris, 1634, in-8°.

Duncan eut le courage de dire que cette prétendue possession n'était qu'un effet de l'hystérie et d'une imagination déréglée. Sans de puissantes protections, il aurait été cruellement puni d'avoir osé dire la vérité et démasquer ainsi des jongleries sacerdotales. (J.)

DUNUS (Thaddée), né en 1523, à Lucarno, petite ville d'Italie qui dépendait de la Suisse, fut banni en 1555, avec toute sa famille, pour avoir osé faire profession publique des principes de la réforme. Il trouva un refuge à Zurich, où il passa le restant de sa vie, partageant son temps entre la littérature et l'exercice de l'art de guérir. Ses talens lui avaient mérité l'estime et l'amitié de Conrad Gesner. Ses ouvrages sont rares et très-peu connus aujourd'hui; les principaux portent les titres suivans :

De calendis, nonis et idibus, de arte supputandi. Bâle, 1547, in-8°.
Muliebrium morborum omnis generis remedia, ex Dioscoride, Galeno, Plinio, Barbarisque et Arabibus studiosè collecta et disposita. Strasbourg, 1565, in-8°.
Epistolæ medicinales in quibus de oxymelitis facultatibus et curatione pleuritidis morborumque articularium tractatur: accessere de hemitritœo sive de febre semitertiano libellus, et *miscellaneorum de re medicâ liber omninò utilis.* Zurich, 1592, in-8°.
De peregrinatione filiorum Israël in Ægypto tractatus chronologicus cum scripturarum conciliatione nunc primùm inventâ. Zurich, 1595, in-4°.
Dunus s'était proposé de combattre l'opinion ordinaire suivant laquelle les Juifs ont passé deux cent dix années en Egypte; il voulait prouver que leur esclavage en a duré quatre cent trente. Un adversaire l'attaqua sous le nom d'Angelocrator. Dunus lui répondit par l'ouvrage suivant :
Responsio apologetica ad calumnias Danielis Angelecratoris. Zurich, 1603, in-4°.
Dunus a traduit en latin la Concordance de plusieurs passages de l'Ecriture par Stancari (Bâle, 1547, in-8°.), le Discours d'Ochin sur la cène et son Dialogue sur le purgatoire (Zurich, 1556, in-8°.). (o.)

DUPLANIL (J.-D.), né en 1740, fit ses études à Montpellier, prit le bonnet de docteur en cette ville, fut fait ensuite médecin du comte d'Artois, et mourut à Argenteuil près de Paris, le 7 août 1802. Il s'est fait connaître principalement comme traducteur : nous lui devons une version française de la Médecine populaire de Buchan (Paris, 1775, in-12), et de la Méthode nouvelle et facile pour guérir la maladie vénérienne de Clare (Paris et Londres, 1785, in-8°.). Mais il ne s'est pas contenté de faire passer dans notre langue les idées du médecin et du chirurgien anglais; il a encore ajouté à leur travail de nombreuses additions et des notes intéressantes : c'est ainsi, par exemple, qu'il a augmenté l'ouvrage de Buchan d'un volume tout entier. Nous avons aussi de lui un traité intitulé :

Médecine du voyageur. Paris, 1801, 3 vol in-8°.
Ouvrage qui annonce des connaissances étendues et des vues judicieuses en médecine, mais qui ne remplit pas parfaitement son but, par cela seulement, peut-être, que l'auteur s'était tracé un plan trop vaste. En effet, il traite non-seulement des précautions qu'on doit prendre dans les voyages de terre et de mer, mais encore des maladies qu'on peut contracter en route, des moyens de les prévenir ou de les guérir, et même



G. DUPUYTREN.

des voyages considérés comme agens de l'hygiène et de la thérapeutique, dans les cas où les secours ordinaires de l'art demeurent sans succès. (Z.)

DUPORT (ANTOINE), né à Bourbonne-les-Bains le 15 juillet 1696, d'Antoine Duport, médecin de l'hôpital militaire de cette ville, est mort le 21 juillet 1741. Il a laissé l'opuscule suivant :

Quæstiones medicæ circà thermas Borbonienses. Besançon, 1721, in-8°.
Cette dissertation est très-complète, et bonne pour le temps où elle a paru. (T.)

DUPORT (FRANÇOIS), plus connu sous son nom latinisé de *Portus*, mais qu'il ne faut pas confondre avec François Portus, célèbre professeur de langue grecque à l'Académie de Genève, qui était à peu près son contemporain, naquit, vers 1540, à Paris. Il fut élu doyen de la Faculté de médecine en 1604, et continué l'année suivante. A l'étude et à l'exercice de son art, il joignit le goût de la littérature. Sa mort eut lieu le 4 septembre 1624. On a de lui plusieurs ouvrages :

De signis morborum libri quatuor, carmine celebrati. Paris, 1584, in-8°.
Gêné par les règles de la versification, l'auteur à joint à cet ouvrage des notes dans lesquelles il explique les causes des maladies
Pestilentis luis demendæ ratio, carmine et solutâ oratione. Paris, 1606, in-8°. en latin et en français.
Medica decas, in singula librorum capita commentariis illustrata. Paris, 1613, in-4°. -Trad. en français par Dufour, Paris, 1694, in-12.
Autre poëme, qui n'est qu'une édition fort augmentée du premier.
Le triomphe du Messie. Paris, 1617, in-8°.
On ne lit plus aujourd'hui aucune des poésies de Duport. (Z.)

DUPUYTREN (GUILLAUME), baron, chevalier des ordres de la Légion-d'Honneur et de Saint-Michel, naquit, à Pierre-Buffière, le 5 octobre 1778. Il fit ses premières études aux Colléges de Raval-Magnac et de la Marche, et commença, très-jeune encore, l'étude de l'anatomie et de la chirurgie. Un concours le fit nommer, âgé de dix-sept ans, c'est-à-dire, au mois de ventose an III, prosecteur à l'Ecole de santé de Paris. Dès-lors, il se livra avec ardeur à l'enseignement de l'anatomie et de la physiologie. Reçu docteur en chirurgie, il concourut avec M. Duméril pour la place de chef des travaux anatomiques, et, vaincu à une voix de différence, il obtint cette place au mois de ventose an IX, lorsque son compétiteur passa à la chaire d'anatomie de l'Ecole. Ce fut à cette époque que M. Dupuytren, ayant Bayle pour aide, se livra à des recherches fort importantes d'anatomie pathologique, dont il a été rendu compte dans le Journal de médecine, chirurgie et pharmacie de Corvisart, Leroux et Boyer. Bientôt il se livra à des cours d'anatomie pathologique, qui donnèrent à cette science une impulsion

qui ne s'est pas encore ralentie. L'essai de Marandel sur les irritations, et celui de Cruveilhier sur l'anatomie pathologique ne sont que des extraits de ces cours, dont tous les amis de la science regrettent de ne pas posséder l'ensemble.

Au milieu de tous ces travaux, M. Dupuytren obtint, le 13 septembre 1802, au concours, la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu de Paris. Le 5 septembre 1808, il fut nommé chirurgien en chef adjoint de cet établissement, et enfin, chirurgien en chef, le 9 septembre 1815. Un concours, qui fut l'un des plus brillans et l'un des derniers qui eurent pour objet les places de professeurs aux Facultés de médecine, le fit monter dans la chaire de Sabatier, le 15 février 1812.

L'anatomie, l'anatomie pathologique et la chirurgie sont les parties de la médecine que M. Dupuytren a cultivées avec le plus de succès, et qu'il a le plus enrichies. Sa thèse contient la première et jusqu'ici la plus exacte description des veines des os du crâne. On y trouve des aperçus ingénieux sur les usages des ligamens latéraux des articulations, et surtout une analyse chimique du chyle, qui renferme la première indication de l'existence de la fibrine dans ce liquide. M. Dupuytren, reprenant les analyses de Bichat concernant l'anatomie générale, établit les qualités physiques et les propriétés qui distinguent les ligamens jaunes des autres tissus fibreux; il traça les caractères du tissu érectile, distingua le tissu cellulaire en fibreux, adipeux, séreux et élastique, etc.

Les recherches d'anatomie pathologique auxquelles il se livra, avaient pour but la détermination exacte du nombre et des espèces de lésions organiques. Ces dernières furent étudiées avec soin sur tous les sujets soumis aux dissections et aux préparations exécutées dans les pavillons de l'Ecole de médecine. Bayle, qui participa à ces travaux, publia plusieurs mémoires dans lesquels le nom du chef n'est jamais prononcé. Bichat avait adopté l'idée que chaque tissu présente des lésions qui lui sont propres, et cette théorie était la conséquence de la doctrine qu'il avait établie relativement aux propriétés et à l'organisation de toutes les parties du corps. M. Dupuytren partit d'un point diamétralement opposé, c'est-à-dire, de ce principe, que tous les tissus sont susceptibles d'altérations à peu près semblables, et qui ne diffèrent qu'à raison de l'organisation et des propriétés des parties qu'elles affectent. Ce fut d'après cette base, beaucoup plus simple, et peut-être plus conforme à l'observation que celle de Bichat, que M. Dupuytren établit les espèces et les variétés des lésions organiques, qu'il étudia leurs causes, leurs effets sur l'économie, et décrivit leur influence sur la vie et sur la mort.

C'est de la chirurgie que M. Dupuytren s'est le plus occupé.

Praticien habile, et novateur hardi, mais éclairé, il a successivement modifié et perfectionné presque toutes les parties de cet art, et l'a enrichi de plusieurs opérations importantes. On lui doit le premier emploi méthodique des vésicatoires appliqués au centre des érysipèles phlegmoneux, la théorie la plus rationnelle de certaines inflammations avec étranglement, telles que le furoncle et l'anthrax, ainsi que la pratique des larges et profondes incisions qui les font avorter et en arrêtent les progrès. Il reconnut six degrés dans les brûlures, et établit le traitement qui convient à chacun d'eux. L'application du cautère sur les plaies affectées de pourriture d'hôpital, l'usage des épispastiques, afin d'obtenir la cure radicale de l'hydrocèle, une modification très-avantageuse du procédé de Foubert, pour l'opération de la fistule lacrymale, qui permet de laisser la canule à demeure dans le canal nasal, l'invention d'un nouveau procédé destiné à la guérison de la grenouillette, et qui consiste à placer, dans l'incision de cette tumeur, une espèce de clou à deux têtes sur le corps duquel ses parois se resserrent, sans toutefois que l'écoulement ultérieur de la salive soit arrêté, telles sont quelques-unes des améliorations que M. Dupuytren fit éprouver à divers points de la chirurgie pratique. Ce professeur établit encore quelques préceptes importans, concernant l'arrachement des polypes sarcomateux des fosses nasales et du sinus maxillaire, tumeurs qui, toujours fibreuses à leur origine, sont presque constamment susceptibles, d'après les observations, de guérir par ce mode opératoire. Il fit connaître les avantages de l'excision sur la ligature des polypes utérins, et pratiqua, le premier, la rescision complète du col de l'utérus, lorsqu'il est affecté de squirre ou de cancer. Il a fait construire un *speculum* fort utile dans le cas où le bistouri ne pouvant être porté sur ces maladies, l'on a recours à la cautérisation. C'est à lui que l'on doit ce procédé pour l'amputation de la lèvre inférieure carcinomateuse, qui consiste à enlever la maladie par une incision demi-circulaire, et à abandonner ensuite à la nature le soin de réparer la difformité qui résulte d'une semblable ablation. Il a fait également connaître, le premier, les avantages que l'on obtient, pendant la réduction des luxations, de l'attention de détourner fortement l'esprit des malades, et de l'occuper de tout autre objet que de l'opération. M. Dupuytren s'est livré à des expériences comparatives sur l'opération de la cataracte, par les méthodes de l'extraction, de la kératonyxis et de l'abaissement, expériences qui sont à l'avantage de cette dernière méthode, pour l'exécution de laquelle il a inventé une aiguille, préférable, sous beaucoup de rapports, à celle de Scarpa. L'amputation du corps de la machoire inférieure, de nouveaux procédés pour l'ablation des membres dans leur contiguité, et spécialement dans les

articulations du coude, de l'épaule, du genou, etc., sont autant d'opérations dont on lui est redevable. Après avoir imaginé un procédé très-avantageux pour la ligature de l'artère axillaire, il l'aurait pratiquée, il y a quinze ans, et aurait acquis, à la chirurgie française, l'honneur de la priorité, si une volonté supérieure ne s'était opposée à l'exécution du plan qu'il s'était tracé. Depuis lors, il a pratiqué la ligature de la carotide, et de plusieurs des troncs vasculaires les plus volumineux. M. Dupuytren a rejeté depuis long-temps l'usage des ligatures d'attente dans la cure de l'anévrisme, et il s'est fondé sur l'observation que les artères deviennent friables et très-faciles à se couper par l'effet de l'inflammation qui s'empare de leurs parois. Il a substitué au tourniquet de J.-L. Petit, une machine, beaucoup plus simple, moins gênante pour le malade, d'une action plus assurée, et avec laquelle il a guéri en quelques jours des anévrismes anciens et volumineux. Il arrête l'hémorragie, à la suite de l'opération de la taille, à l'aide d'une canule entourée d'une chemise de toile, qu'il bourre de charpie. L'invention d'un instrument propre à couper, sans danger, la cloison qui sépare les deux bouts de l'intestin, et à guérir ainsi les anus contre nature, en rétablissant le cours des matières fécales, est une conquête qui honore la chirurgie française, et que l'on doit encore à M. Dupuytren. Ce praticien a également établi des règles importantes à suivre dans le cas d'étranglement interne formé par le collet du sac herniaire. Suivant lui, l'un des moyens les plus efficaces pour guérir les chutes du rectum consiste à exciser les plis rayonnans que forme l'anus autour de l'intestin. Il a fait d'importantes recherches sur le cal, qu'il a distingué en *provisoire* et en *définitif*, et il en a déduit des conséquences lumineuses, relativement au traitement des fractures. Les lésions de ce genre, survenues au col du fémur, étaient traitées à l'aide d'extensions continuées, douloureuses et difficiles à maintenir; M. Dupuytren a démontré les avantages qui résultent alors de la demi-flexion du membre, dans laquelle le poids de la jambe opère sans efforts l'extension de la cuisse et la coaptation des parties. Ce chirurgien habile a également imaginé des appareils ingénieux pour les fractures du péroné et du radius. Il a fait plusieurs observations concernant les résections des os, à la suite des fractures non-consolidées, et il en résulte qu'il suffit souvent de retrancher l'extrémité d'un seul des fragmens pour obtenir la réunion complète de la solution de continuité. Les fistules recto-vésicales et recto-vaginales sont guéries par lui à l'aide du cautère actuel, porté jusque dans l'ouverture fistuleuse, à travers un speculum. Il a extirpé, avec succès, une partie du bord du sternum, ainsi que les cartilages qu'il soutient: ces parties étaient affectées de carie. Dans un cas de torticolis,

jugé incurable, il a divisé le muscle sterno-cléido-mastoïdien sur une sonde cannelée, et la tête a repris sa situation naturelle. Ce praticien a enfin démontré que les gaz acide hydrosulfurique et azote sont les causes de l'asphyxie nommée *plomb*.

Tels sont les travaux les plus remarquables de M. Dupuytren. J'ai dû me borner à en exposer sommairement les résultats; les limites que cet article ne devait pas dépasser ne m'ont permis d'y ajouter aucun développement, aucune réflexion.

M. Dupuytren n'a presque pas écrit. Sa thèse a pour titre :

Propositions sur quelques points d'anatomie, de physiologie et d'anatomie pathologique. Paris, 1803, in-8°.

Un *Mémoire*, lu à l'Institut, *concernant les effets qu'entraîne la ligature des nerfs pneumo-gastriques sur la respiration*, et un *Mémoire sur les fractures du péroné*,

inséré dans le premier volume de l'Annuaire des hôpitaux et hospices civils de Paris. On ne possède rien autre chose de lui. Quelques-uns de ses élèves ont seulement exposé, dans leurs dissertations inaugurales, ou dans des journaux scientifiques, quelques parties de ses travaux, dont un plus grand nombre d'écrivains se sont emparés sans en indiquer l'auteur. (BÉGIN)

DURANDE (JEAN-FRANÇOIS), mort le 23 janvier 1794, était né à Dijon. Devenu membre de l'Académie, et, en 1774, professeur de botanique dans sa patrie, il n'épargna ni soins ni peines pour inspirer le goût de l'étude des plantes à ses concitoyens. Outre plusieurs opuscules insérés dans les recueils périodiques, et parmi lesquels nous devons surtout citer ses Mémoires sur la coralline articulée, sur les plantes astringentes indigènes, et sur un nouveau moyen de multiplier les arbres étrangers, qui font partie du recueil de l'Académie de Dijon (pour les années 1782 et 1783), ainsi que son discours sur les avantages de la botanique et sur les moyens d'extraire l'huile des graines du chardon, appelé *onopordon*, qui se trouvent dans le Journal de physique (années 1774 et 1788), il a encore donné au public les ouvrages suivans :

Observations sur l'efficacité du mélange d'éther sulfurique et d'huile volatile de térébenthine, dans les coliques hépatiques produites par des pierres biliaires. Paris, 1770, in-8°.

Élémens de chimie rédigés dans un nouvel ordre. Paris, 1778, in-8°.

Notions élémentaires de botanique. Dijon, 1781, in-4°.

Flore de Bourgogne. Dijon 1782, 2 vol. in-8°.

Mémoire sur l'abus de l'ensevelissement des morts. Strasbourg, 1789, in-8°. (J.)

DURANTE (CASTOR), fils d'un jurisconsulte qui s'est rendu assez célèbre par ses écrits, vint au monde à Goaldo dans l'Ombrie. Il cultiva également la poésie latine et la médecine. Suivant toutes les apparences, il enseigna cette dernière à Rome dans le Collége de la Sapience; mais quoiqu'on ait prétendu

qu'il fut porté à la place de médecin du pape Sixte v, l'abbé Marini a démontré qu'aucun document authentique n'atteste qu'il ait réellement occupé ce poste éminent. Plumier lui a consacré, sans qu'on sache trop pourquoi, un genre de plantes (*Castorea*) de la famille des gattiliers, dont Linné a changé depuis le nom en celui de *Duranta*. Il mourut à Viterbe vers l'an 1590, laissant les ouvrages suivans, qui ne sont que des compilations informes.

De bonitate et vitio alimentorum centuria. Pesaro, 1565, in-4°. -Rome, 1585, in-fol. - Pesaro, 1594, in-4°. - Trad. en italien sous le titre de *Il tesoro della Sanita.* Venise, 1586, in-8°. - *Ibid.* 1629, in-8°. - Rome, 1632, in-8°.

Histoire des propriétés attribuées aux différens alimens. Ces derniers sont tous rangés par ordre alphabétique.

Herbario nuovo, ove son figure che rappresentano le vive piante che nascono in tutta Europa, e nell' Indie Orientali e Occidentali, con le loro facolta, in versi latini. Venise, 1584, in-fol. - Rome, 1585, in-fol. Venise, 1602, in-fol.- *Ibid.* 1612, in-fol. -Trévise, 1617, in-fol.- Venise, 1636, in-4°. - *Ibid.* 1667, in-fol. - Trad. en allemand, Francfort, 1609, in-4°.; *Ibid.* 1623, in-8°. - en espagnol, Madrid, 1667, in-4°.

Cet ouvrage est enrichi de huit cent soixante et quatorze planches gravées sur bois. Les figures sont remplies d'inexactitudes, en général mauvaises, et souvent imaginaires.

De usu radicis et foliorum mechoacanæ. Anvers, 1587, in-8°.

Toutes les figures publiées par Durante, ont été réunies sons le titre suivant :

Theatrum plantarum, animalium, piscinum et petrarum. Venise, 1636, in-fol.

In tabacum epigramma. Utrecht, 1644, in-12. (o.)

DURET (Jean), fils du suivant, naquit à Paris en 1563. Elevé en grande partie par les soins de son père, il fit ses études à la Faculté de cette capitale, qui lui conféra le titre de docteur en 1584. Deux ans après, son père étant venu à mourir, il lui succéda dans sa place de professeur de médecine au Collége royal, dont il se démit au bout de quatorze années, entre les mains de Pierre Seguyn. Il embrassa le parti de la ligue avec une sorte de fureur, et sut, par son fanatisme pour la cause de ce parti, gagner la confiance du duc de Vendôme. Il se permit même, à cette occasion, des propos plus affreux encore dans sa bouche que dans toute autre : c'est ainsi qu'en parlant des horribles assassinats de la Saint-Barthélemy, il disait que la saignée est aussi bonne en été qu'au printemps, et qu'il osa dire, assure-t-on, en présence de Duperron, depuis cardinal, qu'il fallait faire avaler des pilules césariennes au successeur de Henri III, faisant allusion aux coups dont César fut percé en plein sénat. Henri IV, à qui ce dernier propos fut rapporté, ne le lui pardonna jamais, de sorte qu'il ne put arriver à la place de premier médecin de la reine, qui l'en dédommagea en lui donnant cette charge près de sa personne en 1610. Deux ans

auparavant la Faculté l'avait privé de son droit de régence, pour n'avoir point présidé à son tour, et pour avoir consulté avec Turquet de Mayerne et Duchesne. Il mourut, le 31 août 1629, à Paris, d'une attaque d'apoplexie. Moins savant que son père, il fut un praticien habile, un ennemi déclaré des astrologues et des charlatans, enfin un grand partisan de la saignée dans la variole, quoique le parlement de Paris se fût montré contraire à cette opération. Il s'occupa fort peu de travaux littéraires; car, outre le Commentaire de son père sur les Prénotions coaques, dont il fut l'éditeur, et qu'il dédia au roi Henri III, on n'a de lui que les deux opuscules suivans :

Non ergò criticorum dierum periodi ab astris. Paris, 1584, in-4°.
Advis sur la maladie. Paris, 1619, in-8°. – *Ibid.* 1623, in-8°.
Opuscule traitant des moyens de prévenir et de guérir les maladies contagieuses, qui, à cette époque, désolaient assez souvent Paris.

(A.-J.-L. J.)

DURET (Louis), l'un des plus célèbres médecins français, naquit, en 1527, à Baugé, petite ville de la Bresse, alors enclavée dans les états du duc de Savoie. Il appartenait à une famille noble, mais dont plusieurs procès avaient renversé la fortune. Pressé du désir d'apprendre, il quitta de bonne heure la maison paternelle, et vint à Paris. L'études des langues anciennes fut la première à laquelle il s'adonna; il ne tarda pas à les posséder parfaitement, et se livra même aux langues orientales, particulièrement à celle des Arabes, dans laquelle il fit aussi de rapides progrès. Forcé de se créer des ressources, il accepta la place d'instituteur, et se chargea de l'éducation d'Achille de Harlay, qui devint dans la suite premier président du parlement de Paris. Dès l'âge de dix-neuf ans, Duret s'était destiné à la profession de médecin; il s'attacha donc au célèbre Jacques Houllier, qu'il choisit pour patron, et dont il suivit les leçons avec assiduité. En 1552, il parvint au doctorat, et presqu'aussitôt après, il fit des cours publics de médecine, que l'étendue de sa pratique ne put jamais le déterminer à négliger, tant il était persuadé que, pour rester toujours au niveau de la science, et ne pas s'exposer à tomber dans l'empirisme aveugle, le meilleur moyen consiste à allier l'enseignement à la pratique de l'art. En 1568, il obtint la chaire que Jacques Goupil venait de laisser vacante au Collége royal, et qu'il occupa jusqu'à la fin de ses jours. Les rois Charles IX et Henri III le prirent pour médecin ordinaire : Henri III surtout l'affectionnait particulièrement, et ce prince lui donna plusieurs fois des preuves de l'estime qu'il faisait de ses talens. C'est ainsi qu'il voulut honorer de sa présence la célébration du mariage de sa fille, à laquelle il fit cadeau de toute la vaisselle d'or et d'argent qui avait servi au repas. Henri avait d'ailleurs une si haute opinion des vertus

de Duret, qu'il lui disait souvent : « Si j'avais un fils, je le confierais à vos soins. » Comme Duret assistait à tous les repas de ce monarque, plusieurs biographes ont dit et repété qu'il fut son premier médecin; mais c'est une erreur. Les fatigues réunies de sa profession et du travail de cabinet, finirent par porter atteinte à sa constitution, et par abréger ses jours : il mourut à Paris, le 22 juin 1586, d'une maladie de langueur.

Duret avait une immense érudition, qu'il devait à ses lectures assidues et à l'étendue prodigieuse de sa mémoire. Il savait par cœur Hippocrate tout entier, pour lequel il professait une singulière vénération, sans que cependant il lui ait jamais donné ce titre ampoulé de *divin*, dont tant d'écrivains qui l'avaient moins médité, et que peu ont admiré aussi sincèrement que lui, se sont montrés si prodigues. Son but fut seulement de marcher sur les traces de son maître Houllier, et d'achever ou au moins de continuer ce que ce dernier avait commencé; mais il le surpassa de beaucoup. On peut dire en toute justice qu'il fût l'un des médecins les plus remarquables du seizième siècle. Peut-être eut-il trop d'enthousiasme pour Hippocrate, peut-être poussa-t-il trop loin son admiration pour une méthode qui conduit directement à l'empirisme, et qui fait jouer à la nature, c'est-à-dire à une abstraction réalisée, un rôle dont on n'aperçoit aucune trace lorsqu'on étudie les phénomènes avec attention et sang-froid; mais ce furent précisément ces défauts qui le rendirent si utile à ses contemporains, qu'il ramena dans la véritable voie, celle de l'observation, et qu'il dégoûta non-seulement de la polypharmacie des Arabes et des galénistes, mais encore des rêveries de l'astrologie, qui, depuis quelques siècles, jouaient un si grand rôle en médecine. Considéré d'ailleurs comme écrivain, il nous offre un modèle de goût et d'élégance dans le style; ses traductions sont d'une rare exactitude, et elles ne pouvaient manquer de l'être, puisque les langues latine et grecque ne lui étaient guère moins familières que la sienne propre. On ne connaît de lui que les ouvrages suivans :

Ergò ex suppressis hæmorrhoïdibus glabrities. Paris, 1555, in-4°.

Adversaria, sive scholia in Jacobi Hollerii libros de morbis internis. Paris, 1571, in-8°. avec l'ouvrage de Houllier.

Sorte de traité de pathologie interne, dans lequel les maladies sont décrites d'après l'ordre que M. Richerand appelle topographique, c'est-à-dire, de la tête aux pieds. On trouve à la suite une série de sentences calquées sur les Aphorismes d'Hippocrate, mais que déparent tous les vices des théories humorales qui régnaient alors dans les Écoles de médecine.

Hippocratis magni Coacæ prænotiones. Opus admirabile in tres libros distributum. Paris, 1588, in-fol. - *Ibid.* 1621, in-fol. - Strasbourg, 1633, in-8°. - Paris, 1658, in-fol. - Genève, 1665, in-fol. - Leyde, 1737, in-fol. - Lyon, 1784, in-fol.

Le plus important et le plus considérable des ouvrages de Duret, celui qui lui a fait le plus d'honneur. Il y consacra trente années de sa vie. A

la suite d'une version, dans laquelle l'auteur s'est moins attaché à traduire les paroles qu'à rendre le sens d'Hippocrate, seule méthode à suivre pour faire une bonne traduction, on trouve un commentaire fort étendu, destiné à éclaircir tous les passages obscurs ou douteux, et à concilier ceux qui paraissent peu en harmonie ensemble, ou même contradictoires. Duret a souvent rétabli des passages entiers du texte grec. Son travail mérite encore et méritera toujours d'être consulté.

In Hippocratis librum de humoribus purgandis, et in libros tres de diætâ acutorum, commentarii, à Petro Girardeto emendati. Adjectâ ad calcem accuratâ constitutionis primæ libri secundi Epidemion interpretatione. Paris, 1631, in-8°. - Leipzick, 1745, in-8°.

Le commentaire de Duret sur le livre Du régime dans les maladies aiguës, renferme des idées très-saines, et peu différentes de celles que la nouvelle école qui s'élève chez nous, a introduites. On a moins sujet d'être satisfait de celui sur le livre De la purgation. L'auteur y raisonne en humoriste exclusif, et toutes les théories qui lui servent de base sont surannées aujourd'hui. (A.-J.-L. J.)

DUROI (Jean-Philippe), né en 1741, et mort en 1786, fit ses études à Helmstaedt, où il prit le grade de docteur en médecine, et pratiqua son art à Brunswick. Il a été utile à la botanique en faisant connaître au monde savant les services que la famille des Veltheim, auprès de laquelle il était fixé, rendait à son pays, en y introduisant et y naturalisant une foule de plantes étrangères, particulièrement d'arbres et d'arbustes de l'Amérique septentrionale. C'est ce motif qui avait déterminé Linné fils à lui consacrer un genre de plantes (*Duroia*) de la famille des rubiacées, réuni depuis à celui des *Genipa*. On a de lui :

Dissertatio de rosis et salicibus. Helmstaedt, 1771, in-4°.
Die Harbkesche wilde Baumzucht. Brunswick, 1771-1772, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1795, in-8°. par les soins de J.-F. Joss. (J.)

DUROY (Henri), plus généralement connu sous le nom de *Regius*, qu'il prit pour se conformer à l'usage de presque tous les savans ses contemporains, naquit à Utrecht le 29 juillet 1598. Il fit ses études médicales et prit ses grades à l'Université de Franequer, après quoi il alla exercer sa profession d'abord à Naerden, puis dans sa ville natale même. L'habileté dont il fit preuve lui valut, lors de la fondation de l'Université d'Utrecht, une chaire qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 18 février 1679. Duroy fut un des premiers partisans du cartésianisme, dans les principes duquel il avait été initié par son collègue Renerius, appelé, en 1634, à remplir une chaire à Utrecht, et qu'il essaya d'introduire dans la théorie de la médecine; mais il ne vit, dans cette innovation, qu'un moyen de se faire un nom et d'acquérir une sorte de célébrité. Incapable de se soutenir de lui-même, et trop peu familier avec la doctrine dont il s'était déclaré le champion, il succomba presqu'aussitôt après la mort de Renerius. D'ailleurs Descartes, qui s'était d'abord intéressé en sa faveur, ne tarda pas, lassé

par ses importunités continuelles, à se brouiller avec lui, ce qui détermina le médecin hollandais à renoncer au cartésianisme, qui lui avait attiré de grands désagrémens, en déchaînant contre lui les redoutables ennemis du philosophe français, Voëce, Ravensperg et Stratenus. Cependant son abjuration ne fut pas complète, et il se contenta de modifier un peu les idées cartésiennes, qui font la base de tous ses ouvrages.

Spongia pro eluendis sordibus animadversionum Jacobi Primirosii in theses ipsius de circulatione sanguinis. Leyde, 1640, in-4°. - *Ibid.* 1656, in-4°.

Physiologia, sive cognitio sanitatis. Utrecht, 1641, in-4°.

De hydrophobiâ. Utrecht, 1644, in-4°.

Fundamenta physices. Leyde, 1647, in-4°. - *Ibid.* 1661, in-4°.

Cet ouvrage fut la principale cause de la brouille entre Descartes et Duroy, le philosophe accusant ce médecin, et non sans raison, d'y avoir inséré une copie entière et presque littérale de son traité des animaux.

Fundamenta medicinæ Utrecht, 1647, in-4°.

Hortus academicus ultrajectinus. Utrecht, 1650, in-8°.

Philosophia naturalis. Amsterdam, 1651, in-4°. - *Ibid.* 1654, in-4°. - *Ibid.* 1661, in-4°. - Trad. en français, Utrecht, 1686, in-4°.

De arte medicâ et causis rerum naturalium. Utrecht, 1657, in-4°. - *Ibid.* 1664, in-4°. - *Ibid.* 1668, in-4°.

Ce sont de nouvelles éditions des *Fundamenta medicinæ*.

Praxis medica medicationum exemplis demonstrata. Amsterdam, 1657, in-4°. - Utrecht, 1668, in-4°.

Cet ouvrage est remarquable en ce que l'auteur y a adopté l'excellente méthode de rapporter des cas particuliers à la suite de l'histoire de chaque maladie, pour l'éclaircir et la commenter.

Explicatio mentis humanæ. Utrecht, 1659, in-4°. (o.)

DUTRONE DE LA COUTURE (Jacques-François), médecin de Paris, mourut dans cette ville le 13 juillet 1814, à l'âge de soixante-cinq ans. En 1785, il était à Saint-Domingue pour y faire l'essai d'une nouvelle méthode d'extraire le sucre de la canne, dont l'idée paraît lui avoir été fournie par les procédés de MM. Boucherie. Cette méthode a surtout l'avantage de rendre le travail assez sûr et assez facile pour qu'on puisse en confier la direction à des nègres d'une intelligence très-ordinaire, et n'exige pas constamment la présence des hommes préposés à ce genre de travail. D'ailleurs sa marche régulière s'oppose à ce qu'on puisse s'en écarter; elle facilite ainsi la correction des erreurs que la négligence pourrait faire naître. On a de Dutrone les ouvrages suivans:

Précis sur la canne et sur les moyens d'en extraire le sel essentiel, suivi de plusieurs Mémoires sur le sucre, sur le vin de canne, sur l'indigo, sur les habitations et sur l'état actuel de Saint-Domingue. Paris, 1790, in-8°. - *Ibid.* 1792, in-8°.

Vues générales sur l'importance des colonies, sur le caractère du peuple qui les cultive, et sur les moyens de faire la constitution qui leur convient. Paris, 1790, in-8°.

Lettre à M. Grégoire. Paris, 1814, in-8°.
Anonyme. (o.)

DUVAL (Guillaume) était natif de Pontoise, et cousin d'André Duval, théologien si célèbre par son penchant pour l'ultramontanisme, et l'ardeur avec laquelle il combattit les libertés de l'église gallicane. Etant venu de bonne heure à Paris, Duval y suivit avec assiduité les cours des professeurs les plus habiles de l'Université, ne négligea aucune des branches du savoir humain qu'on cultivait alors, et fit marcher de front l'étude des belles-lettres, de la philosophie scolastique, de la théologie, de la jurisprudence et de la médecine. Pendant longtemps il demeura indécis sur le choix de la carrière qu'il devait parcourir; cependant il finit par se consacrer exclusivement à la philosophie, qu'il enseigna d'abord au Collége de Calvi, puis à celui de Lisieux, où sa réputation et ses talens oratoires attirèrent un grand concours d'auditeurs. Il faisait déjà depuis six ans des cours dans ce dernier établissement, lorsque la mort de Rassard ayant laissé une place de professeur en philosophie vacante au Collége de France, l'archevêque de Sens, qui le protégeait, la lui fit obtenir en 1606. Duval n'en jouit toutefois pas paisiblement; sa nomination fut pendant long-temps contestée, et on lui retint même son traitement, mais il n'en fit pas moins ses leçons. Le cardinal Duperron, juste appréciateur de son mérite, lui fit enfin obtenir, en 1613, la chaire de philosophie qu'occupait d'Andoise, et la même année le roi Louis XIII décida non-seulement qu'il réunirait les deux places, mais encore qu'il en cumulerait les prérogatives et les émolumens. Quoique livré presque tout entier à la philosophie, et notamment au péripatétisme, dont il fit l'objet constant de ses recherches, Duval ne cessa jamais de cultiver la médecine et les sciences naturelles. Il se fit même recevoir docteur à la Faculté de Paris, dont il devint doyen en 1640. Sa mort eu lieu en 1646, le 22 septembre : à cette époque, il était depuis deux ans le doyen des professeurs royaux. Ses ouvrages sont :

Orationes pro medicorum Parisiensium panegyri. Paris, 1612, in-4°.
Ergò non vitæ radix. Paris, 1612, in-4°.
Spelunca Mercurii, sive panegyricus DD. J. Davy Duperron. Paris, 1611, in-8°.
In phytologiam, sive doctrinam de plantis, præfatio parænetica. Paris, 1614, in-8°.
Phytologia, sive philosophia plantarum. Paris, 1647, in-8°.
Historia monogramma, sive pictura linearis sanctorum medicorum et medicarum in expeditum redacta compendium; adjecta est series nova sive auctarium de sanctis, præsertim Galliæ, qui ægris opitulantur certosque percurant morbos Paris, 1643, in-4°.
Le Collége royal de France. Paris, 1644, in-4°.
Histoire de cet établissement depuis son origine jusqu'au temps de Duval. Elle est mal écrite et diffuse, mais on y trouve des faits curieux.

Aristotelis opera omnia græcè et latinè, doctissimorum virorum interpretatione et notis emendatissima. Paris, 1619, 4 vol. in-4°. – *Ibid.* 1628, 2 vol. in-fol. – *Ibid.* 1635, in-fol.

Les traductions latines sont de divers auteurs, mais Duval les a revues presque toutes. Il s'est aussi attaché à corriger et rétablir le texte. La meilleure édition est celle de 1628. Celle de 1635 n'en diffère que par le titre, qu'on a refait. (J.)

DUVAL (Henri-Auguste), né, le 28 avril 1777, à Alençon, mourut prématurément le 16 mars 1814. Ce jeune médecin, qui avait des connaissances fort étendues, et promettait beaucoup, n'a publié que les deux opuscules suivans :

Démonstrations botaniques, ou analyse du fruit, considéré en général. Paris, 1808, in-12.

Extrait des leçons de Richard à la Faculté.

Dissertation sur le pyrosis ou fer chaud. Paris, 1809, in-4°. (J.)

DUVAL (Jacques), né à Evreux, pratiqua la médecine à Rouen vers le commencement du seizième siècle. Il eut l'art d'acquérir une certaine réputation parmi ses contemporains, mais ses ouvrages ne la justifient point, car ils sont, pour la plupart, remplis de fictions puériles et de fables :

Hydrothérapeutique des fontaines médicinales nouvellement découvertes aux environs de Rouen. Rouen, 1603, in-8°.

Méthode nouvelle de guérir les catarrhes et toutes les maladies qui en dépendent. Rouen, 1611, in-8°.

Des hermaphrodites, accouchemens des femmes, et traitement qui est requis pour les relever en santé et bien élever leurs enfans, où sont expliqués la figure des laboureurs et verger du genre humain, signes de pucelage, défloration, conception, et la belle industrie dont use la nature en la promotion du concept et plante prolifique. Rouen, 1612, in-8°.

Duval donne l'histoire d'un individu mal conformé, qui, passant pour une femme, avait été condamné à mort comme s'étant rendu coupable du crime des tribades, et ne dut son salut qu'à une enquête médicale. L'auteur a réuni un assez grand nombre d'anomalies de ce genre, ou analogues. Se fondant sur l'autorité de quelques rabbins, il suppose qu'Adam était hermaphrodite. Il répondit par l'opuscule suivant, à une critique très-vive que Riolan avait faite de son ouvrage.

Réponse au discours fait par le sieur Riolan contre l'histoire de l'hermaphrodite de Rouen. Rouen, 1615, in-8°. (O.)

DUVAL (Jean), de Pontoise, suivant les uns, et d'Issoudun, selon les autres, fut reçu docteur à Paris. Il vivait vers le milieu du seizième siècle. Nous avons de sa façon plusieurs ouvrages :

Aristocratia corporis humani. Paris, 1615, in-8°.

Ergò facultas coctrix in vigilia vegetior. Paris, 1685, in-4°.

Non ergò visus in animi adfectibus acutior. Paris, 1694, in-4°.

Duval a traduit en français l'Antidotaire général et spécial de Jean-Jacques Wecker, médecin de Bâle (Genève, 1609, in-4°.). (Z.)

DUVERNEY (Joseph-Guichard), dont le nom brille d'un si vif éclat dans les fastes de l'anatomie, naquit à Fleurs en

Forez, le 5 août 1648. Comme son père était médecin, il prit de bonne heure du goût pour l'art de guérir, et alla en étudier les diverses branches à Avignon, où le bonnet doctoral lui fut accordé en 1667, après qu'il eut passé cinq années dans cette Université. Aussitôt après avoir obtenu ce titre, il partit pour Paris, résolu d'y enseigner l'anatomie. Une grande éloquence, jointe à un rare savoir, et à beaucoup de justesse, de clarté et d'ordre dans les idées, ne tarda pas à lui acquérir une grande réputation, et même à mettre en vogue, parmi les gens du *bon ton*, l'anatomie, qui ne s'était point encore hasardée à sortir des Ecoles de médecine et de Saint-Côme. « Je me souviens, dit Fontenelle dans son éloge de Duverney, d'avoir vu des gens de ce monde-là, qui portaient des pièces sèches, préparées par lui, pour avoir le plaisir de les montrer dans les compagnies, surtout celles qui appartenaient aux sujets les plus intéressans. » L'Académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1674, et cinq ans après, il fut nommé professeur d'anatomie au Jardin du Roi. Comme l'Académie s'occupait alors beaucoup d'histoire naturelle, Duverney saisit une occasion si favorable de se livrer à ses goûts favoris, et accepta sans balancer la commission d'aller disséquer des poissons sur les côtes de la Basse-Bretagne et de Bayonne. Au retour de ce voyage, il consacra tous ses instans aux cours publics qu'il était chargé de faire, et qui attiraient un nombre considérable d'auditeurs. Mais l'anatomie et la physiologie furent les seules branches de la science médicale qu'il cultiva, et quoiqu'il consentît à leur dérober quelques instans pour fréquenter les hôpitaux et donner des consultations aux malades, il évita toujours avec soin la pratique ordinaire, qui l'aurait trop détourné de ses occupations favorites. L'âge ne ralentit point son zèle, et quoiqu'octogénaire il se livrait encore à l'étude de la nature avec une ardeur et un dévouement dont personne n'avait donné l'exemple depuis Swammerdam. La mort mit fin à sa longue et laborieuse carrière le 10 septembre 1730. Nous avons de lui :

Traité de l'organe de l'ouie, contenant la structure, les usages et les maladies de toutes les parties de l'oreille. Paris, 1683, in-12. - *Ibid.* 1718, in-12. - Leyde, 1731, in-12. - Trad. en latin, Nuremberg, 1684, in-4°.; Leyde, 1730, in-12. - en allemand, Berlin, 1732, in-8°.

Ce traité, qui fut classique pendant long-temps, avait vieilli et n'était plus au niveau des connaissances actuelles; mais M. Itard a rempli tout nouvellement cette lacune. Les planches sont de la plus belle exécution. Duverney a enrichi son travail de la description de plusieurs objets qui avaient échappé jusqu'alors à l'attention des anatomistes, mais il n'est pas toujours exact.

Traité des maladies des os. Paris, 1751, 2 vol. in-12. - Trad. en anglais par Samuel Ingham, Londres, 1762, in-8°.

Ouvrage remarquable, et dans lequel on trouve la source de plusieurs idées qu'on a données depuis peu comme nouvelles.

Œuvres anatomiques. Paris, 1761, 2 vol. in-4°.

Publié par les soins de J.-E. Bertin, à qui Sénac avait confié les manuscrits de Duverney. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet ouvrage, c'est une longue description des organes des sens, surchargée toutefois d'hypothèses gratuites, de subtilités et de discussions inutiles. Duverney décrit l'artère postérieure du cristallin, dont quelques modernes anatomistes nient l'existence. On lui attribue la découverte du ganglion ophthalmique, et les sinus de la dure-mère ont été décrits par lui avec une rare exactitude; deux mêmes, les occipitaux postérieurs, ont retenu son nom.

Divers Mémoires ou Observations de lui se trouvent dans les Mémoires de l'Académie des sciences, le journal des savans et les Transactions philosophiques. C'est même dans le premier de ces trois recueils qu'il a inséré la plupart et les plus importans de ses travaux.

Duverney (*Emmanuel-Maurice*), médecin de la Faculté de Paris, et professeur d'anatomie et de chirurgie, au Jardin du roi, a publié:

Ergò tritus chylosin adjuvat. Paris, 1725, in-4°. — *Ibid.* 1737, in-4°.

Ergò multis in morbis elucescit corporis mechanismus. Paris, 1752, in-4°.

Duverney (*François-Maurice*) a publié:

Myotomologie, ou *Art de disséquer méthodiquement les muscles*. Paris, 1749, in-12.

Ouvrage assez méthodique, et qui contient plusieurs observations nouvelles. Garengeot y a fait quelques emprunts.

Duverney (*Pierre*), frère de Joseph-Guichard Duverney, naquit aussi à Fleurs. Son frère le fit venir à Paris, et lui conseilla d'étudier la chirurgie. Reçu à l'Académie des sciences en 1701, comme anatomiste, il mourut en 1728, à l'âge de soixante et dix-huit ans. On ne connaît de lui qu'un petit nombre de Mémoires et d'Oberyations, qui ont été imprimés dans le recueil de l'Académie. (o.)

DUVERNOY (Jean-Georges), né à Montbelliard, fut disciple de Tournefort, et guida les premiers pas de Haller dans l'étude de l'anatomie. Il cultivait la botanique avec succès, quoiqu'il n'ait point contribué aux progrès de cette science. Il fut professeur de médecine à l'Université de Tubingue, et obtint le titre de membre de l'Académie de Pétersbourg. On a de lui:

Dissertatio de coiendâ citò, tutò et jucundè Lucinâ in puerperio. Tubingue, 1717, in-4°.

Designatio plantarum circà Tubingensem arcem nascentium. Tubingue, 1722, in-8°.

Ouvrage peu important, quoiqu'on y trouve l'indication de quelques végétaux rares. Duvernoy fait connaître les vertus médicinales de chaque plante.

Ce médecin, *etsi pressus adversâ fortunâ*, dit Haller, *neque humana cadavera habebat, quæ incideret, neque per fortunæ angustias librorum copiam poterat sibi curare, diligentiam equidem summam his impedimentis opposuit, neque tamen potuit eam adquirere rerum ab aliis dictarum notitiam, quâ à paradoxis opinionibus avocaretur*. Ce jugement est remarquable dans la bouche de Haller, qui fut le disciple de Duvernoy, et soutint même sa thèse de réception sous sa présidence. On trouve de celui-ci un assez grand nombre de Mémoires d'anatomie, comparée surtout, dans les Actes de l'Académie de Pétersbourg (tomes II, III, IV, V, VI, VII, XIII, et XIV).

Duvernoy (*Georges-David*) a publié une
Dissertatio de lathyri quâdam venenatâ specie in comitatu Monsbelgardensi cultâ. Bâle, 1770, in-4°. (o.)

DUYSING (Juste-Gérard), issu d'une famille qui avait quitté le Brabant au temps où le duc d'Albe gouvernait cette province, naquit, à Berlebourg, le 4 mai 1705. Après avoir fait ses humanités dans sa ville natale, il fut envoyé, en 1723, au gymnase de Cassel, pour y puiser les premiers élémens de la physique et de la medecine sous Wohlfart et Wagner. Au bout d'un an il se rendit à Iéna, où il devint le disciple et le commensal du célèbre Jean-Adolphe Wedel. Ayant été reçu docteur en 1728, il fixa d'abord son séjour à Hirschfeld, mais comme il avait résolu de se perfectionner dans l'anatomie et la chirurgie, il ne tarda pas à partir pour Strasbourg, et passa une année entière dans cette ville. A son retour, en 1730, il fut nommé professeur extraordinaire de médecine à Marbourg, et deux ans après, professeur ordinaire, place qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 13 février 1761. Ses ouvrages, tous fort peu remarquables, sont intitulés :

Dissertatio de morbis intemperiei. Iéna, 1728, in-4°.
Soutenue sous la présidence de J.-A. Wedel.
Dissertatio de catarrho suffocativo. Marbourg, 1734, in-4°.
Programma in obitum Bernhardi Duysingii, theolog. prof. Marbourg, 1734, in-4°.
Programma in obitum J.-F. de Stein, consil. int. Hass. Marbourg, 1634, in-fol.
Programma in obitum Jac. Groddeck, jur. stud. Marbourg, 1734, in-fol.
Programma de legum servandarum æquitate ex corporis humani similitudine illustratâ. Marbourg, 1734, in-4°.
Programma quô anatomen in cadavere humanô masculinô instituendam indicit. Marbourg, 1740, in-4°.
Programma de fortunâ medicâ. Marbourg, 1742, in-4°.
Programma in funere Ulricæ-Eleonoræ, succ. reg. et in panegyri dicta. Marbourg, 1742, in-fol.
Programma in funere Phil. Franc. de Danckelmann. Marbourg, 1742, in-fol.
Programma quô laudes matheseos prædicantur. Marbourg, 1742, in-fol.
Programma de nexu jurisprudentiam inter et medicinam. Marbourg, 1742, in-4°.
Programma de prærogativis, quibus Marburgum præ aliis urbibus gloriatur. Marbourg, 1742, in-fol.
Programma de virtutibus medicorum. Marbourg, 1642, in-fol.
Dissertatio de apoplexiâ. Marbourg, 1748, in-4°.
Programma in funere J.-S. Kirchmeieri. Marbourg, 1749, in-fol.
Programma in funere J.-N. Breidenbachii. Marbourg, 1749, in-fol.
Dissertatio de methodo medendi febres intermittentes tertianas. Marbourg, 1753, in-4°.
Commentatio physica de salubritate aeris Marburgensis, variis observationibus, tum historicis, tum œconomicis, tum quæ ad politiam faciunt. Marbourg, 1753, in-4°.

Recueil de seize Dissertations qui avaient été soutenues, en 1752, sous sa présidence.

Dissertatio de hæmoptysi. Marbourg, 1754, in-4°. (1.)

DZONDI (Charles-Henri), fils d'un pasteur d'Oberwinkel, petit village de la Saxe, situé à peu de distance de la ville de Waldenberg, naquit le 25 septembre 1770. Elevé d'abord sous les yeux de son père, il fut envoyé, à l'âge de seize ans, au gymnase d'Altenbourg, pour y faire ses humanités, et il y passa quatre années, au bout desquelles, en 1790, il se rendit à l'Université de Wittemberg, où il employa trois années à la théologie, pour obéir aux volontés de son tuteur. Mais les études théologiques, pour lesquelles il se sentait peu de vocation, ne l'empêchèrent pas de s'occuper aussi de la philosophie, des sciences naturelles et de la médecine. Reçu docteur en philosophie en 1799, il fit des cours publics sur la logique, l'anthropologie, la physiologie, la cranioscopie, l'anatomie comparée et les poésies d'Ossian. Dans le même temps, il consacrait tous ses momens de loisir à l'étude de la médecine et de l'anatomie comparée. Le grade de docteur lui fut accordé à Wurzbourg en 1806. Jusqu'en 1807, il remplit successivement les fonctions de chirurgien et de médecin dans les hôpitaux français. Appelé en 1811 à Halle, comme professeur de chirurgie et directeur de l'Institut clinique, il occupa ces deux places jusqu'en 1817, époque où le gouvernement prussien les lui retira, sous prétexte de l'attachement qu'il avait montré à la cause des Français. En ce moment, il n'est plus que professeur particulier, et directeur d'un hospice qu'il a établi à ses frais. Il a publié plusieurs ouvrages :

Vindiciæ antiquitatis carminum Ossiani. Wittemberg, 1799, in-4°.

Supplementa ad anatomiam potissimum comparatam. Léipzick, 1806, in-4°.

Commentarius sistens novam complexionis et temperamentorum theoriam. Léipzick, 1806, in-4°.

De vi corporum organicâ. Léipzick, 1808, in-4°.

De inflammatione Aphorismorum liber I. Halle, 1811, in-8°.

Ueber die Verbrennungen, und das einzige sichere Mittel sie in jeden Grade schnell und schmezlos zu heilen. Halle, 1816, in-8°.

Anfange zur Vervollkommnung der Heilkunde. Halle, 1816, in-8°.

Apologie gegen ungeschuldigte Anhaenglichkeit an die franzoesische Regierung, und unzweckmaessige Verwaltung der chirurgischen Klinik. Halle, 1817, in-8°.

Kurze Geschichte des klinischen Instituts fuer Chirurgie und Augenheilkunde auf die Universitaet zu Halle. Halle, 1818, in-8°.

Anfang zur Geschichte des klinischen Instituti. Halle, 1818, in-8°.

Aesculap, eine Zeitschrift der Vervollkommnung der Heilkunde in alle ihren Zweigen gewidmet. Léipzick, 1821, in-8°.

Die Dampfmaschine, ein neues Heilmittel. Léipzick, 1821, in-8°.

Die Hautschlacke, oder der skorischer Entzuendungsreiz, Quell der

meisten krankhaften Stœrungen des Organismus. Léipzick, 1821, in-8°.
Lehrbuch des Chirurgie. Halle, 1821, 2 vol. in-8°.

M. Dzondi est auteur de divers articles dans le Journal d'Hufeland, le Magasin de Rust, le Journal de Graefe et Walther, et les Gazettes de Halle et d'Iéna. Il rédige la plupart des articles psycologiques dans la *Realwœrterbuch der Anatomie und Physiologie* de Pierer. (J.)



FIN DU TROISIÈME VOLUME.